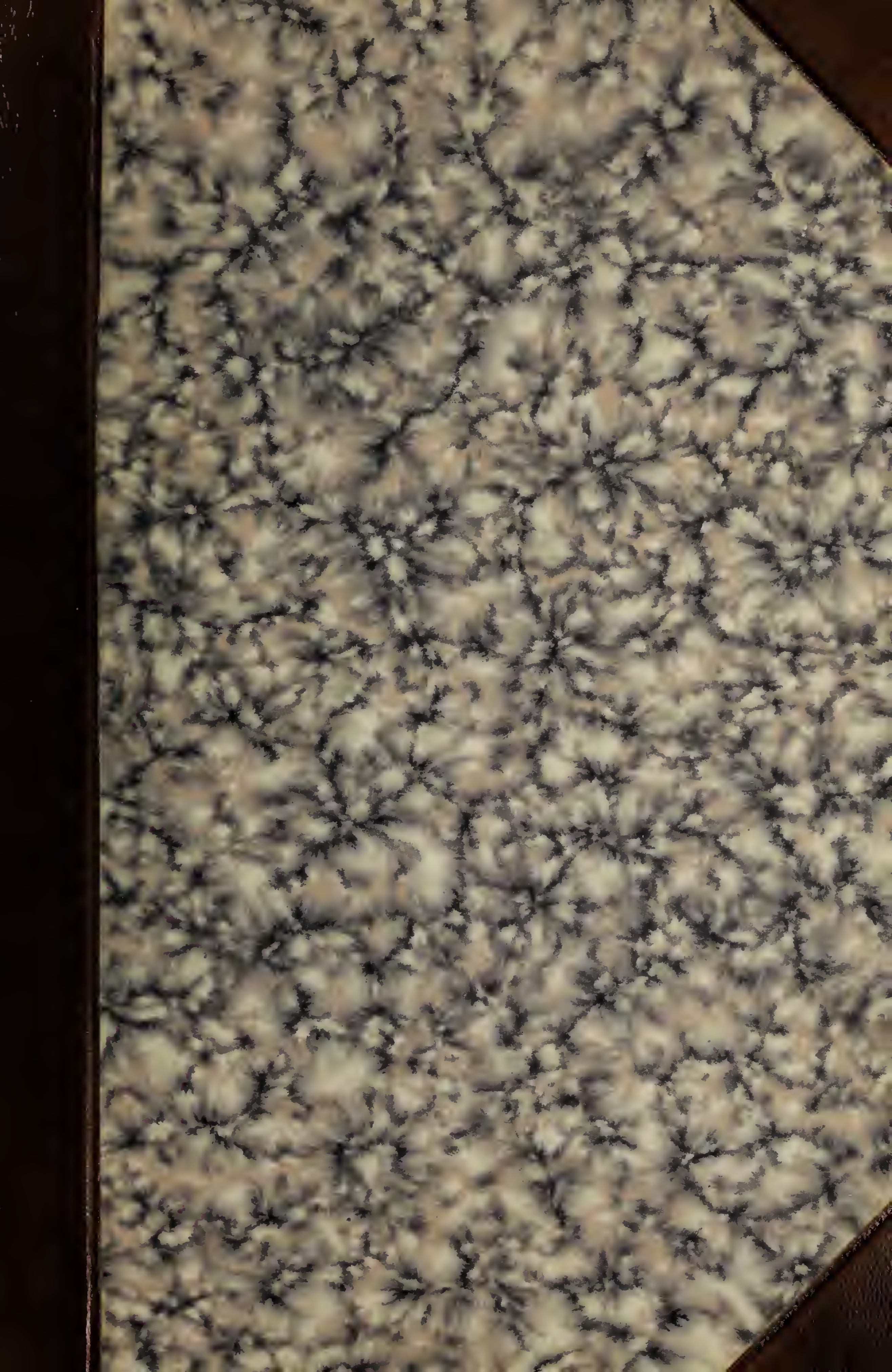


BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

POP. — RIT.



BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. B. TIRCHER.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE

DE TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

d'après la Biographie universelle ancienne et moderne de MICHAUD;
la Biographie universelle historique de WEISS; l'Encyclopédie nouvelle; l'Art de vérifier les dates, etc.;

ÉDITION AUGMENTÉE DE VINGT MILLE ARTICLES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME SEIZIÈME.

PAPOWITSH. — RITCHIE.

BRUXELLES,
CHEZ H. ODE, BOULEVARD WATERLOO, N° 34,
AU BUREAU DE LA MACÉDOINE LITTÉRAIRE.

1846


LIBRARY

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

P

POPOWITSCH (Jean-Sigismond-Valentin), géographe et antiquaire allemand, né auprès de Studeniz, en basse Styrie, d'une pauvre famille Wende (peuplade esclavonne), ne savait d'autre langue que le slave, lorsqu'il commença ses études à Gratz, où il apprit l'allemand et l'histoire naturelle. Il était arrivé à l'âge de 30 ans, avant de se douter qu'il existât une science de la botanique : dès qu'il en eut connaissance, il s'y livra avec ardeur, visita le midi de l'Autriche, employa trois années à parcourir l'Italie, multipliant ses observations sur les productions naturelles, les mœurs, l'économie domestique; étudiant les antiquités, surtout les restes des villes et places grecques et romaines. Après avoir examiné le royaume de Naples et les côtes de Sicile, il alla passer quelque temps à Malte. Il aurait voulu visiter toutes les côtes de l'Adriatique, afin d'aller à la recherche des traces des anciens Slaves, et d'enrichir l'histoire naturelle; et il avait fait au gouvernement autrichien des propositions à ce sujet. Mais, obligé d'accepter, pour vivre, une place de précepteur, il fut détourné de son projet. Cependant, au bout de deux ans, la mort de son élève lui ayant rendu la liberté, il voulut reprendre ses voyages scientifiques. Au moment de partir, il remarqua une quantité de mousses et de champignons, que l'humidité de l'année avait probablement développés. Le voilà qui oublie ses voyages pour étudier ces productions. S'étant logé dans un souterrain humide, auprès de l'abbaye de Kremsmunster, il passa trois années à faire des excursions dans les bois voisins, et à recueillir les nombreuses espèces de champignons et autres cryptogames. Sa demeure même lui fournit le sujet de remarques savantes : il observa les lichens qui sortaient à travers le plancher, et la moisissure qui couvrait ses effets. En 1754, il fut appelé à la chaire d'éloquence allemande, à l'université de Vienne, où il publia, pour son début, une dissertation latine : *De inveterato corupti styli Germanici malo*. Le peu d'encouragement qu'il reçut à Vienne, où, suivant une de ses lettres, un gazetier français et un comédien touchaient 6000 florins, tandis que sa place de professeur n'en rapportait que 700, l'engagea, en 1766, à donner sa démission. Il se fit alors vigneron dans le bourg de Petersdorf, et y mourut le 21 novembre 1774.

POPPÉE (POPPÆA AUGUSTA), impératrice romaine, fille de T. Ollius et de la fameuse Sabina, eut tous les attraits de sa mère ainsi que ses penchants vicieux; elle y joignit un raffinement de coquetterie dont l'ambition fut toujours le principal mobile. Mariée d'abord à Rufus-Crispinus, préfet des cohortes prétoriennes, elle le quitta, bien qu'elle en eût un fils, pour épouser Othon, à qui elle ne tarda pas à être ravie par Néron, violemment épris d'une femme dont son voluptueux favori lui avait si indiscrètement vanté les charmes. Poppée mit tout en œuvre pour perdre Agrippine, et un nouveau crime la débarrassa d'Octavie, après que l'empereur eut répudié cette vertueuse princesse pour lui donner sa place. Déclarée Auguste l'an 63, ainsi que la fille qu'elle venait de mettre au jour (Claudia, morte à 4 mois), elle se laissa égarer par l'ascendant qu'elle avait sur le cœur de son époux, au point de lui adresser un jour des railleries dont celui-ci fut tellement courroucé, qu'il lui donna dans le ventre un coup de pied qui l'étendit par terre, et elle mourut peu de jours après, l'an 65. Désolé de sa perte, Néron fit embaumer son corps, qui fut placé dans le tombeau des Jules, et il prononça lui-même son oraison funèbre. Poppée fut, dit-on, la première dame romaine qui fit usage du masque pour garantir ses traits du soleil; et elle faisait entretenir 500 ânesses dont le lait lui fournissait des bains en quelque lieu qu'elle se rendît. Il n'existe que fort peu de médailles de Poppée; elles sont de fabrique grecque, et portent au revers la tête de Néron.

POPULUS (Michel-Étienne), né en 1757, était, avant la révolution, l'un des avocats les plus en crédit au présidial de Bourg en Bresse. Nommé, par le tiers état de cette province, député aux états généraux de 1789, il s'y montra, dès le commencement, un des plus chauds partisans des innovations, et parla surtout avec beaucoup de violence pour la réunion des ordres, accusant l'astuce du clergé; qui, disait-il, était toujours le même depuis 800 ans! et il mêla à cette apostrophe une dissertation sur la question des subsistances, qu'il ne comprenait guère mieux que tout le reste. Par suite de sa motion, la chambre du clergé fut sommée de se réunir à l'instant même à celle du tiers état; et c'est ainsi que dut être opérée la réunion des trois ordres. Dans son ignorance des véritables causes de la disette qui agitait alors la France, Populus dénonça ensuite l'exportation aux frontières, et il demanda la suppression du comité des subsistances, pour rejeter la responsabilité sur les ministres. Après les journées des 5 et 6 octobre 1789, il fut un de ceux qui insistèrent avec le plus de force pour que l'assemblée, devenue nationale, se transportât à Paris. Il s'était alors fait le correspondant politique des habitants de Bourg; et tous les jours on lisait au peuple, rassemblé à l'hôtel de ville avec une solennité vraiment risible, les bulletins de Populus. Il accusa un jour d'Antraigues de provoquer à la résistance contre les décrets, et un autre jour il excusa Bergasse de sa protestation contre les assignats. Enfin il concourut à faire exclure les ecclésiastiques des fonctions publiques, et après la session, avec la même abnégation ou la même imprévoyance que ses collègues, il se retira modestement dans sa patrie, où il se contenta d'une place de simple

juge au tribunal civil, persuadé qu'ainsi que toute la France il allait jouir en paix de tous les biens dont ses travaux l'avaient comblée. Populus se rendit à Paris, à la tête d'une députation chargée de dénoncer, à la Convention nationale, les iniquités des représentants Amar et Merlino, qui avaient fait incarcérer plus de 500 personnes dans une semaine. L'ancien membre de l'assemblée nationale, se flattant toujours que rien ne pouvait être refusé à son patriotisme, alla voir ses anciens collègues et particulièrement Robespierre, alors tout-puissant et près duquel il avait siégé longtemps. Partout il fit un long étalage de ses travaux constituants; enfin il parut à la barre de l'assemblée, et il y prononça un discours très-courageux et vraiment digne de tous les éloges. Le président Isnard répondit froidement *que les premiers devoirs de l'assemblée étaient de venger les droits de l'homme; qu'elle rendrait justice...* Et le malheureux Populus fut à peine revenu à Bourg qu'on l'y incarcéra lui-même et qu'aussitôt après que les Lyonnais eurent subi le joug conventionnel, en vertu d'un simple arrêté du représentant du peuple Albitte, qui passa par là, il fut attaché sur une charrette, et conduit ainsi, lui 20e à Lyon où ils furent déposés au pied de l'échafaud et immédiatement exécutés.

POQUET ou **POCQUET** (Pierre), savant jurisconsulte, né vers le milieu du 14e siècle, à Arbois, acheva ses études, à l'université de Paris, avec beaucoup de succès, et, après avoir reçu ses grades, fréquenta le barreau, où il ne tarda pas à se faire un nom. Dégoûté du monde, il embrassa, en 1369, la vie religieuse dans l'ordre des Célestins, et mérita l'estime de ses confrères: ils l'élurent, cinq fois, provincial; charge qui lui donnait la même autorité que celle du général sur toutes les maisons que l'ordre possédait en France. Les talents de Poquet et sa piété étendirent au loin sa réputation: le vénérable Pierre de Luxembourg, cardinal et évêque de Metz, le choisit pour son confesseur; et Louis Ier, duc d'Orléans, le désigna l'un de ses exécuteurs testamentaires. Il mourut prieur du couvent des Célestins à Paris, en 1408.

PORBUS (Pierre), peintre hollandais, né vers 1510 à Gouda, mort en 1583, a exécuté un grand nombre de tableaux et de portraits. Ceux de ses ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur sont un *saint Hubert,* qui se voyait dans la grande église de Gouda, et un *Portrait du duc d'Alençon,* qu'il peignit à Anvers.

PORBUS (François), fils du précédent, né à Bruges, en 1540, peignit le portrait avec une rare perfection, et manifesta un talent presque égal dans l'histoire et dans la peinture des animaux. Il fut reçu membre de l'académie d'Anvers en 1564, et mourut en 1580. Parmi ses compositions, il faut distinguer *le Martyre de saint George.* Ce tableau, qu'il peignit pour une confrérie de Dunkerque, a beaucoup souffert des corrections, qu'y a faites, en le voulant restaurer, un méchant artiste anglais.

PORBUS (François), dit *le Jeune,* fils du précédent, né à Anvers en 1570, mort à Paris en 1622, surpassa son père dans le genre même où celui-ci excellait, et n'eut pas moins de talent dans le genre historique. C'est ce qu'attestent les deux tableaux qu'il fut chargé de peindre pour l'hôtel de ville de Paris, et dont Louis XIII est le principal personnage. L'un de ses meilleurs ouvrages est le *Christ en croix entre les deux larrons,* exécuté pour l'abbaye de Saint-Martin de Tournai. Le Musée de Paris possède six tableaux de ce maître, dont deux d'histoire et quatre portraits. Ce sont une *Cène; saint François en extase, recevant les stigmates;* le *Portrait en pied de la reine Marie de Médicis;* celui de *Guillaume du Vair;* et deux *Portraits de Henri IV,* d'une admirable exécution, et dont l'un sert de type à tous ceux que l'on fait de ce prince.

PORCACCHI (Thomas), littérateur et savant laborieux, né à Castiglione-Aretino en Toscane, vers 1530, visita d'abord les principales villes d'Italie, et s'établit en 1559 à Venise; il s'y lia intimement avec Gabriel Giolito, auquel il suggéra l'idée de publier la collection des historiens grecs et latins, traduite en italien: il surveilla lui-même l'impression de cette collection, et traduisit quelques-uns des ouvrages qui devaient y entrer, dont il n'existait pas encore de version. Éditeur infatigable, il donna des réimpressions estimées d'un grand nombre d'ouvrages, tels que l'*Histoire de Milan,* par Bern. Corio; *le Roland furieux* de l'Arioste; *l'Arcadie* de Sannazar, et mourut à Venise en 1585. On a de lui: *Lettere di tredeci uomini illustri raccolte,* Venise, 1565, in-8o, réimprimée trois fois; *Paralelli ed esempli simili,* 1566, in-4o; *Il primo volume delle Cagioni delle guerre antiche,* 1566, in-4o; *la Nobiltà della città di Como,* 1569, in-4o; *le Isole più famose del mundo,* 1572, 1604, in-fol., avec gravures; *le Attioni d'Arrigo III* (Henri), *re di Francia e di Polonia,* 1574, in-4o, rare et recherché; *Funerali antichi di diversi popoli e nationi,* 1574, in-4o, figures. Les traductions données par Porcacchi dans les deux collections de G. Giolito, sont celles de Dictys de Crète et de Darès, de Justin, de Quinte-Curce et de Pomponius Méla.

PORCARI (Étienne), gentilhomme romain, occupe une place dans l'histoire pour avoir, en 1453, conspiré contre le pape Nicolas V, dans le but de rendre la liberté à sa patrie. Dès sa jeunesse, il avait montré une admiration enthousiaste pour les héros de la Grèce et de l'ancienne Rome. Il conçut le dessein de soustraire sa patrie à la domination sacerdotale. La souveraineté des papes lui paraissait une usurpation récente et notoire; et les vieillards de son temps lui rappelaient que la république romaine avait été rétablie avec une espèce d'indépendance, tandis que le saint-siége était fixé à Avignon. Exilé par Nicolas V, qui d'abord avait cherché à le gagner par des grâces, Porcari, secondé par son neveu et par plusieurs autres mécontents, trama une conjuration qui fut révélée par un traître. Il fut arrêté le 5 janvier 1453, et pendu avec neuf de ses principaux complices.

PORCELLIO ou **PORCELLIUS** (Pierre), historien italien du 15e siècle, fut ainsi appelé, parce que, si l'on en croit ses détracteurs, et surtout Basinio, il garda les pourceaux dans sa jeunesse. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il sortit tout à coup, et sans que l'on sache par quels moyens, de la plus profonde obscurité, et déploya des talents qu'on ne lui avait pas soupçonnés. Il entra aussitôt dans la faveur du fameux Frédéric, duc d'Urbin, et l'accompagna dans son expédition contre les Milanais. Il

fut ensuite témoin des exploits de Jacques Piccinio, à la tête de l'armée vénitienne, et il entreprit d'écrire son histoire, dont il adressa une partie (les neuf premiers livres) au roi Alphonse d'Aragon. Cet ouvrage, qui fut imprimé, par Muratori en 1731, dans le tome XXe de ses *Écrivains italiens*, est intitulé : *Commentaires du comte Jacques Piccinio*, appelé *Scipion Émilien*.

PORCHER DE LISSONAY (Gille), comte de Richebourg, né à la Châtre en Berri, en 1753, fut d'abord dirigé dans ses études vers les sciences exactes; il suivit bientôt une autre carrière, et se trouvait subdélégué et procureur du roi à l'époque où la révolution commença. Il devint ensuite maire, commissaire du roi près le tribunal civil du district de sa ville natale, et, en septembre 1791, député suppléant du département de l'Indre, où il ne prit point séance. Nommé, en 1792, député à la Convention nationale, il y vota la détention de Louis XVI et son bannissement à la paix, et se déclara pour l'appel et pour le sursis. Porcher parut rarement à la tribune pendant le régime de la Terreur : mais il fut employé soit dans les comités, au nom desquels il fit des rapports nombreux, soit dans les départements, où l'on eut généralement à se louer de sa modération. Ce ne fut qu'après le 9 thermidor qu'il se fit remarquer dans la Convention. Envoyé d'abord en mission dans les départements de l'Ouest, il en revint en mai 1795, et fit le rapport célèbre à la suite duquel le tribunal révolutionnaire fut supprimé. Il eut une seconde mission dans le Calvados, d'où il dénonça les manœuvres des royalistes à cette époque avec celles des royalistes de Paris, aux approches de vendémiaire. Sa conduite républicaine le fit nommer, au sortir de la Convention, membre du conseil des Anciens, où il se montra constamment opposé au Directoire. En novembre 1796, il essaya de faire rejeter, au nom d'une commission dont il était rapporteur, une résolution qui déclarait expiré l'exercice des fonctions des membres des tribunaux criminels élus en 1795, et qui autorisait le gouvernemant à les remplacer. Son rapport, qui n'eut aucun résultat pour la cause publique, lui donna une popularité qui le fit renommer au conseil des Anciens par le département du Gard; mais l'influence du Directoire fit annuler sa nomination. Nommé, en 1798, administrateur des hospices civils de Paris, il conserva cet emploi jusqu'au mois de mai 1799, et fut à l'instant même nommé de nouveau par le département de l'Indre au conseil des Anciens. Il y vota, en octobre, contre la résolution qui tendait à soumettre à la peine de mort les auteurs de traités contraires à la constitution, et représenta « qu'une pareille loi attenterait à la liberté des premiers pouvoirs, et entraverait la pensée des représentants du peuple. » S'étant prononcé en novembre en faveur de la révolution de Saint-Cloud, il devint membre de la commission intermédiaire du conseil, et entra au sénat conservateur. Successivement nommé comte de l'empire et commandant de la Légion d'honneur, il était, à l'époque des événements de 1814, secrétaire du sénat, et signa, le 2 avril, en cette qualité, la déchéance de Napoléon et le rétablissement de la maison de Bourbon sur le trône de France. Il fut nommé pair de France par le roi le 4 juin de cette même année, et n'ayant point été inscrit sur la liste des pairs créés par Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, le comte Porcher de Richebourg conserva cette dignité jusqu'à sa mort, arrivée le 12 avril 1824.

PORCHER (Jean-Baptiste), fils du précédent, né le 17 décembre 1784, était aide de camp du maréchal Masséna, et fut envoyé de Marseille à Paris, lorsque Napoléon revint dans cette capitale, en mars 1815. Le premier mouvement de l'empereur fut de se plaindre de ce que le sénateur Porcher n'était pas encore venu lui faire sa cour. Le jeune homme hésita, et donna à entendre que son père avait craint les souvenirs du 3 avril... « Qu'est-ce que cela fait? répliqua Bonaparte, qu'il vienne toujours. » Porcher vint en effet, mais il paraît que le maître fit des réflexions, car il le reçut froidement; et Porcher ne se trouva point sur sa liste des pairs. Aussi, au retour de Louis XVIII, recouvra-t-il de droit son titre de pair de France, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 10 avril 1824.

PORCHERON (dom Placide), bénédictin, né en 1652 à Châteauroux, mort à Paris en 1694, bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés, eut part à l'édition des *OEuvres* de Saint-Hilaire, et à la rédaction du *catalogue* des manuscrits latins de la bibliothèque royale de Paris. C'est à lui qu'on doit la première édition de l'anonyme de Ravenne : *Anonymi ravennatis, qui circa sæculum septimum vixit, de Geographiâ libri V*, etc., Paris, 1688, in-8°. J. Gronovius l'a publié de nouveau à la suite de Pomponius Méla, avec une *préface* remplie d'invectives contre D. Porcheron.

PORCHETTI SALVAGIO, en latin *de Silvaticis*, savant professeur d'hébreu, né à Gênes, entra dans l'ordre des chartreux, continua, au milieu d'une vie austère, l'étude de la langue hébraïque, qu'il avait commencée dans le monde, et mourut en 1515. Il a laissé : *Victoria adversùs impios Hebræos ex sacris litteris*, etc., Paris, 1620, in-fol., publié par Giustiniani, évêque de Nebbio; *De entibus trinis et unis*, ouvrage resté inédit, ainsi que celui qui a pour titre : *De sanctissimâ virgine Mariâ*. (On peut consulter la *Bibliothèque hébraïque* de Wolf.)

PORCIA (le prince Alphonse-Gabriel), gouverneur des États vénitiens pour l'Autriche, naquit à Goritz, le 19 janvier 1761. Il reçut sa première éducation à la cour de Bavière, en qualité de page, fit son droit, et fut nommé conseiller de finance à Manheim. Après la paix de Campo-Formio, les Autrichiens le désignèrent comme délégué d'Udine. En 1814, il fut appelé à Vienne, pour l'organisation des provinces italiennes. De là il devint vice-président du gouvernement à Venise, et, en 1819, il remplaça le baron Spingelfeld, en qualité de gouverneur, ayant été décoré de la Toison d'or et de la grand' croix de Saint-Léopold. En 1833, il obtint sa retraite, et mourut, le 20 avril 1835, à Milan.

PORCIE, fille de Caton d'Utique, et femme, en premières noces, de Bibulus, puis de Brutus, s'illustra par son courage et son dévouement à son dernier époux. Dans le temps où il méditait le meurtre de César, elle se fit elle-même une grande blessure, et Brutus lui en ayant demandé la cause : « C'est, lui répondit-elle, pour vous montrer avec quelle fermeté je me donnerai la mort, si l'entreprise que vous méditez, et que vous me cachez, vient à manquer et qu'elle cause votre perte. »

L'histoire ne dit point si Brutus consentit alors à mettre dans sa confidence une femme qui y avait tant de droits, mais elle rapporte que, lorsque Brutus eut perdu la vie, bien décidée à se donner la mort, Porcie avala des charbons ardents, dont elle mourut en effet, l'an 42 avant J. C. — Il convient de dire que la possibilité de ce genre de mort a été contestée par quelques écrivains, qui ont même dit que Porcie n'avait point survécu à Brutus.

PORCON DE LA BARBINAIS (Pierre), grand-oncle de Duguay-Trouin, naquit à Saint-Malo, le 31 octobre 1639. Il commanda, en 1665, une frégate de 36 canons, envoyée par des armateurs de cette ville pour protéger les bâtiments de commerce français contre les Algériens, en attendant que Louis XIV pût envoyer des vaisseaux de guerre pour les punir des outrages qu'avait essuyés le pavillon français. Il fut d'abord heureux dans son expédition; mais, accablé par des forces supérieures, il tomba au pouvoir du dey qui, le croyant un personnage de distinction, le chargea d'aller porter à Louis XIV des propositions de paix, à la condition qu'il viendrait reprendre ses fers, s'il échouait dans sa négociation. La vie de 600 Français, prisonniers comme lui, était le gage de sa parole. N'ayant rien pu gagner sur l'esprit de Louis XIV, auquel le dey avait d'ailleurs fait des propositions inacceptables, il passa par Saint-Malo pour mettre ordre à ses affaires et revint à Alger, où le dey, n'écoutant que sa colère et la crainte d'éprouver bientôt le ressentiment du roi, lui fit trancher la tête en sa présence, en 1681. Le ministre hollandais Lamblock est le seul, parmi les modernes, dont l'héroïsme puisse être mis en parallèle avec celui du Régulus Maloin. Détenu chez les Chinois, qui se proposaient de prendre Formose, et député par eux vers ses compatriotes pour les déterminer à rendre un fort qu'ils occupaient, il les exhorta, au contraire, à persister dans leur résistance, et, malgré les instances et les supplications de ses deux filles, qui voulaient le retenir, il retourna présenter sa tête au fatal couteau.

PORCQ (Jean le), prêtre de l'Oratoire, né dans le diocèse de Boulogne, professa, pendant 50 ans, la théologie à Saumur, dans l'école célèbre qu'y avait formée la congrégation de l'Oratoire, et qui a produit plusieurs sujets distingués. Le Porcq était très-opposé à la doctrine de Jansénius, et il la combattit dans le livre suivant : *les Sentiments de saint Augustin sur la grâce, opposés à ceux de Jansénius,* 1682, in-4°. Le P. le Porcq mourut à Saumur, le 5 avril 1722, étant alors dans sa 86e année.

PORDAGE (Jean). *Voyez* **JEANNE DE LEADE.**

PORDENONE (Jean-Antoine LICINIO REGILLO, dit le), célèbre peintre d'histoire, né en 1483 à Pordenone, dans le Frioul, mort à Ferrare en 1540, fut comblé d'honneurs par Charles-Quint, qui lui accorda le titre de chevalier. On a de cet artiste divers tableaux, dont les amateurs font le plus grand cas. On cite surtout son *saint Laurent Giustiniani, environné de plusieurs autres saints.* Les peintures à fresques de Pordenone font encore l'ornement de plusieurs villes d'Italie.

PORDENONE (Bernardino LICINIO, également surnommé le), parent du précédent et son élève, né au commencement du 16e siècle, a laissé plusieurs ouvrages dans le style de son maître, qui n'en sont pas indignes.

PORDENONE (Jules LICINIO, neveu et élève du Pordenone, né en 1500, mort à Augsbourg en 1561, peignit aussi plusieurs fresques fort estimées, et fut surnommé *le Romain* pour le distinguer des autres Licinio. — Jean-Antoine LICINIO, son frère, plus connu sous le nom de *Sacchiense,* s'est fait aussi une assez grande réputation; mais ses ouvrages sont presque ignorés.

PORÉE (Charles), célèbre jésuite, né en 1675 à Vendes, près de Caen, mort en 1741, fut nommé, en 1708, à la chaire de rhétorique du collége Louis le Grand, et s'y montra le digne successeur des Pétau, des Cossart, des la Rue et des Jouvancy; peut-être même les a-t-il surpassés dans l'art de former des jeunes gens, auxquels il savait inspirer en même temps l'amour des lettres et celui de la vertu. « Les heures de ses leçons, dit Voltaire, qui fut son élève, étaient pour nous des heures délicieuses; et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris comme dans Athènes, qu'on pût assister à tout âge à de telles leçons : je serais revenu souvent les entendre. » La modestie du P. Porée égalait ses talents : il avait composé pour ses élèves des *plaidoyers* qui n'ont pas vu le jour; et il ne consentit jamais à donner au public des tragédies qui avaient obtenu le suffrage des connaisseurs. Ce fut malgré lui que parut, en 1735, un recueil de ses *Harangues latines,* 2 vol. in-12. Le père Ch. Griffet en donna une nouvelle édition (1747, 3 vol. in-12), dans laquelle se trouvent plusieurs morceaux inédits. Le même éditeur avait publié, en 1745, les tragédies du P. Porée; elles sont au nombre de six : *Brutus; le Martyre de saint Herménigilde; la Mort de l'empereur Maurice; Sennacherib, roi d'Assyrie; Seby-Myrza, fils d'Abbas, roi de Perse;* et *le Martyre de saint Agapit.* En tête de ce vol. est une *Vie* de l'auteur, en latin. Le père Porée avait aussi composé des comédies (*Fabulæ dramaticæ*), qui ont été imprimées en 1749.

PORÉE (Charles-Gabriel), frère du précédent, mort curé de Louvigni, en 1770, à l'âge de 85 ans, a laissé, outre un grand nombre de *Dissertations, le Pour et le Contre de la possession des filles de Landes, diocèse de Bayeux,* Rouen, 1738, in-8°; *la Mandarinade, ou Histoire comique du mandarinat de l'abbé de Saint-Martin* (connu dans le 17e siècle par sa crédulité ridicule), la Haye, 1738, 3 vol. in-12, rare; *Lettres sur la sépulture dans les églises,* Caen, 1745, in-12. L'abbé Porée a travaillé aux *Nouvelles littéraires de Caen,* journal dont il a paru 3 vol. in-8°, de 1742 à 1744.

PORION (Pierre-Joseph), évêque constitutionnel, né en 1743 à Thièvre, diocèse de Saint-Omer, fut successivement secrétaire de Christ. de Beaumont, archevêque de Paris, professeur à la Flèche, puis à Arras, et curé de Saint-Nicolas-des-Fossés dans cette ville. Élu évêque du Pas-de-Calais, il renonça à ses fonctions en 1793, ainsi que la plupart des prêtres qu'il avait ordonnés, se fit défenseur officieux près les tribunaux, et fut quelque temps président de l'administration municipale de Saint-Omer. Il s'était marié à la fille d'un officier irlandais nommé Purd'hov. En 1802, il vint se fixer à Paris, où il vécut dans l'obscurité, et mourut le 20 mars 1830. On lui doit un *Commentaire de Lhomond,* et des *Corrigés de thèmes.* Il faisait des *vers latins* et *français,* qui ne lui procurèrent pas grande réputation, quoiqu'il

eût chanté les divers gouvernements qui se sont succédés pendant la révolution.

PORLIER (don JUAN-DIEZ, surnommé EL MARQUESITO), maréchal de camp espagnol, naquit à Carthagène en Amérique en 1783. Son oncle, don Antonio Porlier, marquis de Baxamare, ancien ministre de la cour de Madrid, dont on le supposait fils naturel, l'éleva avec soin, et le fit entrer de bonne heure dans la marine royale. Il était garde-marine à bord d'un des vaisseaux espagnols qui combattirent à Trafalgar, et s'y distingua par sa bravoure et son sang-froid. Lors de l'invasion de l'Espagne par les armées de Napoléon, en 1808, Polier entra dans l'infanterie, et avança rapidement de grade en grade jusqu'à celui de colonel. Autorisé par la régence à lever une guérilla, il devint bientôt un des plus fameux partisans, sous le titre de *Marquesito*, qui lui fut donné par allusion à sa naissance et à sa petite taille. Il se signala en plusieurs occasions, et devint très-redoutable aux Français dans les Asturies. Il remplit cette place jusqu'au retour de Ferdinand VII, en 1814; ce prince le reçut très-bien lorsqu'il lui fut présenté, mais ne tarda pas à le faire arrêter comme attaché au régime constitutionnel, que ce roi, en dépit de sa promesse formelle et de ses serments, venait de renverser. Porlier était d'un caractère trop franc pour pouvoir réprimer son indignation en voyant sa patrie replongée dans les fers par un monarque pour qui elle avait fait de si héroïques sacrifices; il ne sut point déguiser ses sentiments dans la société, et une lettre qu'il écrivit à un ami ayant été interceptée, le fit enfermer, le 10 août 1814, dans le château de Saint-Anton, où il resta jusqu'en 1815. A cette époque, le mauvais état de sa santé lui ayant fait obtenir la permission d'aller prendre les eaux d'Arteyro, il s'y rendit, et y rencontra un grand nombre de ses anciens camarades, et d'autres personnes, tous également mécontents du retour du pouvoir arbitraire. Ils s'entendirent bientôt, et il fut décidé entre eux que Porlier se mettrait à leur tête pour tenter de rétablir la constitution des cortès. Ayant réuni quelques soldats et un assez grand nombre d'anciens officiers, il entra, dans la nuit du 19 septembre 1815, à Sainte-Lucie, forte position qui commande la Corogne, où il réinstalla les autorités constitutionnelles de 1814, et publia une proclamation pleine d'enthousiasme pour la cause de la liberté. Il partit ensuite pour Sant-Iago avec la majeure partie de ses troupes, comptant ne point éprouver de résistance sur ce point de la part des troupes dont il connaissait les dispositions favorables à son projet, et qui étaient très-mécontentes de n'avoir point reçu de solde depuis plusieurs mois; cet espoir était fondé, mais le riche clergé de Sant-Iago, promptement informé de l'entreprise de Porlier, connut toute l'étendue du danger qui menaçait le parti absolutiste, et s'empressa de répandre l'or à pleines mains parmi les troupes, qui se laissèrent gagner. Sur ces entrefaites, Porlier eut l'imprudence de s'avancer accompagné d'un petit nombre d'officiers jusqu'à un village situé à 3 lieues de Sant-Iago; épuisé de fatigue, il s'endormit, et fut livré par deux de ses officiers gagnés par le gouverneur de Sant-Iago. La maison où il se trouvait fut cernée par un détachement de troupes qui s'emparèrent de sa personne, malgré l'héroïque résistance de quelques officiers de Porlier, qui eurent le temps de prendre leurs armes pour le défendre, et qui y perdirent la vie. Sa troupe, qui était restée à quelque distance, se dispersa aussitôt qu'elle eut appris l'arrestation de son chef. Le général Porlier, arrêté le 23 septembre, fut conduit dans les prisons de la Corogne, livré à une commission militaire, condamné à être pendu, et exécuté dans les 24 heures. Il subit son supplice avec la plus grande fermeté, ayant à peine atteint sa 28[e] année. Lors de la révolution de 1820, les cortès ordonnèrent la translation de ses restes au Panthéon, et firent inscrire son nom dans la salle de leurs séances parmi les martyrs de la liberté espagnole.

PORMORANT (ALEXANDRE-COLAS DE), né à Orléans, au commencement du 17[e] siècle, fut nommé, en 1640, curé de Notre-Dame de la ville de Calais, où s'étant fait connaître par de vrais services, il devint abbé commendataire de l'abbaye de la Madelaine de Pleine-Selve, au diocèse de Bordeaux. Talents et fortune, tout, dès lors, fut consacré par Pormorant à l'instruction de la jeunesse, pour laquelle il travailla jusqu'en 1675, époque de sa mort. Il nous reste de lui : *le Triomphe de la Charité*, Paris, Huré, 1640; *Idée de la famille de saint Joseph*, établie au faubourg Saint-Victor à Paris; *Factum pour l'abbé de Pormorant, contre René Radique*.

PORPHYRE, écrivain grec du 3[e] siècle, portait d'abord le nom de *Malchus*, c'est-à-dire *roi* dans la langue syriaque : celui de *Porphyre*, qui équivaut à *Purpuratus*, revêtu de la pourpre, lui fut donné, s'il faut en croire Eunape, par Longin. On place sa naissance à l'an 233 de J. C. On ne s'accorde pas sur sa patrie; mais il faut peut-être croire, de préférence, qu'il était de Tyr, sur le témoignage d'Eunape, de Longin et de Jamblique. Il eut d'abord pour maître Origène, probablement à Tyr ou à Césarée en Palestine, et reçut ensuite, dans Athènes, les leçons du grammairien Apollonius, puis celles de Longin; il alla à Rome à l'âge de 20 ans, retourna ensuite en Asie ou en Égypte, puis revint à Rome en 263, et s'attacha comme élève à Plotin, dont il partagea les rêveries, recueillit les livres, et prêcha la doctrine. A partir de cette époque, il tomba dans une mélancolie profonde et dans un dégoût de toutes choses dont il ne fut jamais complétement guéri. Plus tard il se réconcilia avec la vie; mais ce fut pour converser avec les génies, dans le commerce desquels il trouvait, grâce à la magie platonicienne, d'ineffables délices au milieu des chagrins de ce monde. Il entendit même un oracle, chassa un mauvais démon, et finit par voir Dieu en personne. On a lieu de penser qu'il termina sa carrière en 303, 304 ou 305, à l'âge de 70, ou tout au plus 72 ans. Il n'est pas facile de déterminer les lieux qu'il habita dans le cours des 30 et quelques années qui précédèrent sa mort; on est seulement assuré qu'il ne fit pas un continuel séjour à Rome. Les opinions sont bien contradictoires relativement à sa croyance religieuse et à ses démêlés avec les chrétiens. Les uns l'ont supposé juif de naissance; ce qui est une erreur. Saint Augustin croit, et l'historien Socrate assure qu'il avait été chrétien; mais on persiste encore aujourd'hui à contester ce point. Tout ce que l'on peut croire, malgré les assertions contraires, c'est que Porphyre avait

composé 15 livres pour combattre la religion chrétienne. Outre ces 15 livres, ses autres ouvrages perdus sont au nombre de 41. Quatre autres ouvrages du même écrivain se conservent manuscrits; l'impression en a répandu 14 autres, parmi lesquels nous citerons : *la Vie de Pythagore,* publiée en grec à Altdorf en 1610, in-4°; en grec et en latin, à Rome, en 1630, in-8°; et à Utrecht, en 1707, in-4°; un *Traité de l'abstinence de la chair des animaux* publié avec une *version* latine et des *notes,* Cambridge, 1655, in-8°; Utrecht, 1767, in-4°; 32 *Questions sur Homère,* imprimées d'abord à Rome en 1518, in-4°; puis à Venise chez les Aldes, en 1521, in-8°; et plusieurs fois ensuite à Strasbourg, à Bâle, etc. On peut consulter, pour plus de détails, la *notice* d'Eunape, quelques lignes de Suidas, un travail considérable d'Holsténius, un *opuscule* de Burigny, à la tête de sa traduction française du *Traité de l'abstinence.*

PORPHYROGÉNÈTE. *V.* **CONSTANTIN VII.**

PORPORA (Nicolas), musicien, surnommé par les Italiens le *Patriarche de l'harmonie,* né à Naples en 1685, fut l'élève le plus distingué du célèbre Scarlati. Il débuta dans la composition par l'opéra d'*Ariane,* représenté avec succès à Vienne, et ensuite sur les théâtres de Londres et de Venise. Cet opéra fut suivi de beaucoup d'autres, et Porpora n'avait pas encore 36 ans que déjà on connaissait de lui 50 partitions du même genre. Sa réputation lui fit obtenir la direction de la chapelle électorale et du théâtre de Dresde. Plus tard il alla à Londres, où il trouva un rival qui avait pour lui l'opinion publique. Les Anglais, malgré les efforts du célèbre Farinelli en faveur du compositeur italien, dont il se glorifiait d'être l'élève, se prononcèrent pour Haendel, leur idole. Porpora se mit alors à cultiver un genre tout nouveau pour lui. Il publia des *sonates* de violon et de clavecin qui furent bien accueillis. Il mourut à Naples en 1767. Tous les ouvrages qu'il a composés pour le théâtre sont tombés dans l'oubli; mais on conserve aux archives du conservatoire de *la Pietà,* à Naples, plusieurs morceaux de musique sacrée de ce maître.

PORPORATI (Charles-Antoine), célèbre graveur, né à Turin en 1741, entra, quoique très-jeune, dans le corps des ingénieurs-géographes de l'armée piémontaise, et alla ensuite à Paris, où il ne tarda pas à se faire un nom dans l'art de la gravure. Le premier ouvrage qui le fit connaître fut le portrait de *Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne* (ce prince lui avait accordé une protection particulière, et il lui devait les prémices de son burin). La *petite fille au chien,* qu'il grava ensuite, d'après le tableau de Greuze, et la *Suzanne au bain,* d'après Santerre, vinrent mettre le sceau à sa réputation. De retour dans sa patrie, il devint professeur, et fut peu de temps après appelé à Naples pour y fonder une école. Il grava dans cette ville, d'après Raphaël, le tableau de la *Vierge au lapin,* et exécuta un petit *médaillon* au pointillé de la reine de France Marie-Antoinette, resté inédit. Le *Bain de Léda,* d'après le Corrége, fut le dernier ouvrage de Porporati, qui mourut à Turin le 16 juin 1816. Il était membre de l'Académie de cette ville et de celle de Paris, où il avait été admis dès 1773.

PORQUET (l'abbé Pierre-Charles-François) naquit à Vire, en Normandie, le 12 janvier 1728. Il vint à Paris faire ses études dans un collége de l'université. L'abbé Asselin qui avait remarqué son aptitude pour le travail, et son goût pour la littérature, au sortir du collége, le recommanda à la marquise de Boufflers, comme précepteur de son fils l'abbé, depuis chevalier de Boufflers. Dans ses moments de loisir, le jeune Porquet se lia avec les gens de lettres qui fréquentaient le café Procope. Pour conserver son indépendance, il prit les ordres, fut reçu docteur en Sorbonne, et courut les bénéfices. La marquise de Boufflers, reconnaissante des soins qu'il avait donnés à l'éducation et à l'instruction de son fils, obtint pour lui une place d'aumônier du roi Stanislas. La première fois, dit-on, que l'abbé entra en fonctions, au dîner du roi, il ne savait pas son *Benedicite.* Stanislas en fut si scandalisé qu'il voulait le renvoyer, mais la marquise, par ses instances, lui fit conserver sa place. A Lunéville, l'abbé Porquet acheva l'éducation du jeune Boufflers qui est devenu si célèbre dans la poésie légère. A cette cour où se rassemblait l'élite des gens de lettres de l'époque, l'abbé Porquet se distingua par sa facilité à prendre tous les tons et à se conformer à tous les goûts. Il savait effacer son esprit pour faire briller celui des autres, et se prêtait volontiers aux plaisanteries que les dames se permettaient sur sa personne et ses habitudes. L'abbé Porquet n'avait que le souffle, et il disait lui-même : « Je suis comme empaillé dans ma peau. » Après la mort de Stanislas, il suivit la marquise de Boufflers à Paris, et continua de vivre dans sa société, mais sans demeurer chez elle, pour être indépendant. Il passa tout le temps de la révolution, surtout le règne de la Terreur, dans des transes mortelles : au moindre bruit, il croyait qu'on venait l'arrêter. Ses ressources étaient épuisées, et il se voyait prêt à manquer de tout. Un ami lui offrit des secours qu'il refusa, et le lendemain (22 novembre 1796), on le trouva mort dans son lit. Les poésies de l'abbé Porquet sont dispersées dans plusieurs recueils, et surtout dans l'*Almanach des Muses;* elles sont signées : *Le petit vieillard.*

PORRÉE (Gilbert de la). *Voyez* **GILBERT.**

PORRO (Pierre-Paul), imprimeur, né à Milan vers la fin du 15e siècle, est un des premiers typographes qui aient employé des caractères arabes. Il imprima à Gênes, en 1516, le *Psautier pentaglotte,* qui est regardé, sous le rapport typographique, comme un chef-d'œuvre dont il n'existait pas de modèle.

PORRO (Jérôme), graveur, né à Padoue vers 1530, a exécuté les *Vues des îles les plus célèbres du monde,* de Porcacchi, les estampes des *Funerali antichi,* du même auteur; les *portraits* qui accompagnent la *Vie des Visconti, ducs de Milan,* par Scipion Barbuò Soncino; un *Recueil de statues antiques,* et les planches de l'édition devenue très-rare, du *Roland furieux,* Venise, 1548.

PORRO (François-Daniel), algébriste, né à Besançon en 1729, embrassa la règle des bénédictins dans la congrégation de St.-Vannes, où il prit le nom de *Donat.* Enlevé à la vie paisible du cloître par la révolution de 1789, il n'en continua pas moins de s'appliquer à l'étude des mathématiques, et mourut ignoré le 26 janvier 1795. Il a publié, en gardant l'anonyme : *Jeu de cartes harmonique et récréatif,* sans date (c'est un jeu au moyen duquel on peut composer de petits airs, par la

simple distribution des cartes et leur arrangement dans la progression numérique); *l'Algèbre selon les vrais principes,* 1789, 2 vol. in-8°. Dom Porro expose dans cet ouvrage des principes opposés à ceux qui sont admis par les géomètres.

PORSENNA, roi d'Étrurie, n'est guère connu que pour avoir accueilli Tarquin chassé de Rome, et avoir tenté de le rétablir sur le trône, d'abord par la voie de la conciliation, ensuite par la force des armes. Il battit les Romains sur les bords du Tibre, et il serait peut-être entré à leur suite dans Rome, s'il n'eût été arrêté sur le pont Sublicius par P. Horatius Coclès. Il résolut alors de prendre la ville par la famine, et il était sur le point de réussir, lorsque effrayé de l'audacieuse entreprise et des menaces de Mutius Scévola, il fit offrir la paix aux Romains. Un traité fut conclu, dans lequel on n'eut point égard aux prétentions des Tarquin. Clélie, jeune Romaine d'une noble famille, et l'un des otages donnés au roi étrusque, s'échappa de son camp, traversa le Tibre à la nage, et montra, par son exemple, combien il devait y avoir de courage dans ce peuple, calomnié par des tyrans déchus. Porsenna traita dès lors les Romains en amis, et en reçut plus d'un témoignage de reconnaissance. Ayant échoué contre la ville d'Aricium, dont il faisait faire le siége par son fils Aruns, il vit ses troupes fugitives accueillies à Rome. Cependant l'année suivante (247 de Rome, 507 avant J. C.),il fit de nouvelles démarches pour decider les Romains à rétablir les Tarquins sur le trône, et n'y réussit point. Il abandonna alors ses protégés, et, comme il ne se trouva plus mêlé à l'histoire de Rome, on ne sait sur lui rien d'important, à partir de cette époque, sinon qu'il favorisa les arts dans ses États.

PORSON (Richard), célèbre helléniste, professeur au collége de la Trinité de Cambridge, né à East-Ruston, dans le duché de Norfolk, en 1759, mort le 25 septembre 1808, a publié des *Analyses* du tome I[er] de l'*Eschyle* de Schutz, de l'*Aristophane* de Brunck, de l'*Hermesianax* de Weston, et des *Monostrophes* de Huntingford, dans la *Revue littéraire* de Maty, de 1783 et 1784; des *Notes* à la fin d'une édition de la *Retraite des dix mille*, de Xénophon, 1786, in-4° et in-8°; 3 *Lettres sur la vie de Johnson,* par Hawkins, dans le *Gentleman Magazine,* de 1787; *Notes sur les commentaires de Toup sur Suidas, Hesychius* et autres lexicographes grecs, édition d'Oxford, 1790; *Letters to M. Archdeacon Travis, in answer to his defence of the three heavenly witnesses, 1 John,* v. 7. Londres, 1790, in-8° de 440 pages; *Virgilii opera, curante Heyne,* 1793, 4 vol. in-8°; *Analyse de l'Essai de R. Paine Knight sur l'alphabet grec,* dans le *Monthly Review*, de 1794; *Æschyli tragœdiæ septem,* Glascow, 1795, in-fol.; *Euripidis Hecuba, græcè,* Londres, 1797 et 1811, in-8°; *Euripidis Orestes, græcè,* 1798 et 1808, in-8°; *Euripidis Phœnissæ,* 1799, 1811, in-8°; *Euripidis Medea,* Cambridge, 1801, 1812; *Adversaria notæ et emendationes in poetas græcos, edentibus J. H. Monck et C. J. Blomfield,* 1812; Leipzig, 1815, in-8°; *Tracts and miscellaneous criticisms collected by Thomas Kidd,* Londres, 1815, in-8°; *Notæ in Aristophanem, quibus Plutum comœdiam præmisit P. P. Dobree,* Cambridge, 1820, in-8°; *Photii Lexicon, è codice galeano (collegii Trinit. Cantabrig.), descripsit Ric. Porsonus,* 1822. Porson est l'un des critiques du premier ordre qu'a produits l'Angleterre.

PORTA (Joseph), peintre, né à Castel-Novo di Garfagnana en 1520, prit le surnom de *Salviati,* dont il fut l'élève, et le suivit à Venise, où il ne tarda pas à se signaler. La bibliothèque de St.-Marc est ornée de peintures à fresque de Porta, qui font honneur à son génie, et il ne se distingua pas moins par ses tableaux à l'huile. Il contribua à l'embellissement de la salle royale du Vatican, et reçut les applaudissements du pape Paul III et de toute la cour. Cet artiste était très-versé dans les mathématiques. Il s'est aussi fait connaître comme bon graveur en taille de bois. Le Musée de Paris possède de ce maître un tableau représentant *Adam et Ève chassés du paradis terrestre.*

PORTA (Jean-Baptiste), célèbre physicien, né à Naples vers 1540, fit d'excellentes études, voyagea ensuite pour acquérir de nouvelles connaissances, parcourut l'Italie, la France, et l'Espagne, visitant les bibliothèques, conversant avec les savants et les artistes, et notant tout ce qui lui semblait remarquable. De retour à Naples, il devint l'un des fondateurs de l'académie des *Otiosi,* et institua, dans sa propre maison, celle des *Secreti* (pour la découverte des secrets utiles à la médecine ou à la philosophie naturelle), que le pape Paul III crut devoir supprimer par une bulle, en défendant à Porta de se mêler à l'avenir d'arts *illicites.* Porta n'en continua pas moins de se livrer à l'étude des sciences physiques, dont il a contribué, plus qu'aucun autre de ses contemporains, à répandre le goût, et mourut à Naples en 1615. On lui doit la découverte de la chambre obscure, ainsi qu'un grand nombre d'expériences d'optique très-curieuses, et il a laissé beaucoup d'ouvrages, où, au milieu d'un grand nombre de puérilités et de bizarreries, on trouve des observations très-remarquables. Les principaux sont : *Magiæ naturalis lib. XX,* Naples, 1589, in-fol. (la 1[re] édition de 1558 ne contient que 4 livres); réimprimé à Leyde, 1644 et 1651, petit in-8°; traduit en italien et en allemand, et les 4 premiers livres seulement en français, Lyon, 1565, in-8°, Paris, 1570, in-16; Lyon, 1650, in-12; *De furtivis litterarum notis, vulgò de ziferis,* Naples, 1563, in-4° (c'est un traité des chiffres que l'on emploie pour cacher sa pensée en écrivant). *Phytognomonica,* ibid., 1583 ou 1588, in-fol.; *De humanâ physiognomiâ lib. IV,* Vicus Acquensis (Sorrento), 1586, in-fol., figures; *Villæ lib. XII,* Francfort, 1592, in-4°; *De refractione optices parte lib. IX,* Naples, 1593, in-4°; *Pneumaticorum lib. III,* etc., ibid., 1601, in-4°; *De cœlesti physiognomoniâ lib. VI,* ibid., 1601, in-4°; *Ars reminiscendi,* ibid., 1602, in-4°; *De distillatione,* Rome, 1608, in-4°, figures; Strasbourg, 1609, traduit en allemand; *De munitione lib. III,* Naples, 1608, in-4° (c'est un traité de fortifications); *De aeris transmutationibus lib. IV,* ibid., 1609, in-4°; *OEuvres dramatiques* (en italien, renfermant 14 comédies, 2 tragédies, et une tragi-comédie), Naples, 1726, 4 vol. in-12. Gabriel Duchesne a publié une *Notice historique sur J. B. Porta,* Paris, 1801, in-8° de 383 pag. Cet écrit n'est point exempt d'erreurs. On peut consulter avec fruit sur Porta la *Storia della letteratura,* de Tiraboschi.

PORTA (Jacques della), architecte, né à Milan vers 1530, s'occupa d'abord à faire des bas-reliefs de stuc, et étudia ensuite l'architecture sous Vignole. Ses talents dans cette partie lui valurent la place d'architecte de St.-Pierre de Rome, et il fut choisi pour achever la coupole que son maître avait continuée après Michel-Ange. Il fit élever sur ses propres dessins la chapelle Grégorienne, le petit temple des Grecs, l'église de Notre-Dame *de' Monti*, et une partie de celle des Florentins. Aidé de Fontana, il acheva, en 1590, la coupole de St.-Pierre, et exécuta ensuite plusieurs monuments remarquables, entre autres *la Villa Aldobrandina*, son dernier ouvrage, qui reçut ensuite le nom de *Belvédère*. J. della Porta mourut à Rome à l'âge de 65 ans.

PORTA (Guillaume della), neveu du précédent et sculpteur habile, a laissé, à Rome, plusieurs ouvrages qui font honneur à son talent. On cite surtout sa restauration des jambes du fameux *Hercule Farnèse*, qui se trouve maintenant à Naples, et le *Mausolée* du pape Paul III.

PORTA (le chevalier Jean-Baptiste della), parent et élève du précédent, né à Porlizza, en 1542, mort à Rome en 1597, se fit connaître comme un des plus habiles sculpteurs de son temps. Il existe à Rome quelques-uns de ses ouvrages, parmi lesquels on cite la statue colossale de *St. Dominique*, dans l'église de Ste.-Marie-Majeure, et surtout le groupe de *Jésus-Christ donnant les clefs à St. Pierre*, dans l'église de Ste.-Pudentienne.

PORTA (Thomas della), frère du précédent, et comme lui élève de Guillaume, donna les modèles des statues de *St. Pierre* et de *St. Paul*, que l'on coula en bronze, et qui furent placés sur les colonnes Antonine et Trajane. On a aussi de lui, dans l'église St.-Ambroise *al Corso*, un groupe qui représente *Jésus-Christ descendu de la croix et entouré de plusieurs saints personnages*.

PORTA (Bernard), élève de Magrini, qui l'était de Leo, est né à Rome, vers 1760. Il fut d'abord maître de chapelle à Tivoli, où il était en même temps directeur d'orchestre. Six ans après, il composa plusieurs opéras, des oratorios et de la musique instrumentale. Il fut, dans le même temps, attaché au prince de Salm, qui était prélat à Rome. Arrivé à Paris en 1788, il donna au Théâtre-Italien : *le Diable à quatre*; *la Blanche Haquenée* et *Agricol Viala*; à l'Académie royale de musique : *la Réunion du 10 août*, *les Horaces*, et *le Connétable de Clisson*, paroles de M. Aignan. Il a eu longtemps en portefeuille douze opéras pour ce dernier théâtre. A Rome, il avait la survivance d'Anfossi, tant pour les théâtres que pour les chapelles; mais la révolution lui ôta tout espoir à cet égard. Porta se fixa à Paris où il mourut dans la misère et dans l'oubli vers 1815.

PORTA (Charles), poëte milanais, né en 1776, commença ses premières études à Monza, et alla les achever à Milan. Il ignora longtemps qu'il était né poëte. Ce n'est qu'après avoir entendu quelques pièces de vers qu'il lui prit envie d'en composer à son tour. Il voulait d'abord imiter Balestrieri, parlant, de la manière la plus agréable, le patois de son pays, mais il finit par lui préférer le patois milanais, et parvint en peu de temps à égaler, sinon à surpasser son modèle. L'engouement pour tout ce qui venait de lui était tel, que la dernière de ses productions paraissait toujours la plus parfaite. Il en est deux cependant qui l'emportent sur toutes les autres, et que les Milanais regardent comme les chefs-d'œuvre de leur littérature nationale; ce sont deux poëmes intitulés : *Desgrazi de Giovannin Bongée* et *Vision de Prina*. Rien de plus gai que ses écrits, rien de plus sombre et de plus mélancolique que son caractère. Il était sujet à des attaques de goutte, dont il mourut à Milan, le 5 janvier 1821. Les prêtres étaient l'objet habituel de ses sarcasmes. Peu de jours avant sa mort, dans une épître intitulée : *Lettra a on amis* (Lettre à un ami), l'auteur, après avoir décrit les douleurs qu'il éprouvait, finit en disant en deux vers italiens : Je suis parvenu à faire pitié, même à un prêtre, qui ne vit que d'enterrements.

PORTA (Fra Bartolomeo). *V.* **BACCIO DELLA PORTA.**

PORTA LEONE (Abraham-Arié), médecin juif, naquit à Mantoue, en 1542. Son père David, son aïeul, son bisaïeul, s'étaient fait une grande réputation dans l'art de guérir, il désira de marcher sur leurs traces, et embrassa la même profession. Après quelques années de séjour à Bologne, il retourna dans sa ville natale, où il se lia d'amitié avec deux de ses plus célèbres compatriotes, Juda et Abraham. Il passa peu après à Pavie, y étudia la philosophie d'Aristote, la médecine d'Hippocrate et de Galien, la langue arabe, et s'y fit recevoir docteur en 1563. Trois ans après, il fut agrégé au collége des médecins de Mantoue. Le duc Guillaume de Gonzague se l'attacha dans la suite, et lui donna des marques fréquentes de sa bienveillance. Porta Leone mourut en 1612. On a de lui : *Dialogi de auro*, Venise, 1584, in-4°; *Consulti medici*; *Cure di malattie*: ce livre est inédit comme le précédent; *Sciltè agghibborìm* (Boucliers des forts), Mantoue, 1612, in-fol. : cet ouvrage a fait la réputation de Porta Leone.

PORTAIL (Antoine), premier président du parlement de Paris et membre de l'Académie française, était né en 1675. Il fut d'abord avocat du roi au Châtelet, puis président à mortier au parlement. Il succéda, le 24 septembre 1724, à André Potier de Novion, dans la première dignité de cette compagnie. Le nom de Portail se trouve fréquemment mêlé aux débats orageux qui eurent lieu dans le sein du parlement de Paris, à l'occasion de l'enregistrement de la fameuse bulle *Unigenitus*. Tout le monde sait que le chancelier d'Aguesseau, après avoir courageusement résisté comme procureur général à l'imposition de cette formalité, crut devoir, en adoptant une opinion opposée, témoigner sa reconnaissance à la cour, qui l'avait récemment rappelé de son exil. Le premier président Portail imita cette conduite sans avoir la même excuse à alléguer, et se livra entièrement, en cette circonstance, aux volontés du ministère, alors dirigé par le cardinal de Fleury. Il assista au lit de justice tenu le 3 avril 1730 pour l'enregistrement de la bulle, et repoussa, avec une extrême ténacité, toutes les instances qui lui furent faites par plusieurs membres de sa compagnie, qui se disposaient à protester contre cet acte d'autorité. Malgré la demande de convocation qui lui fut adressée au nom de 194 magistrats du parlement, il refusa de le réunir, excipant des ordres formels qu'il avait reçus du roi. Cependant Portail ne put s'opposer à la résolution que prit le parlement, sur la

demande de l'abbé Pucelle, de se rendre en corps à Marly, où était Louis XV, pour lui exprimer ses doléances sur le traitement dont on usait à son égard; mais cette démarche n'eut aucun succès. Le roi refusa de recevoir les magistrats, et le cardinal de Fleury, accouru en hâte d'Issy, sur l'avis qui lui en fut donné, aggrava le malaise de leur position par la hauteur inconsidérée de ses reproches, et traita ce voyage comme une équipée ridicule. Ce mauvais résultat n'ayant point arrêté les entreprises de la magistrature, le roi, par une lettre de cachet, manda à Compiègne le premier président Portail, avec plusieurs de ses collègues, et les fit préalablement avertir que toute observation de leur part serait punie comme un crime contre l'État. Malgré cette menace, Portail ayant voulu prendre la parole, Louis XV lui imposa silence d'un ton impérieux, et le comte de Maurepas déchira sous les yeux mêmes des assistants une copie de la dernière délibération de la cour, que Pucelle avait silencieusement déposée aux pieds du monarque. Ces actes de rigueur ne domptèrent point l'opposition du parlement. A la suite de l'arrestation de plusieurs membres de cette compagnie, le roi tint, le 3 septembre 1732, un nouveau lit de justice qui appela de nouvelles résistances et de nouvelles rigueurs. Mais d'Aguesseau employa les vacances à des négociations actives qui furent couronnées de succès, et le parlement de Paris, las de longues et stériles contentions, reprit paisiblement le cours de ses travaux. Portail mourut le 3 mai 1736, laissant la réputation d'un magistrat intègre et dévoué à ses devoirs. Il avait été élu, en 1724, membre de l'Académie française, en remplacement de l'abbé de Choisy.

PORTAL (Jean de), l'une des plus déplorables victimes des guerres de religion qui affligèrent la France dans le 16e siècle, naquit à Toulouse, vers 1520, de l'une des plus anciennes familles de cette ville. Plusieurs de ses ancêtres avaient été capitouls, et lui-même devint viguier. Homme de guerre et bon légiste, il était appelé aux plus brillantes destinées; mais il eut le malheur de se laisser entraîner aux erreurs du calvinisme, dont les partisans devinrent alors très-puissants dans cette partie de la France. Maîtres de la plupart des places fortes, ils voulurent encore s'emparer de Toulouse, où ils avaient de nombreuses intelligences, particulièrement avec le viguier Portal. Le 11 mai 1562, il y eut chez lui conférence secrète où furent préparés les moyens d'attaque. Ce fut en vain que, malade et ne pouvant, pour le moment, prendre part au complot, il essaya d'en faire différer l'exécution, en leur disant que les catholiques étaient prévenus par la trahison de l'un des conjurés, et que le maréchal de Mont-Luc leur amenant des renforts, les partisans de la réforme échoueraient inévitablement. Ne voulant rien entendre, et par une violation manifeste de la foi jurée, ils s'emparèrent, dans la même nuit, de l'hôtel de ville, et se livrèrent à beaucoup d'excès contre les catholiques pris au dépourvu. Ces derniers revinrent bientôt de leur surprise; le tocsin fut sonné; un grand nombre de gentilshommes accoururent de leurs villages; le peuple s'arma, et, dans son zèle fanatique, il égorgea tous les protestants qui tombèrent sous sa main. Ceux-ci, à leur tour, ne furent pas moins cruels, partout où ils restèrent vainqueurs. Dans cette horrible catastrophe, les deux partis se montrèrent également inexorables et cruels. Portal, considéré comme le chef du complot, et qui, assiégé dans son hôtel, s'était rendu sur une promesse de la vie sauve pour lui et sa famille, fut entraîné avec sa femme dans les cachots de l'Infernet. Condamné à mort trois jours après, il fut conduit sur la place du Salin, où il eut la tête tranchée, le 20 mai 1562. Sa tête fut suspendue à la flèche la plus haute du Palais, et elle resta ainsi exposée jusqu'à son entière dissolution.

PORTAL (Antoine, baron de), célèbre médecin, président d'honneur de l'Académie royale de médecine, professeur d'anatomie au collége de France et au Jardin du Roi, chevalier de Saint-Michel, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie royale des sciences de l'Institut et de la plupart des académies de médecine et des sciences de l'Europe, naquit, le 5 janvier 1742, à Gaillac, département du Tarn. Issu d'une famille qui a produit un grand nombre d'hommes distingués, il fit des études brillantes à Alby et à Toulouse, et se rendit bientôt à l'école de Montpellier, où il prit le titre de docteur en médecine. Six mois après sa réception, il fit des cours publics d'anatomie et de physiologie, et fut nommé à 20 ans membre correspondant de l'Académie des sciences de cette ville. Il se rendit à Paris en 1766. En route il fit la rencontre près d'Avallon de deux voyageurs; c'étaient Treilhard, devenu comte de l'empire, et l'abbé Maury. Les trois compagnons de voyage s'entretinrent d'abord avec réserve, puis avec tout l'abandon du jeune âge, de leurs projets et de leurs espérances. Moi, dit Treilhard, je veux être avocat général; moi dit Maury, je serai de l'Académie française; et moi, continuait Portal, je serai de l'Académie des sciences. Arrivés sur les hauteurs qui dominent Paris, ils s'arrêtent pour contempler cette grande capitale. Au même instant une cloche résonne; c'était un bourdon de la cathédrale : Entendez-vous cette cloche, dit Treilhard à Maury; elle dit que vous serez archevêque de Paris; — probablement lorsque vous serez ministre, répliqua Maury; et que serai-je, moi? s'écria Portal; — ce que vous serez, répondiront les deux autres, le bel embarras! Vous serez premier médecin du roi. Cette singulière aventure, que Portal se plaisait à raconter caractérise assez trois hommes devenus fort célèbres. Peu de temps après son arrivée à Paris, Portal fut associé aux travaux scientifiques et littéraires de Sénac et de Lieutaud. Il lut à l'Académie royale de chirurgie trois mémoires, remplis d'observations importantes sur les ankyloses, le raccornissement de la vessie chez les vieillards, et l'abus des machines dans le traitement des luxations. La chaire d'anatomie du collége de France étant devenue vacante par la mort de Ferrein, il obtint cette place honorable, et sut inspirer à ses jeunes auditeurs le goût des études anatomiques, très-négligées à cette époque. Il fut peu après nommé membre adjoint de l'Académie royale des sciences, en remplacement de Morand, devenu associé. En 1777, Buffon, qui avait conçu pour lui un vif sentiment d'amitié, lui fit donner la chaire d'anatomie du Jardin du Roi. Malgré les travaux pénibles de l'enseignement, il se livra avec zèle à la pratique de la médecine, et sut acquérir en

peu d'années une des clientèles les plus brillantes et les plus nombreuses de la capitale. A la restauration, Louis XVIII le nomma son premier médecin, poste éminent qu'il occupa sous le roi Charles X. A l'époque de la fondation de l'Académie royale de médecine, il fut nommé président d'honneur perpétuel de cette compagnie. Il mourut le 23 juillet 1832. Nous ne citerons que son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, 1770-73, 7 vol. in-8°. Les réformes heureuses que Portal fit subir à l'art de guérir et son éloignement pour tout système ont porté leurs fruits et doivent recommander sa mémoire et son nom aux amis de la science et de l'humanité.

PORTAL D'ALBARÈDES (Pierre-Barthélemi, baron de), naquit le 31 octobre 1765, à Albarèdes, près de Montauban, d'une famille connue par son attachement à la religion protestante, et par les infortunes qui en furent les suites. Élevé dans la maison paternelle, le matin il allait au collége dirigé par des prêtres catholiques, et le soir, au foyer domestique, il écoutait la longue légende des martyrs de sa famille, les massacres des Cevennes, et plus loin encore on lui montrait la tête de l'un de ses ancêtres tombant sous la hache du bourreau. Portal d'Albarèdes avait donc ainsi en lui les principes catholiques et protestants. En politique comme en religion, son éducation l'initia aux idées et aux sentiments d'indépendance qui marquèrent les actes de sa longue et honorable carrière. Établi à Bordeaux, il fonda sa fortune par des armements maritimes, et acquit des connaissances pratiques qui tournèrent plus tard à l'avantage de l'État. En 1802, le conseil de commerce de cette ville présenta au premier consul un mémoire remarquable sur le traité de commerce conclu en 1786 avec l'Angleterre; ce mémoire, rédigé par Portal, a été réimprimé en 1844, par la chambre de commerce de Bordeaux. Adjoint du maire de cette ville, il remit l'ordre dans ses finances obérées, en avançant, sans intérêts, les fonds nécessaires au rétablissement du crédit. En 1811, il fut délégué, par le conseil de commerce, pour faire partie du conseil général, présidé par le ministre de l'intérieur. La manière dont il remplit cette mission fixa sur lui l'attention du chef de l'État; il fut nommé maître des requêtes. En exécution du décret du 26 décembre 1813, le gouvernement l'envoya, avec Cornudet, en qualité de commissaire civil, sur la frontière des Pyrénées, alors occupée par l'armée du maréchal Soult. Après l'abdication de l'empereur, Louis XVIII le maintint au conseil d'État. Napoléon étant revenu de l'île d'Elbe, le décret d'organisation du conseil d'État parut; Portal fut compris au nombre des conseillers, il refusa; appelé en audience particulière par l'empereur, il réitéra son refus; alors un passe-port lui fut expédié pour se rendre dans sa terre de Penardières, près de Montauban; c'était un exil. Avant son départ il reçut une lettre de Carnot, ministre de l'intérieur, qui lui annonçait sa nomination comme maire de Bordeaux; Portal refusa. Les Bourbons étant rentrés en France, il fut nommé conseiller d'État et membre d'une commission chargée de pourvoir au service de l'armée des alliés, puis l'un des négociateurs de la paix générale. Au commencement de 1817 le roi l'éleva aux fonctions de directeur supérieur des colonies. Au mois d'octobre 1818, il présida le collége électoral de Tarn-et-Garonne, et fut nommé député de Montauban; le 29 décembre suivant, Louis XVIII lui confia le portefeuille de la marine et des colonies. C'est du ministère de Portal que date le rétablissement de l'armée navale au rang qu'elle devait occuper. La marine périssait et il la sauva. Ce ministère n'avait alors que 43 ou 44 millions; Portal prouva qu'il fallait supprimer la marine française, pour raison d'économie, ou lui allouer 65 millions. Les chambres reconnurent la vérité des faits énoncés par le ministre, et les fonds qu'il demandait furent successivement accordés. Le 14 décembre 1821, après 3 années d'une administration dont les traces ne s'effaceront point, l'entrée aux affaires de M. de Villèle rendit Portal à la vie privée. Nommé pair de France, et plus tard grand-croix de la Légion d'honneur, les travaux de cet homme d'État dans la chambre des pairs, dans le conseil supérieur du commerce et des colonies, ou comme président de la commission mixte des travaux publics, ont laissé de profonds souvenirs dans la mémoire des hommes qui ont concouru, comme lui, au maniement des affaires publiques. Retiré à Bordeaux, il y mourut le 11 janvier 1845.

PORTALIS (Jean-Étienne-Marie), ministre d'État, né au Beausset (Provence), le 1er avril 1746, fut reçu avocat au parlement d'Aix à l'âge de 21 ans, et dès son début se plaça parmi les jurisconsultes et les orateurs distingués de cette époque. Il publia plusieurs *mémoires* remarquables, et notamment une *Consultation sur la validité des mariages des protestants en France*, qui fut imprimée en 1770. Deux causes soutenues contre deux adversaires célèbres, Beaumarchais et Mirabeau, ajoutèrent encore à la réputation de Portalis, qui bientôt fut placé, malgré sa jeunesse, à la tête de l'administration de sa province. Il justifia, par sa capacité dans les fonctions administratives, le choix qu'on avait fait de lui, et reparut ensuite au barreau avec un nouvel éclat. La modération et la mesure, qui formaient la base de son caractère, l'éloignèrent du rôle auquel l'auraient appelé ses talents à l'époque de la révolution, et il se retira à la campagne dès 1790. Les troubles du Midi et le commencement des persécutions révolutionnaires lui firent chercher un asile à Lyon, d'où il se vit forcé bientôt de s'éloigner pour éviter une mort certaine. Arrivé à Paris dans les derniers mois de 1793, il y fut arrêté et ne recouvra sa liberté que plusieurs mois après la chute de Robespierre. Lors de l'établissement de la constitution de l'an III, les électeurs du département de Paris nommèrent Portalis au conseil des Anciens, où il se montra opposé au Directoire, dont la politique ambiguë luttait contre la faiblesse de son institution. Il sollicita l'abrogation de plusieurs lois révolutionnaires, repoussa des mesures violentes proposées contre les émigrés et les prêtres non assermentés, se prononça contre le rétablissement des sociétés populaires, appuya celui de la contrainte par corps en matière civile, et présenta un rapport lumineux sur le divorce. Inscrit sur la liste des proscrits au 18 fructidor (4 septembre 1797), il se réfugia en Allemagne, et ne revint en France qu'en 1800. Le gouvernement consulaire le nomma presque aussitôt son commissaire près le conseil des prises. Portalis entra vers la fin de la même année au conseil d'État, et, en

août 1801, il fut chargé de la direction de toutes les affaires concernant les cultes. Cette direction fut convertie, en 1804, en ministère spécial, et la conservation de Portalis dans ce département obtint l'approbation générale. Les différentes communions religieuses trouvèrent dans le nouveau ministre une sage modération; les séminaires furent réorganisés; les associations religieuses de femmes qui se consacrent au service des malades et des pauvres, à l'instruction gratuite des enfants, etc., furent autorisées, et les congrégations des missions étrangères furent rétablies. Chargé, en juillet 1804, du portefeuille du ministère de l'intérieur, il exerça pendant plusieurs mois avec distinction ces fonctions importantes. En 1807, menacé de cécité, il subit une opération douloureuse, qui n'eut malheureusement qu'un succès trompeur. Il survécut peu de temps à cet accident, et mourut le 25 août de la même année. Toutes les églises de France, soit catholiques, soit protestantes, rendirent spontanément des honneurs funèbres à sa mémoire; et, deux ans après, Napoléon ordonna qu'il lui serait élevé une statue dans le conseil d'État (elle a été exécutée par de Seine). Portalis était grand-officier de la Légion d'Honneur, et membre de la seconde classe de l'Institut (Académie française). Il prononça dans cette assemblée, en 1806, un *Éloge* de l'avocat général Séguier, imprimé deux fois dans la même année. On a de lui un *Traité* (posthume) *sur l'usage et l'abus de l'esprit philosophique pendant le* 18e *siècle*, précédé d'une *notice* fort intéressante sur l'auteur, par son fils, 1820, 2 vol. in-8°. C'est un ouvrage très-remarquable par le style, par l'esprit de méthode, d'analyse et d'impartialité qui l'a dicté, et par la philosophie religieuse qui y règne.

PORTALLIER (Claude-Joseph), né à Meximieux le 19 mars 1788, embrassa l'état ecclésiastique, exerça pendant quelque temps le ministère à Poincin, et fut ensuite employé dans divers séminaires, notamment dans celui de Saint-Irénée à Lyon. L'évêque de Belley voulant en établir un à Brou, lui en confia l'organisation, et le nomma chanoine honoraire de sa cathédrale; mais l'abbé Portallier, d'une santé très-faible, ne put supporter le régime austère du séminaire; il se retira à Bourg, où il dirigea le noviciat des sœurs hospitalières de Saint-Joseph, et mourut dans cette ville le 22 juillet 1831. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, entre autres un *Mois de Marie*, et un *Manuel des cérémonies lyonnaises*. Il a donné aussi une nouvelle édition de l'*Histoire de l'église de Brou*.

PORTE (Maurice de la), littérateur, né à Paris en 1530, mort en 1571, a, le premier, rassemblé les *Épithètes françaises*. Le P. Daire, dont on a un nouveau recueil d'*Épithètes*, paraît n'avoir pas connu celui de la Porte, qui fut imprimé à Paris en 1571, in-8°, et a eu plusieurs éditions, également recherchées des curieux.

PORTE DE SAINT-MARTIN (Antoine de la), né en Bretagne d'un père et d'une mère appartenant aux familles les plus distinguées de l'Anjou, entra dans l'ordre des carmes de l'étroite observance de Rennes, et fit profession, en 1611, entre les mains du P. Philippe Thibaut, réformateur du couvent de cette ville. Depuis l'année 1631, que les carmes de l'étroite observance de Rennes s'établirent à Paris dans le couvent du Très-Saint-Sacrement, connu sous le nom des Billettes, jusqu'au 20 septembre 1650, époque de sa mort, le P. de la Porte prêcha dans les premières églises de Paris. On a de lui : *la Présence de Jésus-Christ dans les hôpitaux et prisons*, Paris, 1640, in-12; *Conversation avec Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement de l'autel*, Paris, 1644, in-12; *le Trésor des richesses dans le sein des pauvres*, Paris, 1644, in-12, etc.

PORTE (Pierre de la), né en 1603, entra dès l'âge de 18 ans au service d'Anne d'Autriche, en qualité de porte-manteau ordinaire, et se dévoua entièrement aux intérêts et aux vues de cette princesse. Enveloppé en 1625 dans la disgrâce de la maison de la reine, il entra dans la compagnie des gendarmes commandée par le comte d'Estaing, et ce ne fut qu'en 1631 que le roi lui permit de reprendre ses premières fonctions. Pendant cet espace de temps, la Porte n'avait pas cessé d'être l'intermédiaire secret des relations que la reine entretenait avec le roi d'Espagne, la gouvernante des Pays-Bas et la duchesse de Chevreuse. Soupçonné par le cardinal de Richelieu, il fut mis à la Bastille, et tout fut mis en usage pour lui arracher des aveux qui vraisemblablement eussent perdu la reine : mais les promesses, les menaces, l'appareil de la question, la crainte même du supplice ne purent ébranler sa fidélité. Il sortit enfin de sa prison en 1638, et fut envoyé en exil à Saumur, où il resta jusqu'à la mort de Louis XIII. Rappelé ensuite à la cour, il devint premier valet de chambre du jeune roi, et semblait devoir jouir d'une grande faveur auprès de la reine; mais un excès de zèle et de franchise le perdit dans l'esprit de cette princesse qui l'éloigna de la cour en 1653. La Porte mourut le 13 novembre 1680. On a de lui des *Mémoires contenant plusieurs particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, Genève, 1756, in-12, réimprimés dans la 2e série de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, par Petitot et Montmerqué.

PORTE (Gabriel de la), fils du précédent, mourut doyen du parlement de Paris, le 11 février 1730, âgé de 82 ans. Il a laissé la *Relation* d'un voyage qu'il fit en Flandre, en Hollande et en Angleterre, pendant l'automne de 1670, avec Arnoul, que le grand Colbert avait chargé de recueillir des renseignements sur la marine anglaise. Cet ouvrage présente quelques faits curieux, et n'a jamais été imprimé.

PORTE (l'abbé Joseph de la), né à Béfort en 1713, mort à Paris en 1779, s'est fait connaître par un grand nombre de compilations, dont quelques-unes sont estimées. Outre la part qu'il prit aux *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, à l'*Année littéraire*, au *Mercure de France*, et à la *France littéraire*, dont il publia seul le premier *Supplément*, on a de lui : *Observations sur la littérature moderne*, 1749 et années suivantes, 9 vol. in-12; *l'Observateur littéraire*, 1758 et suivantes, 18 vol. in-12; *Calendrier historique et chronologique des théâtres de Paris, depuis* 1751 *jusqu'à* 1778, 28 vol. in-24; *Voyage au séjour des ombres*, 1749; *l'Antiquaire*, comédie en 3 actes et en vers, 1751, pièce à l'usage des colléges; *Observations sur l'Esprit des lois*, 1753, in-12; *l'École de la littérature*, tirée de nos meilleurs écrivains, 1763, 2 vol. in-12; *le Portefeuille d'un homme de goût*, 1770, 3 vol. in-12; *le*

Voyageur français, 1765-1795, 42 vol. in-12 (l'abbé de la Porte n'a rédigé que les 26 premiers volumes : les tomes XXVII et XXVIII sont de l'abbé de Fontenay, et les suivants de Domairon) ; *l'Esprit de l'Encyclopédie*, 1768, 5 vol. in-12 ; *Histoire littéraire des femmes françaises*, 1769, 5 vol. in-8° ; *Anecdotes dramatiques* (avec Clément de Dijon), 1775, 3 vol. in-8° ; *Dictionnaire dramatique* (avec Champfort), in-8°, et un grand nombre d'autres compilations, dont on trouve la liste dans *la France littéraire*, de Querard.

PORTE (Sébastien de la), neveu du précédent, fut d'abord avocat, et embrassa avec la plus extrême chaleur le parti de la révolution. Nommé député du Haut-Rhin à l'assemblée législative, puis à la Convention, il s'y fit remarquer par la violence de ses opinions ; vota pour la mort, contre l'appel et contre le sursis, dans le procès de Louis XVI, et fut ensuite envoyé à Lyon, où il se montra le digne collègue de Fouché et de Collot-d'Herbois ; concourut avec la plus odieuse fureur à la ruine de cette malheureuse cité ; fit lui-même le rapport de ces désastres à la Convention, et proposa de partager les biens des *rebelles* entre les *sans-culottes*. A l'époque du 9 thermidor, la Porte, qui était au nombre des députés que Robespierre voulait sacrifier à ses nouveaux projets, se rangea parmi ses ennemis, et se montra l'un des chefs les plus ardents du parti *thermidorien*. Il fut un des députés qui dirigèrent la force armée contre les faubourgs révoltés, dans la journée du 4 prairial an III (1795), et fut adjoint à Barras, dans la même fonction, à l'époque du 13 vendémiaire suivant. Il fut réélu membre du conseil des Cinq-Cents, par la Convention elle-même, au moment de sa dissolution ; se fit peu remarquer dans cette assemblée, et alla ensuite habiter obscurément son département, où il est mort, en avril 1823, dans des sentiments de religion et de repentir tout à fait exemplaires. Il avait épousé une comédienne de Lyon.

PORTE (Arnaud de la), né en 1737, entra à l'âge de 25 ans dans l'administration de la marine, et y déploya tant d'habileté qu'il obtint un avancement rapide, et parvint à la charge d'intendant général. Déjà la voix publique le désignait pour le ministère lorsque la révolution éclata. Il crut devoir alors se réfugier en Espagne ; mais Louis XVI l'ayant nommé en 1790 intendant de la liste civile, avec les attributions du ministre de sa maison, la Porte, malgré ses trop justes craintes, n'hésita point à venir remplir un devoir sacré, et, se dévouant tout entier à l'infortuné monarque, il devint le dépositaire des secrets les plus importants de l'État, et fut chargé des correspondances les plus délicates. Mandé à la barre de l'assemblée nationale, après le départ du roi pour Varennes, il sut imposer aux factieux par sa noble fermeté, et refusa de faire connaître la lettre que son maître venait de lui écrire. Mais, après la funeste journée du 10 août, la Porte, resté fidèle à son poste, ne tarda pas à être désigné comme victime. Arrêté le 15, il fut condamné à mort, et subit son jugement le 28 avec résignation.

PORTE DU THEIL (François-Jean-Gabriel de la), savant littérateur, né à Paris le 16 juillet 1742, suivit d'abord la carrière des armes, servit plusieurs années avec quelque distinction, et obtint la décoration de l'ordre de Saint-Louis. Retiré du service à la paix de 1763, il se livra tout entier à la culture des lettres, dont il s'était toujours occupé, même au milieu des fatigues et des hasards de la guerre. Il publia en 1770 une traduction de l'*Oreste* d'Eschyle, avec des *notes* judicieuses, et ce travail le fit admettre la même année à l'Académie des inscriptions. En 1775, il donna la traduction des *Hymnes* de Callimaque, et l'année suivante il partit, avec l'autorisation du gouvernement, en qualité de membre du comité des *chartes*, établi pour la recherche des monuments historiques. Après un séjour de plusieurs années en Italie, il en rapporta 17 à 18 mille pièces, dont la plupart sont propres à jeter un nouveau jour sur l'histoire générale de l'Europe, dans les 13e et 14e siècles. Un grand nombre de ces pièces sont imprimées dans le *Recueil des chartes, actes et diplômes relatifs à l'histoire de France*. Il n'a paru de ce recueil, en 1791, que 3 vol. in-fol., dont les deux derniers sont entièrement dus à du Theil. Ce savant entreprit ensuite plusieurs travaux importants, fut nommé conservateur de la Bibliothèque royale de Paris, et mourut le 28 mai 1815, après une maladie longue et douloureuse. Outre les ouvrages cités plus haut, la Porte du Theil a publié, de concert avec Rochefort, une nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, par le P. Brumoy, dans laquelle il a inséré sa traduction d'Eschyle. Il a laissé incomplets et inédits plusieurs autres ouvrages, tels que : un *commentaire* sur Athénée ; un nouveau recueil des *fragments* de Ménandre ; un *voyage* pittoresque de Syrie et d'Égypte ; une *traduction* de Strabon, dont il était chargé, avec Gosselin et Coray. On a de lui un grand nombre de *mémoires* dans les recueils de l'Académie des inscriptions et de l'Institut, et dans les *notices* des manuscrits de la Bibliothèque du roi à Paris. Il avait fait imprimer une *traduction* de Pétrone, avec le *texte* ; mais, sur le point de livrer cet ouvrage au public (en 1800), il en brûla l'édition entière, d'après les conseils de son ami et collègue Sainte-Croix, qui lui représenta le scandale et le mal que produirait cette publication.

PORTELANCE (de), auteur dramatique, né en 1732, mort en 1821, a publié : *Antipater*, tragédie en 5 actes et en vers, Paris, 1753, in-8° : cette pièce, jouée en 1751, fut si unanimement huée qu'elle donna lieu à une espèce de proverbe ; lorsqu'on voulait parler d'une pièce très-maltraitée du public, on disait qu'elle avait été *sifflée comme Antipater* ; *le Temple de mémoire*, poëme, 1753, in-12 ; avec Poinsinet, *Totinet*, opéra-comique, 1753, in-8° ; avec Patu, *les Adieux du goût* ; *à Trompeur Trompeur et demi*, comédie en 3 actes et en vers libres, représentée et imprimée à Manheim ; avec l'abbé Regley et de Caux, *Journal des Journaux, ou Précis des principaux ouvrages périodiques de l'Europe*, Manheim, 1760, 2 vol. in-8°. Depuis 1780, Portelance s'était retiré du monde ; il vivait à la campagne, et était devenu aveugle vers la fin de ses jours.

PORTER (Robert-Ker), célèbre voyageur et peintre d'histoire, naquit à Durham, vers 1775, d'une famille irlandaise, et qui avait joué un rôle historique au temps de la guerre entre les orangistes et la maison de Stuart. Son père, officier dans un régiment de dragons,

laissa, en mourant, dans le plus extrême besoin, une veuve et plusieurs enfants. Heureusement, ils furent soutenus par les bienfaits de la famille royale, et le jeune Porter en profita merveilleusement. Dès sa plus tendre enfance, il dessinait des champs de bataille et des exploits de grands capitaines. Après avoir fait ses premières études à Édimbourg, sous le professeur Fulton, il fut placé, en 1790, à l'Académie royale de peinture, où il fit de tels progrès sous la direction du célèbre West, que deux ans après on le chargea de peindre *Moïse et Aaron* pour l'église de Shoreditch, puis *Jésus-Christ apaisant une tempête*, pour celle de Portsea. En 1798, il fit encore un magnifique tableau représentant *saint Jean prêchant dans le désert*, qui fut donné au collége de Saint-Jean, à Cambridge. Il exécuta, dans le même temps, des peintures panoramatiques, entre autres la *Bataille d'Azincourt*, la *Prise de Seringapatnam* et le *Siége de Saint-Jean-d'Acre*. En 1803, Porter fut nommé capitaine de la milice royale de Westminster; mais cette place ne pouvait convenir à ses goûts ni à sa position. Sollicité à cette époque d'aller en Russie, il se rendit à Saint-Pétersbourg, où l'empereur Alexandre l'accueillit fort bien. Il épousa, en Russie, une dame noble, riche, et réunissant tous les avantages. Il suivit alors l'empereur dans plusieurs expéditions militaires, dont il rédigea des relations qui ont été publiées avec de très-bons dessins de sa composition. Il mourut en 1842. On lui doit: *les Esquisses d'un voyageur en Russie et en Suède*, 1809, 2 vol. in-4°; *Lettres écrites du Portugal et de l'Espagne pendant la marche des troupes sous le commandement du général sir John Moore, en* 1809; *Histoire de la campagne de Russie pendant l'année* 1812; 1813, in-4°.

PORTER (Miss Anna-Maria), sœur du précédent, née vers 1780, romancière anglaise, reçut de sa mère une excellente éducation, et manifesta des dispositions si précoces qu'à 13 ans elle débuta dans la carrière littéraire par la publication d'un petit volume intitulé: *Contes sans arts*, dans lesquels on pouvait déjà pressentir cet esprit facile et fertile en inventions qu'on retrouve dans ses autres productions. Les ouvrages qui suivirent furent des romans tels que: *Walsh Colville; Octavie; les Frères hongrois; don Sébastien, ou la Maison de Bragance; le Village de Mariendorpf*, etc., qui eurent beaucoup de succès, et furent la plupart traduits en français. Elle a publié aussi un petit volume de *ballades et de romances*. D'une santé très-délicate et affaiblie par ses travaux, miss Porter n'a pu prolonger bien loin son existence, elle mourut à Bristol le 21 juillet 1832.

PORTEUS (Beilby), évêque anglican de Londres, né à York, en 1731, d'une famille qui était venue de la Virginie s'y établir, était le plus jeune de 19 frères. Il étudia au collége du Christ, à Cambridge, et y eut des succès tant dans la littérature que dans les mathématiques. Une médaille d'or et une place de boursier furent la récompense de ses travaux. Après avoir terminé son cours d'études, il reçut l'ordination suivant le rit anglican. Un sermon qu'il prêcha le fit connaître de l'archevêque de Cantorbery, Secker, qui le nomma son chapelain, et lui procura quelques bénéfices. La reine, femme de George III, ayant goûté ses discours, lui obtint des places avantageuses. Il devint évêque de Chester, membre de la chambre des pairs, et passa au siége de Londres. Dans le parlement il vota toujours pour le gouvernement. Il mourut le 14 mai 1808. Il a publié plusieurs *Sermons, Lettres* et *Discours*.

PORTHAN (Henri-Gabriel), professeur d'éloquence à l'université d'Abo, conseiller de chancellerie, membre de l'Académie royale de Stockholm, né à Abo vers 1739, mort en 1804, est le savant le plus remarquable que la Finlande ait encore produit. On a de lui: *Chronicon episcoparum finlaudensium*, Justen, avec des *notes* intéressantes; *Dissertation académique sur la poésie des Finnois*, de 1761 à 1778; *Historia bibliothecæ reg. acad. aboensis*, 1775 et suivantes, 25 n^{os} in-4°, recherchés des bibliographes. Le recueil des *mémoires* de l'Académie de Stockholm renferme de lui d'excellents *mémoires* sur les peuples du Nord.

PORTHMANN (Jules-Louis-Melchior), imprimeur à Paris, mort en 1820 à l'âge de 29 ans, n'en avait que onze, dit-on, lorsqu'il composa un ouvrage intitulé: *Réflexions sur les dangers et la gloire attachés aux travaux littéraires*. Il donna ensuite: *Essai sur les persécutions que la religion catholique a éprouvées en France pendant la révolution*, 1805, in-8°; mais cet ouvrage fut détruit par ordre du gouvernement; *Éloge de Corneille par un jeune Français*, 1808, in-8°; *Manuel des pasteurs, ou Recueil des maximes et des écrits des SS. Pères, à l'usage des curés et des jeunes ecclésiastiques*, 1810, in-12: cet ouvrage a eu trois éditions; l'auteur a été secondé, pour la partie théologique, par M. l'abbé Cotteret; *Éloge historique de l'imprimerie*, 2e édition, 1810, in-8°; *la Paix des ménages, ouvrage propre à prévenir, empêcher et même arrêter tous les divorces, querelles et chagrins domestiques*, 1814, in-12. Porthmann a été le principal rédacteur du *Journal des arts, des sciences et de la littérature*, depuis le n° CLV (5 juin 1812) jusques et y compris le n° CCCXXXVI. Ce journal, continué depuis 1814 sous le nom de *Nain-Jaune*, forme 21 vol. in-8°, qui sont assez rares.

PORTICELLI (l'abbé Louis), savant littérateur, né en 1774 à Lonato-Pozzolo, fut en 1803 nommé professeur d'éloquence au collége de cette ville, et, lors de la réorganisation de l'instruction publique en 1819 dans le royaume de Lombardie, pourvu de la charge importante de censeur et préfet de l'université de Brera à Milan. Il mourut dans cette ville en 1838. Outre des *Notes* sur *Dante, Sannazar* et *Lippi*, dans la collection des classiques italiens, on lui doit un *Traité des règles de la poésie*.

PORTIEZ DE L'OISE (Louis), né à Beauvais, département de l'Oise, y fit ses études avec succès, et fut envoyé à Paris pour y faire son droit. Il était clerc de procureur, et membre de la société de jeunes gens connu sous le nom de Bazoche, lorsque la révolution éclata. Portiez, comme la plupart de ses camarades, en embrassa la cause avec chaleur. Il était à la prise de la Bastille, et obtint un brevet de vainqueur de cette forteresse. De retour à Beauvais avec le titre d'avocat et la réputation d'un vaillant patriote, il contribua puissamment ensuite à l'établissement des clubs qui couvrirent bientôt toute la France, exerça la plus grande influence sur celui de sa ville natale, et lui dut, en retour, sa nomination à la Convention nationale, au mois de sep-

tembre 1792. Il se fit d'abord connaître par sa modération; mais il changea bientôt de système pour sa propre sûreté. Aussi vota-t-il, dans le procès de Louis XVI, contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis, quoiqu'il eût demandé, quelques jours avant ce terrible vote, que le procès fût porté au tribunal criminel de Paris. Portiez de l'Oise s'occupa ensuite beaucoup des revenus de l'État, et travailla dans les comités de domaines et d'aliénation, paraissant très-rarement à la tribune. Le 9 thermidor le rendit à son véritable caractère; il prit part à toutes les mesures qui tendaient à réparer les excès qui avaient eu lieu. Le 8 juillet 1795, il fit décréter qu'il ne serait plus fait d'exécutions sur la place de Louis XV, qu'on appelait alors *place de la Révolution*. Ayant été envoyé en mission dans la Belgique à la fin de cette année, il pressa vivement la réunion de ce pays à la république française, en intimidant par ses actes et ses proclamations les partisans de l'Autriche. Nommé membre du conseil des Cinq-Cents par suite de la réélection des deux tiers, il en sortit en 1798, fut réélu pour 2 ans par les électeurs du département de la Seine, et devint, en décembre 1799, membre du tribunat. Après la dissolution de ce corps, Portiez de l'Oise fut nommé professeur et directeur des écoles de droit de Paris, place qu'il était peu capable de remplir, tant ses talents étaient médiocres et son instruction bornée. Mais les journaux avaient parlé de lui et rendu son nom populaire en prônant un *code diplomatique* de sa façon, *contenant le texte de tous les traités conclus avec la république française jusqu'à la paix d'Amiens :* ce n'était qu'une maigre et sèche compilation de diverses pièces qu'il avait copiées dans le *Moniteur*. Les leçons du docteur Portiez furent souvent l'objet de la critique et quelquefois même de la risée de ses élèves. Il mourut à Paris le 5 mai 1810. On a de lui : *Code diplomatique*, etc., 1802, 4 vol. in-8°; *Influence du gouvernement anglais sur la révolution française*, 1804, in-8°; *Essai sur Boileau Despréaux*, 1804, in-8°; *Cours de législation administrative*, 1808, 2 vol. in-8°, etc.

PORTLAND (Guillaume BENTINK, comte de), homme d'État et favori de Guillaume III, roi d'Angleterre, descendait d'une famille ancienne et distinguée des Provinces-Unies. Il était fils de Henri Bentink, seigneur de Diepenham, dont le frère avait le grade de général au service des États de Hollande. Guillaume Bentink naquit en 1648, et fut, dans sa jeunesse, attaché en qualité de page au prince Guillaume d'Orange, qui le nomma ensuite gentilhomme de sa chambre. En 1670, il accompagna ce prince en Angleterre, et fut reçu, ainsi que lui, docteur en droit à l'université d'Oxford. Le prince d'Orange ayant été attaqué de la petite vérole en 1675, Bentink ne quitta pas le chevet du lit du prince, tout le temps que dura sa maladie, et lui prodigua les soins les plus touchants. Ce dévouement était d'autant plus remarquable, que Bentink, n'avait pas eu encore la petite vérole, maladie regardée à cette époque non-seulement comme contagieuse, mais comme fort difficile à guérir. Bentink en fut en effet atteint et faillit y succomber. A peine rétabli, il reprit son service auprès de Guillaume, et l'accompagna à l'armée. En 1677, il fut envoyé auprès de Charles II, roi d'Angleterre, pour demander la main de la princesse Marie, fille aînée du duc d'York, depuis Jacques II; et il réussit dans cette négociation, malgré la répugnance que le duc d'York témoignait hautement pour une alliance avec Guillaume. Lorsque Jacques II monta sur le trône (février 1684), il demanda aux États-Généraux de faire arrêter le duc de Monmouth, qui se trouvait alors en Hollande et dont il craignait les projets, et de l'envoyer prisonnier en Angleterre. Mais le prince d'Orange, qui désapprouvait cette mesure rigoureuse, chargea secrètement Bentink de se rendre auprès du fils naturel de Charles II, pour offrir à ce seigneur l'argent dont il pouvait avoir besoin, et pour lui proposer de le mettre en état de paraître d'une manière convenable à son rang, s'il voulait faire une campagne en Hongrie. Jacques II ayant renouvelé ses instances, le duc de Monmouth fut obligé de s'éloigner, et se détermina à débarquer en Angleterre avec quelques amis qui lui étaient restés fidèles. Bentink fut, à cette occasion, député par le prince d'Orange, pour offrir à son beau-père l'assistance de ses troupes et de sa personne. Cette proposition fut mal accueillie, comme on devait naturellement s'y attendre. Lorsque le prince d'Orange eut conçu le projet de faire une descente en Angleterre, Bentink se rendit, par ses ordres, auprès de Frédéric Ier, électeur de Brandebourg, sous prétexte de le complimenter sur son avénement : le but réel de cette mission était de faire connaître à Frédéric l'état des affaires en Angleterre et les projets que Guillaume avait formés, et de s'assurer des dispositions de l'électeur dans le cas où l'on aurait besoin de recourir à son appui. Ce prince s'étant montré favorablement disposé, Guillaume n'hésita plus. Bentink, qui avait été un des instruments les plus actifs dans les intrigues qui préparèrent le renversement de Jacques II, et qui commandait à cette époque le régiment hollandais des gardes à cheval, possédait toute la confiance du prince d'Orange. Par ses ordres, il fit équiper, avec le plus grand secret, cinq cents vaisseaux de transport, qui furent prêts dans le court espace de trois jours; et le prince s'embarqua sur une frégate de 30 canons, avec son confident. A peine le prince d'Orange fut-il arrivé en Angleterre avec ses troupes et les Anglais qui s'étaient réfugiés auprès de lui, que l'armée de Jacques II, dont les principaux chefs étaient gagnés, se débanda. Ce malheureux monarque, se voyant abandonné des serviteurs sur la fidélité desquels il avait le plus compté, et même de la princesse Anne sa propre fille, fut réduit à envoyer, par le comte Feversham, un message au prince d'Orange, pour demander d'être autorisé à se retirer à Rochester. Bentink reçut ordre d'arrêter Feversham. Il fut également chargé d'annoncer à Jacques II que Guillaume ne s'opposait pas à ce qu'il se rendît à Rochester, d'où le monarque détrôné s'embarqua ensuite pour la France. Le jour où le prince d'Orange fut proclamé roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III (février 1689), Bentink fut nommé premier lord de la chambre, membre du conseil privé, et chargé de la cassette particulière. Le 9 avril suivant, il entra à la chambre des pairs avec les titres de baron de Cirencester, vicomte de Woodstock et de comte Portland. C'est sous ce dernier titre qu'il est le plus connu et que nous le désignerons désormais. On attribue en grande

partie le gain de la bataille de la Boyne (1er juillet 1690), où le comte de Portland combattit vaillamment en qualité de lieutenant général, au conseil qu'il donna au général Douglas, d'entremêler la cavalerie et l'infanterie, afin qu'elles pussent se soutenir réciproquement. Il commandait, au mois d'août suivant, les forces anglaises qui attaquèrent et mirent en déroute les Irlandais, fortement retranchés en avant de Limerick, et contribua à la soumission de l'Irlande. Le comte de Portland assista, avec Guillaume, au congrès tenu à la Haye, au commencement de 1691, et fut employé activement dans toutes les guerres qui précédèrent la paix de Ryswick. Pour récompenser ses services, Guillaume III lui fit concession de plusieurs seigneuries dépendant de la principauté de Galles : mais l'aversion que le peuple anglais avait conçue contre le comte de Portland, décida la chambre des communes à refuser son approbation à cet acte de munificence. Le roi fut contraint de rapporter sa concession, et il dédommagea son favori en lui faisant don de la maison royale de Theobalds et des terres qui en dépendaient. En 1695, le comte de Portland fut accusé, avec plusieurs autres membres des deux chambres, de s'être laissé corrompre pour favoriser le projet d'établissement de la compagnie des Indes orientales : il résulta de la discussion qui eut lieu à ce sujet, qu'on lui avait bien offert 50,000 livres sterling, mais qu'il les avait refusées avec indignation. L'année suivante, il fut élu chevalier de l'ordre de la Jarretière, et fait général de la cavalerie en 1697. Il eut, au mois de juin de cette dernière année, plusieurs conférences avec le maréchal de Boufflers, commandant l'armée française, près de Halle, dans un champ qui se trouvait placé entre les deux armées ennemies. Ces deux généraux y arrêtèrent des articles préliminaires qui préparèrent la paix conclue à Ryswick au mois de septembre suivant. Il paraît qu'en 1698, le comte de Portland fut supplanté dans la faveur du roi Guillaume par Van Keppel, qui avait d'abord été page et ensuite secrétaire particulier de ce souverain. Pour mettre un terme aux marques trop fréquentes de la jalousie de Portland, Guillaume l'éloigna par un exil honorable, en le nommant son ambassadeur extraordinaire auprès de la cour de France (janvier 1698). L'envoyé déploya, pour l'entrée solennelle qu'il fit à Paris, une magnificence telle, que la cour de France en fut elle-même étonnée. Peu de jours après avoir eu son audience publique, il se rendit à Versailles, et s'y arrêta quelque temps. Dans un entretien qu'il eut avec Louis XIV, Portland témoigna sa surprise de ce que le roi Jacques II était encore à Saint-Germain. Il fit observer que cette condescendance était une infraction aux promesses faites par le maréchal de Boufflers au roi Guillaume, dans leur conférence en Flandre ; et quoique le maréchal niât le fait, Portland insista fort vivement à ce sujet. Louis XIV trancha la difficulté, en disant que, si le prince d'Orange ne cédait pas sur ce point, on renoncerait à toute idée de traiter avec lui. La conduite de l'ambassadeur anglais ayant été désavouée, il n'en fut plus question. Au mois de mars 1698, le comte de Portland ayant parlé, dans une conférence qu'il eut avec de Torcy et de Pomponne du vif désir qu'avait le roi son maître de s'unir étroitement avec Louis XIV, les ministres français crurent devoir lui faire connaître que l'événement le plus capable de troubler la tranquillité de l'Europe, était celui de la mort du roi d'Espagne, dont la santé se trouvait fort délabrée. Suivant ces ministres, il était fort important que les cours de Versailles et de Londres se concertassent sur ce qu'il y aurait à faire dans une pareille conjoncture. Le comte de Portland répondit à ces ouvertures, d'une manière générale ; et comme il paraissait, ou feignait de paraître peu au fait de la question si délicate qu'il s'agissait de traiter, Louis XIV chargea le comte de Tallard, son ambassadeur à Londres, de s'adresser directement au roi d'Angleterre. Au mois de juillet, Portland revint dans cette ville ; mais, suivant Smollett, se trouvant totalement éclipsé dans la faveur de son souverain, par Van Keppel, qui venait d'être créé comte d'Albemarle, il donna sa démission de tous ses emplois, malgré les instances que Guillaume lui fit à ce sujet. Il ne resta cependant pas longtemps dans l'inaction, et fut employé aux négociations suivies tant en Angleterre qu'en Hollande, pour parvenir à un traité de partage de la monarchie espagnole, au cas où le roi Charles II mourrait sans enfants. Après de longues discussions, les articles furent signés à Loo et Utrecht, en septembre 1698, par le comte de Portland et sir Joseph Williamson, au nom du roi d'Angleterre, et par les plénipotentiaires français. Les mêmes plénipotentiaires, et ceux des Provinces-Unies, signèrent, à la Haye, le traité définitif, le 11 octobre suivant. Le comte de Portland prit part à une convention entre la France, l'Angleterre et les États-Généraux, qui devait être jointe au traité du 11 octobre 1698, dont elle expliquait ou modifiait quelques articles. La mort du prince électoral de Bavière, arrivée au mois de février 1699, dut amener des changements dans le traité de partage de la monarchie espagnole, puisqu'il ne restait plus que deux prétendants à cette succession éventuelle. Le comte de Portland, et son beau-frère, le comte de Jersey, furent chargés de suivre, au nom du roi Guillaume, la nouvelle négociation qui fut entamée à ce sujet entre les trois puissances qui avaient figuré dans le traité de 1698. Un premier projet, arrêté le 11 juin 1699, fut, après de longs débats, tant à Londres qu'à la Haye, changé en un traité définitif de partage, signé dans la première de ces villes, le 13 mars 1700, et dans la seconde, le 25 du même mois. L'année suivante, la chambre des communes blâma sévèrement les traités de partage conclus avec la France, sans que le parlement en eût eu connaissance. Elle déclara que le comte de Portland, et les autres signataires de ces traités, s'étaient rendus coupables du crime de haute trahison, etc., et les traduisit devant la chambre haute pour y être jugés. Mais, par suite de quelques discussions entre les deux chambres, celles des communes ne s'étant pas présentée pour soutenir son accusation, les pairs renvoyèrent de la plainte le comte de Portland et les autres personnages inculpés. Lorsque Guillaume III fut à toute extrémité, le comte de Portland, qui le quittait rarement, s'étant absenté un instant, fut rappelé par les ordres du prince, qui fit des efforts pour lui parler ; mais ne pouvant proférer un seul mot, il prit la main du comte, la pressa sur son cœur avec les marques de la plus vive affection, et expira dans ses bras, le 8 mars 1702. Après la mort de Guillaume, il

paraît que Portland se retira en Hollande. En 1708, Portland fut envoyé par les États-Généraux, pour complimenter le roi de Prusse, qui traversait les Provinces-Unies. A la fin de la même année, il retourna en Angleterre, et ne prit plus aucune part aux affaires publiques jusqu'à sa mort qui eut lieu le 23 novembre 1709.

PORTLAND (William-Henri CAVENDISH BENTINK, 3e duc de), arrière-petit-fils du précédent, eut pour mère Marg. Cavendish Harley, fille unique du comte d'Oxford, et naquit le 14 avril 1738 à Oxford. Il fut appelé, en 1762, à la chambre des pairs, où il vota d'abord avec l'opposition. Nommé successivement à plusieurs charges importantes, il devint, en 1783, premier lord de la trésorerie; mais son ministère, appelé de *la coalition*, ayant été renversé la même année par le parti de la cour, Portland reprit sa place parmi les membres de l'opposition, et y resta jusqu'en 1792, époque où la révolution française, menaçant d'envahir tous les autres États, lui fit craindre pour la tranquillité de l'Angleterre. Il se réunit alors franchement au ministère, avec plusieurs de ses collègues, afin de l'aider à surmonter les obstacles qui entravaient sa marche, et fut nommé chancelier de l'université d'Oxford, puis secrétaire d'État de l'intérieur et lord-lieutenant du comté de Nottingham. Mais sacrifié aux convenances de Pitt, qui mit en sa place Addington, ce ne fut qu'en 1806, à la réorganisation du ministère, que le duc de Portland redevint premier lord de la trésorerie. Tourmenté depuis longtemps de la maladie de la pierre, ses souffrances l'obligèrent à donner sa démission en septembre 1809, et il mourut le 30 octobre suivant des suites de l'opération. Il a été l'un des nombreux écrivains auxquels on a successivement attribué les fameuses *Lettres de Junius;* et l'on a publié, pour établir ce système, un volume intitulé : *Letters to a nobleman, proving a late prime minister, the late duke of Portland, to have been Junius.* (*V.* le *Monthly Review*, septembre 1816, p. 111.)

PORTLAND (William BENTINK, comte de). *Voy.* BENTINK.

PORTO (Louis da), poëte et conteur italien, naquit en 1485, à Vicence, d'une famille qui a produit une foule de savants et d'hommes de mérite. Orphelin au berceau, il fut élevé par un de ses oncles qui lui donna les meilleurs maîtres et ne négligea rien pour développer ses heureuses dispositions. Ayant, à l'exemple de ses ancêtres, embrassé la profession des armes, il servit sous les ordres de Gui d'Ubaldo, l'un des plus habiles généraux de son siècle. Il entra depuis comme capitaine dans les troupes vénitiennes, se signala dans la guerre de la ligue de Cambrai, et mérita d'être cité pour sa valeur par l'histoire contemporaine. Une blessure, en apparence assez légère, qu'il reçut au cou dans une affaire contre les Allemands, l'ayant obligé de quitter le service, il revint à la littérature, et montra pour la poésie légère un talent très-remarquable. Encouragé par les suffrages les plus flatteurs, il se serait sans doute exercé sur des sujets plus importants; mais une mort prématurée l'enleva, le 10 mai 1529. Les *Rime e prose* de Louis dà Porto, recueillies par son frère Bernardino, furent imprimées, pour la première fois, à Venise, 1535, in-8°.

PORTO-MAURIZIO (Paul-Jérôme CASANUOVA, connu sous le nom de Léonard de), né à Port-Maurice, dans l'État de Gênes, le 20 décembre 1676, fut envoyé fort jeune à Rome, et, après avoir fait de brillantes études au collége romain, dirigé par les jésuites, entra dans l'ordre des frères mineurs réformés de Saint-François. Aussitôt qu'il eût reçu la prêtrise (1712), il se consacra entièrement aux missions, et parcourut successivement le pays de Gênes, la Toscane, la Corse et les États pontificaux, instruisant les peuples par sa parole et les formant à la piété par ses exemples. C'est lui qui établit au Colysée l'exercice de dévotion appelé *Chemin de la croix.* Le pape Benoît XIV, qui l'estimait, assistait souvent à ses prédications. Enfin, après 40 ans de travaux apostoliques, le P. Léonard se retira au couvent de Saint-Bonaventure à Rome, et y mourut en odeur de sainteté, le 26 novembre 1751. Il fut béatifié par Pie VI en 1796. On a de lui, en italien : *le Trésor caché,* ou *Prix et excellence de la sainte Messe,* Rome, 1737 ; *Manuel sacré,* ou *Recueil de divers enseignements spirituels pour les religieuses,* Venise, 1734; *Guide de la confession générale,* Rome, 1739; *la Voie du Paradis.* Ces différents ouvrages, réunis en 2 vol., ont été publiés à Venise, 1742, sous le titre d'*OEuvres sacrées et morales.*

PORTUS (François), célèbre philologue, né dans l'île de Candie en 1511, professa la langue grecque à Modène, à Ferrare et ensuite à Genève, où il mourut en 1581. On a de lui des *corrections* sur la *Rhétorique* d'Aristote, et les *traités* d'Aphtonius, Hermogènes et Longin; sur Pindare et les auteurs lyriques grecs; sur l'Anthologie, sur Xénophon, Thucydide, etc. Il a traduit en latin le *traité* d'Appollonius d'Alexandrie; les *hymnes* et les *lettres* de Synésius; les *odes* de saint Grégoire de Nazianze, et laissé des *remarques* et des *additions* pour le *Lexique* grec de Rob. Constantin, des *discours* et d'autres *opuscules.*

PORTUS (Æmilius), fils du précédent, né vers 1550, à Ferrare, mort en 1610 à Heidelberg, où il enseigna la langue grecque avec beaucoup de succès, a publié : *Oratio de variarum linguarum usu, necessitate, præstantiâque,* etc., Cassel, 1601, in-4°; *Dictionarium ionicum græco-latinum quod indicem in omnes Heroditi libros continet,* Francfort, 1603, in-8°, rare: ce petit dictionnaire a été réimprimé pour faire suite à l'édition d'Hérodote, Oxford, 1809, in-8°; *Dictionarium doricum græco-latinum, quod Theocriti, Moschi, Bionis et Simmiæ variorum opusculorum interpretationem continet,* ibid., 1604, in-8°, rare; *Pindaricum Lexicon,* Hanau, 1694, in-8°, rare; *De prisca Græcorum compotatione,* Heidelberg, 1604, in-8°; *De Nihili antiquitate et multiplici potestate,* Cassel, 1609, in-4°. Portus a donné des éditions annotées et corrigées de l'*Iliade,* des *tragédies* d'Euripide, de Pindare, d'Aristophane, de la *Rhétorique* d'Aristote, de Thucydide et de Xénophon; des *notes* sur Onosander; les traductions latines du *commentaire* de Proclus sur la théologie de Platon; du *Dictionnaire* de Suidas; de l'*Histoire* de Thucydide, et des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse.

PORUS, roi indien, n'est connu que par la guerre qu'il soutint contre Alexandre; toute son histoire doit paraître fort suspecte, lorsqu'on songe au peu de renseignements que nous donnent sur lui les historiens du

héros macédonien, Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien et Quinte-Curce. On ne connaît ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort; les rois ses prédécesseurs sont ignorés, ainsi que son successeur; son nom ne semble guère indien. Cependant on suppose que La-Hor, jadis Lo-Porc, était la capitale de ses États. On lui donne une stature gigantesque et un courage égal à la force de son corps. Il se présente dans l'histoire en l'année 327 avant J. C., et voici les actes que l'on peut lui attribuer avec le moins de défiance. Il se porte sur les bords de l'Hydaspe, en défend quelque temps le passage contre Alexandre et contre un prince indien, nommé Taxile, se voit tourné par les Macédoniens et perd contre eux une bataille décisive. Arrien raconte qu'amené devant Alexandre qui lui demanda : « Comment prétendez-vous que je vous traite? » Porus répondit : « En roi. » Les quatre historiens cités plus haut s'accordent à dire qu'il conserva son royaume et qu'il obtint, au moins autant que Taxile, les bonnes grâces du conquérant.

PORUS était gouverneur d'une province dans l'Inde, et seconda les Macédoniens contre le Porus dont l'article précède. Plus tard, jaloux des faveurs prodiguées au vaincu, il se révolta contre le vainqueur, qui le réduisit et le livra au prince indien dont il aurait voulu la ruine.

PORZIO (Simon PORTIUS ou), l'un des plus célèbres philosophes du 16e siècle, naquit à Naples en 1497. Disciple de Pomponace, il le surpassa par l'érudition et par la connaissance des langues anciennes. Il obtint, en 1546, une chaire à l'académie de Pise. Les élèves, indisposés contre le nouveau professeur, vinrent en foule à sa première leçon, avec le projet de l'interrompre; mais son éloquence, douce et persuasive, produisit un tel effet sur les mutins, que les murmures se changèrent en applaudissements. La réputation de Porzio s'accrut encore par les divers traités qu'il publia sur la philosophie morale, la physique, la médecine et l'histoire naturelle. Il se démit de sa chaire en 1552 et revint à Naples où il mourut en 1554. Le Tasse, qui avait beaucoup d'estime pour ce philosophe, en a fait le principal interlocuteur de son dialogue intitulé : *Portius*, qui traite de la vertu, suivant les principes des anciens. On trouve une liste assez étendue des ouvrages de Porzio dans la *Bibliotheca Napoletana* de Toppi, 285.

PORZIO (Camille), fils du précédent, était né, vers 1520, à Naples. Après avoir terminé ses études, il visita les principales villes d'Italie, pour entendre les plus célèbres professeurs. Le savant Ricci, dans une de ses lettres à Auguste Abiosi, lui recommande Camille comme un jeune homme très-instruit dans la littérature grecque et latine, et qui, de l'académie de Ferrare, où il était depuis 4 ans, se rendait à celle de Padoue. Les élégies latines de Camille lui avaient mérité la réputation d'un des plus heureux imitateurs de Tibulle; mais il n'en reste pas le moindre fragment. Fr. Sansovino lui a dédié son *Recueil* de satires, Venise, 1560. On ne connaît de Camille qu'un seul ouvrage : *La Congiura de' baroni del regno di Napoli contra il re Ferdinando I*, Rome, Paul Manuce, 1565, in-4°, très-rare.

PORZIO (Luc-Antoine), en latin *Portius*, médecin, né près d'Amalfi (royaume de Naples) en 1639, enseigna la médecine à Rome, se rendit à Vienne pendant la guerre contre les Turcs, à l'effet d'y observer les maladies propres aux militaires, et consigna ses observations dans un traité intitulé : *De militis in castris sanitate tuendâ*, Vienne, 1685; réimprimé plusieurs fois à Naples et en Hollande. Il mourut à Naples en 1723. Tous ses ouvrages ont été publiés sous ce titre : *L. A. Portii opera omnia medica, philosophica et mathematica*, etc., Naples, 1736, 2 vol. in-4°.

POSADAS (François), dominicain espagnol, né à Cordoue en 1644, montra, dès l'âge le plus tendre, un goût particulier pour la piété. Il eût pu espérer dans le monde un établissement avantageux; mais un vif désir le portait à se consacrer à Dieu : il choisit l'ordre de Saint-Dominique. Quoiqu'il fût recherché et consulté par des personnages d'un haut rang, son humilité lui fit refuser l'évêché de Ciudad-Rodrigo, auquel le roi d'Espagne l'avait nommé, et même ceux d'Algheri et de Cadix. Toute l'Espagne le regardait comme un saint. Le père Posadas mourut presque subitement à Cordoue, le 20 septembre 1713. Il avait célébré la messe le matin. Dès lors, la voix publique réclama pour lui les honneurs de la canonisation; et des informations furent commencées pour y procéder. Il se passa néanmoins un temps assez considérable avant que cette affaire, reprise plusieurs fois, fût consommée. Enfin, le 4 août 1804, Pie VII déclara que Posadas avait pratiqué les vertus chrétiennes dans un degré héroïque. Le 5 mai 1817, le même pape proclama deux miracles opérés par l'intercession de ce saint religieux; et, le 8 septembre, il prononça qu'on pouvait procéder à sa béatification; ce qui fut exécuté. On en célébra la fête à Rome, le 20 septembre 1818. On a de Posadas : *le Triomphe de la chasteté contre les erreurs de Molinos*, in-4°; *la Vie de St. Dominique*, in-4°; *des Sermons doctrinaux*, 2 vol. in-4°; *des Traités de théologie mystique*, restés manuscrits.

POSIDIPPE est un poëte grec, dont l'Anthologie a recueilli une vingtaine d'épigrammes. A quelle époque vivait Posidippe? Dans quelle ville de la Grèce est-il né? On l'ignore. Nous savons seulement qu'il est antérieur à Méléagre, c'est-à-dire au premier siècle avant notre ère. En effet, Méléagre le cite dans le *proœmium* de sa Couronne, v. 25. Outre des épigrammes, Posidippe avait composé des élégies dont Étienne de Byzance, au mot Ζῆλεια, cite quelques vers, et 2 poëmes épiques, *Éthiopie* et *Asopie*, dont Athénée dans son Banquet ne mentionne que les noms.

POSIDONIUS, philosophe stoïcien, contemporain de Pompée et de Cicéron, était né à Apamée en Syrie. Il avait établi son école à Rhodes, lorsque le rival de César, revenant de Syrie, voulut entendre une de ses leçons. Le philosophe était alors tourmenté d'un fort accès de goutte; mais pour honorer son illustre visiteur, il crut devoir lui exposer les dogmes principaux de sa secte. La douleur le forçant de s'interrompre, il s'écria : « O goutte! tu ne me réduiras point à convenir que tu sois un mal! » Plusieurs savants critiques pensent qu'un Posidonius, astronome et mathématicien, né, suivant quelques biographes, à Alexandrie, n'est autre que le stoïcien dont parle Cicéron au Ier livre *de Naturâ deorum*, et qui fut son maître et son ami. Les ouvrages de

Posidonius sont perdus; mais on en a quelques fragments publiés sous ce titre : *Posidonii Rhodii reliquiæ doctrinæ, collegit atque illustravit J. Bake*, etc., 1810.

POSSÉ (C. H., comte DE), seigneur de Fogelvik, en Suède, fut un des hommes les plus distingués de ce pays dans les premières années de ce siècle. Né vers 1760 d'une famille noble et opulente, il fut, dès sa jeunesse, un des plus riches propriétaires de la Suède, dont il devint aussi un des plus habiles cultivateurs. Son esprit d'opposition au gouvernement, qu'il manifesta souvent en sa qualité de député, l'obligea longtemps à vivre éloigné de sa patrie. Il profita de cette circonstance pour recueillir, dans les pays étrangers qu'il parcourut, d'utiles renseignements sur l'agriculture et la législation. Revenu en Suède, il mourut à Stockholm, le 9 juin 1825. Parmi un grand nombre de brochures politiques, nous citerons ses dernières publications : *Actes relatifs à la question de la responsabilité ministérielle de la diète de* 1823; *Sujets de remarques contre S. E. le comte d'Engelstroëm, ministre des affaires étrangères, présentés au comité de constitution*, etc., in-8°.

POSSÉ (L. H., comte DE), vétéran de l'armée suédoise, mort en 1843, à l'âge de 76 ans, était de la famille du précédent. Il avait reçu, en 1807, le grand cordon de l'ordre de l'Épée, pour la brillante affaire de Passewalck en Poméranie, et celui de l'ordre des Séraphins en 1809. N'ayant point laissé d'héritiers, le titre de comte, qui lui avait été donné, en 1826, a cessé avec lui.

POSSEL (JEAN), savant philosophe, naquit en 1528, à Parchim, dans le duché de Mecklembourg. Après avoir terminé ses études, il fut admis au saint ministère, et, peu de temps après, pourvu de la chaire de littérature grecque à l'académie de Rostock; il la remplit avec beaucoup de distinction, et mourut le 15 août 1591. Outre une *Paraphrase*, en vers grecs, des Évangiles, on a de Possel : *Syntaxis græca*, Wittenberg, 1560, in-8°. On en connaît au moins 28 éditions, jusqu'à celle de Leipzig, 1693; *Calligraphia oratoria linguæ græcæ*, Francfort, 1582, in-8°; *Familiarum colloquiorum libellus, græco-latinus*, Wittenberg, 1586, in-8°; Londres, 1632.

POSSEL (JEAN), fils du précédent, et que l'identité de nom a fait confondre souvent avec son père, était né, en 1565, à Rostock; il professa la littérature grecque à l'académie de cette ville, et mourut le 21 juin 1633. Outre des éditions augmentées de la *Calligraphia*, on lui doit : *Apophthegmata ex Plutarcho et aliis selecta, inque locos communes redacta, græcè et latinè*, Wittenberg, 1595, in-8°; *Hesiodi opera omnia, græcè et latinè*, Francfort et Leipzig, 1601, 1603, 1615, in-8°. C'est probablement à Possel, le fils, qu'il faut attribuer l'*Oratio de Reimondi Pellisonis et urbis Camberii laudibus*, dont ni Moller ni Rotermund ne disent rien.

POSSELT (ERNEST-LOUIS), historien et publiciste allemand, né à Bade en 1763, après avoir achevé ses cours de droit et pris le degré de docteur à Strasbourg, obtint la chaire de droit et d'éloquence à Carlsruhe, et reçut le titre de secrétaire privé du margrave. Les discours qu'il prononça dans les solennités du gymnase de Carlsruhe, sur des sujets nationaux, commencèrent sa réputation. En 1791 il obtint la place de bailli à Gernsbach. Les grands événements qui se passaient en France avaient déjà fixé son attention. Il se déclara chaudement le partisan de la révolution, écrivit en latin l'histoire des premières guerres des Français contre les coalisés, et commença la publication de l'*Almanach de l'histoire moderne*, Tubingen, 1792-1800, qui eut beaucoup de succès en Allemagne. Ce succès lui fit entreprendre les *Annales européennes*, 1795-1804, ouvrage périodique, l'un des meilleurs que l'on puisse consulter pour l'époque qu'il embrasse; et en 1798 il se rendit à Tubingen pour rédiger le journal intitulé : *Weltkunde*, que la cour de Vienne supprima. Lié avec le général Moreau, Posselt le suivit à Strasbourg pour recueillir les documents de l'histoire de la retraite de Bavière, qu'il inséra dans les *Annales européennes*, et qui fut traduite en français avec des notes. Posselt continua de correspondre avec Moreau; mais lorsque ce général fut arrêté, en 1804, et accusé de haute trahison, il craignit d'être impliqué dans la procédure, quitta Bade, erra de ville en ville, ne se croyant nulle part en sûreté, et son imagination se troubla à un tel point, qu'étant arrivé le 11 juin à Heidelberg, il s'élança d'un 3e étage sur le pavé, et expira quelques heures après. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire des ligues des princes allemands*, Leipzig, 1787; *Histoire des Allemands*, ibid., 1789-90, 2 vol. : ouvrage qui n'a pas été continué, mais auquel Pœlitz a ajouté un 3e vol. en 1805; *Remarques sur l'histoire secrète de la cour de Berlin par Mirabeau*, Carslruhe, 1789, in-8°; *Archives de l'histoire, de la politique et de la géographie ancienne et moderne, surtout de l'Allemagne*, 1790-1792, 2 vol.; *Histoire de Gustave III, roi de Suède*, Carslruhe, 1792, traduite en français par Mauget; *Histoire impartiale, complète et authentique du procès de Louis XVI*, 2 vol., dont le premier seulement fut réimprimé en 1802; *Dictionnaire de la révolution française, ou Recueil de notices biographiques*.

POSSEVIN (ANTOINE), célèbre jésuite, né à Mantoue en 1534, mort à Ferrare en 1611, fut envoyé, par le pape Grégoire XIII, dans les principales cours de l'Europe pour des négociations importantes, et montra dans ces diverses missions autant d'habileté que de zèle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Moscovia, seu de rebus moscoviticis*, etc., Wilna, 1586, in-8°; réimprimé plusieurs fois avec des additions : cet ouvrage est un des premiers qui aient paru sur l'empire de Russie; *Bibliotheca selecta de ratione studiorum, ad disciplinas et ad salutem omnium gentium procurandam*, Rome, 1593, 2 vol. in-fol.; nouvelle édition augmentée, Cologne, 1607, 2 vol. in-fol.; *Apparatus sacer*, Venise, 1603-1606, 3 vol. in-fol.; Cologne, 1607, 2 vol. in-fol., très-estimé. La *Vie* de Possevin a été publiée par le père Nicolas Dorigny, 1712, in-12.

POSSEVIN (JEAN-BAPTISTE), frère aîné du précédent, né à Mantoue en 1520, mort à Rome en 1549, avait du talent pour la poésie. On a sous son nom : *Dialogo dell' onore, nel quale si tratta a pieno del duello*, Venise, 1553, 1556, 1558, in-4°, et 1564, in-8°, avec des additions d'Antoine Possevin, qui fut l'éditeur de cet ouvrage. Antoine Bernardi, évêque de Caserte, dans la préface de son *Traité contre le duel*, accuse J. B. Possevin

de plagiat, et les amis de ce dernier ont en vain essayé de le justifier de ce reproche. On a encore de lui quelques pièces de vers, entre autres la *paraphrase* d'une ode de Sapho dans les *Rime* d'Atanagi.

POSSEVIN (Jean-Baptiste), théologien, neveu des précédents, a donné, outre une traduction italienne de l'*Histoire de la Moscovie* par son oncle, Ferrare, 1592, in-8°, *Discorsi della vita e azioni di Carlo Borromeo, card.*, Rome, 1591, in-8°; *Dichiarazioni delle lettioni di tutti li matutini dell' anno del breviario romano*, Ferrare, 1592, 2 parties in-4°, très-rare; *Hinni sacri del breviario romano, tradotti in lingua volgare*, Pérouse, 1594, in-4°; Venise, 1699; *Vite de' santi di Todi nelle quali si scuoprono l'antichità e grandezza di detta città*, Pérouse, 1597, in-4°.

POSSEVIN (Antoine), autre neveu d'Antoine, exerçait la médecine à Mantoue. On a de lui : *Theoriæ morborum libri V carmine conscripti*, 1604, in-8°; *Gonzagarum Mantuæ et Montisferrati ducum historia*, 1617, in-fol.; 1628, in-4° : il avait hérité des manuscrits de son oncle sur cette illustre famille; *Belli montisferratensis Historia ab anno* 1612 *usque ad ann.* 1618, in-fol.

POSSIDIUS (St.), célèbre disciple de saint Augustin, fut élu, en 397, évêque de Calame en Numidie; mais cette contrée ayant été ravagée par les Vandales, il se retira à Hippone, où il recueillit les derniers soupirs de son illustre maître, dont il a écrit la *Vie* en y joignant le catalogue de ses ouvrages. Depuis la mort de saint Augustin, Possidius vécut errant au milieu des ruines de sa patrie. On ignore le lieu et l'année où il termina ses jours. La *Vie* de saint Augustin a été publiée à Naples en 1731, et à Augsbourg en 1734.

POST (François), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Harlem en 1614, mérita par ses talents la protection de Maurice de Nassau, et suivit ce prince dans l'expédition qu'il fit au Brésil en 1636. A son retour, Post exécuta pour le château de Rycksdorp, près de Wassenaer, une suite de tableaux représentant des *Vues d'Amérique*. Cette collection dénote, dit-on, le plus rare talent. Il existe aussi de lui plusieurs estampes très-estimées, parmi lesquelles on cite surtout 4 *Vues du Brésil*, datées de 1649, et qui sont extrêmement rares. Cet artiste mourut à Harlem, le 17 février 1680.

POSTEL (Guillaume), célèbre visionnaire et l'un des hommes les plus savants de son siècle, né le 25 mars 1510 à Dolerie, village du diocèse d'Avranches, obtint par son mérite la protection de François Ier, et fut envoyé en Orient, d'où il rapporta plusieurs manuscrits précieux. Ce voyage lui valut à son retour la chaire de mathématiques et de langues orientales au collége de France; mais une lecture trop approfondie des ouvrages des rabbins, et la vivacité de son imagination, ne tardèrent point à le précipiter dans les écarts qui troublèrent sa vie et le rendirent malheureux. Il se crut appelé par Dieu lui-même à réunir tous les hommes dans la loi chrétienne, par la parole ou par le glaive, sous l'autorité du pape et du roi de France, à qui la monarchie universelle appartenait de droit comme descendant en ligne directe du fils aîné de Noé. En conséquence il se rendit à Rome, persuadé que les jésuites, dont l'institut était alors naissant, consentiraient volontiers à le seconder dans ce qu'il nommait *la plus belle œuvre du monde*. Il se présenta à saint Ignace, et fut admis dans la société; mais bientôt ses rêveries auxquelles on ne put le faire renoncer, l'en firent bannir sans retour, et peu de temps après il fut condamné à une reclusion perpétuelle. Il parvint cependant à s'échapper et se réfugia à Venise, où il devint le directeur d'une béate, qu'il a rendue célèbre sous le nom de *Mère Jeanne*, et dont les visions achevèrent de l'égarer. Bientôt les nouvelles absurdités qu'il débita le brouillèrent avec l'inquisition; mais loin de fuir l'autorité de ce tribunal, il se constitua volontairement prisonnier, provoqua lui-même l'examen le plus scrupuleux de ses doctrines, et fut enfin déclaré fou. Poursuivi ensuite par les huées de la populace, il fut obligé de quitter Venise, et partit de nouveau pour l'Orient, où il recueillit encore un grand nombre d'ouvrages précieux qu'il rapporta en Europe en 1551. De retour à Paris il y reprit ses cours avec un succès prodigieux; mais un ouvrage, fruit de ses visions, intitulé: *les Très-merveilleuses victoires des femmes*, qu'il publia vers 1553, le força encore de s'expatrier. Il parcourut l'Allemagne, l'Italie, fut partout poursuivi et malheureux, revint enfin à Paris en 1562, et y donna de nouveau des leçons publiques. Mais ses ennemis prétendirent qu'il continuait à débiter ses erreurs sur la trop fameuse Jeanne de Venise; il fut obligé de se rétracter pour obtenir la paix, et se retira en 1564 au monastère de Saint-Martin-des-Champs, où il mourut le 6 septembre 1581. Postel possédait à fond les langues orientales, une partie des langues mortes, presque toutes les vivantes, et se vantait de pouvoir faire le tour du monde sans truchement. François Ier et la reine de Navarre le regardaient comme *la merveille de leur siècle*, et Charles IX l'appelait son *philosophe par excellence*. Tous les ouvrages de ce savant sont rares et recherchés des curieux. Le P. Desbillon en a donné la liste à la suite des *Nouveaux éclaircissements sur la vie de Postel*. Nous ne citerons ici que celui qu'il a intitulé : *De orbis terrarum concordiâ lib. IV*, Bâle, 1544, in-fol., que les savants regardent comme le plus raisonnable.

POSTHUME (M. Cassianus-Latinius POSTHUMUS), empereur, ou plutôt l'un des 30 tyrans qui se disputèrent l'empire sous le règne de Gallien, dans le 3e siècle, était né dans une condition obscure. Il suivit très-jeune la carrière militaire, s'éleva rapidement aux premiers emplois, et fut chargé par l'empereur Valérien du commandement des légions stationnées dans les Gaules. Posthume contribua par ses conseils aux succès que Gallien remporta sur les Germains. Mais bientôt mécontent de ce prince qui avait laissé dans les Gaules son fils Salonnius, sous la direction de Sylvanus, il souleva, sous des prétextes d'ailleurs assez fondés, les troupes qu'il commandait, et se fit proclamer empereur en 257. Il marche aussitôt contre Salonnius, qui s'enferme avec son gouverneur dans Cologne; mais les habitants les livrent à Posthume qui les fait mettre à mort. Profitant de l'éloignement de Gallien, que les invasions des barbares retenaient en Italie, il affermit son autorité qui s'étendait sur toutes les Gaules et sur une partie de l'Espagne, comme l'attestent les monuments : il augmenta le nombre de ses troupes, défit les

Germains, les refoula au delà du Rhin, et construisit sur ce fleuve une ligne de forteresses pour les tenir en bride. Cependant Gallien, vainqueur en Italie, vint attaquer l'usurpateur des Gaules. Posthume, défait dans plusieurs combats, était sur le point de succomber, lorsque son redoutable adversaire fut contraint de marcher en toute hâte vers Byzance, pour y apaiser une révolte des légions. Délivré de ce danger, Posthume battit une seconde fois les Germains. Il eut bientôt à recommencer la guerre avec Gallien, et sut s'en tirer avec bonheur. Mais les moyens qu'il avait employés pour parvenir à l'empire furent aussi dirigés contre lui. Lælius, un de ses lieutenants, profitant de l'affection des soldats, se fit proclamer empereur. Posthume marcha contre le rebelle, l'assiégea dans Mayence, et prit cette ville; mais, ayant refusé de l'abandonner au pillage, il fut massacré par ses propres soldats, l'an 267, après un règne de 10 ans. Bréquigny a publié dans le recueil de l'Académie des inscriptions, tome XXX, l'*Histoire de l'empereur Posthume, éclaircie par les médailles*. On a en effet un grand nombre de médailles de ce prince, en toutes sortes de métaux. Il prend sur quelques-unes le titre de *Germanicus Maximus*.

POSTHUME ou **POSTHUMUS**, dit *le Jeune*, fils du précédent, avait été nommé par Valérien préfet des Voconces, ou selon d'autres, tribun d'une légion stationnée dans ce pays. Bréquigny croit qu'il périt avec son père, qui l'avait créé Auguste. Selon Trébellius Pollion, Posthume le Jeune avait composé 19 *harangues* ou *déclamations*. On les a confondues avec celles que nous avons sous le nom de Quintilien.

POSTHUMIUS (Aulus), dictateur, fut créé consul avec T. Virgilius, l'an 258 (496 avant J. C.). La trêve que les Romains avaient conclue avec les Latins était sur le point d'expirer, et les deux peuples se préparaient à recommencer la guerre avec une nouvelle ardeur. Dans ces circonstances graves, on crut qu'il était nécessaire de remettre l'autorité entre les mains d'un seul homme; et Virginius nomma son collègue dictateur. Peu de jours après, les armées entrèrent en campagne, et vinrent se porter non loin du lac Régille, sur le territoire de Tusculum; mais les Romains ayant appris que les Tarquins étaient dans les rangs ennemis, il ne fut possible ni de calmer leur fureur, ni de les empêcher d'attaquer sur-le-champ les Latins. On combattit de part et d'autre avec un acharnement incroyable. Les chefs eux-mêmes firent le devoir de soldats; et tous ceux qui ne périrent pas dans la bataille, furent grièvement blessés, à l'exception de Posthumius, qui s'était cependant tenu toujours dans la mêlée. Pendant l'action, le dictateur voua un temple à Castor; et c'est là ce qui a donné lieu à la fable de l'apparition de Castor et Pollux à Posthumius, rapportée par Denys d'Halicarnasse, qui d'ailleurs a décrit fort au long la bataille de Régille. Les Romains remportèrent une victoire complète. A son retour à Rome, Posthumius fut honoré du triomphe. Il célébra, dans cette circonstance, des jeux publics, et offrit des sacrifices, dont les frais s'élevèrent à quarante talents, somme considérable pour le temps.

POSTHUMIUS (Regillensis) fut créé tribun consulaire de Rome (411 avant J. C.), et chargé de la guerre contre les Èques. Plein de travers dans l'esprit, il ne les fit éclater qu'après la victoire. Au moment d'attaquer Voles, il promit le butin aux soldats, mais quand la ville fut prise, il manqua à sa promesse. Un mot inconsidéré ajouta au mécontentement des soldats, et sa rigueur ne tarda pas à les révolter entièrement. De retour à Rome, Posthumius, entendant Sextius, tribun du peuple, proposer d'envoyer une colonie à Voles et ajouter que la ville et le territoire devaient appartenir à ceux qui les avaient conquis, dit : « Malheur à mes soldats s'ils ne se tiennent en repos. » Posthumius était d'une humeur altière; son langage était peu mesuré, et une fois irrité il jetait, par ses discours, de l'odieux sur lui-même. Sextius en profita pour se déclarer contre lui, en relevant une expression si barbare : il l'accusa de traiter des soldats romains comme un maître cruel ne traiterait pas des esclaves. Le mot de Posthumius excita l'indignation et les murmures des soldats. Le questeur P. Sextius voulut les calmer par la violence; il fut atteint d'une pierre; Posthumius, qui accourut au camp, rechercha les coupables, fit préparer des supplices et désigna ceux qu'il voulait faire noyer sous la claie. Appelés par leurs cris, les soldats s'opposèrent à leur supplice. Alors Posthumius s'élance lui-même comme un furieux; les licteurs, les centurions font d'inutiles efforts, et la rage des soldats étant poussée à son comble, Posthumius tombe mort sous une grêle de pierres. Les tribuns du peuple révoquèrent le décret qui ordonnait d'informer sur ce meurtre, et il n'y eut aucune recherche.

POSTHUMIUS (Sp.), consul romain, censeur et général de la cavalerie, commandait l'armé romaine lorsqu'elle fut enfermée aux fourches caudines, et passa sous le joug avec elle (321 avant J. C.). On agita à Rome la question de savoir si la promesse faite aux Samnites par les consuls engageait le peuple romain. Dans un discours magnanime, Posthumius établit que le peuple n'était engagé ni envers les consuls qui avaient agi sans sa participation, ni envers les Samnites avec qui le peuple n'avait rien conclu. Il demanda qu'on le livrât pieds et poings liés, ainsi que ceux qui avaient traité de la paix avec lui. L'admiration fut générale pour un homme qui allait se livrer lui-même aux tortures des ennemis, fier de s'offrir en holocauste pour réconcilier ensemble les dieux et le peuple romain. Il fut en conséquence livré aux Samnites par les féciaux. Quand le fécial Ausus Cornélius Arvina eut fini de parler, Posthumius lui donna de toute sa force un coup de genou dans la cuisse, en disant à haute voix qu'il était un citoyen samnite, et le fécial un ambassadeur; que le droit des gens avait été violé par lui en la personne du fécial, que les Romains en avaient un plus juste sujet de guerre; ce que Pontius, général des Samnites, traita de supercherie qu'on excuserait à peine dans des enfants. Il fit délier les captifs, qu'on ne voulut pas accepter, et ils revinrent à Rome. — POSTHUMIUS (Aulus-Tubertus) fut dictateur de Rome l'an 324 (428 avant J. C.), et battit les Étrusques. (Tite-Live, livre IV.)

POT (Philippe), né en 1428, mort en 1494, était filleul et favori de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Il fut chargé par ce prince de diverses missions importantes, et jouit également de la faveur de Louis XI, qui lui conféra

l'ordre de St.-Michel, le fit son premier conseiller et son chambellan, puis le nomma chevalier d'honneur du parlement de Bourgogne, et gouverneur de la province. Philippe Pot conserva ce titre sous Charles VIII, et mérita par sa douceur, sa sagesse et ses bienfaits, d'être nommé *le Père de la patrie.* Son éloquence le fit appeler *la Bouche de Cicéron,* et il passait pour un des hommes les plus accomplis de son temps. — Gui POT, frère aîné de Philippe, était père d'Anne Pot, qui épousa Guillaume de Montmorenci.

POTAMIÈNE (Sainte), martyre, avait été formée à la vertu par les soins d'Origène. Ayant été dénoncée comme chrétienne, pendant la persécution qui, en 202, éclata à Alexandrie, sous l'empereur Sévère, le préfet Aquila, après lui avoir fait donner la torture, la fit jeter dans une chaudière de poix bouillante.

POTAMON, philosophe, né à Alexandrie, a passé pour le chef de la secte éclectique. Diogène-Laërce, qui écrivait au commencement du 3e siècle, dit que Potamon venait de fonder récemment la secte dont nous venons de parler. Suidas fait vivre ce philosophe sous le règne d'Auguste. Quelques compilateurs modernes, et notamment Deslandes, dans son *Histoire de la philosophie,* placent à l'époque même de la venue de J. C. les leçons de Potamon et la naissance de l'éclectisme. L'opinion la plus vraisemblable est que le philosophe d'Alexandrie vivait à la fin du 2e siècle. Quoi qu'il en soit, il ne nous reste aucun de ses écrits, et sa doctrine ne nous est connue que par la courte notice qu'en donne Diogène-Laërce. Diderot expose ainsi la doctrine de Potamon : « Il soutenait, en métaphysique, que nous avons dans nos facultés un moyen sûr de connaître la vérité, et que l'évidence est le caractère distinctif des choses vraies ; en physique, qu'il y a deux principes de la production générale : l'un passif, ou la matière, l'autre actif, ou toute cause efficiente qui la combine. Il distinguait dans les corps naturels le lieu et les qualités ; il réduisait toute la morale à rendre la vie de l'homme la plus vertueuse qu'il était possible, ce qui, selon lui, excluait l'abus, mais non l'usage des biens et des plaisirs. »

POTEMKIN (Grégoire-Alexandrowitch) naquit en septembre 1736, dans une terre appartenant à sa famille, à cinq lieues de Smolensk. Cette famille, originaire de Pologne, était, quoique ancienne, rangée seulement dans la dernière classe de la noblesse russe. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, le jeune Potemkin fut envoyé à l'université de Moscou. Il y contracta un goût particulier, et qui dura toute sa vie, pour la théologie et la controverse. Cependant son caractère violent et passionné paraissait peu convenable à la carrière ecclésiastique : celle des armes lui fut ouverte, à son grand contentement. Des protecteurs lui firent obtenir le grade d'enseigne dans les gardes à cheval. La vie militaire développa chez lui des passions funestes : le dérèglement de ses mœurs et la dépravation de son esprit devinrent bientôt incorrigibles. C'est au milieu de cette vie de désordre, que le hasard ouvrit tout à coup devant lui le chemin des grandeurs et de la fortune. Il était de service, le 28 juin 1762, jour célèbre dans les annales de Russie : c'est celui où Catherine II arracha la couronne à son faible époux Pierre III. Elle était à cheval, en uniforme, l'épée à la main. Potemkin s'aperçut qu'elle n'avait point de dragonne, signe distinctif de l'officier chez tous les peuples du Nord. Il détacha aussitôt la sienne, et s'avança pour l'offrir à l'impératrice. Elle fut sensible à cette attention : Potemkin était d'ailleurs extrêmement remarquable par sa haute taille et la beauté peu commune de ses traits. Catherine II récompensa son dévouement, dès le lendemain, par le brevet de colonel, et une place de gentilhomme de la chambre. Paré de ces nouveaux titres, il fut envoyé à Stockholm pour y porter la nouvelle de la révolution qui venait de s'opérer. A son retour de Suède, il chercha tous les moyens de se lier avec les courtisans qui approchaient le plus près de la personne de la souveraine. Il parvint bientôt à se rendre agréable, et même nécessaire, dans les petits cercles de l'impératrice. Dévoré d'ambition, et peut-être, d'ailleurs, réellement sensible à l'amabilité et aux attraits de Catherine, qui n'avait encore que 33 ans, Potemkin osa laisser entrevoir des espérances, qui ne tardèrent pas à se réaliser. De puissants obstacles s'opposaient cependant à son bonheur. Le comte Grégoire Orloff régnait despotiquement à la cour de Catherine II. Encouragé par la bienveillance que lui témoignait sa souveraine, le jeune courtisan ne craignit pas de braver l'altier favori. Des éclats violents en furent la suite : Potemkin se trouvait seul, un jour, avec les deux frères Grégoire et Alexis Orloff. On prétend qu'ils saisirent cette occasion pour humilier l'orgueil de leur rival, et que ce fut dans cette rencontre que Potemkin perdit un œil. Selon quelques versions, ce malheur fut causé par une maladie, et selon d'autres par une balle du jeu de paume. Mais il ne nuisit pas plus à la physionomie imposante de Potemkin, qu'à sa faveur auprès de l'impératrice. Elle le nomma son chambellan, titre qui donne le grade de général-major, et, ce qui est plus précieux pour un homme de cour, les entrées partout et à toute heure. Potemkin crut alors que le moment était arrivé pour lui, de ne plus faire mystère de la passion dont il était embrasé pour son auguste bienfaitrice. Voulant peindre l'éclat de sa beauté, il disait un jour : « Quand cette femme charmante entre dans un lieu sombre, elle l'éclaire. » Loin d'être offensée de cette galanterie ouverte, Catherine ne négligea rien pour mettre le nouveau favori en évidence. La guerre ayant éclaté contre les Turcs, elle l'envoya à l'armée, avec une lettre de recommandation écrite de sa propre main, pour le maréchal Romanzoff. Potemkin déploya autant de valeur que de zèle et d'intelligence. Le grade de lieutenant général fut la récompense de sa première campagne. Mais il était éloigné de la cour, et il lui tardait d'y reparaître. L'occasion s'en présenta : il la saisit avidement. Il demanda d'être expédié à Saint-Pétersbourg, pour y porter la nouvelle d'une victoire. Il ne pouvait, selon les apparences, se montrer plus à propos : depuis longtemps l'impératrice semblait se repentir de l'ascendant qu'elle avait laissé prendre à Grégoire Orloff ; et l'instant de sa disgrâce semblait arrivé. Mais, en courtisan consommé, Orloff avait eu l'adresse de donner à Catherine un favori de son choix. Potemkin ne put trouver, dans le brillant accueil qu'il reçut, une compensation à cette terrible nouvelle. Il s'éloigna brusquement de la cour, en répandant le bruit qu'il allait se jeter dans

un cloître. L'impératrice n'apprit pas sans surprise et sans peine que cette menace était réalisée : Potemkin avait quitté son hôtel pour le monastère de Saint-Alexandre de Newsky. On assure même qu'il avait échangé son brillant uniforme contre une robe de moine. Catherine, désolée, chargea la comtesse de Bruce d'aller s'informer secrètement de l'état de l'ancien favori, et de lui faire entrevoir qu'il lui suffirait de se montrer pour recouvrer tout ce qu'il avait perdu. Potemkin reparut donc, plus brillant et plus puissant que jamais. C'est de cette époque qu'il affecta de regarder les intrigues de cour comme au-dessous de lui. Aspirant ouvertement à diriger les affaires de l'État, plus encore que les plaisirs de sa souveraine, il travailla constamment à se rendre indépendant des caprices dont il avait failli être la victime. Ce projet hardi demandait des talents supérieurs, un mélange subtil de soumission apparente aux lois de la souveraine, et d'ascendant réel sur son caractère. Potemkin atteignit rapidement le but qu'il se proposait. La fière Catherine s'étonnait quelquefois elle-même de l'influence qu'exerçait sur toutes ses déterminations un homme qui se sentait assez sûr de son empire pour passer tout à coup des formes de la galanterie la plus recherchée à une familiarité si audacieuse, qu'il ne daignait pas lui répondre quand elle lui adressait la parole. A toutes les faveurs dont elle l'avait comblé, elle en ajouta une qui ne fut que très-rarement accordée : celle de porter publiquement son portrait. Elle ne se borna pas à ces distinctions honorifiques : elle lui sacrifia tout ce qui portait le moindre ombrage à sa jalouse ambition. Aucun favori ne fut accepté, qu'il n'eût obtenu préalablement l'aveu de Potemkin. Aux instants les plus inattendus, il paraissait dans l'intérieur des appartements, à l'aide d'une galerie couverte, qui joignait son hôtel au palais impérial. Plus d'une fois, l'impératrice se transporta ainsi chez lui, pour le consulter sur des affaires pressantes. Il était digne de cette haute confiance : ses ennemis mêmes n'ont point contesté l'étendue de ses lumières, et la grandeur de ses desseins pour accroître la puissance et la civilisation de l'empire russe. Ils ne lui ont reproché, ainsi qu'à la souveraine qu'il servait, que d'avoir voulu jouir trop vite. Jusque-là, la politique du cabinet de Pétersbourg avait toujours tendu à reculer les limites de l'empire aux dépens des Ottomans : Potemkin conçut le hardi projet de les expulser entièrement d'Europe. Il entrait dans son plan d'y faire concourir l'Autriche. Ce fut à son instigation qu'eut lieu l'entrevue de Mohiloff, entre Catherine et Joseph II. On y convint du partage de la Turquie; et Potemkin s'occupa des moyens d'assurer l'exécution de son plan. Quand il eut tout préparé, il partit précipitamment pour aller recevoir en personne l'hommage du kan des Tartares, et prendre possession de la Crimée, que le descendant de Gengiskan avait vendue à la Russie, pour une faible somme qui ne lui fut point payée. L'humanité a le droit de reprocher à Potemkin les violences dont il se rendit coupable pour courber ce peuple musulman sous le joug de sa souveraine. On a prétendu qu'il travaillait pour lui-même. Il est certain, du moins, qu'en ajoutant aux gouvernements d'Azof et d'Astracan, qu'il possédait déjà, celui de la Crimée et des provinces adjacentes, cet ambitieux favori de la czarine se vit maître, à peu près absolu, d'États plus vastes que ceux de plusieurs têtes couronnées de l'Europe. Il se fit donner, par l'impératrice, des sommes considérables, pour y bâtir des villes et y introduire les arts nés de la civilisation. Quoique la Porte eût été forcée de consentir à la cession des provinces envahies, Potemkin, en politique éclairé, pressentait que le moment viendrait où cette puissance élèverait des réclamations. Il calcula que le meilleur moyen de les prévenir ou d'y répondre était d'avoir des troupes nombreuses et exercées. De ce moment, en sa qualité de président du conseil de la guerre, il consacra tous ses soins à l'organisation de l'armée russe. Rien n'échappait à son attention : cette immense armée sortait de ses mains telle qu'elle est à peu près aujourd'hui. Il se présenta bientôt une occasion de déployer ce superbe appareil militaire aux yeux de l'impératrice elle-même, et, ce qui était plus important, à ceux d'un grand monarque étranger, que Potemkin voulait entraîner dans l'alliance de la Russie : il ne négligea rien pour lui donner la plus haute idée des forces de sa souveraine dans ce fameux voyage de Kerson où Catherine et Joseph concertèrent le partage de l'empire ottoman. On a vu, à l'article de cette princesse, les soins inimaginables qu'avait pris le ministre tout-puissant, afin que ce voyage devînt pour l'impératrice une source continuelle de jouissances ou plutôt d'illusions. Il en tira, pour lui-même, les moyens de raffermir son crédit, un instant ébranlé par des intrigues de cour. Au milieu des fêtes qui accompagnaient tous les pas des deux majestés impériales, il méditait les plus vastes conceptions politiques. Tout étant prêt pour porter la guerre en Turquie, il voulut que ce fût la Turquie elle-même qui la déclarât. Ses désirs furent remplis, dès le mois d'août 1787. Potemkin s'était réservé le commandement de l'armée principale; et ce fut à sa tête qu'il entreprit aussitôt le siége mémorable d'Oczakoff : il emporta la place d'assaut (6 décembre 1788). L'impératrice récompensa ce service par le grand cordon de l'ordre militaire de Saint-George. Décoré de tous les ordres de l'empire, et de la plupart de ceux de l'Europe, ce cordon manquait à son ambition, ou plutôt à sa vanité; il le reçut avec une joie puérile. Des honneurs plus éclatants l'attendaient à la cour. Il trouva la route illuminée sur son passage, deux lieues avant d'arriver à Pétersbourg; et il fut salué par toute l'artillerie des forts, comme l'eût été l'impératrice elle-même. A peine fut-il descendu dans son palais, que Catherine vint lui rendre visite, et le conduisit elle-même à la salle de bal, où la plus brillante réception attendait le vainqueur des Ottomans. Une fête religieuse fut célébrée dans la chapelle du palais. Tous les courtisans, selon l'usage, se présentèrent pour baiser la main de l'impératrice. Catherine, en voyant approcher Potemkin, se leva, et l'embrassa elle-même affectueusement. Tant d'honneurs laissaient néanmoins une peine secrète au fond du cœur de cet homme toujours insatiable, toujours ombrageux. Il crut s'apercevoir que le favori Momonoff, qu'il avait donné lui-même à l'impératrice, ne se courbait plus aussi profondément devant lui. Il demanda son éloignement immédiat : Catherine s'y refusa. Il insista : un second refus lui fit sentir que sa puissance avait des bornes. Il partit pour aller prendre le commandement de

son armée. Avide de gloire, il souffrait impatiemment de la partager avec le maréchal Romanzoff, qui commandait un autre corps : il força ce vieux guerrier à demander lui-même sa retraite. Il put alors réclamer seul l'honneur des succès qu'il obtint dans la Moldavie et la Bessarabie : ils furent couronnés par la prise de Bender. La perte de cette place fit une telle impression sur le divan, que la Porte se montra disposée à accepter la paix à toutes conditions. Des négociations furent ouvertes : mais elles traînaient en longueur; et Potemkin, pour charmer son inaction, avait fait de son quartier général une cour brillante et voluptueuse qui ressemblait à celle d'un monarque d'Asie. Pendant qu'il se livrait aux plaisirs, Suwarow, qui ne les connaissait pas, emportait Ismaïl après l'assaut le plus terrible. Les plénipotentiaires turcs renouvelèrent leurs propositions aux conférences de Iassy. Potemkin se rendit lui-même dans cette ville : il n'y venait cependant qu'avec l'intention secrète de mettre obstacle à la paix, quoique l'impératrice la voulût sincèrement elle-même. Ses finances épuisées lui en imposaient la nécessité. Mais le vainqueur des Ottomans aspirait à célébrer son dernier triomphe dans leur capitale même. Il combattit, avec sa véhémence ordinaire, toutes les objections du ministère, qui lui étaient transmises par l'impératrice. Bientôt sa correspondance avec cette princesse prit un caractère d'aigreur et d'audace qui dépassait toutes les bornes. C'était pour lui un moyen de satisfaire son animosité contre le nouveau favori Platon Zouboff, pour qui sa haine était d'autant plus vive qu'il n'avait en rien contribué à son choix. L'irritation s'accrut, de part et d'autre, à un tel point, que Potemkin crut que sa présence à la cour pouvait seule décider la victoire en sa faveur. Il y reparut avec un front assuré; et l'accueil brillant que lui fit l'impératrice, put accroître sa présomption. Mais l'œil exercé des courtisans entrevit, dans l'affectation même des nouveaux honneurs prodigués à un homme trop puissant pour n'être point redoutable, des symptômes d'une disgrâce prochaine. De son côté, Potemkin se montrait non moins savant dans l'art de dissimuler. L'air d'assurance et de supériorité qu'il sut conserver, imposait à ses ennemis mêmes. Il donna des fêtes, qui surpassèrent toutes celles où l'impératrice s'était plu à déployer sa magnificence. Son palais, dit le palais de *Tauride,* depuis que lui-même avait été surnommé *le Taurique,* offrait la réunion de toutes les merveilles de l'univers. Mais, pendant qu'il s'abandonnait à ces frivoles jouissances, d'autres noms venaient occuper la renommée. L'impératrice avait envoyé des pouvoirs secrets au prince Repnin, soit pour continuer la guerre, soit pour conclure la paix : celui-ci en fit le plus brillant usage; il remporta sur les Turcs une victoire décisive, et leur dicta les conditions d'un traité, dont il signa les préliminaires avant que Potemkin en eût connaissance. Dès que le généralissime fut informé des triomphes de ce nouveau rival, il quitta précipitamment la capitale, pour aller se remontrer à ses troupes. C'est ce qu'attendaient ses adversaires et l'impératrice elle-même, fatiguée de l'arrogance d'un homme qui ne voulait plus reconnaître d'autres lois que ses caprices. On assure qu'elle avait chargé quelques seigneurs de sa cour de signifier à Potemkin l'ordre de s'éloigner de Pétersbourg, et que tous l'avaient supplié de les dispenser d'un si dangereux message. Arrivé à Iassy, avec la rapidité de la foudre, Potemkin fait paraître le prince Repnin en sa présence : il l'accable de reproches, d'outrages, pour avoir osé faire la guerre et la paix sans son aveu, et se promet de renverser son ouvrage. Mais déjà était arrivé l'instant où tout allait finir pour lui sur la terre : par des motifs qui sont restés inconnus, il se met en route pour Nicolaïef. Au bout de quelques heures de marche, il se sent hors d'état de soutenir le mouvement de la voiture : on l'en descend, et on le couche sur un tapis, au pied d'un arbre. Il peut à peine serrer la main de la comtesse Branitzka, sa nièce, et il expire entre ses bras (15 octobre 1791). Son corps fut transporté et inhumé à Kerson, ville qui lui devait sa fondation. L'impératrice ordonna qu'il lui fût érigé un mausolée magnifique. Elle fit éclater la plus vive douleur.

POTENZANO (François), poëte, peintre et graveur, né vers le milieu du 16e siècle à Palerme, visita successivement Naples, Rome et une partie de l'Espagne, devint membre de l'académie de peinture de Florence, fut décoré de la couronne poétique par le vice-roi de Naples, M. A. Colonna, et mourut dans sa patrie en 1599. Outre des peintures et des estampes très-estimées, on a de lui un recueil d'épitaphes et diverses poésies siciliennes, Naples, 1582, in-12, et un poëme posthume, *la Destruttione di Gerusalemme,* en VIII chants, ibid., 1660, in-8o.

POTERAT (le marquis de), l'un des agents secrets les plus habiles de la diplomatie française pendant la révolution, naquit, vers 1740, d'une famille ancienne, mais sans fortune. Doué d'un esprit fin et délié, il se jeta dès sa jeunesse dans des intrigues politiques, et fut pour cela, vers 1782, enfermé à la Bastille, d'où il ne sortit qu'en 1789, lorsque cette forteresse tomba au pouvoir de la révolution. Après avoir ainsi recouvré la liberté, il embrassa avec ardeur, comme on devait s'y attendre, la cause de la révolution; mais, voulant dès lors rentrer dans la carrière secrète de la politique, il garda le silence et ne concourut au triomphe de la démocratie que par des moyens cachés, et en remplissant des missions dans l'étranger, de la part des différents gouvernements qui se succédèrent en France avec tant de rapidité. Il fit d'abord plusieurs voyages à Vienne et à Berlin en 1790 et 1791, et se lia particulièrement avec Thugut. En septembre 1792, il fut envoyé au duc de Brunswick, et eut avec lui plusieurs conférences. Lorsque le comité de salut public commença ses négociations avec l'Autriche, Poterat fit, ainsi que Montgaillard, plusieurs voyages à Bruxelles; et dans l'année suivante il se rendit encore à Vienne pour y arranger définitivement l'évacuation des Pays-Bas. On voit au tome V des *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État,* qu'il fut même chargé de faire des ouvertures de paix, que l'Angleterre parvint à écarter. On y voit encore qu'en 1798 le Directoire chargea secrètement le marquis de Poterat de révolutionner le Brisgaw, ce dont l'Autriche se plaignit amèrement. Revenu à Paris après le 18 brumaire, il n'y fut pas aussi bien traité par le gouvernement consulaire, et vécut longtemps dans le besoin. Il fut même arrêté et emprisonné au Temple en

1803, sans que l'on puisse en comprendre la cause, si ce n'est qu'il y joua le même rôle que Montgaillard. Rendu à la liberté au bout de quelques mois, il mourut en 1808. Le marquis de Poterat a composé et publié, sans y mettre son nom, beaucoup de brochures et de mémoires politiques qu'il serait difficile d'indiquer. Le seul de ses écrits que nous puissions mentionner a été attribué par erreur à un autre marquis DE POTERAT, capitaine de vaisseau, qui en a publié plusieurs autres. Il est intitulé : *Observations politiques et morales de finances et de commerce,* ou *Examen d'un ouvrage de M. R.* (Rillet), *de Genève, sur l'emprunt et l'impôt,* Lausanne, 1780, in-8°.

POTHIER (ROBERT-JOSEPH), l'un des plus célèbres jurisconsultes français, né à Orléans le 9 janvier 1699, s'aperçut de bonne heure que sa vocation était l'étude du droit, et s'y dévoua tout entier. Reçu conseiller au Châtelet de sa ville natale, il y devint plus tard conseiller au présidial, et n'eut point l'ambition de s'élever plus haut; mais la chaire de droit français de l'université étant devenue vacante, il y fut appelé par d'Aguesseau. Il accepta ces nouvelles fonctions comme un moyen d'être utile par l'enseignement d'une science qu'il aimait, et il offrit d'en partager les émoluments avec Guyot, l'un de ses compétiteurs, qui refusa. Pour apprécier dignement Pothier, il faut le considérer comme jurisconsulte, comme professeur, comme magistrat et comme homme privé. Sous ce dernier rapport, il réunit toutes les vertus : désintéressement, modestie, pureté de mœurs, charité inépuisable, piété sincère et vive. Comme professeur, on doit louer en lui ce zèle avec lequel il encourageait ses élèves, tantôt par des secours pécuniaires, tantôt par des récompenses honorifiques propres à exciter leur émulation, et toujours par une infatigable complaisance. Il avait fondé dans sa maison des conférences particulières où venait se former toute la jeunesse des écoles, de la magistrature et du barreau. Magistrat, il présida souvent les audiences en l'absence des chefs de sa compagnie, dont il était le doyen et l'oracle. Une intégrité parfaite, un coup d'œil sûr, une fermeté de caractère inébranlable, n'étaient pas ses seules qualités; il montrait surtout une patience dans les affaires les plus minutieuses qu'on ne peut trop admirer, lorsqu'on songe qu'un esprit comme le sien était naturellement porté à donner la préférence à la théorie sur la pratique et au développement des doctrines sur les difficultés sans nombre de leur application. Il poussa même plus loin l'amour du bien public : son cabinet était devenu une sorte de tribunal privé d'où sortaient une foule de décisions respectées. Mais c'est comme jurisconsulte principalement qu'il a rendu des services impérissables, et ses principaux titres de gloire sont ses écrits. Au premier rang il faut placer son grand ouvrage des *Pandectes.* Il avait senti de bonne heure combien il était déplorable que l'étude du droit romain, si nécessaire même pour la connaissance des lois françaises, fût entravée par le désordre et la confusion qui règnent dans le recueil le plus important dû à Justinien. Il conçut le projet de rétablir dans un meilleur ordre ces précieux monuments de la sagesse romaine, fut secondé par d'Aguesseau, et, après un travail continu de 12 années, fit paraître en 1748, le premier vol. in-fol. des *Pandectes justiniennes, rédigées dans un nouvel ordre.* Les deux autres volumes furent publiés en 1749 et 1752. Ce qu'on a produit de savant et d'utile sur la jurisprudence de l'ancienne Rome est si heureusement réuni dans l'ouvrage de Pothier, que la perte de tous les écrits antérieurs sur cette matière serait presque réparée par la seule conservation de ce vaste dépôt des connaissances législatives. Tant de travaux sur le droit romain n'empêchèrent pas l'infatigable jurisconsulte d'approfondir le droit coutumier français : c'est ce qu'attestent son introduction aux divers titres de la *Coutume d'Orléans* et les commentaires qui en accompagnent les articles, ainsi que son *Traité des obligations* et tous ceux sur les *Contrats.* Un caractère distinctif de ces ouvrages, et qui place leur auteur au-dessus de tous les juristes qui l'ont précédé, c'est un amour dominant du bon et du juste, une connaissance approfondie des lois divines et naturelles, et une habitude constante d'en faire dériver toute législation. Aussi, comme ils sont moins le recueil de ce que les lois offrent de positif que le développement des conséquences nécessaires qui découlent des notions du juste et de l'injuste, ils devaient être et sont devenus la source de la nouvelle législation donnée à la France. Presque toujours ses expressions elles-mêmes ont été conservées par les rédacteurs du *Code civil,* surtout dans la matière des *Obligations* et des *Contrats,* la partie de ce code sans contredit la mieux faite. Ses écrits, après avoir servi si efficacement à recomposer les lois françaises, en sont restés le meilleur commentaire. Pothier mourut en 1772, et les regrets de ses concitoyens, ceux de l'Europe entière le suivirent au tombeau. Nous citerons de lui : *Pandectæ justinianeæ in novum ordinem digestæ,* Paris et Chartres, 1748-49-52, 3 vol. in-fol.; Lyon, 1782, 3 vol. in-fol.; Paris, 1818-21, 3 vol. in-fol. On a de ce grand ouvrage une traduction française, avec texte en regard, par Bréard-Neuville, revue et corrigée par M. Moreau de Montalin, avocat; *Coutumes d'Orléans,* avec des notes, 1760, 3 vol. in-12; 1762, in-4°; *Traité des obligations,* Orléans, 1761, 2 vol. in-12; et avec des augmentations, 1764, 2 vol. in-12; réimprimé avec ses autres traités de droit français, Orléans, 1781, 4 vol. in-4°, par J. M. Rouzeau-Montaut, sous ce titre : *Traité sur différentes matières de droit civil appliquées à l'usage du barreau et de la jurisprudence française.* Tous les ouvrages de Pothier, à l'exception de ses *Pandectes,* se trouvent réunis dans l'édition de Siffrein, Paris, 1821-1823, 17 vol. in-8°, et dans celle de 1826, qui a pour titre : *Œuvres de Pothier, revues sur les anciennes éditions, classées dans l'ordre des matières du Code civil, précédées d'une dissertation sur sa vie et ses écrits, et suivies d'une table de concordance,* par MM. Rogron et Firbach.

POTHIER (REMI), curé de Bétheniville et chanoine de l'église de Laon, né à Reims en 1727, mort dans la même ville le 23 juin 1812, se fit connaître par des idées bizarres, un caractère opiniâtre, un amour effréné de la dispute et une bonne opinion de lui-même qui se conçoit à peine. On pourra juger quel homme c'était que le curé Pothier, lorsqu'on saura que, selon lui, saint Jean a prédit tout ce qui est arrivé et ce qui doit arriver à l'Église depuis Jésus-Christ jusqu'au règne de

l'Antechrist, lequel n'est pas éloigné, puisque Bonaparte en est le précurseur. Parmi ses écrits, nous ne citerons que son *Explication sur l'Apocalypse*, dont il fit paraître le plan en 1773, et dont il donna successivement plusieurs éditions à Douai, à Liége, à Augsbourg. Ce pitoyable ouvrage fut condamné à être brûlé et lacéré par la main du bourreau sur le réquisitoire de l'avocat général Séguier, qui, par une singulière contradiction, le qualifia le chef-d'œuvre de l'extravagance humaine, et le représenta comme capable d'ébranler le esmpires.

POTHIN (Saint), évêque de Lyon, né vers la fin du 1er siècle, prêcha l'Évangile dans les Gaules sous le règne des empereurs Antonin et Marc-Aurèle. Il était presque nonagénaire et gouvernait l'église de Lyon, lorsqu'il fut traîné par de vils délateurs devant le gouverneur de la Lyonnaise orientale, ainsi qu'un grand nombre d'autres chrétiens. Son âge et ses vertus ne purent lui faire trouver grâce devant son juge; il fut condamné à la torture et expira deux jours après. Eusèbe a détaillé le supplice de ce saint prélat et de 45 autres chrétiens dans son *Histoire de l'Église*. La fête de ces martyrs est fixée au 2 juin.

POTIER DE LA GERMONDAYE, né à Dinan, et mort, en 1797, à Rennes, où il avait rempli les fonctions de substitut du procureur général au parlement de Bretagne, est connu par quelques ouvrages estimés sur le droit coutumier de cette province. Ce sont : *Introduction au gouvernement des paroisses suivant la jurisprudence du parlement de Bretagne*, Rennes, 1771, in-12; Saint-Malo et Rennes, 1777, in-12; Rennes, 1788, in-12; *Recueil des arrêts de règlement du parlement de Bretagne, concernant les paroisses*, Rennes, 1777, 2 vol. in-8°; *Recueil d'arrêts sur plusieurs questions de droit et de coutumes, matières criminelles, bénéficiales et de gruerie*, Rennes, 1775, in-12.

POTIER DES LAURIÈRES (Laurent), curé de Périgné, né au Mans, adressa au ministre de l'intérieur, au sénat, à l'Institut, etc., un ouvrage bizarre, pour lequel il réclamait 150,000 francs de récompense, intitulé : *Nouvelle découverte qui embrasse toute la géométrie et qui va reculer les bornes de l'esprit humain*, ou *Identité géométrique du cercle et du carré*, etc., 1804, in-8°. Comme on voit, il croyait avoir trouvé la solution impossible du problème de la quadrature du cercle, mais de telles prétentions eurent peu de succès auprès des autorités et du public, et Potier des Laurières est aujourd'hui complétement oublié, ainsi que ses découvertes et tout ce qu'il a publié, savoir : *Nouvelle découverte sur le mouvement continuel des mers, sur la pureté de leurs eaux, sur le retard des marées*, etc., 1798, in-8°; *Nouvelle découverte*, ou *l'Identité géométrique du cercle et du carré, quadrature du cercle*, etc., Paris, 1804, in-8°; *Nouvelle découverte sur le flux et le reflux des mers*, Paris, 1806, in-8°. Potier des Laurières mourut vers 1810.

POTIER (Charles), célèbre acteur comique, né à Paris en 1775, d'une famille de robe, fut destiné d'abord à l'état militaire; mais à sa sortie des écoles, ses parents ruinés par la révolution n'ayant pu lui donner un état, il subit la loi de la réquisition, et fut enrôlé dans un bataillon d'où il sortit vers la fin de la Terreur, à l'âge de 19 ans. De retour à Paris et entraîné vers la scène par un penchant irrésistible, il débuta successivement sur plusieurs théâtres secondaires; mais ce fut en province que son talent prit le plus grand essor. Rappelé à Paris en 1809, il y débuta au théâtre des Variétés, et, par la manière originale dont il remplit les rôles qui lui furent confiés, mérita l'accueil le plus flatteur. Quelques discussions d'intérêt avec les administrateurs des Variétés le décidèrent à passer, en 1817, à la Porte-Saint-Martin; mais il revint en 1824 au théâtre qu'il avait soutenu si longtemps, et il y fut accueilli en véritable enfant gâté. Il y joua pour la dernière fois le 11 avril 1827, et fit ses adieux au public en chantant avec beaucoup d'émotion un couplet qui fut très-applaudi. Cependant il reparut au mois d'avril 1828 sur le théâtre des Nouveautés; mais l'âge et les infirmités l'obligèrent bientôt à une retraite définitive. Potier mourut à Paris en 1838. On peut sans exagération le mettre au rang des plus habiles et des plus grands acteurs comiques de son époque.

POTIER DE BLANCMESNIL (Nicolas), président au parlement de Paris, né dans cette ville en 1541, se distingua par sa fidélité à Henri IV. Persécuté pendant les troubles de la Ligue, il était même sur le point de perdre la vie, lorsque Mayenne, qui conservait pour ce magistrat une vénération qu'on ne pouvait refuser à ses vertus, vint l'arracher au supplice. Potier alors, s'étant jeté aux pieds du duc, lui dit : « Monseigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait, c'est de me permettre de me retirer auprès de mon légitime souverain : je vous reconnaîtrai toute ma vie comme mon bienfaiteur; mais je ne puis vous servir comme mon maître. » Le duc, touché de sa noble franchise, le releva, l'embrassa, et lui permit de se rendre auprès de Henri IV. Honoré de la confiance de son souverain, Potier lui donna dans la suite de nouvelles preuves de dévouement. La reine Marie de Médicis récompensa ses services en lui donnant le titre de son chancelier. Il mourut en 1635.

POTIER DE GESVRES (Louis), frère puîné du précédent, obtint, en 1567, une charge de secrétaire des finances, et, en 1578, celle de secrétaire du conseil. Henri III l'employa dans les affaires les plus importantes. Nommé secrétaire d'État en 1589, il contribua beaucoup à réconcilier son maître avec le roi de Navarre, et fut très-utile à Henri IV pendant tout le temps que durèrent les troubles de la Ligue. Potier fut un des magistrats désignés pour instruire le procès de Biron. Il mourut en 1630, dans un âge avancé.

POTIER DE NOVION (Nicolas), membre de l'Académie française, de la même famille que les précédents, né en 1618, fut d'abord conseiller au parlement, puis président en 1645, soutint les droits de sa compagnie contre la cour, joua un rôle dans les troubles de la Fronde, se réconcilia ensuite avec le cardinal Mazarin, et rendit un arrêt sanglant contre les ennemis du ministre. Il fut appelé, en 1678, à la première présidence du parlement; mais ayant abusé de son autorité, on le força de donner sa démission en 1689. Il mourut en 1697.

POTIER DE NOVION (André), petit-fils du précédent, remplaça de Mesmes dans la première présidence en 1723, donna sa démission en 1724, et mourut en

1751. On lui attribue, du moins en partie, le *Mémoire pour le parlement contre les ducs et pairs, présenté à Monseigneur le duc d'Orléans, régent.*

POTOÇKA (la comtesse Sophie) était fille d'un pauvre Grec habitant de Constantinople, et naquit, en 1768, à Jérusalem, où sa mère était allée en pèlerinage, accompagnée de sa fille aînée, mariée au prince Maurocordato, qui, ayant perdu un enfant qu'elle allaitait, fut la nourrice de la petite Sophie. La mère étant devenue veuve en 1784, et craignant qu'on ne lui enlevât pour le sérail du Grand Seigneur sa jeune fille, déjà fort belle, prit le parti de la mettre sous la protection de l'ambassade de France. Le comte de Choiseul-Gouffier se rendit sans peine à sa prière; il reçut la jeune personne dans son hôtel et en devint éperdument amoureux. Déjà marié, et ne pouvant, par d'autres motifs, la garder auprès de lui, il voulut la faire épouser par un Grec qui lui était dévoué. La jeune Sophie suivit cet homme à Jassy, puis à Kaminieck, où le vieux général de Witt, qui commandait la place, l'enleva et l'épousa. Mme de Witt vécut plusieurs années avec son mari, et elle en eut, en 1786, un fils qui fut le général de Witt, lequel, après avoir été gouverneur de Varsovie, puis commandant en Crimée, est mort depuis peu d'années. Dans un voyage qu'elle fit en France avec son époux, la comtesse de Witt fut présentée à la cour de Versailles, et elle y excita par son étonnante beauté une admiration générale. La reine Marie-Antoinette lui fit un accueil plein de bonté. Ne comprenant pas bien le français, et entendant sans cesse l'éloge de ses beaux yeux, la comtesse pensa que ces deux mots n'en formaient qu'un seul, et, ayant éprouvé un léger mal d'yeux, elle disait à ceux qui lui demandaient des nouvelles de sa santé : *J'ai mal aux beauxyeux.* S'étant ensuite rendue à Hambourg, où le comte Stanislas-Félix Potoçki se trouvait, elle lui inspira au premier aspect une passion tellement vive, qu'il alla voir le comte de Witt, et lui proposa une somme de 1,500,000 francs pour qu'il lui cédât sa femme. L'offre fut aussitôt acceptée, le divorce prononcé, et Mme de Witt épousa le comte Potocki, dont elle eut plusieurs enfants, et dont elle recueillit après sa mort une fortune de 3 millions de revenus. Il avait fait établir pour elle, et appelé de son nom, le superbe jardin de *Sophianoff*, que l'on comparait à celui de Versailles. Longtemps après, la beauté de cette femme la faisait encore remarquer, même dans les dernières années de sa vie. Elle est morte en 1822.

POTOÇKA (Claudine DZIALYNSKA), Polonaise célèbre par sa bienfaisance et son patriotisme, naquit en 1802, à Kurnik, près de Posen, de parents riches et distingués dans la noblesse. Venue fort jeune à Paris avec sa mère, elle y compléta son éducation. Réunissant, à la plus solide instruction, tous les arts d'agrément, elle excella surtout dans la danse, où sa taille, svelte et élancée, lui donnait une grande supériorité. Sans être jolie, sa figure avait tout le charme d'une expression vive et parfaitement bonne. Retournée dans sa patrie, elle y épousa, en 1824, le comte Bernard Potoçki, et vécut dans ses terres jusqu'à la révolution de 1830. Dès que cette révolution eut éclaté, on vit cette jeune femme lui offrir sa fortune; puis, oubliant la faiblesse et les habitudes de son sexe, accourir sur le champ de bataille, pour y panser les blessés, consoler les mourants. Et quand le fléau du choléra vint se réunir à celui de la guerre, elle se transporta dans les hôpitaux, passa les jours et les nuits aux chevets des malades, leur sacrifiant sa richesse et sa vie: car elle payait de sa bourse tous les médicaments qu'elle administrait de sa propre main, et dès lors sa santé s'affaiblissait de jour en jour. Quand la cause de l'indépendance fut perdue, la comtesse Claudine Potoçka retourna dans ses terres du duché de Posen, pour y réaliser une partie de sa fortune et emporter dans l'exil de quoi soulager encore les misères de ses compatriotes. Elle se réfugia d'abord en Saxe, puis en France, en Suisse, et partout où elle trouva des infortunes à secourir, toutes ses facultés, tous ses revenus leur furent prodigués. A Dresde, les malheureux qui avaient éprouvé ses bienfaits, se réunirent pour lui offrir un bracelet dont la reconnaissance formait la plus grande valeur. En 1833, cette excellente femme s'établit à Genève, où sa bienfaisance put s'exercer sur un plus grand nombre d'infortunés. Mais ses forces, encore plus que ses moyens pécuniaires, s'épuisèrent à la fin complétement. Atteinte depuis plusieurs années d'un anévrisme au cœur, elle mourut le 8 juin 1836. Mme Olympe Chodzko lui a consacré une brillante *Notice* dans la *Pologne historique, littéraire et monumentale.*

POTOÇKI (Venceslas), grand échanson de Cracovie, se distingua, dans le 17e siècle, par son talent pour la poésie polonaise. Il publia, en 1698, des vers sur les principales familles de Pologne, sur leurs armoiries et sur leurs origines. En 1696, il fit imprimer un poëme de la *Passion du Sauveur*, reproduit plusieurs fois, et qui est regardé comme un *livre d'or* en Pologne; tel est au moins le jugement qu'en porte Zaluski, dans la *Bibliothèque des Poëtes polonais.* Potocki s'était exercé dans sa jeunesse sur des sujets moins graves; et, après sa mort, on publia un Recueil de ses poésies facétieuses, dont le ton n'est pas toujours décent. On a aussi de lui une Traduction en vers polonais de l'*Argenis* de Braclai, publiée d'abord en 1697; et réimprimée plusieurs fois en Pologne et en Allemagne.

POTOÇKI (Stanislas-Félix, comte), né en 1750, d'une des plus illustres et des plus opulentes familles de la Pologne, embrassa le parti de la Saxe à l'époque des troubles qui désolèrent son pays; il s'exila ensuite volontairement dans la Gallicie, fit bâtir plusieurs villages dans les déserts de l'Ukraine, et s'occupa de la civilisation des habitants de cette contrée. Rappelé de son exil, il devint un moment l'idole du peuple; mais sa fidélité ayant été soupçonnée à la cour, il la quitta de nouveau, et alla chercher de l'emploi dans l'armée russe. Appuyé par Catherine II, Potoçki publia, en 1792, le fameux manifeste deTargowitz, auquel Stanislas-Auguste accéda, et le partage de la Pologne fut la suite de ce traité. Plusieurs écrivains prétendent que Potoçki fut trompé sur le résultat de ses démarches, qui n'avaient pour but que d'obtenir la protection de la Russie, et qu'il quitta l'armée russe avec le double regret de voir son pays opprimé et d'avoir combattu dans les rangs de ses oppresseurs. Quoi qu'il en soit, lors de

la révolution qui eut lieu à Varsovie en 1794, il fut déclaré traître à la patrie, condamné à mort et ses biens confisqués. Potoçki, retiré alors en Amérique, s'indigna d'un pareil jugement, et, se croyant quitte désormais envers ses compatriotes, il redemanda du service à l'impératrice de Russie, fut nommé lieutenant général, et revint jouir en Europe de tous les honneurs dont sa souveraine se plut à le combler. La belle Grecque qu'il épousa à Hambourg (*Voyez* POTOÇKA, comtesse Sophie), en 1795, était sa 3e femme, et il eut de tous ces mariages 17 enfants, de manière que son immense fortune fut extrêmement divisée. On raconte que sa première femme, dont le rang n'était point égal au sien, avait péri par un assassinat, à l'instigation des parents du comte, mécontents de cette mésalliance, qui blessait leur vanité. Ce meurtre fut accompagné de circonstances horribles, et la famille de la victime voulut en poursuivre les auteurs ; mais le comte arrêta tout par des sacrifices d'argent. Ce funeste événement a été mis sur la scène allemande, et l'on a dit que le comte Potoçki lui-même assista un jour, sans le savoir, à une représentation de ce terrible drame, qui fit sur lui une vive impression. Il mourut en 1805.

POTOÇKI (Wladimir), fils du précédent, né en 1789, combattit avec un grand dévouement pour la cause de l'indépendance polonaise, notamment dans la guerre de 1809 contre les Autrichiens, où il commandait un corps d'artillerie levé et entretenu à ses frais. Il mourut à Cracovie, le 8 avril 1812. Sa veuve lui fit sculpter à Rome, par le célèbre Thorwaldsen, une statue qui fut transportée en Pologne et placée dans l'église cathédrale de Cracovie. Lorsqu'on l'exhuma, plusieurs années après sa mort, pour le transférer dans ce monument, on s'aperçut, par la position du corps, et surtout par la crispation des membres, qu'il avait été enterré vivant, et qu'il avait dû faire des efforts aussi cruels qu'inutiles pour soulever son cercueil.

POTOÇKI (Ignace, comte), grand maréchal de Lithuanie, cousin de Stanislas-Félix, né en 1751, fut employé dans les affaires publiques, et montra des vues entièrement opposées à celles de son parent. Nommé membre de la commission de l'instruction publique, il introduisit un nouveau mode d'enseignement dans les colléges, traduisit lui-même la *Logique* de Condillac, et entretint à ses dépens, plusieurs savants qu'il fit voyager. Lors de l'envahissement de la Pologne, Potoçki, s'étant toujours montré en opposition avec le cabinet russe, fut persécuté, privé de ses dignités, de ses biens, et alla se réfugier en Saxe. La victoire remportée par Kosciuzko à Praclawice affranchit un instant la Pologne du joug des Russes. Potoçki revint dans sa patrie, fut chargé d'organiser un gouvernement à Varsovie et se conserva le ministère des affaires étrangères. Mais ce triomphe fut de courte durée : fait prisonnier par les Russes à la prise de Varsovie, il fut traîné en Russie et détenu dans la forteresse de Schlusselbourg jusqu'à la mort de l'impératrice Catherine II. Libre alors de se retirer en Gallicie, il y vécut dans la retraite, fut arrêté de nouveau en 1798, souffrit encore quelques mois de détention à Cracovie, et obtint l'autorisation de retourner dans ses terres, où il mourut en 1809.

POTOÇKI (Jean, comte), historien polonais, membre de l'Académie des sciences de Varsovie et de plusieurs sociétés savantes de l'Europe, a fait partie, en 1805, de la grande ambassade russe à la Chine, et a rapporté de ce pays de nombreux matériaux historiques, qu'il s'occupait de coordonner lorsqu'il mit fin à ses jours à Pikow, en Ukraine, le 2 décembre 1815. Parmi les ouvrages qu'il a publiés on cite des *Recherches sur la Sarmatie;* une *Histoire primitive des peuples de la Russie;* enfin son *Voyage en Égypte.*

POTOÇKI (le comte Stanislas-Kotska), publiciste, littérateur et homme d'État, né en 1757 à Varsovie, de l'illustre famille de ce nom, se consacra de bonne heure à la carrière publique. Élu nonce dans les diètes de 1776, 1786 et 1788, il y déploya des vues aussi sages que généreuses et patriotiques, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'établissement de la fameuse constitution du 3 mai, qui, plus opportune, eût rendu à l'État toute sa splendeur et sa force. Lorsque, après le dernier partage de la Pologne, Kosciuzko tenta de rétablir l'indépendance nationale, le comte Potoçki, qui, sous un prétexte de santé, s'était rendu à Carlsbad, y fut arrêté par ordre du gouvernement autrichien et envoyé au fort de Josephstadt, où, pendant 8 mois que dura sa captivité, il eut du moins la consolation de voir à ses côtés un fils digne de tout son amour. Écarté depuis des emplois publics, il voulut servir encore son pays, et il en trouva le moyen en consacrant son savoir et ses riches revenus à faire fleurir les arts, les sciences et les lettres. Ces soins l'occupèrent tout entier jusqu'à ce que, Varsovie ayant été érigé en duché, il fut appelé aux dignités de sénateur palatin et de chef du conseil d'État et des ministres. Celle de ministre des cultes et de l'instruction lui ayant été conférée plus tard par l'empereur, il se montra digne du choix dont il avait été l'objet par le zèle qu'il mit à s'acquitter des fonctions qui lui étaient dévolues. Il fut nommé en 1818 président du sénat, et mourut en 1821, laissant d'honorables monuments d'une vie utile et dignement remplie. Il avait formé dans son habitation de Villanow, près de Varsovie, une magnifique collection de tableaux, de vases étrusques, d'estampes, etc. Outre un assez grand nombre d'opuscules académiques, tels que l'*Éloge d'Ignace Krasicki*, le comte Potoçki a publié une traduction polonaise de Winckelman, précédée d'un *Discours sur l'art chez les anciens,* en forme d'introduction. Nous citerons encore son ouvrage : *De l'éloquence et du style,* en 4 vol.; un roman satirique intitulé : *Voyage à Ciemnogrode,* en 4 vol. ; et les *Éloges de quelques grands hommes contemporains et des braves Polonais tués à la bataille de Raszyn en* 1809. Tous ces ouvrages sont en polonais, ainsi que plusieurs autres laissés manuscrits par l'illustre auteur : ces derniers ont pour objet l'instruction publique, l'examen de hautes questions de discipline ecclésiastique ou de politique.

POTON DE XAINTRAILLES. *Voyez* **XAINTRAILLES.**

POTT (Jean-Henri), chimiste, né en 1692, à Halberstadt, renonça aux études théologiques pour se livrer à la médecine, fut reçu docteur en 1716, et après avoir pratiqué dans sa ville natale, puis à Halle, il se rendit à

Berlin, où il mourut en 1777, professeur de chimie et directeur des pharmacies royales. Des querelles qu'il avait eues avec plusieurs membres de l'académie de Berlin, où il avait été admis vers 1720, le déterminèrent à s'en retirer vers la fin de sa vie. C'est à lui que la Prusse dut la découverte d'une terre, aux environs de Berlin, propre à faire la pâte des porcelaines; il a également amélioré plusieurs procédés de chimie, tels que celui jusqu'alors usité pour rectifier l'éther sulfurique. Outre un grand nombre d'observations dans les *Miscellanea berolinensia*, ainsi que dans la *Bibliotheca dissertationum* de Halle, on a de lui, en latin et en allemand, plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Exercitat. chymicæ, de sulphuribus metallorum, de auri pigmento, de salut. corporum particulari*, etc., 1738, in-4°; *Observ. et animadversionum chymicarum.... collectio prima*, 1739; *secunda*, 1741, in-4°; *Animadversiones physico-chemicæ circa varias hypotheses et experimenta Elleri*, 1756, in-4°.

POTT (Percival), chirurgien, membre de la Société royale de Londres, né dans cette ville en 1713, mort en 1788, possédait des connaissances très-étendues et très-variées. Comme praticien, il est un de ceux dont s'honore le plus l'Angleterre; et il a opéré dans la chirurgie anglaise une révolution qui le place au rang des bienfaiteurs de l'humanité. Il s'est également fait un nom honorable par ses travaux dans la littérature médicale. Nous citerons de lui : *Mémoire sur les tumeurs qui remplissent les os*, 1741; *Traité des hernies*, in-8°, 1756 et 1763; *Mémoire sur une espèce particulière de hernie dans les enfants nouveau-nés, qui se présente quelquefois dans les adultes*, 1756, in-8°; *Observations sur la fistule lacrymale*, 1758, in-8°; *Observations sur les blessures et les contusions de la tête*, 1760 et 1768, in-8°; *Remarques pratiques sur l'hydrocèle*, 1762; *Remarques sur la fistule à l'anus*, 1765; *Méthode pour guérir l'hydrocèle à l'aide d'un séton*, 1772; *Observations sur la cataracte, le polype du nez, le cancer du scrotum et sur différentes espèces de hernies; Remarques sur une sorte de paralysie des extrémités inférieures*, 1779. Tous ces ouvrages, publiés en un vol. in-4°, ont été réimprimés, en 1790, 3 vol. in-8°. Ses *OEuvres chirurgicales* ont été traduites en français, Paris, 1777 et 1792, 5 vol. in-8°.

POTTER (Paul), peintre hollandais, né à Enkhuysen, en 1625, descendait, par sa grand'mère, de la famille d'Egmont. Son père, nommé Pierre, cultivait la peinture avec un talent médiocre; et il serait resté inconnu, s'il n'avait eu son fils pour élève. Le jeune Potter, au sortir de l'enfance, manifesta les plus rares dispositions; et, à peine âgé de 15 ans, il était déjà compté parmi les plus grands maîtres de sa nation. On connait plusieurs tableaux exécutés par lui, à cette époque, qui figurent parmi les chefs-d'œuvre du genre. Désirant se livrer à ses travaux avec une plus grande liberté, il quitta la maison paternelle, vint s'établir à la Haye, et prit un logement auprès de l'architecte Balkanende, avec lequel il ne tarda pas à se lier. Il devint amoureux de la fille aînée de son nouvel ami, et la lui demanda en mariage. Celui-ci, qui n'appréciait pas tout le mérite du jeune peintre, rejeta sa demande, en lui disant que *celui qui ne savait peindre que des bêtes et non des hommes, n'était pas digne de la fille d'un architecte.* Mais toute la ville se déclara pour Potter; et Balkenende, sentant enfin ou feignant de sentir tout ce que valait le peintre, lui donna sa fille, en 1650. Depuis cette union, les deux artistes se firent mutuellement valoir, et se procurèrent de nombreux travaux. Bientôt Paul Potter ne put suffire à tout ce qui lui était demandé. C'est à cette époque qu'il exécuta, pour la princesse douairière de Zolms, son célèbre tableau connu sous le nom de la *Vache qui pisse.* Ce tableau, rebuté d'abord par la princesse comme présentant un sujet trop ignoble, ne tarda pas d'être apprécié par les vrais amateurs : après avoir fait dans ces derniers temps, un des plus beaux ornements de la galerie de la Malmaison, il est passé en Russie, ayant été acquis par l'empereur Alexandre avec le reste de cette précieuse collection. Malgré la douceur du caractère de Potter, des envieux le forcèrent de quitter la Haye, pour aller habiter Amsterdam. Le bourgmestre de cette ville, nommé Tulp, qui l'y avait attiré, lui retint tous les tableaux qu'il ferait, et se forma, de cette manière, une collection considérable et des plus précieuses. Toujours assidu au travail, la nuit même ne pouvait l'en détourner; et, lorsqu'il avait quitté ses pinceaux, il se mettait à graver (à la lumière) des eaux-fortes, d'après les études dont il s'était servi pour peindre. La seule distraction qu'il se permît était la promenade; et encore la faisait-il tourner au profit de son art. Il portait sans cesse avec lui un livre de croquis, et dessinait tout ce qui le frappait, arbres, animaux, plantes, points de vue. Un travail aussi opiniâtre finit par altérer sa santé; et il succomba, le 15 janvier 1654.

POTTER (Jean), savant antiquaire, né à Wakefield, dans le comté d'Yorck, en 1674, devint en 1706 chapelain de la reine Anne; deux ans après fut pourvu de la chaire de théologie au collége de Christ à Oxford, monta en 1715 sur le siége d'Oxford, et en 1737 sur celui de Cantorbery, et mourut à Lambeth en 1747. Ses principaux ouvrages sont une édition de l'*Alexandre* de Lycophrone, Oxford, 1697 et 1702, in-fol; *Archæologia græca*, 1698-99, 2 vol. in-8° en anglais : cet ouvrage avait eu au moins 13 éditions jusqu'à celle de 1813; *S. Clem. Alexandrini opera omnia quæ extant*, grec et latin, 1715, 2 vol. in-fol.; *The theological Works*, 1753, 3 vol. in-8°.

POTTER (Robert), helléniste et poëte anglais, né en 1721, mort le 9 août 1804, se fit d'abord connaître par plusieurs petits poëmes qu'il publia en 1774, en un vol. in-8°. Il donna, en 1777, la *traduction* d'Eschyle, 2 vol. in-8°; celle d'Euripide, 1781, 2 vol. in-8°, réimprimés à Oxford en 1814; et enfin celle de Sophocle, 1788. Ces traductions sont très-estimées. On a encore de Potter un *Examen de quelques passages des Vies des poëtes par le docteur Johnson*, 1783, in-4°, et une traduction de l'*Oracle concernant Babylone* et du *Chant triomphal d'Isaïe*, chap. 13 et 14, 1785, in-4°.

POUCHARD (Julien), littérateur, né en 1650 près de Domfront, était très-habile dans la connaissance de l'hébreu et des langues anciennes. Reçu à l'Académie des inscriptions en 1701, il fit partie de la commission chargée de la rédaction du *Journal des savants*, fut professeur de grec au collége royal en 1704, et mourut

le 12 décembre 1705. Il a laissé en manuscrit *Histoire universelle depuis la création du monde jusqu'à la mort de Cléopâtre*. L'*Éloge* de Pouchard, par l'abbé Tallemant, se trouve dans le *Recueil de l'Académie*, tome 1er; le *Journal des savants* (avril 1706) en contient un autre.

POUCHET (Louis-Ézéchiel), négociant de Rouen, distingué par son esprit inventif et par les améliorations qu'il a introduites dans différentes branches de l'industrie manufacturière, naquit à Gruchet, près de Bolbec, d'une famille de fabricants-cultivateurs, qui professaient la religion protestante. Destiné de bonne heure au commerce, il voyagea en Espagne, en Italie, et surtout en Angleterre, où il ne négligea rien pour découvrir les procédés qui ont élevé à un si haut point de prospérité les manufactures de cette contrée. Personne ne contribua plus que lui à faire prévaloir en France le système de la filature du coton à la mécanique; et c'est sur les modèles observés par lui à Manchester, que fut perfectionné l'établissement de la filature de Louviers. Il parvint à diviser les machines d'Arkwright, en petits *filoirs* mis en mouvement par une seule manivelle, qui n'exigeaient que deux heures d'apprentissage et qui n'occupaient pas plus de place qu'un rouet ordinaire : l'usage en fut adopté dans la maison de reclusion de Rouen; et ce seul changement tripla le produit du travail des détenus. Pouchet, par ses écrits et ses inventions, contribua beaucoup à la mise en activité du système décimal des nouveaux poids et mesures; et bien que tous ses projets n'aient pas été adoptés, ils prouvent un esprit éminemment juste et ingénieux. Il n'est aucun de ses ouvrages qui ne puisse être consulté avec fruit, et où l'on ne trouve des faits curieux ou des observations importantes, que l'on chercherait en vain dans les livres plus volumineux publiés depuis sur les mêmes matières. Ses travaux lui valurent plus d'une fois les récompenses du gouvernement : outre une indemnité de 3,000 francs qu'il reçût, le 24 prairial an III (1795), du bureau consultatif des arts et métiers, il en obtint, en 1802, une médaille d'or; une deuxième lui fut accordée, en 1805, par le premier consul, qui l'admit à sa table; et, la même année, il fut breveté pour avoir perfectionné les machines à filer le coton. Après une longue et douloureuse maladie, Pouchet mourut à Rouen, le 30 mai 1809 : il était de la Société d'émulation de cette ville. Indépendamment du *Projet* d'un *Journal universel de commerce*, on connaît de lui : *Clef de la langue espagnole*, 1786, in-fol. en 3 feuilles; *Traité sur la fabrication des étoffes*, Rouen, 1788, in-8°; *Tableau de la durée de l'année; Échelles graphiques des nouveaux poids, mesures et monnaies* de France, comparées avec celles des pays les plus commerçants de l'Europe, 1793, in-8°.

POUGATSCHEW ou **PUGATSCHEFF** (Yemelka), l'un des imposteurs qui se donnèrent pour l'infortuné Pierre III, empereur de Russie, était un simple Cosaque, né en 1726, à Simoréisk, sur le Don. Il servit contre les Prussiens, dans la guerre de sept ans, et fit ensuite quelques campagnes contre les Turcs. Chargé un jour de remettre une dépêche à un général, qui, dans ce moment, était entouré de son état-major, tous ces officiers se récrièrent à la fois sur l'extrême ressemblance du Cosaque avec le défunt empereur. Ce fut assez de ce simple mot pour faire concevoir à Pougatscheff les projets les plus téméraires. Il déserta, et se réfugia en Pologne. Des ermites professant la religion grecque, lui accordèrent asile. Il sut mettre à profit le séjour qu'il fit parmi eux, pour se procurer la connaissance des faits qu'il ignorait, et dont il sentait avoir besoin d'être bien instruit pour se préparer au rôle qu'il allait jouer. Sa résolution prise, il passa dans la Petite-Russie, erra quelque temps dans les campagnes, et se fit bientôt un assez grand nombre de partisans parmi les Cosaques, en déclarant qu'il était l'époux de l'impératrice Catherine, et en racontant la manière miraculeuse dont il s'était soustrait à la mort et à ses geôliers. Quand sa troupe fut assez grossie, il se mit en campagne (septembre 1773), et s'empara brusquement de quelques forteresses, dans le gouvernement d'Orenbourg. Ses succès furent si rapides, et la cour de Russie traita d'abord cette révolte avec tant de mépris, que le faux Pierre III aurait pu espérer un instant de se faire ouvrir les portes de Moscou. Tous les esclaves l'y attendaient impatiemment pour se ranger sous ses drapeaux. Il était impossible alors de calculer quelles pourraient être les suites d'une entreprise commencée sous d'aussi favorables auspices. Mais Pougatscheff manqua, par son indécision, la conquête de l'ancienne capitale de l'empire; et il ne tarda pas à sentir que c'était une faute qu'il ne réparerait jamais. Le comte Panin eut le temps de rassembler des troupes; et, malgré la vive résistance que lui opposèrent quelquefois les rebelles, il parvint à les rejeter au delà de l'Oural. Cent mille roubles furent promis à qui livrerait leur chef mort ou vif. Cette récompense séduisit les compagnons les plus affidés de Pougatscheff, fatigués déjà de tous les maux qu'ils enduraient à sa suite, et de la dureté de son commandement. Ils se saisirent de lui, et le remirent au gouverneur de la forteresse de Jaïck. Il fut aussitôt conduit à Moscou, dans une cage de fer; et il y périt dans les supplices, le 10 janvier 1775. On ne reconnut plus en lui, dans ses derniers moments, le chef intrépide qui avait tant de fois bravé la mort dans les combats. Il se montra faible et pusillanime.

POUGENS (Marie-Charles-Joseph de), membre de l'Institut (Académie des inscriptions), né à Paris le 15 août 1755, passait pour être le fils du prince de Conti. Dès l'âge de 7 ans, on lui enseigna la musique; il étudia aussi de très-bonne heure l'art du dessin. Dans un séjour qu'il fit à Rome en 1776, il fut reçu de l'Académie italienne de peinture. Son morceau de réception, assez capital, a pour sujet *le Marchand d'esclaves*. Ce fut en mai 1777, et dans cette ville, qu'il conçut l'idée de son *Trésor des origines et dictionnaire grammatical raisonné de la langue française*, sur un plan semblable à celui de Samuel Johnson, et même plus étendu. Il en a publié le *Specimen*, 1819, in-4°. Les recherches qu'il fit au Vatican sur l'origine des langues sont immenses; malheureusement il fut arrêté dans sa carrière. Il eut la petite vérole, et en resta aveugle, ce qui ne l'empêcha pas toutefois de s'occuper encore de littérature. A la révolution, Pougens, qui avait 10,000 livres de rentes sur le grand-livre, perdit entièrement sa fortune. Après avoir traduit de l'allemand les *Voyages de Forster sur les rives du Rhin, en Angleterre*, etc., se trouvant réduit à une dé-

tresse absolue, il entreprit le commerce de la librairie sans associé, sans nulle assistance, et n'ayant d'autres fonds qu'un assignat de 10 francs; cependant il parvint, grâce à sa persévérance, à son activité, à élever une des premières maisons de commission de Paris, et une imprimerie. Il unit son sort à miss Sayer, et en 1808 ayant entièrement renoncé aux affaires, il vint habiter la vallée de Vauxbuins, près Soissons, où il vivait très-retiré, et où, malgré l'extrême médiocrité de sa fortune, il faisait encore du bien. Il y mourut le 19 décembre 1833. En 1799 l'Institut l'avait reçu au nombre de ses membres. On lui doit une foule d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Récréation de philosophie et de morale*, Yverdun, 1784, in-12; *la Religieuse de Nîmes*, 1792, drame dans le genre déclamatoire et mensonger à la mode à cette époque contre les couvents; *Vocabulaire de nouveaux privatifs français*, 1794, in-8°; *les quatre Ages*, in-18; *Contes du vieil Ermite de la vallée de Vauxbuins*, 1821, 3 vol. in-12; *Archéologie française, ou Vocabulaire de mots anciens tombés en désuétude*, 1821-1825, 2 vol. in-8°; *Lettres sur divers sujets de morale*, 1826, 2 vol. in-12. L'école philosophique a perdu dans Pougens un de ses plus anciens disciples.

POUGET (Bertrand du), cardinal légat, en Italie, du pape Jean XXII, et chef du parti guelfe, de 1319 à 1334, naquit en 1280, au château du Pouget, en Querci, d'une des plus anciennes familles de la province. Lorsque les papes, au commencement du 14e siècle, renoncèrent au séjour de Rome, pour s'établir en Provence, les fréquentes révolutions de l'État romain, l'audace des petits tyrans qui s'étaient partagé le territoire de l'Église, l'insubordination des nobles et la licence des bourgeois se réunissaient pour faire désirer au successeur de saint Pierre, d'acheter la paix et la sûreté au prix de son indépendance elle-même. Ce désordre s'était accru encore pendant le règne de Clément V. Mais Jean XXII, son successeur, profitant de ce qu'il ne courait aucun danger dans sa nouvelle résidence, se proposa de bonne heure de recouvrer tous les États d'Italie sur lesquels ses prédécesseurs avaient eu quelque droit; d'étendre même le patrimoine de l'Église en profitant, à cet effet, de l'attachement des Guelfes. Pour exécuter ce plan, il choisit dans sa famille, ou du moins parmi les compagnons de son enfance, un homme jeune encore, obscur, comme il l'avait été longtemps lui-même : c'était Bertrand du Pouget, doyen d'Issigeac en Périgord, qui fut pourvu d'un canonicat de l'église de Saint-Sauveur d'Aix en Provence. Peu de mois après sa propre élection, le pontife le décora, en 1316, de la pourpre romaine; le nomma évêque d'Ostie quelques mois plus tard, et l'envoya en Italie, en 1319, revêtu de la plénitude de la puissance pontificale, et chargé de diriger à son gré la guerre et la politique. Il lui donna une petite armée composée, pour la plus grande partie, d'habitants de Cahors, sa patrie, et des provinces voisines; enfin, il engagea un prince de France, qui fut ensuite roi, Philippe de Valois, à prendre les armes en sa faveur. Bertrand du Pouget porta ses premières attaques contre Mathieu Visconti, à cette époque, le plus puissant chef des Gibelins en Lombardie. Mais le prélat était un mauvais général; et Philippe de Valois n'entendait pas mieux que lui l'art de la guerre. Ce dernier, en 1320, se laissa enfermer entre des fleuves, dans le Montferrat, et fut obligé de capituler. Raimond de Cordoue, qui commanda ensuite l'armée de l'Église sous Bertrand du Pouget, ne fut guère plus heureux; il fut battu à plusieurs reprises, et finit par demeurer prisonnier des Visconti. Le prélat, pendant ce temps, faisait aussi la guerre à sa manière; il condamna Mathieu Visconti, comme hérétique et comme nécromancien. Il l'excommunia, ainsi que tous ses adhérents, publia une croisade contre eux, et annonça qu'après la victoire leurs biens seraient confisqués, et leurs personnes réduites en esclavage. Après de vains efforts pour mettre à exécution cette sentence, Bertrand du Pouget changea son plan d'attaque : il entra plus avant en Italie; et renonçant à combattre les chefs les plus puissants des Gibelins, il dirigea son ambition sur les villes où les deux partis se balançaient, et sur celles où dominaient les Guelfes. Arrivé à Parme, il engagea cette ville à lui ouvrir ses portes, le 27 septembre 1326; et, le 4 octobre suivant, Reggio suivit cet exemple. L'une et l'autre déclarèrent se soumettre à la souveraineté du légat, seulement pendant la durée de la vacance de l'Empire; mais le pape avait soin de prolonger cet interrègne, en refusant de reconnaître tous les prétendants au trône. Bientôt d'autres villes grossirent volontairement cette nouvelle souveraineté : Bologne se donna au légat, le 5 février 1327; et Modène, le 5 juin suivant. Les villes de Romagne furent à leur tour l'objet de ses intrigues, et lui ouvrirent aussi leurs portes. Mais Bertrand du Pouget n'avait ni les vertus ni les talents propres à conserver les États qu'il avait acquis. Sans noblesse dans le caractère, sans loyauté dans ses engagements, il sacrifiait sans scrupule l'honnête à ce qu'il croyait utile; et la fortune semblait ensuite prendre à tâche de le punir de sa main de fer. Il causa, en 1329, la révolte de Parme et de Reggio, parce qu'il fit arrêter comme otages, dans ces deux villes, ceux-là mêmes qui lui en avaient ouvert les portes. Afin de ne pas éprouver un semblable revers à Bologne, il y fit bâtir une forteresse, où il espérait être à l'abri des insurrections d'un peuple poussé à bout. L'arrivée en Italie du roi Jean de Bohême, qui, se présentant comme pacificateur, obtenait, de la confiance des peuples, la souveraineté des principaux États de Lombardie, semblait devoir contrarier les desseins du cardinal du Pouget : cependant ces deux personnages dont l'ambition était si active, ayant eu, le 16 avril 1331, une longue entrevue à Castel-Franco, s'entendirent parfaitement. On n'a jamais connu l'accord qu'ils conclurent ensemble : mais sans doute le prélat se flatta de faire tourner à son avantage tous les projets romanesques du roi aventurier; et il parut s'y prêter, sans les partager, tandis que Jean de Bohême, accoutumé à entreprendre des choses bizarres sans en calculer les suites, ne tenait aucun compte des difficultés ou des oppositions, et montrait un art admirable pour concilier les intérêts et les partis les plus contraires, seulement parce qu'il n'arrivait jamais au fond d'aucune question. Cependant cet accord inattendu entre un roi gibelin et le légat de l'Église, excita la défiance de toute l'Italie, et réunit contre eux tous ceux qui voulaient maintenir l'équilibre entre les puissances de ce pays. Bertrand du Pouget s'était fait créer, par le pape, mar-

quis d'Ancône, et comte de Romagne; il avait presque absolument soumis ces deux provinces, dont tous les petits princes lui avaient résigné leurs États. En 1333, il attaqua Ferrare, par surprise, quoiqu'il eût donné l'investiture de cette ville au marquis d'Este. Après avoir battu les Ferrarais, le 6 février, à Consandoli, il assiégeait déjà cette ville, lorsqu'il fut surpris, le 14 avril, par le marquis d'Este, et son armée mise en déroute. L'avarice et l'ingratitude de Bertrand du Pouget rendirent cette défaite plus funeste pour lui qu'elle n'aurait dû l'être : presque tous les princes de la Romagne, feudataires de l'Église, qui servaient dans son armée, furent faits prisonniers à cette bataille. Il refusa de les racheter ou de les échanger contre ses propres captifs; et les marquis d'Este profitèrent de ce refus : ils rendirent gratuitement la liberté à tous les princes feudataires; et ceux-ci, rentrant à l'improviste dans leurs petites principautés, les firent toutes révolter. Rimini, Forli, Césène, Ravenne et Cervia, prirent presque en même temps les armes contre l'Église. Le roi Jean, éprouvant de son côté des revers en Italie, quitta brusquement ce pays, après avoir vendu les villes qu'il possédait encore, aux anciens seigneurs qu'il y rétablit. Bologne, cependant, restait toujours à Bertrand du Pouget : il avait voulu en faire sa capitale, et il y avait bâti une forteresse, garnie de soldats languedociens; mais les Bolonais, qu'il avait trompés longtemps en leur promettant que le pape viendrait se fixer au milieu d'eux, avaient encore assez d'énergie pour secouer le joug. Les deux partis, qui s'étaient longtemps combattus à Bologne, se réunirent pour reconquérir leur liberté: ils prirent les armes, le 17 mars 1334, et vinrent assiéger le légat dans sa forteresse. Bertrand du Pouget s'estima heureux de pouvoir recourir à la médiation des Florentins, qui, auparavant, avaient mis obstacle à ses projets ambitieux; il évacua Bologne, et tout ce qui lui restait des États qu'il avait soumis en Italie. De retour à Avignon, il rassemblait de l'argent et des troupes pour une seconde expédition dans le pays où il avait aspiré à tant de grandeur; mais Jean XXII, son protecteur, étant mort, le cardinal cessa de jouer un rôle politique, et retomba dans l'obscurité. Il mourut le 8 janvier 1351, et fut inhumé dans l'église des Claristes du Pouget, qu'il avait fondée, en 1321.

POUGET (François-Aimé), prêtre de l'Oratoire, docteur de Sorbonne et abbé de Chambon, né à Montpellier le 28 août 1666, vicaire de Saint-Roch à Paris, où il mourut le 14 avril 1723, eut une grande part à la conversion de la Fontaine. Il en adressa la relation à l'abbé d'Olivet, et cette relation curieuse fut insérée dans le premier vol. des *Mémoires de littérature* du P. Desmolets, d'où elle a passé dans d'autres recueils. Le principal ouvrage du P. Pouget est le *Catéchisme de Montpellier;* l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1702, in-4°.

POUGET (Jean-Henri-Prosper), fils d'un riche orfévre de Paris, joignit à la profession de son père le commerce des diamants, et mourut en 1769, avec la réputation d'un habile joaillier. Il a laissé les deux ouvrages suivants, qui sont très-estimés : *Traité des pierres précieuses et de la manière de les employer en parure,* Paris, 1762, in 4°, avec 79 planches; *Dictionnaire des chiffres et des lettres ornées, à l'usage de tous les artistes,* Paris, 1767, in-4°, avec 240 planches.

POUHAT (Jean-Baptiste), littérateur, né, vers 1630, à Nozeroi, petite ville du comté de Bourgogne, s'appliqua à l'étude de la jurisprudence, et fut reçu avocat à Dôle. Ses talents l'ayant bientôt fait connaître, il fut député par le parlement à la cour de Madrid, pour y défendre les intérêts de la province. Il revint, en 1671, à Dôle, remplir la place de secrétaire de Quinonès, nommé gouverneur du comté : c'était la première fois qu'un étranger occupait cette place importante; et Quinonès ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne parviendrait jamais à dissiper les préventions qu'avait fait naître son arrivée dans le pays. Connaissant les liaisons de Pouhat avec les principaux mécontents, il lui ôta son emploi pour le donner à un Espagnol; et cette mesure anima encore la haine qu'on portait au gouverneur, Dès lors Pouhat embrassa ouvertement le parti de la France; et il contribua de tout son pouvoir à préparer les esprits à se soumettre à Louis XIV. Ce prince le récompensa de son zèle, par une place de conseiller au parlement, dont le brevet lui fut expédié par le roi, de son camp de la Loye (près Dôle), le jour même qu'il rétablit la cour souveraine de justice (17 juin 1674). Pouhat remplit cette charge avec zèle; et ayant obtenu la permission de s'en démettre à raison de ses infirmités, il se retira à Montbozon près de Vesoul, où il mourut, en 1705. Outre quelques pièces de vers restées inédites, on a de lui un poëme latin, intitulé : *Ludovici magni Galliar. Regis panegyricus,* Besançon, 1664, in-4°.

POUILLARD (Jacques-Gabriel), sacristain de la chapelle royale des Tuileries, mort à Paris en 1823, était né à Aix (Provence) en 1751. Destiné d'abord à la peinture, qu'il étudia sous un élève de Vanloo, il s'adonna ensuite avec une sorte de passion à la recherche des médailles et autres objets d'antiquité. Il prit en 1780 l'habit de capucin à Aix, et dès lors, en continuant à se livrer aux études de son choix, il en dirigea l'objet vers l'intérêt de la religion. Ayant obtenu de ses supérieurs de passer à Rome, il était devenu, à l'époque où cette ville fut occupée par les Français, sacristain de l'église de son couvent, dite de Saint-Martin-des-Monts. Cette église fut changée en hospice pour les blessés, et l'abbé Pouillard, en s'instituant leur premier infirmier, leur consacra les soins de la plus ardente charité. Cette conduite le fit connaître du cardinal Fesch, qui, venu à Paris, l'appela à occuper dans cette capitale la place de conservateur d'un musée de tableaux et d'une bibliothèque qu'il se proposa de rendre publique. Mais auparavant le pieux et savant abbé dut remplir les fonctions de directeur du séminaire que son digne protecteur venait de fonder dans le Bugey. Les preuves de reconnaissance et de dévouement qu'il donna à ce prélat en 1814 ne lui firent rien perdre de l'estime qu'il s'était justement acquise, et on lui conserva ses emplois. Outre un certain nombre de *Mémoires* et *Dissertations* insérés dans le *Magasin de Millin* (de 1806 à 1815), et dont Émeric David a donné le détail dans la *Notice* qu'il a consacrée à ce savant et pieux ecclésiastique (*Moniteur* du 25 août 1823), l'abbé Pouillard a donné entre autres opuscules un *Traité sur la tiare des papes,* et une *Dissertation,* en italien, *sur l'an-*

tériorité du baisement des pieds des souverains pontifes, à l'introduction de la croix sur leurs pantoufles, Paris, 1807. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

POUILLY (Jean-Simon LEVESQUE de), de l'Académie des inscriptions, et de celle de Châlons-sur-Marne, naquit à Reims, le 8 mai 1734. Il était fils de Louis-Jean Levesque de Pouilly, magistrat estimé, et son éducation fut cultivée avec soin. Encouragé dans ses premiers essais littéraires par Mably, qui l'engageait à ne traiter que l'histoire, le jeune Pouilly débuta par un *Éloge de Rogier, lieutenant des habitants de Reims,* qu'il fit paraître en 1755, et par la *Vie du chancelier L'Hôpital.* Après avoir essayé de suivre la carrière diplomatique, sous les auspices de son oncle Champeaux, envoyé de France près du cercle de la basse Saxe, au commencement de la guerre de sept ans, il rentra dans sa patrie lors de la destitution de ce dernier, et revint à Reims pour occuper la place de lieutenant général du bailliage, qu'il remplit avec distinction pendant près de 30 années. Pouilly fut nommé, en 1768, membre de l'Académie des inscriptions; conseiller d'État, en 1777; enfin, ses concitoyens l'appelérent, en 1782, à diriger les affaires de la ville, en qualité de lieutenant des habitants. Reims lui a l'obligation d'avoir acquitté une grande partie des dettes de la ville. Pendant son administration, d'utiles travaux furent entrepris par ses soins, tant pour la salubrité de l'intérieur, que pour l'embellissement des promenades publiques. Les troubles de la révolution ayant éclaté en 1789, Pouilly se retira dans les environs de Genève, où son oncle Champeaux avait laissé d'honorables souvenirs. Il eut occasion de s'y lier avec le célèbre naturaliste Bonnet. Le calme ayant enfin succédé aux orages de la révolution, Pouilly revint en France, et fut nommé associé correspondant de l'Institut. Depuis cette époque, il vécut à Reims, retiré dans le sein de sa famille; et il cultiva en paix les lettres et les beaux-arts qu'il aimait avec passion. Il a terminé sa carrière le 24 mars 1820.

POUILLY. *Voyez* **LEVESQUE DE POUILLY.**

POUJADE (le vicomte de la), né, en 1704, au château de Périgord, près d'Agen, entra au service dès sa jeunesse, fit toutes les campagnes de Flandre sous le maréchal de Saxe, et devint lieutenant-colonel de cavalerie et chevalier de Saint-Louis. Retiré dans sa province, il s'y livra à la composition de beaucoup de couplets aussi faciles que spirituels, et qui furent alors chantés partout. Ce qui est fait pour étonner, c'est qu'il ne savait ni lire ni écrire, et qu'il était incapable de juger de la mesure des vers autrement que par l'oreille. Il mourut au château de Montbeau dans un âge très-avancé. Ses meilleurs couplets ont été réunis dans le tome troisième des *Chansons choisies,* avec les airs notés, Genève (Paris), 1777, 4 vol. in-24.

POUJADE DE GUYENNE (de la), neveu de la Calprénède, donna, en 1672, une tragi-comédie, intitulée : *Pharamond,* ou *le Triomphe du héros,* qui fut jouée et imprimée à Bordeaux dans la même année. — POUJADE DE LA ROCHE-CUSSON fit imprimer et représenter, en 1687, une tragédie d'*Alphonse,* ou *le Triomphe de la foi.*

POUJADE DE LADEVÈZE (J. R. A.), né dans le Rouergue, vers 1770, vint de bonne heure à Paris, et y fit une partie de ses études au collége de Sainte-Barbe. Ayant formé des entreprises de journaux pendant la révolution, il fonda *le Véridique,* qu'il rédigea longtemps dans un esprit très-opposé à la révolution, ce qui lui attira plusieurs persécutions. Il le réunit, en 1800, au *Journal des Débats,* moyennant une pension dont il a joui jusqu'à sa mort, arrivée vers 1840.

POULAIN-DUPARC (Augustin-Marie), jurisconsulte, frère de Sainte-Foix, né en 1701 à Rennes, suivit la carrière du barreau, comme son père, Poulain de Belair, auteur d'une traduction abrégée du *Commentaire d'Argentré* sur la coutume de Bretagne. L'étendue de ses connaissances l'appelèrent bientôt aux fonctions de l'enseignement, et il partagea sa vie entre les travaux de la consultation et ceux de la chaire de droit civil dans sa ville natale. Il fut l'émule de Pothier, qu'il égala comme professeur, mais il lui est resté inférieur comme écrivain. Il mourut à Rennes en 1782. On a de lui : *Observations sur les écrits du président Perchambault de la Bigotière; Coutumes générales de Bretagne et usements locaux de cette province,* Rennes, 1745, et années suivantes, 3 vol. in-4°; *Journal des arrêts du parlement de Bretagne,* 5 vol. in-4°; *Principes du droit français,* 12 vol. in-12. Ces ouvrages sont classiques en Bretagne.

POULARD (Thomas-Just), évêque constitutionnel, né à Dieppe le 1er septembre 1754, alla à Paris en 1772, et fut admis au séminaire des Trente-Trois. Il ne tarda pas à se faire connaître comme prédicateur; il obtint des bénéfices et une cure dans le diocèse de Lisieux; mais il n'en resta pas moins à Paris, où il continua, jusqu'en 1789, à se livrer aux exercices de la prédication. Nommé vicaire épiscopal de Seez en 1791, il retourna à Paris après la Terreur, fut fait curé d'Aubervilliers, et assista en 1799 au concile comme député de la Haute-Marne. Élu quelque temps après évêque constitutionnel de Saône-et-Loire, il se démit de son siége à la suite du concordat de 1801, et vécut depuis à Paris. Il est auteur des *Éphémérides religieuses,* pour servir à l'histoire ecclésiastique de la fin du 18e siècle et du commencement du 19e, et il passe pour avoir composé un ouvrage sur l'*État actuel de la religion en France,* dont le but était d'opérer une réunion. Un peu avant la révolution de 1830, il publia un petit écrit qui avait pour titre : *Moyen de nationaliser le clergé en France.* Vers ce même temps, Poulard prêta son ministère épiscopal pour les actes les plus irréguliers et les plus condamnables : ainsi, il conféra tous les ordres à plusieurs jeunes gens sans examen, sans préparation, sans dispense. Il en ordonna deux avant la révolution de juillet et trois en 1831; la dernière cérémonie eut lieu dans la chapelle de Châtel, et du nombre des ordonnés était l'abbé Auzou (qui a reconnu ses erreurs dans le mois d'août 1839). Poulard mourut en *vrai constitutionnel* (ce sont les expressions de son testament) le 9 mars 1833. Il avait refusé le ministère du curé de sa paroisse, qui se présenta deux fois chez lui, et son corps fut porté directement au cimetière.

POULCHRE (François le), seigneur de la Motte-Messemé, gentilhomme angevin, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, etc., né en 1546, au Mont-de-Marsan,

avait la prétention singulière de descendre en droite ligne du consul Appius Claudius Pulcher. Suivant lui, les successeurs de cet ancien Romain vinrent, après le sac de Rome, s'établir en Anjou. Fils du surintendant de la maison de la reine de Navarre, le Poulchre naquit dans le palais de cette princesse. Il eut pour parrain et marraine François Ier, et Marguerite de Valois, qui prit elle-même soin de sa première enfance. Le Poulchre demeura pendant 3 ans près de Marguerite, qui le comblait de marques de son affection. La reine, étant sur le point de se rendre à Paris, fit conduire en Anjou le jeune le Poulchre afin qu'il passât quelques jours auprès de son père. Elle se proposait de le reprendre dans le cours de son voyage; mais elle mourut le 2 décembre 1549. Le Poulchre commença ses études à l'université de Paris ; mais il dit lui-même que *n'y ayant pas son cœur, il en a peu profité.* Il prit bientôt le parti des armes, et fut d'abord simple archer. Malgré ses hauts faits d'armes, le Poulchre serait oublié si dans sa retraite, il n'avait pas composé le récit des principaux événements de sa vie. Il le publia, en 1587, dans un petit volume, devenu rare, à la suite duquel on trouve des poésies diverses. Il a pour titre : *Les sept livres des honnestes loisirs de M. de la Motte Messemé, chevalier de l'ordre du roi, et capitaine de cinquante hommes d'armes de S. M., intitulés chacun du nom d'une des planètes,* Paris, Marc Orry, 1587, petit in-12 de 288 feuillets. L'extrême rareté de ce volume ne doit pas être considérée comme son unique mérite. L'époque précise de la mort de l'auteur est inconnue : on voit seulement, par l'avertissement qui précède la 2e édition du *Passe-temps,* que ce poëte ne vivait plus en 1597.

POULCHRE (Renée le), sœur, ou seulement parente du précédent, a inspiré la muse du capitaine Lasphrise, poëte encore plus singulier que le Poulchre. Elle était religieuse ou pensionnaire dans un couvent du Mans. Lasphrise l'a célébrée, sous le nom de *Théophile,* dans une multitude de pièces de vers, dont deux présentent l'anagramme du nom de Renée. Celle-ci ayant repoussé les vœux de Lasphrise, il s'adressa à Esther de Rochefort, qu'il a chantée sous le nom de *Noëmi;* et, s'il faut l'en croire, elle ne suivit pas les sages exemples de la première.

POULIN (Amable-Fidèle), théologien, né vers 1740, au Bief-de-Bourg, bailliage de Salins, fit de bonnes études et embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir professé quelque temps la philosophie, il fut pourvu de la chaire de théologie au collége de Besançon, qu'il remplit d'une manière distinguée. Ses talents lui méritèrent bientôt des protecteurs. L'évêque de Lausanne le nomma l'un de ses vicaires généraux; et l'abbé de Saint-Gall, en lui donnant le titre de professeur honoraire de physique et de mathématiques, lui assigna une pension A l'époque de la révolution, l'abbé Poulin suivit M. de Durfort, archevêque de Besançon, forcé d'abandonner son siége, et lui prodigua les soins et les consolations qui dépendaient de son ministère. Après la mort de ce prélat, il continua de rester en Suisse, donnant à l'étude tous les loisirs que lui laissaient les devoirs de son état. Ayant obtenu, en 1799, la permission de rentrer en France, il vint habiter au milieu de sa famille; et il mourut au Bief-de-Bourg, en 1801. Outre quelques *Dissertations* dans les Recueils de l'Académie de Besançon, dont il était membre, on a de l'abbé Poulin : *De Deo revelante prœlectiones theologicœ,* Besançon, 1787-1788, 3 tomes en 4 vol. in-8°.

POULLAIN DE GRANDPREY (Joseph-Clément), conventionnel, né le 23 décembre 1744 à Ligneville, près de Mirecourt, exerça la profession d'avocat dans cette ville jusqu'en 1770, époque à laquelle il fut pourvu de l'office de procureur du roi au bailliage. Un an après il devint prévôt de Bulgnéville, et il l'était encore lorsque la révolution éclata. Chargé de rédiger le cahier de doléances du bailliage de Neufchâteau et les demandes du tiers état de toute la Lorraine, il fut élu procureur général syndic du département des Vosges, lors de la première formation des administrations populaires. En 1792, il fut élu député des Vosges à la Convention, et, avant de rompre l'assemblée électorale qu'il présidait, il obtint d'elle l'improbation (consignée au procès-verbal) de la circulaire contenant l'apologie des massacres de septembre, adressée aux départements par la commune de Paris. Poullain fit partie de la commission des Vingt-Quatre, créée pour faire le dépouillement des papiers trouvés le 10 août aux Tuileries dans l'armoire de fer, et il fut un des membres chargés de communiquer à Louis XVI ceux de ces papiers que l'on jugeait pouvoir être à sa charge. Son *Rapport* mécontenta les montagnards. Dans le procès du roi, il s'opposa d'abord à ce que la Convention jugeât ce malheureux prince, puis il vota la mort, mais avec la réserve expresse du sursis et de l'appel au peuple. On le vit bientôt après appuyer le décret d'accusation contre Marat; mais plus tard il employa une foule de demi-résistances et de petites ruses pour échapper aux fureurs révolutionnaires, et il atteignit ainsi le 9 thermidor. Il fut chargé presque aussitôt d'une mission à Lyon, qui ne fut signalée que par des mesures d'ordre et de pacification. Dans le conseil des Anciens et dans celui des Cinq-Cents, où il fut admis successivement, il vota constamment pour le Directoire contre le parti dit de Clichy, et il prit une part active au coup d'État du 18 fructidor. Le 2 brumaire an VI il fit, au nom d'une commission spéciale, un *Rapport* qui concluait à la confiscation des biens des condamnés à la déportation. Président du conseil des Cinq-Cents en 1798, il se déclara contre le Directoire lors de la loi du 22 floréal an VI, qui soumettait les élections à l'influence illégale du gouvernement, et contribua pour sa part à amener la crise du 30 prairial, qui procura au parti ultra-démocratique un triomphe éphémère. Il fut le président et plusieurs fois le rapporteur d'une commission chargée alors de présenter des mesures de salut public; mais il combattit avec énergie toutes les propositions sur des changements à la constitution. Son attachement à cette constitution le rangea parmi les adversaires du 18 brumaire; il fut à ce titre exclu du corps législatif, et condamné à la déportation; mais quelques mois après il fut nommé président du tribunal civil de Neufchâteau. En 1811 il fut fait président de chambre à la cour impériale de Troyes, place qu'il perdit en 1814. Il siégea durant les cent jours à la chambre des députés, s'y rallia aux patriotes de 1789, et fut un de ceux qui signèrent,

chez le président Lanjuinais, une protestation contre la violence qui les empêchait de continuer leurs délibérations. Après la seconde restauration, bien que son vote au procès de Louis XVI eût été compté dans la minorité, il fut exilé. Rappelé en février 1818, il mourut à sa terre de Graux, près de Neufchâteau, en 1826.

POULLE (Louis), abbé de Nogent, célèbre prédicateur, né à Avignon, mort dans la même ville en 1781, à l'âge de 79 ans, s'est fait une grande réputation dans la chaire, il a même été comparé à Massillon; mais le parallèle de ces deux orateurs n'a pu être fait que par ceux qui prirent ses saillies et ses traits brillants pour de l'éloquence. On peut le comparer avec plus de justice à son contemporain, l'abbé de Boismont; ils offrent à peu près les mêmes beautés et les mêmes défauts. Peu empressé de jouir de la gloire d'auteur, l'abbé Poulle n'avait jamais écrit ses discours; ce fut en 1776 que, cédant aux instances de son neveu, vice-général à Saint-Malo, il consentit à lui dicter 11 de ses *sermons* conservés dans sa mémoire depuis 40 ans, et qu'il retoucha ensuite. Ils parurent à Paris en 1778, 2 vol. in-12, réimprimés dans la même ville en 1781, et à Lyon en 1818. L'*Éloge de l'abbé Poulle* a été publié à Avignon, en 1783, par Sainte-Croix.

POULLET, voyageur français du 17e siècle, s'embarqua à Marseille, de compagnie avec un nommé Quiclet, qui a publié aussi une relation de ses courses, parcourut le Levant, l'Asie Mineure, une partie de la Perse, la Syrie, l'Égypte, revint à Marseille, et alla ensuite en Italie. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié la relation de ses voyages sous ce titre : *Nouvelles relations du Levant, qui contiennent diverses remarques fort curieuses, non encore observées, touchant la religion, les mœurs et la politique de plusieurs peuples, avec une description exacte de l'empire des Turcs en Europe, et plusieurs choses curieuses remarquées pendant huit années de séjour;* et une *Dissertation sur le commerce des Anglais et des Hollandais dans le Levant,* Paris, 1668, 2 vol. in-12, avec cartes et figures. Ce livre, malgré son titre pompeux, n'offre que très-peu d'intérêt.

POULLETIER DE LA SALLE (François-Paul-Lyon), fils de l'intendant de la généralité de Lyon, né dans cette ville le 30 septembre 1719, alla à Paris, s'y livra tout entier à l'étude de la médecine et au soulagement des malheureux, et établit dans les faubourgs trois hospices où les pauvres étaient soignés à ses dépens. Poulletier, lié d'une amitié intime avec Macquer, l'aida à rédiger son *Dictionnaire de chimie,* sans lui permettre de le nommer. Ce philanthrope mourut en 1788. Outre plusieurs manuscrits relatifs aux différentes branches de la médecine, il a laissé une bonne traduction de la *Pharmacopée du collége royal des médecins de Londres,* etc., 1761-71, 2 vol. in-4°. Poulletier était associé libre de la Société royale de médecine.

POULLIN DE FLINS (Henri-Simon-Thibault), né à Chartres, le 12 mai 1745, fut successivement correcteur des comptes à Paris, conseiller du roi et conseiller ordinaire à la cour des comptes. Nous ignorons l'époque précise de sa mort. On a de lui : *Étrennes de Clio et de Mnémosine,* Paris, 1774, in-12 (anonyme); trois *Hymnes* de Callimaque; *la Gloire,* allégorie, 1783, in-4°; *Pièces intéressantes pour servir à l'histoire des grands hommes de notre siècle,* Paris, 1784, in-8°, etc.

POULLIN DE LUMINA (Étienne-Joseph), né à Orléans, négociant à Lyon, mort en 1772, a publié : *Histoire de la guerre contre les Anglais depuis 1745 jusqu'à présent,* Genève, 1759-60, 2 vol. in-8°; *Abrégé chronologique de l'histoire de Lyon,* 1767, in-4°; *Histoire de l'Église de Lyon,* Lyon, 1770, in-4°; *Histoire de l'établissement des moines mendiants,* 1767, in-8°; *Mœurs et coutumes des Français,* 1769, 2 vol. in-8°.

POULLIN DE VIÉVILLE (Nicolas-Louis-Justin), né à Melun, en 1754, étudia la jurisprudence, fut reçu docteur en droit et agrégé à l'université d'Orléans, où il devint avocat au présidial. Quelques années avant la révolution, il fut nommé censeur royal à Paris, et plus tard, sous l'empire, juge au tribunal de première instance de Versailles. C'est dans cette ville qu'il mourut en février 1816. On a de lui : *Nouveau code des tailles, ou Recueil chronologique et complet jusqu'à présent des ordonnances, édits, déclarations, arrêts et règlements rendus sur cette matière,* etc., Paris, 1761-84, 6 vol. in-12 (anonyme); *Essai sur l'histoire des anciennes tailles,* Paris, in-12; *Code de l'orfévrerie,* etc., Paris, 1785, in-4°.

POULPIQUET DE BRESCANVEL (Jean-Marie-Dominique), né, le 4 août 1759, au château de Lesmel, en Plouguerneau (Finistère), fit, au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, de fortes études ecclésiastiques, à la suite desquelles il fut reçu docteur de Sorbonne. M. de la Marche, évêque de Saint-Pol de Léon, allait le nommer son grand vicaire, lorsque éclata la révolution. Poulpiquet suivit son évêque en Angleterre, et il se trouva, en 1795, au nombre des prêtres qui prêtèrent le secours de leur ministère aux troupes faisant partie de l'expédition de Quiberon. Après la défaite des émigrés il ne dut son salut qu'au bonheur qu'il eut de se sauver à la nage. Trente ans plus tard, élevé à l'épiscopat, il assistait, à Auray, à l'inauguration du monument érigé en l'honneur des victimes de cette catastrophe. Désigné en 1822 pour l'évêché de Langres, son attachement à la Bretagne le détermina à refuser cet honneur. Il ne tarda pas, du reste, à le trouver dans sa patrie même. Il fut nommé successeur de M. Dombideau en 1824, et mourut à Quimper le 1er mai 1840.

POULTIER D'ELMOTTE (François-Martin), né à Montreuil-sur-Mer, le 31 octobre 1753, servit d'abord dans la maison du roi, ensuite dans le régiment de Flandre, et devint commis dans les bureaux de l'intendance de Paris, d'où il fut renvoyé parce qu'il avait fait usage du contre-seing de l'intendant pour faire circuler des nouvelles manuscrites. Il entra alors au théâtre des élèves de l'Opéra, et y joua les rôles de Jeannot; il quitta ensuite ce théâtre pour entrer comme professeur au collége de Compiègne, chez les bénédictins, dont il porta seulement l'habit, sans entrer dans les ordres, si l'on doit l'en croire. Poultier embrassa avec chaleur les principes de la révolution, se maria dès 1792, se mit néanmoins à la tête d'un bataillon de volontaires, et fit la campagne de cette année. Nommé par son département député à la Convention nationale, Poultier demanda si souvent avec une telle insistance la parole sur les opérations militaires, que le 10 avril 1793, Péthion fit

censurer par l'assemblée ce *moine jaseur*. Dans le procès de Louis XVI, il vota ainsi sur la question de l'appel du peuple : « Si je voulais ressusciter la royauté, je dirais *oui;* je suis républicain, je dis *non.* » Il vota ensuite l'exécution dans les 24 heures. Après le 31 mai, il fut envoyé en mission dans le département des Bouches-du-Rhône; il s'y conduisit avec beaucoup de modération, fit tous ses efforts pour arrêter les massacres qui ensanglantaient le Midi, et rendit la liberté à plus de 1,500 citoyens, dont le seul crime était d'avoir fait éclater leur haine pour le brigandage. Cette conduite honorable le fit rappeler, et il fut accusé aux jacobins d'avoir persécuté les patriotes. Arrêté à son arrivée à Paris, il faillit monter sur l'échafaud, mais des affaires plus pressantes firent oublier la sienne, et il fut mis en liberté. Au 8 thermidor, Poultier se prononça avec beaucoup de violence contre Robespierre, et il répondit à ce dernier qui demandait à parler : *Tu auras la parole sur l'échafaud.* C'est encore lui qui prononça contre Lebon un mot qui fit beaucoup de sensation. Ce proconsul, cherchant à se justifier des crimes qu'on lui imputait, disait que dans ses missions il avait sué... Poultier l'interrompit avec ce mot terrible : *Il a sué le sang.* Chargé par la Convention d'aller ravitailler l'armée d'Italie, il s'acquitta avec succès de cette mission en mai 1795, se rendit à Toulon, où s'étaient réfugiés 10,000 patriotes menacés du poignard de la révolution, et parvint, avec 100 hussards, à réprimer les révoltés. Dénoncé à la Convention par ses collègues, Chambon et Cadroi, qui le peignaient comme auteur de la révolte qu'ils l'avaient engagé à réprimer, il fut assez heureux pour ne pas se trouver à Marseille lors du massacre qui eut lieu au fort Saint-Jean, et que ces deux représentants avaient, dit-on, organisé. A la suite du 13 vendémiaire, Poultier fut envoyé dans les départements du Cantal, de l'Ardèche et de la Haute-Loire, avec 300 hommes, contre 7 ou 8,000 fanatiques qui s'y étaient réunis; en moins de 3 semaines, il parvint à rétablir l'ordre sans effusion de sang. De retour à Paris, il entreprit la rédaction de *l'Ami des lois,* et fut envoyé quelque temps après dans les départements du Bas-Rhin pour y commander une division de gendarmerie. Le département du Pas-de-Calais le nomma ensuite au conseil des Cinq-Cents, où il siégea jusqu'à la fin de 1799. Au 18 brumaire, il se prononça en faveur de Bonaparte. *L'Ami des lois* ayant été supprimé sur le rapport de Fouché, Poultier fut nommé commandant d'armes de Montreuil. Lorsque Louis XVIII passa par cette ville, en 1814, pour remonter sur le trône, Poultier lui présenta les clefs de la place. Obligé de sortir de France, comme votant, il se retira dans les Pays-Bas, où il mourut à Tournay en 1827. Poultier a publié un assez grand nombre d'ouvrages : *Lettres sur le partage de la Pologne; Précis de la philosophie de Condillac; Essai sur les improvisateurs; Lettre à dom Aubry sur l'origine des idées; Recueil de discours pour les fêtes décadaires; Victoire,* ou *les Confessions d'un bénédictin,* etc.

POUMET (Benjamin), officier d'artillerie, né à Gien (Loiret), le 16 janvier 1785, fit de très-bonnes études à Auxerre, et remporta, en 1803, à l'école centrale de l'Yonne, les premiers prix de mathématiques, de chimie et de dessin. Admis, en 1804, à l'école polytechnique, il en sortit comme sous-lieutenant en 1806, pour passer à l'école de Metz où il ne resta que 15 mois, et reçut, le 1er janvier 1808, un brevet de lieutenant au 6e régiment d'artillerie. Ce fut avec ce corps qu'il débuta, en 1809, dans la guerre d'Espagne. Dès cette première année, il assista aux batailles de Medellin, de Talavera, d'Ocana, etc., et fut employé, en 1810, à l'arsenal de Madrid, puis attaché au corps d'armée du général Milhaud, qui déposta de la redoutable position de Cuença, le général espagnol Villa-Campa. Poumet déploya dans cette occasion autant de valeur que d'habileté, et il fut bientôt après nommé capitaine. Le général d'artillerie Senarmont, qui l'avait distingué, l'ayant appelé auprès de lui pour être son aide de camp, il se hâta de partir pour le joindre devant Cadix; mais ce brave général fut tué dans ce même moment, et Poumet revint à Madrid, où il fut encore employé à l'arsenal jusqu'à l'invasion des Anglais, en 1813. Ayant été fait prisonnier de guerre à cette époque, il ne revint en France qu'en 1814, lorsque la paix fut rétablie. Employé dans son grade par le gouvernement de la restauration, il fut licencié comme toute l'armée en 1815; puis, six mois après, compris dans le cadre du 1er régiment d'artillerie. Ce fut dans l'intervalle de sa non-activité qu'il composa son *Essai sur l'art de pointer toute espèce d'armes à feu,* publié en 1816. En 1818, il fut chargé de rédiger le programme du corps d'artillerie, qui dut être fait à cette école, et il composa ensuite pour elle plusieurs écrits élémentaires, savoir : *Instruction sur l'artillerie de campagne; Instruction sur la balistique.* En 1827, Poumet publia, dans le *Bulletin des sciences militaires,* un *Mémoire sur la poudre et sur ses effets dans les armes à feu,* où il s'attache surtout aux moyens d'en perfectionner la fabrication. En 1828, il publia une troisième *Instruction,* à l'usage de l'école d'état-major, *sur les effets des bouches à feu et sur les motifs d'après lesquels on a affecté à l'artillerie de campagne les pièces qui font partie de son organisation actuelle.* Pendant qu'il s'occupait de ces utiles travaux, le commandant Poumet, nommé chef de bataillon en 1823, avait obtenu en 1820, la décoration de la Légion d'honneur, et, en 1825, la croix de Saint-Louis. Il succomba, le 6 juillet 1832, à la terrible contagion du *choléra-morbus.*

POUPAR (Jean-Baptiste), littérateur, né à St.-Dié, dans les Vosges, le 27 février 1768, mourut à Lyon, le 1er mars 1827. Il était président de l'Académie et depuis 1823, bibliothécaire de la ville, place dans laquelle M. Péricaud aîné, l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle* de Michaud, lui a succédé. Il a laissé diverses productions inachevées. On n'a imprimé, après sa mort, que les ouvrages suivants : *Compte-rendu des travaux de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon pendant le second semestre de* 1820, Lyon, 1827, in-8° de 32 pages; *l'Art poétique* d'Horace, traduit en vers français (avec le texte à côté).

POUPART ou **POUPARD** (Olivier), médecin du 16e siècle, né à Saint-Maixent en Poitou, a publié : *Traité de la saignée, contre les nouveaux Érasistratiens qui sont en Guienne,* la Rochelle, 1576, in-12; *Conseil divin touchant la maladie divine et peste en la ville de la Rochelle,* la Rochelle, 1583, in-12. On doit encore à Poupard une

traduction latine des *Aphorismes d'Hippocrate*, 1580, et un abrégé, aussi en latin, des livres de *Galien*, sur la méthode de guérir, 1581.

POUPART (François), anatomiste et chirurgien, né au Mans, mourut en 1708, membre de l'Académie des sciences. Les anatomistes ont donné son nom à l'arcade crurale, parce qu'il avait décrit ce prétendu ligament; toutefois sa description n'avait ni le mérite de l'exactitude ni celui de la nouveauté. Outre des *mémoires* et autres opuscules fournis au *Journal des savants* ou insérés dans le *Recueil* de l'Académie, il a publié, sous le titre de *Chirurgie complète*, etc., Paris, 1695, in-12, une compilation aujourd'hui sans intérêt.

POUPART, chantre du chapitre de Saint-Maur, a publié, sous le voile de l'anonyme, une *Dissertation sur ce qu'on doit penser des esprits à l'occasion de l'aventure de Saint-Maur*, Paris, 1707, in-12; réimprimée dans les *Dissertations sur les apparitions de dom Calmet*; et dans le *Recueil de dissertations* sur le même sujet de Lenglet-Dufresnoy.

POUPART (le P. Spiridion), religieux du tiers ordre de Saint-François de Picpus, est auteur d'une *Dissertation sur deux tombeaux antiques qui se voient dans l'église de Notre-Dame de Soissons*, 1710, in-12.

POUPART (l'abbé Vincent), né en 1729 à Levroux, dans le Berri, était curé de Sancerre à l'époque de la révolution. Il en adopta les principes, fut député aux états généraux en 1789, et prêta, l'année suivante, le serment exigé des ecclésiastiques. Poupart fut en conséquence élu évêque constitutionnel du département du Cher; mais il refusa, à cause de la faiblesse de sa santé. Pendant la Terreur il se tint à l'écart; et, quand le calme fut un peu rétabli, il alla se fixer dans sa ville natale, où il reprit l'exercice de ses fonctions, et mourut vers 1796, dans un âge très-avancé. On a de lui une *Histoire de la ville de Sancerre*, Paris, 1777, in-12.

POUPART DE BEAUBOURG (Jean-Baptiste), né à Lorient, en 1755, prétendait être descendu en droite ligne de Charles Poupart, argentier de Charles VI. Destiné à l'état militaire, il finit par obtenir le grade de capitaine de dragons, et ensuite la croix de Saint-Louis. Son père, qui s'était distingué au siége de Madras, où il commandait *le Duc d'Orléans*, vaisseau de 64 canons, le fit entrer dans l'administration de la marine, en qualité d'inspecteur. Convaincu que les Anglais devaient leur supériorité à la vitesse de leurs bâtiments, accélérée encore par l'emploi des poulies-patentes que Taylor avait imaginées, Poupart de Beaubourg conçut le projet de leur dérober le secret de cette invention. Malgré les dangers d'une pareille entreprise, il se rendit à Londres, en 1786, parvint à se procurer les dessins et modèles de ces machines, et gagna même un mécanicien en état de les exécuter. A son retour en France, au lieu de recevoir des dédommagements, et même les récompenses auxquelles il s'attendait, Poupart fut mal accueilli par le maréchal de Castries, secrétaire d'État de la marine, qui voulut même le contraindre à abandonner son bien de conquête, aux protégés des bureaux. Il fit éclater ses plaintes avec tant de publicité que le ministère se crut obligé de sévir contre lui. L'ordre de le mettre à la Bastille avait été donné, mais il s'échappa au moment d'être saisi. Pour éviter l'effet de plusieurs sentences obtenues contre lui, et se soustraire aux persécutions du pouvoir, il s'était réfugié à Saint-Jean de Latran, lieu privilégié, qui renfermait dans son enceinte un nombre assez considérable d'ouvriers. Le 13 juillet 1789, cette population le choisit pour chef, et s'unit à la populace parisienne, sous le nom de *volontaires de Saint-Jean de Latran*. Le lendemain, il fut envoyé par le peuple, avec Corny, et quatre autres députés, pour sommer le gouverneur de la Bastille de rendre cette forteresse. Parvenus dans la première cour, où ils avaient été suivis par quelques assaillants, ils furent atteints par une décharge de mousqueterie qui tua plusieurs de ces derniers. Le peuple, qui se crut trahi par les commissaires, voulut les écharper. Poupart de Beaubourg fut désarmé, renversé et frappé de plusieurs coups de baïonnette. A force de supplications et de remontrances, il obtint la faveur d'être reconduit à l'hôtel de ville, où, étant arrivé, il trouva le moyen d'échapper à sa redoutable escorte, en changeant de costume. Il quitta le commandement de sa compagnie, peu de temps après l'entrée du roi à Paris, pour se retirer à Versailles où le soin de ses affaires l'appelait. Il espérait aussi y jouir de quelque repos et rétablir sa santé altérée par des secousses aussi violentes. Tout en prenant le titre d'*apôtre et de soldat de la liberté*, il avait fait entendre quelques dures vérités aux partis extrêmes. Ils ne l'oublièrent pas, et ne purent surtout lui pardonner d'avoir signalé, un des premiers, les tendances de l'*Ami du peuple*. Il fut arrêté et conduit à l'Abbaye, comme prévenu de falsification d'assignats. A la même époque, des poursuites criminelles étaient dirigées contre Varnier, receveur des traites à Auxonne, accusé d'avoir favorisé l'émigration de quelques employés des douanes. Poupart de Beaubourg eut le courage d'écrire à l'assemblée législative, de *son sépulcre constitutionnel*, qu'il était le seul coupable dans cette affaire; mais on accueillit cette déclaration avec incrédulité. Renvoyés devant la haute cour nationale, Varnier et ses coprévenus furent acquittés, et Poupart de Beaubourg lui-même eut le bonheur d'être absous. Mais il n'avait pas encore réglé ses comptes avec Fouquier-Tinville. Détenu d'abord comme suspect, il fut ensuite traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort le 12 ventôse an II (2 mars 1794), et exécuté le même jour, comme étant convaincu d'avoir entretenu des correspondances avec les ennemis de la république et provoqué la dissolution de la représentation nationale. Il a publié un grand nombre d'écrits politiques et de pamphlets.

POUPET (Charles de), seigneur de la Chaux, né vers 1470 à Poligny, fut chambellan de Charles VIII, qu'il accompagna dans son expédition à Naples. Après la mort de ce prince, auquel il était resté fidèle, Poupet devint grand bailli d'Aval, puis conseiller de la régence établie en Flandre pendant la minorité de Charles-Quint, et associé à celle du cardinal Ximenès en Espagne. Envoyé en ambassade à Rome, après la mort de Léon X, il contribua puissamment à faire tomber le choix des cardinaux sur le précepteur de Charles-Quint, et continua ensuite à être employé dans les affaires publiques. Il mourut à Poligny en 1529.

POUPET (Guillaume de), fils du précédent. Après

avoir fait d'excellentes études à Paris, il fut nommé chanoine de Besançon et pourvu de riches bénéfices, dont il employa les revenus à favoriser les jeunes gens qui montraient des dispositions pour les lettres. Ses connaissances dans le droit canon lui méritèrent l'honneur d'être consulté souvent par la cour de Rome. Il fut nommé protonotaire apostolique, membre du conseil d'État de Flandre, maître des requêtes au parlement de Dôle, etc. Il mourut le 8 octobre 1583, dans un âge avancé.

POUQUEVILLE (François-Charles-Hugues-Laurent), membre de la Légion d'honneur, ex-consul général de France auprès d'Ali-Pacha de Janina, est né le 4 novembre 1770, à Merlerault (Orne). Pouqueville, après avoir terminé ses études à Caen, était venu à Paris pour y étudier la médecine sous le célèbre professeur Antoine Dubois. Il suivit ce savant médecin en Égypte à l'époque de l'expédition. A son retour, qui précéda de beaucoup celui des débris de l'armée française, pris par un corsaire barbaresque sur les côtes de la Calabre, il fut emmené en Morée et subit 10 mois d'une dure captivité à Tripolitza. Les connaissances qu'il avait acquises comme médecin lui procurèrent pourtant quelques ressources. Après un an de séjour en Morée, il en fut tiré pour aller à Constantinople, en 1799, et il y fut renfermé au château des Sept-Tours. Cette nouvelle captivité dura environ 2 ans, que Pouqueville eut le bon esprit de consacrer à l'étude du grec moderne. A son retour en France, en 1803, il revint à sa destination première de médecin, et termina le cours de ses études d'une manière remarquable, par la publication d'une thèse intitulée : *De febre adeno-nervosa, seu peste orientali,* thèse qui fut mentionnée dans le rapport sur les ouvrages présentés au concours pour les prix décennaux. Il fallait que l'auteur attachât une grande importance au mérite des recherches et des discussions qui composaient sa thèse pour oser la lancer dans une lice qui n'était ouverte qu'aux productions les plus importantes de l'époque. Pouqueville, nonobstant l'éclat de ce succès, abandonna peu à peu la carrière médicale, et avec cet instinct secret de ses forces qui caractérise le génie, s'essaya dans le genre des explorations érudites par un ouvrage publié sous le nom de *Voyage en Morée, à Constantinople et en Albanie.* Le succès de cet ouvrage fut en partie le prix de l'intérêt qui s'attache à toute relation nouvelle; mais il fut encore plus le résultat de l'activité paternelle et des infatigables soins avec lesquels l'auteur s'attacha à le propager. Il fut en conséquence traduit en allemand et en anglais. Ce voyage ayant créé des titres à Pouqueville, il parvint à les faire valoir assez bien pour être nommé par l'empereur consul de France à Janina, ayant sous son administration consulaire toute la Hellade, la Macédoine et l'Illyrie. Il résida auprès du fameux Ali jusqu'en 1815. Ce poste était difficile, et Pouqueville l'occupa de son mieux, ayant toujours à craindre de donner, malgré toutes ses concessions, quelque sujet de mécontentement à un despote qui respectait peu le droit des gens. On assure que le vieux pacha avait pour espion auprès du consul français une chambrière qui lui portait régulièrement les dépêches de son maître. Moyennant cet arrangement, qui prévenait toutes contestations, le pacha et le consul étaient les meilleurs amis du monde; Pouqueville a cependant un peu exagéré la confiance et l'estime dont il jouissait auprès d'Ali. On voit à quoi se réduisait cette confiance; et quant à l'estime, Ali en avait fort peu pour des dupes. Malgré les services qu'il avait rendus ou cru rendre dans ce poste, Pouqueville en fut rappelé pour être nommé simple consul. Cette disgrâce, qu'il a qualifiée d'*erreur de la politique,* lui arriva sous le ministère de Talleyrand. Il occupa le consulat de Patras jusqu'en 1817, et à cette époque il y fut remplacé par son frère, Hugues Pouqueville, qui s'est conduit avec distinction dans les malheurs de l'insurrection grecque. De retour en France, Pouqueville publia son nouveau *Voyage en Grèce.* Le livre de Pouqueville eut un grand succès que les circonstances favorisèrent singulièrement. Il fut suivi, en 1824, de l'*Histoire de la régénération de la Grèce,* ouvrage dans lequel se trouve refondue et amplifiée une grande partie du Voyage. L'*Histoire de la régénération* embrasse une période de 84 ans, depuis 1740 jusqu'en 1824. Pouqueville se mit plusieurs fois sur les rangs pour être de l'Académie française, mais il ne put réussir qu'à celle des inscriptions. Il mourut le 20 décembre 1838. Indépendamment des ouvrages cités dans le corps de cet article, Pouqueville a publié deux brochures sur la *Vie d'Ali-Pacha,* et sur la *Fin tragique d'Ali-Bekn,* son vizir; il a fourni l'*Histoire et la description de la Grèce* à l'*Univers pittoresque* (1835, in-8°), et plusieurs *Mémoires* au *Recueil* de l'Académie des inscriptions.

POURCHOT (Edme), professeur de philosophie, né à Poilli, diocèse de Sens, en 1651, acheva ses études à Paris, professa ensuite la philosophie au collége des Grassins, et rendit d'importants services à l'université, dont il fut syndic pendant 40 ans. Il en avait été sept fois recteur, et l'eût été plus souvent encore si sa modestie ne s'y fût opposée. Pourchot mourut aveugle en 1734. Il avait légué toutes ses épargnes à l'université, pour fonder, au collége des Grassins, une chaire de grec; et une bourse en faveur des pauvres étudiants de son pays natal. On a de lui : *Institutiones philosophicæ,* dont la 4e édition fut donnée en 1734, in-4°, 5 vol. in-12, et plusieurs *mémoires* pour l'université.

POURFOUR DU PETIT. *Voyez* **PETIT.**

POURTALÈS (Jacques-Louis de), négociant suisse, né en 1722, mort en 1814, se distingua par le noble usage qu'il sut faire de ses richesses et par l'étendue de ses vues commerciales. Après avoir établi des comptoirs dans toutes les grandes villes de l'Europe, il aida puissamment à développer l'industrie de son pays natal, créa la prospérité d'une population nombreuse, et fonda, à Neuchâtel, sa patrie, un hôpital où les pauvres sont reçus sans distinction de religion ou de nation. Le roi de Prusse honora la mémoire de cet homme estimable en conférant, en 1814, à ses trois fils, le titre de comte.

POUSANT, ou plus exactement **POUZANT POSDOS**, historien arménien, dont le véritable nom est *Faustus de Byzance,* était Grec de naissance. Il vivait vers la fin du 4e siècle de notre ère, et professait l'état ecclésiastique : il vint s'établir en Arménie, où il fut évêque du pays des Saharhouniens, situé dans la partie orientale de l'Arménie, vers les bords du Cyrus. Cet

historien était sans doute né à Constantinople; et c'est de l'ancienne dénomination de cette ville, qu'il tirait le surnom qui le distingue. Les circonstances de sa vie nous sont entièrement inconnues. Il nous a laissé quelque chose de plus intéressant : son *Histoire d'Arménie*. C'est un monument important, par son antiquité d'abord, puisque c'est un des plus anciens ouvrages qui existent en arménien, et ensuite parce qu'il contient le récit très-circonstancié des événements arrivés pendant une époque de l'histoire, sur laquelle nous possédons très-peu de renseignements. Son ouvrage, appelé ordinairement par les Arméniens *Pouzantaran,* était divisé en six livres : il n'en reste plus que les quatre derniers. Le texte arménien a été imprimé à Constantinople, en 1730, en 1 vol. in-4°, de 396 pages; il est rare.

POUSCHKIN (Alexandre), célèbre poëte russe, naquit à Saint-Pétersbourg, le 26 mai 1799. Sa mère était issue d'un prince nègre, esclave, puis favori de Pierre Ier, qui le nomma grand maître de l'artillerie. Il disait souvent qu'il y avait du sang africain dans ses veines. Le jeune Pouschkin fit ses études au Lycée impérial de Tzar-Koëselo, d'où il fut expulsé en 1817, pour avoir composé des vers dans un esprit peu monarchique. On l'admit néanmoins au collége des affaires étrangères. Il acquit une grande réputation par son talent poétique, et en même temps beaucoup de popularité, parce qu'il continua de manifester dans toutes ses productions de ces opinions qui, dans tous les pays, même en Russie, trouvent des partisans, surtout parmi le peuple dont elles flattent les passions. Il montra cependant aussi des sentiments assez favorables à la cour, dont il reçut plusieurs bienfaits, et fut nommé gentilhomme de la chambre. En 1820, l'empereur Alexandre l'envoya en Bessarabie, où il remplit un emploi supérieur dans la chancellerie du lieutenant général Inzoff, gouverneur de cette contrée. Plus tard, il alla dans le Caucase, et fut ensuite attaché au gouvernement d'Odessa. Pendant ses voyages, il s'occupait de poésie et décrivait les lieux qu'il parcourait. A son retour, on l'accusa encore de tendances démocratiques, et il fut exilé dans une maison de campagne, où il continua de se livrer à des compositions poétiques. Enfin il rentra en grâce à l'avénement de l'empereur Nicolas (1825), qui l'appela à Moscou pour la solennité de son couronnement, et le combla de faveurs. Il voulut même le charger de la composition d'une histoire de Pierre Ier, et il lui fit remettre des matériaux, inconnus du public; mais la lecture de ces documents embarrassa beaucoup Pouschkin, qui y trouva des choses telles qu'il jugea impossible de faire l'apologie qu'on lui demandait, sans mentir et sans s'abaisser. Il avait épousé une jeune femme fort belle qu'il aimait de la plus vive tendresse, et qui paraissait l'aimer beaucoup aussi; mais la sœur de cette dame épousa un nommé d'Anthes, Français d'origine, qui parut bientôt préférer la femme de Pouschkin à la sienne; ce dont le poëte se montra jaloux; il y eut un duel. Le combat fut très-acharné, et Pouschkin y mit surtout une fureur extrême. Après avoir reçu une blessure mortelle, après avoir blessé son adversaire, il s'élançait encore contre lui, et l'on eut beaucoup de peine à lui faire lâcher prise. Il ne mourut qu'après 2 jours de souffrances (4 février 1837), et lorsqu'il eut reconnu que sa femme était innocente. Pouschkin est certainement un des poëtes les plus distingués de la Russie. On lui doit : des *Odes* et des *Épîtres; Rouslan et Ludmila,* poëme romantique, Saint-Pétersbourg, 1820, in-12; *le Prisonnier du Caucase,* Saint-Pétersbourg, 1822, in-12; *Tsigani, les Bohémiens,* Moscou, 1827, in-12 : ce poëme, que Pouschkin composa en 1824, dans la Bessarabie, est son ouvrage le plus remarquable; *l'Oueghine,* poëme en 10 chants, inachevé; *Boris Godounoff,* tragédie, qui assigne à l'auteur une des premières places parmi les poëtes dramatiques de son pays, etc.

POUSSIN (Nicolas), l'un des plus célèbres peintres et chef de l'ancienne école française, né aux Andelys en 1594, d'une famille noble, mais pauvre, montra, dès sa première jeunesse, un goût très-vif pour le dessin. Il se rendit à Paris à l'âge de 18 ans, et entra chez un peintre de portraits, puis chez un peintre d'histoire nommé Lallemant, mais ne fut réellement, comme le dit Voltaire, que l'élève de son génie. Raphaël et Jules Romain, dont il ne connut d'abord les chefs-d'œuvre que par des gravures, aidèrent beaucoup au développement de ses heureuses dispositions. Deux fois il entreprit le voyage de Rome, et deux fois la pauvreté le força de s'arrêter en route. Cependant il avait déjà peint des tableaux qui n'étaient pas sans mérite; mais il était payé, sans doute, d'après sa réputation à peine naissante, et d'ailleurs on sait qu'il poussa toujours le désintéressement jusqu'à l'insouciance, même aux plus beaux jours de sa gloire. Il eut le bonheur toutefois de connaître à Paris le cavalier Marin, qu'il alla rejoindre à Rome en 1624. Mais cet ami mourut bientôt, et le cardinal Barberini, auquel il avait recommandé l'artiste français, partit pour ses légations de France et d'Espagne. Le Poussin se trouva ainsi encore une fois réduit aux seules ressources de son talent, qui le mettait à peine au-dessus de l'indigence. Il ne se découragea point, et eut même la force, dans une position si difficile, de lutter contre le mauvais goût des Italiens, qui préféraient alors l'école du Guide à celle d'Annibal Carrache. Pour se prémunir contre les séductions de la mode, et se former un style sévère et pur, on le vit étudier sans relâche l'antique, et y puiser ses inspirations poétiques et ce beau idéal qui devaient un jour caractériser si heureusement ses moindres tableaux. En même temps il épiait tous les secrets du mouvement dans la nature vivante; il remarquait les phénomènes de l'optique; il s'instruisait des théories de la perspective, de l'architecture; il assistait aux dissections de Nicolas Larche pour apprendre l'anatomie, et il s'inspirait de la lecture d'Homère, de Plutarque et surtout de la Bible. En 1629, il épousa une fille de Jacques Dughet, son compatriote, chez lequel il avait été soigné pendant une maladie. Il n'eut point d'enfants de ce mariage; mais il adopta l'un des jeunes frères de sa femme, qui hérita de son nom et de son talent dans le paysage. Ce fut vers ce temps que le Poussin commença à être chargé de plusieurs travaux importants par la protection du cardinal Barberini, revenu de ses ambassades. Il n'obtint point de grandes récompenses pécuniaires; mais il se fit connaître du chevalier del Pozzo, qui lui voua une amitié



[illegible] lith. Lith. de Loux

POUSSIN.

[illegible] Publié par C. Ode

durable, occupa ou recommanda son talent, et lui ouvrit sa bourse et son cabinet d'antiquités. La réputation de l'artiste ne tarda pas à s'étendre par de nouveaux ouvrages dans toute l'Italie et jusqu'en France, d'où il lui arriva beaucoup de demandes. Entre autres personnages de distinction pour lesquels il travailla, il faut citer de Chantelou, qui devint son ami. Bientôt le cardinal de Richelieu manifesta le désir de le voir rentrer dans sa patrie, et le roi Louis XIII lui adressa même à ce sujet une lettre, dans laquelle il lui assurait le titre de son peintre ordinaire; mais il était réservé à de Chantelou de dissiper les irrésolutions de son illustre ami, et de l'emmener avec lui en France vers la fin de 1640. Le Poussin reçut l'accueil le plus gracieux du cardinal et du roi, qui lui confirma par un brevet la qualité de premier peintre ordinaire avec une pension de 3,000 livres et un logement au Louvre, et lui donna la direction générale de tous les ouvrages de peinture et d'ornement des maisons royales. Tant d'honneurs éveillèrent l'envie de Vouet, qui conservait le titre de premier peintre titulaire, de le Mercier, premier architecte, et de Fouquière, peintre flamand, qu'on appelait le *baron aux longues oreilles*, et le zèle que mit le grand artiste à poursuivre les embellissements dont il était chargé au Louvre acheva d'exaspérer contre lui des hommes qui lui étaient si inférieurs par le talent. Las de lutter contre leur mécontentement et les tracasseries qui en furent la suite, il repartit pour Rome, en 1642, sous prétexte d'aller chercher sa femme et mettre ordre à ses affaires. On lui avait fait promettre de revenir; mais il se crut dégagé de sa promesse par la mort de Richelieu et de Louis XIII, et resta sur la terre étrangère, où il avait trouvé une patrie et une famille. Cependant il ne renonça pas à travailler pour la France, et l'on peut dire que, par ses travaux et ses conseils, il contribua beaucoup à former Lesueur, Lebrun et Mignard, et fut le principal réparateur de l'art sous Louis XIV : aussi ce monarque lui conserva-t-il le titre et les honoraires de son premier peintre. En avançant dans la carrière, le Poussin devenait moins exclusivement attaché à ce goût sévère, qu'il avait poussé quelquefois jusqu'à la dureté et la sècheresse. On ne peut pas dire précisément qu'il changea sa manière; car il écrivait lui-même à de Chantelou qu'il se sentait, en vieillissant, plus animé que jamais du désir de régler ses pensées sur celles des anciens peintres grecs : mais son exécution devint plus moelleuse, sa composition plus riche. Il commença à traiter des sujets où les beautés de la nature pussent avoir une place, et ne montra pas moins de talent pour le paysage historique que pour l'histoire. Il imprima à tous ses ouvrages, qui ne pouvaient être animés par un intérêt dramatique, un tel caractère de poétique mélancolie, qu'on ne les voit pas sans tomber dans une rêverie pleine de charmes : témoin ce paysage où, à travers les danses légères et les jeux folâtres d'une troupe de bergers livrés à la joie qu'inspirent la jeunesse et le printemps, on aperçoit une tombe que couronne un cyprès avec cette inscription : *Et in Arcadiâ ego* (*et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie*)! Cet illustre peintre, l'éternel honneur de la France, auquel tant de belles qualités étaient échues en partage, et dont les défauts ne viennent que de l'exagération de ces qualités mêmes, mourut à Rome en 1665; mais la plus grande partie de ses ouvrages sont en France. Le Musée de Paris possède de lui 33 tableaux, tous de chevalet, à l'exception de 5, dont les figures sont de grande proportion. Son tableau du *Déluge* est un des chefs-d'œuvre de la peinture. Félibien, qui, dans ses *Entretiens sur les vies des peintres*, a donné des détails sur la vie et les principaux ouvrages du Poussin, nous dispense de prolonger inutilement cet article. Il est d'ailleurs une foule d'autres écrivains que l'on pourra consulter : Bellori, *Vite de' pittori*, etc., Rome, 1672, in-4°; Baldinucci, *Notizie de' professori*, 1728, in-4° (2e tome), etc. On lira avec intérêt une *Vie du Poussin* en tête de son œuvre par Castellan, 1811. Enfin, ceux qui voudront plutôt connaître l'homme que l'artiste, peuvent lire les *Lettres de Nicolas Poussin* (Paris, 1824).

POUSSINES (Pierre), né en 1609 à Lausan, diocèse de Narbonne, embrassa la règle de Saint-Ignace à l'âge de 15 ans, et professa les humanités, la rhétorique et les saintes Écritures à Toulouse. Appelé à Rome, en 1654, pour y continuer l'*Histoire de la société*, il fut ensuite désigné pour remplir la chaire de l'Écriture sainte au collége romain. L'affaiblissement de sa santé lui fit désirer de revoir la France, et il mourut à Toulouse en 1686. On a de lui des traductions latines de quelques histoires qui font partie de la *Byzantine*, les *Vies* d'un grand nombre de saints de la Grèce, du Languedoc et de la Gascogne, insérées dans le recueil des *Bollandistes*; une traduction latine des *Lettres* de saint François-Xavier, et un grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Biblioth. soc. Jesu.* L'*Éloge historique* du P. Poussines par le P. Théod. Lombard a été inséré dans les *Mémoires* de Trévoux, novembre 1730, et dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759.

POUTEAU (Claude), chirurgien célèbre, né à Lyon en 1725, vint à Paris suivre les leçons de Morand, Petit et Ledran, et de retour à Lyon où il fut admis élève à l'Hôtel-Dieu, en devint chirurgien-major à l'âge de 22 ans, et acquit, au bout de quelques années, une grande réputation comme praticien, par la hardiesse des moyens qu'il employait dans les cas graves. Ayant quitté l'Hôtel-Dieu, il se livra plus particulièrement à l'exercice de la médecine, et mourut en 1775. On a de lui des *Mélanges de chirurgie*, une *Dissertation sur l'opération de la pierre*, et plusieurs autres écrits publiés par Colombier, sous le titre d'*OEuvres posthumes de M. Pouteau*, Paris, 1783, 3 vol. in-8°.

POUTRINCOURT, gentilhomme picard, accompagna le sieur Mons, en 1605, dans son voyage du Canada. Ayant reçu de ce lieutenant général une étendue de terres considérable, il y forma un établissement et fit ensuite plusieurs voyages en France. Son intention était de trouver le moyen de passer au travers de l'Amérique septentrionale, afin d'aller jusqu'à la grande mer, et de là en Chine. Mais il ne réussit pas dans cette entreprise. Il eut quelques différends avec les jésuites, qui, cherchant à s'établir dans le Canada, parvinrent à se faire substituer à la compagnie des négociants qui devaient y exercer le commerce. Son établissement continua néanmoins de subsister, et Poutrincourt y termina ses jours dans un âge très-avancé.

POUVREAU (Simon), avocat, né à Parthenay dans le commencement du 16e siècle, se fixa à Poitiers où il se fit une réputation, et publia, en 1561, un *Recueil d'arrêts,* 1 vol. in-8°, dans lequel il avait pris pour modèle celui de J. Dulac, procureur général de Catherine de Médicis, publié en très-beau latin l'an 1554, petit in-fol. L'ouvrage latin est très-estimé, mais le français est plus à la portée du commun des lecteurs. L'un et l'autre sont très-propres à satisfaire ceux qui aiment les anecdotes de jurisprudence.

POUYER (le baron Pierre-Charles-Toussaint), administrateur supérieur de la marine, naquit au Havre le 1er novembre 1774. Pouyer venait de terminer ses études, lorsqu'il fut enlevé à sa famille par la première réquisition. Entouré, dès sa plus tendre enfance, du spectacle animé du commerce et de la navigation, ses premières impressions lui firent préférer le service de mer à celui de terre. Il s'embarqua comme novice; mais son instruction lui valut presque aussitôt un emploi qui lui ouvrit l'entrée de l'administration de la marine. Ce ne fut cependant qu'à l'âge de 25 ans qu'il obtint d'être admis dans les cadres, en qualité de commis entretenu. Il fit, en 1802, la campagne de Saint-Domingue sur *la Serpente,* et fut à peu près le seul de l'état-major de cette corvette qui échappa à la fièvre jaune et à la mort. En franchissant si laborieusement les premiers degrés de la hiérarchie administrative, Pouyer avait du moins rendu sa capacité notoire. En 1805, l'organisation du service maritime dans les États d'Italie lui fut confiée; il s'en acquitta avec une telle habileté, qu'il dut continuer la même mission dans les provinces illyriennes, la Hollande et les villes hanséatiques. Partout il sut concilier l'intérêt de la conquête avec l'intérêt local. En 1812, il se vit appelé à diriger une section de la division du personnel au ministère de la marine; mais il quitta bientôt l'administration centrale pour celle des ports, dont il parcourut rapidement tous les degrés, depuis le commissariat principal jusqu'à l'intendance. Une si longue, si complète expérience, pouvait être utilement consultée, en attendant que l'intérêt du service la réclamât au sein de l'administration centrale. En 1826, étant encore intendant à Toulon, Poyer fut nommé maître des requêtes. L'année suivante, les préfectures maritimes ayant été rétablies, celle de Cherbourg lui fut donnée. Se trouvant ainsi à la tête du 1er arrondissement maritime, il y développa toutes les qualités qu'exige le commandant, et reçut le titre de conseiller d'État en service extraordinaire. Chargé en 1830, de présider à l'embarquement de Charles X et de sa famille, à Cherbourg, il s'acquitta de cette délicate mission avec le respect que commande toujours l'adversité. Appelé, en 1831, à la direction du personnel au ministère de la marine, il vit successivement s'ouvrir pour lui les portes du conseil d'État et de l'amirauté. Pendant la restauration, il avait plusieurs fois présidé des colléges électoraux. A la mort de l'amiral de Rigny, il le remplaça comme député de Boulogne. Il mourut à Paris, le 19 février 1838.

POWELL (David), savant ecclésiastique et historien gallois, naquit dans le comté de Denbigh, vers 1552. Après avoir fait ses études dans un des colléges dépendant de l'université d'Oxford, il prit les ordres, en 1576, et obtint divers bénéfices; il exerça, en 1582, les fonctions de chapelain de sir Henri Sidney, président du pays de Galles, et mourut en 1598. On a de lui : *Historia Cambriæ nunc Walliæ dictæ; De Britannicâ historiâ rectè intelligendâ, Epistola ad Gul. Fleetwodum,* imprimée avec l'ouvrage précédent; *Pontici Virunnii historia Britannica,* Londres, 1585, in-8°.

POWELL (Gabriel), fils du précédent, né à Ruabon, dans le comté de Denbigh, en 1575, et mort vicaire de Northall, dans le Middlesex, en 1611, se fit une grande réputation parmi les puritains, par les ouvrages de controverse qu'il publia contre les catholiques. Wood, qui en donne la liste, prétend que Gabriel, quoique mort à 36 ans, était un prodige de science. Il reconnaît qu'il avait un zèle outré, et qu'il était puritain fanatique. Le titre d'un de ses ouvrages : *Illégitimité et danger de tolérer plusieurs religions, et de permettre un autre culte dans une monarchie,* etc., ferait croire qu'il écrivait contre la tolérance, en même temps qu'il la demandait pour lui-même et pour ses frères les puritains.

POWEL (Édouard), ecclésiastique, né en Angleterre vers la fin du 15e siècle, ayant été chargé par Henri VIII d'écrire contre les nouveaux réformés, publia : *Propugnaculum summi sacerdotii evangelici, ac septenarii sacramentorum numeri adversùs M. Lutherum, fratrem famosum, et wickleffistam insignem,* Londres, 1523, in-8°. Cet ouvrage lui mérita de très-grands éloges; mais Powel ayant ensuite écrit en faveur de la reine Catherine et de la suprématie du siége de Rome, la noble franchise avec laquelle il s'exprimait excita à un tel point le ressentiment de Henri VIII, qu'il ordonna sa mort. Il fut pendu à Smithfield, le 30 juin 1540, avec plusieurs autres victimes auxquelles on n'avait à reprocher, comme à lui, qu'un extrême attachement à la religion de leurs pères.

POWELL ou **POWEL** (Jacques), mort en 1754, dans le comté d'Essex, excita quelque temps la curiosité publique en Angleterre, par sa grosseur prodigieuse. Il avait 15 pieds anglais de circonférence, et pesait 650 livres.

POWEL (Richard), auteur anglais, maître de l'école d'Yspitty, et l'un des littérateurs modernes les plus distingués qu'ait produits le pays de Galles, est connu par un poëme intitulé : *les Quatre saisons,* publié en 1793. Il mourut jeune, probablement de fatigue, sur une colline où son corps fut trouvé en 1795.

POWELL (Jean-Joseph), avocat anglais, mort le 21 juin 1801, s'est particulièrement occupé du régime hypothécaire et des lois relatives aux pouvoirs, délégations, et aux testaments. On a de lui, sur ces divers sujets, les ouvrages suivants, en anglais : *Loi des hypothèques,* 1785, 2e édition, 1787, in-8°; *Essais de jurisprudence sur les procurations,* etc., 1787, in-8°; *Essais de jurisprudence sur les testaments, depuis leur commencement par l'écriture jusqu'à leur consommation par la mort du testateur,* 1789, in-8°. Powell a contribué à compléter quelques écrits posthumes du jurisconsulte Fearne.

POWEL (George), capitaine de marine, né en Angleterre vers 1793, fut massacré par les habitants du Fort-Réfuge, île de Varaou, le 3 avril 1824. Le trois-

mâts baleinier *the Rambler*, de Londres, qu'il commandait avait mouillé depuis trois jours au port du Réfuge; la meilleure intelligence avait régné entre les Anglais et les insulaires, et leur roi même passait la nuit à bord du bâtiment, lorsque 5 matelots désertèrent. Le capitaine Powel, croyant cette évasion favorisée par le chef, qui avait disparu presque en même temps, sans prendre congé de lui, n'épargna aucun soin pour reprendre les déserteurs. Ne pouvant y parvenir, il fit lever l'ancre, examina le havre, et ayant découvert un petit village sur la côte, il vint mettre en panne vis-à-vis. Aussitôt un feu très-vif de canons chargés à boulets et à mitraille fut dirigé sur les habitants, qui, ne prévoyant pas cette attaque, s'étaient rassemblés sur la grève, et payèrent cher leur confiance. Ensuite, pour avoir quelque ôtage qui pût assurer le succès de l'entreprise, un canot fut envoyé, bien armé, et réussit à s'emparer d'une pirogue de guerre, qui, ayant été abandonnée par ceux qui la montaient, fut amenée à la remorque. Ce fut alors que le capitaine Powel descendit lui-même à terre avec 6 matelots; mais malgré le feu bien nourri de leurs mousquets, ils furent bientôt entourés par les naturels, qui les massacrèrent, à l'exception de deux hommes qui parvinrent, quoique l'un d'eux fût dangereusement blessé, à regagner le navire à la nage. *Le Rambler*, qui ne tarda pas à se voir menacé par une multitude de pirogues remplies de combattants, fut obligé de forcer de voiles pour s'éloigner, et alla mouiller au port Jackson. Le capitaine Powel, jeune encore, avait acquis une grande expérience dans 5 voyages pénibles qu'il avait faits dans la partie australe du globe. S'il eût su allier l'humanité à son caractère hardi et entreprenant, il n'eût pas été victime de l'événement affreux dont sa cruauté fut la seule cause, et sa mémoire serait sans tâche. La géographie doit au capitaine Powel la découverte du groupe d'îles qui porte son nom, et la première exploration exacte de l'archipel du Nouveau-Shetland. Il avait rapporté de ces îles une belle collection de minéraux qui figure dans le musée de la Société royale de Londres. Il a publié : *Carte de l'archipel austral, avec les îles découvertes sur le sloop le Dove*, accompagné d'un *Mémoire* explicatif; des *Instructions* pour la navigation du détroit de Magellan.

POWNALL (Thomas), écrivain anglais, né à Lincoln en 1722, fut nommé en 1745, secrétaire de la commission pour le commerce et les colonies britanniques; il passa ensuite en Amérique, y devint gouverneur de Massachusett-Bay en 1757, puis de la province de New-Jersey en 1759, et gouverneur, capitaine général et vice-amiral de la Caroline méridionale en 1760. Rappelé l'année suivante en Angleterre, il y obtint l'emploi de payeur général de l'armée sous les ordres du prince Ferdinand. A la paix, il fut élu membre du parlement, et se montra fort opposé aux mesures qui amenèrent la guerre avec les colonies d'Amérique. Après avoir renoncé à la carrière parlementaire dès 1780, Pownall, qui ne s'occupait plus que d'économie politique et d'antiquités, mourut à Bath en 1805. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Administration des colonies anglaises*, 5e édition, Londres, 1774, 2 vol. in-8°; *Description topographique des États du centre de l'Amérique anglaise*, 1770, in-fol., avec une carte; *Mémoire adressé aux souverains de l'Europe et de l'Atlantique*, Londres, 1780, in-8°, traduit très-infidèlement en français sous le titre de : *Pensées sur la révolution d'Amérique*, 1781, in-8°; *Notices et descriptions des antiquités de la province romaine de la Gaule*, etc., 1787, in-4°, ouvrage très-curieux; *Description et explication de quelques antiquités romaines découvertes dans la ville de Bath*, 1796. — Jean POWNALL, frère du précédent, mort en 1795, a inséré plusieurs articles dans l'*Archæologia*.

POYET (Guillaume), chancelier de France, né vers 1474, était fils d'un avocat d'Angers. Après avoir achevé ses études avec succès, il prit ses degrés, et devint bientôt l'un des oracles du barreau de Paris. Lors du procès qu'intenta la duchesse d'Angoulême au connétable de Bourbon, Poyet, qui plaida pour cette princesse, déploya des talents qui lui méritèrent la faveur de la cour. Pourvu de la place d'avocat général, en 1531, il fut nommé, 3 ans après, président à mortier; et, en 1538, il remplaça du Bourg, dans la dignité de chancelier. Dans l'intervalle, il avait rempli différentes commissions honorables, de manière à justifier la confiance du souverain. En 1535, il avait été chargé de réclamer les droits prétendus par François Ier sur une partie des États du duc de Savoie; et, en 1537, il avait signé la trêve de Baumi, avec la gouvernante des Pays-Bas. Devenu chancelier, il ne songea qu'à se maintenir dans ce poste important par le dévouement le plus servile aux volontés de la cour. A l'exemple de Duprat, qu'il avait pris pour modèle, il imagina de nouvelles ressources pour remplir les coffres du roi, et employa des moyens odieux de se procurer de l'argent, avec d'autant moins de scrupule qu'il regardait François Ier comme le maître des biens de ses sujets. Poyet s'occupa de la réforme de la justice, et publia, en 1539, la fameuse ordonnance de Villers-Cotterets; elle contenait de sages dispositions, telles que la défense aux juges ecclésiastiques de s'immiscer dans les causes civiles; l'établissement des registres de baptêmes et de décès dans chaque paroisse; et enfin, l'obligation de ne plus employer que la langue française dans les tribunaux : mais elle en renfermait aussi de tellement rigoureuses pour les accusés, que le parlement refusa de l'enregistrer, sans un ordre exprès du roi. La cour était alors divisée en deux partis, dont le connétable de Montmorenci et l'amiral de Chabot étaient les chefs. Le connétable crut avoir trouvé l'occasion de perdre son rival, en jetant des soupçons sur la source de ses richesses. Poyet, qui s'était fait ordonner prêtre à l'âge de plus de 60 ans, consentit à devenir l'instrument de la haine du connétable, dans l'espoir d'obtenir, par sa protection, le chapeau de cardinal. Il se livra donc à l'examen le plus scrupuleux de la vie de Chabot, et le trouva coupable de 25 délits, dont chacun emportait la peine capitale. La fierté avec laquelle l'amiral repoussa d'injustes soupçons, blessa le roi, qui donna l'ordre d'instruire son procès. Poyet, après avoir choisi les commissaires chargés de juger Chabot, ne rougit pas de les présider lui-même pour mieux assurer sa condamnation : il ne put cependant obtenir, de la faiblesse des juges, un arrêt tel qu'il l'aurait désiré; et dans la copie

qu'il en fit faire, il ajouta différentes dispositions aggravantes. Cette odieuse falsification fut reconnue ; et l'amiral ne tarda pas d'être rétabli dans toutes ses dignités. La disgrâce de Montmorenci, qui suivit de près, ne pouvait manquer d'entraîner celle de Poyet. Dans un moment d'humeur il s'était permis quelques réflexions libres et vraies sur les abus qui résultent du pouvoir des femmes dans les cours ; et la reine de Navarre s'était promis de s'en venger. D'un autre côté, la duchesse d'Estampes ne pardonnait point à Poyet l'acharnement avec lequel il avait poursuivi Chabot : les deux princesses se réunirent pour le perdre dans l'esprit du roi ; et il fut enfermé à la Bastille, le 2 août 1542. On donna les sceaux à Fr. de Montholon, qu'il avait eu pour contradicteur dans le procès de la duchesse d'Angoulême contre le connétable de Bourbon. Du fond de son cachot, Poyet eut la bassesse d'écrire à l'amiral Chabot, pour le prier d'oublier le passé, et lui demander sa protection. Après une captivité de 3 ans, il fut enfin mis en jugement ; et l'ordonnance qu'il avait rédigée, servit de base à la procédure. On accusa Poyet de beaucoup de malversations : le roi lui-même déposa contre lui. Il se trouva privé de la ressource qu'il avait ôtée aux accusés, de suspecter les témoins après la lecture de leurs dépositions. Quand il voulut se plaindre de cette rigueur, les juges lui répondirent que c'était son ouvrage. Au surplus, Poyet montra, dans le cours des débats, plus de fermeté qu'on ne devait en attendre de lui. Un arrêt, rendu le 24 avril 1545, déclara Poyet privé de la charge de chancelier, et incapable de jamais tenir office royal ; et en outre le condamna, pour ses malversations, à 100,000 livres d'amende envers le roi, et à tenir prison jusqu'à l'entier paiement de cette somme. Poyet, après avoir payé l'amende, alla habiter l'hôtel de Nemours, et reprit les fonctions d'avocat consultant. Il mourut haï et méprisé, au mois d'avril 1548.

POYET (François), de la famille du précédent, naquit à Angers, vers le commencement du 16e siècle, et fut une des plus déplorables victimes des vengeances et des dissensions religieuses qui désolèrent la France à cette époque. Fortement attaché à la foi catholique, il était docteur de Sorbonne et prieur de l'ordre de Saint-Dominique, à Angoulême, lorsque l'amiral de Coligny, à la tête des partisans de la réforme, s'empara de cette ville, en 1568. Poyet continua de prêcher contre l'erreur avec le plus grand courage ; et son zèle augmenta encore, lorsqu'il vit attacher et pendre à un arbre, sous ses yeux, le malheureux Grelet, qui avait osé faire à l'amiral une prédiction si remarquable, et que l'événement ne justifia que trop cruellement, en lui disant qu'ennemi du vrai Dieu, comme Jézabel, il aurait le sort de cette femme impie, que son cadavre serait jeté par la fenêtre et foulé aux pieds... Les hérétiques n'ayant pu, par cet horrible spectacle, intimider ni entraîner dans leur parti le vertueux Poyet le plongèrent dans un cachot humide et malsain, où il resta longtemps en proie aux plus dures souffrances. Jean Chauveau, vieillard septuagénaire, non moins zélé catholique, y mourut à côté de lui, dévoré par la vermine. On retira Poyet, à plusieurs reprises, de cette horrible position, pour lui faire subir des interrogatoires, et le soumettre à des discussions où il déploya toujours le même courage et la même énergie. Et quand les ennemis du catholicisme désespérèrent de le gagner à leurs doctrines, ils le promenèrent par la ville, en lui faisant déchirer le dos et la poitrine avec des tenailles ardentes ; ils l'habillèrent de haillons en forme de chasubles, lui mirent des brides au cou et aux bras en forme d'étoles et de manipules, et le précipitèrent enfin dans la Charente, où ils achevèrent de le tuer à coups de fusil... Poyet fut inscrit par le pape Pie V, au nombre des martyrs de la foi.

POYET (Bernard), architecte, né le 3 mai 1742 à Dijon, reçut les leçons de Wailly, fit le voyage de Rome comme pensionnaire, et à son retour devint successivement architecte du duc d'Orléans, de la ville de Paris et de l'archevêché, de l'université, du corps législatif, etc. ; puis membre de l'Académie d'architecture, du conseil des bâtiments civils, et mourut le 6 décembre 1824, membre de l'Académie des beaux-arts. L'édifice consacré à la tenue des séances de la chambre des députés est un des principaux ouvrages de cet artiste, dont la fécondité et la fougue d'imagination étaient extraordinaires. Malheureusement il tomba dans la bizarrerie en voulant paraître original, et plusieurs de ses conceptions, empreintes d'ailleurs du cachet d'un talent distingué, furent avec raison considérées comme excentriques et inexécutables. Parmi les écrits qu'il a publiés, on citera : *Mémoire sur la nécessité de transférer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris,* 1785, in-4° : c'était l'île des Cygnes qu'il proposait pour y établir le nouvel Hôtel-Dieu, et il reproduisit ce plan en 1807, en 1822 et en 1824 ; *Projet pour employer dix mille personnes, tant artistes qu'ouvriers, à la construction d'une place dédiée à la nation,* etc., 1791, in-8° ; *Projet d'un monument à élever à la gloire de Napoléon Ier,* 1806 ; *Hommage national destiné à consacrer l'époque fortunée du retour de Sa Majesté Louis XVIII,* etc., 1816 et 1822, in-4° ; *Mémoire sur le projet d'un édifice à construire au centre du grand carré des Champs-Élysées pour la réunion de la garde royale et de la garde nationale, ainsi que pour servir aux fêtes publiques,* 1816, in-4°.

POYNTER (Guillaume), vicaire apostolique de Londres, fut élevé au collége anglais de Douai, où il était professeur au commencement de la révolution. Enfermé avec plusieurs de ses compatriotes au château de Doullens, il ne recouvra sa liberté qu'après plus d'un an. De retour dans sa patrie, il devint, en 1803, coadjuteur de Douglas, évêque et vicaire apostolique du district de Londres, et fut sacré en qualité d'évêque d'Halie. Il eut plusieurs contestations, soit politiques, soit théologiques, dans lesquelles il se conduisit toujours avec une prudente réserve, ce qui lui donna une grande influence sur les catholiques de son pays. Depuis la restauration, il vint à plusieurs reprises en France pour réclamer la restitution des biens qui appartenaient à sa mission ; mais il échoua dans ses efforts. En 1815 il alla à Rome, pour l'intérêt des catholiques anglais. Ce prélat mourut le 26 novembre 1827 dans un âge peu avancé. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont un des plus remarquables est *le Christianisme,* ou *Preuves et caractères de la religion chrétienne,* traduit par Taillefer, 1828, in-12. Ses *Instruc-*

tions ont contribué à faire rentrer dans le sein de l'Église un grand nombre de protestants.

POZA ou **POÇA** (André de), savant philologue espagnol, naquit au 16e siècle, à Orduna, dans la Biscaye. Il exerçait la profession d'avocat près le tribunal de Bilbao, et, malgré ses occupations, trouvait le loisir de cultiver les sciences et les lettres. On a de lui : *De la antigua lengua, poblaciones y comarcas de las Espanas, en que de paso se tocan algunes cosas de la Cantabria*, Bilbao, 1587, in-4° : cet ouvrage, rare, est rempli de recherches curieuses. Poza a donné des preuves de ses connaissances en mathématiques par un *Traité d'hydrographie* (espagnol), Bilbao, 1585, in-4°.

POZA (le P. Jean-Baptiste), fils du précédent, embrassa la règle de Saint-Ignace et fut compté au nombre des plus savants théologiens de son temps. Nommé, en 1612, professeur de philosophie au collége de Madrid, il remplit cette chaire avec une grande distinction. Mais ses succès éveillèrent l'envie, et ses ennemis attendirent avec impatience l'occasion de perdre un homme qui les humiliait. Le P. Poza mit au jour, en 1626, un ouvrage intitulé : *Elucidarium B. Mariæ Virginis*, Alcala, in-fol. C'est un traité de la Conception. Ses adversaires y découvrirent quelques passages qui pouvaient rendre suspects les sentiments de l'auteur, et les signalèrent à la congrégation de l'*Index*, qui supprima l'ouvrage. Relégué dans la ville de Cuença, au Pérou, il y mourut oublié en 1660.

POZZI (Jean-Baptiste), peintre, natif de Milan, florissait sous le pontificat de Sixte-Quint. Il fut élève de Raffaellino da Reggio ; et de tous les élèves de ce maître, c'est celui qui s'approcha le plus de son talent. Enthousiasmé pour le beau idéal, c'est vers cette partie si importante de l'art, qu'il dirigea toutes ses études ; et il mérita, sous ce rapport, d'obtenir le surnom de *Guide* de cette époque. Pour se convaincre de sa supériorité dans cette partie, il suffit de voir le *Chœur d'anges*, qu'il a peint dans l'église de Jésus, à Rome. Il n'avait que 28 ans lorsqu'il mourut.

POZZI (Étienne), peintre, naquit à Rome en 1708, et fut successivement élève de Maratta et de Masucci. Il a exécuté, dans Rome, un grand nombre d'ouvrages, qui lui méritèrent la réputation d'un des meilleurs artistes de son temps. Son dessin est plus grandiose que celui de Masucci ; et l'on peut dire que son coloris est aussi plus fort et plus vrai. La *Mort de saint Joseph*, qu'il a peinte dans l'église du Très-Saint Nom de Marie, et qui se trouve placée en regard de la *sainte Anne*, l'une des meilleures peintures de ce dernier maître, est la preuve de ce que l'on vient d'avancer. On trouve de ses productions dans différentes églises de Rome, au Vatican et dans le palais Colonna. Il est mort en 1768.

POZZI (Joseph), frère puîné du précédent, et peintre comme lui, se distingua dans son art, mais n'atteignit pas à la réputation d'Étienne, qui était beaucoup plus âgé, et qui le dirigea dans la carrière des arts. Il le précéda dans la tombe, et mourut fort jeune encore, à Rome, en 1765.

POZZI (Joseph-Hippolyte), médecin et poëte italien, né à Bologne, en 1697, s'appliqua à la médecine, prit le bonnet de docteur en 1717, et fut chargé de donner des leçons d'anatomie dans l'université de sa patrie. Il se trouvait à Rome, en 1740, lors de l'exaltation de Benoît XIV : ce pontife le fit son camérier d'honneur, et son médecin extraordinaire. Pozzi se livra aussi à la poésie : il écrivait des vers avec la plus grande facilité, et ne cessa d'en faire sa plus chère occupation jusqu'à sa mort, arrivée le 2 septembre 1752. Il fit imprimer, en 1732, deux *Discours* sur l'anatomie, et quelques *Traités* de cette science, rédigés dans la forme épistolaire.

POZZI (dom Césaire-Joseph), abbé du Mont-Olivet, fils du précédent, mort le 25 août 1782, âgé de 64 ans, eut de vifs démêlés avec l'Espagnol J. B. Mugnoz, fut conservateur de la bibliothèque Imperiali, et publia divers ouvrages, sur lesquels on peut consulter l'article étendu que lui a consacré le P. Belvisi, son confrère, dans le tome VII des *Scrittori Bolognesi*.

POZZI (Jean), exerçant la médecine à Milan, sans être compris dans le catalogue des médecins et des chirurgiens avoués de cette ville, était parvenu, sous l'administration du vice-roi Beauharnais, à être directeur de l'école vétérinaire que ce prince y établit en 1807. Pozzi fut encore professeur de pathologie et d'hygiène. Pour montrer qu'il était digne de tant de faveurs, il publia, en 1810, un ouvrage sur l'art vétérinaire, donnant à son livre un titre dont la bizarrerie devait procurer un grand éclat à son savoir. Au lieu de l'intituler simplement *Veterinaria*, il l'appela *Zoojatria*, pour faire entendre que le simple art vétérinaire ne consistait que dans une pratique manuelle, celle d'un maréchal, et que l'auteur, se considérant comme un vrai médecin, enseignait une science fondée comme les autres sur des principes et sur des faits. Il y mit à contribution tout ce que les Italiens et les étrangers avaient écrit sur une telle matière. Pozzi mourut à Milan, peu de temps après le départ des Français, en 1814.

POZZO (Paris de PUTEO ou del), célèbre jurisconsulte, était né vers 1415, à Castellamare di Stabia, d'une famille originaire d'Alexandrie, dans le Milanais, dont une branche établie à Pirmonte près d'Amalfi, vint ensuite se fixer à Castellamare. Après avoir fait ses premières études à Naples, il visita les principales universités d'Italie pour se perfectionner dans la science du droit, et suivit les leçons des plus habiles professeurs, entre autres du fameux Jean d'Imola. De retour à Naples, le roi Alphonse le nomma conseiller au tribunal de Santa Chiara ; et, peu de temps après, lui confia l'éducation de son fils le duc de Calabre, depuis Ferdinand Ier. Del Pozzo sut mériter l'affection de son royal élève. Pendant l'expédition d'Alphonse en Toscane (1445), Ferdinand, que son père avait établi lieutenant général du royaume, créa son précepteur auditeur général, place dans laquelle celui-ci trouva l'occasion de déployer beaucoup de zèle et de capacité. Après la mort d'Alphonse (1458), del Pozzo, conseiller intime de Ferdinand, fut revêtu de la dignité d'inquisiteur général, qui revient à celle de ministre de la police. Cependant, il n'en continua pas moins de remplir une chaire de droit à l'université de Naples, et l'on a la preuve qu'il y donnait encore des leçons en 1464. Quoique très-désintéressé, comme tous les hommes vraiment supérieurs, del Pozzo avait amassé, dans l'exercice de la profession d'avocat, une

fortune considérable. Il mourut en 1495, et fut inhumé dans l'église de Saint-Augustin. On a de lui 195 traités ou opuscules dont Lorenz. Giustiniani donne les titres, précédés d'une *Notice* sur l'auteur, dans les *Memorie degli scrittori legali*, III, in-8°.

POZZO (Cassien del), patricien de la ville de Bielle dans le Vercellais, seigneur de Reano, marquis de Romagnano, etc., né en 1498, était fils d'Antoine et de Marguerite della Torre. Jurisconsulte distingué, Cassien fut admis dans le collége des docteurs, à l'université de Turin, puis appelé à la magistrature en 1518. Il accompagna, comme conseiller intime Charles III, duc de Savoie, dans la guerre que ce prince, à l'instigation de Charles-Quint, soutint contre les Français, qui envahirent la plus grande partie de ses États; et il se trouva avec lui à Nice où le pape Paul III fit conclure, en 1538, une trêve entre François Ier et Charles-Quint. Lorsque la trêve fut rompue et que les hostilités recommencèrent, del Pozzo prouva qu'il unissait les talents du magistrat et la valeur guerrière. Le roi de France s'était allié avec le sultan Soliman, qui lui envoya, comme auxiliaire, le fameux Barberousse, vice-roi d'Alger, à la tête d'une flotte turque, pour se joindre à celle des Français, commandée par le comte d'Enghien. Les flottes combinées, ayant débarqué à Villefranche, se présentèrent devant Nice en juillet 1543; mais Cassien del Pozzo fit transporter des munitions et des vivres dans le château, où, secondé par le brave capitaine Simon de Balbe, il résista courageusement et lassa les assiégeants, qui se retirèrent après avoir pillé la ville. Dans la célèbre et dernière convocation des états généraux, tenue par le duc Emmanuel-Philibert à son retour en Piémont, afin de pourvoir à l'énorme dette publique dont l'intérêt montait jusqu'à 20 p. 100, del Pozzo opina pour la vente des biens domaniaux, inaliénables par la loi de l'État. Le duc Emmanuel-Philibert employa del Pozzo dans différentes missions importantes, et le nomma premier président du sénat de Turin, où il mourut en 1578. On a de lui : *Additiones ad communes doctorum opiniones*, Turin, 1545; *Additiones ad Bartolum*, Turin, 1577. La famille del Pozzo, prince de la Cisterna, doit à ce magistrat ses richesses et son illustration.

POZZO (Charles-Antoine del), archevêque de Pise, neveu du précédent, naquit à Turin le 30 novembre 1547. Il fit ses études à Bologne, où il prit le doctorat; puis revenu à Turin, il fut admis à proposer ses thèses et à les défendre en public, pour obtenir l'agrégation au collége des docteurs de l'université ducale. Le cardinal Bobba ayant été appelé à Rome, en 1574, emmena avec lui le jeune abbé Charles-Antoine, qui, profitant des vastes connaissances de son protecteur, soit dans le droit canon, soit dans la littérature grecque et latine, fut nommé auditeur de la Rote par le grand-duc de Florence; ensuite il devint juge du patrimoine, conseiller du grand-duché, et enfin il fut élu et sacré archevêque de Pise en 1582. Pendant les 25 ans de son épiscopat, il employa les revenus de son évêché à des œuvres de charité. Il érigea, en 1599, à Pise, une grande commanderie de l'ordre de Saint-Étienne, avec le patronage de sa famille, laquelle commanderie fut assignée au chevalier Cassien del Pozzo, son neveu. En 1600, il fit construire son tombeau dans le *Campo-Santo* de Pise, et il y allait souvent méditer sur la vanité des honneurs et des richesses humaines. Il mourut en 1607, dans son archevêché, au moment où le pape Paul V l'avait désigné cardinal. L'archevêque del Pozzo fut un des plus savants prélats de son temps. D'après l'historien Ughelli, il a laissé manuscrits les ouvrages suivants : *Tractatus de potestate principis*, qui existe dans la bibliothèque Laurentienne de Florence; *Tractatus de feudis in XIII libros digestum*, conservé dans les archives de Pise; *De communibus jurisconsult. opinionibus*, dans les archives du prince de la Cisterna, son neveu.

POZZO (Cassien del), commandeur de l'ordre de Saint-Étienne, neveu du précédent, né à Turin, mort vers la fin de 1657, s'est rendu célèbre par sa riche collection d'antiquités romaines, et par la noble protection qu'il accordait aux artistes. Poussin, dont il fut l'un des plus bienveillants protecteurs, lui a témoigné sa reconnaissance dans une foule de lettres insérées dans les *Lettere pittoriche*. Le chevalier del Pozzo correspondait avec presque tous les littérateurs et les savants de l'Europe; il fut l'émule et l'ami de Peiresc, et mérita le glorieux surnom de *restaurateur de l'art antique*. Le détail de sa collection forme 23 vol. in-fol.

POZZO (André), jésuite, peintre et architecte, né à Trente en 1642, mort à Vienne, le 31 août 1709, s'est fait une grande réputation par ses connaissances dans la perspective. On estime les peintures dont il a orné la voûte de l'église Saint-Ignace à Rome. Il a publié : *Perspectives des peintres et architectes*, 1697-1700, 2 gros vol. en latin et en italien.

POZZO (Jérôme dal), célèbre architecte, né à Vérone en 1718, exerça son art avec une extrême habileté, et chercha par ses conseils et son exemple à remettre en honneur la manière des anciens. On a de lui : *Degli ornamenti dell' architettura civile, secondo gli antichi*. Cet ouvrage, plein d'érudition et de goût, a été adopté dans un cours public à Vérone. Pozzo était membre associé des Académies royales de Parme, et Clémentine de Bologne.

POZZO DI BORGO (le comte Charles-André), lieutenant général au service de la Russie, représenta cette puissance en France pendant plusieurs années en qualité d'ambassadeur, et naquit le 8 mars 1764, au village d'Alala en Corse. La famille de Pozzo, anoblie ou reconnue noble à l'époque de la réunion de cette île à la France en 1768, était très-pauvre; il eût peut-être été privé du bienfait d'une éducation libérale sans la charité d'un religieux récollet, le père Antonio Grosseto, qui se chargea de le diriger dans ses études. Pozzo les ayant terminées, alla faire son droit à Pise, et retourna dans son pays pour y exercer la profession d'avocat. Au commencement de la révolution, il se lia avec Joseph Bonaparte et Napoléon, ses principes étant alors parfaitement d'accord avec les leurs. Les deux familles avaient déjà entretenu des relations qui se fondaient sur une conformité remarquable de position sociale : en effet, pauvres toutes deux, et toutes deux d'une noblesse équivoque, la famille Pozzo et la famille Bonaparte étaient également disposées à seconder dans leur pays l'essor d'une révolution dont les chances pouvaient offrir à l'une

comme à l'autre tant d'occasions de réparer les torts de la fortune. La chaleur patriotique de Pozzo ne se signala pas moins que celle des Bonaparte lorsque les municipalités décrétées par l'assemblée nationale furent organisées en Corse. Paoli le fit nommer membre du directoire départemental de cette île, ce qui le conduisit à être porté l'année suivante (1791) comme député à l'assemblée législative. Pozzo manifesta dans les rangs des représentants de la nation française les mêmes opinions auxquelles il était redevable d'être sorti de l'obscurité dans son propre pays, et le 16 juillet 1792, il monta à la tribune pour dénoncer, avec quelque prolixité, mais non sans talent et sans éloquence, que la nation devait déclarer la guerre à l'empereur d'Autriche. On assure cependant que, dès cette époque, Pozzo avait pour les combinaisons mystérieuses de la politique un goût qui ne lui permettait pas d'adapter un seul parti, et de marcher sous le soleil dans une seule route; d'autres disent que le résultat de la lutte entre la monarchie et la révolution ne lui paraissait pas assez précisément déterminé d'avance pour qu'un homme qui voulait parvenir se donnât tout entier à cette dernière. Nous n'adoptons aucun de ces deux modes d'explication, et s'il était vrai que Pozzo n'eût pas été un républicain de très-bonne foi, nous serions bien plus disposés à croire qu'il avait trouvé dans les vertus et les intentions de Louis XVI les motifs de ce changement. Quoi qu'il en soit, il retourna en Corse avec beaucoup d'éloignement pour la suprématie révolutionnaire de la France, et se joignit à Paoli pour travailler à rompre ce lien si récemment formé, qui attachait sa patrie à la France. De cette époque date sa rupture avec les Bonaparte, qui persistèrent dans la route contraire. L'inimitié de Pozzo a eu toute la constance qui caractérise les haines corses : elle a duré 20 ans, et à la fin elle a été satisfaite. La Convention avait mandé Pozzo à la barre en 1793, en même temps que Paoli : mais ni l'un ni l'autre ne jugèrent à propos de courir la chance de ce voyage, et cette injonction menaçante ne fit que hâter leur traité avec les Anglais, et la réunion de la Corse aux domaines de la Grande-Bretagne. Pozzo ne fut pas oublié dans l'organisation nouvelle qui suivit cette prise de possession : on le fit président du conseil d'État. Il porta dans l'exercice de ces fonctions une sévérité si hautaine, qu'au bout de peu de mois les réclamations des ennemis qu'il s'était faits, et en quelque sorte la clameur publique, obligèrent le vice-roi anglais, Elliot, à lui demander sa démission. Il quitta donc sa place, et se rendit à Londres, où il resta 18 mois. Rapproché de quelques émigrés français, il y commença cette carrière de diplomatie et de négociation qui, plus tard, s'ouvrit pour lui sur un plus vaste théâtre. En 1799, il était à Vienne, dans ce moment de la campagne de Suwarow, où tant de projets divers agitaient les esprits à l'étranger. Pozzo di Borgo, mêlé à tout le mouvement diplomatique qui accompagnait l'action militaire, était de cette diplomatie qui exerça une si grande influence sur les destinées du monde. L'antipathie des Russes et des Autrichiens, bien plus que la bataille de Zurich, mit un terme aux progrès de la coalition. Pozzo di Borgo se fixa pour quelque temps à Vienne, comme gentilhomme français émigré. Alors s'élevait au consulat un enfant de cette famille Bonaparte, proscrite par l'assemblée de Corse. Dans ce grand mouvement, le puissant dictateur, Bonaparte, songea encore plus d'une fois à son ennemi personnel, voyageant de Londres à Vienne, et plus d'une fois il regretta leur séparation. Quand le bruit des armes se fit encore entendre, Pozzo di Borgo entra au service de la Russie, et se destina complétement à la carrière diplomatique. La fermeté de son caractère, la profonde intelligence des faits et la connaissance des hommes, qui se développait en lui par l'étude, une finesse exquise d'appréciation, devaient lui assurer de remarquables succès dans la direction des rapports de gouvernement à gouvernement. Il reçut de Saint-Pétersbourg le titre de conseiller d'État, et partit chargé d'une mission intime pour la cour de Vienne. Le prince, qui prenait Pozzo di Borgo à son service, était alors cet Alexandre à l'âme mystique, tristement préoccupé de voiler, par l'apparente loyauté de sa conduite et la grandeur de sa vie, un souvenir mélancolique et cruel, qui pesait sur sa conscience et sur son cœur. La révolution de palais qui le jeta sur le trône avait été dirigée par l'Angleterre, on ne peut en douter; elle devait, par conséquent, favoriser la coalition contre Bonaparte, posant sur sa tête de héros la couronne impériale! Pozzo di Borgo fut alors un des agents diplomatiques chargés de missions spéciales et secrètes auprès des cours alliées qui se réunissaient encore une fois contre la France. Le voilà donc à Vienne; il n'y demeure que quelques mois; le czar, qui voulait agir avec vigueur, l'envoya en qualité de commissaire de la Russie près de l'armée anglo-russe et napolitaine, dont les opérations devaient commencer par le nord de l'Italie, sous l'influence de Marie-Caroline (sœur de Marie-Antoinette). Cette armée se rassemblait à peine à Naples, que le canon d'Austerlitz retentit avec les cris de victoire. La paix de Presbourg fut signée. Comme ce traité séparait l'Autriche de la coalition, il obligea l'armée de Naples à se dissoudre, et Pozzo di Borgo retourna une fois encore à Vienne, puis de là à Saint-Pétersbourg, où de grandes scènes militaires se préparaient. Durant la campagne couronnée par Austerlitz, la Prusse avait hésité, ne sachant si elle ne se déclarerait pas en faveur de la coalition. Cette conduite publique, elle ne pouvait la désavouer, et Napoléon en avait gardé mémoire. L'incertitude cessa à la suite d'Austerlitz, et, un an après, les Prussiens, appuyés par les Russes, osèrent enfin se mettre en ligne. Pozzo di Borgo dut accompagner Alexandre dans cette nouvelle campagne, et le czar l'invita à prendre un rang dans l'armée. Telle est la coutume russe; il n'y a d'avancement que dans la hiérarchie militaire. Pozzo reçut donc le grade de colonel à la suite de l'empereur, emploi qui l'attachait à la personne même du souverain. Envoyé une quatrième fois à Vienne après la bataille d'Iéna, il voulut réveiller l'Autriche de cette frayeur où l'avait jetée la paix de Presbourg; mais ce cabinet était alors plongé dans la paix à tout prix. Le colonel Pozzo reçut mission de se rendre aux Dardanelles, en qualité de ministre plénipotentiaire, pour traiter de la paix avec les Turcs, conjointement avec l'envoyé anglais. Il fut reçu à bord de la flotte russe sous les ordres de l'amiral Siniavin, stationnée à l'île de Ténédos, assista sur le vaisseau amiral au combat du Mont-

Athos, entre la flotte russe et celle du sultan, et y reçut sa première décoration militaire. Pendant ce temps, la paix de Tilsitt était signée, et dans ces échanges d'amitié intime entre Napoléon et Alexandre, était-il possible au colonel Pozzo de ne point voir que désormais ses services seraient importuns? Arrivé à Saint-Pétersbourg, il eut avec l'empereur une de ces conversations d'abandon et de confiance, où chacune des parties examine avec sincérité sa position. Alexandre déclara au colonel que rien ne l'obligeait à quitter son service, et que ses liens d'amitié avec Napoléon ne lui imposaient pas ce sacrifice. Pozzo répondit qu'il ne pouvait plus être utile au souverain, et qu'il lui serait au contraire un embarras, car Bonaparte n'avait point oublié leurs haines d'enfance; tôt ou tard, il demanderait son extradition : le czar serait sans doute trop généreux pour y accéder; mais ce refus entraînerait des difficultés pour son gouvernement. « Au reste, ajouta-t-il, l'alliance de Votre Majesté avec Napoléon ne sera pas de longue durée; je connais le caractère dissimulé et l'ambition insatiable de Bonaparte. En ce moment, Votre Majesté a un bras tenu par la Perse, l'autre par la Turquie, et Bonaparte lui pèse sur la poitrine; qu'elle se débarrasse les mains d'abord, puis elle rejettera facilement ce poids qui l'accable; d'ici à quelques années, nous nous reverrons. » Tout cela fut très-bien compris par le czar; le colonel Pozzo demanda la permission de voyager, et toutes les facilités, tous les moyens lui en furent donnés. Il se trouvait à Vienne en 1808, alors que l'Autriche, toute seule, préparait de nouveaux armements contre Napoléon, et déclarait sa rupture; il y demeura pendant toute la campagne de 1809, et l'on peut croire qu'il ne fut pas sans influence sur le rôle équivoque de la Russie dans cette mémorable campagne. Quand la paix fut encore imposée, Napoléon n'oublia pas son implacable ennemi. Pozzo avait joué un rôle actif dans tous les mouvements diplomatiques d'Autriche et de Russie, et Napoléon ne pouvait l'ignorer. Il exigea donc son extradition, et Alexandre y consentit sans difficulté. La demande de Napoléon donna lieu à une énergique lettre dans laquelle le colonel prédit la campagne de Russie, et dit au czar : « Sire, le temps n'est pas loin où Votre Majesté me rappellera auprès de sa personne. » Enfin, pour échapper au sort qui l'attendait, s'il tombait dans les mains de son puissant ennemi, Pozzo prit le parti d'aller à Constantinople, seul point qui lui offrît encore une issue pour quitter l'Europe continentale et se retirer en Angleterre. Ainsi le voilà proscrit politique, parcourant la Syrie, visitant Smyrne, Malte, et de là se rendant à Londres, où il arriva en octobre 1810. Lord Castlereagh l'y accueillit avec une extrême bienveillance. Dans plusieurs conférences, Pozzo exposa au ministre toutes les espérances qu'on avait encore d'un mouvement continental contre le gigantesque empire. Napoléon conservait des points vulnérables, et nul ne savait mieux que Pozzo connaître ce Napoléon qu'il avait vu de si près! Enfin la guerre éclata plus terrible en 1812, et les armées françaises passèrent le Niémen. Dans toute cette campagne, Pozzo resta à Londres. Son influence y avait aidé l'union d'Alexandre et du cabinet anglais, avec d'autant moins de peine que la main de l'Angleterre était tendue à la Russie. Mais ce ne fut qu'après la délivrance du territoire russe, lorsque le mouvement, cessant d'être national, se dirigea vers la Pologne et la Prusse, que le czar rappela Pozzo auprès de lui. Aussitôt le colonel se mit en route par la Suède, où il visita Bernadotte, qui, sans se prononcer ouvertement, prêtait une oreille favorable aux ouvertures de la cour de Londres. De là le premier germe de son intimité avec le prince royal de Suède. Ce fut à Kalijeh que l'empereur Alexandre revit Pozzo; il y avait 5 ans qu'ils s'étaient séparés. Le czar hésitait à se lancer dans les hasards d'une campagne lointaine. Pozzo lui conseilla d'appeler sous les mêmes drapeaux tous les rivaux de gloire de Napoléon, afin de jeter la confusion et le désordre dans ses préparatifs de guerre. Alors une triple négociation s'ouvrit : la première avec Moreau, qu'on voulait entraîner en France pour soulever, à l'aide de son nom, le parti républicain; la seconde avec Eugène Beauharnais et Murat, entre lesquels on voulait diviser l'Italie; la troisième, enfin, auprès de Bernadotte, qui devait amener les Suédois sur le champ de bataille. Pendant que les Russes s'avançaient en Saxe, Pozzo fut chargé de cette dernière mission avec les pleins pouvoirs de l'empereur de Russie. Dans les conversations qu'il eut avec Bernadotte, il s'engagea, au nom du czar, à le reconnaître comme héritier de la couronne de Suède. Bernadotte hésitait encore; quand l'armée suédoise s'embarquait à Kalschrona et qu'elle abordait à Stralsund, les victoires de Lutzen et de Bautzen avaient refoulé l'armée russe dans la haute Silésie. Bernadotte, presque déjà en ligne, n'osait cependant pas encore se prononcer. Les Suédois restèrent donc à Stralsund pour attendre les événements. Lorsque Pozzo vit le prince royal hésiter, dans l'intervalle que donna l'armistice de Newmarck, il se rendit, par l'ordre d'Alexandre, à Stralsund pour déterminer Bernadotte à marcher avec ses 20,000 hommes. Il parvint, mais non sans difficulté, à le conduire au congrès militaire de Trachenberg, où furent dressés les plans de campagne contre Napoléon. Cette démarche était décisive de la part de Bernadotte. Dans cette conférence, le colonel Pozzo soutint qu'il fallait marcher droit sur Paris, centre de la puissance et de la faiblesse de Napoléon, et où la question se terminerait. Dans son esprit, Napoléon n'était pas la France, et c'était pour sauver la France et la liberté que la coalition colorait ses haines contre l'empereur. Après le congrès de Prague et l'adhésion du cabinet de Vienne à la coalition, Pozzo, créé général-major, fut envoyé en qualité de commissaire de l'empereur de Russie, près du prince royal de Suède, qui en ce moment couvrait Berlin à la tête d'une armée de 80,000 hommes, prussiens, russes et suédois. Ce ne fut pas sans peine qu'il le décida à venir prendre part à la bataille de Leipzig, que la présence de son armée rendit si décisive. Après la bataille de Gross-Beeren, le général Pozzo se sépara de lui, et fut envoyé à Francfort, afin de concerter avec les alliés les opérations militaires. Dans les conférences qui se tinrent dans cette ville, les puissances ne se montrèrent pas toujours d'accord, et c'est dans le but de resserrer les liens de la coalition, que Pozzo partit pour l'Angleterre, chargé, par tous les souverains alliés, d'une mission auprès du prince régent pour obtenir que lord Castlereagh, chef du cabinet, se

rendit au quartier général des armées coalisées. Pozzo arriva à Londres dans les premiers jours de janvier 1814, porteur d'une lettre autographe des souverains au prince régent. Dans la préoccupation d'un renversement de Napoléon, il visita les princes français à Hartwell, et particulièrement Monsieur, comte d'Artois, qui voulait alors paraître au quartier général, et mêler les idées de restauration au plan de campagne des alliés; le général Pozzo s'opposa vivement à ce dessein, qui pouvait amener des complications imprévues avec le plan général. C'était un point délicat à obtenir que le départ de lord Castlereagh et l'adhésion pleine et entière de l'Angleterre à la coalition. Cependant le succès de Pozzo fut complet; et il eut la joie de s'embarquer pour le continent avec le premier ministre d'Angleterre. Ce fut à Baden que les deux diplomates rejoignirent les souverains alliés. Pozzo resta attaché à la personne d'Alexandre pendant toute la campagne de 1814. Dans les négociations de Châtillon, il insista pour que les propositions de Napoléon fussent rejetées : point d'armistice, marcher en masse et en ligne droite sur Paris, tels furent les conseils de l'ardent ennemi de Napoléon. Enfin, il vit bientôt son vœu le plus vif se réaliser, et, lorsque l'empereur Alexandre fit son entrée dans la capitale de la France, le général Pozzo était à sa suite. Son influence auprès du czar était alors puissante, et c'est lui qui rédigea la fameuse proclamation du prince de Schwarzemberg, qui, la première, désigna les Bourbons beaucoup plus clairement qu'on ne le voulait à Vienne. Schwarzemberg ne la signa qu'avec peine, et quand Alexandre l'en eut pressé et presque sollicité. Dès que les alliés furent maîtres de Paris, le général Pozzo fut nommé commissaire de l'empereur de Russie auprès du gouvernement provisoire. A ce moment, quelques tentatives étaient faites auprès d'Alexandre, par des maréchaux dévoués à Napoléon, pour l'engager à traiter avec la régence; le czar allait peut-être accéder aux propositions qui lui étaient adressées, lorsque le commissaire russe, envoyé en toute hâte par le gouvernement provisoire, arriva à temps pour empêcher ce traité, et, au bout de deux heures d'une conversation animée, obtint enfin la déclaration d'Alexandre, au nom des puissances, à savoir : « Qu'on ne traiterait plus avec l'empereur ni avec sa famille. » Quand l'ancienne dynastie fut rappelée, Pozzo fut chargé par les souverains alliés d'aller audevant de Louis XVIII à Londres; et ici ce n'était pas seulement un poste d'honneur, mais encore une mission politique, et de la plus haute importance; il devait exposer à ce prince l'état des esprits en France, et la nécessité d'aborder les formes constitutionnelles et les idées libérales d'une charte pour répondre à l'opinion publique, tant il est vrai que l'idée de la charte est venue des cabinets. Était-ce pour le bien des Français, ou pour leur mal? c'est ce que l'histoire n'a pas encore décidé. Le roi l'accueillit avec beaucoup d'affabilité, et Pozzo ne quitta pas un seul instant Louis XVIII pendant son voyage, préparant même, de concert avec lui, la déclaration de Saint-Ouen. Aussi, lorsque le gouvernement royal fut constitué, il resta à Paris, comme représentant de la Russie, jusqu'au congrès de Vienne. Là, si son avis d'éloigner Napoléon d'Europe avait prévalu, il eût sans doute empêché l'invasion des cent jours. A Vienne, se manifesta entre l'empereur Alexandre et le général Pozzo di Borgo un refroidissement qui eut pour cause la Pologne. Le czar s'était engoué de la pensée qu'il fallait y constituer un royaume vaste, étendu, séparé de la Russie par sa constitution. Pozzo fut entièrement opposé à cette résolution, dans un mémoire remarquablement écrit et largement pensé, où il prévit la véritable tendance de l'esprit polonais. Les événements en ont depuis fait reconnaître la justesse. Alexandre retira donc un moment sa confiance à Pozzo, pour la donner au comte Capodistrias. Mais alors éclatait comme un coup de foudre le débarquement de Napoléon au golfe Juan, et cette circonstance le rapprocha d'Alexandre. La tentative ne l'étonna point; il l'avait prévue; et il fit tous ses efforts pour la déjouer. Le czar lui rendit sa confiance entière, et l'envoya à Gand rejoindre Louis XVIII, avec une mission auprès de l'armée anglo-prussienne des Pays-Bas. Pozzo di Borgo arrivait en Belgique, lorsque Napoléon tomba à l'improviste sur les frontières : il prit part aux opérations militaires des Anglais et des Prussiens, en qualité de commissaire russe, et, à la bataille de Waterloo, il reçut une blessure. Du premier coup d'œil, le diplomate aperçut tout le parti que pouvaient tirer de leur victoire Wellington et Blücher; sans perdre une minute, il dépêcha un aide de camp à l'empereur Alexandre, pour l'inviter à presser sa marche; et, quoique malade et blessé, il se rendit lui-même sur les pas des armées anglaise et prussienne, à Paris, où il reprit ses fonctions d'ambassadeur de Russie auprès de Louis XVIII. Talleyrand, désirant gagner l'appui d'Alexandre, offrit à Pozzo une haute position politique en France : le ministère de l'intérieur tenant à la police, ou tout autre portefeuille à son choix; mais Pozzo refusa, déclarant qu'il ne pouvait être utile à la France que comme intermédiaire entre les deux gouvernements. Français de droit, Russe par position et par devoir, il serait comme le symbole de l'alliance entre les deux nations. Dans les conférences des plénipotentiaires, il exposa vainement la nécessité de ne point exiger de la France et des Bourbons des conditions trop dures, parce que, quand on imposait aux peuples et aux rois le déshonneur, la honte et l'impuissance, il y avait réaction naturelle contre le joug qui pesait trop fort. Pozzo fut un des signataires du traité de Paris, pour la Russie. L'empereur Alexandre ayant quitté la France, laissa plein pouvoir à son ambassadeur pour seconder le gouvernement de Louis XVIII, en lui donnant toutefois des instructions d'une tendance libérale. C'était une mission difficile, et Pozzo eut plus d'une lutte à soutenir lorsque le ministère de Louis XVIII montra des intentions si différentes de ce qu'on en attendait, et surtout lorsque, n'obtenant pas de l'ambassadeur russe tout l'appui qu'il demandait, il se mit en rapport avec la cour de Saint-Pétersbourg. Nous avons lieu de penser qu'il existe une lettre d'Alexandre à Louis XVIII pour le pousser à l'ordonnance du 5 septembre 1816, ou tout au moins pour le féliciter de l'avoir rendue. Du reste, le comte Pozzo di Borgo fit dans ce temps-là tous ses efforts pour diminuer les charges de la France, et il est bien sûr qu'il agit très-favorablement sur les traités qui délivrèrent le territoire de l'occupation étrangère.

Louis XVIII, qui n'avait point oublié qu'il était Français, le nomma, sous le ministère du duc de Richelieu, comte et pair de France, avec pouvoir de transporter ces titres en ligne collatérale. Charles X confirma plus tard cette double nomination, qui n'a point été publiée, mais dont on a la certitude. Après la campagne d'Espagne, quand Ferdinand VII fut rétabli, en 1823, le comte Pozzo reçut l'ordre de se rendre comme ambassadeur à Madrid, avec mission de pousser au ministère Casa-Hirujo, l'homme de la modération; il triompha, et revint prendre son poste à Paris. Quelque temps après, l'ambassadeur de Russie perdait son protecteur; Alexandre mourait dans son voyage de Crimée. Le nouvel empereur aurait-il la même confiance en lui? M. de Nesselrode restant à la tête du cabinet, les pouvoirs de l'ambassadeur furent confirmés. Deux ans plus tard, le ministère Villèle succombait, et le roi composait une nouvelle administration à laquelle devaient présider Martignac et le comte de la Ferronnays, qui exerçait alors les fonctions d'ambassadeur à Saint-Pétersbourg, avec la confiance de l'empereur Nicolas. Ce choix devait plaire au czar, et le comte Pozzo l'appuya de toutes ses forces. Lorsque M. de Polignac prit en main les affaires, et que le système anglais parut triompher, Pozzo di Borgo dut voir ce changement avec peine, et il ne fut pas le dernier à s'apercevoir des voies aventureuses dans lesquelles s'engageait le cabinet du 9 août. Ses dépêches multipliées en font foi et donnent des renseignements précis à ce sujet; à ce point que l'empereur Nicolas s'en ouvrit au duc de Mortemart, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg. Le comte Pozzo ne connut les ordonnances de juillet que la veille; et, quand elles parurent le lendemain dans le *Moniteur*, il ne put s'empêcher de blâmer l'incurie du gouvernement, qui n'avait rien prévu, rien préparé pour soutenir son entreprise. On sait que le corps diplomatique, durant ces journées d'émeutes, ne quitta point Paris, parce que le ministère ne lui fit aucune communication sur le déplacement de la cour et le lieu que Charles X choisissait pour sa résidence. Bientôt une nouvelle royauté fut constituée; les reconnaissances diplomatiques des diverses cours ne se firent point attendre; et le comte Pozzo di Borgo reçut ses nouvelles lettres de créance. Lors de la question polonaise, la situation de l'ambassadeur russe à Paris fut très-difficile. Dans une émeute, on alla jusqu'à briser les vitres de son hôtel : tout ce qui l'entourait insistait pour qu'il demandât ses passe-ports; lui seul ne voulut rien brusquer, et, le lendemain, le ministre des affaires étrangères, dans une visite officielle, vint lui offrir satisfaction de la part du gouvernement. Dès lors le comte Pozzo se vit entouré d'hommages et de reconnaissance, car il avait évité une guerre européenne en ne quittant point Paris. Pendant son voyage à Saint-Pétersbourg, en 1834, il fut bien accueilli; et, en passant à Vienne et à Berlin, il reçut le témoignage de gratitude des deux cours, qui lui conférèrent les ordres de l'Aigle-Rouge et de Saint-Étienne. Quand la guerre d'Orient éclata, l'ambassadeur russe eut mission d'aller à Londres pour juger de la véritable situation des affaires et de la position des whigs et des torys; il n'y resta que peu de temps, et retourna à Paris reprendre son poste. Mais alors une sorte de disgrâce allait frapper la vie du comte Pozzo; il reçut bientôt le titre d'ambassadeur extraordinaire auprès de S. M. le roi de la Grande-Bretagne. Ce changement l'affligea beaucoup; cependant M. de Nesselrode lui expliqua sa nouvelle mission : « Quand on aurait détourné le duc de Wellington de la velléité de se rapprocher de l'Autriche dans la question d'Orient, quand on aurait secondé les torys d'une manière active, alors M. Pozzo reviendrait à Paris pour y suivre ses goûts et ses habitudes. » Pendant sa résidence à Londres, une lettre de l'empereur lui annonça le voyage du czaréwitch en Angleterre, et son souverain le pria de servir de guide au jeune prince durant son séjour en ce pays. Ce fut ici une de ces fatigues morales, de ces responsabilités embarrassantes et qui avancèrent la vie du comte. Bientôt il revit Paris; et il y mourut entouré de sa famille, dans les bras du colonel Pozzo di Borgo, son neveu, le 15 février 1842. Après une carrière si agitée, de quelque manière qu'on le juge dans le but définitif de sa vie, le comte était une intelligence de premier ordre. Quand vous étiez admis dans son intimité, ce qui vous frappait surtout, c'était cette vigueur de forme, cette physionomie belle, quoique colorée, ombragée de cheveux grisâtres artistement arrangés; telle que Gérard l'a reproduite dans un de ses beaux portraits.

POZZO (Ferdinand, comte dal), né à Moncalvo, en Piémont, le 25 mars 1768, fit ses études de belles-lettres et de philosophie avec beaucoup de succès, au collége des nobles, à Turin. A l'âge de 14 ans, il commença son droit, et, à peine bachelier, fut nommé membre de l'Académie *degli Immobili* d'Alexandrie. Quelque temps après, l'Académie des Arcades de Rome le reçut dans son sein, sous le nom de *Gelmiro Creteo*. En 1788, il fut reçu docteur et nommé, dans le cours de la même année, répétiteur au collége des nobles, où il avait été élevé. Il entra ensuite dans la magistrature, et se fit remarquer d'abord au parquet de l'avocat général, puis en qualité de substitut de l'avocat des biens patrimoniaux de l'ordre militaire de Saint-Maurice et Saint-Lazare. La république française s'étant emparée du Piémont, dal Pozzo fut nommé chef du 2e bureau de législation auprès du gouvernement provisoire. On agitait alors la question de savoir si la réunion du Piémont à la France offrirait à cette province des avantages plus considérables qu'un gouvernement. Dal Pozzo fut d'avis qu'il valait mieux être membre d'une grande nation et jouir de tous les avantages qui découlent de cette position, que d'avoir un fantôme de gouvernement et une ombre d'indépendance. Nommé, en 1801, par Bonaparte, premier substitut du commissaire du gouvernement près du tribunal d'appel de Turin, il fut, deux années après, envoyé au corps législatif, où il se fit remarquer par sa profonde connaissance du droit romain. Il trouva à Paris des amis parmi les jurisconsultes les plus distingués. Merlin fut de ce nombre, et lui confia la rédaction de plusieurs chapitres de son célèbre Répertoire. Après l'avoir appelé aux fonctions de maître des requêtes au conseil d'État, Napoléon le nomma, en 1809, premier président de la cour impériale de Gênes, puis chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur, baron de l'empire, et enfin membre du gouvernement extraordinaire à Rome. Dal

Pozzo se conduisit avec beaucoup de prudence, et acquit ainsi l'affection publique dans un pays qui ne supportait pas volontiers le joug de la France. Aussi, après la chute de l'empereur, Pie VII crut-il devoir des éloges à dal Pozzo; il retira à son égard les censures que l'Église avait prononcées contre tous les membres du gouvernement provisoire de Rome, et il chargea le cardinal Consalvi de lui témoigner son estime particulière. En 1812, dal Pozzo fut nommé commandeur de l'ordre de la Réunion. En 1813, il reprit son fauteuil de premier président à Gênes. Après la chute de Napoléon, lorsque le roi Victor-Emmanuel vint reprendre possession de ses États, dal Pozzo, en sa qualité de haut fonctionnaire, le harangua d'une manière aussi noble que respectueuse, et il le supplia de conserver au Piémont une législation qui était en harmonie avec les besoins du temps. Le monarque l'écouta avec bonté; mais, entraîné ensuite par des avis contraires, il crut que le Piémont supportait impatiemment les institutions françaises, et il les anéantit. Animé d'un zèle infatigable, dal Pozzo entreprit la publication d'un ouvrage intitulé : *Opuscoli d'un avvocato milanese, originario piemontese,* dans lequel il traitait avec une grande puissance de logique les parties les plus graves de la législation, et signalait les vices et les lacunes des lois établies en Piémont. Cet ouvrage, en 6 vol. in-8°, parut à Milan. La révolution ayant éclaté en 1821, et la constitution d'Espagne ayant été proclamée, le roi Victor-Emmanuel abdiqua en faveur de Charles-Félix, son frère, qui était alors absent. Le prince de Carignan, nommé régent, appela le comte dal Pozzo aux fonctions de ministre de l'intérieur. Celui-ci, qui n'avait pris part ni aux conspirations de l'époque, ni aux changements qu'elles avaient amenés, prévoyant le peu de durée du nouveau gouvernement, accepta à contre-cœur le portefeuille qu'on lui offrit. Le régime constitutionnel n'ayant duré que 30 jours, dal Pozzo dut, par prudence, se mettre à l'abri dans le premier moment de la réaction. Il quitta le Piémont, bien qu'il ne fût pas compris dans la liste des personnes contre lesquelles des poursuites judiciaires étaient dirigées. Exilé de fait, il se réfugia à Genève, puis à Londres. Son courage ne fut pas ébranlé; il prit part, même de loin, aux discussions qui intéressaient son pays. Il publiait tantôt des volumes, tantôt des brochures, que les légistes les plus distingués de l'Italie recherchaient avec empressement. Au nombre de ces publications figurent les *Observations sur le régime hypothécaire établi dans le royaume de Sardaigne par l'édit promulgué le* 16 *juillet* 1822, Paris, 1823, in-8°; et la brochure intitulée : *Observations sur la nouvelle organisation judiciaire établie dans les États de S. M. le roi de Sardaigne, par l'édit du* 27 *septembre* 1822, Londres, 1823, in-8°. Dal Pozzo, dès son arrivée en Angleterre, s'était mis à étudier la langue du pays. Ses progrès furent si rapides qu'il publia, en 1824, *On the alien bill* (Observations sur la loi des étrangers), et en 1827, *Catholicism in Austria, or an epitome of the Austrian ecclesiastical law; with a dissertation upon the rights and duties of the English government.* Dal Pozzo écrivit encore sur ce sujet : *De la nécessité très-urgente de soumettre le catholicisme romain, en Irlande, à des règlements civils spéciaux* (Londres, 1829, in-8°). Son but était de développer de plus en plus les théories qu'il avait émises dans son *Catholicism in Austria.* Après la révolution de juillet, dal Pozzo s'était établi à Paris, où il avait laissé tant de douces relations, tant de souvenirs glorieux. Il rentra en Piémont en 1837, et mourut à Turin le 29 décembre 1843.

PRADES (Jean-Martin de), prêtre, né vers 1720 à Castel-Sarrasin, doit l'espèce de célébrité qui s'est attachée à son nom à une thèse irréligieuse qu'il soutint en Sorbonne, et qui causa le plus grand scandale. Forcé de se réfugier en Hollande, il y fit paraître son *Apologie* (1752, in-8°). S'étant ensuite rendu à Berlin, il y fut accueilli par Voltaire, et obtint par sa protection la place de lecteur du roi de Prusse, dont il eut le bonheur de gagner l'amitié. Mais les bienfaits dont ce prince le combla ne tardèrent pas à exciter la jalousie des courtisans. Pendant la guerre de sept ans, l'abbé de Prades fut accusé d'être en correspondance avec un secrétaire du duc de Broglie, et de lui rendre compte des mouvements de l'armée prussienne. Le roi reconnut plus tard l'innocence de l'abbé, qui n'en fut pas moins envoyé à Glogau, avec l'injonction de ne pas sortir de cette ville sans nécessité. Il s'était depuis quelque temps réconcilié avec l'Église par une rétractation solennelle des principes contenus dans sa thèse. Il fut nommé archidiacre du chapitre de Glogau, et mourut dans cette ville en 1782. On a de lui l'*Abrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleury* (supposé), *traduit de l'anglais,* Berne (Berlin), 1767, 2 vol. petit in-8°; la *préface* est du roi de Prusse.

PRADHER (Louis-Barthélemi), compositeur et pianiste distingué, naquit à Paris le 16 décembre 1782. Fils d'un violoniste très-renommé par son talent pour l'accompagnement, attaché à l'orchestre de l'Opéra, et mort vers 1810; neveu de la célèbre Dugazon, et de son frère Lefebvre qui fut longtemps chef d'orchestre de l'Opéra-Comique; enfin beau-frère de Louis Séjan, qui, comme organiste, a presque obtenu la réputation de son père Nicolas Séjan, il n'a rien manqué à Pradher pour voir sa vie entière sous l'influence d'une atmosphère musicale. En effet, dès l'âge de 18 ans, il avait épousé Mlle Philidor, fille de l'un des plus anciens compositeurs de l'Opéra-Comique; et, veuf de sa première femme, il se maria en secondes noces, en 1820, avec Mlle More que ses charmes et ses talents ont fait vivement regretter, lors de sa retraite prématurée de l'Opéra-Comique. Dès l'âge de 8 ans, élève de son oncle Lefebvre, puis de Gobert, à l'École royale de musique, supprimée dans les premières années de la révolution, Pradher fut un des deux élèves auxquels Mme de Montgeroult donna ses soins par ordre du gouvernement. Après l'établissement du Conservatoire, sous le nom d'Institut de musique, en 1794, Pradher y fut admis, reçut encore des leçons de Gobert, et remporta, dans les deux premiers concours le premier et le second prix de piano. A 16 ans il prenait déjà rang parmi les meilleurs pianistes de la capitale, et il apprit ensuite l'harmonie sous Berton et le contre-point sous Méhul. Ayant quitté le Conservatoire à l'époque de son premier mariage, il y rentra un an après, à la suite d'un brillant concours, où il avait exécuté à la première vue des fugues manuscrites d'une extrême difficulté. Il fut alors

nommé professeur de piano, à la place d'Hyacinthe Jadin, son ami, mort en 1801, et il conserva cette place jusqu'en 1815. Sa classe fut toujours fort suivie, et il en est sorti plusieurs élèves distingués. Comme il était très-bon accompagnateur, le célèbre chanteur Garat l'avait choisi pour son pianiste, dans les concerts publics et de société. Il ne manquait plus à Pradher que de joindre à sa brillante et gracieuse exécution le talent de compositeur dramatique. Il avait déjà publié un grand nombre d'œuvres de musique, notamment 15 recueils de romances, parmi lesquelles il faut citer celle qui commença sa réputation, en 1798, *le Bouton de Rose*, paroles de Mme Pipelet, depuis princesse de Salm-Dyck; *le Printemps*, etc., des sonates de piano avec ou sans accompagnement de violon obligé, des rondos de chant, un concerto de piano, deux pots pourris, des variations sur la romance d'*Héléna*, une fantaisie sur celle du *Point du jour*, etc. Pradher a été moins heureux dans ses compositions dramatiques, dont souvent le succès tient plus au mérite du poëme qu'au talent du musicien. Il a donné à l'Opéra-Comique six ouvrages : (avec son cousin Gustave Dugazon) *le Chevalier d'industrie*, en 1 acte, paroles de Saint-Victor, 1804; (seul) *la Folie musicale*, ou *le Chanteur prisonnier*, en 1 acte, paroles de Francis Dallarde, 1807; (avec Berton) *Jeune et Vieille*, en 1 acte, paroles de Chazet, 1811; (seul) *l'Emprunt secret*, en 1 acte, paroles de M. Planard, 1812; *le Philosophe en voyage*, en 3 actes, paroles de M. Paul de Kock, 1821; *Jenny la Bouquetière*, en 2 actes, paroles de Bouilly et Pain, 1823. Il suppléa temporairement Boïeldieu au Conservatoire, de 1802 à 1807. Maintenu dans son emploi de professeur de piano, lorsque, en 1815, le Conservatoire fut remplacé par l'École royale de musique et de déclamation; chevalier de la Légion d'honneur en 1825, pianiste de Charles X et directeur de la musique de Mademoiselle en 1827, il n'en fut pas moins un des douze professeurs réformés, en 1828, par M. Sosthènes de la Rochefoucauld, pour payer les honoraires d'un seul professeur italien. Pradher a été aussi maître de musique des enfants du roi Louis-Philippe. On a encore de lui d'autres romances, nocturnes, sonates, etc. Menacé de phthisie pulmonaire, après avoir donné avec sa femme des concerts dans la Belgique et dans diverses parties de la France, il s'était retiré dans le midi pour rétablir sa santé, et il résida longtemps à Toulouse, où son talent ne fut pas moins apprécié qu'à Paris. Pendant l'été, il allait respirer un air plus frais dans une propriété qu'il avait acquise à Gray. C'est là qu'il mourut, vers la fin d'octobre 1843.

PRADO (Blas del), peintre, né à Tolède en 1498, fut élève, selon les uns, du Berruguette, et, selon d'autres, de Comontes. Quoi qu'il en soit, Prado se fit connaître par un véritable talent dans tous les genres de peinture, et le roi Philippe II l'envoya à l'empereur de Maroc, qui lui avait demandé un artiste habile pour faire le portrait d'une de ses filles, et pour exécuter divers embellissements dans ses palais. Prado fut reçu avec distinction par l'empereur qui le combla de présents. Après un séjour de peu de durée en Afrique, il revint dans sa patrie, où, par une bizarrerie qui tenait à la tournure de son esprit, il conserva jusqu'à la fin de ses jours le costume et la manière de vivre des Orientaux. Il est connu par les travaux de restauration qu'il a faits à un grand nombre de tableaux précieux, ainsi que par plusieurs tableaux de sa composition qui lui assignent un rang éminent parmi les artistes de son pays. Il peignait avec un égal succès les fleurs, les fruits, qu'il ne copiait jamais que d'après nature, et il en faisait des guirlandes dont, à l'exemple de Seghers et de Deheem, il enrichissait ses compositions. Il mourut à Madrid en 1557.

PRADON, poëte dramatique, né à Rouen, vint de bonne heure à Paris, où il suivit la carrière du théâtre avec succès, si l'on considère les triomphes trompeurs qui l'aveuglèrent lui-même; avec honte, si on le juge sur la réputation qui lui est restée. Une cabale violente, qui poursuivait alors Racine, eut l'idée de lui faire subir une indigne rivalité : sa *Phèdre* venait de paraître; deux jours après on fit jouer celle de Pradon, et cette pièce méprisable fut mise au-dessus des plus admirables chefs-d'œuvre de la scène. Racine, trop sensible à cet affront, s'éloigna du théâtre, malgré les exhortations courageuses de Boileau, qui, seul un instant, prit la défense de son illustre ami. Pradon mourut à Paris, en 1698, à l'âge de 66 ans. Ses ouvrages sont : *Pyrame et Thisbé*; *Tamerlan*, ou *la Mort de Bajazet*; *Phèdre et Hyppolyte*, 1677; *la Troade*; *Statira*; *Régulus*, la moins mauvaise de ses pièces; *Scipion l'Africain*; *le Triomphe de Pradon*, 1684, in-12, le monument le plus ridicule que la fatuité littéraire ait pu produire; *Nouvelles remarques sur les ouvrages du sieur D...*, 1685, in-12; *le Satirique français expirant*, Cologne, 1689; plusieurs pièces de vers contre Boileau, et une comédie sur Racine, intitulée : *le Jugement d'Apollon sur la Phèdre des anciens*, jugement dans lequel Apollon n'est certainement pour rien. Niceron cite quelques pièces de Pradon, aujourd'hui totalement inconnues.

PRADT (Dominique DUFOUR de), ancien archevêque de Malines, naquit le 23 avril 1759 à Allanches en Auvergne, d'une famille de haute bourgeoisie. Après avoir terminé ses études, il fut reçu docteur en théologie en 1786. Grand vicaire du cardinal de la Rochefoucauld, archevêque de Rouen, et pourvu de l'archidiaconé de Grand-Court, il fut député par le clergé de Normandie aux états généraux de 1789. Il défendit avec courage à l'assemblée constituante les principes religieux et monarchiques, et signa toutes les protestations du côté droit. Après la session il se retira en Allemagne avec le cardinal de la Rochefoucauld, et s'établit à Munster, où il publia en 1798 un écrit remarquable : *Antidote au congrès de Rastadt*. Cet ouvrage, qui révélait un talent prodigieux et une grande connaissance des intérêts des différents États de l'Europe, fut suivi de *la Prusse et sa neutralité*, qui n'eut pas moins de succès. Le cardinal de la Rochefoucauld étant mort en 1799, et l'état de la France étant devenu plus calme, l'abbé de Pradt obtint sa radiation de la liste des émigrés, et, de retour à Paris, fut présenté par le général Duroc, son parent, au premier consul qui l'accueillit avec bienveillance. Plus tard Napoléon le nomma son aumônier, et le fit évêque de Poitiers en 1805. Il accompagna la même année Napoléon à Milan, où il officia dans la cérémonie de son cou-

ronnement comme roi d'Italie. Il le suivit en 1808 à Bayonne, et prit prendre quelque part aux négociations qui amenèrent la chute des Bourbons en Espagne. Nommé en 1809 archevêque de Malines, son chapitre refusa de le reconnaître. Il fut du nombre des évêques qui écrivirent en 1810 à Pie VII pour solliciter les dispenses de mariage que demandait Napoléon. En 1811 il fit partie de la commission chargée de préparer les objets qui devaient être soumis au concile, et fut nommé par l'empereur membre de la députation envoyée près du pape à Savone, au mois d'août de la même année. A son retour de Savone, il fut chargé par Napoléon, mécontent du cardinal Fesch, de remplir les fonctions de grand aumônier. Nommé en 1812 ambassadeur à Varsovie, il arriva dans cette ville au mois de juin, et ouvrit la diète polonaise par un discours qui ne satisfit personne. Napoléon ne tarda pas à se repentir du choix qu'il avait fait d'un prêtre pour une mission toute politique. L'archevêque de Malines fut rappelé. Une disgrâce complète suivit la conférence qu'il eut à son retour avec l'empereur. La grande aumônerie lui fut retirée, et il reçut l'ordre de se rendre dans son diocèse, avec défense d'en sortir. Il profita de l'entrée des alliés en France pour revenir à Paris, et publia plusieurs brochures en faveur des Bourbons, dans lesquels il se flatta d'avoir beaucoup contribué pour sa part à la restauration. Nommé chancelier de la Légion d'honneur, il ne conserva pas longtemps cette dignité, qui convenait plus à un militaire qu'à un évêque, et se retira dans les montagnes de l'Auvergne, d'où il ne revint à Paris qu'après les cent jours. En 1816 il donna sa démission de l'archevêché de Malines, moyennant une pension de 12,000 fr. qui lui fut assurée par le roi Guillaume; il en obtint une autre de Louis XVIII comme ex-chancelier de la Légion d'honneur. Mais humilié de la nullité politique dans laquelle on le laissait, il se jeta dans l'opposition libérale, et publia pour occuper ses loisirs une foule d'écrits, empreints de l'esprit de parti et semés d'erreurs grossières, mais dans lesquels on est forcé de reconnaître une étonnante fécondité d'idées, un style brillant et plein d'images, et des rapprochements très-ingénieux. Traduit en 1820 devant la cour d'assises, pour un pamphlet très-violent contre la loi sur les élections, il fut défendu par M. Dupin et acquitté. Après deux tentatives infructueuses pour arriver à la députation, il fut enfin élu en 1827 à Clermont, et vint prendre place à la chambre à l'extrême gauche. Il espérait exercer une grande influence à la chambre; mais il trouva trop froids et trop méticuleux les libéraux sur lesquels il avait compté pour faire triompher ses opinions, et il donna sa démission en 1828. Après la révolution de juillet ses opinions se modifièrent encore. Il fit imprimer à Clermont en 1833 une brochure *sur la presse et le journalisme,* dans laquelle il appelle la royauté la sauvegarde des sociétés, et le journalisme l'auxiliaire de tous les perturbateurs. La même année il fit paraître un écrit intitulé : *De l'esprit actuel du clergé,* qui peut être regardé comme une sorte de rétractation de ses anciens principes. L'abbé de Pradt, de retour à Paris, s'occupait à réunir des matériaux pour une *Histoire de la restauration,* lorsqu'il mourut d'apoplexie le 18 mars 1837. Il avait publié quelques semaines auparavant une brochure intitulée : *Régicide et Régicide,* dans laquelle il montre la liaison intime qui existe entre le désordre religieux et le désordre politique. Parmi ses nombreux ouvrages ou pamphlets, dont un grand nombre ont perdu l'intérêt que leur donnaient les circonstances, on distingue : *Antidote au congrès de Rastadt,* 1798, in-8°; *la Prusse et sa neutralité,* 1802, in-8°; *Les trois Ages des colonies, ou de leur état passé, présent et à venir,* 1801, 3 vol. in-8°; *De l'état de la culture en France, et des améliorations dont elle est susceptible,* 1802, 2 vol. in-8°; *Histoire de l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie,* 1815, in-8°; *Du congrès de Vienne,* 1815, 2 vol. in-8°; *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne,* 3e édition, 1816, in-8°; *Les quatre Concordats, suivis de quelques considérations sur le gouvernement en général et sur l'Église en particulier,* 1818, 3 vol. in-8°; *Suite des quatre Concordats,* 1820, in-8°; *Du Jésuitisme ancien et moderne,* 2e édition, 1827, in-8°.

PRÆPOSITIVUS, théologien, né à Crémone, fut chancelier de l'Église de Paris en 1206, et mourut, à ce qu'on croit, en 1209. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits dont les copies sont fort nombreuses. Il en existe en Italie, en Angleterre, et à la Bibliothèque du roi à Paris. Le plus remarquable est une *Somme de théologie,* dont on a imprimé quelques pages à la suite du *Pénitential* de Théodore.

PRAET (Van). *Voyez* **VAN PRAET**.

PRÆTORIUS (Jean), savant mathématicien, né à Joachimsthal en 1537, fit ses études à l'université de Wittenberg où il prit le grade de maître ès arts. S'étant rendu à Vienne en 1569, il fut choisi par l'empereur Maximilien II pour lui enseigner les mathématiques. L'année suivante il accompagna André Dudith, que ce prince avait chargé d'une mission en Pologne. A son retour en 1571, il obtint une chaire de mathématiques à Wittenberg, d'où il passa, en 1576, comme professeur de la même science, à Altorf. Il mourut le 27 décembre 1616. Nous citerons de lui : *De cometis; problema, quod jubet ex quatuor rectis lineis datis quadrilaterium fieri, quod sit in circulo, aliquot modis explicatum.* On lui doit encore une édition, avec des notes, du traité de la chasse au faucon de l'empereur Frédéric II. — Il ne faut pas le confondre avec Jean PRÆTORIUS, professeur de philosophie à Leipzig, mort le 25 décembre 1680, dont on a aussi plusieurs ouvrages sur l'astronomie, et même sur l'astrologie, la chiromancie, etc.

PRÆTORIUS (Mathieu), théologien luthérien, né à Memel en Prusse, mort en 1707 à Weiherstadt en Poméranie, a publié : *Tuba pacis ad universas dissidentes in Occidente Ecclesias, seu Discursus theologicus de unione Ecclesiar.,* Amsterdam, 1685; réimprimé plusieurs fois et traduit vers 1820 en allemand; *Orbis gothic.,* Oliva, 1684, 4 part. in-fol., curieux et recherché; *Mars gothicus,* 1691, 1698, in-fol., suite du précédent. On lui doit aussi une *Histoire de Prusse,* demeurée inédite, mais dont on trouve quelques fragments dans l'*Erlæuterte Pressen.*

PRAM (Chrétien), poëte danois, né en Norwége, en 1756, remporta, dès sa première jeunesse, des prix de poésie à la Société royale des belles-lettres de Copenha-

gue, qui fit imprimer les pièces couronnées, dans le Recueil de ses mémoires. En 1785, il fit paraître un poëme épique en quinze chants, intitulé *Stærkadder*. Il fit trois tragédies : *Damon et Pithias*, 1789; *Frode et Fingal*, 1790; *Olinde et Sophronie*, insérées dans le Recueil dramatique de Rahbek. Il a écrit aussi un opéra sérieux, *Lagertha*, imprimé dans la *Minerva* de son ami Rahbek, 1789, et un opéra-comique, la *Sérénade* ou les *Nez meurtris*, 1795. Prain était membre de l'administration générale du commerce et de l'économie publique à Copenhague, et avait le titre de conseiller d'État. Dans sa vieillesse, il obtint un emploi plus lucratif dans l'île Saint-Thomas, aux Antilles, où il mourut en décembre 1821.

PRASLIN (Charles et César du PLESSIS). *Voyez* **CHOISEUL.**

PRASLIN (César-Gabriel de CHOISEUL, duc de), pair de France, lieutenant général des armées du roi, ministre d'État, etc., né à Paris, le 15 août 1712, de Hubert de Choiseul et de Louise-Henriette de Beauvau, remplaça, dans l'ambassade de Vienne, son cousin, le duc de Choiseul-Stainville, lorsque celui-ci fut appelé, en 1758, au ministère des affaires étrangères. Deux ans après, il revint à Paris recevoir ce département même du duc de Choiseul, qui le lui remit, gardant, pour le moment, ceux de la guerre et de la marine. Ce fut de Praslin, alors appelé le comte de Choiseul, qui, après avoir négocié de concert avec son parent, signa le traité de 1763, par lequel fut terminée la malheureuse guerre de sept ans : en la prolongeant, on n'eût fait qu'accroître les malheurs de la France, et s'exposer à la nécessité de recevoir des conditions plus rigoureuses. On céda le Canada, que l'on ne pouvait reconquérir; et cet abandon fut compensé par la restitution des plus riches colonies françaises. Dunkerque ne put être soustrait à la servitude qui lui avait été imposée en d'autres temps : mais à peine la paix eut-elle été signée, que se préparèrent de toutes parts, dans les ports de France, les moyens de balancer un jour la puissance navale des Anglais, et de soulever leurs États d'Amérique. Le comte de Choiseul fut, à cette époque, créé duc et pair, sous le nom de duc de Praslin. Il rendit à son cousin le ministère des affaires étrangères, et reçut celui de la marine, qu'il a depuis conservé. C'est lui qui, avec une suite et un zèle que l'état de sa santé ne semblait pas permettre, répandit, parmi les officiers, un vif désir d'instruction, et exigea d'eux des connaissances positives. Les élèves furent soumis à des examens sévères : Borda fut admis dans le corps de la marine, auquel ses talents devaient être si utiles; Chabert et Cardonie furent chargés de lever, l'un la carte de la Méditerranée, l'autre celle des parages de Saint-Domingue. Deux grands voyages furent exécutés pour s'assurer de la perfection des nouvelles montres marines de Leroi, et Berthoud, etc. Ce fut aussi le duc de Praslin qui conçut le projet d'un nouveau voyage autour du monde, qu'un seul Français avait fait jusqu'à cette époque; et il ne négligea aucun moyen d'en assurer le succès, et de le rendre utile à la navigation et aux sciences. Lorsqu'il fut disgracié, il s'occupait déjà depuis longtemps d'un code de législation pour les colonies, lequel aurait tendu efficacement, mais sans secousses, à rendre le plus bel hommage à l'humanité par une amélioration successive du sort des esclaves. Cependant la plus grande activité régnait dans les arsenaux : d'habiles ingénieurs soumettaient leurs procédés aux lois d'une théorie perfectionnée, et portaient l'art de la construction plus loin que les Anglais eux-mêmes. Quelques-uns de ces ingénieurs, demandés par la cour d'Espagne, allèrent à Cadix, à Carthagène, et jusque dans l'île de Cuba, donner aux Espagnols des leçons et des exemples. Lorsque le duc de Praslin partagea (24 décembre 1770) la disgrâce de son cousin, il laissa dans les ports 70 vaisseaux de ligne, 50 frégates, et, dans les magasins, les bois et tous les matériaux nécessaires pour accélérer de nouvelles constructions. D'immenses travaux avaient agrandi et fortifié le port de Brest; et l'artillerie de la marine avait été entièrement régénérée. A l'époque où Louis XV exila ses ministres, tout était prêt pour commencer la guerre avec une supériorité due à des forces réelles. Le duc de Praslin mourut le 15 octobre 1785 : il était membre honoraire de l'Académie des sciences; et l'on a son *Éloge* par Condorcet.

PRASLIN (le duc de CHOISEUL) fut un de ces sages qui, malgré les avantages que lui procuraient les abus de l'ancien régime, sentirent la nécessité d'une réforme politique et applaudirent aux principes qui se manifestèrent aux approches de 1789. Élu cette année, par la noblesse de la sénéchaussée d'Anjou, aux états généraux, il se fit remarquer parmi les partisans de la liberté, et vota constamment avec la majorité de l'assemblée nationale. Ce fut lui qui fit décréter que les cravates des drapeaux seraient aux trois couleurs. En 1781, il proposa d'approuver la conduite des commissaires qui, lors du voyage du roi à Varennes, ramenèrent ce prince à Paris. Après la session, il se retira dans ses foyers, y vécut dans la retraite la plus absolue, et n'en sortit qu'après la révolution du 18 brumaire. Il fut à cette époque nommé sénateur, et quelque temps après commandant de la Légion d'honneur. Il mourut plusieurs années avant les événements de 1814.

PRASLIN (le duc Antoine-César-Félix CHOISEUL), né en 1776, fils du précédent, n'émigra point et traversa sans beaucoup de périls les jours les plus malheureux. Entré à l'école polytechnique dès la fondation en 1795, il y fit d'assez bonnes études. Voué par tradition de famille à la puissance de fait, de Praslin montra dès lors un grand zèle pour le nouveau gouvernement, et fut en conséquence comblé de ses faveurs. Nommé d'abord sénateur, il fut créé chambellan en 1805, puis comte de l'empire. Enfin il présida le collége électoral du département de Seine-et-Marne en 1811. Dans le mois de janvier 1815, au moment où Napoléon cherchait à réparer les désastres de sa campagne de Russie, de Praslin, lui ayant été présenté à la tête d'une députation, lui offrit, au nom du département de Seine-et-Marne, un nombre de cavaliers armés et équipés, ce qui était assurément, dans de pareilles circonstances, la plus belle offre qu'il pût faire. Aussi fut-il nommé, au commencement de 1814, chevalier de la Légion d'honneur, puis chef de la 1re légion de la garde nationale de Paris, à la tête de laquelle on le vit combattre le 30 mars, lorsque les alliés approchèrent de cette

ville. Cependant, quand il vit la chute de Napoléon assurée, de Praslin parut s'amender. Voulant racheter par des manifestations d'un autre genre le tort des premières, il fut un de ceux qui proposèrent une souscription pour le rétablissement de la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf, et le 18 avril il fit afficher sur tous les murs de la capitale une longue exhortation adressée à ce sujet aux habitants. Quelques jours après, admis en présence de Monsieur, depuis Charles X, il s'exprima dans les termes de la soumission et du dévouement les moins équivoques, ce qui lui valut, le 4 juin suivant, d'être compris dans la chambre des pairs que créa Louis XVIII. Il perdit néanmoins le commandement de la 1re légion de la garde nationale de Paris, qui lui avait été donné par Napoléon; mais il le recouvra dès que celui-ci fut revenu de l'île d'Elbe au mois de mars 1815. Alors le duc de Praslin fit de nouveau éclater son zèle pour le système impérial, et le 6 juillet, au moment où Louis XVIII allait rentrer dans sa capitale, il signa le premier une déclaration des chefs de légion de la garde nationale en faveur du drapeau tricolore. On a lieu de penser que cette adhésion fut la principale cause de son expulsion de la chambre des pairs, par l'ordonnance royale du 24 juillet suivant. Il y rentra néanmoins en 1817 avec la fournée des 60 opérée par le ministre Decaze. Dès lors cherchant à s'effacer, il prit peu de part aux délibérations de la chambre, et vota constamment avec le parti libéral. Il mourut à Paris, le 28 juin 1839.

PRATILLI (François-Marie), savant et laborieux antiquaire, né vers 1710 à Naples, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Capoue, et mourut en 1770. Outre une édition de l'*Historia principum longobardorum*, de Camille Pellegrini, Naples 1749-54, 5 vol. in-4°, augmentée de plusieurs dissertations et de la *Vie* de l'auteur, on lui doit : *De' consolari della provincia della Campania dissertazione*, Naples, 1757; *la Via Appia riconosciuta e descritta da Roma a Brindisi*, ibid., 1745, in-fol., et des lettres sur différents objets d'antiquité.

PRATO (Jérôme da), prêtre de la congrégation de l'Oratoire d'Italie et savant philologue, né à Vérone vers 1710, mort en 1782, est principalement connu par son édition de l'*Histoire de Sulpice-Sévère*, Vérone, 1741-54, 2 vol. in-4°, qui passe encore pour la meilleure. On lui doit en outre : *De chronicis libris ab Eusebio cæsariensi scriptis et editis; accedunt græca fragmenta ex libro primo olim excerpta á Syncello*, 1750, in-8°, et quelques opuscules dans la *Raccolta Calogoruna*.

PRATT (Charles), comte de Camden, pair et lord chancelier d'Angleterre, né en 1713, entra jeune dans la carrière du barreau, fut nommé procureur général en 1757, devint en 1762 premier juge des plaids communs, et eut souvent l'occasion de faire briller dans cet emploi les talents dont il était doué. L'affaire de Wilkes, qu'il exposa avec autant d'impartialité que d'éloquence, lui attira surtout une grande popularité. Il fut dès lors comblé d'honneurs par la ville de Londres, obtint le droit de bourgeoisie, et, créé pair en 1765, fut appelé l'année suivante aux fonctions de lord-chancelier. Parvenu à ce poste éminent, le comte de Camden sut se concilier l'estime générale par la sagesse de son administration, ses connaissances approfondies des lois de son pays, et surtout par l'intégrité de son caractère; mais s'étant montré en opposition avec la cour, il reçut sa démission en 1770, et fut nommé ensuite président au conseil, emploi qu'il conserva jusqu'à la fin de sa carrière, si l'on en excepte le temps que dura le ministère dit de la *Coalition*. Il mourut le 8 avril 1794.

PRATT (Samuel-Jackson), écrivain anglais, né à Saint-Yves, comté de Huntington, en 1749, mort à Birmingham le 4 octobre 1814, a publié un grand nombre d'ouvrages qui se font remarquer par la délicatesse des sentiments et par la richesse de l'imagination. Les principaux sont : *Pensées libres sur l'homme, sur les animaux et sur la Providence*, contenant l'*Histoire de Benignus*, 1775-77, 6 vol. in-12; nouvelle édition, 1783, 4 vol. in-12; *Le sublime et la beauté de l'Écriture*, ou *Essais sur des passages choisis des écrivains sacrés*, 1777, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés; *Le village de Shenstone*, ou *le nouveau Paradis perdu*, Londres, 1780, 3 vol. in-12; *Emma Corbett*, ou *les Malheurs d'une guerre civile*, ibid., 1781, 3 vol. in-12: ce roman, qui a eu 9 éditions, a été traduit en français par de Sausseul, 1783, 4 vol. in-12, et par Verta, 1789, 2 vol in-12; *Glanures faites dans le pays de Galles, en Hollande, en Westphalie*, 4e édition, 1798, 3 vol. in-8°; *Glanures faites en Angleterre*, Londres, 1799, 3 vol. in-8°. Pratt avait aussi comme poëte un talent très-distingué. Parmi ses poésies on cite surtout : *le Triomphe de la bienfaisance*, 2e édition, 1786; *la Sympathie; les Pleurs du génie; l'Humanité*, ou *les Droits de la nature*, 1788, et *les Tableaux de la chaumière*, 1803. On a aussi de lui plusieurs pièces de théâtres représentées avec succès.

PRATZ (le PAGE du), voyageur français, fut d'abord militaire et fit la guerre en Allemagne. A la paix il alla chercher fortune en Amérique. Ayant obtenu une concession de terres à la Louisiane, il partit de la Rochelle à la fin de mai 1718 sur un navire expédié par la compagnie d'Occident, et, après avoir touché à Saint-Domingue, il atterrit, le 25 août, à l'île Dauphine ou Mussane, au nord-ouest de l'embouchure du Mississipi. Bientôt il gagna la Nouvelle-Orléans, il fut mis en possession du terrain qui lui avait été concédé, au Boyou-Tchoupik, à peu près à une demi-lieue de cette capitale; il s'établit avec ses ouvriers dans ce lieu alors inhabité. Les craintes fondées qu'il conçut de l'insalubrité de ce canton le décidèrent à quitter son habitation, où cependant il se plaisait. Il se transporta donc, en 1720, aux Natchez, à 100 lieues plus haut, sur la rive droite du Mississipi. Charmé de sa nouvelle possession, il demeura d'abord dans une cabane achetée d'un Indien. Du Pratz avait fait une excursion vers les terres de Biloxi, lorsque vers la fin de 1723 éclata la première guerre avec les Natchez; elle ne dura que quatre jours; plusieurs Français furent tués. Sa maison, où il était barricadé, ne fut pas attaquée; lorsqu'il la quitta, pour se retirer sous le fort avec les autres habitants, elle fut brûlée. Le village avec lequel on était en hostilité lui envoya le calumet de paix; tout s'arrangea, et les Indiens préparèrent des matériaux pour lui bâtir une nouvelle habitation. Le commerce se rétablit, et la paix fut ratifiée

par le gouverneur de la Louisiane. Du Pratz ayant entrepris un voyage dans le nord et dans l'ouest, afin de reconnaître les rivières qui versent leurs eaux dans le Mississipi, ne choisit que des Indiens pour l'accompagner, afin d'éviter les malheurs qui étaient arrivés à la Salle et à d'autres aventuriers. Il se réjouit beaucoup d'avoir découvert un gisement de plâtre et ailleurs un autre de cristal de roche, enfin une mine de plomb et une de houille, ce qui démontre qu'il était parvenu au delà du pays baigné par l'Arkansas, et même plus loin que le Missouri; il nomme ces deux rivières. Après 8 ans de séjour, saisi d'une forte envie de quitter le poste des Natchez, il vendit ce qu'il y possédait et vint à la Nouvelle-Orléans avec le projet de repasser en France; mais le gouverneur et le commissaire-ordonnateur le pressèrent si vivement de se charger de la régie de l'habitation de la compagnie, qui peu de temps après devint celle du roi, qu'il accepta cette proposition. Il remarqua que cette habitation ressemblait alors à une forêt à moitié défrichée. Ce changement de demeure lui sauva la vie, car les Natchez massacrèrent tous les Français établis chez eux. Du Pratz avait beaucoup amélioré l'état de l'habitation, lorsque, en 1734, une économie mal entendue en fit décider la suppression. Le 10 mai il s'embarqua, et le 25 juin il entra dans le port de la Rochelle. Il mourut en 1775. On a de lui : *Histoire de la Louisiane contenant la découverte de ce vaste pays, sa description géographique*, etc., *ornée de deux cartes, et de 40 planches en taille-douce*, Paris, 1758, 3 vol. in-12.

PRAULT, exerça le commerce de la librairie, et publia, en 1744 et années suivantes, une jolie édition in-12 des poëtes italiens. On lui attribue le *Code voiturin*, Paris, 1748, 2 vol. in-4°. Les livres qu'il a fait imprimer sont généralement remarquables par la netteté des caractères, la beauté du papier, et la correction typographique. Nous ne rappellerons pas ici les mauvais calembours que le marquis de Bièvre s'était permis de faire sur la famille Prault. Ceux qui ne les connaissent pas pourront les trouver dans le *Bievriana*.

PRAULT (L.-Laurent), fils du précédent, libraire à Paris, mort vers 1803 dans un âge très-avancé, était un homme aimable et un biographe instruit. Il a publié sous l'anonyme : *Pensées de J. J. Rousseau*, avec une préface de l'abbé de la Porte, Amsterdam (Paris), 1763, in-12; *l'Esprit de Henri IV*, ou *Anecdotes les plus intéressantes, traits sublimes, reparties ingénieuses et quelques lettres de ce prince*, Paris, 1770, 1775, in-8°; *Pensées de milord Bolingbroke, sur différents sujets d'histoire, de philosophie, de morale*, etc., Amsterdam et Paris, 1771, in-12.

PRAUN (Paul, baron de), amateur des arts, né à Nuremberg en 1548, mort à Bologne en 1616, parcourut pendant 40 ans l'Italie et l'Allemagne pour satisfaire sa curiosité, et parvint à former une collection de tableaux digne d'un souverain, et qui a été décrite par de Murr, 1797, in-8°, avec 7 planches. Ce volume est orné du portrait de Paul Praun.

PRAUN (George-André, baron de), parent du précédent, ministre d'État à Brunswick et savant numismate, né à Vienne en 1701, mort en 1786, est auteur de quelques ouvrages (en allemand), dont les principaux sont un *Traité des monnaies*, etc., Helmstædt, 1739, in-8°, plusieurs fois réimprimé; *Collection numismatique de Brunswick-Lunebourg*, etc., 1747, in-4°; *Biblioth. brunsw.-luneb.*, etc., Wolfenbutel, 1744, in-8°, rare. Il a publié en français : *Méditation sur l'excellence de la religion chrétienne*, 1767, in-8°.

PRAXAGORAS, médecin grec, né à l'île de Cos, fils de Néarque, fut l'un des derniers de la famille des Asclépiades qui acquirent quelque réputation dans l'art de guérir. Bien qu'il se soit écarté à quelques égards des principes d'Hippocrate, il n'en a pas moins rendu son nom immortel par d'importantes découvertes en anatomie et en pathologie. Il est aussi le premier qui ait observé les fièvres intermittentes pernicieuses, et qui ait reconnu que le pouls indique les variations de la force vitale dans les maladies. Le temps n'a respecté aucun des ouvrages qu'il avait composés.

PRAXÉAS, hérésiarque, né en Phrygie, dans le 2e siècle, adopta les erreurs des montanistes; puis, ayant quitté leur parti, se rendit à Rome, et engagea le pape Clément à révoquer les lettres de communion que, trompé par ces sectaires, le pontife leur avait accordées. Mais bientôt Praxéas tomba lui-même dans une erreur capitale sur le dogme de la Trinité. Il ne reconnaissait en Dieu qu'une seule personne à laquelle on donne trois noms différents, n'admettant ainsi qu'une Trinité nominale, en disant que le Père, comme le Fils, avait été crucifié. Ayant passé de Rome en Afrique, pour y répandre ses opinions, il fut réfuté par Tertullien, alors montaniste, qui écrivit un traité contre lui. Enfin, après être rentré plusieurs fois dans le sein de l'Église, Praxéas mourut dans l'hérésie. Ses erreurs furent renouvelées, au 3e siècle, par Noet et Sabellius, chefs des noétiens et sabelliens.

PRAXILLA, poëte, née à Sicyone, vivait, suivant Eusèbe, dans la 82e olympiade (450 ans avant J. C.). Elle excella surtout dans la composition des *Scolia*, sorte de poésie qui se chantait dans les festins, et s'exerça aussi dans le genre lyrique et dithyrambique. Il ne reste d'elle que 5 à 6 vers, insérés dans les *Fragmenta poetarum græcorum*.

PRAXITÈLE, célèbre statuaire grec, qu'on croit natif d'Athènes, florissait dans les premières années du 4e siècle av. J. C., c'est-à-dire dans la 111e olympiade, et par conséquent dut être contemporain d'Apelles et de Lysippe. Il mourut postérieurement à la 3e année de la 123e olympiade, âgé d'environ 80 ans. Le nombre de ses ouvrages était considérable. La célèbre Phryné, avec qui Praxitèle eut un long commerce de galanterie et même d'affection plus douce, ayant obtenu qu'il la laissât choisir une des productions de son ciseau, s'avisa, pour connaître celle dont il faisait lui-même le plus de cas, de l'alarmer par la fausse nouvelle que son atelier était en proie aux flammes. « Quel malheur pour moi! s'écria-t-il, si l'incendie n'a pas respecté mon *Satyre* et mon *Cupidon!* » La courtisane donna la préférence à ce dernier chef-d'œuvre, puis elle en fit hommage à la ville de Thespies, où il fut consacré dans un ancien temple de l'Amour. Transporté à Rome par ordre de Caligula, puis rendu aux Thespiens par l'empereur Claude, et de nouveau ravi à ceux-ci par Néron, ce Cupidon, qui était

en marbre et avait les ailes dorées, fut détruit par l'incendie qui consuma les portiques d'Octavie, où le tyran l'avait fait placer. Le Satyre décora, dans Athènes, un temple situé sur la rue des Trépieds. Il faut parler maintenant des deux statues de Vénus qu'exécuta Praxitèle, et dont l'une illustra la ville de Cos, l'autre celle de Cnide : celle-ci était nue, celle-là drapée. La Vénus de Cnide passait, avec le Jupiter de Phidias, pour la production la plus achevée de la sculpture grecque. Comme les chefs-d'œuvre dont nous avons parlé, les deux statues de Phryné, dont l'une, en bronze doré, orna le temple de Delphes, l'autre, en marbre, le temple de l'Amour à Thespies, semblent aussi être l'ouvrage de la jeunesse de Praxitèle; il décora plus tard les deux frontons du temple d'Hercule à Thèbes, et ces sculptures, qui vraisemblablement étaient en ronde bosse, et qui durent être exécutées dans la 2e année de la 116e olympiade, sont également mises au rang de ses compositions les plus achevées. Pline cite une foule d'autres ouvrages de Praxitèle; mais dans ce nombre il place une statue de Flore, divinité d'origine romaine inconnue aux Grecs du temps de Praxitèle. Le caractère de son talent était une vérité frappante dans l'imitation, une grâce, une finesse exquises dans les contours, enfin une admirable entente dans l'expression des émotions douces de l'âme. On ne connaît que des copies des ouvrages de Praxitèle; quelques-unes ont été gravées dans le *Musée français* de Robillard-Péronville et Laurent, ainsi que dans le *Musée des antiques* de Bouillon. Praxitèle eut deux fils, qu'il associa de bonne heure à ses travaux : le plus illustre fut Céphisodore. Il forma en outre plusieurs élèves d'un très-haut mérite, notamment Pamphile, dont Pline cite une statue de Jupiter Hospitalier, qui se voyait à Rome dans le jardin d'Asinius-Pollion. — Il y eut dans l'antiquité un autre PRAXITÈLE, modeleur en argent, contemporain de Pompée, et dont les auteurs ne citent qu'une composition représentant *Roscius enfant, entouré dans son berceau par un serpent qui repose sur son sein.*

PRAY (George), savant et laborieux historien, né en 1723 dans le comté de Neytra en Hongrie, entra dans l'institut des jésuites, et fut successivement chargé d'enseigner les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différents colléges. Il devint, à la suppression de son ordre, conservateur de la Bibliothèque royale de Bude, historiographe de Hongrie, et mourut à Pesth en 1801. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages estimés, dont on trouve la liste dans le *Supplément* du P. Caballero à la *Biblioth. soc. Jesu*, et dans la *Vie de G. Pray*, par Cl.-Michel Paitner. Nous citerons seulement : *Annales veter. Hunnor., Avarum et Hungarorum, ab anno* 210 *ante Christ. ad annum Christi* 997, Vienne, 1761, in-fol; *Dissertationes historico-criticæ in annales veteres Hunnorum*, 1774, in-fol.; *Annales regum Hungariæ, ab anno Christi* 997, *usque ad annum* 1564, 1764-1770, 5 vol. in-fol.; *Specimen hierarchiæ hungaricæ*, 1776-1779, 2 vol. in-4o; *Historia regum Hungariæ, cum notitiis præviis*, etc., 1801, 3 vol. in-8o; *De sigillis regum et reginarum Hungariæ*, etc., 1805, in-4o.

PREBLE (Édouard), commodore de la marine des États-Unis d'Amérique, né au mois d'août 1761, était fils du brigadier général Jedediah Preble, mort en 1784 à l'âge de 77 ans. Preble entra dans la carrière maritime; il était en 1779 *midshipman* sous le capitaine Williams. Nommé bientôt après lieutenant, il continua de servir en cette qualité à bord d'un sloop de guerre, commandé par le capitaine Little, jusqu'à la paix de 1783. Ce fut à cette époque qu'à la tête d'un petit nombre d'hommes il s'empara d'un navire beaucoup plus fort que celui qu'il montait, dans le havre de Penobscot, malgré la furieuse canonnade des batteries et un feu incessant de mousqueterie. En 1801 il commanda la frégate *Essex*, et fit un voyage aux Indes orientales pour protéger dans ces parages le commerce de sa patrie. Deux ans plus tard il fut placé, en qualité de commodore, à la tête de 7 voiles, avec lesquelles il se rendit dans la Méditerranée afin d'y mettre à la raison le dey de Tripoli. Il força d'abord l'empereur de Maroc à conclure la paix avec les États-Unis, malgré la perte de la frégate *Philadelphia*, échouée et brûlée par Decatur, se procura ensuite à Naples un certain nombre de canonnières, et se dirigeant sur Tripoli, attaqua vivement cette place. Quoiqu'il ne parvînt pas à s'en emparer, il obligea néanmoins le pacha de cet État à faire la paix à des termes honorables. Le commodore Preble mourut le 25 août 1807.

PRÉCIPIANO (Humbert-Guillaume de), archevêque de Malines, né en 1626 à Besançon, d'une famille d'origine génoise, mort en 1711 à Bruxelles, s'est surtout rendu célèbre par le zèle qu'il mit à combattre les erreurs du P. Quesnel. Dès son entrée dans la carrière ecclésiastique, Précipiano avait été pourvu de riches bénéfices. La dignité de haut doyen du chapitre de Besançon lui fut conférée en 1661 par les chanoines, ses confrères; mais la validité de son élection ayant été contestée par le saint-siége, il se hâta de résigner ces bénéfices entre les mains du chapitre, qui refusa de reconnaître J. de Wateville, nommé son successeur par la cour de Rome. En 1667, il fut député à la diète de Ratisbonne avec Ambroise-Philippe; et 5 ans après le ministère espagnol le manda à Madrid pour concerter quelques mesures propres à garantir la Franche-Comté d'une nouvelle invasion des Français. Enfin l'entier dévouement de Précipiano à la politique de don Juan d'Autriche lui valut d'être nommé à l'évêché de Bruges. C'est alors que, pour obtenir ses bulles, il se résigna à la soumission envers le saint-siége, et, après une confession juridique qu'il fit en 1679, l'absolution de Rome lui fut envoyée, et peu après sa confirmation dans la dignité épiscopale. Deux ans plus tard il fut porté au siége archiépiscopal de Malines; et dès lors telle fut son ardeur pour affermir les doctrines ultramontaines dans son diocèse, qu'il en vint à imaginer un formulaire plus exigeant que celui d'Alexandre VII. Un décret du saint-office, en date du 26 janvier 1694, condamna rigoureusement ce nouveau formulaire; mais, le prélat refusant de se soumettre, Innocent XII adressa, le 6 février suivant, à tous les évêques de la Belgique un bref pour leur enjoindre d'abandonner les querelles, déjà trop prolongées, que les vues de Précipiano tendaient à faire revivre. Par un autre bref du 24 novembre 1696, le même pontife rappela, en termes assez durs, l'archevêque de Malines à plus de soumission et surtout à une

conduite plus modérée. Mais celui-ci, de concert avec les jésuites, n'en fit pas moins arrêter Quesnel à Bruxelles, où il s'était rendu clandestinement, et jeter, le 30 mai 1703, par un ordre du jeune roi d'Espagne, dans une prison, d'où il parvint heureusement à s'évader.

PRÉCY (Louis-François PERRIN, comte de), né le 15 janvier 1742 à Semur, fut, dès le commencement de la révolution, l'un des plus zélés défenseurs de la cause monarchique. Après avoir servi dans les guerres d'Allemagne de 1755 à 1762, et dans la campagne de Corse, il devint en 1783 commandant du bataillon de chasseurs des Vosges, refusa en 1791 le grade de colonel du régiment d'Aquitaine, pour se rapprocher du roi, et entra dans la garde constitutionnelle de Louis XVI en qualité de lieutenant-colonel. Cette garde n'ayant point tardé à être licenciée, le comte de Précy, sans qualité apparente, continua de veiller à la sûreté du monarque et de son auguste famille, et au 10 août 1792 il combattit dans les rangs des Suisses. C'est là que le roi, en quittant son palais pour n'y plus rentrer, s'écria, en apercevant ce serviteur dévoué : « *Ah! fidèle Précy!* » Ces paroles sont devenues la devise de sa famille, en vertu d'une autorisation de Louis XVIII. Après l'attentat du 21 janvier, le comte de Précy s'était retiré à Semur et y attendait l'occasion d'être utile à la cause monarchique, lorsque les Lyonnais lui offrirent le commandement de l'armée fédérale; il accepta et se rendit à Lyon; mais la défection de cette armée le réduisit bientôt à l'affreuse perspective d'un siége pour lequel rien n'avait été prévu. En vain il se hâta de chercher des secours au dehors; la place fut attaquée le 8 août 1793 par une armée de 40,000 hommes, avant qu'aucune de ses dispositions eût pu recevoir son effet. Cependant, le 17, un message envoyé aux autorités promettait clémence et protection aux habitants, pourvu que dans une heure la ville ouvrît ses portes et livrât ses chefs. Ce message est remis au comte de Précy, qui s'empresse d'en donner connaissance au conseil de la cité. On sait que la réponse fut unanimement négative. Après deux mois de la plus vive résistance, le général lyonnais, à la tête de 700 hommes divisés en 3 corps, se décida à effectuer une sortie sous le feu des combattants; sa troupe fut taillée en pièces, et il fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Caché pendant 8 mois dans un souterrain, ce ne fut qu'après la chute de Robespierre qu'il put sortir de France. Pendant son séjour à l'étranger, le comte de Précy fut chargé de plusieurs missions diplomatiques, et s'en acquitta avec tout le zèle dont il était capable; mais il eut aussi à souffrir de nouvelles persécutions : arrêté en Prusse sur la demande du gouvernement consulaire, il ne recouvra sa liberté qu'après 18 mois de détention. Enfin il obtint de rentrer dans sa patrie en 1810, et vécut dans la retraite jusqu'à la restauration. Nommé alors lieutenant général et décoré du cordon rouge, il prit le commandement de la garde nationale de Lyon, où il fut accueilli avec enthousiasme, devint ensuite inspecteur honoraire des gardes nationales du Rhône, et se retira à Marseille, où il mourut en 1820.

PRÉCY (Pierre de), neveu du précédent, mort en 1822 à Semur, est auteur d'un poëme en IV chants, intitulé : *les Martyrs*, dont *l'Ami de la religion et du roi* a rendu un compte détaillé, tome XXXI, page 95. Il avait composé plusieurs autres ouvrages, entre autres un *Poëme historique du monde*, un *sur les Stuarts*, un livre *de l'influence du christianisme sur la civilisation des peuples*, etc.

PRÉFAT (Ulric) de Wilkanova, gentilhomme bohémien, né en 1523 à Prague, en partit le jour de la Fête-Dieu, 1546, pour aller dans la terre sainte, d'où il revint le lundi avant Pâques, 1547. Il a publié son *Itinerarium Praga Venetias, et inde per mare in Palestinam, id est, Judæam et Terram Sanctam Hierosolymam ad Sepulchrum Domini*; Prague, 1548, et ensuite 1563, qu'il dédia à Wenceslas de Hazmbourg, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem.

PRÉFONTAINE (le chevalier de), ancien commandant à la Guiane, a publié un ouvrage intitulé : *Maison rustique, à l'usage des habitants de la partie de la France équinoxiale connue sous le nom de Cayenne*, Paris, 1763, in-8°. On trouve dans ce volume un *Dictionnaire galibi* et un *Essai de grammaire*, par la Salle de l'Étang, opuscules qui n'ont pas été mentionnés à son article. Antoine Biet avait déjà donné, à la suite de son *Voyage de la France équinoxiale*, un *Dictionnaire de la langue galibi*, dont celui de la Salle n'est qu'une reproduction plus étendue.

PREGLIASCO (Jacques), architecte italien, né en 1757 dans le Piémont, et mort à Turin le 26 décembre 1825, était surtout distingué par son talent pour l'architecture théâtrale et l'art de former les jardins suivant le goût anglais. On remarque, parmi ses ouvrages, le parc de la princesse de Lorene Carignano; la restauration du grand théâtre de la Canobiana, à Milan; la plupart des décorations pour les ballets mythologiques de Vigano et de Gioja; enfin la nouvelle construction du grand théâtre de Naples, et de celui de la cour de Milan, à Monza. On voit aussi en Piémont plusieurs jardins et théâtres qu'il a destinés et bâtis, tous remarquables par l'originalité et la perfection du goût.

PREIGNEY (Luc-Joseph MATHEROT, plus connu sous le nom de l'abbé de), ingénieur-physicien à qui l'on doit plusieurs découvertes utiles, était né vers le commencement du 18e siècle, à Dôle, d'une famille patricienne. Pourvu de bonne heure d'un canonicat, il employa ses loisirs à l'étude de la physique et fit un grand nombre d'expériences, principalement sur la lumière. En 1744 il soumit à l'Académie des sciences le modèle de lanternes à réverbères qu'il proposait de substituer à celles dont on se servait alors pour éclairer les rues de Paris. L'Académie déclara que les lanternes de l'abbé de Preigney étaient très-supérieures à tout ce que l'on connaissait en ce genre; mais il ne put pas déterminer l'administration de la ville de Paris à faire l'essai des réverbères. Cependant les nouvelles lanternes occupèrent quelque temps les Parisiens. L'abbé de Preigney, poursuivant ses utiles travaux, avait, dès 1748, présenté à l'Académie des sciences son *chandelier à huile*; il le perfectionna depuis et en donna la description, accompagnée de deux planches, dans le *Recueil des machines approuvées par l'Académie*, VII, 593. Ce chandelier n'est autre chose que la *lampe à pompe* dont l'usage est devenu si commun, sans que personne se soit encore occupé d'en

restituer l'invention à son auteur. Le gouvernement avait récompensé l'abbé de Preigney en lui donnant l'abbaye de Saint-Chéron; mais il jouit peu de temps de ce bénéfice qui devait le mettre à même de tenter de nouveaux essais. Une mort prématurée l'enleva en 1758.

PREISLER (Jean-Justin), peintre et graveur à l'eau-forte, directeur de l'académie de Nuremberg, où il naquit en 1698, a gravé les plus belles statues antiques de Rome, d'après Bouchardon, et la plupart des sujets que Rubens représenta sur les plafonds de l'église des jésuites à Anvers. Il mourut en 1771.

PREISLER (George-Martin), frère du précédent, né en 1700, mort en 1754, se distingua dans le même art, et fut l'un des plus habiles professeurs de l'académie de Nuremberg. On peut voir la liste de ses ouvrages dans le *Manuel de l'amateur*, de Rost.

PREISLER (Jean-Martin), second frère des précédents, né en 1715, fut appelé à Copenhague, où il devint graveur du roi et professeur à l'académie de peinture. On cite de lui l'estampe de *David et d'Abigaïl*, d'après le Guide, et celle de la statue en bronze de *Frédéric V*, par Sally. Il mourut à Copenhague en 1794.

PREISLER (Valentin-Daniel), autre frère des précédents, né en 1717, mort en 1765, grava à Zurich, sous le nom de S. Walch, le portrait de la plupart des bourgmestres de cette ville, d'après les dessins de Fuessli.

PREISLER (Jean-George), fils de Jean Martin, cultiva aussi la gravure et fut reçu membre de l'Académie de peinture de Paris en 1787. Son morceau de réception fut sa belle estampe de *Dédale et Icare*. On trouve la liste de ses ouvrages dans le *Manuel de l'amateur* de Rost.

PREISLER (Joachim-Daniel), acteur et écrivain danois, fils de Jean-Martin Preisler, naquit dans cette capitale le 16 novembre 1755. Après avoir fait de bonnes études, il embrassa la carrière du théâtre et devint en 1778 comédien ordinaire du roi. Dix ans plus tard, il fit par ordre de son souverain, en France et en Allemagne, un voyage dramatique dont il publia la relation à son retour. Quoiqu'il eût quitté la scène en 1792, on voit qu'il exerça les fonctions de souffleur en 1800, mais pendant très-peu de temps. Il mourut en 1808. On a de Preisler : *les Racoleurs* (*Hværverne*), comédie de Stéphanie la jeune (*den Yungere*), traduite en danois; *Journal d'un voyage fait en France et en Allemagne pendant l'année* 1788, Copenhague, 1789, 2 vol. in-8° (en danois); *Ferdinand Braun, le Goth*, biographie romantique, Copenhague, 1802, in-8°; *les Invalides*, ou *le Triomphe du 2 avril*, drame (en allemand), Copenhague, 1802, in-8°.

PRÉMARE (Joseph-Henri), savant jésuite français, s'embarqua à la Rochelle on 1698 pour aller prêcher l'évangile à la Chine, et fut un des missionnaires qui ont fait le plus de progrès dans la littérature de cet empire, et celui qui a le mieux apprécié la théorie de la langue et des antiquités chinoises. Il mourut à la Chine vers 1735. On a de lui : *Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le* Chou-King *et sur la mythologie chinoise*, publiées par Deguignes à la tête du *Chou-King*, traduit par le P. Gaubil; un grand nombre d'autres ouvrages, dont trois, écrits en chinois, font partie des manuscrits de la Bibliothèque du roi à Paris. Trois lettres de ce savant jésuite ont été publiées dans le recueil des *Lettres édifiantes*, et une 4e dans les *Annales encyclopédiques*.

PREMIERFAICT (Laurent de), né dans le village du même nom, près d'Arcis-sur-Aube, mort en 1418, fut secrétaire du duc de Berri. On lui doit la première traduction française du *Décaméron* de Bocace, publiée en 1534; celles des *Économiques* d'Aristote, des *œuvres* de Sénèque le philosophe, et des *traités* de Cicéron sur l'*Amitié* et la *Vieillesse*. Ces derniers sont conservés dans la bibliothèque de Genève.

PRÉMONTVAL (André-Pierre LE GUAY de), littérateur, membre de l'Académie de Berlin, né à Charenton en 1716, enseigna d'abord avec succès les mathématiques à Paris. Une aventure amoureuse le détermina à quitter la France; emmenant avec lui sa maîtresse, qu'il épousa bientôt, il alla se fixer à Berlin, où il mourut en 1764, après avoir embrassé le protestantisme. On a de lui : *la Monogamie, ou l'Unité dans le mariage*, 1751, 3 vol. in-8°; *le Diogène de d'Alembert*, 1755, 2 vol. in-8°; *Préservatifs contre la corruption de la langue française en Allemagne*, Berlin, 1759-64, 2 vol. in-8°; *l'Esprit de Fontenelle*, la Haye (Paris), 1744, 1753, 1767, in-12; *Du Hasard sous l'empire de la Providence*, 1754, in-8°; *Pensées sur la liberté*, in-8°; plusieurs *mémoires* dans le recueil de l'Académie de Berlin, et divers autres opuscules mathématiques, philosophiques et littéraires.

PRÉMONTVAL (Marie-Anne-Victoire PIGEON de), femme du précédent, né à Paris en 1724, morte peu de temps après son mari, se distingua par son esprit et l'élégance de ses manières. Elle fut lectrice de la princesse Guillelmine de Prusse, et a publié la *Vie* de son père sous ce titre : *le Mécaniste philosophe, ou Mémoires concernant la Vie et les ouvrages de Jean Pigeon*, la Haye, 1750, in-8°.

PRESCOTT (Guillaume), colonel américain qui figura avec distinction dans les guerres de la révolution, naquit en 1725 à Groton dans le Massachussets. Son père était membre du conseil de cet État, et son grand-père maternel, Thomas Oliver, exerça longtemps les mêmes fonctions. Il hérita de ses parents une grande fortune, et entra de bonne heure dans la carrière militaire. S'étant fait connaître avantageusement par sa conduite pendant la conquête de la Nouvelle-Écosse, où il servit sous le major général Winslow, on lui confia en 1775 le commandement des troupes qui s'emparèrent, dans la soirée du 16 juin, des fortifications de Bunker-hill. Il se distingua aussi pendant la bataille qui se donna le lendemain. Prescott accompagna ensuite Washington à New-York, et servit plus tard sous le général Gates, lors de la capture du général Burgoyne. Il mourut le 13 octobre 1795.

PRESCOTT (Olivier), frère du précédent, né le 27 avril 1731, se fit recevoir médecin après avoir terminé ses études au collége d'Harvard, obtint une grande réputation et par suite une nombrense clientèle. Lorsque les colonies américaines se révoltèrent contre l'Angleterre, Prescott abandonna la carrière de la médecine et entra dans l'armée. Il était brigadier général de la milice en 1776, et rendit en cette qualité d'importants

services pendant le temps que les Anglais occupèrent Boston. De 1777 à 1779, période durant laquelle il n'y eut ni gouverneur ni sous-gouverneur, il exerça les fonctions de membre du conseil, et depuis 1779 jusqu'à sa mort, arrivée à Groton le 17 novembre 1804, il fut juge pour la vérification des testaments.

PRESCOTT (Olivier), frère du précédent, né le 4 avril 1762, fut élevé comme son père au collége d'Harvard, et comme lui embrassa la carrière de la médecine. Il s'y fit distinguer par son grand savoir, et mourut le 26 septembre 1827, de la fièvre typhoïde, à Newbury-port, où il s'était établi. Il a publié différents articles dans le *Journal de Médecine*, entre autres une *Dissertation sur l'ergot*, qui a été réimprimée à Londres ainsi qu'en France et en Allemagne.

PRESLES (Raoul de), appelé ailleurs Paul de Prayères, avocat du 14[e] siècle, fut attaché à Philippe le Bel en qualité de secrétaire, et rendit des services à la reine Jeanne de Navarre et à son fils Louis le Hutin. Accusé d'être le complice de Pierre Latilly, dans l'empoisonnement de Philippe le Bel, il fut emprisonné et l'on confisqua ses biens; mais son innocence ayant été reconnue, il rentra dans tous ses droits, fut nommé conseiller au parlement en 1319, et mourut quelques années après. Il avait consacré une partie de ses richesses à des fondations pieuses et à l'établissement d'un collége à Paris, qui porta son nom jusqu'à la fin du 18[e] siècle.

PRESLES (Raoul de), fils naturel du précédent, cultiva les lettres avec succès, et mérita les bontés de Charles V, qui le nomma maître des requêtes, et ajouta à cette faveur des lettres de légitimation. Ce fut par l'ordre de ce prince que Raoul traduisit en français la *Cité de Dieu* de saint Augustin, imprimée à Abbeville en 1486, 2 vol. in-fol., et réimprimée à Paris en 1531. C'est la première version française de cet ouvrage. On a encore de Presles un *Traité de la puissance ecclésiastique et séculière*. Il mourut en 1383, âgé de 67 ans.

PRESSAVIN (Jean-Baptiste), chirurgien de Lyon, embrassa les principes de la révolution avec ardeur, fut élu député à la Convention en 1792, vota la mort de Louis XVI, et se prononça contre l'appel et le sursis. C'était cependant un homme modéré, puisqu'il fut exclus de la société des jacobins, au mois de septembre 1793. Il ne passa pas de la Convention dans les conseils créés par la nouvelle constitution; mais en 1798 il fut député par le département du Rhône au conseil des Cinq-Cents. On ignore où et comment il termina sa carrière. On a de lui : *Traité des maladies des nerfs, dans lequel on développe les vrais principes des vapeurs*, 1769, in-12; réimprimé sous le titre de *Nouveau traité des vapeurs*, etc., 1771, in-12; traduit en allemand; *Traité des maladies vénériennes*, etc., 1773, in-8°; *l'Art de prolonger la vie et de conserver la santé*, 1786, in-8°; traduit en espagnol, Madrid, 1799, in-8°.

PRESSIGNY (Gabriel CORTOIS de), archevêque de Besançon et pair de France, naquit le 11 décembre 1745, à Dijon, d'une famille qui a produit plusieurs hommes distingués dans la magistrature, dans les armes et dans l'épiscopat. Élevé sous la direction de son oncle Cortois de Quincey, évêque de Belley, il termina ses études avec succès au séminaire de Saint-Sulpice. Dès qu'il eut reçu les ordres, M. de la Luzerne, nommé récemment à l'évêché de Langres, le choisit pour un de ses grands vicaires. En 1780, il fut pourvu de l'abbaye de Saint-Jacques, diocèse de Beziers, et il assista la même année à l'assemblée du clergé qui l'élut un de ses commissaires pour le temporel. Évêque de Saint-Malo en 1785, il fit en cette qualité partie des états de Bretagne, et il y développa des vues utiles sur les diverses branches de l'administration de cette province. En 1787, il prononça le discours d'ouverture de l'assemblée du clergé qui devait être le dernier. Il adhéra, comme son frère aîné Cortois de Balore, évêque de Nîmes, à l'exposition des principes souscrits par les prélats du côté droit de l'assemblée nationale. Par une lettre pastorale datée de Quincey le 24 avril 1791, il invita ses diocésains à ne point reconnaître les pasteurs *intrus*. Sorti de France quelques jours après, avec son frère aîné, il se retira d'abord à Chambéry, le 6 avril 1792. A l'entrée des troupes françaises en Savoie, les deux frères, qui ne se séparèrent point pendant toute la durée de l'émigration, se réfugièrent à Constance, puis à Landshut en Bavière, d'où ils revinrent en France à la fin de 1800. Ils donnèrent la démission de leurs siéges à l'époque du concordat de 1801, et refusèrent d'en accepter d'autres. Après la restauration, Cortois de Pressigny, nommé par Louis XVIII son ambassadeur à Rome, partit au mois de juillet 1814 pour se rendre à son poste. L'approche des troupes napolitaines en 1815 ayant décidé le pape à se retirer à Gênes, il y suivit le souverain pontife, et revint avec lui dans ses États. Remplacé auprès de Sa Sainteté par le duc de Blacas, Pressigny entra, en avril 1816, à la chambre des pairs. Il fut, en 1817, nommé à l'archevêché de Besançon vacant par la mort de Lecoz, mais il ne reçut qu'en 1819 son institution canonique. A la chambre il prit part à l'opposition des évêques contre le système adopté par le ministère. Ce prélat mourut à Paris le 2 mai 1823. Son *Éloge* par Béchet est imprimé dans le *Recueil* de l'Académie de Besançon pour 1824.

PRESSY (François-Gaston de PARTZ de), né en 1712 au château d'Esquire dans le diocèse de Boulogne, fut envoyé à Paris où il fit ses études théologiques avec beaucoup de succès au séminaire de Saint-Sulpice, maison pour laquelle il conserva toujours la plus vive affection. Nommé à l'évêché de Boulogne sous le ministère du cardinal de Fleury, il fut sacré le 11 août 1743. Rarement il s'absenta de son diocèse, où il donna des preuves multipliées de charité, consacrant des sommes considérables au rachat des chrétiens captifs chez les infidèles, et envoyant des secours aux missions étrangères. Pressy ne fit qu'entrevoir les orages de la révolution, étant mort au mois d'octobre 1789. Il était alors un des doyens de l'épiscopat français. Outre un grand nombre de *mandements*, on a de ce prélat : des *Statuts synodaux*, 1746; *Rituel du diocèse de Boulogne*, 1780, in-4°; *Lettre à M. le procureur général au parlement de Paris*, in-4° et in-12.

PRESTET (Jean), prêtre de l'Oratoire, né à Châlons-sur-Saône, professeur de mathématiques à Angers, mort en 1690, avait publié en 1675 des *Éléments de mathématiques*, dont la seconde édition, augmentée de

moitié, parut en 1689, 2 vol. in-4°. L'auteur suit dans cet ouvrage les traces de Descartes.

PRESTON (Guillaume), savant typographe et littérateur, né à Édimbourg le 28 juillet 1742, mort le 1er avril 1818, fut pendant plus d'un demi-siècle attaché au grand établissement de G. Strahan et de son fils, imprimeurs du roi à Londres, et ses talents, comme correcteur, furent souvent utiles aux célèbres auteurs de son temps. Il a publié : *Éclaircissements sur la franc-maçonnerie*, Londres, 1772; réimprimés pour la 13e fois en 1821, in-12; *Calendrier du franc-maçon; Chronique de Londres* : c'est un journal dont il fut l'éditeur et l'un des plus actifs collaborateurs. Il légua par son testament à la loge de l'*Antiquité*, une somme de 32,500 fr. consolidés, dont 12,500 furent affectés à une école de charité pour les jeunes filles. — Un autre PRESTON (Guillaume), né en Irlande, et mort en 1809, a laissé une traduction anglaise des *Argonautiques* de Valérius-Flaccus, 3 vol. in-12; des *Poésies*, 2 vol. in-18; et plusieurs articles de littérature insérés dans les *Transactions de la Société irlandaise*, dont il était membre.

PRESTREAU, régent de la 4e classe au collége de Genève, naquit à Nîmes, de parents protestants, vers le milieu de la première moitié du 18e siècle. Il reçut une éducation soignée dont il profita fort bien, du moins pour l'instruction. Les leçons de morale n'eurent pas le même succès : sa jeunesse fut très-orageuse, et les embarras où le jetèrent ses écarts le portèrent, dans un moment de désespoir, à se faire chartreux; mais cette vocation avait une cause trop suspecte pour être de durée. Il se dégoûta bientôt du cloître, parvint à s'en échapper, et se réfugia à Genève où, rentré dans le sein de l'Église réformée, il chercha une ressource dans l'enseignement public. Les dernières épreuves par lesquelles il avait passé avaient calmé le tumulte de ses passions, et il ne s'est pas moins fait considérer depuis lors par sa conduite que par son savoir. Il a publié un ouvrage estimé, intitulé : *Principes raisonnés de la langue grecque par demandes et par réponses*, Genève, 1767, in-8°.

PRETEXTAT (St.), évêque de Rouen dans le 6e siècle, maria Brunehaut avec Mérovée, son neveu, en 570; mais un concile, tenu à Paris l'année suivante, condamna cette union, et le prélat fut exilé dans une île de la basse Normandie. De retour dans son diocèse, il y fut assassiné par les ordres de la reine Frédégonde le 25 février 588.

PRETI (Jérôme), poëte italien, né en 1582, dans la Toscane, fut d'abord page d'Alphonse II, duc de Ferrare, puis attaché, en qualité de gentilhomme, au prince de Melfi à Gênes. Son père, chevalier de Saint-Étienne, le destinant au barreau, lui avait fait étudier le droit; mais, entraîné par un penchant irrésistible, le jeune homme abandonna bientôt la jurisprudence pour la littérature. Ses compositions poétiques lui valurent d'honorables suffrages, et plusieurs académies l'admirent au nombre de leurs membres. S'étant rendu à Rome, il y trouva de généreux protecteurs, entre autres le cardinal François Barberino, qui, ayant été nommé légat du saint-siége en Espagne, le prit pour secrétaire et l'emmena avec lui ; mais, arrivé dans ce pays, Preti, dont la santé était très-faible, tomba malade et mourut à Barcelone le 6 avril 1626. On a de lui des *discours* académiques, des *épîtres* et un grand nombre de *poésies* qui eurent beaucoup de succès et furent traduits en différentes langues. Son idylle intitulée *Salmacis*, est regardée comme sa meilleure production. Ses *OEuvres* ont été réunies et imprimées en 1666, in-12.

PRETI (Mathias), dit *Il Calabrese*, peintre, né en 1613 à Taverna, petite ville du royaume de Naples, mort à Malte en 1699, fut élève du Guerchin. Ses talents lui valurent son admission dans l'ordre de Malte, et il obtint la commanderie de Syracuse, avec une pension considérable. La plupart des villes d'Italie possèdent des tableaux de cet artiste; ils sont aussi communs en Espagne, à Malte, en Allemagne et en France. Le musée de Paris possède un *saint Antoine, abbé, visitant saint Paul dans le désert*.

PRETI (François-Marie), mathématicien et architecte, né en 1701, à Castel-Franco dans le Trévisan, mourut en cette ville le 23 décembre 1774. Entre autres édifices, il construisit plusieurs églises dont il avait lui-même tracé les plans. Ses travaux se distinguent par une ordonnance sage et régulière, par un caractère approprié à la destination du monument. Preti avait écrit sur la théorie de son art. On a de lui un ouvrage posthume, intitulé : *Éléments d'architecture* (en italien), Venise, 1780, in-4°.

PRETYMAN-TOMLINE (le révérend sir George), prélat anglican, né en 1753, d'un commerçant de Bury-Saint-Edmund, comté de Suffolk, acheva ses études dans l'université de Cambridge, où il eut des succès en diverses branches de la science, notamment en mathématiques, et où il exerça un emploi dans l'enseignement. Une circonstance heureuse pour lui fut d'être appelé à diriger l'éducation d'un enfant destiné à être un jour un des plus grands hommes d'État. Son élève, l'illustre Will. Pitt, devenu en 1782 chancelier de l'Échiquier, se l'attacha en qualité de secrétaire, et trouva une grande ressource dans sa merveilleuse aptitude pour les calculs; il le garda ainsi jusqu'en 1787, que lui-même fut élevé au poste de premier lord de la trésorerie. Pretyman, déjà gratifié de quelques sinécures et prébendes, devint alors évêque de Lincoln et doyen de Saint-Paul. Il justifia son élévation par son zèle pour la religion anglicane qu'il tenait particulièrement à dégager de toute affinité avec le calvinisme. L'évêque de Lincoln publia en 1799 un de ses principaux ouvrages, les *Éléments de théologie chrétienne*, 2 vol. in-8°. En 1813, l'évêché de Londres lui ayant été offert, il le refusa; et après avoir, pendant plus de 30 années, occupé le siége de Lincoln, il accepta en 1820 celui de Winchester. En 1803, Marmaduke-Tomline, esq. de Rigby-grove en Lincolnshire, avec lequel il n'avait aucune parenté, lui légua une vaste propriété, à la condition qu'il prendrait le nom de *Tomline*, sous lequel il a été généralement connu depuis. En 1811 l'évêque Tomline publia une *Réfutation* de l'imputation de calvinisme adressée à la religion anglicane. Les *Mémoires de la vie du très-honorable William Pitt* parurent en 1821, 2 vol. in-4°. George Pretyman-Tomline, marié en 1784, perdit sa femme en 1826, et ne lui survécut que jusqu'au 14 novembre 1827.

PREUSCHEN (Augustin-Théophile), conseiller ec-

clésiastique, né à Diethart en basse Hesse en 1734, mort en 1803, est considéré comme l'inventeur de la typométrie, dont il a rendu compte en allemand dans son *Précis de l'histoire typométrique*, Bâle, 1778, in-8°, et dans un autre ouvrage intitulé : *Monument consistant en une carte typométrique de la province de Sausenberg*, 1783. Il en avait déjà donné le premier aperçu en français sous le titre d'*Essais préalables sur la typométrie, ou le moyen de dresser les cartes géographiques à la façon des imprimeurs*, Calsruhe, 1776, in-8°. On a encore de lui divers écrits sur la théologie, l'histoire et la politique, entre autres : *Monument des anciennes révolutions physiques et politiques en Allemagne, surtout dans les contrées du Rhin*, Francfort, 1787, in-8°; et le *Précis des principales révolutions des contrées du Rhin, sous les Romains et les Germains*, 1788.

PREUILLY D'HUMIÈRES (le marquis) s'était déjà fait remarquer par une mission dans le Levant, en 1672, sur le vaisseau *le Diamant*, mission qui avait déterminé, au mois de décembre 1673, sa promotion au grade de chef d'escadre, lorsqu'il se distingua plus particulièrement au combat livré par Duquesne, le 8 janvier 1676, devant l'île de Stromboli. Dans ce combat opiniâtre, qui dura depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, l'avant-garde, commandée par Preuilly, chargea si vivement les Hollandais que leur propre avant-garde, après avoir perdu son chef, fut bientôt mise en désordre et forcée de plier. La vigueur de l'attaque de Preuilly contribua puissamment au succès de l'action, et favorisa ainsi l'entrée de la flotte française dans le port de Messine. Ce fut encore à Preuilly que le duc de Vivonne confia le commandement de l'avant-garde de l'armée navale de France dans le combat qu'elle livra devant Palerme, le 2 juin 1676, aux flottes espagnole et hollandaise. Vivonne, à son arrivée, trouva l'armée combinée rangée en bataille sur une seule ligne, ayant le môle à sa gauche, le fort de Castellamare derrière elle, et une grosse tour armée de canons à sa droite. Elle était composée de 27 vaisseaux, 19 galères et 4 brûlots. Quelque danger qu'il y eût à l'attaquer dans cette position, Vivonne n'hésita pas. Il prescrivit à Preuilly d'attaquer la tête de la ligne avec les 9 vaisseaux, les 7 galères et les 5 brûlots qu'il commandait. Dès que cette division fut à portée de canon, tout le feu se dirigea sur elle. La division française attendit pour riposter qu'elle fût parvenue à une encâblure des vaisseaux ennemis, et mouillée sur ses bouées. Une si grande audace les intimida. Effrayés de la vigueur avec laquelle on les attaquait dans une position qu'ils croyaient inexpugnable, ils coupèrent leurs câbles et allèrent s'échouer sur le môle; les brûlots, profitant du désordre, abordèrent trois vaisseaux qu'ils incendièrent. Le reste de l'armée suivit l'exemple de Preuilly, et le succès fut tel que l'armée combinée perdit 5,000 hommes, 12 vaisseaux, 6 galères et 4 brûlots. Fait lieutenant général le 30 décembre de la même année, Preuilly fut ensuite chargé de plusieurs missions, et mourut à Brest le 5 juin 1688.

PRÉVAL (Claude-Antoine de), ancien chevalier de Saint-Louis et capitaine d'infanterie, d'une ancienne famille de Franche-Comté recommandable dans les armes et dans la magistrature parlementaire, et qui a produit plusieurs officiers distingués, l'un desquels est mentionné honorablement dans l'histoire de Bourgogne et dans celle de Dôle, à l'occasion du siége de cette ville, en 1636. De Préval, pénétré des principes qui lui semblaient devoir régénérer la nation française, dut parcourir promptement les grades supérieurs. En 1792, il commanda dans les gorges du Porentruy, ensuite à Spire, et plus tard le fort de Landau, pendant le siége de 1793. Nommé général de brigade, il commanda en chef cette place jusqu'à la fin de l'année suivante. Les accusations alors trop communément dirigées contre les nobles et les anciens officiers, l'obligèrent à rentrer dans ses foyers, où il mourut le 2 janvier 1808. Le Mémorial de la préfecture du département du Doubs, numéros 58 et 59, contient sur ce général une *Notice* nécrologique détaillée. Une branche de cette famille, établie à Saint-Domingue, y avait formé un grand établissement, dont le chef était gouverneur du haut et bas Limbé.

PRÉVALAYE (Pierre-Bernardin, marquis de la), né vers 1714, entra au service de la marine en 1728, parcourut les divers grades de son arme jusqu'à celui de chef d'escadre, commanda la marine à Brest, fut décoré du cordon rouge, et mourut en 1786.

PRÉVALAYE (Pierre-Dimas, marquis de la), fils du précédent, né en 1745, entra dans la marine à 14 ans. Il fit plusieurs campagnes; puis, devenu capitaine de vaisseau et décoré de la croix de Saint-Louis, il fut chargé de porter en Amérique le traité de paix conclu en 1783. Là, en récompense des services qu'il avait rendus à la cause de l'indépendance, on lui conféra l'ordre de Cincinnatus. Appelé ensuite sous le ministère de la Luzerne, à faire partie du conseil de marine établi à Paris, il y siégea jusqu'au commencement de la révolution. Ayant alors émigré, il servit comme caporal dans l'armée des princes. Rentré en France sous le consulat, il vécut retiré dans sa terre de la Prévalaye, près Rennes, où il s'occupa d'agriculture jusqu'à la fin de sa vie. Nommé contre-amiral lors de la restauration, il voulut encore servir; mais son grand âge et ses infirmités y mirent obstacle. Il mourut à la Prévalaye, le 28 juillet 1816. Il avait été membre de l'Académie royale de la marine à Brest, qui le choisit, huit fois, pour secrétaire.

PREVIDELLI (Jérôme), jurisconsulte, né à Reggio, vers la fin du 15e siècle, était fils d'un tailleur de pierres, ce qui ne l'empêcha pas de faire d'excellentes études. Il s'appliqua surtout à la jurisprudence qu'il professa ensuite avec succès. Grégoire Casali, dans la famille duquel il avait exercé l'emploi de précepteur, ayant été chargé par Henri VIII, roi d'Angleterre, de négocier l'affaire de son divorce à Rome, y appela Previdelli. Celui-ci avait pour adversaire Bernard de' Santi, avocat de Rieti, défenseur de la reine Catherine d'Aragon. Plusieurs consultations furent données de part et d'autre; des plaidoiries eurent lieu en présence du pape Clément VII et du consistoire. Malgré tous les efforts de Previdelli pour obtenir la cassation du mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon, cette union fut déclarée valide par sentence pontificale du 23 mars 1534. Alors il quitta Rome et alla s'établir à Bologne, où il continua d'enseigner le droit et d'exercer la profession d'avocat. Chargé plus tard de la défense d'un habitant de

Reggio, accusé de meurtre, il s'attira la haine de l'accusateur contre lequel il avait lancé, dans son plaidoyer, des paroles injurieuses. Cet homme, ne respirant que la vengeance, le fit assassiner en 1540. Previdelli survécut peu de jours à cet attentat. On a de lui : *De teste et ejus privilegiis*, Bologne, 1525 et 1528; *De consanguinitate et affinitate*, Pérouse, in-8°. Enfin on lui doit une édition des *OEuvres* du jurisconsulte Ruini, son compatriote.

PRÉVILLE (Pierre-Louis DUBUS, dit), comédien français, naquit à Paris, le 17 septembre 1721, de parents pauvres qui, le destinant à l'état ecclésiastique, le firent recevoir dans une paroisse de cette ville, en qualité d'enfant de chœur. Mécontent de ses chefs, le jeune Dubus prit le parti de s'enfuir pour courir le monde; et, ayant bientôt vu la fin d'un pain de quatre livres, son unique avoir, il se trouva trop heureux d'être accueilli par des maçons que ses joyeuses manières avaient divertis. Peu de temps après, il fut retrouvé, et ramené à la maison paternelle, puis placé chez un procureur. Par malheur, ou plutôt par bonheur, tout ce qui est du ressort de la chicane ne lui déplut guère moins que la truelle : il s'échappa de nouveau, et alla s'engager en province dans une troupe de mauvais comédiens. Un assez bon acteur de la Comédie-Italienne, nommé Dehesse, lui avait donné quelques conseils; et la nature eut bientôt fait pour Préville (qui dès lors adopta ce nom), beaucoup plus que n'auraient pu faire les plus habiles professeurs. Nous ne le suivrons pas dans ses voyages qui durèrent environ 15 ans. Il suffit de dire qu'après avoir quelque temps végété parmi de véritables histrions, il obtint successivement des succès sur les théâtres de Dijon, Rouen, Strasbourg, et qu'il était devenu directeur de celui de Lyon, lorsque les gentilshommes de la chambre l'appelèrent à Paris pour y débuter. Il s'était déjà montré dans cette capitale, quelque temps auparavant, mais sur une scène trop peu digne de lui, celle de la foire Saint-Germain, dirigée alors par Monnet; et il n'avait pas voulu s'y fixer. Ce fut le 20 septembre 1753, qu'il parut pour la première fois sur le théâtre de la Comédie-Française. Louis XV fut tellement satisfait du nouvel acteur, qu'il voulut qu'on lui expédiât, le soir même, son ordre de réception : « Jusqu'ici, dit le roi au maréchal de Richelieu, j'ai reçu beaucoup de comédiens pour vous, messieurs les gentilshommes de la chambre : je reçois celui-ci pour moi. » Ce fut le 20 octobre 1753, que Préville obtint cette faveur, ou plutôt cette justice si bien confirmée dans la suite par les suffrages unanimes du public, suffrages qu'il eut le bonheur de mériter jusqu'à l'époque de sa retraite, qui eut lieu 33 ans après (le 1er avril 1786). Ce jour dut causer d'autant plus de regrets qu'il fut aussi marqué par la retraite de madame Préville, de Brizard et de mademoiselle Fanier. Ces quatre sujets, dont la perte était si difficile à réparer, firent ensemble leurs adieux au public dans la partie de chasse de Henri IV. Ils étaient tous les quatre assis à la même table, au troisième acte de cette comédie; et le public, en voyant ainsi rassemblés quatre talents qu'il chérissait, et dont il jouissait pour la dernière fois, leur donna les marques du plus profond attendrissement. Cette scène fut extrêmement touchante. Préville se retira dans la ville de Senlis, avec une pension d'environ 5,000 francs. Il y vivait heureux et tranquille au sein de sa famille, lorsque, en 1791, les comédiens français, faisant mal leurs affaires, le supplièrent de venir à leur secours. Il y consentit; et l'on peut juger de l'empressement avec lequel tout Paris se porta au théâtre du faubourg Saint-Germain, pour revoir cet acteur chéri. Préville avait alors plus de 70 ans; et s'il n'avait presque rien perdu de son talent, ses forces physiques, du moins, commençaient à trahir son zèle. Il retourna dans sa retraite en 1792, aux approches de la Terreur; et, deux ans après, lorsque ses anciens camarades, incarcérés comme suspects, furent rendus à la liberté, il entendit encore leur voix. Ce vieillard rentra de nouveau au théâtre, pour y rester jusqu'au 11 février 1795, jour plus fatal pour lui sans doute que ne fut, quelques années après, le jour même de sa mort. Au milieu de la représentation du Mercure-Galant, où il avait été vivement applaudi, il donna subitement quelques signes d'aliénation mentale; et, quoique les spectateurs ne s'en aperçussent pas, il sentit avec une extrême affliction l'impossibilité de pousser plus loin sa carrière théâtrale. En effet, de retour à Senlis, où des chagrins domestiques achevèrent de désorganiser sa tête, il n'eut presque plus de moments lucides. Sa fille aînée, la seule qui lui restât, le reçut alors chez elle, à Beauvais, où il mourut, le 18 décembre 1799. On a publié en 1813, les *Mémoires de Préville*, 1 vol. in-8°.

PRÉVILLE (Mme Madeleine-Angélique-Michelle DROUIN), femme du précédent, était elle-même attachée au Théâtre-Français, où elle remplissait, avec beaucoup de succès, les premiers rôles de la comédie, et ceux de l'emploi des mères nobles. Elle s'y distinguait surtout par l'esprit, la grâce et la noblesse de son jeu. Cette actrice se retira, en même temps que son mari, en 1786, et mourut deux ans avant lui.

PREVOST DE SAINT-CYR, nom d'une ancienne famille de Blois, qui avait acquis en 1442 la terre de Saint-Cyr-du-Gaud en Touraine, et qui joignit ce nom à celui de Prevost, qu'elle conserva depuis, ayant possédé cette terre de père en fils pendant plus de 300 ans. Cette famille donna à la haute magistrature un de ces hommes rares qui marquent dans l'histoire de leur siècle. Ce fut Bernard PREVOST de MORSAN, né en 1517, président à mortier du parlement de Paris. Sa compagnie, dont il était l'honneur et le guide, le députa souvent vers les rois Charles IX et Henri III. L'un des magistrats qui refusèrent de signer la ligue en 1577, il ne voulut pas même adopter les restrictions avec lesquelles le président de Thou et quelques autres la signèrent. Sa mort, arrivée le 12 septembre 1585, fut un sujet de deuil pour sa compagnie. Ce magistrat ne porta jamais le nom de Saint-Cyr, étant cadet de sa maison, et ce surnom étant réservé aux aînés.

PRÉVOST (Jean), poëte dramatique, était né, vers 1580, à Dorat dans la basse Marche, d'une famille honorable, mais pauvre. Il embrassa la profession d'avocat, et chercha dans la culture des lettres un délassement aux travaux du cabinet. Une jeune personne qu'il était sur le point d'épouser tomba malade et mourut après l'avoir institué son héritier. Le testament fut cassé pour

défaut de formes, et le malheureux Prévost, n'ayant pu payer les frais du procès, fut mis en prison. Abel de Sainte-Marthe, son ami, auquel il a dédié sa tragédie d'*Hercule*, vint à son secours, et finit par le tirer d'embarras; mais Prévost ne tarda pas à s'y replonger en contractant un mariage d'inclination. Il mourut à Paris, le 15 mars 1622, laissant une veuve et plusieurs enfants dans la misère. On a de lui : *les Imprécations et furies contre le parricide commis en la personne de Henri IV*, traduit du latin de Nicol. Bourbon, dans le *Recueil* publié par G. Dupeyrat, 1611, in-4°: *Apothéose du très-chrétien roi de France et de Navarre Henri IV, à la reine régente*, Poitiers, 1613, in-12; *Tragédies et autres œuvres poétiques*, Poitiers, 1614 et 1618, in-12, etc.

PREVOST (Jean), médecin, né le 4 juillet 1585 à Dilsperg, près de Bâle, se destina d'abord à la carrière ecclésiastique, fut envoyé en Espagne par l'évêque de Strasbourg, afin d'y terminer ses études théologiques; puis, ayant obtenu la permission de visiter l'Italie, il fit à Padoue la connaissance du célèbre Sassonia, dont les conseils le déterminèrent à se vouer à l'art de guérir. Mais, privé bientôt de la pension qu'il recevait de son protecteur, et, se trouvant réduit à l'indigence, il fit pour subsister des cours particuliers de rhétorique et de philosophie, et enfin trouva dans un gentilhomme de Padoue un Mécène, qui pourvut généreusement à ses besoins. Se consacrant dès lors sans partage à l'étude de la médecine, il y fit de rapides progrès, et reçut le doctorat en 1607. Nommé six ans après interprète public d'Avignon, puis, en 1617, professeur de botanique et directeur du Jardin des Plantes, en remplacement d'Alpini, il obtint de plus la chaire de médecine pratique, et remplit ces divers emplois jusqu'à sa mort, le 3 août 1631. Parmi ses ouvrages nous citerons : *De remediorum, tùm simplicium, tùm compositorum, materiâ*, 1611, in-12; *de lithotomiâ, seu calculi vesicæ sectione, consultatio*, Ulm, 1618, in-4°, avec les *observations* de Horst, 1638, avec le *Traité du calcul*, de Beverwyck; *Medicina pauperum*, etc., Francfort, 1641, in-12; *Opera medica posthuma*, 1651, 1656, etc., in-12.

PREVOST (Nicolas), médecin, né à Tours où il exerçait son art, vers la fin du 15e siècle, est auteur d'une pharmacopée générale, dans laquelle il réunit toutes les formules usitées jusqu'alors. Son ouvrage, imprimé à Lyon en 1505, sous le titre de *Grand antidotaire*, fut le premier de ce genre, imprimé en France et très-probablement en Europe, car nous n'en connaissons aucun publié dans le 15e siècle.

PREVOST (Jean le) naquit à Arras vers 1570, entra dans la compagnie de Jésus, et professa longtemps la philosophie et la théologie scolastique à Douai et à Louvain. Il reçut le doctorat en 1617, et mourut à Mons le 8 juin 1634. On a de lui des *Commentaires* en latin, sur la Somme de saint Thomas, imprimés à Douai, 1629, 1631, in-fol.

PREVOST (Jean le), né en 1600, fut d'abord curé de la paroisse de Saint-Herbland, puis chanoine et bibliothécaire de la cathédrale de Rouen, où il mourut en 1648. Il s'était beaucoup occupé des antiquités de sa province, et il laissa en manuscrit une *Histoire ecclésiastique de Normandie*, et des *Recherches sur la Normandie*. Il est auteur du *Calendrier historique*, imprimé en tête du rituel de Rouen, 1640, et de la liste des archevêques de Rouen.

PRÉVOST (René), curé de Saint-Maurice, près d'Amiens, né à Doullens en 1664, mort en 1736, a donné les *Fables de Phèdre, traduites en français, avec le latin à côté*, etc., 1702, in-12; 1728, 1776, même format.

PREVOST (Claude-Joseph), jurisconsulte, né à Paris le 7 octobre 1672, fut reçu très-jeune avocat au parlement, et acquit beaucoup de réputation par ses profondes connaissances en droit, soit dans les matières civiles et criminelles, soit dans les matières ecclésiastiques. Il devint un des avocats de l'université et avocat du roi à la capitainerie des chasses de Vincennes. En 1731 il partagea la disgrâce de dix de ses confrères, et fut exilé pendant quelques mois à Mayenne, par suite des contestations, alors si fréquentes, entre le parlement et le clergé. Il fut élu bâtonnier de son ordre en 1741, et mourut à Paris, le 28 janvier 1753. Outre plusieurs mémoires et consultations, on a de lui : *De la manière de poursuivre les crimes dans les différents tribunaux du royaume, avec les lois criminelles de la France*, Paris, 1739, 2 vol. in-4°; *Principes de jurisprudence sur les visites et rapports judiciaires des médecins, chirurgiens, apothicaires et sages-femmes*, ouvrage posthume, publié par Duchemin, Paris, 1753, in-12.

PREVOST (Pierre-Robert le), né à Rouen en 1675, embrassa l'état ecclésiastique et se fit remarquer par son talent pour la prédication. Désirant se perfectionner dans l'éloquence de la chaire, il alla à Paris entendre les orateurs célèbres de l'époque, et y obtint lui-même de brillants succès. Nommé à un canonicat de l'église de Chartres en 1718, il soutint dignement la réputation qu'il s'était déjà acquise dans cette ville, où il mourut en 1736.

PREVOST (Claude), chanoine régulier et bibliothécaire de Ste-Geneviève, né à Auxerre en 1693, mort en 1752, avait fait d'abondantes collections qu'il n'a point publiées, telles que : *Bibliothèque des chanoines réguliers; Vies des saints chanoines, tant séculiers que réguliers; Histoire de toutes les maisons de chanoines réguliers; Histoire de l'abbaye de Ste-Geneviève*, d'où on a tiré presque tout ce qui se trouve sur cette maison dans le tome VII du *Gallia christiana*. Il a aussi fourni des matériaux à l'abbé Lebeuf, pour le catalogue des écrivains qui fait partie de l'*Histoire d'Auxerre*.

PREVOST (Isaac-Bénédict), physicien et naturaliste, né à Genève le 7 août 1755, mort à Montauban le 18 juin 1819, est compté parmi les fondateurs de l'Académie de cette ville, et était affilié à plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui un ouvrage de peu d'étendue, mais fort estimé : *Mémoire sur la cause immédiate de la carie ou du charbon des blés, et de plusieurs autres maladies des plantes*, Paris, 1807, in-8°. Il a de plus inséré un grand nombre de *mémoires* dans divers recueils scientifiques, et a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

PRÉVOST (Pierre), peintre, né à Montigni, près de Châteaudun, en 1764, mort en 1823, a porté au plus haut point de perfection le genre de peinture qu'il avait adopté, et peut, à ce titre, en être regardé comme le véritable créateur. Parmi ses panoramas, on distingue ceux de *Paris*, de *Rome*, de *Naples*, d'*Amsterdam*, de *Bou-*

logne, de *Tilsitt*, de *Wagram*, d'*Anvers*, de *Londres*, de *Jérusalem* et d'*Athènes*. Toutes ces belles compositions eurent un succès prodigieux, et quelques-unes ont produit une illusion telle que des personnes non prévenues ont cru voir la réalité, surtout en considérant les ciels et les lointains. Prévost excellait aussi dans la gouache, et réunissait aux talents d'un grand artiste toutes les qualités de l'honnête homme.

PREVOST (George), général anglais, né en 1767, entra dès sa jeunesse dans la carrière des armes au service d'Angleterre, et fit toutes les guerres de la révolution française sur le continent et en Amérique. Ce fut lui qui commanda en 1809, particulièrement, avec lord Maitland, l'attaque de la Martinique, où il déploya un grand courage en s'emparant, avec l'avant-garde, des hauteurs de Sourière. En septembre 1812, il était lieutenant général gouverneur des possessions anglaises de l'Amérique septentrionale, et il fit en cette qualité un rapport au ministère britannique sur la capitulation du fort américain de Michillimackinac, dans le Canada, dont les troupes anglaises s'étaient emparées. Il l'informa ensuite de la reddition du fort Détroit et de différents succès obtenus par les généraux Brock et Hull, qui étaient sous ses ordres. Dans le mois de novembre suivant, son aide de camp, le capitaine Fulton, vint annoncer une nouvelle victoire des troupes anglaises, qui avaient repoussé une invasion des Américains dans le haut Canada. 900 des leurs avaient été faits prisonniers; mais les Anglais y avaient perdu le major général Brock, tué sur le champ de bataille. Plus tard, ces succès furent suivis de plusieurs revers, notamment à Plattsbourg où, vivement poursuivi par les Américains, Prevost fut obligé d'abandonner ses blessés et son artillerie. Cet échec lui fit perdre son commandement dans l'Amérique du Nord. Un procès lui fut même intenté, mais il tomba malade avant qu'on l'eût commencé, et mourut à Londres dans le mois de janvier 1816.

PRÉVOST (Augustin), comédien et auteur dramatique, né à Paris en 1753, était filleul ou peut-être même fils naturel du dernier prince de Conti, qui en avait eu plusieurs autres, et qui prit soin de son éducation. Il est assez probable que Prévost était fils naturel d'une comédienne, et que la nature eut plus d'influence que l'éducation sur sa destinée. Donc il se fit comédien, et après avoir joué pendant plusieurs années, sur divers théâtres de province, où il ne put acquérir ni talent ni réputation, il revint à Paris et s'y chargea, en 1795, de la direction de l'un des théâtres du boulevard du Temple. Ce théâtre, fondé en 1774 sous le titre de *Théâtre des Associés*, avait pris, en 1792, le titre de *Théâtre Patriotique*, sous la direction de Salé. Prévost fut le successeur de Salé, qui venait de mourir, et il prit humblement le titre de directeur du *Théâtre sans Prétention*, où il était en même temps auteur, acteur, régisseur, répétiteur, souffleur, décorateur, machiniste, buraliste, etc.; sa femme comptait parmi les acteurs qu'il payait régulièrement trois fois la semaine. Prévost y a donné plusieurs pièces très-médiocres, mais dans lesquelles il tirait vanité malgré son extrême modestie, d'avoir respecté les mœurs : *Victor, ou l'Enfant de la forêt*, comédie historique en 5 actes et en prose; *l'Utilité du Divorce*, comédie en 3 actes et en prose, etc. Prévost détestait la secte des philosophes, les impies et les athées, se moquait de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau, et se félicitait de n'avoir pas à faire amende honorable, au lit de la mort, comme Laharpe. Il se roidissait contre la censure et avait son franc-parler contre la liberté et contre le despotisme. Lorsque, en 1807, son théâtre sans prétention eut été compris dans le fameux décret impérial qui fermait la majeure partie des petits spectacles de Paris, Prévost en fut inconsolable et disait de Napoléon : « Cet homme m'a bien trompé; nous verrons où le conduira le grand coup d'État qu'il vient de faire. » Quant à lui, toujours honnête homme, il fit placarder sur les murs de Paris une invitation aux créanciers de son théâtre de se présenter à sa caisse tous les jours, de midi à quatre heures. Ruiné complétement, il montrait une petite lanterne magique au jardin Marbeuf, en 1820, et la seconde légion de la garde nationale fit pour lui une collecte, à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux. Il mourut dans la plus profonde misère, le 1er août 1830, et non pas en 1825, comme l'a dit Brazier. Son théâtre, devenu en 1809 café d'Apollon, puis en 1816, théâtre des Acrobates, lorsqu'il fut concédé à la famille Saqui, a passé, vers 1832, à M. Dorsay, son successeur, et a reçu le nom de Théâtre du Temple.

PRÉVOST (Pierre), littérateur, né à Genève le 3 mars 1751, après avoir terminé ses études, se fit recevoir docteur en droit, et alla à Paris où il fut accueilli par les hommes les plus distingués de l'époque, notamment par son compatriote J. J. Rousseau. En 1780 il fut appelé en Prusse et nommé professeur de philosophie à l'académie noble de Berlin. De retour à Genève en 1784, il fut pourvu la même année de la chaire de belles-lettres, mais sa santé l'obligea de donner sa démission. En 1786 il devint membre du grand conseil. Il rentra dans l'enseignement en 1793, fut nommé professeur de philosophie, puis en 1809 professeur de physique générale, obtint sa retraite en 1823, et mourut le 8 avril 1839. Il était membre de l'Académie royale de Prusse, des Sociétés royales d'Édimbourg et de Londres, et correspondant de l'Institut, etc. Il a traduit du grec les *Tragédies* d'Euripide, 1782, 4 vol. in-12, réimprimées dans le *Théâtre des Grecs*, édition de Cussac, 1786; et de l'anglais, les *Essais philosophiques* d'Adam Smith; le *Cours de rhétorique*, de Hug. Blair; les *Éléments de philosophie de l'esprit humain*, de Dugald Stewart; l'*Essai sur le principe de la population*, par Malthus; le *Voyage en Abyssinie* de Salt, etc. Indépendamment de ces traductions, qui toutes sont estimées, et de nombreux *articles* dans les journaux scientifiques ou dans les recueils des académies dont il était membre, on lui doit plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue: *Essai de philosophie, ou l'étude de l'esprit humain*, 1804, 2 vol. in-8°; *Du calorique rayonnant*, 1809, in-8°; *Exposition élémentaire des principes qui servent de base à la théorie de la chaleur rayonnante*, 1832, in-8°; *Traité de physique mécanique*, 1818, in-8°; *Notice sur la vie et les écrits de G. Louis Lesage* (Genève), 1805, in-8°; des *Notices sur Louis Odier*, célèbre médecin, 1818, in-8°; *sur Bénédict Prévost*, son parent, professeur de philosophie à la faculté protestante de Montauban, 1830, in-8°.

PREVOST DE LAJANNÈS (Michel), magistrat et professeur de droit français à l'université d'Orléans, né dans cette ville en 1696, mort en 1749, a publié : *Coutumes d'Orléans, avec les notes de Fournier et de Dumoulin, et des observations nouvelles,* en commun avec Pothier et Jousse, Orléans, 1740, 2 vol. in-12; *Les principes de la jurisprudence française exposés suivant l'ordre des diverses espèces d'actions qui se poursuivent en justice,* Paris, 1750 et 1771, 2 vol. in-12; des *discours;* l'*éloge* de Delalande, et un grand nombre de manuscrits.

PRÉVOST D'EXILES (Antoine-François), l'un des écrivains les plus féconds du 18ᵉ siècle, né en 1697 à Hesdin, petite ville d'Artois, essaya tour à tour de la vie religieuse et de la vie militaire, se trouva malheureux dans l'un et l'autre état, et finit cependant par s'enchaîner au cloître dans l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Il voulut ensuite alléger ses chaînes; mais, ne pouvant y parvenir, il s'enfuit en Hollande, et, déterminé à faire ressource de ses talents, il y publia ses *Mémoires d'un homme de qualité.* Le succès qu'obtint cet ouvrage ne fut pas moins utile à sa bourse qu'à sa réputation. Diverses raisons l'ayant engagé ensuite à passer à Londres, il y publia successivement : *Histoire de Cléveland, fils naturel de Cromwell; Histoire du chevalier Desgrieux et de Manon Lescot,* qui est regardée comme son chef-d'œuvre. Il entreprit en même temps une feuille périodique intitulée : *le Pour et le Contre,* qui fut très-favorablement accueillie, et qu'il conduisit jusqu'au 20ᵉ volume. Les 4 premiers seulement furent composés pendant son séjour en Angleterre; car, au milieu des succès que lui procuraient ses talents et les agréments de sa personne, Prévost ne tarda pas à sentir qu'il n'est de vrai bonheur qu'au sein de sa patrie, et sollicita la permission de rentrer en France, où il reparut en 1734, sous l'habit d'ecclésiastique séculier. Ce fut alors seulement qu'il jouit de la tranquillité qui l'avait fui depuis sa première jeunesse. Ses travaux littéraires se multiplièrent avec une incroyable rapidité. Outre *le Doyen de Killerine,* l'*Histoire de Marguerite d'Anjou,* celle d'une *Grecque moderne,* les *Campagnes philosophiques, ou Mémoire de Moncal,* l'*Histoire de la jeunesse du commandeur de...* celle de *Guillaume le Conquérant, la Vie et les lettres de Cicéron,* les *Voyages de Robert Lade,* les *Mémoires d'un honnête homme,* il entreprit, en 1745, à la prière du chancelier d'Aguesseau, l'*Histoire générale des voyages,* qui fut continué par Querlon et Surgy, et dont la Harpe a donné un *abrégé,* en 24 vol. in-8°. L'infatigable abbé se délassait de ce vaste travail en naturalisant en France les romans de Richardson, et en composant un grand nombre d'ouvrages qu'il serait trop long de citer ici. Parvenu à sa 67ᵉ année, il s'était retiré dans une petite maison qu'il avait à Saint-Firmin, près de Chantilly, résolu d'y vivre dans les pratiques les plus austères, et de consacrer sa plume à la religion, lorsqu'une mort tragique, arrivée le 23 novembre 1763, vint l'arracher à ses pieux desseins. Frappé d'apoplexie en traversant la forêt de Chantilly, il fut trouvé sans mouvement au pied d'un arbre et transporté chez un curé voisin, où la justice fut appelée, selon l'usage. L'officier public, agissant alors avec une précipitation bien déplorable, ordonne à l'instant l'ouverture du prétendu cadavre. Au premier coup de scalpel un cri déchirant de la victime révèle son existence, et frappe d'effroi les assistants. La main glacée de l'opérateur s'arrête; mais le coup mortel est porté, et le malheureux Prévost ne rouvre un moment les yeux que pour voir l'horrible appareil qui l'environne, et meurt à l'instant même. Les *OEuvres complètes* de cet écrivain forment plus de 170 volumes; ses *OEuvres choisies,* réunies à celles de le Sage, forment 39 vol. in-8°. On trouve en tête de cette édition une *Notice sur Prévost,* par Bernard d'Héry.

PRÉVOST D'EXMES (François le), né en Normandie le 29 septembre 1729, entra dans les gardes du corps du roi de Pologne, Stanislas, et se fit remarquer à la cour de Lunéville par une *Ode* qu'il envoya au concours de l'Académie de Nancy, et qui y obtint une mention honorable. Ayant quitté l'état militaire, il occupa successivement divers emplois, dont la perte le réduisit à vivre du produit de sa plume, et, après plusieurs années de peines et de travaux, il mourut en 1793 à Paris dans l'hôpital de la Charité. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : *les Thessaliennes, ou Arlequin au sabbat,* comédie en prose, 1752, in-12; *Rosel, ou l'Homme heureux,* 1776, in-8°; 1777, même format; *Trésor de littérature étrangère,* 1784, in-12; *Vies des écrivains étrangers, tant anciens que modernes,* 1781, 1787, 2 vol. in-8°. Prévost d'Exmes a eu part à la rédaction des *Étrennes du Parnasse,* et à celle de plusieurs journaux littéraires.

PREVOST SAINT-LUCIEN (Roch-Henri), avocat, né à Paris le 16 janvier 1740, mort le 4 juin 1808, a laissé, outre plusieurs pièces de théâtre non représentées : *Moyens d'extirper l'usure, ou Projet d'établissement d'une caisse de prêt public sur tous les biens des hommes,* 1775, 1778, in-12 : c'est à ce livre que l'on attribue l'établissement du mont de piété; *Principes élémentaires de la grammaire,* 1800, in-12, 4ᵉ édition, 1807; *l'Arithmétique simple, démontrée en six leçons,* 4ᵉ édition, 1807; *la Grammaire française et l'orthographe, apprises en huit leçons,* 12ᵉ édition, 1807; *la Syntaxe française apprise en huit leçons,* 4ᵉ édition, 1807, in-12. Cet ouvrage et le précédent ont été réunis sous le titre de *la Grammaire, l'orthographe et la syntaxe de la langue française,* 13ᵉ édition, 1807, 2 vol. in-12. On a du même auteur divers ouvrages de jurisprudence, d'économie politique, etc., dont on trouvera les titres dans la *France littéraire* de Querard.

PRICE (Jean), né à Londres en 1600, d'une famille originaire du pays de Galles, fit, au collége de Westminster, ses premières études qu'il alla continuer à Oxford, dans celui de Christ. Après avoir embrassé la religion catholique, il s'attacha à la famille d'Arundel, et passa ensuite à Florence, où il fut reçu docteur en droit civil. A son retour en Angleterre, il suivit le comte de Strafford, nommé vice-roi d'Irlande, où il forma des liaisons avec le savant Usher. La disgrâce de son protecteur l'obligea de revenir en Angleterre. Quelques écrits, publiés en faveur de la cause royale, lui valurent une longue détention. Étant retourné à Florence, le grand-duc le nomma garde du cabinet des médailles et des antiques, puis professeur de grec à Pise. Il se rendit quelque temps après à Venise, dans le dessein d'y pu-

blier le *Lexicon* d'Hesychius. projet qui n'eut point d'exécution. De là il se rendit à Rome, y mérita la faveur du cardinal François Barberini, et mourut, en 1676, dans le couvent des Augustins. On a de lui : *Notæ et Observationes in apologiam Apulei*, Paris, 1635, in-4°; *Notæ in II libros metamorphos. Apulei*, Gouda, 1650, in-8°; *In undecim Apuleianæ metamorphoseos libr. Annotationes uberiores*, ibid., etc.

PRICE (Owen), né dans le comté de Montgommery, tint, au 17e siècle, école à Oxford et dans d'autres villes d'Angleterre, et publia divers ouvrages sur l'orthographe de la langue anglaise. Il mourut en 1671.

PRICE (James), docteur en médecine et membre de la Société royale de Londres, naquit en 1752. Il fit beaucoup d'expériences de chimie, et répéta les procédés curieux inventés par divers chimistes allemands. Il fut à ce sujet en correspondance avec sir Joseph Banks et d'autres savants. En janvier 1783, il montra une sombre inquiétude d'esprit, se retira de toute société, et se mit à distiller une grande quantité d'eau de laurier-rose, qu'il réduisit enfin à une pinte. Puis ayant écrit son testament, il but la liqueur qu'il venait de faire, et expira peu de temps après.

PRICE (Charles), aventurier anglais, était fils d'un fripier de Londres. Dès son enfance, il montra son penchant pour la ruse et la tromperie, exerça cette funeste adresse chez son père et ses amis, et fut chassé de la maison paternelle. Étant entré ensuite, en qualité de valet de chambre, chez un gentilhomme anglais, il fit avec lui le tour de l'Europe. Il se trouvait à Copenhague au moment où le procès de Struensée et de la reine y fut instruit. Cette affaire l'intéressa si vivement, que, tout domestique qu'il était, il écrivit une brochure pour défendre l'innocence de Mathilde. Ce fut peut-être la seule action honorable de sa vie. De retour à Londres, il essaya toutes sortes de professions, et fut successivement comédien, changeur, colporteur de billets de loterie, brasseur et marchand; mais, ayant fait banqueroute, il fut mis dans la prison du Banc du roi, où pourtant il ne resta pas longtemps. Il en sortit pour devenir le plus grand escroc de Londres. Il s'associa, d'abord, avec une femme qui partageait ses honteux penchants, et dont il séduisit et épousa la nièce. Dès qu'il fut sûr d'être bien secondé, il médita un grand plan de filouterie. Il fit croire à sa femme que la tante venait de mourir : mais il établit cette dernière dans un quartier solitaire de la ville; et ce fut chez elle qu'il forma une fabrique de faux billets de banque, dont il exécuta toutes les parties lui-même. Pour les débiter ensuite, sans être découvert, il employa son adresse extraordinaire dans les travestissements, dont il avait peut-être fait les premiers essais chez son père le fripier. Ses billets, reconnus faux par la banque, jetèrent l'alarme, d'autant plus que les déguisements variés que Price employait, empêchaient de donner son vrai signalement. Il se montrait quelquefois chez les changeurs comme un goutteux, ayant les jambes très-enflées, et le visage à moitié caché sous un grand chapeau et dans une vieille redingote. Il affectait d'ailleurs le baragouinage d'un étranger. Quand il était déguisé, Price avait tant d'assurance, qu'il osait se présenter même chez les personnes de sa connaissance pour les tromper. Il vint acheter chez un pharmacien un remède, et donna une bank-note, sur laquelle il se fit rendre le surplus du prix. Le billet était faux. L'apothicaire, ayant rencontré, quelques jours après, dans un café, Price, qu'il connaissait et qui alors n'était pas déguisé, lui conta le tour qu'on lui avait joué. « Il faut avouer, dit Price, en faisant l'étonné, qu'il y a d'adroits coquins dans le monde. » Il se présenta chez un marchand de sa connaissance, mais avec le visage et les mains jaunes, comme s'il avait la jaunisse. Le commis lui indiqua un remède contre ce mal : Price le remercia, revint ensuite avec son teint naturel, donna une bank-note au commis pour le récompenser, et le pria de lui en changer quelques autres. Elles furent toutes déclarées fausses par la banque. Le marchand vint raconter à Price ce qui s'était passé dans sa boutique; et Price témoigna beaucoup de curiosité de connaître tous les détails de l'affaire. Le changeur, qui d'abord avait escompté les billets, eut un procès avec le marchand : Price alla voir celui-ci, pour s'informer de la marche de la poursuite. Cependant, enhardi par ses succès, il poussa l'audace si loin, qu'à la fin il fut reconnu par les agents de la banque et arrêté. On fit des perquisitions chez lui, sans rien trouver. Sa femme n'était instruite de rien. La crainte que la justice ne parvînt à découvrir son atelier, engagea le coupable à tout avouer à sa femme, et à l'envoyer chez sa tante, pour qu'on détruisît les outils, qui seuls pouvaient prouver son crime. Tout fut détruit en effet : cependant, tourmenté par des remords, il se pendit dans sa prison, en 1789. On l'avait vu, pendant ses friponneries, sous 45 déguisements et rôles divers.

PRICE (Richard), ministre dissident, et écrivain politique anglais, naquit, le 23 février 1723, à Tynton, dans le comté de Glamorgan, au pays de Galles. Son père, ministre d'une congrégation de calvinistes, lui fit donner une éducation soignée, quoiqu'il le destinât à suivre la carrière du commerce, et mourut en 1739. Le jeune Price termina ses études à Londres, et s'appliqua, comme il le disait souvent lui-même, avec ardeur et ravissement, aux mathématiques, à la philosophie et à la théologie. Il fut ensuite placé auprès d'un M. Streatfield, et y resta près de 13 ans, comme son chapelain et son ami. Dans l'intervalle, il officiait de temps en temps dans plusieurs congrégations dissidentes. En 1757 ou 1758, il fit paraître sa *Revue des principales questions et difficultés en morale*. L'application qu'il apportait à ses méditations, était si vive, qu'on assure que ses cheveux qui étaient noirs, devinrent en peu de temps presque entièrement blancs. En 1769, il publia son Traité sur les tontines : cet ouvrage est peut-être ce qu'il a fait de mieux. Son ouvrage sur les tontines fut suivi, en 1772, de son *Appel au public sur la dette nationale*. Il continua à publier divers ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée le 19 mars 1791. Les *Mémoires* de sa vie ont été publiés par son neveu William Morgan, 1 vol. in-8°.

PRICE (Guillaume), orientaliste anglais, né en 1780, fit de très-bonnes études, et entra dès sa jeunesse au service de la compagnie des Indes, où il eut le grade de capitaine. En 1810, il fut attaché, en qualité d'interprète et de secrétaire adjoint, à l'ambassade de sir Gore Ouseley, en Perse, et profitant de la fréquentation de l'am-

bassadeur Mirza Aboul-Haçan-Kan, que l'on ramenait dans sa patrie, il apprit de lui la prononciation correcte de la langue persane. Pendant qu'il était à Chiraz, il s'occupa surtout à déchiffrer et à expliquer les caractères cunéiformes, ou à têtes de clous, dont se composent les inscriptions gravées sur les célèbres ruines de Persépolis. L'étude spéciale qu'il avait faite des langues orientales durant un long séjour en Asie, lui permit, à son retour en Angleterre, de se livrer à la composition de plusieurs ouvrages qu'il publia successivement en anglais : *Dialogues et grammaire de la langue persane*, Worcester, 1822, in-4°; *Grammaire des trois principales langues de l'Orient, l'Indoustani, le Persan et l'Arabe*, etc., Londres, 1823, petit in-4°; *Voyage de l'ambassade anglaise en Perse*, avec figures, 1825, 2 vol. in-4°; *Éléments de la langue sanscrite*, ou *Guide facile des langues de l'Inde*, Londres, 1827, in-4°, etc. Price travaillait depuis longtemps à un grand ouvrage sur la littérature orientale. Dans l'intention d'en soigner lui-même la publication, il avait fait fondre les caractères d'imprimerie qui lui étaient nécessaires, et il avait établi une presse dans sa maison de campagne de Meng-Man's-Hill, près de Worcester, lorsque, à peine âgé de 50 ans, il fut enlevé dans cette résidence, au commencement de juin 1830, par une mort prématurée.

PRICE (David), orientaliste, écuyer et major au service de la compagnie anglaise dans les Indes orientales, après avoir fait une longue résidence dans divers comptoirs de la Turquie asiatique, de la Perse et de l'Inde, mit à profit les connaissances qu'il y avait acquises sur l'histoire et les langues de l'Orient. Il a publié en anglais : *Tableau chronologique*, ou *Mémoire sur les principaux événements de l'Histoire mahométane, depuis la mort du législateur des Arabes jusqu'à l'établissement de l'empire Mogol dans l'Indoustan, et à l'avénement de l'empereur Akbar*, d'après des auteurs persans originaux, Londres, 1811 à 1821, 3 tomes en 4 parties, in-4°; *Essai sur l'histoire d'Arabie avant Mahomet, arrangé d'après le Tarikh Thabary et autres sources authentiques*, Londres, 1824, in-4°; *Mémoires de Djihanghir, empereur de l'Indoustan*, écrits par lui-même et traduits d'après un manuscrit persan, Londres, 1828, in-4°. Les ouvrages de David Price sont estimés. Il a terminé ses jours vers 1835; mais nous ignorons le lieu et la date précise de sa mort.

PRIDEAUX (Jean), évêque de Worcester, né en 1578, mort en 1650, fut, pendant un très-grand nombre d'années, recteur du collége d'Exeter à Oxford, et professeur royal de théologie. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite : *Tabulæ ad grammaticam græcam introductoriæ*, Oxford, 1608, in-4°; *Tirocinium ad syllogismum contexendum, necnon Heptades logicæ, sive monita ad ampliores tractatus introductoria*, imprimé avec la grammaire grecque; *Scholasticæ theologiæ syntagma mnemonicum*, Oxford, 1651, in-4°.

PRIDEAUX (Humphrey), savant historien et antiquaire anglais, doyen de Norwich, né à Padstow en 1648, mort en 1724, a publié : *Marmora oxoniensia ex arundellianis aliisque conflata, cum perpetuo commentario*, Oxford, 1676, in-fol.; *Vie de Mahomet*, 1697, plusieurs fois réimprimée, et traduite en français par Daniel de Larroque, Amsterdam, 1698, in-8°, figures; *Traité de l'origine du droit des dîmes* (en anglais), 1709; *Histoire des juifs et des peuples voisins, depuis la décadence du royaume d'Israël et de Juda jusqu'à la mort de J. C.*, 1715, 1718, 6 vol. in-8°, ouvrage qui eut en Angleterre un succès prodigieux, et dont il se fit dix à douze éditions dans l'espace de quelques années. L'une des plus estimées est celle de Londres, 1720. Deux anonymes (Brutel de la Rivière et du Soul) ont traduit cette histoire en français.

PRIE (René de) naquit en Touraine, en 1451, d'Antoine, seigneur de Busançais, grand-queux de France, et de Marguerite d'Amboise. Il entra dans l'état ecclésiastique, devint successivement abbé de Borgueil en Vallée et de la Prée, évêque de Lectoure, de Bayeux et de Limoges. En 1507, il fut fait cardinal, du titre de Sainte-Sabine, par le pape Jules II, et reçut le chapeau à Lyon, en présence de Louis XII, de la main du cardinal d'Amboise, son cousin germain, qui avait aidé beaucoup à son avancement. Mais de Prie, ayant assisté au concile de Pise convoqué par le roi de France, Jules II le déposa de sa dignité et l'excommunia, ainsi que plusieurs de ses collègues. A la mort de ce pape, ils furent tous rétablis dans leurs dignités. Le cardinal de Prie mourut le 9 septembre 1519.

PRIE (Aymard de), chevalier, seigneur de Monpoupon, était frère puîné du précédent. En 1495, il accompagna Charles VIII, dont il était le chambellan, à la conquête de Naples, qui fut, comme on sait, une expédition prompte et sans résultat. En revenant, il se distingua tellement à la journée de Fornoue, qu'il fut fait chevalier sur le champ de bataille, de la main du roi. Il se trouva, en 1501, à la prise de Capoue, et fut envoyé, en 1513, à la défense de Thérouanne. Aymard de Prie fut nommé, en 1525, grand maître des arbalétriers de France, place qui était restée vacante pendant plus d'un demi-siècle, et qui fut éteinte à sa mort. Il était aussi gouverneur du Pont-Saint-Esprit.

PRIE (Berthelot de Plèneuf, marquise de), née à Paris en 1704, fille d'un traitant enrichi dans l'entreprise des vivres, fut élevée par une mère belle et galante, ce qui est la pire des éducations. A 15 ans elle lui disputa ses amants; de là une antipathie et des querelles où les hommes, suivant l'usage, donnaient toujours raison à la plus jeune. La mère, pour être aimée sans partage, et le mari, afin d'avoir la paix chez lui, la marièrent au marquis de Prie, qui l'emmena dans son ambassade à Turin. A son retour elle traita sa mère comme une bourgeoise. L'impuissance de lui nuire lui fit tourner sa fureur contre Leblanc, amant de Mme de Plèneuf, et secrétaire d'État au département de la guerre. Le duc de Bourbon, appelé *Monsieur le Duc*, était premier ministre de Louis XV depuis la mort du régent (1723). Ce jeune prince, alors chef de la maison de Condé, avait des défauts; mais sa libéralité et un courage digne de son nom lui faisaient pardonner son emportement et sa fierté. Duclos prétend que la marquise de Prie avait *entrepris* d'abord de plaire au régent; mais elle trouva qu'il ne donnait pas à ses maîtresses de part dans les affaires : l'ivresse même ne lui arrachait pas une indiscrétion. Elle se rabattit sur le duc de Bourbon, arrangea une de ces

rencontres qui irritent d'abord un désir curieux. Après l'avoir agacé, sous le masque, au bal de l'Opéra, elle l'intéressa en laissant voir tout son esprit et un ou deux charmes entre mille qu'elle cachait. Au second rendez-vous, elle fut un peu moins sévère; au troisième, le masque fut levé. Le duc, séduit, quitta toutes ses maîtresses; aucune n'égalait la marquise en beauté, en licence et dans cet art de la volupté qu'elle avait appris des dames italiennes. Le bon mari, sans jalousie, se vanta dans le monde des bontés du prince. « C'est au point, disait-il, que Son Altesse vient, sans façon, manger ma soupe et coucher chez moi. » L'inimitié de Mme de Prie et de sa mère en vint à un tel oubli des bienséances qu'elles se reprochèrent en public leur genre de vie et leurs infidélités; la mère en avait fait quelques-unes à Leblanc, ministre de la guerre, et la fille en faisait tous les jours à M. le duc. Ces deux dames se disputaient alors le beau marquis d'Angênes; mais il avait de l'ambition, il resta à la fille. On fit des chansons horribles contre elle et le duc; elle en accusa Leblanc, dévoila ses profusions dans la maison de Mme de Pléneuf, et quoiqu'il eût été absous par le parlement, elle jura qu'il pourrirait à la Bastille; et il y fut retenu pendant huit mois. Enfin elle le fit exiler en province. Mme de Prie crut que rien ne mortifierait plus le duc d'Orléans que le mariage du roi Louis XV avec Mlle de Vermandois, sœur de son amant. Cette princesse, élevée à Fontevrault, était spirituelle, belle. Mais il était important de démêler si, dans le caractère, il y aurait quelque indice qu'elle aimât la domination. Mme de Prie partit pour Tours, déguisée, avec les lettres de M. le duc. Tout la charma dans Mlle de Vermandois, mais elle eut la curiosité d'apprendre ce qu'on disait dans le couvent d'une marquise de Prie, en grande faveur près de M. le duc. « Oh! madame, répondit l'ingénue princesse, je connais trop bien cette méchante créature. C'est d'elle qu'on médit le plus dans cette sainte retraite. Qu'il est fâcheux que mon frère ait près de lui une personne qui seule le fait détester de toute la France! Pourquoi ses bons amis ne lui conseillent-ils pas de l'éloigner de sa personne? » Mme de Prie, en sortant, s'écria avec fureur : « Voilà donc mon arrêt! mais tu ne le prononceras qu'ici. Va, tu ne seras point reine de France. » A son retour, elle dissimula avec le duc. Mais où trouver une princesse propre à se laisser gouverner par la favorite? Pâris Duverney proposa la fille de Stanislas, roi de Pologne détrôné. On forma la maison de la reine. Mme de Prie, à force d'intrigues, s'efforça de maintenir M. le duc en faveur; cependant une intrigue de cour en tête de laquelle était le sage et rusé Fleury, parvint à faire exiler le premier ministre. Mme de Prie elle-même fut conduite par un officier des gardes, dans sa terre de Courbépine, près de Bernay. Triste et sans espoir de place et de pensions, elle essaya, dans son village, d'aimer un simple gentilhomme du nom de Brévédent. Un matin (1727), ayant été longtemps agitée, elle le fit appeler : « Mon ami, lui dit-elle, j'ai passé une bien mauvaise nuit, donnez-moi cette fiole. » Elle but et ajouta : « Je vais être affranchie des chagrins de ce monde. » Brévédent devine que c'est du poison, se jette à genoux, et la supplie d'en arrêter les progrès. Elle n'avoue rien, et lui commande le silence devant le curé du village, qu'elle vient de mander. Elle se confesse et reçoit les sacrements. Elle expira après avoir souffert pendant trois jours des douleurs affreuses.

PRIESTLEY (Joseph), savant théologien et célèbre physicien anglais, né à Fieldhead, près de Leeds, en 1733, s'est rendu non moins fameux par son zèle à propager les principes de la révolution, que par ses connaissances et ses découvertes. Ses opinions lui valurent le titre de citoyen français, et le firent même nommer député à la Convention. Il ne put accepter ces fonctions; mais il se para du titre qui lui avait été accordé par les chefs de la république, et répandit un si grand nombre d'écrits en leur faveur, qu'il s'attira des persécutions et fut obligé de se réfugier en Amérique, où il mourut en 1804. Les talents de Priestley, comme physicien et comme chimiste, ont puissamment contribué aux progrès de la science, et l'ont placé au rang des premiers savants de l'Europe. La collection de ses œuvres forme 70 vol. in-8°, parmi lesquelles nous citerons : l'*Histoire de l'électricité*, 1767; traduit par Brisson, 1771, 5 vol. in-12; l'*Histoire et l'état actuel des découvertes relatives à la vision, à la lumière et aux couleurs*, 1772, in-4°; *Expériences sur les différentes espèces d'air*, 3 vol. in 8°; traduites en français par Gibelin, 1777, 9 vol. in-12; *Expériences sur les différentes branches de la philosophie naturelle*, 3 vol. in-8°; *Essai sur le phlogistique*, traduit en français par Adet, 1798, in-8°; des *Leçons sur l'histoire; Leçons sur l'art oratoire et la critique*. On a publié en 1806, en anglais : les *Mémoires du docteur Priestley*, 2 vol. in-8°, continués jusqu'à sa mort par son fils, Jos. Priestley, et *Observations* sur ses écrits, par Th. Cooper et Wm. Christie. Sa *Vie*, par J. Corry, a paru en 1805, in-8°. Son *Éloge historique* a été lu la même année, à l'Institut, par Cuvier.

PRIEUR (Philippe le), en latin *Priorius*, naquit à Saint-Vaast (pays de Caux), au commencement du 17e siècle. Il étudia les belles-lettres, les mathématiques, la théologie, les langues orientales, l'histoire, le droit canon, et s'y rendit assez habile. Il fut nommé professeur à l'université de Paris; mais, en 1660, il fut contraint, pour des motifs que nous ignorons, de quitter sa chaire, et de se retirer dans une petite ville où il eut beaucoup à souffrir. Au bout de 14 ans, il revint dans la capitale, et y mourut en 1680. On a de lui : *Tertulliani opera cum variorum commentariis*, etc., Paris, 1664 et 1665, in-fol.; *S. Cypriani opera cum notis Rigaltii et aliorum; accedunt scripta Minucii Felicis, Arnobii, Commodiani, nec non Julii Firmici*, Paris, 1666, in-fol.; *S. Optati opera : accedunt Facundi Hermionensis episcopi opuscula, cum notis et observationibus variorum*, etc.

PRIEUR DE LA MARNE, membre de l'assemblée constituante, de la Convention et du comité du salut public, né dans l'ancienne province de Champagne vers 1760, exerçait la profession d'avocat à Châlons-sur-Marne lorsqu'il fut nommé député du tiers état de cette ville aux états généraux. Partisan zélé de la révolution, il se montra disposé, dans toutes les occasions, à lui donner la plus grande extension démocratique possible, et vota par conséquent d'enthousiasme toutes les réformes qui signalèrent les six premiers mois de la session de l'as-

semblée constituante. Mais quand il fallut réorganiser et que la division éclata dans les rangs des patriotes, Prieur de la Marne n'hésita pas à se prononcer pour le parti le plus populaire, et figura dans cette vigoureuse minorité que l'inflexibilité de ses principes fit soupçonner dès lors de républicanisme. Il réclama la formation provisoire des assemblées provinciales et municipales avant l'achèvement de l'acte constitutionnel, repoussa toute condition pécuniaire pour l'éligibilité des représentants, défendit avec opiniâtreté la cause des sociétés populaires, appuya vivement l'aliénation des biens ecclésiastiques, tout en proposant d'accorder un juste salaire aux ministres du culte, et d'augmenter surtout le traitement des vieillards, proposa de détruire le monument que le despotisme s'était lui-même élevé sur la place des Victoires, et ne cessa de combattre tout ce qui lui parut opposé à la révolution et favorable à l'ancien régime. En mai 1791, il demanda des mesures de rigueur contre les émigrés dont le gouvernement favorisait la sortie de France, et le rassemblement des armes sur les frontières. Lors de la fuite du roi et de son arrestation à Varennes, il accusa ce prince de perfidie, et s'éleva avec véhémence, à la séance du 14 juillet, contre l'inviolabilité dont on voulait le couvrir. On touchait à la clôture de la session : Prieur fut chargé d'aller pacifier quelques contrées de la Bretagne où la discorde commençait à exercer ses ravages. Cette mission terminée, il revint à Paris où le parti populaire le récompensa de son ardent patriotisme en l'élevant à la présidence de la Société des amis de la constitution, et en le nommant vice-président du tribunal criminel de la Seine. Au mois de septembre 1792, il fut élu député à la Convention nationale par le département de la Marne, et envoyé presque immédiatement à l'armée de Dumourier en qualité de commissaire, pour stimuler le patriotisme des soldats et surveiller les généraux. A la retraite des Prussiens il reprit son poste dans le sein de la représentation nationale, et y vota la peine de mort, sans appel ni sursis, dans le procès de Louis XVI. Nommé successivement au comité de défense générale et au comité de salut public, il continua d'y suivre la ligne révolutionnaire qu'il s'était tracée. Chargé d'une nouvelle mission auprès des armées, il parcourut les départements du Nord, des Ardennes, de la Moselle et du Rhin, pour réveiller ou entretenir l'enthousiasme républicain des troupes, et se rendit ensuite en Bretagne, où, malgré la sévérité de ses principes démocratiques et son adhésion pleine et entière aux mesures franchement révolutionnaires, il agit avec tant de modération et d'humanité, que Carrier le traita d'*imbécile en fait de révolution*. Absent de Paris lors des événements du 9 thermidor, il resta neutre entre les vainqueurs et les vaincus de cette journée, fut néanmoins exclu du comité du salut public, y rentra le 15 vendémiaire an III, et présida la Convention pendant le mois de brumaire suivant. Au 12 germinal, il se montra favorable aux jacobins des faubourgs, demanda la mise en liberté des patriotes arrêtés depuis le 9 thermidor, et se fit accuser de complicité dans l'insurrection, par le fameux réacteur André Dumont. Il repoussa cette imputation avec succès, ce qui ne l'empêcha pas de manifester de nouveau sa prédilection pour le parti le plus démocratique dans la journée du 1er prairial. Porté par les sectionnaires révoltés à la commission extraordinaire de gouvernement, il s'empressa d'accepter ces périlleuses fonctions, et fut un des derniers à céder aux troupes de la Convention. Mais ayant cherché vainement à rallier la multitude qui fuyait en désordre devant les bataillons des sections du Mont-Blanc et de la Butte-des-Moulins, il comprit qu'il n'y avait plus pour lui de salut que dans la fuite; il parvint à se soustraire au décret d'accusation qui, ce soir même, fut lancé contre lui et contre ses collègues, Romme, Soubrany, etc., qu'une commission militaire envoya bientôt à la mort. Prieur resta caché jusqu'à l'amnistie de brumaire, et ne sortit de sa retraite que pour reprendre ses travaux de jurisconsulte. Après avoir traversé la double ère du Directoire et de l'empire, et s'être tenu pendant 20 ans éloigné de la scène politique, il fut banni de France, en 1816. S'étant réfugié à Bruxelles, il y mourut en mai 1827. Il a publié : *Rapport sur l'établissement des sourds-muets, fait à l'assemblée nationale*, 1791, in-4°.

PRIEUR-DUVERNOIS, dit *Prieur de la Côte-d'Or* (C.-A.), conventionnel, né le 22 décembre 1763 à Auxonne, fils d'un receveur des finances de cette ville, entra de bonne heure dans l'arme du génie. En 1791, député à l'assemblée législative par le département de la Côte-d'Or, il ne se fit pas remarquer pendant cette cession. Après le 10 août, il fut chargé de se rendre à l'armée pour y proclamer les changements que l'anarchie avait amenés. Pendant qu'il remplissait cette mission, le même département le nomma membre de la Convention. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel ni sursis. A l'époque des troubles que suscita la lutte des montagnards et des girondins, ceux-ci, vaincus au 31 mai, s'étaient réfugiés dans la Normandie. Prieur fut envoyé pour les poursuivre et pour rallier au parti de la Convention les habitants du pays; mais il fut arrêté, ainsi que son collègue Romme, et détenu prisonnier à Caen jusqu'à la déroute qu'éprouva à Vernon l'armée départementale qui s'était déclarée contre la Convention. De retour à l'assemblée, Prieur ne joua aucun rôle jusqu'au 14 août 1793, où il fut nommé membre du comité de salut public, avec Carnot, dont il était l'ami. Prieur s'était chargé particulièrement du matériel des 14 armées que la France avait alors sur pied; il avait aussi dans ses attributions spéciales la fabrication des poudres et salpêtres, pour laquelle il sut inventer des procédés ingénieux au moyen desquels on se procura des produits suffisants pour les grands besoins de cette époque. Élu président de la Convention le 1er prairial an II (20 mai 1794), il sortit du comité de salut public le 9 thermidor (27 juillet). Plus tard il proposa l'usage du calcul décimal et de l'unité des poids et mesures, ce que l'assemblée adopta dans cette même session. Prieur passa au conseil des Cinq-Cents, d'où il sortit en 1798. Quelques biographes lui attribuent la première idée de l'école polytechnique, dont d'autres font honneur à Carnot ou à Fourcroy. On dit aussi que c'est à lui qu'est dû en partie l'établissement de l'Institut fondé dans les derniers jours de la Convention. Prieur, retiré à Dijon, y créa une manufacture de papiers peints qui réussit. La loi de 1816 contre les régicides ne l'atteignit pas, parce qu'il n'avait accepté aucune fonction publique pen-

dant les cent jours, et il mourut paisible à Dijon le 11 août 1832. On lui doit : *Mémoire sur la nécessité et les moyens de rendre uniformes dans le royaume toutes les mesures d'étendue et de pesanteur,* 1790, in-8°; *Instruction sur le calcul décimal,* 1795, in-8°; *Rapport sur la loi du 18 germinal an IV,* 1795, in-8°; *Rapport sur les moyens préparés pour établir l'uniformité des poids et mesures,* 1796, in-8°; plusieurs *mémoires, rapports* et *instructions* dans le *Journal de l'école polytechnique* et dans les *Annales de chimie.*

PRIÉZAC (Daniel de), jurisconsulte, né en 1590 dans le bas Limousin, professa pendant dix ans à la faculté de droit de Bordeaux, fut ensuite appelé à Paris par le chancelier Séguier, qui lui fit obtenir une place de conseiller d'État ordinaire, devint membre de l'Académie française en 1639, et mourut en 1662. Ses principaux ouvrages sont : *Vindiciæ gallicæ adversùs Alexandrum patricium Armachanum,* 1638, in-8°, plusieurs fois réimprimé, et traduit en français par Jean Baudoin, sous ce titre : *Défense des droits et des prérogatives des rois de France,* etc., Paris, 1639, in-8° : cet ouvrage avait été composé par ordre de la cour pour répondre au *Mars gallicus* de Jansénius; *Discours politiques,* 1652 et 1654, 2 vol. in-4°; deux livres de *Mélanges* (en latin), 1658, in-4°, et des *Poésies.* — Salomon de PRIÉZAC, son fils, a publié : *Icon Christinæ reginæ,* 1655, in-8°; *Histoire des éléphants,* 1650, in-12; *Dissertation sur le Nil,* 1664, in-8°, et divers autres ouvrages.

PRIGNANO (Barthélemi de). *V.* **URBAIN VI**, pap.

PRILESZKY (Jean-Baptiste), savant jésuite, né à Prilevz, en Hongrie, en 1709, fut docteur en théologie, puis professeur de philosophie à l'université de Tyrnau, et enfin directeur du collége de Cassovie ou Kaschaw. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire ecclésiastique, parmi lesquels on distingue : *Acta sanctorum Hungariæ, ex J. Bollandi continuatoribus,* etc., Tyrnau, 1744; *Notitia SS. Patrum qui duobus primis Ecclesiæ sæculis floruerunt,* ibid., 1755, in-8°; *Acta et scripta S. Theophili, patriarchæ Antiocheni,* etc., ibid., 1764, in-8°; *Acta et scripta S. S. Gregorii Neocæsariensis, Dionysii Alexandrini et Methodii Lycii illustrata,* ibid., 1766.

PRIMAT (Claude-François-Marie), archevêque de Toulouse, était né à Lyon en 1747. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et il résidait à Douai lorsque la révolution éclata. Il en embrassa les principes, à l'exemple d'un grand nombre de ses confrères. Le premier fruit qu'il retira de cette démarche, fut d'être nommé curé constitutionnel de Saint-Jacques de Douai. A cela ne se borna point sa fortune ecclésiastique, dans l'ordre du parti auquel il s'était voué. Bientôt il fut élu évêque du département du Nord, dont le siége avait été fixé à Cambrai; et, le 10 avril 1791, il reçut la consécration épiscopale. Sa prise de possession et son installation eurent lieu au mois de mai suivant. Quelques scrupules néanmoins lui survinrent; il sentit que sa mission n'était point canonique, et il regretta de s'être laissé aller à de mauvais exemples : mais les temps étant devenus plus orageux encore, il fut effrayé du système de terreur qui dominait, et remit ses lettres de prêtrise à la Convention, dans la séance du 30 brumaire an II (20 novembre 1793). En 1798, Primat assista au concile des évêques constitutionnels, tenu à Paris, dans l'église de Notre-Dame : on l'y transféra à l'évêché de Rhône-et-Loire (Lyon). Il eut, en 1802, sa part dans les nominations qui se firent à la suite du concordat, et il fut nommé archevêque de Toulouse. Favorisé par Napoléon, et protégé par un de ses anciens confrères de l'Oratoire, alors tout-puissant (Fouché), il fut, le 29 mai 1806, appelé au sénat conservateur, et il y siégea jusqu'à la restauration. Pendant les cent jours (1815) une chambre des pairs ayant été créée, il en fut nommé membre; mais il n'y parut point, étant resté dans son diocèse où, dès lors, il ne s'occupa plus que de ses devoirs d'évêque et du soin de son troupeau, auquel il devait bientôt être enlevé. Il mourut à Toulouse, le 10 octobre 1816.

PRIMATICCIO (François), ou **LE PRIMATICE**, peintre et architecte, né à Bologne en 1490, se fit d'abord connaître par les beaux ouvrages en stuc qu'il exécuta dans le château du T, à Mantoue. Appelé par François Ier, pour diriger les embellissements du château de Fontainebleau, la jalousie qui se manifesta bientôt entre lui et le Rosso, ou maître Roux, qui l'avait précédé en France, décida le roi à le renvoyer en Italie pour y recueillir quelques statues antiques dont il voulait enrichir la France. Le Rosso mourut, et Primatice, nommé intendant des bâtiments, revint avec un grand nombre de statues et de bustes antiques, qui furent jetés en bronze et placés à Fontainebleau. Il embellit ce château par ses peintures, donna le plan de l'ancien château de Meudon, et exerça bientôt une grande suprématie dans les arts. C'est à tort cependant qu'on lui attribue les dessins du tombeau de François Ier à Saint-Denis. Des documents authentiques, tirés des archives de la chambre des comptes, prouvent que ce fut Philibert de Lorme qui donna le plan de ce beau monument. Le Primatice, comblé de faveurs et de richesses par François Ier, Henri II et François II, mourut à Paris en 1570. Le Musée royal de Paris possède deux tableaux de cet artiste : l'un représente *Scipion rendant à Allucius son épouse;* l'autre est une *Composition allégorique* dont le sujet est inconnu.

PRIMEROSE (Jacques), médecin habile, mais systématique, né vers la fin du 16e siècle à St.-Jean-d'Angeli ou à Bordeaux, de parents écossais, fut reçu docteur à Montpellier, en 1617, se rendit ensuite en Angleterre où il exerça son art avec succès, et mourut vers 1660, laissant, entre autres ouvrages : *Exercitationes et animadversiones in librum de motu cordis et circulatione sanguinis adversùs G. Harveum,* Londres, 1630; Leyde, 1639, in-4°; *De vulgi erroribus in medicinâ libri IV,* Amsterdam, 1639, in-12; réimprimé plusieurs fois en Hollande, et traduit en anglais et en français; *Enchiridion medico-practicum,* 1650 et 1654, in-12; *De morbis mulierum et symptomatis libri V,* Rotterdam, 1655, in-4°; *De febribus libri IV,* ibid., 1658, in-4°; *De morbis puerorum,* ibid., 1659, in-12.

PRIMI-AMMONIO (Jean-Baptiste), comte de Saint-Majole, était fils d'un bonnetier de Bologne, où il naquit vers 1640. Doué d'une belle figure, d'un esprit agréable, d'un grand talent pour l'intrigue et la mystification, il vint, comme beaucoup de ses compatriotes,

chercher en France une de ces fortunes dont le sort du malheureux Concini n'étouffa pas l'ambition. S'étant rendu à Lyon, il y prit le coche pour venir à Paris, et fit en route la connaissance d'un homme d'esprit, nommé du Val. Ils s'amusèrent tous deux à mystifier un de leurs compagnons de voyage. Du Val, comme beaucoup de gens de ce temps-là, croyait que les Italiens avaient le don de lire dans l'avenir, et que, pour une si importante affaire, il leur suffisait d'avoir sous les yeux une pièce de l'écriture de l'individu sur lequel il était question de prononcer. L'abbé Primi, car il était ecclésiastique, mit dans les questions que Du Val lui adressa sur ce sujet tant de réserve calculée et d'apparente modestie, que celui-ci se décida à lui montrer de son écriture. Primi l'examina avec une grande attention, et fit une énumération aussi détaillée que curieuse d'événements et d'aventures qui confirmèrent Du Val dans l'idée qu'il s'était faite des facultés extraordinaires de son compagnon de voyage. D'autres voyageurs succèdent au questionneur Du Val, et reçoivent tant sur leur passé que sur leur avenir une foule de réponses qui augmentent leur admiration. Du Val, de plus en plus charmé des talents de Primi, l'assura qu'il ferait une fortune rapide s'il voulait se confier à ses conseils. C'était tout ce que désirait l'Italien : aussi s'abandonna-t-il à son ami qui était bien venu dans le grand monde. Arrivés à Paris, Du Val le présenta à cet abbé de la Baume, qui devint archevêque d'Embrun et qui n'était alors connu que par ses relations avec de grandes dames, auprès desquelles il réussissait par l'amabilité de son esprit et la beauté de sa figure. La rencontre de Primi fut pour l'abbé une véritable bonne fortune : il s'en empara, et, jugeant tout le parti qu'il pouvait tirer d'un tel homme, il le renferma pendant 6 semaines chez lui, où Primi ne vit que le duc de Vendôme et le grand prieur de France. Ils mirent si bien à profit cette retraite que l'habile Italien fut bientôt au courant des généalogies, des aventures galantes, des histoires scandaleuses, des haines, des liaisons et des rapports de tout genre de la ville et de la cour. Quand il fut bien capable de jouer son rôle, l'abbé de la Baume, qui connaissait Mme Henriette d'Angleterre, répandit le bruit qu'il avait eu le bonheur de faire la connaissance d'un prêtre italien pour qui rien du passé et de l'avenir des personnes n'était caché, pour peu qu'il vît quelques mots de leur écriture. A cette époque de crédulité, grâce à l'adresse comme à la circonspection et surtout aux connaissances acquises de Primi, la cour et la ville, les plus belles dames, les plus grands personnages accourus chez lui, revenaient enthousiasmés de son habileté, jugeant de ses prédictions pour l'avenir d'après ses révélations du passé. Recherché, protégé par la comtesse de Soissons, il eut beaucoup de succès auxquels elle ne fut pas étrangère. Madame même voulut voir l'abbé Primi (car ce nom était celui qu'il avait alors adopté) qui l'étonna par tout ce qu'il lui dit ; on assure qu'il ne garda pas même le silence devant elle sur les liaisons qu'elle avait avec le comte de Guiche. Cette princesse fut tellement émerveillée de son prophète qu'elle en parla à Louis XIV comme d'un homme extraordinaire, et le pressa de donner aussi de son écriture à examiner. Le roi se fit un peu prier, et remit à Madame un billet qui paraissait écrit de sa main. La pièce pseudographe passa bientôt sous les yeux de Primi, qui s'aperçut de la supercherie sans le témoigner. Cette écriture, dit-il, est celle d'un vieil avare, d'un fesse-mathieu, d'un homme enfin absolument incapable de jamais rien faire de bon ni de remarquable. A cette réponse Madame fut grandement surprise de voir que son prophète était cette fois en défaut ; elle ne lui cacha pas qu'elle était convaincue qu'il avait commis une lourde bévue ; mais l'abbé insista sur la véracité de sa décision, et n'en voulut rien rabattre. Madame rendit au roi le billet examiné et la réponse du prophète qu'elle vanta un peu moins qu'auparavant. Le roi fut étonné, au contraire, d'une habileté qu'il avait d'abord révoquée en doute. L'écriture qu'il avait envoyée à l'examen n'était autre que celle du président Rose, qui en effet ne passait pas pour un esprit élevé ni pour un cœur généreux. Ce président, secrétaire du cabinet, avait l'habitude et le talent de contrefaire l'écriture de Louis XIV, qui se servait quelquefois de la main de Rose pour répondre à certaines choses, dans le cas où il voulait qu'on crût que c'était son écriture. Tout autre que l'abbé italien y eût été pris ; mais, instruit par le duc de Vendôme, Primi ne fut pas dupe du roi, et prononça sur le président en connaissance de cause. Surpris de la réponse, le monarque chargea Bontemps, son premier valet de chambre, de lui amener l'Italien le lendemain. « Primi, lui dit-il dès l'abord, je n'ai que deux mots à vous dire : votre secret, que je paierai avec 2,000 livres de pension ; sinon, pendu. » L'abbé avait, comme on s'en doute, beaucoup trop d'esprit pour hésiter longtemps : il préféra comme de raison la pension de 2,000 livres, et fit aussitôt au monarque un récit très-circonstancié et très-agréable de ses diverses aventures, de son voyage, de ses liaisons à Paris, de sa retraite de 6 semaines. Le roi émerveillé passa chez les reines, et, en présence de la cour, il leur dit : « J'ai enfin succombé au désir de voir Primi ; je sors d'avec cet homme extraordinaire, et j'avoue qu'il vient de me dire des choses que jamais être de son espèce n'avait dites à qui que ce soit. » On sent bien qu'une telle communication ne fit qu'ajouter à la bonne opinion qu'on avait du devin. Ses espérances de fortune ne firent aussi que s'accroître avec la facilité de les réaliser. Après s'être introduit à la cour du plus grand roi du monde par des artifices de charlatanerie, l'abbé voulut s'y maintenir par des moyens plus graves et plus honnêtes. Il se mit en tête d'écrire l'histoire du roi, et de succéder à Victor Siri dans l'emploi d'historiographe italien : c'étaient 3,000 francs d'appointements qu'il s'agissait sinon de gagner, du moins d'obtenir. Lié avec Dangeau, et même avec Rose, bonnes gens sans rancune et sans beaucoup d'esprit, il avait aussi fait la connaissance de l'abbé de Choisy, qui s'était chargé de traduire en français l'italien de Primi. Ce fut dans cette circonstance que Louvois lui permit de suivre en 1672 l'armée qui devait conquérir la Hollande. Cette campagne fut écrite et même imprimée. En voici le titre : *Historia della guerra d'Olanda nell' anno* 1672. In Parigi, 1682, 1 vol. in-12. Charles II, roi d'Angleterre, qui pendant 12 ans avait assez bien gagné par sa docilité antibritannique l'argent qu'il touchait de Louis XIV, s'avisa de céder à d'autres inspi-

rations un peu plus morales. Le cabinet de Versailles, voyant avec dépit ce changement, imagina un moyen de chagriner le monarque anglais : on répandit quelques exemplaires de la traduction française de l'ouvrage historique de Primi, qui donnait des détails fort clairs sur la négociation, le traité secret, et le voyage de Madame à Douvres en 1660. Cette intrigue, confiée à Louvois, ne l'avait pas été à M. de Croissy, alors ministre des affaires étrangères, qui, ayant vu le livre au mois de juillet 1682, lors de son apparition, et d'ailleurs pressé par Preston, ambassadeur d'Angleterre, se hâta de l'aller porter au conseil. Le roi feignit d'être surpris, et prescrivit de mettre Primi à la Bastille et de saisir ses papiers. Après cette démonstration plus éclatante que loyale, Primi ne resta pas longtemps en prison, car dès le mois de décembre il avait obtenu sa liberté et une gratification considérable. On trouve à ce sujet de curieux détails dans les mémoires de Dalrymple qui nous a conservé la correspondance de milord Preston. Ce fut après ces événements que l'abbé Primi changea de nom; il prit celui de Primi Visconti, comte de Saint-Majole, et ensuite d'Ammonio. Il paraît que ses intrigues, ses liaisons, les faveurs de la cour et l'attention du roi ne servirent guère à réaliser à un haut degré les espérances de fortune brillante qu'il avait conçues. Il fallait aussi qu'il ne fût pas fort avancé dans les ordres ecclésiastiques, car il épousa la fille de Frédéric Léonard, célèbre imprimeur à Paris. Il mourut en 1714, à Paris.

PRIMON (Charles-Frédéric), écrivain et traducteur danois, né à Schleswig, le 13 août 1765, termina ses études à Odensée, dans l'île de Fionie, en 1781, fut nommé traducteur royal en 1799, et mourut en 1812. On a de lui : *Middags Posten,* feuille hebdomadaire, Copenhague, 1793; *Sur les établissements charitables à Hambourg,* traduit de l'allemand en danois, Copenhague, 1795; *Mes fantaisies* (*Mine Luner*), Copenhague, 1797, etc.

PRIMUS (Marcus-Antonius), général romain, né à Toulouse, se déclara l'un des premiers pour Vespasien, et porta la guerre en Italie, à la tête des légions de la Pannonie, qu'il avait entraînées par son éloquence. Après s'être emparé d'Aquilée et de tout le pays jusqu'à Vérone, il prit Crémone d'assaut, livra cette ville au pillage, et marcha sur Rome, où ses soldats massacrèrent l'empereur Vitellius. Accueilli comme un libérateur, et décoré par le sénat des ornements consulaires, Primus s'empara des richesses du palais impérial, et commanda pendant quelques jours en maître; mais l'arrivée de Mucien favori de Vespasien, détruisit son autorité, et il ne tarda pas à s'éloigner d'une cour où le prince, qui avait été prévenu contre lui, ne fit aucun effort pour le retenir. Primus se retira dans le lieu de sa naissance, et y mourut vers l'an 99 de J. C., à l'âge de 75 ans. On croit qu'il avait composé plusieurs ouvrages; mais on ne connaît de lui que 2 *Fragments* conservés par Tacite.

PRINA (le comte Joseph), ministre des finances du royaume d'Italie, naquit à Novare, en 1768, d'une famille honorable et aisée. Après avoir fait son cours de collége à Pavie, il alla étudier le droit à l'université de Turin, puis entra au bureau du procureur général à la chambre des comptes. Nommé substitut en 1790, il fut, l'année suivante, chargé par le roi Victor-Amédée de fixer les nouvelles limites entre les États du roi de Sardaigne et la France, d'après le traité de Cherasco. Il était *collatéral* de la chambre des comptes lorsqu'il fut appelé en 1798 à l'intendance générale des finances, qui se trouvaient dans le plus grand désordre, par suite de l'émission d'une immense quantité d'assignats et de monnaies de billon, d'une valeur fictive. Pour remplir ce déficit, Prina ne trouva rien de mieux que de soumettre à l'impôt tous les biens du clergé. Le roi Charles-Emmanuel IV ayant été forcé d'abdiquer le 8 décembre de la même année, et de quitter ses États de terre ferme, Prina fut maintenu dans ses fonctions par le gouvernement provisoire, avec le titre de ministre des finances. Il fit rendre un décret qui réduisait le papier-monnaie des deux tiers de sa valeur, et, par un impôt extraordinaire sur la propriété immobilière, il pourvut aux besoins les plus urgents, surtout aux exigences des généraux français, alors arbitres du Piémont. Cette mesure lui attira la haine de la noblesse, qui, à cette époque, comptait presque tous les grands propriétaires. Il dut se soustraire par la fuite à leur vengeance, lorsque les Autrichiens occupèrent le Piémont en 1799. Après la bataille de Marengo, il rentra au département des finances, mais il ne le conserva que peu de temps, parce que le Piémont fut annexé à la France et divisé en départements. Prina se rendit alors à Milan, capitale de la république cisalpine, dont dépendait le territoire de Novare. En 1802 il fit partie de la consulte extraordinaire rassemblée à Lyon, et s'y montra un des plus chauds partisans de Bonaparte. Aussi, à peine arrivé à Milan, Prina fut nommé ministre des finances, place dans laquelle il fut confirmé lors de la formation du royaume d'Italie. Napoléon le créa successivement membre du sénat, grand aigle de la Légion d'honneur, grand dignitaire de la Couronne de fer et comte de l'empire. Lorsque des revers inouïs eurent succédé à des triomphes plus incroyables encore, la ville de Milan fut une des premières où la réaction se manifesta. Dégarnie de troupes par le prince Eugène, qui avait à combattre non-seulement l'armée autrichienne, déjà bien supérieure en nombre, mais encore le roi de Naples, Joachim Murat, qui venait de se joindre à la coalition, cette ville fut pendant plusieurs jours livrée aux désordres de l'anarchie. Tandis qu'on discutait au sénat le parti à prendre dans ces conjonctures extrêmes, que les uns proposaient d'offrir la couronne d'Italie à un prince de la maison d'Autriche, et que d'autres, en plus grand nombre, proposaient d'envoyer une députation aux souverains alliés, afin d'obtenir le prince Eugène pour roi, les républicains agissaient sur la multitude par tous les moyens en leur pouvoir. A eux se joignirent ceux qui avant tout voulaient l'indépendance de l'Italie sous une forme de gouvernement quelconque. Parmi ces derniers figuraient le général Pino, les comtes Gonfalonieri, Boromei, Trivulzi, Fagnani, etc., qui se réunirent de leur propre autorité en comité directeur, et signèrent une délibération par laquelle les colléges électoraux furent convoqués. Ennemis d'Eugène Beauharnais, ils voulaient surtout empêcher la députation d'aller, au nom du sénat, demander ce prince pour roi.

Aussi, lorsque, le 20 avril 1814, les membres de cette députation furent nommés, il se forma des rassemblements considérables autour du palais où se tenaient les séances. Guidés par Frédéric Gonfalonieri, les conspirateurs font bientôt irruption dans la salle, crient, menacent, présentent au président Veneri la délibération prise le jour précédent par le comité, exigent la convocation des colléges et le rappel de la députation. Les sénateurs effrayés accordent tout, et l'assemblée est dissoute. A peine ont-ils quitté leurs fauteuils, que Gonfalonieri se jette sur le portrait de Napoléon, le déchire à coups de parapluie, tandis que la populace, enhardie par cet exemple, brise les meubles et les lance par la croisée. Ce premier exploit accompli, la foule sort en tumulte, et quelques voix ayant crié *Melzi, Melzi!* elle se dirigeait déjà vers la demeure de ce dernier, lorsque, pour détourner le danger, un de ses amis cria *Prina, Prina!* A ce nom bien plus détesté, on se dirigea par une pluie battante vers la demeure du ministre, qui ce jour-là n'avait pas assisté à la séance du sénat, et qui, prévoyant ce qui devait arriver, se préparait à partir pour Novare, où il possédait des biens considérables. Averti du danger, Prina se cache dans un cabinet; mais il est bientôt découvert par ces furieux, malgré les efforts du général Peyre; et, tandis que les uns pillent sa maison, les autres le dépouillent, le frappent et l'entraînent, une corde au cou, par la rue del Marino, sous les yeux des douaniers que la frayeur rend immobiles. Un marchand de vins seul a pitié de l'infortuné ministre, et, saisissant un moment favorable, l'arrache tout sanglant aux mains des assassins, et le fait entrer dans son magasin. Alors les cannibales hurlent et menacent d'incendier la maison; ce que voyant, Prina se livre à eux en disant : « Assouvissez votre rage sur moi, puisque vous m'avez déjà immolé en quelque sorte, mais que je sois votre seule victime. » A peine avait-il fini ces mots, qu'il fut terrassé et mis en pièces à coups de parapluie. C'était le 20 avril vers 4 heures après midi. Son cadavre fut accablé d'outrages, et traîné dans les rues à la lueur des torches. Telle fut la fin misérable de ce ministre, coupable seulement d'un dévouement aveugle et sans bornes pour Napoléon et le prince Eugène. Cet attentat ne fut pas même l'objet d'une enquête, et les auteurs en restèrent impunis. Prina était célibataire et n'avait qu'un frère, qui hérita de toute sa fortune.

PRINCE ou plutôt **PRENCE** (Thomas), né en Angleterre vers 1601, quitta son pays natal en 1621 pour se rendre dans les colonies de l'Amérique septentrionale. En 1634, trois ans après son arrivée dans la colonie de Plymouth, il en fut nommé gouverneur, poste qu'il conserva, à quelques intervalles près, jusqu'en 1672. Distingué par son impartialité comme magistrat, Thomas Prince se faisait remarquer par un zèle ardent contre tous ceux qui ne partageaient pas ses opinions religieuses, et qu'il confondait dans une même dénomination d'*hérétiques*. Mais c'était surtout envers les quakers qu'il manifestait une violente antipathie. Il avait été l'un des premiers colons de Nansset ou Eastham, et mourut à Plymouth au mois de mars 1673.

PRINCE (Thomas), d'une autre famille que le précédent, était petit-fils d'Elder John prince de Hull, qui vint dans les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale en 1633. Né à Sandwich, le 15 mai 1687, Thomas Prince fut élevé au collége d'Harvard et embrassa la carrière ecclésiastique. En 1709 il se rendit en Angleterre et obtint de tels succès par ses prédications, qu'on le sollicita vivement à s'établir dans ce pays; mais le désir de revoir sa patrie le porta à refuser toutes les offres qui lui furent faites. Peu d'années après son retour en Amérique, il fut nommé pasteur de l'église de Boston (1718), fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 22 octobre 1758. On doit à Thomas Prince : *Mémoire sur la première apparition de l'aurore boréale; Histoire chronologique de la Nouvelle-Angleterre, en forme d'annales*: il n'a paru que le tome Ier; *Histoire du rétablissement de la religion à Boston,* 1744; *Livre des Psaumes de la Nouvelle-Angleterre, revu et amélioré,* 1758.

PRINCE (Nathan), frère du précédent, étudia, comme lui, au collége d'Harvard; puis, étant entré dans les ordres, fut d'abord ministre à Boston, ensuite aux Indes occidentales, où il mourut à Rattan, en 1748. On a de lui une *Notice de la constitution et du gouvernement du collége d'Harvard, depuis sa fondation en* 1636, *jusqu'à l'an* 1742; *Essai sur la solution des difficultés relatives à la résurrection,* 1754.

PRINCE (Jean), théologien et biographe anglais, né à Axminster, dans le comté de Devon, fut vicaire de Berney et membre de la Société des antiquaires. Il s'était donné beaucoup de peine pour composer une biographie limitée à la province où il avait reçu le jour, et il en publia, en 1701, le premier volume in-folio; mais cet ouvrage fut froidement accueilli. Prince étant mort en 1720, son livre, intitulé : *Les grands hommes du comté de Devon* (the Worthies of Devonshire), devenu extrêmement rare, fut recherché, mis à très-haut prix, et enfin réimprimé avec des additions et des figures, Londres, 1809, in-4°.

PRINCE (Daniel), libraire anglais, né vers 1710, dirigea l'imprimerie de l'université d'Oxford, et mourut dans cette ville en 1796. C'était un homme très-instruit et un habile typographe. On lui doit de belles éditions d'ouvrages importants, entre autres : *Marmora Oxoniensia* (les Marbres d'Arundel), par Rich. Chandler, Oxford, 1763, in-fol; les *Commentaires* de Guillaume Blakstone *sur les lois d'Angleterre,* 1765 et années suivantes, 4 vol. in-4°; la *Bible hébraïque* de Kennicott, 1776-1780, 2 vol. in-fol., etc.

PRINCE (Thomas-Nicolas le), né à Paris en 1750, mort en 1818, est auteur de l'*Essai historique sur la bibliothèque du roi,* Paris, 1782, petit in-12. Il a été éditeur avec Baudrais de la *Petite bibliothèque des théâtres,* avec des notices sur la vie et les ouvrages des auteurs, 1783 et années suivantes, environ 100 vol. petit in-12.

PRINGIS (Mme de), morte dans les premières années du 18e siècle, est auteur de plusieurs romans, tels que *Junie, ou les Sentiments des Romains,* etc., et d'une *Vie du P. Bourdaloue,* 1705, in-4°.

PRINGLE (Jean), l'un des médecins les plus distingués du 18e siècle, né à Stickel-House, dans le nord de l'Angleterre, le 10 avril 1707, fut nommé successivement professeur adjoint de philosophie morale et de pneumatique à Édimbourg, médecin en chef des hôpi-

taux, et premier médecin des armées, place où il rendit d'importants services par son zèle et son habileté. Il vint ensuite s'établir à Londres avec le titre de médecin du duc de Cumberland, devint premier médecin du roi, qui le décora du titre de baronnet, et mourut à Londres le 18 janvier 1782. On lui éleva un mausolée dans l'église de Westminster. Il était membre de la Société royale de Londres et des principales académies de l'Europe. Les ouvrages de Pringle sont encore la plupart fort estimés, et doivent être surtout médités par les médecins militaires. Les principaux sont : *Dissertatio inauguralis de marcore senili*, Leyde, 1730, grand in-8° ; *Several accounts of the vitrum ceratum antimonii; Observations of the nature and cure of hospital and goal fevers*, Londres, 1750, 1755, in-8°; *Experiments upon septic and antiseptic substances, with remarks relating to their use in the theory of medicine*. Ces expériences, insérées dans les *Transactions philosophiques* de 1751, ont été publiées de nouveau avec *Observations on the diseases of the army*, Londres, in-8°. Il en a paru plusieurs éditions, la dernière en 1810. Les *Observations sur les maladies des armées* ont été traduites en français par Larcher, Paris, 1755 et 1771, in-12. On cite encore de Pringle : *Discours sur quelques nouveaux procédés pour conserver la santé des marins*, Londres, 1776, in-4°. Sa *Vie* a été écrite en anglais par Kippis. Vicq d'Azir et Condorcet ont fait son *Éloge*, l'un à la Société royale de médecine, et l'autre à l'Académie des sciences de Paris.

PRINSEP (James), savant anglais, non moins célèbre comme littérateur que comme numismate, archéologue et orientaliste, naquit en 1800. Après avoir achevé ses études scolastiques, il semblait vouloir consacrer sa vie aux sciences physiques et naturelles; mais envoyé, dès l'âge de 20 ans, dans le Bengale, il obtint un emploi à l'hôtel des monnaies de Benarès. Il se prit bientôt d'une telle passion pour les antiquités indiennes, qu'il étudia les monuments de cette ville sainte des sectateurs de Brahma. Prinsep publia plus tard le résultat de ses recherches et de ses opérations sous le titre d'*Illustrations de Benarès*. Appelé à Calcutta, il y remplaça comme maître de la monnaie, en 1831, H. Wilson qui venait de retourner en Europe, et il recueillit son héritage littéraire en lui succédant, la même année, dans la place de secrétaire de la Société asiatique de Calcutta, dont il était un des membres les plus distingués. Il remplit avec autant de zèle que de ponctualité les devoirs de ces doubles fonctions, dont les premières étaient sous sa responsabilité. L'état des finances de cette société ayant arrêté la continuation des *Asiatic Researches* qu'elle publiait depuis plusieurs années, Prinsep fonda, à ses frais, le *Journal de la Société asiatique du Bengale*. Ce journal devint bientôt, en quelque sorte, le musée de l'Inde; car il réunit en deux années plus de matériaux historiques que les *Asiatic Researches* n'en avaient recueilli pendant 40 ans; un tel succès répondit au zèle de Prinsep. Toujours actif, désintéressé, exempt de jalousie et de vanité, il aidait de ses lumières, de ses recommandations et de ses moyens les savants de toutes les nations qui voyageaient dans l'Inde, ainsi que les orientalistes, entre autres le jeune Jacquet. Forcé par une grave maladie d'interrompre les travaux qui l'avaient illustré, et d'abandonner un poste qu'il occupait si dignement, il tomba dans un état de langueur déplorable, en 1839. Il s'embarqua précipitamment pour aller respirer l'air de l'Europe; mais il fut frappé de paralysie sur le vaisseau, et y mourut le 26 avril 1840. Son corps fut ramené à Calcutta où une foule immense assista, le 30 juillet, à ses obsèques.

PRIOCCA (le chevalier Clément DAMIANO de) naquit à Turin le 25 février 1749. Reçu avocat à l'université de Turin, il en fut nommé recteur. D'abord référendaire au conseil d'État, il fut, peu de temps après, élevé au rang de sénateur. Il se montra magistrat éclairé, et défenseur zélé des droits du souverain, ce dont il fut récompensé par sa nomination de ministre à Rome, où il réussit à rétablir la bonne harmonie entre les deux cours. La révolution française ayant éclaté et menaçant l'Italie, Charles-Emmanuel, qui en redoutait l'influence pour son peuple, voulut former une coalition italienne. Le souverain pontife et le roi de Naples répondirent à ses vœux; mais Venise rejeta toutes ses prières. Le roi de Sardaigne soutint une lutte de 4 ans. Délaissé par tous ses alliés, il signa l'armistice de Cherasco (24 avril 1796) qui fut suivi du traité de paix du 25 mai suivant. Charles-Emmanuel appela au ministère le chevalier de Priocca, et nomma le comte de Balbi son ambassadeur à Paris. Si le Piémont eût pu être sauvé, ces deux hommes seuls étaient capables de le faire. Mais les insurrections se multipliant, le Directoire déclara de nouveau la guerre au roi de Sardaigne, quand déjà les généraux français s'étaient emparés de la capitale, et le monarque se vit forcé de fuir. Alors Priocca publia au nom de son maître la déclaration du 7 décembre 1798, dans laquelle il flétrit les actes du gouvernement français. Au grand étonnement de tous ses sujets le roi, obsédé, renonça au trône, et désapprouva la conduite de son ministre. Son dernier acte d'autorité fut d'ordonner au chevalier de Priocca d'aller s'enfermer dans la citadelle de Turin, et d'y rester comme otage de la parole qu'il avait donnée de renoncer à la couronne. Le chevalier obéit; il se livra aux Français et aux républicains piémontais, ses ennemis déclarés. Après deux ans de détention, où il fut plusieurs fois menacé, on l'envoya à Grenoble, puis à Dijon. Ayant obtenu la permission de passer en Espagne, il demeura pendant quelque temps à Barcelone et s'y embarqua pour aller rejoindre Charles-Emmanuel, revenu en Toscane. Il en fut bien accueilli, et reçut un brevet pour une pension, qu'il refusa, bien qu'il n'eût point alors de fortune. Après la bataille de Marengo, qui renversa les espérances des royalistes, Priocca alla s'établir à Pise, et il ne revint à Turin que vers 1810. Il mourut dans cette ville le 5 février 1813.

PRIOLO (Benjamin), né, le 1er janvier 1602, à St.-Jean-d'Angeli, descendait d'une ancienne famille de Venise qui a donné des doges à la république. Il s'attacha au duc de Rohan, alors au service des Vénitiens, qui l'employa dans diverses négociations et le conduisit dans la Valteline. Après la mort de ce seigneur, Priolo vint en France, où il fut attaché comme secrétaire au duc de Longueville. S'étant rangé du parti des mécontents pendant les troubles de la Fronde, il fut déclaré rebelle par un arrêté du parlement; mais on le comprit ensuite

dans l'amnistie, et il était chargé d'une mission secrète pour Venise, lorsqu'il mourut à Lyon en 1667. On a de lui une histoire des guerres de la Fronde, sous ce titre : *Ab excessu Ludovici XIII, de rebus gallicis historiarum libri VII*, Charleville (Paris), 1665, in-4°, qui a eu plusieurs éditions, parmi lesquelles on distingue celles d'Utrecht, 1669, Elzevir, et de Leipzig, 1686. Il a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits. Sa *Vie* a été écrite en latin par J. Rhodius, Padoue, 1662, et Paris, même année, in-4° de 6 pages.

PRIOR (Mathieu), poëte et diplomate, né, le 21 juillet 1664, à Winburn, dans le Middlesex, suivant Johnson, à Winborne, dans le comté de Dorset, suivant d'autres écrivains, était fils d'un menuisier qui exerçait sa profession à Londres. Il dut sa fortune et son élévation au comte de Dorset, qui le plaça au collége de St.-Jean, dont il devint membre, et le présenta ensuite au roi Guillaume, qui sut apprécier son zèle et ses talents. Nommé, en 1690, secrétaire d'ambassade à la Haye, il remplit successivement le même emploi au congrès de Ryswick et près de la cour de France, où il eut à traiter plusieurs négociations secrètes. En octobre 1712, Prior, qui avait accompagné lord Bolingbroke à Versailles, eut, après le départ de ce seigneur, le titre et les fonctions de ministre plénipotentiaire, et les conserva jusqu'en janvier 1715. A son retour en Angleterre, accusé injustement d'intrigues coupables, il subit une détention de deux années, et se retira ensuite à sa terre de Dowentsal, où il mourut le 18 septembre 1721. Les *OEuvres complètes de Prior* ont été publiées à Londres en 1733, 3 vol. in-12. Ses poésies offrent en général peu d'imagination, mais une grande correction, de l'esprit, de la facilité et beaucoup d'art. Ses *Odes* ont été traduites en français par l'abbé Yart.

PRIORATO. *Voyez* **GUALDO.**

PRISCIEN (PRISCIANUS), célèbre grammairien, né à Césarée vers la fin du 4e siècle, tenait en 525, à Constantinople, une école fameuse par le grand nombre d'élèves qu'elle avait produits. On n'a d'ailleurs presque point de détails sur sa vie. Il a laissé plusieurs écrits dont le principal est un traité de grammaire en XVIII livres, qui a servi de base à l'enseignement de la langue latine jusqu'à l'époque de la renaissance des lettres. Imprimé pour la première fois à Venise en 1470, il l'a été, 2 ans après, dans la même ville; il en existe une édition de Rome, 1471, et deux de Venise, 1476. Les éditions postérieures ne sont point recherchées. Putschius a publié dans les *Grammat. latinæ auctores antiqui* (Hanau, 1605, in-4°) la plupart des ouvrages de Priscien, au nombre de sept. On attribue au même grammairien : *Expositio in Theophrastum de sensu, phantasiâ et intellectu;* il a traduit en vers latins hexamètres le poëme de Denys le Périégète. Une édition complète de Priscien, collationnée sur les manuscrits anciens, a été publiée par les soins de Khrel, sous le titre de *Prisciani cæsariensis opera,* Leipzig, 1819-20, 2 vol.

PRISCIEN (Théodore), médecin grec, vivait à Constantinople vers l'an 380. Il a laissé plusieurs ouvrages sur la diète, sur les maladies des femmes, etc.; traduits par lui-même en latin, et insérés dans les *Medici antiqui* des Aldes, Venise, 1547, in-fol.; réimprimés par les soins de J. M. Bernhold, Anspach, 1791, in-8°. — On connaît plusieurs autres PRISCIEN : un chef de révolte sous Antonin le Pieux; un jurisconsulte sous Héliogabale; un philosophe du temps de Symmaque l'orateur; PRISCIEN, dit *le Lydien,* que l'on croit être le véritable commentateur du traité de Théophraste *de Sensu,* etc.; enfin deux évêques, dont un assista au concile de Constantinople en 381.

PRISCILLIEN, hérésiarque du 4e siècle, né en Espagne d'une famille noble, avait de l'esprit, de l'éloquence, des connaissances très-étendues, et y joignit des mœurs austères. Séduit par quelques manichéens, il eut l'ambition de devenir chef de secte, et de donner son nom à celle qui commençait à s'établir dans son pays. Il usa de tous ses moyens pour la propager, et y employa son crédit et ses richesses. Aux erreurs du manichéisme, la nouvelle doctrine réunissait celle des gnostiques, des sabelliens, et de quelques autres sectes récentes. En voici les principaux dogmes : l'âme humaine est de la même substance que la divinité; chaque partie du corps, divisé en douze portions, préside un des signes du zodiaque; il ne faut point faire usage de la chair des animaux, parce qu'elle n'est point l'ouvrage de Dieu, mais des anges; le démon n'a point été créé; principe du mal, il est sorti du chaos des ténèbres; Jésus-Christ n'a point pris la nature humaine, il est né et n'a souffert qu'en apparence, etc., etc. Tout le midi de l'Espagne fut infecté de cette hérésie; Idace, évêque de Mérida, la déféra au concile de Saragosse en 380. Priscillien, Elpidius et deux évêques, Instantius et Salvianus, y furent cités, et ne comparurent point; mais un décret y condamna leur doctrine et excommunia Hygin, évêque de Cordoue, qui, après avoir le premier dénoncé l'hérésie, en avait admis les sectateurs à sa communion. Cette condamnation, au lieu d'intimider les nouveaux hérétiques, les irrita et les rendit plus hardis. Priscillien résolut de se rendre à Rome près du pape Damase pour essayer de se justifier; mais il ne put, ainsi que les deux évêques Instantius et Salvianus, qui l'accompagnaient, obtenir une audience du pontife. Quelque temps après, l'empereur Maxime ordonna que Priscillien et ses principaux adhérents se présentassent à Bordeaux, devant un concile qui se tint en 384. Priscillien en ayant été appeler à l'Empereur, fut conduit à Trèves, où Maxime tenait sa cour. Les instances de St. Martin, qui se trouvait alors dans la même ville, ne purent empêcher que Priscillien et plusieurs de ses partisans ne fussent condamnés à mort, et la sentence fut exécutée. Le priscillianisme domina encore longtemps en Espagne, et ne disparut entièrement qu'à la fin du 6e siècle.

PRISCUS (Helvidius), sénateur romain, gendre de Thraséas, fut enveloppé dans la persécution de son beau-père et banni sous le règne de Néron, après la mort duquel il revint à Rome et reprit sa place au sénat. Mais, élevé dans les principes de l'école stoïcienne, il poussa trop loin les idées d'indépendance, et sa conduite à l'égard de Vespasien dégénéra en insulte. Ce prince crut voir dans ces attaques les indices d'un complot : Priscus fut arrêté, mis en jugement et condamné d'abord à la déportation; plus tard on arracha de l'empereur l'ordre de le tuer, ce qui eut lieu vers l'an 75.

PRISCUS (Helvidius), fils du précédent, s'attira la haine de Domitien par un poëme allégorique dans lequel, sous les noms de Pâris et d'OEnone, il faisait la satire du divorce de l'empereur. Accusé de haute trahison devant le sénat, traîné en prison par un de ses collègues, il fut mis à mort l'an 94, et son livre fut brûlé publiquement. Un écrivain, qui avait parlé avec éloge de Thraséas et d'Helvius le père, subit le même sort.

PRISCUS (Lutorius), chevalier romain, fut décapité sous le règne de Tibère, pour avoir composé des vers sur la mort de Drusus, fils de l'empereur. Ce jeune prince était dangereusement malade, mais il guérit, et l'action du poëte fut présentée comme un crime de lèse-majesté.

PRISCUS, frère de l'empereur Philippe, fut nommé par lui gouverneur de Syrie; mais son administration oppressive excita un soulèvement dans cette province, et il fut rappelé. L'empereur lui confia cependant encore le gouvernement de la Macédoine, qui ne tarda pas à être ravagée par les Goths. Aussitôt que Priscus eut appris la mort de son frère, en 249, il se joignit aux barbares; et, à l'exemple de Marinus, de Pacatien, il prit le titre d'empereur; mais Déce était déjà reconnu à Rome, et Priscus, déclaré ennemi de la patrie par un sénatus-consulte, fut tué peu de temps après.

PRISCUS, ingénieur célèbre, résidait à Byzance en Thrace, lorsque cette ville fut prise l'an 196 par les troupes de l'empereur Septime-Sévère. Ce prince, irrité de la longue résistance des assiégés, abusa cruellement de la victoire: il ordonna de mettre à mort tous les soldats et les magistrats; les murailles et les monuments publics furent renversés, les biens des habitants confisqués et vendus. La réputation de Priscus le préserva de cette spoliation générale. Sévère se l'attacha, tira parti de ses talents, et lui témoigna toujours beaucoup de bienveillance.

PRISCUS, rhéteur et sophiste, surnommé *Panites*, parce qu'il était de Panium en Thrace, fut envoyé, l'an 447, avec d'autres députés, par Théodose II, auprès d'Attila, roi des Huns, qui, ayant envahi plusieurs provinces de l'empire d'Orient, menaçait Constantinople, et dont on ne put arrêter la marche qu'en souscrivant à des conditions aussi humiliantes qu'onéreuses. Priscus mourut en 471. Outre des épîtres et des déclamations, il avait composé une histoire de Constantinople, dans laquelle il rendait compte de sa mission auprès du roi des Huns. Il n'en reste que des fragments conservés dans le livre des ambassades, attribué à l'empereur Constantin Porphyrogenète. — Plusieurs autres personnages du nom de *Priscus* ont rempli diverses fonctions dans les armées ou dans la magistrature romaine. L'histoire mentionne encore un PRISCUS, philosophe platonicien, que l'empereur Julien appela à sa cour, et avec lequel, au rapport d'Ammien Marcellin, il s'entretint, dans ses derniers moments, sur l'immortalité de l'âme. Ayant éprouvé des désagréments sous le règne de Valens, Priscus retourna dans la Grèce, sa patrie, où il vécut jusqu'à l'âge de 90 ans. On prétend qu'il fut tué par les Goths, lorsque, conduits par Alaric, leur roi, ils dévastèrent cette contrée, vers l'an 396. — Un des généraux de l'empereur Maurice, nommé PRISCUS, dont la dureté et l'imprudence causèrent une insurrection dans l'armée, a été confondu par quelques biographes avec *Crispus*, gendre de Phocas, au renversement duquel il contribua.

PRISSE (Louis-François-Joseph), jurisconsulte, né à Avesnes le 2 mars 1760, fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique; pour lequel il n'avait aucune vocation, et préféra la carrière du barreau. Il fit ses études au collége de Douai, et reçut son diplôme d'avocat à l'université de la même ville. Après avoir prêté le serment au parlement de Flandre, il exerça successivement les fonctions de notaire à Givet, d'avocat à la prévôté d'Agimont, ensuite à Rocroi où il fut nommé, le 16 juin 1790, membre du Directoire. C'est dans ces fonctions et par des rapports lumineux, qu'il fit connaître et développa toute la profondeur de ses talents administratifs. Il fut ensuite juge au tribunal du même district, puis nommé, par les représentants du peuple Hentz et Laporte, commissaire pour l'organisation judiciaire du district de Couvin, réuni à la France par décret du 8 mai 1793. Le tribunal de Rocroi ayant été supprimé, Prisse fut nommé juge au nouveau tribunal du département, le 15 décembre 1795. C'est alors qu'ayant éprouvé quelques persécutions, il offrit sa démission. Merlin, qui était ministre de la justice, ne l'accepta pas, et lui proposa un des premiers emplois de son ministère, ce que Prisse refusa. Persistant à se démettre, il se contenta de la place de deuxième substitut du commissaire du gouvernement, qu'il conserva jusqu'à sa suppression en 1798. Revenu à Rocroi après la suppression du tribunal du département, il y reprit son ministère d'avocat; et, par décret du 12 décembre 1806, il y fut nommé magistrat de sûreté. Cette place ayant été supprimée, il fut nommé juge d'instruction, puis procureur impérial, procureur du roi, et sur la fin de ses jours encore une fois juge d'instruction. A une vaste érudition Prisse joignait une mémoire extraordinaire et un jugement sain et droit. Savant jurisconsulte, il fournit à Merlin, en 1789, un travail important sur l'administration de la justice et la vénalité des charges, dont déjà on connaissait les abus. Prisse avait aussi fourni à Merlin, sur les coutumes des pays de Liége et de Hainaut, plusieurs articles savamment rédigés, et qui ont été insérés dans le *Répertoire de jurisprudence* de cet auteur. Il mourut le 20 septembre 1832.

PRITZ (Jean-George), en latin *Pritius*, théologien luthérien, né le 22 septembre 1662 à Leipzig, fit ses études dans cette ville dont le sénat le nomma, en 1690, prédicateur de l'église de Saint-Nicolas. Quelques années plus tard, il reçut le doctorat, et alla professer la théologie et la métaphysique à Zerbt, puis il devint surintendant à Schlaitz et chapelain du comte de Reuss. En 1707, au retour d'un voyage qu'il avait fait en Hollande et en Angleterre, il obtint une chaire de théologie à l'université de Gripswald; et, en 1711, il fut appelé à Francfort-sur-le-Mein, pour y être placé à la tête du ministère ecclésiastique. C'est là qu'il mourut le 24 août 1732. Pritz avait travaillé aux *Acta eruditorum* de Leipzig. Parmi les ouvrages qu'il a composés en latin, nous citerons : *De contemptu divitiarum atque facultatum apud antiquos philosophos*, Leipzig, 1693, in-4°; *Disser-*

tatio de atheismo, et in se fœdo et humano generi noxio, Leipzig, 1695, in-4°; *De prærogativa sexus masculini præ femineo,* Leipzig, in-4°; *Dissertatio de quæstione : quantum conferat eruditio ad felicitatem humanam,* Leipzig, 1697, in-4°, etc.

PRIVAT (Jean-François), général français, était sous-officier dans un régiment d'infanterie avant la révolution. Il en adopta les principes avec beaucoup d'ardeur, devint officier, puis aide de camp du général Hoche, et enfin général de brigade et général de division. Il fit en ces différentes qualités, avec beaucoup de distinction, les guerres d'Allemagne, de l'Ouest, d'Espagne et de Russie. Il était inspecteur général dans la place de Torgau en 1814, lorsqu'il y mourut le 6 mars de cette année, par suite de la contagion dont fut atteinte la garnison de cette ville. Privat est auteur des ouvrages suivants : *Demonville, ou les Vendéens,* drame en 2 actes et en vers, Rennes, an v (1797), in-8°; *Notes historiques sur la vie morale, politique et militaire du général Hoche,* Strasbourg, an vi (1798), in-8°.

PRIVAT DE MOLIÈRES. *Voyez* **MOLIÈRES.**

PROBA FALCONIA. *Voyez* **FALCONIA.**

PROBUS (Marcus-Aurelius-Valerius), né dans l'Illyrie, à qui l'empire devait déjà deux chefs illustres, Claude II et Aurélien, attira sur sa jeunesse les regards de Valérien, qui le créa tribun, quoiqu'il n'eût pas l'âge requis par les règlements militaires. Vainqueur des Sarmates, il se signala successivement en Afrique, dans le Pont, sur le Rhin, près du Danube, du Nil et de l'Euphrate. Il fit, pour Aurélien, la conquête de l'Égypte, et tempéra souvent, par sa mâle fermeté, la cruauté de cet empereur. Tacite lui confia le commandement de l'Orient. Probus fut proclamé Auguste, par les troupes, après la mort de ce prince, malgré l'usurpation passagère de Florianus. Le sénat, flatté par ses déférences, confirma le choix des soldats, l'an 276. Probus était dans sa 44e année. Il protégea les frontières de la Rhétie, confina les Sarmates dans leurs déserts, détruisit un grand nombre de forteresses dans le pays des Isauriens, et apaisa des troubles dans la haute Égypte. La Gaule, longtemps en proie aux ravages des Germains, fut délivrée par ses victoires. Il pénétra chez ces barbares, et les réduisit à se soumettre aux conditions qu'il leur imposa. Il fit élever, pour servir de barrière à leurs excursions, une large muraille, fortifiée de tours, et embrassant un circuit de 200 milles, depuis le Rhin jusqu'au Danube. Il mêla aux troupes nationales le contingent de soldats qu'il avait exigé des barbares, ayant soin de les disséminer en petits détachements, et établit sur les frontières, des colonies formées des fugitifs et des prisonniers des nations vaincues, dans la double vue de garnir de soldats et d'agriculteurs les points menacés. Ces moyens artificiels ne lui réussirent pas toujours; et le goût des barbares pour l'indépendance lui donna souvent à combattre des ennemis intérieurs, incorporés par lui-même à ses sujets. Saturnin, qui s'était révolté dans l'Orient, Bonose et Proculus qui avaient imité cet exemple dans la Gaule, cédèrent à son génie infatigable et constamment heureux. Presque tous ces succès étaient l'ouvrage de sa valeur personnelle. Il en dut d'autres à des généraux habiles, dont plusieurs régnèrent après lui, tels que Carus, Dioclétien, Maximien, Constance et Galère. Pacificateur de l'empire, il parut à Rome dans toute la pompe d'un triomphateur, l'an 281. La paix pour lui ne fut point oisive. Comme il avait autrefois fait exécuter en Égypte un grand nombre d'ouvrages d'utilité publique, il exerça les bras de ses soldats à couvrir de vignes les côteaux de la Gaule et de la Pannonie, et à opérer des dessèchements dans son pays natal. Enfin sa sévérité et des paroles imprudentes qu'il laissa échapper sur la possibilité prochaine de licencier des troupes trop considérables, indisposèrent contre lui les légions : elles se révoltèrent, comme il présidait à leurs travaux, prés de Sirmium, et le percèrent de mille coups. Revenue de ses mouvements de fureur, cette armée regretta son chef, et lui érigea un monument honorable, l'an 282.

PROBUS, grammairien latin du 2e siècle, composa plusieurs ouvrages, dont il ne reste que quelques fragments dans les *Grammat. latin. auctores antiqui* de Putschius.

PROCACCINI (Hercule), surnommé *l'Ancien,* peintre d'histoire, naquit à Bologne, en 1520. La juste célébrité des Carraches ne lui permettant pas d'espérer, dans sa patrie, les mêmes succès que ces habiles maîtres, il se transporta, avec sa famille, à Milan, où ses fils, déjà savants dans la peinture, ouvrirent une école qui est devenue célèbre. C'est surtout à Parme et à Bologne qu'Hercule a donné des preuves de son habileté; et c'est principalement le Corrége qu'il cherchait à imiter. A l'exemple des Florentins, son dessin est un peu minutieux dans les détails, et son coloris manque d'éclat; mais, dans les autres parties, il est gracieux, soigné et aussi exact que les meilleurs peintres de son temps. Le soin extrême qu'il apportait à ses ouvrages a pu le préserver de ce style maniéré vers lequel l'art commençait à incliner, et le rendre propre à faire un excellent professeur, dans lequel doivent surtout dominer la sagesse et le bon goût. Aussi est-il sorti de son école une foule d'élèves, parmi lesquels il suffit de nommer un Somacchini, un Sabbatini, un Bertoja, et surtout ses trois fils, Camille, Jules-César, et Charles-Antoine, père d'Hercule *le Jeune.* Ce chef d'une illustre famille vivait encore en 1591.

PROCACCINI (Camille), fils aîné du précédent, né à Bologne en 1546, eut une fécondité d'invention surprenante, et se montra un des premiers artistes de son époque. C'est à Milan qu'il a exécuté ses ouvrages les plus considérables. Parmi ses chefs-d'œuvre on cite les peintures de l'orgue de l'église métropolitaine, dans lesquelles il a représenté *David jouant de la harpe,* et quelques traits de la vie du roi-prophète. Cependant Milan ne renferme rien de comparable au *Jugement dernier,* dans l'église de St.-Procolo de Reggio, qui passe pour une des plus belles fresques de la Lombardie. Il mourut à Milan en 1626.

PROCACCINI (Jules-César), frère du précédent, et le plus habile peintre de cette famille, naquit à Bologne, en 1548, et dut à son père les premiers éléments du dessin. Après avoir, pendant quelque temps, exercé la sculpture avec distinction, il résolut de se livrer à la peinture, dont l'exercice était moins fatigant. Il fréquenta, dans Bologne, l'atelier des Carraches; et l'on raconte

que, piqué par une plaisanterie d'Annibal, il le frappa et le blessa : cet accident l'obligea de quitter Bologne; et c'est alors que toute la famille des Procaccini alla fixer sa demeure à Milan, où elle ouvrit son école de peinture. Jules-César étudia spécialement les ouvrages du Corrége; et l'opinion de tous les connaisseurs est que personne n'a su aussi bien que lui saisir la manière de ce grand maître. Dans les tableaux d'appartement, composés d'un petit nombre de figures, et où l'imitation est moins difficile, on l'a souvent confondu avec son modèle. Quelquefois le désir de donner de la grâce ou du mouvement à ses figures, le jette dans l'affectation. C'est le défaut qui se fait remarquer dans son *Martyre de saint Nazaire*. On a de Jules-César un grand nombre de vastes compositions, telles que le *Passage de la mer Rouge,* dans l'église de Saint-Victor à Milan, et celles surtout qu'il a laissées à Gênes, et dont on peut voir la description dans le Soprani. Mais ce qu'il y a de vraiment admirable, c'est que dans cette quantité presque innombrable d'ouvrages, il s'est toujours montré exact dans le dessin, varié dans l'invention, étudié dans le nu et dans les draperies, et d'un grandiose, où se découvre évidemment le génie des Carraches. Le musée du Louvre à Paris avait de ce maître un *saint Sébastien,* provenant de l'église de Saint-Celse, à Milan (Notice de l'exposition de 1798); et il possède encore un tableau représentant *la Vierge, l'enfant Jésus, saint François d'Assise, saint Jean-Baptiste et sainte Catherine.* Comme son frère Camille, il a cultivé la gravure à l'eau-forte; mais on ne connaît de lui, en ce genre, qu'une seule pièce in-4°, représentant une *Petite Vierge et l'enfant Jésus.* Il mourut à Milan, en 1626, la même année que son frère Camille.

PROCACCINI (Charles-Antoine), le dernier des fils d'Hercule, se livra d'abord à la musique; mais, entraîné par l'exemple de ses frères, il voulut étudier la peinture; et, comme il commença un peu tard à s'y adonner, il ne fut jamais un habile peintre de figures. Il n'en est pas de même comme paysagiste et peintre de fleurs et de fruits. Il fit un assez grand nombre de tableaux de ce genre pour plusieurs galeries de Milan, qui plurent à la cour d'Espagne, à laquelle cette ville appartenait à cette époque. On lui demanda pour ce royaume un grand nombre de tableaux.

PROCACCINI (Hercule) surnommé *le Jeune,* pour le distinguer de son aïeul, naquit à Milan, en 1596. Il fut d'abord élève de son père, puis de Jules-César, son oncle. Lorsqu'il produisit ses premiers ouvrages, l'art commençait à décliner. Hercule ne contribua pas peu à cette décadence. Son père l'avait laissé héritier d'une fortune considérable. Il put donc se livrer à la générosité de son caractère; et son amabilité et sa longue vie durent lui donner une assez grande influence sur les artistes de Milan, pour que tous ceux qui venaient étudier le nu à l'académie qu'il avait ouverte dans sa maison, se soient empressés d'adopter sa manière. Il fit plusieurs tableaux pour la galerie de Turin; et le duc de Savoie le décora d'une chaîne d'or. Le musée du Louvre à Paris a possédé un tableau de ce maître, représentant le *Mariage de la Vierge :* il a été rendu à l'Autriche en 1815. L'auteur mourut à Milan, en 1676.

PROCACCINI (André), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Rome en 1667, mort à St.-Ildephonse en 1734, fut l'un des artistes choisis par Clément XI pour peindre les douze prophètes dans l'église de Saint-Jean de Latran. C'est de lui qu'est le *Daniel,* et cet ouvrage lui fit tant de réputation, qu'il fut appelé en Espagne, et y obtint le titre de peintre du cabinet du roi. Il a orné les palais royaux d'un grand nombre d'ouvrages fort estimés. On ignore si cet artiste était de la même famille que les précédents.

PROCHASKA (Jean, baron de), lieutenant général au service d'Autriche, né à Vienne le 3 juillet 1760, se fit recevoir le 8 mars 1779 simple canonnier. Comme il était très-instruit, il avança rapidement. En 1787, il fut nommé premier lieutenant dans le corps des pionniers, que l'on avait organisé au commencement de la guerre contre les Turcs. En 1789, placé par le général Laudon à l'état-major général, il reçut l'ordre de se rendre au corps d'armée que l'Autriche formait aux frontières de la Moravie et de la Silésie. En 1790, il fut envoyé dans les Pays-Bas pour servir à l'état-major du général Beaulieu. En 1794, il se distingua, sous les yeux de l'Empereur, dans les attaques qui eurent lieu au mois d'avril sur Landrecies, Guise et Saint-Quentin. Au mois de janvier 1795, il suivit les mouvements de l'armée autrichienne, que les généraux Pichegru et Jourdan poussaient vers le Rhin. Recommandé par ses chefs, le prince de Cobourg et le général Alvinzi, il fut en 1796 nommé lieutenant-colonel, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, et, au mois de juin, chef d'état-major près le général Latour. L'armée autrichienne fut d'abord repoussée par Moreau, mais le prince Charles s'étant jeté sur Jourdan, et Moreau, découvert sur sa gauche ayant été forcé de se retirer, le général Latour, chargé de poursuivre l'armée du Rhin, fut, le 24 août 1796, pressé près de Friedberg, où il ne se soutint qu'après avair fait des efforts extraordinaires de valeur. Dans son rapport à l'Empereur, il assure que c'est aux excellentes dispositions de Prochaska qu'il doit les succès obtenus dans cette journée. Lorsque Moreau passa le Rhin le 20 avril 1797, Prochaska se trouvait de nouveau près du général Latour, comme chef d'état-major. Il fit tout ce qui dépendait de lui pour repousser l'ennemi; mais il fut mal secondé. Moreau, ayant mis l'armée autrichienne en fuite, s'avança jusqu'au pied de la forêt Noire. Pendant l'armistice qui termina cette campagne, Prochaska fut chargé par l'archiduc Charles de tracer une ligne pour défendre la forêt Noire. En 1799, placé près du général Bellegarde, comme chef d'état-major, il fut blessé à l'affaire du 20 juin sur la Bormida, et peu après nommé colonel. En 1801, il fut chargé par l'Empereur d'organiser le corps que les Anglais faisaient lever en Allemagne. Le 3 avril, il en avait formé un de 7,000 hommes de pied ot de 600 chevaux, et le 6 septembre un autre de 12,000 hommes de pied et de 1,200 chevaux. Le 1er septembre 1805, il fut envoyé comme major général à l'armée d'Italie. La campagne étant terminée, il vint à Salzbourg avec sa brigade d'infanterie, dont il garda le commandement jusqu'au 1er mars 1809, époque où il reçut ordre d'aller près du prince Charles, pour y remplir de nouveau les fonctions de chef d'état-major. Le 27 mai, l'Empereur, qui s'é-

tait rendu à l'armée, le nomma lieutenant général et commandant d'une division de grenadiers. Le 6 juillet, il se distingua à Aderklea, où il repoussa une attaque faite avec fureur. La bataille de Wagram rendit inutiles tous ses efforts. Après la paix de Vienne, il fut envoyé en Moravie comme inspecteur d'infanterie. En 1812 et 1813, il prit en Gallicie une part active aux mouvements qui précédèrent et suivirent la campagne de Moscou. Les alliés se disposant à passer le Rhin, l'Empereur le nomma intendant général des armées autrichiennes. L'ordre du prince, daté de Francfort, le chargeait non-seulement de fournir aux différentes parties de l'armée, quelque direction qu'elles pussent prendre, les vivres et subsistances, mais de surveiller tout ce qui tenait au matériel. L'Empereur, se trouvant à Paris au mois d'avril 1814, envoya à Prochaska en témoignage de sa satisfaction, la grande décoration de Saint-Léopold, le nomma membre du conseil de guerre, et, au mois de janvier 1815, colonel du régiment d'infanterie n° 38. Les monarques alliés lui donnèrent également des marques de leur estime. Au mois de décembre 1813, il reçut à Francfort, de l'empereur Alexandre, la décoration de Sainte-Anne, première classe; du roi de Prusse, la grand'croix de l'Aigle-Rouge, et enfin du roi de Bavière, la grand'croix de son ordre. Pendant la guerre des cent jours, en 1815, il remplit les fonctions d'intendant général; et lors de l'évacuation il adressa au ministre de la guerre une lettre de remercîment pour les soins prodigués à ses troupes. Au mois d'octobre, après le traité de Paris, il reçut ordre de se rendre à Vienne pour y remplir ses fonctions au conseil de guerre. A son passage par Carlsruhe, le grand-duc de Bade lui donna la grand'croix du Lion. Le 6 août 1816, l'Empereur, par un billet autographe, le nomma chef du grand quartier général impérial, et le 26 novembre 1819, conseiller intime. Prochaska mourut à Vienne en 1823.

PROCIDA (Jean de), gentilhomme napolitain, chef de la conjuration contre les Français, connue sous le nom de Vêpres siciliennes, naquit, vers l'an 1225, d'une famille noble de Palerme. Il suivit les écoles de médecine, longtemps célèbres, de cette ville; et jusqu'à la fin de sa vie, il conserva, dans une carrière bien différente, la réputation d'un savant médecin. L'empereur Frédéric II, qui aimait et protégeait les talents, approcha Jean de Procida de sa personne, et lui accorda sa confiance. Ses fils, Conrad IV et Manfred, le comblèrent de bienfaits; et ce gentilhomme, témoin des brillantes qualités de ces princes allemands, qui s'efforçaient d'attirer les musulmans en Italie, et de la défaveur que le clergé leur portait par ce motif, avait conçu pour ces princes un amour enthousiaste. La mort de Manfred, et la conquête des Deux-Siciles par les Français, causèrent à Procida une vive douleur; et la conduite hautaine, avide et cruelle de Charles d'Anjou et de ses officiers allumèrent sa haine contre ce monarque et toute sa nation. Lorsque Conradin entra en Italie pour recouvrer l'héritage de ses pères, Jean de Procida prit les armes en faveur de ce jeune prince. Tous ses biens furent confisqués après la victoire de Charles; lui-même il se retira auprès de Constance, fille de Manfred et reine d'Aragon, dernière héritière de la maison de Hohenstauffen. Il y fut reçu comme un sujet fidèle et un ami zélé; et il fut créé baron du royaume de Valence, seigneur de Luseen, Benizzano et Palma. Ce n'étaient pas des fiefs ou des richesses qui pouvaient faire oublier à Procida la mort tragique de Manfred et de Conradin, le malheur de sa patrie et l'oppression de ses concitoyens. Les correspondances qu'il avait conservées dans les deux royaumes ne l'entretenaient que des vexations des Français, de leur injustice, de leur cruauté, et surtout du mépris qu'ils affectaient pour les Italiens : elles nourrissaient sa haine et son désir de vengeance. Il instruisit Constance et Pierre III, roi d'Aragon, son mari, des plaintes des Siciliens, qui, plus éloignés du trône, étaient abandonnés par Charles d'Anjou à ses lieutenants, et vexés d'une manière plus cruelle. Il somma Constance, comme seule héritière de la maison de Hohenstauffen, comme invoquée par Conradin sur son échafaud, de recueillir sa succession, et de venger son supplice; et lorsqu'il vit qu'elle et son mari hésitaient à entreprendre sans alliés une guerre aussi hasardeuse, il vendit tous les biens qu'il tenait de leur libéralité, pour en employer le prix, dans ses voyages, à susciter des ennemis à Charles, d'un bout à l'autre du monde alors connu. Il parcourut d'abord les Deux-Siciles, en 1279; il reconnut bientôt qu'il ne pourrait soulever les provinces en deçà le Phare, que les armées françaises parcouraient chaque jour, et que l'œil du maître observait sans cesse. Mais il trouva la Sicile lasse de l'oppression : les barons, les habitants des villes et les paysans étaient également disposés à tout oser. Chaque outrage nouveau qu'ils avaient à supporter, pouvait faire éclater la rebellion; et Procida, en préparant ses concitoyens à la vengeance, fut contraint de les retenir, pour attendre l'occasion favorable, et pour concerter leurs efforts. Il sentit, avant tout, la nécessité de procurer des armes à la nation, et d'obtenir, pour les acheter, les subsides de quelque prince. Pierre d'Aragon avait besoin de toutes ses ressources pour lever l'armée avec laquelle il seconderait la révolte des Siciliens : mais Jean de Procida se rendit à Constantinople, auprès de l'empereur Michel Paléologue, que Charles d'Anjou était alors sur le point d'attaquer. Il reçut de lui une somme d'argent considérable, dont il employa la plus grande partie à pourvoir d'armes ceux des Siciliens sur le zèle desquels il pouvait le plus compter. Il se servit du surplus à la cour de Rome, dont il désirait obtenir l'aveu pour son entreprise. Il se présenta au pape Nicolas III, sous l'habit de moine franciscain, qu'il portait toujours dans ses voyages; et il s'assura que ce pontife ne soupirait pas moins que lui après le moment où l'Italie serait délivrée du joug des Français. Malheureusement Nicolas III mourut peu de semaines après cette entrevue. Procida retourna en Grèce, pour tirer de l'empereur de nouveaux subsides. En 1281, il en rapporta 25,000 onces d'or, qui servirent à compléter l'armement du roi d'Aragon. Après lui avoir remis cette somme, il retourna encore en Sicile; et il parcourut cette île sous divers déguisements, pour communiquer à ses compatriotes cette haine profonde et implacable contre les Français, qui l'animait lui-même. Il ramena les nobles à Palerme, pour qu'ils pussent diriger le mouvement populaire, dès qu'un nou-

vel outrage des Français l'exciterait; et, sans former de complots, sans fixer d'avance un jour pour l'explosion de la haine du peuple, il attendit un événement qui devait naître de lui-même, et qui ne pouvait pas tarder. En effet, Procida n'eut point une part directe au massacre des Français, commencé à Palerme, le 30 mars 1282, pendant que les vêpres sonnaient, et continué pendant tout le mois suivant dans les autres parties de l'île. L'insolence d'un soldat, nommé Drouet, qui voulut fouiller une jeune femme sous ses habits au sortir de l'église, en fut la cause immédiate. Mais Jean de Procida avait disposé le peuple à ne supporter plus aucun outrage; il étendit de proche en proche un incendie que le hasard avait allumé; il réunit les communautés insurgées, et leur fit promettre de se défendre mutuellement; enfin il tourna contre le monarque même, la vengeance nationale, qui n'avait d'abord pour objet que les subalternes. Il courut auprès de Pierre III, avec les syndics de toutes les communautés de Sicile, pour lui déférer la couronne, et implorer ses secours; et depuis ce moment, de concert avec Roger de Loria, gentilhomme calabrais, qui avait quitté son pays lorsque les Français en avaient fait la conquête, il fut le conseiller fidèle des monarques Aragonais, qui se succédèrent en Sicile. Il dirigea leurs efforts pour la défense de sa patrie; et sa prudence déjoua souvent les embûches de leurs ennemis. Lorsque Jacques, second fils de Pierre III, qui lui avait succédé en Sicile, voulut, en 1296, s'assurer la couronne d'Aragon, en abandonnant cette île aux Français, Procida déclara que les Siciliens ne le reconnaissaient plus pour roi; et il engagea ses compatriotes à offrir la couronne à Frédéric, le troisième frère, qui, par sa bravoure, assura la liberté de la Sicile. Procida vécut assez longtemps pour voir ses compatriotes recueillir le fruit de ses travaux, et la paix rétablie, en 1302, entre les deux royaumes, qui demeurèrent indépendants. Parvenu à la dernière vieillesse, il donna encore ses soins, comme médecin, à Gaultier Caraccioli, un des courtisans de Charles II, qui, atteint d'une maladie dangereuse, demanda permission à son maître d'aller se faire traiter par le même homme qui avait renversé Charles Ier d'un de ses trônes, et mis des bornes à l'ambition et à la puissance de la maison d'Anjou. On peut consulter à ce sujet les *Éclaircissements sur les Vêpres Siciliennes*, par Bréquigny, publiés par Sainte-Croix, dans le *Magasin encyclopédique*.

PROCLUS (St.), patriarche de Constantinople, mort en 447, fut un des disciples de St. Jean Chrysostôme. On a de lui des *Homélies*, des *Épîtres*, etc., publiées en grec et en latin, Rome, 1630, in-4°; insérées en latin dans la *Bibliothèque des Pères*; et traduites en français par N. Fontaine, à la suite de St. Clément d'Alexandrie, Paris, 1696, in-8°.

PROCLUS, philosophe platonicien, né, suivant l'opinion la mieux fondée, au commencement du 5e siècle à Constantinople, fut envoyé fort jeune à Alexandrie pour y suivre les leçons du grammairien Orion et du rhéteur Léonas, professeurs renommés. Il étudia ensuite la philosophie éclectique ou syncrétique, sous Olympiodore, et les mathématiques sous Héron, 2e du nom. A l'âge de 20 ans, il se rendit à Athènes, où Plutarque, fils de Nestorius, lui expliqua le *Phédon* de Platon, et quelques livres d'Aristote. Proclus devint chef de l'école platonicienne d'Athènes après la mort de Syrianus, et écrivit un grand nombre de livres où il associait ses propres doctrines (mélange de platonicisme et d'aristotélisme) à celles d'Orphée, de Pythagore, de Plotin, de Porphyre et de Jamblique. Parmi les nombreux élèves qu'il forma, on distingue Asclépiodote, Zénodote, Hégius et Marinus, qui a écrit sa *Vie*, et qui lui succéda. Proclus mourut à Athènes vers l'an 487. L'opuscule de Marinus sur ce philosophe est moins une notice biographique qu'une sorte de panégyrique, calqué sur le système des vertus platoniques, non-seulement de celles qui sont connues sous le titre de *Cardinales*, mais encore de celles que l'école d'Alexandrie avait distinguées sous les noms de physiques, morales, théorétiques et théurgiques (M. Boissonnade a publié une édition correcte et très-savante de cet opuscule en 1814). Proclus avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart se sont perdus. Ceux qui nous restent, publiés d'abord dans divers recueils, ont été réunis et publiés par Victor Cousin, avec des commentaires, sous ce titre : *Procli philosophi platonici opera, è cod. manuscript. bibliothecæ regiæ Parisiensis*, etc., Paris, 1819-23, 5 vol. in-8°; il faut y joindre celui qu'on doit aux recherches de Boissonnade, publié à Leipzig, 1820, in-8°, sous le titre d'*Extraits des scolies de Proclus sur le Cratyle de Platon*. — Il y a eu plusieurs autres PROCLUS, PROCULUS ou PROCLÈS. Fabricius en compte 25, la plupart antérieurs au philosophe platonicien. Nous n'en indiquerons que cinq : EUTYCHIUS PROCLUS, grammairien du 2e siècle, précepteur de l'empereur Antonin, qui le fit proconsul. — PROCLUS *de Naucrate*, mort dans le 3e siècle, professeur d'éloquence à Athènes, élève du sophiste Adrien, et maître de Philostrate, qui parle de lui. Il conserva, dit-on, jusqu'à l'âge de 90 ans, une mémoire plus grande que celle de Simonide. — PROCLUS, préfet de Constantinople, sous Théodose, mis à mort en 389, avait fait élever en 32 jours un obélisque dans l'Hippodrome. — Un autre PROCLUS, philosophe, qu'on a confondu avec le platonicien, interprétait les songes. Ce fut lui qui brûla une flotte de Vitalien, non avec des miroirs, mais avec du soufre, s'il faut en croire Jean Malalas. — Procope, Suidas, et d'après eux Banduri, parlent d'un PROCLUS, jurisconsulte, sous l'empereur Justin II, au 6e siècle, et auquel on éleva une statue, sur laquelle se lisaient six vers, recueillis au livre IV de l'*Anthologie*.

PROCOPE, historien grec, né à Césarée en Palestine vers le commencement du 6e siècle, se fit connaître à Constantinople par ses leçons d'éloquence et par quelques plaidoyers, et entra dans la carrière des emplois publics. Il suivit Bélisaire en Asie, en Afrique et en Italie, comme secrétaire, et fut récompensé de ses services par le titre de sénateur et la charge de préfet de Constantinople en 562. Il paraît toutefois qu'il éprouva quelques disgrâces. Voilà tout ce qu'on sait de sa vie. Il mourut à l'âge de plus de 60 ans, peu avant ou peu après la fin du règne de Justinien, à qui Justin le Jeune succéda en 565. Les savants modernes ont cherché à savoir si Procope était chrétien, et s'il a exercé la médecine: deux

questions qui n'ont pas été complétement résolues. On trouve dans ses écrits des traces du christianisme, mais on n'a point de preuve positive qu'il ait été médecin. Ses *OEuvres* consistent en huit livres sur les guerres des Perses, des Vandales et des Goths. Un livre d'*Histoire secrète* et 6 *Discours* ou livres sur les édifices construits ou réparés sous les auspices de Justinien. Dans le premier de ces trois ouvrages, Procope se montre le constant panégyriste de l'empereur. Le second, intitulé *Anecdote, ou Histoire secrète,* est considéré quelquefois comme le 9e livre du précédent, auquel il apporte de singuliers correctifs. Quelques critiques ont soutenu, sans motif légitime, que Procope n'était point l'auteur de cette production scandaleuse : mais la honte d'une telle palinodie doit lui rester. Il était sans doute en disgrâce lorsqu'il l'écrivit. Quoi qu'il en soit, ce livre ne paraît pas complet, et l'on peut présumer que de nouvelles faveurs obtenues par l'auteur l'auront déterminé à l'interrompre. Son troisième ouvrage, le *Traité des édifices,* est un panégyrique fastidieux, où il décrit les monuments impériaux, exalte la piété, la munificence de son prince, et mendie évidemment une récompense ou un pardon. L'édition la plus compléte des *OEuvres* de Procope est celle du P. Maltret, grec et latin, 2 vol. in-fol., imprimée au Louvre en 1662 et 1663, et faisant partie de la collection byzantine. On a des traductions françaises des huit livres d'*Histoire* et des six livres des *Édifices,* par Martin Fumée, Paris, 1587, in-fol.; et de divers morceaux de rhétorique, par le président Cousin, dans son *Histoire de Constantinople,* Paris, 1672, in-4° et in-12.

PROCOPE *de Gaza,* rhéteur et théologien grec, né à Gaza, en Palestine, vers la fin du 5e siècle, exerçait sa profession vers l'an 520, sous le règne de Justin Ier, et il prolongea sa carrière sous celui de Justinien. On ne sait rien de plus sur sa vie, quoique Choricius, son élève, lui ait consacré une *Oraison funèbre,* que Fabricius a publiée dans le tome VIII de l'ancienne édition de sa *Bibl. grecque.* Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons une *Explication des proverbes de Salomon,* qui se trouve en manuscrit à la Bibliothèque du roi à Paris; un *Commentaire* sur Isaïe, publié en grec et en latin par J. Courtier, Paris, 1580, in-fol.; et des *Scolies* sur les quatre livres des Rois et sur les deux livres de Paralipoménes, en grec, avec la traduction latine de Louis Lavater, ou plutôt de Hamberger, Leyde, 1620, in-4°, et dans le recueil des *OEuvres* de Meursius, in-fol., tome VIII, col. 1-124.

PROCOPE D'ÉDESSE, préfet en Palestine sous Anastase Ier, et dont Procope de Césarée fait mention dans le 5e livre des *Édifices.*

PROCOPE, diacre, est auteur de quelques *Panégyriques* de saints, dont un, celui de saint Marc, a été inséré dans la collection des bollandistes.

PROCOPE, prêtre, paraît être le véritable auteur d'un *Traité* sur les 12 apôtres et les 72 disciples de J. C., souvent attribué à Dorothée, évêque de Tyr.

PROCOPE, archevêque de Césarée en Cappadoce, prit parti pour Photius dans le concile tenu à Constantinople en 879.

PROCOPE COUTEAU (MICHEL COLTELLI, plus connu sous le nom de), littérateur et médecin, né à Paris en 1684, était fils de François Procope, noble palermitain, qui, le premier, établit en France un café où se réunirent bientôt les littérateurs et les nouvellistes. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il y renonça pour se livrer à l'étude de la médecine; mais son penchant à la dissipation ne lui permit guère de pratiquer cet art. Il mourut à Chaillot en 1753. On a de lui beaucoup de *Poésies fugitives* insérées dans les recueils du temps; *Arlequin Balourd,* comédie en 5 actes et en prose, jouée à Londres en 1719; l'*Assemblée des comédiens,* comédie en 1 acte, 1724, non imprimée; avec Romagnesi, *les Fées,* comédie, 1736; *Pygmalion,* comédie, 1741; avec la Grange, *la Gageure,* et avec Guyot de Merville, *les deux Basiles, ou le Roman,* comédie, 1743. Il a publié comme médecin quelques écrits, entre autres l'*Analyse du système de la trituration de Héquet,* Paris, 1712, in-12.

PROCOPIUS (DÉMÉTRIUS), né à Moscopolis en Macédoine, florissait au commencement du 18e siècle. On a de lui un ouvrage fort estimé, ayant pour titre : *Énumération abrégée des savants grecs du siècle passé et de quelques-uns du siècle présent,* publiée en 1722 par Fabricius dans le 11e volume de sa *Bibliotheca græca,* avec une traduction latine.

PROCOPOVITSCH (THÉOPHANE), archevêque de Novogorod et président du synode, né à Kief en 1681, fut orphelin de bonne heure, et reçut sa première éducation par les soins d'un oncle, recteur de l'académie de sa ville natale. Envoyé à Rome pour y terminer ses études théologiques, il y séjourna trois ans, au bout desquels il revint à Kief, où en 1704 il était devenu professeur de poésie. Une harangue qu'il prononça deux ans après devant Pierre le Grand lui valut la faveur de ce monarque, qui l'attacha à sa personne, et l'éleva graduellement à la première dignité ecclésiastique de l'empire. Le prélat justifia le choix du czar par le zèle qu'il mit à le seconder dans le grand œuvre de la civilisation de ses peuples. Ce fut lui qui réforma l'instruction publique, et il fut chargé de rédiger toutes les ordonnances et règlements par lesquels l'empereur réorganisa le clergé russe. Novogorod lui dut la fondation d'un séminaire et l'érection de plusieurs beaux édifices publics. Il mourut en 1704, après avoir été appelé successivement à sacrer l'impératrice Catherine Ire, Pierre II et l'impératrice Anne. Protecteur des lettres, il avait formé l'une des plus considérables bibliothèques qu'eût encore possédées la Russie. Les prédicateurs russes considèrent comme un modèle son *Oraison funèbre* de Pierre le Grand, plus toutefois pour la logique, la richesse et la clarté des idées, que par rapport au style, qui est saccadé et peu correct. Cette pièce, traduite en français, se trouve dans le *Journal des savants* de décembre 1726. Procopovitsch écrivait mieux en latin que dans son idiome natal. Entre ses ouvrages, nous ne parlerons que de deux qu'il a composés dans la première de ces langues; les autres d'ailleurs ne sont que des *discours, sermons, oraisons funèbres, mémoires politiques, pièces de vers,* etc., à peu près inintelligibles. Ses meilleurs ouvrages en latin sont : *Miscellanea sacra,* Breslau, 1745; *Christiana orthodoxa doctrina de gratuitâ peccatoris per Christum, justificatione,* Breslau, 1768-69; *Tractatus de processione Spiritûs*

sancti, Gotha, 1772; *Christianæ orthodoxæ theol.*, etc., Kœnigsberg, 1775.

PROCULUS (Titus-Ælius) naquit à Albenga en Ligurie, vers le milieu du 3e siècle. Il était redevable de l'immense fortune qu'il possédait, et qui consistait surtout en esclaves et en troupeaux, aux pirateries de ses ancêtres. Dès sa plus tendre jeunesse, il avait embrassé le parti des armes : parvenu au grade de tribun de plusieurs légions romaines, il se distingua par des traits de bravoure. Toutefois, l'ambition de Proculus ne se borna pas à des exploits, car il conçut le projet de s'asseoir sur le trône des Césars, qui, dans les temps d'anarchie et de décadence, était souvent la proie du premier occupant. On croit que sa femme appelée Sampso, qui avait d'abord porté le nom de Viturgie, l'engagea dans cette téméraire entreprise. Cette femme était d'un courage au-dessus de son sexe; et la fortune, qui semble favoriser les ambitieux, fournit bientôt à son mari l'occasion d'exécuter son projet. Un jour il avait assisté à un festin donné à Lyon, l'an 280, à de nombreux convives. Après le repas, il joua aux *petits soldats*, espèce de jeu de dames ou d'échecs, où, en vertu d'une règle établie, on saluait empereur celui qui obtenait l'avantage. Il gagna dix parties de suite. Tout à coup, un homme de l'assemblée qui avait quelque crédit, trouvant cette circonstance singulière, ou bien peut-être étant d'accord avec Proculus, s'écria, en s'adressant à lui : *Je te salue, Auguste!* Puis apportant un manteau de pourpre, il le lui mit sur les épaules avec les démonstrations du respect le plus religieux; enfin il lui rendit tous les honneurs dus au rang suprême. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer les assistants, et ensuite la multitude à imiter l'exemple de cet homme hardi. Au reste, la légèreté naturelle aux Gaulois contribua singulièrement à l'élévation de Proculus; il fut surtout secondé par la haine que ces peuples avaient vouée à l'empereur Probus qui régnait alors, et qui se conduisait avec une excessive sévérité. Proculus, pour s'assurer l'empire, fit prendre sur-le-champ les armes à 2,000 de ses esclaves; il parvint bientôt, à l'aide de ses complices, à gagner toute l'armée. Pendant son usurpation, il se rendit utile aux Gaulois; car, s'en tenant toujours à la petite guerre, il finit par triompher avec gloire des Germains, qui avaient envahi une partie des Gaules. Cependant il ne sut pas se maintenir dans le rang que le hasard lui avait procuré : les débauches auxquelles il ne cessait de se livrer devaient nécessairement précipiter sa chute. Dans son aveuglement, il s'était flatté d'associer à l'empire son fils qui se nommait Herennianus, dès que cet enfant aurait atteint sa 5e année. Probus ne lui donna pas le temps d'accomplir ce dessein; il lui livra bataille, et le vainquit. L'usurpateur, ayant pris la fuite, chercha en vain une retraite chez les Francs, dont il prétendait tirer son origine, et sur lesquels il croyait pouvoir compter; mais ces peuples, pour qui trahir leur foi n'était qu'un badinage, le livrèrent à son ennemi, qui le fit mettre à mort.

PRODICUS, sophiste, né dans l'île de Céos, florissait environ 400 ans avant J. C. Disciple de Protagoras, dont il égala l'éloquence, il vint ouvrir une école à Athènes, et y effaça bientôt tous les autres sophistes. Il partagea, avec Protagoras et Gorgias, l'honneur d'avoir mis en ordre et distribué par classes tous les sujets que les rhéteurs nomment *lieux communs*. Xénophon nous a conservé de lui une espèce d'apologue bien connue : c'est Hercule entre le Vice et la Vertu, figurés par deux femmes qui tâchent à l'envi de l'attirer. Il nous reste encore, dans l'*Axiochus* de Platon, l'extrait ou l'analyse d'une harangue dans laquelle Prodicus se proposait de rassurer ses auditeurs sur la crainte de la mort. Outre un *Traité des synonymes*, il avait composé sur les différentes parties de la rhétorique divers ouvrages dont on doit regretter la perte. Le sophiste de Céos, tourné en ridicule par Aristophane (dans *les Nuées* et *les Oiseaux*), finit par être traduit en justice, et condamné à boire la ciguë. Sa mort est postérieure de quelques années à celle de Socrate, que l'on met au rang de ses disciples : ainsi l'on peut conjecturer qu'il mourut dans un âge avancé. (*V.* pour plus de détails la dissertation de G. A. Cubæus intitulé : *Xenophontis Hercules Prodicius et Silii Italici Scipio, perpetuâ notâ illustrati, præmissâ de Prodico dissertatione*, Leipzig, 1797, in-8°.)

PRODROMUS. *Voyez* **THÉODORE.**

PROISY D'EPPES (le comte César de), littérateur, né le 1er avril 1788, à Eppes (Aisne) d'une ancienne famille du Soissonnais, mourut le 14 octobre 1836, à Marie-Galande, l'une des Antilles, où il exerçait des fonctions de magistrature. On a de lui : *le Danger d'un premier amour, suivi de Théluire de Vernille et de l'Inconduite*, contes moraux, Paris, 1815, 2 vol. in-12; *Vergy*, ou *l'Interrègne depuis* 1792 *jusqu'à* 1814, *époque du retour de Louis XVIII à Paris et de la restauration de la monarchie française*, poëme en XII chants, Paris, 1814, in-8°; *Dictionnaire des Girouettes*, ou *nos Contemporains peints d'après eux-mêmes*, etc., Paris, 1815, in-8°. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec un nouveau *Dictionnaire des Girouettes*, ou *nos Grands hommes peints par eux-mêmes; par une Girouette inamovible*, Paris, 1831, in-12 et in-8° (anonyme), etc.

PRONY (Gaspard-Claire-François-Marie RICHE, baron de), savant ingénieur, né le 11 juillet 1755 à Chamelet, près de Lyon, fils d'un ancien conseiller au parlement de Dombes, reçut une éducation brillante, et fut admis en 1776 à l'école des ponts et chaussées. Il y remporta plusieurs prix; et, nommé sous-ingénieur en 1780, après avoir rempli ses fonctions dans différentes généralités, il fut appelé à Paris pour seconder Perronet et Chezy, trop avancés en âge pour pouvoir suffire à leurs nombreux travaux. Un mémoire sur la poussée des voûtes, dans lequel il réfuta solidement les injustes attaques dont venait d'être l'objet le pont de Neuilly, construit par Perronet, lui valut l'estime des savants les plus distingués, entre autres de Monge, qui voulut devenir son maître dans les parties les plus élevées de l'analyse. En 1785 il se rendit à Dunkerque avec Perronet pour la restauration du port, et tous deux allèrent passer ensuite quelque temps en Angleterre. Il concourut en 1787 à la construction du pont Louis XVI, dont il avait examiné les devis et projets avec le plus grand soin. Les talents et le zèle qu'il avait déployés dans cette construction lui valurent en 1791 le brevet d'ingénieur en chef à la résidence de Perpignan. Il désirait ne pas s'éloigner de

Paris pour continuer son *Architecture hydraulique*, dont le 1er volume avait paru l'année précédente : ses amis vinrent à bout de l'y fixer en le faisant nommer directeur général du cadastre qui venait d'être décrété par l'assemblée constituante. Peu de temps après il fut chargé de dresser, d'après le nouveau système métrique, des tables logarithmiques et trigonométriques adaptées aux services de l'astronomie et de la géodésie. Ce travail gigantesque, pour lequel la vie d'un homme eût été insuffisante, il le termina, grâce à l'application ingénieuse de la division du travail, dans l'espace de quelques années, et les 17 vol. in-fol. qui renferment ses calculs, déposés à l'observatoire de Paris, ont déjà plusieurs fois été consultés utilement par les astronomes français et étrangers. Après avoir rempli plusieurs missions dans l'intérieur, Prony fut nommé en 1798 inspecteur général, et quelques mois après directeur de l'école des ponts et chaussées, qu'il rendit bientôt digne de son ancienne réputation. A la création de l'école polytechnique, il avait été chargé d'y professer la mécanique. L'Institut, lors de sa formation, s'était empressé de l'admettre au nombre de ses membres, dans la section des arts mécaniques, présidée par Monge. Bonaparte, à son retour d'Italie, voulut connaître Prony, et lui témoigna beaucoup d'affection ; mais ce grand ingénieur ayant refusé de faire partie de l'expédition d'Égypte, il lui retira son intimité, et ne lui laissa que son estime. Devenu maître de la France, il l'employa souvent, mais il ne lui donna jamais aucune marque de faveur. Depuis 1805 jusqu'à 1812, Prony fut envoyé trois fois en Italie, où il eut à s'occuper successivement de régulariser le cours du Pô, d'améliorer le port de Gênes et le golfe de la Spezzia, puis les ports d'Ancône, de Venise, de Pola, et enfin de l'assainissement des marais Pontins. A la restauration Prony cessa ses fonctions de professeur à l'école polytechnique; mais il y resta attaché en qualité d'examinateur à vie. Il continua d'être chargé de différents travaux importants dans plusieurs parties du royaume. Les projets qu'il présenta en 1827 pour régulariser le cours du Rhône au-dessus de Lyon, furent récompensés par le titre de baron. Prony mourut à Paris le 29 juillet 1839, membre des principales académies et sociétés scientifiques de l'Europe. Outre un grand nombre de mémoires importants dans les recueils de ces académies ou dans les journaux, ses principaux ouvrages sont : *Nouvelle architecture hydraulique*, 1790-1796, 2 vol. grand in-4° ; *Mécanique philosophique, ou Analyse raisonnée des diverses parties de la science de l'équilibre et du mouvement*, 1800, in-4°; cet ouvrage se joint au *Journal de l'école polytechnique; Analyse de l'exposition du système du monde par Laplace*, 1801, in-8°; *Recherches sur la poussée des terres*, 1802, in-4° ; *Recherches physico-mécaniques sur la théorie des eaux courantes*, 1804, in-4° ; *Cours de mécanique concernant les corps solides*, 1815, 2 vol. in-4° ; *Descriptions hydrographique et historique des marais Pontins*, etc., 1813, in-4° et atlas. L'opinion des Romains sur cet important ouvrage est manifestée d'une manière bien honorable dans une lettre adressée à Prony par le pape Léon XII, avec une médaille d'or; *Nouvelle méthode de nivellement trigonométrique*, 1823, in-4°.

PRONY (Mme DE, née LAPOIX DE FRÉMINVILLE), était l'aînée de son mari, dont au reste elle était presque compatriote (en effet elle était née à Lyon en 1754). Amie de Mlle de Sombreuil, soutien de Riche, son beau-frère, libératrice du comte de Pluvier, consolatrice de Vicq d'Azyr, hypochondre et plus malade d'esprit que de corps, Mme de Prony traversa honorablement la révolution. Vers 1795 elle se trouva liée avec Joséphine, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on pense que tout ce qui restait alors en France de débris de l'ancienne noblesse, se recherchait, se rapprochait naturellement. Il ne tint pas à elle que cette liaison ne devînt pour Prony l'origine de hautes destinées. L'humeur de Mme de Prony étant plus douce qu'ambitieuse, leur cercle était un des plus aimables de Paris. Longtemps on y vit Grétry qui appréciait singulièrement son talent musical. Elle accueillait et patronait peut-être avec un peu trop d'engouement les jeunes gens aux manières élégantes. Sa conversation avait un parfum de poésie un peu maladive et de bonté dévouée. En 1822, son médecin lui ordonna les eaux de Vichy. Saisie d'une fièvre inflammatoire elle expira aux environs de Moulins, loin de son mari et de sa sœur, le 5 août 1822.

PROPERCE (SEXTUS-AURÉLIUS), poëte élégiaque, naquit vers l'an de Rome 702 (52 avant J. C.) à Mevania, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spolette. Fils d'un père proscrit avec les restes du parti vaincu, et même égorgé, dit-on, par l'ordre d'Octave, sur l'autel du *divin* César, le jeune Properce resté sans fortune, sans appui et sans autre ressource qu'un génie que lui-même ignorait encore, vint de bonne heure à Rome, et s'y livra d'abord à l'étude des lois et aux exercices du barreau. Mais quelques vers échappés à sa muse, au milieu de travaux et d'études si peu poétiques, lui révélèrent ce secret de son talent, et le signalèrent bientôt au patronage de Mécène et aux faveurs souveraines dont il était le judicieux et politique dispensateur. Il paraît même que son protecteur avait assez bien auguré de son génie pour ne pas craindre de lui imposer le fardeau d'une épopée, à condition toutefois qu'Auguste en serait le héros. Mais l'amour avait inspiré les premiers vers de Properce; il demeura fidèle à sa vocation, et l'amour reçut constamment les tributs de sa muse. La reconnaissance, il est vrai, mêla quelquefois le nom du bienfaiteur du poëte à celui de sa maîtresse chérie, de cette Cynthia, qui partage avec Lesbie et Corinne l'immortalité que Parny et Bertin ont assurée depuis à leur Éléonore et à leur Eucharis. Nous avons de Properce quatre livres d'*élégies*, plus admirées sur parole que véritablement appréciées, parce qu'elles sont généralement peu lues. Cette lecture en effet est une étude, souvent même pénible; et tandis que Tibulle et Ovide attachent et rappellent sans cesse et sans effort le lecteur, Properce le repousse fréquemment, parce qu'il le fatigue et ne tarde pas à le décourager. C'est que Tibulle ne parle qu'au cœur : Ovide intéresse l'esprit, tandis que Properce ne s'adresse qu'à l'imagination; il la suppose aussi ornée que la sienne. Il faut être savant pour le goûter et même pour l'entendre; il suffit d'être sensible et d'avoir aimé pour retrouver dans Tibulle l'interprète fidèle de ses propres sensations. Une autre raison de la difficulté que présente Properce au commun de ses lec-

teurs, c'est l'état d'imperfection où se trouvait le manuscrit, d'après lequel il fut imprimé pour la première fois en 1472 ou 1473. En vain des savants tels que Turnèbe, Muret, Passerat et quelques autres s'efforcèrent de rétablir un texte vicieux dans le principe et détérioré depuis par les prétendues corrections d'une critique plus hardie que judicieuse : en vain, à des époques plus voisines de nous, Barth, Burmann II, Kuinoel, et tout récemment encore MM. Lachmann et Pottier, ont essayé de nous donner des éditions plus correctes : Properce est resté hérissé de difficultés qui tiennent d'une part aux causes que nous avons indiquées, et de l'autre au caractère particulier de son style. Ces difficultés toutefois n'ont pas semblé invincibles à un assez grand nombre de traducteurs ; et pour ne point sortir ici des bornes de la littérature française, elle compte, en prose : la traduction de Delongchamps, 1772, et réimprimée en 1802 ; celle de la Houssaye, 1785, de Piètre, 1801, et de J. Genouille, 1834, in-8°, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke. Les *élégies* de Properce, réduites à trois livres, ont été traduites en vers par M. Mollevant, Paris, 1821, et M. Denne-Baron en a donné une traduction plus complète, également en vers, Paris, 1825.

PROPIAC (Catherine-Joseph-Ferdinand GIRARD de), traducteur et compilateur, né vers 1760, d'une famille noble de Bourgogne, s'était déjà fait connaître par quelques compositions musicales, lorsque, à l'époque de la révolution, il quitta la France et porta les armes dans l'armée des princes. Il passa à Hambourg presque tout le temps de son émigration, à laquelle mit fin le 18 brumaire. Pourvu vers ce temps de l'emploi d'archiviste du département de la Seine, il consacra aux travaux littéraires les amples loisirs que lui laissait cette place, et mourut en 1823, membre du comité de lecture du théâtre de la Gaieté et chevalier de Saint-Louis. Outre plusieurs éditions arrangées des *Beautés de l'histoire de France,* par Durdent, et de plusieurs compilations historiques de sa façon sous le même titre alors en vogue, on citera de Propiac : *Nouveaux contes moraux d'Auguste la Fontaine,* traduits de l'allemand, 1802, 2 vol. in-12 ; *Histoire de Gustave Wasa, roi de Suède, par d'Archenoltz,* 1803, 2 vol. in-8° ; *le Plutarque des jeunes demoiselles,* etc., 3ᵉ édition, 1821, 2 vol. in-12 ; *le Plutarque français, ou Abrégé des vies des hommes illustres dont la France s'honore,* 1813, 2 vol. in-12 ; *Dictionnaire d'émulation à l'usage de la jeunesse,* 1820, in-12 ; *les Merveilles du monde,* etc., traduites de l'anglais, 1823, 2 vol. in-12, 2ᵉ édition ; *la sœur sainte Camille, ou la peste de Barcelonne,* roman historique, 1822, 2 vol. in-12, etc. Propiac a fourni quelques *articles* à la *Biographie universelle* de Michaud.

PROSPER D'AQUITAINE (St.), né dans cette province en 403, cultiva avec succès les belles-lettres et la poésie. Après la mort de saint Augustin, dont il partageait les opinions, il fit le voyage de Rome pour instruire le pape des progrès des semi-pélagiens, et sur l'invitation du pontife il entreprit de réfuter la doctrine de ces hérétiques : c'est ce qu'il a fait dans son poëme contre les ingrats. Il alla une seconde fois à Rome vers l'an 440, appelé par le pape saint Léon le Grand, et acheva d'écraser le pélagianisme. On conjecture que saint Prosper vivait encore en 463. Sa fête est célébrée par l'Église le 25 juin. Ses ouvrages ont eu un grand nombre d'éditions : les meilleures sont celles de Paris, 1711, in-fol., et de Rome, 1752 (c'est sur cette dernière qu'a été faite celle de Paris, 1760, ainsi que la traduction française, ibid., 1762, avec des *notes*). Voyez *l'Histoire littéraire de France,* II, 378-406.

PROSPER TIRO, poëte, que l'on a souvent confondu avec le précédent, était né dans les Gaules, et peut-être même dans la province d'Aquitaine, vers la fin du 4ᵉ siècle. On a sous son nom une *chronique* imprimée plusieurs fois à la suite de celle de saint Prosper, dont elle n'est guère qu'un abrégé ; mais elle en diffère par plusieurs passages qui semblent prouver que l'auteur partageait les erreurs du semi-pélagianisme.

PROSPER D'AFRIQUE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, florissait dans le 5ᵉ siècle. On présume qu'il se fixa en Italie. Il est auteur de divers ouvrages attribués à saint Prosper d'Aquitaine, et imprimés dans le recueil de ses œuvres, tels que le *Traité de la vocation des Gentils,* etc.

PROSPER-ALPIN. *Voyez* **ALPINI**.

PROST (Jean-Claude), surnommé *le capitaine Lacuson,* né à Longchaumois, près de St.-Claude, fit la guerre de partisan pour l'Espagne en Franche-Comté, de 1635 à 1659. La terreur qu'il avait inspirée aux habitants de la Bresse jurassienne était si grande, qu'elle a perpétué jusqu'à nos jours une oraison par laquelle Dieu était prié de les préserver de deux fléaux : le capitaine Lacuson et la fièvre. Cet aventurier défendit successivement, contre les armées de Louis XIV, les principaux châteaux du premier plateau du mont Jura, et alla mourir au siége de Milan, dans les rangs espagnols.

PROST (Claude-Charles), conventionnel, doit uniquement à ce titre la place qu'il occupe dans les Biographies contemporaines. Fils d'un huissier au bailliage de Dôle, après avoir achevé son cours de droit à l'université de Besançon, il revint exercer la profession d'avocat dans sa ville natale. Plus tard il acquit la charge de lieutenant particulier de la maîtrise des eaux et forêts ; mais il se vit bientôt forcé de s'en défaire à cause de ses malversations. Sans fortune, il végéta longtemps dans des emplois subalternes, et contracta des dettes qu'il ne put payer. Poursuivi par ses créanciers avec la dernière rigueur, lorsque la révolution arriva, il n'y vit qu'un moyen de sortir d'embarras, et parvint à se faire élire député de l'arrondissement de Dôle à la Convention, où il siégea dès le principe avec les républicains les plus exagérés. Dans les débats qui précédèrent le procès de Louis XVI, Prost prononça deux discours dont l'assemblée ordonna l'impression, et qui ont été recueillis dans *le Pour et le Contre.* Il vota la mort, sans appel et sans sursis. Zélé montagnard, après le 31 mai il fut envoyé commissaire avec Bassal dans les départements de l'Est pour y établir le régime révolutionnaire. Quoique d'un caractère assez doux, il abusa de ses pouvoirs pour exercer des vengeances personnelles, et destitua tous les membres du tribunal de Dôle, sous prétexte qu'ils partageaient les opinions des girondins, mais en effet parce qu'ils avaient lancé jadis contre lui un décret de prise de corps. Sa conduite devint si révol-

tante qu'elle fut dénoncée par le club même de Dôle à la Société des jacobins de Paris; mais Robespierre le jeune prit la défense de Prost absent, et fit ajourner la discussion. Cependant, pour donner une espèce de satisfaction aux Dôlois, on l'envoya dans le département des Bouches-du-Rhône. Après la session, il fut au nombre des conventionnels qui passèrent au conseil des Cinq-Cents. En terminant sa carrière législative, il revint à Dôle plus pauvre qu'il n'en était sorti, et s'adressa vainement à ses anciens collègues pour obtenir un modeste emploi qui lui fournît les moyens de subsister avec sa famille. Enfin il venait d'être nommé par le gouvernement impérial juge au tribunal de Prum, département de la Sarre, lorsqu'il mourut à Dôle le 10 décembre 1804, à l'âge de 62 ans.

PROST (P. A.), médecin, né dans les environs de Lyon vers 1770, mort à Paris en avril 1832, a publié : *la Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture du corps,* 1804, 2 vol. in-8°; *Essai physiologique sur la sensibilité,* 1805, in-8°; *Coup d'œil physiologique sur la folie,* 1806, in-8°; *Deuxième coup d'œil,* etc., 1807, in-8°; *Troisième coup d'œil,* etc., 1807, in-8°. Enfin il est auteur d'un gros volume sur *le choléra morbus,* publié en 1832.

PROST DE ROYER (Antoine-François), lieutenant général de police à Lyon, né dans cette ville, le 5 septembre 1729; administrateur habile, magistrat désintéressé, il était de son temps le seul homme à Lyon qui connût le droit public. Il mérita l'estime de ses concitoyens par ses vertus et par son dévouement au bien public, et mourut dans l'indigence, le 21 septembre 1784. On a de lui : *Lettre à l'archevêque de Lyon, dans laquelle on traite du prêt à intérêt à Lyon, appelé dépôt de l'argent,* 1763, in-8° : Voltaire, à qui Prost avait envoyé son opuscule, l'a fait entrer dans un recueil intitulé : *les Choses utiles et agréables,* 1769-70, 3 vol. in-8°; *Lettre sur l'administration municipale de Lyon,* 1765, in-12; *Dictionnaire de jurisprudence et des arrêts, par Brillon, nouvelle édition, augmentée des matières du droit naturel, du droit des gens,* etc., tomes I-V, 1781-84, in-4°, continué par F. A. Riolz. On a encore de Prost : *Mémoire sur la conservation des enfants,* 1778, in-8°.

PROTADE (St.), évêque de Besançon dans le 7e siècle, se distingua par ses lumières autant que par son zèle évangélique. Le roi Clotaire II avait pour lui une grande vénération, et le consultait souvent. Il mourut en 624, le 10 février, jour où l'Église célèbre sa fête. On a de lui un *rituel* qui continue d'être cité sous son nom, quoique les nombreux changements qu'on y a faits depuis l'aient rendu un ouvrage entièrement neuf.

PROTAGORAS, sophiste grec, né à Abdère vers l'an 488 avant J. C., exerça dans sa jeunesse le métier de portefaix. Démocrite ayant reconnu en lui de l'intelligence et de la sagacité, l'admit au nombre de ses disciples, et ne négligea rien pour cultiver ses dispositions. Protagoras enseigna, dans les environs d'Abdère, la grammaire, qui comprenait alors la rhétorique, la poésie et la musique, puis vint ouvrir une école dans Athènes. De nombreux auditeurs accoururent bientôt à ses leçons. Périclès y vint lui-même, et fut séduit par son éloquence et par la singularité de sa doctrine. Protagoras, mettant un prix à ses leçons, amassa de grandes richesses; selon Platon, il gagna plus lui seul que n'auraient pu faire Phidias et dix autres statuaires aussi habiles. Il avait l'imagination vive et féconde, une mémoire heureuse, une rare éloquence. Platon, dans son *Théétète,* donne le précis de la doctrine de ce sophiste. Devenu riche et indépendant, Protagoras visita les principales villes de la Grèce, passa dans la Sicile, et de là dans la Grande-Grèce, où, sur la demande des habitants de Thurium, il donna des lois à cette petite république. Revenu à Athènes en 420 avant J. C., il fut dénoncé comme impie et condamné à mort, ou selon d'autres au bannissement. Après avoir erré quelques jours dans l'Archipel, sur une frêle barque, il fit naufrage, et périt à l'âge de 70 ans. Il avait composé divers *traités* sur la rhétorique, la physique et la politique; mais ses ouvrages, dont Fabricius rapporte les titres (*Biblioth. gr.,* lib. II, chap. 23), furent brûlés par l'ordre des magistrats dans la place publique, de sorte qu'il n'en reste aucun. Diogène-Laërce a écrit la *Vie* de Protagoras, sur lequel on peut consulter encore avec fruit la *Dissertation sur l'origine et les progrès de la rhétorique,* par Hardion, tome XV des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions.

PROTAIN (Jean-Constantin), architecte-dessinateur, né à Paris en 1769, entra comme élève à l'école de Chalgrin, premier architecte et intendant des bâtiments de Monsieur au Luxembourg. Il était, en 1794, professeur de dessin à l'école des mines; l'année suivante il fit le voyage de Constantinople, d'où il rapporta des vues et des plans. En 1798 il fut attaché comme architecte à l'expédition d'Égypte, et devint membre de l'Institut du Caire. Lors de l'assassinat de Kléber, il fut blessé dangereusement en cherchant à défendre le général. A son retour en France, il fut nommé contrôleur des bâtiments de Versailles, et plus tard décoré de l'ordre de la Légion d'honneur. Aux expositions de 1836 et 1837, il présenta différents *projets* remarquables : celui du *monument* à élever à Kléber sur une des places de Strasbourg; celui d'un bazar destiné à recevoir les produits de l'industrie française; et enfin un plan de *décoration* de la place Louis XV. Protain mourut le 27 décembre 1837.

PROTAIS et **GERVAIS** (Sts), fils de St. Vital et de Ste. Valérie, souffrirent le martyre au Ier siècle. Leurs corps furent trouvés à Milan, en 386, par St. Ambroise, qui les fit transporter dans la basilique qu'il venait de faire construire. C'est pendant cette translation qu'arriva le miracle d'un aveugle connu à Milan sous le nom de Sévère, qui recouvra la vue en touchant le brancard où étaient portées les reliques. Ce prodige contribua, dit-on, à l'extinction de l'hérésie dans Milan. La fête des deux saints est célébrée, par l'Église latine, le 19 juin, jour de leur translation. L'Église grecque la célèbre le 14 octobre.

PROTH ou **PERROT** (Jean), né vers 1420, au village de Brottes, près de Chaumont en Bassigni, fit ses vœux au Val-des-Écoliers, en 1449. Envoyé aussitôt à Paris, dans la maison de Sainte-Catherine, il prit ses degrés en Sorbonne. Après avoir reçu la prêtrise, il quitta Paris, en 1452, pour revenir au Val-des-Écoliers, où, l'année suivante, il fut élu prieur, d'une voix unanime. Ce fut en 1454, que Proth convoqua le chapitre général de l'ordre, et y publia des statuts relatifs à la réforme

de la discipline. En 1456, les définiteurs lui conférèrent extraordinairement la juridiction de la maison de Sainte-Catherine, à Paris, où il se rendit aussitôt. Reçu docteur de Sorbonne, le 11 janvier 1462, il y commença, dès le lendemain, ses leçons de théologie, qui furent très-applaudies, et lui méritèrent la protection de Louis XI, roi de France, et de René, roi de Sicile. Ce dernier prince le nomma, en 1469, son confesseur, son aumônier et son prédicateur. C'est dans le cours de la même année, que le pape Paul II confirma au Val-des-Écoliers les priviléges que cet ordre avait reçus en 1463; il l'exempta de la juridiction des évêques, et institua l'abbé de Saint-Germain, conservateur de ces immunités. Fixé dans les États du roi René, Proth mourut à Marseille, le 17 juillet 1474.

PROTOGÈNES, peintre grec, vivait à Rhodes vers la 112e olympiade (336 ans avant J. C.). La nécessité le réduisit à peindre, pendant longtemps, des ornements de vaisseaux, des décorations intérieures, etc. Apelles, sachant que ses tableaux n'étaient ni recherchés ni payés, en acheta un 50 talents attiques. C'est alors que les compatriotes de Protogènes ouvrirent les yeux sur son mérite. Les écrivains de l'antiquité ont cité comme son chef-d'œuvre un tableau d'*Ilyasus*, chasseur et fondateur de Rhodes. Il employa, suivant Pline, sept ans à le terminer, et Apelles en le voyant resta muet d'admiration. Il avait à représenter. dans cet ouvrage, un chien écumant de fatigue et de chaleur : vingt fois il avait recommencé la tête de cet animal sans pouvoir rendre l'effet qu'il se proposait : enfin le hasard le servit, au moment où, avec une éponge, il allait encore effacer son travail. Ses autres tableaux cités, sont les portraits de *Cydippe*, de *Tlépolème*, de *Philiscus*, auteur tragique, d'un *Athlète*, du roi *Antigone*, d'*Alexandre* et du *dieu Pan*. Sous le règne de Tibère on voyait à Rome des dessins et des esquisses de Protogènes, qu'on regardait comme des modèles de beau idéal. Le tableau d'*Ilyasus*, enlevé de Grèce et placé dans le temple de la Paix, périt dans un incendie. Suidas rapporte que Protogènes avait écrit deux livres, sur la peinture et sur les figures.

PROTOSPATA. *Voyez* LUPUS.

PROUDHON (Jean-Baptiste-Victor), savant jurisconsulte, naquit le 1er février 1758, au village de Chanans (département du Doubs), d'une famille de cultivateurs qui, quoique chargés de sept enfants, firent donner à chacun d'eux une éducation convenable. Le jeune Proudhon reçut l'instruction primaire chez le maître d'école de Nods, et ce ne fut qu'après la mort de son père qu'il put étudier le latin. Après avoir étudié le droit à l'université de Besançon, pendant 6 ans, il fut reçu docteur le 7 août 1789. Il concourut, dans la même année, pour une chaire de droit à l'université de Besançon, et eut pour compétiteur Grappe, qui l'emporta. L'année suivante, il fut élu juge au tribunal de Pontarlier, et en août 1791, député suppléant à l'assemblée législative. Déjà la Constituante l'avait consulté sur la constitution civile du clergé. Il fut d'avis qu'elle ne portait aucune atteinte à la religion et que l'assemblée avait droit de la décréter. Cependant, dans ses fonctions de juge, il se montra constamment favorable aux prêtres insermentés qui furent traduits devant le jury d'accusation, dont il était directeur. Il fut ensuite nommé juge de paix du canton de Nods, son pays natal. Quelle que fût la prudence de sa conduite en 93, il n'en fut pas moins destitué le 2 octobre de cette année (11 vendémiaire an II), par arrêté du conventionnel Bernard de Saintes. Cette destitution le plaçait de plein droit dans la catégorie des suspects, et de là à la prison et à l'échafaud la pente était rapide. Pour sortir de cette position, Proudhon tenta une démarche hardie qui devait en hâter la crise ou la rendre impossible. Décidé à solliciter sa réintégration près du nouveau commissaire de la Convention, il se rendit à Pontarlier le jour même où l'on célébrait l'installation du représentant Prost, et il s'invita chez un ami qui lui donnait à dîner. Placé à côté du conventionnel, il se fit remarquer par ses prévenances et son empressement à lui parler. Celui-ci le comprit. « Citoyen, lui dit-il, tu as une grâce à me demander? — Non pas une grâce, répond Proudhon, mais la réparation d'une injustice. J'étais juge de paix du canton de Nods, et j'ai été destitué sans motifs. Je demande à être rétabli dans ma place. — C'est une chose impossible, réplique sèchement le conventionnel; me crois-tu ici pour réformer les actes de mon prédécesseur? — Tu es ici, reprend Proudhon avec fermeté, pour défendre les patriotes calomniés par les mauvais citoyens. Je m'attache à tes pas, et jusqu'à ce que tu m'aies rendu justice, je t'importunerai de mes plaintes. » Proudhon tint parole et fit tant que le conventionnel ne vit rien de mieux que de se l'adjoindre dans son travail de tournée. De retour à Pontarlier, au bout de huit jours, Proudhon redoubla d'instances auprès de son étrange patron. Il invoqua le témoignage des 11 communes du canton de Nods, qui, disait-il, exprimaient le désir de le voir rappelé aux fonctions de juge de paix. « Eh bien, répondit Prost, je consens à te satisfaire, mais à condition que tu subiras l'épreuve d'un jugement public. Viens avec moi à la société populaire et demande ta réintégration. Si personne ne s'élève contre toi, tu reprends tes fonctions; mais prends-y garde : si une voix t'accuse, je t'envoie au tribunal révolutionnaire. » Malgré cette terrible alternative, Proudhon se rend à la société populaire, monte à la tribune, parle avec chaleur de son dévouement au pays, et redemande une place où il peut ajouter de nouveaux services à ceux qu'il a déjà rendus. Personne ne l'ayant contredit, il descendait triomphant, lorsqu'un ancien procureur prend la parole : « Citoyen, lui dit-il, parmi les preuves de civisme, tu en as omis une. Te souviens-tu, quand tu étais juge de paix à Pontarlier, d'avoir annulé une saisie faite par la douane d'une caisse d'argenterie adressée à des émigrés? » Le fait était vrai, mais Proudhon ne se laissa pas déconcerter; il remonta aussitôt à la tribune, et au lieu de répondre à cette question, il accusa, et convainquit le dénonciateur lui-même de prévarications constantes dans l'exercice de sa charge. Son langage fut si incisif, si caustique, que tout l'auditoire éclata bientôt en huées contre le procureur confondu. Réintégré dans sa place, Proudhon osa faire emprisonner deux membres du comité révolutionnaire qui, spéculant sur la peur, avaient indignement pillé les habitants de leur village. Il ne resta pas longtemps juge de paix, car en l'an III (1795) il fut appelé au directoire du département du

Doubs par le représentant du peuple Saladin. Les élections de l'année suivante le portèrent au tribunal civil de Besançon dont il présida plus tard la seconde section, et enfin, le 22 frimaire an V (12 décembre 1796), un arrêté du département confirma la décision unanime du jury d'instruction qui l'avait nommé professeur de législation à l'école centrale du Doubs. Proudhon se livrait avec ardeur à l'enseignement, lorsque les événements du 18 fructidor (4 septembre 1797), en amenant de nouvelles proscriptions, lui fournirent occasion de faire acte de courage. Une commission militaire venait de s'établir en permanence à Besançon pour juger et fusiller les émigrés, et, assimilant à ceux-ci un grand nombre de prêtres, elle en envoyait chaque jour à la mort. Proudhon compose à la hâte un mémoire pour démontrer l'indignité et l'illégalité de ces sanglantes condamnations, le fait imprimer, le répand dans la ville, le porte lui-même aux commissaires, et le jour même le sang cesse de couler. Il envoya ensuite son mémoire au Directoire et à plusieurs membres du corps législatif. Lorsque, en 1802, les écoles centrales furent supprimées, à la prière des conseils généraux des trois départements du Jura, de la Haute-Saône et du Doubs, Proudhon continua d'enseigner seul toutes les parties de la législation sans recevoir ni des honoraires de l'État, ni une rétribution des élèves; il ne demanda à l'administration qu'une salle, qui lui fut accordée. Tant que dura cet état de choses, c'est-à-dire de 1803 à 1806, il eut soin, pour suppléer à l'absence de registres publics et d'inscriptions, d'ouvrir un registre particulier qu'il faisait coter et parapher annuellement par l'autorité municipale, et sur lequel il inscrivait lui-même les noms des jeunes gens assidus à ses leçons. Ceux-ci, grâce à la prévoyance du professeur, purent, lors du rétablissement de l'université, obtenir la délivrance de leur diplôme. Par un décret impérial, daté de Munich, le 17 janvier 1806, Proudhon fut investi de la première chaire du code civil à l'école de Dijon. Cette nomination eut cela de remarquable que Napoléon biffa de sa propre main, sur la liste qui lui fut présentée, le nom qui précédait celui de Proudhon, pour y substituer le sien. Le 4 avril suivant il fut nommé directeur de la nouvelle école. En 1809, le gouvernement lui conféra le titre de doyen. Indifférent aux événements, Proudhon n'eut jamais d'autre souci que de vivre en paix avec le pouvoir établi. Ce fut grâce à cette ligne de conduite qu'il traversa sans encombre toutes les vicissitudes de la république et de l'empire, et que la première restauration le conserva dans sa chaire. Élu bâtonnier de l'ordre des avocats en 1819, il fut confirmé pendant dix ans consécutifs dans ces fonctions qu'il avait exercées momentanément en 1815. Nommé, le 12 mars 1831, chevalier de la Légion d'honneur, il fut élevé, le 9 juin 1837, au grade d'officier. Atteint d'infirmités douloureuses, Proudhon ne pouvait plus tenir la plume dans les derniers temps de sa vie. C'est à peine s'il pouvait signer son nom. Il mourut le 20 novembre 1838. Il était correspondant de l'Institut dans la classe des sciences morales, et membre des Académies de Besançon et de Dijon. On a de lui : *Cours de législation et de jurisprudence françaises sur l'état des personnes,* 1799, 2 vol. in-8°, réimprimé en 1809 et 1810, 2 vol. in-8°; *Traité des droits d'usufruit, d'usage, d'habitation et de superficie,* 1823-1825, 9 vol. in-8°. Le *Traité des droits d'usage* a été réimprimé en 3 vol. in-8°, avec une *préface* et des *notes* de M. Curasson, l'un des élèves les plus distingués du savant professeur; *Traité de la distinction des lieux considérés par rapport au domaine public,* 1833, 5 vol. in-8°; *Traité de la distinction des biens considérés par rapport au domaine privé,* 1839, 3 vol. in-8°, précédé de l'*Éloge* de l'auteur par M. Curasson, et d'un second *Éloge* prononcé à la conférence des avocats de Dijon, par M. Lagier.

PROUST (Joseph-Louis), chimiste, né en 1761, se fit connaître en 1808 par sa découverte du sucre de raisin. Lorsque Napoléon invita tous les chimistes à rechercher une substance qui pût remplacer la denrée coloniale dont le commerce était alors intercepté par la guerre, Proust inventa un procédé pour la fabrication du sirop de raisin, dont il obtint un sucre concret. Le ministre de l'intérieur, Montalivet, en rendit compte à l'empereur dans un rapport très-avantageux à la suite duquel l'inventeur reçut une somme de 100,000 francs à titre d'encouragement et qu'il dut employer à la perfection de son procédé. Les journaux anglais tournèrent en ridicule cette découverte qui ne trouva même en France que très-peu de partisans. Cependant, en 1816, Proust fut admis à l'Institut (Académie des sciences, section de chimie), où il remplaça Guyton de Morveau. Il mourut le 5 juillet 1826. On a de lui : différentes observations de chimie, imprimées dans le tome Ier des Savants étrangers de l'Institut (1805); *Mémoire sur le sucre de raisin,* Paris, 1808, in-8°; *Sur une analogie remarquable entre les eaux de quelques parties du golfe de Californie et celles des lacs de Sodome et d'Urmia en Perse; Sur l'existence vraisemblable du mercure dans les eaux de l'Océan.*

PROUSTEAU (Guillaume), jurisconsulte, né à Tours en 1626, mort professeur à Orléans en 1715, fut le fondateur de la bibliothèque publique de cette ville, et mérita, par le noble usage qu'il fit de sa fortune, le surnom de *Père des pauvres.* On a de lui : trois *Discours* latins sur la pénitence, Orléans, 1680, in-8°; *Recitationes ad legem XXIII contractûs ff. de regulis juris,* 1684, in-4°; *Éloge funèbre* (en latin) *de l'abbé Desmahis, chanoine d'Orléans,* in-12.

PROVANA (André), amiral piémontais, naquit en 1511, au village de Leiny, dont son père était seigneur, et reçut une éducation toute militaire. Il avait atteint un grade supérieur dans l'armée lorsqu'il suivit en Allemagne, le duc Emmanuel-Philibert, que son père, dépouillé de ses États par les Français, avait envoyé servir dans les armées de Charles-Quint, sous la direction de Provana, de Hugues Michaud et d'autres hommes distingués, qui eurent une si grande part à la gloire de ce jeune prince. André Provana, combattant les protestants à côté de lui, se trouva aux batailles de Nordlingen, de Mulberg, d'Hesdin et de Bapaume. Envoyé ensuite dans le comté de Nice, qui avait seul résisté à l'invasion étrangère, il commanda le fort de Villefranche, où il eut bientôt occasion de déployer son habileté et son courage. En 1557, une escadre franco-turque parut dans les eaux de Nice, mais avant d'investir cette ville le reis voulut

s'assurer du fort de Villefranche. A cet effet, il se mit à tête de six galères et tenta une descente. Mais Provana l'avait prévenu en envoyant trois compagnies d'infanterie s'embusquer à la pointe du port. Déjà le reis s'apprêtait à débarquer son monde malgré le feu des batteries du fort, lorsqu'il en fut empêché par le comte de Tende, qui l'accompagnait et qui avait aperçu les soldats embusqués. Au même instant un boulet atteignit le vaisseau amiral même, et y tua plusieurs hommes. Cet accueil vigoureux décida le reis à s'éloigner. Après la paix de Cateau-Cambresis, Provana alla en Provence au-devant du duc qui venait d'épouser Marguerite de France, sœur de Henri II, et rentrait triomphant dans ses États. Il fut alors nommé capitaine général des galères ducales. En 1565, deux seigneurs piémontais ayant été surpris dans une promenade en mer par des corsaires turcs, le duc de Savoie fut obligé de les racheter; mais pour venger cette injure il ordonna à Provana d'aller user de représailles dans l'Archipel. L'amiral s'en acquitta avec beaucoup de zèle. La part que ses galères avaient eue à la victoire de Lépante décida Emmanuel-Philibert à donner plus de développement à sa marine en la confiant à un ordre religieux et militaire, celui de Saint-Maurice et de Saint-Lazare dont Provana fut dès l'institution (novembre 1572) créé amiral. Il continua à servir avec gloire, et mourut le 29 mai 1592.

PROVANCHÈRES (Siméon de), médecin, né à Langres, vers 1540, obtint le titre de médecin du roi, fut député aux états généraux de 1614, et mourut à Paris en 1617; mais ses restes furent rapportés à Sens, sa patrie adoptive. On a de lui : des *Traductions de la chirurgie de Jacques Houllier*, Paris, 1576, in-16; et de la *Chirurgie de Fernel*, Toulouse, 1567, in-8°; *le Prodigieux enfant pétrifié de la ville de Sens, traduit du latin* (de Jean Ailleboust), *et accru de l'opinion du traducteur sur ledit problème*, 1582, in-8°; *Aphorismorum Hippocratis enarratio poetica*, 1603, in-8°; *Histoire de l'inappétence d'un enfant de Vauprofonde près Sens*, 1616, in-8°. Cet ouvrage est recherché des curieux, mais il prouve que Provanchères était mauvais observateur, quoiqu'il eût la réputation d'un bon praticien. On lui doit encore une traduction latine des *quatrains* de Pibrac, in-8°.

PROVANCHÈRES (Barthélemi de), né à Langres, dans la seconde moitié du 16e siècle, d'une famille considérée, était frère puîné du précédent. Barthélemi embrassa l'état ecclésiastique, et, par le crédit de son aîné, obtint une place de chanoine et celle de trésorier du chapitre à la cathédrale de Sens. Barthélemi de Provanchères survécut à son frère Siméon, qui mourut en 1617, mais on ignore pendant quel nombre d'années. On a de lui : *Oraison funesbre sur le trespas de Henry le Grand, IIII du nom très-chrestien, roy de France et de Navarre, prononcée en l'église de Sens, le 16 juin* 1610; *Discours funèbre sur le trespas de haulte et puissante dame, madame Catherine de Lorraine, duchesse de Nevers*, etc.

PROVERA (le marquis de), général autrichien, né à Pavie vers 1740, de l'une des plus anciennes familles de la Lombardie, entra au service fort jeune et fit les campagnes contre les Turcs sous le maréchal Laudon. Il était chevalier de Marie-Thérèse et feld-maréchal-lieutenant, lorsque la guerre de la révolution française commença. Employé d'abord à l'armée des Pays-Bas, il s'y fit peu remarquer et passa en 1796 à celle d'Italie, où il commanda une division sous Beaulieu, puis sous Alvinzi. A la bataille de Millesimo, se voyant coupé et pressé de fort près par Augereau, il se réfugia dans le vieux château de Cosseria, où il se défendit pendant trois jours avec beaucoup de vigueur, et fut enfin obligé de capituler. Plus heureux le 12 novembre suivant, il obtint un avantage important sur l'aile droite des Français près de Soave. Deux mois plus tard, ayant été chargé de conduire au secours de Mantoue un magnifique corps d'armée où se trouvaient les volontaires de Vienne, dont l'impératrice avait brodé de ses mains le drapeau, il fut entouré par plusieurs corps français et encore une fois obligé de capituler. Wurmser, qui était alors enfermé dans Mantoue, tenta en vain une sortie pour venir à son secours. Entouré et attaqué simultanément par les généraux Victor, Dugua, Lannes et Augereau, Provera se rendit prisonnier avec 6,000 hommes et 20 pièces de canon. Ce revers fit une grande sensation à Vienne, et lorsqu'il se présenta à la cour, quelques jours après, l'Empereur refusa de le recevoir, et il fut mis à la retraite avec une très-faible pension. Cette disgrâce toutefois dura peu, car dès le mois de septembre de la même année, l'Empereur l'envoya à Rome sur la demande du pape, qui voulut qu'un général autrichien commandât ses troupes. Joseph Bonaparte, qui se trouvait alors dans cette ville comme ambassadeur de la république française, ayant protesté contre cette nomination, Provera fut obligé de retourner en Autriche. Il se rendit ensuite à Naples sans fonctions ostensibles, puis à Pavie où il passa les dernières années de sa vie et où il mourut vers 1804.

PROVINS (le P. PACIFIQUE de). *Voyez* **PACIFIQUE.**

PROYART (Lievain-Bonaventure), historien, né en Artois vers 1743, embrassa l'état ecclésiastique, et se distingua de bonne heure dans l'enseignement. Il était principal du collége du Puy, lorsque la révolution éclata : forcé de s'expatrier, il se rendit d'abord à Bruxelles, ensuite en Franconie, où il devint conseiller ecclésiastique du prince Hohenlohe-Bartenstein, et fut chargé spécialement de la distribution des secours aux prisonniers français, mission dont il s'acquitta avec le plus grand zèle. De retour en France, après le concordat de 1801, la publication d'un ouvrage intitulé : *Louis XVI et ses vertus*, qui parut en 1808, le fit renfermer à Bicêtre. Bientôt le chagrin et le dénûment des choses les plus nécessaires, pendant un hiver rigoureux, lui occasionnèrent une hydropisie de poitrine dont il mourut le 22 mars 1808, à Arras, où ses amis avaient obtenu sa translation. On a de lui : *l'Écolier vertueux*, 3e édition, 1778, in-12, ouvrage adopté dans presque toutes les écoles chrétiennes; *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique* (de 1766 à 1775), 1776, in-12, rédigée sur les mémoires des missionnaires; *Éloge du Dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1779, in-8°, qui a concouru pour le prix de l'Académie; *Vie du Dauphin, père de Louis XVI*, 1780, in-12; *Vie du Dauphin, père de Louis XV*, 1785, 2 vol. in-8°; *Histoire de Stanislas Ier, roi de Pologne*, Lyon, 1784, 2 vol. in-12; *De l'Éducation publique et des moyens d'en réaliser la réforme* (pro-

jetée dans la dernière assemblée générale du clergé), 1785, in-12; *la Vie de L. F. G. Dorléans de la Motte, évêque d'Amiens*, 1788, in-12; *le Modèle des jeunes gens dans la Vie de Claude le Pèletier de Sousy*, 1789, in-12; *Histoire de Mme Louise, fille de Louis XV; Histoire de Marie Leczinska, reine de France; Histoire de Maximilien Robespierre; Louis XVI détrôné avant d'être roi; Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*, Paris, 1808, 5 vol. in-8°. L'édition complète des *OEuvres* de l'abbé Proyart a été publiée, en 1819, par Méquignon, fils aîné, en 17 vol. in-8° ou in-12.

PRUDENCE (AURÉLIUS PRUDENTIUS CLÉMENS), poëte, né en Espagne, dans la province tarragonaise, en 348, exerça d'abord la profession d'avocat, puis fut nommé juge, ou, selon Tillemont, gouverneur de quelques villes, prit ensuite le parti des armes, et vint à la cour d'Honorius qui le revêtit d'une charge honorable. Il paraît qu'il tomba en disgrâce, et qu'il perdit toute sa fortune, puisqu'on le retrouve, vers l'an 410, retiré en Espagne dans une solitude où il passa le reste de sa vie dans la pratique des actes de piété et la culture des lettres; mais on ignore l'époque de sa mort. Il nous apprend lui-même qu'il avait 57 ans lorsqu'il prit la résolution de ne plus exercer que sur des sujets chrétiens son talent pour la poésie. On a de lui des *cantiques*, des *hymnes*, et quelques écrits où il réfute des hérésies de son temps. Il existe un très-grand nombre d'éditions des *poésies* de Prudence, dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca latina* et dans la *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*. Ces mêmes œuvres font partie des *Poetæ christiani*, Venise, Alde, 1501-1502. Parmi les éditions postérieures au 16e siècle, les plus recherchées sont celles de Hanau, 1613, in-8°, avec des notes de différents auteurs; d'Amsterdam (Dan. Elzevier), 1667, in-12, avec les notes de Nic. Heinsius; de Paris (*ad usum Delphini*), 1687, in-4°, avec les notes d'Ét. Chamillart; de Cologne, 1701, petit in-8°, faisant partie de la collection *Variorum*; enfin de Parme (Bodoni), 1789, 2 vol. grand in-8°. On trouve la *Vie* de Prudence dans les *Mémoires* de Tillemont, t. X.

PRUDENT (JOSEPH-HIPPOLYTE-AUGUSTIN VAUCHOT, plus connu sous le nom de père), capucin, né à Faucogney en 1743, mort en 1792, est auteur de *mémoires* et *dissertations* couronnés par l'Académie de Besançon; il obtint, en 1776, le prix d'éloquence par l'*Éloge de Nic. Perrenot, chancelier de l'empereur Charles-Quint*; celui d'histoire, en 1777, par une *Notice sur les monuments romains*, etc., imprimée dans le 1er volume des *Documents historiques relatifs à la Franche-Comté*, et celui d'agriculture par une *Dissertation* sur les causes et les caractères d'une maladie qui affligeait plusieurs vignobles de la province. Cette dissertation, imprimée par ordre du gouvernement en 1778, in-8°, fut vivement critiquée par l'abbé Baverel; mais elle est citée avec éloge dans le *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, édition de 1804. On a encore du P. Prudent une *Vie de sainte Claire*, Paris, 1782, in-8°; il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

PRUDHOMME (LOUIS), journaliste, né à Lyon en 1752, fut d'abord garçon de magasin chez un libraire de cette ville, puis relieur au Mans. Quelques années avant la révolution il vint habiter Paris, et, dès le commencement des troubles, il se fit remarquer par un grand nombre d'écrits de circonstances, et fut même plusieurs fois arrêté par suite de ses publications. Lui-même a dit que, dans l'intervalle qui s'écoula entre les premiers troubles du parlement en 1787 et le 14 juillet 1789, il mit au jour plus de 1,500 pamphlets, tous destinés à préparer les événements. Ses *Litanies du tiers état* et son *Avis aux gens de livrée sur leurs droits politiques*, furent distribués à plus de 100,000 exemplaires dans les rues et dans les carrefours. Dès le lendemain de la prise de la Bastille parut le 1er numéro de son journal, intitulé : *Les révolutions de Paris*, avec cette épigraphe : *Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux... Levons-nous*. Mais parmi les pamphlets qui parurent alors, quelques-uns lui ont été attribués à tort, tels que les *Crimes des reines de France*, 1791, in-8°, dont Bérenger est l'auteur; les *Crimes des papes*, 1792, in-8°, de la Vicomterie; les *Crimes des empereurs d'Allemagne*, 1793, in-8°, de Bérenger, etc. Prudhomme changea d'opinion, et en 1793 il fut emprisonné comme royaliste; mais sa détention dura peu. Son journal ayant cessé de paraître, il quitta Paris, y reparut en 1797, et publia l'*Histoire générale des crimes commis pendant la révolution* (6 vol. in-8°), dans laquelle il s'attache à démontrer qu'il n'approuva jamais les massacres ni les proscriptions. Prudhomme exerça depuis la profession de libraire. Parmi les grandes entreprises qu'il a exécutées on distingue son édition de *Lavater*, 1809, 10 vol. in-4° et in-8°; les *Cérémonies religieuses*, par B. Picard, 1810, 13 vol. in-fol. C'était un compilateur infatigable, mais sans discernement et sans goût. Prudhomme mourut à Paris en 1830. Ses principaux ouvrages sont : *Géographie de la république française en 120 départements*, 1793, in-8°; *Histoire générale et impartiale des erreurs, des fautes et des crimes commis pendant la révolution*, 1798, 6 vol. in-8°; *Dictionnaire universel de la France*, 1805, 5 vol. in-4°; *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris*, 1814, 6 vol. petit in-12; *Voyage descriptif et philosophique de l'ancien et du nouveau Paris*, 1814, 2 vol. in-18; *l'Europe tourmentée par la révolution en France, ébranlée par 18 années de promenades meurtrières de Napoléon Bonaparte, avec un tableau du nombre d'hommes qui ont péri pendant la révolution, et des milliards partagés par un petit nombre d'individus qui ont prêté tous les serments depuis* 1789, 1816, 2 vol. in-12.

PRUDHON (PIERRE-PAUL), peintre, membre de l'Institut, né le 6 avril 1760 à Cluny (Bourgogne), fils d'un maître maçon dont il était le 13e enfant, perdit son père étant encore en bas âge, et fut élevé gratuitement à la célèbre abbaye de sa ville natale. Les surprenantes dispositions qu'il montra de bonne heure pour les arts fixèrent l'attention des moines, qui sollicitèrent pour lui la protection de l'évêque de Mâcon, Moreau. Ce prélat l'envoya à l'école de dessin que Devosges venait de fonder à Dijon, et ses progrès justifièrent les espérances qu'il avait fait concevoir; mais l'ardeur et la vivacité d'imagination dont il était doué le jetèrent dans des écarts qui eurent sur le reste de sa vie une influence bien funeste. Il avait à peine 18 ans lorsqu'il se maria pour réparer les torts de l'amour, et cette union mal assortie devint pour lui la source d'amers chagrins; il

en avait 25, lorsque, ayant remporté le prix de peinture fondé par les États de Bourgogne, il se rendit à Rome, d'où il ne revint en France qu'en 1789. Après avoir lutté tant qu'il put contre les désordres de sa femme, un divorce le sépara enfin de celle dont la dissipation et l'inconduite pensaient le condamner à végéter toujours misérable, et presque hors d'état d'élever sa nombreuse famille. Cependant l'expérience n'avait pu lui apprendre à maîtriser les mouvements d'un cœur trop accessible aux séductions de l'amour. Une demoiselle Mayer, son élève, le fit presque aussitôt renoncer aux projets qu'il formait de vivre dans la solitude. Il contracta avec elle une liaison très-étroite; mais ces fallacieux plaisirs ne pouvaient manquer d'être empoisonnés par des regrets. Sa maîtresse mit elle-même fin à ses jours, et le chagrin qu'il en ressentit lui porta le coup de la mort; il expira le 16 février 1823, après avoir pourvu à ce que sa dépouille fût placée au Père-Lachaise à côté de celle de sa maîtresse. M. Voyart a publié une *Notice historique sur Prudhon*, 1824, in-8°, avec portrait; nous y renvoyons pour plus de détails, réduits à nous borner à citer ses principales compositions: *l'Amour réduit à la raison*, et son pendant; *l'Innocence séduite par l'Amour* (gravé par Copia); le plafond du musée de Paris représentant *Diane implorant Jupiter; le Crime poursuivi par la Justice et la Vengeance céleste*, morceau capital exposé au salon de 1808, ainsi que *l'Enlèvement de Psyché par les Zéphyrs* (le premier gravé par M. Roger, et le 2e par Muller); enfin *Zéphire se balançant sur la surface des eaux* (lithographié par Grevedon). Sa dernière composition fut *le Christ mourant sur la croix* que l'on voit au musée de Paris. On reproche avec fondement à cet artiste de l'incorrection dans le dessin, trop peu de variété dans ses airs de tête; mais ces défauts sont à quelques égards rachetés par le charme de sa composition et la beauté de son coloris.

PRUNEAU DE POMMEGORGE, voyageur français, s'embarqua en 1752, et visita la côte d'Afrique, la Guinée, la Nigritie et les différents établissements de l'ancienne compagnie des Indes. Nommé membre du conseil souverain du Sénégal, il fut ensuite commandant du fort Saint-Louis de Gregoy au royaume de Juda. De retour en France après une absence de 22 ans, il obtint la place de gouverneur de la ville de Saint-Dié-sur-Loire, et mourut vers 1802 dans un âge très-avancé. Il a publié la relation de ses voyages sous le titre de *Description de la Nigritie*, Amsterdam et Paris, 1789, in-8°, avec cartes; traduit en allemand, Leipzig, 1790, in-8°. Pruneau de Pommegorge convenait volontiers que Sedaine, de l'Académie française, l'avait aidé dans la rédaction de cet ouvrage, et c'est sans doute par reconnaissance qu'il le lui dédia. On trouve à la fin un petit Dictionnaire des mots et des phrases les plus usités chez les Iolofs, dont la langue, dit l'auteur, est une des plus jolies de la Nigritie. Il donne des notions intéressantes sur ces peuples et sur la nation des Foulahs, en fait connaître les mœurs, les costumes, le gouvernement, l'agriculture, le commerce, surtout celui des esclaves. Il rapporte qu'il a vu vendre un cheval arabe à un roi nègre, moyennant cent captifs, cent bœufs et vingt chameaux. Il parle des albinos ou nègres blancs; il décrit le royaume de Benin, le pays de Dahomé, et entre dans des détails fort curieux sur les îles du Prince, de San-Thomé et d'Annobon. Cependant, quoique Pruneau de Pommegorge traite assez sévèrement les voyageurs qui ont exploré avant lui la Nigritie, sa propre relation n'est pas aussi étendue qu'elle aurait pu l'être.

PRUSIAS Ier, roi de Bithynie, dit *le Boiteux* (χωλός), a été souvent confondu avec un autre Prusias dont l'article suit. Pour déterminer l'époque où commence son règne, on doit distinguer plusieurs Prusias. Strabon en indique un, contemporain de Cyrus et de Crœsus, au 6e siècle avant l'ère vulgaire; et Sévin, dans son premier *mémoire* sur les rois de Bithynie, ne convient pas que ce passage de Strabon soit aussi altéré que l'a prétendu Paulmier de Grantemesnil. Toutefois ce n'est point à ce prince que Sévin, dans son troisième mémoire, applique le nom de *Prusias Ier*, mais au fils de Ziélas. Les Gaulois avaient mis à mort ce roi Ziélas, vers le milieu ou la fin de la 55e olympiade, c'est-à-dire, vers l'an 238 avant J. C. Prusias Ier régna sur les Bithyniens depuis ce temps jusqu'à l'an 190, selon Vaillant, jusqu'en 188, selon Sévin. C'était donc ce premier Prusias qui, en 220, et durant les années suivantes, s'alliait avec les Rhodiens contre les Byzantins, et taillait en pièces les Gaulois qui infestaient la côte de l'Hellespont. C'est lui encore que Tite-Live nous montre menaçant, en 207, les frontières du royaume de Pergame, et forçant ainsi Attale Ier de renoncer à la conquête de l'Étolie. Le même Prusias est compris, en 204, au nombre des rois alliés du peuple romain; il est invité, en 196, à se conformer aux dispositions du traité conclu avec le roi de Macédoine, Philippe, dont il avait épousé la sœur Apamée. Quelque temps après, Antiochus, roi de Syrie, lui envoya des ambassadeurs pour lui représenter que les Romains songeaient à détruire toutes les monarchies, et à fondre dans leur empire tous les empires de la terre. Annibal exilé, forcé de sortir des États d'Antiochus, se retira d'abord dans l'île de Crète, puis en Arménie, enfin en Bithynie, à la cour de ce même Prusias, qui mourut peu de temps après.

PRUSIAS II, roi de Bithynie, fils du précédent, surnommé *Canegos* (le chasseur), fameux par son dévouement servile au sénat romain, monta sur le trône vers l'an 190 avant J. C., fit d'abord la guerre à Eumenès, roi de Pergame, et, secondé par Annibal, remporta plusieurs victoires sur mer et sur terre. Les Romains, alarmés de ses succès, enjoignirent à Prusias de leur livrer le célèbre général carthaginois, et ce prince allait exécuter cet ordre, quand Annibal le prévint en s'empoisonnant. La lâcheté du roi de Bithynie l'a couvert d'un opprobre éternel. A l'époque du détrônement de Persée et de la destruction du royaume de Macédoine, Prusias, beau-frère du roi déchu, vint à Rome se prosterner devant le sénat. Revêtu d'un costume abject, la tête rasée, il baisa le seuil de la porte, se déclarant l'affranchi de la république, saluant les sénateurs comme ses dieux sauveurs, demandant qu'on lui permît de sacrifier au Capitole, en l'honneur des succès de Rome, et qu'on voulût bien renouveler l'alliance contractée avec lui. Il finit en recommandant son fils Nicomède à la bienveillance du sénat, et ses demandes furent accueillies après une nouvelle guerre contre Attale, successeur d'Eu-

menés sur le trône de Pergame, et dans laquelle ce prince eut recours aux Romains, qui lui firent restituer ses États, envahis par les Bithyniens. Prusias, chassé de son palais et réfugié dans un temple, y périt sous les coups de son fils Nicomède, s'il faut en croire les historiens Diodore de Sicile, Justin, Appien et Zonare.

PRYCE (Guillaume), médecin, né à Cornouailles, mort vers 1799, a complété les travaux de son compatriote Borlase par la composition de deux ouvrages importants. L'un est la minéralogie de sa province, *Mineralogia cornubiensis*, Londres, 1778, in-fol.; et l'autre, une *Grammaire* et un *Vocabulaire* de la langue de ce pays, 1790, in-4°.

PRYNNE (Guillaume), jurisconsulte anglais et l'un des plus infatigables écrivains qu'on puisse citer, né à Swanswick, près de Bath, en 1600, embrassa avec ardeur le parti des puritains, et s'éleva avec tant de violence contre le papisme et l'arminianisme, qu'il fut cité en 1633 devant la *chambre étoilée*, condamné à payer une amende de 5,000 livres, à être attaché au pilori en deux endroits différents, en perdant une oreille à chaque station, et à une prison perpétuelle. Il subit cette odieuse sentence avec courage; mais sa haine contre ses persécuteurs s'exhala par de nouveaux pamphlets, et l'on prétend qu'un second arrêt le condamna à être marqué sur chaque joue des lettres S. L., comme libelliste schismatique. Après plusieurs années passées dans les fers, Prynne recouvra sa liberté en 1640, fut élu membre du parlement, et déploya tout son zèle pour l'établissement du presbytérianisme; mais son intérêt s'étant tourné vers le parti vaincu, il prononça un discours en faveur du roi, dont il voulait faire agréer les propositions, et alla expirer dans un cachot sa généreuse opposition. Incapable de fléchir, même au sein de la captivité, il eut la hardiesse de braver Cromwell, et de publier contre lui divers écrits qui firent resserrer ses chaînes. Enfin la restauration le rendit à la liberté. Il fut nommé gardien des archives de la Tour de Londres, et mourut à Lincoln's-Inn en 1669. On a de cet écrivain 40 vol. in-fol. et in-8°; mais ce grand nombre d'ouvrages, où le défaut de jugement se fait souvent remarquer, n'aurait point sauvé son nom de l'oubli, s'il ne l'eût signalé par son dévouement, ses souffrances et son courage. Ses écrits les moins inconnus sont : *Exact chronological vindication*, etc., Londres, 1666-1668, in-fol., rare; *Observation sur la 4e partie des Institutes des lois anglaises*, par Coke, in-fol.; *Writs, ou Édits parlementaires*, 4 vol. in-4°, et une édition améliorée de l'*Abrégé des archives de la Tour*, de sir Robert Cotton, in-folio.

PRZIPCOVIUS (Samuel), écrivain socinien, né vers 1592 en Pologne, étudia à Altdorf jusqu'au moment où son adhésion au socinianisme l'obligea de se réfugier à Leyde. Dès l'âge de 18 ans il fit paraître un traité de la paix et de la concorde avec l'Église, et peu de temps après une réfutation du livre d'Heinsius intitulé : *Cras credo, hodie nihil*. A son retour en Pologne il occupa plusieurs emplois honorables, et usa de son influence pour propager le socinianisme et établir des églises dans le royaume. Il écrivit à cette époque une *Histoire des églises sociniennes* qui se perdit, lorsque, en 1658, ses disciples furent bannis de la Pologne. Przipcovius partagea leur sort, et fut obligé de fuir sa patrie. Il obtint un asile dans les États de l'électeur de Brandebourg, qui le nomma son conseiller privé. En 1663, un synode des unitaires le chargea de correspondre avec leurs frères établis dans les autres pays, afin de propager leurs principes. Przipcovius, qui ne suivait pas en tout les sentiments de Socin, eut à repousser de vigoureuses attaques de la part des partisans de ce sectaire. Il mourut le 19 juillet 1690. Ses ouvrages ont été publiés en 1692, en un vol. in-fol., qui peut être considéré comme le septième de la collection intitulée : *Bibliotheca Fratrum polonorum*. Ce volume est précédé d'une *Vie* de Przipcovius.

PRZYBYLSKI (Hyacinthe), traducteur et poète polonais, naquit à Cracovie en 1756, et fut successivement professeur et bibliothécaire à l'université de cette ville. Il mourut en 1819, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages qui ont tous été imprimés à Cracovie. Nous citerons entre autres les traductions de *la Mort d'Abel*, de Gessner, 1787; des *Lusiades*, de Camoëns, 1790; des *OEuvres d'Hésiode*, 1790; de l'*Iliade; du Paradis perdu*, de Milton; du *Paradis retrouvé*, du même, etc.

PSALMANAZAR (George) est le nom supposé d'un écrivain qui avilit la première partie de sa vie par la bassesse de ses actions, et qui ennoblit l'autre par d'utiles travaux. Dans les mémoires qu'il a laissés il déclare que par respect pour ses parents, il a voulu dérober à la postérité son véritable nom et le lieu de sa naissance. L'un et l'autre n'ont point été découverts, et ne le seront probablement jamais. Né en 1679 dans le midi de la France, il reçut une éducation distinguée; mais, loin d'en faire usage, il rampa successivement dans les conditions les plus abjectes, prit le masque du mensonge et de l'hypocrisie pour jouer tour à tour, dans diverses contrées de l'Europe, le rôle d'un jeune catholique persécuté par un père protestant, celui d'un Islandais poursuivi par ses compatriotes, et enfin celui d'un Japonais converti au christianisme. Pour accréditer cette dernière fable, il imagina un alphabet, une grammaire, une nouvelle religion, s'habitua à écrire dans les caractères qu'il avait inventés, publia à Londres une *Relation de l'île de Formose*, où il prétendait être né, et cette relation, regardée comme authentique, réussit à tel point qu'elle eut un grand nombre d'éditions, et fut traduite dans plusieurs langues. L'auteur, devenu l'objet d'un intérêt presque général, fut comblé de bienfaits, et vécut longtemps encore du fruit de ses impostures. Mais, arrivé à l'âge de 32 ans, la lecture de quelques livres religieux lui ouvrit enfin les yeux sur sa coupable conduite. Atteint par la honte et le remords, il s'attacha de bonne foi à la religion, et une nouvelle carrière s'ouvrit devant lui. Ce fut alors qu'il devint l'un des principaux collaborateurs de l'*Histoire universelle*, publiée en Angleterre, à laquelle il a fourni la plus grande partie de l'histoire ancienne. Il consacra le reste de ses jours à ce grand ouvrage, et mourut à Londres en 1763. Ses *Mémoires*, qu'il avait écrits à l'âge de 73 ans, pour être publiés après sa mort, ont paru à Londres sous le titre de *Mémoires de***, communément connu*

sous le nom de George Psalmanasar (en anglais), 1764, in-8°. Ce livre a été publié par mistress Sarah Rewalling, à qui l'auteur légua tout ce qu'il possédait, et qu'il appelle dans son testament son amie.

PSAMMÉNITE, roi d'Égypte, fils d'Amasis, succéda à ce prince l'an 525 avant J. C., et eut d'abord à soutenir la guerre que Cambyse avait déclarée à son père. Défait dans une bataille sanglante, livrée sur la branche du Nil dite *Pélusiaque*, il se réfugia dans Memphis, y fut assiégé et fait prisonnier; mais le monarque vainqueur, touché de sa résignation, le traita avec honneur, et l'envoya ensuite à Suze avec 6,000 Égyptiens captifs. Accusé plus tard d'avoir tenté de faire soulever les Égyptiens, on lui fit boire du sang de taureau, et il en mourut. Il n'avait régné que 6 mois.

PSAMMIS, roi d'Égypte, appelé aussi par Jules Africain et par Eusèbe *Psammutis*, fils de Necos ou Nechao II, monta sur le trône l'an 599 avant J. C., et mourut dans une expédition contre les Éthiopiens en l'an 594.

PSAMMITIQUE, roi d'Égypte, monta sur le trône l'an 667 avant J. C., et fut obligé d'abord de partager le pouvoir avec 11 autres rois. C'est cette espèce de gouvernement que les Grecs ont désignée par le nom de *dodécarchie*, et qui dura pendant 15 ans. Psammitique régnait sur les contrées marécageuses et maritimes qui terminent l'Égypte du côté du Nord. Le commerce actif que ses sujets faisaient avec les Grecs et les Phéniciens l'ayant mis en relation avec beaucoup de princes et de peuples étrangers, il fit venir des troupes mercenaires de l'Arabie, engagea beaucoup de Grecs de l'Asie Mineure à son service, et se trouva en état de résister à ses collègues, qui avaient pris les armes contre lui. Il les vainquit. Plusieurs périrent dans la bataille; les autres se retirèrent dans la Libye, renoncèrent à leurs États, et Psammitique devint ainsi le seul souverain de l'Égypte Il céda aux Grecs, ses auxiliaires, des terres et des habitations sur les rives du Nil, auprès de Bubaste, sur la branche pélusiaque, montra en toute occasion une extrême partialité envers les étrangers qui l'avaient si bien servi, s'occupa d'embellir Memphis, fit longtemps la guerre en Syrie, empêcha les Scythes de porter leurs armes en Égypte, et mourut, après un règne de 54 ans, vers l'an 614 avant J. C.

PSAMMITIQUE II, descendant du précédent, régnait en Égypte l'an 400 avant J. C., mais seulement comme vassal du roi de Perse. Vers cette époque, Tamus, satrape de l'Ionie, se réfugia en Égypte avec sa flotte et ses trésors, redoutant la vengeance d'Artaxerce, parce qu'il avait pris part à la révolte de Cyrus le Jeune, frère de ce monarque. Les richesses de Tamus tentèrent la cupidité de Psammitique, qui fit périr le satrape avec toute sa famille, pour s'emparer de tout ce qu'il possédait. C'est là tout ce qu'on sait de ce roi d'Égypte.

PSAMMITIQUE, fils de Gordius ou Gorgias, frère de Périandre, tyran de Corinthe. On croit que Psammitique Ier, qui, selon Diodore de Sicile, avait fait élever ses enfants à la manière des Grecs, avait bien pu donner une de ses filles au frère de Périandre, et que c'est à cette circonstance, assez vraisemblable, que le fils de Gordius ou Gorgias aurait dû le nom de Psammitique, celui de son aïeul maternel, comme on le pratiquait assez souvent chez les Grecs.

PSAMMUS, 464e roi d'Égypte, et le 3e de la 4e dynastie des Tanites, la 23e des races royales de l'Égypte, successeur et peut-être fils d'Osorchon, occupa le trône pendant 10 années comptées, ou 9 années révolues, depuis le 16 mars 819, jusqu'au 14 du même mois 810 ans avant J. C. Il eut pour successeur un personnage nommé *Zet,* que nous avons de fortes raisons de croire avoir été sa fille.

PSAMMUTHIS, roi d'Égypte, est le 3e de la 1re dynastie mendésienne, révoltée contre les Persans : tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il succéda en l'an 380 avant J. C., à Achoris, dont il était sans doute fils, et qu'il n'occupa le trône qu'un an seulement : Néphéritès II fut son successeur.

PSAUME (Nicolas), en latin *Psalmeus,* savant prélat, né en 1518, à Chaumont-sur-Aire, dans le Barrois, se signala par son éloquence au concile de Trente, dans les années 1550 et 1562, fut nommé évêque de Verdun par le cardinal de Lorraine, déploya un grand zèle pour préserver son diocèse de l'hérésie, et mourut en 1575. Outre divers écrits religieux dont on trouve la liste dans la *Vie* de l'auteur, par Roussel, insérée dans l'*Histoire de Verdun,* on lui doit un journal des opérations du concile de Trente, publié par Hugo, abbé d'Estival, dans son recueil intitulé : *Sacra antiquitatis monumenta.*

PSAUME (Étienne), membre correspondant de la Société des Antiquaires de France, *plus connu,* dit Nodier, *par les circonstances tragiques de sa mort que par l'infatigable patience de ses recherches,* naquit à Commercy le 21 février 1769. Quoique fils d'un simple tanneur, il prétendait être arrière-neveu du célèbre Nicolas Psaume, évêque de Verdun, dont l'article précède. Destiné à l'état ecclésiastique, il était clerc minoré lorsque la révolution éclata. Il en embrassa les principes avec toute l'ardeur de la jeunesse, entraîné surtout par l'espérance de quitter une profession dont les devoirs rigoureux n'auraient pu se concilier avec l'impétuosité de ses penchants. Appelé aux fonctions d'administrateur et de procureur-syndic du district de Commercy, il se fit un grand nombre d'ennemis par la roideur de son caractère. Aussi, quoiqu'on rendît justice à sa probité, les suffrages de ses concitoyens s'éloignèrent de lui et ils ne le réélurent à aucune fonction publique. Après la journée du 31 mai, ses affections pour le parti de la Gironde lui suscitèrent quelques persécutions, mais il fut protégé par le souvenir récent de ses sentiments républicains exagérés. Perdant toute espérance de reconquérir la faveur populaire, et moins disposé encore à des actes de soumission envers les puissances du jour, il se fit successivement libraire, avocat et journaliste. Mais n'ayant réussi dans aucune de ces professions, il prit le parti le plus sage, celui de se retirer dans sa ville natale, où il vécut au milieu d'une bibliothèque composée surtout d'ouvrages rares et curieux, qu'il avait recueillis lors de la vente des livres des maisons religieuses de la province et sur les quais de la capitale. Après la Restauration, il fit de fréquents voyages à Paris, et crut que sa haine pour le despotisme lui tiendrait lieu de titres près du gouvernement. Il sollicita donc la place de juge de paix de son canton, mais il se vit

préférer un militaire du train des équipages. Au surplus, les discussions politiques tenaient beaucoup trop de place dans la distribution de son temps; et comme il les soutenait dans les lieux publics et même sous le balcon des Tuileries, avec un air courroucé et d'une voix stridente, on le fuyait généralement. Il ne trouvait pas même le repos au sein de sa famille. De deux unions qu'il avait contractées, la première avait été brisée par la mort prématurée de son épouse; il ne recueillit que des tribulations dans un second mariage, et finit par être victime de la haine et de la cupidité de Cabouat et Simon, ses gendres, qui l'assassinèrent à coups de bâton dans la forêt, près de Commercy, le 27 octobre 1828. Après une longue procédure, ces deux scélérats furent condamnés à mort par la cour d'assises de la Meuse, le 11 juillet 1829, et exécutés à Saint-Mihiel le 14 septembre suivant. Psaume n'a rien publié qui mérite d'être cité.

PSELLUS (Michel), le plus célèbre et le plus fécond des écrivains grecs du 11e siècle, était né à Constantinople d'une famille patricienne. Il étudia la philosophie, la théologie, les mathématiques, la médecine, et contribua beaucoup par son exemple à ranimer le goût des lettres et des sciences parmi ses compatriotes. L'empereur Michel Stratiotique le fit sénateur et le députa vers Isaac Comnène, que le choix de l'armée appelait au trône de l'Orient en 1057. Psellus conserva la faveur de ce dernier prince et celle de Constantin-Ducas, qui lui confia l'éducation de son fils Michel, surnommé depuis *Parapinace*. Devenu le principal conseiller de ce prince lorsqu'il monta sur le trône en 1071, il fut dépouillé de ses biens sous le règne de Nicéphore Botoniate, et relégué dans un monastère où il mourut vers 1079. On a de lui un grand nombre d'écrits, dont Fabricius donne les titres dans le tome V de la *Bibliotheca græca*. Nous nous bornerons à indiquer les suivants : *Paraphrasis in Aristotelis librum* περὶ Ἑρμηνείας (*de Interpretatione*), Venise, 1503, in-fol, à la suite du *Commentaire* d'Ammonius sur le même ouvrage; *Commentarii in VIII libros Aristotelis de physicâ auscultatione*, 1554, in-fol., traduit par J. B. Camosi : le texte grec est inédit; *De lapidum virtutibus*, grec et latin, Toulouse, 1615, in-8°; Leyde, 1745, in-8°; *De victûs ratione, deque facultatibus et succi qualitate, libri II*, traduction souvent réimprimée dans le 16e siècle : le texte est encore inédit; *De quatuor mathematicis scientiis, arithmeticâ, musicâ, geometriâ et astronomiâ, compendium*, grec, Venise, 1532, in-8°; nouvelle édition par G. Xilander, sous ce titre : *Perspicuus liber de quatuor mathematicis scientiis*, avec une version latine, Bâle, 1556, in-8°; *De omnivariâ doctrinâ, capita et quæstiones ac responsiones 193 complectens*, publié par Fabricius, avec une version latine, dans le tome V de la *Bibliotheca græca; De operatione dæmonum dialogus*, grec et latin, 1615, in-8°; *Expositio* (*metrica*) *in Canticum canticorum*, publié par Meursius, avec des notes, dans un recueil d'autres écrits sur le même cantique, Leyde, 1617, in-4°; *Iambi in vitia et virtutes; anagoge in Tantalum et Circen, et allegoria de sphinge*, grec-latin, Bâle, 1544, in-8°; *Synopsis legum versibus iambicis et politicis gr., cum notis et versione latinâ F. Bosquet*, Paris, 1632, in-8°. Allatius a recueilli, dans le chapitre 30 de son traité *de Psellis et eorum scriptis diatriba*, tous les éloges prodigués à cet écrivain, qui a bien perdu de son ancienne réputation.

PSINACHÈS, 451e roi d'Égypte, le 6e de la 5e dynastie des Tanites, la 21e des dynasties égyptiennes, successeur d'Osochor, régna 9 ans, depuis le 5 mai 1021, jusqu'au 3 du même mois 1013 avant J. C., commencement de la première année royale de Psusennès II, qui le remplaça sur le trône.

PSUSENNÈS Ier, 447e roi d'Égypte, et le 2e de la 21e dynastie, successeur de Smendès, le même que le célèbre Osymandyas, fut roi pendant 41 ans, depuis le 19 mai 1077 jusqu'au 9 mai 1037 avant J. C., première année royale de son successeur Nepherchérès II.

PSUSENNÈS II, 7e et dernier roi de la même dynastie, remplaça Psinachès, et régna 35 ans, depuis le 3 mai 1013 jusqu'au 25 avril 979 avant J. C., qu'il fut remplacé par Sesonchosis, le fondateur de la dynastie des Bubastites, qui est le même que le Sésac de l'Écriture.

PSYCHRESTUS (Jacques), médecin grec du 5e siècle, né à Alexandrie d'une famille originaire de Damas, apprit l'art de guérir sous Hésichyus, devint premier médecin de l'empereur Léon, et excita au dernier point l'admiration de la multitude par la certitude de son pronostic et par le succès de ses cures. On ne connaît aucun écrit de Psychrestus; mais on sait que ses contemporains eurent son nom en vénération, et lui consacrèrent des monuments comme à un autre Esculape.

PTOLÉMÉE Ier, surnommé *Soter*, l'un des compagnons d'Alexandre le Grand et fondateur d'une nouvelle monarchie en Égypte, naquit vers l'an 360 avant J. C., dans l'Éordée, province de la Mygdonie, qui faisait partie de la Macédoine. Il passait pour être fils de Philippe, et par conséquent frère d'Alexandre; mais le mari de sa mère se nommait Lagus, et tous ses descendants sont connus sous le nom de *Lagides*. Élevé avec le jeune Alexandre, il embrassa son parti avec ardeur, lorsque ce prince se brouilla avec le roi de Macédoine à l'occasion de la reine Olympias. Le fils de Philippe, à peine monté sur le trône (l'an 337 avant J. C.), s'empressa de témoigner sa reconnaissance à Ptolémée, qui continua à le servir fidèlement, le suivit dans toutes ses expéditions, et lui sauva même la vie lors de la prise de la ville des Oxydraques. Après la mort de son maître (l'an 324 avant J. C.), il songea à s'assurer une part des vastes conquêtes auxquelles il avait puissamment contribué. Il proposa même de partager l'empire. Son avis ne fut pas adopté, et l'on arrêta qu'Arrhidée, fils naturel de Philippe, serait reconnu roi à la condition de prendre le nom de Philippe, encore cher aux Macédoniens, et de partager la couronne avec Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine, et le prince qui pourrait naître de Roxane, femme aussi du conquérant. On confia la tutelle des rois à Perdiccas, et l'on procéda bientôt après au partage des provinces. Ptolémée obtint l'Égypte avec la Libye, ainsi que plusieurs parties de l'Arabie et de la Syrie limitrophes de l'Égypte. Le premier soin du nouveau gouverneur fut de gagner le cœur des peuples confiés à son zèle, et il eut bientôt lieu de s'applaudir de cette sage conduite; car Perdiccas, qui tenta par de secrètes manœuvres de le dépouiller de son gouvernement, et qui en vint ensuite à une rupture

ouverte, échoua dans toutes ses entreprises, et fut même assassiné (l'an 322 avant J. C.) par ses soldats, dont Ptolémée sut grossir son armée. N'ayant plus dès lors rien à craindre pour les provinces qui lui étaient échues, il voulut y en ajouter d'autres. Déjà il avait profité des dissensions civiles de Cyrène pour placer cette ville sous sa dépendance. Il se rendit maître de la Phénicie et de la Judée, pendant que son lieutenant Nicanor s'emparait de la Syrie. Cependant il évita, autant qu'il put, de prendre une part active aux guerres par lesquelles les successeurs du héros macédonien ensanglantaient l'Asie et l'Europe, et il aima mieux s'occuper d'embellir et de fortifier ses États. Mais il fut forcé, par l'ambition d'Antigone, d'entrer dans une ligue avec Séleucus, Cassandre et Lysimaque. Il obtint avec eux quelques avantages; mais il perdit quelques-unes de ses possessions en Phénicie et en Syrie, qui lui furent enlevées par Démétrius, fils d'Antigone. Il fit de grands armements pour les reprendre (l'an 312), et, après une victoire signalée, s'empara effectivement de Sidon, de Tyr, de la Phénicie tout entière et de la plus grande partie de la Syrie. Mais Démétrius reçut des renforts, et la face des affaires changea complétement. Ptolémée prit le parti que lui dictait la prudence : il se retira en Égypte, disposé à s'y défendre. L'on ne vint point l'y chercher : il résolut alors de se diriger encore une fois sur l'Asie Mineure; mais Démétrius le força de repasser la mer. Enfin une paix fut conclue, qui remplissait également les vœux de toutes les parties belligérantes. Elle fut pourtant de courte durée. Ptolémée donna le premier signal de la guerre l'an 310. Il s'assura, par une ruse indigne de son grand cœur, la paisible possession de l'île de Chypre. L'année suivante, il se mit en mer avec des forces imposantes, et soumit plusieurs villes de l'Asie Mineure et de la Grèce; mais une révolte le força de rentrer en Égypte. L'an 307, Démétrius, après avoir chassé des villes grecques les garnisons qu'y avait laissées le gouverneur de l'Égypte, s'empare de plusieurs places de l'île de Chypre, et de Salamine même, après avoir remporté, en vue de cette île, la plus brillante victoire navale. Ce fut alors qu'Antigone, assuré d'être invincible avec un tel fils, osa prendre le titre de roi. Ptolémée en fit autant (l'an 307) pour montrer que l'échec qu'il venait d'essuyer ne l'avait point découragé. Il y avait 17 ans qu'il régnait sur l'Égypte, dont il passait pour être seulement le gouverneur. Cet exemple trouva des imitateurs. L'année suivante, le nouveau roi d'Égypte se vit attaqué dans ses propres États par terre et par mer : Antigone et Démétrius songeaient à profiter de la victoire de Salamine. Mais leur rival sut se défendre, et fut d'ailleurs secouru par l'inondation du Nil. La guerre fut reprise, et continuée entre eux comme entre tous les successeurs d'Alexandre, mais avec une mollesse qui ne promettait pas de grands résultats. A la fin, les prétentions d'Antigone armèrent contre lui Lysimaque, Cassandre, Séleucus et Ptolémée (l'an 302). Une bataille décisive, livrée l'année suivante dans les plaines d'Ipsus, en Phrygie, fixa sans retour les destinées des successeurs d'Alexandre. Antigone y périt, et Démétrius se retira dans Éphèse, avec quelques débris de sa formidable puissance. Les vainqueurs se brouillèrent quand il fallut partager les provinces conquises. Séleucus passa dans le parti de Démétrius, Ptolémée s'unit avec Lysimaque, et reconquit une portion de l'île de Chypre, la plus grande partie de la Phénicie, et les autres provinces qui lui avaient appartenu en Syrie. Cependant la paix ne tarda pas à être conclue entre le roi d'Égypte et Démétrius. Elle fut troublée plus d'une fois par le caractère remuant de ce dernier, qui la viola enfin ouvertement, et, malgré quelques succès, se vit enlever successivement toutes ses possessions sur les côtes de la Phénicie et de l'Asie Mineure. Depuis, Ptolémée cessa de prendre part aux événements qui agitaient encore le monde; mais c'est sans doute à cette époque qu'il termina les palais, les temples et les autres beaux édifices d'Alexandrie. Parvenu à un âge très-avancé, il s'occupa de régler sa succession. Il donna la préférence, sur tous ses enfants, à l'aîné de ceux qu'il avait eus de Bérénice, Ptolémée, surnommé depuis *Philadelphe*. Non content de l'avoir désigné pour son héritier, il voulut l'installer lui-même sur le trône. Il ne survécut que deux ans à son abdication, et mourut l'an 283 avant J. C., âgé d'environ 80 ans. Sous son règne, les savants et les philosophes abordèrent de tous les côtés en Égypte : l'accueil qu'il leur fit et le musée qu'il fonda donnèrent naissance à cette école d'Alexandrie, qui eut une si grande influence sur les sciences et sur les lettres.

PTOLÉMÉE II, surnommé *Philadelphe*, né dans l'île de Cos, vers l'an 309 avant J. C., avait environ 24 ans quand son père lui céda la couronne d'Égypte, qu'il posséda 38 ans, deux ans pendant la vie de son père, et 36 seul. Ses années royales comptèrent du 2 novembre 285 avant J. C., jusqu'au 24 octobre 247, époque du règne de Ptolémée Évergètes. Ce prince n'était pas doué, comme son prédécesseur, des vertus guerrières, trop souvent nécessaires pour fonder les empires. Sous lui, l'empire égyptien se maintint dans le rang politique qu'il devait à son fondateur. Content des États dont il avait hérité, et qui étaient fort considérables, il ne paraît pas que Philadelphe ait fait aucune tentative pour y ajouter : il ne prit les armes que pour les défendre, et dirigea ses vues vers un but plus réel et plus utile à son peuple; ce fut vers les sources du Nil, vers les régions intérieures de l'Afrique, et sur les rivages de la mer Érythrée. Son amiral Timosthènes, et plusieurs autres officiers, furent chargés de remonter le Nil, et d'explorer ou de soumettre la Nubie et tous les autres pays qui bordent les rives du fleuve, jusqu'à une très-grande distance dans le sud, pour reconnaître les productions du sol et les forces ainsi que les mœurs des barbares, et les ressources commerciales de toutes ces régions inconnues. En 60 jours, Timosthènes parvint de Syène jusqu'à Meroé; et Aristocréon s'avança plus loin en tournant vers l'occident, tandis que d'autres pénétraient au sud, dans des contrées restées inconnues aux voyageurs modernes. Toutes ces tentatives n'empêchèrent pas Philadelphe de s'occuper beaucoup du commerce maritime de l'Égypte avec l'Inde et les autres régions situées dans les mers orientales. Il fit rétablir le canal qui, sous les anciens rois, unissait le golfe Arabique avec la Méditerranée. C'est aussi sur ce canal et assez près de son embouchure, non loin d'Héroopolis, que Ptolomée

Philadelphe avait fait construire *Arsinoé du Golfe*. L'ouverture de cette grande communication commerciale ne fut pas la seule entreprise de ce genre exécutée par ce prince. Pour l'avantage particulier des habitants de la haute Égypte, qui, trop éloignés du grand canal, n'en retiraient que peu d'utilité, il fit tracer une double route qui conduisait à travers le désert qui sépare le Nil de la mer Rouge, depuis Coptos, sur le fleuve, jusqu'aux ports de Myos-hormos et de Bérénice sur la mer. Philadelphe employa ses soldats aux travaux de cette route, qui fut garnie de bâtiments disposés de distance en distance pour les stations des voyageurs, avec des citernes et des puits creusés à de très-grandes profondeurs. Tous les rois d'Égypte de la race des Ptolémées attachèrent toujours une grande importance aux voyages de découvertes et aux navigations lointaines. Le roi d'Égypte ne se borna pas à ces navigations déjà fort utiles par elles-mêmes : il fit partir des flottes qui couvrirent les côtes de la Troglodytique et de l'Éthiopie, d'établissements maritimes, ou de colonies militaires et marchandes, destinées à faire respecter ou à étendre sa puissance dans ces parages si éloignés de ses États. Le premier de ces établissements fut la ville de Philotéras, sur la côte égyptienne de la mer Rouge; elle fut bâtie par Satyrus, qui avait été chargé de reconnaître les côtes de la Troglodytique et les lieux propres à la chasse des éléphants : il lui donna le nom d'une sœur du roi. Arsinoé bâtie plus au sud, au fond du golfe de Charandra, était arrosée par un ruisseau qui reçut le nom de *Ptolemaïs*; elle n'était pas bien éloignée des *Myos-hormos*, autre établissement du même genre encore plus au sud. Il ne paraît pas que les Grecs aient tenté, à cette époque, de faire des établissements sur la côte orientale du golfe Arabique, ou dans les mers plus lointaines: les indigènes étaient sans doute trop puissants et trop civilisés pour le souffrir. Ces côtes furent reconnues, mesurées, explorées et décrites; et les Grecs se bornèrent à y négocier avec les Sabéens, les Minéens, les Homérites et les Indiens. Ils durent en retirer de plus grands avantages, que s'ils avaient voulu s'y établir à main armée. Ce sont là les entreprises qui distinguent éminemment le règne de Ptolémée Philadelphe, entre ceux de tous les autres princes Lagides; et ce sont précisément les faits que les modernes ont négligé le plus de recueillir, quoiqu'il soit absolument nécessaire de les connaître pour se faire une juste idée de la puissance des rois grecs en Égypte. De plus, c'est un moyen de comprendre plusieurs points de l'histoire de l'empire égyptien avant l'invasion de Cambyse; car c'est à l'exemple des anciens rois que Philadelphe fit rouvrir le canal des deux mers, creusé autrefois, à ce qu'on raconte, par Sésostris; et c'est encore en les imitant, qu'il couvrit les côtes de la mer Rouge de ses flottes et de ses colonies militaires et commerciales. De nombreuses colonies égyptiennes s'étaient anciennement répandues dans ces parages. Partout les officiers de Philadelphe trouvèrent d'antiques monuments des rois ses prédécesseurs, ils virent, au delà du détroit de Bab-el-mandeb sur la côte Mosylitique, des colonnes triomphales qui y subsistent peut-être encore, et qui étaient destinées à marquer le terme des conquêtes de Sésostris vers ces plages lointaines. Sous le règne de Philadelphe, la bibliothèque d'Alexandrie, fondée par son père, fut achevée. Il n'épargna ni les recherches, ni les dépenses, pour y réunir une immense quantité de monuments littéraires, qu'il fit acheter ou copier dans les pays les plus éloignés. C'est alors, si l'on en croit une tradition très-ancienne et très-répandue, que fut exécutée la première version des livres saints en langue grecque. Ce n'est pas en se bornant à rassembler, à grands frais, une multitude de livres, que le roi d'Égypte manifesta son amour pour les lettres : sa munificence ne se signala pas avec moins d'éclat en faveur des savants, et de tous les hommes distingués par un mérite ou des talents éminents. Ses bienfaits allaient les chercher partout; et une multitude de poëtes, de savants et de philosophes vinrent à sa cour, de toutes les parties de la Grèce. Parmi eux on voyait Straton de Lampsaque, qui avait été son précepteur, Théocrite de Syracuse, Callimaque, Lycophron de Chalcis, les autres poëtes qui forment la célèbre pléïade poétique d'Alexandrie, le fameux critique Zoïle, et beaucoup d'autres. L'antiquité qui nous a conservé une quantité de faits suffisante pour donner une assez juste idée des choses glorieuses entreprises par Philadelphe afin d'étendre la prospérité de son empire, ne nous a transmis qu'un très-petit nombre de renseignements isolés sur les événements politiques au milieu desquels il se trouva. Il est facile de juger que, sous son règne, l'Égypte garda toute la prépondérance que Ptolémée Soter avait su lui donner : mais il nous est difficile de voir d'une manière bien nette la part qu'elle prit dans les sanglants démêlés qui continuaient de diviser les successeurs d'Alexandre. Ptolémée Philadelphe mourut l'an 247 avant J. C.

PTOLÉMÉE III, surnommé *Évergètes* (le Bienfaisant), fils du précédent, avait épousé sa cousine Bérénice, fille de Magas, roi de Cyrène. Il était âgé d'environ 36 ans, quand il monta sur le trône : ses années royales comptèrent du 24 octobre 247 avant J. C., jusqu'au 18 octobre 222, qui marque le commencement du règne de Ptolémée Philopator son fils. Évergètes avait à peine placé sur sa tête la couronne d'Égypte, qu'il fut engagé dans une guerre longue et opiniâtre, contre le roi de Syrie. Aussitôt que Philadelphe fut mort, Antiochus II, rappelé auprès de sa première femme par l'amour qu'il avait conservé pour elle, s'empressa de répudier Bérénice, sœur d'Évergètes : mais bientôt Antiochus périt empoisonné, dit-on, par Laodice qui redoutait un nouveau changement de son mari; et elle fit déclarer roi son fils aîné Séleucus, surnommé *Callinicus*, au préjudice du fils de Bérénice, qui, par le traité conclu avec l'Égypte, devait hériter du trône. Bérénice prit alors la fuite avec son fils, et s'enferma dans Daphné, auprès d'Antioche, où elle fut assiégée par les troupes de Séleucus. Cependant, comme le siége traînait en longueur, que beaucoup de provinces se déclaraient pour Bérénice, et que son frère le roi d'Égypte se préparait à venir à son secours, on employa la ruse. Une paix trompeuse livra Bérénice et son fils à leurs ennemis, qui les firent assassiner l'un et l'autre. Cependant les femmes de Bérénice feignirent que cette princesse avait été seulement blessée; une d'entre elles joua le personnage de la reine : elles s'enfermèrent dans le palais,

et y résistèrent aux attaques des partisans de Séleucus, tandis que par leurs lettres elles pressaient Évergètes de venir délivrer sa sœur. Ce stratagème fut très-utile au roi d'Égypte, qui se mit en effet en campagne avec une puissante armée, une nombreuse cavalerie, et une grande quantité d'éléphants. Une flotte était, en outre, destinée à seconder les opérations militaires. Croyant marcher à la délivrance de sa sœur, il entra en Syrie, et envahit toutes les régions situées en deçà de l'Euphrate. Toutes les villes de ces provinces embrassèrent son parti; il soumit la Cilicie, l'Ionie, la Pamphylie et toute l'Asie Mineure. De rapides succès accompagnèrent partout ses armes. N'ayant pu sauver sa sœur, il voulut au moins la venger, passa l'Euphrate, et conquit la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane et la Médie. Il paraît que, sans des troubles survenus en Égypte, Évergètes aurait achevé la ruine de son ennemi. Ce prince, en revenant dans ses États, garda la Syrie, et céda la Cilicie à Antiochus, surnommé *Hierax,* frère de Séleucus, qui s'était joint à lui contre son frère. Des garnisons égyptiennes restèrent dans la plupart des villes de l'Asie Mineure. Les provinces au delà de l'Euphrate furent laissées à un général nommé Xantippe, chargé de les défendre. Pour le roi, il rentra en Égypte avec d'immenses dépouilles; et parmi ses trophées, on distinguait les statues des dieux de l'Égypte, que Cambyse avait autrefois transportées en Perse. En passant par Jérusalem, il fit, dans le temple, des sacrifices et de magnifiques offrandes au vrai Dieu. La retraite d'Évergètes donnant à Séleucus l'espérance de recouvrer ses États, il équipa une puissante flotte pour soumettre les villes qui l'avaient abandonné; mais ses vaisseaux furent détruits par la tempête. Ce désastre lui procura ce qu'il n'aurait peut-être pas dû à la force des armes : toutes les villes qu'il voulait réduire, se soumirent volontairement. Après un tel retour de fortune, Séleucus se crut assez fort pour pousser avec vigueur la guerre contre le roi d'Égypte. Il se trompait; il fut vaincu : Ptolémée rentra dans la Syrie, dont Séleucus s'était emparé, envahit la Phénicie, prit Damas, Orthosia, et d'autres villes, ce qui contraignit le prince séleucide à se retirer précipitamment vers Antioche. Dans cette extrémité, ce dernier fit offrir à son frère Antiochus la souveraineté des provinces de l'Asie situées au delà du Taurus, à la condition qu'il joindrait ses forces aux siennes, pour résister, de concert, au roi d'Égypte. Cette ligue arrêta Ptolémée, qui, ne voulant pas avoir à lutter contre ces deux princes à la fois, conclut avec Séleucus une trêve de 10 années. Après cet accord, la guerre recommença entre les deux frères avec une nouvelle fureur. Ptolémée en profita pour rompre plusieurs fois la trêve, et pour ordonner des incursions dans la Syrie, et jusque dans la Mésopotamie. C'est dans une de ces expéditions qu'un des généraux de Séleucus, nommé Andromachus, fut pris par les troupes de Ptolémée, en poursuivant Antiochus. De nouveaux revers de fortune contraignirent celui-ci de fuir de la Cappadoce, où il avait été chercher un asile, et de se réfugier en Égypte, où il croyait trouver un protecteur dans la personne d'Évergètes. Mais ce prince, pour le punir de l'avoir empêché d'achever la ruine de Séleucus, en unissant ses forces à celles de son frère, le traita en ennemi, et le garda longtemps prisonnier. Antiochus, cependant, parvint à s'échapper, au moyen d'une courtisane qui l'aimait beaucoup, et qui séduisit ses gardes. Il retourna dans l'Asie Mineure, où il continua de faire la guerre à son frère. Il est difficile de fixer la date de tous ces événements; ils arrivèrent entre les années 245 et 227 avant J. C. Jusqu'à la découverte de la Version d'Eusèbe en arménien, Justin était presque le seul écrivain qui nous en eût conservé le souvenir; et son récit est trop concis et trop confus pour que l'on puisse le regarder comme un guide bien sûr. Après Ptolémée Évergètes, le trône d'Égypte ne fut plus occupé que par des princes presque tous indignes de régner. Sous lui, la cour d'Alexandrie conserva encore toute la splendeur dont elle avait brillé sous son père et son aïeul. Les sciences et les lettres y furent cultivées; les savants et les poëtes y furent comblés d'honneurs et de récompenses. Ce monarque ne négligea pas non plus les établissements commerciaux et militaires que son père avait fondés sur les côtes de la mer Érythrée. Il paraît que c'est principalement dans la vue de se procurer des éléphants de guerre, que Ptolémée Évergètes fixa son attention sur les établissements que son père avait fondés sur les côtes du golfe Arabique. Simmias, un de ses principaux officiers, fut chargé, pour cet objet, de visiter les régions maritimes de l'Arabie et de l'Éthiopie; et peut-être est-ce à lui que l'on doit l'érection du monument d'Adulis. Ptolémée Évergètes mourut à la fin de l'an 222, ou au commencement de l'an 221 av. J. C., la 26e année de son règne. La plus grande partie du pouvoir était alors entre les mains de Sosibius, son premier ministre; et c'est par ses conseils qu'il avait consenti à faire périr son frère Lysimaque, qui avait voulu exciter des troubles en Égypte.

PTOLÉMÉE IV, surnommé *Philopator,* fils et successeur du précédent, occupa le trône pendant 17 ans : ses années royales comptèrent de l'an 222 ou 221 à l'an 205 avant J. C., époque du règne de Ptolémée Épiphanes, son successeur. Le ministre Sosibius, pour conserver sous lui toute l'influence dont il avait joui sous le règne d'Évergètes, l'éloigna des affaires, et entretint son goût déjà très-prononcé pour la débauche. Le roi sacrifia successivement à l'ambition de ce ministre son frère Magas et sa mère Bérénice. Plus tard, lorsque le malheureux roi de Sparte, Cléomènes, après avoir longtemps compté sur de vaines promesses de secours, se fut donné la mort, non sans avoir cherché à se venger de la mauvaise foi du prince égyptien, celui-ci insulta son cadavre, et fit ensuite égorger la mère, la femme et les enfants de l'homme auquel il avait donné l'hospitalité. Antiochus le Grand crut le moment favorable pour venger les affronts faits à ses prédécesseurs, les rois de Syrie, par les Ptolémée, et prit les armes. Il ne réussit point dans sa première tentative; mais une seconde expédition fut plus heureuse. De deux lieutenants de Philopator, l'un passa dans les rangs ennemis, l'autre fut battu complétement. Le lâche roi d'Égypte, pendant ce temps, ne songeait qu'à ses honteuses voluptés. Ses ministres, Agathoclés et Sosibius, furent assez adroits pour amuser Antiochus par des négociations trompeuses, pendant qu'ils faisaient d'immenses préparatifs de guerre. Enfin

il fallut en venir encore aux mains, et ils furent vaincus. L'an 216 avant J. C., Ptolémée consentit avec peine à se montrer à la tête de son armée; mais ce fut pour se retirer d'un combat décisif à l'approche du danger. La victoire néanmoins le favorisa, et fit rentrer rapidement sous sa puissance les villes de la Palestine, de la Phénicie et de la Célésyrie, qui lui avaient été enlevées. Il se hâta de retourner à Alexandrie pour s'y replonger dans la débauche. Dès lors il cessa de s'occuper des événements qui se passaient autour de lui : il ne donna plus signe d'existence, si ce n'est par quelques cruautés. Il persécuta les Juifs, parce qu'à son passage à Jérusalem, en revenant de son expédition, il n'avait pas été admis dans le *saint des saints* : il fit périr sa femme Arsinoé, qui était aussi sa sœur, pour complaire à une indigne maîtresse et pour se débarrasser d'un censeur incommode. Il mourut lui-même de maladie l'an 205 avant J. C., n'étant encore qu'à la fleur de son âge.

PTOLÉMÉE V, surnommé *Épiphanes*, fils et successeur du précédent, monta sur le trône d'Égypte à l'âge d'environ 5 ans, et régna 24 ans. Ses années royales comptèrent de 205 à 181 avant J. C., première année de Ptolémée Philométor. Le vieux Sosibius conserva la principale part dans l'administration des affaires, et Agathoclès eut la tutelle du jeune prince; mais cet indigne tuteur devint bientôt l'objet de la haine générale, et l'on fut obligé d'accorder à la vengeance publique sa mort et celle de sa sœur Agathoclée, l'infâme maîtresse du dernier roi. Tlépolème, jeune homme qui avait été l'un des chefs de cette révolution, et qui se trouva porté par elle à la tête du gouvernement, ne tarda pas à se brouiller avec Sosibius, qu'il parvint à supplanter; mais il fut supplanté à son tour. Antiochus le Grand, roi de Syrie, mettant à profit ces divisions, enleva à l'Égypte, tant par lui que par ses lieutenants, un grand nombre de places importantes. Cependant, comme il se proposait d'attaquer les Romains, il fit la paix avec Aristomènes, le nouveau ministre de Ptolémée. L'Égypte n'en fut pas plus heureuse : des révoltes, des conspirations, troublèrent son repos, et la vie même du jeune roi fut menacée. Pour prévenir de nouveaux troubles, Aristomènes crut devoir faire couronner Ptolémée avant l'âge fixée par les lois. Ce jeune prince avait alors 12 ou 13 ans. Les cérémonies de son inauguration se célébrèrent avec une grande solennité, en la 9e année de son règne, comme nous l'apprend l'inscription de Rosette, et, à ce qu'il paraît, le 18 du mois égyptien de méchir, qui répondait alors au 4 xanthicus macédonien, et au 27 mars 196 avant J. C. Cependant Antiochus, sur le point de commencer avec les Romains une guerre qu'il méditait depuis longtemps, voulut mettre à exécution le traité qu'il avait conclu, depuis six ans, avec Aristomènes. Il conduisit sa fille Cléopâtre à Raphia, où Ptolémée l'épousa, en la 13e année de son règne (193-192 avant J. C.); et il prit possession des provinces qui formaient sa dot, et dont le roi de Syrie s'était réservé la moitié des revenus. Bientôt après, Antiochus commença les hostilités contre Rome. Malgré l'étroite alliance que Ptolémée venait de conclure avec le roi de Syrie, il ne cacha pas son amitié pour les Romains. Ses ambassadeurs traversèrent la mer, pour solliciter les généraux romains de passer en Asie, et leur offrir toutes sortes de secours, que ceux-ci n'acceptèrent pas. Les premières années du gouvernement de Ptolémée avaient été heureuses. La défaite d'Antiochus par les Romains, et sa mort, qui la suivit d'assez près, donnaient à l'Égypte l'espoir d'une assez longue paix : elle n'eut plus, il est vrai, de guerres étrangères à redouter; mais la mauvaise administration, et la tyrannie de Ptolémée Épiphanes, qui, occupé du seul plaisir de la chasse, se laissait gouverner par ses flatteurs, lui firent éprouver des malheurs peut-être plus terribles. Les avis et les remontrances de son ancien tuteur Aristomènes lui devinrent insupportables. Il se débarrassa, par le poison, d'un censeur incommode. Après ce premier crime, Épiphanes, marchant sur les traces de son père, ne mit plus de bornes à sa cruauté et à sa tyrannie; et des rébellions sérieuses éclatèrent dans plusieurs parties de ses États. Il ne parvint à les apaiser qu'à force de sang. Enfin il fut lui-même empoisonné par ses courtisans à l'âge de 28 ans.

PTOLÉMÉE VI, surnommé *Philométor*, était âgé de 5 ans environ quand il succéda à son père. Il occupa le trône pendant 35 ans, et ses années royales comptèrent depuis le 7 octobre 181 jusqu'au 29 septembre 146 avant J. C. La minorité de Philométor ne fut pas, à beaucoup près, aussi agitée que l'avait été celle de son père; et l'Égypte en fut redevable à la prudence de la reine mère, Cléopâtre de Syrie. Séleucus IV, frère de cette princesse, voulut cependant profiter de la jeunesse de son neveu pour recouvrer l'entière souveraineté de la Phénicie et de la Célésyrie; mais la mort le surprit au milieu de ses préparatifs, en l'an 176 avant J. C. : il fut empoisonné par son ministre Héliodore. Les démonstrations hostiles de Séleucus avaient porté la reine Cléopâtre à solliciter pour son fils la protection des Romains, suprêmes arbitres des rois de l'Orient, depuis les défaites de Philippe et d'Antiochus; et le sénat lui avait donné pour tuteur M. Æmilius Lepidus, grand pontife, qui avait déjà été envoyé en ambassade à Alexandrie, sous le règne d'Épiphanes. La mort de Séleucus avait mis la plus grande confusion dans l'empire de Syrie : son fils Démétrius était en otage à Rome; et le traître Héliodore qui s'était emparé du pouvoir souverain, voulait le conserver, malgré Antiochus, frère du dernier roi, qui s'approchait, soutenu par les forces d'Eumènes, roi de Pergame. Le roi d'Égypte, issu, par sa mère, du sang des Séleucides, avait aussi des partisans. Antiochus, surnommé Épiphanes, parvint cependant à surmonter tous les obstacles, et à se placer sur le trône de Syrie. Vers la même époque, sa sœur, la reine Cléopâtre, mourut; et le peuple d'Alexandrie déféra la régence à Eulæus, eunuque, et à Lénæus. Ceux-ci voulurent presque aussitôt revendiquer la pleine possession de la Phénicie et de la Célésyrie, tandis que de son côté Antiochus réclamait la tutelle de son neveu. Une ambassade des Romains vint alors pour renouveler les traités de Ptolémée avec la république; mais elle ne fit rien pour aplanir ces différends : les deux partis se préparèrent donc à la guerre. Ptolémée avait pris depuis peu les rênes du gouvernement. Avant de commencer les hostilités, Antiochus fit partir pour l'Italie une ambassade chargée d'exposer au sénat la justice de ses griefs, et les raisons

qu'il avait pour envahir les provinces contestées. Mais les Romains, trop occupés de la guerre qu'ils soutenaient contre Persée, roi de Macédoine, évitèrent de se mêler de ces débats. Antiochus n'eut donc aucune peine à se rendre maître de la Célésyrie, de la Phénicie et de la Judée, jusqu'aux frontières de l'Égypte. Ce prince se trouvait à Tyr, quand l'île de Chypre lui fut livrée par Ptolémée, surnommé le Maigre, qui en était gouverneur. Ce traître fut admis au nombre des conseillers d'Antiochus, et reçut pour récompense le commandement des provinces conquises sur le continent pendant cette campagne. Enhardi par la timidité des ministres et des généraux de Philométor, Antiochus se décida à entrer en Égypte, en l'an 170 avant J. C. Une flotte partit de Tyr, pendant qu'il se mettait en route avec une puissante armée, et un grand nombre d'éléphants. Ptolémée marcha aussitôt à sa rencontre, et vint le combattre à Péluse, pour défendre l'entrée de son royaume. Les troupes égyptiennes furent mises dans une déroute complète. Antiochus se conduisit, dans cette affaire, avec une grande humanité. Il témoigna beaucoup de compassion pour l'extrême jeunesse de Philométor, et le traita avec toute sorte d'égards. Il se rendit ensuite à Memphis, où il se fit déclarer roi, annonçant que son dessein était de conserver le trône à Philométor. Sous ce prétexte, il s'empara de plusieurs des places importantes de l'Égypte. Quand les Alexandrins virent que leur souverain était entre les mains d'Antiochus, ils s'empressèrent de créer roi son jeune frère Ptolémée, qui fut surnommé Évergètes. Comanus et Cinéas se mirent à la tête des affaires, et envoyèrent une ambassade au monarque syrien, pour connaître ses intentions. Tous les députés des républiques grecques qui étaient à Alexandrie se joignirent aux ambassadeurs, et vinrent au camp d'Antiochus, où ils furent bien traités; mais ce prince se contenta de leur exposer les justes motifs qu'il avait eus pour reprendre les provinces d'Asie, et entrer en Égypte, se réservant de déclarer ses volontés ultérieures quand il serait devant Alexandrie. Il se rendit à Naucratis; et bientôt il fut sous les murs de la capitale. Les habitants lui fermèrent leurs portes, et se mirent en mesure de lui résister. En même temps Évergètes et sa sœur Cléopâtre envoyaient demander des secours aux Romains. Ainsi Antiochus fut obligé d'assiéger Alexandrie : des députés rhodiens vinrent encore le trouver pour traiter de la paix; il les congédia, en leur répondant que Philométor était le seul légitime roi d'Égypte, et qu'il ne consentirait pas à reconnaître Évergètes. Cependant le siége traînait en longueur, et une révolte des Juifs, qui s'étaient soulevés sur la fausse nouvelle de la mort du roi de Syrie, le força de revenir en Asie. Avant de partir, il envoya des ambassadeurs à Rome, ramena Philométor à Memphis; et, laissant garnison dans Péluse, il marcha contre Jérusalem, qui fut prise et livrée au pillage. Antiochus croyait qu'en son absence les deux frères épuiseraient, dans une guerre acharnée, les ressources du royaume : ils soupçonnèrent ses vues, et bientôt ils furent d'accord par la médiation de leur sœur Cléopâtre. Ils partagèrent le trône; et les années de ce double règne datèrent du 5 octobre 170 avant J. C.; la 12e année de Philométor répondant à la première d'Évergètes. Les deux rois se préparèrent alors à résister, de concert, aux nouvelles tentatives qu'Antiochus pourrait faire en Égypte. Cependant les prières des envoyés d'Évergètes et de Cléopâtre avaient décidé le sénat romain à faire partir des commissaires chargés de régler les différends du roi de Syrie avec les princes égyptiens. Comme ces envoyés passèrent par la Macédoine et la Thrace, ils restèrent fort longtemps en route. En attendant, les généraux des deux rois battaient la flotte d'Antiochus dans les eaux de l'île de Chypre, tandis que, par des négociations, ils tâchaient d'engager les Achéens à leur fournir un secours de cavalerie et d'infanterie, commandé par Lycortas et par l'historien Polybe : mais ils échouèrent de ce côté. Quoique leur demande eût été fortement appuyée dans le conseil général de la confédération, les Achéens se bornèrent à offrir leur médiation. Au printemps de l'an 168 avant J. C., Antiochus rassembla ses troupes pour attaquer encore une fois l'Égypte. Quand il fut arrivé à Rhinocorura, sur la frontière des deux royaumes, Philométor lui fit demander pourquoi il venait visiter ainsi en ennemi un prince qui lui devait sa couronne. Antiochus se contenta de lui répondre qu'il ne désarmerait pas, si on ne lui livrait l'île de Chypre et le territoire situé sur les deux rives du Nil, autour de Péluse. Après quelques jours de délai, il se remit en marche en suivant les bords du fleuve, et il soumit tout le pays jusqu'à Memphis; puis il vint camper à Éleusis, bourg à 4 milles d'Alexandrie. Les ambassadeurs que le sénat envoyait vers Antiochus, entraient presque en même temps dans la ville : ils avaient attendu pour passer en Égypte la nouvelle certaine de l'entière défaite de Persée, roi de Macédoine : ils traversèrent aussitôt le Nil, et ils vinrent dans le camp d'Antiochus. Ce prince s'avance, et tend la main à Popilius Lenas, qui avait été un de ses amis à Rome; celui-ci, sans lui répondre, lui présente un écrit qui contenait les conditions imposées par le sénat. Le roi y jette les yeux : *J'en confèrerai avec mes amis,* lui répondit-il. Popilius tenait à la main une baguette; il trace sur le sable un cercle autour du roi : *Avant d'en sortir,* lui dit-il, *il me faut une réponse pour le sénat.* Antiochus, surpris de cette audace, hésite un instant : *Hé bien, j'obéirai au peuple romain;* et aussitôt il donne à son armée le signal du départ. Popilius alors lui serre la main, et le traite en ami. Si Persée n'avait pas été vaincu, il est permis de croire qu'Antiochus n'aurait pas cédé si facilement; mais aussi les Romains n'auraient probablement pas montré tant de hauteur. Depuis lors, les provinces asiatiques ne furent plus un objet de contestation : elles restèrent au roi de Syrie. Il fallait encore faire restituer l'île de Chypre aux Égyptiens. Popilius s'y rendit; les généraux d'Antiochus y luttaient avec avantage contre ceux de Ptolémée : l'ambassadeur leur fit poser les armes et évacuer l'île tout entière. Les rois d'Égypte délivrés ainsi, sans combattre, d'un aussi redoutable ennemi, en témoignèrent leur reconnaissance aux Romains par de solennelles ambassades. Malgré l'éloignement du roi de Syrie, la paix, si heureusement établie en Égypte, ne fut pas de longue durée : les deux rois se brouillèrent; et la guerre civile éclata. On ignore les détails de la guerre qu'ils se firent : on sait seulement qu'Évergètes fut contraint de quitter

l'Égypte, et d'aller à Rome implorer la protection du sénat, vers l'an 164 avant J. C. A partir de cette époque, Philométor régna seul. Rome fit droit aux prières réitérées d'Évergètes, prétendit lui assurer la possession de l'île de Chypre, et retrancha son frère de l'alliance de la république; mais Philométor se prépara à la guerre, la fit avec succès, et, maître de traiter Évergètes en ennemi, lui pardonna, et lui abandonna la Cyrénaïque et plusieurs villes de l'île de Chypre. L'Égypte jouit alors pendant plusieurs années d'une profonde paix, et se rétablit, sous l'heureux gouvernement de son souverain, des maux qu'elle avait soufferts par les guerres civiles et étrangères. Philométor intervint néanmoins dans les démêlés du roi de Syrie, Démétrius I[er], avec un prétendant à la même couronne, Alexandre Bala, et seconda ce dernier avec succès. Bientôt il déclara la guerre à ce prince, auquel il avait contribué à faire donner la couronne, mais dont il croyait avoir à se plaindre; et, après lui avoir enlevé une partie de ses États, il s'unit à Démétrius, surnommé *Nicator,* fils et héritier des droits de Démétrius I[er]. Il fut salué roi par les habitants d'Antioche; mais il n'osa pas ou ne voulut pas accepter cette nouvelle couronne, et eut le crédit de la faire placer sur la tête du jeune prince qu'il avait pris sous sa protection. Bientôt une bataille décisive fixa les destinées des deux rois de Syrie. Alexandre fut vaincu; mais Philométor périt peu de jours après, des blessures qu'il avait reçues dans cette journée. Il avait régné 35 ans.

PTOLÉMÉE, surnommé *Eupator,* fut le successeur immédiat de Ptolémée Philométor, son père. Le surnom d'*Eupator* (né d'un père illustre), donné au jeune prince, servirait seul à prouver quelle vénération les peuples avaient vouée à la mémoire du roi précédent. C'est sans doute en l'an 145 avant J. C., aussitôt après la mort de son père, que Ptolémée fut proclamé, sous la tutelle de sa mère Cléopâtre. La première année fut certainement aussi la dernière de son règne éphémère, qui se perdit dans la durée de celui de son successeur, Ptolémée Évergètes II. On verra dans l'article de celui-ci le peu de faits qui intéressent Ptolémée Eupator.

PTOLÉMÉE VII, surnommé *Évergètes II.* Quand la nouvelle de la mort prématurée de Philométor fut parvenue en Égypte, sa veuve Cléopâtre, et les grands de l'État s'empressèrent de déclarer roi son jeune fils. Cléopâtre fut chargée de sa tutelle. Lorsque le même événement fut connu à Cyrène, où régnait Évergètes, frère de Philométor, on y prit des mesures pour s'emparer de l'Égypte. Évergètes commença par réclamer la tutelle de son neveu; mais la reine Cléopâtre rassemblait des troupes, et se préparait à lui résister. Parmi ceux qui, dans cette circonstance, montrèrent le plus d'attachement à la mémoire de Philométor, on remarquait Onias, le pontife des Juifs établis en Égypte, qui vint offrir ses services à la reine, avec un corps de troupes de sa nation. Cependant Évergètes approchait avec son armée, et bientôt il assiégea la capitale. Cette guerre ne fut pas de longue durée : un traité rapprocha les deux partis. On convint qu'Évergètes, en prenant la tutelle du jeune Eupator, épouserait la reine mère. A peine fut-il entré dans Alexandrie, qu'il justifia sa réputation de cruauté, en faisant massacrer tous les partisans de son neveu, et en égorgeant lui-même cet enfant dans les bras de sa mère, le jour de son mariage avec elle. Des meurtres continuels marquèrent ensuite chacun des jours de sa puissance : il fit massacrer plusieurs des Cyrénéens qui étaient venus avec lui en Égypte, parce qu'ils s'étaient permis quelques plaisanteries au sujet de la courtisane Irène, qu'il aimait passionnément. Les soldats étrangers qu'il avait amenés, vivaient à discrétion dans Alexandrie. Pour se les attacher davantage, il leur donnait pleine licence. Pendant les cérémonies de son intronisation qui eut lieu, comme de coutume, à Memphis et selon les rites égyptiens, il lui naquit un fils, qui reçut, de cette circonstance, le nom de *Memphitès.* Il résulte de là, que c'est environ un an après l'élévation de ce prince, en 145 ou 144 avant J. C., que s'accomplit cette formalité indispensable. Évergètes fit ensuite mettre à mort les principaux citoyens d'Alexandrie, et tous les personnages de la cour qui avaient été élevés avec son frère Philométor. Enfin las de sa sœur, dont il n'était devenu l'époux que pour s'emparer de la couronne, il voulut s'en séparer, et mettre sur le trône sa nièce, fille de la reine et nommée aussi Cléopâtre, celle-là même que Philométor avait promis autrefois de lui donner pour femme. Il fit violence à cette princesse, et, après cet outrage fait à la fille, il répudia la mère. Sous le règne du cruel Évergètes, Alexandrie devint déserte; tout le monde fuyait le joug d'un tyran aussi insensé que sanguinaire : il fut obligé d'y appeler, par ses décrets, des étrangers, qu'aucun avantage encore ne pouvait décider à venir vivre sous ses lois. Des ambassadeurs romains, chargés par le sénat de visiter les royaumes alliés, et parmi lesquels était Scipion Émilien, vinrent en Égypte. La capitale était dans l'abandon et la solitude : ils eurent horreur de son indigne monarque. Tout en lui justifiait la haine et le mépris de ses sujets. On s'étonne seulement qu'un roi si détesté ait régné si longtemps. Un seul homme soutenait tout le fardeau du gouvernement; et l'estime qu'on lui portait, était la sauvegarde de son indigne souverain. C'était Hiérax, gouverneur d'Alexandrie, officier expérimenté, très-populaire, et doué des plus belles qualités. A la fin cependant l'indignation se manifesta avec fureur. C'était en la 17[e] année de son règne, depuis la mort de son frère, par conséquent en l'an 130 : le peuple mit le feu au palais, et Évergètes n'eut que le temps de s'enfuir en Chypre avec Cléopâtre la jeune. Il paraît que Cléopâtre la mère fut le principal mobile de ce soulèvement; car aussitôt qu'on eut brisé les statues et les images d'Évergètes, on conféra le gouvernement à cette princesse. A cette nouvelle, la rage du roi exilé ne connut plus de bornes : appréhendant que la reine ne fît proclamer le fils qu'elle avait eu de lui, et qui était assez grand, il le fit venir de Cyrène, puis il donna ordre de l'égorger, et de placer ses membres dans une corbeille, qui fut portée à Alexandrie, et présentée à la reine le jour même que l'on y célébrait la fête de sa naissance. Cet horrible spectacle glaça d'épouvante la cour et le peuple tout entier, qui vit ce que lui réservait un prince capable d'une telle atrocité. Des deux côtés, on se prépara à la guerre. Évergètes rassembla de grandes forces dans l'île

de Chypre; et bientôt il les fit passer en Égypte. Hégélochus, son général, y battit Marsyas, qui commandait les troupes de Cléopâtre, le fit prisonnier, et l'envoya au roi qui le traita avec bonté. Évergètes espérait, par cet acte de clémence, auquel on ne s'attendait pas, ramener vers lui les peuples de l'Égypte. Cependant Cléopâtre se défendait toujours dans Alexandrie. Elle implora le secours de son gendre Démétrius Nicator, roi de Syrie, qui était depuis peu de retour de sa longue captivité chez les Parthes : elle lui offrait même la souveraineté. Celui-ci réunit aussitôt des troupes, et vint mettre le siége devant Péluse; mais il ne tarda pas à le lever pour marcher contre Antioche qui venait de se révolter. Déjà les rebelles avaient fourni des secours à Évergètes. La retraite de Démétrius laissant Cléopâtre sans espoir de délivrance, elle chargea toutes ses richesses sur ses vaisseaux, et alla chercher un asile en Syrie, chez sa fille, la femme de Démétrius. Alexandrie se rendit alors. Évergètes, rétabli sur son trône, y resta en paix, jusqu'à l'époque où il cessa de vivre. L'histoire ne nous a rien transmis sur ce qui se passa pendant ce laps de temps. Nous savons seulement qu'avant sa mort, il voulut unir l'aîné des fils qu'il avait eus de Cléopâtre la jeune, avec sa fille Cléopâtre, que ce jeune prince aimait passionnément. La reine avait beaucoup d'aversion pour son fils aîné, et lui préférait le cadet, nommé Alexandre : elle conseilla donc à son mari d'envoyer les nouveaux époux en Chypre, non pour y régner, mais dans une sorte d'exil, afin qu'à l'époque de la mort du roi, Alexandre pût monter sur le trône, se trouvant seul dans la capitale. Évergètes II cessa de vivre à la fin de l'an 117, ou au commencement de l'an 116 avant J. C., 29 ans après la mort de son frère Philométor. Comme avant de régner seul en Égypte, ce prince avait déjà été déclaré roi, et qu'il avait partagé le trône pendant 6 ans avec son frère; que, depuis cette époque, il n'avait jamais cessé d'être roi de nom et d'effet, il compta les années de son règne, de son premier avénement : nous en sommes assurés par le témoignage de Porphyre dans Eusèbe. Ainsi tous les monuments de l'Égypte, qui, avec le nom d'un Ptolémée, portent, sans autre désignation, une date qui dépasse la durée du plus long règne, qui est de 38 ans, appartiennent incontestablement à Évergètes II. En mourant, Évergètes laissa sa couronne à sa femme Cléopâtre la jeune, qui fut libre d'appeler au trône qui elle voudrait de ses fils. Ce prince si cruel, et dont le règne fut si désastreux pour l'Égypte, aimait cependant les lettres : il avait hérité de ce goût particulier aux princes de sa race; peut-être même eut-il encore plus d'ardeur qu'aucun de ses prédécesseurs : il en reçut le surnom de *Philologue*. Le célèbre Aristarque avait été son précepteur.

PTOLÉMÉE VIII, surnommé *Soter II*, fils d'Évergètes II. Son père, en mourant, avait laissé la couronne à sa femme Cléopâtre, en lui donnant la faculté de choisir qui elle voudrait de ses deux fils pour le placer sur le trône. Cette femme ambitieuse préférait le plus jeune; elle aurait bien voulu l'associer au pouvoir : mais le peuple d'Alexandrie la contraignit de donner la couronne à l'aîné, qui était alors dans l'île de Chypre, comme on l'a vu plus haut. La reine fut donc obligée de le rappeler, à son grand regret, et de partager le trône avec lui. Les monuments nous font voir que, dans ce partage, elle se réserva le premier rang; son nom fut toujours placé le premier dans les actes publics. En rappelant son fils aîné de l'île de Chypre, la reine le contraignit d'abandonner sa femme Cléopâtre, avec laquelle il était marié depuis quelques années, pour épouser Séléné, une autre de ses sœurs, qu'elle croyait sans doute plus disposée à lui obéir. Malgré toute la déférence que Soter conservait pour sa mère, cette princesse n'en était pas moins animée de la même haine. L'abandon de l'île de Chypre par sa fille Cléopâtre lui fournit l'occasion de se rendre encore plus redoutable. En envoyant son cher Alexandre dans cette île, avec le titre de roi, elle se réservait par-là les moyens de pouvoir expulser un jour son autre fils. Cependant Ptolémée Soter, qui avait conservé un tendre attachement pour la mémoire de sa sœur Cléopâtre, avait pris part aux troubles civils de la Syrie, et envoyait des secours au mari de cette princesse, pour qu'il pût la venger; et bientôt après, Triphène périt sous les coups d'Antiochus de Cyzique. Antiochus Grypus, réfugié à Aspende en Pamphylie, fit demander en Égypte des secours, qui lui furent accordés par la reine mère, tandis que, dans le même temps, son fils Soter faisait partir pour la Syrie de nouvelles troupes destinées à soutenir Antiochus le Cyzicénien. Un traité, suivi du partage des derniers restes de l'empire syrien entre les deux frères, mit, pendant quelque temps, un terme à ces calamités. Soter continuait de témoigner une amitié particulière pour Antiochus le Cyzicénien. Ce dernier ayant été battu par Hyrcan, grand pontife des Juifs, qui pressait avec vigueur le siége de Samarie, ville dépendante de la Syrie, s'adressa au roi d'Égypte, et en obtint aussitôt 6,000 hommes. Ce dernier acte de souveraineté acheva de brouiller Cléopâtre avec son fils : elle résolut donc de le chasser du trône. Pour y parvenir, elle prétendit que Soter avait voulu la faire assassiner, et produisit plusieurs de ses eunuques les plus dévoués, couverts de blessures reçues en la défendant. Il n'en fallut pas davantage pour animer tout le peuple d'Alexandrie contre le roi. Ce prince, sans moyen de résistance, fut obligé de s'enfuir en Chypre, la 10e année de son règne, en l'an 106 avant J. C. La reine fit alors venir son autre fils Alexandre, qui, peut-être instruit d'avance de cette révolution, était déjà à Péluse, d'où il se rendit dans la capitale, où sa mère le fit déclarer roi. Ptolémée Soter, forcé de fuir devant son implacable mère, devint, par son exil, roi de l'île de Chypre : mais la haine de la reine ne fut pas encore satisfaite. Elle avait déjà enlevé à Soter une épouse qu'il aimait; il fut encore séparé, par sa mère, de sa seconde femme Séléné. Soter soutenait toujours Antiochus le Cyzicénien : Cléopâtre, appréhendant que ce prince ne devînt assez puissant pour pouvoir fournir à son tour des secours à Soter, ne se borna pas seulement à donner des troupes à Grypus, son rival : pour affliger davantage son fils, elle fit épouser Séléné au prince syrien. En l'an 103 avant J. C., les habitants de Ptolémaïs, vivement pressés par Alexandre Jannée, roi des Juifs, et sans espoir d'être secourus par les rois de Syrie, qui se faisaient la guerre, envoyèrent en Chypre implorer l'assis-

tance de Soter, lui promettant qu'il serait aidé par les habitants de Gaza, les Sidoniens et le tyran Zoïle, qui régnait à Dora, en Phénicie. Soter se préparait à cette expédition, quand une armée égyptienne descendit, par l'ordre de sa mère, dans l'île où il s'était réfugié. Soter n'opposa aucune résistance; moins, au reste, à cause de l'infériorité de ses forces que par respect pour une mère si peu digne d'un tel sentiment : il passa en Phénicie, avec une armée de 30,000 hommes, pendant que les généraux de Cléopâtre s'emparaient de Chypre. La nouvelle de la conquête de cette île changea subitement les dispositions des habitants de Ptolémaïs. Sur l'avis de Déménetes, citoyen fort influent parmi eux, ils résolurent de fermer leurs portes à Soter, et de prendre le parti de Cléopâtre, pour ne pas attirer contre eux les forces de l'Égypte. Quoique Soter fût informé de ce changement, il n'en continua pas moins sa route, et vint débarquer à Sycaminos, non loin au sud de Ptolémaïs, où il fut joint par le tyran Zoïle et par les Gazéens. Sa présence suffit pour décider la retraite des Juifs, qui levèrent le siége de Ptolémaïs. Cléopâtre, effrayée de voir son fils si près de l'Égypte avec des forces considérables, fut tellement irritée contre les généraux qui l'avaient laissé sortir de l'île de Chypre, qu'elle les fit mettre à mort. Cependant Soter songeait à s'établir solidement dans la Phénicie. Après avoir renouvelé son traité d'alliance avec Antiochus le Cyzicénien, il laissa un corps de troupes chargé de continuer le siége de Ptolémaïs, et il porta ses armes dans la Judée, afin de punir le perfide Alexandre Jannée, qui, tout en l'amusant par de fausses promesses, n'avait cessé de solliciter secrètement l'alliance et l'appui de Cléopâtre. Alexandre leva, pour lui résister, une armée de 80,000 hommes. Soter n'hésita pas à venir l'attaquer avec des forces bien inférieures; et il s'avança vers la Galilée, où il conquit, un jour de sabbat, la ville d'Asochis, dans laquelle il fit plus de 10,000 prisonniers. Il se rendit ensuite maître de Sepphoris; puis il marcha vers le Jourdain, où Alexandre l'attendait, auprès d'Asophon, avec toute l'armée juive. La victoire fut longtemps disputée; les Juifs se défendirent avec beaucoup de valeur, mais à la fin ils furent contraints de céder. Plus de 30,000 des leurs restèrent sur le champ de bataille; et Ptolémée parcourut la Judée en vainqueur, répandant partout la terreur, pendant que ses généraux prenaient de vive force Ptolémaïs. Cléopâtre concevant alors de vives inquiétudes, ordonna un grand armement de terre et de mer, dont elle donna le commandement à Chelcias et Ananias, fils d'Onias, qui avait fondé le temple israélite de Bubaste. En même temps elle envoyait dans l'île de Cos les enfants de son fils, ses trésors et son testament, pour les mettre en sûreté. Comme Soter était dans la Célésyrie, où il avait fait une invasion, Ptolémée Alexandre, par l'ordre de sa mère, parut devant Ptolémaïs, avec une flotte, tandis que Chelcias arrivait à la tête de l'armée de terre. Soter, informé de leur approche, quitta la Célésyrie; et, par un autre chemin, il se dirigea vers l'Égypte, qu'il croyait sans défense. Il se trompait; car il rencontra une armée assez forte pour l'arrêter dans sa marche, et le contraindre à la retraite. Cléopâtre prit alors l'offensive; et, à la tête de ses troupes, elle vint assiéger Ptolémaïs, qui se rendit. Elle conclut ensuite à Scythopolis une alliance avec Alexandre Jannée, roi des Juifs. Soter s'était retiré à Gaza, où il passa l'hiver : au retour du printemps, ne voulant pas faire la guerre à sa mère, il prit le parti de retourner en Chypre, dont il se remit en possession assez facilement; et Cléopâtre revint en Égypte, abandonnant les côtes de la Syrie au roi des Juifs, qui profita de cette occasion pour s'emparer de Gaza. Il punit cruellement cette ville d'avoir imploré l'assistance de Soter. Il lui fallut une année pour prendre Ptolémaïs, qui avait recouvré sa liberté, et qui se défendit avec vigueur. La paix semblait rétablie entre Cléopâtre et son fils, et celui-ci vivait tranquille dans l'île de Chypre, tandis que les guerres civiles continuaient de tourmenter la Syrie. Les enfants des deux Antiochus rivaux, avaient hérité de toute l'ambition et de la haine de leurs pères, et ils se disputaient avec la même fureur les derniers restes du royaume. Un nouveau trait de la haine que la reine d'Égypte conservait contre son fils, porta celui-ci à passer encore une fois en Syrie. Séléné, qui avait été femme de Ptolémée Soter, après la mort de Grypus et d'Antiochus de Cyzique, qu'elle avait successivement épousés, contracta une nouvelle alliance avec Antiochus X, surnommé Ensèbes, fils de son dernier mari. Le nouveau mariage de son ancienne épouse ne plut pas, à ce qu'il paraît, à Ptolémée Soter, qui amena de Cnide, le 4e fils de Grypus et de Tryphène, nommé Démétrius, dont il fit un compétiteur redoutable pour Antiochus Eusèbes, en lui fournissant un puissant corps de troupes, avec lequel il le fit déclarer roi de Syrie, à Damas, en l'an 95 avant J. C. Cependant, de nouvelles révolutions survenues en Égypte avaient causé la mort de Cléopâtre, suivie, bientôt après, de la fuite du parricide Alexandre. Ce dernier événement arriva en la 19e année après l'expulsion de Soter, par conséquent 29 ans après l'époque où il avait été reconnu roi pour la première fois ; aussi c'est vers l'an 88 avant J. C., que s'effectua la révolution qui le rétablit sur le trône. Les Alexandrins furent à peine délivrés du second fils de Cléopâtre, qu'ils envoyèrent en Chypre, pour offrir l'Égypte à Soter. La conduite que ce prince avait tenue pendant son exil, le respect et la déférence qu'il avait plusieurs fois témoignés pour son indigne mère, son horreur pour la guerre parricide dans laquelle il se trouvait engagé, le courage qu'il avait montré en diverses occasions, et toutes les qualités dont il avait fourni d'autres preuves, lui avaient gagné l'estime et l'amour des peuples de l'Égypte, et ses anciens sujets désiraient vivement qu'il remontât sur le trône. L'ardeur que le peuple d'Alexandrie montrait pour le revoir, lui fit donner le surnom de *Pothinus*, c'est-à-dire, *le Désiré*. Soter était à peine arrivé à Alexandrie, que son frère, réfugié en Lycie, fit une tentative pour s'emparer de l'île de Chypre, qu'il venait d'abandonner. Cette entreprise n'eut aucun succès : Alexandre périt dans un combat naval, où il fut vaincu par l'amiral Chéreas. Soter fut ensuite obligé de faire la guerre aux habitants de Thèbes, l'ancienne métropole de l'Égypte, qui lui résistèrent 3 ans : elle fut prise, après ce long espace de temps, et livrée à toutes les horreurs de la guerre. Depuis lors, elle resta dans

un état de ruine, dont elle ne s'est jamais relevée. Sous le gouvernement de Soter, l'Égypte, qui n'était pas déchue sous l'empire de sa mère Cléopâtre, reprit un rang honorable parmi les puissances de l'Orient : elle le dut à l'état imposant de ses forces navales; et son alliance, ou plutôt son appui, fut sollicité à la fois par le grand Mithridate et par les Romains. Soter ne prit pas ouvertement le parti du roi de Pont : il ne voulait pas, sans doute, renoncer à l'amitié de Rome; mais il laissa faire, dans ses États, des enrôlements pour le service naval de ce monarque. Lorsque, ensuite, en l'an 85, Lucullus, battu par les pirates, vint lui demander le secours de sa flotte pour Sylla, qui assiégeait, dans Athènes, les troupes d'Archelaüs, général de Mithridate, le roi d'Égypte traita avec beaucoup de distinction l'envoyé romain : mais il se crut assez puissant pour se refuser à sa demande; et la république, trop occupée, n'osa pas se venger de ce refus. Le second règne de Ptolémée Soter II, après son retour à Alexandrie, fut de 7 ans et 6 mois. Ses années royales sont donc comprises entre le 21 septembre 117 et le 12 du même mois de l'an 81 avant J. C.; et c'est certainement en cette dernière année qu'il cessa de régner. Sa fille Cléopâtre, nommée par quelques écrivains Bérénice, lui succéda.

PTOLÉMÉE IX, surnommé *Alexandre Ier*, était le 2e fils d'Évergètes II et de Cléopâtre, qui, après avoir tenté vainement de le placer sur le trône d'Égypte, parvint à lui faire donner l'île de Chypre avec le titre de roi, l'an 114 avant J. C. Sept ans plus tard, l'an 107, elle put mettre à exécution son premier projet. Alexandre tint compte du temps qu'il avait administré son petit État de Chypre, et voulut que la première année de son nouveau règne en fût considérée comme la huitième. La mère et le fils ne vécurent pas longtemps en bonne intelligence : ce dernier prit le parti de se retirer en Chypre, préférant une vie tranquille au pouvoir, dont le dégoûtaient les cruautés de la reine. Cependant il se rapprocha d'elle, pour résister au légitime maître du royaume; mais, le danger passé, leurs divisions recommencèrent. A la fin, Cléopâtre résolut de faire périr ce fils trop peu docile, qui la prévint par un parricide, la 18e année depuis l'expulsion de Soter II. Resté seul maître du pouvoir, il ne le garda pas longtemps. Le mécontentement général le força de quitter Alexandrie, où il ne rentra plus, malgré ses efforts. Il fut tué dans une bataille navale. Il était, lorsqu'il fut détrôné, dans la 19e année de son règne en Égypte, et il y avait 27 ans qu'il avait reçu le titre de roi avec la couronne de Chypre.

PTOLÉMÉE X, surnommé *Alexandre II*, était fils d'Alexandre Ier. Lorsque Ptolémée Soter II était en Syrie, et menaçait l'Égypte d'une invasion, sa mère Cléopâtre avait envoyé dans l'île de Cos les enfants d'Alexandre Ier, avec ses trésors. Alexandre II était encore dans cette île quand son père fut tué, l'an 89 avant J. C. Bientôt après, en 87, Mithridate, roi de Pont, s'étant rendu maître de l'île de Cos, emmena le jeune Alexandre, qui passa dans le camp de Sylla, l'an 84, et se mit sous sa protection. La mort de Soter II, arrivée en 81, laissant la couronne d'Égypte entre les mains de sa fille Bérénice, nommée aussi Cléopâtre, veuve d'Alexandre Ier, Sylla résolut de faire valoir les droits de son protégé, qui devait avoir alors une trentaine d'années, et qui était le dernier descendant mâle de la race de Ptolémée. Le jeune prince, déclaré roi par un décret du sénat, partit aussitôt pour Alexandrie, où il épousa la reine Bérénice-Cléopâtre, sa belle-mère. A peine était-elle devenue sa femme, qu'il la fit assassiner. Le peuple et les soldats, également indignés de sa cruauté, le massacrèrent dans le gymnase d'Alexandrie, après un règne de 19 jours, selon le témoignage formel d'Appien et de Porphyre. Leurs expressions sont trop précises pour laisser la moindre incertitude sur ce point. Les modernes qui ont soutenu une opinion différente ont été trompés par des passages de Cicéron et de quelques autres auteurs, qu'ils ont mal entendus. Les règnes d'Alexandre II et de sa belle-mère Bérénice furent confondus, à cause de leur peu d'étendue, dans la 56e et dernière année de Soter II (82-81 avant J. C.)

PTOLÉMÉE XI, surnommé *Aulétès*, ou *le Joueur de flûte*, à cause de la passion désordonnée qu'il avait pour cet instrument, était fils naturel de Soter II. Ce fut là son seul titre pour obtenir la couronne, que lui déféra le peuple d'Alexandrie après la mort de Bérénice et d'Alexandre II. Il ne restait plus alors en Égypte aucun descendant légitime de la race des Lagides. Ptolémée, quoique très-jeune encore, était probablement déjà en âge de régner par lui-même. Les Romains persistèrent à regarder son élévation au trône comme non avenue, et le royaume d'Égypte comme dévolu à la république, en vertu du testament réel ou supposé d'Alexandre II. Cependant ils ne prirent aucune mesure pour faire valoir leurs prétentions; plusieurs fois la question de savoir si l'on s'emparerait de cette proie si riche fut débattue dans le sénat, et presque aussitôt écartée par le crédit des amis qu'entretenait à Rome le prince égyptien. Enfin, à force d'argent, il parvint à se faire déclarer roi, l'an 59 avant J. C., par le sénat, désormais l'arbitre des destinées du monde. Mais son frère, qui régnait à Chypre depuis qu'il possédait lui-même l'Égypte, ne tarda pas à être dépouillé de son petit État par un autre acte de la même volonté souveraine. Cette usurpation excita l'indignation des Alexandrins, qui, après avoir essayé vainement de détacher le lâche Aulétès de l'alliance des Romains, se révoltèrent contre lui et le mirent dans la nécessité d'aller à Rome mendier des secours. Il y avait un an qu'il était reconnu par le sénat. Ses sujets, ignorant qu'il était passé en Italie et le croyant mort, placèrent sur le trône ses filles aînées, Cléopâtre Tryphène et Bérénice. La première de ces deux princesses mourut après un an de règne environ, et la seconde ne régna pas plus de 2 ans seule. Les trois années royales des filles d'Aulétès comptèrent de 58 à 55 avant J. C. Il en résulte que ce monarque déchu fut absent de l'Égypte pendant 3 ans environ. Pendant tout ce temps, il intrigua pour obtenir les moyens de recouvrer ses États. Plusieurs fois il fut sur le point de réussir; mais il était réservé à Gabinius, gouverneur de Syrie et lieutenant de Pompée, de faire rentrer ce prince en Égypte par la force des armes, l'an 55 avant J. C. Le premier acte d'Aulétès fut de faire périr sa fille Bérénice, et avec elle les personnes les plus distinguées

et surtout les plus riches de la ville, pour pouvoir payer les services de Gabinius, qui avait agi sans l'autorisation du sénat et par l'espoir d'une brillante récompense. Ptolémée régna encore 3 ans environ. Ses années royales comptèrent de 81 à 52 avant J. C. Baudelot de Dairval a publié une *histoire* de ce prince, 1696, in-12.

PTOLÉMÉE XII, l'aîné des fils de Ptolémée Aulétès, n'avait que 13 ans lorsqu'il succéda à son père, tandis que sa sœur, la fameuse Cléopâtre, appelée à régner conjointement avec lui, avait déjà 17 ans, et se trouvait en âge de gouverner elle-même. La guerre civile ayant éclaté entre César et Pompée, celui-ci crut pouvoir compter sur Ptolémée et Cléopâtre, enfants d'un roi qu'il avait fait placer sur le trône par son lieutenant Gabinius. Cléopâtre répondit par des services importants à cette confiance du général romain; mais les tuteurs de son jeune frère, jaloux de la voir exercer son autorité en reine, excitèrent contre elle une sédition dans Alexandrie, et la forcèrent d'aller chercher en Syrie un asile et une armée. Ce fut dans ces circonstances qu'eut lieu la bataille de Pharsale, suivie bientôt après de la mort de Pompée, lâchement assassiné par les ordres du jeune Ptolémée, et de l'arrivée de César dans la capitale de l'Égypte. Ce dernier n'avait aucun motif honorable d'y prolonger son séjour; mais les vents contraires, ou plutôt sa passion pour Cléopâtre, l'y retinrent. Le faste qu'il y déploya et le désir qu'il manifesta de régler, comme seul arbitre, les différends du roi avec sa sœur Cléopâtre, mécontentèrent les Égyptiens, et bientôt il se vit assiégé dans ses quartiers à Alexandrie, par une population furieuse, à laquelle vint se joindre l'armée commandée par Achillas. César, ayant reçu quelques renforts et obtenu sur ses ennemis de faibles avantages, entra avec eux en pourparlers, et crut acheter la paix en leur rendant leur roi, qu'il avait gardé jusqu'alors dans une captivité honorable. Ce prince, à peine mis en liberté, s'abandonna à toute sa fureur contre les Romains, et la guerre recommença sur terre et sur mer. Il est probable que César aurait fini par succomber dans une lutte aussi inégale, si Mithridate de Pergame, fils du grand Mithridate, ne fût venu, avec des forces imposantes, le tirer de cette position fâcheuse. Ce fut au tour du jeune Ptolémée de trembler pour sa couronne et pour sa vie. Il perdit l'une et l'autre en se noyant dans le Nil, après une défaite. Il avait compté 4 années révolues de règne (du 5 septembre 52 au 4 septembre 48 avant J. C.), et mourut dans la 5e (entre le 4 septembre 48 et le 4 septembre 47).

PTOLÉMÉE XIII, frère et successeur du précédent, était le 2e fils de Ptolémée Aulétès. Il n'avait que 12 ans environ, quand il fut associé par César à Cléopâtre comme époux et comme roi. On pense bien qu'un si jeune souverain n'eut qu'un vain titre, et que tout le pouvoir resta entre les mains de sa sœur. En l'an 46 ils firent tous deux le voyage de Rome, et y furent admis au nombre des alliés de la république. On ne sait rien de plus sur Ptolémée XIII, sinon qu'il mourut avant d'avoir pu prendre part aux affaires, dans la 8e année du règne de Cléopâtre, et dans la 4e du sien. Il fut empoisonné, dit-on, par les ordres de cette princesse. Ses années royales doivent être comptées de l'an 48 à l'an 44 avant J. C.

PTOLÉMÉE XIV, connu sous le nom de *Césarion*, naquit l'an 47 avant J. C., de l'union illégitime de Jules César et de Cléopâtre. Les écrivains modernes ne l'ont pas admis au nombre des souverains de l'Égypte; mais ils ont eu tort. Les monuments s'accordent avec les témoignages de l'histoire pour lui donner le titre de roi, que sa mère obtint pour lui, l'an 42 avant J. C., des triumvirs, héritiers et vengeurs de César. Marc-Antoine alla même jusqu'à le reconnaître publiquement pour le véritable fils de César, prétendant que Cléopâtre avait été femme légitime du dictateur. En l'an 32 avant J.C., le jeune prince fut déclaré *roi des rois;* mais l'année suivante, après la défaite et la mort d'Antoine, il fut conduit à Rhodes par son précepteur Théodore. Ramené de là en Égypte par cet homme perfide, il fut livré à Auguste, qui le fit périr l'an 30 avant J. C. Césarion avait alors environ 18 ans.

PTOLÉMÉE, surnommé *Philadelphe,* fils d'Antoine et de Cléopâtre, fut déclaré par son père, l'an 32 avant J. C., souverain de la Syrie, de la Phénicie, de la Cilicie et de toutes les régions comprises entre l'Euphrate et l'Hellespont; mais il ne jouit jamais des États qui lui avaient été assignés, et fut bientôt enveloppé dans la mauvaise fortune d'Antoine. Cependant, comme le fils d'un triumvir était moins à craindre que celui d'un dictateur, il n'éprouva pas le sort de Césarion. Après avoir servi, avec son frère et sa sœur Cléopâtre, au triomphe d'Auguste, il alla vivre en Numidie auprès du roi Juba, devenu son beau-frère. Ce prince ayant obtenu en échange de son royaume la Mauritanie tout entière, il paraît que les frères de sa femme l'y suivirent; mais, à partir de cette époque, il n'est plus parlé d'eux.

PTOLÉMÉE, roi de la Mauritanie, né de Juba II et de Cléopâtre Sélène, fille de Marc-Antoine et de la fameuse Cléopâtre, monta sur le trône vers l'an 19 ou 20 de l'ère chrétienne, sous le règne de Tibère. Il ne se fit guère remarquer que par son goût pour les plaisirs et son attachement pour les Romains, auxquels il fournit des secours dans leur guerre contre Tacfarinas. En récompense de ce service, il reçut du sénat, l'an 26, les ornements triomphaux. Étant venu à Rome sous Caligula, il excita, par ses habillements magnifiques et par ses richesses, la jalousie et la cupidité de ce tyran, qui le fit assassiner. Les deux Mauritanies devinrent provinces romaines l'an 40. Ce ne fut cependant pas sans résistance; Édémon, un des affranchis de Ptolémée, voulut venger la mort de son souverain, et alluma une guerre qu'on eut bien de la peine à éteindre.

PTOLÉMÉE, fils naturel de Ptolémée Soter II, fut reconnu roi de l'île de Chypre l'an 81 avant J. C., dans le même temps que Ptolémée Aulétès, son frère, montait sur le trône d'Égypte. Loin d'imiter la prévoyance de celui-ci, en sollicitant l'alliance des Romains, il affecta au contraire envers la république un dédain qu'il ne tarda pas à expier. Il avait refusé de payer plus de deux talents pour le rachat de P. Clodius, tombé aux mains de pirates en se rendant de la Syrie en Cilicie. Relâché par eux sans rançon et devenu tribun du peuple, celui-ci, pour punir ce qu'il appelait l'avarice de

Ptolémée, fit rendre un plébiscite prononçant la réduction de Chypre en province et la mise des biens du roi à l'encan. Caton, nommé questeur pour l'exécution de cet arrêt du peuple romain, s'efforça vainement de déterminer Ptolémée à résigner de bonne grâce son royaume. Ce prince préféra finir ses jours par le poison. Ses richesses furent envoyées à Rome, et l'île de Chypre fut annexée comme province au gouvernement de Cilicie.

PTOLÉMÉE, surnommé *Aloritès*, roi de Macédoine, fils naturel d'Amyntas III, dont il épousa la fille légitime, appelée Euryone, avait inspiré une violente passion à sa belle-mère Eurydice, qui mit tout en œuvre pour lui assurer le trône. Un premier complot fut ourdi par elle, dans ce but, du vivant même d'Amyntas, à qui Euryone le dévoila. Lorsque la mort de son père eut appelé Alexandre II sur le trône, Ptolémée Aloritès chercha encore à se créer un parti; mais un secours qu'envoyèrent au roi les Thébains réduisit les révoltés, et ce ne fut qu'après l'assassinat d'Alexandre (l'an 371 avant J. C.) que Ptolémée réussit à se faire reconnaître roi, en enlevant à Perdiccas une partie de ses États, que lui avait aussi disputés Pausanias, prince de la famille royale. Ptolémée ne conserva l'autorité souveraine qu'environ 3 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où Pélopidas, pris pour arbitre, déclara que la couronne appartenait à Perdiccas. L'histoire ne fait plus mention de Ptolémée Aloritès, à partir de cette époque. On sait seulement qu'il se soumit à la décision du général thébain, qui, pour prévenir de nouveaux troubles, emmena comme otages dans sa patrie Philoxène, fils de Ptolémée, et le jeune Philippe, frère de Perdiccas.

PTOLÉMÉE, surnommé *Apion*, c'est-à-dire *le Maigre*, roi de la Cyrénaïque, fils de Ptolémée Évergètes II et d'Irène, sa maîtresse, fut, par le testament de son père, mis en possession de la Cyrénaïque et de toute la partie de la Lybie dépendante de l'Égypte. Après un règne d'environ 20 ans, et dont on ignore les actes, il mourut l'an 96 avant J. C., léguant ses États au peuple romain. Le sénat ne voulut point se prévaloir de ces dispositions, et ce ne fut que pour y faire cesser des troubles sans fin, qu'environ 20 ans plus tard les Romains réduisirent en province les petites républiques de la Cyrénaïque.

PTOLÉMÉE, surnommé *Céraunus*, ou *le Foudre*, roi de Macédoine, fils aîné de Ptolémée Soter et d'Eurydice, quitta l'Égypte, où il se voyait réduit à la condition de sujet par la préférence que son père venait d'accorder aux enfants qu'il avait eus de Bérénice, et se rendit en Thrace auprès de Lysimaque, dont le fils aîné, Agathocle, était son beau-frère. Arsinoé, belle-mère de ce dernier prince, ayant réussi, par d'odieuses machinations, à le perdre dans l'esprit du roi, son père, qui le fit mettre à mort, Ptolémée passa à la cour de Syrie (environ l'an 284 avant J. C., avec sa sœur Lysandra, veuve d'Agathocle, les enfants qu'elle en avait eus, et Alexandre, son beau-frère consanguin. Ils furent accueillis avec honneur par Séleucus Nicator, qui promit à Ptolémée Céraunus de le placer sur le trône d'Égypte après la mort de son père. Ces circonstances devinrent le prétexte d'une guerre qu'à l'instigation de Ptolémée Philadelphe, frère de Céraunus, le vieux Lysimaque déclara à Séleucus. On sait que le premier perdit la victoire et la vie dans les plaines de Couroupedium. Mais ce fut en vain que Céraunus réclama la promesse que lui avait faite le roi de Syrie. Outré de dépit, il se vengea de ses refus en le poignardant, et se fit proclamer roi, après avoir été ceindre le diadème à Lysimachie. Il défit ensuite Antigone Gonatas, qui prétendait lui disputer sa proie, obtint un égal avantage sur un des fils de ce prince, ainsi que sur le roi d'Illyrie Monunius, et demeura tranquille possesseur de la Macédoine. Céraunus ne négligea rien pour affermir au dehors sa puissance, qu'il cimenta au dedans par des actes qui lui concilièrent l'affection des peuples. Il envoya un ambassadeur proposer à son frère l'oubli de leurs querelles, s'assura de l'alliance de Pyrrhus en lui donnant sa fille en mariage, et noua aussi habilement des relations amicales avec Antiochus et Antigone Gonatas. Il put alors accomplir impunément les sanglants projets que la politique lui avait fait différer, et il immola sans pitié les fils de Lysimaque. Cependant des hordes gauloises commençaient à porter l'épouvante au sein de la Thrace et de la Grèce. Le roi de Macédoine se croyant assez fort pour repousser ces conquérants nomades, traita avec fierté les ambassadeurs que lui avait envoyés Belgias, leur chef, et qui lui offraient la paix au prix d'un subside. Il refusa même un secours de 20,000 hommes que lui voulait envoyer le roi des Dardaniens. L'événement ne justifia point la présomption de Céraunus; car, peu de temps après, obligé d'accepter le combat, il vit ses troupes brusquement assaillies par les Gaulois, et lui-même tomba percé de coups sur le champ de bataille l'an 280 avant J. C. Il avait occupé un an et 5 mois le trône de Macédoine, où monta après lui son frère Méléagre, qui ne s'y maintint que 2 mois.

PTOLÉMÉE, dynaste, et probablement grand prêtre de Chalcidène, dans le mont Liban, régnait vers l'an 86 avant J. C., ayant succédé à Mennéus, son père, l'un des petits souverains qui se partagèrent la Syrie après la chute des Séleucides. Ce fut pour réprimer les fréquentes incursions qu'il faisait sur le territoire de Damas, que les principaux citoyens de cette ville la placèrent sous l'autorité d'Aréthas, roi des Nabathéens; le roi des Juifs Aristobule, entreprit aussi, mais sans succès, de le combattre. En l'an 63, Ptolémée acheta l'alliance ou plutôt la protection de Pompée, vainqueur de Mithridate, moyennant la somme de 1,000 talents (environ 6 millions), et plus tard il prit le parti de la famille d'Aristobule, que Pompée avait dépouillée de la souveraineté des Juifs, et donna aux restes de cette famille un asile dans ses États. Son fils Philippion s'était épris d'Alexandra, l'une des filles d'Aristobule qu'il avait été chargé de conduire, ainsi que son frère Antigone et leur mère, d'Ascalon à la cour de Chalcidène : Ptolémée, qui conçut aussi pour cette princesse une violente passion, fit donner la mort à son fils pour épouser celle qu'il aimait éperdument. Il mourut vers l'an 41, après avoir, de concert avec Marion, tyran de Tyr, reconduit en Palestine Antigone, devenu son beau-frère. Il laissa sa souveraineté à son fils Lysanias, que Marc-Antoine fit mettre à mort l'an 36 avant J. C., sous le prétexte qu'il avait pris parti pour les Parthes lors de l'expédition de Pacorus en Syrie. La Chalcidène fut alors donnée à Cléopâtre.

PTOLÉMÉE, prêtre égyptien, de la ville de Mendès, avait écrit une *Histoire d'Égypte* en III livres, que le temps n'a pas respectée, mais qu'on suppose avoir servi à saint Clément d'Alexandrie. Ce Père, qui, ainsi qu'Eusèbe et Tatien, cite l'ouvrage de Ptolémée, ne nous a rien transmis touchant l'auteur. On sait qu'il florissait antérieurement au règne de Tibère.

PTOLÉMÉE (Claude), Κλαυδίος Πτολέμαῖος, le plus célèbre, sinon le plus grand des astronomes de l'antiquité, dont le nom rappelle le système déchu de l'immobilité de la terre, florissait dans le 2e siècle de notre ère. Le lieu de sa naissance est inconnu (car c'est par méprise qu'on a cru qu'il était de Péluse), et les savants ne s'accordent même pas sur la question de savoir où il exécuta les travaux qu'il nous a transmis, bien qu'il semble certain que sa résidence habituelle était Alexandrie. Plus laborieux qu'homme de génie, ce grand mathématicien n'eut d'abord sans doute d'autre objet que celui de rassembler en un corps de doctrine tout ce que ses prédécesseurs avaient disséminé dans des traités spéciaux. Aussi c'est bien moins pour avoir fait faire à la science de notables progrès que pour l'avoir en quelque sorte rendue vulgaire, qu'il s'est acquis cette réputation devant laquelle pâlirent celles d'Hipparque et des autres grands astronomes, dont les écrits, uniquement destinés aux savants, lui avaient tant servi. Si l'un de ses titres à la reconnaissance de la postérité est de nous avoir conservé des fragments de ces auteurs, il faut convenir qu'à cet égard même son mérite est singulièrement affaibli par le reproche qu'on n'a pas craint de lui adresser, d'avoir contribué à l'oubli où tombèrent les ouvrages de ses devanciers, dès qu'on crut que les siens en contenaient la substance. Dans son *Almageste* (traité d'astronomie, qu'il avait lui-même intitulé *Syntaxe mathématique*, monument précieux, puisqu'il renferme l'histoire de la science et toute la science même de ces temps), Ptolémée se vante d'avoir imaginé plusieurs instruments, dont il assure s'être servi pour atteindre à plus d'exactitude; mais il ne rapporte aucune de ses observations. Épuisant des calculs déjà faits avant lui, alors qu'ils conduirisent à une solution évidente des propositions qu'il a reproduites, il s'abstient de parler des observations originales sur les points dont il a reconnu lui-même fautives ou insuffisantes les démonstrations, qu'il se résigne néanmoins à donner telles, sans en signaler les vices. Telles sont ses *Règles parallactiques*, où nulle part il n'évalue les diamètres apparents de la lune, dont les erreurs seraient sensibles à la vue, sans le secours d'aucun instrument; telles sont ses *Tables solaires*, qu'il a évidemment copiées d'Hipparque; tel est son *Catalogue des étoiles*, emprunté du même, et qu'il a gâté en ajoutant à toutes les longitudes 2° 4′ au lieu de 3° 41′. Enfin Ptolémée nous laisse ignorer en combien de parties il avait divisé le degré, et il ne donne le rayon ni de ses *armilles*, ni de son *quart de cercle*, ni même de son *astrolabe*. Outre l'*Almageste*, nous avons, sous le nom de Ptolémée, plusieurs autres ouvrages, également importants, entre autres un livre de l'*Analemme*, où l'auteur traite de deux projections de la sphère sur un plan, et expose toute la théorie gnomonique des Grecs; un traité de l'*Optique*, le seul ouvrage des anciens où l'on trouve quelques traces de physique expérimentale (ce dernier ouvrage, dont il existe deux manuscrits à la Bibliothèque du roi à Paris, n'a pas encore été publié; le texte original en est perdu comme celui des précédents, dont nous n'avons que des traductions d'après l'arabe); huit livres de *géographie*, ouvrage précieux, comme le plus vaste dépôt des connaissances des anciens en cette science, enfin plusieurs livres d'astrologie judiciaire, dont le plus considérable, ayant pour titre *Tetrabible* ou *Quadripartitum*, a été commenté par Proclus-Diadochus. Léon Allacci a donné une traduction latine de cette paraphrase, et il en a été fait en 1635, chez les Elzevier, une jolie édition grecque-latine. Nous mentionnerons encore l'abrégé que fit Ptolémée de ses *Tables astronomiques*, et qu'il intitula *Tables manuelles*. Cet ouvrage, commenté par Théon d'Alexandrie et par plusieurs autres astronomes, a été publié pour la première fois en entier par l'abbé Halma, en 1822. Delambre a prouvé que c'est sans fondement qu'on lui a attribué le curieux traité de projection stéréographique, connu sous le titre de *Planisphère de Ptolémée*, et qui a été imprimé en latin, Bâle, 1536, in-4°; Venise, 1558, même format. Les principales éditions de ses ouvrages sont : *Almagestum ductu Petri Liechtenstein coloniensis Germani*, Venise, 1515, gothique; réimprimé à Paris, 1527, et Venise, 1528, in-fol. (*ed. Lucâ Gauric.*); en grec, avec le *Commentaire* de Théon, Bâle, 1538, in-fol.; grec-français, par l'abbé Halma, Paris, 1813-15, 2 vol. in-4°; *Opera omnia*, etc., Bâle, 1541, ibid. (*ed. Schrekenfuchs*), 1551, in-fol. (cette collection ne contient ni la *Géographie*, ni le *Planisphère*, ni l'*Analemme*); *de Analemmate, cum Frid. commandini comment.*, Rome, 1562, 1572, in-4°; *Liber quadripartiti*, etc., Venise, 1484, in-4°; ibid., 1493, in-fol., et Prague, 1610, in-12, sous le titre de *Quadripartitum et centiloquium*; grec-latin, Bâle, 1553, in-8°; *Ptolemæus de hypothesibus planetarum, Procli sphæra*, Londres, 1620, in-4°; *Liber de apparentiis inerrantium*, 1630, in-fol., par les soins du P. Pétau; *De judicandi facultate..., inscript. Canobi in Serapidis templo*, ibid., 1663, in-4°; *Geographia*, Vicence, 1475, in-fol.; Amsterdam, 1618; Lyon, 1535; Bâle, 1541; en grec, ibid., 1533, in-4°; les *Harmoniques* de Ptolémée, imprimées grec-latin, en 1682, in-fol., se trouvent au tome III des *OEuvres* de Wallis, Oxford, 1699.

PUBITSKA (François), savant jésuite, né à Commotau, dans la Bohême, en 1722, mort en 1807, enseigna successivement la philosophie, la grammaire, la poésie, le grec, l'éloquence et l'histoire dans les colléges de son ordre. Ses ouvrages, peu connus en France, sont : *Series chronologica rerum slavo-bohemicarum, ab ipso indè Slavorum in Bohemiam adventu usque ad baptismum Borsivoi* (894) *ad nostra usque tempora*, Prague, 1758, 2e édition; Vienne, 1768-69, in-4°; *Histoire chronologique de la Bohême*, en allemand, Prague, 1770 et années suivantes, 6 vol. in-4°; *De antiquissimis sedibus Slavorum*, Leipzig, 1771, in-4°; *Dissertatio de Venedis et Enetis*, Olmutz, 1772, in-8°; Leipzig, 1773, in-4°. Ces deux dissertations ont été couronnées par la Société littéraire fondée par le prince de Jablonowski.

PUBLICIUS (Jacques), littérateur, est compté parmi les savants qui ranimèrent le goût des bonnes études en Italie, dans le 15e siècle. Fossi pense que c'est son nom

académique. Il était de Florence, et l'on peut conjecturer qu'il y professa les belles-lettres avec une assez grande réputation. On a de lui : *Artis oratoriæ epitome; Ars epistolaris; Ars memoriæ*, Venise, 1482, in-4°. Ces trois opuscules ont été réimprimés par Erh. Ratdolt, Venise, 1485, et Augsbourg, 1490, in-4°. Son traité de mnémonique a été reproduit sous le titre d'*Ars memorativa*, sans date, in-4°. Les bibliographes attribuent cette édition à Jean Guldenschaft, de Mayence, imprimeur à Cologne. Elle est ornée de figures sur bois représentant les signes bizarres qui servent aux mnémonistes à se rappeler les dates ou les événements qu'ils veulent fixer dans leur mémoire. Ces mêmes figures se trouvent déjà dans l'édition de Venise, 1482, décrite par Fossi; et il est très-vraisemblable qu'elles ont été reproduites dans toutes les éditions de cet opuscule.

PUBLICOLA (PUBLIUS VALÉRIUS), l'un des fondateurs de la république romaine, descendait d'une famille du pays des Sabins, qui s'était établie à Rome peu de temps après la fondation de cette ville, et il y jouissait d'une influence qu'il devait uniquement à ses vertus. Il s'unit à Brutus pour expulser les Tarquins; et, après l'abolition de la royauté, il demanda le consulat : mais le peuple lui préféra Collatin, mari de Lucrèce, persuadé que le souvenir de son injure le garantirait de toute séduction. Valérius, piqué qu'on ne l'eût pas cru capable de la même fermeté, cessa d'assister aux assemblées du sénat, et de prendre aucune part aux affaires publiques. Cependant, Brutus ayant convoqué les sénateurs pour leur faire jurer une haine immortelle aux Tarquins, Valérius, dit Plutarque, descendit avec un bon visage, sur la place, et fut le premier qui jura qu'il n'épargnerait et n'omettrait rien pour la défense de la liberté. La conspiration qui s'ourdit bientôt après, en faveur de l'ancien roi, fut découverte à Valérius, par un esclave nommé Vindex; et, dès qu'il eut recueilli les preuves nécessaires, il vint lui-même la dénoncer aux consuls. Brutus, étouffant les sentiments de la nature, prononça la condamnation de ses deux fils reconnus coupables : mais, après ce grand effort, il se hâta de quitter le tribunal, et Collatin, resté seul, aurait sauvé tous les autres conjurés, si le peuple, excité par Valérius, n'eût ordonné qu'ils fussent tous mis à mort le jour même. La faiblesse que Collatin avait montrée, et les soupçons répandus sur sa fidélité, l'obligèrent de se démettre du consulat, et Valérius lui succéda. Son premier soin fut de récompenser Vindex du service qu'il venait de rendre à la chose publique : il l'affranchit, et, par une faveur spéciale, lui permit de choisir sa tribu. Voulant ensuite donner au peuple une preuve de la haine qu'il portait aux Tarquins, il abandonna leurs richesses au pillage, et distribua leurs terres aux citoyens les plus pauvres. Dans la guerre qui suivit, Brutus ayant été tué, Valérius prit le commandement de l'armée, acheva la défaite de l'ennemi, lui fit un grand nombre de prisonniers, et rentra dans Rome en triomphe. Le lendemain, il s'occupa des funérailles de son collègue, dont il avait rapporté le corps, et prononça son oraison funèbre. Valérius habitait une maison située sur le mont Velia, d'où il dominait la ville. Il ne paraissait pas songer à se donner un collègue; et le peuple, toujours soupçonneux, disait : Il loue Brutus; mais il imite Tarquin. Instruit de ces murmures, il fit raser sa maison, et la reconstruisit au bas de la montagne. Il supprima les haches des faisceaux qu'on portait devant les consuls, et ordonna qu'on les baissât devant le peuple : il diminua l'autorité des magistrats, en permettant d'appeler de leurs jugements. Toutes ces mesures rendirent Valérius si agréable aux Romains, qu'on lui décerna le surnom de *Publicola*, c'est-à-dire, qui honore le peuple, titre qu'il transmit à ses descendants. Avant de s'adjoindre un collègue, il rendit encore plusieurs lois favorables à la multitude; porta le nombre des sénateurs jusqu'à 164, et fit un règlement pour la perception des deniers publics, qui furent déposés dans le temple de Saturne. Il nomma consul Spurius Lucretius (le père de Lucrèce), et lui céda les faisceaux, à cause de son grand âge. Mais Spurius étant mort peu de jours après, le peuple élut à sa place Marcus Horatius, avec qui Valérius eut une contestation pour savoir auquel des deux consuls appartiendrait le droit de dédier le temple de Jupiter Capitolin. Ce fut Horatius qui l'emporta. Valérius était consul pour la troisième fois, lorsque le roi d'Étrurie déclara la guerre aux Romains afin de les obliger à rétablir Tarquin dans ses droits. Il suffit de dire ici que Valérius la termina par le seul ascendant de ses vertus sur un prince digne de les apprécier. Pendant son quatrième consulat, il défit complétement les Sabins, et obtint une seconde fois les honneurs du triomphe. Il mourut peu de temps après, l'an de Rome 251 (avant J. C. 501), si pauvre, que ses funérailles furent célébrées aux frais du public.

PUBLIUS SYRUS, poëte mimique, vivait vers l'an 45 avant J. C.; né en Syrie, il fut amené esclave à Rome dès sa première jeunesse, et porta d'abord le nom de Syrus, à cause de son origine. Son maître lui fit donner une éducation soignée, l'affranchit ensuite; et c'est alors qu'il reçut le nom de Publius. Il s'adonna à la composition des *mimes*, comédies burlesques, que les Grecs aimaient beaucoup, et qui ne consistèrent d'abord qu'en danses grotesques et en grimaces. Plus tard les acteurs joignirent à ces danses le burlesque de la comédie, c'est-à-dire ce qu'on appellerait de nos jours des scènes de parade, sans intrigue, sans liaison et sans dénoûment. L'objet principal était de faire rire par le naturel avec lequel les acteurs imitaient les défauts et les vices des personnages connus. Publius Syrus, à la fois auteur et acteur, après avoir obtenu de grands applaudissements dans plusieurs villes d'Italie, vint à Rome pendant les fêtes que donnait Jules César. Il porta un défi aux poëtes qui travaillaient alors pour les jeux scéniques. Ceux-ci l'acceptèrent et furent vaincus. Jules César lui accorda même la préférence sur Labérius, chevalier romain, auteur alors fort en vogue. Publius Syrus tempérait la licence des scènes mimiques par des traits nombreux de morale. Sénèque lui donne de grands éloges, et saint Jérôme dit que les Romains lisaient ses productions dans leurs écoles. Des sentences morales de ce poëte nous ont été conservées par Aulu-Gelle, Macrobe et Sénèque, et on les a plusieurs fois imprimées à la suite de Sénèque ou des fables de Phèdre. La plus ancienne édition est celle d'Érasme, Bale, 1502, in 4°, d'après un manuscrit

de Cambridge. Les meilleures éditions sont celles de Gruter, d'Havercamp et de Zwinger. Levasseur en a publié une nouvelle, Paris, 1811, in-8°, avec des notes explicatives et une traduction littérale en prose. La plus récente et la plus complète est celle qu'a donné J.-C. Orellius, Leipzig, 1822, in-8°; avec les notes *Variorum* et la traduction grecque de Scaliger.

PUCCI (François), d'une famille noble et ancienne de Florence, annonça, dès son enfance, une grande disposition pour l'étude; ce goût le suivit à Lyon, où il s'était rendu pour entrer dans le commerce. Il y recherchait la société des gens de lettres, et se plaisait surtout aux controverses des théologiens catholiques et protestants. Naturellement curieux et avide de nouveautés, il adopta insensiblement, du moins en partie, les opinions des derniers. Dès ce moment, il abandonna son état de commerçant, passa en Angleterre, et alla se mettre sur les bancs de théologie à Oxford, où il prit, en 1574, le degré de maître ès arts. Son traité *De Fide in Deum, quæ et qualis sit,* lui attira de nombreux ennemis, et lui fit manquer une chaire de professeur; ce qui l'obligea de se retirer à Bâle, où il fit connaissance avec Fauste Socin, dont il accueillit les opinions. Les théologiens de cette ville le forcèrent de la quitter, à cause de son sentiment sur la grâce universelle, qu'il exposa dans des thèses intitulées : *Universum genus humanum in ipso matris utero efficaciter particeps esse beneficiorum Christi et vitæ immortalis et beatæ*, etc. Pucci crut trouver plus de tolérance à Londres; mais à peine y fut-il arrivé que ses opinions exotiques, manifestées avec trop de licence, le firent mettre en prison. Après en être sorti, il se réfugia en Hollande. Ayant ouvert les yeux, il eut des conférences avec l'évêque de Plaisance, nonce du pape à Prague, et fit une rétraction publique de ses erreurs, en 1595. Pucci, après avoir fait pénitence de ses erreurs, fut ordonné prêtre. Il devint secrétaire du cardinal Pompei d'Aragón, chez lequel il mourut en 1600.

PUCELLE (René), abbé de Corbigny, conseiller-clerc au parlement, né à Paris en 1655, était neveu, par sa mère, du maréchal de Catinat. Doué d'une grande capacité pour les affaires, il acquit beaucoup d'influence dans sa compagnie, et fut nommé membre du conseil de conscience après la mort de Louis XIV. Mais il ne tarda pas à se montrer en opposition avec la cour, et on le vit sans cesse lutter avec plus ou moins de succès contre la marche du ministère. Il mourut en 1745, doyen de sa compagnie. Ses *Discours,* publiés dans les recueils du temps, annoncent la plupart du talent et une extrême vigueur. On a aussi de lui des *Lettres* à Soanen, évêque de Senez, qui prouvent qu'il existait entre eux une grande conformité de sentiment.

PUFENDORF (Samuel), l'un des plus grands publicistes et historiens du 17e siècle, naquit le 8 janvier 1632 à Chemnitz, bourg de la Misnie, où son père exerçait les fonctions de ministre luthérien. Nourri de bonne heure de la philosophie de Descartes, de la jurisprudence de Grotius, et de la méthode de Weigel, il fit paraître en 1660 un ouvrage intitulé : *Elementa jurisprudentiæ naturalis methodo mathematicâ,* qui lui fit une telle réputation, que Charles-Louis, électeur palatin, auquel il l'avait dédié, créa en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'université d'Heidelberg. Pufendorf resta dans cette ville jusqu'en 1670; que Charles XI, roi de Suède, le fit son historien, et lui donna en même temps la charge de secrétaire d'État. Il s'attacha ensuite à l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, qui le nomma conseiller aulique, puis conseiller intime, et le chargea d'écrire l'histoire de son règne. Il mourut à Berlin le 26 octobre 1694. Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages: *De jure naturæ et gentium lib. VIII,* Lund, 1672, in-4°; Idem, *cum notis variorum à Gottl. Mascovio,* Leipzig, 1744; traduit en français avec des notes par Barbeyrac, Amsterdam, 1720, 3e édition, 1734, 2 vol. in-4°; *De officio hominis ac civis libri II,* Lund, 1673, in-8° : c'est l'abrégé de l'ouvrage précédent; il a été réimprimé plusieurs fois; Barbeyrac l'a aussi traduit en français; *Severini Monzambani de statu imperii germanici,* 1660, souvent réimprimé depuis, traduit en plusieurs langues et notamment en français, Amsterdam, 1669, in-12 : ce ne fut qu'après la mort de Pufendorf qu'on acquit la certitude qu'il était l'auteur de cet ouvrage; *Dissertatio de fœderibus inter Sueciam et Galliam,* la Haye, 1708, in-8°; traduit en français, ibid., 1709; *Georgii Castriotæ Scanderbegi historia,* Stade, 1684, in-12; *Commentarii de rebus suecicis, ab expedit. Gustavi-Adolphi usque ad abdicationem Christinæ,* Utrecht, 1686, in-fol.; *De rebus gestis Caroli Gustavi, Sueciæ regis,* Nuremberg, 1695, 1729, 2 vol. in-fol. : c'est le plus estimé de ses ouvrages; *De rebus gestis Friderici III, electoris, posteà regis, commentariorum lib. III,* Berlin, 1784; *Einleitung zur Geschichte der europœischen Staaten,* Francfort, 1682, in-8°; traduit en français par Rouxel, 1710, et continué par Ohlenschlæger. La Martinière en a donné une continuation française, Amsterdam, 1722, reproduite avec l'ouvrage original, sous le titre d'*Introduction à l'histoire générale et politique de l'univers,* édition revue et augmentée par de Grâce, Paris, 1753 et suivantes, in-4°. — Isaïe PUFENDORF, frère aîné du précédent, fut chargé de plusieurs missions diplomatiques par les cours de Danemark et de Suède, et acquit la réputation d'un politique habile. Il fut pendant quelque temps ministre de Suède à Paris, et il représentait la même puissance à Ratisbonne, lorsqu'il mourut en 1689. On a de lui : *Opuscula juvenilia,* publié par J. P. Ludwig, avec une *Vie* de l'auteur, Halle, 1700, in-8° : on y distingue une *Dissertation* sur les lois saliques, et une autre sur les druides. On lui attribue aussi les *Anecdotes de Suède, ou Histoire secrète des changements arrivés dans la Suède sous le règne de Charles XI,* la Haye, 1716. — Frédéric-Isaïe de PUFENDORF, de la même famille, vice-président du tribunal de Celle, mort en 1785, a publié divers ouvrages sur le droit, entre autres : *De juridictione germanicâ,* Lemgo, 1740, 1786; *Observat. juris universi,* 1744-76, 4 vol. 1780-84.

PUGET (Pierre), célèbre sculpteur, peintre et architecte, né à Marseille le 31 octobre 1622, s'appliqua de bonne heure aux beaux-arts, et se signala dès l'âge de 16 ans par la construction d'une galère. Il parcourut ensuite l'Italie, séjourna à Florence et à Rome, et revint dans sa patrie à l'âge de 21 ans. Ce fut alors qu'il inventa ces poupes colossales, ornées d'un double rang de galeries saillantes et de figures en bas-reliefs et en ronde-

bosse, qui ont fait longtemps l'ornement des vaisseaux de toute l'Europe. Puget se fit aussi un grand nom par les tableaux qu'il peignit dans les villes de Marseille, d'Aix, de Toulon, de Cuers et de la Ciotat; mais une maladie grave, dont il fut atteint en 1655, lui fit abandonner la peinture pour se livrer à la sculpture en marbre, dont il ne s'était point occupé jusque-là d'une manière suivie. La porte et le balcon de l'hôtel de ville de Toulon furent son premier ouvrage. Ce monument est entièrement de lui : il en a été l'architecte et le sculpteur. Il vint ensuite à Paris, où Fouquet, ayant entendu parler de son talent, conçut le projet de le charger de toutes les sculptures destinées à l'embellissement de son château de Vaux-le-Vicomte, et le chargea en conséquence d'aller choisir en Italie de beaux blocs de marbre. Puget s'était rendu à Gênes lorsqu'il apprit la disgrâce du ministre. Les Génois le retinrent alors parmi eux, le comblèrent de biens et d'honneurs, et leur ville devint pour lui une seconde patrie. Il y exécuta la statue colossale du bienheureux *Alexandre Santi;* celle de *saint Sébastien*, de l'église de Carignan : le groupe de l'*Assomption* de l'hospice dit l'*Albergo;* la figure de la *Vierge* du palais de Balbi; celle du palais Carréga; la statue de *saint Philippe-Néri;* le tabernacle et les anges en bronze doré de l'église de Saint-Cyr, l'autel de Notre-Dame-des-Vignes; le groupe de l'*Enlèvement d'Hélène* pour le palais Spinola, et fit pour le duc de Mantoue le magnifique bas-relief représentant aussi l'*Assomption*. Rappelé en France par Colbert, il fut nommé directeur de la décoration des vaisseaux à Toulon, et ce fut pendant son séjour dans cette ville, qu'il exécuta, entre autres ouvrages, le groupe colossal de *Milon*, le grand bas-relief d'*Alexandre et Diogène*, et celui d'*Andromède* qui fut placé dans le parc de Versailles avec le groupe de *Milon*. La dernière production de ce grand maître est le bas-relief représentant la *Peste de Milan*, qui se voit à Marseille dans la salle du conseil de la Santé. Il mourut dans cette ville le 2 décembre 1694, avant d'avoir pu mettre la dernière main à cet admirable ouvrage. L'Académie de Marseille proposa son *éloge* en 1801. Le prix fut décerné en 1807 à Émeric David. La même année l'administration municipale a fait élever en l'honneur de Puget une colonne surmontée de son buste.

PUGET (François), fils du précédent, architecte et assez bon peintre de portraits, mort en 1707, a laissé, entre autres ouvrages, un tableau qui se voit au Musée de Paris; il représente Lulli, Quinault et plusieurs autres poëtes et artistes, au nombre desquels l'auteur s'est placé lui-même.

PUGET (Louis de), naturaliste et physicien, né à Lyon en 1629, mort en 1709, a publié des *Observations sur la structure des yeux de divers insectes, et sur la trompe des papillons*, Lyon, 1706, in-8°; et des *lettres* sur l'aimant et sur des expériences faites avec le microscope. Il ne s'était pas borné à l'étude des sciences; il cultivait aussi les littératures grecque et latine, et avait traduit plusieurs *odes* d'Horace en vers français. Son *Éloge*, par l'abbé Tricaud, est inséré dans le *Journal de Trévoux*, septembre 1710, page 1575-1589.

PUGET DE BARBANTANE (Paul-François-Hilarion BIENVENU, marquis de), général français, né à Paris en 1754, d'une famille ancienne et riche, reçut une éducation soignée et principalement dirigée vers les sciences militaires; mais, doué d'un esprit enclin à la méditation, il montra plus de goût pour toutes les sciences qui ont la métaphysique pour base, et s'occupa tour à tour de philosophie, de droit public et de législation. Entraîné par les illusions de son siècle, il devint un des plus ardents admirateurs de Voltaire et de Rousseau, et ce fut surtout dans les œuvres de ce dernier qu'il puisa les principes qui devaient régler ses opinions et sa conduite. Malgré ses principes d'égalité, le jeune marquis n'avait pas laissé de profiter de tous les avantages attachés à sa naissance, et de marcher à pas de géant dans la carrière militaire. Colonel dès avant 1789, il se trouvait à cette époque en garnison à Aire, avec le régiment d'Aunis, qu'il commandait et qui le premier prit la cocarde tricolore, décrétée par l'assemblée nationale. Ce régiment fut un de ceux qui vers le même temps furent envoyés en Vendée, et y apaisèrent des troubles. Cette même année, Puget se présenta à l'assemblée du bailliage de Senlis. Avec les opinions qu'on lui connaît déjà, on n'est pas étonné qu'il se soit joint à Charles de Lameth, et qu'il l'ait secondé de tout son pouvoir. Bientôt après, il fut nommé député suppléant par l'assemblée électorale de Paris, et commença à manifester ses opinions avec un enthousiasme outré. Après avoir été pendant quelque temps colonel en second du régiment de Royal-marine, il fut, à la fin de 1791, nommé à l'ancienneté maréchal de camp. Il fut alors destiné par le ministre de la guerre à commander 15,000 gardes nationaux qui devaient couvrir Paris, mais l'état de sa santé ne lui permettant plus d'habiter un pays froid et humide, il sollicita et obtint le commandement de la 8e division militaire, qui comprenait les départements des Bouches-du-Rhône et du Var. Tout le Midi se trouvait livré à de grandes agitations, et une rencontre entre les royalistes et les révolutionnaires était imminente. Bien que profondément attaché à la cause de ces derniers, Puget de Barbantane ne les favorisa point ouvertement, et s'appliqua surtout à maintenir la tranquillité et le bon ordre. Sa modération fut bientôt mise à une cruelle épreuve. Le 26 février 1792, une colonne de Marseillais armés et traînant à leur suite 6 pièces de canon se montra sur la route d'Aix, où le régiment suisse d'Ernest formait toute la garnison. Si Puget avait bien compris son devoir, ou voulu le faire, il aurait dû, en apprenant l'approche des Marseillais, prendre immédiatement les mesures nécessaires pour leur interdire l'entrée de la ville. Mais il se contenta d'en référer au directoire du département et au corps municipal, qui, étant diamétralement opposés entre eux de sentiments et d'intentions, ne pouvaient point s'entendre. Pendant des pourparlers inutiles, les Marseillais avançaient, et lorsque, le lendemain, le général se fut enfin décidé à employer la force contre eux, il n'en était plus temps, car déjà ils étaient maîtres des portes de la ville, grâce à la connivence d'une partie de la population. Tout le rôle de Puget se borna à empêcher que les Marseillais n'en vinssent aux mains avec le régiment suisse, qui était sorti en armes d'après ses ordres. Mais se montrant d'autant plus arrogants qu'ils se sentaient appuyés par le peuple et qu'on leur témoi-

gnait plus de déférence, les Marseillais exigèrent d'abord que le régiment rentrât dans sa caserne, puis qu'il déposât les armes et se préparât à retourner en Suisse. Puget de Barbantane, oubliant alors tout à fait sa dignité de chef, servit de parlementaire entre les deux partis, et consuma sa journée en allées et venues. Les Suisses voulaient bien s'éloigner, mais avec tous les honneurs de la guerre, c'est-à-dire avec leurs armes et bagages, et tambours en tête. Il fallut toute l'insistance du général, qui ne manqua pas de faire ressortir l'imminence du danger et de l'exagérer encore, pour que le commandant de ce régiment se décidât à subir une pareille humiliation. Enfin il fit poser les armes, et les Suisses sortirent d'Aix au milieu des hourras de la multitude. Cette affaire fit une vive impression sur Louis XVI ; les ministres en rejetèrent tout le tort sur Puget de Barbantane, qui fut suspendu de ses fonctions et envoyé devant un conseil de guerre. La chose n'eut cependant pas de suite, et soit faiblesse du gouvernement, soit que le général eût réussi à justifier sa conduite, qui, il faut l'avouer, n'avait pas moins été dictée par les circonstances qu'elle n'était conforme à ses sympathies, Puget de Barbantane fut, dès le 3 avril, réintégré dans son emploi, et chargé en outre d'organiser le corps d'armée attendu sur le Var. La réunion du comtat Venaissin à la France avait été décrétée par l'assemblée constituante, en 1791, mais les commissaires envoyés alors pour l'effectuer rencontrèrent bien des obstacles ; enfin Puget fut chargé par le général Montesquiou de la réorganisation de ce pays, et parvint à y maintenir l'ordre et la tranquillité. Étant allé ensuite se reposer pendant quelque temps dans sa terre de Barbantane, qui n'est qu'à une lieue d'Avignon, il y reçut sa nomination au grade de lieutenant général. Biron ayant été nommé, en février 1793, général en chef de l'armée d'Italie, rétablit, par ordre exprès du ministre de la guerre, Puget de Barbantane dans le commandement de la 8e division ; mais, devenu l'objet des soupçons, celui-ci sentit que, malgré tout son dévouement à la république, l'intérieur de la France n'était plus tenable pour un ci-devant marquis. En conséquence, il donna sa démission, demanda et obtint de l'emploi dans l'armée des Pyrénées-Orientales. Il y arriva le 20 mars 1793 et fut mis à la tête d'une division. Le 17 juillet, il secourut le général Dagobert, qui s'était témérairement engagé contre des troupes fort supérieures en nombre. Ce succès a été attribué à tort au général Pérignon, qui n'était encore que chef de bataillon. Après la mort du général Deflers, Puget eut provisoirement le commandement en chef, sauva Perpignan par l'activité qu'il mit à organiser un nouveau corps d'armée à Salces, se distingua dans un engagement à Peyrestortes et empêcha l'ennemi de pénétrer dans l'intérieur de la France. Destitué comme ci-devant noble par le comité de salut public, il fut même arrêté à Toulouse ; mais il ne tarda pas à recouvrer sa liberté et profita de ses loisirs pour venir à Paris, où il suivit attentivement la lutte des partis et épousa la cause des girondins. Un jour qu'il se promenait sur la terrasse des Tuileries, il fut remarqué par Robespierre, qui demanda qui il était, et ordonna à l'instant son arrestation. Conduit à la prison de Saint-Lazare, Puget fut porté, par Fouquier-Tainville, sur la liste des malheureux qui devaient, le 7 thermidor, monter dans la fatale charrette, mais les députés du Midi intervinrent heureusement et firent rayer son nom. Cinq jours plus tard il recouvra sa liberté et obtint successivement celle de son père et de sa femme, bien que ses opinions l'eussent depuis longtemps brouillé avec eux. Après être resté dans la retraite, à Passy, jusqu'au 13 vendémiaire an III, il alla offrir ses services à son compatriote Barras et obtint de nouveau le commandement de la 8e division. Destitué en 1797, au moment où il allait prendre part aux opérations de l'armée d'Italie, il rejoignit, à Milan, le général en chef Bonaparte, avec lequel il s'était trouvé chez Barras lors des événements du 13 vendémiaire, et sollicita son intervention auprès du Directoire. Toutes ces démarches ayant été sans effet, il retourna à Barbantane, d'où il ne cessa, pendant deux ans, de fatiguer les hommes du pouvoir, afin d'obtenir de l'emploi, par des demandes qui restèrent sans réponse. Après le 18 brumaire, il retourna à Paris, espérant encore profiter de ses anciens rapports avec le premier consul. Toutefois, l'amitié de celui-ci, déjà fort refroidie à cause de la ténacité d'opinions qu'il connaissait au général, se changea tout à coup en haine, lorsqu'il apprit que Puget avait eu connaissance du complot formé contre les jours de Bonaparte par le jeune sculpteur Topino-Lebrun. Il se retira alors à Barbantane où il mourut le 27 mars 1828.

PUGET DE LA SERRE. *Voyez* **SERRE.**

PUGHE (Owen), célèbre lexicographe, mort à Dolyddy-Can (Talillyn) le 4 juin 1835, dans un âge avancé, fut surnommé le Johnson du pays de Galles, pour le beau *dictionnaire* qu'il publia en anglais et gallois, avec une excellente *grammaire* de cette dernière langue. Il a traduit en ancien anglais le *Paradis perdu* de Milton, et presque achevé, de concert avec Owen Jones, un recueil des *anciennes romances de la Grande-Bretagne*. Il a encore publié l'*Archéologie du pays de Galles,* 3 vol. in-4o, ouvrage important et fort estimé.

PUGIN (Auguste), né en France, passa jeune en Angleterre, où son talent pour le dessin lui mérita d'honorables suffrages, et le fit employer par divers artistes, entre autres par l'architecte Nash, qui l'occupa longtemps, et par le libraire Ackermann, de Londres, pour lequel il composa un grand nombre de dessins dans le *Microscom,* 1808-1811, 3 vol. in-4o. En 1813, il publia une série de *Vues d'Islington à Pentonville;* et de 1821 à 1823, il s'occupa de la publication de *Modèles d'architecture gothique,* 2 vol. in-4o, dont les descriptions sont dues à E. J. Wilson. De concert avec Britton, il donna, en 1824, ses *Illustrations architectoniques des monuments publics de Londres,* 2 vol., et, avec le même archéologue, ses *Modèles des antiquités architectoniques des Normands,* 1825, in-4o. Enfin, en 1829, il fournit les dessins de *Paris et ses environs* publiés par Ventouillac. Cet artiste habile venait de prendre des engagements pour faire les dessins de plusieurs ouvrages d'antiquités, lorsqu'il mourut à Londres le 19 décembre 1832, dans un âge peu avancé.

PUGNANI (Gaetano), compositeur de musique et célèbre violoniste piémontais, naquit à Turin, en 1728. Élève de Somis, qui l'était lui-même de Corelli, il ne

tarda pas à se faire connaître, et il jouissait déjà d'une certaine réputation, lorsqu'il se fit entendre à Paris, au concert spirituel, en 1754. Pugnani passa de France en Angleterre, où il séjourna longtemps, et y composa une partie de sa musique pour le violon : il s'y montra aussi compositeur agréable, dans son opéra de *Nanetta e Lubino*. Il ne retourna en Italie que vers 1770. Le caractère de Pugnani prêtait aux plaisanteries, et on ne les lui épargnait pas : en voici une dont il fut l'objet, et dont son amour-propre souffrit, sans qu'il parût s'en offenser : il se trouvait à Padoue, et voulant obtenir le suffrage du célèbre Tartini, il se fit présenter chez lui : ce virtuose le connaissait de réputation. Dès sa première sonate, Tartini l'arrête, en lui disant : Vous êtes trop haut. Pugnani recommence, et lorsqu'il est au même point, Tartini l'arrête encore, et lui dit cette fois : Vous êtes trop bas. Pugnani, déconcerté, n'en fit rien paraître, et profite de la double circonstance pour supplier Tartini de lui donner des leçons. Il en reçut pendant trois mois, et il avouait avec reconnaissance les obligations qu'il avait à ce grand maître. Après une vie très-agitée et des succès obtenus dans presque toutes les capitales de l'Europe, il se fixa à Turin, où il remplissait la place de directeur de l'orchestre du théâtre royal, lorsqu'il mourut, en 1798. On doit à Pugnani les opéras suivants, qu'il a fait jouer sur le théâtre royal de Turin : *Issea, per le nozze della contessa di Provenza*, 1771 ; *Tamas Kouli-kan*, 1772 ; *l'Aurora, per le nozze di S. A. R. il principe di Piemonte*, 1775 ; *Achille in Sciro di Metastasio*, 1788 ; *Demetrio a Rodi, per le nozze di S. A. R. il duca d'Aosta*, 1789. Tous ces ouvrages ont eu beaucoup de succès sur tous les théâtres de l'Italie. On a encore de lui, en manuscrit, des concertos de violon, et deux airs italiens, avec un trio pour deux soprani et un tenore.

PUGNET (Jean-François-Xavier), l'un des médecins les plus habiles de l'armée française, naquit à Lyon, le 16 janvier 1765. Distingué par de bonnes études et par un début très-brillant dans la carrière médicale, il prit du service, et fut nommé médecin ordinaire à l'armée de la Méditerranée, le 14 avril 1798. Revenu en France après l'expédition d'Égypte, sa santé se trouva tellement dérangée qu'il sollicita un congé de convalescence, durant lequel il se retira dans sa famille. Cet intervalle de repos fut consacré à la rédaction des observations qu'il avait faites, sur le sol insalubre de l'antique patrie des Pharaons, et dont il publia bientôt le résultat. Appelé, le 2 juin 1802, en qualité de médecin ordinaire à Sainte-Lucie, Pugnet, après un court séjour dans cette île, fut pris par les Anglais. De retour en France, il obtint, le 27 février 1804, de rentrer dans son grade à l'armée des côtes de l'Océan ; la direction de l'hôpital de Dunkerque lui fut confiée, et il conserva cet emploi jusqu'au 15 mai 1821. Il fut alors admis à une retraite que de longs services et une constitution délicate lui rendaient nécessaire. Fixé à Dunkerque, où il avait fait pendant si longtemps sa résidence, il y partagea ses loisirs entre l'exercice de la médecine et les travaux du cabinet. Il y mourut vers 1830. Pugnet est un des médecins militaires qui ont examiné avec le plus de soin les contrées où les hasards de la guerre l'ont appelé. On a de lui deux ouvrages qui portent au plus haut degré l'empreinte de l'esprit observateur : *Mémoires sur les fièvres pestilentielles et insidieuses du Levant, avec un Aperçu physique et médical du Sayd*, Lyon et Paris, in-8° ; *Topographie de Saint-Lucie*, Paris, 1804, in-8°.

PUILLON DE BOBLAYE (Émile le), savant ingénieur, plus connu dans la science par ses travaux géodésiques, géologiques et géographiques, sous le nom de *Boblaye*, naquit le 16 novembre 1792, à Pontivy (Morbihan). Le Puillon de Boblaye père, qui avait été membre de la chambre des comptes de Bretagne, est mort en 1838, président du tribunal de première instance de Pontivy. Entré au collége de Pontivy, Émile de Boblaye y révéla dès lors cette rectitude d'esprit qui signala plus tard ses travaux scientifiques. Ses parents, encouragés par les succès qu'il obtenait chaque année, l'envoyèrent terminer ses études au collége de Rouen, d'où il sortit en novembre 1811, pour entrer à l'école polytechnique ; il y fut admis le neuvième. Nommé le 25 septembre 1813 sous-lieutenant au corps impérial des ingénieurs-géographes militaires, il était à peine depuis six mois à l'école d'application de ce corps, lorsque les revers des armées françaises amenèrent l'Europe coalisée sous les murs de Paris. Tout le monde connaît le dévouement du bataillon de l'école polytechnique, auquel la défense de la barrière du Trône fut confiée. Émile de Boblaye, emporté par son courage et son patriotisme autant que par l'attachement qu'il portait à son frère Théodore, qui faisait partie de ce bataillon, courut se joindre à lui pour partager ses dangers, et mérita par sa belle conduite la part de gloire que l'école polytechnique s'acquit dans cette mémorable et inutile défense. Lorsque la paix fut rétablie, le gouvernement eut l'heureuse idée d'employer les ingénieurs-géographes à l'exécution d'une grande carte topographique de la France, destinée à remplacer celle de Cassini, dont le temps avait fait reconnaître l'insuffisance, et qui ne se trouvait plus d'ailleurs à la hauteur de la science. Boblaye, ayant été attaché à la partie géodésique de ce grand travail, prit part, comme adjoint du colonel Bonne, à la mesure de la perpendiculaire de Brest à Strasbourg, sur laquelle on fit à la fois des observations géodésiques et astronomiques, pour servir à la détermination de la forme générale de la terre. Depuis longtemps Boblaye avait compris l'importance d'un cours de géologie pour les officiers d'état-major, et il avait rédigé un travail propre à en démontrer la nécessité. La chaire fut créée ; cependant Boblaye, peut-être alors le seul officier de son arme qui connût la géologie, ne fut pas nommé à cette chaire. Lors de l'expédition de Morée, la Puillon de Boblaye fut désigné pour faire, de concert avec M. Peytier, déjà en mission en Grèce, la triangulation de la Morée ; il partit en conséquence avec la commission scientifique qui y fut envoyée, et fut attaché à la rédaction du grand ouvrage publié sous les auspices du gouvernement et sous la direction du colonel Bory de Saint-Vincent. Nommé membre de la commission scientifique de l'Algérie, en août 1839, il partit pour l'Afrique, au mois de novembre de la même année, et accompagna le duc d'Orléans dans l'expédition des Portes de Fer. Le 28 février 1840, il fut nommé chef d'escadron d'état-major, après 27 ans de

grade d'officier. Rentré en France à la fin de 1839, fatigué de la vie errante qu'il avait menée jusqu'alors, il pensa enfin au repos, et se maria le 10 février 1840. Mais bientôt il fut obligé de s'arracher à ses nouvelles affections : la section topographique de l'armée d'Afrique avait besoin d'un chef savant et courageux ; le 6 mars, il quittait de nouveau Paris pour repasser la Méditerranée! Dans les deux campagnes précédentes, la santé du commandant, déjà affaiblie par les fièvres de la Grèce, avait reçu de graves atteintes; les fatigues de celle-ci développèrent bientôt chez lui une maladie scorbutique qui le força de rentrer en Europe pour se faire traiter. Se croyant guéri, il reprit son poste à la carte de France, où il resta, comme chef d'une section topographique, jusqu'en 1842. Il rendit le dernier soupir le 4 décembre 1845.

PUISAYE (le comte Joseph de), lieutenant général, né à Mortagne, dans le Perche vers 1754, d'une famille titulaire de la charge héréditaire de grand bailli d'épée de cette province, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique et placé au séminaire de Saint-Sulpice; mais ayant renoncé aux études théologiques pour embrasser le parti des armes, il entra à 18 ans sous-lieutenant dans le régiment de Conti-cavalerie, puis passa dans un régiment de dragons avec le grade de capitaine, et enfin acheta une charge dans les Cent-Suisses de la maison du roi. Nommé en 1789 député aux états généraux par la noblesse du Perche, il se réunit au tiers état, après avoir été un des signataires de la protestation du 19 juin, et pendant toute la durée de l'assemblée constituante, il vota avec les partisans de la régénération politique. En 1791 il fut fait maréchal de camp; plus tard il eut le commandement de la garde nationale d'Évreux, et en 1793, s'étant fait adjoindre comme chef d'état-major au général Wimpfen, il commanda l'avant-garde de l'armée départementale de l'Eure, qu'écrasèrent les troupes de la Convention à Pacy-sur-Eure (juin 1793). Le comte de Puisaye, dont la tête avait été mise à prix, se retira alors en Bretagne, y réorganisa la chouanerie, rallia à ses opérations plusieurs chefs, forma un conseil militaire, et, revêtu des pleins pouvoirs du comte d'Artois, il reçut directement de l'Angleterre et les dépêches et les secours d'argent pour la conduite des opérations projetées contre le gouvernement républicain. Dans la situation où l'on avait placé le parti royaliste, il lui fallait non-seulement accepter l'influence du cabinet de Saint-James, mais justifier encore d'une sorte d'empressement à réaliser ses plans hostiles contre la France. Puisaye ne fut donc que trop conséquent lorsqu'il subordonna toutes ses opérations à ce principe. Cependant, s'étant rendu secrètement à Londres en septembre 1794, il n'y fut accueilli par les émigrés qu'avec les plus défavorables préventions; et il ne fallut rien moins que toute son adresse pour faire face aux embarras et aux difficultés qu'on lui suscita. Il fut enfin revêtu de pouvoirs illimités par Monsieur, comte d'Artois, et au moyen de liaisons qu'il avait formées avec d'influents personnages de l'Angleterre, il réussit à déterminer le ministère à armer cette expédition depuis si tristement fameuse sous la dénomination de Quiberon, presqu'île sur les côtes de Bretagne, où elle échoua devant l'habileté du général Hoche et le courage des soldats républicains. Cette entreprise, dont le succès eût dû seul justifier la témérité, fut le tombeau du plus grand nombre des émigrés, et prépara la ruine des Vendéens. Puisaye, comprenant tout d'abord qu'il ne pouvait reconquérir l'influence qu'il avait perdue, donna sa démission et abandonna pour jamais les côtes de Bretagne. Revenu à Londres, il obtint des ministres anglais un établissement dans le Canada; il s'y rendit accompagné de ceux d'entre ses officiers qui lui étaient restés attachés, et ce ne fut qu'après le traité d'Amiens qu'il reparut en Angleterre, où il se flatta en vain d'adoucir la rancune que lui conservaient les émigrés, par la publication de ses *Mémoires*, etc., Londres, 1803 et suivantes, 6 vol. in-8°. Ainsi que nous l'apprend une *notice nécrologique* insérée dans la *Quotidienne* du 17 décembre 1827, le comte de Puisaye, qui définitivement s'était fait naturaliser Anglais, vécut d'une petite pension que lui fit ce gouvernement; car quoi qu'ait pu répandre la calomnie, il ne lui était rien resté de toutes ces sommes d'argent qui étaient passées par ses mains pour être réparties parmi les royalistes insurgés de l'Ouest, etc. Ingénieux en distinctions, le parti auquel s'était attaché cet homme ardent et ambitieux l'a flétri d'une réprobation qui, à quelques égards, venge un peu la morale commune. Puisaye mourut le 13 octobre 1827 à Hammersmith, près de Londres : il était grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

PUISET (Hugues, sire du), vicomte de Chartres, comte de Saphe, vécut sous les règnes de Philippe Ier et de Louis le Gros. Il fut toujours en bonne intelligence avec le premier, parce qu'il favorisa les relations de ce monarque avec Bertrande de Montfort, et à leur instigation fit même emprisonner dans son château du Puiset l'évêque de Chartres, Yves, qui avait refusé le concours de son autorité spirituelle à leur union illégitime. On poussa la vengeance jusqu'à laisser le saint évêque manquer de pain. Les Chartrains, indignés, avaient formé le dessein d'aller le délivrer; mais Yves les en détourna par une lettre admirable qui nous a été conservée. En 1108, le sire du Puiset leva l'étendard de la révolte contre Louis le Gros, successeur de Philippe. Mais le roi lui-même investit le château du Puiset, se saisit de la personne de Hugues et le retint prisonnier. Celui-ci n'obtint sa délivrance du Château-Landon, où il avait été enfermé, qu'en cédant à son vainqueur le comté de Corbeil, dont il devait être l'héritier. Aidé du comte de Blois, le sire du Puiset recommença ses hostilités, mais il ne fut pas plus heureux dans cette nouvelle agression. Louis assiégea le château du Puiset, battit complétement le comte de Blois, lequel s'était avancé pour secourir la place qui fut emportée et rasée ensuite jusqu'à ses fondements. Dans un des combats qui eurent lieu entre les troupes royales et les vassaux révoltés, le sire du Puiset avait tué de sa propre main Anseline de Garlande, sénéchal et favori du monarque, ce qui avait accru les ressentiments de celui-ci contre un vassal félon. Ne se croyant plus en sûreté sur les terres de France, Hugues prit le parti de se rendre dans la Palestine, mais il mourut en chemin. Tels sont les principaux faits que les annales nous ont transmis sur le sire du Puiset.

PUISIEUX (Pierre Brulart, marquis de), fils du chancelier Brulart de Sillery, fut, dès l'âge de 17 ans,

pourvu d'une charge de secrétaire d'État par la protection de Nicol. de Villeroi, dont il épousa la petite-fille. Envoyé en Espagne avec le titre d'ambassadeur extraordinaire pour conclure le mariage de Louis XIII, il fut éloigné de la cour en 1616; mais il y fut rappelé l'année suivante, et continua d'être employé pendant la faveur du duc de Luynes. La reine Marie de Médicis l'éloigna du conseil en 1624; il soutint cette nouvelle disgrâce avec beaucoup de fermeté, passa le reste de sa vie dans la retraite, et mourut en 1640 à 57 ans.

PUISIEUX (Philippe-Florent de), littérateur, né à Meaux en 1713, mort en 1772, était avocat au parlement de Paris; mais il se livra moins à la jurisprudence qu'aux belles-lettres. On a de lui un très-grand nombre de traductions d'ouvrages anglais, parmi lesquelles on distingue quelques romans de Fielding; la *Grammaire géographique* de Gordon, 1748, in-8°; la *Grammaire des sciences philosophiques* de Benjamin Martin, 1749, 1764, 1777, in-8°; l'*Histoire navale de l'Angleterre* de Lediard, 1751, 3 vol. in-4°; *Éléments des sciences et des arts littéraires* de Benjamin Martin; *Voyage en France, en Italie et aux îles de l'Archipel* par Matthews, 1763, 4 vol. in-12. Il a en outre traduit du latin les *Consultations de médecine* de Hoffman, 1754-1755, 4 vol. in-12; les *Observations physiques et chimiques* du même auteur, 1754, 2 vol. in-12; et les *Avis et préceptes de médecine* du docteur Mead, 1758; enfin de l'italien : *Recueil de pièces de médecine et de physique* par Cocchi, 1762, in-12; d'où on a extrait le *Régime de Pythagore*, 1762, in-8°.

PUISIEUX (Madeleine d'ARSANT de), épouse du précédent, née à Paris en 1720, morte dans un âge très-avancé, cultiva aussi la littérature. On a d'elle : *Conseils à une amie*, 1749, in-12; *les Caractères*, 1750 et 1755, 2 vol. in-12, plusieurs romans et contes allégoriques. La Porte a donné une analyse très-étendue des ouvrages de cette dame dans le tome V de l'*Histoire littéraire des femmes françaises*.

PUISSANT (Louis), né le 22 septembre 1769, à la ferme de la Gastellerie, commune du Châtelet, département de Seine-et-Marne, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur, lieutenant-colonel au corps royal des ingénieurs-géographes militaires, chef des études et professeur de géodésie à l'école d'application de ce corps, membre et secrétaire du comité du dépôt de la guerre et de la commission royale de la nouvelle carte de France, etc. Orphelin de père et de mère dès sa plus tendre enfance, il eut le bonheur d'être recueilli par M. Fournier du Pont, receveur de Château-Thierry, avec lequel ses parents avaient eu des relations intimes. Son éducation, commencée dans un pensionnat de cette ville, fut ensuite continuée par un digne prêtre des environs, M. Cottin, curé de Mont-Saint-Père, et fut principalement dirigée vers l'état ecclésiastique; mais d'après le désir qu'il manifesta de rester dans la vie séculière, on le mit dès l'âge de 13 ans, chez un notaire-arpenteur de Château-Thierry, où il fut exercé à la pratique des calculs les plus usuels. Le besoin qu'il sentait d'en connaître les principes et d'en faire d'utiles applications le rendit tellement studieux qu'il parvint, par le seul secours d'ouvrages élémentaires, à comprendre les premières notions des mathématiques. Cependant il était loin, après un noviciat de plusieurs années, de pouvoir se suffire à lui-même; et ses protecteurs étant morts, l'idée d'un triste avenir, en accroissant son ardeur pour l'étude, imprima en lui une teinte de mélancolie qu'il a toujours conservée. En 1786, M. Lomet, ingénieur des ponts et chaussées à Agen, ayant eu occasion de remarquer les heureuses dispositions de ce jeune homme, prit pour lui un si vif intérêt, qu'il se chargea du soin de lui donner une éducation plus relevée et de lui procurer un état, en le mettant à même de le seconder dans la direction des travaux d'art dont la construction lui était confiée. Depuis ce moment, Puissant devint son élève de prédilection et son meilleur ami; et, en moins de quatre ans, le maître, comme M. Lomet se plaisait à le dire, n'était plus que le disciple de l'écolier. En 1792, M. Lomet ayant pris du service militaire, son élève le suivit volontairement à l'armée des Pyrénées-Occidentales, et obtint une commission d'ingénieur-géographe qui l'attachait à l'état-major. Lors de la paix avec l'Espagne, Puissant fut appelé au dépôt de la guerre, et profita de son séjour à Paris pour suivre le cours d'analyse transcendante que professaient Lagrange et Fourier. Il se mit ainsi en état de concourir avec succès, en 1795, pour une place de professeur de mathématiques à l'école centrale de Lot-et-Garonne à Agen. C'est là qu'il composa son premier essai sous le titre de : *Propositions de géométrie résolues ou démontrées par l'analyse algébrique*. Après la suppression des écoles centrales, Puissant rentra au dépôt de la guerre vers la fin de 1802, et fut envoyé à l'île d'Elbe pour en lever la carte, la rattacher au continent et à la Corse, et en dessiner différentes vues. Ce fut pour lui une occasion favorable d'approfondir les théories de l'astronomie et de la haute géodésie, et de préparer des matériaux sur ces deux sciences. Aussitôt après cette opération, il fut envoyé à Milan pour travailler à la triangulation qui devait servir de fondement à la carte d'Italie. A son retour en France (1804), il fut nommé professeur de mathématiques à l'école militaire de Fontainebleau, et prit part à la rédaction du cours qui fut publié en 1809, et réimprimé en 1813, pour l'usage de cette école. Enfin il employa les loisirs que lui laissaient ses nouvelles fonctions à composer ses *Traités de géodésie et de topographie*, qui méritèrent une mention très-honorable aux prix décennaux. Le corps des ingénieurs-géographes ayant été reconstitué militairement en 1809, Puissant y rentra avec le grade de chef d'escadron qu'il avait eu dès 1803, et fut spécialement chargé de diriger l'instruction des élèves de l'école d'application de ce corps. En 1828 il fut élevé au grade de lieutenant-colonel. Depuis longtemps ces divers ouvrages avaient préparé son entrée à l'Académie des sciences, lorsque le 3 novembre 1828 il y fut appelé pour succéder à Laplace, et bientôt il devint membre du comité du dépôt de la guerre, et de la commission royale de la nouvelle carte de France. Sa vie depuis ce moment ne présente d'autre incident que le débat qu'il souleva en 1836 à propos de la mesure de l'arc du méridien entre Paris et Formentera, en annonçant qu'elle présentait une inexactitude d'environ 100 toises. Malgré la résistance de l'éloquent secrétaire de l'Académie, c'est à Puissant que demeura l'avantage. Cet habile géomètre mourut le 11 jan-

vier 1843. Outre les ouvrages que nous avons cités, on doit à Puissant : *Trigonométrie appliquée au lever des plans, suivie d'un recueil de propositions de géométrie démontrées par l'analyse*, Paris, 1809, in-8°, 6 planches; *Description géométrique de la France* (3 vol. in-4° formant les tomes VI, VII et VII bis du *Mémorial du dépôt de la guerre*); *Mémoire sur une nouvelle méthode analytique pour déterminer les effets de l'aberration sur les positions des astres* (tome X du *Journal de l'école polytechnique*), et beaucoup de mémoires et opuscules, la plupart relatifs à la confection scientifique des cartes.

PUJADES (le docteur Jérôme), en espagnol *Geronimo*, chroniqueur catalan, né à Barcelone le 30 septembre 1568, était fils du docteur Michel Pujades, célèbre jurisconsulte de la ville de Figuères. Après avoir terminé sa première éducation avec beaucoup de succès, Jérôme Pujades fut envoyé en 1585 à l'université de Lerida pour y étudier le droit civil et canonique. Reçu en 1591 boursier au collége de la Conception de la même ville, il y obtint le grade de docteur dans les deux facultés, et se rendit à Barcelone, où il fut nommé professeur de droit canonique. Il épousa peu après une fille de Bernard Puig, auditeur de l'audience royale, et obtint enfin l'emploi de juge ordinaire ou assesseur et procureur général du comté d'Ampurias qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1650. Pendant plus de 40 années, Pujades consacra tous les instants dont ses fonctions lui permettaient de disposer à visiter les archives et les bibliothèques publiques et particulières, surtout celles des plus anciens monastères, afin d'y recueillir des matériaux pour une histoire de la Catalogne, qu'il avait toujours eu le désir de publier. Ce fut par suite de ses laborieuses et longues investigations qu'il parvint à réunir enfin une collection extrêmement riche de documents historiques, dont quelques-uns étaient peu connus et d'autres tout à fait ignorés. Ces documents, la plupart originaux et inédits, lui servirent à composer la *Chronique universelle de Catalogne*; elle formait 4 vol. in-fol. On a aussi de lui quelques poésies.

PUJOL (Alexis), médecin, né le 10 octobre 1739, au Pujol, près Béziers, d'un avocat, mort le 15 septembre 1804, exerça successivement à Bédarrieux, puis à Castres. Après s'être fait une grande réputation d'habileté, il aspira aux palmes académiques, et se mit souvent sur les rangs pour disputer les prix proposés par la Société royale de médecine. Nous citerons parmi ses opuscules un *Essai sur les maladies de la face*, etc., Paris, 1787, in-12; une *Dissertation sur les maladies de la peau, relativement à l'état du foie*, couronnée en 1786; un *Essai sur les inflammations chroniques des viscères*, qui valut à l'auteur une médaille d'or en 1791. Les divers écrits de Pujol, à l'exception du premier, ont été réunis, Castres, 1802, 4 vol. in-8°. Ce recueil assez froidement accueilli, a été reproduit en 1823 par M. F. G. Boisseau, avec quelques additions et une *notice* sur la vie et les travaux de l'auteur.

PUJOULX (Jean-Baptiste), littérateur, né à Saint-Macaire, en 1762, mort en 1821, se fit d'abord connaître par des articles de journaux, qui annonçaient du goût, de la facilité et des connaissances : il concourut successivement à la rédaction du *Journal de la Littérature française et étrangère*, imprimé à Deux-Ponts, à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris*, au *Journal de l'empire*, et composa pour différents théâtres, une foule de pièces, dont plusieurs obtinrent un succès mérité. Les principales sont : le *Souper de famille, ou les Dangers de l'absence*, comédie en 2 actes et en prose, 1788 : l'auteur l'a mise en opéra sous le titre du *Rendez-vous supposé;* l'*École des parvenus*, comédie en 1 acte, mêlée de couplets : c'est la suite des *deux petits Savoyards; la veuve Calas à Paris*, comédie en 1 acte, mise en opéra et jouée sous le titre d'*une Matinée de Voltaire*, 1799; *les Modernes enrichis*, comédie en 3 actes et en vers libres, 1798; *les Noms supposés*, opéra-comique en 2 actes, 1798; l'*Anti-Célibataire, ou les Mariages*, comédie en 5 actes et en vers, 1803. Parmi les autres ouvrages de Pujoulx on cite le *Livre du second âge*, 1800, in-8°, plusieurs fois réimprimé; *le Naturaliste du second âge*, 1803, in-8°; *Promenade au Jardin des Plantes, à la ménagerie et dans les galeries du muséum d'histoire naturelle*, 1804, 2 vol. in-18; *Leçons de physique de l'école polytechnique, sur les propriétés générales des corps*, 1805, in-8°, figures; *la Botanique des jeunes gens et des gens du monde*, 1810, 2 vol. in-8°, figures; *Minéralogie des gens du monde*, 1813, in-8°; *Louis XVI peint par lui-même, ou Correspondance de ce monarque*, précédée d'une *Notice* sur sa vie, 1817, in-8°. Pujoulx a fourni divers articles à la *Biographie universelle* de Michaud, et à l'*Encyclopédie des Dames*, et a donné une nouvelle édition de la *Grammaire italienne* de Véneroni avec des corrections.

PUL (N..... le) naquit à Béziers, vers 1640. Les recueils du temps offrent diverses pièces de vers de sa composition. On insérera ici, sur ce poëte, quelques détails, qui éviteront peut-être des recherches aux *Saumaises futurs*. Ils sont tirés d'une correspondance qu'il entretenait avec Mlle de Scudéry, et dont les originaux existent dans le cabinet du rédacteur de cet article. Le Pul prend, dans l'une de ces lettres, la qualité de *Viguier de Béziers*, charge de magistrature qui correspondait à celle de prévôt royal. Il se trouvait à Rome pendant le conclave de 1670, dans lequel Clément X fut exalté. De retour dans sa patrie, il fut nommé, en 1681, premier consul et gouverneur de Béziers. Il n'est pas vraisemblable que l'on commette jamais, envers le Pul, l'indiscrétion de publier ceux de ses ouvrages qu'il a sagement gardés en portefeuille. L'époque de sa mort est inconnue.

PULAWSKI (Joseph), célèbre patriote polonais, l'auteur premier de la confédération de Bar, naquit vers 1705. Il était d'assez chétive noblesse, et les biens dont il hérita étaient grevés d'hypothèques et de procès qui en réduisirent considérablement le revenu. Heureusement il était doué à un rare degré de l'esprit des affaires : souple, pénétrant et subtil, ayant de plus à son service une admirable mémoire, il s'appliqua au droit, prélude obligé de plusieurs des carrières libérales et réservées aux nobles, et il devint peut-être l'homme de la république le plus habile à manœuvrer au milieu du dédale des lois polonaises. Il commença par mener à bien ses propres affaires; et, plus à l'aise de ce côté, il essaya pour celles des autres ce qu'il avait fait pour les siennes : il acheta souvent à prix minime tantôt des créances,

tantôt des droits de propriété menacés par les créanciers, et des procès qu'il se rendait ainsi personnels, neuf sur dix étaient jugés en sa faveur. Nous ne prétendrons pas qu'au choix de ses affaires litigieuses présidât toujours la dernière délicatesse, mais il ne faudrait pas non plus accueillir comme incontestables les exagérations en sens contraire, lesquelles viennent de ses ennemis et que l'on ne saurait guère vérifier aujourd'hui. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'acquit graduellement par ces moyens une très-belle fortune et qu'il acheta la starostie de Warka. Beaucoup de riches seigneurs, au reste, lui remirent aussi la conduite de leurs procès et s'en trouvèrent bien. C'est ainsi que pendant un temps il eut pour clients les Czartoryski. Ceux-ci, dit-on, eurent à se plaindre de lui, et ils lui retirèrent leur confiance avec des formes qui témoignaient un très-vif mécontentement. De là peut-être la haine de Pulawski contre Stanislas-Auguste qui, comme on le sait, était neveu des Czartoryski, et ses liaisons avec le parti des républicains (Radziwil, Mokranowski, etc. Dans l'interrègne du 1er octobre 1763 au 17 septembre 1764, Pulawski se montra très-opposé, mais sans caractère officiel, aux candidatures qui tenaient plus ou moins directement à la maison de Czartoryski, c'est-à-dire à celle d'Adam Czartoryski (le fils du prince Auguste), à celle de son cousin Poniatowski (Stanislas II), à celles d'Oginski et de Lubomirski, gendres des deux oncles de ce dernier. Quand, en 1767, se forma, sous le grand référendaire Podoski, la confédération des Malcontents, dont le but tendait au renversement de Stanislas, et que Catherine, dans les commencements, favorisait en secret, il en fit partie à titre de nonce ; et quand plus tard cette réunion de 180 confédérations particulières fut transférée de Radom à Varsovie, conformément aux ordres du prince Repnine, il l'y suivit. Mais déjà Catherine avait changé et ne voulait plus que Stanislas fût détrôné; dès lors évidemment les coalisés de Radom, que leur séjour dans Varsovie tendait à soumettre aux influences russes, ne pouvaient plus guère espérer d'atteindre leur but. Aussi leur opposition aux idées de Repnine fut-elle flagrante dès l'ouverture de la diète de 1767. Pulawski, jusqu'à ce moment, avait à peine été remarqué de Repnine, qui, s'il en avait entendu parler, ne voyait en lui qu'un avocat, c'est-à-dire un parleur. Cependant, comme l'évêque de Cracovie, Gaëtan Soltyk, le logeait dans son palais et lui témoignait grande confiance, il soupçonna que la dextérité de cet adroit légiste pourrait devenir redoutable. Il chercha l'occasion de l'humilier. Un jour qu'il lui parlait, il se couvrit. Pulawski l'imite à l'instant. Repnine fait un mouvement pour le frapper, mais sans se livrer à cette première impulsion. Pulawski garda de cette entrevue un ressentiment profond, auquel du reste il n'avait pas besoin d'être excité. Il continuait toujours ses services auprès de Soltyk, notamment pour les relations que ce prélat entretenait avec l'évêque de Kaminiec, le vénérable Krasinski, et avec celui de Kiew, Joseph-André Zaluski. Quand Soltyk et Zaluski eurent été enlevés pour être conduits en Sibérie, Krasinski devint le chef du parti patriote, et Pulawski, fidèle à la cause polonaise, se trouva un de ses agents directs. Mais il n'en subordonna pas plus ses vues à celles de l'évêque, et l'on aperçut toujours en lui l'homme de l'opposition avancée et téméraire. En effet, Krasinski ne voulait d'insurrection, de confédération, que lorsque les Russes auraient évacué la Pologne; et, bien que ceux-ci n'eussent aucune envie de s'en retirer, il était rationnel de penser que la peur d'une guerre avec la Porte devait les y amener (en effet, Catherine en donna l'ordre au commencement de 1768). Mais Pulawski regardait ces ménagements comme inutiles et même comme funestes, d'une part à cause des pillages, des excès de toute nature sans cesse commis par les Russes en pleine paix, de l'autre, parce qu'il pensait que, sous un prétexte ou sous un autre, les Russes perpétueraient leur séjour dans le royaume, peut-être enfin parce qu'il voyait dans l'insurrection de la Pologne contre les Russes le moyen le plus simple de mettre fin aux tergiversations du sultan, et de le déterminer à faire la guerre à la czarine en dépit de ses ministres vendus et de son mufti gagné aux vues de la Russie. Il résolut en conséquence de former une nouvelle confédération ayant le même but que celle de Radom, et il lui destina pour chef suprême et définitif le prince Radziwil, alors absent et proscrit, pour chef provisoire le comte Krasinski, frère de l'évêque. Ce comte avait de la fortune, de l'influence, du dévouement, un beau nom, et n'était pas difficile à gouverner : Pulawski, même à la seconde place, n'en devait pas moins être l'âme de la confédération. Muni de quelques sommes d'argent de nobles polonais auxquels il s'était ouvert de ses projets à Varsovie, des billets de crédit de quelques autres sur les administrateurs de leurs biens, et surtout des signatures qui lui étaient nécessaires pour que les Turcs, suivant leur promesse à l'évêque de Kaminiec, avançassent 100,000 ducats à la république, il quitta la capitale du royaume avec ses trois fils et son neveu, conjointement avec Krasincki; et après être allé, dans une de ses terres aux environs, faire ses adieux à sa femme et obtenir d'elle la disposition de tout ce qu'elle avait de fortune en propre, il se rendit à Léopol, dans la Russie polonaise (aujourd'hui la Galicie). Dans cette ville où chaque grand de la Pologne avait son hôtel, des hommes d'affaires et des régisseurs, il trouva beaucoup de faveur pour ses projets : l'archevêque seconda ses démarches; il y eut des dames qui engagèrent leurs bijoux pour concourir à la délivrance de leur patrie. Mais le commandant de Léopol était dévoué à Poniatowski. Il s'alarma de la présence simultanée de Pulawski, de Krasinski, et des allées et venues perpétuelles du premier. Les deux patriotes alors se dirigèrent vers la petite ville de Bar en Podolie, à 5 lieues de Kaminiec, à 7 des frontières turques, et ils y posèrent les fondements de la confédération de Bar (29 février 1768). Le manifeste par lequel ils se déclarèrent ainsi en hostilité armée avec le gouvernement n'eut d'abord que 8 signataires, dont les 5 Pulawski et Krasinski. Conformément à ce qui a été noté plus haut, ce dernier reçut le titre ostensible de maréchal de la confédération, tandis qu'en réalité les confédérés réservaient la suprême autorité à Radziwil, et ne voyaient dans Krasinski que son substitut. Pour Joseph Pulawski, il fut chargé des fonctions de maréchal des troupes. Le but de cette confédération était, suivant les 8 chefs, la rénovation de la confédération de Radom. Sur sa bannière était un

aigle blessé avec ces mots, *Aut vincere aut mori,* et *Pro religione et libertate.* La religion, en effet, était aussi en cause. On sait que la majorité de la nation polonaise non-seulement était catholique romaine, mais intolérante à l'égard des dissidents, et que c'était au nom de ceux-ci et de la tolérance que la Russie intervenait dans les affaires intérieures de la Pologne. Le moine Marc, réputé saint par la population, prêchait avec enthousiasme en faveur des confédérés et ralliait beaucoup de monde à leur cause par son éloquence. Pulawski crut aussi pouvoir, par une proclamation adressée au détachement russe de Winnicza, inviter les officiers de tout rang, Livoniens, Cosaques, etc., à faire cause commune avec les Polonais, comme alliés dans la foi. Aucun, on le pense bien, ne fut tenté de se rendre à cette invitation, et même en fait de Polonais, les deux maréchaux ne virent d'abord sous leurs drapeaux que 300 hommes, dont moitié était venue des terres de Krasinski, et moitié des domaines de Pulawski. La précipitation avec laquelle Pulawski avait levé l'étendard lui fit manquer son but ; le célèbre comte Zamoyski, auquel il offrit la direction suprême et que même on regardait à la cour de Varsovie comme le moteur invisible de ce qui se passait à Bar, refusa de faire cause commune avec les insurgés ; et l'évêque de Kaminiec improuva publiquement cette prise d'armes inopportune. Toutefois, puisque enfin c'était un fait accompli, il l'accepta et se mit immédiatement à visiter les cours de Dresde, de Vienne, de Versailles, pour les déterminer à seconder le mouvement des Polonais. Catherine, au contraire, jeta le masque : très-peu de temps avant, elle avait donné ordre de retirer de la Pologne les troupes russes qui y vivaient à discrétion ; quand une fois la confédération de Bar eut donné le signal de la résistance armée, non-seulement Repnine reçut contre-ordre, mais encore 7 régiments de ligne russes, 5,000 Cosaques arrivèrent avec une forte artillerie. Cependant ils n'attaquèrent pas pour commencer : ils se contentèrent d'avancer de plus en plus pour resserrer les confédérés et leur couper la communication des palatinats voisins. Ils manœuvrèrent si bien en effet que les insurgés n'avaient plus les mouvements libres que du côté de la Turquie. Mais alors ceux-ci marchèrent aux Russes et engagèrent plusieurs combats où force leur resta, et dont le résultat fut de rompre le cordon sur plusieurs points. C'est après ces premières escarmouches que Pulawski publia sa fameuse proclamation qui commence par ces mots : « Enfin, grâce à vous, braves Polonais, les perfides alliés de la Pologne en deviennent les ennemis déclarés, etc. » Ces légers avantages, que l'attitude simplement défensive des Russes rendait plus frappants, devaient, reunis à la justice de la cause dont Pulawski venait de se poser le défenseur et à la nécessité pour la Pologne de se débarrasser de l'oppression russe, si elle voulait exister comme nation, donner à la manifestation de Bar un immense retentissement. Le roi même, tout subjugué, tout surveillé qu'il était par Repnine, restait indécis et l'eût été encore bien plus si les confédérés eussent proclamé suffisamment haut qu'ils ne voulaient pas son renversement, mais sa délivrance. Le sénat, à plus forte raison, ne désapprouva qu'en termes modérés la levée de boucliers des Podoliens, et consentit à entrer en conférence avec les chefs des confédérés. Mokranowski, l'auteur même de la motion adoptée, partit accompagné de plusieurs commissaires pour s'aboucher avec eux. Ce résultat était grave, car en droit les hostilités étaient suspendues pour tout le temps que dureraient les conférences, et la confédération de Bar devenait légale suivant la vicieuse constitution de Pologne, qui autorisait en certains cas, et moyennant certaines formes, ces démonstrations armées. Les Russes, au mépris de l'armistice et de la légalité, affectant de ne voir dans les confédérés que des brigands, prirent tout à coup l'offensive (c'est bien ce que Pulawski avait prédit lorsqu'il avertissait ses amis que les négociations ne seraient que des piéges), tombèrent sur les Polonais, leur tuèrent beaucoup de monde par surprise, saccagèrent Terespol et couvrirent non-seulement la Podolie, mais une foule de districts, de sang et de ruines, puis appelèrent les Cosaques Zaporowski pour achever leur ouvrage. Le bruit courut même que les trois fils de Pulawski étaient restés sur un des champs de bataille pendant les petits engagements qui eurent lieu ; mais aucun ne périt. Tout l'acharnement que déployaient les Russes dès ce moment n'empêcha pas qu'il ne se formât sur l'entrefaite une deuxième confédération à Podhaiez, pour tout le pays de Haliez, sous le comte Marien Potoçki. Pulawski, sur sa demande et malgré la résolution sage, mais irréalisable, prise dans les premières assemblées, de se défier des grandes familles, lui fit accorder par les confédérés de Bar le brevet de régimentaire. Malheureusement les troupes de cette confédération furent mises en déroute par les Russes. Podhaiez tomba aux mains de l'ennemi, et Potoçki se vit réduit à chercher un refuge en Moldavie. Pulawski alla recueillir leurs débris. C'est en ce moment que tout à coup les Cosaques Zaporowski, à l'instigation des Russes, fondirent sur la Podolie qu'ils dévastèrent, et dont la population fut massacrée presque tout entière, sans distinction de sexe ni d'âge. Bar aussi fut pris. Ses faibles fortifications ne purent, malgré le courage de ses défenseurs, résister à l'immense supériorité du nombre. Berdichef, en vain défendu plusieurs semaines avec héroïsme par Casimir, fils de Pulawski, tomba de même. Tant de graves échecs ne découragèrent point l'énergique vieillard, qui se réfugia en Moldavie pour y rallier un noyau de troupes et reparaître au premier instant sur le sol polonais. Les Russes, qui le redoutaient toujours, lui transmirent des offres très-flatteuses par ce même fils qui était resté leur prisonnier. Pulawski n'y répondit que par un inébranlable refus. Malheureusement les confédérés étaient bien loin de lui rendre tous justice. L'ambitieux Potoçki, décidé à s'emparer de tout le pouvoir et à qui la vacance du trône regardée comme prochaine (car de toutes parts on parlait de la déchéance de Stanislas-Auguste comme d'une mesure nécessaire) ouvrait le champ le plus vaste, voyait avec chagrin Pulawski commander les troupes et acquérir de l'autorité en même temps qu'un grand renom militaire ; et en conséquence il n'épargnait rien pour le rendre odieux et suspect. Déjà il s'était appliqué à le présenter comme un exagéré, dont la précipitation et l'étourderie avaient compromis la cause commune en se prononçant trop tôt.

A présent, s'il eût fallu l'en croire, le père et le fils étaient d'accord avec les Russes pour trahir leurs concitoyens. La vie entière du prétendu défenseur des Polonais n'avait-elle pas été remplie d'actes indélicats, tous commis en vue de gains peu légitimes? Et dès lors comment douter qu'il ne fût près de même à faire trafic du sang polonais, à vendre la cause dont il se présentait comme le champion? Ces calomnieuses imputations n'empêchèrent pas que bientôt après tous deux ne recommençassent leurs incursions contre les Russes et ne se rendissent maîtres d'une grande partie du pays. Pulawski y préparait avec un grand zèle des magasins pour la subsistance de l'armée, quand le séraskier tartare qui commandait sur ces frontières lui manda de venir le trouver pour qu'ils avisassent ensemble à faire disparaître la zizanie qui divisait les confédérés. Mais cet ordre cachait une perfidie ourdie de concert avec le parti Potocki. En effet Pulawski fut arrêté, chargé de chaînes et rigoureusement gardé. Quelques mois plus tard, le séraskier le remit aux nouveaux chefs de cette confédération de Bar formée par lui-même imprudemment peut-être, mais certes avec des vues généreuses et que l'histoire impartiale ne saurait qu'honorer. Il fut resserré plus que jamais, et bientôt il mourut dans sa prison après avoir écrit à ses fils, de ne jamais songer qu'à la patrie et d'immoler tous leurs ressentiments à cette sainte cause. Quels qu'aient été les antécédents de Pulawski, on ne saurait nier qu'il n'aimât sincèrement sa patrie ; et s'il ne montra longtemps d'autres talents qu'un esprit retors, subtil et rompu à tous les faux-fuyants de la chicane, on doit convenir qu'au moins, dans une matière importante, il allait droit au but et sans biaiser.

PULAWSKI (Casimir), un des fils du précédent, est le plus renommé de tous. Il naquit le 4 mars 1748, à Winiary, près Czersk, et commença par être attaché au duc Charles de Courlande, qui l'employa au palais de Mittau, où il passa tout le temps pendant lequel cet édifice fut assiégé par les Russes. De retour en Pologne, il fut nommé maréchal de la terre de Lomza dans le palatinat de Mazovie (1768). Il partit la même année de Varsovie avec son père, ses frères et son cousin; puis alla, dans les terres de sa famille, lever 150 Cosaques qui, avec les 150 de Krasinski, devaient former le noyau de l'insurrection. Il rejoignit son père à Bar, où il fut un des huit premiers signataires de la confédération. Dans plusieurs des nombreux combats que les Russes, au mépris de l'armistice, livrèrent aux confédérés pendant la mission confiée à Mokranowski par le sénat, il déploya un courage qui le fit remarquer parmi les plus braves. Un peu plus tard, lors de la dévastation de la Podolie par les Cosaques Zaporowski, il s'enferma avec 1,300 hommes dans le monastère de Berdichef, renommé par les richesses qu'y avait entassées la piété de plusieurs siècles, célèbre aussi comme dépôt de tout ce que la noblesse des environs avait de plus précieux. La défense dura plusieurs semaines, et ce ne fut que lorsque le renfort sur lequel les assiégés comptaient pour être secourus eut péri, et qu'il en eut la nouvelle certaine, que Pulawski consentit enfin à capituler, en stipulant que toute sa troupe serait libre! Lui seul, dit-on, demeura prisonnier de guerre. Le fait est-il exact? Nous en doutons sans le nier, car bientôt on l'envoya porter à son père des propositions, des promesses pompeuses, à condition que les confédérés poseraient les armes. On a vu plus haut quel cas celui-ci fit des ouvertures russes ; bien certainement c'eût été en pure perte que Casimir l'eût sollicité d'y accéder. Mais évidemment il ne le fit pas. Loin d'engager son père à mettre fin à l'insurrection, il avait écrit à Repnine, dès qu'il s'était vu libre, qu'il n'exhorterait point les défenseurs de la patrie à déserter cette sainte cause, et que lui-même non-seulement il porterait les armes contre les Russes, mais encore qu'il comptait conduire quelque jour les Polonais en Russie. Nous pensons que si Casimir écrivait en ces termes, c'est qu'en réalité il n'était pas considéré comme prisonnier, mais qu'il avait été retenu, à dessein d'être renvoyé porteur de propositions, et qu'on ne lui avait pas demandé sa parole qu'il reviendrait. Quoi qu'il en soit, tandis que, peut-être, les Russes l'accusaient de manquer à la parole qu'il leur avait donnée, beaucoup de Polonais, grâce aux sourdes manœuvres des agents du comte Marien Potocki, étaient tentés de voir en lui un agent des Russes. Impatienté de ces calomnies, Casimir demanda un détachement à son père, et franchissant le Dniester, tomba inopinément sur quelques troupes russes qu'il battit, et revint au camp avec des vivres, des prisonniers et du butin. Il remporta plus tard un autre avantage; car il put entrer en Pologne et s'y établir dans un poste avantageux où son père vint le joindre. On approchait alors de la fin de 1768. Ce fut peu de temps après que le vieux Pulawski se rendit en Ukraine et y fut retenu prisonnier. Ses enfants ne devaient plus le revoir; mais ils l'espéraient encore, bien qu'une lettre du courageux sexagénaire, en leur enjoignant de persévérer dans la résistance et en leur recommandant d'être tranquilles sur son innocence, annonçât qu'il avait fait le sacrifice de sa vie. Désireux d'être plus voisin de sa prison, et d'ailleurs ne pouvant tenir au milieu de la Pologne traversée en tous sens par des nuées de Russes, Casimir alla se poster, avec ses deux frères, sur la rive droite ou occidentale du Dniester, à Okopé et à Zvaniec. C'était un lieu parfaitement choisi, soit comme voisin de la frontière turque, soit comme pouvant faciliter aux Ottomans, lorsqu'ils entreraient en campagne, le passage du fleuve. Casimir en personne défendait Okopé. Malheureusement les Turcs, bien que résolus à la guerre, se laissèrent gagner de vitesse par les Russes, qui, dès le commencement du printemps, filèrent en grand nombre vers le Dniester pour s'emparer du passage. Le plus jeune des trois Pulawski devint leur prisonnier. François, le second, hors d'état de protéger Zvaniec, se hâta de traverser le fleuve, et d'aller, dans Choczim, qui est située vis-à-vis, demander du renfort au pacha de cette ville; mais en vain; et Casimir, après un combat désespéré, qui se prolongea jusque dans la nuit, et que les Russes éclairèrent en mettant le feu à la ville de Zvaniec, n'ayant plus que 200 hommes de 600 auxquels il avait commandé, dut renoncer à défendre les redoutes élevées sur la pente des collines d'Okopé. Il était même extrêmement douteux que les 200 cavaliers survivants pussent venir à bout d'échapper, car ils se trouvaient dans une petite plaine d'un quart de lieue en tout sens, environ-

nés par les Russes, par des précipices, par des marais et par le fleuve. Il ne restait qu'un sentier étroit à peine visible, praticable encore moins, sur la crête du rocher à pic qui bordait le fleuve. Grâce à sa présence d'esprit, au bruit des flots qui charriaient des glaçons, à l'obscurité que dissipaient mal les restes des feux des incendies, il parvint miraculeusement à faire échapper tout son monde et à échapper lui-même par une route si difficile. Cette fuite audacieuse ajouta au renom qu'il avait déjà. Les Russes s'attachèrent à le poursuivre ; et tout en déjouant leurs embûches, tantôt par le courage, tantôt par l'adresse, il recueillit les débris de diverses confédérations battues. D'autre part, il y avait des chefs polonais qui, le regardant ou affectant de le regarder comme suspect, voulaient l'attaquer ou lui enlever ses troupes. Ceux-ci en furent aussi pour leurs peines; finalement, il fallut bien qu'on l'acceptât, et ceux même qui avaient voulu débaucher ses soldats en vinrent à concerter leurs plans avec lui contre les Russes. Quelque temps après, il fit ses dispositions pour emporter Sambor, qui appartenait au roi. Quelle fut sa surprise d'y retrouver François, son frère, qu'il avait cru mort dans l'incendie de Zvaniec, comme celui-ci à son tour croyait que son aîné avait péri à l'affaire d'Okopé! Tous deux alors prirent la résolution d'aller former des confédérations dans la Lithuanie, qui, depuis la défaite du prince Radziwil, était réduite à l'inertie, et servait de passage aux Russes. Ils envoyèrent les équipages et les hommes les moins valides de leur troupe sur les frontières de Hongrie, et arrivèrent par des routes inconnues en Lithuanie, où, malgré les soupçons répandus contre eux, et qui empêchèrent Radziwil lui-même de leur confier ses troupes, ils vinrent à bout de leur dessein. Ayant rallié, chemin faisant, 300 uhlans lithuaniens, ils se firent céder par les châteaux leurs troupes domestiques, et décidèrent la formation d'une première confédération, qui s'organisa solennellement à Brzese-Litewski devant le palatin de la province, et eut pour maréchal le jeune prince Sapieha, époux d'une des nièces du grand général Branicki. Mille Russes accoururent aussitôt, et l'attaquèrent en avant de Brzese. Il leur tua 200 hommes, et après les avoir poursuivis, les força de mettre bas les armes, exigeant d'eux la promesse qu'ils ne serviraient plus contre les confédérés. A la nouvelle de cette victoire, des confédérations particulières se formèrent sur plusieurs points, et la troupe de Pulawski fut bientôt une petite armée. Il s'agissait de former la confédération générale de la Lithuanie. Dans ce but on marcha vers Slonim, route de Grodno; et là encore Casimir, par les positions qu'il sut prendre entre des marais, des rivières et des bois, fit perdre beaucoup de monde aux Russes qu'il attira dans des marécages. Il désirait ensuite marcher aux différends corps ennemis, qui arrivaient dans la province, et les battre avant qu'ils eussent le temps de se réunir ; mais tous les autres chefs s'y opposèrent, et voulurent qu'on se tînt dispersé, inactif, jusqu'au moment où approcherait la grande armée turque, mais prêt à marcher dès qu'elle paraîtrait. Conformément à cet avis, Pulawski se détourna, pour s'avancer vers le nord de la Lithuanie, puis se rabattit sur les bois d'Augustowo, non loin des frontières de Prusse. Il avait été suivi durant cette marche laborieuse par 3,000 Russes, la plupart d'infanterie, mieux disciplinés et plus aguerris que les 4,000 hommes auxquels il commandait, et chaque jour voyait un nouvel engagement, bien qu'il cherchât à les éviter. La confédération générale s'organisa pendant ce temps; les Lithuaniens n'en furent pas plus décidés à lui donner un commandement parmi eux. Quoi qu'il en soit, Pulawski résolut de conduire ce qu'il avait de troupes à Teschen, sur les frontières de Hongrie, où se rassemblait le noyau des forces qui allaient agir contre les envahisseurs de la Pologne. Il n'avait plus alors que 600 hommes au lieu de 4,000 : les combats, les privations, les fatigues lui avaient enlevé les uns; les autres, comme troupes domestiques, avaient regagné les châteaux, pour la défense desquels on les avait levés. Malheureusement, Casimir commit la faute de prendre sa route vers Wladowa, par un pays ouvert, au lieu de se glisser entre des rivières, des marais et des bois, comme il l'avait fait pour arriver; et bientôt il eut sur les bras trois détachements russes qui l'attaquèrent simultanément. Se plaçant à la tête de l'arrière-garde, il ordonna au reste des troupes de filer en avant, et s'efforça d'arrêter l'ennemi avec ce qu'il gardait d'hommes déterminés autour de lui. Mais il avait affaire à trop forte partie, et les Russes, d'ailleurs supérieurs en nombre, mettaient à profiter de l'occasion un acharnement sans égal; la petite troupe des Polonais s'éclaircissait à vue d'œil, et il y eut un moment où Pulawski entouré faillit être fait prisonnier. Son frère François crut même qu'il l'était, et revint sur les Russes avec le reste du détachement. Mais ce fut trop tard; presque tous les Polonais périrent, ou furent mis hors de combat, ou restèrent prisonniers. François lui-même ne reparut plus, et probablement périt sur le champ de bataille. Casimir échappa suivi de dix hommes seulement, et parvint aux frontières de Hongrie à l'endroit où les équipages avaient eu ordre de se rendre. Il passa l'hiver entier au milieu des monts Krapaks, tantôt en Hongrie, tantôt en Pologne, presque toujours dans des défilés ou sur des sommets de rochers inaccessibles, et quelquefois dans des retranchements de glace et de neige. A défaut de chausse-trappes, il avait fait placer, les pointes en l'air, sur les avenues les plus accessibles de son camp, un grand nombre de râteaux de fer rassemblés de tous les villages où il pouvait étendre ses incursions, et la neige les ayant recouverts, plus d'une fois la cavalerie ennemie était venue s'y briser. Sa troupe alors était peut-être la plus faible par le nombre qu'il y eût dans toute la Pologne, mais c'était la plus redoutée. Tombant du haut des montagnes, son asile, il enlevait des vivres, faisait des prisonniers, imposait des rançons ou proposait des échanges, et bien que les Russes affectassent de le traiter de brigand, il les forçait d'observer avec lui le droit de la guerre. Son exemple électrisait la jeunesse qui s'était attachée à sa fortune, et il n'y avait parmi les siens personne qui ne se fût signalé par quelque exploit fabuleux. Presque tous ses officiers avaient été arrachés par lui un jour ou l'autre à d'imminents périls, et reconnaissaient lui devoir ou la liberté ou la vie. Aussi tous lui étaient-ils extrêmement attachés; et avec l'exagération familière à ceux qui courent les mêmes aventures et qui fraternisent au milieu du danger, ils éle-

vaient ses succès au-dessus des hauts faits de Sobieski. Son affabilité qui contrastait avec sa fierté hautaine à l'égard des ennemis et des rivaux, son esprit de conciliation, son humeur généreuse et franche achevaient de charmer. Et cependant, malgré ces qualités, il cédait moins fréquemment peut-être que tout autre aux volontes des chefs subalternes, et il combinait seul tous ses plans, sans en communiquer le secret à personne, sans même prendre de conseils. Il n'aimait pas à lever de contributions, et peut-être sous ce rapport poussa-t-il le scrupule trop loin, car ses hommes n'en étaient que plus pillards et par suite plus indisciplinés. Ce n'était vraiment que l'absolue nécessité qui pût l'y déterminer. Une de ses dépenses principales, dès qu'il lui rentrait un peu d'argent, c'était de payer des espions, car autant il mettait de soin à cacher sa situation aux ennemis, autant il tenait, et en général il réussissait, à être instruit de la leur. C'est par ces moyens que si souvent il surprenait à propos des forces russes, et leur causait de grosses pertes, tandis que lui-même ne perdait que peu de monde. Du reste, il avait l'humeur volage et mobile, il ignorait les finesses de la guerre; il ne se faisait pas plus d'idée de l'importance des places fortes que la plupart de ses compatriotes, et il ne voulait se soumettre à aucune autorité. Après des lenteurs qui prirent encore tout le printemps et une partie de l'été de 1769, la confédération générale parvint à se former à Biala, sous les chefs Krasinski, Potoçki et Pac. Or, d'une part, on avait offensé grièvement et la famille Pulawski et lui-même : on en concluait qu'il devait garder rancune aux notabilités de la confédération. De l'autre part on craignait qu'il ne devînt trop puissant; de là des paroles, des mesures vraiment hostiles contre lui. Si on ne le regardait plus comme vendu aux Russes, du moins était-ce un exagéré, un boute-feu, un de ces fougueux partisans dont il faut restreindre la valeur et réprimer les prétentions. On en vint à mettre sous le commandement de Mosinski, jusqu'alors un de ses officiers, et que cet arrangement rendit son égal, une partie des troupes qui l'avaient suivi, et qui, en prenant cette détermination, avaient été mues principalement par le désir de servir sous Casimir Pulawski. Mais à mesure qu'on lui retirait des partisans, il en recrutait d'autres, et toute l'année 1770, il ne cessa de s'augmenter. L'ennemi le reconnaissait bien, et lui rendait à sa façon plus de justice : il n'était personne parmi les chefs polonais qu'il redoutât à l'égal de Pulawski. Tel était l'état des choses quand, vers la fin d'août 1770, il sortit des montagnes et, s'établissant dans les plaines méridionales de la Pologne, il simula un mouvement sur Varsovie. Les Russes alors se portèrent vers cette ville pour la couvrir, laissant à peu près dégarnie et la route de Cracovie et Cracovie même, où toutefois il restait un régiment de cavalerie polonaise et un régiment des gardes du roi, plus des détachements russes. Pulawski, à la suite d'une marche précipitée, arrive devant l'antique capitale de la Pologne, enlève la grand'garde russe, pénètre jusque dans le faubourg, surprend et paralyse le régiment royal, qui bientôt passe sous ses drapeaux et prête serment à la confédération. Mais il ne put de même se rendre maître de la ville. En vain le détachement russe qui l'occupait voulut le chasser du faubourg, il s'y maintint, mais là se borna son succès. Les jours suivants divers détachements russes se rapprochèrent de Cracovie; il eut avec eux des engagements et quelques avantages sur la route de l'une à l'autre des capitales; mais finalement, comprenant qu'il ne pouvait demeurer dans Cracovie, il réunit tout son monde, et alla s'établir au monastère de Czenstochow, également célèbre comme un des sanctuaires les plus vénérés de la Pologne, et par sa forte situation naturelle fortifiée encore par l'art. Les religieux de ce riche couvent avaient dessein de s'y maintenir indépendants des Russes et des confédérés, et ils étaient assiégés par le colonel russe Drewits, quand Pulawski, en approchant, détermina ce chef, plus fameux par sa cruauté que par ses talents et sa bravoure, à partir, en exigeant toutefois des moines, sous peine d'incendie, 3,000 ducats de contribution. Mais, non content d'avoir éloigné les Russes, Pulawski, auquel il fallait une place d'armes, un point d'appui pour l'exécution de ses desseins, s'empara par surprise du monastère où il établit son quartier général, et ayant réussi à se faire bien accueillir du nonce du pape, qui se trouvait par hasard en ce moment à l'abbaye, il vit en quelque-sorte une sanction religieuse ratifier son entreprise. Non-seulement le nonce contint le premier mécontentement des religieux, mais il donna solennellement en partant sa bénédiction à la troupe de Pulawski, et cette nouvelle fit une impression extraordinaire sur les esprits en Pologne. Du reste, il eut soin de ne point toucher au trésor du monastère, et il le laissa sous le scellé et sous la garde des moines. Il s'occupa ensuite de faire entrer à Czenstochow tout ce qui serait de première nécessité pour supporter un long siége; car on ne doutait pas que les Russes ne vinssent incessamment en forces pour s'emparer de ce point important. Se concertant alors avec Zaremba, qui commandait pour la confédération les troupes de la Grande-Pologne, et avec lequel déjà plus d'une fois il avait combiné ses manœuvres, il se lança sur la route de Poznanie (ou Posen), feignant de vouloir se rendre maître de cette ville, et bientôt il fut devant ses murs. Drewits accourut, et Zaremba, tandis que ce Russe s'éloignait, put approvisionner Czenstochow et y faire entrer toutes sortes de convois. Pulawski, durant cet intervalle, était livré à lui-même, mais y restait plus longtemps abandonné, et par sa témérité courait plus grand risque que l'on ne devait s'y attendre, d'après le plan convenu entre Zaremba et lui. Suivant ce plan, en effet, il ne s'agissait pas sérieusement d'emporter Poznanie, et la démonstration faite sur cette ville n'avait pour but que de nettoyer les abords de Czentochow, en amenant les Russes sur un autre point. Mais Pulawski, en se mettant à l'entreprise, y prenait goût; il déclarait possible de prendre Poznanie, et il tenta par ses propres forces d'y réussir. Il lui fallut plusieurs essais infructueux pour s'apercevoir que cette tâche était au-dessus de son pouvoir. De retour à Czenstochow, il envoya Kosakowski avec un fort détachement de cavalerie pour insurger derechef la Lithuanie ; il construisit de nouvelles fortifications, et répara les anciennes; il reçut même de Varsovie un convoi de poudre et de plomb. On peut s'étonner que les Rus-

ses lui donnassent le temps de faire tous ces préparatifs. Ce n'est pas qu'ils n'eussent senti parfaitement combien il était important pour eux de ne pas laisser l'ennemi se consolider sur ce point et de cette manière. Ils avaient même déclaré qu'ils écraseraient le monastère sous leurs bombes, si Pulawski ne l'évacuait. Mais, d'une part, ils étaient dépourvus d'artillerie de siége, puis il leur fallait du temps, soit pour en faire venir, soit pour remplacer par des renforts suffisants les détachements qui formeraient l'armée assiégeante; de l'autre, ceux des sénateurs qui se trouvaient à Varsovie, et même le roi, à leur sollicitation, avaient envoyé une députation à l'ambassadeur et au général russes pour les prier d'épargner le sanctuaire de la nation, et ceux-ci, n'osant rien prendre sur eux, avaient écrit à la czarine. Les intentions de cette dernière ne pouvaient être douteuses; toutefois l'ordre d'attaquer Czenstochow ne fut pas immédiatement donné. On commença par former des cordons sanitaires autour de Varsovie, sous prétexte de peste, et, en peu de temps, les Russes, à l'aide de ce moyen, fortifièrent Varsovie et s'en arrogèrent à peu près seuls la garde, tandis que, de leur côté, les puissances étrangères, l'Autriche, la Prusse, saisissant de même cette occasion d'assembler des troupes sur la frontière, empiétaient sur celle de la Pologne. Peu à peu le masque tombait. Frédéric II, qui jusque-là s'était prescrit des apparences de neutralité, et qui affectait encore de prendre le titre de pacificateur, prêtait aux Russes des canons de siége et 12 mortiers. On comprend bien que, en présence de tels faits, la confédération générale se soit laissé entraîner à déclarer le trône vacant, en d'autres termes, à proclamer la déchéance de Stanislas Poniatowski (9 avril 1770). Vers la fin de cette année, Drewits revint, à la tête de 4,000 hommes, assiéger le couvent de Czenstochow, déterminé, suivant les ordres qu'il avait reçus, à le réduire en cendres si l'on s'obstinait à s'y défendre. Le bombardement commença le 3 janvier 1771. Tous les partis belligérants avaient l'œil sur ce siége; on se persuadait que du sort de Czenstochow allait dépendre celui de la Pologne. Pulawski, malgré l'extrême danger que courait le monastère et que sans doute il ne se dissimulait pas à lui-même, avait toujours paru rempli de confiance, et sa confiance en inspirait aux autres. Soit par suite de ce besoin de témoigner qu'il ne redoutait point les événements, soit afin de lier indissolublement les moines à sa cause par la communauté du risque, il s'était opposé, en dépit des ordres venus de la confédération générale et en dépit aussi du vœu des religieux, à ce que le trésor du couvent fût évacué sur la Silésie ou la Hongrie; et cependant il continua son système de ne point mettre la main sur ce riche dépôt. En revanche, il ne se fit point scrupule, afin d'éclaircir les approches, de détruire (malgré la résistance des moines qui en étaient propriétaires) la ville neuve de Czenstochow, bâtie sous les murs du couvent. Au reste, on n'a pas d'idées du dénûment où en était la garnison. Les soldats qui manquaient de vêtements se prêtaient tour à tour quelques misérables équipements pour aller monter la garde, et combattaient en chemise. Ils attendaient l'assaut pour avoir de quoi s'habiller, et, en effet, à la fin du siége, ils portèrent presque tous des uniformes russes. L'artillerie des assiégeants ne put faire brèche; leurs bombes eurent plus de succès, et deux fois le feu prit à la forteresse, mais de prompts secours l'éteignirent. Plusieurs sorties hardiment faites et bien conduites par Pulawski en personne coûtèrent encore aux Russes un bon nombre de batteries. Enfin, trois escalades tentées par ceux-ci furent repoussées avec une perte considérable. Des bandes nombreuses de confédérés pendant ce temps empêchaient qu'on ne vînt renforcer les assiégeants. Zaremba dans la Grande-Pologne, un mouvement partiel de quelques braves sur Cracovie, de continuelles attaques qui, ordonnées et dirigées par Pulawski, déconcertaient de plus en plus les projets des Russes; et le bruit, alors si adroitement répandu de la déchéance de Poniatowski, tout cela fit que Drewits, réduit à lui-même, perdit autant de son ardeur que de ses forces numériques. Enfin il reçut l'ordre de lever le siége, et il partit en frémissant, laissant 1,200 morts au milieu des neiges. Les pieuses populations de la Pologne virent dans cette délivrance un miracle, et les pèlerins affluèrent de toutes parts, les offrandes à la main, bien que cruellement appauvris par les désastres d'une guerre sans pitié. Si la France eût alors fait sérieusement un effort pour l'indépendance polonaise, indubitablement, malgré des désastres à jamais déplorables, la cause des confédérés aurait triomphé, et il eût encore fallu que les trois puissants voisins de la Pologne ajournassent leurs projets de démembrement. Mais le ministère Choiseul venait de tomber (24 décembre 1770); le contre-coup ne tarda pas à s'en faire sentir en Pologne. Dumouriez resta sans instructions et bientôt il fût remplacé par Vioménil, sous qui les secours aux Polonais devinrent moindres de jour en jour et finirent par être absolument nuls. Cet intervalle de 8 mois (janvier à septembre 1771) fut décisif pour les affaires de la confédération. C'était le moment de se tenir unis, d'agir de concert, de sacrifier les griefs particuliers et les petites vanités. Dumouriez trouvait toujours on ne peut moins maniables les hommes dont l'obéissance et l'accord auraient été nécessaires pour réussir. La patience d'ailleurs lui échappait parfois à lui-même; et quelque délié, quelque insinuant qu'il fût, il laissait fréquemment apercevoir à quel point il trouvait les Polonais arriérés et pour les habitudes et pour l'art militaire. Comme représentant d'une grande puissance, il prenait avec tous ces gentilshommes républicains des airs de hauteur. Chargé de l'emploi des subsides, dont une partie seulement était donnée aux chefs pour eux et pour leurs troupes, tandis que le reste devait passer en achats d'objets de guerre et en dépenses secrètes, il refusait de l'argent plus souvent qu'il n'en donnait. Pulawski n'était pas plus raisonnable que les autres, ou peut-être l'était moins. Il avait d'abord été assez d'accord avec lui, parce que Dumouriez l'avait soutenu contre le mauvais vouloir des meneurs de la confédération générale, et depuis lui avait promis le commandement de la Podolie, où il pourrait se conduire en chef à peu près indépendant de la confédération. En avril encore il le seconda, lors du commencement d'exécution du plan qu'avait formé le colonel français, pour faire reculer les Russes au delà de la Vistule, et s'ouvrir des communications avec la Grande-Pologne. Il partit de Czenstochow avec 10 pièces

de canon, 300 hommes d'infanterie, 4,000 de cavalerie; et tandis que Zaremba se portait de Posen sur Radom par Rawa, tandis que Walewski avec 1,600 hommes marchait de Biala sur Bobreck. tandis que Schütz, forçant le défilé de Kente, allait masquer Oswieczym, Miaczinski, à la tête de 4,000 cavaliers et 300 fantassins, devait forcer le passage de Kalvary et marcher sur Scavina; lui-même s'avança par Severin et Lipowice, et força le passage de la Vistule à Bobreck. Les Russes, à son apparition, s'enfuirent presque sans combattre, ainsi que devant Walewski, et le 29 avril au matin il n'en restait pas un sur la rive droite de la Vistule. Mais quelques jours après ce succès, dû pourtant encore plus à l'habile direction de Dumouriez qu'aux talents particuliers de chaque chef, Pulawski était en complète hostilité avec l'adroit commissaire français. D'abord il voulait voir toujours des hommes à lui dans Czenstochow, que Dumouriez au contraire voulait ravoir et être à même de remettre à la confédération, tandis que Pulawski s'avancerait en Podolie. Toujours trop indulgent pour ses troupes, et toujours prêt à les défendre contre les reproches qu'un étranger leur ferait, il vit avec le plus grand courroux Dumouriez faire condamner à mort trois Towaricz pour un viol, et qui plus est, faire exécuter le jugement sur le plus coupable des trois, en le prenant, lui Pulawski et Miaczinski, pour otages. Enfin il s'était vanté d'enlever Dumouriez, de le conduire à Czenstochow, de le forcer à donner de l'argent; et à ce propos Dumouriez lui avait dit en plein conseil : « Pulawski, ne vous avisez pas de faire une pareille tentative! je vous brûlerais la cervelle à la tête de vos Towaricz. » Mai et moitié de juin se passèrent dans ces querelles, tandis que Suwarow manœuvrait pour regagner le terrain perdu, et reprendre la rive droite de la Vistule. Dumouriez probablement serait venu à bout de déjouer ses plans, si l'insubordination des chefs polonais n'eût fait échouer toutes ses mesures. Pulawski surtout mérite, en cette occasion, de graves reproches, soit pour la tiédeur avec laquelle il se mit en disposition d'exécuter des mouvements de la dernière importance, soit pour la désobéissance formelle qui couronna sa première faute, et que Dumouriez ne balance point à nommer défection. Celui-ci avait chargé Pulawski de se tenir sur la Dojance pour surveiller l'ennemi, déjà à droite de la Vistule, et l'empêcher de passer l'affluent. Pulawski lui manda bientôt qu'il n'y avait pas un Russe à droite de la Vistule, du côté de la Dojance, et que cette rivière, ordinairement basse, continuait d'être en ce moment haute et inguéable. Les Russes trouvèrent un gué pourtant, et passèrent. Pulawski alors écrivit au chef français que, voyant l'ennemi traverser la Dojance, il se résolvait à gagner les défilés pour les tourner par derrière. En vain Dumouriez le conjura par trois messages différents de revenir sur ses pas, en vain il courut lui-même à cheval cinq lieues sur la piste de Pulawski. Finalement, il reçut une lettre datée de Rabko, à 10 lieues de Landskron, où celui-ci déclarait formellement qu'il n'avait aucun ordre à recevoir d'un étranger, que, s'il voulait le suivre, il n'avait qu'à venir à Zamosc et à Léopol. Ainsi privé du concours de près de 6,000 hommes, Dumouriez quelques jours plus tard (22 juin), après avoir été coupé par les détachements russes, perdait à la tête de 1,200 hommes, contre ce même Suwarow, la bataille de Landskron, qu'il eût gagnée, dit-il, malgré l'extrême infériorité du nombre, s'il eût été secondé par les Polonais. La bataille de Landskron fut d'autant plus funeste pour la cause polonaise, que 1,200 hommes de cavalerie de la couronne qui se seraient joints aux confédérés, s'ils eussent été vainqueurs, restèrent avec le grand-général Branicki et vinrent masquer Biala. Pulawski lui-même s'était fait battre à Cartenow aux environs de Léopol. La fortune y fut longtemps flottante et variable. Les Russes enlevèrent d'abord l'artillerie polonaise; Pulawski la reprit ensuite, s'avança jusqu'à la rivière de Som, la traversa et la fit traverser à la nage par tout son monde, et culbuta 140 hommes qui défendaient la rive opposée; mais, engagé ensuite par de faux avis dans de périlleuses manœuvres, il perdit beaucoup de monde et fut contraint de se retirer. Alors il tâcha de surprendre Zamosc; mais cette ville refusa de lui ouvrir ses portes. Il repassa le long des montagnes par Kente et par Bobreck, et, après 150 lieues qui n'avaient eu pour résultat que de la fatigue, de grosses pertes, la défaite de Dumouriez et sa propre défaite, il revint à Czenstochow, honteux et repentant. Bientôt même il dut abandonner les défilés qu'il occupait en avant de Czenstochow, sur la route de Varsovie, et il ramena ses débris dans le monastère; sa retraite, du reste, fut habilement conduite, et Suwarow en a parlé avec éloge, ainsi que des combats qui l'avaient précédée. Les deux ou trois mois qui suivirent se passèrent sans autres événements que d'insignifiantes escarmouches entre Pulawski et les Russes, mais les affaires de la confédération allaient baissant : la campagne des Turcs en 1770 avait été aussi désastreuse que la précédente. On sait combien l'apathie de Louis XV, plus absorbé que jamais par la Dubarry, secondait l'antipathie systématique de d'Aiguillon contre les plans laissés en voie d'exécution par Choiseul. Les trois puissances s'étaient mises d'accord pour le démembrement. C'est alors que Pulawski se résolut enfin à faire ou à laisser faire un coup d'éclat qui déjà lui avait été proposé, mais auquel il avait jusque-là refusé de prêter les mains. Il s'agissait de l'enlèvement du roi Stanislas Paniatowski, au milieu même de sa capitale, et de sa translation à Czenstochow, au milieu des confédérés. Dans le cas où cette audacieuse entreprise aurait réussi, ce prince qui jusqu'alors gardé à vue en quelque sorte par les Russes, quoique en apparence il eût ses propres gardes, n'avait donné d'ordres que par ordre de Kaiserling, de Repnine, de Wolkonski, de Saldern, mais dont le nom légitimait dans sa forme tout ce qui se faisait contre les confédérés, se serait trouvé prêtant à ceux-ci l'appui de son nom qui si longtemps leur avait été fatal, ou du moins il fût devenu impossible de s'appuyer de lui contre ses sujets. Le Lithuanien Strawinski alla proposer à Pulawski d'amener le monarque à Czenstochow. Une telle idée ne pouvait que sourire à un chef aventureux. Mais sa position, par cela même qu'elle le mettait trop en vue, lui commandait des ménagements tant que le succès n'aurait pas légitimé l'entreprise. Amener le roi si loin n'était pas facile. Czenstochow est à 250 kilomètres de Varsovie, et la route était couverte de Russes. Quelque temps

donc Pulawski, soit qu'il regardât comme impossible d'échapper pendant un si long trajet aux rencontres fâcheuses, soit qu'il vît dans Strawinski un exalté se faisant illusion sur les obstacles, se refusa positivement à ces ouvertures. Il fallut que cet homme entrât dans les détails les plus circonstanciés sur la manière dont il prétendait exécuter son double plan d'enlèvement et de conduite jusqu'à Czenstochow. Seulement il demandait que Pulawski trouvât moyen, par des diversions, d'attirer les Russes sur d'autres points que la route de Varsovie au monastère, et poussât lui-même des postes avancés aussi loin que possible sur la route de cette capitale. Pulawski en vint bientôt à lui accorder toutes ces facilités, et de plus lui remit 50 ducats pour les dépenses. Mais Strawinski voulait une autorisation qui lui permît aussi de se faire reconnaître des amis de Pulawski, s'il en rencontrait et s'il avait besoin de leur concours. Finalement, Pulawski la lui donna. Ce fut un tort. Mais il la donna en termes vagues indiquant seulement que Strawinski était chargé d'une entreprise qui devait s'exécuter le 3 novembre. Ce n'est point ici le lieu de nous appesantir sur les détails du coup de main de ce hardi partisan, qui parvint effectivement à enlever et à faire sortir Poniatowski de Varsovie, mais qui ne put effectuer la seconde partie de son plan, en amenant son prisonnier à Pulawski. On a reproché à Pulawski de s'être abaissé à mentir en déclinant toute participation au complot. Il ne déclina que la pensée de régicide. Dans une autre pièce, il avoue, et l'on ne voit pas que cet aveu soit arraché par la contrainte, que Strawinski et Kosinski étaient venus lui faire leurs offres, qu'il leur avait représenté toute l'importance d'un profond secret, qu'il leur avait donné de l'argent et une lettre pour le capitaine Lukawski, etc. Il n'y a rien dans tout cela qui veuille dire qu'il n'était absolument pour rien dans cette entreprise; il atténue la part qu'il y a eue, voilà tout; et pourtant si sa part y eût été plus grande, s'il en eût eu l'initiative, il nous semble que l'impartiale histoire n'y verrait qu'un trait de plus de nature à faire honneur à un chef de partisans. Quoi qu'il en soit, le moment approchait où la confédération allait à peu près être anéantie. La reddition de la ville et du château de Cracovie, où vainement se défendaient avec héroïsme les Français qui s'en étaient emparés, en fut le signal. Pulawski, assiégé à son tour dans Czenstochow par des forces trop supérieures en nombre, fut obligé de céder (1772), après une vigoureuse mais évidemment inutile résistance. Il avait été condamné à mort par contumace comme complice de Strawinski, et de plus les deux puissances qui s'apprêtaient à partager la Pologne avec Catherine, avaient d'avance déclaré que Pulawski ne pourrait trouver asile dans leurs Etats. Il alla en conséquence chercher un refuge en France. Un peu plus tard, et quand la guerre entre l'Angleterre et ses colonies éclata, il passa en Amérique, toujours épris de ces noms de liberté, d'indépendance, pour lesquels il avait si laborieusement lutté pendant 4 ans. Il y fut revêtu du titre de commandant, et périt au siége de Savannah en 1778, n'ayant encore que 31 ans, mais ayant déjà conquis un grand nom par son intrépidité. Malgré cette célébrité réelle, jusqu'ici la biographie de Pulawski n'avait pas été faite. Ni le nom du père, ni celui du fils aîné ne figurent dans les recueils, dans les dictionnaires les plus en renom. Parmi les divers opuscules auxquels les aventures de Pulawski ont donné occasion, on peut remarquer l'écrit anglais qui a pour titre : *Pulawski justifié d'une imputation dénuée de preuves*, Baltimore, 1824, in-8°. Son portrait se trouve en tête d'une édition des *Chants de Jean* (Piesni Janusza), Paris, 1833, in-18.

PULAWSKI (François), deuxième fils de Joseph, partit de Varsovie avec son père, ses frères et son cousin; mais, ainsi que Casimir, fut envoyé en avant, et tandis que son aîné s'occupait de lever les 150 Cosaques avec lesquels il voulait déployer l'étendard de la confédération, François alla s'entendre avec les gentilshommes des contrées qui devaient être le théâtre de cette prise d'armes, st solliciter leur concours en hommes et en argent. Dès ce temps, et malgré sa jeunesse, François se montra particulièrement apte aux affaires; et il est clair qu'il avait hérité de l'esprit souple et insinuant de son père. Il fut aussi un des premiers signataires de la confédération de Bar. Non moins brave qu'adroit, il se battit avec courage lors des engagements livrés pendant les conférences avec Mokranowski; on a vu plus haut qu'à la suite de ces combats il passa pour mort au champ d'honneur, ainsi que ses deux frères. Il participa probablement aux incursions de Casimir au delà du Dniester et en Pologne, après la prise de Berdichef; et nous le retrouvons positivement sur la rive occidentale du fleuve à la fin de 1768 et au commencement de 1769. C'est lui qui occupait Zwaniec. Ne pouvant s'y défendre avec une poignée d'hommes, il alla solliciter du pacha de Choczim des renforts que celui-ci avait ordre de refuser, et que d'ailleurs il n'eût donnés qu'à contre-cœur, car il était vendu aux Russes. Aussi François ne ramena-t-il qu'une quarantaine de janissaires qui, indignés de l'abandon où on laissait ces jeunes héros, bravèrent, pour le suivre, la défense du pacha, et rentrèrent avec lui au point du jour dans le château de Zwaniec, où tenaient encore les troupes polonaises; tous ensemble ils firent une sortie impétueuse, et opérèrent ainsi leur retraite, abandonnant un poste que l'inaction des Turcs rendait inutile désormais, puis allèrent s'établir sous le canon de Choczim dans un village, attendant le moment favorable pour rentrer en Pologne. Malgré la faiblesse des débris qui l'entouraient, François tira vengeance du traître pacha, auquel les Polonais avaient à reprocher tant de tiédeur pour leur cause. Il découvrit qu'un juif, espion russe, avait remis à ce musulman une somme en or, et il lui en arracha l'aveu, après quoi il l'envoya aux chefs de l'armée turque. Divers généraux de cette armée se rendirent alors en force dans Choczim, sous prétexte d'y tenir conseil, et le pacha fut massacré. Il en résulta que les Russes, qui se croyaient sûrs de la surprise et de l'occupation de cette place, se hâtèrent trop d'en publier la nouvelle, et qu'on célébrait des fêtes à Saint-Pétersbourg pour cet événement, tandis que l'on en était encore à préparer un assaut qui ne réussit pas, et qui ne tarda point à être suivi d'une retraite assez confuse. Peu de temps après, François reparut en Pologne ayant à sa suite 400 Turcs environ. Mais ces auxiliaires féroces et avides lui commandaient plus qu'ils n'obéissaient, et

déshonoraient plus qu'ils ne servaient sa cause ; c'étaient les villages polonais qu'ils brûlaient, les femmes et les enfants des Polonais qu'ils réduisaient en esclavage et allaient vendre, les têtes des paysans polonais qu'ils coupaient, et allaient se faire payer à Choczim comme têtes de paysans russes. Las de ces horreurs, il ne garda auprès de lui que 150 hommes de cette troupe, et naturellement les plus dociles et les plus humains. Secondé par eux, il battit les Russes dans une petite affaire sous les murs de Koti. Cent Turcs le quittèrent après ce combat, et il ne lui en resta plus que 40 et ses Polonais, pour se mouvoir au milieu de très-nombreux partis russes. Il parvint à leur échapper et à s'emparer de Sambor, où bientôt il fit, comme on l'a vu plus haut, sa jonction avec son frère. Il se rendit avec lui en Lithuanie, en juin 1769, et y développa de nouveau son talent de parole et de persuasion : c'est lui qui conduisait toutes les négociations entreprises pour son frère. Il eut part aussi à l'affaire de Brzesc-Litewski, à la marche sur Slonim, et enfin aux marches et contre-marches qui finirent par amener leur petite armée dans les bois d'Augustowo. Il redescendit ensuite avec lui au sud, afin d'aller gagner les frontières de Hongrie, mais il ne les atteignit point. Il est à croire qu'il périt à la funeste journée qui anéantit le détachement dans les plaines de Wladowa. Marchant en avant avec le gros de sa troupe, tandis que Casimir avec l'arrière-garde soutenait le choc des Russes, il avait déjà gagné beaucoup d'avance quand le bruit se répandit, à tort, que son frère venait d'être fait prisonnier. Il revint alors sur ses pas avec les siens pour le dégager, et se précipita sur l'ennemi avec fureur. Mais tout son monde fut dispersé, lui-même ne reparut plus et probablement fut tué sur le champ de bataille. C'est au moins ce qu'il faut conclure d'une proclamation où Casimir Pulawski, en 1771, dit qu'un de ses frères a péri. Ce qui est sûr, c'est que quelques jours plus tard ses habits sanglants et déchirés étaient mis en vente dans une ville voisine.

PULAWSKI, le plus jeune des trois frères de ce nom, né en 1750, n'avait que 16 ans lorsque l'acte de Bar donna le signal de la résistance. Il fut un des huit premiers souscripteurs de la confédération et prit part à nombre d'escarmouches. Naturellement, vu son âge, il s'éloigna moins de son père que Casimir et François. Toutefois il ne le suivit pas en Ukraine, et il était avec ses frères sur la rive polonaise du Dniester pendant l'hiver de 1768 à 1769. Lorsque les Russes s'avancèrent vers le fleuve et formèrent un cordon à quelques milles, il eut le malheur de tomber entre leurs mains. On l'envoya prisonnier à Kasan. Il y était encore quand cette ville fut menacée par une insurrection de paysans armés contre la noblesse, et il contribua par sa présence d'esprit et son intrépidité à préserver Kasan. — Enfin, le cousin des trois frères, le neveu de Joseph périt en Lithuanie dans un des combats livrés en 1769.

PULCHÉRIE (ÆLIA PULCHERIA AUGUSTA), fille de l'empereur Arcadius et d'Eudoxie, née l'an 399 à Constantinople, fut déclarée Auguste à 15 ans, et dès lors gouverna l'empire sous le nom de son frère Théodose. La sagesse précoce dont cette princesse était douée lui fit entrevoir quels dangers pourraient menacer l'autorité du jeune empereur, si elle ou ses sœurs venaient à se marier. Elle les détermina à faire, ainsi qu'elle-même, vœu de célibat. Mais les pratiques de piété auxquelles elle s'était consacrée ne la détournèrent point du soin du gouvernement ; elle en dirigeait l'action sans éclat, reportant à son frère tout l'honneur du bien qu'elle faisait. Malgré tant de sagesse, rehaussée encore par les plus douces vertus, Pulchérie n'échappa point aux traits de l'envie. Un moment disgraciée en 447, elle se vit obligée de quitter la cour de Théodose, qui bientôt la rappela. Après la mort de ce prince (450), elle fut unanimement proclamée impératrice de l'Orient, et pour consolider sa puissance, elle offrit à Marcien de partager son trône avec le titre d'époux, sous la condition qu'elle resterait fidèle à son vœu. De concert avec le nouvel empereur, Pulchérie continua de travailler au bonheur de ses peuples, et à sa mort, en 1453, elle emporta des regrets unanimes. Cette princesse, qui avait construit un grand nombre d'églises, fondé des couvents et doté beaucoup d'hospices, institua les pauvres ses héritiers. Les Grecs célèbrent sa fête le 13 septembre. Un bref de Benoît XIV autorisa plusieurs communautés religieuses à honorer sa mémoire le 1er juillet. Outre les différents hagiographes, on peut consulter sur Pulchérie sa *Vie*, par le jésuite Colucci, Rome, 1754 ; le tome XV des *Mémoires* de Tillemont, et le 32e chapitre de l'*Histoire de la décadence de l'empire*, par Gibbon.

PULCI (BERNARDO), l'aîné, mais non pas le plus célèbre de cette famille de poëtes qui secondèrent avec tant de zèle les efforts de Laurent de Médicis pour le rétablissement et les progrès de la poésie italienne, naquit à Florence vers 1425. Il se fit d'abord connaître par *deux élégies*, l'une consacrée à la mémoire de Cosme de Médicis, et l'autre sur la mort de la belle Simonetta, maîtresse de Julien. Le premier des poëtes italiens il s'exerça dans le genre pastoral. On lui doit une traduction des *Bucoliques* de Virgile, qui conserve encore des partisans. Antonia, sa femme, avait aussi le goût des lettres ; elle a composé quelques pièces dramatiques dont le sujet et la forme rappellent nos mystères, et qui furent représentées. Il est probable que Bernardo retouchait les essais de sa femme, puisqu'il avait travaillé lui-même pour le théâtre. En 1487, il remplissait les fonctions de curateur de l'académie de Pise. Il vivait encore en 1494, mais on ignore la date de sa mort. Tous les ouvrages de Bernardo sont rares, recherchés, et l'on ne sera pas fâché d'en avoir ici la liste : *la Bucolica di Virgilio*, Florence, 1481 ; ibid., 1484, in-8° ; *la Passione di Nostro Signor Gesu Cristo ; con la sua resurrezione et scesa al limbo : e la vendetta che fece Tito Vespasiano contra i Giudei*, Bologne, 1489, in-4° ; *Rappresentazione di Barlaam e Giosafat* (sans date), in-4°.

PULCI (LUCA), frère cadet du précédent, n'est connu que par ses ouvrages ; il vivait à la cour de Laurent de Médicis, qui le combla de bienfaits, et il mourut avant 1490. On a de lui : *Giostra di Lorenzo de' Medici messa in rima ; Epistole*, Florence, 1481, ibid., 1488, in-4° : c'est un recueil de 18 épîtres dans le genre de celles d'Ovide ; *il Driadeo d'amore*, Florence, 1479, in-4°, première édition, très-rare ; *Giriffo cavalneo ed il povero adveduto*, Florence, sans date, in-4°, ibid., 1505.

PULCI (Louis), le plus jeune frère des deux précédents, né à Florence en 1432, est auteur d'un long poëme héroï-comique, intitulé : *Morgante Maggiore,* peu lu de nos jours, mais regardé comme le premier monument du genre de poésie auquel Berni a laissé son nom, uniquement parce qu'il y excellait. Pulci obtint la faveur de Laurent de Médicis, et fut l'ami de Politien. On croit qu'il mourut vers 1487. Outre *le Morgante,* dont les meilleures éditions sont celles de Venise, 1494, 1545, 1574, in-4°; Florence (Naples), 1732, in-4°, et Paris, 1768, 3 vol. in-12, on a de Pulci quelques autres poésies et des *lettres* à Laurent de Médicis surnommé *le Magnifique,* qui ont été souvent réimprimées.

PULGAR (Ferdinand de), historien espagnol, né à Pulgar, près de Tolède, en 1436, fut chargé de plusieurs missions importantes sous le règne de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille, dont il devint l'historiographe, et mourut en 1486. On a de lui : *Cronica de los reyes catolicos D. Fernando y dona Isabelle,* Saragosse, 1567, in-fol. C'est la première édition qui porte le nom de Pulgar; les précédentes portent celui d'Ant. Lebrixa, qui n'en est que le traducteur. Il en a paru à Valence, en 1780, une édition collationnée sur les anciens manuscrits, in-fol. On doit encore à Pulgar : *Les grands hommes de la Castille,* en espagnol, Alcala, 1524, in-4°, souvent réimprimé; et des *lettres,* qui ont été traduites en latin et en français. On lui attribue une *Histoire de Gonzalve de Cordoue,* publiée à Alcala en 1584, et divers ouvrages manuscrits.

PULLY (Charles-Joseph RANDON de), général français, naquit, le 18 décembre 1751, d'une famille noble, et fut, dès qu'il eut achevé ses études, officier dans le régiment de hussards de Berchigny où il devint capitaine. S'étant montré partisan de la révolution, il n'émigra point comme ses camarades et obtint un avancement rapide. Il fut nommé, en 1790, lieutenant-colonel du régiment de cavalerie de Royal-Cravate, et en devint colonel, le 5 février 1792. Envoyé, dans le courant de la même année à l'armée de la Moselle, sous Kellermann, il le suivit en Champagne lors de l'invasion des Prussiens. Employé aussitôt après entre la Sarre et la Moselle, sous le commandement de Beurnonville, il contribua, à la tête de la seconde colonne d'attaque, à l'occupation des hauteurs de Waren, et fut nommé général de brigade. Il se distingua encore, le 15 décembre, en s'emparant, avec 1,200 hommes, de la montagne de Ham, qui était hérissée de canons et défendue par 3,000 Autrichiens. Promu au grade de général de division, le 8 mars 1793, il fut chargé, en cette qualité, du commandement du corps des Vosges. On l'accusa, peu de temps après, à la Convention nationale, d'avoir abandonné le camp d'Hornbach, dans l'intention d'émigrer; mais il prouva facilement la fausseté de cette inculpation, et fut néanmoins privé de son emploi jusqu'à l'époque du 18 brumaire (novembre 1799), où il fut nommé commandant d'une division de l'armée d'Italie, sous le général Macdonald. Il franchit, à la tête de cette troupe, le Splugen dans le mois de frimaire an IX (décembre 1800); remplaça, le 10 nivôse (janvier 1801), à Storo, la division du général Rochambeau; concourut à la prise de Sant'Alberto, et marcha ensuite sur Trente, avec la division du général Lecchi. Un armistice ayant suspendu les hostilités, Pully fut placé dans une partie du Tyrol italien. Employé de nouveau dans la campagne de 1805, il se distingua, à la tête des cuirassiers, au passage du Tagliamento. En 1809, il commandait une division contre l'Autriche. Il fut nommé comte en avril 1813, avec le titre de colonel du 1er régiment des gardes d'honneur qui s'organisait à Versailles. A la nouvelle des événements du mois d'avril 1814, il envoya au gouvernement provisoire l'adhésion de son corps à la déchéance de Napoléon, se dirigea lui-même sur Paris presque aussitôt, et reçut du roi la croix de Saint-Louis et le titre de grand officier de la Légion d'honneur. Mis à la retraite, le 14 septembre 1815, à cause de son âge, il mourut vers 1840.

PULMANN (Théodore POELMANN, plus connu sous le nom de), savant philologue, né vers 1510 à Cranenbourg dans le duché de Clèves, fut pendant 16 ans correcteur dans l'imprimerie de Plantin à Anvers. On lui doit de bonnes éditions des *Poésies* de Juvencus, d'Arator et Fortunat, de Virgile, Horace, Ausone, Lucain, Claudien, des *Satires* de Juvénal et Perse, de Suétone, etc. On ignore la date de sa mort; on sait seulement qu'il se rendit à Salamanque vers 1580, et l'on croit généralement qu'il y mourut.

PULTENEY (Guillaume), comte de Bath, né en 1682 d'une ancienne famille du comté de Leicester, débuta à la chambre des communes, sous le règne de la reine Anne, par une opposition fortement prononcée au ministère que cette princesse avait choisi parmi les torys en 1710. L'avénement au trône de George Ier (en 1714) lui valut son entrée au conseil privé, le poste de secrétaire d'État de la guerre, et bientôt après celui de trésorier de l'épargne; mais la haine qu'il conçut contre Robert Walpole, dont il avait été l'ami, l'acharnement extrême qu'il mit à combattre toutes les mesures et les propositions de ce ministre, enfin ses libelles, où il n'épargnait ni les sarcasmes, ni les accusations contre son ennemi, irritèrent à tel point le roi, qu'il le dépouilla, en 1731, de toutes les commissions dont il avait été chargé Cette disgrâce, loin de nuire à Pulteney dans l'opinion, ne fit au contraire qu'augmenter sa popularité; mais il la perdit lorsque, en 1742, après la retraite de Walpole, qu'il n'avait cessé de poursuivre de sa haine, il fut replacé sur la liste du conseil privé, et obtint la pairie avec le titre de comte de Bath. L'influence dont il jouit le reste de sa vie à la cour le dédommagea sans doute des applaudissements qu'il ne pouvait plus obtenir, et qu'il s'efforçait de dédaigner. Il mourut le 8 juin 1764, emportant la réputation d'un homme habile, mais non désintéressé. Outre ses pamphlets politiques, et divers articles dans *the Craftsman,* on a de lui des poésies assez estimées.

PULTENEY (Richard), né à Mount-Sorell, dans le comté de Leicester, le 17 février 1730, s'établit d'abord à Leicester, pour y exercer simultanément les professions de chirurgien et de pharmacien; mais le calvinisme, qu'il suivait, l'empêcha de réussir dans une ville où les puritains formaient la majeure partie de la population. Étant néanmoins parvenu à subvenir aux premiers besoins de la vie, par son économie, il consacra à l'étude de la nature tout le temps dont ses deux états lui permet-

taient de disposer, et s'attacha d'une manière spéciale à la botanique. La Société royale l'admit, en 1762, dans son sein, et, deux ans après, l'université d'Édimbourg lui envoya un diplôme de docteur en médecine. A cette occasion, il publia une *Thèse sur le quinquina,* qui justifia pleinement la faveur spéciale dont ce corps savant l'avait honoré. Le comte de Bath, qui avait conçu une haute opinion de son mérite, le reconnut pour son parent, et l'emmena comme médecin dans ses voyages. Pulteney, à la mort de ce parent, en 1764, vint se fixer à Blandford, dans le comté de Dorset, où il acquit une clientèle fort étendue. Il termina sa carrière, le 13 octobre 1801. Ses ouvrages ont singulièrement contribué à répandre le goût de la botanique en Angleterre. On a de lui un *Catalogue* des plantes rares qui croissent aux environs de Leicester et de Loughborough, dans l'*Histoire du comté de Leicester,* par Nichols, et divers *Articles* de botanique, d'ornithologie et d'helminthologie, dans le *Gentleman's magasine;* les *Transactions de la société Linnéenne de Londres,* l'*Histoire du comté de Dorset,* par Hutchins; les *Mémoires de la Société d'agriculture de Bath,* et le *Magasin philosophique de Tilloch.* Il s'est particulièrement occupé des plantes vénéneuses de l'Angleterre. Il a en outre publié : *A general Review of the Writen of Linnæus,* Londres, 1782, in-8°; traduit en français, par Millin, Paris, 1789, 2 vol. in-8°; *Historical and biographical Sketches of the progress of botany in England from its origin,* Londres, 1790, in-8°; traduit en allemand, par C. G. Kuehn, Leipzig, 1798; et en français, par Boulard, Paris, 1809, 2 vol. in-8°.

PULZONE (Scipion), peintre italien, né à Gaëte en 1550, fut élève de Jacob del Conte. Quoiqu'il soit mort jeune, il a laissé une grande réputation par l'excellence de ses portraits. Ceux qu'il fit du pape et de plusieurs grands seigneurs de son temps lui acquirent le nom de *Vandyck romain;* mais il est plus travaillé, ou ce que les Italiens appellent *leccato,* et se fait surtout remarquer par l'extrême fini des détails. Les sujets historiques qu'il a traités ont les mêmes qualités, ou, si l'on veut, les mêmes défauts. On cite son Crucifix dans le *Vallicella* et l'Assomption dans Saint-Sylvestre, au Monte-Cavallo, ouvrage d'un dessin correct, de teintes gracieuses et d'un effet suave. Le palais Borghèse et la galerie de Florence possèdent deux tableaux de ce maître. Ses tableaux de cabinet sont aussi rares que précieux. Pulzone mourut en 1588.

PUNT (Jean), peintre, graveur et comédien, né à Amsterdam en 1711, s'était déjà fait connaître dans la peinture et la gravure, lorsqu'il épousa vers 1733 Anne-Marie de Bruin, tragédienne fort distinguée, qui le décida à embrasser sa profession. Il débuta dans sa ville natale par le rôle de Rhadamiste, y obtint le plus brillant succès, et sa réputation surpassa bientôt celle de Duim, qu'il avait alors pour concurrent. La mort d'une épouse chérie le fit renoncer au théâtre deux ans après; mais les sollicitations de ses amis l'y ramenèrent en 1753. Il y reparut dans le rôle d'Achille, où il s'est lui-même peint et gravé, et le public le revit avec un nouvel enthousiasme. Punt s'était remarié en 1748. Il obtint en 1753 l'emploi lucratif de concierge du théâtre d'Amsterdam, et tout semblait lui sourire, lorsqu'il redevint veuf en 1771. Il prit une 3e femme, Catherine Fokke, tragédienne célèbre; mais un an après ce nouveau mariage, en 1773, il fut complétement ruiné par l'incendie du théâtre, et se vit obligé d'accepter les offres que lui fit la ville de Rotterdam, où il fut abreuvé de dégoûts. Il se retira en 1777, et l'on négociait sa rentrée au théâtre d'Amsterdam, quand il mourut le 18 décembre 1779. Punt peignit avec succès l'histoire, le paysage et le portrait, et l'on a de lui des estampes qui font honneur à son burin.

PUPIEN. *Voyez* **MAXIME-PUPIEN.**

PURCELL (Henri), célèbre musicien anglais, dont le père et l'oncle étaient gentilhommes de la chapelle royale à l'époque de la restauration de Charles II, naquit en 1658. Il montra de bonne heure de grandes dispositions pour la musique, et fut organiste de Westminster, n'étant âgé que de 18 ans. En 1682, il devint l'un des organistes de la chapelle royale. L'année suivante, il publia 12 sonates pour deux violons, et une basse pour l'orgue et le clavecin; il dit dans la préface qu'il a cherché à imiter les plus célèbres maîtres italiens. D'après la *structure* de ces compositions, il n'est pas improbable que les sonates de Bassani et peut-être celles d'autres maîtres italiens lui aient servi de modèle. En 1691, ce musicien publia l'opéra de *Dioclétien,* avec une dédicace à Charles duc de Sommerset, dans laquelle il dit que la musique est encore dans son enfance en Angleterre, mais qu'on peut espérer qu'elle y fera des progrès lorsque ses maîtres obtiendront plus d'encouragement. Il ajoute qu'il apprend maintenant l'italien qui est le meilleur maître, et qu'il étudie l'air français pour lui donner un peu plus de gaieté, etc. Le vaste génie de ce musicien, dit le Dr Burney (dans son *Histoire de la musique*), embrassait avec un égal succès toute espèce de composition, et il se fit également distinguer, soit qu'il écrivît pour l'église ou pour le théâtre. Dans ses sonates, ses odes, ses cantates, ses chansons ou ses ballades, il a laissé bien loin derrière lui tous les compositeurs qui l'avaient précédé. Purcell mourut le 21 novembre 1695.

PURCHAS (Samuel), né dans le comté d'Essex, en 1577, mort vers 1628, est principalement connu par le célèbre recueil de voyages qui porte son nom. Chapelain de l'archevêque de Cantorbéry et pourvu de plusieurs autres bénéfices, il employa sa fortune à acquérir la plus nombreuse collection de voyages, tant imprimés que manuscrits, qu'on eût vue jusqu'alors; et l'on doit à son zèle et à son érudition l'un des plus célèbres recueils en ce genre. Il en fit paraître le 1er volume en 1613, sous le titre suivant : *Purchas, his pilgrimages, or Relations of the World and the religions,* in-fol. (ce vol. eut 4 éditions, la dernière, de 1626, est la meilleure). Quatre autres volumes parurent sous ce titre: *Hakluythus Posthumus or Purchas, his pilgrims; containing a history of the World,* etc., Londres, 1625, in-fol. Purchas y a fait entrer tous les manuscrits laissés par Hacklayt, et dont il avait fait l'acquisition On a encore de lui : *Purchas, his pilgrim or Microcosmos or the Historie of man,* 1727, in-8°. C'est un recueil de méditations sur l'homme dans tous les âges et dans toutes les positions.

PURE (Michel de), abbé et homme de lettres, né à Lyon en 1634, mort à Paris en 1680, est bien plus

connu par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses *Satires,* que par ses ouvrages. On a de lui plusieurs pièces de théâtre, des traductions françaises des *Institutions* de Quintilien, 1663, 2 vol. in-4°; de l'*Histoire des Indes orientales et occidentales,* de J. P. Maffée, 1665, in-4°; de l'*Histoire africaine,* de l'Ital. Birago, 1666, in-12; de la *Vie de Léon X,* par Paul Jove, 1675, in-12, et quelques autres ouvrages, dont le seul remarquable est la *Vie du maréchal de Gassion,* 1673, 3 vol. in-12.

PURI (David), philanthrope, né à Neufchâtel (Suisse), en février 1709, était fils du fondateur de Purisbourg, dans la Caroline. S'étant fixé à Lisbonne, il amassa une fortune considérable dans le commerce de la joaillerie, et la consacra presque tout entière au bien de sa ville natale, à laquelle il légua 3 ou 4 millions, dont une moitié devait être employée à des œuvres de charité, et l'autre à l'embellissement de la ville. Ce vertueux citoyen mourut près de Lisbonne le 31 mai 1786; les magistrats de Neufchâtel, en reconnaissance des bienfaits qu'il avait répandus sur sa patrie, ordonnèrent un deuil de 15 jours. Parmi les monuments dont il dota sa patrie, on cite l'hôpital portant sur la façade cette inscription : *Civis pauperibus.*

PURI ou **PURRY** (Jean-Pierre), né aussi à Neufchâtel, et peut-être de la famille du précédent, a publié des *Mémoires sur le pays des Cafres et la terre de Pierre Nuitz,* Amsterdam, 1718, in-8°. Ils contiennent des notions curieuses sur ces contrées, que l'auteur avait parcourues lui-même, et qu'il se proposait de coloniser. Ses projets furent présentés à la compagnie des Indes en Hollande.

PURI (Samuel), conseiller d'État de Neufchâtel, publia un *mémoire* pour justifier que le commerce des vins de cette principauté doit être libre dans les États de Berne, 1705, in-4°, et a laissé un extrait manuscrit des *chroniques* de Neufchâtel. — Un colonel PURI, qui soutint J. J. Rousseau contre le pasteur Montmollin, est auteur d'un *mémoire justificatif* de sa propre conduite envers le gouvernement, 1767, in-8° et in-12. Voyez la *Bibliothèque suisse* de Haller.

PURICELLI (Jean-Pierre), savant antiquaire, né à Gallarate, dans le diocèse de Milan, en 1589, embrassa l'État ecclésiastique, et parvint à la dignité d'archiprêtre de la basilique de Saint-Laurent. Il signala son zèle et sa charité pendant la peste qui désola Milan en 1630, en se dévouant tout entier au service des malades, fut le seul des chanoines que la contagion épargna, et mourut en 1659, laissant un très-grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs sont conservés manuscrits à la bibliothèque Ambrosienne.

PURICELLI (François), littérateur, né vers 1637, à Milan, fit ses études dans le célèbre collége de Brera, dirigé par les jésuites; et à l'âge de 22 ans, il se rendit à Rome, pour se perfectionner dans la connaissance des langues et de l'antiquité. Pendant son séjour dans cette ville, il embrassa la règle de Saint-Ignace : mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas d'achever son noviciat; et, après avoir reçu les ordres sacrés, il revint à Milan, où il partagea son temps entre ses devoirs et la culture des lettres. Il fut bientôt admis à l'académie des *Inquieti,* comme il l'avait été dans celle des Arcadiens de Rome, dont il établit une colonie à Milan, avec le secours de quelques littérateurs. Il mourut le 17 octobre 1738, dans sa campagne à Decio, où il passait ordinairement les automnes. Ses *poésies,* éparses dans différents recueils, ont été rassemblées par le comte Jos. Imbonati, qui les a publiées sous le titre de *Rime,* Milan, 1750.

PUSSORT (Henri), conseiller d'État, était l'oncle de Colbert, et dut son élévation uniquement à ce grand ministre, auquel on ne peut guère reprocher que son ambition, et sa haine contre Fouquet. Pussort se montra l'un des plus acharnés à la perte du surintendant. Il faisait partie de la commission chargée de prononcer sur son sort; et, quoique Fouquet l'eût récusé, comme parent du président de Nesmond, il n'en persista pas moins à rester un de ses juges. Pendant les débats, il se conduisit de la manière la plus indécente; interrompant à chaque instant Fouquet, sans motif, ou faisant des mines d'improbation qui scandalisaient les gens de bien. Lorsqu'on en vint au jugement, il opina pendant 4 heures avec tant de véhémence et d'emportement, que plusieurs juges en furent scandalisés... Il redoubla de force sur la fin de son avis, et termina par dire que, pour punir le crime du surintendant, il n'y avait que la corde et les gibets; mais qu'à cause des charges qu'il avait possédées, il se relâchait à l'avis de M. de Sainte-Hélène, qui avait conclu à la décapitation. Pussort affectait une dévotion outrée; mais personne n'en était la dupe. Sur la demande de Colbert, il fut chargé par le roi de travailler à la rédaction des *Ordonnances* de 1667 et 1670, pour la réformation de la justice et pour l'abréviation des procès. Il dressa le plan des articles, et se montra l'un des commissaires les plus assidus aux séances : aussi le regarde-t-on généralement comme l'auteur de l'*Ordonnance* de 1667; mais il est certain que Colbert y eut beaucoup de part. Pussort mourut, doyen du conseil, le 18 février 1697, à l'âge de 82 ans. Son portrait a été gravé in-fol. par Ant. Masson.

PUTHOD DE MAISON-ROUGE (François-Marie), archéologue, l'un des 24 hérauts d'armes du roi Louis XVIII, né en 1757 à Mâcon, mort en 1820, membre de l'Académie de Villefranche, de celle des Arcades de Rome et du Cercle des Philadelphes, avait été d'abord gendarme du roi, puis, à l'époque de la révolution, fut successivement capitaine de chasseurs dans la garde nationale parisienne, adjudant général et colonel. Il présenta à l'assemblée constituante (4 octobre 1790), une pétition pour se faire autoriser à recueillir les inscriptions et archives des couvents, et dès l'année suivante, il devint membre de la commission des monuments établie à la bibliothèque des Quatre-Nations. C'est à cette époque qu'il entreprit la publication d'un ouvrage périodique ayant pour titre les *Monuments,* et dont il devait paraître 24 livraisons par an. Outre sa coopération au titre *des Offices* de Guyot, dont il rédigea la partie militaire, on lui doit encore : *Géographie de nos villages, ou Dictionnaire mâconnais,* Mâcon, 1800, in-8°.

PUTHOD (Jacques-Pierre-Marie-Louis), général français, parent éloigné du précédent, était fils d'un ancien officier de milice qui se disait petit-neveu de Bayard et qu'on appelait à Bourg en Bresse, où il s'était retiré, le *Capitaine Tempête.* Ce fut là qu'un matin, dans un

accès de folie, il se jeta par la fenêtre d'un troisième étage et mourut sur-le-champ. Le général Puthod, son troisième fils, naquit en 1769 dans la même ville, où il fit des études fort incomplètes, puis s'engagea, comme simple soldat, dans un régiment d'infanterie où il ne resta que peu de temps, ayant été racheté par sa famille. Il devint sous-lieutenant dans le 1er régiment d'infanterie en 1791, prit part à la campagne de 1792, et concourut à la défense de Lille, qui fut alors assiégée par les Autrichiens. Nommé adjoint aux adjudants généraux, il fit en cette qualité les campagnes de la Belgique, et fut ensuite employé à Dijon pour le recrutement des 300,000 hommes. Adjudant général en 1794, il servit dans l'intérieur, puis en 1799, à l'armée d'Italie où il se distingua dans la division Montrichard, qui fut très-maltraitée sur la Trébia. Le général Puthod passa ensuite à l'armée du Rhin, commanda avec distinction une brigade sous Moreau, en 1801, fit la campagne de 1806 contre l'Autriche, et commanda, en 1807, l'avant-garde du corps d'armée qui combattit près de Dirschau. Il s'empara de cette ville, se distingua au siége de Dantzig, et fut nommé général de division le 16 novembre 1808. Employé en Espagne, il y soutint sa réputation; revint en France, et fut pendant quelques années commandant de Maestricht. Il fit la campagne de 1813, dans le 5e corps d'armée; combattit, le 31 mai, la garde royale prussienne qui couvrait Breslau, et la força d'évacuer cette ville qui se rendit le lendemain. Après plusieurs combats livrés les 19, 21 et 23 août suivants dans les environs de Goldberg, le général Puthod fut contraint par les mouvements de l'armée de se retirer sur le Bober, dans la nuit du 26 au 27, et il essaya en vain de passer ce torrent, subitement accru par la pluie. Il se défendit encore pendant deux jours; mais, hors d'état de résister, et n'ayant plus que 3,000 hommes, il se rendit prisonnier le 29 à Lawenberg. Rentré en France après la chute de Napoléon, Puthod se soumit un des premiers au gouvernement de la restauration, qui le nomma chevalier de Saint-Louis et inspecteur général d'infanterie dans la 5e division, à Neuf-Brisach, où il organisa le 104e régiment de ligne. Au retour de Napoléon en 1815, il n'hésita point à se soumettre, et fut employé à Lyon. Mis à la demi-solde, lors du licenciement de l'armée, en 1815, il vécut longtemps à Colmar où il s'était marié, puis il alla habiter le département de la Gironde où il avait des propriétés, et mourut à Libourne en 1837.

PUTIATIN ou **POUTIATYN** (Nicolas), prince russe, naquit vers 1750. Bien que sa famille possédât des propriétés considérables dans la Russie méridionale, il n'avait reçu qu'une éducation très-imparfaite; mais il y avait suppléé par ses dispositions naturelles. En 1776 il visita l'Italie et la France, donnant surtout son attention à l'architecture et à l'arrangement des jardins. A Paris il fréquenta la société des écrivains célèbres, à qui il plut par l'originalité de ses pensées, souvent paradoxales et quelquefois bizarres. De retour dans sa patrie, il s'attacha à la cour de l'impératrice Catherine II, qui goûta également la conversation piquante de cet esprit fantasque, et occupa le prince dans l'intendance des bâtiments de la couronne. Après la mort de Catherine, Putiatin se rendit en Livonie, s'y maria, et alla s'établir en Saxe, abandonnant pour toujours la Russie. On dit que pendant le froid il portait un masque avec des verres à la place des yeux, et dans le mauvais temps il avait un parapluie vitré. Ses voitures étaient des cages à verre avec des sofas, et un appareil chauffait ses traîneaux. Il couvrait le papier de ses idées non moins singulières que ses manières, et exprimées, dit-on, en un français étrange, fréquemment interrompu par des points d'exclamation. A la fin il y en eut presque un ballot. Putiatin prit alors un écrivain moraliste nommé Tappe, pour en extraire ce qui lui paraîtrait le plus intéressant. Cet éditeur, agissant sobrement, en fit un extrait qui parut en allemand, à Dresde, en 1824, sous le titre ambitieux de *Paroles du livre des livres*, ou *Pensées sur le monde et les hommes*. L'ouvrage n'eut pas de succès, et l'auteur s'en prit à l'éditeur qu'il accusa d'avoir falsifié ses idées. Putiatin mourut à Dresde le 13 janvier 1830.

PUTSCHIUS (Élie), philologue, né à Anvers en 1580, doit être compté au nombre des savants précoces. Il fit sous d'habiles maîtres des progrès étonnants dans les langues et la littérature ancienne. Il parcourut ensuite l'Allemagne, s'arrêta quelque temps à Iéna et à Leipzig, et mourut à Stade en septembre 1605. On a de lui : *Grammaticæ latinæ auctores antiqui*, Hanau, 1605, 2 parties in-4° : ce volume, dédié à Joseph Scaliger et très-recherché des amateurs, contient les écrits de grammairiens, sur lesquels on peut consulter la *Bibliotheca latina* de Fabricius. Conrad Ritterhus a écrit la *Vie d'E. Putschius*, Hambourg, 1608, in-4°; ibid., 1726, in-8°.

PUTTER (Jean-Étienne), l'un des plus célèbres publicistes de l'Allemagne, né le 25 juin 1725 dans un bourg de Westphalie, étudia successivement à Marbourg, Halle et Iéna, fut appelé comme professeur à Gœttingen en 1746, y donna pendant plus de 50 ans des cours et des leçons pratiques de jurisprudence, devint en 1797 doyen de la faculté de droit, et mourut le 12 août 1807, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns en latin, les autres en allemand, sur le droit public et l'histoire d'Allemagne, sur la procédure des tribunaux suprêmes de l'Empire, sur le droit civil, etc. Nous citerons seulement les principaux : *Institutiones juris publici germanici*, Gœttingen, 1802, 6e édition; *Nova epitome processûs imperii supremorum tribunalium*, ibid., 1796, in-8°; *Manuel de l'histoire d'Allemagne*, ibidem, 1772, 2 vol. in-8°, 2e édition (en allemand); *Développement historique de la constitution de l'empire germanique*, ibidem, 1798, 3 vol. in-8°, 3e édition; *Essai d'une histoire académique des savants de l'université de Gœttingen*, ibidem, 1768-1788, 2 vol.; *Littérature du droit public allemand*, ibid., 1781-1783, 3 vol.

PUTTLITZ (Frédéric-Louis, baron de), général prussien, né en 1751 dans la province de la Marche, entra en 1770 dans le régiment du prince Ferdinand; mais, ayant vainement attendu de l'avancement, il quitta, après la campagne de 1778, le service prussien, pour entrer dans celui de Hollande; puis, plus mécontent encore de celui-ci, il profita de la formation d'un nouveau régiment prussien, en 1780, pour rentrer au service de sa patrie avec le grade de capitaine. Il fit les campagnes de 1792, 1793 sur le Rhin, et y fut blessé grièvement à l'assaut du fort de Bitche. En 1797 il fut nommé major.

Lors de la guerre entre la France et la Prusse en 1806, Puttlitz fit partie des troupes chargées de la défense des frontières de la Silésie, et particulièrement du comté de Glatz; mais le camp prussien ayant été surpris, il ne dut son salut qu'au dévouement d'un subalterne. Dans la seconde guerre, en 1808 et 1809, il eut le commandement du bataillon des tirailleurs silésiens, et fut nommé plus tard général. En 1813, enfin, lorsque la Prusse fit les plus grands efforts pour repousser le joug de Napoléon, le roi le mit à la tête de la landwehr des Marches, avec ordre de se porter sur le bas Elbe, et de surveiller la forteresse de Magdebourg où s'était enfermé le général français Gérard. Puttlitz tenta vainement de bloquer cette place. Après les combats de Gübs et Kœnigsborn, il fut obligé de se retirer sur Brandebourg. Ayant opéré sa jonction avec le général de Hirschfeld, il attaqua les Français à Havelsberg, et resta maître du champ de bataille; mais dans ce combat meurtrier il fit une chute de cheval et se cassa la jambe. Dès le mois de septembre suivant, on le vit reparaître devant Magdebourg dont la garnison avait reçu des renforts, entre autres 2 bataillons espagnols du régiment du roi Joseph. Une partie de ces troupes passa dans la nuit du côté des Prussiens. Puttlitz repoussa les attaques du général Lemoine. En janvier 1814 il reçut ordre de céder le commandement des troupes devant Magdebourg au général de Jeannert, pour mettre le blocus devant la place de Wesel qui était défendue par le général français Bourke. Ce blocus dura jusqu'à la fin d'avril, lorsque les ordres envoyés de Paris par le nouveau gouvernement enjoignirent aux Français d'évacuer cette place. En allant au rendez-vous assigné par Bourke, Puttlitz faillit être tué par les avant-postes prussiens qui n'avaient pas été prévenus. Après la guerre, il eut le commandement de Glogau. En 1815 il obtint le grade de lieutenant général et fut mis à la retraite. Il s'y livra à son goût pour l'étude, particulièrement de la numismatique, dans laquelle il était très-versé. Il mourut le 16 mars 1828.

PUYCIBOT ou **PUICIBOT** (Aubert de). *Voyez* AUBERT.

PUYLAURENS (Guillaume de), naquit au commencement du 13e siècle dans la ville dont il portait le nom et dont sa famille probablement possédait la seigneurie. Il entra dans l'état ecclésiastique et devint chapelain de Raymond VII, comte de Toulouse, auquel il fut toujours très-attaché, et dont il partagea la mauvaise comme la bonne fortune. Ce prince l'envoya, en 1243, à Rome, en qualité d'ambassadeur, afin d'y solliciter les dispenses dont il avait besoin pour épouser Marguerite de la Marche. Après la mort du comte, Puylaurens passa dans la maison de la comtesse Jeanne, sa fille, et lui survécut longtemps, car il ne cessa de vivre qu'en 1295. Témoin et presque acteur dans les guerres des Albigeois, il en fut aussi l'historien. Il composa une chronique qui est vantée pour sa sincérité et qui mérite une entière confiance. Catel la fit imprimer dans son Histoire des comtes de Toulouse. Elle fait partie du tome cinquième des Historiens de France, par Duchesne. M. Guizot l'a placée dans sa Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France, édition de 1824. Cette chronique est écrite assez purement en latin.

PUYMAIGRE (Jean-François-Alexandre BOUDET, comte de), préfet et gentilhomme de la chambre du roi sous la restauration, naquit à Metz le 5 octobre 1778. Issu d'une ancienne famille du Berry, et destiné à l'état militaire, il émigra en 1791 avec son père qui avait reçu le commandement d'une brigade de cavalerie noble à l'armée de Condé, et lui procura une sous-lieutenance dans le corps des chevaliers de la couronne, où il fit d'une manière distinguée sept pénibles campagnes. Il eut un cheval tué sous lui à l'affaire de Biberach. Au licenciement de l'armée de Condé, il rentra en France et obtint une commission de contrôleur principal des droits réunis à Briey, puis à Spire, et devint ensuite inspecteur dans la même administration à Hambourg. Il prit part, en 1813, à la défense de cette ville, en qualité de chef d'un bataillon de volontaires. Dégagé de ses serments envers l'empereur, il salua avec joie la restauration, et fut nommé, en 1815, capitaine des grenadiers royaux. Frappé d'un bannissement à l'époque des cent jours, il revint en France à la seconde rentrée de Louis XVIII, et fut placé à Niort, puis à Metz, comme directeur des droits réunis. En 1820, il obtint, par la médiation de M. de Serre, garde des sceaux, avec qui l'unissait une ancienne amitié, la préfecture du Haut-Rhin. Ce département était alors agité par les intrigues des révolutionnaires, et l'un de ceux sur lesquels les meneurs de ce parti comptaient le plus. Dans ces circonstances difficiles, le comte de Puymaigre fit également preuve de fermeté et de modération. La conspiration de Béfort venait à peine d'être réprimée lorsque le lieutenant-colonel Caron essaya d'entraîner plusieurs sous-officiers à la révolte. Puymaigre, que l'esprit de parti a longtemps accusé d'avoir coopéré aux provocations adressées à cet officier, n'en fut réellement informé que par les communications verbales de l'autorité militaire à qui avait été exclusivement dévolue la direction de cette affaire. Le comte de Puymaigre passa à la préfecture de l'Oise, et en 1827 à celle de Saône-et-Loire. Ce fut à Mâcon que le surprirent les événements de juillet 1830. Mme la Dauphine se trouvait chez lui lorsque la nouvelle arriva. Après avoir accompagné la princesse jusqu'aux dernières limites de son département, le comte de Puymaigre revint à Mâcon où l'effervescence était déjà très-grande. Tel était cependant l'ascendant qu'il exerçait sur les masses par la bienveillante politesse de ses manières, la chaleur de sa parole et la loyauté de son caractère, que son retour fut accueilli avec respect et presque avec joie. Il ne quitta la ville qu'après avoir réorganisé la garde nationale et désigné le fonctionnaire qui devait le remplacer par intérim. La population lui donna encore dans cette circonstance une preuve d'estime et d'affection bien frappante; elle ne plaça le drapeau tricolore sur l'hôtel de la préfecture que lorsque la famille du préfet, demeurée quelques jours après lui, l'eut quitté. Depuis la révolution de juillet 1830, Puymaigre ne cessa d'habiter la campagne, à Inglange près de Thionville, jusqu'à sa mort, arrivée le 19 mai 1843.

PUYMAURIN (Nicolas-Joseph de MARCASSUS, baron de), d'une famille originaire de Moissac, qui était allée se fixer à Toulouse, vers la fin du 17e siècle, naquit dans cette ville en 1718, quelques années avant que

son père reçut de Louis XV le titre de baron. A peine âgé de 22 ans, Puymaurin parcourut l'Italie et y développa son goût pour les arts. Peintre et musicien, il fut un des premiers associés de l'académie de peinture, sculpture et architecture de Toulouse, et chargé avec Moudran d'en rédiger les statuts. Les arts lui durent de puissants encouragements. Passionné pour la musique italienne, il avait apporté de Rome l'opéra de Pergolèse intitulé la *Serva padrona*, et en avait fait la traduction de concert avec Baurans. Il fournit les moyens de se produire à deux artistes de talent, Gamelin, peintre, et Raymond, architecte, qui l'un et l'autre devinrent dans la suite pensionnaires de l'académie de Rome. Lorsque le célèbre Olavidé vint chercher en France un refuge contre les poursuites de l'inquisition espagnole, ce fut le baron de Puymaurin qui lui donna une hospitalité aussi cordiale qu'efficace. Après avoir rempli, à la grande satisfaction de ses administrés, les fonctions de syndic général de la province de Languedoc, il fut nommé membre du comité de commerce de Paris. Rapporteur d'un projet tendant à monopoliser les postes, les messageries, et à établir des droits sur les marchandises, avec des barrières pour les acquitter sur tous les chemins du royaume, il se montra fort hostile à ces mesures, et ne craignit pas de se mettre en opposition ouverte avec de Calonne, qui les avait proposées. Le baron de Puymaurin mourut à Toulouse en 1791.

PUYMAURIN (Jean-Pierre-Casimir DE MARCASSUS, baron DE), fils du précédent, naquit à Toulouse le 5 décembre 1757, et reçut son éducation au collége de cette ville. Il dirigea de bonne heure ses études vers la chimie dans son application aux arts, et introduisit en France, en 1787, l'art de graver sur verre par l'acide fluorique. Pendant toute la période révolutionnaire, il vécut retiré dans une de ses propriétés où il s'occupait de travaux d'économie rurale, évita ainsi de prendre part aux troubles, et échappa aux proscriptions qui en étaient le résultat. Il ne parut sur la scène politique qu'après l'établissement du gouvernement consulaire, et fut alors nommé membre du conseil général de la Haute-Garonne, puis, en 1805, candidat au corps législatif, où il fut l'année suivante appelé par le sénat, puis réélu en 1811. Peu de temps après, il fixa de nouveau l'attention du monde savant par une découverte importante. Ayant perfectionné l'art d'extraire l'indigo de l'isatis-pastel, il indiqua les moyens de faire cette opération en grand avec avantage, et d'en obtenir une substance colorante susceptible de produire, pour les matières végétales et animales, une couleur aussi solide que celle qu'on tire de l'indigo du Bengale et de Guatemala. Pendant la session de 1814, il prit une part active aux discussions qui s'agitèrent, au sein du corps législatif, sur l'importation des fers étrangers, les douanes et l'exportation des grains. Royaliste de cœur, le baron de Puymaurin avait manifesté hautement la joie que lui causa le retour des Bourbons; aussi fut-il obligé de se tenir à l'écart pendant les cent jours, pour éviter le courroux de Napoléon, qui l'avait mis en surveillance dès le commencement de 1814. Après la seconde restauration, il fut nommé membre de la chambre des députés par le département de la Haute-Garonne, puis directeur de la monnaie des médailles, place dont il se démit vers 1825, en faveur de son fils qui lui était adjoint depuis longtemps. En 1820, lors de la discussion de la loi sur les complots contre l'État, il appuya la rédaction ministérielle, et s'exprima d'une manière qui impressionna vivement l'assemblée. Fidèle à ses principes politiques et religieux, ce député voulait qu'on rendît aux émigrés leurs biens en nature, quoiqu'il fût lui-même détenteur de quelques-uns de ces biens, et il vota la loi du sacrilége. Après de tels antécédents, le baron de Puymaurin ne pouvait être bien venu des nouveaux gouvernants en 1830. Il se retira dans sa ville natale, où il mourut le 14 février 1841. Il était commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur et membre de plusieurs sociétés savantes, entre autres de l'Académie de Stockholm et de l'Académie des sciences de Toulouse. On a de lui : *Mémoires sur différents sujets, relatifs aux sciences et aux arts*, 1811, in-8°; *Opinion sur le budget des dépenses du ministère de la marine*, Paris, 1819, in-8°; *Notice historique sur la piraterie, extraite de plusieurs auteurs*, Paris, 1819, 1825, in-8°; *Mémoires sur les procédés les plus convenables pour remplacer le cuivre par le bronze dans la fabrication des médailles*, etc.

PUYMAURIN (Aimé DE MARCASSUS DE), fils du précédent, lui succéda dans la place de directeur de la monnaie des médailles, fonctions qu'il exerça jusqu'à la révolution de 1830. Retiré à Toulouse, il est mort en cette ville depuis quelques années, dans un âge peu avancé : il était chevalier de la Légion d'honneur. On a de lui les deux opuscules suivants : *Mémoire sur les applications dans l'économie domestique de la gelatine extraite des os au moyen de la vapeur*, lu à la Société d'encouragement, Paris, 1829, in-8° avec 3 planches; *Mémoire sur l'application de ce procédé à la nourriture des ouvriers de la monnaie*, imprimé à la suite des *Recherches sur les substances nutritives que renferme les os*, etc., par M. d'Arcet, Paris, 1829, in-8° avec 5 planches.

PUYS (Benoît), docteur en théologie, chanoine et secrétaire de l'église de Saint-Nizier de Lyon, passa dans sa jeunesse quatre ou cinq mois chez les Chartreux, et en sortit pour cause de santé. Il se mêla vivement à une discussion sur l'assistance à la messe de paroisse et les priviléges des ordres religieux en ce qui concernait ce point de discipline ecclésiastique. Il publia donc *le Théophile paroissial de la messe de paroisse*, par L. R. P. B. B. C. P. (*le révérend P. Basseau* ou de la Bassée, *capucin prédicateur*); traduction du latin de l'auteur, Lyon, 1649, in-8°. On a encore de Benoît Puys *la Science du salut*, etc., 1654, petit in-8°.

PUYSÉGUR (Jacques DE CHASTENET, vicomte DE), descendait d'une famille illustre de l'Armagnac, très-en faveur à la cour de Navarre. Il fit ses premières armes en 1617, parvint assez rapidement au grade de lieutenant général, et prit part, pendant 41 ans de services, à 30 combats et à plus de 120 siéges, sans avoir reçu aucune blessure. Sujet fidèle, officier plein de bravoure, il fut un des hommes les plus considérés de son temps, et mourut en 1682, à l'âge de 82 ans, sans avoir rien ajouté à la fortune qu'il tenait de ses ancêtres. On a de lui des *Mémoires* qui s'étendent de 1617 à 1658, publiés par Duchesne, 1690, 2 vol. in-12; ils ont été réimprimés en 1747. Louis XIII y est représenté d'une

manière plus favorable que dans la plupart des autres écrits contemporains.

PUYSÉGUR (JACQUES-FRANÇOIS DE CHASTENET, marquis DE), maréchal de France, chevalier des ordres du roi, comte de Chessi, vicomte de Busanci, fils du précédent, né à Paris en 1655, entra au service en 1677, s'éleva de grade en grade par ses talents et sa valeur, et fut considéré comme un des hommes de guerre les plus expérimentés de son siècle. Louis XIV, qui en faisait grand cas et lui communiquait chaque année ses projets de campagne, le chargea de plusieurs missions diplomatiques. Puységur eut une grande influence sur les événements qui consolidèrent, sous Philippe V, le trône d'Espagne dans la maison de Bourbon. Il fut nommé membre du conseil de guerre pendant la minorité de Louis XV, et remplissait les fonctions de commandant en chef sur toutes les frontières des Pays-Bas, lorsqu'il reçut le bâton de maréchal en 1734. Il mourut en 1743. On a de lui : *l'Art de la guerre*, 1748, in-fol. et in-4° : cet ouvrage estimé a été traduit en allemand. Le baron de Traverse en a publié un extrait en 1758, sous le titre d'*Études militaires*.

PUYSÉGUR (JACQUES-FRANÇOIS-MAXIME DE CHASTENET, marquis DE), fils du précédent, né à Paris en 1716, mort en 1782, se distingua aussi dans la carrière des armes, et parvint jeune encore au grade de lieutenant général. On a de lui : *État actuel de l'art et de la science militaires à la Chine*, Londres (Paris), 1773, in-12; *Du droit du souverain sur les biens du clergé et des moines*, 1770; *Analyse et abrégé du Spectacle de la nature*, de Pluche. Reims, 1772, 1786, in-12; et diverses brochures de circonstance.

PUYSÉGUR (ANTOINE-HYACINTHE-ANNE DE CHASTENET DE), plus connu sous le nom de *comte Chastenet*, second fils du précédent, né le 14 février 1752, entra de bonne heure au service de mer, où il obtint un avancement rapide. Réunissant des connaissances archéologiques à celles de marin, ce fut pour satisfaire son goût pour les antiquités qu'il demanda au roi d'Espagne, en 1772, la permission de pénétrer dans les cavernes servant de sépulture aux Guanches (anciens habitants des îles Fortunées, aujourd'hui îles Canaries), à Ténériffe. Il parvint, au péril de sa vie, à en extraire des momies très-bien conservées, dont il enrichit les cabinets d'histoire naturelle de Paris et de Madrid. Le gouverneur français le chargea ensuite d'aller dresser les cartes de tous les débouquements de St.-Domingue; et ce sont ces cartes qui servent encore à guider la navigation dans les parages de cette colonie. Les services du comte de Chastenet l'eussent sans doute élevé aux premiers grades de la marine, si la révolution n'était venue l'arrêter dans sa carrière. Ayant émigré en 1791, il servit à l'armée de Condé, passa ensuite au service de l'Angleterre, puis à celui de Portugal, où il obtint, avec le grade de contre-amiral, la croix de l'ordre du Christ. Employé dans l'escadre stationnaire sur les côtes de Naples, il reçut à son bord, en 1795, le roi Ferdinand IV et sa famille, et les conduisit en Sicile. De retour en France en 1803, il ne reprit aucun service, et mourut le 20 février 1809, honoré de toute l'estime que ses qualités et ses talents lui avaient si justement acquise. Son ouvrage sur les débouquements de Saint-Domingue, 1787, in-4°, a été réimprimé par ordre du roi en 1821, grand in-8°.

PUYSÉGUR (PIERRE-LOUIS DE CHASTENET, comte DE), de la famille des précédents, né en 1727, suivit, comme ses ancêtres, la carrière des armes, et était parvenu au grade de lieutenant général, lorsque, aux approches de la révolution, il fut appelé au ministère de la guerre. Lorsqu'il donna sa démission en 1789, l'assemblée constituante déclara qu'il emportait l'estime et les regrets de la nation. Dans la journée du 10 août 1792, il commandait une compagnie de gentilshommes qui se dévouèrent à la défense de la famille royale, et il ne passa en pays étranger qu'après la mort de l'infortuné monarque. De retour en France, il mourut à Rabasteins en 1807. Il était grand-croix de l'ordre de St.-Louis.

PUYSÉGUR (JEAN-AUGUSTE DE CHASTENET DE), frère du précédent, archevêque de Bourges, né en 1740, mort en 1815, fut député aux états généraux, et l'un des 30 évêques qui souscrivirent l'*Exposition des principes contre la constitution civile du clergé*. Obligé de s'expatrier, il fut aussi un des signataires de l'*Instruction sur les atteintes portées à la religion*, publiée en 1798 par les évêques français émigrés.

PUYSÉGUR (AMAND-MARIE-JACQUES DE CHASTENET, marquis DE), petit-fils du maréchal de ce nom. Il naquit en 1752, et entra, en 1768, dans l'artillerie où l'avancement par rang d'ancienneté n'avait lieu qu'avec une extrême lenteur. L'intérêt que prenaient à sa famille le maréchal et le comte de Broglie, le fit sortir de bonne heure de la ligne ordinaire. Pour ne pas violer l'ordre établi dans son arme, on lui donna le brevet de colonel, sans fonctions ni insignes extérieurs. Il avait alors 27 ans; on était convenu qu'il passerait un certain nombre d'années à compléter son instruction dans tous les emplois et grades militaires. Il prit part, en 1783, à la campagne d'Espagne, et remplit l'office de major de tranchée au siége de Gibraltar. Légalement placé, en 1786, à la tête du régiment de Strasbourg, il se trouva être le plus ancien des colonels de ce corps si bien famé, devint maréchal de camp, commandant de l'école d'artillerie de la Fère, et quitta le service volontairement en 1792. Il avait cependant été séduit par les idées de réforme qui avaient conduit à la révolution de 1789; mais, homme de mœurs les plus douces et modéré par caractère, il fut bientôt révolté de la direction politique pleine de passions des assemblées législatives, et se retira dans sa terre de Buzancy, près Soissons, où il se livra plus que jamais à des travaux de cabinet. S'il sortait de chez lui, c'était pour arracher des victimes aux bourreaux; il fallait pour cela qu'il fréquentât quelquefois les hommes de cette époque. Il fut bientôt accusé de correspondre avec deux frères émigrés dont il était l'aîné, et en conséquence retenu en prison pendant deux ans à Soissons, avec sa femme et ses enfants. Plus tard, il mit un entier dévouement à être utile aux membres de sa famille qui revenaient successivement des pays étrangers. Nommé maire de Soissons, après le 18 brumaire, Puységur se démit de cette place en 1805. Depuis, il ne cessa de se livrer à l'étude du magnétisme, science qui éprouve aujourd'hui tant d'opposition de la part des savants, et qui, à travers le dédain des uns, les satires des autres, n'est

pas encore jugée en dernier ressort. Émule plutôt que disciple de Mesmer et premier observateur du somnambulisme magnétique, Puységur avait, dès 1784, publié un ouvrage historique sur cette science. Il y donna une suite, fruit de recherches nouvelles faites depuis 1805. Avant d'en venir à la nomenclature de ses ouvrages, il est bon de dire qu'époux de M[lle] de Saint-James, fille du trésorier général de la marine, et ayant reçu de son beau-père la dot promise qui était de 1,200,000 francs, il se hâta de la rapporter à la masse aussitôt que l'énorme banqueroute de ce financier eut éclaté. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal,* 1784 : il y a eu deux autres éditions; *Suite auxdits mémoires,* 1805, in-8°; *Du magnétisme animal, considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique,* 1807-1809, in-8°; *Recherches, expériences et observations physiologiques sur l'homme, dans l'état du somnambulisme naturel et dans le somnambulisme provoqué par l'acte magnétique,* 1811, in-8°; *les Vérités cheminent; tôt ou tard elles arrivent,* 1814, in-8°. Le marquis de Puységur est aussi auteur de différentes productions dramatiques. Il ne reçut, au retour des Bourbons et pendant toute la restauration, aucune de ces distinctions qu'il lui était permis d'espérer. Seulement, de maréchal de camp il fut fait tout naturellement lieutenant général par ancienneté. A l'époque du sacre de Charles X, il eut l'idée de s'établir pendant toute la durée du séjour de ce monarque à Reims, sur une promenade publique de la ville, et de coucher sous la même tente qui avait servi à son père, lors de la bataille de Fontenoy, ce qui était annoncé par une inscription, invitant le public à venir la visiter. Cette fantaisie contribua beaucoup, en raison de l'extrême humidité du lieu, à l'altération de sa santé, et le conduisit au tombeau, dans sa terre de Buzancy, le 1[er] août 1825.

PUYVALLÉE (Philippe-Jacques BENGY de), agronome, né le 1[er] mai 1743 à Bourges, d'une famille distinguée, entra sous-lieutenant dans le régiment de la Vieille-Marine en 1763, fit la campagne de Corse, et donna sa démission pour se livrer exclusivement à ses goûts pour l'agriculture. Député de la noblesse de Bony à l'assemblée constituante, il y vota constamment avec le côté droit, combattit à la tribune le projet de diviser le royaume en départements, et parla en faveur du *veto* et des prérogatives inhérentes à la couronne. Après la session, il quitta la France, y rentra dès 1792, mais il fut bientôt contraint de repasser à l'étranger, ce qu'il ne put faire qu'après avoir couru des dangers imminents. L'amnistie accordée par le gouvernement consulaire lui permit enfin de revoir sa patrie; mais il ne voulut accepter d'autre place du gouvernement impérial que celle de membre de la commission administrative des hospices de Bourges. A la restauration il fut nommé membre du conseil général du département du Cher, dont il fut 3 fois président, et à quelques autres titres honorifiques il joignit celui de président de la Société d'agriculture du département. Puyvallée mourut à Bourges le 3 octobre 1823. Son *Éloge,* prononcé à la Société d'agriculture par de Villesaison, a été imprimé par extrait dans *le Moniteur* du 21 avril 1824. On y donne l'analyse de l'écrit suivant de Puyvallée : *Essai sur la société religieuse en France et sur ses rapports avec la société politique, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours,* Paris, 1820, in-8°.

PUYVERT (Bernard-Emmanuel-Jacques, marquis de), lieutenant général, né en France, vers 1770, entra au service à 16 ans, fut major en second du régiment de Guyenne à 21, émigra à la fin de 1790, et devint aide de camp du comte d'Artois. Dévoué à la monarchie, il était muni des pouvoirs de Louis XVIII pour le midi de la France lorsqu'il fut arrêté à Belleville, près de Paris, le 12 mars 1804. A peine sorti de prison en 1812, il prit part à la conspiration de Mallet. Arrêté de nouveau, il fut enfermé à Vincennes, puis transféré au château d'Angers, où il resta jusqu'à la restauration. Élevé au grade de maréchal de camp et de lieutenant général, il reçut le commandement de Vincennes en 1814. Lorsque les troupes de Napoléon vinrent, à l'époque du 20 mars, le sommer de rendre le château dont le roi lui avait donné la garde, il ne quitta ses fonctions qu'après une capitulation dont il signa lui-même les conditions. Pendant les cent jours, il organisa des volontaires royaux dans les départements de l'Eure, d'Eure-et-Loire et de la Seine-Inférieure. Au retour du roi, il reprit ses fonctions de commandant de Vincennes, qu'il conserva jusqu'à la révolution de 1830. En 1815, le département de l'Aude l'avait nommé membre de la chambre des députés; ses collègues l'ayant choisi pour questeur, il abandonna la moitié du traitement qui lui était alloué en cette qualité. Ses opinions étaient celles de la majorité, avec laquelle il vota constamment; mais il ne fut pas réélu en 1816. Il mourut à Paris en 1832. Ses restes ont été déposés à Vincennes, où il avait été tour à tour prisonnier et gouverneur.

PUZOS (Nicolas), célèbre accoucheur, naquit à Paris, en 1686. Fils d'un ancien chirurgien-major des armées, qui servait encore, en cette qualité, dans une compagnie de mousquetaires, il fut destiné à la même profession. Après avoir fait d'excellentes études et suivi un cours de philosophie à l'université de Paris, le jeune Puzos s'adonna tout entier aux travaux qu'exigeait son entrée dans la carrière médicale. De 1703 à 1709, il servit dans les hôpitaux militaires, fit plusieurs campagnes, et arriva au grade de chirurgien aide-major. Au milieu des embarras et des occupations qui l'accablaient, il parvint à obtenir la maîtrise en chirurgie. Rendu ensuite à la vie civile, il trouva dans Clément, l'ancien ami de son père, et le plus célèbre accoucheur de cette époque, un protecteur qui lui communiqua les premiers principes de l'art des accouchements, et lui abandonna une partie de son immense clientèle. Puzos fit dans cette carrière des progrès rapides; et sa réputation devint considérable. Membre de l'Académie de chirurgie de Paris, dès la formation de cette compagnie, il en fut nommé vice-directeur, en 1741, et, bientôt après, directeur. Les fonctions de censeur royal pour les livres de chirurgie lui furent confiées, à la mort de Petit; et, en 1751, le roi lui accorda des lettres de noblesse. Ce praticien célèbre ne jouit pas longtemps des honneurs qui avaient été la récompense de 30 ans d'exercices et d'efforts pour l'avancement de son art. Tombé malade en mars 1753, il mourut le 7 juin suivant. Sa vie ayant

été presque exclusivement consacrée à la pratique, il n'a publié qu'un seul écrit : *Mémoire sur les pertes de sang qui surviennent aux femmes grosses, sur le moyen de les arrêter, sans en venir à l'accouchement, et sur la méthode de procéder à l'accouchement, dans les cas de nécessité, par une voie plus douce et plus sûre que celle qu'on a coutume d'employer.*

PYCKE (Léonard), né en 1781 à Meulebeke, village de la châtellenie de Courtrai, en Belgique, fit ses premières études au collége de Moll, dans la Campine, et acheva à Bruxelles son cours de droit qu'il avait commencé à Paris. En 1808, il s'établit à Courtrai comme avocat, et ne tarda pas à s'y faire une nombreuse clientèle. Il fut aussi mêlé aux affaires publiques, et après la création du royaume des Pays-Bas il devint membre des états généraux. Pycke, qui portait en lui le véritable type du caractère flamand, y montra une franchise et une fermeté qui furent pour lui une source de disgrâce et de persécutions subies avec calme et dignité. Sa nomination de maire de Courtrai, nom qu'on échangea bientôt en celui de bourgmestre, remonte au 25 juillet 1817, et fut comme le signal d'une suite de tracasseries. Une dénonciation anonyme, contre une partie de la régence, fut faite au gouvernement, et l'on envoya Pycke devant la cour d'assises de Bruges, comme prévenu d'un délit prévu par l'article 175 du code pénal. L'arrêt de renvoi portait qu'il y avait des charges suffisantes pour établir que *Léonard Pycke avait fourni des briques pour la reconstruction de la halle et la construction de deux aubettes dans la ville de Courtrai,* et ce dans le temps où il était bourgmestre de la ville et, *comme tel, chargé d'en ordonnancer le payement ou de faire la liquidation.* Emprisonné au mois de juin 1822, il choisit pour défenseurs deux avocats avec lesquels il était lié depuis longtemps. On employa d'abord les moyens de cassation contre l'arrêt rendu par la chambre de mise en accusation, et, de concert avec deux coopérateurs, Pycke publia ses moyens dans une brochure de 27 pages in-4°. Ce mémoire, remarquable par sa lucidité et sa logique serrée, démontre l'innocence du prévenu. Les moyens de cassation furent cependant rejetés, et l'inculpé parut devant la cour de Bruges, présidée par M. Van der Velde, au mois de décembre 1822. L'acquittement suivit la défense, et Pycke fut mis en liberté. Cette persécution l'avait vivement affecté, et privé de son énergie naturelle; mais elle ne lui avait laissé aucun fiel contre le gouvernement légitime. Dès qu'il vit, en 1830, éclater la tempête, fruit de l'orage qui venait de gronder en France, il se rendit à la Haye, et quand la révolution fut consommée, il revint dans ses foyers, et renonça à la carrière politique. L'étude du droit absorbait tous les instants que lui laissaient les affaires publiques, et sans doute ses écrits auraient été plus nombreux si l'accomplissement de ses devoirs aux états généraux lui avait donné plus de loisir. En 1829, il fut admis à l'Académie royale de Bruxelles, et les travaux qu'il fournit à cette Société lui ont acquis une place dans l'histoire : *Mémoire sur l'état de la législation et des tribunaux,* etc. : ce mémoire fut couronné en 1822; *Mémoire en réponse à cette question : En quel temps les corporations connues sous le nom de Métiers* (neeringen en ambachten) *se sont-elles établies dans les provinces des Pays-Bas?* etc. En 1827, ce mémoire fut, ainsi que le précédent, récompensé par la médaille d'or. Pycke mourut à Courtrai, le 8 février 1842. M. A. Quetelet et M. l'abbé Van der Putte lui ont consacré des *Notices,* l'un dans l'annuaire de l'académie de Bruxelles, l'autre dans les *Annales de la Société d'émulation de la Flandre occidentale.*

PYGMALION, roi de Tyr, succéda, l'an 874 avant J. C., à Matgen, dont quelques savants supposent qu'il était fils (car il n'avait alors que 11 ans), et mourut après 47 ans de règne, l'an 827, dans sa 58e année. On a vu à l'article Didon que, fuyant la cour d'un frère qui, par des vues de cupidité, s'était fait le meurtrier de Sichée, son époux, cette princesse passa en Afrique et y fonda Carthage, vers l'an 882 avant notre ère. Mais l'adoption des renseignements chronologiques qu'on vient d'énoncer reporterait à l'an 867 la fondation de Carthage, et cette conjecture est la plus plausible. Il faut noter que les indications que nous ont transmises les anciens auteurs sur ces événements sont totalement divergentes; et il en est peut-être de l'émigration de Didon comme de la fable par laquelle les Grecs ont expliqué l'origine de la citadelle de Byrsa (*βύρσα, peau de bœuf*). On peut croire d'ailleurs, pour concilier ces indications diverses, qu'avant l'émigration de Didon ou Élissa, d'autres établissements avaient été faits par les Phéniciens. C'est à la discussion de ces opinions contradictoires que Saint-Martin a consacré son savant article *Pygmalion* (tome XXXVI de la *Biographie universelle* de Michaud); mais il n'a pas jugé à propos d'examiner ni même de rapporter les renseignements, peut-être fabuleux, qu'on a sur la mort du roi de Tyr : Astarbé, digne épouse de ce prince cruel, l'empoisonna, dit-on; mais, impatiente de l'effet du breuvage, elle accéléra sa fin en l'étranglant.

PYLADE, célèbre pantomime, porta ce genre de spectacle au plus haut degré de perfection chez les Romains. Né en Cilicie dans le dernier siècle avant l'ère chrétienne, il forma, sous le règne d'Auguste, une troupe spéciale, qui ne s'occupait point de tragédie ni de comédie parlée, mais qui représentait ce que l'on appelle aujourd'hui des ballets ou des sujets tragiques, comiques et satiriques, exprimés par des danses ou gestes muets. Il ne faut point confondre les mimes ou pantomimes avec les poëtes mimiques. Les premiers exprimaient par le geste seul une fable, un poëme entier, sans pouvoir tirer parti des mouvements du visage, car ils étaient marqués comme les autres comédiens : seulement leur masque était d'une forme plus agréable. Batylle, élève de Pylade, forma bientôt une autre troupe qui partagea avec la première les suffrages des Romains. Ces troupes rivales occasionnèrent deux factions qui appelèrent plusieurs fois l'intervention de l'autorité impériale. L'insolence de Pylade le fit bannir de Rome et d'Italie; mais les murmures du public ne tardèrent pas à obtenir son rappel. On ignore l'époque de sa mort. Les pantomimes furent chassés de Rome à différentes époques, sous Tibère, Néron, Domitien, Trajan, etc.; mais leur exil fut toujours temporaire. La manie pour ce genre de spectacle ne finit qu'à la chute de l'empire. On prétend avoir retrouvé l'inscription du tombeau de

Pylade, et l'on cite trois autres pantomimes du même nom, ainsi qu'un musicien grec, né à Mégalopolis, dans le Péloponèse, et contemporain de Philopœmen.

PYLE (Thomas), ecclésiastique anglais, né en 1674 à Stodey dans le comté de Norfolk, mort en 1756 à Swaffam, a publié : *Paraphrase des actes des apôtres et de toutes les épîtres du Nouveau Testament*, 2ᵉ édition, Londres, 1737 ; nouvelle édition, 1765, 2 vol. in-8° ; traduite en allemand ; *Paraphrase de l'Apocalypse avec des notes*, 1735 ; nouvelle édition, 1795, in-8° ; *Paraphrase des livres historiques de l'Ancien Testament*, publiée de 1715 à 1725, réunie sous un titre général en 1738, 4 vol. in-8° ; 3 vol. de *Sermons* et divers autres écrits. — Philippe PYLE, le plus jeune de ses fils, mort en 1799, a publié des *Sermons à l'usage du peuple*, parmi lesquels on en a imprimé qui appartiennent à son père, 1789, 4 vol. in-8°.

PYLÉMÈNES, nom commun à un grand nombre de rois de Paphlagonie, dont la race se perpétua jusqu'au temps des Romains. Le premier de ces rois, connu dans l'histoire, est mentionné par Homère, qui le range parmi les chefs venus au secours des Troyens, à la tête d'une peuplade de la Paphlagonie, appelée les Hénètes, et qui était presque entièrement anéantie au temps du géographe Strabon. Ce Pylémènes fut tué en combattant les Grecs sous les murs de Troie.

PYLEMÈNES, prince de la même race, vivait l'an 134 avant J. C. L'historien Eutrope le place au nombre des amis et des alliés de la république romaine.

PYLÉMÈNES, qu'on croit fils du précédent, régnait en Paphlagonie à l'époque de la première guerre de Mithridate contre les Romains, l'an 88 avant J. C. Allié de la république comme son père, il fut chassé de ses États par le roi de Pont, et rétabli plus tard par Pompée ; mais il dut céder à la république toute la Paphlagonie maritime. Après la mort de ce prince, la portion de la Paphlagonie qu'il possédait fut réunie au territoire de la république : en lui s'éteignit la race Pyléménide.

PYM (Jean), membre de la chambre des communes d'Angleterre, du temps de Charles Iᵉʳ, célèbre par les sentiments républicains qu'il manifesta, descendait d'une bonne famille du comté de Sommerset, et naquit en 1584. Après avoir commencé son éducation à l'université d'Oxford, il paraît, suivant Wood, qu'il fréquenta le barreau, et qu'il abandonna cette profession pour entrer comme secrétaire dans les bureaux de l'Échiquier : il n'y occupait pas un poste fort important, lorsqu'il fut nommé membre du parlement. Pym se fit distinguer par une opposition invariable aux mesures de la cour, sous le règne de Jacques Iᵉʳ, et sous celui de son successeur. En 1626, il concourut à la rédaction des articles de l'acte d'accusation contre le duc de Buckingham ; et, en 1628, il attaqua, devant la chambre des communes, le docteur Mainwaring, qui avait professé des doctrines que Pym considérait comme également injurieuses pour le roi et pour le royaume. Pym, qui partageait toutes les opinions des puritains, et qui était, comme eux, extrêmement affecté de la dissolution du parlement et des mesures de la cour, avait formé le projet de se rendre en Amérique pour y fonder un gouvernement où la liberté civile et la liberté religieuse fussent plus respectées qu'en Angleterre. Il était déjà rendu dans le port où il devait s'embarquer avec Hampden, Cromwell et un grand nombre de leurs coréligionnaires, lorsqu'un ordre du conseil les empêcha d'exécuter leur résolution. Ce contretemps augmenta encore l'aversion qu'il avait conçue contre le roi. En 1639, il entretint, de concert avec plusieurs autres membres de la chambre des communes et plusieurs pairs, une correspondance très-suivie avec les commissaires envoyés à Londres par les covenantaires écossais. Il fut un des membres les plus actifs et les plus influents du parlement qui s'assembla le 13 avril 1640, et dont le roi prononça la dissolution le 6 mai de la même année. A la réunion de celui qui le suivit immédiatement (novembre 1640), et qu'on a appelé le long parlement, Pym, après avoir débité un discours préparé, sur les souffrances de la nation, accusa de haute trahison le comte de Strafford, et fut nommé l'un des commissaires des communes, pour suivre cette affaire devant la chambre des pairs. La violence effrénée des discours de Pym et de quatre de ses collègues, détermina le roi à les faire accuser, en son nom, du crime de haute trahison, et à demander leur arrestation. La chambre basse, loin d'avoir égard aux désirs du souverain, déclara, au contraire, que ces actes de rigueur étaient une violation de ses priviléges ; et ce prince se transporta en personne au parlement, pour faire saisir Pym et les autres membres qui avaient encouru son indignation : mais cette démarche imprudente n'eut aucun résultat favorable pour les affaires du roi ; les membres inculpés ne furent point arrêtés : ils se réfugièrent dans la Cité, dont les habitants étaient dévoués à leur parti ; et Pym mit encore plus d'acharnement à défendre les intérêts du parlement. Il s'opposa à toutes les ouvertures de paix et d'accommodement, appuya fortement la proposition d'appeler les Écossais au secours des parlementaires, et parvint, par son habileté et par l'influence qu'il exerçait, à empêcher que le comte d'Essex ne conclût, en 1643, un traité avec le roi, comme il en avait d'abord manifesté l'intention. Charles Iᵉʳ, sentant la nécessité de gagner, à tout prix, un ennemi si acharné, et qui pouvait devenir un auxiliaire fort utile, lui fit offrir le poste de chancelier de l'Échiquier. Clarendon, qui rapporte ce fait, ne dit pas quelle fut la réponse de Pym : cependant il se montra, dès ce moment, moins virulent dans ses attaques contre la cour, et fit même quelques ouvertures en faveur de la couronne : mais elles furent mal accueillies par ses collègues ; et il put se convaincre alors qu'il est plus facile de faire le mal, que d'entreprendre le bien. Sa popularité souffrit un grand échec du nouveau système de conduite qu'il essayait d'adopter ; et on l'entendit se plaindre avec amertume de l'inconstance du peuple à son égard. Une apologie de sa conduite, qu'il jugea nécessaire de publier quelque temps avant sa mort, laisse quelques doutes sur la part qu'il aurait prise aux événements postérieurs, s'il eût assez vécu pour être témoin des tristes résultats de ses premiers emportements. Nommé lieutenant d'artillerie, au mois de novembre 1643, Pym aurait obtenu, sans doute, un avancement rapide : car, malgré la méfiance qu'il avait inspirée à quelques parlementaires, il jouissait encore d'un grand crédit dans son parti, lorsqu'il mourut à Derby-House,

le 8 décembre suivant : il fut enterré avec de grandes solennités dans l'abbaye de Westminster. Plusieurs de ses *Discours* ont été imprimés séparément, et sont insérés dans les *Annales* et dans les histoires du temps.

PYNAKER (Adam), peintre hollandais, né en 1621, dans un petit bourg non loin de Delft, qui lui a donné son nom, était fort jeune lorsqu'il fit le voyage d'Italie : il s'arrêta 3 ans à Rome, pour y copier les plus beaux tableaux modernes, et les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Il ne passait pas un jour sans visiter la campagne de Rome, pour en dessiner les points de vue les plus pittoresques. Fortifié par un exercice aussi continu de son art, il revint en Hollande, et ne tarda pas à y donner des preuves multipliées de son habileté. A l'époque où il retourna dans sa patrie, l'usage était d'orner les appartements de grandes toiles sur lesquelles on peignait des paysages ou des vues de villes. Pynaker, dont le talent était apprécié, fut chargé de décorer de cette manière les premières maisons de la Hollande : mais, au grand regret des amateurs, la mode des tentures en étoffes et des lambris en menuiserie, vint régner à son tour ; et les peintures qu'ils remplacèrent, furent reléguées dans les greniers. C'est ainsi qu'on vit disparaître la plus grande partie des productions de Pynaker : heureusement ses tableaux de chevalet sont restés pour conserver sa réputation. C'est dans ces petites compositions qu'il s'est montré habile paysagiste. Le Musée du Louvre a trois sujets de ce maître : une *Tour, au pied de laquelle est une barque à l'ancre* : sur le devant, des passagers débarquent d'une felouque avec leurs bagages ; un *Paysage* dans lequel on voit un muletier arrêté à la porte d'une auberge ; et un autre *Paysage* représentant des villageois qui gardent leurs bestiaux ; sur le devant, on voit une vache seule. Pynaker mourut en 1673.

PYOT (Jean-Jacques-Richard), médecin français, naquit le 6 novembre 1792 à Isomes-sous-Mont-Sougeon, département de la Haute-Marne, d'une famille originaire de Clairvaux. Dès sa plus tendre enfance, il témoigna le désir de suivre la carrière médicale. Quoique sans fortune, son père fit tous les sacrifices pour lui donner une bonne éducation ; mais, dénué d'argent et de protections, Pyot eut besoin de persévérance et de travail pour surmonter les obstacles qui s'accumulaient sous ses pas. Il empruntait les livres indispensables, et les copiait en dérobant la nuit au sommeil. Il n'avait point terminé ses études lorsque, bien jeune encore, il fut appelé au service de l'armée comme chirurgien sous-aide ; ce fut en cette qualité qu'il partagea les fatigues et les misères de la malheureuse campagne de Russie. A son retour en France, il reprit ses études, se fit recevoir docteur à la faculté de Strasbourg, le 4 avril 1818, et exerça ensuite son art avec beaucoup de succès à Lons-le-Saulnier et à Clairvaux. En 1822, il adressa à la Société d'émulation du département du Jura un mémoire ayant pour titre : *Coup d'œil philosophique sur l'influence des passions, et particulièrement de l'amour sur la santé* ; et l'année suivante, il soumit à la même Société une *Notice sur le cornouiller sanguin*, à laquelle il fit succéder une *Observation médicale d'un empoisonnement causé par l'usage de cette semence dangereuse*. Admis en 1824 dans cette Société, il en devint l'un des membres les plus actifs. Médecin des douanes et des épidémies, chargé par le comité supérieur de l'inspection des écoles primaires du canton, il consacrait tous ses moments à des travaux utiles avec un rare désintéressement. Sujet depuis longtemps à une névralgie chronique, qui devait lui devenir funeste d'après ses prévisions médicales, il n'en continua pas moins de remplir les nombreux devoirs qu'il s'était imposés. Enfin, en 1841, il dut suspendre ses travaux, mais ce fut trop tard, il était mortellement frappé. Peu d'instants avant sa mort, il indiqua le moment précis où il devait rendre le dernier soupir, et en se rejetant en arrière il dit : « Ah ! voilà le dernier. » Il expira presque aussitôt. Outre les ouvrages déjà cités, adressés tous à la Société d'émulation du Jura, on doit au docteur Pyot : *Recherches philosophiques et critiques sur l'état actuel de la vaccine*, 1831 ; *Recherches historiques et médicales sur le choléra*, 1831 ; *Histoire du choléra-morbus*, 1831 ; *Considérations historiques et philosophiques sur l'art de guérir*, 1832 ; *Recherches historiques sur la ville et la baronnie de Clairvaux*, etc.

PYPERS (Pierre), poëte et auteur dramatique hollandais, naquit le 14 décembre 1749, à Amersfoort, dans la province d'Utrecht. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique et lui firent donner une éducation analogue. Cependant le jeune Pypers ne se sentait aucune vocation pour cette carrière, et, ne pouvant obtenir de sa famille d'en choisir une autre plus conforme à ses goûts, il quitta brusquement sa ville natale, où il avait déjà étudié pendant quelque temps la théologie, et alla à Amsterdam pour entrer dans une maison de commerce. Dans ses moments de loisir il publia quelques poésies, et fit recevoir au théâtre de cette capitale plusieurs pièces qui n'étaient guère que des traductions ou des imitations du français. Le succès qu'elles obtinrent lui valut une espèce de popularité, et flatta ses concitoyens qui, aussitôt après les événements de 1795, l'admirent dans leur municipalité. Pypers fut ensuite nommé membre des états provinciaux d'Utrecht, puis député aux états généraux, qu'il présida momentanément. Il n'était cependant ni orateur, ni homme d'État, mais il était animé au plus haut degré de l'amour du bien public. Plein de désintéressement et sans ambition, il se contenta dans la suite d'un emploi de contrôleur des douanes à Amsterdam. Il était aussi membre de la municipalité de cette ville. En 1805, il se démit de ses fonctions pour cause de santé et se retira dans une maison de campagne qu'il possédait aux environs de sa ville natale ; mais il ne jouit pas longtemps de sa retraite, car il mourut le 20 juin de la même année. Outre quelques drames et opéras, on a de lui : six tragédies : *Lausus et Lydie* ; *la Veuve du Malabar* ; *Étienne, premier martyr* ; *Adélaïde de Hongrie* ; *Nephté, reine d'Égypte* ; *Iphigénie en Aulide* ; *les Amis de collége*, comédie ; *Poésies champêtres*, 1803, 2 vol. in-8°.

PYRA (Jacques-Emmanuel), poëte allemand, était né en 1715, à Kotbus, en Lusace, d'une famille qui se prétendait issue du maréchal Biron, sans en avoir aucune preuve, mais qui se trouvait réduite à l'indigence, au point que le jeune Pyra se vit obligé de la soutenir, à l'aide d'une bourse qu'il obtint à l'université de Halle. Réduit aux plus grandes privations, il avoua une fois, en

rencontrant son ami Langen, qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours. Cet ami, sans être riche, devint son bienfaiteur, et le logea chez lui, à Laublingen, où il fut envoyé en qualité de ministre du culte. Ce fut alors que Pyra, inspiré par l'amitié et par les charmes de la vie champêtre, se livra tout entier à la poésie, qui n'avait point encore fourni de grands modèles en Allemagne. Après avoir été précepteur dans deux maisons, il revint, en 1741, chez son ami Langen, et commença une feuille périodique, sous le titre de *Pensées de la société invisible*. Il n'en parut que 9 numéros, publiés à Halle. Appelé ensuite à Berlin, pour enseigner au gymnase, dit de Kœlla, il y mourut le 14 juillet 1744. Son ami Langen recueillit ses poésies, et les unit aux siennes sous le titre de *Poésies amicales*.

PYRARD (François), voyageur, né à Laval dans le 16e siècle, s'embarqua à St.-Malo en 1601, sur un des deux navires qu'une compagnie de marchands avait armés pour chercher un chemin aux Indes orientales. Cette expédition relâcha successivement aux îles Annobon, Madagascar et Comore, dans l'océan Indien. Le bâtiment sur lequel se trouvait Pyrard ayant fait naufrage sur les Maldives, ce voyageur et ses compagnons furent recueillis par les insulaires, et répartis sur plusieurs îles. Pyrard fut conduit à Malé, résidence du roi des Maldives, qui le traita fort bien. Il vivait depuis 5 ans dans cette ile lorsque les Maldives furent attaqués par la flotte du roi de Bengale. Le prince insulaire ayant été tué, Pyrard pria le vainqueur de le rendre à la liberté. Pris d'abord pour un Portugais, il fut maltraité et on voulut même lui ôter la vie; mais, reconnu pour Français, il fut traité plus humainement, et le chef de l'expédition le prit avec trois de ses compagnons, sous sa protection spéciale. Ils s'embarquèrent sur la flotte qui retournait au Bengale. Pyrard rendu à la liberté éprouva bientôt de nouvelles infortunes. Les Portugais le firent prisonnier. Il servit, pendant 2 ans, comme soldat dans leurs troupes, fut détenu ensuite avec tous les étrangers qui se trouvaient à Goa, obtint sa liberté par l'entremise des jésuites qui résidaient dans cette dernière ville, en partit avec ses trois compagnons le 30 janvier 1610, et aborda les côtes de Galice au bout d'un an de traversée. Il quitta l'Espagne presque aussitôt pour revenir en France, et se rendit à Paris, où le récit de ses aventures lui valut la protection de plusieurs personnages puissants. Ce fut d'après le conseil du président Jeannin, qu'il écrivit la relation de ses voyages, qui parut pour la première fois sous ce titre : *Discours du voyage des François aux Indes orientales, ensemble des divers accidents, adventures et dangers de l'autheur en plusieurs royaumes des Indes*, etc., Paris, 1611, in-8°. Jérôme Bignon, avocat général, obtint ensuite de Pyrard des renseignements beaucoup plus amples que ceux qui étaient contenus dans ce *Discours*; ces matériaux furent remis à Bergeron, qui les publia sous ce titre : *Voyages des François aux Indes orientales, Maldives, Moluques et au Brésil, depuis 1601 jusqu'en 1611*, Paris, 1615, 2 vol. in-8°, avec un vocabulaire des iles Maldives. On ignore l'époque de la mort de Pyrard. Longtemps après, Pierre Duval fit paraître *Voyage de François Pyrard, de Laval, contenant sa navigation aux Indes orientales*, etc., *divisé en trois parties, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée*, etc., Paris, 1679, in-4° : l'éditeur a omis le vocabulaire des Maldives; mais il a dressé une carte de ce voyage. La relation de Pyrard est une des plus exactes et des plus intéressantes que l'on puisse lire; et des voyageurs anglais, qu'un malheureux hasard avait jetés, de même que lui, sur les Maldives, ont confirmé son témoignage par leur récit. On trouve des extraits du voyage de Pyrard dans plusieurs recueils de voyages, écrits en français ou dans d'autres langues.

PYRAULT ou **PYRAUX** (Claude), médecin, né, vers 1720, à Besançon, après avoir achevé ses études avec succès, prit ses degrés à l'université de cette ville, et vint à Paris, où il se fit connaître d'une manière avantageuse. De retour à Besançon, il épousa la nièce de Ballyet, évêque et consul de France à Bagdad; et, sur la recommandation de ce prélat, il obtint un emploi dans la compagnie des Indes. Il était attaché, depuis 8 ans, au service de cette compagnie, quand il fut nommé, en 1765, son agent à Bassorah. Pyrault travailla sans relâche à rétablir les relations commerciales de la France avec la Perse; et il eut le bonheur d'obtenir, en 1769, de Kerim-Kan, régent du royaume, le renouvellement des priviléges dont avait joui le commerce de France, et la cession de l'île de Karek, située avantageusement pour servir d'entrepôt aux marchandises françaises : mais la négligence du ministère empêcha l'exécution du traité; et la remise de Karek ne fut point effectuée. Sans cesse occupé des moyens d'étendre le commerce de son pays dans les Indes, Pyrault avait établi, dans les déserts, un service de courtiers, qui ne put pas se soutenir longtemps, malgré son utilité. Il avait recueilli des renseignements importants sur les produits des pays qu'il avait visités, et sur les mœurs des habitants; et il se disposait à faire un voyage en France, pour rendre compte du résultat de ses travaux au gouvernement, quand il fut emporté par la peste qui causa de si grands ravages à Bassorah, et dont son oncle Ballyet fut aussi victime, au mois d'avril 1773. Toutes ses collections et manuscrits furent perdus. On a de Pyrault : *Traité de la pharmacie moderne*, Paris, 1751, in-12. Il est encore auteur de quelques *Traductions* d'ouvrages anglais sur la médecine, et d'une lettre intitulée : l'*Art de faire des songes*, etc.

PYRGOTÈLES, graveur en pierres fines, vivait sous le règne d'Alexandre, et fut un des plus grands artistes de ce siècle fécond en merveilles. Il paraît que la gravure en pierres fines fut alors portée à sa perfection, comme la peinture et la sculpture; et Pyrgotèles partagea, avec Apelles et Lysippe, l'honneur de pouvoir retracer exclusivement les traits du conquérant de l'Asie. Pline le cite parmi les quatre plus habiles graveurs qui aient existé. Il fut toutefois précédé de plus d'un siècle, dans cet art difficile, par Théodore de Samos, qui grava le fameux anneau de Polycrate; ensuite, par Mnésarque, père de Pythagore; Heïus ou Eios, dont il nous est parvenu une *Diane chasseresse*; Phrygillus, qui a gravé l'*Amour sortant d'une coquille d'œuf*, Thamyrus, auteur d'un *Sphinx qui se gratte*; Admon, dont on a un *Hercule buveur*; Apollonides, un des quatre cités par Pline : le sculpteur Polyclète de Sicyone fut aussi un graveur célèbre; son nom se trouve

sur un *Diomède enlevant le Palladium.* Pyrgotèles les effaça tous; mais les pierres qui portent son nom, et qui sont, une *Tête d'Alexandre,* une de *Phocion,* et un *Hercule assommant l'Hydre,* sont contestées; et il est probable qu'aucun ouvrage antique ne nous révèle le talent d'un artiste que les historiens ont immortalisé.

PYRRHON, philosophe grec, chef de l'école ou de la secte qui a pris son nom (le pyrrhonisme), né à Élis, dans le Péloponèse, vivait vers l'an 336 avant J. C. Il exerça la peinture dans sa jeunesse, suivit ensuite l'école de Mégare et les leçons du philosophe Anaxarque, qu'il accompagna dans la grande expédition d'Alexandre en Asie. De retour en Grèce, il obtint le droit de cité à Athènes, et acquit une grande réputation de sagesse. Ses concitoyens l'élevèrent aux fonctions de grand prêtre, et, par estime pour lui, exemptèrent d'impôts tous les philosophes. Il mourut dans un âge très-avancé. Avant lui, le sage Anacharsis, Xénophane, Zénon, Démocrite, Métrodore, les sophistes Protagoras et Gorgias, et plus récemment les disputes de l'école de Mégare et les paradoxes des cyrénaïques, avaient semé les germes du scepticisme parmi les Grecs. Pyrrhon réduisit leurs doutes en corps de doctrine; et du scepticisme indirect des sophistes qui avaient enseigné que tout peut se soutenir, il tira cette conséquence que rien ne peut se démontrer. Il ne rejetait point la vérité; mais il déclarait seulement que les philosophes ne l'avaient point encore trouvée. Il voulait que le sage suspendît son assentiment, sans lui défendre de persévérer dans la recherche de la vérité. Il admettait comme un fait notre confiance involontaire dans les impressions des sens. Il reconnaissait la nécessité d'agir, l'autorité pratique du sens commun, celle des lois et des usages, celle de la morale, qu'il considérait comme écrite au cœur de l'homme, et comme la fin de toutes ses actions. Il n'affirmait rien et ne détruisait rien. La doctrine de Pyrrhon, suivant la judicieuse remarque de M. de Gérando, au milieu du vague qu'elle présente, se rapproche plus de l'idéalisme que du doute absolu d'Arcésilas, fondé sur l'incompréhensibilité de toutes choses. La plus grande contradiction du pyrrhonisme, c'est de présenter le doute suspensif comme un état fixe, et de placer, dans cette situation inquiète et violente, le parfait repos de l'intelligence et de la volonté que les sceptiques appelaient le souverain bien. La *Vie* de Pyrrhon a été écrite par Sextus Empiricus, qui a donné l'exposé le plus complet de la doctrine de ce philosophe. On la trouve aussi dans le recueil de Diogène-Laërce. Pyrrhon eut un grand nombre de disciples : mais leur enseignement fut individuel et isolé. Ils ne formèrent point une succession liée de philosophes, et furent rapidement éclipsés par la seconde et la troisième Académie, où presque toutes leurs opinions ont été reproduites.

PYRRHUS, célèbre roi d'Épire dans le 3e siècle avant J. C., descendait, dit-on, de Pyrrhus, fils d'Achille, et d'Hercule par sa mère. Il règne beaucoup d'incertitude sur les premières années de la vie de ce prince; et, à vrai dire, son histoire ne commence qu'à la bataille d'Ipsus (301 avant J. C.), dans laquelle il se distingua. Il était alors âgé de 15 ans, et combattait dans l'armée de Démétrius Poliorcètes, son beau-frère, qui fut vaincu. Pyrrhus consentit à se rendre comme otage en Égypte, après le traité conclu entre les successeurs d'Alexandre. Il épousa dans ce pays la princesse Antigone, fille de la reine Bérénice; et cette alliance l'ayant mis en état de revendiquer ses droits sur l'Épire, il y entra avec des troupes et de l'argent, et fit d'abord un accord avec Néoptolème, qui s'était emparé de la couronne après la mort d'OEacide (père de Pyrrhus). Mais bientôt ce collègue, qui voulait régner seul, ayant tenté de l'empoisonner, il le prévint, et le tua au milieu d'un festin. En l'an 291, Pyrrhus profita d'une maladie de Démétrius, son beau-frère, pour envahir la Macédoine, dont celui-ci s'était emparé. Les Macédoniens finirent par abandonner Démétrius, reconnurent Pyrrhus pour leur souverain, et s'en détachèrent au bout de 7 mois de règne pour se donner à Lysimaque. Pyrrhus fut contraint de retourner en Épire, et, quelques années après, il accepta la proposition que lui firent les Tarentins de commander leur armée contre la république romaine. Le prudent Cynéas, après s'être efforcé vainement de le détourner de cette entreprise, fut envoyé par lui à Tarente avec 3,000 hommes d'infanterie; et le prince s'embarqua lui-même peu après avec 25,000 fantassins, 3,000 chevaux et 20 éléphants. Une partie de ces troupes fut submergée dans une tempête; toutefois le reste suffit à Pyrrhus pour marcher contre le consul Lævinus, qui s'avançait dans la Lucanie. L'armée romaine fut mise dans une déroute complète, et laissa 15,000 hommes sur le champ de bataille. Après cette victoire, Cynéas vint, au nom du roi, offrir la paix au sénat, qui répondit, d'après le conseil d'Appius Cæcus, « Que, si Pyrrhus voulait traiter, il devait commencer par sortir d'Italie. » Toutefois les sénateurs jugèrent convenable de négocier la rentrée des prisonniers; et cette mission fut confiée à C. Fabricius, qui conquit l'estime de Pyrrhus par ses vertus. Ce prince renvoya tous les prisonniers romains sans rançon, et reçut en échange un égal nombre de Samnites et de Tarentins, précédemment tombés au pouvoir des Romains. Fabricius, nommé consul, perdit une nouvelle bataille contre le roi d'Épire, après une action prolongée durant deux jours et longtemps douteuse : ce qui fit dire à Pyrrhus : « Si nous remportons encore une pareille victoire, c'en est fait de nous. » Sur la demande des Siciliens, qui l'invitaient à venir défendre leur île contre les attaques des Carthaginois, le roi quitta bientôt après l'Italie, et chassa les agresseurs de la Sicile. S'étant brouillé ensuite avec les Siciliens, il retournait en Italie lorsque les Carthaginois attaquèrent sa flotte et lui prirent plusieurs vaisseaux. Toutefois il parvint à gagner Tarente avec 20,000 fantassins et 3,000 chevaux. Avec cette armée, renforcée d'un corps de Tarentins, il marcha à la rencontre des Romains; mais cette fois il fut battu sous les murs de Bénévent par le consul Manius Curius Dentatus. Cette bataille fut la dernière que Pyrrhus livra en Italie; et cette même année (274 avant J. C.) il retourna en Épire avec 8,000 fantassins et 500 cavaliers, restes de sa formidable armée. Ennemi du repos, et manquant d'argent pour payer et entretenir ses troupes, Pyrrhus attaqua ensuite Antigone qui régnait alors sur la Macédoine, et soumit la plus grande

partie de ce royaume; mais, entraîné bientôt par le roi Cléonyme dans une nouvelle guerre contre les Spartiates, il fut tué au milieu d'une mêlée nocturne dans la ville d'Argos, dont il venait de s'emparer, l'an 272 avant J. C. Pyrrhus a été regardé par les anciens comme le plus célèbre des capitaines après Alexandre le Grand; c'était aussi l'avis d'Annibal, qui pourtant l'a surpassé. Son histoire avait été écrite par Hiéronyme de Cardie; mais elle s'est perdue. Il y a lieu de croire que Plutarque, qui cite cet écrivain, s'est beaucoup aidé de son ouvrage pour composer la *Vie* de Pyrrhus, où il a rassemblé presque toutes les traditions relatives à ce prince, vraies ou fabuleuses. J. B. Jourdan a publié une *Histoire de Pyrrhus, roi d'Épire*, Amsterdam, 1749, 2 vol.

PYTHAGORE, célèbre philosophe, chef et fondateur de l'école qu'on a désignée sous le nom d'*école d'Italie*, paraît avoir vécu dans le 6e siècle avant l'ère chrétienne. Les anciens auteurs ne s'accordent point sur le lieu de sa naissance; toutefois l'opinion la plus générale est que l'île de Samos fut sa patrie. Il prit des leçons de Phérécyde, et l'on présume qu'il fut admis aussi à l'école de Thalès et d'Anaximandre. Suivant l'usage des sages de ce temps, il entreprit de visiter les contrées que la renommée signalait alors comme jouissant des bienfaits de la civilisation et du trésor des connaissances. Il visita l'Égypte, et y séjourna longtemps; il parcourut la Phénicie, l'Asie Mineure, visita les temples les plus célèbres de la Grèce, fut initié dans les mystères égyptiens, dans ceux de Bacchus, d'Orphée; et, s'il faut en croire Jamblique, ainsi que beaucoup d'autres auteurs, il alla jusque dans la Perse et dans l'Inde; quelques-uns même ont voulu le mettre en rapport avec les Hébreux et les druides des Gaules. On doit croire que, dans le cours de ses longs pèlerinages, il étendit le cercle de ses connaissances, et s'exerça surtout à d'utiles comparaisons. Il fit des découvertes importantes dans les sciences mathématiques, et leur donna une forme méthodique, dont il ne paraît pas qu'elles fussent encore en possession chez les différents peuples qu'il avait visités. De retour dans sa patrie, il enseigna d'abord la géométrie et l'arithmétique à Samos, et de là, selon le témoignage de Porphyre et de Jamblique, dans la plupart des îles de la Grèce, en propageant avec ces sciences une doctrine mystérieuse et sacrée dont il était le créateur. Étant passé dans la partie de l'Italie qu'on appelait alors la Grande-Grèce, Pythagore s'établit à Crotone. Là, cet homme extraordinaire, sans exercer aucune fonction publique, obtint, par l'influence de ses lumières et de sa vertu, un empire égal à celui des législateurs. On accourut en foule auprès de lui : les hommes les plus distingués se rangèrent au nombre de ses disciples. Il dirigea ses efforts vers la réforme et le perfectionnement des mœurs, et, par suite, des institutions sociales, « pensant, dit M. de Gérando, que le moyen le plus sûr pour conduire les peuples à la liberté est de les en rendre dignes; et que c'est en formant de bons magistrats qu'on prépare de bonnes lois, qu'on procure aux lois une bonne exécution et un salutaire empire. » Aussi un grand nombre de ses auditeurs furent-ils appelés aux principaux emplois publics dans les villes de la Grande-Grèce. Toutefois les passions et les intérêts ambitieux s'irritèrent contre les doctrines du philosophe, quelle que fût la réserve qu'il s'était imposée; on s'alarma des innovations qu'il introduisait; on s'effraya de la sévérité de ses préceptes. De son vivant même, il vit éclater la persécution qui s'attacha à son école; et, suivant quelque auteur, il en aurait été personnellement la victime. Il mourut vers l'an 500 avant J. C. Le système de l'école fondée par ce célèbre philosophe, est développé dans l'ouvrage de M. de Gérando, intitulé : *Histoire comparée des systèmes de philosophie, considérés relativement aux principes des connaissances humaines*, 2e édition, Paris, 1822, 4 vol. in-8°.

PYTHÉAS, astronome, géographe et navigateur, né à Marseille, vivait au commencement du 4e siècle avant J. C., et passe pour le plus ancien écrivain qu'aient produit les Gaules. Citoyen d'une ville libre, dont le commerce était alors au plus haut degré de splendeur, il trouva les moyens de cultiver son goût pour les sciences; et s'appliquant surtout à la physique et à l'astronomie, il y fit des progrès qui fixèrent sur lui l'attention de ses compatriotes. On conjecture que les magistrats, dans la vue d'étendre le commerce de la république, envoyèrent Pythéas faire, par mer, des découvertes dans le Nord, en même temps qu'Euthymènes allait explorer le Midi. Après avoir passé les colonnes d'Hercule, prolongé les côtes de l'Espagne, de la Lusitanie, de l'Aquitaine, de l'Armorique, traversé le canal qu'on nomme aujourd'hui la Manche, Pythéas aborda l'île de Thulé, que l'on a cru être l'Islande, et que le savant Danville a jugé, peut-être avec plus de raison, devoir être une des îles Schetland, désignées aussi sous le nom de Thulé par les anciens. Dans un second voyage, que le même Danville et Gosselin n'admettent point, le navigateur marseillais aurait pénétré par le Sund dans la mer Baltique, et poussé jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme *le Tanaïs*, et qui serait, selon quelques-uns, ou la Vistule, ou la Radaune, ou la Dwina. Il consigna ses découvertes dans deux ouvrages : le premier, intitulé *Description de l'Océan*, contenait la relation de son voyage de Gadès (Cadix) à l'île de Thulé; et le second, ayant pour titre *le Période* ou *le Périple*, renfermait le récit de sa navigation dans la Baltique. Il ne reste de l'un et de l'autre que de courts fragments dans la *Géographie* de Strabon, et dans l'*Histoire naturelle* de Pline. Selon Hipparque, Pythéas apprit aux Grecs que l'étoile polaire n'était pas au pôle même, mais qu'elle formait avec trois autres étoiles voisines un quadrilatère dont le pôle était le centre. Il paraît aussi que ce savant navigateur fut le premier qui soupçonna la liaison du phénomène des marées avec le mouvement de la lune. On peut consulter pour plus de détails sur Pythéas : le *Dictionnaire* de Bayle; les *Éclaircissements sur la vie et les ouvrages de Pythéas*, par Bougainville (*Mémoires* de l'Académie des inscriptions, tome XIX); le *Mémoire* de J. P. Murray, *de Pytheâ Massiliensi*, publié en 1775 dans les *nov. Comment. soc. Gotting*, tome VI. Le P. Hardouin a confondu Pythéas le Marseillais avec un orateur du même nom, contemporain et ennemi de Démosthène.

PYTHODORIS, reine de Pont, fille de Pythodorus, riche citoyen de Tralles, dans la Lydie, qui avait été ami de Pompée, était femme de Polémon Ier, qui gou-

verna le Pont, le Bosphore Cimmérien et la Colchide, peu de temps avant notre ère. Quand ce prince périt, en combattant les Aspurgitains, sa veuve lui succéda dans l'administration des États qu'il possédait dans l'Asie Mineure. Le Bosphore seul resta au pouvoir des barbares, qui avaient vaincu Polémon; et il ne revint jamais à sa famille. Pythodoris avait eu de ce prince deux fils et une fille; elle régna pendant leur minorité. On connaît quelques-unes des médailles qu'elle fit frapper à cette époque; elles sont fort rares : elles offrent la tête de Tibère, et, au revers, un des signes du zodiaque, et la légende : *La reine Pythodoris, l'an* 60. Cette princesse régnait sur toute la partie orientale de l'ancien royaume de Pont, connu sous le nom de Pont Polémoniaque, et qui s'étendait depuis le fleuve Iris jusqu'aux frontières de l'Arménie et de la Colchide. Elle y joignait la souveraineté de ce dernier pays, comme Strabon nous l'atteste. Les Chaldéens, les Tibaréniens et les autres peuplades barbares qui habitaient dans les montages au sud-est de Trébizonde, lui étaient également soumis. Elle résidait ordinairement dans la ville de Cabire, que Pompée avait appelée *Diopolis*, mais qui fut considérablement agrandie par elle, et décorée du nom de *Sebaste*, sans doute pour témoigner sa reconnaissance à Auguste. Strabon, contemporain de cette princesse, et qui était né dans une des villes grecques enclavées dans ses États, vante ses belles qualités, sa prudence et son habileté dans l'art de la guerre. Elle épousa en secondes noces Archelaüs, dernier roi de Cappadoce, dont elle devint veuve l'an 17 de notre ère. Elle continua de régner dans le Pont, avec son fils aîné, Polémon II, qu'elle avait associé au trône, mais en se réservant tout le soin des affaires. On ignore à quelle époque Pythodoris mourut. Son fils lui succéda.

Q

QUADE (Michel-Frédéric), philologue, naquit en 1682, à Zeeban, en Poméranie. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, à Berlin, Wittenberg et Greifswalde, il se fit connaître dans la dernière université par plusieurs Thèses et Dissertations, et fut chargé du soin de la grande bibliothèque du vice-chancelier Mayer. Outre l'avantage de profiter de cette vaste collection, Quade eut celui d'accompagner son protecteur dans ses voyages en Allemagne, et d'y connaître plusieurs hommes célèbres, tels que Leibnitz, Olearius, etc. En 1704, son bienfaiteur, en sa qualité de comte palatin, usant du droit de sa charge de couronner des poëtes, fit ce petit honneur à Quade, qui pourtant n'a composé de vers, que des inscriptions latines, et une pièce de vers allemands sur l'imprimerie, remarquable seulement en ce que les noms de tous les imprimeurs de Poméranie s'y trouvent réunis. Ayant reçu ensuite le titre de bachelier en théologie, il obtint, en 1716, le rectorat et la chaire de philosophie au gymnase du Vieux-Stettin; il conserva la place de recteur jusqu'à sa mort, arrivée le 11 juillet 1757. Quade a publié un grand nombre d'écrits, surtout de brochures latines dans le genre que les Allemands appellent micrologie, c'est-à-dire, des traités sur des sujets minutieux.

QUADRAT (Saint), disciple des apôtres, évêque d'Athènes vers 126, présenta, en 131 à l'empereur Adrien, une *Apologie* en faveur des chrétiens, ce qui porta ce prince à faire cesser la persécution. Il est fâcheux qu'il ne reste de cette pièce qu'un court fragment conservé par Eusèbe. C'est à tort que quelques critiques ont prétendu que Quadrat l'apologiste n'était pas le même que l'évêque d'Athènes.

QUADRI (Jean-Louis), architecte, peintre de perspective et graveur, né à Bologne, mort en 1748, a publié : *Tavole gnomoniche per delineare di orologj a sole*, 1733 et 1735; *Tavole gnomoniche per regolare di giorno gli orologj di ruota*, etc., 1746; *Tavole gnomoniche per le ore oltramontane*, 1743; *Regole degli cinque ordini di architettura di messer Jacopo Barozzi di Vignola*, 1736; *Regole della prospettiva pratica delineate in tavole*, 1744. La bibliothèque de l'Institut de Bologne possède plusieurs manuscrits de Quadri; il serait à désirer qu'on les fit imprimer.

QUADRIGARIUS (Quintus-Claudius), historien romain, vivait du temps de Sylla, 80 ans avant J. C. Il peut être considéré comme le plus ancien des auteurs qui écrivirent les annales de la république. Ce qui reste de son histoire donne lieu de regretter ce qui en est perdu. Tite-Live et Aulu-Gelle citent fréquemment cet auteur, dont les fragments ont été recueillis par Havercamp à la suite de son édition de Salluste *cum notis variorum*, Amsterdam, 1742, in-4°.

QUADRIO (François-Xavier), littérateur, né le 1er décembre 1695, à Ponte en Valteline, entra fort jeune chez les jésuites, et ne tarda pas à sentir qu'il n'avait aucune vocation pour l'état qu'il avait embrassé. Il s'y distingua néanmoins dans l'enseignement et la prédication, et se livra en même temps à diverses compositions littéraires qui firent honneur à ses talents et à son érudition; mais voulant enfin se dégager de ses liens, il quitta l'habit de jésuite, se rendit en Suisse, vint à Paris, où il se lia avec le cardinal de Tencin et Voltaire, qui appréciaient son mérite, et retourna en 1748 en Italie, où le pape Benoît XIV, dont il avait obtenu la bienveillance, lui permit de se retirer dans le couvent des Barnabites de Milan. Il y mourut le 21 novembre 1756. Ses principaux ouvrages sont : *Della poesia italiana*, Venise, 1734, sous le nom de Giusep-Maria Andrucci; *Della storia e della ragione d'ogni poesia*, 7 tomes in-4° : le premier volume parut à Venise en 1736, et fut réimprimé à Bologne en 1739; les suivants sont de Milan, 1741-59 : ce vaste recueil, qui a exigé de Quadrio de longues et pénibles recherches, a mérité l'estime des littérateurs, et les Italiens le préfèrent généralement à celui de Crescembeni; *Dissertazioni crit.-storiche intorno alla Rezia di quà delle Alpi, oggi della Valtellina*, 3 tomes,

Milan, 1755-56. On peut consulter sur la vie de cet écrivain la *préface* qu'il a mise en tête de cet ouvrage; la *Raccolta milanese* de 1756; les *Annali litterarj d'Italia*, et les notices sur les hommes illustres *della Comasca diocesi*, par le comte Giovio.

QUADRIO (Joseph), médecin, né à Ponte en 1707, mort en 1757, était cousin du précédent, et l'un des élèves les plus distingués de Vallisnieri et de Morgagni. On a de lui quelques poésies et des ouvrages de médecine, tels que : *Uso, utilità e storia delle acque termali di Trescorio, nel territorio di Bergamo*, Venise, 1749; *Nuovo metodo per curare il canchero coperto, e specialmente le ghiandr scirrose*, ibid., 1750.

QUADRIO (Joseph-Marie), archiprêtre de Locarno, sur le lac Majeur, a publié en 1711, à Milan, une *Paraphrase* lyrique en vers italiens du *Stabat*, du *Dies iræ*, et de quelques autres proses.

QUANTZ (Jean-Joachim), musicien, né le 30 janvier 1697 près de Gœttingen, se distingua par son talent sur la flûte, donna des leçons de cet instrument au grand Frédéric, qui prenait plaisir à exécuter souvent des duos avec lui, et se l'attacha par de nombreux bienfaits. Il mourut à Postdam le 13 juillet 1773. On a de lui : *Instruction pour jouer de la flûte*, Berlin, 1752, in-4°, ouvrage qui eut plusieurs éditions, et qui a été traduit en français et en hollandais. Quantz a composé en outre une *Suite de pièces à deux flûtes*, publiée en 1729, et on lui doit d'avoir perfectionné cet instrument.

QUARESIMA (Valens), prêtre sicilien, se fit remarquer par ses connaissances littéraires autant que par son érudition dans les sciences sacrées et profanes. On a de lui : *Convivium quadragesimale*, Naples, 1572, in-8°; *Discorsi de' significati delle vesti, atti, gesti ed altre cerimonie della messa*, Naples, 1572, in-8°; ibid., 1576, in-12; Mantoue, 1578, in-12.

QUARESIMA (François), en latin *Quaresminus*, né à Lodi, dans le Milanais, entra dans l'ordre des cordeliers, où il fut lecteur de théologie. Employé ensuite dans les missions du Levant, il devint gardien du couvent du Saint-Sépulcre à Jérusalem, commissaire de la terre sainte, et, à son retour, provincial de Milan, et procureur général de son ordre. Il mourut vers 1650. On a de lui, entre autres écrits : *Jerosolymæ afflictæ et humiliatæ deprecatio ad Philippum IV, regem catholicum, ut libertatem ex Turcarum tyrannide assequatur*, Milan, 1631; *Elucidatio Terræ Sanctæ historica, theologica et moralis*, Anvers, 1639, 2 vol. in-fol. On trouve des détails intéressants dans cette description de la terre sainte.

QUARIN (Joseph), célèbre médecin allemand, né à Vienne, le 19 novembre 1733, fit ses études sous la direction de son père, habile médecin de cette ville. Reçu docteur en médecine à Fribourg en Brisgau, à l'âge de 18 ans, il se livra bientôt après à l'enseignement, sur l'invitation du célèbre Van Swieten, et fit, en 1754 et 1756, des cours d'anatomie et de matière médicale, à l'université de Vienne. Il les continua ensuite à l'un des hôpitaux de la ville, dont il fut le médecin pendant 28 ans. En 1756, il obtint le titre de conseiller aulique, avec la place de médecin inspecteur de la basse Autriche. Vers cette époque, il fit sur la ciguë, tant vantée par son maître Storck, des expériences dont il publia les résultats, en 1761. Quelques années après, il publia son *Traité des inflammations*, qui jouit d'un grand succès en Allemagne. L'archiduc Ferdinand étant tombé dangereusement malade à Milan, en 1777, Quarin fut envoyé pour soigner ce prince, qu'il guérit, et qui, par reconnaissance, le fit nommer son médecin. A son retour dans la capitale de l'Autriche, il fut promu au poste éminent de premier médecin de Joseph II, et en profita non-seulement pour améliorer le système des hôpitaux, mais encore pour perfectionner l'instruction médicale. Il établit des écoles de clinique, fit fonder des hôpitaux, et s'occupa activement d'en surveiller les moyens de salubrité. Voulant même porter ces établissements au plus haut degré de perfection, il fit un voyage en France, en Italie et en Angleterre, afin de connaître tout ce qui avait rapport à l'économie et à l'administration de ceux de ces différentes contrées. Ses occupations nombreuses lui imposèrent la nécessité de renoncer à la place de médecin de l'hôpital général; mais rien ne put ralentir son zèle dans l'exercice public de sa profession. Joseph II, en récompense de la franchise avec laquelle il eut le courage de l'éclairer sur le danger inévitable de son état, lui décerna le titre de baron. Quelques années après, Quarin obtint celui de comte. Il mourut le 19 mars 1814. On a de lui : *Tentamina de cicutâ*, Vienne, 1772, in-8°; *Methodus medendarum febrium*, Vienne, 1774, in-8°; *Tractatus de morbis oculorum; de Entomia noxa et utili physico-medice considerata; Considérations sur les hôpitaux de Vienne* (en allemand), Vienne, 1784, in-8°; *Animadversiones practicæ in diversos morbos*, Vienne, 1786, in-8°; traduit en français, par Sainte-Marie, Paris, 1807.

QUARLES (Francis), poëte anglais, né à Steward, dans le comté d'Essex, en 1592, vécut au milieu des troubles d'Angleterre. Une pièce, qu'il intitula *le royal Prosélyte*, et son attachement à la cause de Charles Ier lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Dans une émeute, ses livres furent pillés, ses manuscrits enlevés, et cette perte hâta sa mort, arrivée en 1644. On a imprimé de lui, en 1649, *la Vierge veuve*, avec quelques poésies sur des sujets religieux. — L'un de ses fils, Jean, cultiva la poésie, prit les armes pour Charles Ier, et mourut de la peste à Londres, en 1665.

QUARRÉ (Guillaume), chirurgien de Paris, a publié : *Myographia heroico versu explicata*, Paris, 1638, in-4°. C'est une description aussi bizarre qu'inexacte des muscles du corps humain.

QUARRÉ (Pierre), médecin, est auteur du livre intitulé : *les Merveilleux effets de la nymphe de Santenay, au duché de Bourgogne, où il est sommairement traité de son origine, propriété et usage*, Dijon, 1633, in-4°.

QUARREY ou QUARRÉ (Jean-Hugues), écrivain ascétique, né à Poligny en 1580, acheva ses études à Paris, et après avoir reçu le grade de docteur en Sorbonne, fut pourvu d'un canonicat dans sa ville natale; il s'en démit pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire, et obtint le titre de prédicateur du roi d'Espagne, et mourut à Bruxelles en 1656. Ses ouvrages, qui eurent beaucoup de succès dans le temps, sont presque tous oubliés aujourd'hui. Nous citerons : *le Trésor spirituel*, Paris, 1636, in-8°, souvent réimprimé; *Traité de la pénitence chrétienne*, ibid., 1648, in-12; *le Riche charita-*

ble, Bruxelles, 1653, in-12; *Direction spirituelle,* etc., ibid., 1654, in-8°.

QUATREMAIRE (dom Jean-Robert), bénédictin, né à Courzeraux, diocèse de Séez, en 1611, se signala dans la question sur l'auteur de l'*Imitation,* par deux écrits très-vifs en latin, 1640 et 1650, in-8°, où il s'efforça d'établir, contre le P. Fronteau, les droits du prétendu Gersen, abbé de Verceil. Appelé par ses supérieurs à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, il en défendit les priviléges contre Lannoy, dans deux dissertations publiées en 1657, in-8°, et 1668, in-4°. Il en publia une en 1659 pour défendre les droits de l'abbaye de St.-Médard de Soissons. Étant à l'abbaye de Ferrières, en Gatinais, il tomba dans un creux d'eau et se noya, en 1671. On peut consulter la *Bibliothèque* de D. Lecerf et l'*Histoire littéraire de la congrégation de St.-Maur,* par D. Tassin.

QUATREMÈRE (Nicolas-Étienne), célèbre marchand de draps à Paris, exerça comme son père cette profession avec tant de distinction et de probité, qu'il reçut, en 1780, du roi Louis XVI, ainsi que son frère puîné, Quatremère *de l'Epine,* père de Quatremère-Disjonval et de Quatremère de Quincy, des lettres de noblesse et le cordon de Saint-Michel, ce qui était alors une faveur d'autant plus rare pour des commerçants, que son fils aîné (Marc-Étienne) fut autorisé à continuer le même commerce sans déroger. Il le continua en effet avec non moins de distinction que ses ancêtres. En 1789 ce dernier fut nommé l'un des premiers officiers municipaux de la capitale. Après avoir rempli honorablement ces fonctions pendant deux ans, dans les circonstances les plus difficiles, il donna sa démission; mais plus tard il fut incarcéré vers la fin de 1793, traduit au tribunal révolutionnaire et condamné à mort, comme convaincu de complicité avec des fournisseurs infidèles et pour avoir cherché à *humilier le peuple par ses bienfaits.* Il fut exécuté le 21 janvier 1794.

QUATREMÈRE (Anne-Charlotte BOURJOT), femme de Nicolas-Étienne, naquit à Paris, en 1732. Elle se fit remarquer dès l'enfance par son esprit, ses vertus et les bons exemples qu'elle donnait à ses campagnes. En 1767, elle fut agrégée à la compagnie des dames de charité de sa paroisse; deux ans après, elle y fut trésorière des pauvres, et elle s'acquitta de ces pénibles fonctions avec tant de zèle qu'on la réélut tous les trois ans jusqu'à la fin de sa vie. Quel que fût son état valétudinaire, elle assistait tous les 8 jours aux séances. Comme elle laissait entrer chez elle tous les malheureux que ses souffrances l'empêchaient de visiter, elle les recevait dans son salon, les faisait asseoir sur ses fauteuils, et partageait même avec eux son dîner. Son vestibule, son escalier ne désemplissaient pas, et l'on y déposait souvent des enfants trouvés. Pour ramener des filles débauchées à la vertu, elle en prenait dans sa maison, où elles étaient vêtues et nourries jusqu'à ce qu'elle leur eût obtenu des places, ou qu'elle eût payé leur entrée, leur lit et leur trousseau au Bon-Pasteur ou aux Filles Repenties du Sauveur. La réputation de Mme Quatremère avait pénétré dans plusieurs provinces de France, d'où on lui envoyait des fonds dont elle pouvait disposer. Elle mourut à Paris le 16 mars 1790. Louis XVI témoigna au curé ses regrets sur la mort de cette vertueuse femme. La reine qui, à chacune de ses couches, lui avait envoyé 600 francs, n'en parlait qu'avec les plus touchants éloges. Le duc de Penthièvre, qui était alors dans ses terres, écrivit à son mari une lettre de condoléance. Sa *Vie,* imprimée en 1791, in-12, sans nom d'auteur, est de dom Labat, bénédictin, et ne figure point dans les *Dictionnaires* des anonymes de Barbier ni de Demanne.

QUATREMÈRE ROISSY (Jean-Nicolas), frère de Marc-Étienne, né à Paris le 3 juillet 1754, fut reçu conseiller au Châtelet en 1782, et eut le malheur, en 1790, d'être rapporteur dans l'affaire de Besenval et surtout dans celle de Favras, où il manqua de l'énergie qu'il eût fallu pour résister aux clameurs de la populace qui demandait vengeance. Quatremère-Roissy qui, au fond, était un homme de bien, a passé sa vie à déplorer cette cruelle nécessité où il s'était trouvé. Il dut peut-être à ce sacrifice fait à la révolution, de n'avoir pas été emprisonné sous le régime de la Terreur; mais il fut expulsé de Paris, comme noble, se retira à Ruel et ne rentra dans la capitale qu'après le 9 thermidor. S'étant alors fait remarquer dans le parti de la réaction, il fut en 1795, à l'époque du 13 vendémiaire, secrétaire de la section de la Fontaine de Grenelle. Il ne s'occupa plus ensuite que de littérature. Quatremère-Roissy mourut à Paris en 1834. On a de lui : *Recherches sur la vie et les écrits d'Homère,* traduites de l'anglais de Th. Blackwell, Paris, 1799, in-8°; *Londres pittoresque,* 1819, in-18; *Adélaïde,* fiction morale, 1820, in-18; *les Deux solitaires,* conte moral, 1821, in-18; *l'Ermite écossais,* conte, 1821, in-18; *Henriette et Julie,* conte, 1822; *Édouard de Belval et Sophie,* conte, 1823, in-18, etc.

QUATREMÈRE-DISJONVAL (Denis-Bernard), neveu du précédent, né à Paris, le 4 août 1754, s'adonna à l'étude des sciences physiques, et partagea, dès l'âge de 22 ans, le prix proposé par l'Académie royale de Paris sur l'analyse chimique de l'indigo et l'examen de tous les phénomènes que présente l'emploi de cette fécule dans les arts. Il lut ensuite à l'Académie, d'après le droit que lui en donnait la victoire qu'il avait remportée, une analyse du pastel, et un examen plus particulier du rôle que joue dans les cuves d'indigo cette autre substance végétale, qu'on est contraint de lui adjoindre pour teindre les étoffes en laine. Ce mémoire ainsi qu'un autre, couronné en 1780, par l'académie de Rouen, sous le titre d'*Analyse des terres calcaires,* soit pour la partie chimique, soit pour la partie des arts, ajoutèrent à sa réputation. Il traduisit ensuite, de l'anglais d'Edward Hussey de Laval, les *Recherches expérimentales sur la cause des changements de couleurs dans les corps opaques et naturellement colorés.* Vers le même temps, il fut conduit à la découverte des sels triples par les efforts qu'il faisait pour produire du nitre et du sel marin de magnésie constamment cristallisés. Cette découverte lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences. La classe de chimie avait des préventions contre lui : il les fit taire en remplissant les vues de la classe de botanique qui avait proposé pour sujet de prix : « Examiner les caractères qui distinguent les cotons des diverses parties du monde, ainsi que les différences qui en résultent pour leur emploi dans les arts : » et il joignit à son mémoire un

modèle en cuivre, qu'on voit encore au conservatoire de Paris, par le moyen duquel tout le monde peut filer, et ne peut que bien filer. Après avoir perfectionné la filature des laines, il s'appliqua à l'amélioration de cette matière, et par les outils, et par le croisement des races, mais surtout en tenant jour et nuit les troupeaux en plein air. Cette précaution lui paraissait tellement nécessaire, qu'il affirma, et prouva par des exemples, que sans elle le croisement des races serait absolument inutile. Après avoir sacrifié un million à ces diverses améliorations, Quatremère-Disjonval fit faillite en 1786, et se retira en Espagne. Ses affaires n'ayant pu s'arranger, le ministre le fit rayer des registres de l'Académie des sciences, et remplacer. Il passa ensuite en Hollande, prit parti dans l'armée patriotique hollandaise, s'y distingua, et fut fait prisonnier. Il charma le désœuvrement de sa captivité en composant un mémoire sur cette question proposée par le grand Frédéric : « Quels seraient les moyens d'améliorer les terres par les animaux, et les animaux par les terres? » Détenu à Utrecht comme atteint d'aliénation mentale, il traduisit néanmoins les deux ouvrages posthumes de Camper, et fit des observations sur différents objets, et entre autres sur les araignées, qui, d'après lui, forment un hygromètre parfait. De retour en France en 1796, il rentra dans la carrière politique, et prétendit n'être pas étranger à la prise de l'amiral Sidney-Smith et à la construction de la première flottille de bateaux canonniers qui couvrirent la Manche au moment où le général en chef Bonaparte passa en Égypte. Ce sont ses pronostics aranéologiques qui, selon lui, décidèrent le passage des Alpes en 1800 : il le prouve par une correspondance suivie avec Berthier, et par un procès-verbal envoyé, jour par jour, au gouvernement. Il tenta ensuite le passage du Simplon, en qualité de chef d'état-major d'une division organisée à cet effet. Le succès qu'il obtint le détermina à proposer de construire au même lieu une route militaire de 24 pieds de large, à travers les Alpes : le plan en fut dressé et envoyé au général Berthier, ministre de la guerre. C'est de cette époque que datent son ouvrage sur les boissons militaires, sa lettre au préfet du département du Léman sur l'encaissement du Rhône, sa nouvelle voiture hydraulique contre les incendies, et une grue propre à arracher ou à relever les arbres. Disjonval s'est fait connaître par des idées bizarres et qui l'ont fait soupçonner par beaucoup de personnes de n'avoir pas toujours sa raison. Il prétendit que le besoin d'eau est le premier principe auquel il faut rapporter toutes les inventions de l'esprit humain, notamment l'architecture, les cérémonies religieuses, etc.; que les langues se formèrent d'abord par l'imitation du bruit des instruments qui la procurèrent, du cri des animaux qui l'invoquent; que les signes de l'arithmétique, de la musique, de l'alphabet, ne sont autre chose que les linéaments des machines putéales; que l'application de ces signes, ou l'écriture, fut d'abord toute hiéroglyphique. C'est surtout la langue grecque qu'il regarde comme la plus hiéroglyphique et la plus ancienne de toutes. Il fut admis à faire des expositions orales de son système au collége des Irlandais, et malgré l'affluence des auditeurs, il lui fut signifié par huissier, de discontinuer ses leçons. Alors il alla remplir, en Hollande, la place de premier commissaire inspecteur des corderies de la marine militaire, et établir en grand le nouveau rouissage de Bralle. De retour à Paris, il alla implanter à Saint-Denis l'enseignement mutuel : il y fut arrêté, détenu pendant deux mois, et enfin relégué dans une ville, distante de 40 lieues de Paris et de 40 lieues des frontières; il y resta sous la surveillance des autorités locales jusqu'à la restauration en 1814. A cette époque il parcourut les départements méridionaux, et mourut à Bordeaux en 1830. Il a publié : *Analyse et examen critique de l'indigo*, pièce couronnée par l'Académie des sciences, 1777, in-8°; *Mémoire sur la découverte de sels triples*, Paris, 1784; en allemand, 1785; *Recherches expérimentales sur la cause des changements de couleurs dans les corps opaques et naturellement colorés*, traduites de l'anglais de Hussey de Laval, 1778, in-8°; *Collection de mémoires chimiques et physiques*, 1784; traduite en allemand, 1785; *Essai sur les caractères qui distinguent les cotons des diverses parties du monde*, Paris, 1784, in-4°; *Sur la découverte du rapport constant entre l'apparition et la disparition, le travail ou le repos, le plus ou le moins d'étendue des toiles et des fils d'attache des araignées de différentes espèces, et les variations atmosphériques*, etc., la Haye, 1785, in-8°, traduit en hollandais.

QUATRESOUX DE PARCTELAINE. *Voyez* **PARCTELAINE.**

QUATTROFRATI (François-Marie), jésuite, né à Modène en 1646, mort à Plaisance en 1704, a publié des *Sermons*, des *Panégyriques*, Plaisance, 1698; *Lamentations de Jérémie*, traduites en italien, ibid., 1701; des poésies latines, Mantoue, 1706, in-4°; les *Vies* de quelques saints personnages, etc.

QUATTROMANI (Sertorio), littérateur, né à Cosenza, dans le royaume de Naples, vers 1551, mort vers 1616, a publié des *Rime*, des lettres, et autres opuscules, et laissé manuscrits plusieurs ouvrages dont on trouve les titres dans la *Bibliotheca calabra* de Zavarronici.

QUAUHTEMOTZIN. *Voyez* **GUATIMOZIN.**

QUEBOOREN (Crispin van den), graveur, né vers 1603, en Hollande, s'est fait connaître par une suite de portraits estimés, entre autres de *Guillaume Ier*, prince d'Orange, de *Corneille Wirscher*, et du *cardinal-infant*, d'après Vandyck.

QUELEN (le comte Hyacinthe-Louis de), archevêque de Paris, pair de France, membre de l'Académie française, etc., né à Paris, le 8 octobre 1778, commença ses études au collége de Navarre, annonçant dès lors des dispositions et un goût décidé pour l'état ecclésiastique, et fut tonsuré en 1790. C'était le moment où l'on dépouillait les églises, et où l'on fermait les colléges; rien ne put refroidir le zèle du jeune Quelen, ses études mêmes n'en souffrirent presque pas; plusieurs prêtres instruits, recueillis chez son père, lui firent continuer avec un égal succès ses cours de théologie. Lorsque Napoléon rendit à la religion ses temples, et rouvrit à ses ministres leurs écoles, le séminaire de Saint-Sulpice fut un des premiers réorganisés, et de Quelen, un de ses premiers élèves, reçut la prêtrise en 1807. Il devint bientôt après grand vicaire de l'évêque de Saint-Brieux, dans le diocèse duquel il avait sa famille et ses biens. Le cardinal Fesch ayant été présider le collége électoral

de Rennes, on lui présenta le jeune ecclésiastique, qu'il chargea du soin de former sa maison et de lui désigner les familles qui avaient le plus souffert de la révolution, auxquelles il fit accorder des grâces. Il le ramena ensuite avec lui à Paris, sans néanmoins lui conférer aucun titre particulier. Lorsque le cardinal fut tombé dans la disgrâce de l'empereur, et forcé de quitter Paris pour se retirer dans son diocèse, de Quelen, mu par le sentiment honorable de la reconnaissance, refusa de le quitter et le suivit à Lyon. Ce fut dans cette ville que l'abbé de Pradt lui annonça qu'il avait obtenu pour lui la place de chapelain de l'impératrice Marie-Louise; mais de Quelen ne voulut pas se séparer de son bienfaiteur et refusa ces fonctions. Cependant, peu de temps après, il revint à Paris et y vécut dans l'obscurité. Il était attaché à l'église de Saint-Sulpice, où il remplissait les simples devoirs du sacerdoce, lorsque, à l'époque de la première restauration, le grand aumônier Talleyrand-Périgord lui confia la direction spirituelle des maisons royales dépendantes de sa juridiction, et le nomma vicaire de la grande aumônerie. Les cent jours le firent rentrer dans la retraite, d'où il sortit de nouveau après le second retour des Bourbons, pour reprendre les fonctions qui lui avaient été confiées. Après la mort du cardinal du Belloy, le cardinal de Périgord, ayant été promu à l'archevêché de Paris, appela près de lui de Quelen, pour l'aider dans l'administration de son diocèse; et la même année, celui-ci fut sacré évêque de Samosate, *in partibus*, et nommé coadjuteur de l'archevêque de Paris, le 1er octobre 1817. A la mort du cardinal, arrivée le 20 octobre 1821, de Quelen lui succéda dans ses fonctions, et montra un zèle infatigable, surtout à l'époque des missions de Paris, devenues fameuses par les troubles et les désordres qu'elles occasionnèrent. Ce prélat, nommé membre de la chambre des pairs, se signala, en 1824, par sa patriotique opposition au funeste projet du remboursement des rentes, et mérita par son opinion populaire l'estime des bons citoyens. La mort du cardinal de Bausset ayant laissé une place vacante à l'Académie française, sur la fin de la même année, le docte aréopage crut devoir dispenser de Quelen des formalités d'usage, et lui proposa le fauteuil de l'historien de Fénélon; il l'accepta, et l'on eut l'air de balancer les suffrages. Le récipiendaire eut la bonne foi de reconnaître dans son discours de réception, qu'il ne devait sa nomination à aucun titre littéraire, et qu'il ne la considérait que comme un hommage rendu à la religion, dont il fit l'éloge après avoir fait celui de son prédécesseur; de là, il trouva le moyen d'en venir à celui de l'auteur du *Génie du christianisme,* remarquable alors par la nouveauté de sa disgrâce. Dans la chambre des pairs, après avoir prononcé quelques mots sur la mort du cardinal, il invita la chambre à se faire lire pour tout éloge la notice de M. l'abbé de Montesquiou, sur cet illustre membre, proposition qui fut acceptée. Cette modestie prouve au reste que l'archevêque de Paris ne mettait pas sa gloire à mériter des succès littéraires. Bien qu'appuyé du crédit d'une illustre princesse, de Quelen dut à son opinion contre le tout-puissant ministère, de tomber dans la disgrâce de la cour; et c'est peu de temps après qu'il fit son voyage à Rome; voyage qui a été diversement expliqué; les uns l'ont attribué à la politique, d'autres à des combinaisons toutes du ressort de la religion. Quels qu'en aient été les motifs, M. de Quelen, après une course rapide jusqu'à Naples, revint à Paris, et s'adonna tout entier aux soins de l'épiscopat. Pendant que l'insurrection, en 1830, éclatait sur tous les points de Paris, et que l'émeute se ruait sur l'archevêché où elle pillait et dévastait tout, le prélat était à Conflans, sans se douter le moins du monde que sa vie courait le plus grand danger. M. Caillard, son ami, médecin de l'Hôtel-Dieu, qui avait entendu les menaces qu'une foule en délire poussait contre son pasteur, accourut en toute hâte auprès de lui et le conjura de se sauver au plus vite. L'archevêque voulut se rendre à Paris, au milieu de son troupeau. M. Caillard lui avait promis de le cacher à l'Hôtel-Dieu; mais à la vue des rassemblements formés de tous les côtés, le prélat fut obligé de se réfugier à la Salpêtrière. Cet asile compromettait encore trop sa sûreté, et il se retira chez M. Serres, médecin de la Pitié, qui le traita avec tous les égards dus à sa position et à son caractère. M. Lisfranc partagea les soins généreux de son confrère. Déjà la retraite de l'archevêque chez M. Serres était connue, on parlait de rouler sa tête au peuple pour l'empêcher d'en demander d'autres. M. Geoffroy-Saint-Hilaire le retira alors chez lui, et le prélat resta près de quinze jours dans cette maison, entouré des soins les plus délicats et les plus respectueux, passant ses soirées à faire de la charpie pour les blessés avec la famille de M. Geoffroy. Après le 9 août, l'archevêque alla remercier la reine de la sollicitude avec laquelle elle avait pourvu à sa sûreté. La princesse le supplia de ne pas abandonner son diocèse, sa présence, ajouta-t-elle, étant plus que jamais nécessaire à la religion, et le roi étant dans l'intention de la protéger de tout son pouvoir. L'archevêque répondit que jamais il n'avait songé à quitter son poste, et qu'il y mourrait au besoin. A quelques jours de là, M. de Quelen eut une entrevue avec le nouveau roi des Français, et dans la conversation le prince exposa ses sentiments et ses projets ultérieurs. Le roi Louis-Philippe l'invita à envoyer quelqu'un à Rome pour consulter Pie VIII sur les questions qui faisaient alors naître parmi le clergé les plus vives inquiétudes. Dans un moment où le clergé était l'objet de tant de préventions, le départ d'un ecclésiastique n'eût pas été sans inconvénients. M. Caillard, qui avait accompagné le prélat au Palais-Royal, fut celui qu'on destina à faire le voyage de Rome; il était porteur pour le saint-père d'une lettre écrite par la reine Marie-Amélie et d'une lettre de M. de Quelen. M. Caillard a consigné, dans la *Chronique de juillet* 1830 par Rozet, la relation de son voyage à Rome. Le pape fit inviter l'archevêque à prêter le serment, s'il lui était demandé: c'était un conseil et non pas un ordre; ensuite le pape engageait le prélat à donner sa démission de la pairie, sur ce motif que dans l'état des choses sa pairie ne pouvait être d'aucune utilité ni pour lui ni pour la religion. Ce serment, suivi d'une démission, était sans dignité; on croit qu'il avait été indiqué par les peureux de Paris. Le cardinal Albani l'avait approuvé, et Pie VIII ne faisait là que répéter un avis de son conseil ou de quelque congrégation effrayée par les événements. M. Caillard, retournant en France à petites journées,

laissa écouler le temps prescrit pour la déchéance de la pairie, et délivra M. de Quelen d'un grand embarras et peut-être d'une faute. Proscrit toujours au milieu de ses diocésains et obligé de se cacher, ce prélat consolait encore les malheureux des débris de sa fortune. Un placard qui avait été affiché sur les murs de Paris disait que la commission chargée de réparer les désastres causés dans les journées de juillet avait accordé une indemnité de 200,000 fr. à l'archevêque, et que c'était sans doute pour le dédommager de la perte des poignards et des barils de poudre trouvés dans son palais. Un avis du préfet de la Seine inséré dans les journaux apprit au public qu'il était faux que la commission des dommages eût rien accordé à M. de Quelen pour indemnité, et qu'il était non moins faux que des poignards et des barils de poudre eussent été trouvés à l'archevêché. Le préfet n'avait pas besoin de justifier la première partie de son assertion, et la seconde ne pouvait être accueillie que par la stupidité la plus niaise. En novembre 1830, M. Odilon Barrot, alors préfet de la Seine, refusa de délivrer à M. de Quelen le mandat d'une somme de 5,000 fr. qui lui était due pour le troisième trimestre de l'indemnité annuelle de 20,000 fr. votée par le conseil du département, alléguant, pour justifier ce refus, que le prélat n'avait pas résidé dans son diocèse. Lorsqu'il fut nommé à la préfecture de la Seine, M. de Boudy s'empressa de décliner la responsabilité de cette mesure basée sur un fait sujet à controverse, et il fit délivrer à l'archevêque le mandat auquel il avait droit. Ce prélat reparut le 11 janvier 1831 à Notre-Dame où il dit la messe. Le 16, il se rendit au Palais-Royal, et eut une audience de Louis-Philippe, auquel il parla fort peu de lui-même, beaucoup de l'état et des besoins du diocèse. Rassuré par les paroles bienveillantes du prince, il crut pouvoir faire disposer, à ses frais, quelques pièces du palais archiépiscopal, indépendamment du secrétariat rouvert dès le commencement de novembre et dans lequel on avait classé le peu de papiers et de registres échappés au pillage, quand une nouvelle dévastation rendit inutiles toutes ces dépenses et les laissa à la charge du prélat qui fut obligé plus tard d'en acquitter le montant. M. de Quelen a été justifié, par les hommes du pouvoir, d'avoir autorisé le service funèbre du duc de Berri dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, mais cette cérémonie qui blessait l'opinion publique, faillit lui faire courir les plus grands dangers. Apprenant que l'ancien évêque constitutionnel de Loir-et-Cher, Grégoire, était dangereusement malade, il lui écrivit une lettre touchante pour lui demander un acte de soumission et de repentir. Le malade refusa avec opiniâtreté toute satisfaction, et fit entrer dans sa réponse, souscrite d'un titre qui ne lui appartenait pas, des plaintes amères sur les *fautes du clergé* et sur *le rétablissement des jésuites*. Une consolation du moins fut offerte vers cette époque à M. de Quelen : quelques pieux diocésains, voulant réparer ce qu'ils croyaient être une injustice, ouvrirent à son insu une souscription pour le rétablissement de l'archevêché. Il arrêta aussitôt cet élan généreux, priant ceux qui lui témoignaient de si vives sympathies de réserver pour un autre temps leurs sacrifices. Le choléra s'approchait alors à grands pas de la capitale, et l'archevêque devait rompre son ban pour prendre sa place au chevet de l'indigent et du moribond. C'est ici peut-être l'époque la plus glorieuse de l'épiscopat de M. de Quelen, celle qui devait le mieux dévoiler tout ce qu'il y avait de grandeur dans son caractère et de sainte charité dans son cœur. Elle a été parfaitement appréciée par M. Molé dans son discours de réception à l'Académie française. M. de Quelen prêcha encore à Notre-Dame pour les victimes du choléra le 29 décembre 1834, et il recueillit 30,000 fr. En 1834, M. de Quelen fonda dans l'église de Notre-Dame un cours d'instructions dogmatiques sur les principales vérités de la foi. Il ouvrit lui-même cette première station par un discours que l'élite de la société voulut entendre. Quand l'attentat d'Alibaud vint épouvanter la religion et la société, l'archevêque se présenta encore à Neuilly, et dans sa circulaire du 28 juin 1836 il repoussa comme chrétien, comme Français, comme homme d'honneur, les funestes doctrines dont ce crime était le fruit. La mort de Charles X lui fournit une nouvelle occasion de manifester l'esprit de paix et de charité dont il était animé. Il défendit à ses curés de faire des services solennels pour le repos de l'âme du roi défunt. Au moment où l'archevêque de Paris agissait avec cette circonspection qui devait plaire au gouvernement, le ministère présentait aux chambres une loi portant que *cession des terrains occupés jadis par le palais archiépiscopal était faite à la ville de Paris*. L'archevêque protesta contre cette mesure dans une déclaration énergique, qui fut signée par tous les membres du chapitre de la métropole. Le garde des sceaux déféra la déclaration de l'archevêque et l'adhésion du chapitre au conseil d'État qui prononça qu'il y avait *abus* dans la déclaration et dans l'adhésion, et qui les déclara *supprimées*. En 1837, dit M. Molé, une administration qui voulait effacer jusqu'à la trace de nos discordes civiles, ayant rouvert les portes de cette antique église de Saint-Germain-l'Auxerrois, il vint bénir ce sanctuaire profané d'où était parti le signal du sac de l'archevêché, et il porta ses remercîments au prince qui venait enfin de mettre un terme à la viduité d'une grande paroisse. Cependant, au milieu de ses amertumes, une grande joie était réservée à son épiscopat. Le prince de Talleyrand venait de mourir réconcilié avec l'Église. Ses dernières paroles furent comme une action de grâces pour le prélat aux prières et aux pressantes sollicitations duquel il se reconnaissait redevable de son bonheur. M. de Quelen fut souvent appelé au lit de mort de plusieurs fameux personnages. Savary, duc de Rovigo; l'ancien archevêque de Malines, de Pradt; la duchesse d'Abrantès, reçurent de sa main les secours de l'Église. Il retarda un voyage qu'il voulait faire en Normandie pour ondoyer le comte de Paris. En 1839, de graves symptômes se manifestèrent dans la santé de M. de Quelen, dont tant de secousses devaient hâter la fin. Il ne se méprit pas sur la gravité de sa position, et il fut le premier à réclamer les prières de l'Église. Malgré ses souffrances, son égalité d'âme était admirable. Bon, affectueux pour tous ceux qui l'entouraient, il parlait avec calme de sa fin prochaine, et il ne semblait occupé qu'à consoler ses amis éplorés. Il mourut le 31 décembre 1839, et son oraison funèbre fut prononcée à Notre-Dame par M. l'abbé de Ravignan.

QUELLYN (Érasme), en latin *Quellinus,* peintre, naquit à Anvers en 1607. Destiné par ses parents à la carrière des belles-lettres, il fit d'excellentes études, et professa même la philosophie pendant quelques années. C'est à titre de savant et de bel esprit qu'il fut admis dans la maison de Rubens, où se réunissaient les personnages les plus distingués de la ville d'Anvers. La vue des chefs-d'œuvre de ce grand maître éveilla le goût de Quellyn pour la peinture; il quitta sa chaire de professeur et se fit élève de Rubens. Ses rares dispositions ne tardèrent pas à se développer, et il devint un peintre du premier mérite. Il joignit à cette étude celle de l'architecture et de la perspective, et il sut se distinguer sous ce rapport comme sous celui de peintre d'histoire. Il se fit aussi une réputation méritée comme peintre de portraits, et il se plut à exercer ce dernier talent, en consacrant, ainsi que Vandyck, ses pinceaux à conserver les traits de la plupart des artistes célèbres de son époque. Rubens, qui d'abord n'avait été que son maître, fut bientôt son ami, et leur amitié dura jusqu'à la mort. Les ouvrages de Quellyn sont composés dans le style des grands maîtres. Son dessin ne manque pas de correction, et pour la couleur il se rapproche de Rubens. Parmi les tableaux qu'on a de lui, on cite avec éloge l'*Ange gardien,* dans une des chapelles de Saint-André d'Anvers; *la Naissance de Jésus-Christ,* dans l'église de Sainte-Catherine de Malines; et *le Repos de la Vierge en Égypte,* que l'on voit sur l'autel de la chapelle de Saint-Joseph, dans l'église de Saint-Sauveur, à Gand. Ce peintre a gravé à l'eau-forte quelques pièces d'après Rubens et ses propres compositions. Quellyn mourut à Anvers le 11 novembre 1678. Corneille de Bie a écrit sa *Vie* en vers.

QUELLYN (Jean-Érasme), fils du précédent et son élève, naquit à Anvers en 1629. Quoique son père eût senti le besoin d'aller étudier en Italie, il n'avait pu satisfaire son envie; il n'en fut que plus empressé d'y envoyer son fils, qui profita d'une manière remarquable de son séjour et de ses études dans ce pays. A Rome, à Florence, à Venise et à Naples, il fut employé à l'exécution d'importants travaux qui lui firent le plus grand honneur. Sur le bruit de ses succès, son père le rappela près de lui pour faire jouir sa patrie d'une réputation qui ne tarda pas à s'accroître encore. A peine arrivé à Anvers, il fut accablé de demandes, et il enrichit de ses ouvrages la plupart des villes de la Flandre. Le nombre en est très-considérable, et l'on se bornera à citer les principaux. Ce sont: à Bruges, dans l'église de Saint-Walburge, *les Pèlerins d'Emmaüs;* dans l'église de Notre-Dame, à Malines, une *Cène* qui passe pour un morceau achevé; chez les Béguines de la même ville, cinq tableaux de la *Vie de saint Charles Borromée;* chez les Jésuites cinq autres tableaux de la *Vie de saint François-Xavier.* Mais son chef-d'œuvre est le tableau qui décore l'église de l'abbaye de Saint-Michel, à Bruges, et qui représente *Jésus-Christ guérissant les malades.* Cet artiste ne cessa pas de travailler pendant sa longue carrière. Il mourut à Anvers le 11 mars 1715.

QUELLYN (Arthus), cousin du précédent, naquit à Anvers et se livra à la sculpture. Il se rendit en Italie, se mit sous la direction de François du Quesnoy, dit *le Flamand,* et devint un artiste distingué. De retour dans sa patrie, il fut choisi par les bourgmestres d'Amsterdam pour décorer l'hôtel de ville qui venait d'être terminé. Quellyn exécuta tous les travaux de sculpture qui ornent cet édifice, l'un des plus beaux de la Hollande, et ces travaux sont eux-mêmes un des monuments les plus remarquables de la sculpture moderne.

QUELLYN (Hubert), frère du précédent, dessinateur et graveur, naquit à Anvers vers l'an 1608. L'ouvrage par lequel il s'est fait connaître est la gravure de toutes les peintures dont son frère Arthus a décoré l'hôtel de ville d'Amsterdam, qu'il a exécutée d'après les dessins de Jean Bennokel, et qu'il publia en 1655 en un fort vol. in-fol. Son travail a quelque ressemblance avec celui de Soutman : il avançait sa planche à l'eau-forte, et la terminait au burin avec beaucoup de force et de propreté. Il marquait ordinairement ses estampes en toutes lettres, du nom de son frère et du sien.

QUÉLUS (Jacques de LEVIS, comte de), *mignon* de Henri III, mort entre les bras de ce prince, le 29 mai 1578, d'une blessure qu'il reçut en se battant en duel avec d'Entragues. Henri lui fit élever un magnifique mausolée en marbre.

QUÉNON (J.), professeur de seconde au collége Louis-le-Grand, mort à 54 ans en 1821, est auteur d'un *Dictionnaire grec-français,* adopté par l'université, 1807, 2 vol. in-8°. Il avait eu pour collaborateur Thory, premier employé à la bibliothèque du roi à Paris. Quénon a laissé des matériaux pour un *Dictionnaire français-grec.*

QUENSEL (Conrad), mathématicien, né à Stockholm en 1676, mort à Lund, le 13 janvier 1732, professa les mathématiques à Abo en Finlande, à Pernau en Livonie, et à Lund en Scanie. Dans cette dernière ville, Charles XII s'entretint plusieurs fois avec lui, et assista à ses leçons. En 1728, Quensel fut reçu membre de la Société royale d'Upsal, qui venait de se former, et enrichit de plusieurs savants Mémoires le Recueil que cette Société commençait à publier. Les autres Dissertations ou Mémoires dont il est l'auteur, sont indiqués dans la seconde partie de l'Histoire de l'université de Lund, par Doebeln, où l'on trouve quelques détails sur la vie de Quensel.

QUENSEL (Conrad), de la famille du précédent, né, en 1768, à Heyda, près d'Ilmenau, en Scanie, est mort, le 22 août 1806, à Stockholm, où il était intendant du cabinet d'histoire naturelle de l'Académie des sciences. Il fit un voyage en Laponie, pour observer le climat, les productions et surtout les papillons de ce pays. Peu après, il fut chargé de rédiger en suédois le texte d'une collection des plantes de Suède, ayant pour titre : *Flore suédoise.* Il s'occupait d'un grand travail sur l'histoire naturelle, lorsque la mort l'enleva. Il était l'ami du célèbre Olof Swartz, professeur de botanique à Stockholm, et l'un des plus habiles botanistes de l'Europe.

QUENSTEDT (Jean-André), théologien, né en 1617 à Quedlimbourg, d'une famille patricienne, professa avec distinction la philosophie à Wittenberg, fut nommé directeur du pensionnat du collége électoral, et, en récompense de ses services dans l'enseignement, obtint la prévôté de l'église de Tous-les-Saints. Il mourut en 1688, après avoir été marié trois fois. Outre plus de 60 dissertations, dont on trouve les titres dans le 22° vol. des

Mémoires de Niceron, on a de lui un savant traité intitulé : *Sepultura veterum, seu Tractatus de antiquis ritibus sepulchralibus Græcorum, Romanorum, Judæorum et christianorum*, Wittenberg, 1648, 1660, in-8°; *Antiquitates biblicæ et ecclesiasticæ*, ibid., 1688, 1695, in-4°; *Dialogus de patriis illustrium doctrinâ et scriptis virorum omnium ordinum et usque ad annum* 1600, ibid., 1654 et 1691, in-4° : histoire littéraire indigeste et fautive (rare); *Ethica pastoram et instructio cathedralis*, ibid., 1708, 3e édition ; *Theologia didactico-polemica, sive Systema theologica*, ibid., 1685 et 1696, in-fol.

QUENTIN (St.), regardé comme l'apôtre de la ville d'Amiens et du Vermandois, y souffrit, à ce que l'on croit, le martyre durant la persécution de Dioclétien, en 287.

QUEQUET (Charles-François), né à Paris en 1768, fut reçu avocat au parlement en 1787, et exerçait cette profession avec beaucoup de succès lorsque la révolution éclata. Il se montra, dès le commencement, fort opposé à ses excès, et essuya plusieurs persécutions. Le 30 mars 1814, aussitôt qu'il eut été stipulé, par la convention conclue sous les murs de Paris, que les monarques alliés entreraient le lendemain dans la capitale, il rédigea une *adresse* à l'empereur de Russie et au roi de Prusse. Quequet, désespérant des moyens de la faire mettre sous les yeux de l'empereur de Russie, errait dans la foule qui se pressait autour du logement de ce monarque, rue Saint-Florentin. Il était accompagné de Dupuy, alors suppléant, plus tard vice-président du tribunal de première instance, qui avait partagé ses démarches et sa sollicitude. Ils rencontrèrent le comte de Brosses, conseiller à la cour royale, plus tard préfet de Nantes, et le comte de Modène. Tous quatre se réunirent dans l'entresol non occupé d'une maison, rue Saint-Florentin, maison où de Modène était connu et dont le portier leur procura ce qui était nécessaire pour écrire. Quatre copies de l'*adresse* furent faites à la fois, et de Modène, qui avait accès auprès de Nesselrode, se chargea de lui remettre une de ces copies dans la matinée même. Imprimée, dans la soirée, au nombre de 500 placards et de 600 exemplaires, l'*adresse* fut achevée dans la nuit, répandue partout avec une grande profusion et lue publiquement au Théâtre-Français, le lendemain 2 avril, par l'acteur Talma, à la suite d'une représentation d'*Iphigénie en Aulide*. Telle est l'exacte vérité sur cette *adresse*, attribuée au comte Ferrand, qui n'a pas cru devoir (comme il en avait été prié) désavouer la narration de l'historien de la campagne de 1814, *par la raison*, a-t-il dit, *qu'il n'était pas l'auteur de cet ouvrage*. Quequet fut nommé en 1815 avocat général à la cour royale de Paris. En 1818, après le décès du président Faget de Baure, Quequet fut nommé rapporteur du comité contentieux de la liste civile, et remplit ces fonctions avec autant de zèle que de probité. Il reçut en 1823 la croix de la Légion d'honneur, fut nommé président à la cour royale de Paris, puis en 1824 conseiller à la cour de cassation, où il continua de siéger après la révolution de 1830. Il mourut le 30 juillet 1840. Outre l'*Adresse* déjà citée, on a de lui des *Études de poésie latine appliquées à Racine*, Paris, 1823.

QUER-Y-MARTINEZ (Joseph), botaniste espagnol, né à Perpignan en 1695, fut d'abord employé en qualité de chirurgien-major, et profita des différents voyages qu'il fit avec son régiment dans les provinces orientales de l'Espagne, sur les côtes de l'Afrique, etc., pour recueillir un grand nombre de plantes et de graines, desquelles il forma dans la suite un jardin botanique, où il réunit en peu d'années plus de 2,000 espèces. Cet établissement, le premier de ce genre en Espagne, donna l'idée à Charles III d'en créer un semblable dans le Prado; mais ce projet ne fut mis à exécution que sous Ferdinand VI, en 1755. Quer, nommé alors professeur au Jardin du Roi, y propagea l'étude de la botanique, et s'occupa en même temps d'un ouvrage intitulé : *Flora espanola, o historia de las plantas que se crian en Espana*, dont il fit paraître les 4 premiers vol. à Madrid en 1762, avec une dédicace au roi, une petite carte de la Péninsule, et 188 planches. Quer fut le premier Espagnol qui publia un travail sur les plantes de son pays; mais il n'eut pas la satisfaction de le terminer. Il fut enlevé aux sciences en 1764. Ortega, continuateur de cette *Flore*, dont les deux derniers vol. parurent en 1784, fit précéder le 5e de l'*Éloge historique de Quer*.

QUERAS (Mathurin), docteur de Sorbonne, né à Sens, le 1er août 1614, mort à Troyes, le 9 avril 1695, fut exclu de Sorbonne pour avoir refusé de signer le formulaire et de souscrire à la censure contre Arnauld. On a de lui une *Dissertation* sur cette question : *Si le concile de Trente a décidé ou déclaré que l'attrition, conçue par les seules peines de l'enfer et sans amour de Dieu, soit une disposition suffisante pour recevoir la rémission des péchés et la grâce de la justification au sacrement de pénitence*, Paris, 1685, in-8° : l'auteur y soutient la négative.

QUERBEUF ou **QUERBOEUF** (Yves-Mathurin-Marie de), jésuite, né à Landernau, le 13 janvier 1726, mort en 1799, en Allemagne, où il s'était réfugié pendant la révolution, est principalement connu par la nouvelle édition qu'il a publiée des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères*, etc., 1780-83, 26 vol. in-12; des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, dauphin de France*, 1777, 2 vol. in-12; des *Observations sur le Contrat social de J. J. Rousseau*, par le P. Berthier, 1789, in-12; des *Sermons* du P. de Neuville, 1776, 8 vol. in-12. On lui doit en outre la traduction de l'*Oraison funèbre du duc de Bourgogne*, par le P. Willermet, 1761, in-12, et un *Abrégé des principes de Bossuet et de Fénélon, sur la souveraineté*, publié par l'abbé Émery, Paris, 1791, in-8°. Il a laissé non terminée une édition des *OEuvres de Fénélon*, 1787, 1792, 9 vol. in-4°.

QUERCETANUS. *Voyez* **DUCHESNE.**

QUERCIA (Jacques della), sculpteur, né à Sienne, où il mourut en 1418, est connu par plusieurs ouvrages dont il orna sa ville natale, et entre autres par une belle fontaine de marbre, construite sous sa direction, et qui lui fit donner le nom de *Quercia della fontana*.

QUERENGHI ou **QUERENGI** (Antoine), poëte italien et latin, né à Padoue en 1546, mort à Rome en 1633, occupa des emplois importants sous les papes Clément VIII, Grégoire XV et Urbain VIII : Henri IV voulut l'attirer en France. On a de lui quelques ouvrages en prose peu remarquables; des *Poésies italiennes*, Rome, 1616, in-8°, et *latines*, 1629, in-8°, qui sont estimées.

QUERENGHI (Flavio), neveu du précédent, fut

camérier du pape Grégoire XV, refusa l'évêché de Venise en 1624, pour y professer la morale, et mourut dans cette ville en 1646. On a de lui quelques écrits de morale, d'après les principes d'Aristote.

QUERINI (Angelo-Maria), cardinal et littérateur, né à Venise en 1680, entra, en 1698, chez les bénédictins de Florence. Entraîné par le désir d'étendre ses connaissances en littérature, après avoir visité l'Allemagne et la Hollande, il se rendit à Paris, y passa deux ans à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, se lia avec tous les savants de l'époque, et peu de temps après être rentré dans sa patrie, fut fait archevêque de Corfou, évêque de Brescia, et enfin cardinal en 1727. Il mourut à Brescia en 1759. Ses principaux ouvrages sont : *Primordia Corcyræ ex antiquissimis monumentis illustrata*, Brescia, 1738, in 4°; *Veterum Brixiæ episcoporum sancti Philastrii et sancti Gaudentii opera, necnon beati Ramperti et venerabilis Aldemani opuscula*, etc., ibid., 1738, in-fol.; *Specimen variæ litteraturæ, quæ in urbe Brixiâ ejusque ditione paulò post typographiæ incunabula florebat*, etc., 1739, in-4°. Il a donné une édition des *OEuvres* de St. Éphrem, 1742, 6 tomes in-fol., en grec, en syriaque et en latin. Voltaire, dans sa correspondance, remercie Querini d'avoir traduit en beaux vers latins une partie de la *Henriade* et du *poëme de Fontenoy*. Ce prélat était correspondant de l'Académie des inscriptions de Paris et de plusieurs Académies étrangères. — Parmi les autres QUERINI, au nombre de plus de 20, dont les biographes italiens ont conservé la mémoire, nous ne parlerons que de Lauro, né vers 1420, à Candie, où il mourut vers 1460. Professeur de philosophie à Venise, il y acquit une grande célébrité, vint ensuite occuper une chaire d'éloquence à l'université de Padoue, et prit part à plusieurs querelles littéraires. On a de lui des *Oraisons*, des *Lettres*, un livre contre les Juifs et un traité *De nobilitate*.

QUERLON (Anne-Gabriel MEUSNIER de), littérateur et traducteur estimable, né à Nantes en 1702, mort à Paris, le 22 avril 1780, a travaillé aux *Petites affiches de Province*, à la *Gazette de France*, au *Journal étranger* et au *Journal encyclopédique*. On a de lui un grand nombre d'opuscules, parmi lesquelles nous citerons : les *Impostures innocentes*, 1761, in-12 : c'est le recueil de plusieurs opuscules qu'il avait publiés dans sa jeunesse comme traducteur du grec, du latin et de l'italien; le *Testament de l'abbé Desfontaines*, 1746, in 12; le *Code lyrique, ou Réglement pour l'Opéra de Paris*, 1743, in-12, etc. Il a donné de bonnes éditions de *Lucrèce*, 1744, in-12; de *Phèdre*; des *Poésies d'Anacréon*; il a eu part à la *Continuation de l'histoire des voyages de l'abbé Prévost*, et traduit en français le *Poëme de la peinture*, de l'abbé de Marsy. On trouve une *Notice* sur Querlon dans le *Nécrologe*, 1781, pages 301-16.

QUESNAY (François), chef de la secte des *économistes*, médecin ordinaire de Louis XV, membre de l'Académie des sciences, de la Société royale de Londres, etc., né, en 1694, à Méri près de Monfort-l'Amaury, exerça d'abord la chirurgie à Mantes, avec beaucoup de succès, et se fit connaître dans le monde médical par une réfutation du *Traité* de Silva *sur la saignée*. La Peyronie, premier chirurgien du roi, ayant, dès ce moment, jeté les yeux sur lui pour remplir la place de secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, il en fut pourvu en 1737. La même année il fut nommé chirurgien ordinaire du roi et professeur royal aux écoles de chirurgie. Toutes ces faveurs se trouvèrent bientôt justifiées par la publication du premier vol. des *Mémoires de l'Académie*, dont la *Préface* est regardée comme un chef-d'œuvre en ce genre. Quesnay prit une part très-active aux querelles qui s'élevèrent entre la faculté de médecine et le collége de chirurgie, et rédigea le plus grand nombre des écrits qui parurent au nom de ses confrères pendant cette longue et mémorable dispute. De fréquents accès de goutte l'empêchaient depuis quelque temps de se livrer à la pratique. Cependant il suivit Louis XV dans la campagne de 1744, et se fit recevoir docteur en médecine dans la faculté de Pont-à-Mousson. Peu de temps après, étant déjà médecin consultant, il acheta la survivance de la charge de médecin ordinaire du roi. Ce prince aimait à causer avec lui. Il l'appelait *le Penseur*, et en lui accordant des lettres de noblesse, il lui donna pour armoiries trois fleurs de pensée avec cette devise : *Propter cogitationem mentis*. Quesnay s'était occupé dès sa jeunesse du sort des habitants des campagnes, et le désir de l'améliorer lui dicta les articles *Grains*, *Fermiers*, etc., dans l'*Encyclopédie*, ainsi qu'une foule de *Mémoires* dans les *Journaux de physique et d'agriculture*, et dans les *Éphémérides d'un citoyen*. Ses idées furent accueillies par un grand nombre d'écrivains, qui, souvent, outrèrent les conséquences de ses principes, ou les énoncèrent avec l'enthousiasme et l'obscurité des oracles. Quesnay mourut octogénaire en 1774. Il était bon, franc, loyal et obligeant; mais ses manières avaient quelque chose d'agreste et de tranchant qui effarouchait l'amitié. On a prétendu qu'il ressemblait physiquement à Socrate, ce qui n'est pas exact; mais on cite de lui plusieurs traits qui rappellent le caractère de ce philosophe. Outre de nombreux articles dans les différents recueils que l'on vient de citer, et la *Préface* du premier volume des *Mémoires* de l'Académie de chirurgie, collection dans laquelle on distingue de lui 4 *dissertations sur les plaies à la tête et l'usage du trépan*, il a publié : *Observations sur les effets de la saignée*, Paris, 1730 et 1750, in-12; *Essai physique sur l'économie animale, avec l'art de guérir par la saignée*, ibid., 1736 et 1747, 3 vol. in-12 : cet ouvrage, qui a eu beaucoup de vogue, n'est pas sans de grands défauts; *Recherches critiques et historiques sur l'origine, les divers états et les divers progrès de la chirurgie en France*, ibid., 1744, in-4°, et 2 vol. in-12, reproduit sous ce titre : *Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France*, Paris, 1749, in-4°; à la fin de cet ouvrage curieux, on trouve l'*Index funereus* de Jean Devaux; *Traité de la suppuration*, ibid., 1749, in-12; traduit en allemand; *Traité de la gangrène*, ibid., 1749; *Traité des fièvres continues*, ibid., 1753, 2 vol. in-12; *la Physiocratie, ou Constitution naturelle des gouvernements*, ibid., 1768, in-8° : cet ouvrage, que la Harpe appelle l'Alcoran des *économistes*, a été publié par Dupont de Nemours; *Recherches philosophiques sur l'évidence des vérités géométriques, suivies d'un projet de nouveaux éléments de géométrie*, 1773, in-8° : cette production de l'extrême vieillesse de Quesnay n'apprit qu'une chose, dit un de ses biographes, l'affaiblissement de sa tête. On cite en-

core de lui : *Observation sur la conservation de la vue ; Observation sur la psycologie, ou science de l'âme ; Extrait des économies royales de Sully*. Ces trois ouvrages furent imprimés à Versailles, par ordre de Louis XV, qui en tira, dit-on, lui-même quelques épreuves ; mais ils ont été si soigneusement séquestrés, qu'il n'en est pas resté un seul exemplaire à la famille de l'auteur. L'*Éloge de Quesnay*, par Condorcet, a été inséré dans le recueil de l'Académie des sciences. Le marquis de Mirabeau, l'un des plus grands admirateurs de Quesnay, et qui, dit-on, l'avait aidé dans la rédaction de quelques-uns de ses ouvrages, a composé aussi son *Éloge*, d'un ridicule si rare que, s'il faut en croire la Harpe, les curieux l'ont conservé comme un modèle de galimatias. Il existe un troisième *Éloge de Quesnay*, par le comte d'Albon (1775, in-8°), et inséré dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France. Le portrait de Quesnay a été gravé par Will, in-8° et in-fol., et par J. Ch. François, à la manière noire. L'un et l'autre sont également recherchés.

QUESNAY DE SAINT-GERMAIN (Robert-François), petit-fils du précédent, naquit à Valenciennes le 23 janvier 1751. Dans sa jeunesse il fit plusieurs voyages, et à son retour entra, comme chef de bureau, au ministère de Turgot ; puis, en 1776, fut nommé conseiller à la cour des aides de Paris. A l'époque de la révolution, élu juge au tribunal du district de Saumur, dont il devint ensuite président, il fut député par le département de Maine-et-Loire à l'assemblée législative. Enfin il se retira dans sa terre de Bussanges près Saumur, et y mourut le 8 avril 1805. Il était membre du musée de Paris, et il y prononça, dans la séance publique du 9 juin 1784, un *Discours pour servir à l'éloge de Court de Gebelin*, qui a été imprimé, Paris, 1784, in-4°, avec portrait. On a encore de lui : *Projet d'instructions et pouvoirs généraux et spéciaux à donner par les communes des pays d'élection à leurs députés aux états généraux, convoqués à Versailles pour le* 27 *avril* 1789, Philadelphie, 1789, in-8° (anonyme).

QUESNE (du). *Voyez* DUQUESNE et DUCHESNE (Joseph).

QUESNÉ (François-Alexandre), botaniste cultivateur, était né à Rouen en 1742 ; il y est mort, le 17 avril 1820. Il suivit quelque temps la carrière des affaires, et la quitta pour se livrer à son goût pour les plantes. Il avait au Bois-Guillaume, près de sa ville natale, un jardin dans lequel il acclimata plusieurs arbres exotiques. Les tulipiers favorisés par la bonne qualité du sol et la fraîcheur du climat, y étaient de la plus grande beauté. Les mélèzes et les cèdres du Liban y poussaient avec vigueur. On y vit fleurir, il y a déjà nombre d'années, le *Ginkgo biloba*. Quesné a traduit en français la *Philosophie botanique* de Linné, Rouen, 1788, in-8°. Il a publié plusieurs Mémoires sur la botanique, et inséré diverses Notices dans le Recueil annuel de la Société d'émulation de Rouen. Il avait traduit d'excellents Discours que M. A. L. de Jussieu a placés en tête de son *Genera plantarum* ; mais ce travail est resté inédit.

QUESNEL (Pasquier), théologien, né à Paris en 1634, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1657, devint directeur de l'institut de Paris, et joua un grand rôle dans les débats entre les jésuites et les jansénistes. Ce fut pour ses élèves, qu'il composa les *Réflexions morales*, dont la première partie fut imprimée à Paris en 1671. Peu de temps après il donna une édition des *OEuvres de St. Léon*, pape, sur un ancien manuscrit de Venise (1675, 2 vol. in-4°). L'archevêque de Paris (Harlay), instruit de l'attachement de Quesnel aux principes des jansénistes et de son opposition à la bulle d'Alexandre VII, l'obligea de quitter la capitale et de se retirer à Orléans en 1681. L'assemblée générale de l'Oratoire ayant exigé, en 1684, la signature d'un formulaire dressé, en 1678, sur divers points de philosophie et de théologie, le P. Quesnel ne voulut point y souscrire, et se retira dans les Pays-Bas en 1675. Il alla joindre à Bruxelles Arnauld, dont il recueillit les derniers soupirs, et c'est là qu'il acheva ses *Réflexions morales*, ouvrage condamné par la constitution *Unigenitus* en 1713. Les jésuites ayant obtenu un ordre de Philippe V pour le faire arrêter, il fut transporté dans les prisons de l'archevêché de Malines. Remis en liberté en 1703, il alla former à Amsterdam quelques églises jansénistes, et mourut dans cette ville en 1719. Ses principaux ouvrages, outre les *Réflexions morales*, 1694, sont : *Lettres contre les nudités*, 1686, in-12 ; l'*Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ ; Tradaction de l'Église romaine sur la prédestination des saints et sur la grâce efficace*, Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le nom du sieur Germain, docteur en théologie ; la *Discipline de l'Église, tirée du Nouveau Testament et de quelques anciens conciles*, Lyon, 1689, 2 vol. in-4° ; *Causa Arnaldina*, Hollande, 1690, in-8° ; sept *Mémoires*, en 7 vol. in-12, pour servir à l'examen de la constitution *Unigenitus* ; la *Souveraineté des rois défendue*, Paris, 1704, in-12. On lui doit aussi : *Solution de divers problèmes*, 1699, petit in-12. On trouve dans Moréri la longue nomenclature des pièces relatives aux contestations dans lesquelles le P. Quesnel s'est engagé.

QUESNEL (Pierre), surnommé *Bénard*, ecclésiastique, mort à la Haye en 1774, est connu par l'*Histoire de la compagnie de Jésus*, dont les 4 premiers volumes ont été imprimés à Soleure en 1740, in-12. Cette histoire, qui l'occupa la plus grande partie de sa vie, était achevée depuis trois mois, lorsque, sentant approcher sa fin, il en fit brûler le manuscrit, qui aurait formé 20 volumes in-12. Il ne put résister, dit-on, à quelques personnes qui lui en faisaient un cas de conscience. On a encore de l'abbé Quesnel : *Extrait de l'Almanach du diable*, 1737 ; et *Almanach du diable*, 1738, in-12, pièces remplies d'anecdotes piquantes sur plusieurs grands personnages. C'est à tort qu'on lui a attribué un ouvrage allégorique sur les affaires de la bulle *Unigenitus*, intitulé : *Histoire de don Ranucio d'Aletès*, Venise (Rouen), 1736, 2 vol. in-12 : ce roman est de Nicolas Hecquet, neveu du médecin (*Biographie d'Abbeville*) ; la *Biographie universelle de Michaud* l'attribue à l'abbé C. G. Porée.

QUESNEL (Louis), général français, né à Paris vers 1770, était fils d'un charron de la cour qui jouissait de quelque fortune et qui fut ruiné par la révolution. Il reçut une brillante éducation, et se livra d'abord à une grande dissipation. S'étant fait comédien, il joua au théâtre Molière, puis au Théâtre-Français, où il se lia intimement avec Talma, ce qui fut pour lui une assez bonne recommandation lorsqu'il se décida à entrer dans la car-

rière des armes. Il servit d'abord dans la garde impériale, où il devint adjudant-commandant, et fit avec distinction les guerres d'Espagne sous les maréchaux Soult et Suchet. Nommé maréchal de camp, il passa en 1812 à la grande armée, et fut fait prisonnier dans la retraite de Russie. Conduit dans l'Ukraine, il y resta jusqu'à la paix générale en 1814. Rendu à sa patrie, comme le furent tous les autres prisonniers, il revint à Paris où il trouva toute sa famille transportée de joie par le retour des Bourbons, ce qui le contraria singulièrement, circonvenu, comme il l'était par la plupart de ses camarades, restés fort attachés à Napoléon, et conspirant ouvertement pour son retour. Entraîné dans leurs réunions, Quesnel prit d'abord part à leurs projets et fut initié dans leurs secrets. Cependant ayant été présenté à Louis XVIII, qui l'accueillit fort bien et lui donna la croix de Saint-Louis, on le vit changer complétement d'opinion. Il assista néanmoins quelques jours après à une des réunions qui se tenaient alors à Saint-Leu, chez la reine Hortense, et y fut pressé de boire à la santé de l'empereur Napoléon. Il s'y refusa avec beaucoup de fermeté, disant qu'il venait de prêter serment au roi et qu'il voulait lui être fidèle. Dans les premiers jours de février 1815, Quesnel passant pendant la nuit par le pont des Arts fut assommé et jeté dans la rivière. On retrouva son cadavre 8 jours après aux filets de Saint-Cloud, et il fut démontré que ce n'était pas pour le voler qu'on l'avait assassiné, puisqu'il avait encore sur lui une assez forte somme, avec sa montre, plusieurs bijoux, et que 40,000 francs étaient restés dans son appartement. On supposa alors qu'il avait été sacrifié à la sûreté de quelque conspirateur dont il possédait le secret.

QUESNEL (François-Jean-Baptiste), autre général, né à Saint-Germain en 1765, a été confondu avec le précédent par plusieurs biographes, quoiqu'il n'eût avec lui aucun lien de parenté. Ce dernier servit aussi dans la garde impériale, et, comme son homonyme, fut employé en Espagne, puis en Italie, où il commanda une division sous le prince Eugène, aux batailles de Caldiero et du Mincio. Il contribua dans celle-ci à la défaite des Napolitains du roi Joachim. Ce général mourut en avril 1819.

QUESNOT DE LA CHESNÉE (J. J.), écrivain du 18e siècle, que les recherches de J. Ravenel, conservateur adjoint à la Bibliothèque royale de Paris, ont tiré de l'oubli où l'avaient laissé toutes les biographies, était probablement un Français protestant, réfugié en pays étranger par suite de la révocation de l'édit de Nantes, sur laquelle il s'exprime avec beaucoup de violence. Le ressentiment éteignit en lui le patriotisme; car les productions qu'il a laissées n'ont pour but que d'attaquer la France et de célébrer les triomphes de ses ennemis. En voici les titres : *la Bataille de Ramélie* (Ramillies), pastorale héroïque en 3 actes et en vers libres, Gand, 1706, in-8°; *la Bataille de Hoogstet* (Hochstedt), tragédie-opéra en 3 actes, ornée d'entrées de ballet et de changements de théâtre, 1707, in-4°; *le Parallèle de Philippe II et de Louis XIV*, Cologne (Hollande), 1709, in-12.

QUESNOY (Du). *Voyez* **DUQUESNOY**.

QUÉTANT (François-Antoine), auteur dramatique, né le 6 octobre 1733 à Paris, après avoir terminé ses études, se chargea de quelques éducations particulières; puis, dans un âge assez avancé, obtint une place, et mourut le 19 août 1823, après avoir été successivement chef du bureau des lois, des hôpitaux, des prisons et de la commission des secours, adjoint au secrétariat de l'administration des hospices, et contrôleur de l'hospice des incurables. La liste de ses productions a été recueillie par M. Beuchot (*Bibliographie de la France*, 1823, page 567-72), qui l'a fait suivre de curieuses recherches sur les théâtres de la Foire, où furent représentées les pièces de Quétant. Nous nous bornerons à citer les deux seules qu'on joue quelquefois encore : *le Maréchal ferrant*, opéra-comique, 1761, in-8°; traduit en allemand, Francfort, 1772, in-8°; et *le Tonnelier*, 1765, in-8°. Quétant a donné quelques traductions, et on trouve de lui divers opuscules dans le volume intitulé : *Étrennes de la Cour-Neuve pour l'année* 1774. On peut consulter pour plus de détails la *notice chronologique*, placée en tête du catalogue de sa bibliothèque, 1823, in-8°.

QUÉTIF (Jacques), dominicain, né à Paris le 6 août 1618, fut depuis 1652 bibliothécaire de la maison de son ordre, rue Saint-Honoré, où il avait fait profession, et consacra son temps à l'étude jusqu'à sa mort arrivée le 2 mars 1698. On a de lui une édition des *Opuscules* et des *Lettres de Pierre Morin;* une nouvelle édition du *Concile de Trente*, in-12; de la *Somme de saint Thomas*, en 3 vol. in-fol.; des *Lettres de Savonarole*, avec sa *Vie*, par Pic de la Mirandole. Il laissa une *Bibliothèque* des auteurs de son ordre, qui fut terminée par le P. Échard, son confrère; elle a pour titre : *Scriptores ordinis prædicatorum*, Paris, 1719 et 1721, 2 vol. in-fol.

QUÉTINEAU (Pierre), général français, né à Puy-Notre-Dame, département de Maine-et-Loire, vers 1757, était parvenu au grade de général dès le commencement de la révolution. Il était protégé par Dumouriez qui lui fit obtenir un commandement dans la Vendée, et il n'était pas sans talents militaires, mais une fatalité sembla constamment s'attacher à ses opérations. Le général Berruyer avait alors 25,000 hommes dans la haute Vendée, ses troupes étaient divisées en quatre corps, faute immense, selon le premier homme de guerre des temps modernes. Quétineau, placé sous les ordres de Berruyer, commandait 3,000 hommes à Bressuire. Le comité de salut public, qui avait cru d'abord devoir sacrifier à la tranquillité du Boccage l'exécution d'une partie de ses décrets, venait d'ordonner d'y mettre en vigueur la législation qui régissait le reste de la république. Tout à coup les paroisses de ce pays, qui avaient reçu l'ordre de venir tirer à la milice pour compléter la levée des 300,000 hommes, sonnèrent le tocsin, se soulevèrent et, au nombre de 10,000 hommes armés de fourches, de bâtons et de quelques fusils de chasse, élurent pour chef Henri de Larochejacquelein. Bientôt le corps de Quétineau marcha contre lui en se dirigeant sur les Aubiers; mais Larochejacquelein l'avait prévenu : les patriotes qui ne se gardaient pas, furent surpris. Quétineau les rallia par un mouvement rétrograde. « Les voyez-vous qui fuient? » s'écria Larochejacquelein : et, aussitôt, il se précipita, avec ses paysans,

sur les troupes de Quétineau qui ne put empêcher la déroute, perdit une centaine d'hommes, et se sauva avec le reste vers Bressuire, abandonnant deux pièces de canon, et deux barils de poudre dont la Vendée était totalement dépourvue. Le 1er mai, les Vendéens, commandés par Cathelineau et Larochejacquelein qui avaient fait leur jonction avec des forces considérables, investirent Argenton-le-Château. Cette ville fut promptement enlevée; elle n'était défendue que par 800 hommes de la garde nationale qui, au lieu de parlementer, prirent la courageuse résolution de s'ouvrir un passage; ces braves y restèrent presque tous; ceux qui échappèrent se rendirent à Bressuire auprès de Quétineau. Mais le découragement s'était mis parmi ses soldats; un bataillon marseillais qui avait été envoyé à cette armée pour y tenir en haleine les fureurs révolutionnaires, fut le premier à déserter au moment où on allait se charger : il fit comme les lâches, il cria à la trahison au lieu de se battre. Quétineau, ainsi abandonné des siens, fut contraint d'évacuer Bressuire dans le plus grand désordre. Il se renferma dans Thouars avec 6,000 hommes; cette ville fortifiée par la nature, n'était attaquable que sur deux points, dont l'un était le pont de Thoué. Lescure et Larochejacquelein s'y portèrent avec 10,000 hommes. Bonchamp dirigea l'autre attaque. Les républicains, quoique ainsi pressés de front et de flanc, se firent tailler en pièces, sans abandonner leurs positions. Quétineau fit de vains efforts pour rappeler la victoire de son côté; Thouars fut emporté d'assaut. Ce qui est remarquable, c'est qu'un juge de paix de Thouars, étant sorti avant la dernière attaque, et ayant, de sa seule autorité, conclu avec d'Elbée, une capitulation par laquelle la garnison républicaine se rendait prisonnière de guerre, cette capitulation fut observée, et aucune vengeance ne fut exécutée. Les généraux vendéens engagèrent Quétineau, dont ils estimaient la conduite depuis le commencement de la guerre, à prendre rang parmi eux; mais il s'y refusa, conserva sa cocarde au milieu d'eux, et fut en cela bien plus digne de leur estime. La Convention ne lui pardonna pas d'avoir laissé prendre Thouars. Tallien qui était en mission dans les départements de l'Ouest, le dénonça comme traître, et pratiquant des intelligences avec les rebelles. Mandé à Paris, et traduit au tribunal révolutionnaire, Quétineau fut condamné à mort et exécuté le 16 mars 1794.

QUEUX (Claude le). *Voyez* **LESQUEUX.**

QUEVEDO DE VILLEGAS (don Francisco), poëte et littérateur espagnol, qu'un critique moderne (M. de Sismondi, *Histoire de la littérature du Midi*), ose presque mettre en parallèle avec Voltaire, sinon sous le rapport du goût ou du génie, du moins pour sa tournure originale d'esprit, l'universalité des connaissances et la fécondité, naquit à Madrid en 1580 d'une famille noble, et, de bonne heure orphelin, fut placé à l'université d'Alcala, où il fit de brillantes études. Versé dans les langues savantes, possédant en outre l'arabe, l'hébreu, l'italien et le français, il avait étudié avec fruit la jurisprudence et la médecine, et s'était rendu habile dans les arts d'agrément, lorsque les suites d'un duel qu'il eut avec un grand seigneur l'obligèrent à s'expatrier. Il suivit en Sicile le comte d'Ossuna, dont il se concilia la bienveillance par le zèle avec lequel il remplit diverses fonctions que lui confia ce vice-roi; mais libre à peine de toute inquiétude relativement à l'aventure fâcheuse qui le tenait éloigné de sa patrie, il se trouva impliqué dans la conspiration de Bedmar à Venise. S'étant sauvé en Espagne, il y partagea la disgrâce de son protecteur, fut arrêté en 1620, et ne parvint, au bout de 3 ans, à recouvrer sa liberté que pour être exilé de nouveau dans sa terre de Torre de Juan Abad. C'est là qu'il composa la plupart de ses poésies, qui durent nécessairement porter l'empreinte de la situation où il se trouvait réduit. Quevedo fut dans la suite autorisé à reparaître à la cour : il eut même le titre honorifique de secrétaire du roi, mais il refusa de rentrer dans les affaires. A 54 ans, il épousa une femme de haute naissance, qu'il perdit après quelques années d'une paisible union, et ce malheur ne fut que le prélude de nouvelles infortunes. En 1641 il fut jeté dans un noir cachot comme prévenu d'avoir écrit une virulente diatribe contre l'administration du comte d'Olivarez, y languit oublié pendant 22 mois, vivant d'aumônes (ses biens avaient été confisqués), et ne fut remis en liberté qu'après la disgrâce du comte-duc, alors que le véritable auteur du libelle, aussi détenu, sortait également de sa prison. Quevedo mourut peu de temps après, en 1645. Ce fécond écrivain, celui de sa nation qui a le plus approché de Cervantes, a embrassé dans ses ouvrages tous les genres de littérature; mais il excellait surtout à manier la satire; et certes un vaste champ lui était ouvert de ce côté. Cependant, loin de planer, comme Voltaire, au-dessus des préjugés de ses contemporains, Quevedo a non-seulement respecté tous ceux de la nation espagnole, mais il a consacré quelques-uns de ses écrits à des objets peu dignes d'un philosophe : telle est sa lettre (*Carta*, etc.) au roi de France Louis XIII, où il appelle toute la rigueur de ce monarque sur les protestants des Pays-Bas. Du reste, comme la plupart de ses manuscrits furent dispersés lors de sa dernière détention, il est plus que probable que le gouvernement soupçonneux sous lequel il vivait n'eût pas manqué d'anéantir ceux de ses écrits qui auraient eu trait à l'inquisition ou aux abus de la puissance sacerdotale, s'il se fût exercé sur ces matières. Mais on peut affirmer que telle n'a jamais été la pensée de Quevedo; sa *Politica de Dios*, son *Memorial por el patronato de St.-Iago*, etc., en font foi. Les plus connus d'entre ses autres ouvrages en prose sont : *los Suenos* (les Visions), Rouen, 1627; traduit en français par la Geneste et par l'abbé Berault; *Historia y vida del gran Tacano*, etc., dont on a trois traductions : la plus récente, par Rétif de la Bretonne et d'Hermilly, est intitulée: *le fin Matois*, ou *Histoire du grand taquin*, la Haye (Paris), 1776, 3 part in-12. Ses poésies, réunies par Gonzales de Salas, ont pour titre *el Parnasso espanol*, Madrid, 1648, 2 vol. in-4° : il en a été fait un choix, imprimé à Paris en 1821, in-18, avec celles de Luis de Gongora. Les éditions plus ou moins complètes de ses œuvres sont assez nombreuses : nous nous bornerons à citer celles de Madrid, 1650, 3 vol. in-4°; Sancha, 1791-94, 12 vol. in-8°; *Obras jocosas y poesias escogidas*, ib., 1796, 6 vol. in-12; *Obras jocosas*, Madrid (Paris), 1821, 4 vol. in-18; *Obras escogidas*, Barcelone, 1798, 4 vol.

in-8°. Les pièces satiriques ou burlesques, en prose, de Quevedo, ont été traduites en français par Raclotz, Bruxelles, 1698 et 1699, 2 vol. in-12. Dom Paul-Antoine de Tarsia a donné en espagnol une *Vie* de Quevedo, Madrid, 1663; in 8°. On peut aussi consulter avec fruit le tome II, page 115, de l'*Histoire de la littérature espagnole* de Bouterweck, et l'ouvrage de M. Sismondi déjà cité.

QUEVEDO (Pedro de ALCANTARA de), cardinal et évêque d'Orensée en Galice, grand-cordon de l'ordre de Charles III, né le 12 janvier 1736 à Villa-Nova-de-Freno, dans l'Estramadure, mort le 22 mars 1818, a mérité la reconnaissance de toutes les âmes généreuses, par la charité sans bornes et l'héroïque dévouement qu'il déploya envers les prêtres et nobles français émigrés, qui accoururent en foule dans son petit diocèse. Outre les aumônes habituelles qu'il faisait, on a évalué à plus de 80,000 francs par an ce qu'il consacrait à cette bonne œuvre. A l'époque de l'invasion de la Péninsule par Napoléon, ce prélat se retira en Portugal, et il y resta jusqu'au retour de Ferdinand VII en 1814; depuis, sa modestie et ses autres vertus apostoliques ne reçurent aucune atteinte des honneurs dont il fut comblé malgré lui.

QUEVERDO (François-Marie-Isidore), dessinateur et graveur, né en Bretagne, en 1740, est mort, au commencement du 19e siècle, à Paris où il était fixé. On a de lui divers petits sujets de sa composition, gravés à l'eau-forte, qui accompagnent l'*Histoire de Henri IV*, in-fol., et d'autres sujets d'après Cochin, Liser, Gravelet, Marillier et plusieurs autres artistes.

QUEYSEN (Guillaume), conseiller d'État du royaume des Pays-Bas, naquit à Zwoll, province d'Over-Yssel, le 31 mai 1764. Gradué en droit à l'âge de 19 ans, après avoir fait ses études à Deventer et ensuite à Leyde, il y suivit quelques années la profession d'avocat; mais en 1787 il y renonça, et, donnant sa démission de membre du conseil de sa ville natale, il se retira à la campagne dont il aimait passionnément les loisirs. Cependant il ne put se refuser, en 1795, à faire partie des états d'Over-Yssel, qui l'envoyèrent en qualité de député aux états généraux où il entra dans le comité qu'on substitua au conseil d'État. Devenu membre de la première convention, Queysen, qui déjà se conciliait autant d'estime par sa modération que par ses lumières, fit partie de la commission chargé de présenter un projet de constitution. Dans la seconde convention, il resta au comité des affaires étrangères jusqu'en février 1798; mais alors la faction qui lui était contraire ayant pris de l'ascendant, on le conduisit à Horn sur le Zuyderzée, comme prisonnier d'État, et on l'y retint environ 4 mois. Rendu à la liberté, il profita d'abord de sa destitution pour vivre retiré; mais le souvenir de ses services le fit rappeler, lorsque les hommes de son opinion reprirent leur ancienne influence. On ne trouva pas ses excuses valables : il lui fallut siéger une troisième fois au corps législatif où ses moyens parurent dans tout leur éclat. Lorsque, en 1805, on supprima le directoire exécutif, Queysen en était membre. Schimmelpenninck l'appela au conseil d'État, et cette nomination fut confirmée par le roi Louis. Sous ce règne, Queysen fut aussi directeur général des postes, puis, en 1809, préfet d'Oost-Frise, où il sut faire aimer son administration, quoique ce fût un pays nouvellement réuni. Sous Napoléon, il fit partie du corps législatif, et lorsque les alliés eurent formé, en 1814, le royaume des Pays-Bas, il entra l'un des premiers au conseil d'État. L'année suivante, le 22 avril, il fut au nombre des commissaires chargés de différents travaux, et particulièrement de la révision de la loi fondamentale. Queysen mourut à la campagne, à Zorgvliet, près de la Haye, le 11 août 1817. Il avait été de l'ordre de l'Union sous le roi Louis; plus tard, Napoléon l'en avait fait commandeur, et dans le nouveau royaume, il reçut la décoration du Lion belgique.

QUICK (Jean), acteur anglais, né en 1748 d'un brasseur de White-Chapel, quitta son père dès l'âge de 14 ans pour s'essayer sur la scène. Il débuta à Fulham, dans le rôle d'Altamont de *la Belle Pénitente*, de Rowe, avec tant de succès que son directeur, enchanté, lui alloua une part entière, ce qui lui valut, après la clôture, la somme de 3 schellings (environ 3 fr. 50 c.). Il continua de jouer dans les comtés de Kent et de Surrey, et, n'ayant pas encore 18 ans, sut dignement représenter les premiers personnages de la scène tragique : Hamlet, Roméo, Richard III, George Barnwell, Jaffier, Tancrède, etc. Le fameux directeur Samuel Foote l'attacha, en 1769, au théâtre de Hay-Market, où il ne se tira pas moins bien des rôles comiques, et où son jeu fut vivement goûté du roi George III. Ses compatriotes l'ont considéré comme un des derniers artistes de l'école de Garrick. Après une carrière très-active pendant 36 ans, il quitta le théâtre en 1798, et vint ensuite demeurer à Islington, où il mourut le 4 avril 1831.

QUIÉTUS (Fulvius), second fils de Macrin, fut fait tribun par Valérien. Son père, déclaré empereur en 261 par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'Auguste, partagea son autorité avec lui et Macrin le Jeune, et lui laissa le soin de défendre l'Orient contre les Perses, pendant qu'il irait se faire reconnaître en Occident, où Gallien régnait. Quiétus se signala par ses talents militaires. Mais son père et son frère ayant été tués, Odenat, serviteur jusqu'alors fidèle, lui enleva une partie de ses troupes et mit le siége devant Émèse, où ce prince s'était renfermé. Les habitants le sacrifièrent à leur sûreté, l'an 262. Son règne n'avait duré que 17 mois.

QUIGNONEZ (François de). *Voyez* **QUINONEZ**.

QUILLARD (Pierre-Antoine), peintre, né à Paris, mort à Lisbonne en 1733, travailla dans le goût de Wateau, son maître. Conduit par un médecin en Portugal pour dessiner les productions végétales de ce royaume, il y obtint une pension du roi comme peintre de la cour. Ses principaux ouvrages sont les plafonds de l'appartement de la reine à Lisbonne, et quelques tableaux dans le palais du duc de Cadaval.

QUILLET (Claude), un des meilleurs poëtes latins modernes, né en 1602 à Chinon (Touraine), étudia la médecine et la pratiqua pendant quelques années avec succès. S'étant rendu à Loudun pendant l'instruction de la procédure touchant la prétendue possession des ursulines, il se rendit suspect par une imprudence au commissaire Laubardemont. La crainte d'être arrêté le détermina à partir pour Rome, où il prit l'habit ecclésias-

tique. Il devint secrétaire du cardinal d'Estrées, alors ambassadeur de France près du saint-siége, et put dans ses loisirs se livrer à la culture de la poésie. C'est alors qu'il commença son poëme de la *Callipédie*. Il le termina à Paris, où il ne revint qu'après la mort du cardinal de Richelieu, et le fit imprimer à Leyde en 1655, in-4°, sous le nom de *Calvidius Letus*, anagramme du sien. Il travailla ensuite à un poëme en l'honneur de Henri IV, dont il laissa, par son testament, le manuscrit à Ménage, avec 500 écus pour le faire imprimer. Le légataire garda l'argent et oublia le poëme. Quillet mourut à Paris, en 1661. Il ne reste de lui que la *Callipœdia, seu de pulchræ prolis habendæ ratione, poema didacticon*. L'édition de Leyde est rare sans être recherchée. Celle de Paris, 1656, in-8°, a souffert des retranchements; mais elle est augmentée d'une *Épître à Eudoxe* et d'un éloge funèbre (*lugubre encomium*) du philosophe Gassendi. L'édition la plus estimée est celle de Londres, 1708, in-8°. Le poëme de Quillet a été traduit en français par Monthenault d'Égly, Paris, 1749, petit in-8°; en vers français, par Lancelin de Laval, ib., 1774, in-12, et de nouveau en prose, par Caillau, Bordeaux, 1799, in-12, avec des variantes et une *notice* sur la vie de l'auteur. Coupé a inséré dans le tome XI des *Soirées littéraires*, la traduction du 4e livre, où l'auteur traite des soins que réclament les enfants nouveau-nés, et donne de sages préceptes que J. J. Rousseau a développés depuis dans son *Émile*.

QUILLET (Pierre-Nicolas), né à Paris en 1766, exerça longtemps, au ministère de la guerre, les fonctions de chef des bureaux de la solde courante et de la liquidation de l'arriéré; fut nommé commissaire des guerres, et enfin sous-intendant militaire, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Passy le 22 janvier 1837. Il était chevalier de la Légion d'honneur. Outre une description de Passy et de ses environs, on a de lui : *État actuel de la législation sur l'administration des troupes, et particulièrement sur la solde et les traitements militaires*, Paris, 1803, 1 vol. in-8°.

QUILLOT (Claude), ecclésiastique, né vers 1650, fils d'un artisan d'Arnay-le-Duc, a longtemps passé pour l'auteur d'une prétendue hérésie, nommée de son temps le *quillotisme*. Après avoir reçu les ordres sacrés, il s'était livré à la direction, et sa réputation de piété lui avait donné un grand nombre de pénitentes, parmi lesquelles se trouvaient les personnes les plus distinguées de Dijon. Ce succès lui fit d'abord des jaloux, et lui attira ensuite de grandes persécutions. On agitait alors la question du quiétisme : Quillot avait eu des relations avec plusieurs personnes prévenues de cette hérésie, et notamment avec Mme Guyon, dont il avait distribué ou fait distribuer plusieurs écrits, entre autres : *Moyen court de faire l'oraison*. Les dénonciations portées contre lui parurent si graves, que l'autorité ecclésiastique crut devoir les prendre en considération. La procédure fut établie par-devant l'official de Dijon. Quillot ne comparut point, et fut déclaré par sentence contumace, atteint et convaincu d'avoir tenu des discours remplis des erreurs du quiétisme, d'avoir distribué des livres suspects desdites erreurs, etc., pour raison de quoi on le condamna à une détention de 3 ans dans un monastère. Comme d'autres personnes étaient englobées dans cette sentence, l'autorité séculière en prit connaissance en ce qui la regardait. Quillot envoya divers mémoires justificatifs, et, par arrêt du parlement, il fut mis hors de cour. Il se pourvut alors en révision contre la sentence de l'officialité, qui, par une nouvelle décision, le déchargea à pur et à plein. Après avoir repris ses fonctions, Quillot vécut dans la retraite. On ignore l'époque de sa mort. Le jugement solennel rendu en sa faveur ne fit point taire la haine qui l'avait poursuivi. Ses ennemis n'en persistèrent pas moins à faire de lui le chef d'une nouvelle secte, et firent paraître l'*Histoire du quillotisme ou de ce qui s'est passé à Dijon au sujet du quiétisme*, prétendument imprimée à Zell, 1703, in-4° de 434 pages. On sait aujourd'hui que ce libelle, sans nom d'auteur, est l'ouvrage d'Hubert Mauparty, procureur au présidial de Langres. Un arrêt du parlement de Dijon ordonna qu'il serait lacéré et brûlé par la main du bourreau. Il est devenu très-rare.

QUIN (James), célèbre acteur anglais, né à Londres en 1693, abandonna de bonne heure les études qu'il avait commencées à Dublin, et s'engagea à 21 ans dans une troupe de comédiens qui se formait dans cette ville, et où il fit sans beaucoup de succès ses premiers débuts. Il vint ensuite à Londres, et fut admis dans la troupe de Drury-Lane. Il y fut constamment applaudi jusqu'en 1741, époque où débuta Garrick, son rival et son vainqueur. La carrière théâtrale de Quin finit en 1753. Dans les dernières années de sa vie il s'était lié avec Garrick, et ce fut au retour d'une visite qu'il lui avait faite qu'il mourut à Bath, le 21 janvier 1766. Quin était dans l'intimité de Thomson, de Pope et de plusieurs autres personnages remarquables de cette époque. Sans être fort lettré, il possédait à fond les meilleurs poëtes de son pays. Comme acteur, il n'avait, dit-on, pas de rivaux dans les rôles de Falstaff, du Moine espagnol, de sir John Brute, de Volpone; il déployait aussi un grand talent dans ceux de Caton, de Pierre, de Coriolan, et dans tous les rôles où il fallait peindre un chagrin profond. Il existe une *Vie de Quin*, 1766, in-8°. Davies a donné de grands détails sur cet acteur dans la *Vie de Garrick*.

QUINAULT (Philippe), célèbre poëte lyrique, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions, né à Paris le 3 juin 1635, était fils d'un boulanger. Après avoir fait quelques études, il eut le bonheur de s'attacher à Tristan l'Ermite, auteur de *Mariamne*, qui, ayant reconnu en lui un goût décidé pour la poésie, encouragea ses dispositions, et l'associa à l'éducation qu'il donnait lui-même à son fils unique. Tristan ne tarda pas à recueillir le fruit de ses soins : dès l'âge de 15 ans Quinault avait déjà composé plusieurs pièces de théâtre, et à 18 ans il débuta par sa comédie des *Rivales*, qui fut très-applaudie. Il ne se laissa point éblouir par ce brillant succès : cédant aux sages conseils de ses amis, il entra chez un avocat pour se livrer à quelque chose de plus solide que le théâtre; mais les études de sa nouvelle profession ne purent le détourner de son goût favori; et l'on vit se succéder chaque année quelques pièces de sa composition. *L'Amant indiscret*, qu'il fit jouer en 1654, fut couvert d'applaudissements : cette pièce se distingue entre les comédies de Quinault par un

style vif et plus comique, et l'on pense que Voltaire en a profité pour sa comédie de *l'Indiscret*. Après la mort de son bienfaiteur, auquel il avait à son tour prodigué les plus tendres soins, Quinault donna successivement *la Comédie sans comédie; les Coups de l'amour et de la Fortune; la Mort de Cyrus*, tragédie en 5 actes; diverses autres pièces, et en 1661 la tragédie d'*Agrippa, ou le faux Tibérinus,* qui fut jouée deux mois de suite et reprise plusieurs fois. S'étant marié vers cette époque, Quinault prit le titre d'avocat en parlement, acheta une charge de valet de chambre du roi, et fut pendant trois ans plus occupé de son bonheur domestique que de la littérature. Il y revint en 1664, et fit paraître sa tragédie d'*Astrate,* qui attira une telle affluence de spectateurs que les comédiens doublèrent le prix des places. Cette pièce, malgré la critique de Boileau, eut, avec *le faux Tibérinus,* l'honneur assez rare d'être jouée pendant 80 ans; mais le peu de réussite qu'elles eurent aux dernières reprises les a fait disparaître de la scène. Jusqu'alors notre poëte n'avait encore rien produit qui fût vraiment digne de la postérité. Chez lui les succès amenaient les succès; car il est à remarquer qu'aucune de ses pièces ne fut mal accueillie, si ce n'est *Bellérophon,* son avant-dernière tragédie, qui tomba dès la première représentation. Mais sa comédie de *la Mère coquette,* représentée en 1665, raffermit sa réputation qui avait souffert quelque atteinte. *Pausanias,* qu'il fit jouer un an après, fut sa dernière tragédie. Enfin il s'essaya dans l'opéra; et quoique ses premières pièces en ce genre fussent loin de la perfection à laquelle il parvint ensuite, elles annonçaient du moins que Lulli, qui avait obtenu le privilége de l'Opéra, ne s'était pas trompé dans son choix en préférant Quinault aux autres poëtes de son temps. L'alliance de ces deux talents éleva bientôt la scène lyrique française au-dessus de toutes les autres; mais avec cette différence que la musique du compositeur a passé de mode, tandis que les vers du poëte seront toujours goûtés. Déjà gratifié par le roi d'une pension de 2,000 livres, Quinault fut décoré du cordon de Saint-Michel, et continua d'élever la renommée de l'opéra français jusqu'en 1686, que parut *Armide,* son dernier ouvrage et son chef-d'œuvre. Depuis cette époque, cédant aux sentiments religieux que sa femme lui avait inspirés, il cessa de travailler pour le théâtre et ne voulut plus composer que des vers pieux. Il mourut le 26 novembre 1688. La noblesse de ses sentiments, la bonté de son cœur, sa modestie et l'aménité de son caractère le firent regarder comme l'un des hommes les plus aimables de son siècle. Ses ouvrages lyriques sont : *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus; Cadmus; Alceste; Thésée; le Carnaval; Athys; Isis; Proserpine; le Triomphe de l'Amour; Persée; Phaéton; Amadis de Gaule; Roland; la Grotte, ou l'Églogue de Versailles; le Triomphe de la paix,* et *Armide.* Les *OEuvres* de Quinault ont été imprimées avec sa *Vie,* Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12. Crapelet a publié dans le format in-8° les *OEuvres choisies* de Quinault, précédées d'une *notice* fort intéressante, Paris, 1824, 2 vol. in-8°.

QUINAULT *le père,* qui avait, dit-on, commencé à jouer en 1695, et qui tenait l'emploi des manteaux, ou des *grimmes,* n'avait que le talent d'un farceur; mais, s'il plaisait peu à la bonne compagnie, il s'en consolait, par les applaudissements de la multitude. On place, en 1736, la date de sa mort.

QUINAULT (Jean-Baptiste-Maurice), fils du précédent, bon acteur comique, fut reçu au Théâtre-Français en 1712, et mourut en 1744. Son père avait commencé à jouer en 1695, et s'était retiré du théâtre en 1717. Quinault l'aîné était musicien. Il a fait, outre ses *Divertissements,* la musique des *Amours des déesses.*

QUINAULT-DUFRESNE (Abraham-Alexis), frère du précédent, acteur tragique, débuta au Théâtre-Français en 1712. Il rétablit le vrai goût de la déclamation, qui s'était perdu depuis la retraite de Baron, et mourut en 1767. La tradition de Quinault-Dufresne, dans plusieurs rôles, a servi longtemps de règle à ses successeurs. On trouve dans tous les dictionnaires dramatiques diverses anecdotes curieuses sur cet acteur, qui avait, dit-on, un orgueil démesuré. — Jeanne-Marie DUPRÉ, connue sous le nom de Mlle de Seine, femme du précédent, joua avec un égal succès les premiers rôles tragiques et comiques; elle excella dans celui de Didon, qu'elle avait créé, se retira du théâtre en 1736, et mourut en 1759.

QUINAULT (Jeanne-Françoise), sœur des précédents, née à Paris à la fin du 17e siècle, joignit à la réputation d'une excellente actrice celle d'une femme d'esprit pleine d'instruction. Après avoir débuté le 14 juin 1718 par le rôle de Phèdre, se reconnaissant plus de vocation pour la comédie, elle s'essaya dans les rôles de soubrette, et fut admise dans cet emploi. Elle décida le succès d'un grand nombre de pièces par son talent flexible et son jeu piquant. Les auteurs s'empressaient de consulter son goût exquis, et ce fut d'après ses idées que la Chaussée composa *le Préjugé à la mode.* Voltaire lui lut sa tragédie de *Zaïre* et sa comédie de *l'Enfant prodigue.* Elle attirait chez elle les gens du monde et les gens de lettres, et elle devint l'intime amie du marquis d'Argenson et de d'Alembert, auquel elle laissa, dit-on, par testament, un diamant d'un grand prix et des manuscrits précieux. Cette actrice aimable, après avoir quitté le théâtre en 1741, mourut en 1783. On trouve sur elle et sur ses relations avec Duclos de curieux détails dans les *Mémoires de Mme d'Épinay,* 1818, 3 vol. in-8°.

QUINAULT (Marie-Anne), sœur de la précédente, fut plus célèbre par sa beauté que par ses talents. Reçue à la Comédie-Française en 1715, elle quitta le théâtre en 1722, et mourut en 1791, âgée, dit-on, d'au moins 100 ans.

QUINAULT (Françoise), sœur aînée des précédentes, plus connue sous le nom de Mlle *de Nesle,* celui de son mari, fut reçue au Théâtre-Français en 1708, et mourut en 1713, âgée de 25 ans. On croit qu'elle aurait pu acquérir une grande réputation dans les deux genres dramatiques, sans sa fin prématurée.

QUINCARNON (le sieur de), écuyer, ancien lieutenant de cavalerie et commissaire de l'artillerie, ne nous est connu que par deux opuscules d'une excessive rareté, et qui contiennent des particularités fort curieuses sur deux églises de Lyon. Le premier a pour titre : *les Antiquités et la fondation de la métropole des Gaules...,* avec les épitaphes que le temps y a religieusement conservées;

Lyon, *Mathieu Libéral*, 1673, in-12; le second est intitulé : *la Fondation et les antiquités de la basilique collégiale et curiale de Saint-Paul...*, in-12, sans date et sans nom de ville, mais imprimé à Lyon aux dépens de l'auteur, vers 1682, et non en 1606, comme on l'a écrit dans la *Bibliothèque historique* du P. Lelong, car on y trouve mentionnée page 85, la mort de *François-Emmanuel*, duc *de Lesdiguières*, arrivée le 3 mai 1681.

QUINCY (Charles SEVIN, marquis de), officier général, né vers 1660, signala sa valeur dans les guerres que Louis XIV eut à soutenir depuis 1676 jusqu'à la paix d'Utrecht, et obtint, en récompense de ses services, le grade de lieutenant général d'artillerie. Il se distingua encore à la bataille d'Hochstedt (1704), où il reçut une blessure assez grave, et commanda en 1707 l'artillerie sous les ordres du maréchal de Villars. L'année suivante, il fut employé à l'armée que dirigeait sur le Rhin l'électeur de Bavière. A la paix, il fut nommé lieutenant au gouvernement d'Auvergne, et consacra ses loisirs à la mise en ordre des matériaux qu'il avait recueillis dans ses campagnes. On croit que cet officier général mourut en 1728. On a de lui un ouvrage assez estimé : *Histoire militaire du règne de Louis le Grand, roi de France*, etc., Paris, 1726, 8 vol. in-4°, avec cartes et plans.

QUINCY (Jean), médecin, mort à Londres en 1723, a publié en anglais : *Dictionnaire de physique*, 1719; *Pharmacopée universelle*, 1721, in-8°; traduite en français par Clausier, Paris, 1745, in-4°; *Pharmacopée chimique*, Londres, 1723, in-4°.

QUINCY (Josias), conseiller à la cour de justice de Boston, se signala en 1770 et en 1774 par son patriotisme, et mourut au cap Ann en 1775, à 31 ans. On a de lui : *Observations sur l'acte du parlement communément appelé le bill de Boston, avec des pensées sur la société civile et la levée des armées*, 1774, in-8°.

QUINCY (Edmond), mort en 1788 à l'âge de 85 ans, est auteur d'un *Traité de la culture du chanvre*, Boston, 1765, in-4°.

QUINETTE (Nicolas-Marie) naquit à Paris, en septembre 1762. Son père, avocat au parlement, le destinait au barreau : mais la révolution le força d'embrasser une autre carrière. Nommé administrateur du département de l'Aisne, il présida, en 1791, l'assemblée électorale de ce département, qui l'élut député à l'assemblée législative. Il vota avec le parti démocratique, monta, pour la première fois, à la tribune le 7 février 1792, et provoqua le séquestre des biens des émigrés, qui fut arrêté le même jour. Plus tard, il appuya le décret d'accusation contre le duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle de Louis XVI, décret qui eut lieu dans la même séance. Le 13 juin, on proclama, sur ses instances, que les ministres Clavière et Roland, qui avaient été renvoyés, emportaient l'estime et les regrets de la nation. Il contesta, le 21, l'exactitude du récit des désordres de la veille, et parla, le 2 juillet, contre une adresse des administrateurs du département de l'Aisne au sujet des événements du 20 juin. Le 13 juillet, il demanda avec d'autres la levée de la suspension de Rœderer, procureur général, syndic de la commune de Paris, et du maire Péthion, prononcée par le roi, et fit ajourner provisoirement la discussion sur la mise en accusation de la Fayette. Après le 10 août, il fit partie de la commission extraordinaire chargée de la direction du gouvernement, fit décréter que l'hôtel de la chancellerie serait réservé pour l'habitation du roi et de sa famille, sous la surveillance d'une garde à la disposition du maire de Paris, et que jusqu'à la réunion de la Convention, il serait accordé 500,000 fr. à la famille royale. Le 17 août, il fut envoyé avec Isnard et Baudin (des Ardennes) à l'armée campée près de Sedan, qui paraissait ne vouloir pas reconnaître la révolution du 10 août, réussit dans sa mission, et obtint, à son retour, la levée de la suspension des administrateurs des Ardennes. Le département de l'Aisne l'élut à la Convention, en 1792; et dès la première séance, quoique démocrate prononcé, lorsqu'il s'agit de l'établissement de la république, il soutint que c'était au peuple à fixer la forme du gouvernement. Le 6 décembre, il fit régler l'ordre de discussion suivi pour le jugement de Louis XVI, voulut inutilement, le 15, que les défenseurs de ce monarque fussent renfermés dans des limites, et s'opposa à l'appel au peuple, par la raison, dit-il, que le peuple ne pouvait exercer le pouvoir judiciaire, et que les assemblées primaires avaient, selon lui, investi les députés à la Convention du droit de prononcer sur l'accusation résultant des événements antérieurs à sa convocation. Il conclut à la peine de mort, et vota contre le sursis, en s'engageant de traiter avec la même sévérité tous ceux qui usurperaient les droits du peuple. Le 11 mars, Quinette combattit la proposition de choisir les ministres dans l'assemblée; mais le 22, il parla en faveur d'un comité de sûreté générale qui les félicita sur le courage avec lequel ils avaient rempli leur mission. Il fut ensuite membre du comité de salut public, et l'un des 5 commissaires chargés, avec Beurnonville, d'arrêter au milieu de son armée le général Dumouriez, qui ne voulait point obéir à la Convention; mais les commissaires furent arrêtés eux-mêmes par ce général, et livrés, le 1er avril, au prince de Saxe-Cobourg, général autrichien. Quinette subit une détention de 33 mois, dont 29 à Spielberg, en Moravie, et fut échangé avec ses compagnons, le 25 décembre 1795, contre Madame, duchesse d'Angoulême. Un décret du 2 fructidor les ayant compris de droit dans les deux tiers de la Convention qui devaient composer le nouveau corps législatif, ils entrèrent au conseil des Cinq-Cents, le 12 nivôse an IV. Quinette sortit de l'assemblée le 1er prairial an V (10 mai 1797), et devint un des administrateurs de son département. Après le 18 fructidor, le gouvernement le nomma membre de la régie de l'enregistrement et des domaines, à la suite du 30 prairial an VII (18 juin 1799). Nommé au ministère de l'intérieur, il travailla à affermir la constitution de tout son pouvoir, encouragea ceux qui étaient fidèles au système républicain, et envoya à la commune de Toulouse un tableau de Vincent représentant Guillaume-Tell renversant la barque du tyran Gesller, en témoignage de la satisfaction du Directoire pour la conduite de cette ville, et du zèle qu'elle avait mis à comprimer l'insurrection qui avait éclaté aux environs. Il écrivit aux administrations centrales de rechercher et de faire cesser les causes de l'altération de l'esprit public, rédigea un

programme pour l'anniversaire du 10 août, et publia une circulaire pour la fête de la fondation de la république. Comme il avait été étranger aux intrigues qui amenèrent le 18 brumaire, il fut remplacé; néanmoins sa disgrâce ne fut pas complète, le premier consul lui donna la préfecture de la Somme. Il se conforma dans ce poste à l'esprit du nouveau gouvernement, concilia les opinions, et mérita l'estime de son département, dont le collége électoral l'élut candidat au sénat. Par une inconcevable contradiction, Quinette, qui s'était toujours montré républicain éclairé et franc, paya, sous le gouvernement impérial, un tribut aux abus et aux ridicules traditions de la vieille monarchie. La ville d'Amiens avait coutume d'envoyer des cygnes aux rois de France à l'occasion de leur sacre; il fit revivre cet usage lors du couronnement de Napoléon, et c'est à ce trait d'adulation servile que nous devons les cygnes qui embellissent les bassins des Tuileries. Des attentions si délicates ne pouvaient manquer de flatter l'empereur; aussi, à l'institution des majorats, Quinette fut-il créé baron de Rochemont, titre affecté à une terre qu'il avait près de Soissons. En 1810, il entra au conseil d'État, section de l'intérieur, et eut immédiatement la direction générale de la comptabilité des communes et des hospices. Il mit tant d'activité dans ses travaux, qu'en trois semaines il adressa le tableau de la comptabilité des grandes villes, et le résumé, dans le même ordre et par départements, des budgets de toutes les communes. Le 11 avril 1814, il adhéra à la déchéance de Napoléon, et se retira dans sa terre de Rochemont. Le 26 mars 1815, il rentra au conseil d'État, et fut envoyé, en qualité de commissaire extraordinaire, dans les départements de l'Eure, de la Seine-Inférieure et de la Somme, pour y révivifier le pouvoir impérial. A son retour, il siégea dans la chambre des pairs, où il proposa d'adopter la résolution prise dans l'assemblée des députés sur la motion de la Fayette, et tendante à faire décréter la permanence des chambres, et déclarer traîtres à la patrie ceux qui chercheraient à les dissoudre, et à appeler aux armes les gardes nationales du royaume. On croit que ce fut par l'influence de Fouché qu'il composa la commission de gouvernement qui conserva le pouvoir exécutif jusqu'au 8 juillet. Après la seconde restauration, Quinette fut proscrit comme votant, par la loi d'amnistie, et s'embarqua, le 2 février 1816, pour les États-Unis. Au bout de deux ans, il revint en Europe, et se fixa à Bruxelles, où il s'occupa de l'éducation de ses trois fils. Il y mourut le 14 juin 1821.

QUINIPILY D'ARADON (Jérôme, seigneur de), l'un des plus zélés partisans du duc de Mercœur pendant la Ligue, était gouverneur d'Hennebon en 1590, lorsque le prince de Dombes résolut d'en faire le siége. Ce projet semblait téméraire, parce que la ville, bien fortifiée pour le temps, était en outre défendue par une assez forte garnison, et que, pour y arriver, il fallait que le prince traversât une grande étendue de pays ennemi et laissât sur ses derrières Redon, Vannes et Auray, occupées par les ligueurs. Voulant néanmoins empêcher, à tout prix, les Espagnols de descendre sur ce point où le duc leur avait accordé une place de sûreté en échange de leur secours, le prince vint mettre le siége devant la place le 14 avril, à la tête de 2,500 arquebusiers et de 500 chevaux. Gui de Rieux, gouverneur de Brest, lui ayant envoyé par mer 12 pièces d'artillerie et d'abondantes munitions, la ville fut investie et Quinipily sommé de se rendre. Sur son refus, la place fut attaquée le 24 et le 25, et résista jusqu'au 2 mai. Les habitants d'Hennebon, effrayés, le forcèrent à capituler. Le prince de Dombes, admirant son courage, lui accorda des conditions honorables, et le fit conduire à Vannes, dont un des frères de Quinipily était gouverneur. Celui-ci étant allé, le 5 novembre suivant, faire le siége d'Hennebon avec Saint-Laurent, le successeur de Quinipily fut à son tour obligé de se rendre le 1er décembre suivant. Le premier soin du duc de Mercœur fut de rétablir Quinipily dans son gouvernement, qu'il conserva jusqu'à la paix. Henri IV lui accorda alors des lettres d'abolition et un brevet de capitaine de 50 hommes d'armes, et, pour mieux se l'attacher, ainsi que ses trois frères d'Aradon, Montigny et Camon, il leur donna une somme de 64,000 écus à se partager entre eux. Quinipily n'était pas seulement inexact, mais partial et fanatique. — George d'ARADON, l'un de ses frères, né en 1562, mort le 1er juin 1596, et qui avait, à la sollicitation du duc de Mercœur, été promu à l'évêché de Vannes, en récompense de son zèle pour la Ligue, a laissé une *Histoire manuscrite de ce qui s'était passé en basse Bretagne pendant les troubles de religion*. D. Lobineau avait promis de l'insérer dans ses *Preuves;* mais ni lui ni D. Taillandier ne l'ont publiée.

QUINONEZ (François de), cardinal, né vers la fin du 15e siècle dans le royaume de Léon, était fils du comte de Luna. Il entra de bonne heure dans l'ordre des cordeliers, fut élevé à la dignité de général en 1522, et devint membre du conseil de conscience de Charles-Quint. Chargé par Clément VII, alors prisonnier au château de St.-Ange, de négocier son élargissement auprès de l'Empereur, il eut de la peine à l'obtenir, mais réussit enfin. Le chapeau de cardinal fut la récompense de ce service signalé. Quinonez fut également honoré de la confiance de Paul III, devint, en 1534, protecteur des franciscains, évêque de Cauria en 1539, de Palestrine en 1540, et mourut à Veruli dans le mois de septembre de cette année. On a de lui : *Compilatio omnium privilegiorum minoribus concessorum,* Séville, 1530, in-fol ; *Breviarium romanum ex sacrâ potissimùm Scripturâ et probatis sanctorum historiis nuper confectum,* Rome, 1535, in-8°; souvent réimprimé dans différentes villes, dans les formats in-4°, in-8° et in-16. L'édition de Paris, 1679, in-8°, dont aucun exemplaire ne fut mis dans le commerce, avait été faite pour l'usage particulier de Colbert, et porte le titre de *Breviarium Colbertinum.* Le bréviaire de Quinonez, bien que revêtu de l'approbation des papes Clément VII, Paul III, Jules III et Paul IV, n'obtint point celle de la Sorbonne. La censure de cette compagnie se trouve dans la *Collection des jugements,* etc., par d'Argentré, tome II, pages 121 et suivantes. En 1568, le pape Pie V défendit la récitation de ce bréviaire par une bulle, et depuis lors il a cessé d'être en usage. Les reproches qu'on faisait à l'auteur étaient d'avoir omis le petit office de la Vierge, les antiennes, les répons, les capitules, les homélies, l'ordre et le nombre des psaumes, tels qu'on

les lisait dans l'Église, etc., et surtout d'avoir tellement abrégé la vie des saints dont on y fait l'office, qu'on ne peut être éclairé ni sur leurs vertus, ni sur les miracles que Dieu a opérés par leur ministère pour l'édification des fidèles.

QUIÑONEZ (don Juan de), de la famille du précédent, né en 1600 dans les environs de Tolède, mort en 1650, est auteur des ouvrages suivants : *Traité sur les langoustes et les sauterelles* (en espagnol), Madrid, 1620, in-4°; *El monte Vesuvio, ahora la montana de Soma*, ibid, 1622, in-4°; etc. (espagnol), ibid., 1628, in-4°, et quelques autres écrits peu remarquables.

QUINSONAS (le chevalier François DUGAS de), militaire et littérateur, naquit à Lyon, le 5 août 1719, de Laurent Dugas, président en la cour des monnaies, et de Marie-Anne Basset. Il fit ses études chez les jésuites, et, en sortant de leur collége, embrassa la profession des armes. Il fit plusieurs campagnes en Italie pendant la guerre de 1744, et servit sous plusieurs drapeaux, en qualité d'aide de camp de M. de Senneclère, de lieutenant au régiment de Conti (infanterie), et ensuite dans celui de la Reine. La conclusion de la paix en 1748 occasionna une réforme militaire dont il ne fut pas excepté. Alors, désespérant de son avancement, il quitta le service et revint à Lyon pour se livrer à la culture des lettres dans le sein de sa famille. Déjà il s'était fait connaître par quelques pièces insérées dans le *Spectateur littéraire* de Favier. En 1755, l'Académie de Lyon ouvrit ses portes à Quinsonas, qui composa plusieurs mémoires que cette compagnie conserve dans ses archives : de ce nombre sont des *Observations critiques* sur le Dictionnaire celtique de Bullet; une *dissertation sur le treizième vers de la troisième satire de Juvénal : « Nunc sacri fontis nemus arbor; »* un *Plan de réforme pour les études publiques* (lu en 1765). Au retour d'un voyage à Paris, le chevalier de Quinsonas mourut à Lyon, le 31 juillet 1768.

QUINTE-CURCE (QUINTUS-CURTIUS RUFUS), auteur d'une *Histoire* d'Alexandre le Grand, paraît avoir vécu dans le premier siècle de notre ère. Entre les divers personnages du nom de *Curtius*, un seul, cité par Tacite et Pline le Jeune, pourrait avoir quelque analogie avec l'historien d'Alexandre; mais ce n'est qu'une hypothèse. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était fils d'un gladiateur, qu'il devint questeur, puis consul ; qu'il obtint, l'an 47, les honneurs du triomphe, et qu'il mourut gouverneur en Afrique. Dans la liste des rhéteurs, dont, sur la foi d'un manuscrit, l'on croit que Suétone avait écrit les notices, se lit le nom d'un autre Quintus-Curtius Rufus, qui peut être aussi l'auteur de l'*Histoire* d'Alexandre. Dans tous les cas, on ne voit pas qu'aucun écrivain, antérieur au 12e siècle, ait connu l'ouvrage qui nous est parvenu sous le nom de Quinte-Curce. Les premiers qui l'aient cité sont Jean de Salisbury, Pierre de Blois, Jacques Vitry et Vincent de Beauvais. Quant aux manuscrits de Quinte-Curce, on a prétendu en posséder plusieurs dont l'ancienneté remonte au 10e siècle. Les critiques ne sont pas moins partagés sur le mérite de l'*Histoire* d'Alexandre que sur l'époque où elle fut écrite. Mais cet ouvrage, qui, dans le fait, ressemble assez à un roman, a d'incontestables droits à l'estime de ceux qui, justes appréciateurs des compositions historiques de l'antiquité, n'y recherchent que de brillants récits, des peintures fortes et un style élégant et pur. Il se composait originairement de X livres, dont les 2 premiers sont perdus, ainsi qu'une partie du 5e et du 6e. Les éditions de Quinte-Curce, avec ou sans commentaires, sont innombrables. Plus de 150 mériteraient d'être citées; mais nous devons nous borner à indiquer, comme les plus anciennes, celles de Rome (1470) et de Venise (1470 ou 1471), in-4°; et comme les plus estimées, les éditions publiées par les Juntes, par les Aldes et Elzevir (Leyde, 1633, in-12); celles de Strasbourg, avec les suppléments de Freinsheim, 1648, 2 vol. in-8°, et 1670, in-4°; *cum notis variorum* de Schrevelius; *ad usum Delphini*, par le P. Tellier, 1678, in-4°; de Leipzig, avec supplément, de Ch. Cellarius, et des cartes géographiques, 1688, in-12; de Dresde, 1700, in-12, avec les suppléments de Junker; de la Haye, 1708, in-8°, avec le commentaire de Pitiscus, 1708, in-8°; de Delft, 1724, in-4°, par les soins de H. Snakenburg; de Londres, par Maittaire, 1716, in-12, et par Brindley, 1748, 2 vol. in-18; d'Hemlstadt, 1795-1802, 3 vol. in-8°, par D. J. T. Cunze; de Leipzig, 1818, grand in-8°, par J. C. Coker; enfin l'édition de Lemaire, 1822, 2 vol. in-8°. L'*Histoire d'Alexandre* a été traduite plusieurs fois en français. La version de Beauzée, 1789, 2 vol. in-12, a effacé celles de Vaugelas et de l'abbé Mignot; mais elle a été surpassée à son tour par M. Trognon, 1828, 3 vol. in-8°, qui fait partie de la *Bibliothèque latine-française* de Panckouke. Entre autres ouvrages, on peut consulter sur Quinte-Curce, *Examens des histoires d'Alexandre*, par Sainte-Croix.

QUINTILIEN (Marcus-Fabius QUINTILIANUS), célèbre rhéteur, né à Rome dans le 1er siècle de l'ère chrétienne, était fils d'un avocat, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. Il règne, au surplus, une grande incertitude sur plusieurs circonstances de sa vie. Selon les calculs de Dodwell, Quintilien dut naître l'an 42, et mourir sous le règne d'Adrien. Il suivit Galba en Espagne, y enseigna la rhétorique, y plaida des causes, revint en 68 à Rome, où il continua à donner des leçons, et reçut à cet effet un traitement public. On a de lui, sous le titre d'*Institutions oratoires*, le cours de rhétorique le plus complet que les anciens nous aient laissé. Des copies de cet important ouvrage existaient au moyen âge. Celle que le Pogge déterra, en 1419, au fond de l'abbaye de St.-Gall, et une autre, possédée par Léonard Arétin, sont les sources de toutes celles qu'on a faites depuis. Les deux premières éditions des *Institutions oratoires* parurent, en 1470, à Rome, in-fol. Dix autres furent publiées dans le 15e siècle. Parmi les nombreuses éditions du 16e, on distingue celle des Aldes, 1514, in-4°; de Vascosan, Paris, 1538, in-fol.; de Robert Estienne, 1542, in-4°; de Mamert-Patisson, 1580, in-8°, revue par P. Pithou, qui y a joint des *variantes*, des *notes*, et 145 petites *déclamations* du même auteur (on n'en avait encore imprimé que 136). Schrevelius, et après lui J. Frédéric Gronovius, ont donné leurs soins à l'édition qui parut en 1665, in-8°, *cum notis variorum*. En 1715, Rollin publia, chez les Estienne, *Quintilien abrégé*, 2 vol. in-12, et Capperonnier donna, en 1725, une édition in-fol., avec un choix de *notes* et quelques

observations critiques. L'édition de Mathias Gesner, Gœttingen, 1738, in-4°, est plus estimée. Les dernières éditions sont celles de Barbou, Paris, 1769, in-12; de Deux-Ponts, 1784, 4 vol. in-4°; de Leipzig, 1798-1815, 4 vol. in-8°. Les *Institutions oratoires* ont été traduites en français par Gedoyn, Paris, 1718, in-4°, souvent réimprimées jusqu'en 1812, 4 ou 6 vol. in-12. M. Onizille en a donné une nouvelle traduction, 1829-33, 6 vol. in-8°, qui fait partie de la *Bibliothèque latine-française* de Panckouke. Il existe des traductions du même ouvrage, en italien, en anglais, en allemand, en danois (du 10e livre seulement), en espagnol. Le *Dialogue sur les orateurs,* attribué à Quintilien, a eu plusieurs traducteurs français, notamment Claude Fauchet, Dureau de la Malle, Chénier (dans ses *Fragments de littérature*). On peut consulter, sur la vie et les ouvrages de ce grand rhéteur, les *Annales quintilianæ,* de Dodwell; le *Dictionnaire* de Bayle; la *Bibliotheca latina* de Fabricius; les *Jugements des savants,* recueillis par Gilbert, et le *Lycée* de la Harpe.

QUINTILIUS-VARUS, dont on ignore le prénom, était un chevalier romain, homme de goût, fort en crédit auprès d'Auguste dont il avait, avec intelligence et courage, secondé la politique. La *Chronique* d'Eusèbe nous apprend qu'il était de Crémone, du pays de Virgile. Son frère Publius Quintilius-Varus occupait les premiers emplois militaires, et devint fameux par sa défaite en Germanie où il périt avec trois légions. Pour lui, il passa sa vie loin des camps, s'adonna tout entier aux lettres, à la philosophie, et vécut dans l'intimité de Mécène, et surtout de Virgile et d'Horace. L'épicurien Syron avait été son maître ainsi que celui de Virgile. Ce sont les doctrines de ce philosophe sur l'origine et l'enfance du monde qui se trouvent reproduites dans l'églogue intitulée *Silène*. Virgile la dédia à Varus comme à un condisciple bien-aimé, en souvenir de leurs études; il lui dédia encore sa neuvième églogue, lorsqu'il revint à Rome pour se plaindre du centurion Arius qui refusait de lui rendre son domaine.

QUINTILLUS (Marcus-Aurélius-Claudius), empereur romain, commandait un corps de troupes stationné près d'Aquilée, quand l'empereur Claude II, son frère, mourut en 270. Il prit alors le titre d'Auguste, qui lui fut confirmé par les légions d'Italie. Mais Claude, ne reconnaissant pas dans Quintillus la capacité nécessaire pour gouverner, avait, avant de mourir, recommandé à ses généraux d'élire Aurélien, dont la valeur éprouvée promettait un digne défenseur à l'empire, alors attaqué de toutes parts. En apprenant l'élection d'Aurélien, Quintillus réunit ses légions, et essaya de les gagner à sa cause. Cette démarche fut infructueuse. Abandonné par ses soldats, il rentra dans Aquilée, et se fit ouvrir les veines dans un bain, après un règne de 17 jours. On a de cet empereur des médailles en or, très-rares, et en petit bronze, communes.

QUINTIN, qu'on écrit quelquefois **QUENTIN**, était un calviniste, tailleur d'habits, natif de Picardie. Il fut, avec un autre homme obscur et inconnu, nommé *Chopin,* le chef d'une horde d'hérétiques qui parurent vers l'année 1525 en Hollande et dant le Brabant, et s'y firent beaucoup de sectateurs. Ils disaient, entre autres choses, qu'il n'y a qu'un esprit dans le monde, qui est celui de Dieu; que tout ce qu'enseigne la foi sur les anges bons et mauvais, sur l'immortalité de l'âme, n'était que des fables; que Dieu faisait le bien et le mal que les hommes semblaient faire, et qu'ainsi il ne fallait ni les blâmer, ni les punir, ni même les corriger, puisque toutes leurs actions étaient l'ouvrage de Dieu seul. Ils prêchaient qu'on devait vivre sans scrupules, que c'était le moyen de rappeler le premier état d'innocence et de faire de ce séjour de misères un véritable paradis terrestre. Ils n'en reconnaissaient même pas d'autre, regardant ce que la religion apprend sur le paradis et l'enfer comme une invention humaine, à laquelle on avait eu recours pour porter les hommes à la vertu, et les éloigner du mal tandis qu'ils sont sur la terre. Quintin enseignait aussi que Jésus-Christ était Satan, et même qu'il était un composé de l'esprit de Dieu et de l'opinion des hommes. De tels principes, dont les suites pratiques sont faciles à concevoir, firent donner à ces hérétiques, ou mieux à ces sectaires, le nom de *Libertins*. Ils furent poursuivis sévèrement; Quintin, arrêté et condamné, fut brûlé à Tournai, en 1530. On peut consulter sur cet homme et sa secte, Stoup : *Religion des Hollandais;* Spanheim : *Abrégé des Religions;* Hermant : *Histoire des hérésies,* tome II; Jovet, tome Ier; Sianda, tome III, et autres auteurs.

QUINTIN (Jean), fils de Philibert Quintin, greffier de l'officialité d'Autun, et de Philiberte Labourault, né à Autun le 20 janvier de l'année 1500, passa une partie de sa jeunesse à voyager en Grèce, en Palestine, en Syrie, en l'île de Rhodes. Il fut chevalier servant dans l'ordre de Malte, et accompagna le grand maître dans cette île, en qualité de *domestique*. De retour en France, il alla à Paris, où il fut ordonné prêtre, devint aussi professeur de droit canon, et fut installé en cette qualité en 1536. Un bénéfice dans l'ordre de Malte lui fut accordé. Quentin harangua pour le clergé, dans l'assemblée générale des états du royaume, en 1560. L'amiral de Châtillon, à la tête des protestants, se plaignit hautement au roi et à la reine de la harangue du professeur, parce qu'on les y exhortait à des mesures énergiques envers les protestants. On a dit que Quintin mourut du déplaisir que lui causaient les railleries faites contre sa harangue; cette version a bien l'air d'un conte inventé par *le déplaisir* des protestants. Quoi qu'il en soit, Quintin termina sa carrière à Paris, le 9 avril 1561. Ce professeur et laborieux écrivain a laissé plusieurs ouvrages : *Melitæ insulæ descriptio,* Lyon, 1536, in-4°; Paris, 2e édition, in-8°; *Exegesis Concilii cujusdam generalis in uno beneficiorum multitudinem vetantis, tert. lib. Decretal. Greg. cap.* 28, *titul.* 5, Paris, 1539, in-4°; *De juris canonici laudibus : ecclesiasticorum canonum defensio breviter et simpliciter duobus conciunculis, autoritas theoria simul et praxis ad ecclesiasticæ œconomiæ, ordinisque tabernaculi consecrationem*, Paris, 1544, in-4°; *Speculum sacerdotii Apostoli describentis episcoporum, presbyterorum et diaconorum mores,* Paris, 1559, in-4°, etc.

QUINTIN MESSIS. *Voyez* **MESSIS.**

QUINTINIE (Jean de la), célèbre écrivain agronomique, né en 1626 à Chabannais, dans l'Angoumois, fit

de très-bonnes études à Poitiers, vint se faire recevoir avocat à Paris, et visita l'Italie, où il acquit une grande théorie dans l'agriculture et le jardinage, qui étaient ses goûts dominants depuis l'enfance. De retour à Paris, il fit des essais et des expériences fructueuses, et ne tarda pas à être appelé par Louis XIV à Versailles, pour prendre soin des jardins. Il y développa un génie et une habileté qui lui valurent de nombreuses et éclatantes preuves de la généreuse gratitude du monarque, et qui lui ont mérité d'être compté parmi les personnages illustres du grand siècle. La Quintinie mourut à Versailles en 1688, laissant un écrit qui longtemps a été le seul guide des jardiniers. Cet ouvrage impatiemment attendu, parut en 1690, sous le titre d'*Instruction pour les jardins fruitiers et potagers, avec un traité des orangers; suivi de quelques réflexions sur l'agriculture, par le feu sieur de la Quintinie*, 2 vol. in-4°. Les éditions suivantes sont ornées du portrait de l'auteur, de vignettes et de 10 planches. On y trouve de plus un poëme de Santeuil intitulé : *Pomona*, et une *idylle* de Ch. Perrault. La meilleure est celle de 1730, à laquelle on a joint un *Traité des arbres fruitiers* (par le médecin Venette), qui avait paru anonyme en 1683. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en hollandais, en italien. Briquet a publié un *Éloge de la Quintinie*, dans les *Mémoires* de la Société d'agriculture de Niort, 1807, in-8°. Déjà Charles Perrault l'avait placé dans la *Galerie des hommes illustres* du 17e siècle, qui parut en 1696; mais cette notice présente fort peu de détails, et n'est pas exempte d'erreurs.

QUINTUS ou **COINTOS.** *Voyez* **CALABER.**

QUINTUS-ICILIUS. *Voyez* **GUISCHARDT.**

QUINZANO (Jean-François CONTI), connu sous le nom de *Quintinianus-Stoa*, poëte latin moderne, né au village de Quinzano, dans le Bresciau, en 1484, étudia à Brescia la rhétorique, la langue grecque, la philosophie, les mathématiques et l'astrologie, fit un cours de jurisprudence même à Padoue, et s'adonna ensuite à la poésie. Étant passé en France, il y fut accueilli par le cardinal d'Amboise, qui le fit nommer précepteur du jeune duc d'Angoulême, depuis François Ier. Il retourna plus tard en Italie, pour occuper la chaire de belles-lettres de Padoue, fut couronné, comme poëte, des mains de Louis XII, à Milan, suivant l'usage pratiqué en d'autres villes d'Italie, passa à la chaire de belles-lettres de Pavie, et revint, en 1513, à Paris, où il fit imprimer plusieurs ouvrages. François Ier ayant porté de nouveau la guerre en Italie, Quinzano accompagna son illustre élève, reprit à Pavie ses fonctions de professeur, et se retira ensuite dans son lieu natal, où il mourut en 1557. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste à peu près complète dans les *Memorie aneddote-critiche spettanti alla vita ed agli scritti di Gio. Francesco Quinzano-Stoa*, etc., par Joseph Nember, Brescia, 1777, in-8°. Ce sont des *poésies* très-variées, des *dissertations* grammaticales et littéraires, etc. Dans la jeunesse de Quinzano, ses condisciples lui avaient donné le nom grec *Stoa*, qui signifiait *Portique des muses*, parce qu'il versifiait avec une telle facilité, qu'il semblait ne vouloir parler qu'en vers. Le père Léonard Cozzando a publié la *Vie* de ce poëte si abondant, Brescia, 1694.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (Pierre), littérateur, né à Arles en 1526, fut pourvu de l'évêché de Senez à son retour d'un voyage en Italie, en 1546. Mais un procès, d'où dépendait toute sa fortune, l'empêcha de prendre possession de son siége, et il se rendit à Paris, où il mourut, avant d'avoir été sacré, en 1550. On cite de lui un panégyrique de la Provence, sous ce titre : *De laudibus Provinciæ libri III*, Paris, 1551, in-fol., très-rare; traduit en français par Fr. de Claret, archidiacre de l'église d'Arles, Tournon, 1613 ou 1614, in-8°.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (Paul-Antoine de), brave marin, de la famille du précédent, fut reçu chevalier de Malte en 1637, et devint la terreur des Turcs, qui, l'ayant pris dans un des ports de l'Archipel, lui firent subir une captivité de 11 ans, et rejetèrent toutes les propositions qui leur furent faites pour sa rançon. Il parvint enfin à s'échapper des Sept-Tours, grâce à l'adresse et à l'audace de son neveu, Jacques de Quiqueran, qui s'était rendu à Constantinople, dans la ferme résolution de travailler à sa délivrance. De retour en France en 1671, le chevalier de Beaujeu fut pourvu de la commanderie de Bordeaux, et vécut plusieurs années au sein de sa famille.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (Honoré de), neveu du précédent, né à Arles, en 1655, entra dans la congrégation de l'Oratoire à l'âge de 17 ans, fut chargé de professer la théologie au collége d'Arles, puis à Saumur, obtint ensuite les succès les plus brillants dans les missions de l'Aunis et du Poitou, et mérita d'être nommé par Fléchier son grand vicaire à Nîmes. Il prévint dans cette ville une sédition qu'allait exciter la sévérité du maréchal de Montrevel, et contribua beaucoup à calmer l'agitation des esprits, encore irrités par la révocation de l'édit de Nantes. Il parut avec honneur, comme député du deuxième ordre, dans les assemblées du clergé de 1693 et de 1700, fut nommé, en 1705, à l'évêché d'Oleron, et presque aussitôt à celui de Castres, et dès lors ne sortit plus de son diocèse. Il s'occupa sans cesse d'améliorer le sort des fidèles confiés à ses soins, établit dans sa ville épiscopale un séminaire, et y fit bâtir à ses frais un hôpital. Il mourut à Arles en 1736. Outre une *Oraison funèbre de Louis XIV* (1715, in-4°), qu'il prononça à Saint-Denis, on a de lui des *Lettres* et des *Instructions pastorales*, sur les maladies contagieuses de Provence et de Languedoc, sur les abus de la mendicité, etc. (On peut voir son *Éloge* dans le tome XII, pages 336-44, du *Recueil* de l'Académie des inscriptions, dont il était associé.)

QUIRINI. *Voyez* **QUERINI.**

QUIRINO (Pierre), voyageur vénitien du 15e siècle, faisait le commerce dans l'île de Candie; mais il n'est remarquable que par les détails qu'il nous a transmis sur la Scandinavie, où il fut porté par un naufrage. Ayant armé un navire pour la Flandre, il mit à la voile le 25 avril 1431. Contrarié par les vents, il ne passa le détroit de Gibraltar que le 2 juin, et fut obligé de relâcher à Cadix, ensuite à Lisbonne, puis à Mures en Galice. Il fut poussé, le 5 novembre, au delà des Sorlingues; et la tempête continua presque sans interruption jusqu'au 17 décembre. Les voiles étaient déchirées ; le bâtiment faisait eau de toute part : il fallut l'abandonner. Quarante-sept hommes, embarqués sur la cha-

loupe, essayèrent en vain de gagner l'Irlande. Après avoir enduré les extrémités les plus affreuses du froid, de la faim et de la soif, ils aperçurent une terre, le 4 janvier 1432. Le lendemain, la chaloupe fut portée par les vagues sur un rocher. Cinq des naufragés périrent pour avoir avalé trop de neige; 25 autres étaient morts en mer. Les 17 qui restaient se construisirent une tente avec les avirons, les voiles et les bordages; ils n'avaient que des coquillages pour se nourrir. Onze jours après, le domestique de Quirino trouva, sur la pointe la plus septentrionale de l'îlot, une maison en bois; on s'y transporta : enfin la Providence prit pitié de Quirino et de ses compagnons. Au bout d'une quinzaine de jours, des habitants d'une île éloignée de huit milles, arrivèrent à l'îlot qui s'appelait Sand-Ey (Ile de Sable). Ils ne purent emmener que deux des naufragés à l'île de Rustène (Rost-oe), sur la côte septentrionale de Norwége. Deux jours après, le 2 février, les insulaires vinrent chercher les autres : ils n'étaient plus que 10. Quirino et ses compagnons furent répartis dans différentes maisons, et traités avec la plus grande humanité. Les voyageurs sortirent de Rost à la fin de mai, et furent débarqués près de Drontheim, la veille de l'Ascension. Comblés de marques de bonté de l'archevêque, et du vice-roi, ils se mirent en route pour la Suède, où on leur avait dit qu'ils trouveraient un de leurs compatriotes établi à Stichimborg (Stegeborg en Ostrogothie), à 50 journées de Drontheim. Celui-ci ne négligea rien pour consoler Quirino et les siens dans leur adversité; il les fit, à leur départ, accompagner par son fils, jusqu'aux bords du Jœthæ-Elf, où ils s'embarquèrent. Trois des voyageurs allèrent à Rostock; les autres suivirent Quirino en Angleterre, puis continuèrent leur route par l'Allemagne et Bâle, et enfin atteignirent Venise. La relation de Quirino intéresse non-seulement par le récit naïf et touchant de ses malheurs, mais aussi par les enseignements précieux qu'elle offre pour l'histoire de la géographie. La description de la Norwége et de son commerce, la peinture des mœurs et des usages de ses habitants, sont des fragments importants pour l'histoire des peuples. La pêche de la morue au Lofodden, et le commerce de stockfisch et de harengs, étaient déjà très-florissants. En un mot, ce voyage est très-instructif. Ramusio le publia le premier sous ce titre : *Viaggio del magnifico Messer Pietro Quirino nal quale partito di Candia con malvagie per ponente l'anno* 1431, *incorre in uno horrible spaventoso naufragio del quale alla fine con diversi accidenti scampato, arrivò nella Norvegia e Suecia regni settentrionali.* Ce morceau est suivi d'une relation du même naufrage, par C. Fioravante, et Nicolo di Michiel, compagnons de Quirino. L'un et l'autre sont dans le tome II du Recueil. Le récit de Quirino a trouvé place dans la plupart des collections de voyages : M. Eyries en a inséré la traduction dans l'*Histoire des naufrages,* en 1816.

QUIROGA (Joseph), jésuite, naquit, en 1707, à Lugo, dans la Galice, d'une ancienne et noble famille. Dans sa jeunesse, il étudia les mathématiques avec succès, fut admis à l'école de la marine, et fit plusieurs voyages sur mer. Il prit ensuite l'habit de Saint-Ignace, et sollicita de ses supérieurs la permission de passer en Amérique, pour y prêcher l'Évangile. Dans le même temps, il reçut du roi d'Espagne, Philippe V, la commission de visiter la terre Magellanique, qui n'était encore connue qu'imparfaitement; de s'assurer des ressources que le pays pouvait offrir; et de déterminer les points les plus propres à l'établissement de ports et de rades pour les bâtiments du commerce. Le P. Quiroga, parti sur un vaisseau (*le Saint-Antoine*) que commandait un excellent officier, se rendit d'abord à Buenos-Ayres. Deux de ses confrères, attachés à la mission du Paraguay, et dont l'un (le P. Mathieu Strobl) parlait la plupart des langues de cette partie de l'Amérique, lui demandèrent l'honneur de partager les dangers de cette expédition. Après avoir terminé les préparatifs de son départ, il mit à la voile de Monte-Video, le 27 décembre 1745; et, porté par un vent favorable, atteignit sa destination sans aucun accident. Tandis que ses compagnons, escortés de quelques soldats, parcouraient à pied l'intérieur du pays, le père Quiroga, monté sur une chaloupe, en visitait les côtes pour signaler les rochers à fleur d'eau dont elles sont bordées, et pour déterminer avec précision l'étendue et les avantages des havres et des ports naturels qu'il reconnaissait sur sa route. Le résultat de ce voyage ne fut point aussi important qu'on aurait dû l'attendre du zèle du P. Quiroga. Ses compagnons, après s'être avancés jusqu'à 14 lieues du détroit de Magellan, sans rencontrer aucun habitant, se virent pressés par le manque de vivres, et obligés de gagner la côte dont ils ne s'étaient pas trop éloignés. Les provisions du vaisseau étaient presque épuisées, et on avait perdu l'espoir de les renouveler : il fallut donc songer au retour; et le P. Quiroga arriva, le 4 avril 1746, à Buenos-Ayres, trois mois et quelques jours après en être parti. Il s'empressa d'envoyer à Madrid les observations qu'il avait recueillies dans son voyage, et qui furent déposées aux archives de la marine. Peu de temps après, il fut chargé de tracer la limite qui sépare les provinces espagnoles des portugaises dans l'Amérique méridionale, Dès qu'il eut terminé cette opération importante, il revint en Europe, et se rendit à Rome, pour y exposer l'état des missions dans le Paraguay. Il partagea le reste de sa vie entre ses devoirs et la culture des sciences, principalement de l'astronomie et de la physique; et mourut à Bologne, le 25 octobre 1784, laissant la réputation d'un savant aussi modeste qu'éclairé, et d'un parfait religieux. Le *Journal* du voyage de Quiroga, rédigé sur ses observations et celles de ses compagnons, par le P. Pierre Loçano (en espagnol), a été imprimé parmi les pièces justificatives, dans le tome III de l'*Histoire du Paraguay,* par le P. de Charlevoix. On n'a de lui qu'un seul ouvrage imprimé : *Tratado del arte verdadero de navegar por circulo paralelo a la equinozial,* 1784.

QUIROS (Pedro-Fernandez de), l'un des plus grands hommes de mer des temps modernes, et l'un des derniers héros de l'Espagne, naquit dans ce royaume, vers le milieu du 16e siècle. Quelques écrivains, croyant apercevoir dans son style l'emploi de l'idiome portugais, et l'usage de la phraséologie de cette nation, en ont fait le compatriote des Gama et des Magellan; mais cette supposition est tout à fait sans fondement. On manque de renseignements sur les premières années de cet illustre navigateur. Il paraît qu'à l'exemple de ses compatriotes,

il alla de bonne heure en Amérique chercher la gloire et la fortune. Il ne faisait point partie, ainsi qu'on l'a mal à propos supposé, de la première expédition de Mendana, en 1567. D'après quelques passages de ses écrits, on peut être conduit à penser qu'il voyagea d'abord pour le commerce; mais ce n'est que depuis 1595, que Quiros, comme grand homme de mer, appartient à l'histoire. Il fit, dans cette dernière année, partie de la seconde expédition de Mendana, en qualité de premier pilote. Ami et compagnon du général, investi de toute sa confiance, Mendana lui confia, au lit de mort, les destinées de l'expédition. Quiros se montra digne d'un choix aussi honorable. Par sa fermeté, il maintint la discipline parmi des équipages découragés : il fit passer dans l'âme de ses matelots l'ardeur qui triomphe des obstacles; et avec des vaisseaux délabrés, ayant la famine à bord, et naviguant dans des mers peu connues, il parvint enfin à reconduire à Manille les déplorables restes de la flotte. De là, il s'embarqua sur *le Saint-Jérôme* pour Acapulco; et du Mexique, il se rendit au Pérou, auprès du vice-roi don L. de Velasco, auquel il s'adressa pour obtenir un nouvel armement destiné à poursuivre les découvertes de Mendana. Il paraît que ce fut, dans ce dernier voyage, que Quiros conçut l'idée de l'existence d'un continent austral, idée restée vague jusqu'alors chez les géographes et les gens de mer. Ni Magellan, ni Gallego, n'avaient soupçonné ce continent dans cette partie du monde. Sa recherche n'avait encore été l'objet spécial d'aucun voyage, pas même de la dernière expédition de Mendana : mais la découverte de Santa-Crux fit croire à Quiros qu'on avait enfin trouvé cette terre inconnue. C'est dans les deux Mémoires qu'il présenta alors à D. L. de Velasco, qu'on remarque pour la première fois une discussion scientifique et approfondie sur cette grande question géographique, qui n'en est plus une depuis les derniers voyages de Cook et de Surville. Le vice-roi, croyant que la demande de Quiros excédait les limites de son autorité, l'engagea à se rendre à la cour de Madrid, et le chargea de lettres par lesquelles il appuyait fortement ses projets. Philippe III les accueillit; mais tout en caressant les idées de Quiros sur le continent Austral, on a cru que le gouvernement espagnol avait plutôt l'intention de faire tenter la route de l'Amérique en Espagne par les Indes orientales, d'arriver par cette voie aux îles à épiceries, et de faire reconnaître entre la Nouvelle-Guinée et la Chine, d'autres îles auxquelles une tradition, dont on ignore l'origine, attribuait de grandes richesses. Quoi qu'il en soit, Quiros, muni d'un plein-pouvoir et d'un ordre adressé au comte de Monterey, vice-roi du Pérou, se rendit à Lima; il y fit construire deux vaisseaux et une corvette. L'armement fut soigné dans tous ses détails: ses bâtiments furent pourvus d'une forte et nombreuse artillerie; et l'on dut se promettre les plus grands résultats de cette expédition destinée, dit un historien espagnol, *à gagner des âmes au ciel et des royaumes à l'Espagne*. A la vérité, les vœux de la religion et de la politique ne furent point exaucés; mais la géographie dut à ce voyage la découverte d'un grand nombre d'îles. L'océan Pacifique ne parut plus un désert immense. Quiros appareilla de Callao, le 21 décembre 1605, et fit voile à l'ouest-sud-ouest, jusqu'à mille lieues du Pérou, sans rencontrer aucune terre. La petite île de l'*Incarnaeion* fut la première qui s'offrit à sa vue. Courant toujours à l'ouest, il en aperçut plusieurs autres, et donna à la dernière d'entre elles, le nom de la *Dezana,* sans doute parce que c'était la dixième qu'il découvrait. Cette Dezana a depuis été reconnue pour être l'*Osnabrugh* de Wallis, le *Boudoir* de Bourgainville, et la *Maitea* de Cook. Quiros se trouvait donc à l'entrée de l'archipel de la Société. Il lui était réservé d'apercevoir le premier la belle Otaïti, que, depuis, le génie français dota du nom de Nouvelle-Cythère. Le 10 février 1606, il vit la *Sagitaria,* qu'il reconnut pour une île: ses chaloupes y abordèrent et y retournèrent le jour suivant. Quiros, en quittant la Sagitaria, découvrit plusieurs autres îles, qui n'ont pas été retrouvées. Il donna à l'une d'elles le nom de la *Gente Hermosa,* l'île de la Belle-Nation, à cause de la beauté des naturels. Dans l'île de *Taumaco,* voisine de cette dernière, il fit enlever 4 Indiens pour lui servir d'interprètes dans la suite de son voyage : étrange manière de reconnaître les services d'un peuple simple, compatissant et généreux, qui avait abondamment fourni aux besoins de ses équipages. Ce crime de lèse-humanité souleva d'indignation les autres Indiens : ils attaquèrent, avec leurs faibles armes, les ravisseurs de leurs frères. Les foudres européennes donnèrent droit aux Espagnols: mais la force légitime-t-elle la trahison? C'est à Taumaco que Quiros obtint des renseignements qui influèrent sur sa route ultérieure, et sur les destinées de l'expédition. Il apprit de Tumay, chef ou cacique de l'île, qu'un grand nombre d'îles dont il en désignait 60 par des noms particuliers, qu'un vaste continent, devaient se trouver par une latitude plus méridionale que celle de 11 degrés (celle de Santa-Crux), et qu'en dirigeant sa route vers le sud, on rencontrerait une grande terre fertile, peuplée, et qui se prolongeait dans le Midi. Tumay nommait cette terre *Manicola*. La recherche de la Santa-Crux avait été jusqu'alors le but avoué du voyage. C'était toujours sur le parallèle de cette île, que Quiros s'était dirigé. Les renseignements qu'il venait d'obtenir, le déterminèrent à changer sa route : il marcha vers le sud; aperçut successivement les îles de Tucopia et de *Nuestra Senora de la Luz,* et ne s'y arrêta point. Cette dernière, que Quiros place par 14 degrés et demi de latitude sud, aurait été retrouvée, d'après Fleurieu, et serait la même que le Pic de l'étoile de Bougainville : mais c'est encore un point douteux. Fidèle aux indications qui lui avaient été fournies, Quiros continua de se diriger vers le sud; et sa persévérance fut couronnée du plus heureux succès. Le 26 avril 1606, plusieurs terres se présentèrent à la vue des Espagnols. Quiros, dans l'embarras du choix, se décida à faire route sur celle qui restait au sud-ouest de *Nuestra Senora de la Luz*. Après quelques recherches d'une baie et d'un port commodes pour le mouillage, on en trouva un entre deux embouchures de rivières : la flotte y jeta l'ancre. On nomma ce port *La Vera Crux,* et la terre dont il fait partie, *Tierra Austral del Espiritu Santo*. Cette terre a encore été retrouvée par les navigateurs modernes. Il est bien reconnu aujourd'hui que c'est la même que les Grandes-Cyclades de Bougainville, et les Nouvelles-Hébrides de Cook : mais

si ces navigateurs ne se sont pas fait illusion sur cette identité, s'ils l'ont eux-mêmes reconnue, par quelle manie, de quel droit ont ils imposé un nom nouveau à une ancienne découverte? Quiros séjourna un mois entier sur cette terre riche de tous les dons de la nature, de toutes les productions des Moluques, et d'une admirable fertilité. Son génie la lui fit regarder, dès le premier moment, comme le lieu le plus propre à l'établissement d'une grande colonie, et susceptible de devenir, en peu de temps, la rivale des iles à épiceries. Il paraît d'après le récit de Torquemada, que le projet de Quiros, en quittant la baie de San-Felipe y San-Yago, était de se rendre à la Chine; mais ayant éprouvé de grandes contrariétés de temps, et une affreuse tourmente de plusieurs jours, son vaisseau étant d'ailleurs en mauvais état, il abandonna ce projet, et fit route pour la Nouvelle-Espagne. La traversée fut pénible ; et ce ne fut qu'après avoir échappé à de grands dangers, que Quiros atteignit les côtes du Mexique, le 3 octobre 1606, 9 mois après son départ du Callao. *L'Amirante,* second bâtiment de la flotte, commandé par Louis Vaez de Torrès, et qui avait été séparé du vaisseau de Quiros par la tempête, au sortir de la baie de San-Félipe, suivit la route de l'ouest. Cet événement doit être regardé comme une circonstance heureuse. Torrès toucha, dans sa route, à plusieurs îles abondantes, selon lui, en or, en perles et en épiceries : il y enleva plusieurs naturels; et longeant ensuite la côte sud d'une grande terre, *l'espace* de 800 *lieues,* parvint enfin aux Philippines, où il rendit compte de ses découvertes. Comme Torrès, dans ce voyage, ne put longer d'autres côtes au sud, *l'espace de* 800 *lieues,* que la partie méridionale de la Nouvelle-Guinée, il en résulte qu'il traversa le premier le détroit que Cook a depuis nommé le détroit de l'*Endeavoure.* Se faisant une juste idée de l'importance de ses découvertes, Quiros crut devoir aller solliciter lui-même, à Madrid, les moyens de les poursuivre, ainsi que l'établissement d'une colonie sur la terre du Saint-Esprit : mais ce grand homme n'eut guère une étoile plus heureuse que Mendana. Ce fut en vain qu'avec des couleurs dont deux siècles n'ont pu effacer ni la vérité, ni la vivacité, il peignit, dans deux Mémoires adressés à Philippe III, les avantages physiques de cette nouvelle partie du monde, les mœurs de ses habitants, la conduite à tenir envers eux; en vain conjura-t-il son roi, par l'*amour de Dieu,* de ne point laisser tant de travaux, tant de veilles, une si noble persévérance, sans fruit pour le monde et pour la patrie, sa voix fut méconnue par les faibles descendants de Charles-Quint. On ne lui fournit que des moyens peu proportionnés à la grandeur de l'entreprise. Harcelé de contrariétés, et après avoir consumé plusieurs années en démarches faiblement accueillies, il résolut de se rendre à Lima pour tenter un nouveau voyage; mais il n'eut pas le bonheur d'y arriver: il mourut à Panama, en 1614. Quiros fut le dernier héros de l'Espagne : avec lui s'éteignit cet esprit entreprenant, qui avait conduit les Colomb aux Antilles, et les Cortez dans le palais de Montezuma. Le Mémoire de Quiros à Philippe III, fut publié à Séville, en 1610; en latin, à Amsterdam, en 1613; et en français, à Paris, 1617.

QUIROS (Théodore de), missionnaire espagnol, naquit en 1599, à Vivero, dans la Galice. Après avoir terminé ses études avec beaucoup de succès, il prit l'habit de Saint-Dominique, et sollicita de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'Évangile dans les Indes. Il s'embarqua pour les îles Philippines, en 1637; professa d'abord la philosophie à Manille, et se rendit ensuite dans l'île Formose, où il demeura 10 ans, remplissant avec un zèle infatigable les fonctions de son ministère. Les Hollandais s'étant emparés de cette ile, le P. Quiros fut fait prisonnier, et conduit à Jacatra, puis à Macassar. Il retourna, par l'ordre du roi d'Espagne, à Manille, et consacra le reste de sa vie à la conversion des Indiens, dont il parlait la langue aussi bien que les naturels du pays. Enfin, épuisé de fatigues, il mourut le 4 décembre 1662. Le P. Quiros avait composé la *Grammaire* et le *Dictionnaire* de la langue *Tagala;* de plus, il traduisit, dans cette langue, un *Catéchisme,* et plusieurs ouvrages ascétiques, entre autres un *Traité* de la dévotion au rosaire, imprimé plusieurs fois à Manille et à Mexico.

QUIROS (Augustin de), jésuite espagnol, natif d'Andujar, inspecteur des missions de la Nouvelle-Espagne, mort à Mexico, le 13 décembre 1622, âgé de 56 ans, a laissé des *Commentaires,* en latin, sur quelques livres de la Bible, Séville, 1622, in-fol., et une *Dissertation* en espagnol, contre les écrivains qui affectent de se servir d'expressions anciennes et inusitées. C'est par quiproquo que l'abbé Declaustre lui attribue la *Relation* de la découverte des terres australes, en 1605, insérée à la suite des voyages de Fr. Coréal.

QUIROS (Hyacinthe-Bernard de), dominicain espagnol, portait dans son ordre les noms d'Augustin-Thomas. Après avoir enseigné la théologie et le droit canonique à Rome, il apostasia et se rendit à Berne, où il obtint une chaire d'histoire ecclésiastique à l'université de Lausanne. Il y mourut, d'apoplexie, le 6 novembre 1758 : sa bibliothèque a été donnée à cette université, par ordre de la république de Berne. On connaît de lui une *Histoire de l'Église,* en allemand, Lausanne, 1756, in-fol., et quelques *Dissertations* académiques, en latin. Sa *Vie* se trouve dans la collection de Simler.

QUIROT (Jean-Baptiste), né dans la Franche-Comté vers 1760, était avocat au commencement de la révolution. Son adhésion aux nouveaux principes fixa sur lui les regards de ses concitoyens du département du Doubs, qui le nommèrent, au mois de septembre 1792, député à la Convention nationale. Il appartenait à la majorité de cette assemblée, sans en partager toutes les opinions, et se montra souvent modéré, notamment dans le procès du roi, où il vota la reclusion pendant la guerre et le bannissement à la paix. Par suite de ses principes modérés, il fut l'un des opposants au coup d'État de la *Montagne,* au 31 mai, et ne fut point atteint par les proscriptions de l'époque. Il se prononça avec force contre les auteurs des journées de prairial an III, où fut assassiné le député Ferraud, fit partie de la commission chargée d'examiner la conduite du proconsul Lebon, fut choisi pour faire le rapport, et conclut à l'arrestation. Passé au conseil des Cinq-Cents, par suite de la réélection des deux tiers, il vota pour la loi du 3 brumaire, qui éloignait les ci-devant nobles des fonctions publiques, combattit avec

énergie la faction de *Clichy*, et trouva un violent adversaire dans le général Willot, qui lui proposa un duel, dont le ministre de la police empêcha les suites. Bailleul ayant proposé, en mai 1798, un projet de loi qui, sous prétexte qu'une partie des élections avaient été faites sous l'influence des partisans du régime de 1793, tendait à les annuler, Quirot en fit voir l'injustice et les dangers, et le fit rejeter. Quelques jours après, il eut le courage de parler, dans un comité secret, en faveur des membres du Directoire exclus au 30 prairial an VII. Franchement républicain, il s'opposa aux événements du 18 brumaire. Cette généreuse résolution lui valut son exclusion du corps législatif et une reclusion momentanée dans les prisons de la Conciergerie. Il reparut sur la scène politique à la fin de 1813, comme membre du conseil municipal de Besançon, et signataire d'une adresse de ce conseil à l'impératrice Marie-Louise. Devenu sous-intendant militaire, il était employé à Lyon, où il mourut en 1830.

QUITA (Domingos dos REIS), poëte portugais, né le 6 janvier 1728, passa dans la misère les premières années de son enfance, et n'eut d'abord d'autre instruction que celle qu'il acquit lui-même par la lecture des ouvrages du Camoëns et de Fr. R. de Lobo. De malheureuses affaires de commerce avaient contraint son père à quitter le Portugal; Domingos, qu'il laissait sans ressource ainsi que six autres enfants, entra à 15 ans en apprentissage chez un barbier. Cependant il avait pour la poésie un goût décidé; et en même temps qu'il suppléait à son défaut d'instruction par l'étude du français, de l'italien et de l'espagnol, il se livrait secrètement à la composition de quelques pièces, qu'enfin il s'enhardit à faire paraître, comme les *Essais d'un moine des Açores*. On remarqua, entre autres morceaux, un sonnet amoureux (*Benigno amor, os que te offendem*) qui décelait le germe de talents distingués, et les littérateurs voulurent connaître le jeune auteur. Celui-ci trouva un protecteur et un ami dans le comte de Saô-Lourence; et bientôt, malgré son humble profession, il fut reçu parmi les membres de la société des Arcades, qui venait de se former à Lisbonne. Le tremblement de terre qui renversa cette ville en 1755 priva Domingos du fruit de ses épargnes, et la brigue des envieux l'empêcha d'avoir part aux bienfaits de l'archevêque de Braga et du marquis de Pombal : mais, comme la Fontaine, il trouva les soins d'une généreuse hospitalité chez une amie, D. Theresa-Theodore de Alvieu, femme d'un médecin, et c'est dans sa maison que l'infortuné poëte mourut en 1770. Outre 5 tragédies, dont la meilleure est celle d'*Inès de Castro*, on a de lui beaucoup de *Sonnets*, plusieurs *Élégies*, des *Pastorales*, *Idilles*, etc. C'est surtout dans ce genre qu'il a excellé, et on peut le citer comme un modèle du genre pastoral. Le recueil do ses *OEuvres* forme 2 vol. in-8°; il en a été fait deux éditions à Lisbonne.

R

RABAN-MAUR, appelé quelquefois en latin *Rabanus Magnentius*, né à Mayence vers 776, fut l'un des écrivains les plus féconds et les plus laborieux de son temps. Destiné à la vie religieuse, il entra dès l'âge de 10 ans dans l'abbaye de Fulde, y fit ses premières études, et alla se perfectionner à l'abbaye de Saint-Martin de Tours, où il professa ensuite la grammaire et la philosophie. Rival et contemporain de Jean Scot, il se distinguait par un savoir moins frivole et des qualités plus estimables. De retour à l'abbaye de Fulde, il fut ordonné prêtre en 814, et se livra à l'enseignement avec un tel succès que son école devint bientôt la plus célèbre de l'Allemagne. Élu abbé en 822, il réconcilia Louis le Débonnaire avec ses enfants, obtint en récompense de riches possessions dont il dota diverses maisons naissantes, entre autres l'abbaye d'Hirsange, et se démit ensuite de son titre pour aller vivre dans la solitude du Mont-Saint-Pierre; mais il en fut tiré 5 ans après pour occuper le siége de Mayence, et ce fut alors que ses talents parurent avec un nouvel éclat. Il composa divers ouvrages propres à l'enseignement, tint plusieurs synodes pour remédier aux abus qui s'étaient glissés dans les cloîtres, et fit de sages règlements pour en prévenir le retour; mais l'histoire lui reproche une excessive sévérité envers Gotescalc, qu'il renvoya à Hincmar, archevêque de Reims, son juge naturel, comme un hérétique qui devait être puni, et qui ne le fut que trop en effet. Une famine, qui désola le diocèse de Mayence en 850, fournit à l'évêque une occasion de montrer le zèle et la charité dont il était animé pour son troupeau. Ses revenus furent distribués aux pauvres, et il en nourrissait chaque jour 300 à sa propre table. Il présida le concile assemblé dans sa ville épiscopale en 852, assista l'année suivante à celui de Francfort, et mourut à Winfeld en 856. Le nom de ce prélat se trouve inscrit dans plusieurs calendriers; mais l'Église ne lui rend point de culte public. On a de lui un grand nombre d'ouvrages recueillis à Cologne en 1627, 6 tomes en 3 vol. in-fol. Ils contiennent des *Commentaires sur l'Écriture sainte*; un *Traité de l'institution des clercs et des cérémonies de l'Église* : cet ouvrage, l'un des plus importants de l'auteur, a eu plusieurs éditions dans le 16e siècle; un *Traité du calendrier ecclésiastique* : on y trouve la manière de discerner les années bissextiles et de marquer les indications; un *Livre sur la vue de Dieu, sur la pureté du cœur et la manière de faire pénitence*; *De universo, sive etymologiarum Opus*; des *homélies*; un *martyrologe*; le livre de la *Grammaire* : c'est un abrégé d'un ouvrage beaucoup plus ancien, attribué à Priscien de Césarée; un *Traité de l'invention des langues*, etc., et des poésies, parmi lesquelles on distingue l'hymne *Veni Creator*. On peut consulter l'*Histoire littéraire de France*, tome V; la dissertation de J. F. Buddæus, *De vitâ ac doctrinâ Rabani*, Iéna, 1724; et les *Annales littéraires*, Helmstadt, 1782.

RABARDEAU (Michel), jésuite, né à Orléans en 1572, mort à Paris le 24 décembre 1649, n'est guère connu que par un ouvrage singulier, ayant pour titre : *Optatus Gallus benignâ manu sectus,* Paris, 1641, in-4°. Il avance dans cet ouvrage, qui fut condamné à Rome en 1643, que la création d'un patriarche en France, quand bien même elle aurait lieu sans l'intervention du saint-siége, ne serait point un acte schismatique.

RABASTENS (Pilfort de) reçut le jour au château de Saint-Géry en Albigeois, qui appartenait à une branche de l'illustre famille de Rabastens. D'abord moine de l'ordre de Saint-Benoît, ensuite abbé de Lombez en 1310, puis évêque de Pamiers, il éprouva dans cette ville diverses tracasseries de la part des chanoines. Sa vie même fut en danger, mais il parvint à calmer les passions, et put enfin jouir de quelque repos. Peu de temps après il fut élevé sur le siége épiscopal de Léon en Espagne, et plus tard créé évêque de Rieux par le pape Jean XXII, son compatriote et son ami. Ce pontife fit encore plus; il le décora de la pourpre romaine en 1320, sous le titre de Sainte-Anastasie. Rabastens ne jouit pas longtemps de cette dignité, car il mourut en 1321. Il fut souvent choisi comme arbitre pour terminer les différends élevés dans son pays. La maison Rabastens a fourni d'autres évêques et des personnages remarquables.

RABAUDY (Bernard de), religieux de l'ordre des frères prêcheurs, né à Toulouse en 1651, professa la théologie avec éclat dans l'université de cette ville, où il mourut le 3 novembre 1731. On a de lui 3 vol. in-8° d'un ouvrage estimé, et qui est intitulé : *Exercitationes theologicæ, ad singulas partes Summæ sancti Thomæ, doctoris angelici.* Le reste de cette composition conservé dans la bibliothèque des dominicains de Toulouse, jusqu'à la révolution, se trouve aujourd'hui dans celle du collége royal de la même ville. La maison de Rabaudy était comptée au nombre des plus illustres de Toulouse, et la place de *viguier,* c'est-à-dire vicaire du comte de Toulouse, fut toujours occupée par un de ses membres, depuis 1597 jusqu'en 1749, époque de la suppression de cette charge.

RABAUT (Paul), pasteur de l'Église réformée de Nîmes, né à Bédarieux en 1718, s'est fait connaître par un dévouement sans bornes pour ses coreligionnaires et par un zèle ardent pour le maintien de sa croyance. Sa tête ayant été mise à prix, il osa, dit-on, se présenter devant le marquis de Paulmi, et lui remettre, en se nommant, un mémoire qu'il adressait en faveur des réformés. Étonné de tant de courage et d'une si noble confiance, le marquis voulut la justifier, reçut le mémoire, promit de le remettre au roi, tint parole, et, dès ce moment, les protestants furent beaucoup moins inquiétés. Paul Rabaut, qui avait toujours su échapper aux dangers qui l'environnaient lorsqu'il prêchait publiquement une doctrine proscrite par les lois du gouvernement, ne put se soustraire à l'incarcération sous le régime révolutionnaire : son 3e fils, Rabaut-Dupuis, ayant été obligé de se cacher en 1793, il fut arrêté comme père d'émigré, et ne fut mis en liberté qu'après le 9 thermidor. Il mourut peu après, en 1795. Pons, de Nîmes, a donné une *Notice* sur le P. Rabaut, à la suite de ses *Réflexions philosophiques et politiques sur la tolérance religieuse,* Paris, 1808, in-8°.

RABAUT DE SAINT-ÉTIENNE (Jean-Paul), fils du précédent, né à Nîmes, en avril 1743, était avant la révolution, avocat et ministre de la religion réformée, et l'un des hommes les plus zélés de sa communion. Élève de Court de Gebelin, il cultiva les belles-lettres avec succès, et avait même commencé un poëme épique sur Charles Martel : enfin, il avait tous les moyens de se faire un nom dans cette terrible crise politique qui devait bientôt épouvanter le monde; et il en avait adopté les principes, avant même qu'elle eût éclaté. Rabaut commença sa carrière politique par la défense de ses coreligionnaires; entreprise honorable, sans doute. Rabaut vint à Paris, où le parti philosophique et le ministère même couvraient le protestantisme d'une protection qui n'était plus déguisée; ils obtinrent de Louis XVI, en 1788, l'exercice des droits civils, à l'égal des sujets catholiques. Rabaut, qui avait montré beaucoup d'activité dans cette négociation, acquit dès lors une grande importance : c'était un homme d'esprit, qui, soit par conviction, soit pour se conformer au caractère général de cette époque, imprimait fortement à toutes ses productions le cachet de la philosophie moderne. On fit valoir les services qu'il avait rendus aux protestants, et ses talents, comme littérateur; il fut convenu que le tiers état ne pouvait avoir un plus habile délégué : Rabaut fut donc désigné aux électeurs de la sénéchaussée de sa ville natale, qui le nommèrent leur député aux états généraux, où il arriva précédé d'une réputation vraiment colossale. Ses amis voulurent même l'élever au-dessus de Mirabeau. La hardiesse de ses opinions, si favorables aux projets des novateurs, motivait cette préférence; Mirabeau appartenait à la noblesse qu'on voulait détruire, et Rabaut à la classe moyenne, qu'on voulait porter à son niveau : celui-ci était d'ailleurs l'un des chefs d'une secte religieuse, dont on avait intention de se servir pour réaliser contre la religion romaine les projets avoués du parti philosophique. Rabaut entra donc l'un des premiers en lice dans les débats révolutionnaires : on le vit sur la brèche, aussitôt que les états généraux ouvrirent leurs séances. La première question agitée fut celle de savoir si les pouvoirs des députés des trois ordres seraient vérifiés particulièrement dans chaque chambre, ou si l'opération aurait lieu dans la salle commune, et serait soumise à leur contrôle réciproque. Les états avaient été ouverts le 5 mai 1789; le 6, la noblesse s'occupa de cette vérification, la termina dans une seule séance, et se constitua en corps délibérant. Le clergé s'occupa aussi de cette vérification, et y mit deux jours, mais ne se constitua point : il voulut attendre quel parti prendrait le gouvernement du roi dans cette circonstance difficile. Quant au tiers état, il resta systématiquement dans l'inertie; ses membres soutinrent généralement que les pouvoirs des trois ordres ne devaient être vérifiés qu'en commun : Rabaut fut un des députés du tiers qui défendirent ce système avec le plus de constance; il s'accordait parfaitement avec le projet de soumettre la monarchie à une *régénération* complète. Rabaut, et son collègue Chapelier, son rival en réputation et en talents politiques, furent ceux des commissaires du tiers, qui prirent le plus de part aux débats. Pendant le reste de l'année 1789, Rabaut

fut un des députés qui parurent le plus souvent à la tribune. Lorsque le tiers, ne pouvant faire entrer les deux premiers ordres dans ses vues, résolut de se constituer législateur, sans leur intervention. Les nouveaux constituants prirent la dénomination d'*Assemblée nationale,* proposée par un député du Berri, nommé Legrand. Dans la nuit du 4 août, Rabaut fit supprimer quelques priviléges résultant de la féodalité, entre autres celui d'avoir exclusivement des colombiers. Lorsqu'il fut question de publier une déclaration des droits, il s'occupa beaucoup de cette matière, et proposa de mettre en délibération le projet présenté par l'abbé Sieyès, qui était alors le principal oracle du parti révolutionnaire; mais les intérêts du protestantisme étaient ceux qui touchaient plus particulièrement Rabaut, dans une telle discussion; il s'agissait, en fixant une égalité des droits, tant en matière religieuse que civile, de faire arriver la religion réformée sur le même terrain que la religion catholique. Les évêques, et une grande partie des autres ecclésiastiques, voulaient conserver au culte catholique une prééminence qu'on n'avait pas encore osé lui contester : ils déclarèrent que le rabaisser au niveau des autres croyances, c'était saper les bases de la monarchie, et décomposer l'état social lui-même. Rabaut prétendit, au contraire, que l'égalité des cultes religieux était une suite et une conséquence nécessaires de tous les autres droits, et que cet avantage ne pouvait être refusé aux sujets d'un même État. Ce fut le 23 août, qu'il plaida cette cause avec la plus grande chaleur : il la gagna, malgré les efforts de ses adversaires, et fut universellement applaudi par ses coreligionnaires et tout le parti philosophique. Le *Moniteur* n'existait pas alors : la plupart des écrits, dont les matériaux sur la révolution ont été pris dans ce journal, ont très-peu parlé de cette discussion, qui fut cependant d'un grand intérêt, et l'une des plus remarquables de cette première époque. Après la dissolution du comité de constitution, qui avait proposé les deux chambres, dont la majorité de l'assemblée ne voulut pas entendre parler, Rabaut fut nommé membre de celui qui succéda, et en devint l'organe dans plusieurs questions majeures, notamment celle de savoir comment seraient composées les législatures suivantes, quels seraient leurs droits et la durée de leurs sessions. Lorsque son rapport sur la composition des législations fut soumis à la discussion générale, les partisans du système des deux chambres tentèrent de nouveaux efforts pour le faire adopter; Rabaut les combattit avec la plus constante opiniâtreté : il soutint que l'assemblée, à qui il attribua le droit exclusif du législateur, devait être une, indivisible et permanente, c'est-à-dire continuellement réunie, sans que le roi eût le pouvoir de la dissoudre, ni même d'arrêter le cours de ses délibérations. Rabaut parvint à son but; et une grande majorité rejeta de nouveau les deux chambres. Il est bon de remarquer que l'unité du corps législateur fut décrétée par une pluralité formée de députés de l'extrême droite et de l'extrême gauche de l'assemblée constituante : on a aussi très-peu parlé de cette délibération si remarquable, et considérée depuis comme la cause de si grands événements. Quelques députés, ne trouvant pas de raisons convaincantes pour faire croire que cette unité était la meilleure des conceptions possibles, s'écrièrent de leurs places : *Un seul Dieu, un seul roi, une seule assemblée!* On applaudit à droite, à gauche, et dans les galeries publiques. On alla aux voix, et le décret fut plutôt emporté que rendu : on l'avait d'ailleurs fait préalablement appuyer par les révolutionnaires du Palais-Royal. Cette question était discutée concurremment avec celle de savoir quelle serait la nature du *veto* du roi sur les décrets du corps législateur; Rabaut et les autres députés, qui voulaient consacrer l'unité qu'ils craignaient de voir repousser par le roi, demandaient l'ajournement de toute délibération sur ce *veto,* jusqu'à ce que l'unité et la permanence de l'assemblée fussent arrêtées et reconnues. Pendant que toutes ces questions s'agitaient, les insurrections, dont on vient de parler, s'organisaient au Palais-Royal, et les insurgés se préparaient à marcher sur Versailles, pour pendre les partisans des deux chambres et du *veto*. Rabaut rejeta le *veto* absolu, dont Mirabeau avait fait sentir la nécessité dans un de ses plus importants discours; et il vota pour le *veto* suspensif : il parla longtemps sur cette matière, toujours jaloux d'affaiblir l'autorité du roi, ou plutôt de la rendre tout à fait nulle. Il discuta aussi le nouveau système des municipalités et des assemblées des provinces, cherchant à les soustraire au pouvoir monarchique. A la fin de la même année, il proposa, pour éviter les rivalités et le mécontentement, de faire alterner le siége des administrations supérieures entre les principales villes de chaque département. Cette motion fut rejetée. Voilà à peu près tout ce que la vie politique de Rabaut offre de remarquable pendant les 8 derniers mois de l'année 1789. Depuis cette époque, le grand crédit politique qu'il avait eu dans l'assemblée et au dehors, baissa sensiblement : plusieurs députés, auxquels on avait d'abord prêté assez peu d'attention, le dépassèrent dans l'opinion, et planèrent au-dessus de lui. En 1790, il parut beaucoup moins à la tribune. Le 7 mars, il parla sur les finances, et n'obtint aucun décret sur cette matière. Le 15, il fut nommé président; puis il s'occupa, dans le cours de l'année, de l'organisation des gardes nationales. Il paraît que déjà l'on avait des vues sur les provinces belgiques : Rabaut cita deux lettres qui lui étaient adressées de ce pays, et dans lesquelles il était question de son indépendance; c'est-à-dire qu'on formait des projets pour un système qui ne tarda pas à se réaliser. Le travail le plus important de Rabaut, pendant l'année 1790, fut l'organisation de la gendarmerie, qui fut substituée à l'ancienne maréchaussée. En 1791, les assignats ayant fait disparaître de la circulation toutes les espèces métalliques, Rabaut proposa de créer les assignats de 5 livres, et demanda qu'il en fût émis pour 50 millions. Pendant le reste de l'année, il ne parut à la tribune que pour parler de la réunion du comtat d'Avignon à la France : il soutint que cette réunion, qui avait été rejetée dans une première délibération, ne préjugeait rien quant aux droits que la France avait sur ce pays. On a remarqué qu'il resta muet lors des événements du Champ-de-Mars, et de la proposition de Péthion et de l'abbé Grégoire, de mettre Louis XVI en jugement. Le député de Nimes était certainement un républicain très-prononcé; mais il n'était

ni méchant, ni inconséquent, comme les 7 à 8 révolutionnaires de l'assemblée qui demandaient ce malheureux jugement : il ne pouvait imaginer comment on avait l'impudence de violer, dans sa base principale, une constitution à peine formée, au moment même où l'on allait la mettre en activité. Après la session de l'assemblée constituante, il publia un *Précis de l'histoire de la révolution jusqu'à cette époque*. Cet ouvrage, continué par M. Lacretelle le jeune, contient quelques détails curieux, qu'il faut cependant lire avec circonspection. Rabaut fut député à la Convention par le département de l'Aube. Le 28 septembre, il combattit, de toutes ses facultés, les énergumènes qui voulaient que la Convention jugeât le roi : il rappela les principes qui avaient établi l'inviolabilité personnelle du monarque, et soutint qu'une assemblée législative ne pouvait être transformée en cour judiciaire; il ajouta que, si l'on voulait entreprendre un pareil procès, les tribunaux seuls devaient en connaître, et qu'au surplus, il devait être confirmé par le peuple. Rabaut appuya son opinion par des arguments pris dans la révolution d'Angleterre; et il établit que la mort de Charles Ier avait amené la domination de Cromwell, qui avait suivi le rétablissement de la royauté. On sait qu'il y eut dans ce procès quatre appels nominaux. Sur la première question, Rabaut répondit que l'accusé était coupable, opinion qui provoquait une peine quelconque. Cependant, suivant ses principes constitutionnels, cette peine pouvait être infligée au roi qu'il avait reconnu inviolable. Il vota ensuite pour l'appel au peuple, pour la détention jusqu'à la paix, et en faveur du sursis. Jusqu'à la révolution du 31 mai, le parti connu sous la dénomination de Girondin, dont Rabaut faisait partie, eut la majorité, et il le fit nommer président après le jugement du roi, qui fut prononcé sous la présidence et par l'organe de Vergniaux. Rabaut fut désigné au mois de mars, pour surveiller les opérations du tribunal révolutionnaire, dont le parti de la Gironde voulait modérer la violence. Alors les révolutionnaires de Paris préparaient les mesures les plus terribles, sous la direction de la commune, et du parti de la Convention, dit de la *Montagne*; il s'agissait d'assassiner tous ceux de leurs adversaires qu'ils pourraient saisir, et surtout les députés girondins. Ceux-ci furent instruits du projet, et formèrent une commission composée de douze d'entre eux, pour en rechercher les auteurs. Rabaut fut membre de cette commission, et fit arrêter Hébert, substitut du procureur de la commune, qu'on supposait un des principaux agents du complot. Aussitôt que l'arrestation fut annoncée, la commune attroupa tous les jacobins de Paris : ils vinrent entourer la Convention, effrayant l'assemblée et le public par leurs épouvantables cris. Dans ce moment, Rabaut chargé du rapport de la commission, était à la tribune, et le parti montagnard le couvrait de huées. Les habitués des tribunes publiques et les révolutionnaires du dehors faisaient écho : il fut impossible de l'entendre. Les menaces d'assassinat retentissaient à ses oreilles : la majorité de la Convention, n'étant plus reconnue, n'avait plus les moyens de se faire obéir. Rabaut, réduit au silence, donna sa démission de membre de la commission; et ses collègues suivirent son exemple. Le parti girondin dut alors se considérer comme perdu. La révolution du 31 mai s'opéra : Rabaut fut mis en arrestation chez lui, le 2 juin 1792; mais il s'évada, et se réfugia dans les environs de Versailles. Mis hors la loi le 28 juillet, il revint à Paris, où il trouva un asile avec Rabaut-Pomier son frère, dans une maison du faubourg Poissonnière; une indiscrétion fit découvrir leur retraite, et, comme il était hors la loi, il fut livré à Fouquier-Tainville, qui le fit exécuter le 5 décembre 1793. Il avait été découvert le 4. Telle fut la fin de l'un des hommes qui eurent le plus d'influence sur les premiers événements de la révolution. Outre les *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, Paris, 1787, in-8°, et le *Précis sur la révolution de France*, Rabaut a publié : *le Vieux Cévenol, ou Anecdotes de la vie d'Ambroise Borély, mort à Londres, à l'âge de 103 ans*, Londres, 1784, in-8°; *A la nation française, sur les vices de son gouvernement, sur la nécessité d'établir une constitution*, etc., juin, 1788, in-8°; *Réflexions politiques sur les circonstances présentes*, in-8°; *Motion au sujet du premier mémoire du ministre des finances*, in-8°; *Rapport sur l'organisation de la force publique*, in-8°; *Prenez-y garde, ou Avis à toutes les assemblées d'élections*, 1789, etc.

RABAUT-POMIER (Jacques-Antoine), frère du précédent, né à Nîmes le 24 octobre 1744, ministre protestant comme son frère, fut député par le département du Gard à la Convention. Il y vota la mort du roi avec sursis, osa se plaindre de la tyrannie de la Montagne, et fut un des 73 députés arrêtés le 31 mai, et relâchés après le 9 thermidor. Rabaut fut sous-préfet de Vigan, et en 1803 un des pasteurs de l'Église réformée de Paris. Exilé en 1815 comme régicide, il fut rappelé 2 ans après, et mourut à Paris le 16 mars 1820. On a de lui : *Napoléon libérateur, discours religieux*, 1810, in-8°; *Sermon d'actions de grâces sur le retour de Louis XVIII dans la capitale de ses États*, prononcé le 22 mai 1814. On a dit, et il paraît certain que Rabaut-Pomier eut la première notion de la vaccine avant que les Anglais eussent rien écrit sur cette découverte. Une lettre que lui adressait sir James Ireland, de Bristol, datée du 12 février 1811, atteste qu'il avait fait part de ses observations à un Anglais dès l'année 1784, en présence d'Ireland.

RABAUT jeune, surnommé *Dupuis*, frère des précédents et négociant à Nîmes, partagea les opinions de ses frères, et fut proscrit comme eux, en 1793, sous le titre de fédéraliste. S'étant soustrait à la persécution, il fut porté sur la liste des émigrés, et cette circonstance fit arrêter son père. Député du Gard au conseil des Anciens, en 1797, il écrivit en faveur du Directoire exécutif, quoiqu'il n'en approuvât pas toutes les mesures. Il se prononça à la tribune en faveur des émigrés du Bas-Rhin, de ceux d'Avignon et du comtat Venaissin, et s'éleva contre les jacobins du Midi. Passé au corps législatif en 1799, il le présida en 1802, et c'est sous sa présidence que fut voté le consulat à vie. Il fut ensuite envoyé en mission dans le Midi. Au moment de son arrivée à Toulouse, on y allait fusiller un émigré, de Seguy, condamné par un conseil militaire. Rabaut-Dupuis, informé que des nullités existent dans le procès, prend



sur lui de suspendre l'exécution, résiste au général commandant, qui réclamait impérieusement la victime, et accepte toute la responsabilité à laquelle sa conduite pouvait donner lieu. Le premier consul approuve cette conduite, le procès est revu et la victime sauvée. Rabaut-Dupuis obtint en 1805 la décoration de la Légion d'honneur, et fut nommé conseiller de préfecture à son retour dans sa ville natale, où il mourut en 1808, des suites d'une chute de cheval. On a de lui : *Détails historiques et recueil de pièces sur divers projets qui ont été conçus, depuis la réformation jusqu'à ce jour, pour la réunion de toutes les communions chrétiennes*, 1806, in-8°; *Annuaire, ou Répertoire ecclésiastique à l'usage des églises réformées*, Paris, 1807, in-8° : ce recueil a été continué sous le titre d'*Annuaire protestant*.

RABBE (Alphonse), né en 1786 à Riez (Basses-Alpes), mort à Paris le 1er janvier 1830, fit ses études à l'école centrale des Quatre-Nations, où il obtint en 1803 le prix d'honneur. Entré plus tard dans l'administration militaire de l'armée d'Espagne, il resta 2 ans dans ce pays, dont il étudia la langue et la littérature, et revint à Paris, où il travailla à la partie historique du *Voyage pittoresque d'Espagne*, par de Laborde. En 1812, il écrivit un *Précis de l'histoire de Russie*, qui fait partie du *Tableau historique, géographique et moral de l'empire de Russie*, par Dumaze de Raymond. En 1813, Rabbe retourna en Provence, et en 1815, entra dans les rangs des royalistes, dont il défendit la cause par ses écrits. S'étant chargé d'une mission difficile, il fut arrêté sur la frontière de la Navarre; mais il recouvra bientôt sa liberté, et se trouvait à Marseille lorsque le duc d'Angoulême y passa. Ne trouvant pas digne de lui une place que lui offrait le duc de Richelieu, il se fit recevoir avocat à Aix. En 1819 il se rendit à Marseille, où il publia une brochure intitulée : *De l'utilité des journaux politiques publiés dans les provinces*, et fit paraître en 1820 *le Phocéen*. Dès lors il avait adopté les principes libéraux, et sa hardiesse à les soutenir le fit emprisonner plusieurs fois. De retour à Paris en 1822, il concourut au succès de l'*Album*, des *Tablettes universelles*, du *Courrier*, dont il devint rédacteur en chef. Rabbe est auteur de 3 *Résumés* historiques, l'un d'Espagne, l'autre de Portugal, et le 3e de la Russie; on lui doit aussi une *Histoire d'Alexandre Ier, empereur de Russie*, 1826, 2 vol. in-8°, et la *Biographie universelle et portative des contemporains*, 1829, continuée par Boisjolin.

RABELAIS (François), né vers l'an 1483, à Chinon, petite ville de Touraine, où son père était apothicaire, prit l'habit religieux chez les cordeliers de Fontenai-le-Comte, se fit remarquer par la diversité de ses connaissances, surtout dans les langues, et eut aussi des succès dans la prédication. Mais son humeur bouffonne s'accordait trop peu avec l'austérité de son état pour qu'il pût longtemps s'y maintenir. Une espièglerie sacrilége dont il se rendit coupable lui attira de la part de ses confrères un traitement fort rude, à la suite duquel il fut enfermé. Il résolut dès lors de secouer le joug qu'il s'était imposé; et, quoiqu'on lui eût obtenu de Clément VII la permission de passer dans l'ordre de Saint-Benoît, au monastère de Maillezais, il n'en jeta pas moins le froc aux orties, et mena pendant quelque temps une vie assez vagabonde. S'étant ensuite rendu à Montpellier, il y étudia la médecine, fut reçu docteur et publia une édition latine de quelques écrits d'Hippocrate. Un arrêt provoqué par le chancelier Duprat avait aboli les priviléges de la faculté de médecine de Montpellier. Cette faculté députa Rabelais auprès du chancelier pour plaider sa cause; il réussit, et, en reconnaissance de ce service, l'université décida que tout médecin appelé au doctorat se revêtirait désormais de la robe de Rabelais. Mais si, comme on le dit, cet usage subsiste encore, cette robe, qui a environ 300 ans, ne doit plus être qu'un lambeau. Après avoir exercé la médecine à Montpellier et à Lyon, Rabelais suivit à Rome le cardinal du Bellay, qu'il connaissait depuis sa jeunesse, et qui lui montra toujours de l'amitié. Ce fut bien plus sans doute au crédit de ce protecteur qu'il dut la nouvelle bulle qui l'envoyait dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont on allait faire un chapitre, qu'à ses saillies plus ou moins heureuses qui amusèrent beaucoup, dit-on, le pape et les cardinaux. Quoi qu'il en soit, de cordelier devenu bénédictin, de bénédictin médecin, et de médecin chanoine, Rabelais devint, en 1545, curé de Meudon, et ne parut pas plus appelé à cet état qu'à ceux qu'il avait abandonnés. On croit qu'il mourut vers 1553. Depuis environ 7 ans il avait mis la dernière main à son *Pantagruel*, ouvrage qui fut censuré par la Sorbonne et condamné par le parlement. Cette composition bouffonne et satirique, où l'auteur décrit avec une gaieté cynique les mœurs de son siècle, où il dévoile avec un plaisir honteux les turpitudes de tous les rangs, où sont répandus à pleines mains l'esprit et l'érudition, les traits piquants et les sottises grossières, les ordures et les impiétés, a eu des prôneurs et des détracteurs également exclusifs; mais les bons esprits se sont placés entre les deux extrêmes, et ont adopté ce jugement de la Bruyère, dicté par la raison : « Où Rabelais est mauvais, il passe bien loin au delà du pire : c'est le charme de la canaille; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, et il peut être le mets des plus délicats. » Parmi les éditions des *OEuvres de Rabelais*, on distingue celles des Elzevirs, 1663, 2 vol. petit in-12; de 1711, 5 vol. petit in-8°, avec figures et les remarques de le Duchat et la Monnoye, réimprimées avec des remarques nouvelles de Gueulette et Jamet l'aîné, 1732, 5 vol. in-12; avec de nouvelles notes par le Duchat et des figures de B. Picart, Amsterdam, 1741, 3 vol. petit in-4°; de l'Aulnaye en a publié deux éditions, 1820, 3 vol. in-18; 1823, 3 vol. in-8°; enfin Esmangart et Éloi Johanneau ont publié les *OEuvres de Rabelais*, édition *variorum*, augmentée de pièces inédites, des *Songes drôlatiques de Pantagruel*, ouvrage posthume, avec l'explication en regard, des remarques de le Duchat, de Bernier, de Lemotteux, de l'abbé de Marsy, de Voltaire, de Ginguené, et un *Commentaire historique et philologique*, Paris, 1823, 1825, 9 vol. in-8°, figures. L'abbé Perau avait donné, en 1752, *OEuvres choisies de Rabelais*, etc. On trouve à la fin une *Vie de* Rabelais. Jean Bernier avait déjà publié : *Jugement et observations sur les OEuvres de Rabelais, ou le véritable Rabelais réformé*, Paris, 1797, in-12.

RABENER (Théophile-Guillaume), moraliste allemand, né à Wachau, près de Leipzig, le 17 septembre

1714, fit ses études au collége de Meissen et à l'université de Leipzig, montra de bonne heure un goût très-prononcé pour la poésie, exerça pendant longtemps diverses fonctions financières, et mourut à Dresde le 22 mars 1771. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, pleins d'observations fines et vraies, où il montre une grande connaissance des hommes et de leurs travers, mais sans affections haineuses et misanthropiques. Tous ont été réunis sous le titre d'*OEuvres*, dont la 11e édition a paru à Leipzig, 1777, 6 vol. in-8°, avec la *Vie* de l'auteur, par C. R. Weisse. Ces ouvrages ont été traduits en totalité ou en partie, dans différentes langues : en anglais les *Lettres satiriques* (*satirical Letters*), Londres, 1757, 2 vol. in-8°; en danois, en suédois et en hollandais, toutes ses œuvres. On a en français quelques-unes des *Lettres satiriques*, dans le *Choix de poésies allemandes*, par Huber, tome IV. Ses *Satires* ont été traduites librement par Boispréaux (Dujardin), Paris, 1754, 2 vol. in-12; et ses *Mélanges amusants, récréatifs et satiriques*, par M. N. L. F., ibid., 1776, 4 vol. in-12. Cailleau a publié : *Osaureus, ou le Nouvel Abeilard*, comédie traduite d'un manuscrit allemand de Rabener, Berne (Paris), 1761, in-12.

RABIRIUS (Caius), chevalier romain, accusé par Sabiénus d'avoir assassiné le tribun Apuléius-Saturninus, fut défendu par Cicéron, qui le fit absoudre. Cette défense fait partie des plaidoyers qui nous restent du célèbre orateur.

RABIRIUS POSTHUMUS (Caius), chevalier romain, était fils de C. Curius et fut adopté par C. Rabirius dont il prit le nom. Il prêta ou fit prêter des sommes considérables à Ptolémée Aulétès, roi d'Égypte; mais lorsqu'il en demanda le remboursement, ce prince lui proposa de se charger de l'administration de ses revenus, et de se payer lui-même peu à peu. Rabirius accepta la proposition ou plutôt tomba dans le piége, car il ne tarda pas à être emprisonné par ordre de Ptolémée. Cependant il trouva moyen de s'évader et retourna à Rome où il fut mal accueilli. On lui reprocha d'avoir avili le titre de chevalier romain, en devenant le régisseur du roi d'Égypte; on l'accusa même de trahison, de concussion et de complicité avec Aulus Gabinius. Cicéron le défendit et le sauva d'une condamnation capitale.

RABIRIUS (Caius), poëte latin, contemporain de Virgile, avait composé, sur la bataille d'Actium, un poëme dont il ne reste que quelques fragments insérés par Maittaire, dans son recueil intitulé : *Opera et fragmenta veterum poetarum latinorum*. Ce poëte avait acquis une grande réputation : Sénèque le compare à Virgile; mais Quintilien n'en porte pas un jugement aussi favorable.

RABIRIUS, architecte romain, florissait sous l'empereur Domitien, qui commença à régner l'an 81 de J. C. On sait que ce prince sanguinaire et dissolu avait le goût ou plutôt la manie de bâtir. Il fit élever un grand nombre de monuments dont il confia les travaux à Rabirius, entre autres un palais sur le mont Palatin, qui passait pour un chef-d'œuvre, des temples, des arcs de triomphe, etc. Le rétablissement du Capitole, qu'un incendie avait consumé, fut encore l'ouvrage de Rabirius; probablement il construisit aussi la voie Domitienne dans la Campanie et le pont sur le Vulturne. Après la mort de Domitien, son palais, les édifices érigés en son honneur, ou qui rappelaient sa mémoire devenue odieuse, furent renversés ; mais les vestiges qui restent de quelques-uns attestent les talents de l'architecte.

RABOTEAU (Pierre-Paul), littérateur, né en 1766 à la Rochelle, fut admis en 1788 à l'académie de cette ville, alla 9 ans après se fixer à Paris, s'y fit connaître par quelques productions, et remplit, sous le ministère de Decazes (1815-20), l'emploi de sous-chef d'une division du ministère de la police. Retiré plus tard dans sa ville natale, il y mourut le 21 octobre 1825. On cite de lui, entre autres compositions : *la Prise de la Bastille*, ode, 1790, in-8°; *l'Avare et son ami*, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudeville, 1801, in-8°, avec Radet; *Lasthénie, ou une Journée d'Alcibiade*, id., 1802, in-8°, avec la Chabeaussière; *la Ville et le Village*, divertissement, 1802, in-8°; *les Jeux de l'enfance*, poëme, in-8°, 1802 et 1805.

RABUEL (Claude), né à Pont-de-Veyle en Bresse, le 24 avril 1669, entra dans la compagnie de Jésus, à l'âge de 17 ans, et enseigna longtemps avec succès les humanités; enfin les ordres de ses supérieurs le fixèrent à l'étude des mathématiques, qu'il professa au collége de la Trinité à Lyon, pendant les 20 dernières années de sa vie. Il mourut dans cette ville le 12 avril 1728. On a imprimé après sa mort un *Commentaire sur la géométrie de Descartes*, 1730, in-4°, publié par les soins du P. Lespinasse, disciple et ami de l'auteur.

RABUTIN (Roger de BUSSY). *Voyez* BUSSY.

RACAGNI (Jean), religieux barnabite sous le nom de *Joseph-Marie*, né en 1741 à Tarazza, province de Voghera, mort en 1822, après avoir rempli 30 ans la chaire de physique dans les écoles de Brera, avait été nommé en 1801 l'un des 40 membres de la Société italienne, et en 1812 membre de l'Institut du royaume d'Italie. Ce savant estimable a légué à l'académie de Milan un prix annuel de 2,000 fr. pour l'élève qui se sera le plus distingué dans les sciences physiques. On ne cite de lui que quelques *Mémoires*, un entre autres *sur les transactions*, un autre *sur les propriétés des nombres*, enfin une *Théorie des fluides*, imprimée en 1779.

RACAN (Honorat de RUEIL, marquis de), poëte distingué, né en 1589 à la Roche-Racan, en Touraine, était fils d'un maréchal de camp. Il reçut une éducation toute militaire, et prit même une telle aversion pour la langue latine, qu'il ne put jamais, dit-on, retenir le *confiteor*. Ayant été nommé en 1605 page de la chambre du roi sous le duc de Bellegarde, dont l'épouse était sa cousine, il obtint un libre accès dans la maison de ce seigneur, où il connut Malherbe, dont il devint le disciple et l'ami. Il prit ensuite la carrière des armes, et s'y distingua. On lit dans la *Vie* de Malherbe, qu'à son retour de Calais, où il avait été envoyé au sortir des pages, Racan ayant consulté son maître sur le genre de vie qu'il devait choisir, Malherbe lui récita l'ingénieux apologue de Pogue, dont la Fontaine a tiré l'une de ses plus belles fables, *le Meunier, son Fils et l'Ane*. Cette réponse était peu faite pour décider Racan; aussi poursuivit-il pendant quelque temps encore la carrière qu'il avait embrassée. Il parvint au grade de maréchal de camp, se

maria, et consacra le reste de sa vie au culte des muses. Racan fut l'un des hommes les plus aimables et les plus galants d'une cour qui s'était formée à l'école de Henri IV Son mérite et ses talents, comme poëte, le faisaient généralement rechercher. Il contait avec grâce, et sa mémoire lui fournissait une foule de bons mots qui rendaient sa conversation très-piquante; mais il avait la manie de tirer vanité de son ignorance, et d'affecter un grand dédain pour les savants. Toutefois il ne dédaigna pas le titre d'académicien, qu'il obtint en 1635; mais il se proclama l'antagoniste des sciences dans un discours prononcé à l'Académie française, et qui a été imprimé depuis. Il mourut en février 1670, ayant survécu aux hommes, aux mœurs, au langage même qui existaient à la cour dans sa jeunesse, et sans néanmoins que la réputation qu'il s'était acquise eût souffert la plus légère atteinte. On a de lui : des *Bergeries*, Paris, 1628, in-8°, ouvrage qui eut une grande vogue et qu'on lit encore avec intérêt; *Lettres diverses* dans le recueil de Faret, Paris, 1627, in-8°; *les Sept Psaumes de la pénitence*, 1631, in-8°; *Poésies diverses*, dans les *Recueils de* 1621, 1627, 1633; *Odes sacrées*, dont le sujet est pris des *Psaumes* de David; *Dernières OEuvres et poésies chrétiennes*, Paris, 1660. Coustelier a publié à Paris, en 1724, une édition des *OEuvres de Racan*, 2 vol. in-12; il y manque, entre autres pièces, une *Ode à Richelieu*, et les *Mémoires sur la Vie de Malherbe*.

RACHEL, seconde fille de Laban, eut du patriarche Jacob deux enfants, Joseph et Benjamin. Elle mourut en mettant au monde ce dernier. On montre encore sur la route d'Éphrata un monument qu'on dit être son tombeau.

RACHETTI ou **RACCHETTI** (Vincent), médecin italien, né à Créma, le 17 mai 1777, d'une famille aisée, étudia la philosophie et les mathématiques à Lodi, puis le droit à l'université de Pavie. Reçu docteur en 1798, il abandonna aussitôt cette carrière pour se livrer à la médecine, et prit ses degrés à l'université de Padoue. Ce fut aussi dans cette dernière ville qu'il se fortifia dans la langue grecque en suivant les leçons du célèbre Cesarotti. Revenu dans sa ville natale, il y exerça la médecine jusqu'en 1802, époque à laquelle il se rendit à Milan, où il ne tarda pas à se faire de puissants protecteurs. En 1807, Rachetti fut nommé premier médecin de l'hôpital de Crema, et peu après professeur de physique au collége de cette ville. Trois ans plus tard il fut appelé à Pavie pour y occuper la chaire de pathologie, de médecine légale et de police médicale. La chaire de clinique médicale étant devenue vacante en 1816, par la mort de Raggi, Racchetti le remplaça pendant quelque temps; mais atteint d'une maladie causée par l'excès du travail, et qui influa sur ses facultés intellectuelles, il fut obligé de renoncer à l'enseignement et de se retirer dans sa ville natale, où il mourut le 9 avril 1819. Il avait publié : *Teorica della prosperità à fisica delle nazioni, nei rapporti d'economia publica, ossia esposizione dei principi, politici che servouo di base a tutta l'opera*, Milan, 1802, tome I, 1re partie, in-8°; *Trattato della milizia dei Greci antichi colla versione del libro di Tattica d'Arriano*, Milan, 2 vol. in-8°; etc.

RACHYD-EDDYN. *Voyez* **RASCHID-EDDYN**.

RACINE (Jean), le poëte tragique le plus parfait dont s'honore la scène française, naquit à la Ferté-Milon le 21 décembre 1639, l'année même que Corneille faisait paraître *Horace* et *Cinna*. Orphelin de père et de mère dès l'âge de 3 ans, Racine fut d'abord envoyé au collége de Beauvais, puis à Paris au collége d'Harcourt, puis enfin à Port-Royal-des-Champs, et ce fut dans le commerce des hommes pieux et savants qui habitaient cette solitude, qu'il puisa le goût des bonnes lettres et les principes religieux qui ne l'abandonnèrent jamais. Son ardeur pour l'étude égalait sa docilité envers ses maîtres. Une fois pourtant cette docilité se démentit : surpris par Lancelot lisant le roman grec de *Théagène et Chariclée*, il eut la douleur de voir jeter ce livre au feu; un second exemplaire eut bientôt le même sort; il s'en procure un troisième, l'apprend par cœur, va ensuite le porter au maître, et lui dit : *Vous pouvez encore brûler celui-ci*. Cette désobéissance, d'un genre si nouveau, et qui ne pouvait avoir beaucoup d'imitateurs, fut sans doute aisément pardonnée. Le début de Racine fut une ode intitulée *la Nymphe de la Seine*, à l'occasion du mariage du roi. Chapelain, alors arbitre des réputations littéraires, fit valoir cette production auprès de Colbert, et le jeune auteur fut magnifiquement récompensé. Quatre ans plus tard, vers la fin de 1663, une autre ode, *la Renommée aux Muses*, dans laquelle il célébrait l'établissement des trois académies, lui valut une nouvelle gratification, et, ce qui fut pour lui d'un bien plus grand avantage, elle lui fournit l'occasion de se lier avec Boileau, qui devint dès lors son censeur et son meilleur ami. Un peu avant cette époque, Racine avait communiqué à Molière une tragédie de *Théagène et Chariclée*, tirée du roman grec qu'il avait tant aimé dans sa jeunesse; celui-ci n'en ayant pas été content lui donna le plan de *la Thébaïde*, et lui prêta 100 louis pour en attendre le succès. Cette pièce fut assez bien accueillie; celle d'*Alexandre*, jouée l'année suivante (1665), réussit complétement; mais rien encore dans ces deux ouvrages n'annonçait Racine; on dit même que Corneille, à la lecture d'*Alexandre*, lui conseilla de ne plus faire de tragédies. Enfin *Andromaque* paraît, et le grand poëte tragique est révélé. Jusqu'alors imitateur de Corneille, Racine devient tout à coup créateur d'un nouveau genre de tragédie. Cependant sa supériorité a jeté l'effroi parmi tous les aspirants à la palme tragique. Déjà l'envie est sous les armes; elle vent faire expier au génie ce moment de triomphe. Lorsque *Britannicus* paraît, en 1669, cette tragédie est reçue froidement, Boileau est presque le seul qui en reconnaisse les beautés. A *Britannicus* succéda *Bérénice*. Corneille et Racine traitèrent ce sujet à l'insu l'un de l'autre, sur la demande d'Henriette d'Angleterre. Les deux *Bérénice* furent représentées sur la fin de 1670. Racine avait su déguiser l'extrême faiblesse du sujet par un style enchanteur et des beautés de détail inimitables; sa pièce fit verser des larmes, et le grand Corneille fut vaincu. *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, proclamée par Voltaire le chef-d'œuvre de la scène française, se succédèrent d'année en année, et valurent à Racine de nouveaux succès, mais en même temps d'amères critiques, qui n'étaient pourtant encore qu'un faible essai des persécutions qu'on lui réservait. Ce fut en 1677, époque de la première repré-

sentation de *Phèdre*, que l'odieuse cabale montée contre lui osa se mettre à découvert. Elle usa de tous ses moyens pour élever aux nues la *Phèdre* de Pradon, qui fut jouée trois jours après, et qui, à la honte du goût, eut tous les honneurs du triomphe. La reprise de sa pièce ne put faire oublier à Racine l'acharnement de ses ennemis ; il renonça au théâtre à l'âge de 38 ans, c'est-à-dire dans toute la maturité de son génie, et chercha dans la religion, pour laquelle son âme tendre était si bien faite, les consolations que le monde ne pouvait lui offrir. Il se maria bientôt, et les exemples d'une pieuse compagne, qui poussait l'indifférence des choses mondaines jusqu'à n'avoir jamais voulu lire les chefs-d'œuvre de son mari, achevèrent de le fortifier dans l'espèce de réforme qu'il avait embrassée. Ce ne fut qu'après un silence de 12 ans, en 1689, que, à la prière de Mme de Maintenon, il composa son *Esther*, non pour être jouée sur la scène française, mais dans la maison de Saint-Cyr. Cette pièce, qu'il appelle un *amusement d'enfant*, fut accueillie avec des transports d'admiration. L'auteur reçut du roi l'ordre de composer une nouvelle tragédie tirée des livres saints, et il fit *Athalie*. Mais cet immortel ouvrage, ce « chef-d'œuvre de l'esprit humain, » ainsi que l'appelle Voltaire, ne put être représenté; il fut joué seulement deux fois à Versailles, sans théâtre et sans costumes, par les demoiselles de Saint-Cyr, et quand l'auteur l'eut fait imprimer, il fut tellement en butte au dédain et à l'outrage, que, s'il faut en croire les mémoires du temps, on en prescrivait la lecture par *pénitence* dans quelques sociétés de soi-disant beaux esprits ! Cet affront, plus cruel encore que le premier, et que Racine ne vit point réparer, lui porta le coup le plus sensible. En vain Boileau lui répétait : *Cette pièce est votre plus bel ouvrage; on y reviendra;* il ne crut point à ce retour, et peu s'en fallut qu'il ne pensât avoir survécu à son génie. Honoré de la faveur et de l'estime de son souverain, Racine cependant pouvait encore se consoler des injustices de son siècle, et surmonter peut-être la maladie dont il était atteint depuis longtemps; mais quelques années après, en 1697, il eut le chagrin de déplaire au roi, son bienfaiteur, par un mémoire sur des affaires d'État, qui fut surpris entre les mains de Mme de Maintenon. Le monarque ayant laissé échapper à cette occasion quelques paroles sévères, Racine se crut disgracié, et depuis ce moment le mal fit chez lui des progrès beaucoup plus rapides. Il y succomba le 22 avril 1699. Indépendamment des ouvrages déjà cités, nous avons de ce grand poëte : la comédie des *Plaideurs*, imitée des *Guêpes* d'Aristophane, et jouée en 1668; un *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*; des *Cantiques*; des *Lettres* et quelques *opuscules*. Les éditions de son théâtre sont innombrables : nous indiquerons seulement celles de Bodoni, 1813, 3 vol. in-fol., et de P. Didot l'aîné, an IX (1801-05), 3 vol. in-fol., le livre le plus magnifique que la typographie ait encore produit. Les meilleures éditions des *OEuvres complètes de J. Racine*, sont sans contredit, celles que M. Aimé Martin a publiées, avec les *Notes* de tous les commentateurs, Paris, Lefèvre, 1820, 1822 et 1825.

RACINE (Louis), que Voltaire appelle *le bon versificateur Racine, fils du grand Racine*, né à Paris le 6 novembre 1692, fut privé de bonne heure des soins paternels, et fut confié au savant Rollin, alors principal du collége de Beauvais, qui se plut, ainsi que Mésenguy, à le diriger dans ses études et à le fortifier dans les principes de vertu qu'il avait puisés dans sa famille. Le jeune Racine, au sortir du collége, s'attacha à l'étude du droit, et se fit recevoir avocat; mais le penchant qu'il avait toujours eu pour la poésie le dégoûta bientôt de cette profession. En vain Boileau, qu'il consulta sur ses premiers essais, chercha-t-il à le détourner du commerce des muses; il entra comme pensionnaire dans la congrégation de l'Oratoire, et il y composa son poëme de *la Grâce*, qui lui fit quelque réputation. Le jeune poëte semblait avoir le dessein de renoncer au monde; mais le chancelier d'Aguesseau parvint à changer ses résolutions. Reçu à l'Académie des inscriptions en 1719, Racine partit pour Marseille en 1722, avec le titre d'inspecteur général des fermes, passa successivement à Salins, à Moulins, à Lyon, où il se maria, et fut ensuite envoyé à Soissons. Sa retraite, qu'il obtint au bout de 24 ans de services, le ramena enfin à Paris, et lui permit de se consacrer aux lettres, qu'il n'avait jamais cessé de cultiver ; mais la perte de son fils unique, jeune homme de la plus grande espérance, qui périt dans le tremblement de terre de Lisbonne en 1755, vint le frapper d'un coup si sensible qu'il renonça dès lors à ses occupations favorites. Il mourut le 29 janvier 1763, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Racine était membre des Académies de Lyon, de Marseille et de Toulouse. Outre le poëme de *la Grâce*, publié en 1722, on a de lui : *la Religion*, ouvrage estimable que la Harpe regarde comme un des meilleurs poëmes du second ordre, et dont les éditions multipliées ont suffisamment prouvé le mérite; il a été traduit en vers anglais, en vers allemands, deux fois en vers italiens, et plusieurs fois en vers latins; des *odes* tirées des livres saints, des *Épîtres sur l'homme, sur l'âme des bêtes*, etc., adressées au chevalier Ramsay et des poésies diverses, parmi lesquelles on distingue l'*Ode sur l'harmonie*. Il a encore publié des *Réflexions sur la poésie*, 2 vol. in-12; c'est à la fois un monument de sa piété filiale et un morceau de biographie du plus grand intérêt; des *Remarques sur les tragédies de Racine, avec un Traité de la poésie dramatique ancienne et moderne*, Paris, 1752, 3 vol. in-12; une traduction du *Paradis perdu* de Milton, avec les *notes* et *remarques* d'Addison; un *Discours sur le poëme épique*, ibid., 1755, 3 vol. in-12. On a publié en 1784, sous le nom de Louis Racine, des *Pièces fugitives* que sa veuve et ses amis ont désavouées. Les *OEuvres* de cet auteur ont été recueillies en 1747 et en 1752, 6 vol. petit in-12 ; l'édition de Paris, 1808, 6 vol. in-8°, est précédée de l'*Éloge* de l'auteur, par le Beau.

RACINE (Bonaventure), théologien appelant, né à Chauny en 1708, se livra d'abord à l'enseignement, fut principal du collége de Rabasteins, se vit forcé de quitter cette place à cause de ses opinions jansénistes, devint plus tard chanoine d'Auxerre, et mourut à Paris en 1745. On a de lui quatre écrits de controverse relatifs aux disputes élevées en 1734 entre les appelants sur la crainte et la confiance; un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, en 13 vol. in-12. Le temps l'empêcha de donner

à cet ouvrage l'étendue qu'il désirait; les 2 vol. qu'on y a ajoutés sont attribués à l'abbé Troia d'Assigny. Rondet en a donné une édition augmentée, 1762-66, 15 vol. in-4°; des résumés en ont été imprimés en 2 vol. in-12.

RACLE (Léonard), architecte, né à Dijon en 1736, acquit, presque sans maître, des connaissances étendues dans les mathématiques et dans les différentes branches de la physique. Il se fit connaître de Voltaire, qui le chargea des travaux qu'il avait entrepris à Ferney. Racle établit près de Versoix, et ensuite à Pont-de-Vaux, une manufacture de faïence, dirigea ensuite les travaux du canal de Pont-de-Vaux, qui joint la Reissouze à la Saône, et y fit construire un pont de fer, le premier qu'on ait vu en France, mais qui n'a subsisté que peu d'années. On lui doit aussi le secret de cette espèce d'enduit, appelé par Voltaire *argile-marbre* parce qu'il en a le poli et la dureté. Racle mourut à Pont-de-Vaux en 1791. On a de lui : *Réflexions sur le cours de la rivière de l'Ain et les moyens de le fixer*, Bourg, 1790, in-8°, et plusieurs autres écrits restés manuscrits. Amanton a publié une *Notice sur Léonard Racle*, 1810, in-8°.

RACOCZI. *Voyez* **RAGOTZKY.**

RADAGAISE, l'un des chefs des Germains, n'est connu que par l'irruption qu'il fit en Italie, au commencement du 5e siècle. Il avait sous ses ordres une multitude de Suèves, de Vandales et de Bourguignons : les Alains lui fournirent un corps formidable de cavalerie légère; et les Goths demandérent à l'accompagner, en si grand nombre que les historiens lui ont donné le titre de roi des Goths. L'armée de Radagaise, forte de 200,000 combattants, était suivie d'un nombre égal de femmes et d'enfants : elle s'avança des bords de la mer Baltique, traversa le Danube sans obstacle, et pénétra dans la haute Italie; mais alors la division se mit parmi les barbares, dont une grande partie refusa de passer les Alpes. Stilicon, général d'Honorius, ne pouvait opposer à Radagaise que 30 à 40,000 hommes : il acheta par des sacrifices le secours des Huns; et les Goths, conduits par Huldin et Sarus, leurs princes légitimes, le joignirent comme auxiliaires. Trop faible encore pour s'exposer au hasard d'un combat, il établit son quartier à Ticinum (Pavie), et laissa s'avancer Radagaise, qui prit et pilla plusieurs villes, et vint enfin assiéger Florence, dont les habitants arrêtèrent l'impétuosité des barbares. Stilicon, s'avançant alors, enferma Radagaise dans une circonvallation, et laissa son armée se détruire par la disette et par les maladies. Radagaise, qui ne pouvait compter sur la clémence du vainqueur, tenta de s'échapper; mais il fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée, l'an 404 ou 406. Ceux des Germains qu'épargna la fureur des auxiliaires, furent vendus comme esclaves, au prix d'une pièce d'or par tête : mais la différence du climat et de la nourriture les fit tous périr dans l'année. Le succès inespéré de Stilicon fut attribué par les historiens contemporains à une protection spéciale du ciel; c'était la seconde fois qu'il méritait le titre de libérateur de l'Italie, dont il acheva d'éloigner les barbares, par son adresse et son activité : mais il négligea d'assurer la tranquillité des autres provinces de l'empire; et les restes de l'armée de Radagaise exécutèrent, 2 ans après, l'invasion de la Gaule, projetée par Alaric.

RADAMA-MANZAKA ou **MANJAKA**, roi de Madagascar, s'est acquis dans le 19e siècle une célébrité que n'avait encore obtenue aucun des autres souverains de cette île si importante par sa position, ses ports et sa population. Du reste, l'histoire de Madagascar est peu connue et ne mérite guère de l'être. Des peuples barbares, des princes assassins ou assassinés, inspirent peu d'intérêt. Il est cependant nécessaire de dire que les Français, à diverses reprises et notamment en 1642, sous le ministère de Richelieu, formèrent, sur la côte orientale, des établissements dont le succès fut contrarié par des épidémies, par des luttes continuelles et sanglantes contre des peuplades féroces, mais plus encore par l'inconstance de cette nation et par son inexpérience en matière de colonisation. Les droits de la France sur Madagascar sont néanmoins incontestables, et elle y a toujours fait, quoique de loin en loin, acte de souveraineté. Radama, né en 1791, et créole originaire d'Espagne, fut d'abord soldat, et devint chef de la tribu des Hovas ou Ovas, sur la côte orientale, l'une des plus puissantes, des plus guerrières, et à laquelle il parvint à donner la domination sur plusieurs autres, en faisant la conquête d'une grande partie de l'île. Mais, loin d'imiter la barbarie de ses prédécesseurs, il eut la louable ambition de civiliser ses peuples. Vingt jeunes Hovas, envoyés par lui en Angleterre, y reçurent, durant quelques années, l'éducation des écoles, et rapportèrent à Madagascar, quoique un peu superficiellement, une partie des institutions britanniques, surtout du régime militaire. Ils furent répartis dans les forts sur la côte, que leur bravoure et leur tactique ont su défendre contre toutes les attaques. Radama parvint à organiser 3,000 Hovas en troupes régulières, disciplinées et habillées à l'anglaise. Depuis 1810, les Français possédaient sur la côte orientale de l'île trois places importantes, Tamatave, Foul-Pointe et Tintingue, qui leur avaient été cédées par deux chefs madégasses; mais après la malheureuse affaire qui, en 1811, coûta la vie à l'intrépide capitaine Roquebert, et enfin après la honteuse cession aux Anglais de l'île de France ou Maurice par la paix de 1814, ceux-ci, qui avaient souvent tenté d'acquérir une prépondérance dominatrice sur Madagascar, voyant le commerce et la puissance des Français affaiblis dans l'océan Indien, revendiquèrent cette île, en 1818, par une fausse interprétation du traité, et y exercèrent depuis une grande influence. Le 12 juillet 1821, Radama fit la guerre à Ramitra, roi des Saclaves, plus au centre de l'île, et à l'ouest des Hovas. Cette expédition, qui fut terminée le 30 août, se borna à des dévastations, des enlèvements de bestiaux, à 200 ennemis tués et quelques prisonniers. Radama n'avait perdu que 60 hommes. La relation de cette campagne, écrite par son secrétaire Robin, sergent français, que les hasards de la guerre avaient transplanté à Madagascar, a été analysée dans la 37e livraison de l'*Album*, en 1822. Elle exagère les forces militaires du roi des Hovas, mais elle fait connaître que ce prince ne parlait et n'écrivait que le français, comme on peut en juger par le *fac-simile* de son écriture; que dans ses campagnes il menait avec lui ses sœurs, ainsi que ses femmes, et que celles-ci n'avaient que le second rang pour les honneurs. Informé que,

faute de ports militaires dans l'île Bourbon, des secours ne pouvaient arriver que difficilement aux possessions françaises dans Madagascar, Radama poussa ses conquêtes vers l'est, et s'empara de Tamatave et de Foul-Pointe en 1825. Suivant la relation que nous venons de citer, Tamatave appartenait à un créole de l'île de France nommé Jean René, qui prenait le titre de roi et qui, étant vassal de Radama, avait sans doute voulu se rendre indépendant. La même relation donne le texte d'une lettre écrite par Radama à ce Jean René pour lui demander des musiciens et des tailleurs. L'année suivante, le roi des Hovas se dirigea vers le nord, et se rendit maître du port de Tintingue. Il ne restait plus à la France, dans ces parages, que la petite île Sainte-Marie, dont le commandement fut donné, en 1828, au capitaine d'artillerie Schœll qui, dès son arrivée, entama des relations avec les Hovas. Radama commençait à se défier de la politique anglaise et paraissait disposé à traiter avec les Français, lorsqu'il mourut, le 24 juillet 1828, à l'âge de 37 ans, après une maladie de 8 mois, et au moment où il se flattait de soumettre toute l'île, dont il possédait déjà les deux tiers; car il avait réuni à sa puissance par la persuasion, la terreur ou la force des armes, la plupart des tribus obéissant avant lui à des princes héréditaires ou à des chefs électifs. Il ne lui restait à réduire que les noirs presque sauvages de la côte sud-ouest, et les Anassis, race arabe presque pur sang. Son espoir de les subjuguer était assez fondé, puisque ses forces montaient alors à 10,000 hommes, disciplinés à l'européenne et pourvus d'artillerie. Pour assurer la supériorité à ses Hovas, Radama leur avait réservé exclusivement l'usage des armes à feu, interdit aux tribus soumises. On peut dire que ce prince fut pour ses sujets ce que Pierre le Grand avait été pour la Russie, ce que Mohammed-Ali est pour l'Égypte. Il avait attiré à sa cour des militaires français, des architectes, des savants, des artistes de tous les pays. Il avait acheté des fusils en Europe, des chevaux en Arabie; enfin il avait avancé la civilisation des Hovas, en fondant à Tamanarive, sa capitale, une université, des colléges, des écoles, une imprimerie, des manufactures d'armes, des fonderies de canons. Sa mort plongea dans la douleur tous les habitants. Suivant un ancien usage, hommes et femmes se rasèrent la tête en signe de deuil; les maisons furent fermées, et le morne silence, la tristesse ne furent interrompus que par les gémissements et les pleurs. Après de magnifiques funérailles qui durèrent trois jours, et où furent étalés les plus rares et les plus beaux produits des manufactures de France et d'Angleterre, tant en riches étoffes qu'en argenterie, porcelaine et bijoux, ainsi que les portraits des souverains et des personnages contemporains les plus célèbres de l'Europe, y compris ceux de Napoléon et de ses généraux, le corps du roi défunt fut renfermé dans un cercueil en argent massif, sur lequel fut gravée une épitaphe en langue des Hovas. On le déposa, le 14 août, dans le plus beau tombeau qu'il y eût à Madagascar, et dont la construction, ainsi que celle du palais du feu roi, avait été dirigée par un Lyonnais, Louis Gros, militaire en retraite. Ce ne fut que le 25 septembre qu'on enleva les tentures de toile, draps, velours et soieries exposées dans ce palais. Radama n'ayant point laissé d'enfants, cinq neveux prétendaient à sa succession et semblaient prêts à se la disputer. Une ligue des grands du royaume prévint peut-être une guerre civile, en écartant les héritiers légitimes et en plaçant sur le trône une de ses femmes, Ranavalo-Manzaka, dévouée aux Anglais, et véhémentement soupçonnée d'avoir attenté aux jours de son époux par un poison lent. On donna pour premier ministre à cette reine un des Hovas qui avaient été élevés en Angleterre. Toutes relations cessèrent avec la France, et des négociations, entamées en 1829, ne purent empêcher une rupture ouverte. Les Français prirent et rasèrent Tamatave; mais le commandant Schœll ayant été attiré par Raketi, un des chefs Hovas, dans une embuscade près de Foul-Pointe, y périt avec une partie de son détachement. La même année, une expédition française sous les ordres du commandant Gourbeyre, à laquelle la marine anglaise n'avait pris aucune part, obtint d'abord quelques succès et se termina par une retraite peu honorable. Les Français reprirent l'avantage sur les Madégasses à Tintingue, où ils se maintinrent jusqu'à ce qu'une cruelle famine les eût forcés, en juillet 1831, d'abandonner ce dernier établissement, unique reste de leur ancienne suzeraineté. Au moment où ils évacuaient l'île pour se retirer à Sainte-Marie, les Anglais y établissaient une colonie. Quoique depuis la mort de Radama ses institutions aient langui à Madagascar, on y a maintenu l'organisation de l'armée, base de sa domination. Le nombre des troupes régulières a été augmenté; on l'évalue, peut-être avec exagération, à 30 ou 40,000 hommes, non compris un pareil nombre de soldats armés de flèches et de lances. D'ailleurs, les étrangers, exclus des fonctions publiques, ont été écartés du royaume, et ceux qui veulent y résider sont obligés de se faire citoyens madégasses. On ne cite qu'un seul Français, M. de Lascelles qui, depuis 15 ans, ait pénétré jusqu'à Tamanarive, où la reine lui a accordé de grands priviléges commerciaux, et l'a créé prince du sang. Les Anglais se croyaient dans les bonnes grâces de cette princesse, parce qu'ils n'avaient pas, comme les Français, porté atteinte à l'indépendance de Madagascar: mais insensiblement la haine des habitants les a enveloppés dans l'exclusion de tous les étrangers. Enfin, les consuls de France et d'Angleterre ayant été outragés indignement, sans que leurs gouvernements aient pu en obtenir satisfaction, le gouverneur de l'île Bourbon a envoyé, en 1845, le capitaine Romain Desfossés pour en tirer raison, et le capitaine anglais Ketty, sans l'aveu des autorités de Bombay, est venu se joindre à lui, moins pour l'aider que pour lui contester, en cas de succès, la suzeraineté sur Madagascar ou constater l'indépendance de l'île. L'artillerie de leurs corvettes réunies avait causé de grands dommages aux forts de Tamatave, et les Hovas, ayant perdu 350 hommes dans un combat, le 15 juin, allaient se rendre à discrétion, quand la retraite sonna brusquement pour les assiégeants, sans qu'on ait pu en supposer d'autres motifs que leur mésintelligence, ou peut-être le mal que leur avait fait l'artillerie d'un de ces forts qu'ils auraient dû commencer par attaquer et détruire. Il est à remarquer que le gouverneur de Foul-Pointe, désapprouvant la conduite de celui de Tamatave, a refusé de lui envoyer des secours et a bien

accueilli une corvette française. La France entreprendra sans doute une nouvelle expédition pour réparer cet échec, et venger les insultes faites à son pavillon et à ses nationaux par les ordres d'une reine notoirement impudique, cruelle et presque toujours en état d'ivresse.

RADBERT (Paschase), abbé de Corbie au 9e siècle, se distingua par sa vaste érudition et la variété de ses connaissances dans un temps où les lumières étaient encore peu répandues. Après sa mort, arrivée vers 865, il fut mis au nombre des saints. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Paris, 1618, in-fol., par le P. Sirmond. On y trouve : un *Commentaire sur l'évangile de saint Mathieu;* trois livres d'*Expositions* du psaume 44 : *Eructavit cor meum*, etc.; cinq livres sur les *Lamentations de Jérémie;* le livre du *Sacrement de l'Eucharistie; Vie de saint Adelard, abbé de Corbie; Actes des saints martyrs Rufin et Valérius; Vie de Vala, abbé de Corbie; Traité sur la foi, l'espérance et la charité*, et un *Traité* de l'enfantement de la Vierge. On attribua en outre à Radbert des *Poésies* dont il nous reste peu de chose, et des traductions du latin et du grec.

RADCLIFFE (Jean), médecin anglais, né en 1650, à Wakefield, dans le comté d'York, se fit d'abord remarquer par ses talents à Oxford, où il fut reçu docteur en 1682. S'étant rendu à Londres, il y devint médecin de la cour, et y obtint une réputation brillante; mais son esprit caustique et frondeur lui attira un grand nombre d'ennemis, et finit par déplaire au roi Guillaume. Ce prince le consultant un jour sur l'enflure de ses jambes, lui demanda ce qu'il en pensait. « Ma foi, répondit Radcliffe, je ne voudrais pas avoir ces jambes-là, quand vous me donneriez vos trois royaumes. » Cette saillie, au moins déplacée, acheva de le perdre; il fut congédié, et mourut le 1er novembre 1714, laissant une grande fortune, dont il avait consacré une partie à l'université d'Oxford pour la construction et l'entretien d'une riche bibliothèque de médecine et d'histoire naturelle. Il fut aussi, dans la même ville, le fondateur d'un observatoire d'une architecture très-remarquable, et d'un hôpital qui attire à sa mémoire les bénédictions du pauvre. On a de lui : *Pratical disquisitions containing a complet body of prescriptions sitted for all diseases internal and external*, Londres, 1718, in-8°, plusieurs fois réimprimé et traduit en allemand.

RADCLIFFE (Anne), romancière anglaise, dont la vie, passée tout entière dans l'intimité domestique, fut aussi obscure que la réputation de ses ouvrages a été brillante, naquit à Londres, en 1764, de parents estimables, qui prirent un soin particulier de son éducation. Mariée vers l'âge de 23 ans à William Radcliffe, gradué à l'université d'Oxford, et qui devint propriétaire et éditeur de la *Chronique anglaise*, elle se livra dès lors à la culture des lettres, et dès son troisième essai, *la Forêt, ou l'Abbaye de Sainte-Clair*, se plaça au premier rang des romanciers anglais. *Les Mystères d'Udolphe*, qu'elle composa, ou retoucha, dit-on, à son retour d'un voyage qu'elle fit en 1791 sur les bords du Rhin, et qui parurent en 1794, 4 vol. in-12, excitèrent un nouvel enthousiasme par les sombres beautés qu'on y trouve. On a dit qu'Anne Radcliffe avait la terreur dans son cœur et dans son esprit : elle semble en effet plutôt céder en écrivant à une imagination en délire qu'aux règles d'un art par lequel elle doit s'efforcer de plaire; mais elle a créé un genre dans lequel elle n'a pas encore été surpassée, et les critiques les plus sévères, sans approuver ce genre, n'ont pu s'empêcher de rendre hommage au talent qu'elle y a déployé. L'envie, excitée par les succès d'Anne Radcliffe, s'est plu à lui attribuer diverses productions indignes d'elle, et l'on croit assez généralement que ce fut pour se soustraire à cette odieuse manœuvre qu'elle renonça tout à coup à écrire. *L'Italien, ou le Confessionnal des pénitents noirs*, traduit en français par Morellet, Paris, 1795, 3 vol. in-12, fut le dernier ouvrage qu'elle mit au jour. On a prétendu que dès lors, sans cesse occupée des visions et des terreurs qu'elle avait décrites, sa raison s'était aliénée, et que l'auteur des *Mystères d'Udolphe* habitait la triste enceinte d'une maison de fous; mais cette ridicule supposition a été démentie par des personnes dignes de foi, et l'on sait que cette femme aimable et spirituelle mourut dans sa maison à Londres, le 7 février 1823, des suites d'un asthme spasmodique qui la faisait souffrir depuis 12 ans. Outre les ouvrages que l'on vient de citer, on a d'Anne Radcliffe : *les Châteaux d'Athlin et de Dunbayne*, Londres, 1789, 2 vol. in-12; *Julia, ou les Souterrains du château de Mazzini; Voyage en Hollande*, etc. Tous ces ouvrages, souvent réimprimés, ont été traduits dans plusieurs langues, et notamment en français. Sir Walter Scott a consacré un article détaillé à Anne Radcliffe dans sa *Biographie littéraire des romanciers célèbres*.

RADDI (Joseph), botaniste italien, naquit à Florence, le 9 juillet 1770, de parents honnêtes, mais pauvres. Devenu orphelin de bonne heure, il entra comme apprenti dans le laboratoire d'un pharmacien. Son goût pour les sciences naturelles ne tarda pas à se révéler, et il montra de si heureuses dispositions que son patron le prit en amitié et le fit connaître aux naturalistes les plus distingués. Ses travaux lui donnèrent bientôt quelque réputation, même à l'étranger, et il obtint du grand-duc Ferdinand III un emploi honorable dans le musée de physique de Florence. En 1817, il fut chargé par le gouvernement de faire un voyage scientifique au Brésil, et, après un séjour de 6 mois dans ce pays, il en rapporta une riche collection de plantes et d'animaux. Le gouvernement français ayant décidé d'envoyer en Égypte une commission à la tête de laquelle se trouvait Champollion, afin d'examiner les inscriptions hiéroglyphiques dont cette partie de l'Afrique est si riche, le grand-duc de Toscane profita de cette circonstance pour adjoindre quelques-uns de ses sujets aux savants français; de ce nombre fut Ricci comme dessinateur. Partis au mois de juillet 1828, ils allèrent débarquer à Alexandrie et s'avancèrent jusque dans la Nubie. Après plusieurs mois de travaux et de courses pénibles, Raddi fut atteint d'une violente dyssenterie, mais malgré les progrès du mal et les avis de ses amis qui le pressaient de retourner en Italie, il ne voulut interrompre ses recherches, et remplit sa mission jusqu'au bout. Déjà il s'était rembarqué à Alexandrie pour revenir en Europe, mais il fut contraint de relâcher à Rhodes, où il succomba, le 6 septembre 1829, laissant à ses amis le soin d'apporter en Italie les collections aussi nombreuses que variées qu'il avait faites. Presque tous

les écrits de Raddi ont été insérés dans des recueils, tels que les *Actes de l'Académie des sciences*, les *Mémoires de la Société italienne*, les *Opuscules scientifiques de Bologne*, le *Journal de Pise*, *l'Anthologie de Florence*, etc. Tous les ouvrages qu'il a publiés séparément ont rapport aux plantes cryptogames dont il avait fait une étude particulière de sa jeunesse.

RADEGONDE (Ste.), née en 519, était fille de Bertaire, roi d'une partie de la Thuringe. Elle fut emmenée prisonnière à l'âge de 10 ans par Clotaire Ier, qui la fit instruire dans le christianisme et l'épousa. Ne pouvant se plaire à la cour, elle obtint 6 ans après la permission de se retirer dans l'abbaye de Ste.-Croix, qu'elle avait fondée, et où elle passa sa vie dans des exercices de piété et de charité, protégeant encore les malheureux par le crédit qu'elle avait conservé sur l'esprit de son époux. Elle mourut le 13 août 587. Son testament et sa *Vie* se trouvent dans le *Recueil des conciles*, Poitiers, 1527, in-4°. Le P. de Monteil a donné une nouvelle *Vie* de Radegonde, Rhodez, 1627, in-12.

RADELGAIRE, prince de Bénévent, où il régna de 851 à 854, était le fils et le successeur de Radelgise Ier, qui avait introduit les Sarrasins dans ces contrées, et causé ainsi le partage et la ruine du grand-duché de Bénévent. Radelgaire, par sa valeur et sa probité, s'efforça de réparer les désastres du règne précédent; mais on ne connaît aucune particularité de sa vie. Il eut pour successeur son frère Adelgise.

RADELGISE Ier, prince de Bénévent, dont le règne fut une époque funeste pour l'Italie méridionale, où il appela les Sarrasins d'Afrique et de Sicile, avait été trésorier de Sicard; et ce dernier ayant été assassiné en 839, son trésorier fut désigné par le peuple de Bénévent pour lui succéder : mais Salerne et Capoue ne voulurent point reconnaître cette élection. Siconolfe, frère du dernier duc, et Landolfe, prince de Capoue, s'y opposèrent par les armes. Radelgise, pour maintenir sa nouvelle dignité, offrit, dans ses États, un établissement aux Sarrasins, qui, depuis peu d'années, avaient conquis la Sicile sur les Grecs. Il les incorpora dans son armée; et il força ainsi Siconolfe de recourir à d'autres Sarrasins, que le prince de Palerme fit à son tour venir en Italie. Le fanatisme religieux des musulmans, la férocité des soldats qui ne vivaient que de brigandages, l'opposition des mœurs, des coutumes, du langage, tout se réunit pour rendre cette guerre désastreuse et porter la désolation dans le plus beau pays du monde. Tour à tour vainqueur et vaincu, Radelgise assiégea Salerne, en 842; et il fut assiégé dans Bénévent, en 843. Après 10 ans de combats, l'Italie méridionale fut partagée entre les deux princes, par un traité dont Louis II, roi d'Italie, fut médiateur. Les provinces situées sur la mer Adriatique demeurèrent à Radelgise et aux princes de Bénévent ses successeurs; les provinces situées sur la Méditerranée échurent en partage au prince de Salerne. Celui de Capoue se rendit indépendant, quelques années après; et les Sarrasins, établis à Bari et dans plusieurs autres places fortes, restèrent en guerre avec tous les chrétiens de ces contrées. Radelgise Ier mourut, en 851, peu après ce traité de partage : il eut pour successeur Radelgaire, son fils.

RADELGISE II, prince de Bénévent, régna de 881 à 900. Son père Adelgise avait été massacré, en 879, pour faire place à Gaiderise, son neveu. Celui-ci fut chassé à son tour, en 881; et Radelgise II fut élevé sur le trône de son père. Mais faible, lâche, et s'abandonnant aux plus méprisables favoris, il excita l'indignation du peuple, qui le chassa en 884. Après 12 ans d'exil, Radelgise fut rétabli dans sa principauté, par Ageltrude, sa sœur, qui avait épousé l'empereur Gui, auparavant duc de Spolète. Mais Radelgise ne se maintint qu'avec peine sur le trône, de 896 à 900. Les Bénéventins, qui le méprisaient, le livrèrent enfin à Atenolfe Ier, prince de Capoue, qu'ils reconnurent pour souverain. Avec Radelgise II finit la principauté de Bénévent, qui, sous Radelgise Ier, avait perdu son ancienne puissance, en se divisant.

RADEMAKER (Gérard), peintre, naquit à Amsterdam en 1672. Son père, habile charpentier, et qui était assez versé dans l'architecture pour en donner publiquement des leçons, voulut qu'il exerçât son premier métier, avant de se livrer à ce dernier art. Rademaker devint donc charpentier : mais les moments de loisir, que lui laissait sa profession, étaient employés à lever des plans, à dessiner des élévations, à étudier la perspective. Tandis qu'il se livrait avec ardeur à ce travail, un habile peintre de portraits, nommé Van Goor, vint apprendre l'architecture chez le père du jeune Rademaker, qui se lia bientôt de la plus vive amitié avec le peintre, et puisa dans son exemple et dans ses conseils le goût le plus décidé pour la peinture. Entraîné par cette nouvelle inclination, il abandonna, un beau jour, la maison paternelle, et alla se réfugier chez Van Goor, qu'il eut le malheur de perdre au bout de 6 mois. Mais il sut mettre à profit le peu de temps qu'il vécut avec son ami : les jours, les nuits, tous ses instants, étaient consacrés au travail; et les progrès qu'il fit furent vraiment merveilleux. La veuve de Van Goor, qui peignait elle-même avec talent, le perfectionna dans son art, et parvint, par son crédit, à le placer auprès de Codde, évêque de Sébaste, pour enseigner le dessin à la nièce de ce prélat, qui l'emmena avec lui à Rome. Pendant un séjour de 3 ans dans cette ville, une étude constante des chefs-d'œuvre des grands maîtres, le mit en état de marcher désormais sans guide. Rademaker retourna dans son pays. Toutes ses productions sont, en général, de vastes machines, parmi lesquelles on cite une vue perspective de l'église de Saint-Pierre de Rome, et surtout le *Tableau allégorique de la régence d'Amsterdam*, qu'il a peint dans l'hôtel de ville de cette cité. Il fut enlevé aux arts en 1711.

RADEMAKER (Abraham), peintre hollandais, naquit à Amsterdam en 1675. On ne dit pas qu'il fût parent du précédent. Son père était un pauvre vitrier, qui lui permit toutefois de cultiver le dessin. Le jeune Abraham se livra à l'étude le jour et la nuit, et se mit à dessiner, à l'encre de la Chine, tout ce qui le frappait. Bientôt après, il peignit à la gouache; et il sut mettre dans ses tableaux une telle vigueur de coloris, et une telle hardiesse de pinceau, que ses tableaux paraissaient peints à l'huile. Lorsqu'il fut parvenu à ce degré de perfection, il apprit la perspective et l'architecture; et ses

paysages surtout, ornés de fabriques et d'animaux, firent l'admiration générale. En 1730, il alla se fixer à Harlem, où, 2 ans après, il fut reçu membre de la Société des peintres de cette ville. Il mourut le 22 janvier 1755. Le musée du Louvre possède de cet artiste un dessin à la plume, lavé à l'encre de la Chine, qui représente l'*Hiver*. Il a dessiné et gravé, d'une pointe légère, un recueil fort curieux des *Vues les plus intéressantes des monuments de l'antiquité, répandus dans les Provinces-Unies*.

RADER (Mathieu), jésuite, né dans le Tyrol en 1561, professa la rhétorique dans divers colléges, et mourut à Munich en 1634. On a de lui des *Commentaires* sur Martial et sur Quinte-Curce, et des *Notes* sur trois tragédies de Sénèque; des traductions latines de l'*Histoire du manichéisme* de Pierre de Sicile, des *Actes* du 8e concile œcuménique, des *OEuvres* de saint Jean Climaque, du *Chronicon Alexandrinum* (Munich, 1615, in-4°). Enfin il a publié entre autres ouvrages : *Viridarium sanctorum ex Menæis Græcorum collectum*, etc., Augsbourg, 1604-12, 3 parties in-8°; *Bavaria sancta*, 1615-1624-1627-1628, 4 vol. in-fol., avec de belles gravures de Sadeler.

RADERMACHER (Jacques-Corneille-Mathieu), savant hollandais, était, vers 1775, un des directeurs de la Société des sciences de Harlem. Devenu gendre du gouverneur général de l'Inde hollandaise, Reynier de Klerk, il alla s'établir à Batavia, où il fut membre du conseil extraordinaire du gouvernement, président des commissions des écoles, et colonel de la milice bourgeoise. En 1778, il y fonda la Société des sciences, en fut le premier président, et lui fit présent d'une maison et d'une bibliothèque, d'une collection d'histoire naturelle et d'instruments mathématiques. Il prononça le discours d'inauguration de cette société, et contribua très-activement à ses travaux. Après la mort de son beau-père, Radermacher voulut retourner dans sa patrie; mais il périt en mer, au mois de novembre 1783.

RADET (Jean-Baptiste), auteur dramatique et l'un des doyens et des régénérateurs du vaudeville français, est né à Dijon, le 21 janvier 1751. Quoique privé de sa main droite par la négligence de sa nourrice, qui l'avait laissé tomber dans le feu, ses parents le destinèrent à la peinture, et il exerça cet art avec succès pendant plusieurs années. La cathédrale d'Autun et d'autres villes de Bourgogne possédaient quelques-uns de ses tableaux avant la révolution; mais une circonstance particulière changea sa vocation et sa destinée. Ayant publié une critique en vaudeville (la première qui ait paru en ce genre) des tableaux exposés au salon du Louvre, cette plaisanterie, qui eut beaucoup de succès, blessa plus d'un amour-propre, et le força d'abandonner une profession dans laquelle il devait désormais s'attendre à éprouver des contrariétés; mais elle le fit connaître de la duchesse de Villeroy, qui le prit chez elle en qualité de secrétaire-bibliothécaire. Le logement que Radet occupait dans l'hôtel de Villeroy lui fut continué après l'émigration de la propriétaire, on y établit l'administration du télégraphe, et il l'a conservé jusqu'à la restauration. La modique *sinécure* dont jouissait Radet lui laissait tout le loisir de se livrer entièrement à son goût pour la littérature dramatique. Ce fut au théâtre d'Audinot (l'Ambigu-Comique), qu'il donna son premier essai : *les Audiences à la mode*, pièce en vaudeville qui fut bientôt suivies de plusieurs autres. Les succès qu'obtenaient alors les ouvrages de Piis et Barré à la Comédie-Italienne l'encouragèrent à se risquer sur ce théâtre, et son espoir ne fut pas trompé. Il y fit représenter successivement : *Tibère*, parodie en 2 actes; *Dame Jeanne*, parodie de *Jeanne de Naples*, de Laharpe, en un acte. Radet mourut à Paris le 17 mars 1830. Il est auteur d'une foule de pièces de théâtre. Le nombre ne s'en élève pas à moins de 80.

RADET (Étienne), né à Varennes, le 19 décembre 1762, était avant la révolution garde-chasse du prince de Condé. Il entra jeune au service, avait en 1800 le grade de chef d'escadron, et commandait la gendarmerie d'Avignon; c'est là que le général en chef Bonaparte le vit un instant à son retour d'Égypte, ce qui suffit pour le rappeler à son souvenir lorsque, devenu premier consul, il reçut de lui un mémoire remarquable sur l'organisation de la gendarmerie; il l'appela alors à Paris, le plaça à la tête de son arme, avec le grade de général de brigade, et le nomma plus tard général de division. Le général Radet, chargé d'organiser la gendarmerie, se rendit successivement en Corse, en Piémont et à Gênes, et remplit en 1809 la pénible mission d'enlever de Rome le pape Pie VII. Voici les principales circonstances de cet événement remarquable : Une dépêche télégraphique arrivée de Paris, ordonna au général Radet de partir dans les 24 heures pour Rome; c'était le 14 mai 1809; à son arrivée dans la capitale des États du pape, il communiqua ses ordres au gouverneur général de Rome, qui n'ayant pas reçu, à ce qu'il parait, des instructions positives, se borna à lui remettre la direction de la police. La nuit du 5 au 6 juillet 1809 fut choisie par le général Radet pour l'exécution de l'ordre qu'il avait reçu; aidé d'une troupe nombreuse composée de gendarmes, de conscrits, de gardes nationaux, etc., le général fit appliquer des échelles, vers 2 heures du matin, au palais Quirinal où le pape se tenait renfermé; fit enfoncer les fenêtres et les portes intérieures, et arriva, suivi de ses hommes portant des armes et des torches, jusqu'à la pièce qui précédait immédiatement la chambre à coucher du pape. Celle-ci lui fut ouverte par ordre de Sa Sainteté, qui s'était levée au bruit et revêtue à la hâte de ses habits de ville : le général s'avança vers elle, le chapeau à la main, et lui dit : « Saint-père, je viens par ordre de mon souverain, empereur des Français, vous dire que Votre Sainteté doit renoncer au domaine temporel des États de l'Église. » — Le pape, toujours assis avec calme : « Je ne le puis. » Ensuite la conversation continua en ces termes entre le pontife et l'officier : « Si Votre Sainteté veut consentir à cette renonciation, je ne doute pas que les affaires s'arrangent heureusement, et l'empereur traitera Votre Sainteté avec les plus grands égards. — Ici le saint-père, se levant, répliqua avec fermeté : Je ne le puis, je ne le dois pas, je ne le veux pas. J'ai promis devant Dieu de conserver à la sainte Église toutes ses possessions, et je ne manquerai jamais au serment que j'ai fait de les maintenir. — Saint-père, je suis très-affligé que Votre Sainteté ne veuille pas souscrire à cette demande, puisque, en refusant, vous ne faites que vous exposer à de nouvelles tribulations. — J'ai dit; rien sur

la terre ne peut me faire changer, et je suis prêt à verser la dernière goutte de mon sang, à perdre la vie à l'instant même, plutôt que de violer le serment que j'ai fait devant Dieu. — Eh bien, la résolution que vous prenez deviendra peut-être pour vous la source de grandes calamités. — Je suis décidé, et rien ne peut m'ébranler. — Puisque telle est votre résolution, je suis fâché des ordres que mon souverain m'a donnés et de la commission que j'ai reçue de lui. — En vérité, mon fils, cette commission n'attirera pas sur vous les bénédictions du ciel. — Saint-père, il faut que j'emmène Votre Sainteté avec moi. Telle est ma commission; je suis fâché d'être obligé de l'exécuter, puisque je suis catholique et fils de l'Église. » Ici le cardinal Pacca fit observer qu'il était convenable que Sa Sainteté fût accompagnée des personnes nécessaires pour le gouvernement de l'Église, et le pape s'occupait d'en dresser lui-même la liste, lorsque le général fut accosté par un des officiers de sa suite, qui, après lui avoir parlé à voix basse, ajouta tout haut que les ordres de l'empereur étaient que personne n'accompagnât le pape, hormis le cardinal Pacca. Ce cardinal ayant demandé combien de temps on accordait pour les préparatifs du voyage : « Une demi-heure, répondit le général. » Alors le saint-père se leva en disant : Allons, que la volonté de Dieu soit faite en moi. » Depuis ce moment, le général ne perdit pas de vue son prisonnier, et lorsqu'il fut parvenu au bas du petit escalier de son appartement, il congédia les personnes de sa maison qui l'accompagnaient. Une voiture attelée attendait à l'une des portes du palais; on y fit monter le pontife avec le cardinal Pacca; le général Radet ferma la portière sur eux, puis il monta dans le cabriolet attaché à la voiture. A la porte del Popolo on changea de voiture, et le général Radet, s'adressant de nouveau au pape, lui dit : « Il est encore temps pour Votre Sainteté de renoncer aux États de l'Église. » Mais le souverain pontife se contenta de répondre : Non! Alors le général ferma la portière de la voiture, la fixa avec un cadenas, et monta dans le cabriolet comme auparavant. Il n'est pas de précautions qu'il ne prit ensuite pour soustraire son prisonnier à la curiosité publique. A Poggibondi, il pressa tellement les postillons, que la voiture versa; le pontife ne se fit point de mal, mais le général, qui était sur le devant, fut jeté dans une mare d'eau bourbeuse qui se trouvait sur l'un des côtés de la route. A Florence, le pape fut confié à un autre officier de gendarmerie, et le général Radet retourna à Rome, où il chargea, dit-on, le peintre Benvenuti de faire un tableau représentant la sortie du pape de Monte-Cavallo, avec tous les personnages qui y avaient figuré. Ce tableau fut transporté à Capoue par ordre du roi Murat, en 1814. Le général Radet, nommé baron sur la fin de 1809, n'entendit jamais parler de son expédition à Rome, il semblait qu'on voulût l'étouffer, quoiqu'on en profitât en tenant le pape éloigné de ses États. Napoléon, au reste, a désavoué cet enlèvement, selon le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Après le rétablissement des Bourbons, en 1814, le général Radet cessa d'être employé activement; mais au retour de Napoléon, le 20 mars 1815, il se hâta d'accourir sous ses drapeaux; et commanda l'escorte chargée de conduire à Cette le duc d'Angoulême, qui s'y embarqua pour l'Espagne. Au mois de juin, Radet fut nommé inspecteur général de gendarmerie et grand prévôt de l'armée; il la suivit sur les bords de la Loire, au mois de juillet 1815, et fut remplacé dans ses fonctions au mois d'août suivant. En 1816, il fut arrêté à Vincennes et conduit à la citadelle de Besançon. La part qu'il avait prise aux événements du mois de mars 1815 ou qui lui fut imputée, le fit condamner à 9 ans de détention par le conseil de guerre de la sixième division. Une ordonnance royale du mois de mars 1818 lui rendit la liberté. Le général Radet se retira à Varennes, département de la Meuse, où il mourut le 28 septembre 1825.*

RADICATI (Albert). *Voyez* **PASSERANI.**

RADIER (DREUX du). *Voyez* **DREUX.**

RADONVILLIERS (Claude-François LYSARDE de), littérateur, né à Paris en 1709, après avoir terminé ses études sous le P. Porée, prit l'habit de Saint-Ignace; mais par les conseils du ministre Maurepas, il quitta les jésuites, et accepta la place de secrétaire du cardinal de la Rochefoucauld, qu'il accompagna dans son ambassade à Rome. Plus tard il fut nommé sous-précepteur des enfants de France, conseiller d'État, membre de l'Académie française, et mourut à Paris en 1789. On a de lui : une *Idylle* sur la convalescence du roi; un *Traité sur la manière d'apprendre les langues*, 1768, in-12; une comédie intitulée *les Talents inutiles;* divers *Opuscules* composés pour l'éducation des enfants de France; quelques *Traductions,* entre autres des 3 premiers livres de l'*Énéide* et des *Vies des hommes illustres,* par Cornélius-Népos; cette traduction fut revue et terminée par Noël, qui a recueilli et publié en 1807 des *OEuvres diverses* de Radonvilliers, Paris, 3 vol. in-8°. Il n'eut pas de successeur à l'Académie française, et ce ne fut qu'en 1807 que le cardinal Maury paya un tardif hommage à la mémoire de son ancien confrère.

RADY-BILLAH (Abou'l Abbas MOHAMMED VIII, Al-) 11e calife abbasside de Bagdad, fils de Moctader, fut tiré de la prison où son oncle Caher-Billah l'avait fait renfermer, et mis en la place de ce prince, déposé l'an 322 de l'hégire (933 de J. C.) Il choisit pour vizir le célèbre Ibn-Moclah qui, n'ayant pas su réprimer les troupes mutinées, fut destitué peu d'années après, et périt misérablement. L'an 324 (936), Rady, pressé de tous côtés par les divers usurpateurs qui avaient démembré l'empire musulman, créa la charge d'*Émir al-omrah* (prince des princes), en faveur de l'un d'eux, Aboubekr Mohammed Ibn-Raïek, maître de Koufah, de Wasetli, de Bassorah et de presque tout l'Irak-Araby. Cette charge donnait à celui qui en était revêtu, l'administration suprême des finances et de toutes les affaires civiles et militaires, avec le droit de suppléer le calife dans les fonctions sacerdotales, et d'être nommé après lui dans la kothbah. Ainsi l'indolent Rady, en croyant se donner un protecteur, acheva d'avilir le califat, et l'asservit à une puissance tyrannique dont plusieurs de ses successeurs furent les victimes. Lui-même fut réduit au point de ne pouvoir disposer d'un dinar, sans la permission de l'émir al-omrah, ou de son secrétaire. Le vizirat ne fut plus qu'un vain titre, que l'on supprima dans la suite. Telle fut la forme du gouvernement, qui subsista dans Bagdad pendant plus de 2 siècles, jusqu'à la décadence des sultans seldjoucides, qui suc-

cédèrent aux princes de la maison de Bowaïah, dans la charge d'emir al-omrah. Avant ces derniers, elle ne fut possédée que par des brigands et des scélérats. Ibn Raïek, qui en avait été revêtu le premier, débuta par un traité honteux avec les Karmathes, auxquels il s'obligea de payer un tribut annuel au nom du calife, pour obtenir, en faveur des musulmans, la liberté du pèlerinage de la Mecque, qui était au pouvoir de ces sectaires. Ibn Raïek employa les forces de Bagdad à venger ses querelles personnelles. Il n'avait pas encore gouverné 2 ans, lorsqu'il fut chassé par le Turc Yahcam, son lieutenant, qui s'empara de Bagdad et de la charge d'émir al-omrah. De tout le vaste empire fondé par les premiers successeurs de Mahomet, il ne restait que cette ville au faible calife. Le Khoraçan, le Kerman et la Transoxane étaient possédés par des princes Samanides. Le reste de la Perse était partagé entre Waschmeghyr, frère du fameux Mardawidj, et les enfants de Bowaïah. Les Lamdanides étaient maître de la Mésopotamie; et l'Égypte avait pour souverain Aboubekr Mohammed al-Akhchid. Tous ces usurpateurs reconnaissaient du moins le calife Rady pour suzerain et pour chef spirituel. Mais l'Espagne, où régnait une branche des Ommyades, l'Afrique et la Sicile qui obéissaient aux califes Fatimites, et l'Arabie presque entière dont les Karmathes étaient restés maîtres, s'étaient entièrement affranchies de la domination des califes Abbassides. Raby fut forcé, l'an 328, de suivre son nouveau tyran, qui marcha pour faire la guerre au prince de Moussoul. Il mourut d'hydropisie, fruit de ses excès avec les femmes, le 16 raby 1er de l'année suivante (19 décembre 940 de J. C.), dans la 30e année de son âge.

RADZIWIL (NICOLAS IV), palatin de Wilna, au 16e siècle, descendait d'une noble et ancienne famille connue dans l'histoire de Lithuanie, longtemps avant sa réunion à la Pologne, par Jagellon. Nul gentilhomme ne le surpassait en adresse aux exercices du corps; et la réputation de sa bravoure s'étendait dans toutes les cours de l'Europe. Luther venait de donner le signal des querelles théologiques qui troublèrent et ensanglantèrent l'Allemagne pendant plus d'un siècle. Le jeune Radziwil s'engagea dans la controverse avec toute l'ardeur de son caractère, et se prononça pour les réformateurs, dont il favorisa l'établissement en Pologne. Son devoir l'appelait à la cour de Sigismond-Auguste, qui l'avait nommé capitaine de ses gardes, et qui ne cessait de le combler de marques d'amitié. Radziwil se distingua dans la guerre contre les chevaliers Teutoniques, en 1557, et fut nommé gouverneur de la Livonie, cédée aux Polonais par Gothard Ketler, dernier grand maître. En 1564, il fut chargé de repousser les Russes, qui s'étaient emparés de la Lithuanie sans aucune déclaration de guerre : forcé de lever le siége de Polotsk, faute d'artillerie, il se retirait en bon ordre, quand il surprit l'armée russe dans ses cantonnements, le 26 janvier 1565, et la tailla en pièces. Les soldats échappés à cette journée furent poursuivis et tués par les paysans; de sorte que la Lithuanie fut entièrement délivrée de ses ennemis. Au milieu des camps, Radziwil n'oubliait pas les intérêts de la réforme. Il avait recueilli les nouveaux pasteurs dans son palais de Wilna, où les réformés polonais tinrent leur premier synode, au mois de décembre 1557; enfin, il établit à Brzescie un atelier typographique d'où sortirent plusieurs ouvrages ascétiques, et une traduction de la *Bible* en polonais, dont l'impression fut achevée en 1563. Elle est de la plus grande rareté, parce que beaucoup d'exemplaires en ont été mutilés et jetés au feu. Cette version, faite d'après le texte hébraïque, et imprimée aux frais de Radziwil, lui coûta, dit-on, plus de 3,000 ducats. Le palatin de Wilna mourut en 1567, et fut porté dans le tombeau de ses pères par ses quatre fils.

RADZIWIL (NICOLAS-CHRISTOPHE), duc d'Olica et de Nieswitz, fils aîné du précédent, naquit en 1549. Le père, qui était grand chancelier de Lithuanie, l'envoya en Allemagne, lorsque son fils n'avait que 14 ans. Le jeune Radziwil fut présenté à l'empereur Maximilien II, à la diète d'Augsbourg. Il abjura le luthéranisme ainsi que ses frères, après la mort de son père, et alla ensuite en Italie, où le pape Pie V l'accueillit avec bonté. De retour dans sa patrie, Radziwil, attaqué, en 1575, d'une maladie grave, contre laquelle l'art des médecins échouait, fit vœu, s'il en réchappait, de visiter le saint sépulcre. L'année suivante, il prit les eaux de Javor, pour compléter sa guérison; elle n'était pas achevée en 1577. Sur ces entrefaites, la guerre avec la Moscovie éclata. Il fit la campagne de 1578. Les fatigues qu'il éprouva, l'obligèrent de chercher la santé en Allemagne. Songeant cependant à l'accomplissement de son vœu, il était revenu en Lithuanie pour les préparatifs de son départ, lorsque l'arrivée d'Étienne Battori, roi de Pologne, changea sa résolution. Il fut blessé à la tête d'un coup de feu, à la bataille de Polotsk. Dès qu'il fut convalescent, il reprit son projet de pèlerinage, et s'achemina vers l'Italie, en 1580. La peste qui dévastait l'Orient, le força de retourner en Lithuanie; et il accompagna le roi au siége de Pleskow. La paix permit à Radziwil d'effectuer son dessein, le 16 septembre 1582. Reçu partout avec distinction, il alla s'embarquer à Venise; visita, en passant, la Dalmatie, Zante, Candie et Chypre, et prit terre à Tripoli de Syrie. Il vit le Liban, Balbek, Damas, le lac de Génésareth et Samarie. Après avoir satisfait sa dévotion à Jérusalem, il gagna les bords du Jourdain et de la mer Morte, revint à Jérusalem, et se dirigea sur Iafa, puis sur Tripoli, où il appareilla pour Damiette. Ayant séjourné au Caire, examiné les pyramides, et parcouru les puits des momies, il descendit le Nil, fit voile d'Alexandrie pour Corfou, et ensuite pour Otrante. Dépouillé, ainsi que ses compagnons de voyage, par des brigands, près de Monte-Silvano, sur les bords du Sala, dans la Principauté citérieure, il continua son voyage le long de la côte orientale de l'Italie, traversa le Tyrol, et revit ses foyers, en 1584. Il assista, en 1587, à la diète d'élection de Sigismond Auguste III, devint maréchal de la cour, puis vayvode de Trozka et de Wida. Il mourut à Nieswies en 1616, et fut inhumé dans l'église des Jésuites, revêtu de son habit de pèlerin. On a de Radziwil, en polonais: *Voyage à Jérusalem*. Ce livre fut traduit en latin, par Thomas Tretter, custode de l'église de Warmie; il est intitulé : *Ierosolymitana peregrinatio illust. Pr. N. Chr. Radzivil*, etc., Brunsberg, 1601, in-fol.

RADZIWIL (Françoise, princesse de), fille du prince Janus Wissioniowecki, castellan de Cracovie, arrière-neveu du roi Michel, fut la première femme du prince Michel-Casimir Radziwil, palatin de Wilna et grand maréchal de Lithuanie, dans le dernier siècle. Elle écrivit en polonais des tragédies et des comédies, et traduisit, dans la même langue, quelques pièces françaises, et notamment un *Traité des devoirs du soldat chrétien,* Wilna, 1748, in-12, figures. Le Recueil des OEuvres dramatiques de la princesse Radziwil parut en 1751. On a de cette même princesse une *Instruction* à ses enfants, sur leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain, et envers eux-mêmes.

RADZIWIL (Ulric, prince de), fut grand connétable de Lithuanie, dans le 18e siècle. Il cultiva la poésie, et publia plusieurs poëmes dans la langue de son pays : celui qui a pour titre, *Des peines des hommes dans toutes les conditions de la vie,* parut en 1741, in-8°, sans lieu d'impression. Le prince Radziwil traduisit aussi en vers polonais, la Thébaïde, ou les Frères ennemis, de Racine. Voyez *Bibliotheca poetarum Polonorum* de Zaluski.

RADZIWIL (Charles de), palatin de Wilna, un des plus fermes soutiens de la Pologne contre la politique odieuse de Catherine. Appartenant à une famille de Lithuanie déjà puissante avant les Jagellons, et devant de grands biens à l'usage des substitutions, qui, malgré les lois polonaises, était maintenu dans cette province vaste et reculée, Radziwil eut longtemps les prétentions audacieuses, la fierté, la dureté sauvage, le naturel entreprenant et inconsidéré, l'indomptable et vaine persévérance, enfin toutes les qualités et les défauts des hommes privilégiés des anciens jours. Il ne connaissait guère que ses forêts du Nord, quand il se trouva possesseur de domaines où il pouvait armer 6,000 hammes et entretenir des forteresses. Au milieu de l'anarchie de la Pologne déjà menacée par les Russes, les regards devaient se tourner vers un jeune palatin qui, avec une cour et un revenu de 5 millions, et beaucoup de confiance dans ses forces corporelles, avait une humeur indépendante, un impatient patriotisme, un sentiment de droiture capables de l'arracher tôt ou tard à l'intempérance ou à d'autres habitudes licencieuses, pour lui faire tenter de grandes choses. L'instruction et toutes les ressources d'un esprit cultivé lui manquaient; mais on lui voyait beaucoup de sens avant les repas, et quant à la férocité dont il donnait des marques, l'expérience et les revers pouvaient l'adoucir chez un bon naturel. Sa carrière politique commença en 1762, le roi ayant pris le parti de le placer à la tête de la noblesse lithuanienne, pour diminuer l'ascendant de la famille Czartoryska que les Russes avaient mise dans leurs intérêts. Le prince Radziwil s'occupa aussitôt de l'installation du tribunal suprême et n'éprouva point de résistance de la part de ses rivaux, parce qu'ils étaient persuadés que les étrangers, promptement appelés à leur secours, confieraient à eux-mêmes les grands moyens d'oppression que l'on tenait en réserve. On voulait établir une confédération docile aux vues de la czarine dont en effet les troupes se montrèrent aux frontières; mais Radziwil s'entourant, à Wilna, de 4,000 hommes et de 40 pièces de canon, eut la prudence de se borner à protéger le tribunal dans l'exercice de ses prérogatives, sans rien entreprendre qui fournît au cabinet de Pétersbourg des prétextes pour rompre les négociations. Enfin Catherine retira ses troupes, afin de ne pas causer trop d'ombrage à deux puissances voisines qu'il lui importait encore de ménager. La mort du roi survint, et donna une nouvelle activité aux machinations du parti de Catherine. On vit bientôt que pour lui résister, il n'y avait aucun fond à faire sur la politique quelquefois moins prévoyante qu'insidieuse de Frédéric. Aux diétines de Lithuanie, les partisans de Radziwil furent maltraités et n'éprouvèrent que des échecs. Il courut à Wilna, suivi de 200 gentilshommes d'élite, et, s'en prenant aux intrigues de l'évêque dévoué aux Czartoryski, il lui dit de ne plus se mêler des choses temporelles, s'il voulait conserver la vie. Radziwil, éloigné ensuite de Wilna par un projet de mariage, apprend en route que les Russes sont entrés en Pologne, et qu'il n'y a plus de liberté pour les délibérations. Hâtant alors ses préparatifs, et se remettant en chemin le surlendemain de son mariage, il visita quelques forteresses, et se rendit à Varsovie où il s'agissait d'élire ou plutôt de proclamer un nouveau monarque. Là il jura de tout sacrifier pour l'indépendance de la Pologne. On s'était adressé aux puissances qui auraient dû la garantir; mais la réponse de Louis XV avait été faible et vainement encourageante, celle de Frédéric dérisoire ou perfide. Le favori de Catherine fut donc revêtu du titre de roi. Radziwil ne pouvant former la confédération qui lui paraissait la seule voie de salut, chercha, dit-on, à se rapprocher de ses adversaires, et en fut mal reçu. Voyant qu'on voulait le perdre, il ne garda plus de ménagements. L'artillerie des Czartoryski tomba en son pouvoir, et son corps d'armée, grossi d'une partie de leurs soldats, battit à Slornica une division russe. Cependant ayant appris que les généraux de Catherine avaient de grandes forces en Lithuanie, il laissa à son infanterie la liberté de capituler, et passant à la nage, avec 500 chevaux, le Niester, sous le canon des Russes, il se réfugia chez les Ottomans. Il avait dit qu'au besoin, il se résignerait à perdre ses biens; les Czartoryski se les partagèrent, et se firent même donner son palatinat de Lithuanie. Radziwil conserva dans l'infortune la fierté permise aux défenseurs de leur patrie; il alla résider en Saxe, pour être plus à portée d'agir, si l'occasion s'en présentait. Il refusa de se mettre à la tête des dissidents, parce qu'ils étaient considérés par les patriotes polonais comme des rebelles. Mais lorsque Catherine voulut renverser le roi qu'elle avait fait, Radziwil, séduit par des promesses artificieuses en faveur de la Pologne, passa en Lithuanie où son apparition fut un triomphe. On lui rendit ses droits ainsi que ses biens, et Repnin l'ayant fait nommer, dans Radom, chef de la confédération générale, le conduisit à Varsovie. Ce fut seulement alors qu'il comprit sa faute et connut la perfidie du cabinet russe. Comblé d'honneurs funestes, Radziwil regretta un exil qui avait été plus digne de lui; on le gardait à vue, et il eut beaucoup de peine à s'évader. Lorsque, enfin, il se montra en Lithuanie, les nobles confédérés se rangèrent autour de lui, à Niewitz; mais ils furent surpris et dispersés par les Russes. Il réunit encore plusieurs fois quelques combattants avant de re-

noncer à ses desseins généreux. Pour n'être pas témoin d'un partage devenu inévitable, il passa la frontière autrichienne, et distribua, à Teschen, aux Polonais dépouillés par les Russes, les sommes qui lui restaient. Espérant toutefois susciter des embarras à Catherine; il enleva la fille de l'impératrice Élisabeth, la princesse de Tarakanoff, songea même à l'épouser, et la conduisit à Rome, pour qu'elle y attendît le moment de faire valoir ses droits au trône; mais elle ne tarda pas à être victime d'une infâme politique, et elle périt six ans après. Quant au prince Radziwil, découragé sans retour, il s'arrangea pour être remis en possession de ses domaines, et malgré toutes les pertes qu'il avait essuyées, sa richesse lui fit encore donner le surnom populaire de roi de Lithuanie. Il mourut le 22 novembre 1790.

RAEBURN (sir Henri), célèbre peintre de portraits, naquit à Édimbourg, en 1756. Les succès qu'il y obtint l'engagèrent à ne pas chercher ailleurs une clientèle que tant d'autres à sa place eussent voulu fonder dans la métropole de la Grande-Bretagne. Le style de cet artiste lui est tout à fait propre. Son dessin a autant de hardiesse que de vigueur et de correction. On retrouve dans tous ses portraits, d'ailleurs d'une ressemblance frappante, cet air national qui distingue particulièrement les Écossais. Raeburn prenait rang parmi les peintres anglais après Lawrence pour la transparence de la couleur et la liberté de son pinceau. Son commerce était doux et facile, son caractère bienveillant et généreux. Les artistes trouvaient en lui un protecteur et un guide aussi zélé que plein de délicatesse et de désintéressement. Il était président de l'académie d'Édimbourg et membre de l'académie royale de Londres. Georges IV le créa chevalier quelque temps avant sa mort, arrivée le 6 juillet 1823.

RÆMOND ou **RÉMOND** (Florimond de), né à Agen vers 1540, fut pourvu en 1572 d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, et, quoiqu'il eût d'abord adopté les principes des calvinistes, il les combattit comme écrivain et comme juge, avec un zèle si ardent, qu'il se fit de nombreux ennemis parmi les partisans de la réforme. Il mourut en 1602. On a de lui : *Erreur populaire de la papesse Jeanne*, Paris, 1599, in-4°, 5e édition; *la Couronne du soldat, ou l'exhortation au martyre*, traduite du latin de Turtullien, Bordeaux, 1594, in-8°; *l'Anté-Christ*, Lyon, 1597, in-4°; *l'Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*, Paris, 1605, 8 vol. in-4°, plusieurs fois réimprimée, et continuée par Fr. Ræmond, l'un des fils de l'auteur. Cet ouvrage a été traduit en latin et en allemand, et Cl. Malingre en a donné une continuation.

RAEPSAET (Jean-Joseph), membre de l'Académie de Bruxelles et de l'Institut des Pays-Bas, chevalier du Lion-Belgique, ancien conseiller d'État, etc., mourut à Audenarde le 17 février 1832, dans un âge fort avancé. Son *Analyse des droits des Belges*, ses *Mémoires* académiques, ses *Dissertations* répandues dans les *Annales*, et ensuite dans le *Messager des sciences*, publiés à Gand; ses recherches curieuses sur les *Droits seigneuriaux*, et sur celui de *marquette* en particulier, sur les *inaugurations* des souverains des Pays-Bas, sur l'origine d'encaquer le hareng, et sur celle du carnaval annoncent des connaissances profondes.

RAFF (Antoine), célèbre chanteur allemand, naquit à Bonn, en 1710. Il passa en Italie, où il séjourna longtemps, et fut un des meilleurs élèves du Bernacchi. Quand il revint dans sa patrie, il passait pour le premier ténor de l'Italie. En 1783, il suivit l'électeur de Bavière à Munich, et mourut dans cette ville vers 1790. Guinguené a rapporté sur Raff l'anecdote suivante, comme un des merveilleux effets de la musique : La princesse Belmonte venait de perdre son mari. Un mois s'était écoulé sans qu'elle proférât une seule plainte et versât une seule larme. Seulement, vers la chute du jour, on portait la malade dans ses jardins; mais ni l'aspect d'un beau ciel, ni la réunion de tout ce que l'art ajoutait sous ses yeux aux charmes de la nature, ni même l'attendrissante obscurité du soir, rien ne pouvait ramener en elle ces douces émotions qui, donnant une issue à la douleur, lui ôtent ce qu'elle a de poignant et d'insupportable. Raff, passant alors à Naples pour la première fois, voulut voir ces jardins célèbres par leur beauté. On le lui permit, mais en lui recommandant de ne pas approcher d'un bosquet, où était alors la princesse. Une des femmes de sa suite, sachant que Raff était dans le jardin, proposa à Mme Belmonte non pas de l'entendre, mais de le voir, et de lui permettre de venir la saluer, Raff approcha. En allant le chercher, on lui avait fait sa leçon. Après quelques moments de silence, la même femme pria la princesse de permettre qu'un chanteur aussi fameux, qui n'avait jamais eu l'honneur de chanter devant elle, pût au moins lui faire entendre le son de sa voix, et seulement quelques strophes d'une chanson de Rolli ou de Métastase. Le refus n'ayant pas été positif, Raff interpréta ce silence, et, s'étant placé un peu à l'écart, il chanta le premier couplet d'une chanson très-touchante de Rolli, qui commence par ce vers : *Solitario bosco ombroso*. Sa voix, qui était alors dans toute sa fraîcheur, et l'une des plus belles que l'on ait entendues; la mélodie simple, mais expressive, de cet air; les paroles parfaitement adaptées au lieu, aux personnes, aux circonstances; tout cela ensemble eut un tel pouvoir sur des organes qui semblaient depuis longtemps fermés et endurcis par le désespoir, que les larmes coulèrent en abondance; elles ne s'arrêtèrent point pendant plusieurs jours. Ce fut ce qui sauva la malade, qui, sans cette effusion salutaire, eût immanquablement perdu la vie.

RAFFAELLI (Joseph), jurisconsulte italien, naquit le 26 février 1750, à Catanzaro, en Calabre, d'une famille aisée. Après avoir suivi les cours de collége jusqu'en rhétorique, il alla étudier la philosophie à Naples puis le droit, et conseillé par Tanucci, il entra dans la carrière du barreau, à laquelle son mérite le rendait particulièrement propre. Compromis ensuite dans des événements politiques, il fut condamné à l'exil en 1799. Après un séjour de quelques mois à Turin, il alla se fixer à Milan, où il fut nommé, en 1801, professeur de droit public, puis, en 1805, membre des commissions législatives du royaume d'Italie. Rappelé à Naples, en 1808, par le roi Joachim, Raffaelli fut fait chevalier de l'ordre des Deux-Siciles, puis nommé procureur général près la cour de cassation. Deux ans plus tard il entra au conseil d'État, dans la section de législation, dont il devint ensuite président, et fut chargé de traduire en italien le

code civil français. Son travail fut imprimé, mais il n'obtint pas l'approbation du gouvernement. Raffaelli fit en outre partie des commissions établies pour l'élection de la nouvelle magistrature, pour l'exécution des lois qui abolissent le régime féodal et pour la réforme des lois pénales. Le conseil d'État ayant été supprimé au retour des Bourbons, Raffaelli passa dans la commission consultative suprême, au conseil des grâces, et fut du nombre des jurisconsultes auxquels on confia la rédaction d'un nouveau code; mais il renonça, en 1819, à tous ses emplois, et se retira dans sa maison de campagne, où il mit à exécution un grand ouvrage qu'il méditait depuis longtemps et pour lequel il avait réuni d'immenses matériaux. Nous voulons parler de la *Nomotesia penale* (Naples, 1820-1825, 5 vol. in-8°), qui, comme le titre l'indique, enseigne la science de faire de bonnes lois sur les délits et les peines. Les 5 volumes qui ont été publiés ne contiennent que les trois premières parties, et il s'apprêtait à en donner la continuation lorsqu'il succomba en février 1826. Raffaelli était membre de l'Académie Italienne et de plusieurs autres Sociétés savantes.

RAFFEI (Étienne), littérateur italien, naquit le 21 septembre 1712, à Orbitello, ville de Toscane, et entra, en 1733, dans la compagnie de Jésus à Rome. Il professa, pendant 20 ans, la rhétorique au séminaire romain, et cultiva en même temps la poésie, la philologie et l'archéologie. Après la suppression de la société, il continua de résider à Rome, où il mourut en 1788. C'était un homme recommandable par ses vertus et ses talents. On a de lui : *Giovanni Colonna, Flavio Clemente, il Trionfo dell' Amicizia,* tragédies, Rome, 1763 et 1764; *Dissertazione sopra il Criso di Marco Pacuvio,* Rome, 1770; *Dissertazione sopra Apollo Pizio,* Rome, 1771.

RAFFENEL (Claude-Denis), né vers 1797, dans le département du Jura, d'un officier de marine, depuis commandant à la Rochelle, fut, au sortir de ses études, qu'il fit à Clermont en Auvergne, placé (1816) dans une maison de commerce, d'où il ne tarda pas à sortir pour se livrer à des spéculations aventureuses dans les mers du Levant. Un penchant irrésistible le portait vers ce genre d'instruction qu'on ne peut acquérir qu'aux prix des dangers de lointains voyages; et, doué d'ailleurs d'une grande aptitude pour les recherches savantes, il coordonna à cet objet de prédilection la plupart de ses entreprises commerciales. Il avait parcouru déjà diverses contrées de l'Orient, lorsque, se trouvant dans les colonies du Sénégal à l'époque du naufrage de *la Méduse,* il fut exalté à tel point par la terrible merveille de cet événement, qu'il résolut de faire les plus hasardeuses incursions dans l'intérieur des terres, et en effet il passa plusieurs mois seul dans une cabane construite sur la lisière d'une forêt, et faillit y succomber à une maladie dont il fut atteint. Les curieux détails que, dans la suite, il donna à ses amis sur cette partie de ses voyages en Afrique, font regretter qu'il n'ait pu en rédiger la relation comme il se le proposait. Raffenel, qui, attaché à l'un des consulats du Levant, avait été témoin des premiers mouvements de la révolution des Grecs, s'était voué dès lors tout entier à leur cause. Il fonda à Smyrne, sous le titre de *l'Observateur oriental,* un journal qu'il voulait consacrer à l'intérêt du commerce des Francs, gravement compromis par suite de l'insurrection. Mais il était au-dessus de ses moyens de soutenir seul ce *Journal.* Étant alors passé en Morée, il assista en quelque sorte aux événements qui signalèrent la première campagne de la révolution des Hellènes. Cependant une maladie grave l'ayant obligé de revenir en France, il y fut accueilli par la Fayette, qui le chargea de diriger l'éducation de ses petits-fils, et, pendant deux ans qu'il occupa cet emploi, il en consacra les loisirs à la rédaction d'un ouvrage qui, le premier, intéressa la France en faveur de cette cause sainte dont il devait lui-même être un des généreux martyrs. Il venait de mettre la dernière main à quelques autres écrits, lorsque, en 1826, il s'embarqua pour aller porter les armes sous l'étendard des Grecs, dont le colonel Fabvier commandait déjà une cohorte disciplinée (les *tacticos*). Reçu avec une grande distinction par ce chef, Raffenel, avec le simple titre de volontaire, se glorifia de partager les périls de la valeureuse nation que sa plume avait déjà si bien servie. Renfermé avec Fabvier dans le château d'Athènes, il y eut la tête emportée par un boulet le 27 janvier 1827. Les ouvrages de Raffenel sont : *Histoire des Grecs modernes depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'à ce jour,* 1824, in-12; *Résumé de l'histoire de la Perse depuis l'origine de l'empire des Perses jusqu'à ce jour,* 1825, in-18; *Histoire complète des événements de la Grèce, depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour,* 2° édition, 1825, 3 vol. in-8°, avec carte et portrait; *Résumé de l'histoire du Bas-Empire,* 1826, in-18.

RAFFLES (Thomas-Stamford), voyageur et historien anglais, était fils de Benjamin Raffles, l'un des plus anciens capitaines marchands de Londres. Il naquit, le 6 juillet 1781, sur un navire, en vue de la Jamaïque, et fut élevé au collége de Hammer-Smith, il entra fort jeune au service de la compagnie des Indes orientales, et fut envoyé, en 1804, comme secrétaire, au gouverneur de l'île Poulo-Pinang que le cabinet britannique venait de céder à cette compagnie. L'insalubrité du climat et l'ardeur avec laquelle Raffles se livra à l'étude ayant altéré sa santé, il fut forcé de se retirer à Malacca. Après la réunion de la Hollande à la France, il fit partie de l'expédition anglaise qui s'empara, en 1811, des colonies hollandaises dans l'Inde, et la même année il fut nommé au poste important de lieutenant-gouverneur de l'île de Java et de ses dépendances. La restitution de ces colonies à leurs anciens possesseurs, ayant rappelé Raffles en Europe, en 1816, il profita de son séjour à Londres pour rassembler les nombreuses observations qu'il avait faites ou qu'il s'était procurées, pendant une résidence de 5 ans, dans l'archipel indien. Il publia, en 1817, son *Histoire de Java,* et la dédia au roi George III, qui le créa chevalier. Au mois d'octobre suivant, il repartit pour l'Inde, avec le titre de lieutenant-gouverneur de Bencoulen, dans l'île de Sumatra, qui fut désignée pour être le chef-lieu des possessions anglaises dans les mers orientales de l'Inde. Il y arriva en mars 1818, et y fit connaissance avec le naturaliste français Driard, qui allait rejoindre à Chandernagor son confrère et son compatriote Duvaucel. Les missions politiques dont Raffles était chargé ne lui laissant guère le temps de satisfaire sa passion pour la science, il écrivit aux deux voyageurs

français pour leur proposer de l'accompagner dans une expédition maritime qui faciliterait leurs recherches zoologiques, tandis qu'il s'acquitterait de ses fonctions. Ils acceptèrent d'autant plus volontiers l'offre de Raffles qu'elle devait leur faire voir des pays peu connus, et qu'il leur promettait en outre de former à ses frais, à Bencoulen, une ménagerie d'animaux de Sumatra, semblable à l'établissement que lord Moira avait créé à Calcutta. Ils s'embarquèrent tous les trois à la fin de décembre 1818, visitèrent Poulo-Pinang, puis Singapore, où Raffles avait pour mission d'affermir sur le trône un prince que ses sujets trouvaient trop *anglomane*. Ils allèrent ensuite à Achem où il s'agissait de mettre d'accord deux souverains intraitables, en leur donnant un successeur qui payât son trône avec l'argent de ses sujets. Après un mois de séjour dans cet affreux pays où Diard risqua d'être assassiné, ils parcoururent divers lieux, vinrent à Malacca, revirent Singapore, et furent enfin de retour à Bencoulen, au mois d'août 1819. Mais alors commencèrent à se démentir les témoignages de bienveillance du gouverneur pour ses compagnons de voyage. On était convenu que les dépenses seraient remboursées par la compagnie des Indes, et que, pour prix de la collaboration des naturalistes français aux mémoires que Raffles voulait publier sur ce voyage, il partagerait également avec eux les produits et le résultat de leurs communes recherches; mais il manqua à sa promesse, et après quelques démêlés il envoya presque tout en Angleterre avec les dessins, les descriptions et les notes qu'ils lui avaient remis. Cependant le gouvernement hollandais, jaloux du nouvel établissement anglais à Bencoulen, lui suscita tant de contrariétés, que, pour y mettre un terme, l'Angleterre, en mars 1824, conclut un traité par lequel elle céda à la Hollande toutes ses possessions à Sumatra et dans les îles voisines, en échange de Singapore, de Malacca et des autres établissements hollandais sur le continent indien. Raffles s'était embarqué le 2 février, pour revenir en Europe. Le feu prit à son vaisseau et consuma la riche collection d'objets d'histoire naturelle qu'il avait formée, pendant son séjour dans les îles malaises : il regretta surtout les matériaux qu'il avait rassemblés pour une histoire de Bornéo. Forcé de regagner Sumatra, il se rembarqua enfin, au mois de mars, avec toute sa famille, et arriva à Plymouth, le 22 août 1824. Le climat de l'Inde avait fort altéré la santé de Raffles. Après une première attaque d'apoplexie, il en éprouva une seconde à laquelle il succomba, le 4 juillet 1826. L'ouvrage auquel il doit principalement sa réputation, est son *Histoire de Java,* composée avec John Crawford, ancien président à la cour des consultants de Java, Londres, 1817, 2 vol. in-4°. On a encore de Raffles : *Sur la mission de Fintayson à Siam,* 1822, in-8°.

RAFFRON-DUTROUILLET (NICOLAS), né à Paris, en 1709, dans une condition obscure, vivait tellement ignoré avant 1789 qu'il nous serait impossible de dire quelle était sa profession, lorsque, déjà octogénaire, il embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et fut nommé député de Paris à la Convention nationale en septembre 1792, avec Marat, Robespierre, etc. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort dans les 24 heures. Réélu au conseil des Cinq-Cents par le département du Nord après la session conventionnelle, il présida, le premier, cette assemblée comme doyen d'âge, et s'y fit d'ailleurs peu remarquer. Il cessa d'en faire partie en 1797, et vécut dans l'obscurité d'où la révolution l'avait tiré, jusqu'à sa mort qui eut lieu vers la fin de l'année 1800.

RAFI ou **RAFFY**, célèbre luthier lyonnais, vivait du temps de Marot, qui, dans sa 4e *complainte,* a fait l'éloge d'un double chalumeau, œuvre de cet artiste. Jean-Antoine de Baïf en a aussi parlé dans les *Jeux,* églogue du *Devis,* fol. 33 de l'édition de 1573.

RAGGI (ANTOINE), sculpteur, surnommé *le Lombard,* né à Vicomorto en 1624, étudia sous l'Algarde à Rome, devint membre de l'académie de Saint-Luc, et mourut en 1686, jouissant d'une grande fortune qu'il devait à ses travaux et à son économie, qualité beaucoup trop rare dans les artistes. On voyait de lui à Paris, dans l'église des carmes déchaussés, une *Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus.*

RAGHIB-PACHA (MOHAMMED), célèbre grand vizir de l'empire ottoman, né vers l'an 1702, était à peine âgé de 9 ans lorsqu'il fut amené à Constantinople, où il reçut une éducation soignée, sous les yeux d'un de ses parents, officier de la secrétairerie. L'ardeur du jeune Mohammed pour l'étude, les connaissances qu'il acquit, les grands talents qu'il annonça, lui valurent de bonne heure le surnom de *Raghib* (le Studieux). Admis dans les bureaux du grand vizir, il parcourut avec distinction différents emplois; et il n'avait que 30 ans au plus, lorsque sa sagesse et son expérience le firent recevoir parmi les principaux officiers de la secrétairerie. A l'époque de la guerre de 1736, il remplissait la charge de mektoubjy-effendi (premier secrétaire d'État du grand vizir). Nommé plénipotentiaire, l'année suivante, au congrès de Niemirov, Raghib y signa un traité avec le ministre de l'empereur. Il fut élevé ensuite à la charge de reis-effendi, puis à la dignité de pacha à trois queues, et obtint successivement les gouvernements d'Aïdin, d'Alep et du Caire. L'indiscipline, et la puissance des beys mameluks ne lui avaient laissé en Égypte que la corruption pour se soutenir, sans en être moins exposé aux voies de fait; et il venait d'échapper à un coup de pistolet tiré sur lui dans son propre divan, lorsque, en 1757, le sultan Osman III, qui, dans l'espace de deux ans et demi, avait déposé ou fait étrangler 5 vizirs et 6 caïmacan, ou lieutenants de vizirs, appela Raghib-Pacha au suprême mais dangereux ministère de l'empereur. La mort du sultan, arrivée la même année, préserva le vizir du sort de ses prédécesseurs, affermit son crédit, et augmenta sa puissance. En effet, maître un instant de disposer du trône ottoman, Raghib y plaça Mustapha III; et ce prince, par reconnaissance, fit de son vizir son ami, son confident, et se l'attacha plus intimement, en lui donnant en mariage une de ses sœurs, qui était veuve. Raghib était digne de ces faveurs, par la supériorité de ses lumières, et par son zèle pour la gloire de son maître et la prospérité de l'État. Voulant remédier au fléau de la peste, il eut l'idée d'établir des lazarets dans les îles des princes, près de Constantinople. Il renouvela aussi l'ancien projet de couper l'A-

sie Mineure, par un canal de navigation qui aurait facilité les approvisionnements de Constantinople, en les préservant des dangers de l'incertitude des trajets par mer. Raghib n'était pas homme de guerre. Déjà avancé en âge, il était aussi propre à l'administration de l'État, qu'il l'eût été peu au commandement des armées. Aussi détourna-t-il constamment Mustapha III de déclarer la guerre à la Russie, et de protéger les Polonais à la mort du roi Auguste III. On pourrait sans doute lui reprocher d'avoir en cela moins consulté la gloire et les véritables intérêts de l'empire, que ses habitudes pacifiques et son goût pour le repos ; d'avoir éludé de faire respecter les garanties du traité de Carlowitz, et préparé en quelque sorte les malheurs de la campagne de 1768 et des années suivantes. L'Anglais Porter parle avec éloge des talents, de l'éloquence, de l'habileté et du caractère de ce ministre; mais il compare sa politique à celle de Tibère lorsqu'il voulait se débarrasser des hommes qui lui portaient ombrage. Le baron de Tott, qui, en peignant Raghib-Pacha des mêmes couleurs, nous paraît avoir chargé le tableau, est accusé par Chenier d'avoir parlé de ce vizir avec prévention. Ce dernier écrivain excuse Raghib, comme Turc, comme ministre, de sa dissimulation. Il avoue seulement qu'il était peu porté pour la France, depuis que les cours de Versailles et de Vienne s'étaient unies, en 1756, par un traité qui déplut à la Porte Ottomane. Raghib mourut en place dans l'année 1768, suivant Chenier, et non pas en 1765, comme le dit Toderini. Ce n'est pas seulement comme habile ministre, mais aussi comme ami des sciences, et savant lui-même, que ce vizir mérite d'être cité. Raghib était un des Turcs les plus éclairés de son temps, et celui peut-être qui écrivait le mieux. Il avait l'esprit caustique, et fertile en bons mots. Avide des connaissances étrangères, il voulut avoir en langue turque une Histoire de la Chine, qui ne fut achevée qu'après sa mort.

RAGIMBERT, roi des Lombards, était fils de Godebert, roi de Pavie. Lorsque ce dernier fut massacré, en 662, par Grimoald, duc de Bénévent, qui usurpa le trône des Lombards, Ragimbert, encore en bas âge, fut dérobé, par un serviteur fidèle, à la première fureur de l'usurpateur. Grimoald ne chercha point à le poursuivre; et Ragimbert, élevé parmi la jeune noblesse de Lombardie, vit, au bout de quelques années, Pertarite son oncle, remonter sur le trône. A celui-ci succéda Cunibert son fils, et plus tard enfin, Liutbert fils de Cunibert. Ragimbert avait reçu en fief de Pertarite le duché de Turin; il devait tout à ce prince : il lui demeura fidèle ainsi qu'à son fils; mais l'ingrat profita de la faiblesse de Liutbert, qui était encore mineur, pour faire valoir, contre l'héritier de ses bienfaiteurs, de prétendus droits au trône, qu'il avait laissés dormir pendant 40 ans. Il prit les armes, en 701, et il remporta, près de Novarre, une grande victoire sur Ansprand, tuteur de Liutbert : il se fit ensuite couronner avec son fils Aribert II; mais il mourut cette même année, avant de recueillir les fruits de son ingratitude.

RAGOIS (LE) l'abbé, fut nommé, par la protection de Mme de Maintenon, précepteur du duc du Maine. Ce fut pour l'éducation de ce prince qu'il composa son *Instruction sur l'histoire de France et sur l'histoire romaine*, 1684, in-12; réimprimée un très-grand nombre de fois avec des *corrections* et des *additions*, qui n'ont pas rendu l'ouvrage meilleur. Moustalon l'a totalement refondu dans l'édition qu'il a publiée à Paris en 1820, 2 vol. in-12, augmentée d'un *Abrégé de géographie*, de l'*Histoire poétique*, etc., etc.*

RAGONNEAU (FRANÇOIS), né à Richelieu, en 1692, y exerça les emplois de lieutenant particulier et d'assesseur civil et criminel à la sénéchaussée de cette ville. Il a publié un ouvrage sur sa ville natale, intitulé : *Ricolocus dolens,* ou *Plaintes sur la ville de Richelieu :* cet ouvrage, en vers latins, a d'abord été imprimé vers 1760, et ensuite il a été réimprimé, avec une traduction française faite par l'auteur en 1764, in-8°, sans nom de ville ni d'imprimeur ou libraire.

RAGOTZKY (GEORGE Ier RACOCZI, appelé ordinairement), prince de Transylvanie, était un seigneur hongrois, riche et puissant. Son père Sigismond, élu malgré lui prince en 1607, abdiqua l'année suivante et mourut à Sarrente en 1613. Il avait eu pour successeurs Gabriel Battori, puis Bethlem Gabor. Après la mort de ce dernier, Étienne, son cousin, força la veuve de Gabor, Catherine de Brandebourg, à se dépouiller de la souveraineté; mais, désespérant lui-même de la conserver, il envoya offrir, en 1629, le trône de cette principauté à George Ragotzky. Les députés étaient le fils et le beau-frère d'Étienne. A peine eurent-ils amené le nouveau prince de leur choix commun sur le territoire transylvain, que la nouvelle se répandit que les états avaient élu Étienne. Plus confiant ou mieux avisé, Ragotzky, reçu dans Waradin, une des principales places de la province, refusa de renoncer à des droits qu'il devait à un consentement libre, à des offres volontaires qu'il n'avait pas provoquées. Ce qu'il y eut de particulier, c'est que le propre fils et le beau-frère d'Étienne se déclarèrent engagés par le serment qu'ils avaient prêté à Ragotzky, et ne voulurent pas l'abandonner. Les états se rassemblèrent et élurent unanimement le magnat hongrois, dont les libéralités entraînèrent beaucoup de suffrages. C'est ainsi que George Ragotzky devint, en 1631, prince de Transylvanie. Son concurrent se jeta entre les bras des Ottomans, qui lui promirent de l'aider : Ragotzky invoqua l'appui de l'empereur Ferdinand II. Le refus qu'il essuya d'abord était bien impolitique, puisqu'il coûta par la suite la Transylvanie à la maison d'Autriche. Ragotzky ne s'en découragea point : il sut trouver des ressources dans ses richesses, sa valeur et ses intelligences avec ses voisins. Les Hongrois lui fournirent des secours en secret, et les Polonais lui permirent de lever des troupes sur leur territoire. Avec des forces inégales, mais d'habiles attaques et des succès constants, il parvint à forcer la Porte Ottomane à s'accommoder avec lui. Il remporta aussi plusieurs avantages sur l'Autriche, prit d'assaut la ville de Cassovie dans la haute Hongrie, ainsi que d'autres places, et conclut la paix avec l'empereur Ferdinand III, le 26 juillet 1645. La souveraineté de Transylvanie lui fut laissée, à la charge qu'il restituerait, à Étienne Bethlem ses possessions héréditaires, dont il l'avait dépouillé. Après la mort de Vladislas VII, en 1648, George Ragotzky eut l'ambition d'être roi de Pologne. A la tête de 30,000 hommes, il déclara que,

s'il était élu, il les emploierait contre les Cosaques alors en guerre avec la Pologne, et que, dans le cas contraire, il se joindrait à eux. Cette alternative offensante le fit exclure. Il mourut le 24 octobre de la même année, après avoir ajouté les deux Valachies à ses États, et amassé de grands trésors, laissant de Sophie, fille d'Étienne Bethlem, sa première femme, George dont l'article suit; et de Suzanne Lorentza, sa seconde femme, Sigismond, qui fut duc de Mongatz et mourut en 1652.

RAGOTZKY (George II), fils du précédent, fut élu en octobre 1648 pour succéder à son père. Convoitant comme lui le trône de Pologne, il tenta de profiter des troubles qui agitèrent ce pays en 1655 et de s'en faire élire roi à la place de Casimir V; mais les difficultés qu'il rencontra, seulement pour être agréé comme successeur de ce monarque, lui inspirèrent contre les Polonais une haine qui le rendit l'allié de leurs ennemis. Afin de servir à la fois son ressentiment et son ambition, il fit en 1657 un traité avec Charles-Gustave, roi de Suède, qui envahissait la Pologne, et il lui fournit un secours de 30,000 Transylvains, Valaques et Moldaves, dont les deux vayvodes étaient unis d'intérêts avec lui. Ils obéirent cependant aux ordres de la Porte, qui força ses vassaux à rappeler leurs troupes, ne voulant pas rompre l'alliance qui subsistait avec les Polonais. Le prince transylvain refusa fièrement de quitter les armes; mais, battu complétement le 14 juillet 1657 par les Polonais et les Impériaux réunis, il fut contraint de signer la paix, et rentra dans sa principauté avec les débris de son armée. Le sultan Mahomet IV, irrité de sa conduite, ordonna aux Transylvains de choisir un autre prince; Ragotzky, allant au-devant de sa déposition, se démit lui-même le 12 octobre 1658; mais cette abdication n'était que simulée, et peu de temps après il chassa le comte Redei, que les états avaient élu. Alors le kan des Tartares eut ordre de l'attaquer, le défit près de Sandomir, et les Ottomans, commandés par le pacha de Bude, pénétrèrent dans la Transylvanie. Ragotzky, s'étant mis sous la protection de l'Empereur, accourut avec 10,000 hommes et eut la gloire de battre une armée deux fois plus nombreuse que la sienne. Mais le grand vizir Koproli s'avançait à la tête de 100,000 hommes, tandis que les états de Transylvanie lui envoyaient une députation pour désavouer Ragotzky, que le vizir déposa et à la place duquel il nomma Acasio Barczai. Après le départ de Koproli, le prince dépossédé voulut ressaisir l'autorité; mais, vaincu par le pacha de Bude, il mourut de ses blessures, à Waradin, le 26 juin 1660.

RAGOTZKY (François), fils du précédent et de Sophie Battori, prit part aux troubles de la Hongrie sous le règne de Léopold Ier, et mourut à Makowitz en 1676. Son corps fut transporté à Cassovie et inhumé dans l'église des jésuites qu'il avait fondée avec sa mère. Élevée par cette princesse dans la religion catholique, il composa un livre de prières très-répandu en Hongrie et connu sous le titre d'*Officium Racoczianum*.

RAGOTZKY (François-Léopold), fils du précédent, et d'Hélène, fille du comte Pierre de Serin, prince de Transylvanie, naquit, en 1676, au château de Borshi, près de Patack. Il perdit son père, au berceau; et sa mère, dans l'espoir de lui procurer un défenseur de ses droits, se remaria, peu de temps après, avec le comte Tekeli, d'une des premières familles de Hongrie. Tekeli, qui n'avait en vue, dans cette alliance, que les richesses de la maison Ragotzky, abandonna bientôt son jeune pupille aux domestiques; et ceux-ci le négligèrent au point de le laisser manquer souvent d'habits et de nourriture. Une vie si rude fortifia son tempérament, et le rendit capable de supporter, dans la suite, les fatigues et les privations de toute espèce. Cependant le comte Tekeli continuait de faire la guerre à l'Autriche. Vaincu successivement dans plusieurs rencontres, il s'enfuit chez les Turcs; et le prince Ragotzky, conduit, avec sa mère et sa sœur, à Vienne, fut placé sous la tutelle du cardinal Colonitz, qui le relégua dans la Bohême, où il passa 5 ans dans un collége, confondu avec les autres écoliers. Sur les instances du comte d'Apremont, son beau-frère, il obtint enfin la permission de revenir à Vienne; mais il reçut, presque en même temps, l'ordre de voyager en Italie. A son retour, il fit déclarer sa majorité, triompha des obstacles que le cabinet autrichien mettait à son mariage avec la princesse de Hesse-Rhinfels, et se retira dans les domaines qu'il possédait en Hongrie, où son projet était de vivre étranger à toutes les intrigues. Les paysans hongrois s'étant révoltés, on l'accusa de les exciter en secret; on alla même jusqu'à supposer qu'il entretenait avec la France des intelligences criminelles. Les avis qu'il recevait de Vienne, ne purent le déterminer à s'éloigner. Il fut arrêté (avril 1701), par ordre de l'Empereur, et renfermé dans les prisons de Neustadt. On nomma des commissaires pour instruire son procès, et son innocence n'aurait pu le sauver; mais la tendresse ingénieuse de sa femme lui procura les moyens de sortir de prison, et de se réfugier à Varsovie, où il trouva le comte Bercheny, son parent, obligé, comme lui, de chercher un asile en Pologne. En partant, il avait laissé sur sa table une lettre à l'Empereur, dans laquelle il se plaignait des mauvais traitements qu'on lui avait fait éprouver, et engageait sa parole de venir se justifier, pourvu qu'on lui accordât un sauf-conduit et des juges non suspects : mais les commissaires, qui avaient reçu l'ordre de le condamner, prononcèrent la confiscation de ses biens, et mirent sa tête à prix. Le malheureux Ragotzky ne put échapper aux émissaires de l'Autriche qu'en changeant souvent de demeure et de déguisements. Tandis qu'il errait dans les forêts de la Pologne, il apprit que les paysans hongrois voulaient tenter encore une fois de secouer le joug. Sur l'assurance qu'il leur fit donner de se mettre à leur tête avec Bercheny, quelques centaines de paysans prirent les armes, et se livrèrent à toutes sortes d'excès : mais, incapables d'opposer la moindre résistance à des troupes régulières, ils venaient d'être dispersés par un détachement de cavalerie, quand Ragotzky parut sur les frontières de la Hongrie, au mois de juin 1703. Bientôt il fut rejoint par une partie des fuyards, et vint s'établir dans la ville de Mongatz : il n'osa pourtant pas attaquer le château, que défendait une faible garnison, dans la crainte qu'un échec ne jetât le découragement parmi les siens. L'arrivée de quelques escadrons autrichiens le força même de se replier avec sa petite troupe : néanmoins aidé par Bercheny et quelques autres nobles hongrois,

qui vinrent le rejoindre avec leurs paysans, il s'empara de plusieurs villes, et décida, par ce premier succès, le soulèvement de toute la Hongrie. Des députés vinrent alors offrir à Ragotzky le trône de la Pologne; mais il refusa, ne voulant point abandonner au ressentiment de l'Autriche ceux qui s'étaient rangés sous ses drapeaux. La campagne de 1704 s'ouvrit par de nouveaux succès. Quoique ses soldats fussent mal disciplinés et mal armés, et que, ne pouvant point lever d'impôts dans un pays ravagé par la guerre civile, il manquât d'argent et de vivres, Ragotzki fit trembler un instant l'Autriche, et poussa des excursions jusqu'aux portes de Vienne. L'empereur Léopold, occupé d'un autre côté par la guerre contre les Bavarois et les Français, eut recours à la voie des négociations, et lui fit demander une trêve. Ragotzky proposa, pour condition de traité, le rétablissement des priviléges de la nation hongroise et la reconnaissance du droit qu'elle avait d'élire son souverain. La victoire des Impériaux à Hochstedt, et les secours que Léopold reçut de la Hollande et de l'Angleterre, lui permirent enfin d'envoyer des troupes en Hongrie. Ragotzky, malgré sa prudence, ne put éviter quelques actions, dans lesquelles il fut battu. Desalleurs, que la France envoyait près de lui, comme ambassadeur, arriva; mais il n'était accompagné que de deux ingénieurs, et n'apportait ni les armes ni l'argent promis. Dans cet abandon, Ragotzky conserva toute sa fermeté. Ses troupes, qui ne pouvaient opposer aucune résistance aux Autrichiens, les fatiguaient par des marches continuelles, et pillaient souvent leurs bagages et leurs vivres. Il s'empara lui-même de quelques villes mal défendues, et prit ses quartiers d'hiver dans des montagnes où l'ennemi n'osait s'engager. En 1707, Ragotzky prit possession de la Transylvanie, après avoir juré de maintenir les lois et les priviléges du pays; et, à son retour, il convoqua les états de Hongrie, dont il fut élu président à la presque unanimité des suffrages. La session s'ouvrit d'une manière orageuse. Les députés du comté de Turviz, vendus à l'Autriche, accusèrent Ragotsky d'être le seul auteur de la prolongation de la guerre. Le prince se justifia par un discours qui produisit un tel effet sur l'assemblée, que les députés se levèrent en tumulte. Des deux accusateurs de Ragotzky, l'un fut massacré sur son siége; et l'autre, grièvement blessé, périt, peu de jours après, sur l'échafaud. Le reste de la session fut employé à chercher des moyens de continuer la guerre contre l'Autriche. Le système qu'avait adopté Ragotzky, d'éviter toute bataille rangée, pouvait la prolonger encore plusieurs années; mais surpris, en 1708, près de Treneczin, il fut entièrement défait, et laissa ses équipages et toute son artillerie au pouvoir des vainqueurs. La mésintelligence se mit alors parmi ses généraux : quelques-uns passèrent du côté des Autrichiens; et ceux qui lui restaient fidèles en apparence, refusèrent de lui obéir, ou paralysèrent toutes ses dispositions. Le secours qu'il avait demandé, n'arrivait point. Pour comble de malheur, la peste se déclara sur les frontières, du côté de la Turquie, et il se trouva dans l'impossibilité de communiquer avec les places fortes qui tenaient encore pour lui. Toute résistance devenait donc impossible. Ragotzky, s'en étant convaincu, résolut d'écrire à l'Empereur pour lui recommander les malheureux Hongrois; et ayant réuni quelques sénateurs, il les dégagea du serment de fidélité, les priant de lui remettre les siens, et partit pour la Pologne, le 2 février 1710. Après avoir erré quelque temps dans les différents pays du Nord, il vint en France, en 1713, et fut accueilli par Louis XIV, qui lui assigna une pension considérable. Dégoûté des grandeurs, il demanda la permission de se retirer dans la maison des Camaldules de Grosbois, où, sous le nom de comte de Saros, il passa plusieurs années, partageant son temps entre l'étude, la méditation et les exercices de piété. Le cabinet d'Autriche ayant demandé son éloignement de France, il partit, en 1717, par Marseille, et ne put trouver d'asile que dans les États du Grand Turc. Il obtint pour retraite la ville de Rodosto près de la mer de Marmara; ce fut là qu'il mourut, le 8 avril 1735. Le prince Ragotzky avait composé plusieurs ouvrages, entre autres, des *Méditations sur l'Écriture sainte;* des *Confessions,* etc.

RAGOUNEAU (A. M.), économiste et financier, naquit à Paris vers 1760. Son père, procureur au Châtelet, qui lui fit faire d'excellentes études, le destinait au barreau; mais, après la révolution de 1789, le jeune Ragouneau préféra suivre la carrière des emplois publics. Il fit partie de la commission de Naples et fut nommé par les consuls, en frimaire an VIII, membre de la commission chargée de l'examen définitif des réclamations des individus inscrits sur la liste des émigrés. Appelé au poste plus important de contrôleur principal des droits réunis de l'arrondissement de Charleroy, il sut, par un esprit de justice et de modération, tempérer ce que les lois fiscales pouvaient avoir de trop rigoureux pour des populations devenues françaises depuis peu d'années. Envoyé dans le département de la Nièvre en qualité d'inspecteur, il fut obligé d'interrompre son service pour se faire traiter d'une maladie de poitrine dont il avait déjà ressenti les atteintes. Il se retira à Chaillot où il mourut au mois de mars 1811. On a de Ragouneau : *Recherches sur l'état actuel des sociétés politiques, ou jusqu'à quel point l'économie intérieure des États modernes leur permet-elle de se rapprocher de la liberté et de l'égalité,* Paris et Strasbourg, Levrault, an XI (1803), in-8°; *Introduction à l'histoire de France,* ou *Précis historique de tout ce qui s'est passé dans l'empire romain et dans les Gaules, depuis la conquête par Jules César jusqu'à celle de leur entière occupation par les Francs,* Paris, 1811, in-8°, avec tableaux.

RAGUEAU (François), célèbre jurisconsulte du 16e siècle, né à Mehun, en Berry, devint lieutenant particulier du bailliage de cette ville. Ses immenses recherches sur le droit coutumier lui firent sentir la nécessité d'un Onomasticon qui contînt l'explication des termes les plus difficiles et les plus obscurs qui se rencontrent dans l'idiome de cette partie du droit. C'est ainsi qu'il fut amené à recueillir les matériaux d'un ouvrage qu'il mit au jour en 1583, et qui jeta les fondements de sa réputation. C'est l'*Indice des droits royaux et seigneuriaux, des plus notables dictions, termes et phrases de l'état et de la justice et pratique de France; recueilli des lois, coutumes, ordonnances, arrêts, annales et histoire du royaume de France et d'ailleurs,* Paris, 1583, in-fol. En 1584, Ragueau fut appelé, en qualité de professeur

et lecteur, à la faculté de droit de l'université de Bourges, dont les chaires étaient toujours occupées par des jurisconsultes de premier ordre. Lui-même avait étudié sous Cujas à Bourges et à Valence. Ragueau mourut au mois de septembre 1605. Son *Commentaire sur les coutumes générales du pays et duché de Berry* n'a été publié qu'en 1618, à Paris, in-fol.

RAGUEL, parent de Tobie, au fils duquel il maria Sara, sa fille, possédait de grands biens à Ecbatane.

RAGUENET (François), littérateur estimable, né à Rouen vers 1660, embrassa l'état ecclésiastique, devint précepteur des neveux du cardinal de Bouillon, et mourut, à ce que l'on croit, en 1722. Outre deux discours envoyés au concours de l'Académie française, et dont l'un, intitulé *le Mérite et l'utilité du martyre*, obtint le prix en 1687, on a de lui : *Histoire d'Olivier Cromwell*, Paris, 1691, in-4°, ou 2 vol. in-12; *Monuments de Rome, ou Description des plus beaux ouvrages de peinture, de sculpture et d'architecture, qui se voient à Rome et aux environs, avec des observations*, Paris, 1700; Amsterdam, 1701, in-12. Cet ouvrage valut à l'auteur des lettres de citoyen romain; mais il fut moins heureux dans son *Parallèle des Français avec les Italiens, dans la musique et dans les opéras*, qu'il publia en 1702, in-12. Cet ouvrage souleva contre Raguenet tous les partisans du chant français. On a encore de lui : l'*Histoire abrégée de l'Ancien Testament*, et la *Vie de Turenne*.

RAGUET (Gilles-Bernard), littérateur, né à Namur en 1668, vint fort jeune à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, devint prieur d'Argenteuil, fut employé, par le cardinal de Fleury, à l'éducation de Louis XV, obtint ensuite la place de directeur spirituel de la compagnie des Indes, et mourut à Paris en 1748. On a de lui : *Histoire des contestations sur la Diplomatique de dom Mabillon*, Paris, 1708, in-12; et une traduction de la *Nouvelle-Atlantide* de Bacon, 1702, in-12. Il concourut au *Journal des savants*, de 1705 à 1721.

RAGUSA (Joseph), jésuite, né à Giuliano, en Sicile, vers l'an 1560, entra dans la société en 1575, ayant à peine 15 ans accomplis. Il enseigna la philosophie à Paris et la théologie à Padoue, à Messine, à Palerme. Il avait mis un ordre admirable dans ses occupations. Les heures en étaient réglées, soit pour la prière, soit pour ses différentes études, et cet ordre n'était jamais dérangé. Dans sa jeunesse il s'exerça à la prédication, et son éloquence simple et persuasive avait un charme auquel il était difficile de résister. Ragusa gouverna quelques colléges en qualité de recteur, dirigea les études pendant plusieurs années, et mourut à Palerme le 25 septembre 1624. On a de lui : *Commentaria ac Disquisitiones in tertiam divi Thomæ partem*, Lyon, 1619-1620, 2 vol.; *De justificatione et pænitentia*, 2 vol.; *De baptismo et eucharistia commentarium in primam Secundæ; De natura et gratia*, etc.

RAGUSA (Jérôme), savant jésuite, naquit, en 1665, à Modica, dans la Sicile. Il embrassa la règle de Saint-Ignace, à 16 ans; et après avoir terminé ses études, il professa la philosophie et les différentes branches de la théologie, avec un succès qui lui mérita l'estime de ses compatriotes. Dans ses loisirs il cultivait la littérature, ou s'occupait de recherches d'érudition. On ignore l'époque de sa mort; mais il paraît qu'il vivait encore en 1715. Nous indiquerons de lui : *Elogia Siculorum qui veteri memoriâ litteris floruerunt*, Lyon, 1690, in-12; *Fragmenta progymnasmatum diversorum*, Venise, 1706, in-8°; *Ragionamenti, panegirici*, etc., ibid., 1706, in-12.

RAGUSIO (Pompée), religieux carme, florissait au 17e siècle. Il était savant et fort estimé dans son ordre, parce qu'à un grand savoir il joignait d'autres bonnes qualités et beaucoup de vertus. Il fut lecteur de philosophie dans divers couvents de son institut, et laissa plusieurs ouvrages de philosophie et de théologie. On a de lui un *Commentaire sur Jean Bacon*, imprimé sous un nom supposé. Le P. Ragusio mourut en 1600.

RAHAB, habitante de Jéricho, reçut et cacha dans sa maison les espions de Josué. En reconnaissance de ce service, elle fut exceptée, avec sa famille, de l'anathème prononcé contre tous les habitants de cette malheureuse ville. Après la prise de Jéricho, Rahab épousa Salmon, prince de Juda, dont elle eut Booz, l'un des ancêtres de David, et devint ainsi l'aïeule du Sauveur du monde.

RAHEB (Ebn), Égyptien et chrétien, est auteur d'une *Chronique arabe*, depuis la création du monde jusqu'à l'an 955 de l'ère des martyrs, 657 de l'hégire, 1258 de J. C. Elle a été traduite en latin sous le titre de *Chronicon orientale*, par Abraham Echellensis, et insérée en 1651 dans l'*Histoire byzantine*. Elle comprend la série des patriarches, des juges d'Israël, des empereurs romains, etc. On la trouve manuscrite, n° 8, à la bibliothèque du Vatican parmi les manuscrits de Clément XI.

RAHN (Jean-Rodolphe) bourgmestre de Zurich en 1644, est auteur d'un ouvrage qui fut traduit en français, sous le titre de *Discours véritable sur l'état des trois ligues communes des Grisons*, 1621, in-4°, dont il parut un extrait, 1624, in-4°.

RAHN (Jean-Henri), né à Zurich en 1622, fut bailli de Kybourg, et mourut dans sa patrie en 1676. On a de lui en allemand un *Traité d'algèbre*, Zurich, 1659, in-4°.

RAHN (Jean-Henri), fils du précédent, historien et biographe, né à Zurich en 1646, mort en 1708, fut employé à diverses missions et autres affaires d'État, et chargé du soin de la bibliothèque de sa patrie. On a de lui : une *Histoire* (abrégée) *de la Suisse*, en allemand, Zurich, 1690, in-8°, et plusieurs ouvrages manuscrits, parmi lesquels on distingue une *Biologia historico-helvetica*, renfermant les *notices* de 208 auteurs.

RAHN (Jean-Henri), médecin de Zurich, et membre du grand conseil, né en 1709, mort en 1786, a publié : *Dissertatio de arcano tartari, sive terrâ foliatâ tartari*, Leyde, 1755, in-4°, etc.

RAHN (Jean-Henri), aussi médecin, de la famille du précédent, né en 1749 à Zurich, fut nommé professeur de physique au gymnase de cette ville, devint, en 1782, l'un des fondateurs de l'institut médico-chirurgical, et eut part à plusieurs autres établissements du même genre. Créé comte palatin par l'électeur Charles-Théodore, il fut député à l'assemblée nationale helvétique en 1799, et mourut en 1812, laissant plusieurs ouvrages de médecine, la plupart écrits en allemand.

RAHN (Jean-Conrad), médecin, aussi de Zurich, né en 1737, mort en 1788 dans la même ville, avait été membre du grand conseil. Outre des traductions alle-

mandes de quelques *opuscules* de David Macbride, et divers *mémoires* dans la *Collection* de la société d'histoire naturelle de Zurich, on a de lui : *Dissert. de aquis mineralibus fabariensibus, seu piperinis,* Leyde, 1757, in-4°; *Instructions sur la connaissance et le traitement de la dyssenterie,* en allemand, Zurich, 1765, in-8°.

RAHN (Jean-Henri-Guillaume), jurisconsulte assesseur à un collége de l'université d'Helmstadt, né à Walbeck en 1766, mort en 1807, a laissé quelques ouvrages de jurisprudence, écrits en allemand.

RAIDEL (George-Martin), bibliographe, né à Nuremberg en 1702, embrassa l'état ecclésiastique, et consacra sa vie à des recherches savantes. Il aurait pu rendre de grands services aux sciences et à la littérature, s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée en 1741. On a de lui : *Commentatio critico-litteraria de Cl. Ptolemæi geographiâ, ejusque codicibus tàm manuscriptis quàm typis expressis,* 1757, in-4°, ouvrage rempli d'érudition.

RAIEWSKI (Nicolas), l'un des généraux les plus distingués de l'armée russe, était issu d'une famille noble originaire du Danemark, qui s'établit en Pologne, d'où elle passa en Russie dans le 17e siècle. Sa mère était la nièce du prince Potemkin ; et son père, colonel d'infanterie, mourut en combattant les Turcs à Jassy. Nicolas naquit à Saint-Pétersbourg en 1771, et fut inscrit dans les gardes de Semenowski à l'âge de 4 ans. Successivement sergent et lieutenant dans ce corps d'élite, il passa dans l'armée de ligne avec le grade de major en 1789, fit en cette qualité les campagnes contre les Turcs, puis celle de Pologne, sous les ordres de Markoff. Nommé en 1792 colonel d'un régiment de dragons, il fit la guerre de Perse en 1795, et se distingua aux affaires de Kur et à la prise de Derbent. Ayant quitté le service à l'avénement du capricieux Paul Ier, par suite d'une disgrâce dont la cause est restée inconnue, il n'y rentra qu'en 1801, comme général-major, à la demande de l'empereur Alexandre. Employé comme tel en 1805, sous le prince Bagration, à l'avant-garde de l'armée qui s'avança en Allemagne, il combattit à Dierstein, à Hollabrun, et concourut à assurer la retraite jusqu'à Austerlitz, où il se distingua encore par son courage et son habileté. En 1807, il servit de nouveau contre les Français à Petterwald, à Gutschtadt, à Heilsberg, et enfin à Friedland, où il commanda tout le corps d'avant-garde, et fut blessé d'une balle à la jambe. Témoin de sa valeur dans toutes ces affaires, l'empereur Alexandre l'en récompensa par la décoration de Saint-Wladimir et de Sainte-Anne de 1re classe. La paix de Tilsitt lui donna quelque repos; mais dès le commencement de 1809 il dut marcher contre les Suédois, et concourut à l'invasion de la Finlande, ce qui lui valut une nouvelle décoration et le grade de lieutenant général. En 1810 il marcha contre les Turcs, et dirigea les attaques de Silistria et de Schumla avec tant d'habileté et de valeur, qu'il reçut une épée d'or avec cette inscription : *Pour la bravoure.* Mais ce fut surtout dans la mémorable campagne de 1812, contre l'armée de Napoléon, que ce général s'illustra par les plus brillants exploits. Il commandait un corps d'armée à l'aile gauche des Russes sous Bagration, ayant devant lui le maréchal Davoust. Repoussé par le corps d'armée de ce général, beaucoup plus nombreux que le sien, et qu'il n'avait pas craint d'attaquer dans sa redoutable position de Soultanowska, il alla se renfermer dans la place de Smolensk. Attaqué par Napoléon en personne, et après avoir repoussé des assauts meurtriers, il se retira en bon ordre, formant toujours l'arrière-garde jusqu'à Borodino. Il commanda une division de l'aile gauche à cette sanglante bataille, et remplaça dans le commandement de tout le corps d'armée son digne chef Bagration, lorsque ce prince fut mort sur le champ de bataille. Sa troupe y périt presque tout entière. Deux mois plus tard il soutint encore des attaques aussi rudes que meurtrières à Malo-Iaroslavitz. Chargé aussitôt après, avec Platow et Miloradowitsch, de suivre les colonnes françaises dans leur déplorable retraite, il les atteignit et les entama en plusieurs occasions, notamment à Kranoy et sur la Bérésina. Dans la campagne de Saxe, en 1813, Raiewski eut le commandement de tous les grenadiers russes, et il combattit à la tête de cette formidable troupe à Bautzen et à Reichenbach. Après la rupture de l'armistice et la réunion de l'Autriche à la coalition, il passa avec son corps d'armée sous les ordres du généralissime Schwarzemberg, et concourut à la bataille de Dresde, puis à celle de Culm, où le corps de Vandamme mit bas les armes, et enfin à celle de Leipzig, où le sort de tant de nations fut décidé. Il y commandait encore le corps des grenadiers au centre des armées de la coalition, réunies sous les yeux de leurs souverains, et jusqu'à 6 fois il repoussa, dans la position de Wachau, les attaques des réserves de Napoléon. Blessé grièvement d'une balle à la poitrine, il fut porté sur un brancard par ses grenadiers jusqu'à Weimar, et, contre toute attente, il guérit promptement et put reprendre son poste sur les bords du Rhin, où on le chargea du blocus de Belfort. Lors de l'invasion de 1814, il passa dans l'armée du comte de Wittgenstein, et ce général ayant été blessé à Bar-sur-Aube, il le remplaça dans le commandement et concourut aux succès qu'obtinrent les alliés à Arcis, à la Fère champenoise, et enfin sous les murs de Paris, dans la journée du 30 mars. Les décorations de Saint-George et de Marie-Thérèse furent le prix de ces derniers exploits. Dans la campagne de 1815, Raiewski commandait un corps d'armée, mais il n'eut point occasion de combattre. Retourné dans sa patrie, il y vécut dans ses terres, se reposant de ses longues fatigues et continuant à jouir de la faveur d'Alexandre, surtout de celle du grand-duc Constantin, qui avait été longtemps le compagnon de ses travaux guerriers. Cette circonstance a fait dire qu'il fut compromis dans les événements qui accompagnèrent l'avénement de l'empereur Nicolas; mais rien n'est prouvé à cet égard. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne fut pas employé sous le nouveau règne. Il mourut dans ses terres vers 1840.

RAIEWSKI (André), mort à Koursk le 13 mars 1832, était de la famille du précédent. Il a publié quelques morceaux de *Poésie,* disséminés dans différents recueils; le 1er volume des *Principes de stratégie* de l'archiduc Charles d'Autriche, 1818, in-8°, traduit en russe; des *Mémoires sur les campagnes de* 1813 *et* 1814, Moscou, 1822, 2 vol., in-8°.

RAILLON (Jacques), archevêque d'Aix, né le

17 juillet 1762 à Bourgoin en Dauphiné, fut attiré très-jeune dans le diocèse de Luçon par M. de Mercy, son compatriote, qui en était évêque. Il y fit son cours de philosophie et professa au petit séminaire. Mandé par le même prélat à Paris, en 1792, il y publia, sous le titre d'*Appel au peuple catholique,* une apologie des prêtres insermentés écrite avec autant de pureté de principes que de modération. Forcé de sortir de France dans la même année, Raillon alla rejoindre M. de Mercy à Soleure, et passa avec lui en Italie, où il resta plus de 10 ans. Pendant son séjour à Venise, il composa des *Idylles* dans le genre de Gessner, qu'il fit imprimer plus tard à Paris, 1803, in-16. Rentré en France à l'époque du concordat, Raillon fut chargé de l'éducation du fils de Portalis. Nommé ensuite chanoine honoraire, puis titulaire de Notre-Dame de Paris, et professeur adjoint d'éloquence sacrée à la faculté de théologie, il fit dans cette église, en 1809, sur la demande du cardinal de Belloy, le discours du 15 août, en l'honneur de la naissance de Napoléon Bonaparte. Il prononça un autre discours aux obsèques de Cretet, ministre de l'intérieur, puis l'oraison funèbre du maréchal Lannes. Promu à l'évêché d'Orléans en 1810, il en remplit les fonctions comme administrateur, sans avoir pu recevoir ses bulles. Il quitta cette ville en 1816, y laissant des regrets et d'honorables souvenirs. Raillon vint alors se fixer dans la capitale, où il s'occupa d'une *Vie* de saint Ambroise, encore inédite. Appelé en juin 1829 à l'évêché de Dijon et sacré vers la fin de la même année, il se signala par son zèle et son esprit conciliant, triompha de quelques préventions politiques, et finit par gagner l'estime générale. L'année suivante une ordonnance royale le nomma à l'archevêché d'Aix; mais ce ne fut que le 24 février 1832 qu'il fut préconisé à Rome. Il mourut en 1835 à Aix, où il a été très-bien apprécié.

RAIMOND D'AGILES, chanoine de l'église cathédrale du Puy en Velai, fut de l'expédition de la première croisade, ainsi que l'évêque du Puy, le célèbre Adhemar ou Aymar de Monteil, qui en avait été déclaré le chef, avec le titre de légat du pape Urbain II. A son départ pour la terre sainte, en 1096, il n'était encore tout au plus que diacre : il fut ordonné prêtre, lorsque l'armée était déjà en route, et fut attaché pendant la croisade, en qualité de chapelain, à Raimond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles, l'un des chefs de l'armée croisée. Il écrivit l'histoire de la croisade ; et son ouvrage qui a pour titre : *Raimundi de Agiles historia Francorum qui ceperunt Jherusalem*, a été inséré par Jacques Bongars, dans le *Gesta Dei per Francos,* etc. On ignore le lieu et l'époque de sa mort.

RAIMOND, dit *de Cluny,* moine de cet ordre, né à Toulouse dans les premières années du 12e siècle, tirait son origine d'une maison illustre de son nom, différente de celle des souverains de la contrée. Poussé dès son bas âge par un vif détachement des choses de la terre, il refusa le rang que lui offraient les comtes de Toulouse, ses protecteurs, et jeune encore se consacra à Dieu en revêtant l'habit monastique. Il avait en même temps aimé les lettres, et ce goût ne l'abandonna pas; il augmenta même et se développa dans la solitude du cloître. C'était là que les sciences avaient trouvé un asile ; toutes les lumières appartenaient alors à ces hommes qu'une ignorante philosophie a voulu représenter comme des êtres sans instruction. Raimond s'adonna particulièrement à la culture de la poésie latine. Sa renommée fut portée au comble, et on lut partout ses ouvrages. Le temps a dévoré les œuvres de Raimond ; sa réputation leur a survécu. Il mourut vers 1150.

RAIMOND (St.), né en 1175 au château de Pennafort, en Catalogne, d'une ancienne et illustre famille, fit des progrès si rapides dans les sciences qu'à 20 ans il fut en état d'ouvrir un cours gratuit de philosophie. S'étant rendu en Italie pour se perfectionner dans la connaissance du droit, il fut reçu docteur à Bologne, et pourvu d'une chaire qu'il remplit avec distinction. De retour en Catalogne, il fut élevé successivement aux premières dignités du chapitre de Barcelone, prit ensuite la résolution de s'ensevelir dans un cloître, et entra dans l'ordre des frères prêcheurs en 1222, 8 mois après la mort de saint Dominique. On le chargea de composer un recueil des cas de conscience pour l'instruction des confesseurs. Il devint général de son ordre en 1238, se démit de cette place, deux ans après, pour reprendre ses travaux évangéliques, et mourut à Barcelone en 1275, dans sa 100e année. Saint Raimond a contribué à l'établissement de l'inquisition dans l'Aragon et dans les provinces méridionales de la France; mais il prenait, dit-on, le soin de ne placer dans les tribunaux du saint-office que des hommes connus par leurs lumières et leur charité. L'Église célèbre sa fête le 23 janvier. Son recueil de *Décrétales* fut imprimé pour la première fois à Mayence, en 1473, in-fol. On a en outre de lui une *Summa de pœnitentiâ et matrimonio,* souvent réimprimée dans le 16e siècle.

RAIMOND (Pierre), troubadour, surnommé *lou Prou,* c'est-à-dire *le Preux,* naquit à Toulouse dans la seconde moitié du 12e siècle, et ne se distingua pas moins par ses exploits guerriers que par ses talents poétiques. Il adressa d'abord ses vers à Josserande de Puech, d'une noble et ancienne famille toulousaine, dont il était épris; mais une dame de la maison de Cadolet, qu'il connut à Montpellier, lui fit oublier ce premier amour. Il résida longtemps à la cour d'Alphonse II, roi d'Aragon, et à celle de Raimond V, comte de Toulouse, qui le combla de bienfaits. Raimond ne s'en montra pas reconnaissant; car, lors de la croisade contre les Albigeois et les comtes de Toulouse, il prit rang dans l'armée de Simon de Montfort. Il avait accompagné l'empereur Frédéric Barberousse dans la Palestine, où il signala sa valeur. Sur la fin de sa vie il se retira à Pamiers, s'y maria, et y mourut vers 1250. Ses ouvrages, en langue provençale, se trouvent à la Bibliothèque royale de Paris, manuscrits, nos 7225 et 7698.

RAIMOND-JOURDAIN, vicomte de Saint-Antonin, sur les frontières de l'Albigeois et du Quercy, dans le 12e siècle, fut aussi habile troubadour que vaillant guerrier. Il aima Adelaïs, dame de Penne en Albigeois, et fut payé d'un tendre retour. S'étant trouvé à une bataille, il y fut blessé, ce qui donna lieu au bruit de sa mort. La dame de Penne, inconsolable, quitta son château, et prit le voile dans un monastère. Raimond-Jourdain, rétabli de ses blessures, revint en Albigeois,

et, désespéré de la résolution d'Adelaïs, cessa de faire des vers et se retira du monde. On dit que plus tard il remonta sa lyre pour chanter Alix de Montfort, fille du vicomte de Turenne. Adelaïs était peut-être morte, ou la constance n'était pas la vertu de notre troubadour. Il a laissé 7 chansons, qu'on trouve parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris.

RAIMOND IV, dit *Raimond de Saint-Gilles*, comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence, naquit vers l'an 1042, de Pons, comte de Toulouse, et d'Almodis, fille du comte de la Marche. Son frère aîné, Guillaume IV, se voyant sans enfants, lui céda, ou vendit, en 1088, la souveraineté de Toulouse, et ses autres domaines, que Raimond agrandit encore par ses armes : tout le Languedoc moderne, l'Albigeois, le Querci, l'Agenois, le Rouergue, le Périgord, etc., formaient ses vastes États, auxquels il ne tarda pas à joindre une partie de la Provence, par droit de succession, ayant épousé, en 1066, la fille de Bertrand Ier, comte de Provence, quoiqu'elle fût sa cousine germaine ; ce qui attira sur lui les foudres de l'Église. En 1080, il épousa en secondes noces Mathilde, fille du comte de Sicile, nièce du célèbre Robert Guiscard ; et en troisièmes noces (1094), Elvire, fille d'Alphonse VI, roi de Castille, auquel il avait porté du secours contre les Mores. Raimond de Saint-Gilles est principalement connu par la part qu'il prit à la première croisade (1096), où il fut mis sur les rangs pour obtenir la couronne après la prise de Jérusalem. Après la mort de Godefroid, le sceptre fut encore offert au comte de Toulouse, qui le refusa, content des domaines acquis par sa valeur. Il assiégea la forte ville de Tripoli, et bâtit, dans le voisinage, la forteresse de Châtel-Pèlerin : il résidait souvent aussi à Laodicée. Sa vie, de ce moment, ne fut plus qu'une suite d'événements guerriers, ou de voyages politiques. Il se rendit à Constantinople pour traiter avec l'empereur, et ramena en Asie une nouvelle armée de croisés, en 1101. Après s'être trouvé à 20 batailles, il tomba au pouvoir du neveu de son ennemi Bohémond, qui le retint prisonnier dans Antioche ; mais il fut délivré par le vœu unanime des seigneurs français, qui le choisirent même pour chef dans leur dernière expédition. Il mourut à Châtel-Pèlerin, le 28 février de l'an 1105. Bertrand, son successeur, né de sa première femme, prit, en 1109, Tripoli, qu'il assiégeait depuis 7 ans : il mourut 3 ans après, et laissa ses États d'Occident, à son frère Alphonse-Jourdain, ainsi nommé parce qu'il avait été baptisé dans ce fleuve, étant né en Palestine, en 1103.

RAIMOND V, fils d'Alphonse-Jourdain, naquit en 1134. Il épousa Constance, fille du roi Louis le Gros, mais il la répudia, et refusa de la reprendre, malgré tous les efforts du pape pour les réconcilier. Il eut à défendre ses États contre Henri II, roi d'Angleterre, qui prétendait y avoir des droits, du chef de sa femme Éléonore de Guienne. Raimond fut même assiégé dans sa capitale : mais les secours de son beau-frère, Louis le Jeune, et son propre courage, obligèrent l'ennemi à se départir de cette entreprise ; et une trêve, plusieurs fois renouvelée, mit fin à cette guerre. Celles que firent au comte de Toulouse, Alphonse IV, roi d'Aragon, et quelques-uns de ses vassaux, se terminèrent aussi à son avantage ; et, par un traité avec le vicomte de Nîmes, il réunit à son domaine, cette ville et son territoire. Il permit aux habitants de substituer de nouveaux murs à ceux qui avaient formé l'enceinte romaine, depuis longtemps ruinée ; et c'est derrière ces nouvelles murailles qu'on a trouvé, en 1790, à peu près intacte, une porte antique, dont l'inscription a révélé l'époque jusqu'alors ignorée, de la construction des portes et des murs dont l'empereur Auguste environna la ville. La barbarie du siècle ne permet pas de faire honneur à Raimond de la conservation de ce monument. Cependant il aima les lettres autant qu'on pouvait les aimer alors : il protégea les troubadours ; et plusieurs ont consacré dans leurs vers, le souvenir de ses bienfaits, et l'expression de leur reconnaissance. Sa cour, qu'il tenait presque toujours à Saint-Gilles, paraît avoir été spirituelle et galante. Il résidait aussi quelquefois à Nîmes : il mourut dans cette ville, vers la fin de 1194.

RAIMOND VI, dit *le Vieux*, comte de Toulouse, fils du précédent, naquit en 1156. Neveu, par sa mère, du roi Louis le Jeune, et allié aux principales maisons souveraines, il épousa, en quatrièmes noces (1195), Jeanne, veuve du roi de Sicile, et sœur du roi d'Angleterre, Richard Cœur de Lion. Ce fut sous son règne que l'hérésie des Albigeois fit les progrès les plus rapides. Contenus par la fermeté de Raimond V, et confondus au concile de Lombès, ils avaient pris le parti du silence ; et ce n'était que dans l'ombre qu'ils agissaient. Saint Bernard et saint Dominique prêchèrent contre eux, ainsi que plusieurs autres docteurs recommandables par leur science et leurs vertus. Les chefs des Albigeois, Pierre de Bruix, Henri Olivier, etc., furent toujours vaincus dans les conférences qu'ils voulurent engager : mais leur opiniâtreté croissait de leur défaite même. Raimond VI mettant peu de zèle à les empêcher de se répandre, le pape Innocent III envoya, en 1192, deux religieux, en qualité de commissaires, dans la Provence, le Lyonnais, le Dauphiné et le Languedoc. Le premier, nommé Arnauld, sortait de l'illustre maison de Narbonne : il était abbé de Citeaux, et recommandable par ses vertus ainsi que par son adroite politique. Le second, Pierre de Castelnau, était résolu de poursuivre l'hérésie sans ménagement. Les prélats, les seigneurs, et généralement toutes les autorités, étaient menacés de l'excommunication s'ils refusaient de prêter main-forte à ces légats, pour les assister utilement dans leur opération. Les légats déposèrent les évêques de Beziers, de Viviers et de Toulouse, l'archevêque de Narbonne, tous accusés de montrer trop de faiblesse ou de pencher en faveur des nouvelles opinions. Raimond, taxé de favoriser les hérésies, fut excommunié : intimidé par la menace d'une croisade dirigée contre lui, il demanda l'absolution, s'attira encore les foudres de l'Église, éclata en menaces, et, sur ces entrefaites, Pierre de Castelnau fut assassiné. Ce meurtre sacrilége imputé au comte de Toulouse, devint le signal d'un soulèvement universel contre lui ; on publie une croisade, on court aux armes de toute part : vainement il proteste de son innocence ; la présomption était trop forte : il n'avait pas fait punir l'assassin ; et ses amis les plus chauds convenaient au moins que s'il n'avait pas ordonné le crime, il l'avait vu commettre sans

regret. Cependant l'orage s'approche, les croisés menacent les États du comte Raimond : il s'humilie, et obtient une absolution nouvelle, après avoir, pour gage de sa sincérité, livré sept places fortes au légat Milon. Pendant que ces choses se passaient dans le Languedoc, on prenait la croix dans toutes les villes du royaume. Après la Saint-Jean de l'an 1209, le Rhône parut couvert de plus de 300,000 soldats, appelés pèlerins : à leur tête on voyait Odon, duc de Bourgogne ; Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre ; le comte de Nevers, celui de Saint-Pol ; le comte Simon de Montfort, héros de la croisade, et une foule d'autres princes et grands capitaines. Raimond lui-même marchait avec eux : le légat l'avait exigé ainsi. La campagne s'ouvrit par le siége de Beziers, place qui passait pour imprenable, et que l'on regardait comme le boulevard des Albigeois. Mais ces remparts ne lui servirent que faiblement ; elle fut emportée d'assaut, et, suivant les plus modérés, 20,000 hommes y furent passés au fil de l'épée. De Beziers on se rendit devant Carcassone, défendue par le jeune Roger Trincavel, neveu du comte Raimond. On essaya en sa faveur les voies d'accommodement : le roi d'Aragon, qui s'en mêla, ne put y réussir. La ville fut contrainte à se rendre : on en chassa les habitants, après avoir pendu ou brûlé ceux qui refusaient d'abjurer l'hérésie. Le vicomte fut arrêté, et mourut quelques jours après, non sans soupçon de poison. Jusque-là, cette armée n'avait pas eu de chef : elle obéissait au légat ; et l'on s'aperçut qu'il était temps de mettre fin à cette espèce d'anarchie. Le commandement fut offert successivement au comte de Nevers et au duc de Bourgogne. Ces deux princes n'ayant pas voulu l'accepter, les évêques, unis aux principaux seigneurs, désignèrent Simon de Montfort, comte de Leicester, auquel on donna en même temps le gouvernement des villes conquises, et de celles qu'une juste terreur déterminait à se rendre volontairement aux croisés. Ce chef ne put retenir plus longtemps auprès de lui la multitude des soldats et des hauts barons, qui, ne s'étant engagés que pour une croisade de 40 jours, se retirèrent dans leurs foyers. Malgré la désertion d'une partie de ses forces, il lui en resta encore assez pour subjuguer l'Albigeois, et pour attaquer les sectaires dans leur dernier retranchement. Le comte Raimond n'avait pas chassé les hérétiques de Toulouse : les légats lui députèrent deux prélats, qui le sommèrent, sous peine d'excommunication, de leur livrer tous ceux des habitants de cette capitale qu'ils lui désigneraient. Raimond, voyant son indépendance menacée, en appela au saint-siége, et se rendit à Rome, au mois de janvier 1210. Le pape lui fit le plus favorable accueil ; écouta ses plaintes ; le déchargea de l'accusation du meurtre de Castelnau, qu'on lui reprochait toujours ; lui remit un bref adressé à l'archevêque de Narbonne, portant défense de distribuer les terres du comte ; et, au moment de se séparer de lui, le revêtit d'un riche manteau, et lui donna une bague de grand prix, comme témoignage de la bonne intelligence entre eux rétablie. Revenu en Languedoc, et se croyant dorénavant tranquille, Raimond continua de protéger ouvertement les Albigeois. Les légats tinrent un concile solennel à Arles, en 1211, où il fut excommunié de nouveau. Cette proscription le jeta dans le désespoir : il se renferma dans Toulouse, s'y préparant à la plus vigoureuse résistance. Un interdit ayant été jeté sur cette ville, tout le clergé en sortit processionnellement, par ordre de l'évêque Foulque, qui s'était retiré dans le camp des croisés. Le siége fut mis devant la place, au mois de juin 1211 ; mais Raimond, appuyé des comtes de Foix et de Comminge, soutint les attaques avec tant de vaillance, que Simon se vit contraint à se retirer. Ce fut alors que Baudouin, frère du comte de Toulouse, passa dans le parti de Montfort, auquel il abandonna le château de Montferrand qu'il défendait. Le comte de Leicester, pour se l'attacher davantage, lui donna des domaines dans l'Angenois. Baudouin fut dans la suite cruellement puni de sa défection. Ayant été fait prisonnier, et livré à son frère, en 1214, il fut traduit devant un conseil, qui se tint en plein champ. Le comte Raimond présidait, et le comte de Foix y assistait. Baudoin fut condamné à mort ; et, suivant les historiens, fut pendu à un arbre par le comte de Foix, Bernard de Portelle, et autres chevaliers, qui ne rougirent pas d'exécuter eux-mêmes la sentence. Jusqu'à ce moment, Raimond s'était tenu sur la défensive : mais enhardi par la levée du siége de Toulouse, il marcha en avant ; et sachant que Montfort s'était retiré dans Castelnaudari avec peu de monde, il courut l'y investir, et pressa vivement l'attaque. Il était près de forcer la ville, lorsque Gui de Levis, l'un des plus braves seigneurs croisés, et connu sous le nom glorieux de *Maréchal de la Foi*, vint au secours de Montfort. Raimond courut au-devant de lui pour lui livrer bataille : dans ce moment, Simon tenta une sortie qui lui réussit ; et Raimond leva le siége, après avoir brûlé ses machines. Le roi d'Aragon, beau-frère du comte de Toulouse, offrit alors sa médiation pour faire la paix de Raimond avec ses adversaires ; mais le pape intervint, et défendit au roi de se mêler des affaires du comte. Pierre, loin de recevoir le bref avec respect, s'en indigna ; il prit hautement la défense de son parent, se déclara contre Montfort, lui envoya un défi, et commença une guerre que la bataille de Muret termina malheureusement. Muret est une petite ville à trois lieues au-dessus de Toulouse, sur les bords de la Garonne : Montfort en était maître ; il incommodait de là les Toulousains, qui prièrent le roi d'Aragon de les dégager en s'emparant de cette place. Ce prince, fier des victoires qu'il venait de remporter contre les Mores, vint, avec une armée que les historiens les plus modérés portent à 60,000 hommes, investir la ville. Les évêques qui étaient avec Montfort, tremblant pour eux, voulaient aller implorer la clémence du roi : mais le chef des croisés les en détourna. Il marcha avec 2,000 hommes, remplis de confiance dans les prières de saint Dominique. Il ne se trompa point : une terreur panique s'empara de ses adversaires ; le roi d'Aragon fut tué à la première charge (12 ou 17 septembre 1213) : la cavalerie, qui seule avait donné, se débanda ; l'infanterie prit aussi la fuite avant d'avoir combattu : enfin ce fut moins une bataille qu'une déroute, où les partisans de Raimond perdirent 15 ou 20,000 hommes tués ou noyés dans le fleuve, tandis que Montfort, si l'on en doit croire des historiens, n'eut à regretter la mort que d'un seul chevalier et de huit croisés. Ainsi finit cette journée, qui parut miraculeuse, et qui

ruina pour longtemps la puissance de Raimond VI. Un dernier coup de foudre acheva de le terrasser : le concile général de Latran l'excommunie de nouveau, en 1215 ; adjuge à Simon de Montfort le comté de Toulouse et les autres conquêtes des croisés, ne laissant à Raimond qu'une pension viagère de 4,000 marcs d'argent, et à son fils qu'une partie du marquisat de Provence. A cette funeste nouvelle, Raimond, sans troupes et sans États, ne pouvant plus soutenir une lutte aussi inégale, se retira en Aragon, auprès du roi Jacques, son neveu ; et Raimond, son fils, passa en Provence. Leicester, solennellement reconnu comme possesseur légitime de tous les domaines formant l'ancienne souveraineté des comtes de Toulouse, se croyait bien affermi dans son autorité ; mais il se vit tout à coup enlever ses conquêtes, par la bravoure du fils du comte alors dépossédé. Les Toulousains, exaspérés par la cruauté des croisés, se soulevèrent aussi : ils appelèrent à leur secours Raimond VI, alors réfugié sur la frontière d'Espagne. Ce prince arrive à Toulouse, le 13 septembre 1617, passe la Garonne à la faveur d'un brouillard, s'introduit dans la place, et appelle à son secours son fils et les seigneurs ses voisins, et ses alliés. Vainement Simon reçoit des renforts de nouveaux croisés ; les Toulousains, que la présence de leur comte et son exemple ont transformés en héros, ne se laissent point abattre. Le siége se prolonge : enfin Montfort périt en 1218, frappé d'un coup de pierre. Cette mort répandit la consternation dans son camp. Amauri, fils du comte de Leicester, se vit contraint de lever le siége : il se retira dans Carcassone, où Raimond victorieux ne tarda pas d'aller l'investir. De nouveaux ennemis s'armèrent pour l'accabler. Louis, fils aîné du roi Philippe Auguste, fut le chef d'une seconde croisade ; il vint assiéger encore Toulouse : mais le même esprit animant le comte et les habitants, ils tinrent ferme ; et comme l'indulgence accordée aux croisés n'exigeait d'eux, pour cela, qu'un service de 40 jours, au bout de ce terme, la plus grande partie retournèrent chez eux, et Louis fut obligé de lever le siége. Un grand nombre de villes, qui s'étaient soumises aux croisés, rentrèrent sous l'obéissance de Raimond, qui finit par recouvrer à peu près tous ses États. Après une carrière aussi agitée, il mourut, au mois d'août 1222. Raimond VI, marié cinq fois, ne laissa que deux enfants légitimes, Raimond VII qui lui succéda, et Constance, mariée en premières noces à Sanche VIII, roi de Navarre, et en secondes noces à Pierre Bermond de Sauve, seigneur d'Anduse. Vigilant, actif, libéral, fécond en intrigues et en ressources, plein de hardiesse et d'intrépidité ; aucun prince n'eut des alliés si constants, ni des sujets si fidèles. Tour à tour l'ennemi ou le soutien des plus puissants rois, il sut leur résister avec avantage, ou les secourir avec succès. Chancelant dans sa croyance, effréné dans ses mœurs, chassé de ses États par un pouvoir auquel tout cédait à cette époque, il sut y rentrer, et eut la gloire de s'y maintenir contre les plus formidables puissances de l'Europe. Sa cour fut la plus brillante de ce temps ; il y rassembla les troubadours les plus célèbres, les combla de ses bienfaits, les honora de son amitié : aussi tous vantèrent sa générosité, et prirent sa défense.

RAIMOND VII, dit *le Jeune*, fils du précédent, dernier comte de Toulouse, né à Beaucaire en 1197, passa son enfance au milieu des calamités dont le sort accablait son illustre maison ; et, dès qu'il put tenir les armes, il se signala, et parut digne de ses ancêtres. Il épousa, en 1211, Sancie, sœur du roi Pierre d'Aragon, et se trouva, par ce mariage, beau-frère de son propre père. Après la malheureuse bataille de Muret, dont les suites lui furent si funestes, il se rendit à la cour du roi d'Angleterre, son oncle ; puis, en 1215, au concile de Latran, où Innocent III, touché de ses infortunes, lui accorda le marquisat de Provence, et lui permit de rester à Rome. Près d'en partir cependant, il demanda une dernière entrevue au pape qui lui donna sa bénédiction, lui remit les lettres par lesquelles il lui conservait ses propriétés en Provence, et le congédia. Raimond alla ensuite rejoindre le comte, son père, à Gênes, d'où, s'étant embarqués, ils arrivèrent heureusement à Marseille. A la vue du fils de leur souverain, les habitants d'Avignon se levèrent spontanément, aux cris de *Vive Toulouse, le comte Raimond et son fils!* Les principaux seigneurs du pays s'offrirent pour le seconder dans son entreprise, qui fut couronnée par un heureux succès. La ville de Beaucaire lui ouvre ses portes ; la garnison se retire dans le château, où le jeune Raimond la force de capituler au bout de quelques jours. Il repousse le comte de Leicester, qui accourait au secours de cette place, et le contraint de se retirer vers Nîmes, après avoir perdu une bonne partie de ses troupes, et vu incendier les machines par lui construites à grands frais. Simon ayant été tué au siége de Toulouse, le jeune Raimond, toujours infatigable, soumet Nîmes, le Rouergue, le Querci, l'Agenois, et rentre à Toulouse au milieu des acclamations. Amauri de Montfort, en 1219, assiégeait Bariége, petite ville du Lauragais, dans laquelle s'était renfermé le comte de Foix, allié de Raimond : celui-ci l'apprend ; il y court avec vitesse, présente le combat, range lui-même son armée en trois lignes, et se place à l'arrière-garde, pour soutenir les siens s'ils venaient à reculer. En effet, le corps que commandait le comte de Foix commençait à plier ; Raimond se détache alors de l'arrière-garde, s'élance dans la mêlée, et, par sa bravoure chevaleresque, décide la victoire. Cependant le prince Louis, fils aîné du roi de France, Philippe Auguste, marchait au secours d'Amauri de Montfort : il parut devant Toulouse, le 16 juin de la même année, et en forma le siége. Raimond, prévoyant cette attaque, avait augmenté les fortifications de la ville, et s'était assuré du secours de 1,000 chevaliers, ses amis ou ses vassaux : il distribua à ces seigneurs la garde des murailles. La défense de la ville fut proportionnée à l'attaque ; et le siége fut levé le 1er août de la même année. Raimond poursuivit le cours de ses succès : il perdit son père sur ces entrefaites ; et, malgré les foudres de l'Église, dont il était frappé, il contraignit Amauri, son adversaire, à traiter avec lui : ce dernier lui promit même sa fille en mariage ; car Raimond voulait déjà divorcer avec Sancie d'Aragon, sa femme, comme il le fit dans la suite. Cet hymen n'eut pas lieu. La guerre continua ; et Montfort, se voyant chaque jour plus faible, comprit qu'il ne conserverait pas ses conquêtes : il voulut s'en défaire, et susciter à Raimond un ennemi puissant. Il s'arrangea en

conséquence avec le roi de France (Louis VIII), auquel il céda ses droits et ses prétentions sur les États du comte de Toulouse. Louis alors prit la croix, descendit le Rhône avec une nombreuse armée, et vint mettre le siége devant Beaucaire, après avoir pris Avignon; mais, comme l'hiver survenait, il s'en retourna, et mourut à Montpensier. Son fils Louis IX lui succéda, en 1226, sous la régence de la reine Blanche, sa mère : celle-ci donna ordre de continuer la guerre contre Raimond. On porta le fer et la flamme dans les environs de Toulouse; et Raimond finit par se soumettre. La paix fut signée à Paris, le 22 avril 1228. Raimond consentit à marier Jeanne, sa fille, avec un des frères du roi. Il leur abandonnait ses États après sa mort, sans pouvoir les transporter à d'autres enfants, s'il en avait dans l'avenir. Il s'engageait à poursuivre les hérétiques; il établissait la dîme dans ses États, etc.; enfin il subit toutes les conditions qu'on voulut lui imposer. Il fut absous dans l'église de Notre-Dame, par le légat du saint-siége; et le roi l'arma chevalier. Il ne tarda cependant pas de reprendre les armes, mais il les posa aussi promptement. Toujours mu par son caractère inconstant, on le voyait tantôt poursuivre, ou tantôt soutenir les Albigeois. Il laissa établir le tribunal de l'inquisition à Toulouse. Il acquit de nouveaux États, par des négociations, ou par la force de ses armes. Il se mit à voyager, tant à la cour de l'Empereur qu'à Rome, où le pape le reçut avec distinction. A son retour à Toulouse, il tint une cour plénière, où il créa 200 chevaliers. Toujours inquiet, il se fit excommunier de nouveau, demanda et obtint la cassation de son second mariage (il avait épousé Marguerite de la Marche), entreprit plusieurs fois le voyage d'Espagne; enfin, pour se remettre en entier dans les bonnes grâces du roi saint Louis, il consentit à se croiser, et à se rendre dans la terre sainte; mais il retardait toujours son départ, lorsque la mort le surprit à Milhaud, le 27 septembre 1249. Ses peuples le pleurèrent sincèrement. On ne douta jamais de sa catholicité, lors même qu'il protégeait le plus les hérétiques.

RAIMOND (Jean-Arnauld), architecte, né à Toulouse en 1742, fils d'un entrepreneur qui lui donna les premières leçons, vint à Paris, protégé par M. de Puymaurin, pour y perfectionner ses talents sous la direction d'habiles maîtres, remporta le grand prix d'architecture en 1767, et se rendit en Italie, où il consacra 8 ans à l'étude des chefs-d'œuvre. De retour à Paris en 1775, il fut bientôt appelé à Montpellier pour y diriger les travaux de la place du Peyron, exécutée sur ses plans. Nommé membre de l'académie en 1784, il fit partie de l'Institut à sa création, et mourut en 1811. Ce grand artiste a donné beaucoup de plans; mais il en a eu peu d'exécutés, et il n'a pu achever, selon son désir, un seul ouvrage qui pût donner une idée de son talent.

RAIMONDI (Marc-Antoine), célèbre graveur, né à Bologne en 1488, reçut les leçons de F. Francia, et commença par contrefaire les estampes d'Albert Durer avec tant d'adresse, qu'on prenait ses copies pour des originaux. Étant venu à Rome, il y connut Raphaël, qui, charmé de ses dispositions, le chargea de graver un sujet de Lucrèce, et ensuite ses plus beaux ouvrages. Après le sac de Rome (1527), auquel il eut le bonheur d'échapper, il faillit perdre la vie, pour avoir gravé, d'après Jules Romain, les estampes obscènes qui accompagnaient les sonnets de l'Arétin, et Clément VII ne lui fit grâce qu'en considération de son talent. M. A. Raimondi mourut en 1546, assassiné, suivant Malvasia. La haute réputation de Raphaël, qui, dit-on, retouchait souvent les planches de Raimondi, contribua beaucoup à la vogue que ce graveur a obtenue, et au prix excessif que l'on met encore à ses ouvrages; mais il ne peut être regardé comme un modèle à suivre. On ne trouve dans ses planches aucune variété de style, aucune entente du clair-obscur. En général il est sec, et n'offre point ce goût délicat qui caractérise un graveur habile. Toutefois il faut reconnaître en lui la précision du trait et la correction du dessin.

RAIMONDI (Jean-Baptiste), savant orientaliste, né à Crémone vers 1540, passa plusieurs années en Asie, où il acquit une connaissance approfondie de l'arabe, de l'arménien, du syriaque et de l'hébreu. De retour en Italie, il fut chargé, par le cardinal Ferdinand de Médicis, de la direction d'un vaste atelier de typographie orientale, qui a été comme le berceau de la célèbre imprimerie de la Propagande. Raimondi ne borna pas ses soins à la surveillance de cet établissement. Il mit en ordre tous les livres orientaux recueillis dans le Levant pour le pape. Il s'occupa longtemps de l'exécution d'une polyglotte plus complète que celles d'Alcala et d'Anvers; mais les fonds ayant manqué pour cette entreprise, il abandonna ce projet, qui devait plus tard, recevoir son accomplissement en France. Par le conseil du cardinal Duperron, Raimondi consacra les dernières années de sa vie à la confection d'une grammaire arabe, qu'il dédia, en 1610, au pape Paul V, et qui fut très-répandue dans le Levant. On ignore l'époque de sa mort de cet orientaliste.

RAINALDI (Jérôme), architecte italien, né en 1570, eut pour père Adrien Rainaldi, peintre et architecte, dont tous les enfants et les petits-enfants suivirent la même carrière. Rainaldi étudia l'architecture sous Dominique Fontana, et il acquit dans cet art une réputation brillante. Des souverains pontifes, des princes le chargèrent de travaux importants. Il bâtit une église à Montalte par ordre du pape Sixte-Quint, et sous Paul V il construisit le port de Fano. Nous citerons encore, parmi les édifices qu'il a élevés, le palais ducal de Parme, le casino de la Villa-Taverna à Frascati, appartenant à la famille Borghèse, l'église des carmes déchaussés à Caprarole, le palais Pamphili à Rome, la maison professe des jésuites dans la même ville, et leur collége de Sainte-Lucie à Bologne. En 1610, il décora la basilique de St.-Pierre pour la cérémonie de la canonisation de saint Charles Borromée. J. Rainaldi mourut à Rome en 1655, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Martine.

RAINALDI (Charles), fils du précédent, naquit à Rome en 1611, et fut d'abord placé au collége romain pour y faire ses humanités. Il reçut ensuite de son père des leçons de dessin et d'architecture, et ne tarda pas à prendre rang parmi les artistes les plus distingués de cette époque. Il construisit et répara un grand nombre d'églises, entre autres celle de Sainte-Agnès qu'il commença sous Innocent X, et qui fut achevée par Borrom-

mini; celle de Sainte-Marie *in campitelli*; les deux églises parallèles sur la place du Peuple, l'église du Saint-Suaire, etc. Il fit la façade de Saint-André della Valle, et celle de Sainte-Marie-Majeure du côté de la place de l'Obélisque. Il acheva une aile du Capitole, construisit le palais de l'Académie de France qui appartint d'abord aux ducs de Nevers et qui est regardé comme un de ses chefs-d'œuvre. Rainaldi ne se borna pas à travailler dans Rome; il éleva la cathédrale de Ronciglione, l'église de Monte-Porzio, et planta une partie des jardins de Mondragone et de Pinciana. Il adressa les plans de plusieurs édifices au duc de Savoie Charles-Emmanuel, qui lui fit remettre la croix de Saint-Maurice et Saint-Lazare. Il concourut aussi avec Bernini, dit le chevalier Bernin, aux travaux du Louvre, et Louis XIV, à cette occasion, lui envoya son portrait enrichi de diamants. Par ordre d'Alexandre VII, il avait accompagné le cardinal Carpegna en Toscane, pour examiner les différends survenus entre la cour de Rome et le grand-duc, au sujet des marais appelés *Chiane*, mission dont il s'acquitta à la satisfaction du pontife. Rainaldi mourut en 1691.

RAINALDI (François), jésuite italien, né en 1600, à Matelica dans la Marche d'Ancône, embrassa la règle de Saint-Ignace à l'âge de 22 ans, et passa le reste de sa vie dans la maison professe de Rome, où il mourut en 1677. On a de lui, en italien, plusieurs ouvrages de piété qu'il publia sous des noms empruntés. Le plus connu est intitulé : *Cibo dell'anima, ovvero Pratica*, etc. (Nourriture de l'âme), sous le pseudonyme de Joseph Rainaldi, Rome, 1637, in-24; ibid., 1662, in-12; réimprimé un grand nombre de fois à Macerata, à Venise, etc. Il a écrit la *Vie de Jacques Laínez, second général de la compagnie de Jésus*, publiée sous le nom de François *Dalarini* (anagramme de *Rainaldi*), Rome, 1672, in-8°.

RAINFROI ou **RAGENFROI** était un des principaux seigneurs de France lors des troubles qui amenèrent la fin de la première race. Pepin le Gros, qui, sous le titre de maire du palais d'Austrasie, gouvernait en effet la monarchie, avait, en 711, mis sur le trône de Neustrie et de Bourgogne, Dagobert III, âgé de 12 ans, fils du dernier roi, et lui avait donné pour tuteur son propre fils Grimoald : celui-ci étant mort en 714, laissant un fils nommé Théodoald, âgé de 6 ans, Pepin qui ne voulait pas que la mairie du palais sortît de sa famille, en revêtit cet enfant, qui se trouva ainsi tuteur de Dagobert III, encore mineur. Dans le fait, c'était Pepin qui régnait : il mourut le 16 décembre 714, laissant le sceptre d'Austrasie à ses fils Charles Martel et Childebrand; mais sa veuve Plectrude s'empara du gouvernement, et l'exerça quelque temps avec Théodoald. Les seigneurs français, indignés d'être gouvernés par une femme et un enfant, se soulevèrent, attaquèrent Théodoald dans la forêt de Cuise, près de Compiègne, le mirent en fuite, et conférèrent la mairie du palais de Neustrie et de Bourgogne à Rainfroi. Celui-ci, pour opposer à Plectrude un rival redoutable, alla délivrer Charles Martel, qu'elle retenait prisonnier dans Cologne, et fit alliance avec Radbod, duc des Frisons. Dagobert III mourut sur ces entrefaites (715), ne laissant qu'un fils au berceau. Les seigneurs, ne voulant pas être gouvernés par un enfant, appelèrent au trône de Neustrie, Chilperic II, qui avait environ 45 ans. Quoique ce prince eût passé sa vie dans un monastère, il montra du talent et de l'activité; et Rainfroi, son maire du palais, le seconda de toute son influence : mais ils ne purent résister à la bravoure de Charles Martel, qui, sous le titre de duc d'Austrasie, était, à son tour, le vrai maître de la France. Il mit en fuite l'armée de Chilperic II, en 716 : en 717, Rainfroi se sépare de Chilperic, se retire à Angers, et fait alliance avec Eudes, duc d'Aquitaine, qui, à l'approche de Charles Martel, en 719, s'enfuit ainsi que ses troupes, emmène aussi Chilperic, et le livre à Charles Martel, l'année suivante. Rainfroi, se sentant trop faible contre un si puissant adversaire, transige avec lui, en 724, obtient le comté d'Angers, pour sa vie seulement, et lui laisse son fils en otage. Il mourut à Angers, en 731. Les chroniques d'Anjou ne parlent de Rainfroi que comme d'un tyran. Il s'empara des biens de l'abbaye de Saint-Maur sur Loire, en chassa les moines, démolit ce beau monastère, en fit transporter les matériaux à Angers, et s'en servit pour s'y bâtir, sur les ruines de l'ancien capitole, un palais, qui fut encore celui des comtes d'Anjou, ses successeurs, dont la série commence à Ingelger, fils de Tertulle, sénéchal du Gâtinais, vers l'an 870.

RAINFROI ou **RAGENFROI**, évêque de Rouen, fut dépossédé de ce siége, en 755, par Pepin, qui lui avait déjà précédemment ôté le gouvernement de l'abbaye de Fontenelle. — Un autre RAINFROI, secrétaire de Charles le Chauve, devint évêque de Meaux, et assista, en 876, au concile de Pont-Ion. Il paraît que le Rainfroi auquel Loup, abbé de Ferrières, adresse sa 66e Lettre, était un personnage différent. — Enfin on trouve un RAINFROI, évêque de Cologne, en 735, qui occupait encore ce siége en 745.

RAINOLFE, premier comte d'Averse, était le frère et le successeur de Drengot, qui avait commandé les premiers aventuriers normands établis dans les provinces que nous nommons aujourd'hui *royaume de Naples*. Dans ces provinces, deux souverainetés indépendantes furent fondées au commencement du 11e siècle, par les Normands : l'une, dans la famille de Drengot, fut celle des comtes d'Averse, depuis princes de Capoue; l'autre, dans la famille de Tancrède de Hauteville, fut celle des comtes de Melfi, qui devinrent ensuite ducs de Pouille, puis rois des Deux-Siciles. Rainolfe avait assisté à la bataille de Cannes, livrée aux Grecs, par Mélo, en 1019. Ses compatriotes y avaient été presque détruits, et son frère Drengot y avait été tué. Les survivants le reconnurent pour leur chef; et, s'attachant à l'empereur Henri II, ils firent, en 1021, une seconde tentative infructueuse sur les Grecs de la Pouille. Rainolfe, cependant, avait recruté sa petite armée; et s'éloignant des Grecs, dont il n'espérait plus se venger, il s'empara du petit château d'Averse, situé à 10 milles de Naples sur la route de Capoue, pour faire, de ce lieu fort, l'asile des aventuriers normands qui viendraient se joindre à lui, et le dépôt de leurs richesses. Il eut, peu d'années après, la bonne fortune de faire recouvrer à Sergius, duc de Naples, la liberté de sa patrie, qui avait été ravie par Pandolphe IV, prince de Capoue. En reconnaissance, Sergius l'investit, en 1029, de la ville et du territoire

d'Averse, sous le titre de comté, et en même temps il contracta une alliance avec lui : ce fut la garantie de cette première colonie des Normands. Mais dans les révolutions fréquentes de l'Italie méridionale, Rainolfe ne fut point fidèle aux Napolitains, dont il s'était déclaré le feudataire : il faisait de la guerre son métier, et s'attachait, tour à tour, aux princes qui lui offraient la meilleure solde. Cependant, il s'occupait d'assurer l'indépendance de son comté d'Averse. Il en obtint, en 1038, l'investiture, de l'empereur Conrad II, par l'intercession de Guaimar IV, prince de Salerne. Vers la même époque, Guillaume Bras de Fer, et les fils de Tancrède de Hauteville commencèrent la conquête de la Pouille : Rainolfe les seconda, et eut part à leurs succès ; mais il traita toujours avec eux en prince indépendant : il fut reconnu en cette qualité par Henri III, qui lui donna, en 1047, l'investiture du comté d'Averse, aux mêmes conditions sous lesquelles Drogon recevait du même empereur celle du comté de Pouille. Rainolfe mourut en 1059, après un règne de près de 40 ans : il eut pour successeur Richard Ier, son neveu.

RAINSSANT (dom Jean-Firmin) naquit en 1596, à Suippe, village de Champagne, et dès l'âge de 16 ans embrassa la règle de Saint-Benoît, à Verdun, dans le monastère de Saint-Vanne, siége de la célèbre congrégation de ce nom, que venait d'y établir Didier de Lacour. Le jeune religieux se fit remarquer par sa piété, par ses progrès dans les études, et ne tarda pas à être appelé aux premiers emplois de l'ordre. En 1630, le cardinal de Richelieu, devenu abbé de Cluny, voulut y introduire la réforme, et demanda pour l'effectuer plusieurs sujets aux pères de Saint-Vanne, qui en envoyèrent 18 au nombre desquels était Dom Rainssant. Le cardinal ne s'en tint pas là : il unit, par un concordat, l'ordre de Cluny à la congrégation de Saint-Maur, fondée sur les mêmes bases que celle de Saint-Vanne. Mais, en 1644, la réunion de Cluny et de Saint-Maur cessa ; et D. Rainssant, préférant cette dernière congrégation, obtint du pape un bref de translation, tant pour lui que pour ses confrères, qui étaient venus de Saint-Vanne à Cluny. Dans ces diverses positions, il fut successivement investi de hautes dignités monastiques. Prieur de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, en 1645, il était définiteur au chapitre de 1648, où il se démit de la supériorité. On le nomma plus tard visiteur de Bretagne ; mais, pendant qu'il s'acquittait de cette fonction, il tomba de cheval, se cassa la jambe, et mourut des suites de cet accident, le 8 novembre 1651, au couvent de Lehon, près Dinan. On a de lui : *Lettre adressée à Monseigneur le prince François de Lorraine, évêque et comte de Verdun*, etc., 1630, in-8° ; *les Merveilles de Notre-Dame de Bethléem en l'abbaye de Ferrières en Gâtinois*, Paris, 1635, in-24 ; *Méditations pour tous les jours de l'année, tirées des évangiles qui se lisent à la messe, et pour les principales fêtes des Saints, avec leurs octaves*, Paris, 1633, in-12, 1647, 1679.

RAINSSANT, religieux minime, probablement de la même famille que le précédent, était né à Reims, et acquit beaucoup de réputation par ses talents pour la chaire. Il prêcha en France, en Lorraine, dans les Pays-Bas, et mourut à Nancy, le 16 mars 1659, après 60 ans de profession.

RAINSSANT (Pierre), savant numismate, né à Reims en 1640, étudia d'abord la médecine avec beaucoup de succès. La découverte d'une urne remplie de médailles détermina son goût pour la numismatique, sans lui faire négliger sa profession, qu'il alla exercer à Paris. Ses connaissances le firent nommer directeur du cabinet de médailles, et il fut admis l'un des premiers à l'Académie des inscriptions. Se promenant un jour dans le parc de Versailles, il tomba par accident dans une pièce d'eau, et s'y noya, le 7 juin 1689. On a de lui : *Dissertation sur l'origine de la figure des fleurs de lis*, 1678, in-4° ; *Dissertation sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, 1684, in-4° ; traduit en latin et en italien ; *Explication des tableaux de la galerie de Versailles*, 1687, in-4°, et quelques *Dissertations* dans le *Journal des savants*.

RAISSON (François-Étienne-Jacques), né en 1760, à Paris, était fils d'un limonadier, mais ne le fut pas lui-même, comme on l'a dit. Après avoir fait d'assez bonnes études et montré quelque intelligence, il fut nommé par le prince de Condé, sous-secrétaire de ses commandements, et il le suivit en cette qualité aux états de Bourgogne. Cette faveur, alors très-grande, n'empêcha pas le jeune Raisson de se déclarer un des plus chauds partisans de la révolution, dès qu'il la vit éclater, en 1789, ce qui le fit nommer successivement électeur, secrétaire général de l'administration du département, directeur de la fabrication des assignats, administrateur général des subsistances, et enfin chef de division au ministère de la police. L'un des fondateurs du club des jacobins, Raisson en devint le secrétaire, et il y fixa souvent les regards par les pétitions hardies qu'il présenta à la Convention, au nom de cette société, qui ne craignait pas de braver les représentants et même d'exercer sur eux une surveillance très-audacieuse. Raisson alla un jour jusqu'à accuser le député Osselin et tout le comité de sûreté générale pour la mise en liberté de 34 suspects, au nombre desquels était Bonne-Carrère. Après le 9 thermidor même, il fit demander la réincarcération d'autres suspects qu'on avait osé relâcher, et fut un des défenseurs les plus intrépides du jacobinisme expirant. Enfin, poursuivi par cette réaction post-thermidorienne qu'il avait si vivement combattue, il fut arrêté le 12 germinal (1er avril 1795), et détenu quelque temps au château de Ham. Relâché avant le 13 vendémiaire (5 octobre 1795), on le vit paraître, dès la fin du même mois, au Palais-Royal, et se concerter avec Chrétien, ex-juré du tribunal révolutionnaire pour rétablir les sociétés populaires. Cependant son zèle démagogique se refroidit. Nommé électeur en 1798, il se montra beaucoup plus modéré. Envoyé, en 1799, en mission à Turin, il fut accusé, dans le *Dictionnaire des Jacobins vivants*, d'y avoir suivi les traces de Rapinat et autres ; ce qui paraît dénué de fondement, puisqu'il fut obligé, à son retour, de solliciter un emploi dans les bureaux du gouvernement, pour faire exister sa famille, et que, n'ayant pu l'obtenir, il vécut longtemps des secours de ses amis. Nommé, par le crédit de Merlin de Douai, son ancien ami, rédacteur au bureau particulier du ministère de la police, il exerça cette place pendant plusieurs années. La restauration ne lui fut pas trop contraire. Retiré à Sens depuis 1820, il y vécut

paisiblement, dans une modeste aisance, et mourut le 24 avril 1835.

RAITSCH (Jean), savant servien, né en 1726 à Carlowitz, mort le 25 décembre 1801 à Kovila, où il était archimandrite du couvent de Saint-Michel-Archange, a fait des recherches sur l'histoire ancienne de son pays. On lui doit une *Histoire des peuples slaves*, en slavien, Vienne, 1794, 4 vol. in-8°; une *Relation de ses voyages* et des *Fragments pour servir à l'histoire de Servie.*

RAJALIN (Thomas de), amiral suédois, naquit en Finlande, en 1673. Il commença sa carrière comme simple matelot, servit en Angleterre, et dans plusieurs autres pays, et retourna en Suède, au commencement du règne de Charles XII. Placé à l'amirauté de Carlscrona, il avança rapidement, et parvint jusqu'au grade d'amiral. En 1717, il donna une preuve éclatante de son habileté et de son courage : il combattit avec un seul vaisseau suédois, contre 3 vaisseaux de ligne et 2 frégates russes, qui lui laissèrent le champ de bataille. Pendant les années de paix qui suivirent le règne de Charles XII, Rajalin perfectionna les établissements de l'amirauté de Carlscrona, et publia en suédois deux ouvrages : l'*Instruction sur l'art du pilote*, 1730, in-4°; et l'*Instruction sur l'architecture navale*, 1732, in-8°. Ces ouvrages fixèrent l'attention du gouvernement; et l'auteur obtint une récompense considérable. L'amiral Rajalin mourut en 1741, à bord d'un vaisseau de ligne, faisant partie de la flotte de Carlscrona.

RAKOUBAH, peischwah ou régent des Marattes, appelé aussi quelquefois *Ragobah*, mais dont le vrai nom est *Rakonat-Raou*, était le second fils de Badji-Raou, mort en 1759, premier *peischwah* indépendant de cette nation. Rakoubah s'était distingué par sa valeur sous les règnes de son père et de Baladji, son frère aîné. Il avait conquis la moitié du Guzarat sur un autre chef maratte, et ne s'était pas moins signalé en combattant pour le nabab Ghazi-eddyn, contre les Djattes. Il avait, depuis, chassé de Lahor, Tymour, fils du roi de Kaboul, Ahmed-Schah Abdally. Celui-ci, alarmé des progrès des Marattes dans le Pendj-ab, y accourut en 1761; et, soutenu par les armes de quelques autres princes musulmans de l'Indoustan, il remporta sur les Marattes, près de Pannipout, une victoire mémorable, mais vivement disputée. Rakoubah, qui avait refusé d'y commander en chef, y fit des prodiges de valeur. Baladji, son frère, mourut peu de temps après, laissant deux fils, dont l'aîné, Mad'hou-Raou, lui succéda, à l'âge de 18 ans. Rakoubah, ayant élevé des prétentions pour s'emparer de la régence, comme tuteur naturel de son neveu, eut recours à Nizam Aly-Kan, soubah du Dekan, et en obtint une armée. Vainqueur dans une bataille, il fut rappelé à Pounah, et revêtu de la dignité de peischwah; mais bientôt victime des intrigues de quelques courtisans qui étaient dans les intérêts de la mère de Mad'hou-Raou, il fut renfermé dans le palais par ordre de son neveu, qui eut pour lui les égards et la déférence d'un parent respectueux. La détention de Rakoubah dura jusqu'à la mort de Mad'hou, arrivée en novembre 1772. Le jeune peischwah n'ayant pas d'enfants, et ne laissant pour héritier du trône des Marattes qu'un frère, Naraïn-Raou, âgé de 19 ans, rendit la liberté à son oncle, avant d'expirer, et lui recommanda de servir de père et de protecteur au nouveau souverain. Rakoubah prit les rênes du gouvernement; mais, soit qu'il eût abusé de son pouvoir ou voulu usurper l'autorité de son neveu, soit qu'il fût la dupe des artifices de sa belle-sœur ou de la politique des brahmes, il fut encore une fois dépouillé de son autorité et mis en prison. Il parvint à gagner quelques officiers, qui complotèrent d'assassiner Naraïn-Raou. Les conjurés ayant pénétré dans le palais, le jeune prince se réfugia dans l'appartement occupé par son oncle, entre les bras duquel il fut poignardé, le 18 août 1773. Rakoubah, regardé généralement comme l'instigateur de ce crime, avait promis 4,000 roupies à ses complices, qui le retinrent prisonnier jusqu'à ce qu'il eût payé la moitié de la somme et donné caution pour le surplus. Il fut alors reconnu peischwah : mais son forfait, jusqu'alors inouï chez les Marattes, l'avait rendu odieux; on conspira de nouveau contre lui. Tandis qu'il faisait la guerre en personne au soubah du Dekan, la veuve de Naraïn, 8 mois après la mort de son époux, accoucha d'un posthume. Les grands reconnurent cet enfant pour souverain, et formèrent un conseil de régence, composé de 12 membres, au nombre desquels étaient Holkar et Madadji Scindiah, dont les noms ont si souvent retenti en Europe. Rakoubah fut déposé, abandonné par la plus grande partie de son armée, rejeté par tous les chefs marattes, et contraint d'aller chercher un asile à Bombay, où ses trésors et ses promesses lui valurent, de la part des Anglais, une réception favorable et une armée. Telle fut l'origine de la première guerre directe des Anglais contre les Marattes. Les hostilités commencèrent par terre et par mer. Les Anglais s'emparèrent de Baroch, place forte à 12 lieues de Surate, et conquirent ensuite l'île de Salcette, en décembre 1774. Rakoubah leur en fit la cession. Mais ce chef venait d'être battu par les troupes de Pounah. Forcé de lever le siége de Broderah et de fuir avec 1,000 hommes, il se retira vers Cambaye, dont on refusa de lui ouvrir les portes, et se rendit à Bounagar, d'où il passa, dans une galiote, à Surate. Ce fut là que les Anglais, commandés par le colonel Keating, étant venus le joindre, ils marchèrent ensemble vers Pounah, au printemps de 1775. Leur armée fut mise en déroute par les Marattes. Cependant un des 12 chefs du gouvernement de Pounah ayant pris ouvertement les intérêts de Rakoubah, les hostilités continuèrent avec des succès balancés. Mais le conseil de Calcutta désapprouva cette guerre, et députa le colonel Upton à la cour de Pounah pour y négocier une paix avantageuse, qui fut conclue et ratifiée le 1er mars 1776. Cette convention satisfit peu Rakoubah et ses auxiliaires, qui, ayant obtenu quelques avantages, menaçaient de nouveau Pounah. Quoiqu'elle cédât aux Anglais Salcette et les îles adjacentes, dans la baie de Bombay, et la ville de Baroche (l'ancienne Barygaza), avec un territoire considérable; elle les obligeait d'abandonner Rakoubah, de lui retirer leurs secours, et elle prescrivait à ce prince de congédier ses troupes, de renoncer à ses prétentions, et de se retirer dans les États des Marattes, où on lui offrait un asile et une pension convenable. Rakoubah, se croyant vendu à ses ennemis, et regardant comme une prison la rési-

dence qui lui était assignée, refusa les conditions stipulées pour lui, et ne licencia pas ses troupes, qui, faute de payement, pillèrent les villages des environs de Surate, et en dévastèrent les campagnes. Craignant enfin d'être livré, par les Anglais, aux Marattes, et n'ayant pu réussir, auprès du consul français à Surate, Anquetil de Briancourt, à s'assurer des secours de Pondichéry, ou même de France, il rechercha la protection des Portugais. Mais le gouverneur de Daman lui refusa l'entrée de la ville; et le vice-roi de Goa, ne voulant pas se brouiller avec les Marattes, qui négocièrent avec lui, fut sourd aux propositions de Rakoubah. Celui-ci, dans cet intervalle, ayant épuisé ses provisions et ses finances, vivait en chef de brigands, et ravageait les provinces qu'il parcourait. Il tenta vainement de corrompre le gouverneur maratte de Baçain, et n'osa pas même attaquer cette place. Poursuivi par une partie de la garnison, il n'eut que le temps de s'enfuir, et de traverser un bras de mer, auprès de Bombay, où il se jeta une seconde fois entre les bras des Anglais, qui, très-contents de recommencer la guerre, le reçurent avec joie, et lui promirent de nouveaux secours. Les circonstances semblaient plus favorables. Ses intrigues avaient excité deux révolutions à Pounah : et le conseil de Calcutta, inquiet des négociations des Marattes avec l'agent français, Saint-Lubin; trompé d'ailleurs sur la force réelle du parti de Rakoubah, consentit à opérer une diversion en sa faveur, de concert avec le gouvernement de Bombay. Mais la soif des conquêtes aveuglait étrangement les Anglais. Les hommes attachés à ce prince turbulent étaient prisonniers à Pounah; et personne, parmi les Marattes, ne songeait à le rétablir sur le trône. Le 22 novembre 1778, une armée de 8 à 10,000 hommes, y compris 700 Européens, suivant Anquetil de Briancourt, ou seulement de 4,000 hommes, suivant les relations anglaises (qui sans doute n'y comprennent pas la division d'avant-garde, composée de 2 régiments de cipayes, de 600 chevaux et de plusieurs éléphants, que commandait Rakoubah, monté sur un de ces animaux), partit de Bombay avec une énorme quantité d'artillerie, de bagages et de bestiaux, qui retardaient sa marche, dans une contrée aride et montagneuse. Pendant 50 jours, elle ne rencontra point d'ennemi, et put impunément mettre à feu et à sang tout le pays qu'elle traversait. La ruine du beau village de Tulicanoun fut son dernier exploit. Attaqué par 60,000 Marattes à 2 journées de Pounah, elle battit en retraite, fut enveloppée à Wargaoun, le 16 janvier 1779, et forcée, après un combat très-meurtrier, de se rendre à discrétion. Les ennemis se montrèrent généreux : ils se contentèrent de la restitution des pays cédés aux Anglais, ou conquis par eux; et, moyennant des otages, ils leur permirent de retourner à Bombay, et leur fournirent des provisions. Rakoubah, prévoyant l'issue de cette expédition, avait traité secrètement avec les chefs marattes, et il passa dans leur camp, dès le commencement de l'action générale; mais, dupe d'une feinte réconciliation, il fut conduit prisonnier à Pounah. Il s'échappa, au mois de juin, et se réfugia dans le camp du colonel Goddard, qui commandait l'armée anglaise du Bengale. On lui témoigna cependant moins d'égards; on diminua sa pension et on le traita comme un homme qui pouvait aider à faire la paix ou la guerre avec plus d'avantage. Les succès que l'armée de Goddard remporta sur les Marattes, et les intelligences qu'il entretint avec Madadji Scindiah, l'un de leurs chefs, amenèrent enfin un traité définitif, qui fut signé à Salbey, le 17 mars 1782. Les Anglais rendirent leurs dernières conquêtes; mais ils obtinrent la cession à perpétuité de Salcette et des îles voisines, de Baroche et de son territoire. Ils renoncèrent aussi à protéger et à secourir Rakoubah, à qui l'on accorda 4 mois pour choisir sa résidence irrévocable auprès de Scindiah ou de tout autre chef maratte. Les *Mémoires* ne nous disent pas dans quel asile cet usurpateur se retira avec son fils adoptif. Nous ignorons également l'année de sa mort; mais il est probable que ses jours furent respectés par les Marattes, parce qu'il était de la race des brahmes. L'Anglais Mackintosh nous apprend que Rakoubah était grand et mince; qu'il avait l'abord sévère, mais noble et expressif; qu'il était superstitieux, rusé, insinuant et fourbe; qu'il aimait le faste dans son costume et dans ses équipages; et que les troupes anglaises lui rendaient les honneurs militaires pendant son séjour à Bombay.

RALEGH (Walter), célèbre par ses découvertes dans le nouveau monde, ses écrits, sa haute fortune et ses malheurs, naquit vers 1552 dans le Devonshire. Entré au service vers 1569, il gagna, par ses exploits sur terre et sur mer, l'estime de la reine Élisabeth, qui l'employa dans diverses négociations, et se plut à favoriser ses projets d'établissements en Amérique, en lui accordant de nombreux priviléges. Il découvrit la Virginie en 1584, y fonda une colonie, et bientôt l'introduction de nouvelles cultures, notamment celle du tabac, dont il propagea l'usage, attestèrent ses efforts pour la prospérité de son pays. Les combats qu'il livra ensuite aux Espagnols avec des vaisseaux équipés à ses frais, et les services qu'il rendit dans le parlement, dont il avait été élu membre, achevèrent de lui gagner la faveur de sa souveraine, qui le nomma successivement grand sénéchal des duchés de Cornouailles et d'Exeter, surintendant des mines d'étain des comtés de Devon et de Cornouailles, lieutenant général de cette dernière province, et enfin capitaine de ses gardes. Tant de richesses et de dignités accumulées sur la tête de Ralegh ne pouvaient manquer de lui susciter un grand nombre d'envieux, parmi lesquels il lui fallut compter Leicester, et ensuite le comte d'Essex, plus redoutable encore; ce dernier parvint même à l'éloigner quelque temps de la cour; mais la victoire que Ralegh obtint sur la flotte envoyée par l'Espagne pour envahir l'Angleterre, ses soins et ses travaux pour la découverte et la conquête de la Guiane, sa bravoure et son habileté comme marin dans l'expédition de Cadix, enfin ses talents comme orateur dans la chambre des communes, suspendirent les effets de la haine qu'il avait excitée. Cette haine n'osa même éclater qu'après l'avénement de Jacques Ier au trône. Ce fut alors que Ralegh expia bien cruellement les faveurs dont il avait joui sous le règne précédent. Dépouillé de tous ses emplois, et bientôt accusé de haute trahison, il fut arrêté en 1603, et condamné à mort par une commission dans laquelle figuraient ses plus grands enne-

mis. Cependant cette terrible sentence était à peine prononcée que l'intérêt le plus vif remplaça l'animosité dont Ralegh avait été l'objet; on ne vit en lui qu'un héros injustement accusé : ses qualités éminentes, les services qu'il avait rendus, furent rappelés avec enthousiasme ; un cri général s'éleva en sa faveur, et le roi fut obligé de faire suspendre l'exécution du jugement. Transporté à la Tour le 15 décembre 1603, Ralegh y subit une longue captivité, dont le terme semblait ne pouvoir être amené que par son supplice. Il ne se laissa point abattre par sa destinée. La présence d'une épouse chérie, qui avait voulu partager sa prison, l'éducation de ses enfants, la culture des sciences et des lettres, lui offrirent non-seulement des consolations, mais des jouissances que ses ennemis lui eussent enviées peut-être; et lorsque, au bout de 12 ans, il recouvra la liberté, sa grande âme n'avait rien perdu de son énergie. Sorti de prison le 17 mars 1616, sans toutefois être relevé de la condamnation qui pesait sur lui, Ralegh voulut mériter sa grâce entière par de nouveaux services, et entreprit une expédition pour la Guiane, où ses premières recherches lui donnaient l'espoir de trouver une mine d'or. Il mit à la voile le 28 mars 1617. Mais cette entreprise excita les alarmes de la cour d'Espagne qui parvint à faire consentir le faible Jacques à s'unir avec elle pour perdre Ralegh. Celui-ci, avant de partir, avait livré au roi, par ses ordres, le plan de son expédition, le lieu où il débarquerait, l'état des hommes et des munitions de guerre et autres, qu'il emportait avec lui. Cet état, par une trahison infâme, fut remis par le roi lui-même à Gondomar, qui le fit parvenir à sa cour : celle-ci l'envoya aussitôt aux commandants de ses colonies en Amérique. Tous les ports furent fortifiés ; et l'on expédia une flotte chargée de croiser dans ces parages. L'Espagne eut d'autant plus le temps d'achever ses préparatifs, que Ralegh, contrarié par les vents, n'avança que très-lentement; la maladie et le mécontentement se mirent dans son équipage, qui avait été exprès composé d'hommes ignorants, insubordonnés, et souillés de tous les vices. Enfin il arriva néanmoins sur la côte de la Guiane, vers le milieu de novembre; mais il était alors accablé par la maladie, et se trouvait dans un état de faiblesse, qui le rendait incapable de rien entreprendre par lui-même : il envoya Keymis et son fils Walter à la tête de ses meilleures troupes, en leur donnant pour instructions de se diriger droit vers le lieu où était la mine d'or, située, selon lui, à deux journées de la ville de Saint-Thomé bâtie récemment par les Espagnols sur la branche de l'Orenoque qu'avait visitée Keymis dans son premier voyage. Les Espagnols s'opposèrent à ce que les Anglais pénétrassent dans un pays dont ils se prétendaient les maîtres. Les Anglais alors attaquèrent Saint-Thomé, prirent cette ville, et la réduisirent en cendres. Diego de Palameca, qui portait le titre de gouverneur de la Guiane, d'el-Dorado, et de la Trinité, fut tué dans cette action : mais le jeune Walter y perdit aussi la vie; et Keymis, affligé d'une si grande perte, mal obéi des siens, et ignorant si Ralegh n'avait pas succombé à la violence de la maladie, revint sur ses pas, négligeant cette partie de ses instructions qui lui prescrivait d'aller en avant à la recherche de la mine. Fortement désapprouvé par son chef, Keymis ne put supporter ces reproches, et se donna la mort. Ralegh revint inconsolable de la perte de son fils, entièrement ruiné, et obligé encore de se défendre contre ceux qui, après l'avoir abandonné au moment du péril, prétendaient, pour couvrir leur lâcheté, qu'il n'avait formé cette entreprise que pour s'enrichir par des pirateries, et qu'il ne croyait à l'existence d'aucune mine. Dans la lettre qu'il écrivit à sir Ralph Windwood, pour lui rendre compte de l'issue malheureuse de son expédition, Ralegh eut l'imprudence de faire mention de la trahison dont le roi l'avait rendu victime, en transmettant aux Espagnols l'état de ses forces. Il omit cette circonstance dans son apologie officielle, et se contenta de répondre de son mieux aux divers reproches qui lui étaient faits. Il cita tous les grands capitaines sur terre et sur mer qui avaient éprouvé des défaites avec des forces plus nombreuses et bien disciplinées, tandis qu'à la réserve de quelques amis qui l'avaient suivi volontairement, son équipage et sa troupe n'étaient composés que d'un amas de misérables ou de repris de justice. Aux premières nouvelles de la prise de Saint-Thomé, Gondomar était allé trouver le roi Jacques Ier pour lui demander vengeance de la violation de la paix, contre un homme enfin qu'il ne désignait plus que sous le nom de l'infâme pirate. Non-seulement la politique de sa cour obligeait Gondomar à poursuivre cette affaire avec chaleur; mais Ralegh était pour lui un ennemi personnel : Pedro Sarmiento, précédemment fait prisonnier, et Palameca tué à Saint-Thomé, étaient tous deux les proches parents de l'ambassadeur espagnol. Lord Carew, et quelques-uns des ministres de Jacques Ier, s'employèrent en vain pour Ralegh. Le monarque, intimidé par les menaces de l'Espagne, n'eut aucun égard à leurs conseils et à leurs prières. Il fit paraître une déclaration, en date du 11 juin 1618, dans laquelle il désapprouvait la prise de Saint-Thomé, et toute attaque injuste qui pourrait avoir été faite contre les sujets du roi d'Espagne; il ordonna en même temps que cette affaire fût instruite dans son conseil privé. Ralegh, fort de son innocence, sachant qu'il avait risqué sa vie et perdu sa fortune dans une entreprise conçue principalement pour l'intérêt de sa patrie et de son roi, était revenu en Angleterre : mais il s'aperçut bientôt des fâcheuses dispositions de Jacques à son égard; et se repentant de ne s'être pas soustrait à sa puissance, il essaya de s'évader : trahi par celui-là même auquel il s'était confié, il fut arrêté, et de nouveau emprisonné. L'Espagne demandait sa tête; le roi la lui accordait, et il n'était plus embarrassé que de trouver un moyen légal pour ordonner son supplice. En effet, l'ambassadeur d'Espagne accusait le commandant anglais d'avoir violé le territoire espagnol, d'avoir surpris, pillé et brûlé une ville espagnole, d'avoir commis une infraction à la paix, outrepassé les pouvoirs qu'il avait reçus du souverain, et agi dans un sens contraire à la lettre de ses instructions. Mais Ralegh répondait que c'étaient les Espagnols qu'il fallait accuser de s'être emparés d'un territoire qui appartenait à l'Angleterre, puisque, sous le règne d'Élisabeth, des vaisseaux équipés par lui avaient les premiers pris possession de la Guiane au nom de l'Angleterre, et le roi Jacques lui-même avait depuis reconnu cette prise de possession.

Comme Jacques I[er] voulait satisfaire la cour d'Espagne à tout prix, on résolut de se servir de la condamnation à mort que Ralegh avait encourue 15 ans auparavant ; et sous le prétexte que, d'après les lois anglaises, il n'était pas permis d'actionner, pour quelque crime que ce fût, celui qui se trouvait poursuivi pour crime de haute trahison, on requit contre sir Walter, pour punition des nouveaux délits qu'on lui reprochait, la condamnation à mort dont il était passible. En vain objecta-t-il qu'il était absurde de l'envoyer au supplice pour avoir fait la guerre à l'Espagne, en vertu d'un arrêt rendu pour cause de connivence avec l'Espagne ; que le roi l'avait relevé implicitement de sa condamnation, puisqu'il l'avait fait sortir de prison pour lui donner un commandement qui lui conférait droit de vie et de mort sur les propres sujets de Sa Majesté. Les juges du tribunal lui déclarèrent que l'intention du roi était que la condamnation qu'il avait encourue, il y a 15 ans, reçût son exécution, et ils l'exhortèrent à se préparer à la mort. Il s'y prépara en effet avec un sang-froid et un courage dignes d'admiration. La reine et plusieurs personnages puissants intercédèrent en sa faveur, et cherchèrent à obtenir sa grâce ; mais Gondomar réclama avec force auprès du roi l'exécution de l'engagement contracté avec lui, et il l'emporta. Ralegh apprit avec indifférence les efforts que l'on faisait pour lui sauver la vie. Il écrivit, la veille du jour fixé pour son supplice, une pièce de vers intitulée : *Mon pèlerinage :* il dressa ensuite une courte déclaration pour attester devant Dieu, qu'il était innocent des faits dont on l'accusait ; protestant que jamais il n'avait formé aucun complot, directement ni indirectement avec le roi de France ou tout autre prince étranger, et qu'il n'avait eu d'autre projet, dans son expédition de la Guiane, que de s'emparer des mines d'or qu'il croit exister à trois journées de Saint-Thomé. Enfin, le 29 octobre 1618 fut le jour fixé pour son exécution ; et, par une rencontre singulière, qui n'a eu lieu que cette seule fois, ce jour était celui de l'inauguration d'un nouveau lord-maire. Ralegh demanda à l'exécuteur de lui montrer sa hache ; il en examina le tranchant, et l'ayant trouvé tel qu'il le désirait, il dit : C'est un remède aigu, mais il guérit de tous les maux. L'exécuteur se mit à genoux devant lui pour lui demander pardon. Ralegh posa une de ses mains sur son épaule, et déclara qu'il lui pardonnait. Il se tourna ensuite successivement vers tous les assistants, et les engagea à haute voix de prier Dieu pour lui ; puis il mit sa tête sur l'échafaud, et avec son bras donna le signal à l'exécuteur, qui aussitôt frappa le coup mortel. Shirley, William Oldy et Thomas Birch ont écrit des *Notices* sur Walter Ralegh, en tête de ses OEuvres. Arthur Cayley a publié à Londres, en 1805, une *Vie de Walter Ralegh*, en 2 volumes in-4°.

RALLIER DES OURMES (Jean-Joseph), conseiller d'honneur au présidial de Rennes, né le 26 mai 1701, mort le 23 juin 1771 près de Vitré, a publié dans différents recueils, tels que les *Mémoires des savants étrangers*, l'*Encyclopédie*, etc., un assez grand nombre d'articles presque tous relatifs à l'arithmétique, et a fourni plusieurs *Mémoires* à la Société d'agriculture de Bretagne, dont il fut un des premiers membres.

RALLIER (Louis-Antoine-Esprit), né en 1749 à Fougères, fit d'excellentes études, et entra dans l'arme du génie ; envoyé à Saint-Domingue, il y fit exécuter plusieurs travaux d'art. A son retour en France, il fut employé successivement dans différentes divisions, et parvint au grade de capitaine. Après avoir été officier municipal et administrateur du district de Fougères, il fut député, en 1795, au conseil des Anciens, et devint un des inspecteurs de la salle. Sorti de ce conseil en 1799, il fut réélu à celui des Cinq-Cents, à la suite de la crise du 30 prairial. Il se montra favorable à la révolution du 18 brumaire, et passa au corps législatif, où il siégea jusqu'au 20 mars 1815 ; mais il n'accepta aucune fonction pendant les cent jours. En 1827, ses concitoyens l'ayant nommé député, il se fit remarquer par des opinions modérées et pacifiques. Rallier profita des loisirs que lui laissaient ses fonctions pour se livrer aux sciences et aux lettres. C'était d'ailleurs un homme bienfaisant. Il mourut à Fougères en 1827. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Recueil de chants moraux et patriotiques*, 1799, in-12 ; *Épître à la rime*, 1808, in-8° ; *Mémoires sur les frittes de verres de l'Écosse*, 1809 ; *OEuvres politiques et morales*, 1813. On le dit auteur de 5 *Tragédies* qui n'ont pas été représentées.

RAMAZZINI (Bernard), médecin, naquit, en 1633, à Carpi, petite ville de l'État de Modène, déjà célèbre par la naissance de Jacques Berenger, qui, l'un des premiers, appliqua le mercure au traitement des maladies syphilitiques, fit un secret de ce procédé, et gagna une fortune immense. Ramazzini fit ses études au collége des jésuites de Modène, et étudia, pendant 3 ans, la philosophie à Parme. Son élocution était si pure et si facile, que son père voulut l'engager à entrer dans la carrière du droit et de la législature ; mais il se décida pour la médecine, par un goût particulier. Il suivit les cours de l'université de Parme, pendant 4 ans, et, après avoir reçu le bonnet de docteur, en 1659, se rendit à Rome, où il se mit au nombre des disciples d'Antoine-Marie de Rossi, fils de Jérôme de Rossi, médecin du pape Clément VII : il pratiqua son art quelque temps dans cette capitale, et obtint la place de *medico condotto* (médecin particulier) de la petite ville de Castro. Mais l'air peu salubre de ce pays altéra sa santé, et l'obligea de retourner dans sa patrie, où il fut longtemps à se rétablir. Il y exerça l'art médical avec distinction, jusqu'en 1671, époque à laquelle il fut appelé à Modène par le duc régnant. Il y acquit, en peu de temps, une grande réputation. François II, duc d'Este et de Modène, ayant fondé une école de médecine, en 1678, Ramazzini y fut nommé, 4 ans après, professeur de théorie. Il y enseigna pendant 18 ans. On prétend qu'il a été le premier qui ait observé l'influence qu'une éclipse exerce sur le corps humain malade : à cette époque il y en eut une de lune, pendant laquelle beaucoup de malades succombèrent. L'université de Padoue jouissait d'une juste célébrité. Ramazzini y fut nommé, en 1700, à la chaire de médecine pratique. Quoiqu'il eût alors 66 ans, il n'en fit pas moins ses cours avec toute l'exactitude et l'activité d'un homme dans la force de l'âge ; mais, 3 ans après, une fluxion dont il fut attaqué, lui affaiblit les yeux, et il perdit la vue en 1705. Le sénat de Venise le nomma en 1708, président du collége de médecine de cette ville ;

et, l'année suivante, il fut promu à la première chaire de médecine pratique. Son petit-fils lui servait de lecteur pour ses leçons. Il mourut le 5 novembre 1714. Ramazzini a beaucoup écrit; on peut consulter à cet égard la *Bibliotheca Modenese,* tome IV, page 240.

RAMBAUD D'ORANGE, troubadour provençal, mort en 1775, a laissé environ 30 pièces conservées à la Bibliothèque du roi à Paris. Raynouard en a publié quelques-unes dans le *Choix de poésies,* etc., et donné un nombre assez considérable de fragments des pièces inédites, par la raison que ce troubadour étant l'un des plus anciens dont les ouvrages nous sont parvenus, il est d'autant plus curieux de les examiner pour étudier l'origine et la marche de la langue provençale.

RAMBAUD DE VACHÈRES, autre troubadour, suivit le marquis de Montferrat, son suzerain, dans la 3e croisade, de 1188 à 1192. On a de lui 28 pièces. Raynouard en a publié quelques-unes et de longs fragments des autres, avec une *Vie* assez étendue de ce troubadour, dans le tome V du *Choix des poésies,* etc.

RAMBAUD (Honorat) est auteur d'un ouvrage singulier et rare, qui a pour titre : *la Déclaration des abus que l'on commet en écrivant, et le moyen de les éviter et de représenter naïvement les paroles, ce que jamais homme n'a fait,* Lyon, 1578, in-8°.

RAMBOUILLET (Charles d'ANGENNES, cardinal de), naquit le 30 octobre 1530. Il fut nommé à l'évêché du Mans en 1559 par Charles IX, à la recommandation de Catherine de Médicis. Envoyé comme ambassadeur auprès du pape Pie V, il fut fait cardinal en 1570, siégea au concile de Trente et assista aux deux conclaves dans lesquels furent nommés les papes Grégoire XIII et Sixte V. Il mourut à Corneto, le 23 mars 1587; et y fut enterré dans l'église des cordeliers observantins, où s'est longtemps vue son épitaphe. La ville du Mans ayant été prise par les religionnaires durant son épiscopat, la cathédrale en fut saccagée, et il contribua puissamment à sa restauration.

RAMBOUILLET (Nicolas d'ANGENNES, seigneur de), vidame du Mans, etc., frère du précédent, lieutenant général des armées de Charles IX et de Henri III, fut envoyé en Angleterre, en 1566, comme ambassadeur extraordinaire, pour y porter le cordon des ordres à deux seigneurs anglais, au choix de la reine Élisabeth. Il fut gouverneur de Metz et chambellan du roi. Envoyé en Pologne comme vice-roi, en attendant l'arrivée de Henri III, il montra un grand désintéressement, car ayant fait des économies assez importantes il les remit au roi, qui refusa de les recevoir, en lui disant qu'il en aurait bon besoin dans ce pays. Il mourut au commencement du règne de Louis XIII.

RAMBOUILLET (Charles d'ANGENNES, marquis de), fils du précédent, était un gentilhomme plein de grâce et de distinction. Chevalier des ordres du roi, en 1619, et grand maître de sa garde-robe, il fut, en 1627, ambassadeur en Espagne et en Piémont; il secondait noblement sa femme dans les réceptions qu'elle faisait à son hôtel. Il composa pour sa fille quelques jolis madrigaux insérés dans la *Guirlande de Julie.* Il mourut à Paris, le 6 février 1652, à l'âge de 75 ans.

RAMBOUILLET (Catherine de VIVONNE, marquise de), née à Rome vers 1588, était fille de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, habile négociateur sous Henri III et Henri IV, et de Julie Savelli, dame romaine. C'est une des personnes qui contribuèrent le plus à former en France cette société polie, dont les manières nobles et délicates, répandues peu à peu dans les diverses cours de l'Europe, donnèrent naissance à cette politesse recherchée, devenue l'expression et l'usage de la bonne compagnie. Mariée dès l'âge de 12 ans, elle fut l'un des ornements de la cour de Henri IV; mais, peu jalouse d'honneurs trop chèrement achetés, à peine avait-elle 20 ans, qu'elle renonça d'elle-même à paraître dans les assemblées de la reine mère. Une multitude de personnages illustres et d'hommes célèbres dans les lettres se réunissaient chez elle, et on peut dire avec vérité qu'elle se retira de cour pour en présider une autre, que ses manières remplies de grâce et d'aménité et son mérite extraordinaire attiraient dans ses salons. La marquise n'a laissé aucun ouvrage; on a seulement d'elle quelques lettres agréablement écrites, recueillies par Conrart, et un joli madrigal. Elle eut la douleur de perdre, en 1645, le marquis de Pisani, son fils unique, tué à la bataille de Nordlingen, et elle mourut en 1665, ne laissant que des filles, dont Julie d'Angennes, duchesse de Mautausier, a été la plus célèbre.

RAMBURES (David, sir de), grand maître des arbalétriers de France en 1411, rendit de grands services aux rois Jean, Charles V, Charles VI, et fut tué à la bataille d'Azincourt en 1415.

RAMEAU (Jean-Philippe), l'un des plus célèbres compositeurs français, né à Dijon en 1683, était fils d'un organiste qui cultiva soigneusement ses dispositions pour le clavecin, et il acquit dès sa première jeunesse une grande habileté sur cet instrument. Ayant quitté sa ville natale à l'âge de 18 ans pour aller visiter l'Italie, il ne passa point Milan, et, de retour en France avec un directeur de spectacle qu'il suivit dans plusieurs villes du Midi, il alla ensuite à Paris, où il espérait que son talent lui fournirait les moyens de se faire connaître. Mais, révolté des obstacles que l'envie semblait vouloir lui susciter, il alla chercher en province des succès plus faciles, et ne revint dans la capitale qu'en 1722, apportant son *Traité sur l'harmonie,* qui devait fonder sa réputation, et qui lui obtint en effet celle d'un profond théoricien. Il crut alors que le théâtre lyrique pouvait lui offrir un autre genre de gloire et voulut s'y essayer; mais là, comme à son premier début, il rencontra des obstacles. On ne connaissait encore de lui que des motets, des cantates et quelques fragments mêlés de chant et de danse qu'il avait faits pour les pièces que Piron, son compatriote, donnait à l'Opéra-Comique, et aucun des poëtes qui travaillaient pour le Grand-Opéra ne voulait lui confier un poëme. Voltaire, appréciant son génie, lui donna sa tragédie de *Samson.* La musique, essayée chez la Popelinière, excita l'admiration des auditeurs; mais l'autorité défendit la représentation de la pièce, et Rameau se vit réduit à chercher un autre poëme. L'abbé Pellegrin ne consentit à lui livrer sa tragédie d'*Hippolyte et Aricie* que sous caution, et exigea d'avance un billet de 500 livres. On rapporte, il est vrai, qu'après avoir entendu la répétition du premier acte, il courut plein

d'enthousiasme vers le savant compositeur, et déchira son billet à l'instant même. Le succès qu'obtint l'opéra d'*Hippolyte*, représenté en 1733, fut pour Rameau le signal de nouveaux triomphes. Il avait alors 50 ans, et pendant 30 ans encore il fit les délices de la scène lyrique, sans que son imagination perdît rien de son éclat. Ses nombreuses productions, qui, pour la plupart, furent accueillies avec une admiration toujours croissante, lui valurent d'honorables distinctions : le roi créa pour lui la charge de compositeur de son cabinet, lui donna des lettres de noblesse et le nomma chevalier de St.-Michel. L'Académie de Dijon le reçut au nombre de ses membres, et les magistrats de cette ville l'exemptèrent d'impôts, lui et sa famille, à perpétuité. Ce grand musicien mourut en 1764. Les compositions de Rameau, malgré les beautés qu'elles renferment, sont généralement moins goûtées aujourd'hui qu'elles ne le furent de son temps; mais comme théoricien, il n'a rien perdu de sa réputation : la découverte de la *basse fondamentale* suffirait pour la lui conserver. On a reconnu qu'il avait trouvé les lois de l'harmonie comme Newton celles du système du monde; et son nom, souvent associé à celui de ce grand homme, en reçoit une nouvelle illustration. Parmi les ouvrages de Rameau sur la théorie de son art, on cite son *Traité de l'harmonie*, 1722, in-4°; *Nouveau système de musique théorique*, etc., 1726, in-4°; *Génération harmonique*, 1737, in-8°; *Démonstration du principe de l'harmonie*, 1750, in-8°; *Erreurs sur la musique pratique de l'Encyclopédie*, 1755 et 1756; *Code de musique pratique, et Nouvelles réflexions sur le principe sonore*, 1760, in-4°. Ses opéras sont : *Samson; Hippolyte et Aricie*, tragédies; *les Indes galantes*, opéra-ballet; *Castor et Pollux*, tragédie; *les Talents lyriques*, opéra-ballet; *Dardanus*, tragédie; *les Fêtes de Polymnie*, opéra-ballet; *la Princesse de Navarre*, comédie avec intermède; *le Temple de la Gloire*, opéra ballet; *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour; Zaïs, Pygmalion, Naïs, Platée*, opéras-bouffons; *Zoroastre*, tragédie; *Acante et Céphise*, pastorale héroïque; *la Guirlande*, opéra-ballet; *Daphné et Églé; Lisis et Délie; la Naissance d'Osiris, ou la Fête de Pamylie; Anacréon; Zéphire; Nélée et Mirthis; Io; le Retour d'Astrée*, prologue; *les Surprises de l'Amour*, opéra-ballet; *les Sybarites; les Paladins*, comédie-ballet.

RAMEAU (Jean-François), neveu du précédent, né à Dijon en 1716, mort vers 1772, a laissé *le Maître à danser, qui enseigne la manière de faire tous les pas de danse*, 1748, in-8°; et *la Raméide*, poëme en V chants, 1766, in-8°. On trouve quelques détails assez curieux sur ce personnage dans un écrit posthume de Diderot, intitulé *le Neveu de Rameau*.

RAMECOURT. *Voyez* **FOURCROY DE RAMECOURT.**

RAMEL (Pierre), membre de l'assemblée législative, général de brigade, né à Cahors, en 1761, débuta à 19 ans dans la carrière du barreau, où son père s'était distingué. Il adopta les principes de la révolution, et fut successivement élu membre des premières assemblées provinciales du Quercy, procureur ordinaire et procureur général syndic, fonctions qui lui fournirent l'occasion de prouver à la fois son talent et son patriotisme. En 1791, il fut nommé député à l'assemblée législative malgré la concurrence de Jean-Bon-Saint-André, candidat du parti populaire. Ramel siégea parmi les membres d'une liberté sage, défendit constamment la constitution de 1791, et s'opposa à la mise en accusation du général la Fayette, son ami. Lorsque la Convention nationale fut convoquée, Jean-Bon-Saint-André, usant de l'ascendant qu'il avait acquis, repoussa par ses clameurs et ses intrigues celui qui était pour la seconde fois son concurrent, et il parvint à lui enlever les suffrages des électeurs en forçant ces derniers à voter à haute voix. Quand le décret qui ordonnait la formation de l'armée des Pyrénées-Orientales eut paru, Ramel contribua avec Pérignon à l'organisation de cette armée, et obtint le commandement d'une légion de cavalerie. En vain signala-t-il son patriotisme et sa bravoure, la haine de Jean-Bon-Saint-André le poursuivit jusque dans les camps. Devenu membre du comité de salut public et président de la Convention, il dénonça Ramel comme un patriote modéré aux représentants du peuple en mission à l'armée des Pyrénées-Orientales. Le hasard lui fournit une occasion de le perdre : à l'une des attaques de Collioure, Ramel, emporté par la précipitation et le désordre d'une attaque de nuit, combattait avec son courage accoutumé, à la tête de ses dragons, sans porter les marques distinctives du grade de général de brigade, qu'il avait obtenu au commencement de 1793; dans une autre circonstance, il avait fait quitter les insignes de la liberté à un officier en uniforme. Ces deux faits servirent de base à une accusation. Ramel, qui n'avait rien à se reprocher, refusa de suivre les conseils de ses amis, qui l'engageaient à chercher son salut dans la fuite. Il fut traduit devant un tribunal dont les membres furent changés trois fois. Les premiers juges se refusèrent à le condamner, les seconds ne furent pas moins consciencieux, enfin la troisième fois deux voix contre une prononcèrent sa culpabilité, et le condamnèrent à l'échafaud. Trois frères de cet infortuné général avaient suivi comme lui la carrière des armes : l'un d'entre eux, qui était déjà parvenu au grade de capitaine, ayant refusé de prêter serment à la constitution qui avait suivi celle de 1791, périt victime de son courage avec plusieurs officiers du régiment irlandais de Wlesli dont il faisait partie. Le plus jeune, officier de cavalerie, qui donnait de grandes espérances, faisait partie de l'armée du Rhin lorsqu'il fut blessé mortellement sous les remparts de Kehl, à côté de son frère Jean-Pierre.

RAMEL (Jean-Pierre), maréchal de camp, chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, frère des précédents, né à Cahors, le 6 octobre 1768, entra comme volontaire, à l'âge de 15 ans, dans un régiment d'infanterie. Nommé, en 1791, adjudant-major dans la légion du Lot, il devint l'année suivante capitaine dans celle des Pyrénées, et fut promu, en 1793, au grade de chef de bataillon. Il avait partagé la persécution dirigée contre son frère, et était menacé du même sort lorsque le brave Dugommier, appelé au commandement de l'armée des Pyrénées, lui rendit la liberté dont il était privé depuis longtemps. Ramel continua de servir avec distinction, et fut nommé adjudant général le 14 frimaire an v. Il fit en cette qualité la campagne du Rhin, sous les ordres du général Moreau; et chargé de la défense de Kehl, il

repoussa avec succès les attaques de l'archiduc Charles. La même année, il fut appelé au commandement de la garde du corps législatif. Ramel, qui fit dans la journée du 18 fructidor d'inutiles efforts pour empêcher que la représentation nationale ne fût violée, fut arrêté et conduit à la prison du Temple, et le lendemain une loi, rendue sans motif et sans jugement, ordonna qu'il serait déporté, dans le lieu désigné par le Directoire, avec Pichegru, Murinais, Willot, Lafond-Ladebat, président du conseil des Anciens, le directeur Barthélemy, Barbé-Marbois, Tronçon Ducoudray, etc. Les proscrits, au nombre de seize, furent quatre jours après dirigés sur Rochefort, sous l'escorte de 600 soldats et deux pièces d'artillerie. Après 14 jours de voyage, pendant lesquels ils furent exposés aux injures de la saison et aux fureurs de la populace, ils arrivèrent à Rochefort; ils n'avaient pendant ce trajet quitté la voiture que pour être jetés chaque nuit dans des cachots humides et malsains, où ils ne trouvaient qu'un peu de paille et les plus grossiers aliments. Pendant leur navigation et sur la plage infecte et déserte de Sinnamari, où on les fit débarquer, ils furent en proie à toutes les horreurs de la faim. Le 3 juin 1798, secondés par le capitaine américain Tilly, et par son pilote Barrick, Ramel et sept de ses compagnons d'infortune parvinrent, par un prodige d'audace et de bonheur, à se jeter la nuit dans un frêle esquif. Deux bouteilles de rhum, seule provision dont ils avaient pu se charger, soutinrent leurs forces pendant huit jours d'une navigation aussi difficile que périlleuse. Leur pirogue fut submergée en arrivant à terre. Accablés de fatigue, exténués de faim, privés de vêtements, brûlés par le soleil, et horriblement défigurés par les piqûres des insectes, ils furent assez heureux pour se traîner sur des sables brûlants jusqu'au fort de Monte-Krick, d'où ils furent conduits au gouverneur hollandais à Paramaribo, qui leur fit un accueil distingué. Revenu sur le continent en 1799, Ramel fit paraître un *Journal sur les faits relatifs à la journée du* 18 *fructidor, sur le transport, le séjour et l'évasion des déportés*, Londres, in-8°. Cette relation, qui excita au plus haut degré l'intérêt général en France et en Europe, déplut à certains personnages qui n'y étaient point ménagés, et valut à son auteur un long exil. Ramel obtint de l'emploi à l'expédition de Saint-Domingue, sous les ordres du général de Rochambeau; il fut chargé de l'attaque du Portpoix, se rendit maître du fort, et fut blessé d'un coup de feu dont les suites l'empêchèrent longtemps de faire un service actif. En l'an XIII, il fut envoyé en Italie, fit les campagnes de cette armée, sous les ordres de Masséna, et fut chargé ensuite du commandement des côtes de la Méditerranée. Il reçut pendant son séjour à Rome et à Civita-Vecchia des témoignages flatteurs de l'estime de Pie VII et du prince Eugène, vice-roi d'Italie. En 1809, il fut employé à la grande armée, fit, en 1810 et 1811, les campagnes d'Espagne et de Portugal, et se distingua dans plusieurs occasions, notamment à la tête d'une colonne, à la prise d'Astorga, en se rendant maître, avec quelques troupes de la division Souham, d'un pont sur le Llobregat défendu par 30 pièces de canon, qui tombèrent en son pouvoir. Après la première restauration, Ramel fut enfin élevé au grade de maréchal de camp, et reçut la décoration de Saint-Louis. Lors du second retour du roi, Ramel qui n'avait point demandé de service pendant les cent jours, fut nommé au commandement du département de la Haute-Garonne. Il rendit inutiles pendant quelque temps les efforts que des ennemis du repos public faisaient pour exciter des désordres à Toulouse; imposa à l'esprit de parti, et fit mettre en liberté plusieurs personnes que leurs opinions avaient rendues suspectes; mais bientôt il fallut désarmer ces compagnies secrètes, qui ont ensanglanté les contrées méridionales de la France; Ramel, en obéissant à ses devoirs, se fit des ennemis de tous ceux qui composaient ces bandes indisciplinées, et qui réclamaient une solde pour eux lorsque leurs chefs élevaient la voix pour exiger des honneurs et des récompenses. Le 15 août, à 7 heures du soir, des factieux, après avoir blessé mortellement le factionnaire placé à la porte de son hôtel, pénétrèrent chez lui aux cris de *Vive le roi! à bas Ramel!* Un coup de feu tiré à bout portant atteignit au bas-ventre le général, qui avait levé son épée pour se défendre. Les assassins abandonnent leur victime, et se répandent dans les rues de Toulouse, disant que Ramel, enfermé avec des fédérés, des soldats de la Loire, et avec des généraux de l'ancienne armée, a tiré sur le peuple et tué la sentinelle placée à sa porte. Bientôt ils reviennent plus nombreux, pénètrent une seconde fois dans l'hôtel; des officiers de la garnison et de la garde nationale parviennent à les chasser, mais les brigands, qui ne croyaient pas mortelle la blessure de leur victime, parviennent à enfoncer la porte qu'on a fermée sur eux, et se précipitent avec des cris de rage dans la chambre de Ramel étendu sur son lit, et le frappent à coups redoublés; bientôt ses mains, ses bras sont mutilés, les lambeaux de sa chair tombent sur le plancher, tout son corps n'est qu'une plaie. Alors leur rage étant assouvie, ils sortent pour proclamer leur horrible victoire. Onze heures sonnaient, le maréchal Pérignon, qui venait d'arriver à la tête de son état-major, fit placer un piquet de 30 hommes dans l'hôtel du général, qui, après deux jours de la plus cruelle agonie mourut, loin de sa famille. Après deux ans de recherches et d'hésitation, les nommés Gaillardy, Baquet dit Pengeat, le chevalier Verdier de Port-de-Guy, d'Ossonne, Carrière et Caribien furent traduits devant la cour prévôtale de Pau. D'Ossonne et Carrière furent condamnés à la reclusion, et leurs coaccusés acquittés.

RAMEL. *Voyez* **NOGARET.**

RAMELLI (Augustin), mécanicien, né vers 1531, dans le duché de Milan, fit de grands progrès dans les lettres, les sciences, et surtout dans les mathématiques. Ayant embrassé la profession des armes, il se signala dans plusieurs occasions, sous les ordres de Marignan, l'un des plus habiles généraux de Charles-Quint, et alla ensuite en France, où il fut bien accueilli par le duc d'Anjou, depuis Henri III, qui le nomma son ingénieur. Ce prince, devenu successivement roi de Pologne et de France, ne cessa point de protéger Ramelli, et le fixa près de lui par une pension considérable. Cet habile ingénieur mourut en 1590. On a de lui un recueil intitulé *le Diverse ad artificiose machine*, etc., italien-français, Paris, 1588, in-fol., avec 195 planches, rare et recherché. Quelques-unes des machines décrites par Ra-

melli sont ingénieuses, mais elles seraient plus utiles si elles étaient plus simples.

RAMESSÈS est un nom commun à plusieurs des rois de la 18e et de la 19e dynastie égyptienne, toutes deux appelées *Thébaines*, parce qu'elles étaient originaires de Thèbes, et parce que les princes de ces dynasties résidaient à Thèbes. Ce nom, que les anciens nous ont conservé sous les diverses formes de *Ramessès, Ramesès, Ramisès, Ramsès, Rampsès* et *Ramestès*, se prononçait en égyptien *Ramisi*, ou *Ramésé*, c'est-à-dire *enfant du soleil*. C'est sous le règne de ces princes que l'Égypte parvint vraisemblablement au plus haut degré de splendeur; aussi est-ce leur nom qui se retrouve le plus fréquemment inscrit en caractères hiéroglyphiques dans les cartouches royaux qui décorent les ruines des antiques monuments de Thèbes et du reste de l'Égypte: on le voit aussi sur une multitude de monuments de toute nature qui ornent les musées et les collections particulières. Selon Ammien Marcellin, le grand obélisque qu'Auguste avait fait apporter d'Égypte et élever dans le grand cirque à Rome, avait été autrefois érigé à Héliopolis, par un roi nommé *Ramestès*, qui fut sans doute un des princes que nous avons désignés. Cet historien avait inséré en entier dans son ouvrage la traduction grecque qu'un certain Hermapion avait faite des inscriptions hiéroglyphiques tracées sur ce monument. Il n'existe plus maintenant qu'une portion de cette traduction. Elle paraît d'une grande fidélité : au moins est-il certain que la plupart des titres qui y sont donnés au roi *Ramestès*, se lisent sur les monuments grecs du temps des Ptolémées ; ils faisaient partie des protocoles ou formules qui accompagnaient toujours en Égypte l'énonciation de la dignité royale. Plusieurs des obélisques qui existent encore à Rome, présentent le nom de Ramessès ; mais aucun ne s'accorde assez bien avec la description d'Ammien Marcellin, pour qu'on puisse le reconnaître avec certitude. Il serait possible que ce monument fût un des obélisques qui sont encore enfouis sous les restes de Rome antique. On croit à Rome que le monument décrit par Ammien Marcellin est le même que celui de Saint-Jean de Latran. D'autres pensent que cet obélisque est celui de la porte du Peuple. Il est vrai que la triple subdivision des inscriptions hiéroglyphiques qui se voient sur chacune des faces de ce dernier, s'accordent assez bien avec les indications données par la traduction d'Hermapion. Il serait difficile de distinguer, dans les inscriptions égyptiennes, les divers princes qui ont été appelés *Ramessès*, sans les surnoms qui précèdent toujours leur nom, et qui se trouvent disposés chronologiquement sur un monument copié à Abydus dans la haute Égypte, par Bankes et Cailliaud, et qui contient la liste des ancêtres de Sésostris. Les restes de l'antiquité et les auteurs nous font connaître 7 rois d'Égypte du nom de Ramessès : parmi eux est le 2e des princes égyptiens connus sous la dénomination de Sésostris, dont le nom propre était *Ramessès*. Il fut le 5e.

RAMESSÈS Ier, 420e roi d'Égypte, 11e de la 18e dynastie, fils d'Orus, succéda, en l'an 1590 avant J. C., à sa sœur Chencherès. Les historiens lui donnent ordinairement le nom d'Athoris, ou selon d'autres manuscrits Rathosis : c'était, sans doute, la prononciation du surnom qui précède son nom de Ramessès sur l'inscription d'Abydus, et sur les autres monuments de l'Égypte. L'histoire ne nous a pas conservé le souvenir des événements arrivés sous son règne : il fut remplacé, en l'an 1582, par son fils Achencherès Ier, après avoir occupé le trône pendant 9 ans.

RAMESSÈS II, 424e roi d'Égypte, 15e de la 18e dynastie, était probablement fils d'Achencherès Ier, et succéda, l'an 1554 avant J. C., à Armaïs, qui était sans doute son frère. Le règne de Ramessès II fut bien court ; il ne porta la couronne que pendant un an et 4 mois : son fils Ramessès III lui succéda.

RAMESSÈS III, surnommé *Miammoun*, c'est-à-dire, *aimé d'Ammon* ou de *Jupiter*, devint roi d'Égypte, en l'an 1553 avant J. C. La longue durée de son règne, qui fut de 66 ans et 4 mois, nous fait présumer qu'il était encore fort jeune à l'époque de la mort de son père. L'histoire ne nous a formellement conservé aucun renseignement sur les événements de son règne ; mais les monuments anciens, et l'indication de plusieurs faits arrivés à l'époque où il était sur le trône, jettent quelque lumière sur cette période obscure de l'antiquité. Ramessès III est représenté plusieurs fois, dans les ruines de Thèbes, sur les murailles d'édifices à la construction desquels il paraît avoir concouru : on l'y voit monté sur un char de bataille, vainqueur d'ennemis qui fuient au loin devant lui. Nous ignorons quels furent les peuples qui succombèrent sous ses armes ; mais il est permis de croire qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, ses efforts guerriers se dirigèrent principalement contre les peuples de race étrangère qui habitaient encore dans l'Égypte, dont ils avaient été autrefois les souverains. C'étaient les descendants des anciens pasteurs, qui s'étaient maintenus dans les régions marécageuses qui terminent l'Égypte du côté du nord : ils y étaient dans une dépendance plus ou moins absolue des monarques qui résidaient à Thèbes. Depuis l'époque à laquelle ils avaient été dépouillés de l'empire de l'Égypte, 1792 avant J. C., ils étaient exposés de la part de leurs vainqueurs à des persécutions plus ou moins vives, qui donnaient lieu, de temps à autre, à des émigrations vers la Grèce et la Phénicie. C'est sous le règne de Ramessès III qu'eurent lieu les émigrations de Cadmus, en 1516, et de Danaüs, en 1511 avant J. C. Nous devons les regarder comme des conséquences et des preuves des triomphes que la race égyptienne obtint alors sur les descendants de leurs anciens oppresseurs. Ramessès III mourut en l'an 1487 avant J. C., laissant la couronne à son fils Aménophis II, nommé aussi Ramessès. Parmi les tombes royales qui existent dans les excavations des environs de Thèbes, on distingue celle qui contient les restes mortels de *Ramessès Miammoun* : le fait est hors de doute ; il est attesté par une inscription latine, encore inédite, qui y a été copiée par Bankes. La grande *Description de l'Égypte*, publiée par ordre du gouvernement français, renferme plusieurs planches qui offrent le détail de diverses parties de ce vaste édifice souterrain.

RAMESSÈS IV, fils de Ramessès Miammoun, est nommé Aménophis II par Manéthon ; les monuments assez nombreux qui rappellent son souvenir, lui don-

nent aussi ce surnom. Il paraît que ce prince fit de grandes conquêtes dans l'Éthiopie; car c'est particulièrement sur les ruines des édifices égyptiens qui existent entre Méroé et l'Égypte, que l'on trouve son nom. Le 6e de ses aïeux, surnommé comme lui *Aménophis,* est le même que le célèbre Memnon, si souvent mentionné dans les écrits des anciens. C'est à cette identité de surnom qu'il faut attribuer l'origine de tous ces monuments de Memnon, que les Éthiopiens montraient dans leur pays, au rapport de Diodore de Sicile, et qui ne sont pas autres sans doute que les édifices élevés par Aménophis II, sur les rives Nubienne et Éthiopienne du Nil, et dont les ruines ont été reconnues et visitées par les voyageurs européens. Aménophis II devint roi, en l'an 1487, et régna 19 ans et 6 mois : son fils, Ramessès V, lui succéda en 1468 avant J. C.

RAMESSÈS V. *Voyez* **SÉSOSTRIS.**

RAMESSÈS VI, fils de Sésostris, 428e roi d'Égypte, 2e de la 19e dynastie, devint roi en l'an 1414 avant J. C. Manéthon l'appelle *Rampsès;* Diodore de Sicile, *Sesoosis* comme son père Sésostris, et Hérodote, *Phéron,* nom qui, comme le *Pharaon* de l Écriture, n'est autre chose qu'une altération du mot égyptien *piouro* ou *phouro,* qui signifie *roi.* Nous ne rappellerons pas ici les contes ridicules d'Hérodote au sujet de ce prince; ils ne sont d'aucune utilité : il paraît seulement que ce roi fut aussi pacifique que son père avait été guerrier; sous son règne la tranquillité de l'Égypte ne fut point troublée. On lui attribue l'érection de deux obélisques de la plus grande dimension, placés devant le temple du Soleil à Héliopolis. Ramessès VI était vraisemblablement un des derniers fils, ou peut-être même le dernier des fils de Sésostris, et il dut naître dans la vieillesse de son père; car il régna fort longtemps. Il devint aveugle sur la fin de sa vie. Son règne fut de 66 ans. Amenophthis ou Ménophrès lui succéda en l'an 1349 avant J. C.

RAMESSÈS VII, 4e roi de la 19e dynastie, succéda, en l'an 1310 avant J. C., à Menophrès : son règne fut de 20 ans; et, en l'an 1291 avant J. C., il fut remplacé par Ammenemès IV.

RAMEY (CLAUDE), statuaire distingué, né à Dijon en 1754, y reçut les premières leçons de son art à l'école de dessin fondée par Devosges, et alla se perfectionner à Paris dans l'atelier de Gois. Ayant remporté le grand prix de sculpture en 1782, il fut envoyé à Rome où il demeura 5 ans, occupé d'étudier les chefs-d'œuvre de l'antique. De retour à Paris, il ne tarda pas à s'y faire connaître d'une manière avantageuse; mais étranger à l'intrigue, et ne sachant pas le secret de se faire valoir, il ne fut admis à l'Institut qu'en 1817, époque où il avait déjà composé ses principaux ouvrages. Il mourut à Paris en 1838. Parmi ses nombreuses productions, on cite les statues de *Napoléon* en costume impérial; de *Sapho,* assise; du cardinal de *Richelieu,* dans la cour d'honneur du palais de Versailles; de *Blaise Pascal,* de *Scipion l'Africain,* à la chambre des pairs; du *prince Eugène de Beauharnais;* les *bustes* de plusieurs membres du sénat; plusieurs *bas-reliefs* sur l'arc de triomphe du Carrousel, au palais du Luxembourg, au Panthéon, etc.

RAMI-MÉHÉMET, grand vizir à Constantinople, au commencement du 18e siècle, naquit dans cette capitale, au faubourg d'Eïoub, de parents d'une basse condition. Il s'appliqua à la poésie; et l'Académie des poëtes lui donna le nom de Rami, *satirique,* qu'il conserva toute sa vie, selon l'usage de ceux qui cultivent cet art, de se donner des noms académiques, tels que Rascid, *le Fidèle,* Enverri, *le Lumineux,* Haïri, *le Bon.* Rami-Méhémet, sans fortune, mais non pas sans talents, doué d'une jolie figure et d'une belle voix, fréquenta les tavernes publiques, et, à l'aide de la musique, s'adonna d'abord à un métier obscur, mais suffisant pour le faire subsister. Il ne se permettait pas d'aspirer à une plus haute fortune, lorsque le fameux poëte Nabi-Effendi, secrétaire du divan, le fit renoncer à ce genre de vie : il le produisit auprès de quelques grands de l'empire, qui surent apprécier ses talents. Le grand vizir Elmas-Méhémet-Pacha, fit Rami-Mehemet muzahib; le grand vizir Hussein-Pacha lui donna la charge de reis-effendi. En cette qualité, il fut joint à Maurocordato, pour travailler à la paix de Carlowitz, en 1699. Cette importante négociation le mit, par son succès, dans la plus haute faveur auprès du sultan Mustapha II. Réuni au mufti Fezulleh-Effendi, il réussit à perdre le grand vizir Daltaben, à le supplanter et à s'enrichir de sa dépouille. Mais la révolte de 1702, qui amena la déposition de Mustapha II, força Rami-Méhémet, devenu grand vizir, de se cacher. Il reparut quand la sédition fut apaisée : il fut envoyé pacha en Égypte, au commencement du règne d'Achmet III. Dans l'intention de se défaire de lui, le gouvernement ottoman le fit passer au pachalik de Chypre, espèce d'exil qui, par l'insalubrité du pays, laisse espérer la mort de ceux dont on ne veut pas se défaire avec éclat. La force de son tempérament, luttant trop longtemps contre le climat aux yeux de ses puissants ennemis, un capidgi, chargé d'un catti-chérif, vint lui apporter le fatal cordon, et le mettre à mort : il expira de saisissement au milieu des prières qu'on permet à ces illustres condamnés, avant leur supplice. Rami-Méhémet, plein d'esprit et de talents, passa pour un homme dont l'âme était faible et craintive. On attribua même tout son génie, comme homme d'État, au célèbre Maurocordato, qui le dirigeait dans toutes ses actions et ses pensées.

RAMIRE II, roi de Léon, fils d'Ordogno II, monta sur le trône, en 927, par l'abdication de son frère Alphonse IV. Les commencements de son règne furent très-orageux; il eut à combattre son propre frère et ses neveux, et ne dut la conservation du trône qu'à son activité, à sa bravoure et à sa prudence. Il tourna ensuite ses armes contre les Mores; et ses exploits effacèrent ceux de ses plus illustres prédécesseurs. Après avoir passé le Duero, en 931, il attaqua et prit d'assaut la ville de Madrid, devenue depuis la capitale de la monarchie, menaça Tolède, défit les Mores dans les plaines d'Osma, et contraignit l'émir de Saragosse de se reconnaître son vassal. Mais la plus célèbre de ses victoires fut celle qu'il remporta, le 6 août 939, dans les plaines de Simancas, contre Abderame III, calife de Cordoue. Les historiens espagnols assurent qu'il resta 80,000 musulmans sur le champ de bataille. Ramire II ne fut pas moins heureux l'année suivante aux environs de Salamanque; et il rentra dans Léon, sa capitale, chargé des dépouilles des Mores. Les comtes de Castille, assujettis,

envers les rois de Léon, à une espèce de vasselage, tendaient toujours à se rendre indépendants. Ramire marcha en Castille, et fit prisonniers Gonzalès et Nugnez, qui voulaient se soustraire à son autorité. Cette expédition ne fit que retarder celle qu'il méditait contre les Mores, ses ennemis naturels. A la tête d'une armée nombreuse, il les attaqua sous les murs de Talavéra, et ne leur arracha la victoire qu'après avoir chargé plusieurs fois leurs bataillons à la tête de sa cavalerie. Ce fut la dernière bataille que livra ce prince : il mourut à Léon, en 950, après un règne de 35 ans. Ramire fut aimé de ses sujets, et redouté de ses ennemis. Vainqueur dans tous les combats, il sut modérer son ambition pour ne pas accabler son peuple. Il fonda un grand nombre d'églises et de monastères.

RAMIRE III, petit-fils du précédent, monta sur le trône en 967, indigna tellement ses sujets par ses débauches et ses cruautés, qu'ils le chassèrent en 980; il mourut en 982.

RAMIREZ DE CARION (Emmanuel), muet de naissance, né en Espagne vers la fin du 16e siècle, inventa dans sa patrie, ou du moins y pratiqua seul de son temps, l'art d'apprendre aux muets à lire et même à prononcer quelques mots. On a de lui : *Maravillas de naturaleza, en que se contienen dos mil secretos de cosas naturales*, 1629, in-4°.

RAMLER (Charles-Guillaume), poëte et littérateur allemand, né en 1725 à Colberg en Poméranie, de parents pauvres, fut élevé dans la maison des Orphelins de Stettin, puis placé dans celle de Halle, d'où il passa à l'université de la même ville. Dominé par son goût pour la poésie, il n'y cultiva que la littérature, et alla ensuite se fixer à Berlin, où ses talents lui obtinrent la place de professeur de logique et de belles-lettres au corps royal des cadets. Les nombreuses *odes* qu'il publia successivement à la louange de Frédéric II, lui acquirent des admirateurs, sans néanmoins lui valoir un seul regard de bienveillance de la part de son héros. Il est vrai qu'à cette époque la langue française l'emportait en Prusse sur la langue nationale, et que les poésies de Ramler étaient toutes en allemand; mais cette préférence exclusive cessa avec Frédéric, et le poëte obtint alors toutes les faveurs que lui méritait son talent. Outre une pension considérable qui lui fut accordée, il devint membre de l'Académie des sciences, et eut en 1787, conjointement avec Engel, la direction du grand théâtre de Berlin. Sa mauvaise santé le força, en 1796, de renoncer à ce dernier emploi, mais il en conserva les appointements, et mourut en 1798. Ramler, sans égaler Klopstock et Lessing, participe un peu du mérite de l'un et de l'autre. Il n'a point l'élévation, l'abondance, la verve du premier; néanmoins ces qualités ne lui sont pas étrangères. Ce qui peut lui manquer sous ce rapport est compensé par une régularité qui n'est point la roideur, et par des formes antiques. Il s'était attaché de préférence à Horace. On voit qu'il en était nourri : il l'imite sans cesse; mais il imite moins ses expressions que ses tournures, sa marche et surtout son esprit. On ne trouve pas dans le disciple la légèreté, la grâce du maître; mais il en a souvent la noblesse. Parmi les poésies de Ramler, on cite surtout : *Ode sur le retour du roi; Prédiction de Glaucus; le Triomphe*, etc.; Odes *à la paix; sur un Boulet de canon; à la Concorde; à la Muse; Adieu aux héros; à Philibert; Amynte et Chloé; à son Médecin; à Lycidas; à Krause; le Chant du combat;* des *cantates*, une *idylle* sur le *mois de mai*, et des *chansons*, qui eurent beaucoup de succès, et que les meilleurs compositeurs d'Allemagne ont mis en musique. On a de lui en outre la traduction complète des *Odes* d'Horace, qui fut publiée à Berlin en 1800, 2 vol. in-8°; celle du *Cours de belles-lettres* de Batteux, accompagnée de remarques, qui fut pendant longtemps le principal ouvrage classique des Allemands: la première édition parut à Leipzig en 1758, 4 vol. in-8°, la 5e en 1803; *Extraits de Martial*, en latin et en allemand, 5 parties, ibid., 1787-91; *Mythologie abrégée*, ibid., 1790, 2 vol. in-8°; 2e édition, 1808; *Extraits de Catule*, en latin et en allemand, 1793, in-8°; *Odes choisies d'Anacréon et les deux Odes de Sapho*. Ramler s'est consacré aussi à revoir et à corriger les ouvrages de plusieurs poëtes de sa nation; mais ses corrections n'ont pas toujours été heureuses.

RAMMEL (le baron de), diplomate suédois, né en 1738, était l'aîné d'une famille d'origine danoise, qui devint suédoise quand Charles X eut conquis la Scanie. Il reçut une éducation très-distinguée, entra dès sa jeunesse dans la diplomatie, et résida pendant plusieurs années à Madrid, comme ministre de la cour de Suède. Rappelé dans sa patrie pour remplir les fonctions de chancelier de la cour, il fut honoré d'une estime toute particulière par le roi Gustave III, et appelé en 1788 à son conseil, comme sénateur du royaume. Ce prince voulait continuer de l'employer dans son conseil, après l'abolition du sénat, en 1789; mais Rammel, dont la santé devenait chancelante, demanda sa retraite. L'ayant obtenue, il vécut en philosophe dans ses terres en Scanie, consacrant tout son temps aux lettres. Il jouit peu de ce repos. Après l'assassinat de Gustave III, son fils Gustave-Adolphe IV, qui, dès son enfance, avait appris à l'estimer, le pressa vivement de venir auprès de lui et de l'aider de ses conseils, et il lui donna le titre de gouverneur du prince royal, son fils; mais lorsque le jeune roi eut été à son tour dépossédé de la couronne, le baron de Rammel dut encore une fois s'éloigner de la cour. Il rentra avec joie dans sa retraite, où il passa le reste de sa vie livré à l'étude, et mourut au mois de février 1824. C'était un des hommes de la Suède les plus versés dans les sciences historiques. Il était membre de l'Académie de Stockholm et de plusieurs autres sociétés savantes. Il avait rassemblé un grand nombre de matériaux historiques, et l'on pense même qu'il a laissé des ouvrages terminés; mais on n'espère pas qu'ils soient jamais imprimés.

RAMMOHON-ROÉ (suivant les Anglais *Rammohun-Roy*), descendait d'une famille illustre et antique de brahmanes, qui depuis plus d'un siècle avait quitté les fonctions du ministère des autels pour se livrer à des occupations temporelles. Il étudia le persan et l'arabe, puis le sanscrit, suivant l'usage de la caste à laquelle il appartenait. A 16 ans il avait déjà composé un ouvrage sur le *Système d'idolâtrie des Indous*. A 20 ans il commença à fréquenter les Européens et à étudier leurs mœurs et leurs lois. Cette étude lui fit donner la préférence à leur philosophie, et

dès lors il ne cessa de combattre l'idolâtrie et la superstition de ses compatriotes, sans cependant attaquer directement le brahmanisme. Ce ne fut qu'en 1830 qu'il put satisfaire son désir de visiter l'Europe. Il aborda en 1831 en Angleterre, au moment où on allait discuter le renouvellement de la charte de la compagnie des Indes; il était chargé d'une mission du Grand Mogol auprès du conseil privé. Rammohun-Roy, qui, comme il le disait lui-même, voyageait pour rechercher la vérité, écrivait et parlait 10 langues, tant de l'Orient que de l'Europe. Il visita la France en 1832. Ce savant a publié des ouvrages en sanscrit, arabe, persan, bengali et anglais. Les plus beaux sont la traduction des *Vedas,* et une *Grammaire,* en anglais, *de la langue bengali.* Il s'occupait encore de travaux importants quand la mort le frappa dans un âge peu avancé, le 29 septembre 1833, à Stapleton-Park, près Bristol.

RAMOND DE CARBONNIÈRES (le baron Louis-François-Élisabeth), membre de l'Institut (Académie des sciences), etc., né à Strasbourg le 4 janvier 1755, fut d'abord attaché comme conseiller intime au cardinal de Rohan, et au moment de la révolution faisait partie de la maison militaire du roi. Déjà ses connaissances en physique et en géologie lui avaient donné rang parmi les savants les plus distingués; comme eux il adopta toutes les espérances que faisait naître le nouvel ordre de choses pour l'amélioration de l'état social. Élu en 1791 député de Paris à l'assemblée législative, il s'y montra l'un des plus zélés défenseurs de la monarchie constitutionnelle, occupa souvent la tribune, et y développa des vues toujours grandes, fortes et généreuses. Ami sincère de la liberté légale, il se prononça contre la confiscation des biens de tout émigré qui ne serait point convaincu d'avoir porté les armes contre la France; il s'opposa également aux mesures de rigueur proposées contre les prêtres insermentés, insista sur la nécessité de laisser libre l'exercice de tout culte, et proposa de les salarier tous. Appuyant la pétition du général la Fayette à l'assemblée touchant les attentats du 20 juin, il lui donna le titre de *fils aîné de la liberté.* Réduit à la fuite, après le 10 août, il passa les jours de la Terreur dans les Pyrénées, reparut après la chute de Robespierre, et fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département des Hautes-Pyrénées. Député au corps législatif de 1800 à 1806, il obtint ensuite la préfecture du Puy-de-Dôme, et lors de la restauration fut nommé maître des requêtes en service ordinaire (août 1815), puis conseiller d'État en service extraordinaire (1818). Ramond mourut à Paris le 14 mai 1827. Le *Moniteur* du 10 juin contient les *Discours* prononcés à ses obsèques. Outre différents mémoires dans le *Recueil* de l'Institut, on a de lui : *Lettres de M. W. Coxe à M. W. Melmoth, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse,* traduites de l'anglais avec des augmentations, 1781, 2 vol. in-4°; *Observations faites dans les Pyrénées,* etc., 1789, 2 vol. in-8°; *Opinions sur les lois constitutionnelles,* etc., 1791, in-8°; *Voyage au mont Perdu,* 1801, in-8°; *Mémoire sur la formule barométrique de la mécanique céleste,* 1812, in-4°; *Lettres inédites* adressées à M. Roger la Cassagne, contenant un coup d'œil général sur les Alpes et les Pyrénées, 1834, in 8°.

RAMOND DU POUJET (Cécile-Étienne-Bernard), frère du précédent, naquit à Strasbourg, le 17 février 1756. Dès 1773, il partageait les fonctions de son père, trésorier des troupes de Neu-Brisach, Schelestadt et Colmar. Dix ans après, il était adjoint au trésorier principal de la guerre en Flandre. En 1786, il fut nommé trésorier principal de la guerre dans la province de Lorraine et Barrois, où il se fit aimer et même respecter, tant par toutes les autorités du pays que par une nombreuse garnison. En 1790, ses services lui valurent une des 15 places de commissaire de la comptabilité, qui sont connues aujourd'hui sous le titre de conseiller maître des comptes. Plus tard il saisit l'occasion que lui offrait l'établissement de la banque de France (1803), et y obtint une place. Au mois de septembre de la même année, la 30e de ses services dans la finance, il se retira, jugeant que, par son âge avancé, il était condamné au repos. Une pension lui fut assurée. Raimond du Poujet avait écrit, en 1818, une *Notice sur les anciennes enceintes de la ville de Paris.* Il mourut à Paris le 7 janvier 1832. C'était un homme d'esprit et d'une instruction fort étendue. Il était plein de goût et amateur passionné des arts.

RAMONDINI (Vincent), naturaliste italien, naquit le 10 octobre 1758, à Messine, où son père était pharmacien. Après avoir achevé le cours de collége dans sa ville natale, il alla étudier la médecine à Naples et se fit recevoir docteur. Toutefois il ne s'adonna pas à l'exercice de cet art, auquel il préféra la chimie et la minéralogie, ce qui lui valut d'être choisi par le gouvernement pour visiter la nitrière naturelle de Molfetta, et d'être compris au nombre des jeunes gens (André Savaresi, Mathieu Tondi, Joseph Melograni, Jean Faticchio et C. A. Cippi), qui furent envoyés, en 1789, en Hongrie pour étudier les procédés employés dans l'exploitation des minéraux. Après 3 années d'études au collége de Schemnitz, Ramondini, accompagné de Mélograni, parcourut scientifiquement toute la Hongrie, la Transylvanie, la Pologne, la Gallicie, la Bohême, l'Autriche et le Tyrol. En 1794, il passa en Angleterre et visita les principales mines dont ce pays est si riche. Il ne fut de retour à Naples qu'en 1796. Peu de temps après il fit partie d'une commission chargée de reconnaître une prétendue carrière de charbon fossile dans la province de Salerne, et d'examiner les fours de Marino et de Cannetto. On doit à Ramondini la découverte d'une nouvelle substance vomie par le Vésuve et à laquelle il donna le nom de *Zurlite,* en l'honneur du comte Zurlo, son protecteur. Ramondini mourut à Naples, le 15 septembre 1811. On a de lui : *Lettera sulla nitriera naturale del Pulo di Molfetta, nella terra di Bari in Puglia,* Naples, 1788, in-8°; *Memoria sulla preparazione della canapa,* etc. (dans les Actes de l'Institut royal d'encouragement, Naples, 1811). Il a de plus laissé en manuscrit un *Traité élémentaire de minéralogie.* Tondi et delle Chiaie ont consacré chacun une *Notice* à ce savant naturaliste.

RAMOS (don Henri), militaire et écrivain espagnol, natif d'Alicante, entra d'abord dans l'artillerie, puis dans la garde royale espagnole. Il servit avec distinction dans les guerres d'Alger (1772), de Gibraltar (1780),

contre la république française (1794), et parvint au grade de maréchal de camp. Son instruction n'était pas moindre que sa bravoure; et il cultivait avec un égal succès les sciences exactes et la poésie. Il était surtout très-instruit dans la géométrie, et plaçait cette science au premier rang des connaissances humaines. Il mourut à Madrid, en 1801, âgé de 63 ans. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons les plus connus : *Éléments sur l'instruction et la discipline de l'infanterie,* Madrid, 1776, in-8°; *Éléments de géométrie,* ibid., 1787; *Instruction pour les élèves d'artillerie,* ibid., 1787, in-4°; *Gusman,* tragédie en 3 actes; *Pélage,* tragédie en 3 actes.

RAMOS PAREJA et non **PEREIRA** (Barthelémi), réformateur de la musique, naquit à Salamanque vers 1533. Il était aussi habile dans la théorie que dans la pratique de cet art. Nicolas V ayant fondé à Bologne une chaire de musique, y appela Pareja, en 1582, pour l'occuper. Malgré les nombreux partisans de Guido d'Arezzo, il eut le courage de montrer à toute l'Italie les inconvénients du système de celui-ci; et il publia, pour le prouver, son *Traité de la musique,* Bologne, 1595, qui, après avoir été vivement combattu par les *Guidistes,* fut généralement adopté, d'abord en Italie, et ensuite dans toute l'Europe. Pareja a composé plusieurs savants morceaux, comme des *Motets,* des *Psaumes,* des *Cantiques,* etc., qui se conservent encore à Bologne. Le célèbre P. Martini en acquit une grande partie, qui se trouvent à la Bibliothèque musicale du couvent de Saint-François de la même ville. Pareja y mourut en 1611.

RAMPALLE, littérateur médiocre du 17e siècle, dont Colletet parle cependant avec éloge dans son *Discours du poëme bucolique,* mais que Brossette, l'abbé Goujet, et surtout Boileau, ont jugé moins favorablement, était, à ce que l'on croit, de la même famille que le P. Pierre de Saint-André. On ne connaît du reste aucune particularité de sa vie, si ce n'est qu'il fut attaché dans sa jeunesse à la maison de Tournon, et qu'il suivit à l'armée Louis de Tournon, tué devant Philipsbourg. On a de lui : *l'Hermaphrodite,* poëme, imité de Jérôme Preti, Paris, 1639, in-4°; *les Événements prodigieux de l'amour,* nouvelle traduction de l'espagnol de J. Perez de Montalvano, ibid., 1644, 2 vol. in-8°; des *Discours académiques,* ibid., 1647, in-8°; des *Idylles,* ibid., 1648, in-4° et in-12; *la Chiromance naturelle* de Romphile, traduite en français, ibid., 1653, in-12; deux pièces de théâtre, *Bélinde,* tragi-comédie, Lyon, 1630, et *sainte Dorothée, ou la Suzanne chrétienne,* ibid., 1658.

RAMPEGOLO ou **RAMPIGOLI** (Antonio), nommé aussi *Rampelogo* et *Ampelogo,* religieux augustin, naquit à Gênes, et fut en 1412 choisi au concile de Constance pour disputer contre les partisans de Jean Hus. Le talent avec lequel il remplit cette mission eut l'approbation du concile et augmenta sa réputation déjà fort étendue. Il est auteur d'un livre intitulé : *Biblia aurea,* et quelquefois *Figuræ bibliarum,* ou *Repertorium biblicum.* On ignore en quel temps mourut Rampegolo. Un auteur moderne assure qu'il était au concile de Bâle, en 1433.

RAMPEN (Henri) naquit le 18 novembre 1572, dans la ville de Huy, province de Liége. Ses humanités étaient à peine achevées que le désir de voir Rome lui fit accompagner un jeune seigneur liégeois qui partait pour l'Italie. Il obtint, à son retour, une bourse pour faire sa philosophie à l'université de Louvain, où il suivit les cours de théologie et fut admis à la prêtrise en 1597. Cette université, qui le considérait comme un de ses meilleurs élèves, le vit bientôt siéger parmi ses professeurs. Il y donna successivement des leçons de grec, de philosophie et d'Écriture sainte. Son zèle et ses talents furent récompensés par la présidence du collége de Sainte-Anne et du Grand-Collége. Il mourut à Louvain, le 4 mars 1641. Rampen avait publié dans cette ville, quelques années auparavant (1631-1633-1634), 3 volumes in-4° de *Commentaires* en latin sur les quatre Évangiles.

RAMPON (Antoine-Guillaume), général français, fut un des plus braves guerriers du 19e siècle, s'il n'en fut pas un des plus habiles. Né à Saint-Fortunat, dans le Vivarais, en 1759, il s'engagea, dès l'âge de 16 ans, dans un régiment d'infanterie, et revint dans sa famille, après 8 ans de service. Dès l'organisation des premiers volontaires nationaux, en 1791, il s'enrôla dans un des bataillons de l'Ardèche, et il y fut nommé lieutenant. C'est en cette qualité qu'il fit la campagne de 1792 en Italie. Il passa au mois de février 1793 à l'armée des Pyrénées, et y obtint le grade de chef de bataillon sur le champ de bataille de Villelongue, le 5 octobre 1793. Employé d'abord comme adjudant général, il fut nommé général de brigade, puis fait prisonnier par les Espagnols le 24 janvier 1794, et ne recouvra sa liberté qu'à la conclusion de la paix. Envoyé à l'armée d'Italie en 1796, Rampon s'y signala les 10 et 15 avril, aux batailles de Montenotte et de Millesimo. A la journée de Montenotte, il défendait la redoute de Montelezino avec 1,500 hommes. Le général autrichien Beaulieu, après avoir culbuté le centre de l'armée française, arriva en personne à la tête de 15,000 hommes devant cette redoute, et en forma l'attaque. Rampon, au milieu du feu le plus vif, fit jurer à sa troupe de mourir plutôt que d'abandonner son poste. Trois fois l'ennemi revint à la charge et trois fois il fut repoussé. Le lendemain il revint encore, et fut battu de nouveau. Rampon soutint sa réputation à Roveredo le 18 fructidor an IV (4 septembre 1796), et dans la campagne de l'an V (1797). Il était un des généraux commandant l'avant-garde, lorsque l'armée d'Italie passa l'Isonzo, les Alpes Juliennes, et qu'elle envahit la Carinthie, la Styrie et la Carniole. Il alla ensuite combattre en Suisse sous les ordres de Brune, puis il fit partie de l'expédition d'Égypte. A la bataille des Pyramides il commandait les grenadiers qui abordèrent avec tant d'impétuosité les retranchements des Turcs et soutinrent les charges réitérées des Mameluks. Le général en chef Bonaparte en fit, dans son rapport, la mention la plus honorable. Envoyé à la conquête de la Syrie, Rampon entra le premier à Suez, soumit la province d'Alfickély, commanda la droite de l'armée à la bataille du mont Thabor, fut promu pendant cette expédition au grade de général de division; revint combattre à Aboukir, à Héliopolis, et fut chargé par le général Kléber du commandement des provinces de Damiette et de Mansourah, formant le sixième arrondissement de l'Égypte. Après la capitulation d'Alexandrie, dont il avait commandé le camp retranché pendant le siége, Rampon s'embarqua

pour la France, et arriva à Marseille en novembre 1801. Il avait été nommé, pendant son absence, par son ancien chef devenu premier consul, membre du sénat conservateur. Peu de temps après son retour, il fut nommé grand officier de la Légion d'honneur, et présida, en 1803, le collége électoral du département de l'Ardèche. Il obtint bientôt la sénatorerie de Rouen, fut créé comte de l'empire, et reçut, en 1805, le commandement des gardes nationales des départements de l'ancienne Picardie, de la Flandre et de la Belgique. Il se trouvait dans ces contrées en 1809, lorsque les Anglais firent un débarquement dans l'île de Walcheren, et tentèrent de s'emparer d'Anvers, pour y détruire la flotte et les travaux que Napoléon venait d'y établir à grands frais. On sait comment Fouché et Bernadotte s'entendirent dans cette occasion, soit pour résister aux Anglais, soit pour profiter dans leur intérêt des avantages que pourraient leur offrir les circonstances et surtout l'absence de l'empereur, alors engagé dans une guerre fort périlleuse avec l'Autriche. Rampon, qui était loin d'avoir compris leurs projets, céda sans difficulté le commandement à Bernadotte, et il contribua avec un grand zèle à l'expulsion des Anglais. En 1813, après la malheureuse campagne de Saxe, il fut envoyé de nouveau en Hollande. N'ayant point assez de forces pour résister aux alliés quand ils s'approchèrent de cette contrée, il se retira dans la place de Gorcum, et s'y défendit longtemps avec beaucoup de vigueur. Forcé enfin de capituler, il était prisonnier de guerre, lors du rétablissement des Bourbons en 1814. Il leur envoya son adhésion, et fut créé pair de France, le 4 juin de cette année. Il continua de siéger en 1815, dans cette chambre, après le retour de Napoléon, qui le nomma un de ses commissaires extraordinaires dans la 4e division, où il exerça contre le recteur de l'université et contre des ecclésiastiques recommandables des actes de sévérité au moins inutiles. Au second retour du roi, il fut rayé de la liste des pairs, puis rétabli dans la grande fournée faite après la proposition de Barthélemy. Depuis cette époque, jouissant en paix de bons traitements et d'une fortune méritée par de glorieux services, Rampon mourut dans le mois de mars 1842, laissant un fils qui est aujourd'hui pair de France.

RAMSAY (André-Michel de), littérateur, né en 1686 à Ayr en Écosse, d'une ancienne et illustre famille, montra, dès sa jeunesse, un goût très-vif pour les sciences, et s'appliqua surtout à l'étude des mathématiques et de la théologie. Les doutes qu'il conçut sur la vérité de la religion anglicane le déterminèrent à en faire l'examen. Ne pouvant dissiper ses inquiétudes, il se rendit en Hollande, où le ministre protestant Poiret ne put le convaincre, et ensuite en France, où l'illustre Fénélon réussit à lui faire embrasser la foi catholique. Ramsay se fit d'abord connaître par quelques *Opuscules* écrits en français, fut nommé gouverneur du duc de Château-Thierry, puis du prince de Turenne, et chargé de l'éducation des princes anglais, fils du prétendant (Jacques III), réfugié à Rome. Des intrigues l'éloignèrent de cette petite cour, et, en 1730, il fit un voyage en Angleterre, où il fut admis à la Société royale de Londres, et reçu docteur à l'université d'Oxford. A son retour en France, il devint intendant du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, et mourut à Saint-Germain en Laye en 1743. On a de lui : *Discours sur le poëme épique,* en tête de l'édition du *Télémaque,* 1717, in-12, et réimprimé plusieurs fois depuis ; *Essai philosophique sur le gouvernement civil,* Londres, 1721, in-12; ibid., 1722, in-8°; réimprimé depuis sous le titre d'*Essai de politique; Histoire de la vie de Fénélon,* la Haye, 1723, in-12, publiée en anglais la même année; *Voyages de Cyrus,* 1727, 2 vol. in-8° : cet ouvrage est moins un roman qu'un système d'éducation pour un jeune prince; *Histoire de Turenne,* Paris, 1735, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-12; *Poëmes* en anglais, Édimbourg, 1738, in-4°; trois *Lettres* dans le *Journal des savants,* 1726, 1727 et 1735; deux autres à Louis Racine; deux ouvrages posthumes en anglais, savoir : un *Plan d'éducation,* et *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée,* etc., Glascow, 1749, 2 vol. in-4°.

RAMSAY (Charles-Louis), probablement de la même famille que le précédent, est connu par une *Tachéographie, ou l'Art d'écrire aussi vite que la parole,* qu'il publia en latin dès 1678, avec une version française (par A. D. G.), Paris, 1681, 1683, 1688, 1690, 1692, in-12, souvent réimprimé en Allemagne, et traduit en allemand.

RAMSAY (David) naquit le 2 avril 1749, dans le comté de Lancastre, État de Pensylvanie. Il était le plus jeune des fils de Jacques Ramsay, Irlandais, qui avait émigré aux États-Unis, où il s'établit comme fermier, et où il gagna assez de biens pour donner à ses enfants une bonne éducation. David étudia la médecine, et ses progrès furent si rapides, qu'avant l'âge de 13 ans, il obtint son admission dans le collége de Princeton (Nouvelle-Géorgie). A 16 ans, il fut reçu bachelier ès lettres, et après avoir passé deux années comme professeur particulier auprès d'une famille respectable du Maryland, il vint suivre les cours du docteur Beud au collége de Philadelphie, et fut nommé bachelier en médecine, en 1772. Il commença à pratiquer dans le Maryland, et se rendit ensuite à Charleston, sur l'invitation du célèbre docteur Rustz, qui faisait le plus grand cas de son caractère et de ses talents. David Ramsay ne tarda pas à être connu et à acquérir la confiance de ses concitoyens, ce qui lui fit prendre part, en plusieurs circonstances, au grand acte de l'indépendance américaine. Le 4 juillet 1778, il fut chargé, par les habitants de Charleston, de prononcer le premier discours qui ait été fait sur ce sujet aux États-Unis : et quoiqu'il existât encore à cette époque de nombreux partisans du système monarchique, il ne craignit pas de faire valoir les avantages du gouvernement républicain. Il fut ensuite attaché pendant quelque temps à l'armée, en qualité de chirurgien, et il assista avec l'ancien bataillon d'artillerie de Charleston, au siége de Savannha. Pendant la guerre, David Ramsay fut nommé membre de la législature et du conseil privé de la Caroline du Sud. Le 17 août 1780, il fut arrêté avec deux autres membres du conseil et plusieurs citoyens honorables, et on les transporta à Saint-Augustin, à bord d'un bâtiment, sous le prétexte qu'étant prisonnier sur parole, ils avaient cherché à fomenter l'esprit de rébellion parmi les habitants de Charleston. Après 11 mois de détention, le docteur Ramsay revint dans cette ville, où il reprit sa place

de membre de la législature de l'État. Cette assemblée décréta la confiscation des biens des partisans de l'Angleterre; mais Ramsay, malgré les injures qu'il avait reçues, s'opposa formellement à cette mesure. Élu membre du congrès continental, en 1782, il revint après la fin de la guerre, à Charleston, pour y exercer sa profession. Nommé de nouveau au congrès, en 1785, il y siégea pendant un an et y remplit avec distinction les fonctions de vice-président, pendant la maladie du célèbre Jean Hancock. A cette époque fut publiée son *Histoire de la révolution de la Caroline du Sud*, et, en 1790, l'*Histoire de la révolution américaine*. En 1796, il fit paraître un ouvrage contenant des *Recherches sur le sol, le climat et les maladies de la Caroline du Sud*; en 1801, une *Vie de Washington*; en 1808, l'*Histoire de la Caroline méridionale*, in-8°; en 1801, les *Mémoires de sa femme*, en un petit volume, etc. Il avait en outre rassemblé des matériaux pour écrire la vie du général Jackson, et il s'occupait depuis 40 ans d'un ouvrage intitulé : *Histoire universelle de l'Amérique du Sud*, etc. David Ramsay périt le 8 mai 1815, de la main d'un insensé, nommé Guillaume Limess, sur l'état duquel la cour suprême l'avait chargé de faire un rapport. Cet homme, se figurant que le docteur s'était entendu avec les autres médecins pour le faire enfermer, lui tira par derrière un coup de pistolet chargé de 3 balles.

RAMSAY (Jacques), chapelain dans la marine, et vicaire de Teste dans le comté de Kent, auteur de sermons pour les marins (*Sea Sermons*), in-8°, et quelques Traités sur la traite des nègres, mourut le 20 juillet 1789.

RAMSDEN (Jessé), célèbre opticien, né en 1735, à Halifax, comté d'York, fut d'abord graveur, devint ensuite constructeur d'instruments de mathématiques, en perfectionna un grand nombre, et inventa une machine à diviser qui lui valut une gratification du bureau des longitudes. Mais c'est surtout dans la perfection de ses instruments astronomiques, qu'il faut chercher la preuve de ses talents. Ses quarts de cercle muraux sont surtout admirables et très-recherchés. Ramsden fut reçu membre de la Société royale en 1786, et mourut à Londres le 5 novembre 1800. La plupart des machines inventées ou perfectionnées par Ramsden ont été décrites dans les *Transactions philosophiques*, dans le *Journal des savants*, ou dans les *Éphémérides* de Milan.

RAMUS (Pierre la RAMÉE, plus connu sous le nom de), philosophe célèbre et l'un des premiers qui tentèrent de substituer à l'autorité des anciens celle du raisonnement et de l'expérience, né dans un village du Vermandois au 16e siècle, était fils d'un gentilhomme du pays de Liége qui, ruiné par les guerres, et réfugié en Picardie, vivait avec sa famille d'une exploitation de charbon. D'abord gardien de troupeaux, Ramus alla à Paris, et entra comme domestique au collége de Navarre, où il fit, presque sans maître, de grands progrès dans les langues et la littérature. En suivant le cours de philosophie, il s'aperçut que la science que l'on décorait de ce nom n'était qu'un vain cliquetis de mots; et il s'éclaira sur les défauts de l'enseignement en lisant les écrits de Platon et de Xénophon, qui lui révélèrent la méthode de Socrate. Bientôt il se présenta pour recevoir le degré de maître ès arts, et, prenant avec ses juges l'engagement de démontrer qu'Aristote n'était point infaillible, il réduisit tous ses adversaires au silence. Encouragé par ce succès, il continua d'examiner à fond la doctrine, et spécialement la logique d'Aristote. Il fit paraître en 1543 une nouvelle *logique* et des remarques sur celle d'Aristote. C'est alors que tous les partisans de la routine se soulevèrent contre lui. On le dépeignit comme un impie et un séditieux qui préludait, par ses attaques contre Aristote, au renversement des sciences et de la religion. Le parlement informa; mais le roi ayant évoqué l'affaire à son conseil, Ramus repoussa victorieusement les reproches d'Ant. Govea, le plus fougueux de ses adversaires. Les juges, sous le prétexte de quelques défauts de forme, lui proposèrent de recommencer la discussion; mais Ramus ne voulut point y consentir, et laissa, en quittant l'assemblée, le champ libre à ses ennemis. Le roi rendit un arrêt qui déclare Ramus « téméraire, arrogant et impudent, d'avoir réprouvé et condamné le train et art de logique reçu de toutes les nations; supprime ses ouvrages comme contenant des choses fausses et étranges, et lui défend d'enseigner ou d'écrire contre Aristote, sous peine de punition corporelle. » Ramus, supérieur à cette disgrâce, profita de ses loisirs pour se perfectionner dans les mathématiques, et préparer une édition des *Éléments* d'Euclide. En 1544, la peste ayant éloigné de Paris un grand nombre d'étudiants, on conseilla à Ramus de donner des leçons de rhétorique au collége de Presles, et il y réunit bientôt de nombreux auditeurs. Nommé principal de ce collége, le parlement le maintint dans cette place malgré la Sorbonne, qui voulait l'en expulser. L'année suivante, le roi Henri II annula l'arrêt qui défendait à Ramus d'enseigner la philosophie, et le nomma en 1551 professeur de philosophie et d'éloquence au collége de France. Ramus eut beaucoup de part aux débats qu'amenèrent les réformes dans la prononciation de la langue latine; et, en 1562, il présenta au roi Charles IX un plan pour la réorganisation de l'université. Depuis longtemps, il partageait les opinions des protestants : après l'édit qui permettait à ces derniers le libre exercice de leur culte, il enleva de la chapelle du collége de Presles les images et les représentations des saints. Cette imprudence ranima contre lui ses collègues, qui demandèrent son expulsion de l'université. Charles IX lui fit offrir un asile à Fontainebleau, et pendant son absence on pilla ses meubles et sa bibliothèque. De retour à Paris, en 1563, Ramus y reprit possession de sa chaire au collége de France. Forcé, en 1567, par suite des événements, de se réfugier dans le camp du prince de Condé, il voyagea ensuite en Allemagne, où il refusa les offres qu'on lui fit pour le fixer, et retourna en France en 1571. Il avait trop d'ennemis pour pouvoir échapper au massacre de la Saint-Barthélemi. Des assassins vinrent l'égorger dans son logement au collége de Presles, après avoir touché le prix de sa rançon, et jetèrent par la fenêtre son cadavre encore palpitant, qui fut traîné dans les rues par les écoliers, et souillé de toutes les manières. Ramus a publié un grand nombre d'ouvrages dont on trouve les titres dans les *Mémoires* de Niceron, tome XIII et XX. Nous citerons seulement : *Institutiones dialecticæ tribus libris distinctæ*, Paris, 1543, in-8°; traduit en français, ibid.,

1555, in-4°; *Animadversiones in Dialecticam Aristotelis,* ibid., 1545, in-8°; *Arithmeticæ libri III,* ibid., 1555, in-4°; *In IV libros Georgicorum et in Bucolica Virgilii prælectiones,* ibid., 1555-56, 2 parties in-8°, édition rare; *Ciceronianus,* ibid., 1556, in-8° (c'est la vie de l'orateur romain); *Scholæ grammaticæ libri II,* ibid., 1559, in-8°; *Grammatica lat.,* 1558, in-8°; *Grammatica græca,* etc., ibid., 1560, 1605, in-8°; *Gramere fransoeze,* 1562, in-8°; *Liber de moribus veterum Gallorum,* ibid., 1559 ou 1562, in-8°; traduit en français par Michel de Castelnau; *Liber de militiâ C. J. Cæsaris,* ibid., 1559, in-8°; *Commentarius de religione christianâ, libri IV,* Francfort, 1576, in-8°; *Præfationes, epistolæ, orationes,* Paris, 1577, in-8°. Théoph. Banosius, Th. Freig, Nicolas Nancel et Frédéric Lenz, ont écrit la *Vie* de Ramus.

RAMUSIO ou **RAMNUSIO** (Jean-Baptiste), historien, né à Venise en 1485, d'une ancienne famille originaire de Rimini, fut envoyé par la république en France, en Suisse et à Rome, et montra beaucoup de prudence et de sagacité dans ces différentes missions. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire du conseil des Dix; et ayant donné sa démission dans les dernières années de sa vie, il se retira à Padoue, où il mourut en 1557. Il a publié une collection de voyages sous le titre de : *Raccolta delle navigazioni e viaggi,* Venise, 3 vol. in-fol., imprimés par les Juntes de 1550 à 1566. Ce recueil est regardé par les géographes comme un ouvrage des plus importants, soit à raison des voyages que Ramusio avait faits lui-même, soit à raison de ses grandes connaissances dans l'histoire, la géographie et les langues. Il avait laissé les matériaux d'un 4e vol.; mais son manuscrit périt dans l'incendie de l'imprimerie des Juntes, en 1557. Il faut, suivant les biographes, pour avoir un exemplaire bien complet du recueil de Ramusio, choisir le premier volume de l'édition de 1563, le second de 1583, le troisième de 1565, en ajoutant à ce dernier un supplément de 3 pièces qui sont l'édition de 1606. La plus grande partie de morceaux qui composent les premiers volumes ont été traduits en français, et forment le recueil de J. Temporal, intitulé : *Description de l'Afrique,* etc., Lyon, 1556, 2 vol. in-fol.

RANC (Jean), peintre, né à Montpellier, en 1674, était fils d'un habile peintre de portraits, sous lequel Rigaud avait étudié, mais qu'il n'avait pas tardé à surpasser. Le jeune Ranc devint lui-même l'élève de Rigaud dont il épousa la nièce. Il imita avec bonheur la manière de son maître, surnommé le *Vandyck français,* et acquit dans le genre du portrait une telle réputation que l'Académie de peinture lui ouvrit ses portes en 1703. Philippe V, roi d'Espagne, l'ayant nommé son premier peintre en 1724, Ranc se rendit à Madrid, où il fit les portraits de tous les personnages de la cour; et, d'après les ordres du monarque, il passa en Portugal, y peignit aussi tous les membres de la famille royale, et en revint comblé de présents. Ses talents lui avaient procuré une belle fortune; mais, naturellement dissipateur, il ne sut pas la conserver. Il mourut à Madrid en 1735. On rapporte sur cet artiste l'anecdote suivante: de mauvais critiques ayant trouvé peu ressemblant un portrait qu'il avait fait, Ranc voulut les convaincre d'ignorance. Il prépara une toile, et la découpa de manière à ce que l'individu qu'il avait peint, et qui se prêta complaisamment à ce stratagème, pût y ajuster sa tête au moment où les prétendus connaisseurs entreraient dans l'atelier. « J'ai recommencé mon travail, et j'espère que cette fois vous serez satisfaits, leur dit le peintre, en tirant le rideau qui cachait la toile. Mais non, s'écrient-ils aussitôt, ce ne sont pas encore là les traits de notre ami. Vous vous trompez, répond la tête, car c'est moi-même. » Cette aventure, vraie ou fausse, a fourni à la Motte-Houdart le sujet de sa 5e fable du livre IV, intitulée *le Portrait;* et Anseaume y a peut-être puisé l'épisode de son opéra-comique du *Tableau parlant.*

RANCÉ (Armand-Jean le BOUTHILLIER de), réformateur de la Trappe, né à Paris, le 9 janvier 1626, eut pour parrain le cardinal de Richelieu, fit de brillantes études, acquit des connaissances variées, embrassa l'état ecclésiastique, prit ses degrés en Sorbonne avec une grande distinction, et débuta avec succès dans la carrière de la prédication. Devenu à 25 ans maître d'une fortune considérable, doué d'une figure aimable, de beaucoup d'agréments et de qualités, l'abbé de Rancé se vit bientôt recherché dans le monde, et se livra sans réserve à toutes les séductions du plaisir. Ses liaisons avec le cardinal de Retz l'ayant perdu dans l'esprit du cardinal Mazarin, il se retira dans sa terre de Véret, où il continua de se livrer à ses divertissements habituels, qu'il savait toutefois fort bien concilier avec l'étude et les affaires. La mort de la duchesse de Montazon, qu'il aimait tendrement, commença l'œuvre de sa conversion. Retenu encore dans le monde par d'anciens et de nouveaux engagements, il finit par aller chez un ami dans le Maine, pour y réfléchir sérieusement au parti qu'il devait prendre; après 6 semaines, il revint à Véret, congédia ses domestiques, vendit sa vaisselle et ses meubles pour en distribuer le prix aux pauvres, s'interdit jusqu'aux récréations les plus innocentes pour ne s'occuper que de la prière et de l'étude des choses saintes, et se démit de tous ses bénéfices, à l'exception de l'abbaye de la Trappe, où il se retira, en 1662, pour y vivre en abbé régulier. Son premier soin fut de chercher à rétablir l'ancienne discipline dans cette maison. La plupart des religieux ayant refusé de se soumettre à la réforme, il leur permit d'habiter un quartier séparé ou d'aller dans d'autres couvents. Pour lui, il alla s'enfermer dans le monastère de Notre-Dame de Perseigne, et y prit, en 1663, l'habit de l'étroite observance de Cîteaux. Il revint ensuite à la Trappe, où il jeta les fondements de cette réforme fameuse qui a illustré son nom. On vit renaître dans cette maison les pratiques les plus austères. La prière, la lecture, le travail des mains, partagèrent tous les moments des religieux, auxquels l'étude même fut interdite comme une source de vaines disputes et de relâchement. L'abbé de Rancé voulut étendre sa réforme à quelques autres maisons, et fit, à cet effet, plusieurs voyages à Paris; mais ses démarches furent inutiles. Il se renferma dans son monastère pour n'en plus sortir, et mourut sur la paille et sur la cendre, le 27 octobre 1700, après une reclusion de 33 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Lettres sur le sujet des humiliations et autres pratiques de religion,* Paris, 1667, in-12;

De la sainteté et des devoirs de la vie monastique, ibid., 1683, in-4°, ou 2 vol. in-12; *la Règle de St.-Benoît traduite et expliquée*, ibid., 1689, 2 vol. in-4°; *Réponse aux études monastiques* (de dom Mabillon), 1692, in-4°; *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de l'abbaye de la Trappe*, 1696, 4 vol. in-12; *Conduite chrétienne*, adressée à Mme de Guise, 1697, in-12; *Conférences ou instructions sur les épîtres et les évangiles*, 1699, in-12; *Lettres de piété écrites à différentes personnes*, 1701-02, 2 vol. in-12; *Règlements généraux pour l'abbaye de la Trappe*, 1701, 2 vol. in-12. L'abbé de Rancé avait publié dans son extrême jeunesse une édition d'*Anacréon*, Paris. 1639, in-8°, dédiée au cardinal de Richelieu, avec des scolies insérées depuis par Maittaire dans son édition d'Anacréon, Londres, 1740, in-4°. La *Vie* de Rancé a été écrite par Marsollier, le P. Lenain et par Meaupeou, curé de Nonancourt, Paris, 1700, in-12.

RANCHIN (François), médecin, né à Montpellier vers 1560, y fut reçu docteur en 1592, obtint une chaire en 1605, et devint chancelier de la faculté en 1612. Premier consul de Montpellier en 1629, lorsqu'une maladie pestilentielle ravagea cette ville, il rendit en cette occasion de grands services. Dans la suite il fit restaurer et orner les écoles publiques, et mourut en 1641. On a de lui : *Questions françaises sur la chirurgie de Guy de Chauliac*, Paris, 1604, in-12; *Opuscula medica utile jucundâque rerum varietate referta*, 1627, in-4°; *OEuvres pharmaceutiques*, 1625, in-12; *Traités divers et curieux en médecine*, 1640; *De morbis ante partum, in partu et post partum*, etc., 1645 et 1653, in-8°.

RANCONET (Aimar de), né sur la fin du 15e siècle à Périgueux, ou, selon Ménage, à Bordeaux, était fils d'un avocat distingué de cette ville, et devint lui-même un habile jurisconsulte. A l'étude approfondie du droit romain, il joignit celle de la philosophie, des mathématiques et des antiquités. Après des malheurs de toutes sortes, il entra comme conseiller au parlement de Bordeaux, où il se fit remarquer par une vaste connaissance des lois et par une haute capacité dans les affaires. Il fut ensuite nommé président d'une chambre des enquêtes au parlement de Paris; mais en 1559, accusé faussement d'inceste avec sa fille, il fut enfermé à la Bastille, et y mourut de chagrin, âgé de plus de 60 ans. Pithou assigne une autre cause à cette digrâce. Il dit que le cardinal de Lorraine voulant consulter le parlement de Paris, relativement à la punition des hérétiques, Ranconet se rendit à l'assemblée avec les œuvres de Sulpice-Sévère, et y lut, dans la *Vie de saint Martin*, le passage où il est question de l'hérésiarque Priscillien dont le saint évêque de Tours implora la grâce auprès de Maxime. Dès lors en butte au ressentiment du cardinal, Ranconet fut traîné en prison. Quoi qu'il en soit, une suite d'afflictions domestiques avait empoisonné sa vie. Sa fille était morte dans la plus affreuse misère; son fils avait péri sur l'échafaud; sa femme fut tuée d'un coup de tonnerre, et lui-même, avant de parvenir aux fonctions de la magistrature, s'était vu contraint d'exercer le modeste emploi de correcteur dans l'imprimerie des Estienne. Pithou assure que le *Dictionarium poeticum*, imprimé sous le nom de Charles Estienne, est réellement de Ranconet, également versé dans le grec et dans le latin.

RANÇONNIER (Jean), jésuite missionnaire, né dans le comté de Bourgogne en 1600, embrassa la règle de St.-Ignace en 1619, partit, en 1625, pour le Paraguay, et se rendit, en 1632, chez les Itatines, qu'il convertit à la foi catholique. Il passa le reste de sa vie au milieu de cette peuplade, dont il fut l'apôtre et le législateur. On a du P. Rançonnier des lettres sur l'état des missions dans le Paraguay, Anvers, 1636, in-8°, fort rare.

RANDOLPH (Thomas), gentilhomme de Kent, né en 1523, mort en 1590, fut banni d'Angleterre sous le règne de Marie, et chargé d'ambassades et d'emplois considérables par la reine Élisabeth. Il a laissé une relation de son ambassade en Russie, qui se trouve dans le premier volume de la collection des *Voyages d'Hackluyt*, Londres, 1598.

RANDOLPH (Thomas), poëte anglais, né en 1605 dans le comté de Northampton, composa, dès l'âge de 10 ans, une histoire en vers *sur l'Incarnation de Notre-Seigneur;* mais un amour désordonné du plaisir le conduisit au tombeau avant l'âge de 30 ans. Il a laissé diverses pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue *le Miroir des muses;* elles ont été recueillies par son frère, Robert RANDOLPH, qui est lui-même auteur de 4 pièces de théâtre, et qui mourut vicaire de Donnington, en 1671. — Un autre Thomas RANDOLPH, ministre anglican, né à Oxford, mort en 1788, a laissé un recueil de sermons, 2 vol. in-8°; un *Essai* sur l'esprit, et un *Discours* sur le vœu de Jephté.

RANDOLPH (Jean), membre du congrès américain pour la province de Virginie, fut un des hommes d'État les plus considérés des États-Unis, et se fit surtout connaître comme antagoniste de Madison et du parti démocratique. En 1806 il combattit, dans un long discours, la motion faite par Gregg de prohiber l'importation des produits de manufactures britanniques. En 1809, il se prononça avec force contre l'embargo, et chercha à jeter d'avance de la défaveur sur les opinions de Madison, dont il prévoyait l'élection à la présidence. A la fin de 1815, il adressa à l'un des représentants de Massachussets une lettre, dans laquelle il s'efforçait de prouver aux habitants de la Nouvelle-Angleterre, combien il serait impolitique et même dangereux de se séparer de l'Union. La *Gazette de Boston* répondit à cette lettre par un argument personnel, tiré de la conduite de Randolph en 1803. Lors du fameux traité conclu à cette époque, mais qui ne fut pas ratifié, les représentants de la Virginie, et Randoph à leur tête, déclarèrent que, si le traité était accepté, l'État de Virginie se séparerait de l'Union. La même doctrine fut alors professée par Madison.

RANDOLPH (Edmond), frère du précédent, ne partagea pas ses opinions politiques, et prit les armes en faveur de l'indépendance américaine, après avoir fait des études pour suivre la carrière du barreau. A la paix, il reprit ses anciennes occupations, montra de grands talents comme avocat, et obtint une nombreuse clientèle. Il fut bientôt appelé, par les suffrages de ses concitoyens, d'abord à la place de secrétaire de la convention de la Virginie, ensuite à celle de procureur général que son père avait occupée sous le gouvernement royal. Ce fut à peu près vers cette époque qu'il épousa la fille de Robert Carter Nicholas, dernier trésorier de l'État, de

Virginie, dont il eut plusieurs enfants. Il était avocat général de la Virginie depuis quelques années, lorsque Washington, ayant été élu président, le fit nommer procureur général de l'Union fédérale, fonction qu'il exerça avec distinction jusqu'à ce qu'il succédât à Jefferson dans celle de secrétaire d'État. En 1794, il fut compromis dans les dépêches que l'ambassadeur français adressait à son gouvernement, et qui furent interceptées par les Anglais. Lord Grenville les ayant transmises à M. Hammond, ministre d'Angleterre à Philadelphie, elles parvinrent à Washington, qui, après avoir réuni son conseil, fit interroger Randolph; celui-ci donna sa démission et se retira en Virginie, où il reprit la profession d'avocat dans laquelle il mourut vers 1833.

RANDON, graveur de mérite, quoique peu connu, naquit à Reims dans le 17e siècle. On a de lui plusieurs gravures et notamment le *Martyre de saint André*, d'après le Guide. Cette gravure a 66 centimètres de longueur sur 50 de hauteur. Nous avons pensé un moment que Claude Randon, né à Pontoise en 1674, et dont l'article se trouve dans le dictionnaire des graveurs de F. Basan, pourrait être celui dont nous parlons; mais, la gravure du Martyre de saint André portant au bas *Randon Remus*, tous les doutes doivent disparaître.

RANDON DE PULLY (Charles-Joseph), comte, lieutenant général, né en 1751, mort à Paris, le 30 avril 1832, entra au service militaire au sortir du collége. Lieutenant-colonel du régiment de cavalerie de Royal-cravate, il en devint colonel, le 5 février 1792, fut nommé, le 19 septembre de la même année, général de brigade, et le 8 mars 1793, général de division. Sous les ordres de Beurnonville, il fit la campagne de 1792, et contribua à l'occupation des hauteurs de Waren. Le 15 décembre, il s'empara, avec 1,200 hommes de la montagne de Ham, qui était hérissée de canons et défendue par 3,000 Autrichiens. En 1793, il eut le commandement du corps des Vosges. Après le 18 brumaire, nommé commandant d'une division à l'armée d'Italie, il franchit le Spulgen avec hardiesse dans le mois de décembre 1800. L'année suivante il remplaça à Storo la division du général Rochambeau, et concourut à la prise de St.-Alberto. Après l'armistice, il fut placé dans le Tyrol italien. Pendant la campagne de 1805, il se distingua surtout au passage du Tagliamento, à la tête d'une division de cuirassiers. En 1809, il prit part aux succès de la campagne d'Autriche. Enfin, en avril 1813, il eut le commandement du 1er régiment des gardes d'honneur. Mis à la retraite à l'époque du licenciement général, en 1815, il fut replacé en disponibilité après la révolution de 1830, puis compris dans l'ordonnance du 5 avril 1832, qui donna la retraite aux lieutenants généraux âgés de 65 ans. Napoléon lui avait accordé, en 1809, le titre de comte, et Louis XVIII l'avait fait, en 1814, grand officier de la Légion d'honneur.

RANFAING (Marie-Élisabeth de), connue sous le nom de *vénérable Mère Élisabeth de la croix de Jésus*, née à Remiremont en 1592, fonda, en 1631, l'institut de Notre-Dame-de-Refuge en Lorraine, et mourut à Nancy, le 14 janvier 1649, en odeur de sainteté. Sa *Vie* a été publiée par Boudon, sous le titre de *Triomphe de la croix en la personne de Marie-Élisabeth de la croix de Jésus*, Bruxelles, 1616, in-12 : elle a été abrégée par le P. Frizon et par Collet.

RANGIERUS, *Rangier*, cardinal et archevêque de Reggio en Calabre, naquit à Reims ou dans le diocèse, vers l'an 1033. Après avoir étudié sous saint Bruno avec Eudes de Châtillon, chanoine de Reims, cardinal, et enfin pape sous le nom d'Urbain II, Rangierus renonça au monde et se retira dans le monastère de Marmoutier. Il y mena une vie obscure jusqu'au temps d'un différend qu'eurent les religieux avec les archevêques de Tours. Bernard, abbé de cette maison, ayant confiance dans Bernard-Ponce, Rémois, prieur du monastère, et dans Rangierus, il les fit partir pour Rome, espérant qu'ayant été tous les deux condisciples du pape, ils obtiendraient sans peine ce qu'il sollicitait. Ils l'obtinrent en effet : la bulle expédiée, Bernard-Ponce retourna en France, mais Rangierus resta près du saint-père qui plus tard le fit cardinal. L'archevêché de Reggio étant devenu vacant par la mort d'Arnoul, Rangierus y fut promu en 1090. L'année suivante il souscrivit au privilége accordé par le pape au monastère de Cave, rapporté par Baronius et par le bullaire du Mont-Cassin. Urbain II étant venu en France en 1095, ce prélat l'y suivit et assista au célèbre concile de Clermont, où la première croisade fut décidée. Le concile fini, Rangierus aida le souverain pontife pour la consécration de l'église de Marmoutier, et retourna ensuite à Reggio. En octobre 1106 il assista au concile de Guastalla avec le pape Pascal II. Ughelli parle de lui comme d'un homme de grande considération : *Vir magnæ existimationis*, mais il ne dit rien de sa mort.

RANGOUZE, écrivain français du 17e siècle, possédait à un haut degré l'art de multiplier les épîtres dédicatoires et de se les faire payer chèrement. Il en publia le recueil sous le titre de *Lettres héroïques aux grands de l'État*, Paris, 1645, in-8o. Les pages de ce volume n'étant pas numérotées, le relieur mettait celle que l'auteur voulait la première, pour que chaque personnage qui ouvrait le recueil se crût obligé de témoigner à l'auteur une reconnaissance plus particulière; ce manége rapporta à Rangouze, selon Costar, 1,500 ou 1,600 pistoles dans l'espace de 8 mois. Bayle a recueilli dans son *Dictionnaire*, à l'article RANGOUZE, les passages de Sorel, Costar et Mlle Scudéry qui sont relatifs à cet écrivain.

RANIERI-BISCIA (Louis), poëte et antiquaire italien, naquit le 27 décembre 1744, dans une villa que son père possédait à Salto, près de Dovadola en Toscane. Appartenant à une famille riche et noble, il reçut de bonne heure une éducation brillante, et fut envoyé au collége de Faenza, où il se fit remarquer par la précocité de son esprit et son assiduité au travail. Malheureusement la faiblesse de sa santé l'obligea d'interrompre ses études et de rentrer sous le toit paternel. Désormais livré à lui-même, il sut se passer de maître; approfondit les classiques latins, étudia la philosophie, l'histoire, et s'occupa surtout d'archéologie. La poésie eut pour lui des attraits, et il publia un élégant petit poëme sur la *Culture de l'Anis*, qui lui valut d'être admis dans l'académie des Géorgophiles de Florence et dans celle des Arcades de Rome, où il fut inscrit sous le nom d'*Arnerio*

Laurisseo. Quelques opuscules sur des antiquités augmentèrent sa réputation au point que plusieurs cardinaux le pressèrent vivement d'aller se fixer dans la capitale du monde chrétien; mais il résista à toutes leurs offres. Plus tard cependant il accepta un emploi; et fut successivement *podesta* de Meldola, puis gouverneur de Forli, et, sous la domination française, intendant des cultes dans la haute Romagne. Atteint dans ses dernières années d'une maladie cruelle, il mourut le 26 janvier 1826. Outre un grand nombre d'ouvrages restés manuscrits, Ranieri-Biscia a laissé: *Sulla coltivazione dell' Anice* (Césène, 1772, in-8°), poëme en deux chants et en vers libres, *Dissertazione in cui si dimostra che in Salto già distretto Forlivense era un tempio dedicato a Giove ed a Giunone appartenente agli antichi popoli del Bosco Galliano detti per sopranome Aquinati; Dissertazione filologico-critica sul legno della croce di Gesù-Cristo, con altre tre dirette a servire di appendice alle lezioni di Giuseppe Averani sulla passione di Nostro-Signore.*

RANNEQUIN, **RENNEQUIN**, dont le véritable nom est SWALM RENKIN, célèbre mécanicien, né à Liége en 1644, était fils d'un charpentier. Quoiqu'il sût à peine lire, il avait, dès sa jeunesse, montré une si grande intelligence, qu'on l'avait constamment employé aux charpentes des machines en usage pour les épuisements des eaux souterraines. Louis XIV ayant fait bâtir le château de Versailles, et voulant pourvoir d'eau cette royale demeure, Colbert, après d'amples renseignements, s'adressa au chevalier Deville, propriétaire liégeois, dans le château duquel Renkin avait construit une machine à élever l'eau, du même genre que celle qu'il devait construire plus tard. Deville amena Renkin à Paris, et, après un essai satisfaisant fait au château de St.-Germain en présence du roi, Renkin commença, en 1675, la célèbre machine de Marli, qu'il termina en 1682 sous le ministère de Louvois. Cette machine, merveilleuse pour l'époque, a été remplacée depuis par une pompe à feu; elle a été décrite avec le plus grand soin dans un mémoire publié en 1801 avec des planches. On en voit un petit modèle au Conservatoire des arts et métiers, à Paris. Renkin mourut le 29 juillet 1708. C'est à tort qu'on a voulu faire partager au chevalier Deville l'honneur de son invention. Deville fut le négociateur de l'affaire; mais la gloire de l'invention et de l'exécution appartient tout entière à Renkin.

RANS ou **RAINS** (Bertrand de), ainsi appelé par corruption de Reims, lieu de sa naissance, petit village près de Vitry-sur-Marne, avait été ménestrel, et enfin se fit ermite. Il vécut longtemps dans la forêt de Parthenay, puis dans celle de Glançon, entre Valenciennes et Tournai. Là s'étaient retirés aussi, comme solitaires, plusieurs chevaliers revenus de la croisade à laquelle avait pris part Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, qui, élu empereur de Constantinople, tomba dans les mains des Bulgares, et périt cruellement en prison. Bertrand avait quelques traits de ressemblance avec ce prince; son séjour parmi les anciens croisés, les particularités qu'il racontait sur l'expédition, toutes ces circonstances parurent mystérieuses à beaucoup de monde. On questionna l'ermite qui se renferma d'abord dans le silence; mais bientôt, cédant probablement à des instigations secrètes, il consentit à jouer un rôle politique et se donna, en 1225, pour l'empereur Baudouin. Il disait qu'après une captivité de 20 ans en Bulgarie, il était parvenu à s'échapper de prison, et que, repris par des barbares, mais racheté par des marchands allemands auxquels il s'était fait connaître, il revenait gouverner ses États de Flandre et de Hainaut. De nombreux partisans, dans le peuple et dans la noblesse, se déclarèrent pour lui. La comtesse Jeanne, fille de Baudouin, fut surprise de l'apparition inopinée d'un père qu'elle croyait mort depuis tant d'années, et lorsqu'elle était encore bien jeune. Elle envoya cependant en Grèce Jean, évêque de Mételin (l'ancienne Lesbos), et Albert, religieux de Saint-Benoît, afin de recueillir de nouveaux renseignements sur le sort de Baudouin. Le résultat de cette enquête confirma authentiquement toutes les preuves que l'on avait déjà de la mort de l'infortuné prince, mais ne désabusa pas les gens crédules qui soutenaient les prétentions de Bertrand. Enfin la révolte faisant de jour en jour des progrès alarmants, Jeanne quitta son château du Quesnoy, se réfugia à Mons et implora l'appui de Louis VIII, roi de France. Ce monarque invita le prétendant à venir le trouver à Péronne et lui accorda un sauf-conduit; Bertrand se rendit en cette ville, accompagné d'un brillant cortége, fut reçu magnifiquement et répondit d'abord avec assez d'assurance et de précision; mais l'évêque de Senlis lui ayant demandé où et par qui il avait été armé chevalier, à quelle époque et en quel lieu il avait épousé Marie de Champagne, le fourbe demeura muet à des questions si simples et auxquelles le vrai Baudouin aurait répondu sur-le-champ. Redoutant l'indignation du roi, il se sauva pendant la nuit, se retira à Valenciennes, et, abandonné de tous ceux qui l'avaient suivi jusqu'alors, il se travestit pour passer en Bourgogne; mais il fut arrêté et livré à la comtesse Jeanne. Appliqué à la question, il avoua son imposture; et, par jugement de l'assemblée des pairs, après avoir été promené ignominieusement dans toutes les villes de Flandre, il fut pendu à Lille en 1226.

RANSIJAT (BOSREDON de). *Voyez* **BOSREDON DE RANSIJAT.**

RANTZAU (Josias, comte de), maréchal de France, né dans le Holstein au 16e siècle, d'une ancienne et illustre famille, entra fort jeune au service de Suède, et alla en France en 1635, à la suite du chancelier Oxenstiern. Ses manières ayant plu à Louis XIII, ce monarque le nomma maréchal de camp et colonel de 2 régiments. Rantzau fut employé dans l'armée destinée à envahir la Franche-Comté, perdit un œil au siége de Dôle, défendit la place de St.-Jean-de-Lône assiégée par Galas, qui fut forcé de s'éloigner, fit ensuite toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne, sous les ordres du duc d'Orléans et du duc d'Enghien (le grand Condé), perdit une jambe et fut estropié d'une main au siége d'Arras, passa plus tard en Allemagne, revint en Flandre, où il assiégea et prit Gravelines en 1645, et reçut la même année le bâton de maréchal de France, après avoir promis d'abjurer le luthéranisme. L'année suivante il fut fait gouverneur de Dunkerque, prit les places de Dixmude et de Lens, et acheva de soumettre toutes les villes maritimes de la Flandre. Devenu suspect au car-

dinal Mazarin, il fut enfermé 11 mois à la Bastille. Rendu à la liberté, il mourut en 1650, d'une hydropisie qu'il avait contractée pendant sa détention. On a publié: *Relation de ce qui s'est passé à la mort de Josias, comte de Rantzau,* Paris, 1650, in-4°. Il avait été tellement mutilé dans ses campagnes, qu'il ne lui restait plus qu'un œil, une oreille, un bras et une jambe.

RANTZAU (Henri), de la famille du précédent, né en 1526, mort en 1598, accompagna Charles-Quint au siége de Metz, fut nommé gouverneur du Holstein, se montra protecteur des sciences et des lettres, et composa lui-même plusieurs ouvrages; mais il s'était surtout appliqué à l'astrologie, et croyait avoir fait d'importantes découvertes dans cette science chimérique. On a de lui : *Catalogus imperatorum, regum et principum qui artem astrologicam amârunt,* Anvers, 1580, in-12; *De conservandâ valetudine,* Leipzig, 1576, in-8°, souvent réimprimé; *Aoroscopographia* (ou Considération des choses invisibles), Strasbourg, 1585, in-4°; *Calendarium ranzovianum, tàm ad usum medicorum quàm astrologorum,* Hambourg, 1590, in-fol., rendu perpétuel en 1593; *Geneulogia ranzoviana,* 1585, in-4°; *Historia belli dithmarsici* (sous le nom de Chr. Cilicius), Bâle, 1570, et dans la *Chronique* d'Albert Krants, 1595, in-fol.; *Epigrammata et carmina varia,* Leipzig, 1585, in-4°; *Commentarius bellicus, libris VI distinctus,* Francfort, 1595, in-4°.

RANTZAU (Henri ou Jean de), mort en 1672, à l'âge de 76 ans, a donné la *Relation* d'un voyage qu'il avait fait à Jérusalem, en Égypte et à Constantinople, Copenhague, 1669, in-4°. Cet ouvrage, écrit en danois, a été réimprimé en allemand, Hambourg, 1704, in-8°.

RANZA (Jean-Antoine), né à Verceil en 1740, se livra dès sa jeunesse à la culture des belles-lettres, et en 1764 fut nommé professeur de rhétorique dans le collége de cette ville; ce qui ne l'empêcha pas d'établir et de diriger une imprimerie, d'où sortirent des éditions d'auteurs latins aussi exactes et aussi correctes que celles des Elzevirs et des Aldes. Il était en même temps poëte et historien. Parmi ses poésies on distingue plusieurs *sonnets,* publiés en 1764, 1765, etc., et un poëme imprimé à Verceil en 1767, sous le titre de *la Baila del Tansillo.* Entre les autres ouvrages qu'il a composés, nous citerons : *Dissertazione inserta nella Sercide del Tesauro,* Verceil, 1777; *Dell' antichità della chiesa maggiore di Santa-Maria di Vercelli,* 1784; différentes *dissertations,* publiées séparément, sur l'antiquité de la ville de Verceil et ses monuments. Après ces travaux d'érudition sur l'histoire de sa patrie, Ranza devait s'attendre à quelque récompense honorifique; mais, desservi par des envieux, il prit la résolution de quitter le pays, et se retira à Lugano en Suisse, où il fit paraître divers écrits politiques et une réfutation des calomnies dont il avait été l'objet. Revenu, en 1798, dans le Piémont, alors occupé par les Français, il fonda à Turin un journal intitulé *Anno patriotico,* dans lequel il inséra un grand nombre d'articles moraux et politiques; mais après sa mort arrivée en 1801, ce journal ne fut pas continué.

RAOUL ou **RODOLFE**, duc de Bourgogne, gendre de ce Robert qui porta le titre de roi pendant le règne de Charles le Simple, fut lui-même appelé au trône de France, par un parti puissant, lorsque Charles, abandonné de la noblesse, devint prisonnier d'Herbert, comte de Vermandois. Il fut sacré le 13 juillet 923, régna sept ans pendant la vie de Charles le Simple, et six après la mort de ce monarque. La couronne était déjà sortie de la ligne directe des fils de Charlemagne : l'ordre de succession n'était plus reconnu; et les malheurs de la France engageaient à élire celui qui, par l'étendue de ses possessions et le nombre de ses partisans, paraissait le plus capable de rendre aux peuples la tranquillité dont ils avaient un si grand besoin. En acquérant le titre de roi, Raoul n'augmenta pas beaucoup sa puissance : ce qu'il possédait comme duc de Bourgogne, était plus considérable que les apanages unis à la royauté, depuis que les ducs et les comtes s'étaient rendus souverains dans leur gouvernement; car, indépendamment du duc de Normandie, on comptait dans le royaume plusieurs seigneurs qui, par le nombre et la qualité de leurs vassaux, par l'étendue des pays soumis à leur domination, l'emportaient en pouvoir sur les rois. Trois concurrents se présentaient pour la couronne, savoir : Raoul, duc de Bourgogne; Hugues le Grand, son beau-frère, duc de France; et Herbert, comte de Vermandois. Hugues ayant laissé à sa sœur la liberté de choisir entre lui et Raoul, elle aima mieux reconnaître son roi dans son époux plutôt que dans son frère : Hugues n'appela point de cette décision; et unissant son parti à celui de Raoul, ce dernier fut élu. Le comte de Vermandois, qui retenait Charles le Simple prisonnier, faisait trembler l'usurpateur en menaçant de rendre la liberté au roi, et obtenait de grands avantages pour suspendre l'exécution d'une menace qu'il n'était pas de son intérêt d'accomplir. Malgré ces justes sujets d'inquiétude, Raoul étendit sa puissance, se fit reconnaître par les grands vassaux qui lui refusaient l'hommage, chassa de France les Hongrois appelés Bulgares, et sut contenir les Normands dans le devoir : mais il eut le chagrin de perdre la Lorraine, qui rentra de nouveau dans le royaume de Germanie. Ce prince, qui justifia son usurpation par un grand courage, beaucoup de prudence, de douceur et de fermeté, mourut sur le trône, l'an 936, sans laisser d'enfant mâle. Il y eut un interrègne par la difficulté de lui donner un successeur : Hugues le Grand, et le comte de Vermandois, ayant des forces trop égales pour que le choix de l'un ou de l'autre n'entraînât pas une guerre civile, ils s'exclurent réciproquement, et firent offrir la couronne à Louis, fils de Charles le Simple, qu'on alla chercher en Angleterre, où la reine Ogive, sa mère, l'avait conduit l'an 923; ce qui le fit appeler Louis d'*Outremer.*

RAOUL, ecclésiastique du 12e siècle, que la vigueur de son zèle ou le genre de son éloquence ont fait surnommer *l'Ardent,* naquit aux environs de Bressuire, et devint archidiacre de Poitiers. Attaché comme prédicateur au duc d'Aquitaine Guillaume IX, comte de Poitiers, il le suivit en 1101 dans sa malheureuse expédition de Palestine, où vraisemblablement il périt, ainsi que la majeure partie des 300,000 hommes qui composaient l'armée, et dont un bon nombre avaient pris les armes, enflammés par ses exhortations. Raoul possédait un vaste savoir, et il était particulièrement versé dans la

connaissance des langues. On a de lui des *Homélies* latines, Paris, 1567, 2 vol. in-8°, et Cologne, 1604. La première partie fut traduite en français par Frère Jean Robert, Paris, 1575, in-8°; et la 2e, par Frère Eremen Capitis. On lui attribue d'autres ouvrages restés manuscrits.

RAOUL DE CAEN, ainsi nommé du lieu de sa naissance, suivit en Palestine le célèbre Tancrède, l'un des chefs de la première croisade en 1096, et décrivit les exploits de ce héros dans une histoire publiée pour la première fois par Martène, dans le tome III de ses *Anecdotes*, et depuis dans la grande collection de Muratori. Écrite sur le théâtre même des événements et sous les yeux de ceux qui y jouaient le principal rôle, cette histoire contient des renseignements qu'on ne trouve pas ailleurs. L'auteur ne manque pas de quelque critique; et si son style se ressent du mauvais goût de l'époque, il offre çà et là des traits d'une naïveté simple et piquante, surtout dans les passages qui sont écrits en vers. L'ouvrage, en somme, se fait lire avec un intérêt particulier. M. Guizot l'a reproduit en français sous le titre de *Faits et gestes du prince Tancrède pendant l'expédition de Jérusalem*, dans le tome XXIII de sa collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

RAOUL DE DOMFRONT, patriarche d'Antioche en 1139, eut avec la cour de Rome des démêlés assez vifs au sujet des mesures que prescrivait Innocent II à tous les dépositaires de l'autorité spirituelle, pour réparer les atteintes qu'elle avait reçues par suite du schisme d'Anaclet. Raoul avait fait sa paix avec le saint-siége lorsqu'il mourut empoisonné en 1142.

RAOUL, duc de Normandie. *Voyez* **ROLLON**.

RAOUL. *Voyez* **COUCY**, **PRESLE** et **GLABER**.

RAOUL ou **RAOULX** était sergent au 45e régiment d'infanterie de ligne, en garnison à Paris, en 1821, lorsqu'il se fit recevoir dans une secte de *carbonari*. Il y rencontra 3 autres sous-officiers du même régiment, dont il partagea bientôt le crédit et l'influence dans cette société secrète. C'étaient Bories, Goubin et Pommier; tous jeunes et dans l'âge des passions généreuses, tous pénétrés d'un ardent amour de la liberté. Arrêté tous les quatre, en 1822, à la Rochelle, où le 45e régiment se trouvait alors, l'affaire fut évoquée à la cour d'assises de Paris, où ils comparurent avec un instituteur, un étudiant en médecine, un avocat, un capitaine et quelques autres. L'accusation fut soutenue par l'avocat général Marchangy qui y mit tant de chaleur que son réquisitoire, inséré par ordre dans tous les journaux, lui valut un témoignage de satisfaction de la part du roi de Prusse. « Aucune puissance oratoire ne saurait, dit-il, arracher Bories à la vindicte publique; phrase qui fut dénoncée comme l'expression d'une haine barbare et personnelle. Il représentait ce jeune sous-officier comme le chef d'un complot formé pour renverser le gouvernement, qui se liait, disait-il, à ceux qui éclatèrent à la même époque à Béfort, Saumur, Toulon, Nantes et Strasbourg, et il y avait quelque apparence. D'après la déclaration de l'un des témoins, les séances des ventes étaient terminées par les cris de *vive la constitution de* 1791, ce qui expliquerait assez le but politique des conjurés. Une charge fatale pour eux, ce fut la découverte de munitions et d'armes prohibées, trouvées chez la plupart et jusque dans le lit de ceux qui étaient militaires; mais aucune pièce écrite, présentée au procès, ne vint appuyer l'accusation. Bories et Raoulx prétendirent que la société dont ils étaient membres n'avait qu'un but philanthropique, ils dirent que le général Despinois les avait engagés à des révélations par des menaces et par des promesses, et qu'il se disait lui-même *carbonaro*. Ils furent défendus par Merville, Mérilhou, Berville, Chaix d'Estange et Coffinières. Bories, Raoulx, Goubin et Pommier furent condamnés à mort; les autres à une prison temporaire ou acquittés. Avant le prononcé de l'arrêt, Bories fit éclater un beau mouvement. Il avait de l'instruction et l'âme élevée. « Messieurs les jurés, dit-il, M. l'avocat général n'a cessé de me représenter comme le chef du complot.... Eh bien! j'accepte. Heureux si ma tête en roulant sur l'échafaud peut sauver celles de mes camarades! » Bories, Goubin, Pommier et Raoulx, furent exécutés, le 20 septembre 1822, à 5 heures du soir, sur la place de Grève, à la vue d'un peuple immense et dans un silence universel. On les vit s'embrasser et ils crièrent *vive la liberté!* Cette conspiration, connue sous le nom de complot de la Rochelle, parce que les principaux accusés y furent arrêtés, a fourni un sujet à l'auteur des *Quatre sergents*, mélodrame, représenté en 1831, à la Porte-Saint-Martin.

RAOUX (Jean), peintre, né à Montpellier en 1677, mort à Paris en 1734, fut le précurseur de Boucher dans ce genre faux et maniéré dont les grâces affectées dépravèrent pour si longtemps le goût de l'école française. Élève de Ranc, puis de Bon Boullogne, il alla ensuite passer quelque temps en Italie, d'où il ne rapporta que de fausses idées sur les caractères distinctifs du beau et du grandiose. Le portrait en pied du grand prieur de Vendôme suffit pour établir sa réputation. Après avoir refusé le titre de premier peintre du roi d'Espagne Philippe V, il ne voulut pas briguer des succès sur une autre scène que celle où il avait débuté; et si plus tard il alla passer 8 mois en Angleterre, ce fut uniquement pour y peindre des portraits que l'engouement de la vogue lui avait fait commander. Dessinateur plus médiocre que bon coloriste, il a surtout réussi dans le portrait, et l'on reconnaît qu'il savait agencer ses figures avec entente, qu'il saisissait la ressemblance avec bonheur : quant à l'expression, il n'en faut point chercher dans ses têtes. Il fit pour l'électeur palatin deux tableaux considérables : l'un représentant la *Continence de Scipion*, l'autre, *Alexandre malade, avec son médecin Philippe*; et il peignit ensuite pour le régent *Télémaque dans l'île de Calypso*. Raoux fut admis à l'Académie de peinture en 1717. Le sujet de son tableau de réception était *Pygmalion et Galatée*.

RAOUX (Adrien-Philippe) naquit à Ath, dans la province de Hainaut, le 30 novembre 1738. Après avoir suivi au collége de sa ville natale les classes élémentaires, le jeune Raoux fut envoyé à Mons, au collége de Houdain. Sa rhétorique achevée, il alla se faire inscrire parmi les étudiants de l'université de Louvain, où se rendaient tous ceux qui ambitionnaient d'être quelque chose, et qui, bien que déchue, conservait encore son ancienne réputation, en la justifiant dans certaines parties. Il

n'était pas encore bachelier en droit quand il fit paraître des réflexions politiques dont Feller parla favorablement dans son journal. En 1785, un M. de V. publia à Bouillon, où la presse était libre, une brochure intitulée : *Le partage des Pays-Bas*, ou *Moyens de pacification*. Vers le même temps, Linguet et Mirabeau écrivaient sur la liberté de l'Escaut, pour le compte l'un de l'Empereur, l'autre de la Hollande. On ne sait si Raoux fut excité par cette polémique. Quoi qu'il en soit, un de ses mémoires, qui est imprimé, est surtout digne d'attention. Il renferme un *Plan pour un échange des Pays-Bas autrichiens* (Mons, 8 pages in-4°). Raoux, recommandé à l'attention du pouvoir par sa capacité et l'influence qu'il commençait à acquérir, fut nommé le 17 avril 1787, aux termes d'un décret de l'empereur Joseph II, commissaire d'intendance au district de Mons, et le 19 juin de l'année suivante échevin de cette ville. Cependant les troubles que lui avaient fait pressentir les innovations du fils de Marie-Thérèse commençaient à se manifester. Joseph II avait poussé jusqu'aux dernières conséquences son rôle de monarque philosophe, si bien qu'un jour l'empereur d'Allemagne, perdit les Pays-Bas autrichiens. Raoux, sans prendre une part très-active aux événements, resta fidèle au parti des états, qu'il avait embrassé, et dont un des plus chauds appuis dans le Hainaut était son ami le pensionnaire Gendebien. Ses opinions ne l'avaient pas empêché néanmoins d'être nommé, le 18 mai 1789, par Joseph II, conseiller au conseil souverain de Hainaut, poste important, qu'il remplit avec conscience et dignité. En 1795, Raoux fut envoyé à Paris par différentes communautés religieuses de la Belgique, pour réclamer de la Convention nationale la rentrée en jouissance des biens que ces maisons possédaient en France, et qui avaient été mis sous le séquestre au profit de la république. Avant l'absorption complète de la Belgique par la France, il y eut un semblant de respect pour l'indépendance des peuples, et l'on feignit de délibérer sur une réunion fortement arrêtée d'avance. Raoux donna alors une preuve de courage qui n'a pas eu tout le retentissement qu'elle méritait. Le 26 septembre 1795, il remit au comité de salut public un mémoire où il demandait sans détour la reconnaissance de la Belgique comme État indépendant et le maintien de ses anciennes constitutions provinciales. Ce morceau, dénué d'emphase, de déclamation, mais écrit avec énergie et une logique serrée, honore à la fois le cœur et l'esprit de Raoux. L'orateur, devenu citoyen français, aima réellement la France, et il se rallia sans arrière-pensée à un gouvernement qui mettait l'ordre sous la sauvegarde de la gloire. Avocat à la cour d'appel de Bruxelles, il s'y fit bientôt une nombreuse clientèle. Une fortune honorable vint le récompenser de ses veilles, le consoler de ce qu'il avait perdu et lui assurer cette liberté d'action et de pensée qui rend la probité plus facile. La formation du royaume des Pays-Bas sourit à la mémoire historique de Raoux. Il n'eut pas de peine à faire apprécier son mérite au prince qui prit alors les rênes du gouvernement. Guillaume s'empressa de se l'attacher en le nommant conseiller d'État le 2 octobre 1815, et, au mois de juin 1819, il le créa chevalier du Lion Belgique. Très-versé dans la connaissance de l'ancienne constitution, laborieux, doué d'un sens droit, d'une raison inflexible et d'un sincère amour de la justice et de la vérité, il défendit constamment les intérêts de son pays. Cependant l'âge et les circonstances avaient modifié ses idées, et il s'était rapproché des doctrines joséphistes, du moins en ce qui concerne les relations du pouvoir temporel et du clergé. Le 22 août 1823, il fut appelé à faire partie de la commission du culte catholique. Celui qui, 40 ans auparavant, avait offert à l'Académie les prémices de son talent, ne dédaigna pas, sexagénaire et revêtu de fonctions supérieures, d'ambitionner un prix qui avait excité l'émulation de sa jeunesse. En 1822 et 1823, l'Académie posa cette question : *Quelle est l'origine de la différence qui existe, par rapport à la langue, entre les provinces dites flamandes et celles dites wallonnes?* etc. Le mémoire envoyé par Raoux fut couronné. Il y avait alors près d'un demi-siècle que l'Académie et Raoux étaient unies par des liens d'affection. Proposé pour une place de membre ordinaire, le 21 juin 1824, il fut unanimement élu le 21 août suivant. A peine avait-il pris séance parmi ses nouveaux confrères, qu'il leur communiqua de curieux résultats de ses recherches. Le 2 février et le 28 mars 1825, il lut une *Dissertation historique sur l'origine du nom de Belge et sur l'ancien Belgium*. Lorsque l'Académie perdit, en 1827, le commandeur de Nieuport, chargé de la diriger depuis son rétablissement, en vertu d'une réélection continue, son choix tomba sur Raoux. Il occupa le fauteuil jusqu'en 1832, où il le refusa, s'excusant sur son grand âge. Les événements qui marquèrent l'année 1830 détruisirent un gouvernement auquel Raoux restait attaché par le devoir et par son respect pour le chef de l'État. Mais, sans ambition comme sans faiblesse, il renonça de bonne grâce à sa position élevée; et accepta, peut-être avec reconnaissance, l'obscurité et le repos. L'Académie, au milieu de la crise, ne cessa pas un moment de se réunir, et Raoux suivit toutes ses séances. Il se partageait entre elles et son château de Rèves. La législation comparée était un objet d'études fait pour captiver un jurisconsulte philosophe. Le 6 mars 1833, Raoux présenta un mémoire *sur le rapport et la conformité des anciennes coutumes et chartes du pays et comté de Hainaut avec l'ancien droit romain antérieur à Justinien et au code Théodosien*. Le 9 mai 1837 et le 8 avril suivant, il revenait encore à sa chère province de Hainaut ainsi qu'à la jurisprudence du moyen âge. Indépendamment de ses mémoires en forme, Raoux rédigea pour l'Académie de nombreux rapports insérés aussi dans les recueils de cette compagnie. Il mourut à son château de Rèves le 29 août 1839. Mlle Lernould, qu'il avait épousée dans sa jeunesse, ne lui avait point donné d'héritier; elle est morte à Bruxelles, le 25 janvier 1842, à l'âge de 78 ans.

RAPHAEL. *Voyez* SANZIO.

RAPHELENG (François), savant orientaliste, gendre du célèbre Christophe Plantin, né à Lanoy, près de Lille, en 1539, apprit l'hébreu et le grec, qu'il enseigna en Angleterre à l'époque des guerres civiles. De retour dans les Pays-Bas, il entra comme correcteur dans l'imprimerie de Plantin qui, charmé de sa douceur et de sa capacité, lui fit épouser sa fille aînée Marguerite; il rendit de grands services à son beau-père, surtout pour

l'impression de la fameuse Bible polyglotte. Plus tard Raphelcng, s'étant établi à Leipzig, fut nommé par l'université de cette ville professeur d'hébreu et d'arabe. Il y mourut en 1597. Ses principaux ouvrages sont des observations et des corrections sur la paraphrase chaldaïque; une *Grammaire hébraïque;* un *Lexicon arabe,* publié par Espénius, Leyde, 1613, in-4°; un *Nouveau Testament syriaque*, Anvers, 1575, in-4°; un *Dictionnaire chaldaïque,* qu'on trouve dans l'apparat de la Polyglotte.

RAPHELENG (François), fils aîné du précédent, s'est aussi distingué par son érudition. On a de lui : *Elogia carmine elegiaco in imagines quinquaginta doctorum virorum,* Leyde, 1587, in-fol. L'auteur n'avait alors que 21 ans. Il a donné divers morceaux de poésies et des notes dans l'édition de Sénèque par Juste-Lipse.

RAPIN (Nicolas), littérateur, né vers 1540 à Fontenay (Poitou), après avoir terminé ses études, se fit recevoir avocat au parlement. Pourvu de la charge de vice-sénéchal de Fontenay, il fut ensuite appelé à Paris par le président Achille de Harlay, qui lui procura la place de lieutenant de robe-courte. Le zèle qu'il montra pour le service du roi Henri III lui ayant suscité de nombreux ennemis, il fut privé de son emploi et banni de Paris; mais il appela de ce jugement, et fut réintégré dans ses fonctions. Ayant embrassé le parti de Henri IV avec ardeur, il signala son courage à la bataille d'Ivry; il eut aussi beaucoup de part à la *Satire Ménippée.* S'étant démis de sa place en 1599, il se retira à Fontenay; mais dans un voyage qu'il fit à Poitiers, il y mourut en 1608. Il avait composé diverses poésies, qu'il chargea, par testament, ses amis Scévole de Sainte-Marthe et J. Gillot, de rassembler et de publier. Ce recueil parut sous le titre d'*OEuvres latines et françaises de Nicolas Rapin,* Paris, 1620, in-4°. On y trouve deux livres d'épigrammes latines estimées, des élégies, des odes, des stances et des sonnets, des traductions ou imitations en vers des *Satires* et *Épîtres* d'Horace, de l'*Art d'aimer* d'Ovide, des *Psaumes de la pénitence,* quelques écrits en prose. On doit encore à Rapin la traduction en vers du XXVIIIe chant de *Roland le Furieux,* Paris, 1572, in-12; et *les Plaisirs du gentilhomme champêtre,* pièce qui fait partie du recueil intitulé : *les Plaisirs de la vie rustique,* 1583. Rapin fut un des poètes qui essayèrent de composer en français des vers mesurés à la manière des latins.

RAPIN (René), jésuite, né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687, fut littérateur, poète, théologien et controversiste; et, suivant l'expression originale de la Chambre, servant Dieu et le monde *par semestre,* il composa un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels ses poésies latines, et son *Poëme des jardins* surtout méritent seuls d'être distingués aujourd'hui. Ce poëme fut reçu avec enthousiasme à une époque où l'on s'occupait beaucoup de vers latins, et où les PP. Commire, la Rue, Vannières, etc., soutenaient dignement l'honneur du Parnasse romain moderne; il fut traduit en vers anglais par J. Evelyn fils; en italien par le P. Giov. Pietro Bergantini, et en français par Gazon-Dourxigné, Paris, 1773. Cette traduction était oubliée, et l'on ne songeait guère plus à l'original, lorsque Delille publia ses *Jardins* en 1782. Cette circonstance, et peut-être le malin espoir de mettre un poète français aux pieds d'un jésuite, fit rechercher l'ouvrage du père Rapin, et engagea sans doute Voïron et Gabiot à en donner une traduction nouvelle. Sa supériorité bien reconnue sur la précédente n'atteignit pas néanmoins l'objet proposé : Rapin et Delille restèrent à leur place respective, et conservèrent à juste titre la réputation de versificateurs élégants, mais de poètes médiocres sous le rapport de l'invention. Les ouvrages littéraires en prose du P. Rapin se recommandent par la solidité de la critique et la pureté des doctrines; mais les idées en sont généralement communes, et le style, froid et sec, en est pourtant diffus. Aussi ne lit-on plus depuis longtemps, même au collége, ses *Comparaisons d'Homère et de Virgile, de Démosthène et de Cicéron,* non plus que ses *Réflexions sur l'éloquence et la poésie.*

RAPIN-THOYRAS (Paul de), historien, né en 1661 à Castres, petit-fils du précédent, était neveu de Pellisson. Il se fit recevoir avocat; mais, craignant d'être exclu des emplois de la magistrature comme protestant, il embrassa la profession des armes, se rendit en Angleterre en 1686, après la révocation de l'édit de Nantes, passa ensuite en Hollande, où il fut admis dans une compagnie de jeunes gentilshommes français commandée par son cousin germain. Peu de temps après, il suivit le prince d'Orange, depuis Guillaume III, obtint une lieutenance dans un régiment anglais, et devint aide de camp du général Douglas. Blessé au siége de Limerick, il ne put accompagner son patron en Flandre, mais fut nommé, sur sa réputation, gouverneur du jeune duc de Portland. Après avoir terminé cette éducation, il se retira à Wesel, où il mourut en 1725. On a de lui une *Histoire d'Angleterre,* la Haye, 1724, 8 vol. in-4°, ouvrage qu'il composa pendant sa retraite, et pour lequel il avait recueilli d'immenses matériaux. Cette histoire, continuée depuis la mort de Charles Ier jusqu'à celle de Guillaume III par David Durand, a été réimprimée plusieurs fois. L'édition la plus complète et la meilleure est celle de Lefebvre de Saint-Marc, la Haye (Paris), 1749 et années suivantes, 16 vol. in-4°. On en a un *Abrégé,* par Falaiseau, la Haye, 1730, 3 vol. in-4° ou 10 vol. in-12, et Nicolas Tyndal l'a traduite en anglais. Rapin a encore publié une *Dissertation sur les whigs et les torys,* la Haye, 1717, in-8°.

RAPIN (Philibert de) fut surintendant de la maison du prince de Condé. Envoyé à Toulouse de la part du roi pour y porter l'édit de pacification de 1558, il y fut arrêté par ordre du parlement, qui instruisit son procès, et le fit décapiter comme un des auteurs de la conjuration formée par les protestants pour s'emparer de cette ville. Les calvinistes furieux mirent le feu aux fermes et maisons de campagne des membres du parlement, et écrivirent sur les débris avec des charbons fumants : *Vengeance de Rapin.*

RAPINAT, commissaire du gouvernement directorial en Suisse dans l'année 1798, dut une grande célébrité beaucoup plus à la bizarrerie de son nom qu'à ses déprédations, qui, au fond, ne furent pas plus considérables que celles de tant d'autres dont on a moins parlé. Comme au temps de Mazarin, les Français étaient alors toujours prêts à se venger par des épigrammes et des

chansons de ceux qui les pillaient et les opprimaient, et comme au 17e siècle ils chantaient, riaient et payaient. Comment, au reste, n'auraient-ils pas ri d'une administration qui comptait à la fois dans ses rangs un *Grugeon,* un *Volant,* un *Forfait* et un *Rapinat?* Il serait impossible de citer tous les calembours, tous les jeux de mots auxquels donna lieu ce plaisant assemblage. Mais les épigrammes n'empêchaient point ces messieurs de remplir leurs fonctions. Rapinat était protégé par le directeur Rewbell, son beau-frère, dont on disait spirituellement qu'il n'était que l'adjectif. Tous les deux, avant la révolution, avaient été avocats à Colmar. Quand Rewbell fut une puissance, il n'oublia pas son parent, et il le fit entrer dans la chancellerie du Directoire, où il ne put d'abord lui donner qu'un emploi subalterne. Mais lorsque l'invasion de la Suisse fut décidée, on jugea que la connaissance qu'il avait de ce pays et de sa langue, le rendait très-propre à une telle mission. On le chargea donc d'accompagner dans cette mémorable expédition le général Schaumbourg qui la commandait. Il ne fut d'abord que l'adjoint du conventionnel Lecarlier, qui plus tard devint ministre de la police, parce que le Directoire ne le crut pas apte à opérer en Suisse selon ses vues. Il fut rappelé, et Rapinat resta le maître absolu, le commissaire extraordinaire près l'armée d'Helvétie, ayant pour adjoint un certain Rouhière, homme tout à fait digne de cet emploi. Le commissaire extraordinaire fut dénoncé, à plusieurs reprises, dans les journaux et à la tribune des conseils législatifs, où Briot et Moreau de l'Yonne l'attaquèrent avec beaucoup de force. Son beau-frère Rewbell, qui n'était plus directeur, prit sa défense au conseil des Anciens, dans un long discours où il le représenta comme une victime, comme l'un des hommes les plus vertueux de la république. Cette étrange apologie ne persuada personne, et le Directoire fut obligé de rappeler son commissaire. Mais l'ordre de révocation était à peine expédié que les amis de Rapinat reprirent le dessus. L'arrêté directorial fut révoqué, et le commissaire triomphant continua ses opérations sans opposition et sans obstacle. Après la chute de Rewbell, Rapinat eut de la peine à se soutenir. Son pouvoir fut définitivement révoqué par le nouveau gouvernement, et il se retira au bruit des sifflets et des épigrammes. Ce fut la seule satisfaction qu'eurent les Suisses. Méprisant toutes ces clameurs, le commissaire extraordinaire rentra paisiblement dans ses foyers, à Colmar; et, lorsque la révolution du 18 brumaire eut mis le pouvoir aux mains de Bonaparte, il réclama une protection qui ne pouvait être refusée à celui qui avait envoyé de Berne les premiers fonds destinés à l'expédition d'Égypte. Rapinat fut nommé conseiller à la cour impériale de Colmar lors de la nouvelle organisation des tribunaux, en 1805, ce qui étonna beaucoup ceux qui se rappelaient les missions de la Suisse. Malgré les épigrammes, Rapinat continua de remplir ses fonctions inamovibles jusqu'en 1815. Alors il fut mis à la retraite, et jouit paisiblement du fruit de ses économies jusqu'à sa mort arrivée dans les premières années de la restauration.

RAPINE (Claude), célestin, né au diocèse d'Auxerre, fut envoyé en Italie pour réformer quelques monastères de son ordre, commission qu'il remplit avec succès. Le chapitre général le chargea de corriger les constitutions des célestins suivant les règlements des chapitres précédents. Ce pieux et savant religieux mourut en 1493, simple conventuel de Paris, après avoir exercé divers emplois dans son ordre, et composé plusieurs ouvrages dont les principaux sont : un traité *De studiis philosophiæ et theologiæ;* un petit traité *De studiis monachorum,* pour faire voir que les moines doivent s'occuper d'étude; *De vita contemplativa.*

RAPINE (Charles), récollet, est auteur des *Annales ecclésiastiques de Châlons-sur-Marne,* Paris, 1636, in-8°, et de l'*Histoire des récollets,* Paris, 1631, in-4°.

RAPP (le comte Jean), lieutenant général de cavalerie, né à Colmar le 26 avril 1772, entra au service à l'âge de 16 ans, et était en l'an III, lieutenant au 10e régiment de chasseurs à cheval. Un goût décidé pour son état, de l'intelligence et une rare intrépidité, le firent bientôt remarquer par le général Desaix dont il devint aide de camp, et qu'il suivit en Allemagne et en Égypte. Il obtint successivement le grade de chef d'escadron à Sédiman, où à la tête de 200 braves il enleva le reste de l'artillerie des Turcs, et celui de colonel à Samanhout, sous les ruines de Thèbes, où il fut grièvement blessé. Lorsque Desaix fut tué à Marengo, Rapp en instruisit le premier consul, qui lui conserva près de lui l'emploi qu'il venait de perdre par la mort de son général. En héritant de la bienveillance que le chef du gouvernement accordait au conquérant de la haute Égypte, Rapp mérita bientôt sa confiance, par son zèle actif, sa franchise et son aptitude aux armes. Le gouvernement trouvant un prétexte plausible d'intervenir dans les affaires de la Suisse que déchiraient divers partis armés les uns contre les autres, Rapp, bien plus propre à la guerre qu'à la politique, fut chargé en 1802, par le premier consul, d'aller de sa part sommer les Suisses de suspendre les hostilités et d'accepter la médiation de la France. L'année suivante, il fut envoyé sur les bords de l'Elbe pour y élever des redoutes et prendre des mesures défensives en cas d'un débarquement des Anglais. En 1805, Napoléon lui fit épouser Mlle Vanderberg, fille d'un fournisseur, avec laquelle il ne fut pas heureux. Peu de temps après, une carrière brillante s'ouvrit au général Rapp. Ce fut lui qui, à la bataille d'Austerlitz, vengea sur les hauteurs de Pratzen la défaite d'un bataillon du 4e de ligne et du 24e léger que les fausses manœuvres de leurs chefs avaient livrés au fer de la garde impériale russe. Avec un escadron de Mameluks et un de chasseurs, il arrêta la fougue des vainqueurs, fit prisonnier de sa main le prince Repnin et sauva les débris de ces bataillons que les Russes n'eurent pas le temps d'emmener. Cette action lui valut le grade de général de division. Pendant la campagne de Pologne en 1807, il fut blessé au combat de Golymin, d'une balle qui lui fracassa le bras gauche. C'était la neuvième blessure qu'il recevait à ce bras que l'empereur appelait son bras malheureux. Napoléon alla le voir à Varsovie où il avait été transporté. « Eh bien, Rapp, lui dit-il, tu es encore blessé, et toujours au mauvais bras? — Cela n'est pas étonnant, sire, toujours des batailles! » Lorsque l'empereur vit que la fracture était réelle, il dit au médecin Boyer, qui pan-

sait le général : « Il faut lui couper le bras : il est déjà trop malade, il pourrait en mourir. » Boyer lui répondit en riant : « Votre Majesté veut aller trop vite en besogne; le général est jeune et vigoureux, nous le guérirons. — J'espère bien, reprit Rapp, que ce n'est pas la dernière fois que vous me martyriserez. » L'intrépidité dont cet officier général a donné tant de preuves se montrait dans toutes les occasions. Pendant son rétablissement, il remplaça le maréchal Lefebvre dans le gouvernement général de Dantzig, et s'acquit, pendant deux ans qu'il occupa ce poste, des droits à la reconnaissance des habitants, par la douceur de son administration : lorsqu'il les quitta en août 1809, ils lui firent présent d'une épée magnifique. Dans la campagne de 1809, il se signala d'une manière brillante à la prise d'Eislingen où, à la tête de cinq bataillons dirigés par lui et le général Mouton, il culbuta à la baïonnette toute la réserve autrichienne conduite par l'archiduc Charles, et se rendit maître du village. Bien que cette attaque vigoureuse fût contraire aux ordres qu'avait donnés l'empereur, celui-ci, loin de réprimander Rapp, approuva sa désobéissance, qui contribuait puissamment à assurer le salut de l'armée. Ce général fit des prodiges de valeur pendant la désastreuse campagne de 1812. Il reçut quatre blessures à la bataille de la Moscowa, ce qui lui en faisait 22, et eut un cheval tué sous lui à l'affaire de Malo-Jaroslawitz. Ce fut de ce champ de bataille que Napoléon l'envoya prendre le commandement de Dantzig, où il devait soutenir pendant un an un des siéges les plus mémorables que nous offrent les fastes militaires. Cette place, malgré son importance, était loin d'être dans un état respectable. Tous les travaux entrepris ou exécutés depuis deux ans n'avaient eu pour objet que l'extension et l'amélioration des fortifications, qui n'étaient encore que tracées ou ébauchées sur plusieurs points de l'enceinte. Il n'y avait ni magasin à épreuve, ni hôpitaux, ni casernes, ni écuries, ni établissements pour l'artillerie et le génie. L'armement des ouvrages était incomplet, les approvisionnements insuffisants pour une garnison de 12,000 hommes, et pour surcroît de malheur, le froid avait durci la neige qui encombrait les ouvrages et les chemins couverts, et solidifié l'embouchure de la Mottau. La garnison ne consistait, outre les troupes du génie et de l'artillerie, qu'en trois faibles régiments napolitains. La place, en un mot, n'était pas à l'abri d'un coup de main, et l'ennemi était sur le point d'y arriver. Le général Rapp déploya dans cette circonstance beaucoup d'activité pour mettre ce boulevard en état de défense, et en cela, il faut le dire, il dut tout à l'habileté et aux talents du général Campredon, commandant le génie, et aux mesures savantes du chef de l'artillerie. Lorsque, à la fin de décembre, le 10ᵉ corps, les débris de la 34ᵉ division, une brigade de cavalerie, et une foule de malades ou blessés de toutes armes et de toutes nations se réfugièrent dans la place, la force de la garnison fut portée jusqu'à 35,000 hommes; ce fut un nouveau surcroît d'embarras, car dans cette quantité il s'en trouvait à peine 12,000 de valides. Toutefois cet accroissement de monde n'inspira pas assez tôt au gouverneur la résolution de faire une sortie dans le Nehrung pour y fourrager, et ce ne fut que dans les premiers jours du mois de mars qu'il entreprit une expédition qui, faite un mois plus tôt, eût produit de bien plus grands résultats. Quoi qu'il en soit, cette expédition et le succès qu'obtint une autre sortie faite le 9 juin, avec la majeure partie des troupes, satisfirent l'empereur, qui nomma Rapp, pendant l'armistice de Pleswitz, général en chef du 10ᵉ corps, composé de toutes les troupes qui étaient renfermées dans Dantzig. Jusque-là cependant, tout s'était borné à une guerre de postes et à soutenir plusieurs bombardements peu dangereux de la flottille anglaise; mais le moment approchait où le gouverneur allait subir de plus rudes épreuves. En effet les hostilités n'eurent pas plutôt recommencé que le duc de Wurtemberg, commandant le corps de blocus qui avait réuni 30,000 hommes avec un matériel considérable, dirigea ses attaques sur le front d'Oliva; mais les obstacles qu'il rencontra le firent renoncer à ce dessein et le décidèrent à tenter un bombardement. Ce moyen n'amenant pas la reddition de la place, l'assiégeant revint à une attaque méthodique, et dirigea ses efforts sur Bischoffsberg, ouvrage avancé qui ne lui fut cédé qu'après une défense opiniâtre et souvent mêlée de retours offensifs très-heureux pour la garnison. Cependant la famine, qui s'était fait sentir dès les premiers jours du blocus aussi durement aux troupes qu'aux habitants de cette ville populeuse, les pertes immenses que la garnison avait éprouvées tant par les maladies que par le fer de l'ennemi et la désertion; d'un autre côté, les dispositions fâcheuses des troupes auxiliaires de toutes nations qui composaient la majeure partie du 10ᵉ corps, firent un devoir au général Rapp d'entrer en pourparlers pour la reddition de la place. Il consentit à la remettre au duc de Wurtemberg, le 1ᵉʳ janvier suivant, si elle n'était pas secourue, ou si un traité de paix ne fixait pas, à cette époque, le sort de Dantzig. Le 10ᵉ corps, considéré comme prisonnier, devait rentrer en France, sous condition de ne point servir jusqu'à parfait échange. Déjà tous les alliés et les écloppés étaient sortis, les prisonniers russes avaient été rendus et les forts livrés, lorsque le duc de Wurtemberg annonça au gouverneur que l'empereur Alexandre refusait de ratifier cette capitulation, et que la garnison serait conduite en Russie. Cet avis fut un coup de foudre pour le général Rapp. D'abord il protesta contre une infraction aussi étrange d'une convention solennelle, puis il convoqua le conseil de défense, et d'après son avis il se soumit à la force des circonstances. Une nouvelle capitulation fut rédigée le 2 janvier 1814, et Rapp, après avoir défendu Dantzig pendant huit mois de blocus et quatre mois de siége, avoir épuisé toutes les ressources en vivres et perdu au delà de 19,000 hommes par les épidémies et la famine, défila à la tête de 14,000 hommes, dont 8,400 Français seulement, pour être conduits prisonniers en Ukraine. C'est de Kiow qu'il envoya son adhésion à la déchéance de Napoléon. Revenu en France au mois de juillet suivant, Louis XVIII l'accueillit avec distinction et le nomma chevalier de Saint-Louis et grand-cordon de la Légion d'honneur. En 1815, il obtint le commandement du premier corps d'armée qui était destiné à arrêter la marche de Napoléon; mais il suivit le mouvement de ses troupes, et retourna à son ancien maître, qui le nomma comman-

dant de la 5e division, pair de France, et lui remit le commandement de l'armée du Rhin. Cette armée, forte de 15,000 hommes de vieilles troupes, et qui pouvait être portée en peu de temps à 30,000 combattants par les bataillons de gardes nationales de l'Alsace, devait garder, de concert avec le corps de Haut-Rhin et celui de la Moselle, la chaîne des Vosges depuis Béfort jusqu'à Bitche. Cette tâche, il faut en convenir, était impossible à remplir vu la grande supériorité des forces ennemies qui franchirent presque au même instant le Rhin aux deux extrémités de la ligne, à Bâle et à Guermersheim, pendant que les Bavarois s'apprêtaient à déboucher au revers des Vosges par Sarreguemines, vers Nancy. Cependant ce général se montra au-dessous de sa réputation; loin d'imiter Lecourbe, qui opposa toute la résistance possible à la marche des Autrichiens, Rapp, dont l'armée occupait les lignes de Wissembourg, n'osa en sortir pour battre les Wurtembergeois, qui passèrent le Rhin sans obstacle à Guermersheim et en sa présence. Il ne défendit pas le défilé de Surbourg à l'entrée de la forêt de Haguenau, et craignant d'être coupé à Strasbourg par le corps de Colloredo que le prince de Schwartzenberg avait détaché de Bâle sur Colmar, il ne s'arrêta que derrière la Sarel, position dont il se laissa déloger, ce qui l'obligea à venir camper sous les murs de Strasbourg. Cette mollesse dans un général cité jusqu'alors entre les braves, par son énergie, la suspension d'armes qu'il conclut, peu de jours après, avec le général autrichien Hohenzollern, lui aliénèrent tous les cœurs de l'armée. L'explosion du mécontentement n'éclata cependant qu'au moment où, par suite de la soumission du général en chef à Louis XVIII, il fut question de licencier l'armée. On voulut procéder à cette opération avant d'acquitter plusieurs mois de solde dus à la troupe. Cette circonstance fut l'occasion ou le prétexte de la révolte. Un simple sergent, nommé Dalouzy, depuis commandant en second de l'artillerie turque, prit le commandement du corps d'armée, tint prisonnier le général en chef et ses principaux officiers, fit observer la plus stricte discipline dans l'intérieur de Strasbourg, redoubla de vigilance dans le service extérieur, et sut, en trois jours, faire payer l'armée sans qu'il en coûtât rien aux habitants. Ce tour de force et d'habileté terminé, les corps se séparèrent sans tumulte, et le général Rapp recouvra sa liberté. On aurait pu penser que ce dernier trait le dégoûterait pour toujours du service et de la cour, et, en effet, il se retira dans son château de Wildenstein, en Argovie; mais lorsque le danger des réactions fut passé ou que le souvenir de sa mortification fut un peu effacé, il reparut à la cour et fut bientôt inscrit sur les cadres de l'armée. Créé pair de France en 1819, et nommé premier chambellan et maître de la garde-robe, il ne fut pourtant point à l'abri d'un procès scandaleux qui lui fut intenté par un négociant de Dantzig auquel il avait vendu des palissades pour son propre compte pendant son second commandement. Cette affaire, dont il sortit victorieux, a néanmoins laissé un vernis désagréable sur sa probité. Il mourut le 8 novembre 1821, dans la terre de Rheinwiller (grand-duché de Bade). Rapp était né soldat plus que général; il eût été beaucoup mieux à la tête d'un régiment que d'un corps d'armée, l'expérience l'a prouvé. Il ne manquait pas d'esprit naturel, et Napoléon aimait beaucoup ses reparties franches et ses saillies. Nous citerons, à cette occasion, les deux anecdotes suivantes. Un soir, après la bataille de Wagram, Rapp assistait à une partie de vingt-et-un. L'empereur aimait beaucoup ce jeu; il s'amusait à y tricher, et riait de ses supercheries. Il avait devant lui une grande quantité d'or qu'il étalait sur la table. « N'est-ce pas, dit-il à Rapp, que les Allemands aiment bien ces petits napoléons? — Oui, sire, répondit celui-ci, plus que le grand. — Voilà, répliqua l'empereur, ce qu'on peut appeler de la franchise germanique. » Une autre fois, Rapp lui demandait de l'avancement pour deux officiers. « Je ne veux plus en donner tant, répondit l'empereur; ce diable de Berthier m'en a trop fait faire. » Puis se tournant vers le général Lauriston : « N'est-ce pas, Lauriston, que de notre temps, on n'allait pas si vite? Je suis resté bien des années lieutenant, moi! — Cela se peut, sire, reprit Rapp; mais depuis vous avez bien rattrapé le temps perdu. » Napoléon rit beaucoup de cette repartie, et lui accorda ce qu'il sollicitait. Quelquefois cependant l'empereur se fâchait de la franchise de son aide de camp; mais cela ne durait pas longtemps, et attirait presque toujours à celui-ci quelque nouvelle faveur ou marque de bienveillance. Rapp a laissé des *Mémoires* peu instructifs sur les événements politiques et militaires auxquels il a pris part, Paris, 1823, in-8°.

RAS WELLETA SELASSÉ, vice-roi du Tigré en Abyssinie, né, vers 1746, était fils de Kefla-Jésous, gouverneur du Tigré. A l'époque où Bruce voyagea dans ce pays (en 1770), Welleta Selassé était à la cour de Gondar. Le premier poste important qu'il obtint, fut celui de *balgudda* ou protecteur des caravanes de sel; mais le *ras* ou prince Michel ayant repris le gouvernement du Tigré, Welleta Selassé s'enfuit dans le désert, et y vécut de pillage jusqu'à la mort de ce ras. Il s'offrit à combattre à la fois les deux chefs de l'armée de son ennemi. Deux officiers des plus braves de l'armée du ras Michel s'étant donc présentés, Welleta Selassé, à cheval et armé de deux épées, se battit contre eux et les tua l'un et l'autre : cet exploit lui valut une haute réputation en Abyssinie. Après la mort de Michel, il revint dans le Tigré; mais au lieu d'y être admis à la cour, il fut jeté en prison : cependant s'étant évadé, il s'enfuit chez les Gallas; il fit ensuite une invasion dans la province d'Enderta, puis dans le Tigré, vainquit les troupes qui voulurent s'opposer à sa marche, s'assura le gouvernement des provinces à l'est du Tacazzé, et plaça sur le trône de Gondar un prince dont il était sûr. Il obtint et conserva effectivement les charges de ras et de *bedwudet*. Salt se loue beaucoup des attentions que Ras Welleta eut pour lui; il eut un libre accès auprès du prince, et le vit toujours occupé à rendre la justice, à recevoir les hommages des chefs du vaste empire Abyssin, ou à se délasser au jeu d'échecs, qu'il aimait passionnément. Quoique chrétien, il était jaloux comme un musulman; et Salt ne put visiter que clandestinement la femme du ras, qui avait témoigné le désir de voir l'agent britannique. Le voyageur anglais Pearce, qui d'abord avait été simple matelot, fut aussi très-bien accueilli par le ras, et s'établit dans son gouvernement. Cependant Pearce ne trace pas de lui un portrait aussi flatteur que Salt. « Ras

Walder Serlassey (c'est ainsi qu'il l'appelle), est, dit-il, le prince le plus puissant de l'Abyssinie, et solde pour son compte 8,500 fusiliers, outre un grand nombre d'autres appartenant à ses chefs; il a 2,000 chevaux et environ 20,000 soldats avec des boucliers : cependant il vit chétivement comme un pauvre juif. C'est un grand menteur; mais il est clément envers les prisonniers, et se bat supérieurement. » Au départ de Salt, le ras lui remit une lettre pour le roi d'Angleterre, et témoigna le désir d'entrer en relation avec ce pays. Toutefois il ne dissimula point que l'état turbulent des provinces d'Abyssinie, et la barbarie des habitants, ne laissaient pas aux marchands d'Europe l'espoir d'y faire un commerce lucratif, surtout tant que les musulmans occuperaient les bords de la mer Rouge. A l'égard de la religion, il dit qu'il craignait que les Abyssins ne restassent dans les ténèbres, jusqu'à ce que les Européens vinssent les éclairer. Il désirait avoir auprès de lui deux Européens pour pointer les canons; et, s'il avait si bien accueilli Pearce, c'est parce que ce matelot lui était utile dans ses guerres : Pearce l'avait, en effet, bien secondé, en 1807, dans la guerre contre les Gallas, que le ras vainquit complétement; suivant l'usage barbare des Abyssins, après la bataille, on mutila 1,700 ennemis tués, pour déposer leurs membres aux pieds du ras. Welleta Selassé mourut vers 1816. On trouve beaucoup de détails sur ce prince, dans le *Voyage en Abyssinie*, entrepris par H. Salt dans les années 1809 et 1810, traduit en français, par Henry, Paris, 1816, 2 vol. in-8°.

RASCAS (Pierre-Antoine), sieur de *Bagarris* et du *Bourguet*, habile antiquaire, né vers 1567 à Aix en Provence, où il exerça d'abord la profession d'avocat, fut nommé, en 1601 ou 1602, maître des cabinets, médailles et antiquités de Henri IV, et rendit, dans cet emploi, de grands services aux beaux-arts et à la science des antiquités. Il avait conçu le projet de composer l'histoire du roi par des médailles qui en retraceraient les faits les plus curieux; mais la mort du prince arrêta l'exécution de ce projet, recueilli depuis par Colbert, et exécuté en l'honneur de Louis XIV. Rascas mourut à Aix en 1620.

RASCAS (Jean-Antoine de), jésuite, de la famille du précédent, est auteur d'un poëme intitulé: *Oculorum sermo* (le langage des yeux), Lyon, 1718, in-8°.

RASCHE (Jean-Christophe), numismate, né en 1733 à Schorbda, dans le cercle saxon d'Eisenach, mort en 1805, était pasteur de Bas-Massfeld. On a de lui : *Histoire de Jean de Calais*, Francfort et Leipzig; 1755, 2 vol. in-8°; *Epistolarum obscur. virorum volumina omnia*, Francfort, 1757, 2 vol. in-8°; *Charlemagne, grand par ses efforts en faveur des écoles allemandes*, Meiningen, 1760, in-4°; *l'Art de rédiger les lettres allemandes*, 3e édition, Nuremberg, 1774, in-8°; *Continuation du traité des proverbes de Sancho Pansa*, 2e édition, Leipzig, 1777, in-8°; *Lexicon abruptionum quæ in numismatibus Romanorum occurrunt*, Nuremberg, 1777, in-8°; *Numismata rarissima Romanorum à Julio Cæsare ad Heraclium usque*, ibid, 1777, in-8°; *l'Ancienne constitution de Rome*, ibid., 1778, in-8°; *la Connaissance des médailles antiques, d'après les principes de Jobert et de la Bastie*, ibid., 1778-79, 3 vol. in-8°, figures; *Lexicon univ. rei numariæ veterum*, etc., Leipzig, 1785-94, 6 tomes en 12 vol. in-8°. Un *Supplément* à ce dictionnaire, comprenant seulement les neuf premières lettres de l'alphabet, a paru en 2 vol. à Leipzig, 1802 et 1805. Rasche a fourni plusieurs morceaux au *Magasin historique* de Büsching, et à d'autres *Recueils* périodiques.

RASCHED-BILLAH (Abou-djafar al Mansour I), 30e calife Abbasside, reconnu du vivant de son père Mostarsched, fut, par ordre du sultan Mas'oud, proclamé à Bagdad, en présence de 21 princes de sa famille, le 27 dzoulkadah 529 (8 septembre 1135), lorsqu'on y eut appris la fin tragique de son prédécesseur. Il suivit le système d'indépendance de Mostarsched, refusa de payer à Mas'oud les 400,000 dinars consentis par ce calife; et ayant rompu avec le sultan, il chassa de Bagdad les parents, les amis et les partisans de ce prince, au nombre de 50,000, et donna le titre de sultan à Daoud, neveu de Mas'oud. Renforcés par les secours de plusieurs princes voisins (entre autres d'Emad-eddyn Zenghy, roi de Moussoul), Resched et Daoud soutinrent un siége opiniâtre de deux mois; mais, la division s'étant mise entre eux, ils sortirent de la ville, et Rasched se retira à Moussoul avec Zenghy. Mas'oud, maître de Bagdad, convoqua (août 1136) une assemblée, qui le déclara déchu du califat, dont il n'avait pas joui un an entier, et le remplaça par Moktafy, oncle de Rasched. Le calife déposé ne se fiant pas à Zenghy, que le sultan avait gagné par des concessions de terres et de titres honorifiques, quitta Moussoul, et se rendit auprès de Daoud dans l'Adzerbaïdjan, où ces deux princes, animés par le même intérêt, formèrent une nouvelle ligue contre Mas'oud. Leur armée fut vaincue; et Rasched, qui, relevant de maladie, s'était arrêté à Hamadan, ayant voulu gagner Ispahan, fut assassiné par ses esclaves pendant son sommeil, le 25 ramadan 532 (juin 1123), à l'âge de 32 ans.

RASCHI (Rabbi-Salomon JARCHI). *Voy.* **JARCHI.**

RASCHID. *Voyez* **HAROUN-AL-RESCHID.**

RASCHID-EDDYN, célèbre historien persan du 13e siècle, dont le véritable nom est *Fadhl-Allah ben Emad-Eddyn-Aby'lkhaïr ben Aly Raschid-Eddyn*, exerça d'abord la profession de médecin, et devint visir du sultan Ghazan-Kan. Ce fut à la sollicitation de ce prince qu'il entreprit le grand ouvrage historique qui a fait sa réputation. Cet ouvrage, intitulé *Djami-al-Tewarikh*, c'est-à-dire *Collection des annales*, est regardé comme une des productions les plus importantes qui existent en persan. Outre ce grand ouvrage, Raschid a composé en arabe une espèce de *Somme théologique musulmane*, intitulé *Madjmou-Arraschidiah*, dont il existe un très-bel exemplaire à la Bibliothèque du roi à Paris.

RASIS ou **RHAZÈS.** *Voyez* **RAZI.**

RASK (Érasme-Chrétien), professeur d'histoire et bibliothécaire de l'université de Copenhague, l'un des hommes les plus versés dans la littérature scandinave, surtout dans l'islandaise, et linguiste distingué, né en 1784 à Brendekilde, près d'Odensée en Fionie, de parents pauvres, étudia à Copenhague, passa quelques années en Islande, et fit plusieurs voyages scientifiques en Suède, en Finlande et en Russie. Doué d'une aptitude remarquable pour l'étude des langues, il s'appliqua avec succès, à l'aide des trésors enfouis dans la biblio-

thèque de Copenhague, à remonter aux sources les plus anciennes de l'histoire du Nord. Son *Introduction à la connaissance de la langue islandaise ou de l'ancien Nord*, 1811; sa *Grammaire anglo-saxonne*, 1817; ses *Recherches sur l'origine de la langue islandaise*, 1818, ainsi que les précieux matériaux qu'il a fournis à plusieurs ouvrages, entre autres au *Dictionnaire islandais* de Bjorn Haldorsen, Copenhague, 1814, prouvent les progrès qu'il avait faits dans ce genre d'étude. Il publia aussi en 1819 une *Grammaire de la langue sanscrite*. Ce fut toujours dans le but de rechercher des témoignages historiques et d'approfondir l'étude des langues orientales qu'il entreprit, en 1820, un voyage en Perse, et qu'il passa de là à Bombay, puis à Ceylan en 1822. Il rapporta à Copenhague 115 manuscrits très-rares et très-précieux en zend, en pali, et autres langues anciennes de l'Orient. A son retour, il publia plusieurs ouvrages d'un haut intérêt, tels que : *Table comparative des langues mères de l'Europe et du sud-est de l'Asie*, 1822; *Grammaire de la langue des Frisons*, 1825; *sur l'Ancienneté et l'authenticité du zend et du zend-avesta*, 1826, etc. Ce savant, dont les recherches curieuses ont jeté tant de jour sur l'histoire de l'Europe ancienne, cessa de vivre au mois de novembre 1832 à Copenhague.

RASLES ou **RALLÉ** (Sébastien), jésuite français, fut envoyé comme missionnaire dans le nord de l'Amérique, et prêcha, vers la fin du 17e siècle, à Québec. Il fut tué en 1724 à Norridgewog, à l'âge de 67 ans, dans un combat contre les Indiens. On a de lui un *Dictionnaire* du langage abankis, in-4° de 500 pages, qui est maintenant à la bibliothèque du collége d'Harward. Il y a deux *Lettres* de lui parmi les *Lettres édifiantes*.

RASMUSSEN (Janus-Lassen), orientaliste, né en Danemark vers 1790, étudia l'arabe dans plusieurs universités d'Allemagne, et, voulant se perfectionner, se rendit à Paris pour y suivre les cours de Silvestre de Sacy. De retour à Copenhague, vers 1814, il fut nommé professeur de langues orientales à l'université de cette ville. L'ardeur de Rasmussen pour cet objet spécial de ses études ainsi que pour les recherches historiques, et les résultats qu'elle avait produits, donnaient lieu d'espérer que son nom figurerait un jour parmi ceux des plus célèbres orientalistes. Malheureusement il ignorait ou avait oublié que la tempérance est indispensable, surtout pour les gens de lettres. Les excès de débauche auxquels il se livra hâtèrent sa fin : il mourut à Copenhague dans les premiers mois de 1829. Il était de l'Académie royale de cette ville. On a de lui : *Essai historique et géographique sur le commerce et les relations des Arabes et des Persans avec la Russie et la Scandinavie, durant le moyen âge; Historia præcipuum Arabum regnorum, rerumque ab eis gestarum ante islamismum*, Copenhague, 1817, in-4°; *Histoire de la Compagnie africaine du commerce* (de Copenhague), 1818, in-8°; *Annales islamicæ, sive Tabula synchronistico- chronologica chalifarum et regum Orientis et Occidentis ; accedit historia Turcorum, Karamanorum*, etc., Copenhague, 1825, in-4°.

RASORI (Jean), célèbre médecin, né à Parme en 1767, étudia la médecine à Florence, à Pavie et en Angleterre, passa quelque temps à Paris dans les commencements de la révolution, et revint dans sa patrie, imbu des principes d'un affranchissement politique absolu, et plein du désir de les propager. Il avait embrassé en Angleterre la nouvelle doctrine médicale du docteur Brown, et dans le dessein de la substituer à celle qui était enseignée dans les écoles d'Italie, il publia une traduction italienne des ouvrages du médecin anglais. Cette traduction et les leçons de Rasori, nommé professeur de pathologie à Pavie, basées sur les mêmes principes, firent beaucoup de bruit dans les écoles, et trouvèrent un ardent censeur dans le professeur Vacca-Berlinghieri, de Pise, qui publia une réfutation de la doctrine brownienne. Rasori fut obligé de quitter sa chaire. A l'entrée des Français en Italie, 1796, il se rendit à Milan, et y publia, sous le titre de l'*Amico dellà libertà e dell' uguaglianza*, un journal dans lequel il ne ménagea point les professeurs de Pavie, ses anciens collègues, et en général tous ceux qui ne partageaient point ses opinions médicales et républicaines. Il devint ensuite secrétaire du ministre de l'intérieur de la république cisalpine, emploi dont il fut forcé de se démettre en 1797. Il retourna alors à Pavie pour y professer la clinique interne et la médecine pratique. Le but dans lequel ses leçons étaient dirigées, la véhémence de ses attaques contre les médecins qui jusque-là avaient été la lumière et les oracles de l'école, excitèrent des réclamations sans nombre, et le renvoi du professeur fut demandé par une députation d'étudiants au directoire cisalpin, qui n'eut garde de s'y refuser. Revenu à Milan, Rasori conçut le projet de fonder un nouveau système de médecine, le développa, et trouva un grand nombre de prosélytes parmi les jeunes gens; 5 professeurs en grande réputation se déclarèrent même ses partisans. Quand l'armée austro-russe reconquit le Milanais, en 1799, Rasori chercha un refuge à Gênes, où commandait Masséna. Il donna ses soins aux soldats français et à la population pendant l'épidémie de *typhus* qui se manifesta dans cette ville. Plus tard il publia l'histoire de cette maladie, et, après la bataille de Marengo, il revint à Milan, obtint la place de *proto-medico* (premier médecin) du gouvernement, celle de médecin en chef de l'hôpital militaire, et de professeur de clinique au grand hospice de *Santa-Corona*. En 1812, sur la dénonciation des dangers du système médical de Rasori, faite au public et à l'autorité par le docteur Ozanan dans un opuscule (*Cenni sulla teoria e pratica del contro-stimolo*) où la critique crut reconnaître des traces de la collaboration du professeur Moscati, le médecin en chef, trop incommode frondeur de la routine, fut destitué par le ministre de l'intérieur, et rentra dans la classe ordinaire des praticiens. Vers la fin de 1814, Rasori fut arrêté comme un des membres de la société des *carbonari*, et renfermé dans la citadelle de Mantoue. Il ne recouvra sa liberté qu'au bout de 2 ans : alors il reprit l'exercice de sa profession, et mourut le 13 avril 1837. On connaît de lui : *Lettera al dottore Rubini*, etc., Pavie, 1793, in-8°; *Proluzione letta assumendo la scuola di patologia*, Milan, in-8°; *Rapporto sullo stato dell' università di Pavia*, in-4°; *Compendio della nuova dottrina medica di Brown, trad. dall' inglese*, 1795-1805, 2 vol. in-8°; *Analisi del preteso genio d'Ippocrate*, Milan, 1799, in-8°; *Zoonomia, ovvero leggi della vita organica dal prof. Darwing*, traduit de l'anglais, avec des *notes*, ibid., 1805,

6 vol. in-8°; *Storia della febre petecchiale di Genova*, ibid., 1803, in-8°, souvent réimprimé, et traduit en français par le docteur Fontaneilles, Paris, 1822, in-8°, avec des *notes*. Rasori a traduit de l'allemand en italien le roman de Mme Pikler intitulé *Agathocle, les Lettres sur la mimique*, d'Engel, et quelques *Poésies* de Schiller et de Wieland. Selon la doctrine médicale de Rasori, dite *contro-stimolo*, le plus grand nombre des maladies dépendent d'une cause stimulante, quelques-unes d'une cause débilitante. Plus ou moins intenses, ces causes produisent une diathèse sthénique ou asthénique qu'il faut combattre, celle-ci par des stimulants, celle-là par des contre-stimulants : ainsi la matière médicale se divise en deux classes.

RASPE (Rodolphe-Éric), savant antiquaire, né à Hanovre en 1737, fut nommé professeur d'archéologie à Cassel, puis inspecteur du cabinet des antiques et médailles, et membre du conseil; mais un goût excessif pour la dépense l'ayant porté à se rendre coupable d'un vol considérable dans le cabinet commis à ses soins, il fut obligé de fuir en Angleterre, passa de là en Irlande, et y mourut en 1794. Ses principaux ouvrages sont: *OEuvres philosophiques, latines et françaises, de feu M. Leibnitz, tirées de ses manuscrits, qui se conservent dans la bibliothèque royale à Hanovre*, Amsterdam, 1765, in-4°; *Mémoire pour servir à la plus ancienne histoire de Hesse-Cassel*, 1774, in-8°; *Voyage en Angleterre, sous le rapport des manufactures, des arts, de l'industrie*, etc., Berlin, 1785; *An account of some german volcanos and their productions*, Londres, 1776; *Essai critique sur les peintures à l'huile* (en anglais), Londres, 1781, in-4°; *A descriptive Catalogue of a general collection of ancient and modern engraved gems, cameos as well as intaglios*, etc., Londres, 1791, 2 vol. in-4°, avec 57 planches. Cette explication des empreintes faites par Tassie a aussi été publiée en français sous le titre de : *Catalogue raisonné d'une collection générale de pierres gravées, antiques et modernes, tirées des plus beaux cabinets de l'Europe*. Cet ouvrage est rare et recherché. On a de Raspe plusieurs traductions en anglais d'ouvrages allemands.

RASPONI (dona Felice), née à Ravenne en 1523, descendait d'une ancienne et illustre famille qui a produit un grand nombre d'hommes de mérite. Ayant eu le malheur, dans son enfance, de perdre son père, elle resta sous la tutelle d'une marâtre qui, jalouse de ses attraits naissants, la fit entrer dans le monastère de Saint-André de Ravenne, et la contraignit d'y prendre le voile. Dona Felice, douée d'une grande vivacité d'esprit, ayant tourné ses idées vers l'étude, apprit le latin et parvint par ce moyen à lire au moins dans les traductions les traités philosophiques d'Aristote et de Platon, et les ouvrages des saints Pères. L'étude l'aidait à supporter les contrariétés qu'elle éprouvait chaque jour de la part de la supérieure et même des simples religieuses, qui se plaisaient à exercer sa patience. Elle peignit ses tribulations dans un sonnet à Jérôme Rossi, son neveu, et celui-ci répondit par un discours sur le courage nécessaire dans l'adversité, qui contient l'éloge des talents et des vertus de dona Felice. Les religieuses, touchées de sa douceur et de sa résignation, la forcèrent d'accepter le gouvernement du monastère, où elle fit refleurir la discipline antique et le goût de l'étude. Au bout de 3 ans, elle fut continuée dans une charge qu'elle remplissait si bien; mais elle mourut le 3 juillet 1579. Plusieurs poëtes, parmi lesquels on cite Annibal Caro et Jean Arrigoni, ont célébré sa beauté et ses talents. Outre quelques pièces de *vers*, on a de cette dame deux opuscules ascétiques : *Della cognizione di Dio ragionamento*, Bologne, in-8°; *Dialogo della eccellenza dello stato monacale*, ibid., 1572, in-4°.

RASPONI (César), cardinal, célèbre par sa piété et son talent, pour les négociations, naquit en 1615 à Ravenne, d'une famille alliée aux principales maisons de l'Italie. Il n'avait que 14 ans quand il fut désigné pour réciter en public des harangues et des pièces de vers, suivant un usage qui se conserve en Italie. Sur les éloges qu'on faisait du jeune orateur, le pape Urbain VIII témoigna le désir de l'entendre. Il prononça dans la chapelle du Vatican le *panégyrique* du B. Louis de Gonzague, en latin, puis en hébreu; et le pape, charmé non moins de son érudition que des grâces de son débit, lui donna une abbaye. Pourvu, dès l'âge de 21 ans, d'une prébende de la collégiale de Saint-Laurent *in Damaso*, il l'échangea dans la suite contre un canonicat de Saint-Jean de Latran, et il devint archiviste de ce chapitre. Ses talents joints aux avantages de sa naissance lui procurèrent des emplois importants; il les remplit avec tant de zèle et de prudence qu'il se maintint dans la faveur du pape Innocent X. Il rendit des services signalés dans sa place, en préservant Rome de la peste et de la famine qui désolaient le royaume de Naples et menaçaient d'envahir les États de l'Église. Il eut la plus grande part aux négociations que nécessita l'insulte faite à l'ambassadeur de France par la garde corse, et finit par terminer les différends qui s'étaient élevés à ce sujet. L'habileté qu'il avait montrée dans cette affaire lui mérita la barette, qu'il reçut en 1666. Clément IX, en arrivant au pontificat, nomma le cardinal Rasponi gouverneur du duché d'Urbin. Ce prélat mourut le 21 novembre 1675. Outre quelques opuscules, on a de lui : *De basilica et patriarchio lateranensi, libri quatuor*, Rome, 1656, in-fol., figures.

RASSICOD (Étienne), jurisconsulte, né à la Ferté-sous-Jouarre, en 1646, fut destiné à la vie religieuse; mais la faiblesse de sa complexion ne put lui permettre de suivre un état qui exige l'observance de règles quelquefois austères. Après avoir fait des études aussi solides que brillantes au collége du Plessis, il s'attacha à la personne de Caumartin, maître des requêtes, depuis intendant de Champagne. En 1692, la faculté de droit choisit Rassicod pour être docteur agrégé d'honneur. Il fut aussi censeur royal des livres de droit. En 1701, de Pontchartrain, chancelier de France, le comprit au nombre des personnes habiles qui devaient travailler au *Journal des savants*. Il fut naturellement chargé de la rédaction des articles de jurisprudence, et, depuis 1702 jusqu'au 6 septembre 1708, il s'acquitta de cette tâche avec le zèle éclairé que l'on devait attendre d'un homme également versé dans la connaissance du droit et de la littérature ancienne et moderne. Il mourut accablé d'infirmités le 17 mars 1718. On doit à Rassicod : *Notes sur le concile de Trente, touchant les points les plus im-*

portants de la discipline ecclésiastique et le pouvoir des évêques; les décisions des saints Pères, des conciles et des papes, Cologne, 1706, in-8°; *Notæ et restitutiones ad commentarium Caroli Molinæi de Feudis,* Paris, 1759, in-4°.

RASSICOD (Étienne), fils du précédent, né en 1686, suivit la carrière du barreau, devint bâtonnier de l'ordre des avocats, et fut nommé censeur royal. Il mourut le 16 mars 1755. C'est à lui qu'on doit la publication posthume de l'ouvrage de son père intitulé : *Notæ et restitutiones,* etc.

RAST DE MAUPAS (Jean-Louis), manufacturier et agronome, né en 1731 à la Voulte, dans le Vivarais, mort en 1821 à Lyon, membre de la Société d'agriculture de cette ville, s'est fait connaître par quelques procédés ingénieux d'industrie, et particulièrement par une espèce de greffe qui a conservé son nom. Rast de Maupas, à qui la révolution avait fait perdre une partie de sa fortune, ne craignit pas d'en compromettre le reste en se portant caution pour les bons de subsistances militaires des Lyonnais insurgés contre la Convention. Après le siége il fut proscrit, et ne reparut qu'au 9 thermidor; depuis il fut honoré de diverses fonctions publiques par la confiance de ses concitoyens. Outre un certain nombre de *mémoires* dont il a enrichi le portefeuille de la Société d'agriculture de Lyon, on a de lui une brochure intitulée : *Observation du C. Rast de Maupas* sur le mode de dessiccation des soies appelé *condition,* dont il était l'inventeur, Lyon, an VIII, in-4°.

RAST DE MAUPAS (Jean-Baptiste-Antoine), frère du précédent, suivit la carrière médicale et reçut le doctorat à l'université de Montpellier. S'étant fixé à Lyon il y devint professeur agrégé au collége des médecins, puis fut nommé médecin de l'hôpital général de la Charité. En 1755, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts l'admit au nombre de ses membres, et la Société d'agriculture de la même ville le choisit pour associé. On a de lui un *Éloge* inédit d'Antoine-Joseph Pestalozzi, médecin lyonnais, des explications de monuments antiques, plusieurs rapports et mémoires sur les questions médicales, etc. Les écrits imprimés de Rast de Maupas sont : *Réflexions sur l'inoculation de la petite vérole,* Lyon, 1763, in-12; *Avis sur l'établissement d'un cimetière hors de la ville de Lyon,* 1777, in-8°.

RASTAL (Jean), imprimeur anglais, mort à Londres en 1536, fut gendre du chancelier Thomas More ou *Morus.* On a de lui une comédie latine intitulée : *Natura naturata;* des *Canons astrologiques* en latin; une *Chronique des rois d'Angleterre,* et quelques ouvrages ascétiques et de controverse entièrement oubliés aujourd'hui.

RASTAL (Guillaume), fils du précédent, jurisconsulte, fut premier lecteur d'Édouard VI, passa en Hollande lors de la révolution religieuse arrivée dans son pays, revint dans sa patrie à l'avénement de la reine Marie, se retira de nouveau à Louvain sous le règne d'Élisabeth, et y mourut en 1565. On a de lui : un *Cartulaire,* Londres, 1534 et 1580; *Table chronologique des rois d'Angleterre,* depuis la conquête, ibid., 1563, 1607, 1639, in-8°; *Les termes des lois anglaises : Recueil des statuts qui sont restés en vigueur depuis la grande charte,* ibid., 1559, 1583, in-fol.; et une *Vie* de Thomas Morus.

RASTAL (Guillaume), né à Glocester, fut obligé de se réfugier à Louvain, sous le règne d'Élisabeth, pour cause de religion; il alla ensuite à Rome, où le pape le nomma pénitencier, pour ceux de ses compatriotes que les persécutions ou le zèle religieux amenaient dans cette capitale. De Rome il se rendit à Augsbourg, où il entra dans l'ordre des jésuites, et devint recteur du collége d'Ingolstadt. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé quelques *Traités* de controverse.

RASTIGNAC (Aymeri CHAPT de), né dans le 14e siècle, d'une ancienne famille du Périgord, fut successivement trésorier de l'Église romaine, évêque de Volterre, évêque et gouverneur de Bologne, et chancelier de l'université de cette ville. Il y établit les célestins et les camaldules, donna aux moines du Mont-Olivet l'église de Saint-Michel del Bosco, et bâtit en 1367 une grande partie de la Chartreuse. Créé prince de l'Empire, il passa ensuite à l'évêché de Limoges, fut nommé gouverneur de la vicomté de ce nom, et mourut en 1390.

RASTIGNAC (Raimond CHAPT de), seigneur de Messillac, lieutenant général de la haute Auvergne, et chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, de la même famille que le précédent, se distingua par sa valeur et sa fidélité pendant les troubles de la Ligue. Après avoir enlevé aux ligueurs plusieurs places fortes, il gagna la bataille d'Issoire, en 1590, battit Joyeuse à Villemur, en 1592, défit près de Limoges les rebelles connus sous le nom de *tard-venus,* et fut tué, en 1596, à la Fère, où il était allé pour conférer de quelques affaires avec Henri IV.

RASTIGNAC (Louis-Jacques CHAPT de), de la même famille que les précédents, né dans le Périgord, en 1684, fut un prélat distingué par son savoir et sa charité. Évêque de Tulle en 1722, archevêque de Tours en 1723, la belle conduite qu'il tint aux différentes assemblées du clergé, les talents qu'il y développa, le firent choisir pour présider celles de 1745, 1747 et 1748. Il mourut en 1750, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. On a de lui différentes pièces qui se trouvent dans les *Procès-verbaux* du clergé; des *lettres,* des *mandements* et des *instructions pastorales;* enfin des *instructions pastorales sur la pénitence, la communion et la justice chrétienne.*

RASTIGNAC (Armand-Anne-Auguste-Antoine-Sicaire de CHAPT de), neveu du précédent, naquit dans le Périgord en 1726, et devint successivement docteur en Sorbonne, abbé de Saint-Mesmin d'Orléans, prévôt de Saint-Martin de Tours, grand archidiacre et grand vicaire d'Arles. Député aux états généraux en 1789, il siégea constamment au côté droit de cette assemblée, et composa, sur les matières qu'on y agitait, plusieurs écrits qui font autant d'honneur à son érudition qu'à la sagesse de ses principes. Ayant signé la protestation de 1791 contre les actes de cette assemblée, l'abbé de Rastignac ne tarda pas à partager le sort des malheureuses victimes de cette époque. Enfermé à l'Abbaye en août 1792, il y fut massacré le 3 septembre. Quelques instants avant de périr, ce respectable vieillard était monté avec l'abbé Lenfant dans la tribune de la chapelle, qui servait de prison à beaucoup d'autres détenus. Après avoir annoncé à ceux-ci que l'heure fatale est arrivée, que le glaive des assassins les attend, les deux confesseurs les exhortent au courage par leur pieux exemple et leurs tou-

chantes prières, leur donnent leur bénédiction, et vont ensuite recevoir la palme du martyre. On a de l'abbé de Rastignac : *Question sur la propriété des biens ecclésiastiques en France*, 1789, in-8°; *Accord de la révélation et de la raison contre le divorce*, 1791, in-8°; traduction de la *Lettre synodale de Nicolas, patriarche de Constantinople, à l'empereur Alexis Comnène, sur le pouvoir des empereurs, relativement à l'érection des métropoles ecclésiastiques*, avec de savantes notes, 1790, in-8°.

RASTIGNAC (Charles de CHAPT, marquis de), pair de France, mort en 1833 à sa terre de la Bachellerie, près Sariat (Dordogne), émigra au commencement de la révolution, et se rendit en Russie, où il prit du service, et devint général-major. Il ne rentra en France que lors des événements de 1814. Louis XVIII le nomma maréchal de camp le 14 juillet, et chevalier de St.-Louis le 16 août suivant. Le titre de chef d'état-major de la 1re division d'infanterie de la garde royale lui fut conféré le 9 septembre 1815. En 1816, il remplit dans le procès du général Lallemand les fonctions de juge, et, en 1817, il présida le collége électoral du département du Lot. Nommé alors à la chambre des députés, il y siégea constamment au centre. Il ne fut point réélu en 1824, mais entra à la chambre des pairs.

RATALLER (George), philologue et poëte latin, mérite une place parmi les savants précoces. Né en 1528 à Leuwarden, en Hollande, d'une famille noble, il fut placé de bonne heure dans l'école de Macropedius, à Louvain, et puisa dans les leçons de cet habile maître, avec le goût des lettres, une connaissance approfondie des langues grecque et latine. Ses parents le destinaient à la carrière de la magistrature; et, après avoir terminé ses humanités et sa philosophie, il alla étudier le droit dans les plus célèbres universités de France et d'Italie. Il fréquenta successivement les écoles de Bourges, de Dôle, de Padoue, et partout il sut se ménager des loisirs pour continuer une traduction en vers latins de *Sophocle* qu'il avait commencée à Louvain. Des amis, auxquels il communiquait sa traduction à mesure qu'il la faisait, furent si charmés de l'élégance et de la pureté du style, qu'ils publièrent à son insu les trois premières pièces : *Ajax furieux*, *Antigone* et *Électre*, Lyon, 1550, in-8°. De retour dans les Pays-Bas, précédé d'une réputation méritée, Rataller fut nommé membre du conseil souverain d'Artois, et en 1560, maître des requêtes au conseil de Malines. La duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, le choisit, en 1566, pour son ambassadeur à la cour de Danemark, où il demeura 3 ans. La prudence et l'habileté qu'il avait montrées dans les négociations furent récompensées par la place de président du conseil d'Utrecht. Au milieu de tant d'occupations importantes, son ardeur pour l'étude ne s'était point ralentie, et il travaillait à une traduction d'*Euripide*, quand il fut frappé d'une apoplexie foudroyante, dans la salle même du conseil, le 6 octobre 1581. On a de lui les traductions suivantes en vers latins : *les Veuves* d'Hésiode, Francfort, 1546, in-8°; les *tragédies de Sophocle*, Anvers, 1570 ou 1576 et 1584, in-8°; trois *tragédies* d'Euripide : *les Phéniciennes*, *Hippolyte* et *Andromaque*.

RATCHIS, roi des Lombards, fils de Pemmone, duc de Frioul, lui succéda dans ce duché, en 737. Il se couvrit de gloire, deux ans après, par des victoires sur les Esclavons de la Carniole. Les Lombards, lorsqu'ils déposèrent Hildebrand, fils de Luitprand, en 744, ne crurent point pouvoir choisir un chef plus illustre pour l'élever sur le trône. On connaît peu les actions de Ratchis, parce que son avénement à la couronne est l'époque à laquelle Paul Warnefrid, historien des Lombards, termine son récit. Seulement on sait qu'en 749, provoqué par les Romains, qui avaient violé la trêve conclue avec eux, il envahit leur territoire, et vint mettre le siége devant Pérouse. Mais le pape Zacharie, qui, dans d'autres occasions, avait éprouvé son crédit sur l'esprit de Ratchis, vint au-devant de lui, à la tête de son clergé et des seigneurs les plus distingués. Il employa tour à tour les prières, les exhortations et les menaces : il frappa l'esprit de Ratchis; il ébranla son imagination, et non-seulement il obtint, pour les Romains, une paix avantageuse, mais il engagea le monarque, avec sa femme Tasie et sa fille Ratrude, à renoncer au monde, à suivre le pontife à Rome, et à recevoir de lui l'habit religieux. Ratchis alla s'enfermer au couvent du Mont-Cassin, où une vigne, qu'il cultivait de ses mains, conserva longtemps son nom. Les deux princesses fondèrent, à Piombaruola, près du Mont-Cassin, un couvent de femmes, où elles se consacrèrent à Dieu. Astolphe, frère de Ratchis, lui succéda sur le trône; mais lorsque Astolphe mourut, en 756, et qu'un étranger, Didier, prétendit recueillir la succession que Ratchis avait abdiquée, ce moine sortit de son couvent, rassembla une armée, et revendiqua ses droits. Didier invoqua les secours du pape Étienne II, et le décida en sa faveur, en lui promettant la restitution des villes de l'Exarcat. Étienne, en effet, écrivit à Ratchis, pour lui reprocher d'avoir rompu ses vœux; et ce moine royal, docile à la voix du pontife, rentra dans son couvent, d'où il ne sortit plus.

RATCLIFF (Raoul), littérateur anglais, mort en 1553, établit un collége à Hitchin dans le comté d'Héréfort, où il professa avec un grand succès. On a de lui des poëmes, des harangues pour les exercices de son collége, et des pièces de théâtre parmi lesquelles on cite : *Dives et Lazarus; l'Homme patient; l'Amitié de Titus et de Gésippus; le Mélibée de Chaucer*, comédies. Ses principales tragédies sont : *les Afflictions de Job; Suzanne délivrée des vieillards*, et *l'Incendie de Sodôme*.

RATDOLT (Erhard), savant imprimeur, né à Augsbourg dans le 15e siècle, s'établit à Venise. L'art typographique lui doit plusieurs améliorations que l'on trouve dans un *Calendrier* qu'il imprima en 1476, in-fol., et dans les *Éléments d'Euclide* avec les commentaires de Campanus. Ratdolt mourut dans sa patrie en 1506.

RATEL (l'abbé), agent secret des Bourbons en France, pendant la révolution, était né vers 1760, à Saint-Omer, fils d'un chapelier sans fortune et chargé d'une nombreuse famille. Élevé par les soins d'un oncle qui était dignitaire dans l'une des plus riches abbayes de l'Artois, il fut de bonne heure destiné à l'état ecclésiastique; et, dès qu'il eut achevé ses études dans la capitale, il eut la prétention, sous les auspices d'un abbé de Langlade, bâtard de la maison de la Rochefoucauld, d'être curé de Dunkerque, mais ne put y réussir. Il suivit alors son protecteur dans la capitale; mais celui-

ci ayant été privé par la révolution de ses riches bénéfices, puis massacré dans les prisons le 2 septembre 1792, Ratel, se considérant comme son héritier, alla habiter Mantes, où la famille de la Rochefoucauld disputait à la révolution les riches propriétés qu'elle y possédait. Il fit beaucoup d'efforts pour les lui conserver, et parvint, en manifestant les principes d'un républicanisme outré, à se faire nommer secrétaire de la mairie de cette ville. Après la mort de Robespierre, il revint à Paris et s'y lia avec Brotier et Lemaître, agents royalistes, qui ne l'employèrent toutefois que dans des circonstances de peu d'importance, ne l'initièrent point dans tous leurs secrets et ne l'associèrent pas à leurs principales opérations, ce qui fut très-heureux pour lui, puisque le conseil de guerre qui envoya Lemaître à l'échafaud ne put le condamner qu'à la déportation par contumace. Il s'était réfugié en Normandie, où il a prétendu qu'un peu plus tard il contribua beaucoup à l'embarquement de Sydney Smith, échappé du Temple, ce dont il ne manqua pas de se faire un titre de recommandation auprès du ministère anglais. Chargé ensuite avec Robert d'organiser à Rouen une correspondance pour l'Angleterre, il reçut d'assez fortes sommes; mais on reconnut bientôt que sa correspondance était sans intérêt, et elle fut supprimée à la fin de 1799, époque où Ratel passa à Londres pour rendre ses comptes et surtout se faire payer ce qu'il prétendait lui être encore dû. Appuyé par Dutheil, il réussit à se faire compter sur-le-champ une somme de 1,000 livres sterling, et fut chargé de porter à Paris une somme plus forte encore qu'on lui recommanda de distribuer aux royalistes malheureux, surtout à ceux qui étaient arrêtés ou forcés de fuir, par suite de la saisie des papiers de Hyde de Neuville, imprimés par la police consulaire en 1 vol. in-8°, sous le titre de *Correspondance anglaise,* dans laquelle Ratel est désigné en plusieurs endroits sous le nom de *Lemoine.* On a dit que toutes les sommes qu'il fut alors chargé de remettre ne parvinrent pas à leur adresse, et nous avons quelques raisons de croire à cette assertion; mais il ne porta pas moins ces sommes en ligne de compte, et l'on pense même qu'il en doubla quelques-unes, car il s'arrangeait toujours pour ne rien perdre. Mais il y eut des plaintes, des réclamations; et lorsque l'abbé retourna en Angleterre, vers 1803, on exigea qu'il rendît ses comptes et qu'il donnât des preuves autant que le comportaient des affaires naturellement secrètes et on lui fit restituer de fortes sommes. Il lui en resta toutefois assez pour vivre très à son aise, et on l'a vu longtemps à Londres mener joyeuse vie. Il essaya, en 1814, de rentrer en France, mais il fut mal accueilli par la Restauration, et retourna bien vite en Angleterre, où il mourut peu de temps après.

RATHMAN (Herman), ministre protestant, vivait au commencement du 17e siècle et exerçait le ministère évangélique à Dantzig. Il fut accusé par Jean Corvin, son collègue, de s'écarter en plusieurs points de la doctrine de Luther, et éprouva une persécution qui lui causa d'amers chagrins. Elle avait pour prétexte son attachement aux principes de Jean Arndt et un livre que Rathman publia, en 1621, *sur le royaume de grâce de J. C.* Il résulta de là une controverse dans l'Église luthérienne qui ne finit qu'après la mort de Rathman, arrivée en 1628.

RATHÈRE ou **RATHIER**, moine de l'abbaye de Lobles, mort à Namur en 974, fut trois fois évêque de Vérone, et trois fois chassé de son siége épiscopal. Il avait eu même sort à Liége. Son zèle contre les désordres du siècle était cause de ses disgrâces. Après avoir été exilé pour la 3e fois de Vérone, il vint en France où il obtint les abbayes de Saint-Amand, d'Aumond et d'Annai. Pierre et Jérôme Ballerini ont donné une édition de ses *OEuvres,* Vérone, 1765, in-fol.

RATHLAUW (Jean-Pierre), chirurgien hollandais, s'est fait un nom comme accoucheur habile, et a imaginé deux forceps, l'un à cuillers brisées, l'autre au moyen duquel on peut introduire derrière la tête de l'enfant deux courroies de cuir pour le tirer à soi. Obligé, comme l'avait été Schilichting, de livrer le secret dont il était en possession, afin d'être admis comme praticien par le conseil des médecins d'Amsterdam, ville où il s'était établi au retour d'un de ses voyages en France et en Angleterre, il obtint son agrégation par la publication de l'opuscule suivant en hollandais : *le Fameux secret de R. Roonhuysen dans l'art d'accoucher, découvert et rendu public par ordre supérieur,* 1747, in-8°. On a encore de Rathlauw : *Lettre contenant quelques remarques sur un ouvrage publié par J. de V. et H. Van der Poll,* ibid., 1754, in-8°; *Traité de la cataracte,* etc., ibid., 1752, in-8°; traduit en français, Paris, 1753, in-8°.

RATICH (Wolfgang), instituteur, né à Wulster dans le pays de Holstein en 1571, mort à Erfurt en 1635, était animé d'un grand zèle pour l'enseignement, et prétendit avoir trouvé une méthode à l'aide de laquelle il pouvait apprendre aux élèves, dans l'espace d'un an, le latin, le grec et l'hébreu. Plusieurs personnes puissantes secondèrent ses projets, mais ils n'eurent aucun résultat satisfaisant. On trouve un aperçu assez détaillé de la méthode de Ratich dans le *Polyhistor* de Morhof, qui prétend que ce procédé ne serait point à dédaigner, si l'on trouvait un précepteur doué d'assez de patience pour le mettre en pratique.

RATIER (le père Vincent), prédicateur, né en 1634, à Langres, prit l'habit de Saint-Dominique à l'âge de 16 ans, dans le couvent de Provins, et se distingua bientôt par son talent pour la chaire. Animé d'un zèle infatigable, il se fit entendre plusieurs fois dans les principales villes du royaume, et partout ses exemples et ses discours produisirent les plus heureux effets. Après avoir successivement rempli différents emplois, il fut élu en 1694 supérieur général de l'ordre en France. Au bout de 4 ans, il se hâta de remettre les marques de sa dignité dans les mains de son successeur, et revint à Provins reprendre ses travaux évangéliques, mais, atteint d'un mal qu'il négligea de soigner, il y mourut le 2 février 1699. On a de lui : *Discours sur le rétablissement de l'église royale de Saint-Quirian de Provins,* Orléans, 1666, in-12, etc.

RATRAMNE, moine de l'abbaye de Corbie, né en Picardie dans le 9e siècle, a écrit deux livres sur la *Prédestination*; un autre *de l'Enfantement de Jésus-Christ;* un *de l'Ame;* un *Traité contre les Grecs,* et un *Traité du corps et du sang de Jésus-Christ.* Ce dernier ouvrage est

le plus connu à cause des discussions auxquelles il a donné lieu entre les catholiques et les protestants qui ont voulu les uns et les autres l'interpréter en leur faveur. Il a eu 14 éditions; la première est de Cologne, 1532, in-8°, et la plus récente d'Amsterdam, 1727, in-12, avec une traduction française de Jacques Boileau, le texte en regard, et deux dissertations très-savantes.

RATSCHKY (Joseph-François), poëte allemand, né à Vienne en 1757, mort dans cette ville, le 31 mai 1810, exerça plusieurs emplois dans l'administration publique. On a de lui deux recueils de poésies diverses, publiés, le premier en 1785, le second en 1805. Il rédigea l'*Almanach des muses viennois s*, depuis 1777 jusqu'en 1796.

RATTE (Étienne-Hyacinthe de), astronome, né à Montpellier en 1722, devint secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de cette ville, et publia les *Mémoires* de cette société, de 1766 à 1778. Il a composé plusieurs *Mémoires* de physique et de mathématiques, et a fourni au *Dictionnaire encyclopédique* les articles *froid*, *glace*, *gelée*. Ratte succéda à son père dans la charge de conseiller à la cour des aides, fut choisi, après 1793, pour présider la *Société libre* qui remplaça l'ancienne académie, et nommé correspondant de l'Institut, et mourut en 1805. Ses *Observations astronomiques* ont été recueillies par Flaugergues, son neveu.

RATTI (Jean-Augustin), peintre, élève de Benoît Luti, né à Savone en 1699, mort à Gênes en 1775, a laissé plusieurs tableaux d'histoire qui font honneur à son talent. Il peignit aussi la fresque avec succès, mais c'est surtout dans les tableaux plaisants qu'il s'est le plus distingué. Ses *mascarades*, ses *disputes*, ses *danses* et ses *caricatures*, l'ont fait regarder, en ce genre, comme l'un des meilleurs artistes de l'Italie. Parmi ses tableaux d'histoire, on cite une *Décollation de St. Jean*, dans l'église de St.-Jean à Savone, où l'on voit de lui plusieurs autres grandes compositions.

RATTI (Charles-Joseph), fils et élève du précédent, né vers 1735 à Gênes, où il mourut en 1795, possédait aussi un talent remarquable, mais seulement comme copiste. Mengs le fit nommer directeur de l'académie de Milan, et se l'adjoignit, ainsi que Pompeo Battoni, pour peindre le palais royal de Gênes. Le pape Pie VI le nomma directeur de l'académie *Ligustica*, et le fit chevalier. Outre plusieurs copies estimées, entre autres, celle de *St. Jérôme* du Corrége, on a de Ratti divers écrits : *Vita del Cav. Raff. Mengs*, 1779; *Istruzione di quanto può vedersi di più bello in Genova, in pittura, scoltura ed architettura*, Gênes, 1780, in-8°; *Delle vite de' pittori, scultori ed architetti genovesi* : cet ouvrage posthume de Soprani n'allait que jusqu'à l'année 1667; Ratti le continua et en donna une seconde édition enrichie de notes. On a encore de lui : *Notizie storiche sincere intorno la vita e le opere del celebre Antonio Allegri da Correggio*, Final, 1781, in-8°, publié sous le nom de Mengs, qui n'avait fait à cet ouvrage que quelques légères corrections.

RATTI (Nicolas), archéologue italien, naquit le 19 mai 1759 à Rome d'une famille de négociants originaire de Gênes. Il fut envoyé de bonne heure chez les Pères des écoles pies, et tels furent ses progrès que, n'ayant pas encore atteint l'âge de 15 ans, il faisait déjà partie de l'Académie des *Varii*, rétablie par le père du célèbre archéologue Ennius-Quirinus Visconti. Ratti se destinait d'abord à l'état ecclésiastique, et il se fit recevoir docteur en théologie; cependant il n'entra pas dans les ordres, et finit même par quitter l'habit ecclésiastique. Choisi en 1785 pour accompagner Jules-César Zollio, archevêque d'Athènes et nonce apostolique auprès de la cour de Bavière, il resta 2 ans à Munich, puis revint à Rome, où il fut nommé, le 13 avril 1787, secrétaire du collége des avocats consistoriaux. Le cardinal Innocent Conti le donna ensuite pour précepteur à son pupille, le duc François Sforza Cesarini. L'éducation de celui-ci achevée, Ratti devint archiviste et secrétaire de la famille, fonctions qu'il conserva toute sa vie, et qu'il cumula avec les emplois du gouvernement. Il mourut le 12 janvier 1833. Ratti avait publié : *Memoria sulla vita di quattro donne illustri della casa Sforza, e di Monsignor Virginio Cesarini*, Rome, 1785; *Della famiglia Sforza*, Rome, 1794-1795, 1re et 2me partie, 2 vol. in-8°; *Selecta doctorum virorum testimonia de Camilla Valentia, femina sui temporis præstantissima in unum collecta et adnotationibus aucta*, Rome, 1795, etc.

RATTON (Jacques), Français d'origine, né en 1726, alla fort jeune s'établir en Portugal, où il fut naturalisé, et pourvu de plusieurs emplois. Il y rendit de grands services en formant divers établissements utiles au commerce et à l'industrie; mais banni par la régence en 1809, il se retira en Angleterre, et vint terminer ses jours à Paris, où il mourut, le 3 juillet 1820, à l'âge de 94 ans. Il a publié : *Recordacóes*, Londres, 1813.

RATZ DE LANTHENÉE (le), mathématicien, originaire de Liége, et sur la vie duquel on n'a aucun détail, a laissé : *Éléments de géométrie*, 1738, in-8°; ouvrage estimé; *Lettres à M. de Voltaire sur son écrit intitulé :* Réponse aux objections contre la philosophie de Newton, 1739, in-8°; *Examen et réfutation de quelques opinions sur les causes de la réflexion et de la réfraction, répandues dans l'ouvrage de M. Banières contre la philosophie de Newton*, avec un *Essai sur l'impulsion appliquée aux phénomènes de la lumière et quelques autres attribués à l'attraction*, Paris, 1740, in-8°; *Nouveaux essais de physique*, ibid., 1750, in-12.

RAU (Christian), en latin *Ravius*, savant orientaliste, né à Berlin, le 25 janvier 1603, voyagea longtemps en Orient, d'où il rapporta des manuscrits précieux. A son retour, il professa successivement en Hollande, en Angleterre, à Kiel et à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut le 21 juin 1677. Parmi ses ouvrages, dont on trouve la liste dans le *Trajectum eruditum* de Burmann, et dans le *Dictionnaire* de Chauffepié, nous citerons un *Plan d'orthographe et d'étymologies hébraïques*, Amsterdam, 1646; une *Grammaire générale* des langues hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe et éthiopique, Londres, 1650, et une traduction latine des Ve, VIe, VIIe livres des *Coniques* d'Apollonius de Perge, d'après une version arabe, ibid., 1669.

RAU (Jean-Jacques), chirurgien et anatomiste distingué, né en 1668, à Bade ou Baden, petite ville du cercle de Souabe, parcourut une partie de l'Europe et s'établit ensuite à Amsterdam, où il montra une grande habileté dans l'opération de la taille. Appelé, en 1713, à la chaire d'anatomie et de chirurgie de Leyde, il se fit un nom par

ses dissections, et devint recteur de l'académie de cette ville. On a de lui *Epistolæ duæ de septo scroti ad Ruyschium*, Amsterdam, 1699, in-4°; *De methodo discendi anatomen*, Leyde, 1715. Ce médecin mourut en 1719.

RAU (Joachim-Juste), théologien et orientaliste, professeur à Kœnigsberg, mort en 1745, a écrit en latin sur la philosophie de Justin, martyr, et d'Athénagore, sur celle de Lactance, et a laissé une *Grammaire hébraïque* en langue allemande, Iéna, 1757.

RAU (Jean-Éberhard), théologien et orientaliste distingué, professeur à Herborn et académicien de Berlin, né en 1695, mort en 1770, est auteur d'un grand nombre de *Dissertations* et de *Harangues* académiques, qui font honneur à son érudition. — Son fils, Sebald RAU, professeur de langues orientales à Utrecht, né à Herborn en 1724, mort à Utrecht en 1818, a publié plusieurs *Dissertations* latines qui sont aussi fort estimées.

RAU (Sebald-Foulques-Jean), fils de Sebald, chevalier de l'ordre de l'Union, membre de plusieurs sociétés savantes, né à Utrecht en 1765, mort à Leyde le 1er décembre 1807, se distingua de bonne heure par la connaissance des langues orientales et par son talent pour la poésie. Professeur à l'université de Leyde, et en même temps pasteur de l'église wallonne de cette ville, il obtint les plus brillants succès dans la prédication et dans l'enseignement. On a de lui : *De eo quod jucundum est in studio theologico*, Leyde, 1788; *De Jesu Christi ingenio et indole perfectissimis, per comparationem cum ingenio et indole Pauli apostoli illustratis*, 1798; *De poeseos hebraicæ præ arabum præstantiâ, tàm veritatis quàm divinitatis religionis, in veteri codice sacro traditæ argumenta*, 1800; *De poeticæ facultatis excellentiâ et perfectione, spectatâ in tribus poetarum principibus scriptore Jobi, Homero et Ossiano*, 1800; *De naturâ optimâ eloquentiæ sacræ magistrâ*, 1805; trois volumes de *Sermons*. — Wolfgang-Thomas RAU, médecin, né à Ulm, pratiqua avec succès à Giessen, et mourut en 1772. On ne connait de lui que deux opuscules, l'un : *Dissertatio de nævis maternis*, Altdorf, 1741, in-4°; l'autre, en allemand, sur la *Police médicale*, Ratisbonne, 1764, in-8°.

RAU (Christian), professeur en droit à Leipzig, sa patrie, où il mourut en 1818, à l'âge de 74 ans, a laissé un assez grand nombre d'opuscules, presque tous en latin, parmi lesquels on cite : *De Claudio Tryphonino Jc. romano*, Leipzig, 1768; *De variis saturninis jurecconsultis*, ibid., 1791, in-4°.

RAUCOURT (Françoise-Marie-Antoinette SAUCEROTTE), célèbre actrice, naquit, le 3 mars 1756, à Nancy, d'un comédien qui l'emmena en Espagne, où elle fut applaudie dès l'âge de 12 ans, dans plusieurs rôles tragiques. De retour en France vers la fin de 1770, elle remplit à Rouen le rôle d'Euphémie dans *Gaston et Bayard*, de de Belloy, et y obtint tant de succès, que peu de temps après elle fut mandée à Paris, où elle prit d'abord les leçons de Brizard, et débuta à l'âge de 16 ans dans le rôle de Didon. Son éclatante beauté, sa taille à la fois noble et gracieuse, son organe plein et sonore, enfin les heureuses dispositions qu'elle annonçait, produisirent une telle sensation, que ses débuts attirèrent pendant plus d'une année une foule extraordinaire, et qu'elle reçut à la cour et à la ville les témoignages d'intérêt les plus flatteurs. Cet enthousiasme universel céda cependant aux efforts de l'envie : ne pouvant attaquer le talent de la nouvelle Melpomène, on attaqua ses mœurs, ou plutôt on lui prêta des travers odieux, et le public, toujours avide de scandale, accueillit par des sifflets celle dont il avait d'abord encensé les talents et les grâces. Mlle Raucourt disparut tout à coup en 1776, laissant ses camarades dans l'embarras pour une tragédie nouvelle, et ses créanciers fort désappointés. Elle parcourut successivement plusieurs cours du Nord, et ayant obtenu à son retour la protection de la reine pour sa rentrée au Théâtre-Français, elle y reparut en 1779, dans le rôle de Didon, et recouvra dès lors son ancienne faveur. Attachée à la famille royale dont elle avait souvent éprouvé les bienfaits, Mlle Raucourt se prononça hautement contre la révolution, et fut comprise dans l'acte d'accusation, dressé en 1793, contre les comédiens français. Après une détention de 6 mois, elle rassembla plusieurs de ses camarades, et fonda un second théâtre, rue Louvois : mais cet établissement fut fermé par le Directoire, et Mlle Raucourt ne rentra au théâtre qu'en 1799. Protégée ensuite par Napoléon, qui aimait son talent profond et énergique, elle en obtint une pension considérable, et fut chargée d'organiser les troupes de comédiens qui devaient parcourir l'Italie. Elle alla y recueillir elle-même des applaudissements; et revint à Paris, où elle mourut le 15 janvier 1815. L'entrée de l'église St.-Roch ayant été refusée à la dépouille mortelle de cette actrice, ce refus donna lieu à une scène des plus scandaleuses qui affligea sincèrement tous les gens sensés. On a représenté, en 1782, à Paris un drame de Mlle Raucourt, intitulé *Henriette*, en 3 actes et en prose.

RAUCOURT (Louis-Marie), dernier abbé de Clairvaux, né à Reims le 10 juin 1743, se distingua de bonne heure dans son ordre par une excellente conduite. Après avoir enseigné la théologie à Clairvaux, il fut, en 1768, nommé procureur de l'abbaye, prieur en 1773, et en 1780, sur les instances de l'abbé Leblois, désigné pour son coadjuteur. A la mort de ce prélat, arrivée en 1783, il lui succéda comme abbé de Clairvaux et chef de l'ordre de Saint-Bernard. Son administration fut telle qu'avait été sa conduite précédente. Employant de la manière la plus noble et la plus utile le superflu des revenus de la maison, il acheta pour 500,000 francs la riche bibliothèque du président Bouhier de Dijon; mais il n'eut pas le temps de la mettre en place, la révolution ayant arrêté ses travaux. Lorsqu'il fut expulsé par les autorités révolutionnaires, il se retira, emportant les débris des reliques auxquelles on avait arraché leurs ornements, et alla se cacher, à une lieue de Clairvaux, dans le petit village de Juvancourt, où il vécut pendant 14 ans, oublié du monde, mais respecté des habitants qui, dans les temps les plus orageux, ne cessèrent de lui marquer un respectueux dévouement Souvent il exerça en secret le saint ministère dans cette paroisse et dans les environs. En 1804, il vint se fixer à Bar-sur-Aube, où il mourut, le 6 avril 1824.

RAULHAC (Charles-Jean-François), ecclésiastique qui renonça à la prêtrise pendant la révolution, devint premier adjoint du maire d'Aurillac et membre de la Société d'agriculture, arts et commerce de cette ville,

fonctions qu'il remplissait encore sous le gouvernement de la restauration, lorsqu'il mourut en novembre 1823. On a de lui : *Lettre à M. Jomard, membre de l'Institut et commissaire du gouvernement près la commission d'Égypte, sur la signification du nom d'Hercule, et sur la nature de ce dieu,* Paris, 1818, in-8° (anonyme); *Discours sur les hommes de l'arrondissement d'Aurillac qui, dans les temps connus, se sont distingués par l'exercice d'éminentes fonctions,* etc., suivi de *Notes historiques et d'éclaircissements sur chaque sujet,* Aurillac, 1820, in-8°, etc.

RAULIN (Jean), prédicateur, né à Toul en 1443, entra, en 1497, dans l'ordre de Cluny, et mourut à Paris, le 6 février 1514. Ses ouvrages ont été recueillis à Anvers, 1612, en 6 vol. in-4°; ils contiennent un commentaire sur les ouvrages de *Logique* d'Aristote, des *lettres* et des *sermons*. La Fontaine a emprunté à Raulin le sujet de sa belle fable des *Animaux malades de la peste,* et Rabelais a tiré parti d'une historiette de cet auteur dans les chapitres 9 et 27 de son *Pantagruel*.

RAULIN (Joseph), médecin, né en 1708 dans le diocèse d'Auch, exerça d'abord son art à Nérac, où son mérite fut méconnu; mais Montesquieu l'ayant attiré à Paris, il y jouit d'une grande réputation, fut comblé d'honneurs, et chargé par le gouvernement de composer divers traités. Il mourut le 12 avril 1784. Ses principaux ouvrages sont : *Traité des maladies occasionnées par les promptes variations de l'air,* 1752, in-12; *Traité des maladies occasionnées par les excès de chaleur, de froid,* etc., 1756, in-12; *Traité des affections vaporeuses du sexe,* 1759, in-12; *De la conservation des enfants,* 1768, 2 vol. in-12; *Traité des maladies des femmes en couches,* 1771, in 12; *Instructions succinctes sur les accouchements,* 1769, in-12; *Traité de la phthisie pulmonaire,* 1784, in-8°.

RAUTENSTRAUCH (François-Étienne de) entra jeune encore dans l'ordre de Saint-Benoît en l'abbaye de Braunau. L'abbé du monastère ayant remarqué en lui des dispositions pour les sciences, le fit étudier à l'université de Prague, et l'envoya ensuite aux universités le plus en réputation. Devenu professeur de théologie à Braunau, Rautenstrauch y écrivit et enseigna le droit canon suivant les maximes de l'Église gallicane, ce qui lui attira des contradicteurs. Il fut cité au tribunal de l'université de Prague, qui prononça sa déposition, surtout à cause de son *Traité du pouvoir du pape;* ce qui n'empêcha pas l'impératrice mère de lui accorder une médaille et de le faire ensuite élire abbé de Braunau, puis directeur de la faculté de théologie à Vienne. Il exerça les fonctions de cette place pendant 11 ans avec beaucoup d'habileté et de succès. Joseph II l'avait chargé de visiter les écoles de théologie et les séminaires de Hongrie et de Transylvanie, lorsqu'il mourut le 30 septembre 1785. Ce religieux avait introduit diverses réformes dans les études et publié quelques écrits sur le droit ecclésiastique.

RAUWOLF (Léonard), surnommé *Dasylycus,* médecin et botaniste distingué, né à Augsbourg, y exerça d'abord son art avec succès; mais son goût pour la botanique l'ayant porté à voyager, il parcourut successivement la Syrie, la Judée, l'Arabie, la Perse et l'Arménie, recueillit d'importantes observations sur ces diverses contrées, et un grand nombre de plantes que l'on conserve dans la bibliothèque de Leyde, et dont Gronovius a donné la description sous le titre de *Flora orientalis.* De retour dans sa patrie, en 1576, Rauwolf fut nommé médecin de l'archiduc d'Autriche, servit ensuite en Hongrie en qualité de chirurgien militaire, et mourut à Hatvan en 1596. Il a décrit et figuré lui-même 42 des plantes qu'il avait recueillies, dans un ouvrage intitulé : *eigentliche Beschreibung der Reyss, so er gegen aufgang in die Morgenlænder selbst volbracht,* Lauingen, 1582, in-4°: les descriptions et les figures ont été répétées par l'*Histoire générale de* Deléchamp. Les botanistes ont donné le nom de Rauwolf (*rauwolfia*) à un genre de plante de la famille des apocinées.

RAVAILLAC (François), qu'un grand crime pouvait seul tirer de son obscurité, naquit à Angoulême en 1578 ou 1579. Ruiné par un procès, il fut longtemps détenu pour dettes, et il paraît que ce fut pendant sa captivité qu'il eut ces funestes visions qui le portèrent dans la suite à priver la France du meilleur des rois. Fanatique, sombre et farouche, il entrait en fureur au seul nom d'un huguenot, et regardait Henri IV comme fauteur de l'hérésie. Dans un des voyages qu'il fit à Paris comme solliciteur de procès, il prit l'habit de frère convers chez les feuillants, fut renvoyé 6 semaines après comme visionnaire, et retourna à Angoulême, où bientôt il entendit dire que le roi allait faire la guerre au pape. Ce fut alors qu'il revint à Paris dans le dessein de « déclarer à S. M. les intentions où il était de le tuer, n'osant le déclarer à aucun prêtre ni à aucun autre, parce que l'ayant dit à S. M., il se serait désisté tout à fait de cette mauvaise volonté, et avait cru qu'il était expédient de lui faire cette remontrance plutôt que de le tuer. » N'ayant pu arriver jusqu'au roi, il retourna dans sa ville natale sans avoir confié à personne le dessein qu'il méditait, et vécut pendant quelque temps moins tourmenté par ses visions. Mais le jour de Pâques il reprit à pied la route de la capitale, vola dans une auberge un couteau qu'il croyait propre à l'exécution de son crime. Il eut encore cependant quelque hésitation, et attendit que la reine fut couronnée, « estimant qu'il n'y aurait pas tant de confusion en France après le couronnement. » Enfin le 14 mai 1610, bien affermi dans son affreux dessein, il se rend au Louvre, suit la voiture du roi, arrêtée dans la rue de la Ferronnerie par un embarras de charrettes, monte sur la roue de derrière, et frappe deux fois l'auguste victime qui expire à l'instant même sans que les seigneurs qui étaient présents aient vu d'où étaient partis les coups. Chose bien surprenante ! dit l'Étoile. Quoi qu'il en soit, l'assassin, loin de fuir, resta immobile le couteau à la main. L'un des gentilshommes voulut le tuer d'un coup d'épée, mais le duc d'Épernon s'y opposa, disant qu'il fallait seulement l'arrêter. Ravaillac, interrogé, déclara formellement qu'il n'avait été induit par personne à entreprendre cet attentat, et persista jusqu'à son dernier moment dans cette dénégation. Il fut condamné, le 27 mai 1610, à être tenaillé avec versement d'huile bouillante, à avoir la main droite brûlée par le soufre, et à être écartelé.

RAVALIÈRE (Pierre-Alexandre LÉVESQUE de la). *Voyez* **LÉVESQUE**.

RAVARDIÈRE, voyageur, entreprit en 1604 un

voyage au Brésil et vers l'embouchure du fleuve des Amazones, où la France avait alors quelques établissements. Il y retourna en 1611, et fit une association pour le bien du commerce. Les Français y bâtirent un fort; et Ravardière étendit ses conquêtes dans l'intérieur du pays. Il fut souvent en guerre avec les Indiens, dont la plupart, assez féroces, passaient pour des anthropophages; mais les Portugais, qui prétendaient avoir seuls le droit de s'établir dans le Brésil, tombèrent sur les Français; et comme ils étaient en force, ils firent Ravardière prisonnier. Sa détention fut longue. Enfin, remis en liberté, il revint dans sa patrie et y mourut peu de temps après.

RAVENEAU (Jacques), maître écrivain juré à Paris dans le 17e siècle, fut employé comme expert pendant une partie de sa vie au parlement et dans les autres juridictions, pour la vérification des écritures et des signatures. Il consigna le résultat de ses recherches et de sa longue expérience dans un ouvrage devenu très-rare, le premier qui ait été publié sur cette matière, sous ce titre : *Traité des inscriptions en faux et reconnaissances d'écriture et signatures, par comparaison et autrement*, Paris, 1666, in-12. La chimie et la science du faussaire, quoique pratiquées de toute ancienneté, n'avaient pas encore fait les progrès où elles sont parvenues de nos jours. L'expert juré tombe donc dans plus d'une erreur pour ce qui concerne cette partie de son art, mais sur le reste il est passé maître, et donne plus d'une leçon dont ses successeurs ont profité. Cependant le livre et l'auteur eurent une destinée fâcheuse. Le premier fut proscrit comme *pernicieux*, parce que, disait-on, tout en signalant les moyens dont se servaient les faussaires pour contrefaire ou altérer les écritures, il mettait à la portée de tous l'usage ou l'abus qui pouvaient en être fait. Quant à l'auteur, il succomba lui-même à la tentation d'employer dans un but coupable les procédés dont il avait si bien révélé le secret. Des poursuites criminelles furent dirigées contre lui, et en 1682 il fut condamné à une prison perpétuelle. On a même lieu de croire que cette peine eût été plus grave, sans la protection du président Lamoignon. Cet illustre magistrat ne put refuser son appui à celui qui avait été le maître d'écriture de ses enfants.

RAVENEAU DE LUSSAN. *Voyez* **LUSSAN.**

RAVENNE (Jean de), né vers 1350 près de la ville dont il prit le nom, fut l'élève de Pétrarque, et l'un des restaurateurs des lettres en Italie. Après avoir voyagé pour perfectionner ses connaissances, il ouvrit une école à Bellune, ensuite à Udine et enfin à Florence, où il était encore en 1412. Il est sorti de son école un si grand nombre de savants, qu'on l'a comparée au cheval de Troie, d'où sortirent les plus illustres Grecs. On conjecture que Jean de Ravenne mourut vers 1420. Il paraît que les ouvrages qu'on a sous son nom doivent être attribués à un autre Jean de Ravenne, chancelier de François de Carrare, et dont les bibliothèques du Vatican, d'Oxford et de Paris possèdent plusieurs manuscrits. On peut consulter pour plus de détails la *Storia della letteratura* de Tiraboschi, et l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguené.

RAVENNE (l'anonyme de). *Voyez* **PORCHERON.**

RAVESTEYN (Jean van), peintre, naquit à la Haye, vers l'an 1580. On ignore à quel maître il doit cette belle manière qui a fait sa réputation, et qui surpasse tout ce que les autres peintres de portrait avaient offert jusqu'à lui, manière dans laquelle il n'a d'égaux que Vandyck et quelques autres artistes privilégiés. Les trois tableaux dont il a décoré les salles du jardin de l'Arquebuse à la Haye, et qui représentent les principaux officiers de cette confrérie, portent la date de 1616 et de 1618. Toutes les figures en sont vivantes et bien groupées; et il a su éviter avec adresse les poses qui auraient paru gênées. C'est à lui que l'on doit également le tableau qui orne l'hôtel de ville, et qui représente les onze magistrats en charge durant l'année 1636. Ces grandes compositions passent pour ses chefs-d'œuvre.

RAVESTEYN (Arnauld van), fils du précédent, né à la Haye, en 1615, fut son élève, et se distingua également comme peintre de portraits, quoique avec moins de succès. Héritier d'une fortune considérable, il se contenta d'exercer son art comme un amusement; et c'est à ce motif qu'il faut attribuer la rareté de ses ouvrages. Les portraits qu'il a peints dans la maison du prince de Hesse Philipstadt, entre la Haye et Schevelingue, suffiraient pour faire la réputation d'un artiste. Il fut nommé, en 1661 et 1662, chef ou doyen des peintres de la Haye.

RAVESTEYN (Nicolas van), de la famille des précédents, né à Bommel, en 1661, se distingua dans la même carrière. A l'âge de 80 ans, il fit le portrait de son gendre, de sa fille et de ses petits-enfants; et cet ouvrage ne se ressent en rien de la vieillesse. Ses portraits sont, pour la plupart, historiés; le dessin en est de bon goût, le pinceau facile, la couleur fraîche et vigoureuse. On connaît de lui quelques tableaux d'histoire dignes d'être remarqués. On cite entre autres les *Quatre parties du monde*, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre en ce genre. Il amassa une grande fortune, et mourut le 9 janvier 1750.

RAVISIUS-TEXTOR (Jean TIXIER de RAVISI), né vers 1480 à Saint-Saulge, dans le Nivernais, remplit avec distinction la chaire de rhétorique au collége de Navarre, devint recteur de l'université en 1520, et mourut à Paris en 1524, il avait composé plusieurs ouvrages qui ont longtemps été suivis dans la plupart des colléges de France, d'Allemagne et d'Italie. Les principaux sont : *Specimen epithetarum; de Prosodiâ libri IV; Synonyma poetica; Officina*, etc.; *cornucopiæ Epitome*, à la suite de l'*Officina* et séparément; *Epistolæ; Dialogi aliquot et Epigrammata*, in-8°. Tous ces ouvrages, aujourd'hui à peu près oubliés, ont eu de nombreuses éditions.

RAVIZZA (Dominique), littérateur italien, naquit en 1707, à Lanciano, dans les Abruzzes. Après avoir étudié au collége de cette ville, il alla à Naples, s'y fit recevoir avocat et exerça pendant quelque temps cette profession. Il obtint ensuite, dans le duché de Parme, un emploi qu'il ne garda pas longtemps, car il revint bientôt dans sa patrie, où il épousa une riche héritière, ce qui lui permit de se livrer à son penchant pour les belles-lettres. Cependant il accepta, en 1750, une place dans l'administration de l'octroi de Lanciano, qu'il ne cessa d'occuper jusqu'à sa mort, arrivée le 9 octobre 1767. La plupart de ses ouvrages ne furent publiés que

longtemps après. Son fils fit imprimer en 1786 (Naples, 2 vol. in-8°) les œuvres poétiques, composées de pièces lyriques, comiques et dramatiques. Les œuvres en prose parurent en 1794, in-8°, par les soins de Janvier Ravizza, petit-fils de l'auteur et juge au tribunal de Chieti.

RAVIZZA (Janvier), petit-fils du précédent, naquit à Lanciano, le 15 mai 1776. Il entra dans la carrière de la magistrature et exerça de hautes fonctions judiciaires dans les villes de Chieti et d'Aquila. L'état de sa santé l'ayant obligé de demander sa retraite en 1830, il l'obtint, avec une pension convenable et les titres de juge de grande cour criminelle et de conseiller à la cour suprême de justice de Naples. Depuis cette époque il ne quitta plus la ville de Chieti, sa patrie d'adoption, et il se consacra tout entier à des recherches archéologiques et littéraires, jusqu'à sa mort arrivée le 8 janvier 1836. Outre l'édition des œuvres de son aïeul que nous avons citée dans l'article précédent, il avait publié : *Raccolta di diplomi e di altri documenti dei tempi di mezzo e recenti da servire alla storia della città di Chieti;* ouvrage estimé : *Epigrammi antichi de' mezzi tempi e recenti, pertinenti alla città di Chieti, e spiegati da diversi autori; Notizie biografiche, che riguardano gli uomini illustri della città di Chieti,* 1830, etc.

RAVRIO (Antoine-André), fabricant de bronzes dorés, né le 23 octobre 1759 à Paris, où il mourut le 4 décembre 1814, joignait à une grande habileté dans son art des connaissances dans les autres branches du dessin, et consacra, non sans fruit, ses loisirs aux lettres et à la poésie. C'est à son zèle philanthropique qu'une foule d'ouvriers, dont jusqu'alors la profession était des plus périlleuses, sont redevables des améliorations qu'elle a reçues. N'ayant pu réussir, malgré de longs efforts, à découvrir un moyen d'obvier au funeste emploi du mercure dans la dorure des métaux, il fonda, par son testament, un prix de 3,000 francs pour celui qui y parviendrait; ce prix a été décerné par l'Académie des sciences à d'Arcet en 1818. Ravrio était de la Société académique des enfants d'Apollon et de celle des arts et de l'amitié. Outre un recueil de pièces fugitives qu'il fit imprimer pour ses amis sous ce titre : *Mes délassements, ou Recueil de chansons,* etc., 1810-12, 2 vol. in-8°, il a donné des vaudevilles et autres pièces qui ont eu du succès, tels que *Arlequin journaliste,* 1797; *la Sorcière,* comédie, 1799; *la Maison des fous,* 1801 (avec Châtillon); et *M. Giraffa, ou l'Ours blanc* (avec Desaugiers, Chazet et autres), 1807, in-8°.

RAWENDY (Ahmed), sectaire du 2e siècle de l'hégire (8e de J. C.), débita une nouvelle doctrine sur la métempsycose. Il déifiait tous les hommes, et soutenait que l'âme d'Adam, passant de corps en corps, se trouvait alors dans celui de Mansour, calife régnant, auquel il voulait que l'on rendît des honneurs divins. Quelque absurde que fût cette doctrine, elle ne laissa pas de trouver de nombreux partisans, connus sous le nom de *Rawendyéh.* De sectaires ils devinrent factieux, et furent combattus par le même Mansour, objet de leur basse flatterie. Rawendy n'en était pas moins un savant distingué et un habile grammairien. Outre plusieurs ouvrages qu'il composa pour soutenir ses extravagants principes qui attaquaient la religion de Mahomet, il a écrit sur la langue arabe, dans laquelle il a introduit quelques règles. Il mourut en 293 de l'hégire (905-6).

RAWLEGH ou **RALEIGH** (Walter). *Voyez* **RALEGH.**

RAWLINSON (Christophe), savant anglais, né dans le comté de Lancastre en 1677, mort le 8 janvier 1733, a publié une édition de la traduction saxonne de Boëce (*De consolatione philosophiæ*), par le roi Alfred, Oxford, 1698, in-8°. Il était fort instruit dans l'ancienne littérature du Nord.

RAWLINSON (Thomas), frère aîné du précédent, a mérité, par sa passion pour les livres, d'être cité par Addison, son contemporain, dans le *Tatler,* sous le nom de *Tom Folio.* Il est mort en 1725, âgé de 44 ans.

RAWLINSON (Richard), frère des précédents, antiquaire, mort le 6 avril 1755, fonda dans l'université d'Oxford un cours de langue saxonne, et laissa au collége de Saint-Jean, où il avait été élevé, une rente de 700 livres sterling, indépendamment de plusieurs autres legs. On a de lui une *Vie de Anthony Wood,* Londres, 1711; *The english Topographer,* etc., ib., 1720. Il a eu une très-grande part à l'*Histoire des antiquités de Winchester,* 1715, in-8°; *de Hereford,* 1717; *de Rochester,* 1723; *du Salisbury,* etc., 1719; et à l'*Histoire du comté de Surry,* par Aubrey.

RAY (Jean), en latin *Raius,* l'un des plus savants naturalistes du 17e siècle, fils d'un forgeron, naquit dans un village du comté d'Essex le 29 novembre 1628. Élevé au collége de la Trinité de Cambridge, il fit de rapides progrès dans les sciences et les lettres, fut professeur de grec à 23 ans, puis occupa successivement une chaire d'humanités et une de mathématiques. Dans le même temps il se distinguait par des sermons et d'autres discours prononcés à la chapelle de son collége, et consacrait ses loisirs à des herborisations aux environs de la ville. En 1660, il se fit connaître comme botaniste, par la publication d'un *Catalogue* des plantes qu'il avait recueillies dans ses promenades autour de Cambridge pendant 10 années. Il s'était fait une méthode pour reconnaître ces mêmes plantes; et il avait su éviter l'aridité d'un pareil ouvrage par des notes curieuses, non-seulement sur les plantes et leur anatomie, mais encore sur les autres parties de l'histoire naturelle, surtout celle des insectes. Il donna, en 1663, un premier supplément à ce catalogue, et un second en 1685. Entré dans les ordres en 1660, Ray ne crut pas pouvoir adhérer à l'acte d'uniformité, rendu par le parlement en 1662, et qui prescrivait à tous les ecclésiastiques de souscrire à certaines propositions qui avaient pour but d'écarter les presbytériens. Ce refus d'adhésion le conduisit à résigner la place qu'il occupait à l'université de Cambridge, et dès lors il s'attacha à un de ses élèves, F. Willoughby, qui avait, comme lui, un goût très-prononcé pour l'histoire naturelle. Décidés à se consacrer uniquement à cette science, le maître et l'élève, associés à deux autres jeunes gens, visitèrent diverses parties de l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie, et recueillirent d'immenses matériaux pour les ouvrages dont ils avaient conçu le plan. Ray s'attacha aux végétaux et aux animaux. De retour en Angleterre, Ray fut nommé, en 1667, membre de la Société royale de Londres, et, après la mort de Willoughby, arrivée en 1672, se chargea de disposer en corps d'ouvrage les

matériaux que ce dernier avait rassemblés sur le règne animal, et publia les deux ouvrages qui ont pour titre : *Ornithologiæ libri III*, etc., et l'*Historiæ piscium lib. IV*. En 1677, il fit paraître son *Catalogue* des plantes de l'Angleterre (réimprimé en 1690, sous le titre de *Synopsis*, puis en 1696, 1724, et arrangé par Hill en 1760, d'après le système de Linné). Bien que d'une constitution faible, et malgré ses travaux continuels, Ray parvint à l'âge de 77 ans, et mourut le 17 janvier 1705 à Black-Nothy, son lieu de naissance. Plumier avait consacré à cet illustre botaniste le genre *jan-raya*, nom que Linné a changé en *rajana*, réuni d'abord à la famille des *asparaginées*, et dont on a formé ensuite, avec plusieurs autres, la famille des *smilacinées*. On a de Ray, outre les ouvrages déjà cités : *Methodus plantarum nova*, Londres, 1682, in-8°; *Stirpium europæarum extra Britannias nascentium sylloge*, 1696, in-8°; *Historia plantarum*, 1686-88-1704, 3 vol. in-fol.; *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis*, 1693, in-8°; *Synopsis methodica avium* et *Synopsis methodica piscium*, 1713, in-8° (diverses espèces de poissons portent le nom de Ray, comme ayant été découvertes par lui); *Historia insectorum*, 1710, in-4°; *Traité de la sagesse de Dieu manifestée dans les ouvrages de la création*, 1691, in-8°; trois *Discours* physico-théologiques sur le chaos, le déluge et la dissolution du monde, souvent réimprimés, et dont le premier a été traduit en français, Utrecht, 1714, in-8°; un recueil de *Proverbes* anglais, souvent réimprimé; *Nomenclator classicus*, composé pour les enfants de sir F. Willoughby, dont il dirigea l'éducation; quelques écrits polémiques sur la botanique. On doit encore à Ray une traduction des *Voyages* (scientifiques) de Rauwolf. Sa *Vie*, par Guillaume Derham, a été imprimée à Londres, 1760, avec ce qui restait d'intéressant dans ses papiers.

RAY DE SAINT-GENIEZ (Jacques-Marie), tacticien, naquit à Saint-Geniez, diocèse de Rodez, en 1712. Il embrassa, jeune, le métier des armes, obtint une compagnie d'infanterie, servit avec distinction dans les guerres d'Italie et d'Allemagne, et fut récompensé par la décoration de l'ordre de Saint-Louis. Ayant pris sa retraite, il employa ses loisirs à l'étude de son art et à celle de l'histoire, et mourut le 15 mars 1777. On a de lui : l'*Art de la guerre pratique*, Paris, 1754, 2 vol. in-12 : cet ouvrage, oublié depuis longtemps, eut beaucoup de succès lors de sa publication, et fut traduit en allemand, en anglais et en espagnol; *Histoire militaire de Louis le Juste*, 1755, 2 vol. in-12; *Histoire militaire du règne de Louis le Grand*, ibid., 1755, 3 vol. in-12; l'*Officier partisan*, 1763-66, 2 vol. in-12; *Stratagèmes de guerre des Français*, 1769, 6 vol. in-12.

RAYMOND IV, dit *de Saint-Gilles*. *Voyez* **RAIMOND**.

RAYMOND (Joachim-Marie), général distingué par sa conduite dans l'Inde, où il devint chef du parti français à la cour de Nizam-Aly, soubah du Décan, était fils de François Raymond et de Jeanne de Breilh, et il naquit le 20 septembre 1755, à Sérignac, à 6 lieues d'Auch. François Raymond, qui jouissait d'une honorable aisance, n'épargna rien pour l'éducation de ses nombreux enfants. Son fils suivit d'abord, à Toulouse, la carrière du commerce; et, au bout de deux ans, il résolut d'aller tenter la fortune au delà des mers. Il se rendit, en conséquence, à Lorient, avec une petite pacotille et 4,000 fr. que son père lui avait donnés en numéraire, et s'embarqua, au commencement de 1775, pour les Indes orientales. Arrivé à Pondichéry, Raymond se défit des marchandises qu'il avait apportées de France, et renonça bientôt après aux spéculations commerciales, pour suivre la vie active des camps, qui convenait mieux à son caractère aventureux. On voit, en effet, dans une lettre qu'il écrivit de Mangalor à son père, sous la date du 1er novembre 1783, et que nous avons sous les yeux, qu'il était entré dès 1777, dans le corps de Lallée, avec le grade de sous-lieutenant. S'étant distingué dans plusieurs affaires contre les Anglais et contre les princes indiens, il fut nommé lieutenant, et, le 15 avril 1783, élevé au grade de capitaine aide-major, par le marquis de Bussy, commandant général des troupes françaises dans l'Inde. Peu d'années après, il fut nommé major et passa au service d'Hyder-Aly, régent du Maïssour, qu'il quitta en 1786, pour s'attacher à Nizam-Aly, soubah du Décan. En 1791, les commissaires civils que le gouvernement français avait envoyés dans l'Inde, lui accordèrent le grade de général. Son crédit à la cour du soubah du Décan, dont il avait su acquérir la confiance, fit tant de progrès, que ce prince, qui l'avait mis d'abord à la tête de 1,000 soldats, lui confia le commandement d'un corps de 25,000 hommes d'infanterie, exercés à l'européenne, qu'il entretenait à sa solde. La plus grande partie des officiers étaient européens; et en outre un train de 24 pièces de campagne, avec 52 pièces de grosse artillerie, était attaché à ce corps, qui formait la principale force du Décan. L'influence du parti français, faisant chaque jour de nouveaux progrès à la cour du soubah, quoique ce prince fût encore allié des Anglais, Raymond, qui en était le chef, conçut le projet de détacher Nizam-Aly de leur alliance, et de le décider à en conclure une nouvelle, sous les auspices de la France, avec Tippou-Saëb, sultan du Maïssour, qui avait succédé, en 1782, à son père Hyder-Aly : cette alliance devait être cimentée par le mariage de la fille du soubah avec le sultan. Raymond ne pouvait mettre en doute l'assentiment du gouvernement français, parce qu'il sentait combien ce projet devait être avantageux aux intérêts de sa patrie : d'un autre côté Nizam-Aly paraissait l'approuver; et tout faisait présumer que le sultan, qui avait plusieurs fois témoigné le désir de s'unir étroitement à la France, pour chasser de l'Inde les Anglais qu'il abhorrait, s'empresserait d'y donner les mains. Un aveuglement incroyable, ou plutôt un concours fatal de circonstances qu'on n'avait pu prévoir, empêcha l'accomplissement d'un plan si habilement conçu. Tippou avait, en 1787, sollicité l'alliance des Français : il renouvela ses démarches, en 1791, et il demanda en même temps qu'on lui envoyât un corps européen de 5 à 6,000 hommes, qu'il voulait prendre à sa solde. M. de Fresne, colonel du régiment de Bourbon, devenu, après l'évacuation de Pondichéry, commandant en chef des établissements français dans l'Inde, démontra vainement les avantages incalculables qui devaient être le résultat de l'acceptation des offres du sultan : les progrès de la révolution française empêchèrent qu'on y

donnât aucune suite. M. de Chermont, colonel du régiment de l'île de France, qui avait, en 1792, remplacé M. de Fresne, ayant appris, au mois de mai de l'année suivante, que la guerre était déclarée entre la France et l'Angleterre, renouvela le projet de son prédécesseur, appuyant avec chaleur auprès d'un conseil de guerre réuni à Pondichéry, les propositions de Tippou-Saëb, et le plan de triple alliance conçu par Raymond, dont le résultat devait être l'attaque combinée des possessions anglaises du Carnate et de la côte d'Orissa. Mais les commissaires civils, alors la première autorité française dans l'Inde, s'opposèrent à un arrangement qui n'était pas dans leurs instructions. L'abaissement de Tippou-Saëb, et la perte de Pondichéry, furent la conséquence de cette funeste opposition. Raymond n'en conserva pas moins son crédit à la cour du Décan ; et, malgré ce contre-temps fâcheux, il aurait encore pu changer la situation politique de l'Inde, s'il eût été secondé par les circonstances, et par les dispositions des princes de la Péninsule, auxquels il chercha vainement à communiquer son ardeur et son zèle pour la cause de leur indépendance. Après la prise de Pondichéry (21 août 1793), l'influence de l'Angleterre augmenta, de jour en jour, à la cour du soubah, ainsi que le crédit du vizir Machir-Moulouk, ennemi des Français. Jugeant, dès lors, qu'à la mort du vieux Nizam-Aly, son second fils, gendre de Machir-Moulouk, monterait sur le trône du Décan, au préjudice d'Aly-Béhader, son fils aîné, qui ne cachait pas son aversion pour la nation anglaise (événement qui devait entraîner la ruine du parti français), Raymond crut devoir prendre à l'avance des précautions pour sa sûreté. Il sollicita et obtint du soubah et de Tippou-Saëb, un caoul ou autorisation nécessaire pour acheter des armes dans les États du sultan ; et, sous ce prétexte, il envoya des émissaires à la cour de Maïssour, offrir à Tippou de passer à son service, avec les troupes qu'il commandait, et accompagné du fils aîné du soubah. Le plan de Raymond était vaste et bien conçu : une révolte simulée du raja de Salapour aurait éclaté ; et le prince Béhader, sous prétexte de l'étouffer, aurait marché à la tête de l'armée destinée à réduire le raja, et se serait dirigé sur les confins des États du sultan. De là passant dans le Maïssour avec son armée, il aurait épousé une fille de Tippou, et serait resté chez ce prince avec le parti français, jusqu'à la mort du vieux soubah. Alors l'héritier du Décan aurait marché droit à Aurengabad, capitale du royaume de son père, toujours accompagné du parti français, et il se serait emparé du gouvernement qui lui était dévolu par droit de naissance et de succession. Mais Tippou refusa d'accepter ces propositions, par suite des instigations de Mir-Saïd, son ministre. Ce serviteur perfide, depuis longtemps vendu aux Anglais, représenta au sultan que l'introduction dans son royaume d'une force auxiliaire aussi redoutable, le mettrait à la disposition de Raymond et du prince Béhader, qui seraient vraisemblablement tentés de se rendre maîtres de sa personne et de ses États. Quoique le caractère noble et élevé de Raymond qui n'avait d'autre but que de mettre à couvert le parti français, et de disposer les événements en faveur du fils aîné du soubah, rendît ces craintes puériles, Tippou, cédant aux insinuations de Mir-Saïd, consentit seulement à prendre Raymond à son service, avec 4,000 hommes au lieu de 25,000 ; et ce projet, qui eût peut-être sauvé le sultan, s'il avait été exécuté, n'eut aucune suite. Vers cette époque (1794), les Marattes déclarèrent la guerre à Nizam-Aly, et réclamèrent le chout (le quart des revenus net) des provinces du nord. Ce prince, qui sentait tout le parti qu'il pouvait tirer de Raymond dans cette circonstance difficile, s'empressa de se l'attacher plus particulièrement, ainsi que le corps dont il avait le commandement en chef, en lui abandonnant la régie de huit provinces pour la solde de ses troupes, ce qui leur assurait un revenu fixe et indépendant. Ayant ensuite convoqué tous ses nababs et rajas, le soubah marcha en personne contre ses ennemis à la tête d'une armée forte de 300,000 combattants, dont Raymond formait l'avant-garde, avec un corps de cavalerie d'élite de 16 mille hommes, et il établit son quartier général à Beder. Les Marattes qui s'avançaient de leur côté, parurent bientôt dans le Décan, avec le peischwa à leur tête. Une grande bataille se donna entre les deux puissances ; la cavalerie maratte, ayant tournée l'armée du soubah, celle-ci prit honteusement la fuite, et abandonna son artillerie, ses bagages et ses trésors : mais tout fut sauvé par Raymond, qui parvint même à rejoindre l'armée fugitive sans avoir été entamé. Nizam-Aly crut devoir néanmoins demander la paix aux Marattes ; et il ne l'obtint qu'en s'engageant à leur payer un subside de deux courours de roupies (environ 50 millions de francs), et en leur laissant pour otage Machir-Moulouk, son vizir. Peu de temps après ces événements, le prince Aly-Béhader réclama, à titre de domaine, le district de Gouty-Bellary, dont il ambitionnait la possession. Sur le refus du soubah, il se fit derviche, et vécut quelque temps dans la retraite, sans doute pour mieux fomenter une révolte qu'il méditait contre son père. Il joignit en effet le raja Sadassorely, avec un corps de troupes, et se retira à Sangareddy, dans l'espoir que l'armée entière du soubah quitterait ce prince, et le placerait lui-même sur le trône. Dans ce péril extrême, Nizam Aly mit toute sa confiance dans le général Raymond, et lui ordonna d'aller combattre les rebelles avec le peu de troupes qui lui étaient restées fidèles. Le général français se trouvait placé dans une position fort délicate ; mais quelque attaché qu'il fût au prince Béhader, il n'hésita pas entre son devoir et ses affections particulières ; il marcha contre les révoltés, les mit en déroute, et fit prisonnier Béhader lui-même. Ce fut en vain que Raymond essaya de calmer le désespoir de ce malheureux prince, en engageant sa parole qu'il intercéderait pour lui, et qu'il ne lui arriverait aucun mal ; rien ne put dissiper les craintes que Béhader avait conçues sur les suites du ressentiment du soubah, et il s'empoisonna à quelques lieues d'Hyder-Abad. Son corps fut porté à son père, et enterré honorablement par les ordres de ce prince, qui récompensa noblement le service signalé que Raymond venait de lui rendre. Il conféra au général français le titre de moulouk ou prince du sang, et accorda celui de zing, qui répond au titre de comte, à trois des principaux officiers de son armée. Raymond continuait d'assurer au parti français la prépondérance à la cour du Décan, prépondérance que les Anglais voyaient avec autant de jalousie que d'inquiétude,

lorsqu'ils furent délivrés de ce redoutable adversaire, qui cessa d'exister, à Hyder-Abad, le 6 mars 1798. La mort de Raymond, qu'on soupçonna généralement d'avoir été hâtée par le poison, marqua un changement d'époque et de système, qui prépara la prodigieuse influence que les Anglais exercèrent depuis chez le soubah.

RAYMOND (le chevalier DE), colonel de la légion du Luxembourg au service de la Hollande, défendit en 1802 Colombo, dans l'île de Ceylan, contre les Anglais, et mourut en combattant.

RAYMOND (JEAN-ARNAUD), architecte, né à Toulouse, le 9 avril 1742, était fils d'un entrepreneur de bâtiments, homme fort habile dans sa profession, et qui lui donna les premières notions de stéréotomie et d'architecture. Il aurait désiré l'envoyer à Paris pour compléter son éducation, mais les sacrifices qu'il fallait faire excédaient de beaucoup ses ressources; M. de Puymaurin, amateur éclairé et protecteur généreux des sciences et des arts, se chargea de cette dépense. Le jeune Raymond, arrivé dans la capitale, étudia successivement sous Blondel, Hilaire et Leroi. En 1767, il remporta le grand prix d'architecture, et partit bientôt pour Rome. Raymond revint en 1775 à Paris, où ses talents ne tardèrent pas à être appréciés. Appelé à Montpellier, il y resta 3 ans, chargé de diriger divers travaux publics; mais il ne termina que la belle place du Peyrou. Plus tard, Joubert, intendant des états de Languedoc, lui demanda, pour des établissements de Nîmes et autres villes de cette province, des plans qui furent adoptés par les états, mais dont le manque de fonds empêcha l'exécution. Raymond dut se borner à réparer quelques-uns des précieux débris de l'antiquité romaine, encore si multipliés dans le midi de la France. Il désirait ardemment d'attacher son nom à un seul monument remarquable; cette louable ambition ne put être satisfaite. Raymond passa les dernières années de sa vie dans la retraite, et mourut à Paris le 18 janvier 1811. L'ancienne académie d'architecture l'avait admis comme professeur en 1784. On a de lui : *Mémoire sur la construction du dôme de la Madonna della Salute, à Venise, comparée avec celle du dôme des Invalides,* accompagné de 7 planches; *Projet d'un arc de triomphe, dont l'exécution avait d'abord été arrêtée pour l'emplacement de l'Étoile, sur la grande route de Paris à Neuilly, gravé au trait, d'après les dessins originaux de feu Jean-Arnaud Raymond,* ouvrage posthume, précédé d'une *Notice historique* sur la vie et les ouvrages de l'auteur, Paris, 1812, in-fol. avec 6 planches et orné du portrait de Raymond.

RAYMOND (JAMES GRANT, dit), acteur anglais, directeur de Drury-Lane, né en 1769, était fils d'un officier qui succomba dans la lutte avec les Anglo-Américains. Sa mère, mistress Grant, ne pouvant disposer que de faibles ressources pécuniaires, le laissa peu de temps à l'école, après quoi il mena pendant quelques années une vie errante. Un ancien ami de Garrick, qui reproduisait son jeu avec succès, ayant un jour récité le rôle d'Oroonoko devant le jeune James, celui-ci crut aussitôt se sentir une vocation pour la scène, et résolut de s'y consacrer. Le directeur du théâtre de Dublin l'admit bientôt à débuter, et le succès qu'il obtint dans quelques rôles tragiques le fixa dès lors dans cette voie périlleuse. C'est à cette époque qu'il commença à prendre le nom emprunté de *Raymond,* sous lequel il est le plus connu. Il joua ensuite à Lancastre, à Manchester, et enfin à Londres, sur le théâtre de Drury-Lane, auquel il rendit d'importants services. Il mourut, presque subitement, en 1817. Comme littérateur, on a de lui, indépendamment de deux tragédies dont l'une a pour sujet les malheurs de Louis XVI : la *Vie de Thomas Dermody,* 1805, 2 vol. in-8°; la *Harpe d'Érin,* ou *OEuvres poétiques de Thomas Dermody,* 1807, 2 vol. in-8°.

RAYMOND (GEORGE-MARIE), littérateur et savant distingué, naquit à Chambéry en 1769, d'une famille originaire de Sixt en Faucigny. Une ardente passion le domina toute sa vie, ce fut le double désir d'apprendre et d'enseigner. A peine fut-il sorti du collége de sa ville natale qu'il se livra laborieusement à l'étude approfondie de la haute littérature et des sciences exactes, sans autre maître que les bons livres et les impulsions d'une forte intelligence. Il accepta dans l'administration du cadastre les modestes fonctions que l'illustre philosophe de Genève y avait remplies un demi-siècle auparavant. Le jeune Raymond, à l'époque où la Savoie fut incorporée à la république française, fut nommé secrétaire général du département du Mont-Blanc; et en 1794, fatigué d'exercer des attributions qui n'étaient point en rapport avec ses goûts ou avec son attachement à l'ancienne monarchie, il obtint la chaire d'histoire et de géogpaphie à l'école centrale du Mont-Blanc, qui avait remplacé l'ancien collége. En 1800, il joignit à cette chaire l'enseignement des mathématiques. L'année suivante, il fit partie du conseil établi à Chambéry pour veiller à l'encouragement de l'agriculture et de l'industrie nationale. En 1803, l'école centrale, organisée sur un nouveau plan, fut confiée à sa direction, sous le titre d'*école secondaire.* Au rétablissement de la maison royale de Savoie, revêtu du titre de préfet honoraire du collége des jésuites, qui fut substitué à l'école secondaire, il y professa la géographie et les mathématiques jusqu'à l'âge de 70 ans. Il mourut dans l'exercice de ce professorat le 24 avril 1893. On lui doit: l'*Ermite de Saint-Saturnin,* 2 vol.; *Éléments de géographie moderne,* 2 vol., etc., etc.

RAYMOND (JEAN-MICHEL), né à Saint-Vallier (Drôme) en 1756, se destina d'abord à la médecine, et, après avoir reçu le grade de docteur à Montpellier, revint exercer son art dans sa ville natale. Mais entraîné par un goût passionné pour la chimie, il ne tarda pas à se rendre à Paris pour y suivre les cours de Fourcroy, de Vauquelin et de Berthollet, dont il fut le disciple et l'ami. De retour à Saint-Vallier, il venait d'y fonder un établissement pour le blanchiment des toiles, lorsqu'un ordre du comité de salut public l'envoya dans les départements du Midi, diriger avec le titre d'inspecteur général la fabrication des poudres et salpêtres. En 1795 il revint à Paris suivre les cours de l'école normale, et, lors de la création de l'école polytechnique, il y fut attaché comme préparateur et répétiteur de chimie. Un mémoire qu'il publia dans le *Journal des mines,* sur la nature et les propriétés de l'acide nitreux, obtint le suffrage des savants, et ses divers articles dans les *Annales de chimie* étendirent sa réputation. Il quitta l'école polytechnique pour recommencer ses expériences de blanchi-

ment à Saint-Vallier. Forcé d'y renoncer encore une fois, il accepta en 1802 la place de professeur de chimie à l'école centrale de l'Ardèche; et bientôt après il fut nommé, par le ministre de l'intérieur, à la chaire de chimie appliquée à la teinture que venait de fonder la ville de Lyon. En 1812 il reçut du gouvernement un prix de 8,000 fr. pour la découverte d'une couleur, connue aujourd'hui sous le nom de bleu-Raymond. En 1815 il créa à Saint-Vallier une fabrique de produits chimiques, et en 1818 il quitta sa chaire à Lyon pour venir diriger lui-même cet établissement. Lors de l'exposition des produits de l'industrie en 1819, il reçut une médaille d'or et la décoration de la Légion d'honneur. Ayant laissé la direction de ses affaires à son fils, il se retira dans sa campagne d'Érioux, qu'il avait ornée avec goût. Il mourut à Saint-Vallier en 1837. Il a publié : *Essai sur le jeu considéré sous le rapport de la morale et du droit naturel*, in-8°; *Souvenirs d'un oisif*, 1836, 2 vol. in-8°, recueil piquant de ses souvenirs de premières études et de ses relations avec les savants et les artistes.

RAYMOND DE VINARIO, ainsi appelé du lieu de sa naissance, *Vinarium* ou *Vinas*, petit village près de Béziers, vivait au 14e siècle, et fut l'un des médecins les plus renommés d'Avignon, où se tenait alors la cour des souverains pontifes. Contemporain de Guy de Chauliac, et comme lui successivement médecin de trois papes, il a décrit les mêmes pestes que cet homme célèbre, et en a laissé une histoire assez exacte, publiée à Lyon en 1552, in-16. Il y donne des détails sur les deux dernières pestes du 14e siècle, dont Guy de Chauliac n'avait pas parlé.

RAYNAL (Guillaume-Thomas-François), l'un des philosophes les plus célèbres du 18e siècle, né le 11 mars 1713 à Saint-Geniez, département de l'Aveyron, entra fort jeune chez les jésuites, et obtint des succès dans l'enseignement et dans la prédication. Mais, s'étant bientôt lassé d'un genre de vie qui ne s'accordait ni avec ses penchants ni avec ses opinions personnelles, il quitta la société, vint à Paris en 1747, et fut attaché pendant quelque temps à la paroisse de Saint-Sulpice en qualité de prêtre desservant; mais, renonçant ensuite aux pratiques du ministère, il prit le titre d'homme de lettres, se fit des amis, obtint la rédaction du *Mercure de France*, et fit paraître plusieurs ouvrages qui eurent alors beaucoup de succès. Son *Histoire philosophique des établissements du commerce des Européens dans les deux Indes*, publiée en 1770, fut surtout accueillie avec le plus vif enthousiasme; mais on lui contesta le mérite d'en être le seul auteur, les morceaux les plus intéressants furent attribués à Diderot, et l'on prétendit avec raison que plusieurs autres écrivains y avaient également travaillé. Neuf années s'écoulèrent entre la première et la seconde édition de ce livre, dont l'auteur fut décrété par le parlement de Paris en 1781. Obligé de s'expatrier, il visita plusieurs cours étrangères, reçut partout un accueil distingué, et ne rentra en France que vers 1788. Quels que fussent les principes professés jusque-là par cet écrivain, il fut bien loin cependant d'adopter ceux de la révolution, et les désavoua hautement dans une lettre qu'il adressa à l'assemblée nationale le 31 mai 1791. Dépouillé de tout ce qu'il possédait, Raynal mourut à Chaillot le 6 mars 1796. Outre l'*Histoire philosophique*, dont l'édition la plus récente est de Paris, 1820, on a de lui : *Histoire du stathoudérat*, 1748, réimprimée en 1819; *Histoire du parlement d'Angleterre*, 1750 : les frères Baudouin ont réimprimé en 1820 cet ouvrage sous le titre d'*Histoire du parlement anglais*, par Louis Bonaparte, avec des notes de Napoléon; *Anecdotes littéraires, historiques, militaires et politiques de l'Europe, depuis l'élévation de Charles-Quint à l'empire jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle*, 1753, 3 vol. in-12; *Histoire du divorce de Henri VIII*, 1763; *École militaire; Mémoire historique de l'Europe*, 1772, 3 vol. in-8°; *Tableau et révolution des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale*, 1781, 2 vol. in-12, et plusieurs autres écrits.

RAYNAL (Jean), né à Toulouse en 1723, remplit les fonctions de capitoul, celles de subdélégué de l'intendant du Languedoc, devint membre de l'Académie de Toulouse, et mourut en 1807 à Argilliers. Il a publié une *Histoire de la ville de Toulouse*, 1759, in-4° : cette histoire n'est qu'une sèche abréviation des *Annales* de Germ. la Faille.

RAYNAL (François), frère du précédent, religieux de la congrégation de Saint-Maur à Valombreuse, près de Florence, né à Toulouse en 1726, mort en 1810, a réuni les matériaux d'une excellente édition grecque des *Fables* d'Ésope; Furia les a mis à profit pour celle qu'il publia à Florence en 1809.

RAYNALDI (Oderic). *Voyez* **RINALDI**.

RAYNAUD (Théophile), jésuite, né vers la fin de 1583 à Sospello, dans le comté de Nice, mort à Lyon en 1663, se fit remarquer par son érudition, son zèle religieux, et surtout par un esprit caustique qui lui attira des ennemis et des persécutions. Il a laissé un très-grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns furent mis à l'*index*. On en trouve la liste dans le tome XXVI des *Mémoires* de Niceron. Ils traitent presque tous de théologie; mais la plupart sont futiles, satiriques ou singuliers. Cette immense collection a été recueillie à Lyon de 1665 à 1669, en 20 vol. in-fol.

RAYNEVAL. *Voyez* **GÉRARD**.

RAYNEVAL (François-Maximilien GÉRARD, comte de), naquit à Versailles le 8 octobre 1778. Sa famille, originaire d'Alsace, remplissait dans cette province des charges municipales et judiciaires. Le duc de Choiseul, pendant son ambassade à Vienne, ayant connu l'oncle de Rayneval, C. A. Gérard, qui était alors secrétaire de l'ambassade près cette cour, l'avait appelé, dès son entrée au ministère, aux fonctions de premier commis des affaires étrangères. Gérard occupa cette place importante avec une grande distinction sous les ministres Choiseul, d'Aiguillon et Vergennes; il ne la quitta que lors de l'envoi de Franklin en France, pour aller, par réciprocité (1778), comme ministre plénipotentiaire aux États-Unis d'Amérique, nouvellement reconnus par le cabinet de Versailles. Un an après, au retour de cette mission, il fut nommé préteur royal à Strasbourg, et mourut à Paris, en 1790. Il avait pour frère puîné Joseph-Mathias Gérard, père du comte de Rayneval, résident de France à Dantzig, qui devint son collaborateur au même ministère, également en qualité de premier commis; celui-ci gagna la confiance particulière

du comte de Vergennes. Nommé, en janvier 1783, ministre plénipotentiaire à Londres, il y signa les préliminaires de la paix avec l'Angleterre. A la mort de ce ministre, en 1787, il continua de demeurer attaché aux affaires sous de Montmorin et de Lessart. Il se retira, en mars 1792, à l'avénement de Dumouriez; en sorte qu'on peut dire que la révolution seule, personnifiée dans ce nouveau ministre, mit un terme aux longs services de Gérard de Rayneval père, dans un département où son nom est encore justement honoré. Dans un temps ordinaire, cette position de famille eût ouvert au jeune Rayneval tous les accès de cette brillante carrière; mais les circonstances étaient autres, et il n'en fut pas ainsi. S'il parvint successivement à tous les emplois diplomatiques, il ne le dut qu'à son propre mérite. Pendant la tourmente révolutionnaire, son père s'était retiré à Chatou, près Saint-Germain. Là, dans une complète solitude, il se livra tout entier à l'éducation de ses deux filles, devenues mesdames de Joguet et Didelot, et de ce fils dont il fut l'unique maître. Son esprit docte et grave, découvrant des dispositions peu communes, les développa par une exigence de travaux variés et soutenus. Il n'admettait d'autres délassements que les changements d'occupation. C'est ainsi qu'à l'étude des langues anciennes il fit succéder celle des langues vivantes, et au droit public les chefs-d'œuvre historiques ou littéraires dans leurs langues originales. Ennemi des occupations frivoles, il ne tolérait que les lectures instructives ou les textes sérieux de conversation. Si la discussion faisait naître quelque doute, il recourait aux sources. Alors il travaillait à ses *Institutions du droit de la nature et des gens*, publiées en 1803. Le penchant du jeune Rayneval, d'accord avec les vœux de son père, lui fit suivre de préférence la carrière diplomatique; et, peu après le 18 brumaire, il partit pour Copenhague, comme attaché à la mission dont Bourgoing venait d'être chargé. Ce fut son premier pas dans les affaires politiques. Puis il passa, comme on va le voir, 12 années consécutives à l'étranger, dans les diverses cours, et en s'initiant aux intérêts les plus variés. Dès le rétablissement des relations de la France avec la Russie, à la fin de 1801, il fut nommé second secrétaire de légation à Pétersbourg, et, lors du rappel du général Hédouville, il remplit 6 mois à cette cour les fonctions de chargé d'affaires, jusqu'en novembre 1804. Au commencement de l'année suivante, il fut envoyé comme premier secrétaire d'ambassade à Lisbonne, et devint de nouveau chargé d'affaires jusqu'à l'invasion de l'armée française en Portugal (octobre 1807). De retour à Paris, il quitta, un mois après, son père qu'il ne devait plus revoir, et alla occuper le poste de premier secrétaire d'ambassade en Russie, où il resta jusqu'à la guerre de 1812. Pour un esprit si bien préparé, ces 5 années le mirent hors de ligne parmi ses collègues. Pétersbourg était alors le plus vaste théâtre pour les affaires, et, par suite, le plus profitable, puisqu'il n'y a de diplomatie que là où la force n'impose point ses volontés. Déjà Rayneval préludait brillamment au rôle d'homme d'État. Mandé à Wilna par le ministre des affaires étrangères, puis à Moscou par Napoléon, il ne put arriver à temps dans cette capitale; le mouvement de retraite était commencé. Il en supporta avec énergie toutes les épreuves, et à force de constance et d'efforts il parvint à joindre l'empereur. Mais la gravité de la situation dominait alors les plus sages pensées, et l'audience se borna à quelques brèves paroles échangées à un bivac. C'est le seul contact qu'il ait jamais eu avec Napoléon. La campagne de 1813 allait commencer. Dès le début, la bataille de Lutzen, l'occupation de Dresde, la présence de l'armée française sur l'Oder, rétablirent la fortune que Napoléon eût affermie sans les défections successives qui suivirent. Cependant des conférences allaient s'ouvrir à Prague; Rayneval, qui avait suivi Maret, à Dresde, comme chef de division adjoint, fut nommé conseiller d'ambassade du duc de Vicence (Caulaincourt) et du comte de Narbonne, plénipotentiaires à ce congrès. On sait qu'il fut sans résultat et que bientôt les hostilités recommencèrent. L'année 1814 s'ouvrit par l'envahissement de la France. De nouveaux revers rendaient chaque jour la paix plus urgente, mais plus difficile. L'entrée du duc de Vicence aux affaires étrangères parut un gage de modération. Doué d'une de ces organisations qui ne fléchissent pas sous le poids des affaires désespérées, ce ministre réunissait tous les genres d'aptitude qui assurent le succès, alors qu'il n'est point impossible. Dès le 6 janvier, il quitta Paris avec l'intention formelle de procurer la paix à la France. Rayneval et la Besnardière, chef de la première division, partirent avec lui. A leur arrivée, les conférences de Châtillon commencèrent. Elles duraient depuis deux mois, quand la marche des armées alliées sur Paris consomma la chute de Napoléon. Au retour des Bourbons, Rayneval avait 36 ans. Sa capacité était généralement établie. On ne balança pas à accorder à Rayneval les fonctions réunies de premier secrétaire d'ambassade et de consul général à Londres. La seconde rentrée du roi, en 1815, le retrouva au poste qu'il occupait en Angleterre. Bientôt le duc de Richelieu entra au ministère des affaires étrangères et y joignit la présidence du conseil. Il avait connu Rayneval en Russie : il l'avait vu entouré de l'estime publique, et ce souvenir le détermina à lui accorder sa confiance. Il l'associa aux affaires de ce département avec le titre de directeur des chancelleries. C'étaient déjà les attributions de la place de sous-secrétaire d'État qu'il devait remplir, en 1820, sous le ministère du baron Pasquier. Ici commence une ère nouvelle pour Rayneval. Initié journellement aux affaires les plus délicates, il ouvrit toutes les dépêches, donna toutes les instructions. Tout ce qu'il écrivit est remarquable de rectitude et de méthode. Ses longs séjours à l'étranger lui avaient donné une connaissance approfondie des intérêts de chaque pays et de la politique de chaque cabinet. Les traditions diplomatiques lui étaient familières, et il en faisait un usage fréquent pour résoudre mille affaires par les analogies. Après 6 années de fonctions laborieuses, qui ne furent pas sans éclat, puisque le traité d'Aix-la-Chapelle, auquel il prit une part active, fait partie de cette période, il les quitta pour aller, en décembre 1821, comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Berlin. Ceux qui l'ont connu à cette cour savent qu'il appliqua toute la bienveillance de son caractère à éteindre l'irritation entre les deux peuples. Il y réussit et ne quitta cette résidence qu'en lais-

sant d'universels regrets. Ce fut grâce à cet esprit de conciliation que cessa un anniversaire douloureux pour tout cœur français, la commémoration de la bataille de Leipzig. En juin 1825, il passa à l'ambassade de Suisse. Jusqu'à son arrivée, les droits des Français dans ce pays, et réciproquement ceux des Suisses en France, étaient l'objet de difficultés continuelles. On en prévint le retour par une sage convention due à ses soins. Peu après, il fut créé ministre d'État et choisi pour gérer par *interim* le ministère des affaires étrangères pendant la maladie du comte de la Ferronnays, son ami. Il eut, en cette qualité, entrée au conseil du roi. l'Europe s'occupait alors de donner à la Grèce une organisation politique, et l'on sait quelle part noble et désintéressée y prit la France. Le département où Rayneval avait autant d'amis que de collaborateurs vit ce choix avec une satisfaction marquée; et le comte de la Ferronnays, à cause de l'état fâcheux de sa santé, persistant à n'en pas reprendre la direction, on espéra qu'il lui succéderait. Il est même sûr qu'il fut proposé et agréé par le roi. Mais cette combinaison échoua, et tout ce qui connaissait Rayneval le regretta dans l'intérêt des affaires. Le roi, ne voulant pas le laisser retourner en Suisse sans un témoignage de sa satisfaction, lui conféra le titre de comte. Vers la fin de 1829, il fut promu à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur et nommé à l'ambassade de Vienne. Dans les premiers jours de l'année suivante, il prit possession de ce nouveau poste, en tout temps considéré comme d'une grande importance, à laquelle ajoutait encore la présence d'un jeune prince qui appelait les regards des partisans d'un passé glorieux, mais impossible à reproduire. Rayneval conserva cette ambassade jusqu'aux événements de 1830. Telles furent ses fonctions publiques depuis l'époque qui ramena sur la France les premières lueurs de l'ordre social jusqu'à la commotion sans précédent dans l'histoire qui, 30 ans plus tard, l'agita si profondément et faillit ébranler l'Europe entière. Depuis son retour de Vienne, il vivait dans la retraite, lorsque le président du conseil, Casimir Périer, lui offrit l'ambassade de Madrid, un an avant la mort de Ferdinand VII. Ce n'est pas ici le lieu de retracer les divisions qui déchirent ce malheureux pays: qu'il suffise de dire que, dès le début de sa mission, Rayneval sut prédire de point en point et avec une incroyable sagacité les calamités qui affligent l'Espagne. Pendant plus de 4 années qu'il y résida, ses efforts pour diminuer les maux de ce pays, et sa modération éclairée, lui acquirent l'estime de tous les partis. Mais sa santé éprouva de graves altérations. Il avait quitté Madrid déjà souffrant pour rejoindre la reine, quand le passage des montagnes détermina en lui une fluxion de poitrine qui se compliqua d'une attaque de goutte à laquelle il succomba, le 16 août 1836, au milieu même des scènes sanglantes de la Granja. Le comte de Rayneval parlait bien quatre langues et n'était étranger à aucune. En 1832, il donna une édition nouvelle, revue et annotée par lui, des *Institutions du droit de la nature et des gens,* publiée par son père.

RAYNOUARD (François-Juste-Marie), littérateur très-distingué, naquit le 18 septembre 1761 à Brignolles. Dès sa jeunesse il se fit remarquer par des qualités qui ne se montrent pas ordinairement dans le même homme, l'esprit des affaires et le goût de la poésie. Il se fit avocat dans le but de se procurer cette aisance qui assure au talent les loisirs dont il a besoin pour exécuter ses œuvres. Il embrassa la cause de la révolution, mais en détestant ses excès. La sympathie qu'il avait manifestée pour les girondins ne pouvait manquer de le signaler à leurs adversaires. Arrêté dans le fond de la Provence après le 31 mai, il fut conduit à Paris et jeté dans un cachot, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il retourna dans son pays exercer sa profession. Il revint à Paris en 1800, avec quelques ouvrages qu'il avait composés dans les moments qu'il avait pu dérober aux travaux de cabinet. Sa tragédie des *Templiers,* jouée en 1805, obtint beaucoup de succès. L'année précédente il avait remporté le prix au concours de l'Académie française par un poëme intitulé : *Socrate dans le temple d'Aglaure,* ouvrage moins remarquable peut-être par le talent que par la hardiesse des principes. En 1806 il fut nommé membre du corps législatif; l'année suivante il remplaça le poëte Lebrun à l'Institut. En 1810 il fit jouer à Saint-Cloud, pendant les fêtes du mariage de Marie-Louise, la tragédie intitulée : *les États de Blois,* qui déplut à Napoléon. La même année l'Institut ayant proposé la tragédie des *Templiers* pour les prix décennaux, la distribution de ces prix fut ajournée indéfiniment. Réélu au corps législatif en 1811, il fit partie de la commission chargée, à la fin de 1813, de faire un rapport sur l'état de la France. Ce rapport, rédigé par Lainé, fut suivi de la dissolution du corps législatif, qui ne put se réunir de nouveau qu'après la restauration. Raynouard s'y montra souvent opposé aux vues du gouvernement royal, notamment dans un rapport qu'il fit sur la répression des délits de la presse. Pendant les cent jours il fut nommé membre de la chambre des représentants et conseiller de l'université; mais il refusa ces deux fonctions. Peu de mois auparavant il avait remis au théâtre la tragédie des *Templiers,* qui ne fut pas moins bien accueillie du public qu'elle ne l'avait été en 1805; mais les *États de Blois* n'obtinrent qu'un petit nombre de représentations. Maintenu, lors de la réorganisation de l'Institut, sur la liste des membres de l'Académie française, il fut nommé la même année membre de l'Académie des inscriptions. Il remplaça Suard en 1817 dans les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie française; il donna sa démission de cette place en 1827, pour se livrer avec plus de suite aux travaux philologiques qu'il avait entrepris, et mourut le 27 octobre 1836. Son successeur à l'Académie française fut Mignet. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Caton d'Utique,* tragédie, Paris, 1794, in-8°, tiré à 40 exemplaires; *Monuments historiques relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple,* 1813, in-8°; *Choix de poésies originales des troubadours,* 1816-21, 6 vol. in-8°, publication d'une haute importance, et qui a été accueillie avec empressement dans toute l'Europe : le tome Ier contient la *Grammaire romane,* et le tome VI la *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine,* publiée l'une et l'autre séparément; *Nouveau choix de poésies des troubadours,* 1835-36, 2 vol. in-8° : ces 2 vol., les seuls qui aient paru, contiennent : le premier des *Recherches philologiques sur*

la langue romane, le *Résumé* de la grammaire, et différentes pièces inédites; le second, le *Lexique roman*, A.-C.; *Histoire du droit municipal en France*, 1819, 2 vol. in-8°; différents morceaux de *poésie*, des *rapports* à l'Académie sur les concours, et des *articles* importants dans le *Journal des savants*, dont il était un des rédacteurs depuis 1816.

RAZI (Mohammed Abou-Bekr ibn-Zacaria), célèbre médecin arabe, né à Rey, dans le Khoraçan, vers le milieu du 9e siècle (2e de l'hégire), se livra avec ardeur à l'étude de la médecine et de la philosophie, dirigea successivement les hôpitaux de sa patrie et de Bagdad, voyagea, suivant Léon l'Africain, en Syrie, en Égypte, et jusqu'en Espagne, et mourut l'an 310 de l'hégire (923 de J. C.), ou 10 ans plus tard, suivant quelques auteurs. On a de lui de nombreux ouvrages, dont on peut voir l'énumération dans la *Bibliotheca hispanica-arabica* de Casiri. Nous citerons seulement : *Havi, seu Continens, ordinatus et correctus per clar. doct. magistrum Hieronymum Surianum*, Brescia, 1486, 2 vol. in-4°; Venise, 1509, 2 vol. in-fol.; un *Traité de la petite vérole et de la rougeole*, publié en latin d'après une version grecque, 1478 (la version grecque a été publiée par Robert Estienne en 1548), traduit en français par Sébastien Colin, Poitiers, 1556; *Ad Almansorem libri X*, Venise, 1510, in-fol. Plusieurs des ouvrages de Razi ont été traduits en hébreu, et ces traductions sont indiquées dans la *Bibliothèque hébraïque* de Wolf.

RAZI (Abulfadi-Zeineddin-Abdalrhaman), poëte de l'Orient au 15e siècle, était originaire de Zaran, ville près d'Arbelles; il naquit au Caire en 725 de l'hégire (1324 de J. C.), et mourut dans la même ville en 806 (1403). Il avait à peine 8 ans lorsqu'il apprit la grammaire, la rhétorique et la poésie; il devint ensuite si profond, si versé dans toutes les sciences, qu'il composa plus de 100 beaux ouvrages dans tous les genres. On distingue entre autres son *Alfia*, poëme à la louange de Mahomet, qu'Abdalrauf-ben-Almanavi a commenté, et qu'on trouve manuscrit avec ce commentaire dans la bibliothèque de l'Escurial, n° 444.

RAZIAH ou **RADHIAT-EDDYN**, reine de Delhy, fille de Chems-Eddyn Iletmich, fut élevée au rang suprême par le choix de toute sa nation, l'an 634 de l'hégire (1236 de J. C.), et se rendit digne de cette distinction par ses qualités éminentes; mais son règne glorieux fut troublé par la jalousie de son frère Bahram, qui parvint à la détrôner, et la retint captive. Délivrée par le roi de Serhind, dont elle devint l'épouse, elle périt avec lui en combattant l'usurpateur.

RAZIAS, Juif célèbre par sa fin tragique, vivait à Jérusalem dans le temps où la Judée était sous la domination des rois de Syrie. Sa fidélité à observer la loi de Moïse lui avait attiré la vénération publique, et sa bienfaisance lui avait mérité le surnom de *Père des Juifs*. Judas Machabée combattait alors glorieusement pour délivrer sa patrie du joug étranger. Nicanor, qui commandait dans Jérusalem au nom de Démétrius Soter, reçut de ce monarque l'ordre de se saisir de Judas, et, n'ayant pu y parvenir, il éclata en menaces, en blasphèmes, et fit investir par 500 hommes la maison de Razias, qu'on lui avait signalé comme exerçant sur le peuple une grande influence. Il espérait que, s'il réussissait à le séduire, sa défection nuirait beaucoup aux Juifs. Hors d'état de résister et sur le point de tomber entre les mains des soldats, Razias se donna un coup de couteau, puis se précipita du haut d'une muraille. Il eut encore assez de force pour se relever tout ensanglanté, monta sur une pierre élevée, et, s'arrachant les entrailles qui lui sortaient du corps, il les jeta sur la foule rassemblée autour de lui, et il expira en priant Dieu de le ressusciter un jour. Cet événement arriva 162 ans avant J. C. Les Juifs mettent Razias au rang des martyrs de leur religion.

RAZILLY (Claude DELAUNAY de), né, vers 1590, en Touraine, d'une famille noble et ancienne, entra dans la marine et s'y fit remarquer. On citera notamment son fait d'armes contre les Rochellois, dans le voisinage de l'île de Ré, en 1625. Par une grande persévérance et beaucoup de courage, Razilly réussit à s'emparer de *la Vierge*, le plus fort et le mieux équipé de tous les navires de la flotte protestante. Deux ans après, en 1627, lorsqu'une flotte anglaise, aux ordres du duc de Buckingham, vint investir la citadelle de Saint-Martin de l'île de Ré, Razilly partit des Sables d'Olonne sur une frégate conduisant un convoi de navires chargés de troupes, de munitions et de vivres pour les assiégés. Dans cette circonstance, il traversa, de nuit, la flotte anglaise avec ses embarcations et les fit arriver au jour sous les canons de la côte, en position d'opérer leur débarquement sans obstacle. Lui, avec la frégate qu'il montait et un autre vaisseau de guerre de moindre force, avait résisté à tous les efforts des ennemis, et il ne se rendit à eux que quand il n'y eut plus moyen de combattre et que son convoi fut en sûreté. Il décida ainsi le départ des Anglais, qui, admirant le courage de Razilly, lui laissèrent la liberté. Par suite de ce beau fait d'armes, cet officier fut élevé au grade de vice-amiral. Il devint, plus tard, gouverneur de l'île de Ré et d'Oleron, et vice-roi du Canada. — Plusieurs autres membres de cette famille se sont aussi fait remarquer dans la marine.

RAZILLY (Marie DELAUNAY de), nièce du précédent, née au château de Razilly en Touraine, en 1624, d'une branche cadette qui comptait beaucoup d'enfants, resta orpheline à peine âgée d'un an et assez mal partagée des dons de la fortune. Son frère aîné, mort lieutenant général des armées, lui fit donner une éducation soignée qui développa en elle le talent, ou plutôt le goût de la poésie. Répandue dans les plus brillantes sociétés de la capitale, où les agréments de son esprit et de sa conversation la firent rechercher, elle le fut également parmi les gens de lettres. La conformité des goûts l'avait étroitement liée avec Mlle de Scuderi, à la mort de laquelle Mlle Lhéritier de Villandon en fit une apothéose qu'elle dédia à Mlle de Razilly. On trouve de cette dernière, dans les recueils du temps, plusieurs pièces de vers qui lui firent donner le nom de *Calliope*, probablement à cause de sa prédilection pour les vers héroïques. Bien qu'il fût sorti de sa plume plusieurs productions poétiques, elle n'y attacha pas plus d'importance que n'en méritent des pièces de circonstance ou de société, car on ne voit pas qu'elle se soit occupée d'en publier le recueil. Elle mourut à Paris en 1707, célibataire.

RAZOUMOFSKI (le comte Alexis GREGOROWITSCH), célèbre favori de l'impératrice de Russie Élisabeth, était né, en 1709, dans une condition fort obscure. Sans autre éducation que celle d'un paysan de l'Ukraine, mais doué de quelques avantages extérieurs et aussi d'un caractère doux et poli, il s'enrôla dans les gardes comme simple grenadier, et fut bientôt distingué par la grande-duchesse Élisabeth. Alors il devint officier et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire monter cette princesse sur le trône après la mort de Pierre II. Devenue impératrice, Élisabeth eut, comme l'on sait, plusieurs amants, mais elle n'oublia pas celui qui le premier avait été l'objet de son affection. Continuant avec lui d'intimes rapports, elle le combla de toutes sortes de bienfaits, et finit par l'épouser secrètement. De ce mariage naquirent les comtes de Tarrakanoff et leur sœur, morte si malheureusement. Il fut fait comte et grand veneur, chevalier de tous les ordres de Russie, et enfin feld-maréchal, sans avoir jamais commandé un régiment. En même temps l'impératrice lui fit don du palais d'Anitzkof, qui, après la mort du favori, rentra dans le domaine de la couronne, et, ce qui est assez remarquable, fut donné plus tard à Potemkin par Catherine II. Lorsque Élisabeth fut morte, le comte Alexis Razoumofski se retira dans ce palais avec une grande fortune et jouissant d'une considération méritée par sa bonté autant que par sa haute position. L'impératrice Catherine II, qu'il avait aussi parfaitement secondée à son avénement au trône, allait le complimenter chez lui au moins une fois tous les ans, le jour de sa fête; et, quoiqu'il voulût chaque fois lui baiser la main, elle ne le permit jamais, lui donnant toujours elle-même très-affectueusement un baiser sur la joue. Alexis Razoumofski mourut à Saint-Pétersbourg, le 6 juillet 1771.

RAZOUMOFSKI (le comte Cyrille), frère du précédent, né, ainsi que lui, dans les déserts de l'Ukraine, dès qu'il sut la faveur dont jouissait Alexis auprès de l'impératrice, se hâta d'accourir à Saint-Pétersbourg, et y vint avec sa guitare, comme un simple ménétrier de village. Plus adroit et peut-être plus ambitieux que son frère, il profita mieux que lui encore des faveurs impériales. Comme il était sans éducation, on l'envoya à Berlin où il fut instruit par les meilleurs maîtres, et notamment par le célèbre Euler, qu'il décida dans la suite à venir en Russie. Aussi après son retour, on le fit comte, puis commandant des gardes d'Ismaïloff, chevalier de tous les ordres, hetman des Cosaques, et enfin président de l'Académie des sciences et des arts de Saint-Pétersbourg. Naturellement souple et fort adroit, il s'insinua très-habilement dans les bonnes grâces du grand-duc, qui depuis fut Pierre III, qui alors l'appelait *son frère et son ami*, et que plus tard il concourut à renverser du trône. Le comte Cyrille Razoumofski jouit longtemps de ses richesses et survécut à son frère.

RAZOUMOFSKI (le prince), fils du précédent, lui succéda dans ses richesses et la faveur de l'impératrice Catherine II. Élevé de la manière la plus brillante, doué de beaucoup d'avantages extérieurs, il réussit à plaire à la première femme du grand-duc, depuis Paul Ier, qui en conçut de la jalousie. L'impératrice Catherine II, ayant eu connaissance de cette intrigue, ordonna que le jeune Razoumofsky fût envoyé hors de la Russie, et il reçut une mission pour la cour de Naples, où l'impératrice lui enjoignit de se rendre sur-le-champ. Lorsqu'il passa par Vienne, quelqu'un lui demandant ce qu'il allait faire dans ce pays, il répondit avec sa fatuité ordinaire : *Je vais y régner*. Ce propos ayant été répété, parvint à Naples avant même l'arrivée du jeune comte, qui à cause de cela fut très-mal reçu à la cour, surtout par la reine. Surpris d'un pareil accueil, il en demanda l'explication au chargé d'affaires Italiski qui l'avait précédé dans cette résidence, et qui lui avoua franchement ce qu'il en était. Razoumofski ne parut point étonné, et n'en persista pas moins dans ses projets de séduction auprès de la reine, ce qui lui réussit parfaitement. Mais d'un caractère très-inconstant, il se lassa bientôt de *régner*, et fit venir de Paris une comédienne qu'il présenta à la cour comme sa parente. La reine en fut instruite, et, vivement irritée, elle rompit avec le comte, qui, obligé de quitter Naples, fut bientôt remplacé par le fameux Acton. Continuant d'être employé dans la diplomatie, Razoumofski fut successivement envoyé à Venise, puis à Stockholm, où il fit d'inutiles efforts pour empêcher l'invasion que méditait Gustave III. Nommé ambassadeur près la cour de Vienne, en 1793, il y concourut activement aux négociations qui amenèrent le partage de la Pologne. Ce fut aussi Razoumofski qui, pendant toute la durée de sa longue mission en Autriche, prépara les traités d'alliance et de coalition contre la France. Il assista au congrès de Châtillon, puis à celui de Vienne, et fut un des signataires de la fameuse déclaration du 13 mars 1815, contre Napoléon à son retour de l'île d'Elbe. Enfin il fut nommé prince dans le même temps que Hardenberg et M. de Metternich. Très-zélé pour la culture des arts, il fit encore, lorsque la paix fut rétablie, plusieurs voyages en Italie, et partout on y admira son savoir et sa politesse. Il mourut à Vienne, le 17 septembre 1836.

RAZOUMOFSKI (Grégoire, comte), frère du précédent, savant distingué, passa une partie de sa vie en Suisse et en Italie. Il mourut dans le mois de juin 1837 dans sa terre de Rudoletz en Moravie, où il s'était retiré. Il a laissé sur la géognosie de ces contrées des ouvrages importants qui sont restés manuscrits. Ceux qu'il a publiés sont tous écrits en français, savoir : *Voyage minéralogique et physique de Bruxelles à Lausanne, fait en* 1782, par le comte Grégoire de R., Lausanne, 1783, in-8°; *Voyages minéralogiques dans le gouvernement d'Aigle et une partie du Bas-Valais, et sur les lacs de Lucerne*, Lausanne, 1784, in-8°; *Essai d'un système des transitions de la nature dans le règne minéral*, Lausanne, 1785, in-8°; *Histoire naturelle du Jorat et de ses environs, des trois lacs de Neuchâtel, Morat et Bienne*, Lausanne, 1789, in-8°; *Coup d'œil geognostique sur le nord de l'Europe en général et la Russie en particulier*, Saint-Pétersbourg, 1816, et Berlin, 1820, in-8°; *Observations minéralogiques sur les environs de Vienne*, Vienne, 1821, in-4°.

RAZOUT (Louis-Nicolas), général français, naquit à Paris en 1773, d'une famille noble de Bourgogne et qui prétend descendre de la maison de Bourbon-Busset. Il étudia d'abord le droit, et fut sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, où il se trouva avec Joubert. Ils

se lièrent promptement, et quoique celui-ci ne partageât pas toujours l'opinion politique de Razout, ils ne s'en estimèrent pas moins. Joubert, devenu général, le prit pour aide de camp, et blessé mortellement à la bataille de Novi, il expira dans ses bras. Peu de temps après, Razout passa à l'état-major d'Augereau, et en 1801 il fut nommé colonel de la 104e demi-brigade. Jusque-là il s'était fait remarquer par une grande activité et un courage impétueux; il déploya alors des talents qu'on ne lui connaissait pas; son corps, formé en Suisse des débris de tous les régiments, devint l'un des plus beaux de l'armée. Razout reçut ensuite le commandement du 94e, qui bientôt ressentit les effets de l'esprit d'ordre de son nouveau chef. A Austerlitz, marchant en colonnes par bataillons pour aller remplacer sur la ligne deux autres régiments renversés par l'ennemi, la cavalerie de la garde impériale russe entoura ses bataillons, traversa plusieurs fois ses intervalles sans l'entamer, et lui fit éprouver de grandes pertes. A la prise de Lubeck, la 27e légère ayant été repoussée, Razout se précipita à la tête de son régiment sur la porte de Burg, défendue par les Prussiens, et pénétra dans la ville jusqu'à la place d'armes. Tous ces exploits lui valurent le grade de général, le 12 février suivant. En 1808, il commandait en Espagne une brigade du corps du maréchal Moncey, dans l'expédition sur Valence. Il concourut ensuite au siége de Sarragosse, et prit une part brillante aux assauts meurtriers qu'il fallut y livrer. Après la prise de cette place, il passa en Allemagne, et reçut le commandement de Vienne le jour où l'armée française y entra. Cet emploi convenait peu au caractère de Razout; il fut bientôt mis à la tête d'une brigade qui occupa les îles du Prater. A la bataille d'Enzersdorf, cette brigade, composée de nouvelles levées, attaquait les retranchements du village de Baumersdorf sur la ligne ennemie; le feu des troupes qui les garnissaient causait beaucoup de ravages; Razout se porta en avant de ses tirailleurs pour les encourager; son cheval fut tué et se renversa sur lui; alors le désordre se mit dans les troupes qui plièrent; heureusement on les rallia à quelque distance, et il put les rejoindre, à pied, au milieu d'une grêle de balles. A Wagram, il courut à peu près les mêmes dangers, précédant encore ses tirailleurs dans le village de ce nom, et se trouvant seul, entouré de cavaliers ennemis, lorsque ses troupes arrivèrent pour le dégager. Il ne put voir sans chagrin qu'on attribuât à un autre corps l'enlèvement de ce village et s'en plaignit vivement, ce qui lui attira une disgrâce momentanée. On lui donna une autre brigade, et il fut envoyé dans la Zélande pour y organiser de nouvelles troupes. Le 31 juillet 1811, il fut nommé général de division, et commanda une des divisions du corps du maréchal Ney qui se distinguèrent au combat de Valontina, à la bataille de la Moskowa et dans la retraite de Moscou. En 1813, il fut nommé comte et grand officier de la Légion d'honneur. Il organisa et commanda ensuite une division du corps de Gouvion Saint-Cyr, qui, après avoir pris une part glorieuse à la bataille de Dresde et à un grand nombre de combats, fut laissé dans cette ville, y fit une défense vigoureuse et sortit de la place après une capitulation honorable que les alliés n'observèrent pas. Razout eut besoin de toute sa fermeté pour contenir les troupes de sa division, exaspérées par cette infraction. Il prévoyait depuis longtemps la chute de Napoléon, et fut le premier à adresser, de Raab en Hongrie où il était prisonnier, sa soumission au roi, et à provoquer celle des officiers qui s'y trouvaient avec lui. Quand il fut de retour en France, Louis XVIII le créa chevalier de Saint-Louis. Le ministre lui proposa le commandement d'un département; Razout le refusa parce qu'il le regardait comme incompatible avec son grade, et resta sans activité; mais il se rendit auprès du roi, lors de l'invasion de Bonaparte, en 1815, et après son entrée dans la capitale, il resta caché plusieurs jours. Cependant il se décida plus tard à prendre du service, et fut chargé du commandement de la 21e division militaire, à Bourges, où il coopéra beaucoup au maintien de l'ordre pendant le licenciement de l'armée de la Loire. Il accepta, en 1819, le commandement de la 3e division dont le quartier général était à Metz. Il mourut dans cette ville le 10 janvier 1820, et y fut enterré avec de grands honneurs militaires.

RAZOUX (Jean), savant médecin, né à Nîmes en 1723, reçu docteur à Montpellier, acquit une grande réputation dans la pratique de son art, et mourut dans sa patrie en 1798. Il s'était occupé dans sa jeunesse de recherches archéologiques, et avait projeté, avec le marquis de Rochemore, la publication d'un grand ouvrage sur les antiquités de sa patrie; mais l'exercice de la médecine le détourna de ce travail, et il se borna à publier, dans le recueil de l'Académie de Nîmes, 3 *Mémoires sur les Volces arécomiques, sur les consécrations des anciens*, etc., et *sur les grands chemins des Romains*. On a de lui : *Lettres physiques et anatomiques sur l'organe du goût*, 1753; *Lettre à M. Belletête sur les inoculations faites à Nîmes*, 1764, in-4°; *Tables nosologiques et météorologiques*, etc., 1767; *Dissertatio epistolaris de cicutâ stramonio hyosciamo et aconito*, 1781, in-8°; *Mémoire sur les épidémies*, 1786. Razoux était correspondant de l'Académie des sciences, membre des Sociétés de médecine de Montpellier et de Paris, secrétaire perpétuel de l'Académie de Nîmes.

RAZZI (Jean-Antoine), peintre, plus connu sous le nom de Cavalière SODOMA. né à Vergelli, village du pays de Sienne, en 1479, mort en 1554, a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite *l'Épiphanie*, que l'on voit à Sienne dans l'église de Saint-Augustin; la *Flagellation du Christ*, dans l'église de Saint-François; l'*Évanouissement de sainte Catherine de Sienne*, peint à fresque dans une des chapelles de St.-Dominique; enfin le *Sacrifice d'Abraham*. Le Sodoma a formé à Sienne d'habiles élèves, au nombre desquels on compte Mastro Riccio.

RAZZI (Sylvain), religieux camaldule, et, selon Échard, abbé dans cet ordre, naquit à Florence. Il s'appelait *Jérôme*, mais il changea ce nom en celui de *Sylvain*, lorsqu'il entra en religion et prit l'habit monastique dans le couvent de Sainte-Marie-des-Anges. Ce double nom a donné lieu à quelques auteurs de supposer que Sylvain et Jérôme étaient deux personnages; erreur que détruit l'explication ci-dessus. Il paraît que Sylvain Razzi avait vécu plusieurs années dans le monde avant de se faire religieux, et qu'il s'y était rendu célèbre par

divers ouvrages qu'il avait publiés à Florence et que lui eût interdits l'état qu'il embrassa depuis. Telles étaient quelques *comédies* et diverses *tragédies* (*la Cecca, la Balia, la Costanza, la Gismonda*, etc.). Les autres ouvrages qu'il a composés sont : *Raccolta di orazioni a Cristo ed alla beatissima madre Maria*, Florence, 1556 ; *Miracoli della gloriosa Vergine Maria*, Florence, 1576 ; *Vite di quattro uomini illustri, Farinata degli Uberti, duca d'Atene, Silvestro Medici, e Cosimo Medici il più vecchio*, Florence, 1580, etc. Sylvain Razzi, non moins distingué par ses vertus que par ses écrits, mourut en 1611, âgé de 84 ans.

RAZZI (Séraphin), frère puîné du précédent, naquit à Florence le 16 décembre 1531, et embrassa dans cette ville, en 1549, la règle de Saint-Dominique, au couvent de Saint-Marc. On ignore la date de sa mort, mais il vivait encore en 1613. Sa vie fut occupée tout entière soit à enseigner la théologie, soit à diriger divers couvents, soit enfin à composer en latin ou en italien différents ouvrages, dont les principaux sont : *Cento casi di coscienza*, 1578, recueil imprimé plusieurs fois à Florence, à Venise et à Gênes ; *Prediche*, Florence, 1590 ; *Giardino di esempi, ovvero Fiori delle vite de' santi*, Florence, 1594 ; *Istoria di Ragugia* (Raguse), Lucques, 1595, in-4°, etc.

RÈ (Philippe), savant agronome, né à Reggio en 1763, fut professeur d'agriculture et de botanique à l'université de cette ville, dont il fut nommé recteur, puis membre de la régence de Modène lors de l'invasion des Français, rentra ensuite dans la vie privée, et mourut le 26 mars 1817. On a de lui : *Elementi di agricoltura*, Parme, 1798, in-8° ; Venise, 1802, 4 vol. in-8° ; 3ᵉ édition, ibid., 1816 ; *Elementi di economia campestre, ad uso del regno d'Italia*, Milan, 1808, in-8° ; *Dizionario ragionato de' libri d'agricoltura, veterinaria e di altri rami d'economia campestre*, Venise, 1808-1809, 4 vol. in-16 ; *Flora Alestina*, et quelques autres écrits. Les *Annales encyclopédiques* (août 1817), contiennent une *notice* sur Philippe Rè, traduite du *Journal encyclopédique* de Naples.

RÈ (Jean-François), professeur de botanique et de matière médicale à l'école vétérinaire de la Venerie, près de Turin, mort le 24 novembre 1833, s'est fait connaître par plusieurs *Écrits* sur la médecine vétérinaire, par des *Additions* à la Flore du Piémont, etc. Bertero lui a dédié un nouveau genre de plantes américaines, sous le nom de *Reia*.

READ (Marie), flibustière anglaise, était née vers 1680. Sa mère avait épousé un marin qui, peu de temps après son mariage, partit pour un voyage de long cours, la laissant enceinte d'un fils. Cette femme s'ennuya bientôt de son veuvage ; et étant devenue grosse une seconde fois, elle accoucha secrètement d'une fille qu'elle substitua à son fils, mort dans l'intervalle. Lorsque Marie fut un peu grande, sa mère lui révéla le secret de sa naissance, en l'engageant de continuer à cacher son sexe. Devenue orpheline à l'âge de 13 ans, elle entra chez une dame comme valet de pied : mais elle ne tarda pas à se lasser de cette condition ; et se sentant autant de courage que de force, elle embrassa l'état militaire, comme un moyen de fortune. Après une campagne sur mer, elle servit en Flandre, dans la cavalerie, et s'acquit l'estime de ses chefs par son exactitude et par sa valeur. Ayant conçu l'amour le plus violent pour un jeune Flamand, son camarade, elle lui fit partager sa passion, reprit les habits de femme, et l'épousa. Au bout de quelques années, elle devint veuve, quitta l'auberge qu'elle tenait près de Breda, et s'engagea dans l'infanterie ; mais la paix ne lui laissant aucun espoir d'avancement, elle demanda son congé, et s'embarqua pour l'Amérique. Le vaisseau qu'elle montait, fut capturé, dans la traversée, par des pirates anglais ; et Marie consentit, sans peine, à rester avec eux. Ils crurent devoir accepter l'amnistie que leur offrait le roi d'Angleterre, à condition de se retirer dans quelque endroit pour y vivre tranquillement. Marie, qui se trouvait sans ressource, offrit ses services au gouverneur de l'île de la Providence, occupé d'armer contre les Espagnols. Les équipages entièrement composés d'aventuriers, se révoltèrent, et reprirent le métier de pirates. Les nouveaux flibustiers, sous les ordres du capitaine Rackam, firent des prises considérables ; et Marie partagea les profits comme les dangers de l'association. Personne ne soupçonnait son sexe ; mais elle ne put s'empêcher d'être sensible aux charmes d'un jeune Anglais, prisonnier des pirates, et lui sauva la vie, en exposant la sienne dans un duel contre un flibustier. Les deux amants se jurèrent alors une fidélité éternelle, et attendirent avec impatience l'occasion de quitter les pirates pour se retirer dans quelque île écartée, où ils vivraient tranquilles. Mais la fortune ne leur permit pas d'exécuter cette résolution. Le capitaine Rackam fut surpris par les Anglais, et conduit, avec son équipage, à Port-Royal de la Jamaïque. Son procès et celui de ses compagnons furent instruits rapidement. Tous furent condamnés à mort, le 16 novembre 1720. Marie, ainsi qu'Anne Bonny, maîtresse de Rackam, déclarèrent qu'elles étaient enceintes. Leur exécution fut suspendue ; mais, peu de temps après, Marie tomba malade, et mourut en prison, âgée d'environ 40 ans. On trouve des détails sur ces deux aventurières dans l'*Histoire des pirates anglais*, par Ch. Johnson, traduite en français, 1725, qui forme le 4ᵉ volume de l'*Histoire des flibustiers*, par Oexmelin.

RÉAL (Guillaume-André), conventionnel, président honoraire de la cour royale de Grenoble, où il était né en 1752, exerçait la profession d'avocat avant la révolution. Président du directoire du district de cette ville, il fut élu, en 1792, député à la Convention. Dans le procès du roi, il vota d'abord contre la compétence de l'assemblée ; mais, la Convention s'étant attribué le droit de juger Louis XVI, il appuya la proposition faite de n'ouvrir la discussion que trois jours après l'impression et la distribution de la défense de ce prince. La proposition ayant été rejetée, il demanda qu'au moins la discussion fût continuée jusqu'après l'impression. Lorsque l'on en vint à recueillir les suffrages, il déclara qu'il ne votait pas comme *juge*, mais comme *législateur*, et se prononça, par mesure de sûreté générale, pour la détention provisoire, sauf commutation en un exil dans un temps plus calme. Il ajouta qu'il *aimerait mieux que les droits dont Louis avait été revêtu repassassent sur sa tête* FLÉTRIE ET HUMILIÉE, *que de les voir réunis sur celle*

de tout autre Bourbon. Du reste il vota pour l'appel au peuple et pour le sursis. Plus tard il fit plusieurs rapports au nom du comité des finances, dont il était membre, fut envoyé plusieurs fois en mission, défendit, à l'époque du 31 mai, Buzot, qui passait pour être le chef des girondins, vota la suppression du maximum et la levée du séquestre des biens des étrangers, enfin appuya la proposition faite de restituer les biens des condamnés. Envoyé, dans le mois de germinal an III, en mission près de l'armée des Alpes et d'Italie, son premier soin fut de mettre en liberté tous les ecclésiastiques et les religieuses qui étaient emprisonnés pour opinion politique; mais lorsqu'il fut arrivé à Nice, il signala les mouvements survenus à Toulon, à Aix et à Marseille, les comprima de concert avec le général Kellermann, et rendit compte à la Convention des mesures qu'il avait prises. Ce fut Réal qui annonça les divers succès remportés par l'armée des Alpes au mont St.-Bernard. Réélu en l'an IV (1796) par le département de l'Isère, il fit partie du conseil des Cinq-Cents, où il combattit la proposition de percevoir l'impôt foncier en nature, démontrant que ce mode de perception était plus dispendieux, et par conséquent plus onéreux pour les contribuables. Nommé secrétaire du conseil le 21 décembre 1795, il présenta peu de temps après un projet sur le régime hypothécaire dont les principales dispositions sont consacrées par la loi du 18 brumaire an XI. Sorti du conseil par la voie du sort en mai 1797, il fut nommé presque aussitôt commissaire central de l'Isère; en 1801, juge à la cour d'appel de Grenoble, et en 1812 président de chambre de la même cour. Le 30 novembre 1815, Réal donna sa démission. Compris dans la liste des conventionnels qui devaient sortir de France, Réal réclama contre cette erreur, et une décision royale du 16 septembre 1819 déclara que la loi du 12 janvier ne lui était pas applicable. Il vécut dès lors dans la retraite, et mourut à Grenoble en octobre 1832.

RÉAL (Pierre-François, comte), préfet de police sous l'empire, né vers 1765 dans les Pays-Bas autrichiens, exerçait, en 1789, à Paris, les fonctions de procureur au Châtelet. Jeune alors et parlant avec une grande facilité, il devint un des orateurs habiles de la société dite des *Amis de la constitution,* mais plus déplorablement fameuse sous le nom de *Jacobins.* Il s'y lia avec Camille-Desmoulins et Danton. Ce dernier prit bientôt un ascendant funeste sur l'esprit de Réal, qui lui resta toujours attaché. Après la journée du 10 août, Danton, devenu ministre de la justice, fit nommer Réal accusateur public près le tribunal extraordinaire, créé le 17 de ce mois, pour instruire sur les faits relatifs à la révolution qui venait de renverser le trône. Quand ce tribunal eut cessé ses fonctions, Réal devint substitut du procureur de la commune de Paris. Obéissant à l'impulsion que lui imprimaient les chefs de son parti, il se montra l'ennemi des députés de la Gironde. Il essaya depuis, dans l'exercice de ses fonctions à la commune, ainsi qu'à la tribune des jacobins, d'arrêter le cours des fureurs et des crimes des agents de Robespierre; mais son opposition tardive lui devint funeste. Enfermé après la mort de Danton dans la prison du Luxembourg, il n'en sortit qu'après le 9 thermidor, et se fit ensuite défenseur officieux près les tribunaux. S'étant prononcé avec une grande véhémence contre les actes de plusieurs proconsuls de la Convention, Carrier, le plus féroce d'entre eux, traduit à son tour devant le tribunal révolutionnaire alors régénéré, récusa les juges sous le seul prétexte qu'ils étaient influencés par Réal. Par compensation, celui-ci ne crut pas devoir refuser son ministère aux membres du comité révolutionnaire de Nantes, instruments des fureurs de ce même Carrier. Quoique chargés de crimes ils furent tous acquittés, à l'exception de Pinard et de Grandmaison. A la fin de l'an III (1795), Réal entreprit la rédaction du *Journal de l'opposition,* et quelque temps après celle du *Journal des patriotes de* 1789. L'année suivante, il fut nommé historiographe de la république. Ces occupations ne l'empêchèrent point de continuer à remplir les fonctions de défenseur. Il plaida avec quelque talent, devant la haute cour de Vendôme, la cause de Drouet et de ses coaccusés, prévenus de complicité dans la conspiration de Babeuf contre le Directoire; mais l'accusateur public Bailly, auquel il avait reproché d'avoir usurpé, dans son discours, le titre de commissaire national, lui fit, par jugement, ôter la parole. Réal avait défendu, avec la même chaleur, à Bruxelles, la cause de Tort de la Sonde, accusé de conspiration contre l'État et de complicité avec les émigrés. Quand les deux conseils forcèrent, le 30 prairial an VII (18 juin 1799), 3 directeurs d'abandonner le timon de l'État, Réal fut nommé commissaire du Directoire près le département de la Seine. Il offrit avec empressement ses services au général en chef Bonaparte de retour d'Égypte, et prit une part très-active à la révolution du 18 brumaire, ainsi qu'aux changements qui furent la suite de cette journée. Le premier consul, reconnaissant, le nomma conseiller d'État, et l'attacha à la section de la justice. En cette qualité, Réal employa tous ses moyens à accroître et à affermir l'autorité d'un seul, sacrifiant ainsi ses opinions. Nommé adjoint au ministère de la police générale, et ayant la ville de Paris dans ses attributions, il obtint, en mars 1804, un sursis à l'exécution du nommé Querelle, qui, pour racheter sa vie, promettait de faire des révélations importantes, et qui découvrit en effet les projets de George Cadoudal contre Napoléon. La police ignorait encore l'arrivée des conjurés à Paris. Réal reçut peu de temps après la décoration de commandeur de la Légion d'honneur et 100,000 francs. Il aspirait, disait-on, au ministère de la police générale, et Fouché n'oublia point qu'on avait voulu le déposséder de cette place. Réal eut encore à cette époque des altercations assez vives avec le préfet de police de Paris, le conseiller d'État Dubois, qui rivalisait avec lui de zèle. Après les événements de 1814 et la rentrée du roi, Réal cessa d'être employé. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il fut nommé préfet de police en même temps que Fouché reprit le ministère de la police générale. Dans les derniers jours de juin 1815, il donna sa démission pour cause de maladie, et Fouché, qui était à la tête du gouvernement provisoire, le fit remplacer par M. Courtin. Au second retour du roi, Réal fut porté par le même ministre sur la liste des 38 qui, par ordonnance du 24 juillet 1815, devaient sortir de France. Il se retira

d'abord dans le nouveau royaume des Pays-Bas, et se rendit ensuite aux États-Unis d'Amérique. Il acquit dans ce pays une propriété, et fonda un établissement de distillerie en grand. Une ordonnance royale, rendue en 1818, l'autorisa à rentrer dans sa patrie. Son fils, qui s'était distingué par ses talents et sa valeur dans la carrière militaire, avait péri sur le champ de bataille. Il ne lui restait qu'une fille mariée au comte de Cessac. Le 29 juillet 1830, Réal fut un des premiers à venir offrir ses services à l'hôtel de ville de Paris : c'est le dernier trait de sa vie politique. Il mourut le 7 mars 1834. Parmi les écrits connus de Réal, on cite : *Journal de l'opposition,* 1795, repris en 1796, in-8° ; (avec Méhée de la Touche) *Journal des patriotes de* 1789, depuis les derniers mois de 1795; *Essai sur les journées des* 13 *et* 14 *vendémiaire,* 1796, in-8°; *Procès de Barthélemi Tort de la Sonde, accusé de conspiration contre l'État et de correspondance avec Dumouriez,* 1796, in-8°.

RÉAL DE CURBAN (Gaspard de), grand sénéchal de Forcalquier, né à Sisteron en 1682, mort à Paris en 1752, fut un des publicistes les plus éclairés de son temps. On a de lui : *la Science du gouvernement, ouvrage de morale, de droit et de politique, qui contient les principes du commandement et de l'obéissance,* etc., Aix-la-Chapelle (Paris), 1751-1764, 8 vol. in-4°.

RÉAL DE CURBAN (Balthasar de), neveu du précédent, connu sous le nom de *l'abbé de Burle,* né à Sisteron en 1701, mort à Paris en 1774, est auteur d'un écrit intitulé : *Dissertation sur le nom de famille de l'auguste maison de France,* Paris, 1762, in-4°. Cette pièce fait partie d'un recueil de *Mémoires* et *Dissertations* sur le même sujet, publié à Amsterdam en 1769 par de Sozzi.

REALINO (Bernardino), jésuite, né à Carpi en 1530, mort à Lecce le 2 juillet 1616, en odeur de sainteté, avait publié dans sa jeunesse : *In nuptias Pelei et Thetidis Catullianas commentarius; item Adnotationes in varia scriptorum loca,* Bologne, 1551, in-4°. On a de lui plusieurs autres écrits dont on trouvera la liste dans la *Bibl. soc. Jesu* et dans la *Bibliotheca modenese* de Tiraboschi. On a plusieurs *Vies* du P. Bernardino Realino; la meilleure est celle du P. Fuligati, Viterbe, 1644, in-4°, en italien; traduite en latin, Anvers, 1645, in-12.

RÉAUMUR (René-Antoine FERCHAULT de), l'un des plus ingénieux et des plus célèbres naturalistes et physiciens que la France ait produits, né à la Rochelle en 1683, se distingua dès sa jeunesse par la variété et la profondeur de ses connaissances. Venu à Paris en 1703, il y fut reçu de l'Académie des sciences en 1708, et se montra pendant près de 50 ans l'un des membres les plus actifs et les plus utiles de cette compagnie. Ses travaux embrassant tour à tour les arts industriels, la physique générale et l'histoire naturelle, la France lui dut d'importantes découvertes sur ces diverses matières ; mais aucune de ses laborieuses recherches n'eut plus d'influence sur l'industrie que celles qu'il fit sur le fer et sur l'acier, et qu'il publia, en 1722, sous le titre de *Traité sur l'art de convertir le fer en acier, et d'adoucir le fer fondu.* Cet ouvrage, qui lui valut une pension de 1,200 livres du régent, fut suivi de nouvelles observations sur la fabrication du fer-blanc, sur celle de la porcelaine, enfin sur l'art de perfectionner les thermomètres Celui qu'il fit connaître en 1731, et qui porte son nom, est devenu l'un des monuments les plus durables de sa gloire. Ses *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes,* dont il publia 6 vol. in-4°, de 1734 à 1742, ne firent pas moins d'honneur à son génie, et sont encore étudiés avec intérêt. Il mourut des suites d'une chute, le 18 octobre 1757, à sa terre de la Bermondière, dans le Maine. Réaumur a laissé 138 portefeuilles remplis d'ouvrages complets ou commencés, d'observations, de mémoires, etc.

REBECCA, fille de Bathuel et femme d'Isaac, étant devenue enceinte de deux enfants jumeaux (Ésaü et Jacob), les sentit se battre dans son sein, et consulta Dieu à ce sujet. Il lui fut répondu que de ces deux enfants naîtraient deux peuples qui se feraient une guerre perpétuelle, et que le puîné demeurerait victorieux. Rebecca eut toujours de la prédilection pour Jacob, et ce fut elle qui lui suggéra le moyen de surprendre la bénédiction paternelle due à Ésaü par son droit d'aînesse.

REBECQUE. *Voyez* **CONSTANT.**

REBECQUI (F. Trophime), né à Marseille, fut l'un des principaux moteurs des troubles de sa patrie. Poursuivi en raison de ses délits, et sur le point d'être jugé par la cour prévôtale, il trouva un protecteur dans Mirabeau, qui demanda et fit décréter, le 8 décembre 1789, par l'assemblée constituante, le renvoi de la procédure devant la sénéchaussée de Marseille. Ces lenteurs sauvèrent Rebecqui; et il dut bientôt sa liberté aux instances de la municipalité de cette ville. Nommé membre du directoire du département des Bouches-du-Rhône, il se montra le zélé défenseur des dévastateurs du Comtat et des assassins d'Avignon. Sur le bruit que les Marseillais avaient projeté de venir les délivrer, les commissaires civils envoyés par le roi pour opérer la réunion de ces pays à la France avaient obtenu la coopération de 10 commissaires choisis parmi les administrateurs de 5 départements voisins. Tous se réunirent dans Avignon, en février 1792, à l'exception de ceux des Bouches-du-Rhône. Rebecqui et Bertin, au mépris des pouvoirs qu'ils avaient reçus à ce sujet, s'érigèrent en généraux d'armée, marchèrent sur Arles, à la tête de 4 ou 5 bataillons de gardes nationales, et y rendirent la supériorité à la faction jacobine; puis, ils ramenèrent en triomphe, dans Avignon, les prévenus des crimes des 16 et 17 octobre. Rebecqui, mandé à la barre de l'assemblée législative, pour rendre compte de sa conduite, et pour se justifier d'un enlèvement de grains dont il était accusé par la municipalité d'Arles, y parut le 8 juin, répondit avec assurance, offrit de produire le tableau de sa vie politique, depuis 1789, et s'honora de l'opinion que Mirabeau avait eue de lui. Un décret lui ayant ordonné de se rendre à Orléans, pour y être jugé par la haute cour, il il y fut acquitté par l'influence de ceux qui avaient provoqué l'amnistie en faveur des assassins d'Avignon; et un autre décret le réintégra dans ses fonctions d'administrateur du département. Nommé, en septembre, député des Bouches-du-Rhône à la Convention nationale, ses liaisons avec Barbaroux, et la reconnaissance qu'il

devait aux girondins, le mirent dans leur parti : mais malgré le changement subit qui s'était opéré en lui, et quoique dans le procès de Louis XVI il eût voté l'appel au peuple, il opina pour la mort, et contre le sursis. Il était alors membre du comité de sûreté générale. Le 11 mars 1793, la section de Bonconseil ayant demandé sa tradition au tribunal révolutionnaire, il écrivit, le 8 avril, à la Convention, qu'il donnait sa démission. Elle fut acceptée sur-le-champ. Mis hors la loi par suite de la journée du 31 mai, Rebecqui s'enfuit à Marseille, et s'y mit à la tête des fédéralistes qui soutenaient le parti des girondins ; mais lorsqu'il apprit que Barbaroux et Guadet avaient été exécutés à Bordeaux en juin 1794, il se noya dans le port de Marseille.

REBEL. *Voyez* **FRANCOEUR.**

REBENTISCH (Jean-Frédéric), chirurgien et botaniste allemand, n'est connu des biographes que par quelques ouvrages assez importants, entre autres : *Prodromus floræ neomarchicæ secundùm systema proprium*, etc., Berlin, 1804, in-8°, avec 20 figures, accompagné d'une préface de Willdenow ; *Index plantarum circum Berolinum spontè nascentium*, etc., ibid., 1805.

REBMANN (André-George-Frédéric), né à Kitzingen, en Franconie, le 24 novembre 1768, était un avocat obscur de cette contrée, lorsque les Français l'envahirent à la fin de 1792. Il se déclara aussitôt leur partisan, et fut d'abord employé dans l'administration de l'armée. Dès que la réunion à la France et la division en départements furent décrétées, il devint juge à Trèves, puis à Cologne, et enfin président du tribunal criminel à Mayence. Dans le cours de ses fonctions, Rebmann fut chargé de l'instruction de plusieurs procès criminels importants, notamment de celui de Schinderhannes. Il mourut à Wisbaden, en 1824. On a de lui : *Rapport fait au divan par Esseid-Aly-Effendi, ambassadeur de la Porte Ottomane près de la république française, sur la situation actuelle de la France et sur l'esprit public*, 1797, in-8° ; *Coup d'œil sur les quatre départements de la rive gauche du Rhin, considérés sous le rapport des mœurs de leurs habitants, de l'industrie et des moyens de l'améliorer*, Trèves, 1802, in-12.

REBOLLEDO (Bernardin, comte de), littérateur espagnol, né en 1597 à Léon, d'une famille illustre, se distingua dans la carrière des armes, fut créé successivement comte de l'empire, gouverneur du bas Palatinat, capitaine général de l'artillerie en Allemagne, ambassadeur du roi d'Espagne en Danemark, et rendit dans ce dernier emploi d'importants services à son pays. Il mourut à Madrid en 1677, emportant la réputation d'un bon militaire, d'un habile négociateur, et d'un littérateur distingué. On a de lui : *Selvas militares y politicas*, Cologne (Copenhague), 1652, in-16 ; *Selvas danicas*, ibid., 1655, in-4° ; *Selvas sagradas*, ibid., 1657, et Anvers, 1661, in-4° ; *La constantia victoriosa, eglnga sacra, y los trenos*, ibid., in-4° ; *Ocios* (Loisirs), ibid., 1660, in-4°. La meilleure édition des poésies de Rebolledo est celle de Madrid, 1778, 4 vol. in-8°.

REBOUL (Guillaume), né à Nîmes, dans la dernière moitié du 16e siècle, d'abord protestant zélé, et attaché en qualité de secrétaire au maréchal de Bouillon, se fit chasser par son maître, pour cause de vol, et excommunié par le consistoire de son église, pour avoir cherché à y mettre le trouble. Alors il changea de religion, et non-seulement publia contre ses anciens coreligionnaires un grand nombre de libelles, mais voulut même se faire passer pour l'auteur de quelques-uns, qui n'étaient pas de lui. Les mémoires du temps, tels que la Satire Ménippée, la Confession de Sancy, etc., ont conservé les titres de ces pamphlets aujourd'hui sans intérêt. Ils attirèrent à Reboul des poursuites qui l'obligèrent à chercher un refuge dans Avignon. Il passa peu après à Rome sous les auspices du P. Cotton ; protégé par Villeroi et par le cardinal d'Ossat, il y sollicita la récompense de sa conversion et des services qu'il prétendait avoir rendus à l'Église romaine. Mais, ses démarches étant restées sans succès, il se vengea par une satire des refus du pape, qui le fit juger par une commission, laquelle le condamna à être pendu, ou, suivant une autre version, à être décapité ; ce qui fut exécuté le 25 septembre 1611.

REBOULET (Simon), historien, né à Avignon en 1687, entra dans l'ordre des jésuites, mais ne put y rester à cause de la faiblesse de sa santé, fut obligé plus tard, pour la même raison, de renoncer au barreau, et mourut en 1752. On a de lui : *Histoire de la congrégation des Filles de l'Enfance*, 1734, 2 vol. in-12 : ce livre fut condamné au feu par le parlement de Toulouse ; *Mémoires du chevalier de Forbin*, rédigés sur les manuscrits de ce célèbre marin ; *Histoire du règne de Louis XIV*, Avignon, 1742-1744, 3 vol. in-4° ou 9 vol. in-12 ; *Histoire de Clément XI*, ibid., 2 vol. in-4°, supprimée à la prière du roi de Sardaigne, dont le père (Victor-Amédée) y est maltraité. Reboulet a laissé quelques ouvrages manuscrits. On trouve des détails sur cet auteur dans les *Mémoires de littérature*, de l'abbé d'Artigny.

REBOURS ou **LEREBOURS** (Guillaume), chevalier, seigneur de Bertrand-Fosse, Châtillon, Prunelé, etc., né vers 1545, fut maître des requêtes de la reine Catherine de Médicis, et se distingua par sa fidélité et les services qu'il rendit à Henri IV pendant la rébellion de Paris. Il mourut en 1619, conseiller d'État.

REBOURS (Jean-Baptiste-Auguste le), président au parlement de Paris, né dans cette ville en 1746, était le 5e descendant du précédent, et se montra, par ses vertus et par ses lumières, l'un des magistrats les plus distingués de son temps. Royaliste zélé, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et porta sa tête sur l'échafaud le 14 juin 1794.

REBOURS (Charles le), mort en 1776, contrôleur général des postes et directeur de la *Gazette du commerce*, commencée en 1765, a laissé : *Observations sur les manuscrits de feu M. Dumarsais, avec quelques réflexions sur l'éducation*, et des mémoires sur les moyens d'éclairer Paris et sur d'autres objets.

REBOURS (le). *Voyez* **LEREBOURS.**

REBUFFI (Pierre), jurisconsulte, né au village de Baillargues, près de Montpellier, en 1487, mort en 1557, enseigna successivement le droit dans sa ville natale, à Cahors, à Poitiers, à Paris, et finit par embrasser l'état ecclésiastique. On a de lui plusieurs ouvrages sur le droit canon et le droit civil, qui ont été recueillis, Lyon, 1586, 5 vol. in-fol.

RECARÈDE Ier, surnommé *le Catholique*, fut le 17e roi des Visigoths en Espagne. Associé au trône dès le règne de son père Leuvigilde, il battit les Francs en Provence et en Languedoc. Devenu roi en 586, il les battit de nouveau devant Carcassonne. Donnant ensuite tous ses soins à l'établissement de la religion, il convoqua une assemblée du clergé arien et des nobles, se déclara catholique, et exhorta les députés présents à suivre son exemple. Les ariens, mécontents, conspirèrent plusieurs fois contre ses jours; mais ce prince n'opposa d'abord que sa clémence et sa générosité naturelles à leurs complots répétés. Les Francs étant venus, au nombre de 60,000, ravager la Gaule Gothique, Recarède, à la tête de son armée, les battit complétement près de Carcassonne, et il accorda la paix aux vaincus. Cette même année 588, son chambellan Argimond forma une nouvelle conspiration pour le détrôner. Sa magnanimité n'ayant pu désarmer ses ennemis, il ordonna qu'Argimond aurait la tête rasée et la main coupée. L'année suivante, il convoqua une assemblée générale à Tolède, où de nouveaux décrets, ratifiés par saint Grégoire le Grand, assurèrent la stabilité de l'Église catholique. Les Vascons, sortis de l'Espagne, sous le règne de Leuvigilde, revinrent désoler les frontières : Recarède les repoussa. Pendant sa dernière maladie, ce prince se fit admettre à la pénitence publique, selon l'usage de ce temps; il mourut à Tolède, en 601, regretté de ses peuples, dont il était chéri, à cause de sa justice, de sa modération et de sa clémence.

RECCHI (Nardo-Antonio), médecin, né à Montecorvo, dans le royaume de Naples, au commencement du 16e siècle, s'est fait une sorte de réputation comme botaniste, parce que son nom figure en tête d'un ouvrage remarquable sur les plantes du Mexique, dont François Hernandès, médecin en chef du nouveau monde, avait fourni les matériaux. Ce livre, auquel Recchi travailla par ordre de Philippe II, a été publié à Rome en 1651, en 2 tomes in-fol., sous le titre de *Rerum medicinalium Novæ Hispaniæ thesaurus*, etc.

RECCO (l'abbé Joseph), publiciste et théologien italien, naquit le 21 mai 1743 à Ripatransone, d'une famille noble qui avait déjà produit quelques hommes remarquables. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il se rendit à Rome et y embrassa l'état ecclésiastique. Le 20 mai 1794, il fut élu membre de l'Académie des *Forti*, à laquelle il lut, le 3 août de la même année, une dissertation intitulée : *Ercole latino*. Il dédia plusieurs ouvrages au pape Pie VI, qui avait pour lui une estime particulière. Sa santé ayant été gravement altérée par l'excès du travail, il quitta Rome, d'après les conseils des médecins, et se retira à Castel-Madama; mais le changement d'air ne lui fut d'aucune utilité, car il mourut peu de temps après, en août 1801. L'abbé Recco avait publié : *Dell' esistenza d'una giurisdizione nella chiesa cattolica stabilita nell' autorità del Pontefice romano, e della sua sede*, Rome, 1791, in-8°; *Dissertazione epistolare intorno alla celebre controversia del battesimo degli eretici fra S. Stefano e S. Cipriano*, Rome, 1791, in-8°; *Discussione delle due podestà spirituale e temporale*, Rome, 1793, in-8°, etc.

RECCO (Philippe), frère du précédent, naquit comme lui à Ripatransone, et alla s'établir à Naples, où il publia une *Raccolta di romanzi*, ouvrage périodique dédié aux dames. Il revint dans sa patrie vers 1811, et y mourut en 1826, plus qu'octogénaire.

RECEVEUR (Laurent), religieux de l'ordre des Minimes, fut du nombre de ceux qui accompagnèrent la Pérouse dans son funeste voyage de découvertes. Le père Receveur, physicien et botaniste, périt à la baie de Botanique, ainsi que 18 autres, notamment les frères de la Borde, qui furent massacrés par les naturels du pays, le 17 février 1788.

RÉCHAC DE SAINTE-MARIE (le P. Jean GIFFRE de), dominicain, né à Quillebeuf en 1640, et mort à Saint-Symphorien, près de Lyon, en 1660, a composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *la Vie et actions mémorables des trois plus signalez religieux en sainctelé et en vertu de l'ordre des frères Prescheurs de la province de Bretagne, du P. Mahyeuc, d'Alain de la Roche, du P. Quintin*, Paris, 1644, in-12; ibidem, 1664, in-12; *les Vies et actions mémorables des saintes et bienheureuses, tant du premier que du tiers ordre de Saint-Dominique*, Paris, 1635, 6 vol. in-4°.

RECHENBERG (Adam), professeur de théologie à Leipzig, où il mourut en 1721 à l'âge de 79 ans, a publié des livres de controverse, des éditions d'Athénagore, et des épîtres de Rolland Desmarêts, etc.; mais il est principalement connu par son recueil intitulé : *Historiæ nummariæ scriptores*, Leipzig, 1692, 2 vol. in-4°, dans lequel il a réuni les traités numismatiques de Math. Host, J. Solden, Philippe Labbe et Guillaume Budé.

RECHENBERG (Charles-Othon), jurisconsulte, fils du précédent, mort en 1751 à Leipzig, où il avait le titre de conseiller, concourut à la rédaction des *Acta erudita Lips.*, et a publié plusieurs ouvrages de jurisprudence.

RÉCHID-MÉHÉMET, l'un des hommes les plus extraordinaires de l'empire turc, naquit vers 1801 à Kutahyeh, en Asie Mineure, et emprunta au lieu de sa naissance le surnom de *Kutahychli*. Il commença sa carrière sous Khosrew, qui, moyennant une somme modique, l'acheta, encore enfant, et l'attacha à son service. Par cet achat, plus fictif que réel, analogue à l'espèce de marché qui se passait au moyen âge entre un haut baron et les pages de sa maison, Khosrew acquérait sur son jeune mameluk le droit d'un maître et contractait le devoir d'un patron. Grâce à cette protection et à de brillantes qualités, Réchid-Méhémet fit rapidement son chemin. Lors de la révolution grecque, il fut nommé séraskier de Roumelie, et ce fut lui qui assiégea Missolonghi, où il avait jugé que se trouvait le destin de la campagne de Morée. Le sultan lui avait écrit : *Missolonghi ou la tête*. Secouru par Ibrahim-Pacha, il s'empara de cette place au commencement de 1826. L'année suivante, au moi de mai, il remporta, sous les murs d'Athènes, une victoire éclatante sur l'armée des Grecs, nombreuse et bien dirigée. La déroute des illustres Philhellènes, Church, Cochrane et Gordon, et le blocus de Fabvier dans l'Acropolis rehaussèrent la gloire du général turc. De retour à Constantinople, il avait fait annoncer sa visite à Khosrew, alors capitan-pacha. Celui-ci, en accueillant avec les plus grands honneurs le séraskier victorieux,

prit plaisir à faire remonter jusqu'à lui-même la gloire de sa créature. Après l'avoir splendidement félicité, il frappa des mains, et, à ce signal, un essaim de jeunes mameluks, richement habillés, parut dans le divan. « Je vous présente, dit-il, en s'adressant à Réchid-Méhémet, vos frères; et vous, continua-t-il en se tournant vers les enfants, voyez ce que peut le mérite! Réchid-Méhémet, à cette heure assis auprès de moi et couvert de la faveur du sultan, est sorti de vos rangs et de ma maison : il m'a autrefois coûté 35 piastres. » A ces mots, Réchid-Méhémet laissa retomber sa pipe, et devint taciturne. Soit qu'il rougît de sa première condition, soit qu'il soupçonnât dans son astucieux patron l'intention de l'humilier, il se retira irrité, et, arrivé près de la porte, il murmura, avec l'accent d'une colère contenue, ces mots que recueillit Khosrew : Est-ce que je suis donc de la chair hachée à vendre? Bientôt une occasion plus grave développa entre Réchid-Méhémet et Khosrew une animosité marquée. Khosrew était devenu séraskier et l'installateur décidé de la nouvelle organisation militaire. Réchid-Méhémet, en se pliant à la volonté du souverain, conservait pour ces innovations une répugnance qui tenait à ses vieilles habitudes et à la fougue de son génie. Cependant, il obtint de nouveaux succès dans la guerre de 1829 contre la Russie. Il fut ensuite envoyé en Albanie, avec le titre de grand vizir et la mission de pacifier cette province soulevée par Mustapha, pacha de Scodra. Ayant pris la place de Scodra, il parvint à réduire toute la contrée. Ce fut là qu'il déploya sa bravoure habituelle, et des talents d'administrateur qui lui valurent une popularité immense parmi les rebelles qu'il avait défaits et les raïas qu'il avait protégés. Enfin, en 1832, il fut chargé de marcher contre Ibrahim, qui avait pris Acre, défait à Horms et à Beylan les généraux du sultan et passé le Taurus. Les deux vizirs qui avaient ensemble assiégé Missolonghi se rencontrèrent, à la tête de leurs troupes, devant Konieh. Réchid, emporté par son courage, fut fait prisonnier, et, avec lui, la victoire resta à Ibrahim. Renvoyé à Constantinople, il reconquit la faveur impériale, et fut investi du commandement en chef de l'armée d'Anatolie. Son dernier exploit fut la soumission du Kourdistan, et sa dernière faute un acte de précipitation contre les Persans, qui faillit compromettre la paix de la Turquie et de la Perse. Campé aux frontières de la Syrie, il attendait avec impatience l'ordre de pénétrer dans cette province, afin de se mesurer une seconde fois contre son heureux rival, et de venger sa défaite de Konieh, lorsqu'il mourut presque subitement en décembre 1836. Réchid-Méhémet était sans contredit le plus grand homme de guerre de l'empire, et sa fin prématurée laissa le sultan sans généraux expérimentés.

RECICOURT (FRANÇOIS DE), colonel, directeur du génie français et officier de la Légion d'honneur, naquit, en 1744, à Reims, d'une honorable famille, et mourut à Lille en Flandre en 1814. Ses études faites au collége de l'université et à l'école de mathématiques de Reims, il passa à l'école royale de mathématiques de Paris, puis entra dans le génie. Officier distingué, il en donna des preuves dans plusieurs circonstances, notamment par les ouvrages qu'il publia : une traduction du système de canaux navigables du célèbre Fulton, sous ce titre : *Recherches sur les moyens de perfectionner les canaux de navigation*, etc.; *Mémoire sommaire sur le canal de jonction de la Sambre à l'Oise, et sur l'amélioration de la navigation de la basse Sambre*, 1802, in-4°; *Du commerce intérieur de l'empire français, et des moyens de l'accroître en même temps que la force publique pendant la guerre et le commerce extérieur à la paix*, 1808, in-8°; avec tableaux.

RECKE (ÉLISABETH-CHARLOTTE-CONSTANCE, baronne DE LA), né le 20 mai 1756 en Courlande, au château de Schœnburg, qui appartenait à son père, le comte de Medem, perdit sa mère dans les premières années de son enfance, et ne reçut qu'une éducation incomplète. Douée d'un esprit délicat, d'une âme tendre, passionnée et portée au mysticisme, elle se sépara, au bout de 16 ans de mariage, du comte de la Recke qu'elle avait épousé en 1771, et dont le caractère ne sympathisait guère avec le sien. Retirée à Mittau, ce fut là qu'elle eut occasion de connaître Cagliostro, qui exalta encore son imagination. L'affaiblissement graduel de sa santé l'ayant contrainte de se rendre aux eaux de Carlsbad, la conversation des hommes sages et éclairés qu'elle rencontra dans cette ville dissipa le trouble cruel que cet imposteur avait jeté dans son âme. C'est en 1787 que parut son ouvrage sur *Cagliostro*. Elle se rendit ensuite à Pétersbourg, où elle reçut l'accueil le plus favorable de l'impératrice Catherine; revint en Courlande; fit en 1806 un voyage en Italie, et, depuis 1818, vécut à Dresde au milieu d'un cercle d'amis; elle y mourut le 13 avril 1833. Outre le livre que nous avons cité, on lui doit plusieurs ouvrages ascétiques et de piété, ainsi que la relation de son *Voyage en Italie*, publiée à Berlin en 1815 et traduite en français par Mme de Montolieu; le 1er volume de son *Histoire* parut en même temps que son *Voyage*; enfin son livre de *Prières et Méditations religieuses* a été publié en 1826.

RÉCLAINVILLE (JEAN D'ALLONVILLE, seigneur DE), chevalier de l'ordre du roi, gouverneur de Chartres puis de Blois, naquit en 1520, de la même famille que le marquis et le chevalier de Louville. Il jouissait d'une haute considération acquise par de longs services. Ennemi à la fois des huguenots et des ligueurs, il fut, dans ces temps difficiles, souvent et utilement employé par Henri III et Catherine de Médicis. C'est en qualité de lieutenant de ce gouverneur qu'il y reçut, le 14 mai 1588, Henri III échappé la veille, par l'adresse de sa mère, à la journée des Barricades. Réclainville était resté jusqu'alors fidèle au roi; mais bientôt, indigné de l'assinat des deux Guise, il jura et fit jurer la sainte union à la ville de Chartres, dont il resta gouverneur et dont il ouvrit les portes au duc de Mayenne. Pour cela il eut à lutter contre les efforts du sieur de Sourdis qu'il lui fallut arracher aux fureurs du peuple et qui, rendu à la liberté sur sa promesse de ne pas attaquer Chartres, ne tarda pas à venir l'insulter. Réclainville défendit vaillamment la place contre les troupes réunies des deux rois de France et de Navarre. Henri III, vivement irrité de cette résistance, fit rendre le 20 juillet 1589, un violent arrêt contre le gouverneur, sa famille et ses adhérents; mais, le 1er août suivant, il périt à Saint-Cloud, assassiné par Jacques Clément. Le roi de Navarre,

Henri IV, devenait ainsi légitime héritier du trône, mais non reconnu par la grande majorité de la nation française. Réclainville fut assiégé par Henri IV. Il fut obligé de se rendre et mourut peu de temps après dans un âge très-avancé.

RECLAM (Frédéric), peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Magdebourg, en 1734. Son père était joaillier. Voyant ses dispositions pour les arts du dessin, il l'envoya à Berlin, sous la direction de Berne. A l'âge de 18 ans, et déjà avancé dans la pratique de son art, il alla à Paris, où il fut fortement recommandé à Lempereur, joaillier de la cour, qui possédait un riche cabinet de tableaux. Le jeune Reclam profita de l'accueil qui lui fut fait pour se perfectionner dans ses études et suivre les leçons de Pierre, alors premier peintre du roi. Il peignait avec succès le paysage et le portrait. En 1755, il fit le voyage d'Italie, et après avoir parcouru cette contrée, et surtout les environs de Rome, en artiste jaloux de s'instruire, il retourna à Berlin rapportant avec lui une grande quantité d'études qu'il avait esquissées d'après nature. Une fois fixé dans cette ville, il se mit à cultiver la gravure à l'eau-forte et exécuta, suivant ce procédé, une suite de 11 différentes vues d'après ses propres compositions, et deux vues d'Italie représentant *le matin* et *le soir*, l'une d'après Moucheron, et l'autre d'après Dubois. Ces divers ouvrages promettaient un artiste très-distingué, lorsqu'une mort prématurée l'emporta dans la force de l'âge, en 1774.

RECLAM (Frédéric), savant ministre protestant, était issu de l'une des familles que la révocation de l'édit de Nantes obligea de sortir de France. Né dans les États du roi de Prusse vers le milieu du 18e siècle, il reçut une éducation très-soignée et devint pasteur de l'église française de Berlin, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée dans les premières années du 19e siècle. Le pasteur Reclam avait publié : *Des penchants*, traduit de l'allemand de Cochius, 1769, in-8° (avec le pasteur J. P. Erman), *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les États du roi de Prusse*, Berlin, 1782-1799, 9 vol. in-8°; *Mémoire historique sur la fondation des colonies françaises dans les États du roi de Prusse, publié à l'occasion du jubilé du 29 octobre* 1785, Berlin, 1785, in-8°.

RECLAM-STOSCH (Marie-Henriette-Charlotte), épouse du précédent, était fille d'un pasteur de Lino. Elle cultiva avec un égal succès la poésie allemande et la poésie française. Nous citerons, parmi ses productions en langue française, son *Recueil de pièces fugitives*, Berlin, 1777, 1 vol. in-12, qu'elle dédia à Bitaubé.

RECLAM (François-Guillaume-Henri), fils des précédents, né à Berlin en 1778, fut initié aux premiers éléments de la religion, par sa mère. Ses études théologiques achevées, il enseigna d'abord les principes de la religion dans les établissements français d'éducation à Berlin; puis il remplit les fonctions du ministère dans quelques familles françaises. Nommé prédicateur des chapelles françaises et professeur de philosophie au gymnase français de Berlin, il occupa ces deux places avec quelque éclat. Savant distingué, prédicateur persuasif, mais trop facile, Reclam mourut en 1833 à Prenglau.

RECOING (Jean-Baptiste-Antoine), né près de Joigny, en 1770, fut d'abord oratorien, puis, atteint par la réquisition, devint soldat en 1793. Toutefois il ne porta pas le mousquet longtemps, étant entré en 1795, dès la fondation, à l'école polytechnique, où il compléta ses études sous le rapport des sciences mathématiques. Il obtint ensuite le titre d'ingénieur des ponts et chaussées dont il exerça les fonctions jusqu'à sa mort arrivée en 1831. On a de lui : *Dissertation sur les puits artésiens; Méthode pour apprendre à lire; Syllabaire dactylogique*, 1823, in-4°; *Nouvel essai de sténographie*, 1826, *le Sourd-muet entendant par les yeux*, 1829, in-4°. Tous ces ouvrages ont été publiés anonymes.

RECORD (Robert), né dans le pays de Galles, professa d'abord les mathématiques à l'université d'Oxford, fut reçu docteur en médecine à celle de Cambridge, et mourut en 1558, dans la prison du Banc du roi, où il avait été mis pour dettes. Il est, dit-on, le premier Anglais qui ait écrit sur l'algèbre. Ses ouvrages (en anglais) sont : *Principes des arts*, dont la meilleure édition est de 1623, in-8°; *la Pierre à aiguiser les esprits*, Londres, 1557, in-4°; *le Chemin de la science*, contenant les premiers principes de la géométrie; *le Château de la science, ou Explication de la sphère*, etc., 2e édition, 1596, in-8°; *l'Urinal de la médecine; Traité d'anatomie; l'Image d'une véritable république; Traité de l'Eucharistie; Traité de la confession auriculaire.*

RECUPERO (Alexandre), savant numismate, né vers 1740 à Catane en Sicile, quitta son pays à la suite d'une affaire fâcheuse, parcourut l'Italie sous le nom d'*Alexis Motta*, et parvint à rassembler une riche collection de médailles sur lesquelles il avait commencé un travail important, qu'il n'eut pas le temps de terminer, et mourut à Rome en 1803. On a de lui une lettre fort curieuse à de Saint-Vincens, dans le *Magasin encyclopédique*, année 1797. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

RECUPERO (dom Joseph), frère du précédent, chanoine de la cathédrale de Catane, avait étudié avec un soin extrême les phénomènes de l'Etna, et se proposait d'en publier l'histoire, lorsqu'il mourut en 1787. On a de lui la *Carte oryctographique du mont Gibel*. On trouve des détails sur ce savant minéralogiste dans le *Voyage en Sicile* de Brydone (lettre VII), et dans les *Lettres sur la Sicile* de Sestini.

RECUPITO (Jules-César), jésuite napolitain, mort en 1647, a publié : *De Vesuviano incendio*, Naples, 1632, in-4°; *Avviso del incendio del Vesuvio*, 1635, in-8°; *De novo terræ motu in universâ Calabriâ*, et quelques écrits théologiques dont on trouve les titres dans la *Bibliotheca societatis Jesu*.

REDENHIELM. *Voyez* **REENHIELM.**

REDERN (Sigismond EHRENREICH, comte de), grand maréchal de la cour de la reine douairière, mère de Frédéric II, et curateur de l'Académie des sciences de Berlin, né dans cette ville vers 1715, mort en Saxe en 1789, s'occupa de l'établissement d'une compagnie des Indes à Embden, dont il fut nommé président. Ayant visité la cour de Russie et celle de France, il fut décoré, par Catherine II, de l'ordre de Sainte-Anne, et Louis XV lui accorda des lettres de naturalisation. On a de lui,

dans le recueil de l'Académie de Berlin, plusieurs *Mémoires* sur les terres australes.

REDERN (SIGISMOND EHRENREICH, comte DE), fils du précédent, naquit Berlin, en 1755, et fut d'abord destiné à la diplomatie. Après avoir été, pendant quelques années, ministre de Saxe en Espagne, puis ministre de Prusse en Angleterre, il quitta Londres en 1792, pour venir à Paris, où la révolution était dans toute sa force. Le comte de Redern n'en fut point effrayé, et loin de là, s'étant intimement lié avec Saint-Simon, qui n'était point encore entré dans son système de la communauté des biens, ils achetèrent en société pour plusieurs millions de propriétés nationales, dont ils n'avaient pas même payé le premier douzième, lorsque le régime de la Terreur vint porter l'effroi dans tous les esprits, et obligea Redern de quitter la France, où il ne retourna qu'après la chute de Robespierre. Saint-Simon, qui avait été mis en prison, sortit à la même époque, et tous deux réunirent leurs efforts pour rentrer dans la propriété des biens nationaux dont ils étaient déchus, faute d'avoir acquitté le premier douzième. Ils y réussirent complétement, et payèrent la totalité de l'acquisition avec des assignats sans valeur. Ce fut pour eux une fortune considérable, et la liquidation qu'ils en firent peu de temps après ne produisit pas moins de 200,000 fr. de rentes pour chacun d'eux. Saint-Simon dont l'esprit fut toujours aventureux, s'étant jeté dans des entreprises de voitures publiques et d'autres spéculations, même un peu dans le système qui plus tard a fait tant de bruit sous le nom de *saint-simonisme*, dissipa bientôt cette immense fortune, au point qu'il fut obligé de s'adresser à son ci-devant associé pour en tirer de quoi vivre. N'ayant pas d'abord obtenu tout ce qu'il désirait, il lui intenta un procès qui fut long, et dans lequel il y eut de part et d'autre des mémoires aujourd'hui bien curieux, mais devenus très-rares. L'affaire se termina par la concession, de la part de Redern, d'une pension viagère de 1,200 fr. qu'il fit à Saint-Simon, et c'est de cela que celui-ci a vécu longtemps. Quant à Redern, il conduisit d'abord assez bien ses affaires, et tira grand parti de l'hôtel des Fermes à Paris, qui était entré dans son lot, et qu'il avait eu à très-bas prix, comme aussi de la magnifique terre de Flers, et de très-belles forges situées en Normandie. Mais il fit ensuite des pertes sur des spéculations de fer dont il voulut avoir une sorte de monopole, ce qu'il ne put réaliser, les maîtres de forges de toute la contrée s'étant ligués contre lui. Ce fut alors qu'il épousa une demoiselle de Montpezat, et qu'il devint ainsi le beau-frère de M. de Saint-Albin et l'oncle de M. Hortensius de Saint-Albin, depuis membre de la chambre députés. S'étant chargé de l'exploitation de plusieurs forges dont il était propriétaire, le comte de Redern leur donna une grande impulsion. Il publia en 1814 deux *Mémoires* contre l'importation des fers étrangers, qui furent présentés aux chambres, en 1815. Il fut alors nommé membre du conseil des manufactures et candidat à la chambre des députés par le département de l'Orne. S'étant rendu à Nice en 1835, il y mourut. On a de lui deux ouvrages empreints de toute l'obscurité du philosophisme germanique, et qu'en conséquence personne ne lit, savoir : *Modes accidentels de nos perceptions, ou Examen sommaire des modifications que des circonstances particulières apportent à l'exercice de nos facultés et à la perception des objets extérieurs*, Paris, 1818, in-8°; *Considérations sur la nature de l'homme en soi-même et dans ses rapports avec l'ordre social*, Paris, 1835, 7 vol. in-8°.

REDERN (la comtesse HENRIETTE DE MONTPEZAT DE) était née en 1770 et mourut à Nice en 1830. C'était une femme de beaucoup d'esprit, d'une extrême sensibilité, et fort attachée à l'ancienne dynastie. Elle avait publié : *Le retour de Louis XVIII en juillet* 1815, Paris, 1815, in-8°; *Zélie, reine des braves*, ou *le Génie du bien, conte moral et politique, suivi de quelques poésies*, Paris, 1819, 2 vol. in-12; *Épisodes tirés d'un poëme inédit : Mort du duc de Berri*, Paris, 1823, in-8°; *les Grecs* (en vers), Paris, 1826, in-8°.

REDESDALE. *Voyez* **MITFORD.**

REDHWAN (FAKR-EL MOLOUK), sultan seldjoucide d'Alep, nommé Brodoan par les historiens des croisades, était fils aîné de Toutousch (ou Tanach) qui s'empara de la Syrie, et périt dans une bataille, l'an 488 de l'hégire (1095 de J. C.), en voulant disputer le trône de Perse à son neveu, le sultan Barkyaroc. Redhwan, qui gouvernait alors Damas, s'empara d'Alep, y fut reconnu souverain, et fit périr deux de ses frères. Suivi de Yaghi ou Baghi-Sian, émir d'Antioche, époux de sa mère, il fit la guerre aux princes ortokides, dans le Diarbekr, échoua devant Saroudj, et prit Édesse, qu'il donna à cet émir, avec lequel il se brouilla bientôt. Dans le même temps, Chams-el molouk Dekak, autre frère de Redhwan, s'enfuit d'Alep, échappa aux poursuites des troupes de ce prince, et lui enleva Damas. Pour recouvrer cette ville, le sultan d'Alep consentit à supprimer, dans la kothbah, le nom du calife abbasside de Bagdad, et à reconnaître pour suzerain Mostaly, calife fatemite d'Égypte, qui lui avait promis des secours. Mais, repoussé de devant Damas, qu'il avait cru surprendre, et irrité contre Mostaly, qui lui avait manqué de parole, il rétablit le nom des Abbassides dans les prières publiques. Il ne réussit pas mieux contre Jérusalem, qu'il voulut enlever aux Ortokides, en 489 (1096) : il fut obligé de retourner à Alep. Attaqué par Dekak et par Yaghi-Sian, il les vainquit près de Kennesrin, et obtint que son nom fût proclamé à Damas, dans la kothbah. Cependant les croisés, sous la conduite de Godefroid de Bouillon, après avoir pris Nicée et traversé l'Asie Mineure, vinrent assiéger Antioche. Redhwan et quelques autres princes musulmans de Syrie envoyèrent des troupes au secours de Yaghi-Sian. Elles furent battues par les chrétiens, qui s'emparèrent d'Antioche par trahison, l'an 1098, après un siége de neuf mois. L'émir tomba de cheval, en fuyant; et on lui coupa la tête. Tandis que les croisés attaquaient la citadelle, ils furent investis eux-mêmes par l'armée du sultan de Perse, commandée par Korbouga, auquel s'étaient joints tous les princes musulmans de Syrie et de Mésopotamie. Korbouga fut vaincu; et les chrétiens restèrent maîtres d'Antioche. Redhwan, dont les États se trouvaient alors exposés à leurs premiers coups, implora vainement les secours du calife Mostadheret du sultan Barkyaroc. Au retour d'une expédition contre un émir rebelle, que les croisés avaient secourus à pro-

pos, il fut encore battu par ceux-ci, qui lui prirent El-Bir et quelques autres places, respectèrent Alep, réunirent leurs forces contre Jérusalem, et enlevèrent l'an 492 (1099), cette ville célèbre au calife d'Égypte, qui, l'année précédente, en avait chassé les Ortokides. Redhwan prit peu de part aux troubles qui agitèrent la Syrie; et tandis que son frère, le roi de Damas, combattait les Francs, il faisait périr l'émir d'Hemèse, l'un des plus braves défenseurs de l'islamisme. L'an 498 (1105), il rompit les liaisons d'amitié qu'il avait eues avec Tancrède, régent d'Édesse et d'Antioche, et marcha, à la tête de 30,000 hommes, pour assiéger cette dernière place; mais il fut vaincu près d'Artesie, par Tancrède, qui n'avait que 10,000 hommes, et il perdit son étendard, avec une grande partie de ses bagages et de ses troupes. Ayant renouvelé la paix avec ce prince, il l'observa avec une fidélité bien remarquable. Lorsque en 505 (1111), Maudoud, roi de Moussoul, vint en Syrie, à la tête de l'armée du sultan de Perse, Redhwan refusa, non-seulement de se joindre aux musulmans, mais même de recevoir dans Alep leurs femmes et leurs enfants. Il promit seulement de rester neutre, et leur donna son fils en otage. Ils voulurent alors exiger ce qu'ils avaient demandé, et menacèrent de couper la tête au jeune prince. Redhwan, moins par excès de scrupule, peut-être, que par crainte, garda ses serments, et laissa périr son fils. Sa défection fut une des causes du peu de succès de l'expédition de Maudoud. Redhwan mourut le 14 djoumady 2e 508 (15 novembre 1114), après un règne de 20 ans, haï des musulmans, à cause de son avarice et de ses injustices, et plus encore à cause de son peu de zèle pour l'islamisme et de ses liaisons avec les chrétiens et les Bathéniens ou *Assassins*, dont il protégeait ouvertement la secte.

REDI (François), l'un des plus grands observateurs de son siècle, naquit, le 18 février 1626, d'une famille patricienne d'Arezzo. Il acheva ses études à l'université de Pise, où il reçut le laurier doctoral en médecine et en philosophie; et il s'établit à Florence, où il se fit bientôt connaître comme un habile médecin. Les succès qu'il obtint dans la pratique de son art, lui méritèrent la confiance du grand-duc de Toscane Ferdinand II, qui le nomma son archiatre; et il fut confirmé par Côme III dans ce poste honorable. Les devoirs que lui imposait cette charge, ne l'empêchèrent ni de cultiver les lettres et la poésie, ni de se livrer à son goût pour les expériences physiques; et, dans des genres si variés, dont quelques-uns semblaient s'exclure, il s'acquit une réputation que le temps a confirmée. Comme médecin, il rendit d'importants services à l'art de guérir, en simplifiant la pratique, en proscrivant l'abus des remèdes composés, et surtout en faisant sentir à ses confrères la nécessité de l'observation. Redi fut du petit nombre des littérateurs italiens du 17e siècle, qui surent se préserver de la contagion du mauvais goût, et prendre les anciens pour modèles; il contribua beaucoup à maintenir la pureté de la langue, et eut une grande part à l'édition de 1691 du *Dictionnaire de la Crusca,* dans laquelle ses ouvrages sont cités comme autorité. Mais c'est surtout comme physicien-observateur que Redi s'est acquis des droits à la reconnaissance et à l'estime de la postérité. Il fit une étude particulière des insectes, et, par une suite d'observations ingénieuses, dont l'exactitude est constatée, démontra qu'aucune espèce n'est reproduite par la pourriture, comme on l'avait cru jusqu'alors presque sans examen : mais il eut le tort inexcusable de supposer aux espèces dont il n'avait pas découvert les organes sexuels, une âme sensitive, à laquelle il attribuait le pouvoir de la reproduction, système insoutenable, et qu'il ne put faire adopter. On a des observations neuves et intéressantes de Redi, sur la vipère, sur les larmes de verre, connues sous le nom de larmes bataviques, sur les sels artificiels, sur les vers intestinaux, sur l'eau commune employée pour arrêter les hémorrhagies, etc. Enfin, il a porté la lumière dans presque toutes les parties de la physique, de l'histoire naturelle et de l'anatomie; et quoiqu'il ait commis quelques erreurs, on ne peut nier qu'il n'ait ouvert la seule route qui pouvait conduire à la vérité. Redi s'empressait de faire part de ses découvertes à l'académie *del Cimento,* dont il était le principal ornement : il répétait ses expériences en présence de ses confrères, dont il accueillait les avis et faisait valoir les observations, ne consultant jamais que l'intérêt de la science. C'est ainsi qu'il publia les *Observations* de Cestoni sur les insectes qui vivent sur le corps de l'homme; observations dont il reconnut la supériorité sur les siennes. Quelques attaques d'épilepsie, qu'il éprouva sur la fin de sa vie, ne ralentirent point son ardeur pour l'étude. Cependant, d'après le conseil de ses amis, il se rendit à Pise, pour s'y délasser de ses travaux, et y respirer un air plus pur. On le trouva mort sur son lit, le 1er mars 1694. Il a publié un grand nombre d'ouvrages littéraires ou scientifiques, entre autres : *Expériences sur la génération des animaux,* Florence, 1668, in-4°; traduites en latin, Amsterdam, 1688, 3 vol. in-12; *Observations sur les vipères,* 1664; et en latin, 1678; *Expériences sur les choses naturelles qu'on apporte des Indes,* 1671, in-4°; en latin, Amsterdam, 1685. Ses *OEuvres complètes,* Venise, 1712, 6 vol. in-8°, ont été réimprimées plusieurs fois avec des additions et des corrections. L'édition de Naples, 1741, 6 vol. in-4°, passe pour la meilleure; celle de Milan, 1809, 9 vol. in-8°, fait partie de la *Collection des classiques italiens.* Redi était de l'académie des Arcadiens de Rome et des *Gelati* de Bologne.

REDI (Joseph), peintre, né à Florence en 1665, élève de Gabbiani, se distingua surtout par la correction et l'élégance de son style. Il refusa les offres brillantes que lui fit faire le czar Pierre Ier pour l'attirer en Russie, et mourut dans sa patrie en 1726. Il a orné de ses ouvrages les palais du grand-duc et les églises de Florence. L'Angleterre possède plusieurs tableaux capitaux de cet artiste, entre autres : l'*Apparition de César à Brutus; Cincinnatus appelé à la dictature,* et la *Continence de Scipion.*

REDING (don Théodore), parent du précédent, entra au service d'Espagne, fut nommé lieutenant général, et se distingua en 1808, à Baylen, à Carderon et à Llinas, où pourtant il fut contraint à la retraite par Gouvion Saint-Cyr. Ayant eu, le 24 février 1809, un nouvel engagement avec le même général, il reçut plusieurs blessures dont il mourut le 20 avril de la même année.

REDING DE BIBEREGG (Augustus) fut abbé d'Ensielden en 1670. On conserve de lui, dans la bibliothèque de cette abbaye, 13 vol. in-fol. d'ouvrages de théologie scolastique; une *Apologie* de Baronius, in-fol., et des *Commentaires sur le concile de Trente*, 6 vol. in-fol.

REDING (Aloys, baron de), landamman et général suisse, parent des précédents, né en 1755, fit ses premières armes en Espagne, y devint colonel, et quitta le service en 1788, pour se retirer dans son pays, le canton de Schwitz, où il fut nommé lands-hauptmann. Il n'eut pas occasion de faire parler de lui, jusqu'à l'invasion française de 1798. Les cantons démocratiques conservèrent alors leur indépendance au milieu de la servitude devenue générale dans l'antique république helvétienne: Schwitz surtout était décidé à marcher au secours de Berne qui avait succombé dans sa lutte contre l'armée du Directoire exécutif de France. Reding dirigea les dispositions militaires de ses compatriotes, qui repoussaient obstinément le genre de liberté qu'on prétendait leur donner, et voulaient commencer par réunir leurs efforts à ceux des milices de Zug et d'Underwalden. Leur premier contingent partit le 11 février. D'après un plan arrêté dans le conseil de guerre que le lands-hauptmann présidait, celui-ci devait commander le centre de la petite armée qu'on avait levée, et qui n'allait pas à 10,000 combattants; il devait, avec 650 braves, s'emparer de Lucerne et de tout son canton. Reding, pour exécuter ce plan, s'était fait précéder d'une proclamation qui, rappelant aux Lucernois la gloire et le bonheur de leur ancienne confraternité d'armes avec les autres Waldstettens, excita chez eux, au plus haut degré, l'enthousiasme de la liberté commune, de la véritable liberté. Le 29 avril, au point du jour, la petite troupe de Schwitz parut sur le sommet du Wesemli, et de là, en peu d'instants, au pied des remparts de Lucerne. L'officier chargé de porter aux nouvelles autorités l'injonction de se rendre, revint avec une capitulation signée. Les soldats de Reding prirent en conséquence position; mais bientôt il fallut se replier. Les Français, qui avaient passé la Reuss, et occupé la ville de Zug, s'avançaient à grands pas. Entrés dans Lucerne, le 30 avril, ils menaçaient presque toutes les frontières du canton de Schwitz. Ce fut alors que se prépara, de toutes parts, la défense la plus courageuse, la plus héroïque, et que Reding, qui était l'âme de l'armée des confédérés, résolut de s'ensevelir sous les ruines de sa patrie, si, malgré ses efforts, il ne pouvait la sauver. Il partit d'Arth, où siégeait le conseil de guerre. Le jour commençait à poindre, lorsqu'il arriva au Schorno, dans le moment où 300 hommes d'Uri venaient se joindre au 4e bataillon de Schwitz, et se rendaient maîtres de cet important défilé du Schorno, ainsi que des hauteurs de Morgarten; mais quelques soldats d'Uri et de Zug étaient le seul secours sur lequel pût compter le canton de Schwitz, livré à ses propres forces. On vit en cet instant un dévouement prodigieux. Avec quelques centaines de montagnards, il livra bataille aux Français, qui étaient fort supérieurs en nombre, enfonça leurs lignes, et les chassa de ces champs déjà si fameux par la victoire remportée, dans le même lieu, sur les Autrichiens, en 1315, sous la direction d'un autre Reding, le landamman Rodolphe Reding de Biberegg. Mais le succès devait avoir un terme prompt : la lutte était trop inégale. On fut forcé de demander un armistice au général Schauenbourg, qui posa les bases de la capitulation que l'on désirait. On la voulait honorable, et contenant l'assurance positive qu'aucune levée d'hommes ni d'argent ne serait jamais faite dans le canton de Schwitz. L'assemblée du peuple fut convoquée dans la nuit du 3 au 4 mai, pour en délibérer. Reding ne put s'empêcher de donner le conseil d'accepter cette capitulation. Il fut un des quatre commissaires qui, dans la soirée du 4, portèrent au général français la détermination du peuple de Schwitz, de se soumettre à la nouvelle constitution helvétique, sous la condition que le libre exercice de son culte, la sûreté des personnes, la conservation des armes et des propriétés lui seraient garantis par la nation française. Schauenbourg retira, aussitôt après, ses troupes des frontières du canton de Schwitz. Reding joua ensuite un grand rôle dans les troubles civils qui eurent lieu successivement en Suisse. On en vint à le prendre pour chef du gouvernement central. Ce fut le 21 novembre 1801, qu'il fut nommé premier landamman de la Suisse. Il fit, bientôt après, un voyage à Paris, dans l'espoir de fixer définitivement les grands intérêts de sa patrie. Lorsqu'il était le plus occupé de l'organisation du nouveau gouvernement, il fut destitué, par suite des intrigues du parti qui voulait le système unitaire. Il se mit alors encore une fois à la tête des confédérés de Schwitz. Ce canton était, comme au temps de la première insurrection formée contre les oppresseurs armés de la Suisse, le centre d'où partaient tous les mouvements dirigés contre les chefs et contre les institutions qu'on avait données à leur pays, naguère libre et gouverné conformément à ses inclinations et à ses habitudes. Reding sut imprimer à cette nouvelle confédération l'énergie de son âme et l'activité de son caractère; mais les Français intervinrent dans des démêlés qui étaient, pour ainsi dire, devenus une affaire de famille. Les confédérés battirent plusieurs fois les troupes réglées du gouverneur central suisse. Le général Ney qui était entré en Suisse pour comprimer le parti de Reding, ordonna le licenciement des milices, et fit arrêter ce chef, le 7 novembre, avec quelques autres personnages importants de cette même république suisse, dont Napoléon s'était déclaré le médiateur, c'est-à-dire, qu'il voulait constituer à sa volonté. Reding fut conduit à la forteresse d'Arbourg : mais on lui rendit sa liberté au bout de quelques mois; et l'acte de médiation ayant, malgré le vice de son origine et les vues secrètes de son auteur, mis fin aux plus grands malheurs des Helvétiens, il fut élu, en 1803, landamman du canton de Schwitz, et reparut dans le conseil suprême de son pays. Après les désastres militaires de la France, en 1812 et 1813, Reding ne dissimula plus sa haine pour Napoléon; et l'on croit qu'il ne fut pas étranger au passage du Rhin, effectué par les troupes alliées sur le territoire suisse. Il mourut à Schwitz, dans les premiers jours de février 1818. — Plusieurs autres officiers, de la même famille, ont figuré avec honneur au service de France et d'Espagne, à diverses époques.

REDJEB-PACHA, séraskier ou gouverneur général militaire de la Romélie, s'est acquis quelque célébrité

dans l'histoire ottomane par la catastrophe qui termina sa carrière. D'abord chef d'une bande de voleurs (*kleftès*) dans la Natolie son pays natal, Redjeb prit ensuite du service dans l'armée, et s'avança rapidement, plus par l'intrigue que par ses faits militaires. Élevé par Soliman III au commandement de la Romélie, un des postes les plus importants de l'empire, pendant la guerre de 1689, il se fit battre à Passarowitsch par le prince Louis de Bade, général en chef de l'armée autrichienne, et bientôt après, essuya sous les murs de Nissa, une nouvelle défaite qui ouvrit la Bulgarie aux troupes impériales. Dans ces circonstances critiques, le sultan ouvrit les yeux sur l'incapacité de son lieutenant et le fit étrangler. Cette mesure, très-ordinaire en Turquie, présente toutefois une particularité remarquable. Le mandat de mort dont était porteur le capidgi-bachi, ou l'exécuteur de la décision impériale, n'était point motivé sur l'impéritie, la désobéissance, la négligence, ou tout autre délit militaire du pacha; mais bien sur ce qu'il avait transgressé la loi du Coran, en recourant à la magie et à la divination, pratiques condamnées par le prophète.

REDON-BEAUPRÉAU (le comte DE), né en Bretagne en 1737, entra jeune dans l'administration de la marine, fut successivement commissaire en France et dans les colonies, contrôleur à Rochefort, puis intendant du port de Brest, il perdit cette place à la révolution, et fut incarcéré en 1793. Ministre de la marine sous le Directoire exécutif, il devint membre du conseil d'État après le 18 brumaire, entra en 1810 au sénat conservateur, fut nommé pair en 1814, et mourut en 1815, après avoir suivi pendant 54 ans la carrière de l'administration.

REDON, célèbre avocat de l'Auvergne, fut du petit nombre de son ordre qui, dès le commencement de la révolution, se montra opposé aux innovations, et parut en prévoir toutes les conséquences. Né à Riom, il était avocat à la sénéchaussée de cette ville, et passait pour le plus éloquent orateur de ce barreau. Il fut nommé un des premiers député de son pays aux états généraux, et siégea constamment dans le côté droit. Avant la réunion des ordres, il fut un des commissaires nommés par le tiers état pour tâcher d'opérer, avec ceux du clergé et de la noblesse, une conciliation à laquelle on ne put parvenir. Redon fit partie d'un premier comité de constitution qui fut presque aussitôt dissous que formé, et plusieurs fois secrétaire de l'assemblée. Dans toutes les circonstances, il se montra fortement attaché aux principes de la monarchie, et fit ses efforts pour que le *veto* absolu fût conservé au roi, qui y avait lui-même renoncé. Le système qu'il défendait étant écarté, il n'eut plus d'autre moyen de le soutenir que de signer la protestation du 12 septembre 1791. Redon était très-lié avec Malouet, son compatriote, qui avait fait aux principes libéraux quelques concessions, dont le premier s'était abstenu. Il échappa aux proscriptions pendant le règne de la Terreur, alla à Paris après le 9 thermidor, et fut, dans la section Lepelletier, un des opposants les plus prononcés à la Convention, à l'époque du 13 vendémiaire (5 octobre 1795). Il retourna ensuite dans son pays, fut nommé en 1800, par le gouvernement consulaire, premier président de la cour d'appel de Riom, place que, vu son grand âge, il cessa d'occuper en 1818, et mourut peu de temps après.

REDOUTÉ (PIERRE-JOSEPH), peintre célèbre, que ses contemporains ont surnommé le *Raphaël des fleurs*, naquit le 10 juillet 1759, à Saint-Hubert, petite ville du Luxembourg, située au sein des Ardennes. Fils, petit-fils et arrière-petit-fils de peintres plus ou moins habiles, dont les tableaux et les fresques ornent encore divers édifices religieux de la Belgique, il apprit, dès le berceau, à esquisser, comme en jouant, tout ce qui frappait sa vue, lorsque, poussé par le désir d'exceller dans son art, il alla de ville en ville étudier les chefs-d'œuvre de l'ancienne Flandre et de la Hollande pour s'approprier cette franchise de ton et cette touche délicate qui caractérisent les deux écoles. Ce fut dans le cours de cette pérégrination que les gracieux tableaux de Van Huysum révélèrent au jeune Redouté que lui aussi était né pour peindre les fleurs; mais, forcé de lutter contre la pénurie de ses moyens pécuniaires, le pauvre artiste, qui n'avait d'autre richesse que ses pinceaux et sa palette, se résigna à faire, comme ses ancêtres, des tableaux d'église, des portraits ou des dessus de portes. Fixé ensuite (1782) dans l'atelier de son frère aîné. Antoine-Ferdinand, qui exerçait à Paris la peinture de décors, il s'attacha à tracer des fleurs d'ornement, non à la manière heurtée des peintres d'arabesques, mais en dessinateur et coloriste. Il abandonna, peu de temps après, la peinture à fresque pour s'adonner exclusivement à l'étude approfondie de la nature, le premier de tous les maîtres, disait-il, sans jamais perdre ce faire large et rapide que ses travaux antérieurs lui avaient fait acquérir. Bientôt le succès inattendu de ses aquarelles, exécutées avec une vérité d'imitation, un coloris diaphane et moelleux ignorés jusqu'alors, firent renoncer à l'usage où l'on était de peindre les fleurs à la gouache, et obtinrent au jeune innovateur le double patronage de l'Héritier et de Van Spaendonck. Redouté, que la reine Marie-Antoinette avait voulu s'attacher comme dessinateur de son cabinet, fut nommé, en 1792, dessinateur de l'Académie royale des sciences, et, à la création de l'Institut, dessinateur en titre de la classe de physique et de mathématiques de ce même corps. En 1805, il reçut le brevet qu'il ambitionnait le plus, celui de peintre de fleurs de l'impératrice Joséphine, qui, juste appréciatrice de son caractère et de ses œuvres, lui adressa encore de touchantes paroles le jour même où cette princesse succombait au chagrin d'un funeste abandon. En 1822, Redouté succéda à G. Van Spaendonck comme professeur d'iconographie végétale au Jardin du roi. Les principaux ouvrages auxquels le premier il attacha l'éclat de son pinceau, indépendamment de ceux déjà cités, sont : la *Flora atlantica*, de Desfontaines; la Botanique de J. J. Rousseau; l'*Astragalogia* et les Plantes grasses de Decandolle; la *Flora boreali-Americana* et l'histoire des chênes de l'Amérique septentrionale d'André Michaux; l'Histoire des arbres forestiers de l'Amérique du Nord, par M. André-François Michaux (le fils de ce dernier); l'Histoire naturelle du maïs, de Bonafous, etc. Il est peu de grands ouvrages de ce genre, édités à Paris depuis le commencement du siècle, auxquels Redouté n'ait prêté sa brillante coopération; mais ses deux plus

belles productions, celles qui justifient le mieux sa supériorité, sont les *Liliacées* et les *Roses*. Son dernier travail fut encore un Choix de quelques roses, publié depuis sa mort, sous le titre de Bouquet royal, dédié, par sa veuve (Marthe Gobert), à la famille régnante de France. Redouté, était très orgueilleux d'avoir initié dans la peinture des fleurs Marie-Antoinette, Joséphine, sa fille Hortense, Marie-Louise, la duchesse de Berri, la reine des Français, Mme Adélaïde et d'autres princesses de sang royal. Redouté mourut, entouré des larmes de sa femme et de sa fille, le 19 juin 1840, tenant encore entre les mains un lis à corolle blanche. Ventenat a consacré à la mémoire de Redouté, sous le nom de *Redoutea*, un genre de la famille des malvacées, originaire des Antilles; et le gouvernement belge a fait élever, sur la place publique de St.-Hubert, une fontaine monumentale surmontée du buste de cet artiste.

REED (Joseph), auteur dramatique, né en 1725 à Stockton, dans le comté de Durham, était fils d'un cordier, et suivit la profession de son père, quoiqu'il fût dominé par un goût très-vif pour les lettres. Il les cultiva sans négliger le soin de sa corderie, amassa des richesses, eut des succès au théâtre, et mourut le 15 août 1787. On a de lui: *le Galant suranné,* comédie, 1745; *le Bureau d'enregistrement,* comédie, 1758; *Didon,* tragédie, jouée en 1767; *Tom Jones,* opéra, 1769; *les Imposteurs, ou Remèdes contre la crédulité,* tirés de *Gil-Blas;* un poëme *sur la Mort de Pope; le Guide des marchands,* espèce de barême publié en 1762, in-12, fort usité en Angleterre; et quelques autres ouvrages.

REED (Joseph), président de l'État de Pensylvanie, mort en 1785, avait été aide de camp de Washington. On a de lui: *Remarques sur le discours du gouverneur Johnston au parlement, avec des papiers authentiques relatifs à ces propositions,* 1779; *Remarques sur une notice publiée dans le Gazetier indépendant, avec une courte adresse au peuple de la Pensylvanie,* 1785.

REED (Isaac), savant critique, mort à Londres en 1807, a publié un recueil d'anciennes pièces de théâtre, connu sous le nom de *Recueil de Dodsley,* 1780, 12 vol. in-8°; une édition considérablement augmentée de la *Biographia dramatica,* 1782; des *notes* dans diverses éditions de Shakspeare. Reed fut aussi, pendant un grand nombre d'années, l'éditeur de l'*European Magasine*.

REENHIELM (Jacques), antiquaire suédois, naquit, en 1644, à Upsal. Il avait d'abord choisi la carrière militaire, et avait obtenu le grade de lieutenant. En 1675, il passa tout à coup à l'étude des antiquités, et devint antiquaire du royaume de Suède. Les talents qu'il développa dans sa nouvelle carrière, lui firent obtenir des lettres de noblesse. Il a publié deux *Sagas* islandais, ceux de *Torsten Wikingson,* et d'*Olof Trygwason,* Upsal, 1680, et 1691. Les notes qui accompagnent le texte, sont remplies d'érudition. Reenhielm mourut en 1691.

REES (Abraham), né vers 1745 dans le nord du pays de Galles, d'un ministre du saint Évangile, fut d'abord professeur de mathématiques, à l'institution d'Hoxton, près de Londres, où lui-même avait terminé ses études, et après avoir rempli cette chaire pendant 20 ans, il passa professeur de théologie au collége d'Hacqueney, où il demeura jusqu'en 1795. Également recommandable par ses vertus pastorales et son vaste savoir, le docteur Rees mourut en 1825, avec la réputation d'un des savants les plus distingués de l'Angleterre. Le plus considérable et le plus connu de ses ouvrages, est le *The new Cyclopedia, or universal Dictionary of arts, sciences and litterature,* Londres, 1803 et suivantes, 44 vol. grand in-4°, figures. Composé sur le plan de l'*Encyclopédie* et du *Dictionnaire* de Chambers, cet ouvrage jouit d'une haute estime en Angleterre, et dénote chez l'auteur un savoir immense.

REEVE (Clara), romancière, née vers 1725 à Ipswich, où elle mourut en 1803, était fille d'un ecclésiastique, qui l'initia dès l'enfance à l'étude des langues savantes et de l'histoire. Sa mère, devenue veuve, étant allée se fixer à Colchester, miss Clara l'y suivit avec deux de ses sœurs, et ce fut là qu'elle commença à se faire connaître (1772) par une traduction anglaise de l'*Argenis* de Barclay. Le succès qu'obtint ce début l'engagea à écrire d'original; et en 1777 parut son premier roman; *The Champion of virtute, gothic story,* souvent réimprimé sous le titre de *the old englisch Baron* (le vieux baron anglais). Cet ouvrage fut suivi d'un assez grand nombre d'autres que nous nous dispenserons d'énumérer, et dont on peut voir la liste dans la *notice* qu'a consacrée Walter Scott à l'auteur dans la *Biographie littéraire des Romanciers célèbres.* Suivant l'illustre biographe de miss Reeve, son *vieux Baron anglais,* traduit en français par la Place, qui est le meilleur ouvrage qu'elle ait publié, est aussi celui sur lequel repose exclusivement aujourd'hui sa réputation.

REEVES (Jean), jurisconsulte et homme d'État des plus distingués de l'Angleterre, naquit à Londres en 1753, et commença son éducation à Éton. Après avoir terminé ses études à Oxford, il suivit la carrière du barreau, où il débuta en 1780, et bientôt après fut nommé commissaire aux faillites. Le ministère l'envoya en 1791 à Terre-Neuve, en qualité de président de la justice. Il résigna ces fonctions l'année suivante, et occupa toujours depuis l'emploi de clerc-légiste, auprès du corps du commerce et des colonies. Enfin les fonctions qui lui donnèrent le plus de célébrité, celles dans lesquelles il déploya avec le plus d'éclat son habileté et la profondeur de sa politique, furent sans contredit celles de surintendant du bureau des étrangers (*alien-office*). Dans un temps de guerre et de révolution cet emploi était de la plus haute importance, et Reeves y seconda merveilleusement le ministère par sa fermeté et son énergie. Poursuivi avec acharnement par le parti des démocrates, et, comme il arrive trop souvent, mal soutenu par les siens, de même que par les ministres dont il était l'appui, Jean Reeves fut traduit devant un jury qui, après une longue délibération, prononça un verdict remarquable par la contradiction des motifs, et qui fut généralement blâmé. Nous en citerons le texte: « Le pamphlet reconnu pour être l'ouvrage de Jean Reeves est un écrit très-inconvenant (*improper*); mais, convaincus que les motifs de l'auteur ne sont pas ceux que mentionne l'information dirigée contre lui, nous le déclarons non coupable. » Cet acte d'une justice incomplète ne satisfit pas le caractère absolu et invariable de Reeves. Dès ce moment les fonctions publiques eurent

moins d'attrait pour lui. Après la mort du célèbre Pitt, qui avait été son protecteur, il obtint sa retraite avec une forte pension, et passa tout son temps dans l'étude de l'histoire et des lois, jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1830. Ses écrits, sont tous remarquables par le savoir et la profondeur.

REGA (Henri-Joseph), médecin, né à Louvain en 1690, se distingua non-seulement par ses talents, mais encore par son zèle pour les malheureux auxquels il consacra sa fortune et ses soins. Nommé conseiller-médecin de l'archiduchesse Marie-Élisabeth, gouvernante des Pays-Bas, il mourut en 1754, léguant une partie de son bien pour la fondation de deux bourses destinées aux étudiants en médecine, et plusieurs milliers de florins à la bibliothèque de l'université. On a de lui : *De Sympatiâ, seu de consensu partium corporis humani,* Harlem, 1721, in-12, et Leipzig, 1762, ouvrage savant qui lui fit beaucoup de réputation ; *Dissertatio medica de aquis mineralibus fontis Marimontensis in comitatu Hannoniæ,* Louvain, 1740, in-12, traduit en français par S. A. Devillers ; *Dissert. med.-chym. quâ demonstratur sanguinem humanum nullo acido vitiari,* ibid., 1744, in-8°.

REGANHAC (Géraud VALET de), littérateur, né à Cahors en 1719, mort en 1784, s'est particulièrement exercé dans le genre lyrique. Il était l'ami de Lefranc de Pompignan, et son confrère à l'académie de Montauban. On a de lui : *Études lyriques d'après Horace,* 1775, in-8° ; *Traduction des Odes d'Horace, avec des observations critiques, et poésies lyriques, suivi d'un discours sur l'ode, et de quelques autres pièces en prose,* Paris, 1781, 2 vol. in-12. Ce recueil contient plusieurs morceaux couronnés par l'Académie des Jeux floraux dans les années 1752, 1757 et 1758. — Son fils, couronné en 1787 par l'académie de Montauban pour un *Éloge de J. Lefranc de Pompignan,* avait déjà publié en 1782 un *Éloge de Louis XII, père du peuple.*

REGEMORTES. Trois ingénieurs de ce nom se sont fait connaître par les travaux qu'ils ont exécutés. — Louis de REGEMORTES, Hollandais d'origine, travailla d'abord, sous Vauban, aux fortifications de Neuf-Brisach, fut chargé, en 1719, des projets et de l'exécution du canal de Loing qu'il rendit navigable en 1723, et obtint trois ans après la direction générale du canal d'Orléans, auquel il fit de nombreuses améliorations.

REGEMORTES (Noel de), fils du précédent, fut associé aux travaux de son père, lui succéda dans la direction des canaux d'Orléans et de Loing, et mourut vers 1790, âgé de 90 ans. Amateur de botanique, il a le premier introduit en France les boutures de peupliers d'Italie.

REGEMORTES (Louis de), frère du précédent, premier ingénieur des turcies et levées, entreprit en 1753, la construction du pont de Moulins, remarquable par sa beauté et surtout par les difficultés qu'il fallut vaincre pour le fonder solidement. Déjà plusieurs ingénieurs avaient échoué dans cette entreprise, et le succès qu'obtint Regemortes dans cette construction difficile lui valut une juste célébrité. Il mourut en 1776. On trouve le détail des moyens ingénieux qu'il a employés, dans sa *Description d'un nouveau pont de pierre construit sur l'Allier à Moulins,* Paris, 1771, in-fol.

REGGIO (François), astronome, membre de plusieurs académies, né à Gênes en 1743, mort à Milan en 1804, embrassa la règle des jésuites dès l'âge de 15 ans ; à la suppression de la société, il se livra tout entier à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, devint le compagnon des travaux d'Oriani et de Cesaris, employés à l'observatoire de Brera, et fut chargé en 1776 de déterminer la latitude et la longitude du méridien de ces deux villes avec celui de Milan. Reggio leva, de concert avec ses deux confrères, la carte des triangles de la haute Italie, terminée en 1794, et que les astronomes italiens se proposaient de joindre à ceux du Piémont et de la France. Ce laborieux savant a laissé une foule de *Mémoires* et d'*Observations,* la plupart insérés dans les *Éphémérides astronomiques* de Milan.

RÉGILLIEN (Quintus-Nonius REGILLIANUS ou Regalianus-Augustus), l'un des *trente tyrans* qui troublèrent l'empire sous Gallien, était Dace d'origine et parent, à ce qu'on croit, de Décébale, dont il avait hérité la valeur et les autres qualités. Il s'était élevé sous Valérien aux premiers emplois militaires, et avait déjà vaincu plusieurs fois les Sarmates, lorsque les peuples de la Mésie, voulant s'affranchir du joug odieux de Gallien, le firent monter sur le trône qu'Ingénus venait de perdre après un règne de quelques mois. Celui de Régillien ne fut pas non plus de longue durée : élu empereur au commencement de 261, il perdit la vie, selon Aurélius-Victor, dans un combat que lui livra Gallien en août 263 ; mais Trébellius-Pollion prétend que les Illyriens, d'accord avec les soldats légionnaires, le tuèrent dans l'espoir d'obtenir à ce prix leur pardon de Gallien. On a de Régillien quelques médailles, excessivement rares. Le cabinet du roi à Paris en possède quelques-unes en argent ; mais leur antiquité n'est pas bien prouvée.

RÉGINON, abbé de Prum, et l'un des hommes les plus savants du 9e siècle, mort en 915 à Trèves, dans le monastère de Saint-Martin où il s'était retiré sur la fin de sa vie, a laissé une *Chronique* qui commence à J. C., et s'arrête à l'an 907. Elle a été continuée par deux autres écrivains jusqu'à l'an 977. La première édition est de Mayence, 1521, in-fol., Pistorius a inséré cette chronique dans le tome Ier des *Rerum germanic. scriptor.*, Francfort, 1583. On a encore de Réginon un *Recueil des canons des Latins,* dont Baluze a donné une édition intitulée : *De disciplinis ecclesiasticis et religione christianâ,* Paris, 1671, in-8°, avec de savantes notes, et divers appendices ; *De harmonicâ institutione monitum :* c'est une lettre adressée à l'archevêque Ratbold, et qui a été publiée par Gerbert dans le tome Ier des *Scriptor. ecclesiast. de musicâ.* Tritheim parle des *Sermons* de Réginon, et d'un recueil de ses *Lettres* qui n'existent plus. On trouve la *Vie* de Réginon au tome VI de l'*Histoire littéraire de la France.*

REGIS (St. Jean-François), naquit le 31 janvier 1597, de parents nobles, au village de Foncouverte, diocèse de Narbonne. Aussitôt que se développa sa raison, on l'envoya faire ses études à Beziers, dans le collége des jésuites. Il s'y distingua par des progrès rapides, mais plus encore par sa vie exemplaire. Cité pour modèle à ses condisciples, charmé des vertus qu'il admirait dans ses maîtres, il prit pour leur institut une estime singu-

lière, et, à l'âge de 19 ans, sollicita la faveur d'être admis parmi eux. On juge bien que les désirs d'un tel sujet ne trouvèrent aucun obstacle; il fut admis au noviciat, à Toulouse, le 8 décembre 1616, et y prononça ses premiers vœux en 1618. Il continua ses études à Cahors et à Tournon avec une égale régularité. En 1621, Regis commença le cours d'enseignement en usage dans la société. Il professa les humanités pendant sept ans, à Billon, à Auch, et au Puy en Velai. En 1628, ses supérieurs l'envoyèrent, à Toulouse, faire son cours de théologie : il s'appliqua à cette science avec ardeur, sans négliger ses pratiques de dévotion. A peine avait-il été ordonné prêtre, que le fléau de la peste se déclara dans Toulouse, et y exerça ses ravages. Regis obtint la permission de se dévouer au service des malades. En 1633, l'évêque de Viviers l'appela dans son diocèse, centre du calvinisme; mais l'ardeur de sa charité le faisait aspirer à de plus pénibles travaux. Le Velai devint le principal objet de son zèle apostolique. Pendant l'été, il prêchait dans les villages. Lorsque les travaux des champs avaient cessé, il allait annoncer la parole sainte dans les campagnes. Ni les mauvais chemins ni la rigueur de la saison ne l'arrêtaient dans ses courses pédestres, à travers les bois, les montagnes et les torrents. Il venait de terminer ses travaux d'été par la petite ville de Montfaucon, et il avait annoncé pour la Louvesc une mission aux derniers jours de l'avent de 1640. Il partit du Puy, le 22 décembre, pour s'y rendre, et après une marche pénible, harassé de fatigues, et saisi par le froid et la fièvre, il arriva enfin à la Louvesc, la veille de Noël. Son état empira; il expira le 31 décembre vers minuit. Clément XII, après des informations juridiques, d'où il résulta que Regis avait pratiqué les vertus chrétiennes dans un degré héroïque, sur les instances du roi de France Louis XV, de Philippe V, roi d'Espagne, et du clergé de France, assemblé à Paris, en 1735, le mit en 1737, au rang des saints. Sa fête se célèbre le 16 de juin.

RÉGIS (Pierre-Silvain), philosophe cartésien, né dans l'Agenois en 1632, vint étudier la théologie à Paris en Sorbonne, prit du goût pour la philosophie de Descartes, dont il devint l'un des plus zélés partisans, et se rendit à Toulouse pour en propager les principes. Il obtint de grands succès dans cette ville, ainsi qu'à Montpellier, retourna à Paris en 1680, et tint des conférences chez Lémery. Son école ayant été fermée par ordre de l'archevêque de Paris (de Harlay), il usa le reste de sa vie dans une polémique avec les adversaires du cartésianisme et avec Malebranche; il fut nommé membre de l'Académie des sciences lors de son renouvellement, et mourut en 1707. On a de lui, outre ses écrits polémiques sur le cartésianisme, et différentes *Lettres* à Malebranche : *Système de philosophie*, etc., Paris, 1690, 3 vol. in-4°; *l'Usage de la raison et de la foi*, etc., ibid., 1704, in-4°; *Discursus philosophicus in quo historia philosophiæ antiquæ et recentioris recensetur*, 1705, in-12.

RÉGIS (Pierre), médecin, né à Montpellier en 1656, pratiqua son art dans cette ville jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, et se fixa ensuite à Amsterdam, où il mourut en 1726. On a de lui, une édition des *Opera posthuma* de Malpighi, 1697, et quelques *Opuscules* de physique et de médecine, dont on peut voir les titres dans le tome VII des *Mémoires* de Niceron.

RÉGIS (Jean-Baptiste), jésuite français, missionnaire à la Chine et habile géographe, travailla avec plusieurs de ses confrères à la carte générale de la Chine, et donna, sur la manière dont fut conduite cette importante opération, des détails qui nous ont été transmis par Duhalde, dans sa *Description de la Chine*. On a de Régis une traduction latine du *I-king*, à laquelle il a joint d'amples éclaircissements et de savantes *Notes*. La Bibliothèque du roi à Paris possède une copie de ce précieux ouvrage. On sait que le P. Régis prit part, en 1724, aux discussions que les missionnaires eurent à soutenir devant l'empereur Young-Tching, relativement à la proscription du christianisme à la Chine; mais on ignore l'époque de sa mort, ainsi que celle de sa naissance.

RÉGIS (Joseph-Charles de), jésuite et neveu du précédent, né à Istres en 1718, mort en 1777, est auteur de quelques pièces de théâtre à l'usage des colléges (le *Lazare, Venance, Hercule, le Testament de l'avare, les Fêtes marseillaises*, etc.).

REGIS (l'abbé Pierre), né le 17 juillet 1747 à Roburento, dans la province de Mondovi, porta de bonne heure l'habit ecclésiastique; et, après avoir fait ses études au séminaire de son diocèse, alla prendre ses degrés à Turin. Trois ans plus tard il fut admis au nombre des docteurs agrégés de la faculté de théologie, et nommé répétiteur au collége des Provinces. Il obtint ensuite la chaire d'Écriture sainte et de langues orientales. L'université ayant été fermée en 1794, par suite des événements politiques, ne fut réouverte qu'en 1799; mais comme, dans la nouvelle organisation, les cours de théologie ne faisaient plus partie de l'enseignement universitaire, l'abbé Regis fut appelé d'abord à la chaire de philosophie, puis, en 1800, à celle de droit naturel et de droit des gens. Il obtint sa retraite en 1805, et mourut le 21 novembre 1820. On a de lui : *Moses legislator, seu de mosaïcarum legum præstantia*, Turin, 1799, 1 vol. in-4°; *De judæo cive libri III*, Turin, 1793, 2 vol. in-8°; *De re theologica, ad Subalpinos*, Turin, 1794, 3 vol. in-8°.

REGIS (François), né à Montalto, près de Mondovi, enseigna d'abord la rhétorique à Novare, puis à Turin, et fut enfin professeur de littérature italienne et grecque à l'université de cette dernière ville. Il publia, tant en italien qu'en latin, un assez grand nombre de poésies et de discours qui se distinguent bien moins par la force, l'ampleur ou la nouveauté des pensées que par un style de bon goût et correct; mais son principal titre de gloire est une traduction estimée de *la Cyropédie de Xénophon*. François Regis mourut à Turin, en 1811. Voici la liste de quelques-uns de ses ouvrages : *Quaranta stanze per le auguste nozze delle AA. RR. Vittorio-Emmanuele, duca di Aosta e Maria Teresa, arciduchessa d'Austria*, Turin, in-8°; *Poemetto lirico nel faustissimo giorno della nascita di S. M.*, Turin, 1778, in-8°; un petit poëme latin *sur les animaux microscopiques; Laudatio Francisci Lanfranchi, comitis Ronsicci*, Turin, 1789, in-4°, etc.

REGIS (J. G.), ecclésiastique allemand, mort en 1830, à Leipzig, fut un prédicateur très-distingué, et dont on a un grand nombre de sermons imprimés.

RÉGNARD (Jean-François), l'un des meilleurs poëtes comiques français, né à Paris le 8 février 1647, était fils d'un marchand qui lui laissa une fortune assez considérable, il put ainsi, au sortir de ses études, se livrer à son goût dominant pour les voyages. Ayant gagné au jeu beaucoup d'argent pendant son séjour en Italie vers 1676 ou 1677, il se détermina à retourner en France, et peu après (1678) retourna dans le pays où le sort lui avait été si favorable. Ce fut alors qu'il rencontra cette Elvire dont il a tracé un portrait si flatteur dans son roman intitulé *la Provençale*. Cette dame, revenant en France avec son mari, décida Régnard à les accompagner. Dans la traversée le bâtiment fut pris par des corsaires algériens. Conduit à Constantinople avec la dame de ses pensées, ils y furent vendus. Esclaves du même patron, les deux amants souffrirent une captivité assez rigoureuse; mais on raconte que Régnard sut gagner les bonnes grâces de son maître en présidant à sa cuisine, et qu'il en obtint sa liberté et celle de la dame provençale, au moyen d'une somme de 12,000 livres, que sa famille lui avait fait remettre. De retour en France avec celle qu'il aimait, il était sur le point de l'épouser lorsque le mari, qu'on croyait mort, reparut tout à coup, et le força de s'en séparer pour jamais. Le chagrin lui fit prendre alors la résolution de courir le monde; il partit pour la Flandre, alla en Hollande, en Danemark, en Suède et en Laponie, où l'accompagnèrent deux gentilshommes français. Arrivés à Tornéo, ils s'embarquèrent sur le lac, le remontèrent de 7 à 8 lieues, parvinrent près d'une haute montagne, qu'ils gravirent jusqu'au sommet, découvrirent de là toute l'étendue de la Laponie et la mer septentrionale, et gravèrent sur un rocher une inscription en vers latins, avec la date du 22 août 1681. Après avoir parcouru diverses autres contrées, Régnard fatigué enfin de cette vie errante, retourna à Paris, acheta une charge de trésorier de France, et se livra dès lors à la composition de ses pièces de théâtre. Il mourut, en 1709, dans sa terre de Grillon, près de Dourdane. Ce poëte, regardé généralement comme le second poëte comique français, quoiqu'il soit resté à une grande distance de Molière, travailla successivement pour le Théâtre-Italien et pour le Théâtre-Français. Ses principales comédies sont : *le Joueur, les Ménechmes, Démocrite amoureux, le Distrait, les Folies amoureuses, le Retour imprévu, la Sérénade, le Légataire universel*. On a encore de lui : *le Carnaval de Venise*, joué à l'Opéra en 1699; des *Poésies diverses; Voyage en Flandre, Hollande, Danemark, Suède, Laponie, Pologne, Allemagne*, imprimé pour la première fois en 1731; *la Provençale*, historiette; un *Voyage en Normandie*, en prose et en vers, et le *Voyage de Chaumont*, en 40 couplets. Parmi les nombreuses éditions des *OEuvres de Régnard*, on distingue celle de Lequien, 1820, 6 vol. in-8°, et de Crapelet, avec *notes et variantes*, 1822-23, 6 vol. in-8°; on trouve en tête des *Recherches sur les époques de la naissance et de la mort de Régnard*, par Beffara.

REGNAUD DE PARIS (Pierre-Étienne) naquit à Paris, en 1736. Il était fils d'un procureur du parlement, et fut dès l'enfance destiné à la même profession. Après avoir fait d'assez bonnes études à l'université de cette ville, il se fit recevoir avocat, et exerça jusqu'en 1766, époque à laquelle son père étant mort, il lui succéda dans sa charge. Regnaud semblait alors, par sa position et ses principes, fort opposé au pouvoir royal, et quand le parlement fut supprimé, en 1771, il écrivit l'histoire de cette révolution dans un sens parlementaire, et par conséquent hostile au ministère. Il la dédia à Malesherbes, à qui il l'envoya dans son exil. Plus tard, lorsqu'il vit tout le mal que l'opposition des parlements avait causé à la monarchie, il reconnut franchement son erreur, et fit tout ce qui était en lui pour la réparer. En 1777, Regnaud, qui s'occupait toujours de littérature et de politique, tout en exerçant sa charge de procureur, concourut pour le prix proposé par l'Académie française, pour l'Éloge du chancelier de Lhôpital. Son discours fut imprimé dans la même année. Dès le commencement de la révolution, il s'en montra l'un des adversaires les plus prononcés. Dès le mois de février 1789, il écrivit à Necker, alors ministre, pour lui conseiller d'ouvrir une souscription afin de remplir le *déficit*, cause apparente de cette convocation, et il offrit de la signer le premier, pour une somme de 10,000 francs, payable dans l'année, à condition qu'il n'y aurait point d'états généraux. On sent qu'une telle proposition dut rester sans réponse. Lorsque la convocation fut décidée, malgré de pareils avis, et que la révolution devint inévitable, Regnaud ne pouvant mieux faire, se mit à écrire dans les journaux royalistes, et surtout dans les *Actes des Apôtres* et dans l'*Ami du Roi* de Durosoy et de Royou avec qui il était fort lié, et même dans *le Moniteur* dont il était loin de partager les opinions. Il fit imprimer les articles qu'il envoya à ce dernier journal sous le nom d'*un procureur au parlement*. En 1791, il sortit de France, et se rendit à Coblentz auprès des princes, frères de Louis XVI, qui alors se préparaient à faire la guerre à la révolution; et, dans la position difficile où l'avait placé la perte de sa charge et de sa fortune, il leur offrit ce qui lui restait de plus cher, son fils aîné, qu'il fit entrer dans l'armée de Condé, où ce jeune homme prit part à toutes les campagnes de cette époque, et fut grièvement blessé, le 8 décembre 1793. Plus tard son second fils, allant rejoindre le comte de Frotté, fut arrêté et fusillé. Revenu bientôt à Paris, P. Regnaud continua d'écrire dans les journaux royalistes, et composa diverses brochures pour lesquelles il courut de grands périls. Il échappa surtout avec beaucoup de peine aux suites de la révolution du 10 août 1792, mais son zèle ne se démentit pas; il se mit sur les rangs, pour être l'un des défenseurs de Louis XVI, par une lettre insérée au *Moniteur*, le 18 novembre 1792, comme firent Malouet et Lally-Tollendal, à qui l'on refusa un sauf-conduit pour rentrer en France. Regnaud publia dans le mois suivant le discours qu'il avait composé à l'occasion de ce grand procès, et cet écrit remarquable eut alors deux éditions. L'auteur reçut même de Malesherbes une lettre de remercîment au nom de l'infortuné monarque. Quand le système de la Terreur eut complétement prévalu, Regnaud fut dénoncé aux autorités de la police républicaine, et il ne dut son salut qu'à la fuite. A la rentrée des Bourbons en 1814, Regnaud reçut de Louis XVIII des lettres de noblesse et une pension de 1,200 fr. Il mourut le 16 janvier 1820.

REGNAUD (François), frère puîné du précédent, et l'une des premières victimes de la révolution, par la suppression de son office d'expéditionnaire en cour de Rome, était désigné comme échevin notable de la ville de Paris, pour l'année 1793. Partageant les opinions et les périls de son frère, il se fit comme lui inscrire sur la liste des otages de Louis XVI en 1793. Il mourut à Sainte-Périne de Chaillot, vers 1825.

REGNAULDIN (Thomas), sculpteur, né à Moulins, en 1627, mort à Paris en 1706, était de l'Académie de peinture. On voit de lui, dans les jardins de Versailles, les statues de l'*Automne* et de l'impératrice *Faustine*, et aux Tuileries le groupe représentant l'*Enlèvement de Cybèle par Saturne*, sous la figure du Temps.

RÉGNAULT (Gilbert), seigneur de Vaux, zélé protestant, né vers le commencement du 16e siècle, dans le Châlonnais, obtint la charge de juge-mage de l'abbaye de Cluny, et en fut dépouillé, après 30 ans d'exercice, par le cardinal de Lorraine, qui le soupçonnait d'avoir livré aux protestants les reliques de son abbaye. Persécuté, obligé de fuir, Régnault n'échappa que par une espèce de miracle au massacre de la St.-Barthélemi et aux assassins que Claude de Guise avait chargé de le tuer. Il a publié : *Légende de D. Claude de Guise, contenant ses faits et gestes depuis sa nativité*, 1581. Mais, selon de Thou et d'Aubigné, il n'aurait été que l'éditeur de cet ouvrage, qu'ils attribuent à Dagoneau, mort en 1580. On ignore l'époque précise de la mort de Régnault.

REGNAULT (Noel), jésuite, né à Arras en 1683, mort à Paris, en 1762, remplit longtemps avec distinction la chaire de mathématiques au collége de Louis le Grand, et contribua, par ses écrits, à répandre en France le goût de la physique. On a de lui : *Entretiens physiques*, dont la meilleure édition est de Paris, 1755, 5 vol. in-12; traduits en anglais et en italien; *Origine ancienne de la physique nouvelle*, ibid., 1734, 3 vol. in-12; *Lettre d'un physicien sur la philosophie de Newton, mise à la portée de tout le monde, par M. de Voltaire*, ibid., 1738; *Logique en forme d'entretiens, ou l'Art de trouver la vérité*, ibid., 1742, in-12; *Entretiens mathématiques*, ibid., 1744, 3 vol. in-12.

REGNAULT DE SAINT-JEAN-D'ANGELY (Michel-Louis-Étienne), député aux états généraux, conseiller et ministre d'État, procureur général près la haute cour impériale, membre de la chambre des représentants, grand officier de la Légion d'honneur, grand-croix de l'ordre de la Réunion, membre de l'Institut, etc., naquit, en 1762, dans la petite ville dont il prit le nom. Jeune encore lorsque la révolution éclata, il en embrassa la cause avec enthousiasme et fut nommé député aux états généraux. Il ne démentit point à la tribune les belles espérances que son début au barreau avait fait concevoir de son talent oratoire. Doué d'une élocution facile et brillante, alliant l'élégance à la force, et possédant tous les avantages extérieurs qui contribuent si puissamment aux succès parlementaires, il se présenta d'abord comme un adversaire redoutable au parti de la cour. Mais à l'époque de la discussion sur la permanence et l'unité du corps législatif, il se rapprocha des *anglomanes*, connu sous le nom de *monarchiens*, et fournit à Mirabeau l'occasion d'un triomphe éclatant en osant s'attaquer à ce grand orateur au sujet des deux chambres. Cette première dissidence avec le chef des révolutionnaires de 1789, lui suggéra l'idée de faire de la polémique dans un journal contre la majorité dont il s'était séparé, et il écrivit en effet, dans le *Journal de Versailles*, en faveur du constitutionalisme modéré qu'il avait adopté. La véhémence et l'aigreur qui caractérisaient trop souvent sa dialectique l'exposèrent aux insultes de la populace et le rendirent l'objet des plus violentes menaces de la part des Marseillais, qui le reconnurent un jour aux Champs-Élysées. Cependant il revint ardemment à ses premiers principes en 1790, dénonça l'adresse des catholiques de Nîmes, parla en faveur des membres de l'assemblée générale de Saint-Domingue, accusés de fomenter l'insurrection, et demanda, le 26 janvier 1791, que les prêtres réfractaires fussent exclus de toutes fonctions pastorales. Peu de temps après, il réclama énergiquement contre l'insertion de son nom parmi les membres du club monarchique, et plaida avec non moins de vigueur la cause des gens de couleur. A la séance du 8 mai, il proposa de décréter que les cendres de Voltaire fussent considérées comme une propriété nationale. Le janséniste Lanjuinais réclama l'ordre du jour sur la motion de Régnault, en rappelant qu'un écrivain célèbre avait dit de Voltaire, qu'il méritait les *remercîments, mais non pas l'estime du genre humain*. Cette motion fut néanmoins adoptée. Le 30 mai, Régnault acheva son ouvrage en demandant qu'il fût élevé, aux frais de la nation, une statue au philosophe de Ferney. Régnault, à l'assemblée constituante, était loin encore des illusions et des séductions de l'empire; il avait la franchise, la générosité, le désintéressement et la fougue de la jeunesse; les doctrines libérales devaient lui fournir de nobles inspirations, et son caractère bouillant le pousser parfois aussi aux propositions les plus violentes contre les partisans de l'ancien régime et les conspirateurs qui environnaient le trône. A l'époque de la fuite du roi, il rompit le premier le morne silence dans lequel l'assemblée avait été plongée par la nouvelle de cet événement, et monta vivement à la tribune pour présenter un projet de décret proportionné à la gravité des circonstances. Peu de jours après, Régnault fut envoyé en mission dans les départements de l'Est, formés des ci-devant provinces de Bresse et de Franche-Comté : partout il manifesta le dévouement le plus entier à la cause populaire, et revint à Paris chargé des bénédictions des patriotes de l'Ain, du Doubs et de la Haute-Saône. Mais à sa rentrée dans l'assemblée nationale, il trouva les amis de la révolution divisés entre eux sur la question de la déchéance du roi, et il n'hésita pas à se prononcer pour la majorité constitutionnelle, qui aima mieux faire ensanglanter le Champ-de-Mars que de céder aux réclamations tumultueuses du parti démocratique. Les vœux de Régnault n'ayant été que trop cruellement remplis, il reparut à la tribune, le 30 du même mois, à l'occasion de la suppression des ordres de chevalerie, et soutint, contre l'opinion de Malouet, qu'il était indispensable de décréter que tout individu qui entrerait dans une corporation étrangère renoncerait par cela même à son droit de citoyen français. Il demanda ensuite la conservation de l'ordre de Saint-Louis et de l'ordre du Mérite, et proposa de ne rien statuer sur l'ordre de Malte,

avec lequel la France avait traité jusque-là de souverain à souverain. Le 25 août suivant, il prit part à la discussion sur les cas d'abdication de la royauté, et présenta une addition à l'article de la constitution qui portait que si le roi, étant sorti du royaume, n'y rentrait pas deux mois après l'invitation qui lui en serait faite par le corps législatif, il serait censé avoir renoncé à la couronne. Après la session de l'assemblée constituante, Regnault écrivit dans le *Journal de Paris,* à la rédaction duquel il participa jusqu'au 31 mai. Proscrit, à cette époque, par les jacobins, il eut l'adresse de se faire employer dans les charrois militaires, et fut néanmoins arrêté à Douai en août 1793, et jeté, comme suspect, dans une prison d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. La protection de quelques réacteurs influents le fit ensuite nommer administrateur des hôpitaux des armées. Cette place commença sa fortune, que devait achever la munificence de Napoléon aux destinées duquel il s'attacha dès les premières campagnes d'Italie. Devenu conseiller d'État, à la création de ce corps, il en fut l'organe habituel auprès du sénat toutes les fois qu'il fallut motiver de nouvelles levées de conscrits, ou justifier par d'éloquents sophismes les actes de la politique impériale qui pouvaient exciter de justes réclamations au dedans et au dehors de la France. Le 5 octobre 1805, ce fut en invoquant le droit des gens comme la seule garantie de l'existence et de l'indépendance des petits États, qu'il fit rendre un sénatus-consulte portant réunion de la république ligurienne à l'empire français. A la même époque, il exposa les motifs d'un autre sénatus-consulte, relatif à une levée de 80,000 hommes, et rejeta sur l'Angleterre la responsabilité du sang qu'allait faire couler de nouveau en Europe la rupture de la Russie et de l'Autriche avec Napoléon. Orateur aussi fécond que courtisan intarissable, Regnault fut encore chargé, dans le courant de la même année, de justifier l'abolition du calendrier républicain et le rétablissement du calendrier grégorien. Parmi les raisons qu'il fit valoir en faveur de ce dernier, il en est une pourtant à laquelle le philosophe le plus indépendant n'aurait pu qu'applaudir : Ce calendrier, dit-il, a l'avantage d'être commun à presque tous les peuples de l'Europe. Si Regnault n'eut jamais fait entendre que de semblables accents à la tribune du sénat, son nom, loin de figurer en tête des serviles adulateurs, serait inscrit aujourd'hui parmi ceux des hommes qu'une philanthropie sage et prévoyante recommande à l'estime de la postérité. Depuis cette époque jusqu'à la première abdication de l'empereur, en 1814, Regnault ne cessa de faire entendre sa voix adulatrice toutes les fois qu'il eut mission du gouvernement pour réclamer des sacrifices en hommes et en argent, et il conserva tout le clinquant de son style de courtisan, même après les désastres de Moscou et de Leipzig. Nommé, pendant la campagne de France, chef de légion de la garde nationale parisienne, à l'organisation de laquelle il avait autrefois contribué, il se montra aussi étranger à la valeur guerrière qu'au courage civil, et déserta en présence des armées coalisées, la défense d'une cause qu'il avait soutenue par toutes les ressources de la rhétorique tandis qu'elle semblait être à l'abri de l'inconstance de la fortune. La restauration le priva de tous ses emplois, et ne lui laissa que son titre d'académicien, dont il profita pour parler encore au public français dans une solennité littéraire, la réception de M. Campenon. Le discours qu'il prononça en cette circonstance a été considéré comme un monument d'adresse, d'audace et de talent. Pendant les cent jours, Regnault de Saint-Jean-d'Angely reprit sa place dans les conseils de l'empereur, et fut élevé au poste de ministre d'État. Il fut appelé aussi à siéger dans la chambre des représentants, et ne s'y fit remarquer qu'après les événements de Waterloo, en apprenant à la France étonnée qu'il avait été un des premiers à réclamer de Napoléon une nouvelle abdication, et en provoquant la manifestation de la reconnaissance nationale envers ce monarque déchu à raison du sacrifice immense auquel il s'était résigné. Il eut ensuite une grande part à la proclamation de Napoléon II. Mais bientôt survint la seconde restauration qui le punit plus sévèrement que la première de son dévouement à la dynastie impériale : il fut compris dans les listes de proscription du 24 juillet 1815, et obligé de s'expatrier. Sous le ministère de Decaze, il obtint la permission de rentrer en France : mais le sort ne voulut pas qu'il jouît longtemps du bonheur de revoir sa famille : l'émotion qu'il éprouva en se retrouvant au milieu d'elle fut en effet si vive, le 12 mars 1819, qu'il en mourut la nuit même de son arrivée à Paris. Les personnes qui ont vécu dans son intimité s'accordent toutes à le peindre comme un excellent homme dans la vie privée. *La Contemporaine,* qui veut, bon gré, mal gré, avoir connu tous les personnages remarquables de la révolution et de l'empire, n'a pas oublié de le citer, dans son roman, parmi les hommes célèbres qu'elle revendique comme les complices de ses débordements.

REGNAULT DE LALANDE (François-Léandre), graveur, né à Paris, en 1762, s'est fait une réputation par son talent à apprécier les tableaux et estampes dont il a fait plus de 500 catalogues, où toutes ces productions sont admirablement classées. Il les accompagnait souvent de bonnes notices biographiques. On cite parmi ces catalogues ceux des cabinets de Basan, Saint-Yves, Valois, Sylvestre, Rigal, etc. Regnault de Lalande mourut à Paris en 1824.

REGNAULT DE BEAUCARON (Jacques-Edme), littérateur médiocre, naquit en 1759, à Chaource, dans la province de Champagne, et, après avoir terminé ses études, embrassa la profession d'avocat. Le travail du cabinet ne le détourna point de son penchant pour les lettres. Dès 1780, il inséra, presque chaque année, dans l'*Almanach des Muses,* quelques pièces de vers, parmi lesquelles on distingue une *épître* à François de Neufchâteau, dont il resta l'ami. Il s'associa peu de temps après, à la rédaction du *Journal de Nancy,* qu'il soutint seul pendant 2 ans, et où il donna : *la Veillée bourgeoise, Florimond et Herminie,* etc., imitations assez faibles des contes que Marmontel publiait à la même époque dans le *Mercure.* Admis en 1788 à l'Académie des Arcadiens de Rome, cet honneur ne put le garantir des épigrammes de Rivarol, qui l'inscrivit dans son *Petit almanach des grands hommes.* En 1790, il fut élu juge au tribunal d'Ervy, et l'année suivante, député du département de l'Aube à l'assemblée législative où,

quoique avocat, il ne prit pas une seule fois la parole. Après la session il se hâta de venir reprendre ses modestes fonctions qu'il remplit dans les temps les plus désastreux, avec un courage qui lui concilia l'estime publique. A la réorganisation de l'ordre judiciaire sous l'empire, Regnault fut nommé président du tribunal de Nogent-sur-Seine. Il mourut dans cette ville, le 25 septembre 1827.

RÉGNAULT (Jean-Baptiste), peintre d'histoire, né à Paris en 1754, fut emmené par son père aux États-Unis, et fit, avant l'âge de 14 ans, plusieurs voyages de long cours. Sa mère, devenue veuve, réclama le seul enfant qui lui restait, et s'empressa de le ramener en France. Pendant ses voyages il n'avait pas cessé de s'occuper de dessin. Un amateur éclairé des arts se déclara son protecteur et le plaça dans l'atelier de Bardin, qui lui fit faire de rapides progrès. Il suivit son maître à Rome, où il se perfectionna par l'étude des chefs-d'œuvre, et, de retour à Paris, il y remporta le grand prix en 1744, par un tableau dont le sujet est l'*Entrevue d'Alexandre et de Diogène*. Régnault retourna donc à Rome comme pensionnaire, et il y termina ses études de la manière la plus brillante. Les deux ouvrages les plus remarquables qu'il exécuta dans ce second voyage, sont le *plafond* de l'église du Jésus, et le *Baptême de Jésus-Christ*, tableau qui fit dire à Raphaël Mengs : « Voilà l'école italienne. » On voulut le retenir à Rome et à Marseille; mais il refusa les propositions les plus avantageuses, et revint à Paris, précédé d'une réputation méritée. Son tableau d'*Andromède et Persée* lui valut en 1782 le titre d'agrégé, et l'année suivante il fut reçu membre de l'académie, sur la présentation de son tableau de l'*Éducation d'Achille*, que l'on voit maintenant au Musée, et qui a été gravé par Bervic. Parmi ses autres productions très-nombreuses, on distingue une *Descente de croix* destinée à la chapelle de Fontainebleau; le *Déluge*, dans lequel il n'est pas resté trop au-dessous du Poussin; et *Jupiter et Io*, tableau dans lequel l'auteur a déployé tout son talent. Pendant l'empire il fut chargé plus d'une fois de l'exécution de grands tableaux allégoriques; mais le mérite du faire n'y rachète pas toujours la froideur du sujet. Cet artiste célèbre mourut à Paris en 1829. Parmi ses élèves, on cite Guérin, Hersent, Blondel et Richaume.

REGNAULT (Jean-Baptiste-Étienne-Benoît-Olive), médecin français, naquit à Niort le 1er octobre 1759, et fit d'assez bonnes études dans cette ville. S'étant rendu à Paris aussitôt après, pour les terminer, il fut distingué par le célèbre Vicq-d'Azyr, dont il devint l'élève et l'on pourrait dire l'ami. Ayant commencé sous ses auspices à pratiquer la médecine, il était déjà fort répandu dans la capitale lorsque la révolution commença. Il en adopta d'abord les principes, et fut en conséquence nommé, en 1789, président de la section de Saint-Eustache; puis membre de la première municipalité constitutionnelle de Paris sous le maire Bailly, et l'un des commissaires aux approvisionnements de cette ville. En 1791, il devint médecin de l'hôpital militaire du Gros-Caillou, et plus tard médecin ordinaire à l'armée de la Moselle. Bientôt le système de dénonciation dirigés contre tous les hommes modérés atteignit Regnault. Un mandat lancé par le comité de sûreté générale allait le conduire à l'échafaud : il prit la fuite et se rendit à Hambourg, où, pendant 10 années, il exerça la médecine avec le plus grand succès, surtout auprès des Français émigrés, alors très-nombreux dans cette ville. De nouvelles circonstances l'ayant obligé de passer en Angleterre, la confiance publique l'y suivit : son assiduité auprès de ses compatriotes lui fit, comme à Hambourg, beaucoup d'amis, qu'il retrouva dans un temps plus prospère pour eux et pour lui. Il se lia particulièrement avec le père Élisée, qui suivait la même profession ; celui-ci le présenta à Louis XVIII, et le fit nommer un des médecins consultants de ce prince, à l'époque de la restauration en 1814, où Regnault se hâta de revenir à Paris; puis médecin en chef de la garde royale, et enfin médecin des pages de la chambre de S. M., chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Regnault conserva ses emplois sous le règne de Charles X, mais il en perdit la plus grande partie après la révolution de 1830, et se borna alors à sa clientèle. Il mourut à Paris en 1836. On a de lui : *Observations sur la phthisie pulmonaire et sur le lichen d'Islande considéré comme médicament et comme aliment*, 1802, in-8°; *Considérations sur l'état de la médecine en France depuis la révolution*, Paris, 1819, in-8°; *Mémoire sur l'hydrocéphale*, Paris, 1819, in-8°; *Mémoire sur les altérations et l'influence du foie dans plusieurs maladies*, Paris, 1820, in-8°. Regnault fut aussi le rédacteur principal du *Journal universel des sciences médicales*.

REGNAULT-WARIN (Jean-Baptiste-Joseph-Innocent-Philadelphe), l'un des écrivains les plus féconds et les plus variés du 19e siècle, fut successivement auteur dramatique, poëte, historien, romancier et publiciste. Il écrivit dans tous les genres, sans qu'on puisse le citer dans aucun, et professa toutes les opinions, se mêla à tous les partis sans y être remarqué, sans y avoir jamais obtenu le moindre crédit ni la plus légère influence. Regnault-Warin, né à Bar-le-Duc le 25 décembre 1775, eut à peine reçu dans cette ville un commencement d'éducation qu'il se mit à ébaucher des essais dramatiques tout à fait dignes de son âge. Pressé par les conseils de ses amis, il se rendit dans la capitale, et s'y présenta à Bonneville, qui rédigeait et imprimait la *Bouche de fer*, et beaucoup d'autres écrits révolutionnaires. Cependant, Regnault-Warin ne réussit point encore à se faire remarquer, et vivant avec peine dans la capitale, il la quitta au commencement de 1793 pour être secrétaire du commandant de la place de Verdun, puis employé à l'état-major de l'armée des Ardennes, sous l'adjudant général Sionville. Regnault s'éclipsa tout à coup au milieu de la Terreur, il ne se montra que beaucoup plus tard, et alors, dégoûté ou effrayé de la politique, il ne parut s'occuper que de littérature, de romans qu'il vendait aux libraires et dont il vivait avec peine. Voyant cependant le succès qu'avaient alors les écrits royalistes, il hasarda son *Cimetière de la Madeleine*, où sont décrits une partie des malheurs de Louis XVI et de sa famille. Cette publication le fit mettre en prison, il n'en sortit que par l'intervention de Joséphine. Ce ne fut qu'en 1814, après la chute de Napoléon, qu'il rentra dans la carrière politique, alors ouverte à tout le monde. Il écrivit d'abord en faveur de

la restauration, mais n'ayant pas obtenu ce qu'il désirait, voyant d'ailleurs que le parti contraire acquérait chaque jour de nouvelles forces et que le gouvernement royal ne savait point le réprimer, il passa dans les rangs de ses adversaires, et publia, de concert avec le libraire Plancher, un grand nombre d'écrits fort médiocres, mais très-audacieux, qui lui firent beaucoup d'ennemis et qui, s'ils ne lui attirèrent pas des poursuites comme au temps de Robespierre et de Napoléon, ne contribuèrent point à l'enrichir et ne lui valurent pas même une gratification ou un emploi lorsque le parti qu'il avait servi avec tant de zèle triompha en 1830. Dans les derniers temps de sa vie, Regnault-Warin concourut à la rédaction du *Temps*, et il mourut misérable en novembre 1844. Les ouvrages laissés par Regnault-Warin sont trop nombreux pour être désignés, et comme il n'a rien produit de remarquable nous nous dispenserons d'en citer aucun.

REGNAUT (Charles-Douin), curé du village de Bezannes près de Reims, naquit dans cette ville sur la fin du 17e siècle, et y devint chanoine de la collégiale de Saint-Symphorien par nomination royale. On a de lui : *Histoire des sacres et couronnements de nos rois, faits à Reims, à commencer par Clovis jusqu'à Louis XV, avec le recueil du formulaire le plus moderne qui s'observe au sacre*, etc.; une *Dissertation historique touchant le pouvoir accordé aux rois de France de guérir des écrouelles, accompagnée de preuves touchant la vérité de la sainte ampoule*, et une *Relation exacte de la cérémonie du sacre et couronnement du roi Louis XV*, Reims, 1722, 1 vol. in-12.

REGNIER (Mathurin), poëte satirique, neveu de l'abbé Desportes, né à Chartres, le 21 décembre 1573, s'exerça de très-bonne heure dans la satire, et son père essaya vainement de réprimer en lui un goût qu'il avait pour ainsi dire apporté en naissant. Tonsuré à l'âge de 11 ans, quoiqu'il fût sans vocation pour l'état ecclésiastique, il suivit à Rome le cardinal de Joyeuse, et passa 10 années auprès de ce prélat, sans en obtenir aucune récompense. Il s'attacha ensuite au duc de Béthune, dont il fut beaucoup mieux traité, et ne tarda pas à être pourvu d'un canonicat et d'une pension de 2,000 livres sur l'abbaye de Vaux-de-Cernay, qui avait appartenu à son oncle. Regnier ne put cependant jouir longtemps de son heureuse situation. Livré depuis sa plus tendre jeunesse à un goût effréné pour le plaisir, des infirmités précoces furent le triste résultat de ses écarts, et il mourut à Rouen, le 22 octobre 1613. Précurseur de Boileau dans le genre satirique, il eut comme lui, l'avantage de voir beaucoup de ses vers devenir proverbes. Son style est à la fois plein d'enjouement, de naturel et de grâce, et quoiqu'il ait vieilli, « c'est encore dans ce genre, dit Palissot, un des meilleurs modèles que l'on puisse étudier. » Mais malheureusement ce poëte blesse trop souvent la décence, et il aurait un bien plus grand nombre de lecteurs, s'il eût évité ce défaut, qu'il avait contracté en travaillant d'après les satiriques latins. Les *OEuvres* de Régnier se composent de 16 *satires*, 3 *épîtres*, 5 *élégies*, d'*odes*, de *stances*, d'*épigrammes*, etc. Les meilleures éditions sont celles de Viollet-le-Duc, 1821, in-18, et de Lequien, 1822, in-8°, avec le *commentaire* de Brossette.

REGNIER (Jacques), médecin et poëte latin, né à Beaune, le 6 janvier 1589, mort le 16 juin 1663, se fit de la réputation dans l'exercice de son art, et a laissé un poëme latin à la louange d'une dame, plusieurs comédies et un recueil de fables intitulé : *Apologi Phædrii*, 1643, in-12 : c'est le seul de ses ouvrages qui fut imprimé.

REGNIER (Claude-François), né en Auvergne en 1718, mort en 1790, embrassa l'état ecclésiastique, et devint un des directeurs du séminaire de St.-Sulpice. On a de lui : *Certitude des principes de la religion contre les nouveaux efforts des incrédules*, Paris, 1778 à 1782, 6 vol. in-12; *Tractatus de Ecclesiâ Christi*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°. — REGNIER (dom), bénédictin de la congrégation des exempts, a publié des *sermons*, 1761, 3 vol. in-12.

REGNIER (Claude-Antoine), duc de Massa, né à Blamont (Meurthe), le 6 avril 1746, était à l'époque de la révolution un des avocats les plus distingués du parlement de Nancy. S'étant prononcé pour les nouveaux principes, il fut nommé député aux états généraux, et ne s'occupa, sous la constituante que de questions judiciaires, évitant avec soin toute espèce d'exagération. Il parla beaucoup sur le jury, fit rejeter quelques mesures qui lui parurent bizarres ou inconvenantes, entre autres l'institution des jurés en matière civile et l'ambulance des juges d'appel. Il en proposa aussi qu'il avait cru utiles, mais qui ne furent pas adoptées. Le 28 août, il demanda qu'on mît en accusation Mirabeau le jeune, après l'avoir attaqué vivement, pour avoir cherché à flétrir le régiment qu'il commandait en emportant les cravates de ses enseignes. A l'époque de l'affaire de Nancy, il défendit la municipalité, qui avait été trompée par de faux rapports, et vota l'approbation de la conduite de Bouillé, auquel des renseignements plus exacts attribuent tous les malheurs de cette désastreuse journée. Le 22 juin 1791, il fut envoyé dans les départements des Vosges et du Rhin, pour y prévenir ou faire cesser les troubles qu'aurait pu occasionner l'évasion de Louis XVI. Il disparut, après la session, de la scène politique, et ne s'y remontra qu'à la suite du 9 thermidor pour y jouer un nouveau rôle. En effet, nommé par le département de la Meurthe au conseil des Anciens, il fut beaucoup plus sévère qu'à l'assemblée constituante : il s'opposa à l'admission de Job Aymé, au retour des prêtres déportés ou exilés de France; soutint la fameuse loi du 3 brumaire, et fut successivement, en novembre 1795, et en février 1796, secrétaire, puis président du conseil. Il ne prit aucune part aux événements du 18 fructidor, et s'il ne défendit pas ceux qui en furent les victimes, au moins il ne les attaqua point. Réélu au même conseil, en 1799, il s'opposa à l'impression de l'adresse des habitants de Grenoble contre Schérer, et vota la suppression de la partie du discours de Dubois-Dubais qui semblait inculper Rewbell. On projetait alors la chute du Directoire; déjà l'attaque avait été faite par le parti jacobin, qui tenait le club du Manége, établi près le conseil des Anciens. Courtois dénonça les nouveaux clubistes, et fut appuyé par Regnier; ils demandèrent ensuite, et obtinrent qu'ils fussent expulsés du local qu'ils occupaient. Lié avec les auteurs de la révolution du 18 brumaire an VIII, il fut un de ceux qui se réunirent, le 17, au

matin, chez Lemercier, président du conseil des Anciens, pour y arrêter les mesures définitives et les moyens d'assurer le succès de la nouvelle révolution; prononça à la séance du 18 brumaire, convoquée extraordinairement à 8 heures du matin, un discours sur les dangers qui environnaient le corps législatif, et présenta le projet de décret qui le transférait à Saint-Cloud. Le lendemain 19, il s'opposa formellement à l'explication provoquée par les Cinq-Cents, des motifs qui avaient dicté son projet de la veille, motivé sur ce qu'on ne devait pas donner l'éveil à ceux qui avaient causé les dangers du corps législatif. Élu président de la commission législative intermédiaire, il prononça, le 26 décembre, un discours sur les opérations du corps législatif, depuis le 18 brumaire : entra, après l'organisation de la constitution, au conseil d'État, section des finances; et présenta au corps législatif plusieurs projets de loi concernant cette partie, et ceux de l'organisation forestière et du rétablissement de la marque pour le crime de faux. Le 14 septembre 1802, il réunit, sous la dénomination de *grand juge,* les deux ministères de la justice et de la police; au mois de décembre, il renouvela, pour l'installation du tribunal de cassation, la cérémonie qu'on appelait autrefois la *messe rouge.* En 1804, le sénateur Fouché ayant été appelé au ministère de la police, Regnier en quitta les fonctions, et conserva son titre de grand juge et le portefeuille de la justice : cette mesure fut prise par le premier consul, d'après la découverte de la conspiration de George Cadoudal et l'arrestation de Pichegru, Regnier ayant été chargé de toutes les poursuites qui furent dirigées contre eux et leurs adhérents. Il fut quelque temps après duc de Massa. Le collége électoral de la Meurthe l'élut candidat au sénat conservateur, pour les années 1804 et 1805. Vers la fin de 1813, lorsque les circonstances devenaient de plus en plus difficiles, Napoléon, croyant avoir besoin de faire un nouveau choix pour présider le corps législatif, nomma le duc de Massa, ministre d'État, à la présidence de ce corps, si longtemps muet ou approbateur. Quelque grand que fût son zèle, il resta au-dessous des circonstances. Une commission ayant été nommée pour recevoir les communications du gouvernement, le 28 décembre 1813, elle fit un rapport que Raynouard fut chargé de présenter; il y exprimait avec énergie des opinions qui frappaient pour la première fois les oreilles du souverain : *Orateur,* s'écria le duc de Massa, *ce que vous dites ici est inconstitutionnel. — Il n'y a ici d'inconstitutionnel que votre présence,* répliqua Raynouard. À l'instant, le président est accueilli par des murmures et la chambre entière témoigne beaucoup de répugnance dans ses relations avec cet organe du pouvoir, devenu aussi le sien. Le portefeuille de la justice lui avait été retiré, au mois de novembre précédent, mais il occupait encore la place de président du corps législatif, en 1814, au moment de l'abdication de l'empereur. Le duc de Massa écrivit au gouvernement provisoire, pour demander des instructions nouvelles, et s'il devait se considérer encore comme président du corps législatif. On ignore quelle fut la réponse de ce gouvernement temporaire, où même s'il en fit une. Il est probable que la chute de Napoléon, autant que ses propres disgrâces, minèrent insensiblement la santé du duc de Massa, et lui causèrent du chagrin auquel il succomba, le 24 juin 1814.

REGNIER (Edme), mécanicien, ancien conservateur du musée central d'artillerie de Paris, dont il avait formé le noyau, membre honoraire du comité consultatif des arts, contrôleur en chef des armes de la garde nationale, et membre de plusieurs sociétés savantes, né le 15 juin 1751 à Semur (Bourgogne), avait commencé ses études au collége de cette ville, quand sa mère, demeurée veuve avec onze enfants, dont il était l'aîné, fut réduite à le mettre en apprentissage chez un arquebusier de Dijon, et le jeune homme sut s'honorer par plusieurs inventions utiles dans cette profession, qui le mit à même de soutenir sa mère, d'élever et établir ses frères et sœurs. La première production de son esprit inventif fut une *éprouvette,* pour essayer la force des poudres de chasse, machine qui le conduisit bientôt à imaginer l'instrument aujourd'hui si connu sous le nom de *dynamomètre* (mesure des forces). Ce fut lui qui, le premier, construisit des paratonnerres en Bourgogne. Il en avait établi six à Semur et ses environs, avant qu'il y en eût aucun à Paris. Franklin, à qui il présenta des échantillons de conducteurs mobiles, qu'il avait imaginé de substituer à ceux qu'avait originairement employés l'illustre Américain, applaudit à cette ingénieuse amélioration. Nous devons parler encore du *méridien sonnant* que dressa Regnier pour la ville de Semur, et sur lequel a été calqué l'appareil aujourd'hui populaire des *canons méridiens;* de sa fameuse *serrure à combinaison,* décrite dans l'*Encyclopédie méthodique,* et très-perfectionnée depuis par l'inventeur; enfin de son *échelle à incendie,* qui obtint le premier prix dans le concours ouvert sur cet objet par l'Institut de Paris. Regnier mourut à Paris le 10 juin 1825. Outre les *Mémoires explicatifs du dynamomètre et autres machines inventées par le citoyen R.* (Regnier), 1798, in-4°, on peut consulter sur ce mécanicien l'*Annuaire nécrologique* de Mahul.

REGNIER DESMARAIS, ou plutôt **DESMARETS** (François-Séraphin), grammairien et littérateur estimable, né à Paris en 1632, mort en 1713, était à peine âgé de 15 ans lorsqu'il traduisit la *Batrachomyomachie* d'Homère. Il suivit à Rome le duc de Créqui, et, s'étant perfectionné dans la langue italienne, il composa des vers pleins de coloris et de grâce. L'Académie de la Crusca de Florence prit même une de ses *odes* pour une production de Pétrarque, et, lorsque cette Société fut désabusée, elle ne se vengea de son erreur qu'en adoptant le poëte qui l'avait causée. Nommé trois ans après, en 1670, membre de l'Académie française, il y remplaça Mézeray en 1684 dans l'emploi de secrétaire perpétuel, et rédigea tous les mémoires qui parurent au nom de cette compagnie dans le procès qu'elle eut à soutenir contre Furetière. On a de l'abbé Regnier une *Grammaire française,* dont la meilleure édition est celle de 1710, in-4°; des poésies françaises, latines, italiennes et espagnoles, réunies en 1708 en 2 vol. in-12; des traductions de la *Perfection chrétienne* de Rodriguez, entreprise à la prière des jésuites et plusieurs fois réimprimée; des 2 liv. de la *Divination* de Cicéron, 1710, in-12; des *Entretiens sur les vrais biens et les vrais maux,* avec de bonnes remarques, 1721, in-12; *Histoire des démêlés de la*

France avec la cour de Rome au sujet de l'affaire des Corses, 1707, in-4°, et divers autres écrits.

REGNIER DESTOURBET (Hippolyte-François), littérateur, né à Langres en 1804, mort à Paris le 23 septembre 1831, fut élevé au sein de son estimable famille, dans les principes de la religion, et songea même, pendant quelque temps, à embrasser l'état ecclésiastique. Cependant il fit son droit, remplit les fonctions de juge-auditeur au tribunal de Châlons-sur-Marne, mais donna sa démission à l'époque de la révolution de 1830. Il n'avait encore que 21 ans, lorsqu'il publia une brochure sous ce titre : *Des jésuites en France*, 1825, in-8°. Il y répondait aux reproches dont ces religieux étaient l'objet. Son *Histoire du clergé de France pendant la révolution*, 1828, 3 vol. in-12, fut conçue dans les mêmes intentions. Vers le même temps il composa pour la *Bibliothèque catholique* une *Histoire abrégée de la constitution civile du clergé*, 1828, in-8°. C'est peut-être l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Regnier. Il avait aussi commencé pour la *Bibliothèque catholique* une *Histoire de la révolution*, qui n'a pas vu le jour. Ses *Septembriseurs* sont un ouvrage singulier, dans lequel il imagina de mettre l'histoire de ce temps-là sous la forme d'entretiens entre les jacobins. Ils furent suivis de quelques publications frivoles et de pièces de théâtre, telles que *Napoléon à Schœnbrunn*, *Charlotte Corday*, etc. Régnier fournit des articles à la *Revue de Paris* et au livre des *Cent-et-un*. Il est auteur de plusieurs romans, dont l'un intitulé : *Louisa*, a obtenu quelques succès.

REGOLOTTI (Dominique), littérateur italien, né à Rome vers 1675, s'appliqua dès sa première jeunesse à l'étude de la langue grecque, ce qui, dans la suite, lui fit obtenir du pape Clément XI la place de conservateur des manuscrits grecs, à la bibliothèque du Vatican. C'était une petite sinécure demandant fort peu de temps et qui permettait au titulaire d'exercer conjointement la profession d'avocat qu'il avait embrassée. Regolotti comptait déjà 8 années de barreau, lorsqu'il fut appelé, en 1720, à Turin, par le roi Victor-Amédée, qui venait de réorganiser l'université et qui, sur la réputation de savant helléniste qu'avait Regolotti, lui confia la chaire de grec, à laquelle fut jointe 4 ans plus tard celle de poésie. Il fut surpris par la mort le 31 janvier 1735. On a de lui : *Teocrito volgarizzato da Dominico Regolotti, Romano, professore di poesia e lingua greca nella R. Università di Torino*, Turin, 1729, 1 vol. in-8°; *Oratio de die natali Caroli-Emmanuelis, Sardiniæ regis, habita in archi-gymnasio Taurinensi, V Kal. Majas*, Turin, 1733, in-8°, etc.

REGOURD (Alexandre), jésuite, né à Castelnaudari, en 1585, entra dans la société dès l'âge de 17 ans, fut professeur de philosophie et de théologie dans plusieurs colléges, et se livra, non sans succès, à la prédication. Ses efforts tendaient surtout à la conversion des réformés. Après avoir été recteur du collége de Cahors, le P. Regourd mourut à Toulouse, le 26 mars 1635. On doit à cet infatigable athlète des *Démonstrations catholiques*, ou *l'Art de ramener les hérétiques à la foi orthodoxe*, Paris, 1635, in-8°, et un *Recueil* d'œuvres théologiques sur des matières de controverse, 3 vol.

REGRAS (don Juan de), jurisconsulte et grand orateur portugais du 14e siècle, avait étudié la science des lois en Italie sous Bartole. Créé chancelier en 1383 par le régent de Portugal (depuis Jean Ier), il concourut avec l'archevêque de Brague, D. Laurenzo, l'évêque de Lisbonne, Jean-Alphonse d'Azambuja, et le connétable D. Nun.-Alvarez Pereira, à affermir la couronne sur la tête de l'illustre bâtard de D. Pèdre. Ce fut D. Juan de Regras qui, par le discours qu'il prononça aux états généraux assemblés à Coïmbre pour l'élection d'un roi, détermina en faveur du grand maître les suffrages jusque-là partagés entre lui et les deux fils d'Inès de Castro, Jean et Denis. Ce morceau oratoire a été conservé par les historiens. Les ouvrages de droit de J. de Regras sont oubliés aujourd'hui.

RÉGULUS (Marcus-Atilius), célèbre par sa noble conduite dans la première guerre punique, descendait de l'illustre famille plébéienne Atilia. Élu consul l'an de Rome 257, il battit les Mamertins, s'empara de Brindes, et reçut les honneurs du triomphe conjointement avec son collègue Julius Libon. Réélu l'année suivante, qui était la 9e de la première guerre punique, il vainquit, de concert avec Manlius Vulso, son collègue, les Carthaginois, commandés par Amilcar et Hannon, sur la côte méridionale de la Sicile. Après cette bataille mémorable, dont Polybe a donné les détails, Régulus resta sur les côtes d'Afrique avec 40 vaisseaux, 500 cavaliers et 15,000 fantassins. Avec ces forces, il se rendit maître de plusieurs villes, remporta une victoire signalée près d'Adis, et s'empara de Tunis. Il offrit ensuite la paix aux Carthaginois, mais à des conditions telles, que le sénat de Carthage, ne pouvant y consentir, résolut de tenter encore la fortune des combats. Xantippe, habile capitaine lacédémonien, placé à la tête de l'armée carthaginoise, présenta la bataille à Régulus. Celui-ci l'accepta, bien que ses forces fussent inférieures, surtout en cavalerie, fut vaincu et fait prisonnier. Après plusieurs années de captivité, le général romain accompagna les ambassadeurs que le gouvernement punique envoyait à Rome pour négocier la paix. Il avait promis, si elle n'était pas conclue, de venir reprendre ses fers; mais il opina dans le sénat pour la continuation de la guerre, et même contre l'échange des prisonniers. Le discours de Régulus détermina les sénateurs à rompre toute négociation, et, malgré le grand pontife, qui voulait le dégager d'un serment extorqué par la violence, ce vertueux citoyen remplit sa promesse et repartit pour Carthage, où ses ennemis le firent périr au milieu des plus affreux supplices. Ces derniers faits sont rapportés par presque tous les auteurs latins; mais Polybe et Diodore de Sicile n'en font aucune mention. L'ambassade, le dévouement et la mort de Régulus occupent une grande partie du livre qui tient la place du XVIIIe de Tite-Live dans les suppléments de Freinshémius. Ce sujet a été transporté sur la scène française par Pradon, par Dorat, et depuis avec plus de succès par Arnault fils; sur le théâtre lyrique italien par Métastase. — L'histoire romaine mentionne encore douze personnages distingués de la famille Atilia, qui a subsisté jusque sous les empereurs.

REHBERG (Auguste-Guillaume de), écrivain allemand, né en 1757, d'une famille noble, fit ses études à Gœttingen, à Leipzig, et fut destiné dès sa jeunesse à

la carrière de l'homme d'État. Devenu conseiller de la régence à Hanovre, il s'acquitta de ses fonctions avec autant de zèle que d'exactitude, sans cesser de s'occuper de littérature et surtout de recherches historiques. Ce fut ainsi qu'il composa la *Vie de Rodolphe de Habsbourg*, l'un des meilleurs ouvrages historiques qui aient été pubiés en Allemagne dans ces derniers temps. Ses *Remarques pour servir à l'histoire des années* 1805, 1806 *et* 1807, publiées à Francfort, sont aussi un ouvrage très-remarquable et fort précieux pour l'histoire contemporaine. L'auteur, qui d'abord ne l'avait point signé à cause de l'oppression qui pesait alors sur l'Allemagne, l'avoua hautement après les revers de Napoléon. Rehberg avait été collaborateur de la *Gazette littéraire* de Halle, où il a fourni de très-bons articles de 1788 à 1795, et de 1805 à 1815. Un *Traité sur la tolérance* qu'il avait publié dans sa jeunesse contenait des maximes dont plus tard l'expérience le désabusa. Il se proposait d'en faire une rétractation quand la mort vint le frapper au commencement de l'année 1824. Meusel a donné une liste de ses ouvrages qui est très-considérable.

REHBOCK (Jacques), ou, selon quelques-uns, *Menicke de Betrtle*, imposteur qui prit le nom de *Waldemar*, avait d'abord été meunier, puis employé dans la maison du duc Waldemar de Brandebourg. La ressemblance qu'il avait avec ce prince l'engagea, 29 ans après sa mort (1348), à se faire passer pour lui. Il donnait pour prétexte de sa disparition les scrupules que lui avait inspirés sa parenté avec Agnès, son épouse, scrupules dont le résultat avait été la supposition de sa maladie et de sa mort. Mais enfin Agnès avait cessé de vivre, et après avoir erré près de 30 ans dans toute l'Allemagne, Waldemar venait revendiquer ses biens et faire valoir ses droits. Cette fable si invraisemblable trouva cependant des oreilles crédules, soit parmi le peuple, toujours avide de merveilleux et de nouveautés, soit parmi les ennemis de la maison de Bavière que l'extinction de la branche Ascanienne de Brandebourg avait rendue maîtresse de la Marche de ce nom. Bientôt l'imposteur vit autour de lui la plus grande partie de la noblesse du pays. Les ducs de Saxe, de Poméranie et de Mecklembourg, les princes d'Anhalt, l'archevêque Othon de Magdebourg soutinrent ouvertement ses prétentions; l'empereur Charles IV lui-même le reconnut solennellement margrave de Brandebourg; presque toutes les villes tombèrent en son pouvoir; le nouvel électeur Louis, dépouillé de la plus grande partie de ses possessions, allait reprendre la route de la Bavière, quand tout à coup la chance tourna. Rehbock, ayant sans doute mécontenté quelqu'un de ses protecteurs, fut desservi auprès de l'Empereur qui n'eut pas plutôt cessé de l'appuyer que tous ses amis l'abandonnèrent et qu'il fut forcé de se retirer à Dessau, où il mourut dans la même année. Quelques écrivains attribuent à l'électeur de Saxe Rodolphe Ier l'entreprise, les succès et la chute de cet aventurier. *Voyez* pour plus de détails *Scriptores Brandenburg*.

REHFELD (Charles-Frédéric), né en 1735 à Stralsund, d'un ministre du saint Évangile, se destina d'abord aux études théologiques, puis y renonça pour se vouer à l'art de guérir. Promu au doctorat en 1756, après avoir suivi les leçons d'Hamberger, de Kaltschmid, de Fusch et de Wedel, il pratiqua quelques années dans sa ville natale, se rendit ensuite à Gripswald, où il obtint une chaire de médecine, la remplit 16 ans, et fut appelé en 1780 à la direction du collége de santé, rétabli par le gouvernement pour la Poméranie suédoise. Douze ans plus tard, il fut nommé premier médecin du roi, et mourut en 1794, laissant un grand nombre d'opuscules académiques, dont on peut voir le catalogue au tome VI de la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales*. Nous nous bornerons à mentionner : *Programma de partibus constituentibus humorum nostrorum*, Gripswald, 1766, in-4°; *Potissima summa generu morborum simplicium qui fluida corporis humani afficiunt demonstrata*, ibid., 1766, in-4°; *Dissertation contenant en abrégé un traité mécanique et raisonné sur l'art de l'accouchement*, ibid., 1767, in-4°; *Morbi singularis epileptico-cataleptici opio potissimùm sanati hist.*, ibid., 1788, in-8°.

REHNSCHOLD (Charles-Gustave, comte de), sénateur et feld-maréchal de Suède, appelé mal à propos *Reinschild* par quelques écrivains, fut un des généraux les plus distingués de Charles XII. Né à Stralsund, en 1651, d'une famille originaire du pays de Munster, et dont le nom primitif était Rellenbrinck, il passa en Scanie, pour faire ses études à l'université de Lund. En 1673, il entra au service militaire, et se fit remarquer par son courage et son dévouement pendant la guerre que Charles XI eut à soutenir contre les Danois. Après avoir eu part à l'expédition de Charles XII dans l'île de Sélande, à la bataille de Narva, au siége de Riga, il obtint le commandement d'une armée en Pologne. Ayant pris, en 1703, la ville de Thorn, par assaut, sans perdre un seul homme, il poursuivit Auguste, remporta sur l'armée de ce prince, une victoire éclatante, à Frauenstadt, et répandit la terreur parmi les Saxons et les Polonais. Charles XII le nomma sénateur et feld-maréchal, et lui donna le titre de comte. Rehnschold accompagna le monarque victorieux dans son expédition contre Pierre Ier. Il fut chargé du commandement de l'armée suédoise à la bataille de Pultawa, Charles ayant été blessé, et ne pouvant commander en personne. Selon les Mémoires qui ont paru en Suède, ce furent les mésintelligences qui éclatèrent entre le feld-maréchal et le général Lewenhaupt, qui occasionnèrent la perte de la bataille. Rehnschold fut fait prisonnier par les Russes, et ne recouvra sa liberté qu'au bout de neuf années. Le czar, en la lui rendant, exigea qu'il prît par écrit l'engagement de ne pas servir dans la suite contre les Russes. Rehnschold alla rejoindre Charles XII, qui était en Norwége. Après la mort du monarque, il eut un commandement en Scanie. Il avait assisté à douze batailles rangées, et à trente combats : son corps était couvert de blessures; et il mourut des suites de celle qu'il avait reçue dans la poitrine, pendant les campagnes de Pologne. Une hémorragie violente termina ses jours, le 29 janvier 1722.

REICHARD (Henri-Godefroid), philologue, né à Schleiz en 1752, mort en 1801, fut pendant longtemps maître au collége de Grimma. On a de lui des dissertations philologiques, quelques écrits élémentaires, plusieurs traductions latines de l'allemand, des poésies latines, des éditions de Gémistus-Pletho et de Licophron, et une imitation en allemand de ce dernier auteur.

REICHARD (Jean-Jacques), né en 1743 à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut en 1782, directeur du jardin de botanique, avait suivi des cours de médecine à Goettingen. Outre une édition du *Species plantarum* de Linné, Francfort, 1778-80, in-8°, on a de lui, entre autres ouvrages : *Flora mœno-francfurtana*, etc., ibid., 1772-78, 2 vol. in-8°; et *Sylloge opusculorum botanicorum cum adjectis annotationibus*, ibid., 1782, in-8°.

REICHARD (Henri-Auguste-Ottocar), directeur de l'administration de la guerre de l'État de Saxe-Gotha, et conseiller intime au même département, né en 1751 à Gotha, où il mourut en octobre 1828, membre de plusieurs sociétés littéraires, eut jeune encore pour beau-père le conseiller intime de régence Rudolphe, qui lui fit donner sous ses yeux une brillante éducation. Après avoir suivi des cours de jurisprudence aux universités de Goettingen, de Leipzig et d'Iéna, Reichard s'attacha plus spécialement aux études littéraires, et fit de rapides progrès sous la direction de Gotter et de Klupfel. Il débuta par quelques poésies insérées dans les *Almanachs des Muses;* puis il s'associa à la rédaction de divers recueils périodiques. Admis des premiers dans la société dramatique fondée à Gotha par Seyler, il entra dès lors en liaison avec ce que la ville comptait d'auteurs et d'amateurs distingués. Bientôt il prit rang parmi les premiers par quelques pièces qui eurent du succès; et devint directeur du théâtre ducal, puis bibliothécaire du duc Ernest. Le théâtre de Gotha lui dut son premier *Almanach,* et il fit paraître aussi un *Journal dramatique,* qui a conservé de l'importance par rapport à l'histoire de l'art chez les Allemands. Cependant, les relations de Reichard avec les savants s'étendant de plus en plus, il fonda la *Gazette scientifique de Gotha*, et s'associa à la rédaction du recueil intitulé *Olla podrida*, puis à celle du *Nouveau Mercure de France,* du *Journal de lecture,* et de la *Bibliothèque des romans.* Il s'était également affilié à diverses sociétés secrètes, dont le duc lui-même faisait partie, notamment à celle des francs-maçons de Gotha, dans le sein de laquelle fut publié (en octobre 1825) un écrit sous le titre de *Jubilé de Reichard.* Vers le commencement du règne d'Émile-Léopold-Auguste, il entreprit de visiter avec sa jeune épouse l'intérieur de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et la France. Diverses publications furent le fruit de ses excursions, entre autres son *Guide des voyageurs en Europe*, dont la 5e édition parut à Weimar en 1807, 3 vol. grand in-8°, fig.; réimprimé l'année suivante, 4 vol. in-12, il a eu depuis plusieurs autres éditions. Son *Passager en voyage* (écrit en allemand), et les *Petits voyages,* en 8 vol., ont eu aussi une très-grande vogue. Reichard, tout partisan qu'il était des nouvelles doctrines, n'en était pas moins fermement attaché aux intérêts et aux prérogatives monarchiques. Il conserva toujours les bonnes grâces d'Émile-Léopold-Auguste, et fut aussi employé dans plusieurs affaires de l'État sous Frédéric IV, son successeur. *Voy.* pour la liste des ouvrages de Reichard, l'*Allemagne savante* de Meusel. Les feuilles périodiques de Gotha (octobre 1828) ont consacré plusieurs *Notices* à ce Nestor de la littérature allemande.

REICHARDT (Jean-Frédéric), compositeur, né à Kœnigsberg en 1752, mort en 1814, fut longtemps directeur de l'Opéra-Italien à Berlin, et eut ensuite la direction des théâtres français et allemand à Cassel. Outre ses compositions musicales, parmi lesquelles on compte le *Tamerlan* de Morel, et le *Panthée* de Berquin, on a de lui : *Lettres familières, écrites pendant un voyage en France en* 1792, 2 vol. in-8°; *Nouvelles lettres familières pendant un voyage en France dans les années* 1803 *et* 1804, 3 vol. in-8°; *Lettres familières sur Vienne*, etc. Il rédigea, pendant les années 1804 et 1805, la *Gazette musicale* de Berlin. Reichardt était correspondant de l'Institut de France.

REICHARDT (Chrétien), agronome, né en 1685 à Erfurt, mort en 1775, a publié en allemand divers ouvrages sur l'agriculture et l'économie rurale. Nous nous bornerons à citer : *Lebendiges Kræuterbuch*, Erfurt, 1754, in-fol.; *La science de l'agriculture et du jardinage,* ibidem, 1753-1774, 6 tomes in-8°; réimprimée par les soins de J. V. Sikler, ibid., 1802-1805, 5 vol. in-8°; *Allerbeste art den hopfen anzulegen und zu bauen* (l'Art de cultiver le houblon), Dusseldorf, 1772-1775, in-8°.

REICHEL (Christophe-Charles), minéralogiste, né en 1724 à Dresde, mort vers 1755 à Meissen, peu de temps après y avoir été appelé comme médecin pensionnaire, s'était d'abord livré à l'étude de la minéralogie, puis de la jurisprudence à l'université de Wittenberg. Il reçut en 1748 le titre de maître ès arts, et deux ans après prit le grade de docteur. On ne cite de lui que 3 opuscules en latin, dont l'un a pour titre : *Diatriba de vegetabilibus putrefactis,* Wittenberg, 1750, in-4°.

REICHEL (Abraham-Théophile), médecin, né en 1712 à Bernstadt, mort à Albernsdof, près de cette ville, en 1762, n'a également laissé que des opuscules, entre autres : *Dissertatio de veris herbæ thee propriet. et viribus med.*, Erfurt, 1734, in-4°.

REICHSTADT (Napoléon-François-Charles-Joseph BONAPARTE, duc de), fils de Napoléon et de l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise, naquit à Paris le 20 mars 1811, au moment où son père était à l'apogée de sa puissance, et par le bonheur de sa naissance mit le comble à ses prospérités. L'accouchement fut difficile, et le chirurgien Dubois eut la crainte de ne pouvoir sauver l'enfant qu'en exposant la mère à perdre la vie. Consterné de cette cruelle alternative, il consulta l'empereur. « Ne pensez qu'à la mère, lui dit celui-ci, et traitez-la comme vous feriez d'une bourgeoise de la rue Saint-Denis. » Mais on ne fut pas longtemps dans cette incertitude; après l'emploi du forceps et de tous les moyens extraordinaires, l'accouchement finit de la manière la plus heureuse, et 101 coups de canon annoncèrent au monde que c'était un enfant mâle. Napoléon, transporté de joie, l'annonça lui-même à la foule, qui se pressait dans les appartements, les cours des Tuileries; et révélant tout à coup un nouveau projet d'ambition, il s'écria : « *C'est un roi de Rome!* » Les ambassadeurs, les représentants des puissances vinrent présenter leurs humbles félicitations à l'empereur. Enfin toutes les autorités, tous les courtisans se prosternèrent à leur tour devant l'idole. Le conseil municipal qui, 3 ans plus tard, devait, le premier de tous les pouvoirs, proclamer la déchéance de Napoléon et de son fils, vota

ce jour-là 10,000 francs de rente pour celui des pages qui viendrait lui annoncer la naissance d'un héritier du trône impérial (pension que l'on paye depuis 35 ans). L'enfant fut tenu sur les fonts de baptême au nom de l'empereur François II, son grand-père, et de Mme Lætitia, mère de Napoléon, sa grand-mère. Les poëtes et les prosateurs, les artistes et les comédiens de tous les genres chantèrent à l'envi et sur tous les tons ce grand événement; ils prédirent au nouveau-né les plus hautes destinées, et comme au mariage de l'année précédente ils reçurent d'amples gratifications. On sait tous les soins qui furent donnés à son berceau, et avec quelle joie Napoléon le vit chaque jour croître et prendre de nouvelles forces. Mais ce bonheur dura peu; le jeune prince avait à peine fini sa première année que déjà Napoléon, impatient du repos, s'éloignait des lieux qui devaient lui être si chers, pour s'enfoncer dans les froides régions du Nord; et son fils n'avait pas atteint sa seconde année quand il le revit, échappé au désastre de Moscou, puis aux défaites de Leipzig, qui suivirent de si près et qui ouvrirent à la coalition les portes de la France. Napoléon eut à peine le temps de passer quelques jours auprès de son fils bien-aimé, de l'offrir aux hommages des peuples pour le 1er jour de l'an 1814; et déjà il fallut retourner à de nouveaux combats. Il y eut cependant avant ce départ, pour la réception des officiers de la garde nationale, une scène où Napoléon, présentant le jeune prince à ces officiers, le mit sous leur sauvegarde. On se rappelle que cette scène fut suivie de promesses, de serments qui devaient rester sans effet lorsque le conseil de régence, voyant devant Paris les armées de la coalition victorieuse, prit le parti d'une retraite, devenue indispensable, par les ordres de l'empereur lui-même, qui avait écrit à son frère Joseph d'éloigner surtout le roi de Rome, *parce qu'il aimerait mieux le voir noyé qu'aux mains des Prussiens*. Ainsi le jeune Napoléon et sa mère durent quitter Paris avec une faible escorte, et ils étaient arrivés à Blois lorsque la capitulation du 30 mars livra la capitale aux étrangers. Quand l'abdication fut signée et le rétablissement des Bourbons assuré, Napoléon, partant pour l'île d'Elbe, demanda avec de vives instances, mais en vain, que sa femme et son fils lui fussent rendus. Tous les deux furent dirigés sur Vienne, où le jeune prince, dès son arrivée, reçut le nom de duc de Reichstadt, qui est celui d'une petite principauté de la Bohême, et dut renoncer à tous ceux qu'il avait reçus en naissant héritier du trône impérial de France. Il fut confié aux soins d'un grand maître, le comte de Dietrichstein, qui l'environna aussitôt de toutes sortes de précautions et de surveillance, et qui veilla surtout à ce qu'il n'eût point de communications avec des étrangers, particulièrement avec des Français. Ces précautions devinrent d'autant plus sévères que, dans le mois d'avril 1815, quelques tentatives furent faites pour l'enlever et le ramener à son père, qu'à l'époque de la seconde abdication un parti puissant à Paris le proclama empereur sous le nom de Napoléon II, et que l'empereur lui-même, en envoyant son abdication aux chambres, fit en faveur de son fils une réserve qui fut mal accueillie par le parti républicain, mais fortement appuyée par celui de Napoléon et surtout par l'armée. On ne peut pas douter que, si dans cette circonstance, l'Autriche prit beaucoup de soin pour garder cet enfant, c'est parce qu'elle le considérait comme un dépôt mis en ses mains par ses alliés, plutôt que comme un prince de la famille impériale. Elle fut loin, en conséquence, de lui laisser la liberté et l'indépendance dont il eût joui à ce dernier titre. Il est d'ailleurs assez probable que son arrière-pensée fut toujours de s'en servir comme d'un épouvantail, et, suivant les circonstances, de l'opposer aux princes de la restauration que certainement elle n'avait jamais aimés ni favorisés. Nous savons même assez positivement que plusieurs fois le cabinet de Vienne en a menacé le gouvernement de Louis XVIII et celui de Charles X. Quoi qu'il en soit, depuis que Napoléon eut été relégué à Sainte-Hélène, aucune tendance sérieuse ne paraît avoir été faite pour tirer le duc de Reichstadt de l'espèce de captivité où il était retenu. On ne permit pas qu'un seul Français eût avec lui la moindre communication; et Barthélemy, qui avait publié, à sa louange, sous le titre du *Fils de l'Homme*, un poëme pour lequel il avait été condamné à un emprisonnement de 3 mois, ayant fait le voyage de Vienne afin de lui offrir un autre poëme en l'honneur de son père, sous le titre de *Napoléon en Égypte*, ne put le lui présenter, malgré de vives instances auprès du grand maître. C'est dans cet état de docilité, d'abnégation, que le petit-fils de Marie-Thérèse, le fils de Napoléon et de Marie-Louise, passa les 15 dernières années de sa vie. Pendant tout ce temps, le nom qui, à son berceau, avait retenti dans l'univers, fut à peine articulé en Europe. On peut se rappeler que seulement à Sainte-Hélène Napoléon le joignit quelquefois aux expressions de ses regrets et de ses douleurs. Quand il fut près d'expirer, le grand homme fit placer sous ses yeux le portrait de son fils, et dans son testament il inséra cette phrase remarquable : « Je lui recommande de ne jamais oublier qu'il est né prince français, et de ne jamais se prêter à être un instrument entre les mains des triumvirs qui oppriment les peuples de l'Europe. Il ne doit jamais combattre ni nuire en aucune manière à la France; il doit adopter ma devise: *Tout pour le peuple français.* » Il arriva qu'en 1831, lorsqu'il fut question de donner un roi à la Belgique, quelques enthousiastes songèrent sérieusement au duc de Reichstadt, ce qui devait être à la fois repoussé par l'Angleterre, la France, et même par l'Autriche. Nous ne pensons pas que le jeune prince eût été consulté pour cette candidature. Vivant dans l'ignorance et l'abnégation la plus complète de tout intérêt politique, il était colonel d'un régiment autrichien qu'il n'avait jamais vu, et gouverneur de la ville de Graetz où il n'était jamais allé. A peine âgé de 20 ans, il ne prenait aucun plaisir à ce qui se passait autour de lui, et disait sans cesse, longtemps avant d'expirer : « Qu'on me laisse mourir en paix. » Dans les premiers jours d'avril 1832, il se trouvait à Schœnbrunn, lorsqu'il ressentit les premières atteintes d'une maladie qu'on a dit être une phthisie pulmonaire, et qui fit des progrès si rapides que sa mère, alors duchesse de Parme et résidant dans ses nouveaux États, eut à peine le temps d'accourir et de recevoir ses derniers soupirs. Le fils de Napoléon expira le 22 juillet 1832 dans le palais de Schœnbrunn, aux lieux mêmes

où son père, 23 ans auparavant, avait dicté des lois au monde et imposé à l'Autriche les conditions d'une alliance à laquelle ce jeune prince dut le jour. Il remplit avant de mourir tous ses devoirs de religion. Ses funérailles se firent avec une grande solennité, et ses restes furent déposés dans le caveau de la famille impériale. Le duc de Reichstadt était un prince véritablement aimable, doux, et d'un extérieur fort agréable; il ressemblait aux princes de la maison de Hapsbourg : visage allongé, front très-haut, yeux très-brillants; il avait la bouche et le menton de Napoléon, et plusieurs de ses attitudes. Barthélemy et Méry ont consacré à sa mémoire un poëme intitulé : *le Fils de l'Homme,* ou *Souvenirs de Vienne,* Paris, 1829, in-8°. Un grand nombre de *Notices* ont été publiées sur cette courte vie. Nous citerons celle du chevalier Prokesch, officier autrichien, qui avait été employé auprès de lui sous le comte de Dietrichstein (en allemand), et celle de Montbel, écrite en français, sous ce simple titre : *le duc de Reichstadt: Notice sur la vie et la mort de ce prince,* 2e édit., Paris, 1833, *portrait* et *fac-simile.*

REID (Thomas), professeur de philosophie morale à l'université de Glascow, où il mourut le 7 octobre 1796, eut une grande influence sur la direction des études philosophiques dans le nord de l'Écosse; il était né à Strachan le 26 avril 1710. Les écrits de ce savant docteur, insérés dans les *Transactions philosophiques* de la Société royale d'Édimbourg, ont été réunis sous le titre de *Philosophie de Reid,* par son disciple Dugald Stewart, qui a publié un mémoire sur sa vie et ses ouvrages. Les *Recherches* de Reid *sur l'entendement humain, d'après les principes du sens commun,* publiées en 1763, ont été traduites en français et imprimées à Amsterdam en 1768, 2 vol. in-12. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées en français par Th. Jouffroy, Paris, 1828 et années suivantes, 6 vol. in-8°.

REIFFENBERG (Frédéric de), jésuite, naquit en 1719, dans le pays de Trèves, d'un ancienne et noble famille. Après avoir terminé ses premières études avec succès, il prit l'habit de Saint-Ignace, et se rendit à Rome pour y étudier la théologie, et se perfectionner dans la connaissance des langues et de la littérature anciennes. Il s'y fit bientôt connaître par son talent pour la poésie, et fut admis à l'académie des Arcadiens, sous le nom de *Mirtisbius Sarpedonius.* De retour en Allemagne, il fut chargé de la direction du noviciat de la société, et s'attacha surtout à former d'habiles professeurs pour les colléges que les jésuites possédaient dans le Palatinat et la Westphalie. Les recherches historiques et la culture des lettres occupèrent tous ses loisirs. Quelques ouvrages déjà publiés faisaient concevoir des espérances qu'il aurait sans doute réalisées, quand il fut enlevé par une mort prématurée, en 1764. On a de lui : des *Préceptes moraux,* en grec et en latin, suivis d'*Exemples* tirés des meilleurs historiens anciens et modernes, 3 vol. in-8° : ce recueil, destiné aux colléges de la société, est fait avec goût; des *Poésies latines,* avec une *Dissertation sur le style lapidaire,* in-8°; l'*Apologie des jésuites,* en allemand, in-8°; *Historia societatis Jesu Rhenum inferiorem è mun. codicibus, principum urbium diplomatis eruta, ad historiam patriæ illustrandam accomodata,* Cologne, 1764.

REIFFENBERG (Frédéric de) appartenait à la famille du précédent. Ayant pris jeune le parti des armes auquel l'appelait sa naissance, il acquit bientôt la réputation d'un des meilleurs hommes de guerre de son temps. Robertson l'appelle un *soldat de fortune,* mais cette épithète honorable ne peut convenir à un homme qui faisait partie de la plus haute aristocratie. Il avait levé à ses frais un régiment d'infanterie qu'il renouvela plusieurs fois et avec lequel il servit en Angleterre, en Allemagne, et en dernier lieu en France. Ayant osé se déclarer contre l'empereur Charles-Quint et se montrer partisan actif du landgrave de Hesse, Philippe le Magnanime, qui en faisait un cas particulier et le considérait comme son ami, il fut mis au ban de l'Empire par un acte daté d'Ulm, le 17 août 1548, avec le rhingrave et d'autres personnes de distinction. Mais comme il était redoutable et qu'il avait des protecteurs puissants, il fut réconcilié nominalement par le traité de Passau, le 2 août 1552. Cependant le 1er septembre de cette année, il s'empara encore, pour son compte, de l'abbaye d'Epternach. En 1542 il avait été question de l'attacher au service des Pays-Bas. Ayant fait la paix, il se retira en France où il prit du service, toujours en chef indépendant. Entreprenant et vivant à une époque de troubles et de révolutions, il conçut, en 1565, un vaste projet politique. L'électeur de Trèves l'avait envoyé à Vienne. Nous lisons dans une lettre du sieur de Chantoray, ambassadeur de Philippe II, que François de Reiffenberg avait proposé de faire une coalition entre les Pays-Bas, le duc de Clèves, les électeurs ecclésiastiques et l'ancienne ligue de Lantzberg. Il mourut sans enfants, le 12 mai 1595.

REIFFENBERG (Jean-Philippe, baron de), petit-neveu du précédent, coseigneur de Reiffenberg et de Buldenstein, seigneur de Montabaur, Hersbach, etc., conseiller de l'Ordre équestre du Rhin et bourgmestre noble de Coblentz, en 1681 et 1701, cultivait les lettres avec succès et possédait de profondes connaissances en antiquités et en histoire. L'illustre de Hontheim lui a rendu témoignage à cet égard. On a imprimé en 1830 ses *Antiquitates saynenses* (Aix-la-Chapelle et Leipzig, par les soins de M. le conseiller Engelmann), et l'on annonçait, en 1822, la publication de ses notes sur les *Annales trevirenses* du jésuite Brower; mais ce curieux travail n'a point paru. Il mourut le 4 février 1722, à l'âge de 77 ans.

REIFFENBERG (Philippe-Louis, baron de), cousin du précédent, était de la branche nommée *Reiffenberg-mit-ohren* (Reiffenberg-*aux-oreilles,* à cause de certaine décoration héraldique), entra dans l'état ecclésiastique, obtint successivement de nombreux bénéfices et fut nommé, le 28 avril 1649, coadjuteur de l'électeur de Trèves, Philippe-Christophe de Soettern. Ses ennemis réussirent à le faire déposer et enfermer dans le château de Kœnigstein. Quelques-uns le font mourir à Lankirgstein, le 23 mars 1686.

REIFFENBERG (Philippe de), lieutenant général de l'électeur de Trèves dans tous ses États et seigneuries, protégea efficacement les lettres. C'est à lui qu'on est redevable de la première collection d'historiens belges. L'imprimeur Feyrabend la publia sous ses auspices, à Francfort, l'an 1580, en 1 vol. in-fol. intitulé : *Annales*

sive historiæ rerum belgicarum. Ce volume est orné de son portrait équestre, gravé sur bois.

REIL (Jean-Chrétien), médecin, né à Rhanden, dans l'Ost-Frise, le 28 février 1759, est un des écrivains qui ont le plus efficacement contribué au progrès de la médecine morale. Nommé professeur de thérapeutique à l'université de Halle et directeur de l'Institut clinique, il fut appelé à Berlin pour y remplir une chaire de médecine à l'université nouvellement fondée, et il y soutint sa réputation. Lors de la dernière coalition, il s'occupa d'une manière spéciale du perfectionnement des hôpitaux militaires. Ses utiles travaux en ce genre lui méritèrent l'emploi de directeur général des immenses hôpitaux dont les suites de la bataille de Leipzig nécessitaient la création; mais épuisé par l'étude et les veilles multipliées, Reil succomba aux atteintes du typhus le 12 novembre 1813. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Tractatus de polycholiâ*, Halle, 1782, in-8°; *Fragmenta metaschematismi-polycholiâ*, ibid., 1783, in-8°; *Histoire de la maladie du professeur Goldhagen*, ibidem, 1788, allemand; *Memorabilia clinica medico-practica*, ibidem, 1790, 1795, 5 parties; seconde édition, 1798, in-8°; *Archives de physiologie*, 1795-1815, 12 vol. in-8°; *Exercitationum anatomicarum Fasciculus primus, de structurâ nervorum*, 1796, in-fol., avec planches; *Pensées détachées sur l'application de la méthode psycologique ou traitement des aliénés*, dédiées au professeur Wagnitz, 1803, allemand; et, dans la même langue : *Pépinière pour l'instruction et la formation des routiniers en médecine, comme besoin de l'état dans sa position actuelle*, 1804. Les différents *mémoires* de Reil, publiés à Vienne en 1811, ont été réimprimés à Halle en 1817.

REIMARUS (Hermann-Samuel), savant philologue, membre de l'Académie impériale de Pétersbourg, et de la plupart des sociétés littéraires d'Allemagne, né à Hambourg en 1694, remplit avec distinction pendant 41 ans la chaire de philosophie à l'académie de cette ville, et y mourut en 1768. Il était gendre du savant J. Alb. Fabricius, qu'il seconda dans ses travaux philologiques. Outre un recueil d'*opuscules*, 1723, in-4°, on a de Reimarus : *De vitâ et scriptis J. Alb. Fabricii commentarius*, Hambourg, 1737, in-8°; *Epistola ad cardinal. Quirinum, quâ, occasione edendi Dionis Cassii, animadvers. nonnullas protulit*, ibid., 1746, in-4°; *Dissertatio de assessoribus synedrii magni LXX linguarum peritis*, ibidem, 1751, in-4°; *Traité des principales vérités de la religion naturelle*, en allemand, ibidem, 1754; 5e édition, 1781, in-8°; *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux, leur industrie et leurs mœurs*, 1760, 2 vol. in-12 : cet ouvrage estimable a été traduit en français par Reneaume de la Tache. On attribue à Reimarus les fameux fragments publiés en 1774 et 1777 dans les nos 3 et 4 des *Mémoires historiques et littéraires tirés de la bibliothèque de Wolfenbutel.*

REIMARUS (Jean-Albert-Henri), fils du précédent, né en 1729 à Hambourg, y exerça la médecine avec beaucoup de succès, et y devint professeur de physique et d'histoire naturelle. Il a enrichi de quelques additions la 5e édition de l'excellent ouvrage de son père, *sur les principales vérités de la religion naturelle*, et laissé plusieurs bons ouvrages, presque tous écrits en allemand, et dont on peut voir l'énumération au tome VI de la *Biographie médicale*. Reimarus mourut dans sa patrie en 1801.

REIMMANN (Jacques-Frédéric), savant et laborieux bibliographe, né le 22 janvier 1668, pasteur de la ville d'Hildesheim, surintendant des églises et inspecteur des écoles luthériennes de cet arrondissement, mort en 1743, a laissé un grand nombre de savants ouvrages, parmi lesquels on cite *Exercitatio parergica de fatis studii genealogici apud Hebræos, Græcos, Romanos et Germanos*, Halberstadt, 1694, in-4°; *Histoire critique de la logique*, en allemand, Francfort, 1699, in-4°; *Histor. litter. exotericæ et acroamaticæ particula, sive de libris genealogicis vulgatioribus et rarioribus commentatio*, Leipzig, 1710, in-8°; *Essai d'une introduction à l'histoire littéraire en général, et particulièrement à celle de l'Allemagne*, Halle, 1708, 6 vol. in-8°; *Abrégé du catalogue des manuscrits de la bibliothèque impériale de Vienne*, Hanovre, 1712, in-8°; *Idea systematis antiquitatis litterariæ generalis et specialioris, desiderati adhuc in republicâ eruditorum litterariâ*, Hildesheim, 1718, in-8°; *Historia universalis atheismi et atheorum falsò et meritò suspectorum apud judæos, ethnicos, christianos*, etc., ib., 1725, in-8°; *Bibliotheca historiæ litterariæ critica, eaque generalis, hoc est, catalogi bibliot. auctoris systematico-critici tomus secundus*, ib., 1739, in-8°; *Historia litteraria Babyloniorum et Sinensium*, Brunswick, 1741, in-8°. Reimmann a donné le *Catalogue* raisonné de sa bibliothèque, 1731, in-8°, de plus de 12 pages, et un *Supplément* publié par son fils en 1747. Il avait aussi composé des *Mémoires* sur sa vie, Brunswick, 1745.

REINA (François), avocat milanais, né vers 1770 à Malgrate, près de Côme, mort dans la province de Mantoue le 12 novembre 1825, avait fait ses cours de droit à l'université de Pavie, où il reçut le doctorat. Les événements qui, en 1796, changèrent la face de l'Italie, l'arrachèrent au barreau pour le lancer dans l'arène politique : partisan sincère autant que zélé des nouvelles doctrines, il fut nommé membre du grand conseil législatif de la république cisalpine. Exclu de ce corps par l'ambassadeur français (Trouvé) à cause de son opposition aux mesures qu'on prétendait imposer au nom du Directoire exécutif, il y fut rappelé par le général Brune, mais s'abstint d'y reparaître, et n'en subit pas moins la proscription lancée contre les partisans du gouvernement républicain à l'époque des succès de Suwaroff. Déporté en Hongrie, il fut rendu à sa terre natale par suite de la victoire de Marengo; il fit partie de la consulte qui se réunit en 1801 à Lyon, et, à son retour à Milan, devint membre du corps législatif et orateur du gouvernement. Replacé dans la vie civile par la politique de l'empereur et roi, Reina, qui avait toujours eu un goût très-vif pour l'étude, et qui même cultivait avec distinction plusieurs branches de la littérature, se voua tout entier au soin d'augmenter sa bibliothèque, l'une des plus considérables de l'Italie. Cet amateur enthousiaste n'a guère écrit que des opuscules académiques, tels que les *Éloges* de l'abbé Denina de Muratori, et de Parini, dont il avait été l'élève. Il concourut à la *Collection des classiques italiens*, dont il enrichit un grand nombre de volumes de

notices et de remarques philologiques. C'est à ses soins qu'est due l'édition des *OEuvres* de Parini, Milan, 1801, 6 vol. in-8°, et 1825, 2 vol. in-8°, dans la *Collection des classiques*.

REINECCIUS ou **REINECK** (Reinier), professeur de littérature et d'histoire à l'académie de Helmstadt, mort dans cette ville en 1595, à l'âge de 54 ans, a laissé : *Methodus legendi, cognoscendique historiam*, Helmstadt, 1583, in-fol.; *Hist. Julia*, 1594-1595-1597, 3 vol. in-fol. : ouvrage savant et rare; *la Chronique des margraves de Brandebourg, burgraves de Nuremberg*, en allemand, Wittenberg, 1580, in-4°; *Origines stirpis brandenburgicæ*, Francfort, 1581, in-fol.; *Annalium de gestis Caroli Magni, imperatoris, libri V, opus auctoris incerti*, etc., Helmstadt, 1594, in-4°; *Historia orientalis*, Francfort, 1595 ou 1596, in-fol.; et quelques autres écrits, parmi lesquels nous citerons seulement une courte *notice* sur sa vie (*Narratio de vitâ suâ*), dans les *Opuscula varia de Westphaliâ*, publiée par J. Goës, Helmstadt, 1668, in-4°, et dans les *Memoriæ philosophorum* de Rollius, Leipzig, 1710, in-8°.

REINECCIUS (Chrétien), philologue et théologien allemand, recteur du gymnase de Weissenfels, et conseiller du consistoire, mort en 1752, à l'âge de 84 ans, a publié un très-grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Disputatio de septem dormientibus*, Leipzig, 1702, in-4°; *Universæ de termino gratiæ peremptorio controversiæ Epitome*, 2 parties, 1702-03, in-4°; *Pocockii notæ miscellaneæ*, 1705, in-4°; *Christiani, judæi conversi, der judische Glaube und Aberglaube, cum præfat. de conversione judæorum*, 1705; *Concordia germanico-latina*, 1708, 1735, in-4°; *Biblia quadrilingua Novi Testamenti*, 1713, in-fol.; *Biblia hebraica ad optimas quasque editiones expressa*, etc., 1739, in-4°; *Vetus Testamentum græcum ex versione LXX interpretum*, etc., 1730, plusieurs fois réimprimé; *Augustana confessio germanica et latina, cum versione græcâ Pauli Dolscii solutâ et Laur. Rhodomanni metricâ, addita quoque est exercitatio histor. de P. Dolscii versione græcâ*, 1730; *Biblia sacra quadrilingua Veteris Testamenti*, etc., 1748, 3 vol. in-fol.

REINEGGS (Jacques), voyageur allemand, était fils d'un barbier d'Eisleben en Saxe, nommé Ehlich. Ce ne fut qu'après être sorti de l'Allemagne, que le fils prit le nom de Reineggs. Né en 1744, il partit, à l'âge de 18 ans, pour Leipzig, en qualité de garçon barbier; étudia la médecine et la chimie; puis, ayant fait des dettes, disparut dans un état assez pauvre. Au bout de quelque temps, on le vit revenir ayant tout en abondance : après un court séjour, il repartit, et joua la comédie à Vienne. Il y avait au théâtre un jeune homme qui avait quitté, comme lui, ses études de médecine, pour être comédien. Une dame à qui un ami avait parlé de l'étourderie de ce jeune médecin, s'offrit à payer pour lui les frais d'étude : on vint de sa part chercher au théâtre l'étudiant en médecine. Reineggs se présente, joue fort bien le rôle de son camarade, reçoit les secours pécuniaires, va achever ses études en Hongrie, et y prendre les degrés de docteur. Avec ce titre, il alla s'établir à Vienne; mais n'ayant pas assez de patience pour attendre des malades, il renonça à la médecine, et se fit donner un chétif emploi dans l'administration des mines de Schemnitz. Dans cette petite ville, il se livra, avec une ardeur peu commune, à l'étude de l'histoire naturelle, et y fit des progrès rapides. Mais, dégoûté de sa position subalterne, il ne rêva qu'aux moyens de faire fortune. L'Orient lui sembla un théâtre convenable à ses desseins. Il étudia la langue, et reprit la médecine : on dit même que dans la suite, pour mieux jouer le Turc, il se fit musulman. S'étant embarqué à Venise, pour Smyrne, il erra en Turquie, parut à la cour du prince Héraclius, en Géorgie, et devint son médecin et son favori. C'est là que ses rêves commencèrent à se réaliser. Faisant part aux Géorgiens des sciences d'Europe, il devint le bienfaiteur de la contrée. Il y perfectionna la fabrication de la poudre et la fonte des canons. Il fit établir une imprimerie à Tiflis; et l'on y publia les principes d'économie politique du publiciste autrichien Sonnenfels, traduits en persan par Reineggs, et de cette langue en géorgien, par le prince Héraclius, qui voulait même les faire mettre en pratique par Reineggs, dans ses États. Le voyageur allemand qui introduisait ces réformes, fut comblé de présents; on inscrivit son nom en lettres d'or sur la fonderie auprès de Tiflis, et Héraclius l'éleva au rang de bey. On ne sait ce qui lui fit entreprendre, en 1782, un voyage à Pétersbourg; ce fut probablement une mission de son maître. Mais le gouvernement russe n'eut pas beaucoup de peine à gagner Reineggs, et à en faire son agent auprès de celui-là même dont il devait défendre les intérêts. Il traversa cinq fois le Caucase avec des missions russes, et hâta, en 1783, la soumission du prince Héraclius au sceptre de Catherine, et la perte de l'indépendance de la Georgie. Le mystère dans lequel on enveloppe en Russie les affaires du gouvernement, fait que l'on connaît très-peu la vie politique de Reineggs, quoiqu'on la devine. Pour le récompenser de ses services secrets, il fut nommé conseiller du collége impérial, directeur de l'institution des élèves en chirurgie, et secrétaire perpétuel du collége impérial de médecine. Il passa le reste de sa vie à Pétersbourg, et y mourut en mars 1793. En arrivant dans cette capitale, en 1782, Reineggs avait apporté une histoire manuscrite de la Géorgie : il la communiqua au célèbre Pallas; ce savant jugea que c'était la meilleure histoire de ce pays, et l'inséra au tome II de ses *Nordische Beytræge*, avec de grands éloges pour l'auteur. Reineggs n'a rien publié, lui-même; après sa mort, on trouva dans ses papiers une *Description historique et topographique du Caucase*, que Schrœder publia en allemand, Gotha, 1796, 2 vol. in-8°.

REINER (Wenceslas-Laurent), peintre, naquit à Prague en 1686. Son père, sculpteur médiocre, lui donna les premières notions du dessin; mais ce fut chez un de ses oncles, tout à la fois distillateur et marchand de tableaux, que le jeune Reiner manifesta ses heureuses dispositions. Obligé de travailler à des dessins et à des copies de tableaux nécessaires pour le commerce que faisait son oncle, il attira l'attention de Brandel et d'Halwachs, peintres habiles, qui se plurent à seconder le talent du jeune artiste. Il existait à cette époque à Prague un règlement qui prescrivait à tout élève de demeurer pendant trois ans sous un maître peintre avant de pouvoir obtenir lui-même la maîtrise, et exercer librement son art. Reiner, pour s'y conformer, se mit en ap-

prentissage chez un barbouilleur, et durant tout le temps qu'il demeura chez lui, il ne cessa de cultiver tous les genres de peinture, et de s'y perfectionner. Histoire, paysage, batailles, peinture à fresque, tout semblait être de son ressort, et il déployait dans chacun le genre de mérite qui lui est propre. Il alla à Vienne pour y étudier les beaux ouvrages qui s'y trouvent. Il s'y maria; et, après avoir exécuté pour la cour des travaux importants, il retourna à Prague où le rappelait le vœu de ses concitoyens. Il peignit à Graming les tableaux qui ornent la Chartreuse, ainsi que ceux d'une des églises de Breslau. La galerie de Dresde possède quelque-unes de ses compositions. Ses tableaux dénotent une grande abondance d'idées; son dessin et sa couleur lui ont mérité les plus grands éloges. Ses paysages sont touchés avec vigueur; l'aspect en est plein de naturel; les figures et les animaux dont il les embellit sont dans la manière de Pierre Van Bloemen. Ses batailles sont peintes avec feu et vérité. Reiner mourut en 1743, universellement regretté.

REINÉSIUS (Thomas), médecin, philologue, antiquaire, né à Gotha le 13 décembre 1587, mort à Leipzig le 17 janvier 1667, fut l'un des savants étrangers qui eurent part aux bienfaits de Louis XIV. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque: *De diis Syris sive de numinibus comment. in Veteri Testamento memoratis syntagma,* Leipzig, 1623, in-4°; *De deo Endovellico ex inscriptionibus, in villâ Vizosâ Lusitaniæ repertis commentatio parergica,* Altenbourg, 1637, in-4°; *Historoumena linguæ puniceæ, errori populari arabicam et punicam esse eamdem opposita,* 1637, in-4°; *Variarum lectionum libri III priores, in quibus de scriptoribus sacris et profanis, classicis plerisque disseritur,* 1640, in-4°; *Defensio variarum lectionum contra censuram poetæ, L. (Laureati),* Rostock, 1653, in-4°; *Inscriptio vetus Augustæ Vindelicor. eruta et commentario illustrata,* Leipzig, 1655, in-4°; *Ænigmati palavino OEdipus è Germaniâ, hoc est, marmoris patavini interpretatio,* ibid., 1661, in-4°; Paris, 1667, in-4°; *De palatio lateranensi ejusque comitivâ commentatio parergica,* etc., Iéna, 1679, in-4°; *Syntagma inscriptionum antiquarum,* Leipzig, 1682, in-fol.; des *Lettres* et beaucoup d'autres écrits. La *Vie de Reinésius,* écrite par lui-même, et trouvée dans ses manuscrits, a servi aux *Notices* que Witten et Brucker ont données sur ce savant.

REINHARD (François-Volkmar), célèbre prédicateur, né en 1753, à Vohenstrauss, dans le duché de Sulzbach, mort à Dresde le 6 septembre 1812, fut successivement professeur de théologie et de philosophie à l'université de Wittenberg, premier prédicateur de la cour de Saxe, conseiller ecclésiastique, membre du consistoire suprême, et obtint par ses talents, sa vaste instruction, ses vertus et son zèle, une grande influence sur l'enseignement scolaire et religieux. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Système de la morale chrétienne:* les deux premiers volumes parurent en 1788 et 1789, le 3e en 1804, le 4e en 1810 et le 5e en 1815: les premiers volumes furent réimprimés plusieurs fois; *Essai sur le plan formé par le fondateur de la religion chrétienne pour le bonheur du genre humain,* 1781, 1798, 4e édition : l'idée fondamentale de cet ouvrage est peut-être clairement exprimée dans le titre de sa dissertation latine : *Consilium benè merendi de universo genere humano ingenii supra hominem elati documentum,* 1780, in-4°; *Sermons,* 1786-1813, 39 vol. in-8°; *Lettres de F. V. Reinhard, sur ses études et sur sa carrière de prédicateur :* traduites par Monod, 1816, in-8°; *Essai philosophique sur le merveilleux,* 1782, in-8°; *De l'importance des petites choses en morale,* Berlin, 1798; *De præstantiâ religionis christianæ in consolandis miseris,* traduit en allemand, par J. S. Fest, 2e édition, 1798; *Leçons de théologie dogmatique,* 4e édition, de 1801 à 1818.

REINHARD (Chrétien-Tobie-Éphraïm), né en 1719 à Camenz dans la Lusace, alla suivre les cours de médecine à Francfort-sur-l'Oder, et après avoir pris en 1745 le grade de docteur vint s'établir dans la petite ville de Sagan, où il mourut en 1790, pourvu de plusieurs emplois lucratifs. Il a composé sur son art un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Untersuchung,* etc., c'est-à-dire *Examen de cette question : Nos premiers parents Adam et Ève avaient-ils un nombril?* in-8°; *Carmen de plethorâ morborum matre, non morbo,* Sorau, 1758, in-8°; *De febre miliari lib. III, carmen,* Glogau, 1758, in-8°; *De hæmorrhagiâ pulmonum, carmen,* 1757, in-8°, etc.

REINHART (Charles-Frédéric, comte), diplomate, né en 1761 à Babingen, dans le Wurtemberg, étudia d'abord la théologie dans le séminaire de Denkendorf et dans celui de Tubingen. Quelques pièces de vers qu'il publia dans sa jeunesse le firent remarquer par Gessner, par Wieland, par Schiller, et il fut nommé membre de l'Académie des sciences de Goettingen. Appelé à Bordeaux pour y remplir les fonctions de précepteur dans une famille protestante, il s'y trouva bientôt en relation avec plusieurs hommes qui jouaient alors un rôle brillant à l'assemblée législative. Ce furent Vergniaud et Guadet qui le décidèrent à s'attacher au service de la France. Ses connaissances étendues en géographie le firent admettre à l'Institut dès sa création. Dans un voyage qu'il fit aux eaux de Carlsbad, il se lia avec Gœthe, et dès lors il s'établit entre eux une correspondance littéraire qui fut imprimée en Allemagne. Reinhart, entré dans la carrière diplomatique, fut successivement premier secrétaire de légation à Londres et à Naples, ministre plénipotentiaire près des villes hanséatiques, chef de la 3e division au département des affaires étrangères, ministre à Florence, ministre des relations extérieures, plénipotentiaire en Helvétie, consul général à Milan, plénipotentiaire près du cercle de Basse-Saxe, résident dans les provinces turques et commissaire général des relations commerciales en Moldavie, ministre près du roi de Wurtemberg, directeur de la chancellerie des affaires étrangères, et ministre près de la diète germanique et enfin à Dresde. Dans tous ses emplois il déploya les qualités d'un habile diplomate. Ses rapports étaient écrits avec abondance, facilité et finesse; mais ce même homme, qui écrivait à merveille, s'exprimait avec difficulté; c'était la seule qualité qui lui manquât pour être un diplomate accompli. Après la révolution de juillet il fut appelé à la chambre des pairs. Il mourut presque subitement le 25 décembre 1837. Talleyrand prononça son

Éloge à l'Académie des sciences morales et politiques.

REINHOLD (Charles-Léonard), métaphysicien, né en 1758 à Vienne, faisait son noviciat chez les jésuites au collége de Saint-Ange à l'époque de la suppression de cette société (1773); il passa l'année suivante chez les barnabites, et y occupa une chaire de philosophie. Ses talents l'ayant mis bientôt en relation avec plusieurs savants de Vienne, il fut associé à un journal philosophique qui s'y publiait, et ses nouvelles liaisons ne tardèrent pas à faire naître en lui la résolution de quitter la carrière ecclésiastique. Ce fut sans doute pour briser plus brusquement les liens qui l'attachaient à sa profession que, s'étant rendu à Leipzig en 1783, il y publia une *Apologie de la réformation*. Il alla ensuite à Weimar, s'y lia avec Wieland, dont il devint le gendre, et avec qui il partagea la direction du journal *le Mercure;* puis il fut appelé à remplir une chaire de philosophie à Iéna. Il la quitta en 1794 pour s'attacher à l'université de Kiel, et c'est dans cette ville qu'il mourut le 10 août 1820, entouré de l'affection de ses disciples et des faveurs du gouvernement danois. Il avait reçu la décoration de l'ordre de Danebrog et le titre de conseiller d'État. Son fils, professeur de philosophie à Iéna, a donné en allemand une *histoire de sa vie et de ses travaux littéraires*, Iéna, 1825, in-8°, ouvrage particulièrement intéressant parce qu'il renferme des lettres adressées à Reinhold par Kant, Fitche, Jacobi, Lavater et Ch. Villers: ces dernières sont écrites en français. Parmi les productions de Reinhold on distingue un *Essai* (en allemand) *pour concilier les discussions des philosophes,* Iéna, 1792-1794, 2 vol. in-8°; et des *Lettres sur la philosophie de Kant* (dont il était l'admirateur enthousiaste), Leipzig, 2 vol. in-8°, aussi en allemand.

REINIER (Rodolphe-Jean-Joseph), archiduc d'Autriche, cardinal, archevêque d'Olmütz, né à Florence le 8 janvier 1788, était le dernier fils du grand-duc Léopold, depuis Empereur. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut créé le 4 juin 1819 cardinal du titre de Saint-Pierre *in Montorio,* et archevêque d'Olmütz, en Moravie. Il n'avait que 43 ans lorsqu'il mourut, le 23 juillet 1831, à Baden en Autriche, emportant les regrets de ses diocésains auxquels il était vivement attaché.

REINLEIN (Jacques), médecin allemand, né à Amberg dans le haut Palatinat, le 30 mai 1744, fit ses études médicales à Vienne, et y reçut le grade de docteur en 1768. L'année suivante, il fut envoyé à Pavie comme médecin principal d'armée, et il y eut l'inspection des hôpitaux militaires de Milan, Lodi et Côme. Il revint en 1774 à Vienne, où il obtint la protection spéciale de Stork, premier médecin de l'Empereur, qui le fit nommer d'abord professeur à l'école chirurgicale, puis en 1788 professeur de clinique à l'université, à la place du célèbre Maximilien Stoll, qui venait de mourir. Reinlein occupa cette chaire jusqu'en 1795, époque à laquelle il fut remplacé par J. P. Frank. Il mourut en 1816. Ses ouvrages sont : *Dissertatio de phosphoris,* Vienne, 1768, in-8°; *Leçons médico-pathologiques pour les chirurgiens* (allemand), Vienne, 1805, in-8°; *Animadversiones circa ortum incrementum, causas, symptomata et curam teniæ latæ in intestinis humanis nidulantis, casibus practicis illustratæ,* Vienne, 1811, in-8°, figures; *Essai abrégé de physiologie* (allemand), Vienne, 1814, in-8°; *Leçons sur les principes de l'art de guérir* (allemand), Vienne, 1816, in-8°.

REINMAR *l'Ancien,* poëte allemand, issu d'une famille noble dont le château héréditaire était auprès du Rhin, florissait au commencement du 13e siècle. Il vivait à la cour du duc Léopold VII d'Autriche, qu'il accompagna, en 1217, à la croisade, en Palestine. A la mort de son maître, en 1200, Reinmar exprima sa douleur dans ses poésies. Il reste un bon nombre de ses pièces de vers; elles offrent du naturel, du sentiment; les tournures sont assez délicates, et l'expression a de l'harmonie. Elles se trouvent dans la collection de Manesse, dont le manuscrit est à la Bibliothèque du roi à Paris.

REINMAR *le Jeune,* qui paraît avoir été fils du précédent, était également poëte; et ses pièces de vers se trouvent en assez grand nombre dans le même Recueil. Elles sont du genre religieux, moral et satirique; on y trouve moins de poésie que de pensées, et elles annoncent dans leur auteur beaucoup de connaissances et assez de lumières pour son siècle. Reinmar le Jeune fut distingué à la cour d'Ottocar, roi de Bohême : les éloges qu'il donne au roi Éric de Danemark, et à Louis le Sévère, duc de Bavière, font supposer qu'il avait reçu des distinctions de ces souverains.

REINOSO (don Antonio-Garcia), peintre, né à Cabra en Andalousie, fut disciple de Sébastien Martinez, son compatriote, dont il n'imita point la manière franche et naturelle : il avait plus de facilité que de goût. On voit un grand tableau de cet artiste à Andujar, dans l'église des Capucins : il occupe tout le fond de la chapelle principale; il représente la *Trinité* et une foule de patriarches, et dans le bas du tableau, saint Michel et saint George, armés : son maître Martinez, et plusieurs autres l'ont admiré. On voit de lui à Linarez un tableau de *Suzanne* dans le bain, au sujet duquel on répète l'ancienne anecdote des oiseaux qui becquetèrent la grappe de raisin de Parrhasius. On raconte que Garcia ayant placé son tableau dans la cour de la maison pour le faire sécher, un moineau, voyant du haut du toit, les arbres et le bassin représentés sur la toile, vint plusieurs fois chercher à se baigner dans cette eau qui lui semblait naturelle, et que cet hommage, non suspect, assura la gloire du peintre. Garcia fut également bon architecte. On trouve, à Jaën, différents monuments de cet artiste; les plus estimés sont à Andujar et à Martos. Il mourut à Cordoue, en 1677, âgé de 54 ans.

REINSCHILD. *Voyez* **REHNSCHOLD.**

REISEN. *Voyez* **CHRISTIAN** (Charles).

REISCH (George), philologue du 15e siècle, fut prieur de la Chartreuse de Fribourg et confesseur de l'empereur Maximilien. Il a laissé un ouvrage rentré dans la classe nombreuse des ouvrages qu'on ne lit plus, mais que recommandent des vues judicieuses pour l'époque, et qui atteste un vaste savoir, une vive ardeur de connaître. Cet ouvrage porte le titre de *Margarita philosophica;* il est divisé en 12 livres, dans la forme du dialogue. La première édition de la *Margarita* parut sans indication de lieu ni de date; mais on sait qu'elle fut imprimée à Heidelberg en 1496. Des réimpressions successives faites à Fribourg en 1503, à Strasbourg en 1508

et 1512, attestent le succès qu'obtint cette œuvre. Ces diverses éditions sont ornées de figures sur bois qui ne sont point sans mérite et qui sont intercalées au milieu du texte. La dernière édition est de Bâle, 1535, avec des additions d'Oronce Finé. En 1549, on en tira ce qui concernait la géométrie et l'arpentage, et cet extrait parut à Paris sous le titre d'*Ars metiendi, seu Geometria liber ex G. Reischii Margaritha.*

REISER (Antoine), né à Augsbourg le 7 mars 1628, était pasteur de l'église luthérienne de Presbourg, lorsque cette église embrassa le calvinisme en 1672. S'étant opposé à ce changement, il fut persécuté et obligé de se réfugier à Hambourg, où il mourut le 27 avril 1686. Il a laissé plusieurs écrits théologiques qui sont oubliés aujourd'hui, mais qui ont fait quelque bruit de son temps, parce qu'il prétendait que saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, etc., avaient soutenu la doctrine de Luther, et que le docteur Lanoy était un fort bon protestant. Le seul des ouvrages de Reiser que recherchent aujourd'hui les bibliophiles est son *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Augsbourg*, publié en 1675, in-4°.

REISKE (Jean-Jacques), savant philologue et orientaliste, né le 25 décembre 1716 à Zoerbig, petite ville de Saxe, commença ses études à Halle, alla les continuer à Leipzig, passa en Hollande en 1738, se fixa à Leyde, où sa position l'obligea de se faire correcteur d'épreuves, tout en suivant les leçons d'Albert Schultens, qui professait les langues orientales. Il eut bientôt la facilité de prendre une connaissance exacte des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde, fut chargé de les ranger, de les numéroter et d'en faire un nouveau catalogue, plus approprié au service d'une bibliothèque publique. Il reçut une indemnité pour ce travail. Son caractère indépendant lui fit refuser, en 1742, une place au collége de Campen ; mais convaincu depuis que la philologie ne pouvait lui procurer une honnête existence, il résolut d'étudier la médecine, fut reçu docteur en 1746, et, vers la fin de la même année, quitta la Hollande, où il avait séjourné 8 ans, pour revenir à Leipzig, sans aucune perspective d'établissement. En 1747, il reçut le titre de professeur dans la faculté de philosophie, et l'année suivante il fut nommé professeur extraordinaire de langue arabe. Il obtint en 1758 la place de recteur du collége de Saint-Nicolas, et commença dès lors à jouir d'une aisance et d'une tranquillité d'esprit qu'il n'avait pas encore connues. Le travail forcé auquel il se livra dans les dernières années de sa vie, pour la publication de son édition des orateurs grecs, accéléra sa mort, arrivée le 14 août 1774. On a de lui les ouvrages suivants (littérature orientale) : *Abi Mohammed el Kasem Basrensis vulgo Hariri Concessus XXVI ragdah seu variegatus dictus...... cum scholiis arabicis et versione latinâ,* Leipzig, 1737, in-4°; *Tharaphæ Moallakah cum scholiis Nahas et versione latinâ,* Leyde, 1742, in-4°; *Miscellaneæ observationes medicæ ex Arabum monumentis, disputatio pro gradu doctoris,* ib., 1746, in-4°; réimprimé à Halle, 1776, in-8°; *De principibus Muhammedanis, qui aut ab eruditione, aut ab amore litterarum et litteratorum claruerunt,* Leipzig, 1747, in-4°; *De Arabum epochâ vetustissimâ Sail ol Arem, id est ruptura cataractæ Marebensis,* ibid., 1748, in-4°; *Abulfedæ annales moslemici,* ibid., 1754, in-4°; une traduction allemande du poëme arabe de Tograï intitulé : *Lamiat alarab,* Friederichstadt, 1756, in-4°; *Abil Walidi Risalet seu epistolium arabicè et latinè cum notulis,* Leipzig, 1755, in-4° ; *Recueil de quelques proverbes arabes, pris des bâtons et des verges* (allemand), 1758, in-4° ; *De Actamo, philosopho arabico,* 1760, in-4°; *Morceaux de poésies arabes* (allemand), 1765, in-4°; *Abulfedæ opus geographicum,* dans le recueil de Busching; *Marai, des sohns Josephs...,* c'est-à-dire *Histoire des princes qui ont gouverné l'Égypte,* traduite de l'arabe de Maraï, fils de Joseph, inséré également dans le recueil de Busching; *Prodidagmata ad Hagji chalyfæ librum memorialem rerum à Mahummedanis gestarum,* etc., à la suite de la description de la Syrie d'Abou'lfeda, publiée par Koehler; *J. J. Reiske conjecturæ in Jobum et proverbia Salomonis,* etc., Leipzig, 1779, in-8°; *Lettres sur les monnaies arabes* (allemand), dans le *Repertorium,* etc., de Eichhorne. Ses ouvrages de littérature grecque et latine sont : *Constantini Porphyrogenetæ libri II de cœrimoniis aulæ Byzantinæ,* grec et latin, Leipzig, 1751-1754, 2 vol. in-fol.; *Animadversiones ad Sophoclem,* ibid., 1753, in-8°; *Animadversiones ad Euripidem et Aristophanem,* 1754, in-8°; *Anthologiæ græcæ à Constantino Cephala editæ, libri III,* 1754, in-8°, réimprimé à Oxford en 1764; *Animadversiones ad græcos auctores,* 1757-59-61-65-66, 5 vol. in-8°; *M. Tullii Ciceronis Tusculanarum disputationum libri V,* 1759, in-12; *De Zenobio, sophistâ Antiocheno,* 1759, in-4°; *De quibusdam è Libanio repetitis argumentis,* etc., 1759, in-4°; *De rebus ad scholam Nicolaitanam Lipsiensem pertinentibus expositio,* 1759, in-4°; *De linguarum veterum scientiâ, maximè necessariâ,* 1759, in-4°; *Theocriti reliquiæ cum scholiis græcis,* etc., 1766, 2 vol. in-4°; *Oratores græci,* de 1770 à 1775, 12 vol. in-8°; *Apparatûs critici ad Demosthenem,* vol. I, II, III, etc., 1775, in-8°; *Indices operum Demosthenis,* 1775, in-8°; *Plutarchi quæ supersunt omnia,* grec-latin, 12 vol. in-8°, de 1774 à 1782; *Maximi Tyrii dissertationes è recensione Davisii,* etc., 1774-1775, 2 vol. in-8°; *Dionysii Halycarnacensis opera omnia,* grec-latin, etc., 6 vol. in-8°, de 1774 à 1777; *Libanii sophistæ orationes et declamationes,* Altenburg, 1783 à 1787, 4 vol. in-8°; *Dionis Chrysostomi orationes,* etc., 1784, 2 vol. in-8°. On a encore de Reiske des traductions allemandes des harangues tirées de Thucydide, des discours de Démosthène et d'Eschine, etc.; un grand nombre d'articles dans les *Acta eruditorum,* les *Miscellanea lipsiensia,* et autres recueils. La *Vie* de Reiske, écrite par lui-même, a paru à Leipzig en 1783, en allemand.

REISKE (Ernestine-Christine MULLER), femme du précédent, née à Kemburg en 1735, a mérité d'occuper une place distinguée dans les fastes de l'érudition. Mariée à Reiske en 1764, elle apprit le grec et le latin, et fut bientôt en état d'entendre les poëtes et les orateurs. Elle s'associa dès lors à tous les travaux de son mari, comme éditeur, commentateur et critique. Elle copiait pour lui des manuscrits, les collationnait, mettait en ordre les matériaux recueillis, et partageait la lecture et la correction des épreuves. Reiske a exprimé à sa di-

gne compagne toute sa reconnaissance dans les mémoires qu'il a écrits sur sa vie, et que Mme Reiske a complétés depuis 1770 jusqu'au décès de son mari. Alors elle retourna dans sa ville natale, où elle mourut en 1798.

REIZ (Jean-Frédéric), en latin *Reitzius*, philologue, né à Braunfels en Wetteravie, étudia la médecine et la littérature ancienne à Utrecht, devint maître au gymnase d'Amsterdam, puis co-recteur à Utrecht en 1724, professeur à l'université de la même ville en 1745, et y mourut en 1778. On a de lui des discours latins; une édition *De ambiguis, mediis et contrariis*, Utrecht, 1736, in-8°; et plusieurs éditions d'ouvrages anciens et modernes.

REIZ (Charles-Conrad), frère du précédent, professeur à Middelbourg, à Goës et à Gorcum, puis recteur du gymnase de Harderwick, mort en 1775, a publié, comme son aîné, des *discours* latins, une *Elegia de itinere zelandico*, et quelques ouvrages peu remarquables.

REIZ (Guillaume-Othon), frère cadet des précédents, né à Offenbach en 1702. fut professeur d'histoire à Middelbourg, et mourut en 1769. Il a publié : *Belga græcisans*, Rotterdam, 1730, in-8°; *Annotationes sporades*, 1739, in-8°; *Variantes lectiones in Institut. Justiniani*, 1744-1745; *Theophili paraphrasis græca Institutionum*, la Haye, 1751, in-4°, dans le tome V du *Thesaurus juris* de Meermann, *Basilicorum lib. IV ineditii, nempè : 49, 50, 51 et 52.*

REIZ (Frédéric-Wolfgang), philologue, né à Windsheim en 1733, mort en 1790, professa successivement à Leipzig la philosophie, le latin et le grec, enfin la poésie, et devint directeur de la bibliothèque de l'université de cette ville. On lui doit : un poëme sur les inventions du 18e siècle, *Seculum ab inventis clarum*, et, une édition fort estimée d'Hérodote, qui parut à Leipzig en 1778, et a été réimprimée en 1807 et 1816. Il a donné d'excellentes éditions classiques de la *Rhétorique* et de la *Poétique* d'Aristote (1772 et 1789), ainsi que de Perse (1789), du *Rudens* de Plaute, et a publié deux *Dissertations* sur l'art métrique des anciens, Leipzig, 1791, in-8°.

REJON DE SILVA (don Diego-Antonio), secrétaire d'État de Charles III, né dans le royaume de Murcie en 1740, mort à Madrid en 1798, se distingua non-seulement par ses talents comme homme d'État, mais encore par son goût pour les beaux-arts, qu'il protégea toute sa vie. On a de lui : *la Peinture*, poëme en III chants, Ségovie, 1786, in-8°; un *Dictionnaire des beaux-arts*, ibid., 1788; une traduction du *Traité de la peinture* de Léonard de Vinci, et des III livres sur le même sujet par Alberti. Rejon était membre de l'Académie des sciences de Madrid.

RELAND (Adrien), savant orientaliste, né à Ryp, village de la Nord-Hollande, en 1676, obtint dès l'âge de 24 ans une chaire de philosophie à Harderwick, et la quitta pour aller occuper celle de langues orientales et d'antiquités ecclésiastiques à Utrecht, où il mourut en 1718. Ses principaux ouvrages sont *Palestina ex monumentis veteribus illustrata*, etc., Utrecht, 1714, 2 vol. in-4°; 5 *dissertations* sur différents sujets curieux et intéressants, 1706-1708, 3 vol. in-12; *Introduction à la langue hébraïque*, ibid., 1710, in-8°; *Antiquitates sacræ veterum Hebræorum*, ibid., 1741, in-8°, 5e édition; *De religione mahumedicâ*, ibid., 2e édition, 1717, in-8°, traduit en français par David Durand, et en allemand; *De spoliis templi hierosolymitani in arcu Titiano Romæ conspicuis*, ibid., 1716, et une édition d'Épictète. Reland fut encore éditeur d'un ouvrage posthume de son frère, Pierre RELAND, avocat à Harlem, mort en 1715 : *Fasti consulares ad illustrationem codicis Justinianei et Theodosiani secundùm rationes temporum digesti*, etc., Utrecht, 1715, in-8°.

RELINGUE (le comte Ferdinand RELINGUEN, plus connu sous le nom de), issu d'une ancienne et illustre famille d'Allemagne, débuta dans la carrière militaire sous Gustave-Adolphe, dont la mort prématurée anéantit les espérances qu'il avait conçues d'une prompte élévation. Adoptant alors la France pour patrie, il se voua au service de la mer, où il justifia bientôt la confiance de Louis XIV. Il n'était encore que capitaine de vaisseau lorsque le navire qu'il montait fut cerné devant Gênes par deux vaisseaux de guerre espagnols et 18 galères de la même nation. Ne prenant conseil que de son courage, il se détermina au combat qu'il soutint avec une opiniâtreté héroïque et si heureuse que ses adversaires furent assez maltraités pour être obligés de le laisser continuer sa route et de renoncer à le poursuivre. Il était chef d'escadre depuis le 1er novembre 1689, lorsqu'une flotte de 25 vaisseaux anglais, aux ordres de l'amiral Russel, tenta, en 1695, de bombarder Dunkerque. Relingue, habilement secondé par le chevalier de Luynes, capitaine de vaisseau, conduisit un grand nombre de chaloupes carcassières au-devant des brûlots qui se proposaient d'incendier les batteries françaises, et les désarma avant que les ennemis eussent pu en faire usage, après diverses tentatives aussi infructueuses les unes que les autres. Relingue, qui avait été élevé au grade de lieutenant général le 1er avril 1697, servait sous le comte de Toulouse à la bataille de Malaga, et y remplissait les fonctions de second matelot de l'amiral, lorsque, peu après le commencement de l'action, où il avait déjà donné des preuves de son courage ordinaire, il eut la jambe emportée. Il succomba le lendemain de sa blessure.

RELY (Jean de), l'un des orateurs les plus distingués du 15e siècle, était le grand oncle du célèbre jurisconsulte Baudouin. Né à Arras vers 1430, il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat, devint successivement chancelier et archidiacre de l'église de Notre-Dame, professeur de théologie, recteur de l'université, et docteur en Sorbonne. Ce fut lui qui, en 1461, rédigea les remontrances présentées par le parlement à Louis XI, pour le maintien de la *Pragmatique Sanction*. Ces *Remontrances*, écrites avec une énergie remarquable, ont été réimprimées plusieurs fois en français et en latin. Député par le clergé de Paris aux états généraux de Tours, en 1483, et chargé de présenter à Charles VIII le résultat des délibérations de l'assemblée, Rely plut au jeune prince par son éloquence, devint son aumônier, bénit son mariage avec Anne de Bretagne, l'accompagna dans son expédition à Naples, et fut chargé de plusieurs missions auprès du pape Alexandre VI. Il mourut évêque d'Angers en

1499. Ce prélat avait retouché, par ordre de Charles VIII, le style de la traduction des *livres historiaulx* de la Bible, par Guart de Moulins, et il la fit imprimer à Paris vers 1495.

REMACLE (St.), né dans l'Aquitaine, remplaça saint Amand sur le siége épiscopal de Tongres en 650, et le quitta vers 660 ou 661 pour aller se renfermer dans le monastère de Stavelot qu'il avait fait fonder dans les Ardennes par Sigebert, roi d'Austrasie, et où il se plut à former un grand nombre de disciples, parmi lesquels on compte saint Théodard, saint Lambert et saint Hubert, qui occupèrent successivement son siége. Il mourut l'an 675, dans un âge très-avancé.

REMARD (Charles), bibliophile, né à Château-Thierry le 3 janvier 1766, mort à Paris le 20 septembre 1828, fit ses études aux colléges Louis-le-Grand et de Montaigu. Plus tard il ouvrit un magasin de librairie à Fontainebleau, et fut ensuite nommé bibliothécaire au château royal de cette ville. Nous citerons de lui deux ouvrages : *le Guide du voyageur à Fontainebleau*, 1820, in-12 ; le second est un poëme ordurier, en IV chants. Remard laissa en manuscrit : *Supplément nécessaire aux œuvres de J. Delille, ou Examen général de ses différents poëmes originaux, et de ses traductions en vers,* dans lequel on met en évidence les emprunts innombrables qu'a faits ce poëte à une foule d'auteurs qui ont traité avant lui les mêmes sujets. Le bibliographe Barbier en parle avec avantage dans son *Examen critique des dictionnaires historiques.*

REMBRANDSZ (Théodore-Coudrick), célèbre astronome hollandais, né à Nierop, village de la North-Hollande, en 1610, y mourut en 1682. On a de lui : une *Astronomie flamande*, imprimée à Amsterdam, 1658, in-4°; un *Traité de navigation,* estimé; plusieurs *Dissertations philosophiques*, dont la plupart sont relatives à l'astronomie.

REMBRANDT (Paul), dit *van Ryn,* l'un des peintres les plus célèbres de l'école hollandaise, né près de Leyde en 1606, ne s'attacha ni à la correction du dessin ni au goût de l'antique, mais il réussit à rendre la nature avec la plus étonnante vérité, et il a été comparé aux maîtres de l'école vénitienne pour la fraîcheur et la vie de ses carnations. Ses tableaux, vus de près, sont raboteux, et il serait permis de croire, comme on l'a dit, qu'il travaillait quelquefois avec le couteau de sa palette au lieu du pinceau; mais de loin ils font un effet merveilleux par la magie des couleurs, la naïveté et la force de l'expression. Sobry, dans sa *Poétique des arts,* dit que Rembrandt est le Shakspeare de la peinture, et Shakspeare le Rembrandt de la poésie. « Point de goût (dit-il en suivant le parallèle), mais tant de vérité! point de noblesse, mais tant de vigueur ! point de grâce, mais tant de coloris ! » Ce n'est pas seulement comme peintre que Rembrandt s'est rendu célèbre; il est compté au nombre des plus habiles graveurs, et ses estampes, où l'on remarque la même singularité de travail que dans ses tableaux, sont fort recherchées des connaisseurs. Il mourut à Amsterdam en 1674, laissant une belle fortune dont son avarice l'empêcha d'user. On prétend qu'il était si avide d'argent qu'il s'avisa un jour de quitter Amsterdam, et de se faire passer pour mort afin d'augmenter le prix de ses ouvrages. Ce trait de sa vie a fourni le sujet d'une pièce intitulée : *Rembrandt, ou la Vente après décès,* jouée en 1800 au théâtre des Troubadours. On a de Rembrandt un assez grand nombre de portraits, et plusieurs tableaux d'histoire, parmi lesquels il faut distinguer *Tobie et sa famille,* l'un des chefs-d'œuvre du Musée royal de Paris, qui possède 16 autres morceaux de ce maître; *le Samaritain, Jésus à Emmaüs, saint Mathieu, le Philosophe en méditation, le Ménage du menuisier, Vénus et l'Amour,* et des portraits, dont quatre de Rembrandt lui-même, à différentes époques.

REMER (Jules-Auguste), né à Brunswick, en 1736, se livra particulièrement à l'étude de l'histoire à Helmstadt et Gœttingen, et professa cette science d'abord au collége Carolin de Brunswick, puis à l'université de Helmstadt, où il occupa la chaire d'histoire, depuis 1787 jusqu'à sa mort, arrivée le 26 août 1803. Remer s'est fait un nom par des Manuels historiques, dont l'utilité pour l'étude a été généralement reconnue, et où l'on trouve, non-seulement les principaux faits historiques brièvement indiqués, mais aussi une foule de renseignements littéraires, archéologiques et géographiques, qui se rapportent à l'histoire. Celui de ses ouvrages qui a eu le plus de succès, est son *Manuel de l'histoire universelle,* qui parut à Brunswick, en 1783-1784, 3 vol. in-8°. Voici ses autres ouvrages : *Livre d'enseignement de l'histoire universelle*, pour les académies et gymnases, Halle, 1800 ; *Aperçu de la vie sociale en Europe jusqu'au commencement du seizième siècle,* Brunswick, 1792; *Archives américaines,* Brunswick, 1777, 3 vol. in-8°; *Petite chronique du royaume de Tatuiaba,* Francfort et Leipzig, 1777, in-8°; *Manuel de la politique des principaux États d'Europe,* Brunswick, 1786. Remer a continué un autre précis historique utile : c'est l'*Histoire des principaux événements de l'Europe moderne*, par Krause, dont les cinq premiers volumes avaient paru à Halle, 1789-1798, en 5 vol. in-8°. Remer publia le 6e et le 7e en 1802.

REMI (St.), évêque de Reims, et l'apôtre des Francs, né vers 438 dans les environs de Laon, fit de rapides progrès dans les lettres, et, à l'âge de 22 ans, fut placé, malgré lui, dit-on, sur le siége de Reims. Il s'occupa dès lors avec un grand zèle des fonctions de son ministère. Il priait et méditait, il éclairait le peuple confié à ses soins. Ses vertus lui méritèrent la faveur de Clovis, alors même que ce prince professait un culte étranger; il parvint, avec le secours de la reine Clotilde, à le convertir au christianisme. Remi, poursuivant son ouvrage, opéra un grand nombre de conversions parmi les seigneurs francs, fonda des églises, les pourvut de pasteurs et de tous les objets nécessaires à la pompe du culte. On croit que ce prélat mourut en janvier 533. Il avait composé plusieurs écrits, entre autres des *Sermons* dont Sidoine Apollinaire a eu connaissance. Mais il ne nous reste de lui que 4 *Lettres,* insérées dans divers recueils des conciles et d'actes relatifs à l'histoire de France. Il existe un grand nombre de *Vies* de saint Remi. On en trouvera les titres et l'indication dans l'*Histoire littéraire de France,* dans la *Gallia christiana,* et dans le *Recueil* de Godescard.

REMI (St.), évêque de Lyon, né au commencement



REMBRANDT

du 9e siècle, était grand maître de la chapelle de l'empereur Lothaire, quand ce prince le chargea d'administrer le diocèse de Lyon, pendant la vacance du siége. Les suffrages réunis du clergé et du peuple le confirmèrent en 852 ; il présida le concile de Valence en 855, assista en 871 à celui de Douzi, près de Reims, en tint deux autres à Châlons-sur-Saône en 873 et 875, se servit de la faveur de Lothaire et de Charles le Chauve, pour obtenir la confirmation des divers priviléges accordés à son Église, et la restitution des biens dont elle avait été dépouillée pendant la guerre, et mourut le 28 octobre 875. On trouve le nom de ce prélat dans quelques martyrologes; mais il ne paraît pas que sa mémoire ait jamais été honorée d'un culte public. On a de lui : une *Réponse aux trois lettres* adressées à l'église de Lyon par Hincmar, archevêque de Reims, Pardul, évêque de Laon, et Raban-Maur, touchant la condamnation de Godescalc; un opuscule intitulé : *Résolution d'une certaine question touchant la condamnation générale des hommes par Adam, et la délivrance spéciale des élus par J. C.*; et un autre sur la nécessité de s'attacher *irrévocablement à la vérité de l'Écriture sainte*, etc. Ces trois écrits sont insérés dans le 15e vol. de la *Bibl. magna Patrum.*

REMI *d'Auxerre,* ainsi appelé parce qu'il était moine de l'abbaye d'Auxerre, enseigna dans l'université de Paris, vers la fin du 9e siècle, et mourut vers l'an 908. On a de lui : une *Exposition de la messe,* et des *Commentaires* sur les petits prophètes, sur les *Épîtres* de saint Paul, sur le *Cantique des cantiques,* sur l'*Apocalypse,* etc. Le commentaire sur les *Épîtres* de saint Paul a été mal à propos attribué par quelques éditeurs à saint Remi, évêque de Lyon.

REMI (Abraham), en latin *Remmius,* poëte latin, dont le nom était *Ravaud,* né en 1600 à Remi, village du Beauvaisis, professa l'éloquence au collége royal, et mourut en 1646. On a de lui deux livres de poésies latines sous ce titre : *Poemata, ad christ. regem Ludovicum XIV,* Paris, 1645, in-12 : ce recueil est assez estimé.

REMI (Joseph-Honoré), né à Remiremont en 1738, embrassa l'état ecclésiastique, et se rendit à Paris où il fréquenta les cours de droit et cultiva la littérature. Dans ses loisirs il concourut pour les prix proposés par l'Académie française. Son *Éloge* de Fénélon, en 1771, fut jugé digne d'un accessit, et celui de Michel Lhôpital fut couronné en 1777; mais la faculté de théologie le censura. Chargé de la jurisprudence dans l'*Encyclopédie* méthodique, il rédigea le premier volume et était très-avancé dans le second, lorsqu'il mourut en 1782. Ses autres ouvrages sont : *le Cosmopolisme,* 1770 ; *les Jours, pour servir de correctif aux nuits d'Young,* 1770; *le Code des Français,* 1771, 2 vol. in-12. L'abbé Remi avait travaillé quelque temps au *Mercure.*

RÉMOND (François), jésuite, né à Dijon en 1558, professa successivement la théologie et les lettres sacrées à Rome, à Parme, à Bordeaux et à Mantoue, et mourut dans cette ville en 1631. On a de lui : *Orationes XXI; Epigrammatum lib. II; de divinis amoribus Elegiæ VIII; Alexias Elegiæ VII* : ces différents ouvrages ont été réunis à Anvers en 1614, et à Rome en 1618, in-12; *l'Alexiade,* insérée dans les *Sacrarum elegiarum deliciæ,* Paris, 1648, a été traduite en français par Colletet ; *Panegyricæ orationes XV, de sancto Loyola; et XV de sancto Francisco Xaverio; Epitome vitæ eorum; una de S. Carolo Borromeo,* Plaisance, 1626, in-4°.

RÉMOND DE SAINTE-ALBINE (Pierre), littérateur, censeur royal, membre de l'Académie de Berlin, né en 1699 à Paris, où il mourut en 1778, a fourni un grand nombre d'articles à l'*Europe savante,* à la *Gazette de France,* à laquelle il travailla de 1733 à 1751, au *Mercure,* dont il fut pendant quelque temps le rédacteur en chef, et a publié un *Mémoire sur le laminage du plomb,* Paris, 1731, plusieurs fois réimprimé; *le Comédien,* 1747 et 1825, in-8°, ouvrage estimé, où l'on trouve des leçons pleines de goût sur l'art théâtral; un *Abrégé de l'histoire du président de Thou,* 1759, 10 vol. in-12; et deux comédies, *l'Amour au village* et *la Convention téméraire,* dans *le Mercure* de 1749.

RÉMOND DE SAINT-MARD (Toussaint), littérateur médiocre, né à Paris en 1682, mort en 1757, a laissé plusieurs ouvrages assez répandus de son temps, mais qu'on lit peu de nos jours. Ce sont : *Nouveaux dialogues des dieux,* Paris, 1711, plusieurs fois réimprimés ; *la Sagesse,* poëme, 1712; *Lettres galantes et philosophiques de Mme de***, suivies de son histoire,* 1721, in-12, nouvelle édition, 1737 ; *Examen philosophique de la poésie en général,* 1729, in-12; *Réflexions sur la poésie en général, sur l'églogue, la fable, l'élégie, la satire, l'ode, le sonnet,* etc., avec des *Lettres* sur la décadence du goût, 1729, 1733, in-12 ; *Réflexions sur l'opéra,* 1741, in-12. Les *OEuvres* de Rémond de Saint-Mard ont été publiées à la Haye (Paris), 1742, 3 vol., et 1751, 6 vol. in-12.

RÉMOND. *Voyez* **RAIMOND, RAYMOND** et **REYMOND.**

REMONDINI (Balthazar-Marie), évêque de Zante et de Céphalonie, né à Bassano, dans l'État de Venise, en 1698, mort en 1777, se distingua par son savoir, ses vertus, et surtout par son zèle pour le bien de son diocèse. Après avoir fait rétablir son église cathédrale, que des tremblements de terre avaient presque entièrement détruite, il l'enrichit de vases et d'ornements précieux, y ramena les chanoines, fonda à ses frais un séminaire, avec plusieurs bourses pour les jeunes gens sans fortune qui se destinaient à l'état ecclésiastique, détruisit les abus, et vécut au milieu de son troupeau, qu'il ne voulut jamais quitter, quoiqu'on lui eût offert un des plus riches évêchés des États romains. On a de ce prélat : *S. Marci monachi, qui sæculo quinto floruit, sermones de jejunio et de Melchisedech, qui deperditi putabantur, nunc primùm cum latinâ interpretatione prolati,* Rome, 1745, in-8°; *De Zacinthi antiquitatibus et fortunâ commentarius,* Venise, 1756, in-8°; et plusieurs ouvrages manuscrits.

REMONDINI (Jean-Étienne), religieux somasque, originaire de Padoue, a publié une savante *Histoire de l'église de Nola en Campanie* (en italien), Naples, 1747, 3 vol. in-fol.

RÉMUSAT (Pierre-François de), littérateur, né le 4 octobre 1755 en Provence, se réfugia à Smyrne en 1792, pour se soustraire aux premiers orages de la révolution, rentra en France en 1795, fut nommé en 1797 au conseil des Anciens par le département des Bouches-

du-Rhône, et y siégea du 1er prairial au 18 fructidor. Quoique son élection fût alors annulée, il ne fut cependant pas du nombre des proscrits; mais, arrêté quelque temps après, il subit une détention de 22 mois dans la prison du Temple, et contracta pendant sa captivité une maladie de laquelle il mourut à Marseille, le 7 février 1803. On a publié ses *Poésies diverses,* suivies du *Comte de Sanfrein, ou l'Homme pervers,* comédie en 3 actes et en vers, et d'un mémoire sur sa détention à la prison du Temple, Marseille, 1817, in-8°.

REMUSAT (Claire-Élisabeth-Jeanne), petite-nièce du comte de Vergennes, qui fut ministre sous Louis XVI, naquit à Paris en 1780, et épousa, en 1796, le comte de Remusat, frère du précédent, qui avait été avocat général à la cour des comptes du parlement d'Aix, et qui était issu d'une famille originaire de Marseille, et connue dans l'histoire de cette ville dès avant le 14e siècle. Son père, ancien intendant d'Auch, qui avait pris quelque part aux premiers faits de la révolution, périt néanmoins, en 1794, sur l'échafaud révolutionnaire. Après avoir éprouvé des persécutions dans le cours de la révolution, M. de Remusat parvint à une grande faveur auprès du premier consul Bonaparte, qui le nomma en 1802 préfet de son palais, puis surintendant des spectacles de Paris et comte de l'empire. Mme de Remusat eut d'autant plus de part aux bienfaits du nouveau maître de la France, que c'était par elle ou plutôt par sa mère, depuis longtemps liée avec Mme Bonaparte, que son mari les avait obtenus. Elle fut nommée dame du palais de l'impératrice Joséphine, emploi qu'elle conserva après le divorce qui sépara Napoléon de sa première femme. Sous le gouvernement de la restauration, elle suivit son mari, qui fut successivement préfet des départements de la Haute-Garonne et du Nord. Mme de Remusat mourut à Paris, le 16 décembre 1821. M. Charles de Remusat, son fils, publia, en 1824, son œuvre posthume intitulée *Essai sur l'éducation des femmes,* qui obtint un grand succès. L'Académie française lui décerna le prix d'une médaille d'or.

RÉMUSAT (Jean-Pierre-Abel), un des plus illustres orientalistes de l'Europe, né à Paris, le 5 septembre 1788, mort dans cette ville, le 3 juin 1832, étudia d'abord la médecine, et fut reçu docteur en 1814. Déjà il s'était adonné à l'étude des langues chinoise, tartare et tibétaine, et en 1811, à peine âgé de 23 ans, il avait publié son *Essai sur la langue et la littérature chinoises,* qui fixa sur lui les regards des savants. En 1814, ce fut pour lui qu'on créa, au collége de France, une chaire de langue chinoise. Nommé, la même année, membre de l'Académie des inscriptions, il en devint l'un des membres les plus laborieux et les plus utiles. La plupart de ses nombreux et excellents travaux ont eu pour objet tout ce qui pouvait éclairer l'histoire, les croyances religieuses, les systèmes philosophiques, l'histoire naturelle, la géographie, l'affinité des langues, la biographie, la littérature, les mœurs et coutumes des peuples de l'Asie. Nous citerons les articles très-variés dont il a enrichi le *Journal des savants* et la *Biographie universelle* de Michaud; son *Plan d'un dictionnaire chinois* (1814); la traduction du chinois du *Livre des récompenses et des peines* (1817); ses *Mémoires concernant les Chinois* (1820); ses *Mélanges asiatiques* (1825 et 1829); la traduction de divers romans chinois, et enfin sa *Grammaire chinoise,* courte et lumineuse analyse des règles d'une langue ardue, dont il parvint à rendre l'étude claire, simple et facile. Rémusat était initié à plusieurs des langues les plus difficiles de l'Asie, à toutes les langues anciennes et modernes de l'Europe; malgré ses études sévères, c'était encore un homme de goût et d'esprit.

RENARD (Simon), négociateur, naquit à Vesoul, au commencement du 16e siècle. Ayant terminé ses études à l'université de Dôle, il prit ses degrés en droit, et fut pourvu, bientôt après, de la charge de lieutenant général au bailliage d'Amont. Son mérite et sa capacité le firent connaître du chancelier Perrenot de Granvelle, et de son fils l'évêque d'Arras, devenu célèbre sous le nom de cardinal de Granvelle. Par leur protection, il obtint une place de maître des requêtes au conseil de Flandre, et parvint rapidement aux premiers emplois. Nommé d'abord ambassadeur en France, il fut ensuite envoyé à Londres pour conclure le mariage de l'infant don Philippe avec Marie, reine d'Angleterre. Renard montra beaucoup d'habileté dans cette négociation, et triompha de tous les obstacles qui s'opposaient à une alliance vivement désirée par l'évêque d'Arras, et que la France ne voyait pas sans inquiétude. Depuis il fut employé dans diverses affaires importantes, et eut part au traité de Vaucelles (1556), dont les conditions furent jugées ruineuses pour l'Espagne. Renard, dans cette circonstance, s'était écarté des ordres qu'il avait reçus de sa cour; et le roi Philippe II lui en témoigna son mécontentement. Persuadé que Granvelle l'avait desservi, Renard s'unit aux ennemis de ce ministre, et vint à bout de soulever contre lui la noblesse de Flandre. Il se permit, à l'égard de son bienfaiteur, les railleries les plus indécentes, et finit par pousser les mécontents à le dénoncer au roi, comme l'auteur des troubles des Pays-Bas. Granvelle feignit longtemps d'ignorer les menées de Renard; enfin ne pouvant plus se les dissimuler, il se contenta de lui écrire pour se plaindre de son ingratitude. Loin de reconnaître ses torts, Renard se flatta qu'aidé du prince d'Orange et par le comte d'Egmond, il viendrait à bout de faire renvoyer le cardinal, et peut-être de lui succéder dans l'administration des Pays-Bas. Granvelle perdit enfin patience, et crut devoir punir un ingrat. Un des domestiques de Renard, convaincu d'avoir vendu les secrets de l'État, avait été condamné à mort par le parlement de Dôle. Dans ses interrogatoires, il avait laissé échapper quelques mots qui pouvaient compromettre son maître, mais qu'on avait négligé d'éclaircir. Le cardinal fit rechercher les pièces, et parla au conseil des charges qui existaient contre Renard. Celui-ci se plaignit qu'on voulût faire suspecter sa fidélité, demanda des commissaires pour le juger, et déclara qu'il ne rentrerait point au conseil avant qu'on lui eût rendu justice. L'emportement qu'il mit dans ses plaintes, déplut à la cour; et il reçut l'ordre d'aller servir dans le comté de Bourgogne. Renard refusa d'obéir, prétextant que sa santé ne lui permettait pas de supporter les fatigues d'un si long voyage; mais voyant que les seigneurs flamands n'osaient pas le soutenir hautement, il prit le parti d'aller en Espagne, où il espérait trouver des amis plus capables de

servir sa haine contre Granvelle. Avant son départ, il avait eu l'imprudence d'adresser au roi, Philippe II, une requête par laquelle il lui reprochait de laisser ses services sans récompense, et qu'il terminait en donnant la démission de sa charge de conseiller d'État, demandant, pour toute grâce, d'être payé de ses appointements arriérés. Le roi, choqué de cette requête, le reçut très-froidement, et, après une courte audience, le congédia. Renard languit plusieurs années à Madrid, dans la misère, et y mourut de chagrin le 8 août 1575. Les *Ambassades* de Renard, 3 vol. in-fol., font partie de la collection des *Mémoires du cardinal de Granvelle*, conservés dans la Bibliothèque de Besançon.

RENARD (Jean-Augustin), architecte, naquit à Paris, le 28 août 1744. Destiné d'abord à la peinture, il fut placé sous la direction de Hallé, peintre de l'Académie; malgré ses progrès dans cet art, il ne put résister à la passion qui l'entraînait vers l'architecture. Admis au nombre des élèves du professeur le Roi, il ne tarda pas à concourir pour le grand prix d'architecture, qu'il remporta en 1773. Arrivé à Rome, il se mit à dessiner, avec un tel succès, les monuments et les antiques, qui se rencontrent à chaque pas dans cette terre classique, que l'abbé de Saint-Non, qui s'occupait alors de sa belle édition du Voyage pittoresque d'Italie, le choisit pour l'un de ses collaborateurs. Un nombre considérable de gravures de cette belle collection, exécutées d'après les dessins de Renard, suffirait pour assurer la réputation de cet artiste. De retour en France, il fut nommé, en 1784, à la place d'inspecteur des bâtiments du roi, et, l'année suivante, à celle d'adjoint à l'inspection des carrières, dont son beau-père, Guillaumot, était titulaire : enfin, en 1792, l'Académie d'architecture, peu de temps avant sa destruction, lui ouvrit ses portes. La révolution lui ayant ravi ses places, il en obtint d'autres des nouveaux gouvernements, et fut nommé successivement architecte du département de la Seine, l'un des trois inspecteurs de la grande voirie, et membre du comité de consultation des bâtiments impériaux. Ce fut au milieu des occupations que lui donnaient toutes ces places, et l'exécution de différents projets dont il était chargé, qu'une maladie aiguë vint terminer sa carrière, le 24 janvier 1807. Parmi les différents travaux de cet artiste, on distingue les deux grandes écuries que Louis XVI a fait bâtir à Sèvres et à Saint-Germain en Laye, et le comble vitré du salon d'exposition au Louvre, qui est un chef-d'œuvre dans son genre.

RENARD (Jean-Claude), médecin, pratiqua longtemps la médecine à Mayence où il était membre de la Société départementale des sciences et des arts. S'étant retiré à Strasbourg lorsque Mayence cessa d'être français, il y continua avec succès l'exercice de sa profession et publia plusieurs ouvrages. Il mourut en 1827. On a de lui : *Ramollissement remarquable des os du tronc d'une femme et quelques observations semblables*, Mayence, 1804, in-4°; *Médecine légale*, ou *Considérations sur l'infanticide*, 1819, in-8°; *Influence du traitement sur les maladies*, Strasbourg, 1825, in-8°.

RENAU D'ÉLIÇAGARAY (Bernard), célèbre marin, né dans le Béarn en 1652, entra fort jeune dans les bureaux de l'intendant de Rochefort, Colbert de Terron, qui lui conseilla d'apprendre les mathématiques, science dans laquelle il fit des progrès rapides. Attaché ensuite au comte de Vermandois, amiral de France, il assista aux conférences dans lesquelles furent discutés les différents projets pour perfectionner la construction des vaisseaux, et y développa une méthode nouvelle qu'il fut chargé de mettre en pratique dans les ports, où, par ses soins, se formèrent bientôt d'habiles constructeurs. En 1680, lors de la querelle de la France avec Alger, Renau proposa de bombarder cette ville, et, son idée ayant été adoptée par le conseil, il reçut ordre de faire construire 5 galiotes à bombes, tant à Dunkerque qu'au Havre, et s'embarqua sur un de ces bâtiments pour rejoindre le reste de la flottille. Accueilli par une tempête affreuse pendant sa traversée du Havre à Dunkerque, il eut le bonheur d'échapper, arriva devant Alger, triompha de tous les obstacles, et amena la soumission de cette régence barbaresque. Renau fut ensuite employé dans l'expédition contre Gênes, puis alla rejoindre Vauban en Flandre. Il le suivit devant Philipsbourg en 1688, prit la conduite du siége de cette place, et s'empara dans la même campagne de Manheim et de Frankendal. Il fut récompensé de ses services par le brevet de capitaine de vaisseau et d'inspecteur général de la marine, sans cesser d'être employé sur terre. Il accompagna Louis XIV au siége de Mons, puis se rendit à Brest pour expliquer les nouvelles manœuvres aux officiers de marine. Ceux-ci ayant refusé d'obéir à l'inspection, le ministre en fit casser plusieurs, pour prévenir les suites de cette insubordination. De Brest, Renau vint à Namur, que le roi assiégeait en personne, puis courut à St.-Malo sauver cette ville, ainsi que 30 vaisseaux échappés du combat de la Hogue, et s'empara d'un vaisseau anglais de 76 canons. Il fit ensuite un voyage en Amérique pour l'exécution d'un grand dessein qu'il avait formé; mais la peste l'obligea de revenir en 1697, et plus tard il y retourna pour pourvoir à la sûreté des colonies françaises. Sur la demande du roi Philippe V, il se rendit en Espagne pour visiter les principales places du royaume et en réparer les fortifications, sauva l'armée des galions d'Amérique, réfugiés dans le port de Vigo, où les Anglais étaient venus les attaquer, assiégea Gibraltar en 1704, et peut-être aurait réduit cette forteresse importante, sans l'arrivée imprévue d'une flotte qui en fit lever le siége. Après 5 ans de séjour en Espagne, Renau se vit contraint de revenir en France, avec une seule pistole dans sa bourse et le brevet de lieutenant général des armées du roi catholique, dont il n'avait jamais touché le moindre appointement. Le duc d'Orléans, régent, le nomma son conseiller d'État pour la marine, et le décora du grand cordon de l'ordre de St.-Louis; mais cet homme illustre ne jouit pas longtemps de ces distinctions, et mourut le 30 septembre 1719. Il était membre de l'Académie des sciences depuis 1699. On a de lui : *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, Paris, imprimerie royale, 1689, in-8°; et quelques *lettres* dans le *Journal des savants*. On peut consulter, pour plus de détails, son *Éloge*, par Fontenelle, et le *Dictionnaire* de Chauffepié.

RENAUD ou plutôt **REGNAULD** (Valère), en latin *Valerius Reginaldus*, jésuite, né à Usie, bailliage de Pontarlier, professa successivement la philosophie et la théo-

logie à Bordeaux, à Pont-à-Mousson, à Paris, et enfin à Dôle, où il attira, pendant 40 ans, une grande affluence d'auditeurs, et où il mourut, en 1623, à 80 ans. On a de lui : *Praxis fori pœnitentialis*, Lyon, 1620, 2 vol. in-fol. St. François de Sales en recommande la lecture dans son *Avis aux confesseurs*, etc.; *De Prudentiâ et cœteris in confessario requisitis*, 1610, in-8°, plusieurs fois réimprimé et traduit en français; *Tractatus de officio pœnitentis*, etc., 1618, in-12; *Compendiaria praxis difficiliorum casuum conscientiæ*, 1616, in-12, plusieurs fois réimprimé et traduit en français. Pascal, qui nomme Renaud le *P. Reginald*, a tiré de ses ouvrages plusieurs propositions qu'il condamne.

RENAUD (Louis), dominicain, docteur de Sorbonne, prédicateur du roi, né à Lyon en 1690, mort le 20 juin 1771, est auteur d'un *discours* latin prononcé à Beauvais à l'occasion de l'exaltation de Benoit XIII, en 1724; de l'*Oraison funèbre du maréchal de Villeroi*, imprimé dans la *Description de sa pompe funèbre*, Lyon, 1630, et de l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, Paris, 1752, in-4°. Les *sermons* du P. Renaud n'ont point été imprimés.

RENAUD DE LA GRELAYE, littérateur, né à Dijon en 1737, mort en 1809, a publié : les *Tableaux de la nature*, 1775, in-8°, réimprimés, en 1781, sous le titre de *Promenade de Chloé; l'Ami des mœurs*, poëme et épître, 1788, in-8°; *les Soupers de Vaucluse*, 1789, 3 vol. in-12.

RENAUD (Jean-Baptiste-Lupicin), colonel d'artillerie, né à Montigny (Jura), en 1777, sortit de l'école polytechnique pour faire partie des armées de Sambre-et-Meuse, d'Espagne, d'Allemagne et du Rhin : on le rencontre en Prusse, en Pologne, en Bavière, à Iéna, à Eylau, à Dantzig, à Friedland, à Ratisbonne, à Essling, à Anvers, à Brienne, à Champ-Aubert, à Craone. Il remplit en outre plusieurs missions importantes à Berlin et ailleurs. Depuis la restauration, attaché au comité consultatif d'artillerie, il réunit en dernier lieu à ses utiles fonctions l'inspection des forges de cet arme. Il mourut à Paris en 1827. On lui doit un livre estimé sur la *Fabrication de la poudre*, in-8°.

RENAUD. *Voyez* **RAYNAUD, REYNAUD, REGNAULT** et **RENAULT**.

RENAUDIE (Godefroid de BARRI, seigneur de la), dit *la Forest*, chef de la conjuration d'Amboise, né dans le 16e siècle, d'une ancienne famille du Périgord, fut banni pour crime de faux, se réfugia en Suisse, où il embrassa le calvinisme, et devint l'agent général du parti qui voulait renverser le pouvoir des Guises. Ayant obtenu de rentrer en France, il en parcourut les provinces méridionales, puis l'Allemagne et les Pays-Bas, parvint à former des liaisons avec un grand nombre d'hommes marquants, et leur fit adopter ses projets. Ayant indiqué une assemblée à Nantes pour le 1er février 1560, il l'ouvrit par un discours que de Thou nous a conservé, et prétendit agir sous la direction d'un prince qui l'avait nommé son lieutenant, mais dont il ne lui était pas encore permis de révéler le nom. Le résultat de cette assemblée fut que les conjurés se réuniraient, et marcheraient sur Amboise, où se trouvait alors la cour; mais, leurs projets ayant été découverts, la Renaudie fut attaqué dans la forêt de Château-Renaud, et tué d'un coup d'arquebuse, le 17 mars 1560. Son cadavre, porté à Amboise, fut attaché à une potence élevée au milieu du pont, avec cette inscription : *la Renaudie, dit la Forest, chef des rebelles*.

RENAUDIN (François-Antoine), médecin militaire, né au Fort-Louis du Rhin en 1729, obtint, en 1765, la survivance du protomédicat de l'Alsace, dont il devint titulaire en 1777, et contribua, par son zèle et ses talents au succès de l'école de l'hôpital militaire de Strasbourg. Nommé premier médecin de l'armée commandée par le maréchal de Broglie, il devint premier médecin consultant des camps et armées établis par l'ordonnance de 1781, et mourut à Paris en 1784. Il a publié, dans le premier volume du *Recueil de médecine des hôpitaux militaires*, une *topographie* de la ville de Strasbourg, et dans un *Mémoire* qui fait partie du 2e vol., a étendu ses vues sur l'Alsace entière.

RENAUDIN (Léopold), juré du tribunal révolutionnaire, fut un des plus cruels agents du système de terreur qui pesa sur la France en 1793 et 1794. Né en 1749 à Saint-Remi en Lorraine d'une famille obscure, il reçut dans son pays une éducation fort incomplète, et se rendit très-jeune à Lyon, où il passa quelques années dans le commerce. Étant ensuite venu à Paris, il s'y maria. Ainsi il se trouvait dans cette ville lorsque la révolution commença. S'élançant aussitôt dans cette nouvelle carrière, il fut très-assidu dès le commencement aux séances des jacobins. Cependant il ne parvint à s'y faire remarquer que sous le règne de la Terreur et par le crédit de Robespierre dont il devint l'intime ami. C'était un de ceux qui le suivaient partout, armé de gros bâtons, et qu'on a nommés les gardes du corps du dictateur. Il portait même quelquefois un poignard ou des pistolets. Maximilien le fit nommer un des jurés du tribunal révolutionnaire, et ce fut là qu'éclata avec plus de violence encore son caractère sanguinaire et féroce. Toujours l'un des coryphées de la société des jacobins, il y provoquait sans cesse l'arrestation de ceux qu'il devait condamner le lendemain lui-même au sanglant tribunal. C'est ainsi qu'il dénonça successivement Brissot et tous les députés de la Gironde, puis Danton, Chabot, Lacroix, Camille Desmoulins, etc. Renaudin fut encore un des jurés qui condamnèrent la reine Marie-Antoinette, la sœur de Louis XVI, Madame Élisabeth, et tant d'autres victimes. Toujours occupé d'en trouver de nouvelles, il arrêta lui-même un jour le député Isnard qu'il rencontra dans la rue. Ayant autrefois connu le fameux Chaslier, il était resté fort lié avec lui, et par sa correspondance, qu'il lut souvent aux jacobins, il contribua beaucoup à aigrir les esprits, et il eut ainsi une grande part aux malheurs de Lyon. Quelques jours avant le 31 mai 1793, il fit décider que la société enverrait dans cette ville 10 de ses membres les plus énergiques, pour soutenir les patriotes. Cependant la révolution du 9 thermidor ayant enfin renversé Robespierre, il n'était guère possible que son agent, son séide le plus dévoué, le plus connu, échappât à la même destinée. Ce ne fut qu'environ un an après cet événement, que la Convention, pressée par d'universelles réclamations, ordonna que l'accusateur public, les juges et les jurés parussent devant ce même tribunal dont tout le personnel, toutes les formes étaient changées. Le pro-

cès dura plus d'un mois. Après un demi-siècle on s'étonne encore de tout ce qui y fut rapporté; l'acte d'accusation, bien que sommaire, est un tableau des plus hideuses turpitudes qui aient jamais souillé la justice humaine. Il y fut établi que les fameuses conspirations des prisons n'avaient été inventées que pour faire périr, sous la forme déguisée d'un jugement, une foule d'individus de tout âge et de tout sexe. Fouquier-Tainville et Renaudin furent reconnus auteurs et exécuteurs de ces horribles trames. Ils eurent beau dire que c'était par ordre des comités de la Convention qu'ils avaient agi, il fut encore établi par la procédure qu'ils avaient souvent compris dans le même acte d'accusation 30, 40 et jusqu'à 60 individus qui ne se connaissaient pas, qui ne s'étaient jamais vus, et qu'ils enveloppaient dans une même accusation, qu'ils avaient fait périr des femmes enceintes, qu'ils avaient entassé, pour les conduire au supplice, tous ces malheureux sur des charrettes préparées d'avance, qu'il était souvent résulté d'affreuses méprises de la précipitation qu'on avait mise à dresser les listes, que le père avait été immolé pour le fils et le fils pour le père, etc., etc. En présence de tant et de si graves accusations, ces misérables, surtout Fouquier-Tainville et le vice-président Scellier, montrèrent beaucoup d'impudence et d'audace. Il y en eut 16 de condamnés à mort; Fouquier-Tainville et Renaudin le furent à l'unanimité. Cet arrêt fut rendu pendant la nuit, et le lendemain (7 mai 1795) les 16 condamnés furent exécutés sur la place de Grève, à 11 heures du matin, aux applaudissements de cette même populace, qui avait tant de fois applaudi au supplice de leurs victimes.

RENAUDIN (Jean-François), amiral français, naquit le 27 mars 1757, à Saint-Martin-du-Gua, près de Saujou et Marennes, en Poitou. Entré fort jeune dans la marine, il y avait obtenu le grade de capitaine de vaisseau et commandait *le Vengeur*, dans l'escadre de l'amiral Villaret, lors du fameux combat d'Ouessant, entre les flottes française et anglaise, le 13 prairial an II (1er juin 1794). Assez de détails plus ou moins vrais, sur cette malheureuse affaire, se trouvent dans divers ouvrages historiques, pour que nous nous abstenions de les répéter. Dans cette malheureuse affaire *le Vengeur* fut englouti. De 723 hommes qui composaient son équipage, 250 furent tués ou blessés, 200 furent noyés, et le reste fut fait prisonnier. Renaudin était de ce nombre. Il obtint la faveur de retourner, avant échange, en France, où il fut promu au grade de contre-amiral. Il fut nommé commandant d'une escadre de 6 vaisseaux, 3 frégates et 2 corvettes qui appareilla de Brest le 2 ventôse an III. Il partagea, avec les amiraux Martin et Delmote, le commandement d'une flotte armée à Toulon, dans la même année. Il fut envoyé, le 6 ventôse an VII (1799), à Naples, comme commandant d'armes. En 1801, le gouvernement consulaire le nomma inspecteur général des ports maritimes, depuis Cherbourg jusqu'à Bayonne. Des infirmités, résultant des fatigues du service, l'ayant forcé à une retraite prématurée, il rentra dans ses foyers, et y mourut le 30 avril 1809.

RENAUDIN (Mathieu-Cyprien), né en 1761 à Saint-Denis, île d'Oléron, frère puîné du précédent, était commandant en second du *Vengeur*, au combat du 13 prairial, et en partagea tous les périls. Comme lui il échappa au naufrage, et fut conduit prisonnier en Angleterre. A son retour dans sa patrie, il fut nommé capitaine de haut bord et pensionné, après de longs et honorables services; il mourut le 14 février 1836.

RENAUDOT (Théophraste), médecin et fondateur de *la Gazette* en France, né à Loudun en 1584, obtint, par le crédit du cardinal de Richelieu, l'office de commissaire général des pauvres du royaume, celui de maître général des bureaux d'adresses, le privilége pour l'établissement de *la Gazette*, en 1631, et enfin l'autorisation d'établir une maison de prêt, où l'on prétend qu'il ne se contenta pas toujours de bénéfices légitimes. Ayant voulu joindre à tant de spéculations la vente de remèdes secrets, il se brouilla avec la Faculté, qui demanda et obtint son interdiction; mais il n'en continua pas moins de distribuer ses remèdes jusqu'à sa mort, en 1653. Outre la *Gazette de France*, de 1631-1653, on a de lui : *Continuation du Mercure français* de 1635; *Abrégé de la vie et mort du prince de Condé*, 1647, in-4°; *la Vie et la mort du maréchal de Gassion*, 1647, in-4°, et la *Vie de Michel Mazarin*, 1648, in-4°. — Ses deux fils, Isaac et Eusèbe, l'un mort en 1680, et l'autre en 1679, embrassèrent aussi la carrière médicale, et furent les continuateurs de la *Gazette*. Eusèbe a publié : *Spicilegium sive Historia medica mirabilis spicæ graminæ extractæ è latere ægri pleuritici qui eam ante menses duo incantè voraverat*, 1647, in-4°; *l'Antimoine justifié et triomphant*, 1653, in-4°, et quelques autres écrits. Il fut premier médecin de Madame la Dauphine.

RENAUDOT (Eusèbe), savant distingué, fils d'Eusèbe, dont il est question dans l'article précédent, né à Paris le 20 juillet 1646, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua avec un égal succès à la théologie et aux langues orientales. Reçu membre de l'Académie française en 1689, il remplaça Quinault deux ans après à celle des inscriptions, fut nommé associé de *la Crusca* en 1700, et mourut le 1er septembre 1720, léguant à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés les nombreux manuscrits orientaux qu'il avait rassemblés, et qui sont passés depuis à la Bibliothèque du roi à Paris. Ses principaux ouvrages sont : une traduction latine (faite à 25 ans) des *Témoignages* des Églises d'Orient, écrits en grec vulgaire, en arabe, en cophte, en syriaque et en éthiopien, concernant leur croyance sur l'eucharistie (cette traduction a été insérée dans le livre du docteur Arnauld, sur *la perpétuité de la foi*); *Défense de la perpétuité de la foi, contre les monuments authentiques de la religion des Grecs, par Jean Aymon*, 1708, in-8°; *Gennadii, patriarchæ Constantinopolit. Homeliæ de eucharistiâ*, etc., etc., grec et latin, 1709, in-4°; *la Perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'eucharistie*, tome IV, Paris, 1711, in-4°; *la Perpétuité de la foi de l'Église sur les sacrements*, etc., 1713, 2 vol. in-4°; *Historia patriarcharum alexandrinorum jacobitarum*, etc., 1713, in-4°; *Lithurgiarum orientalium collectio*, 1716, 2 vol. in-4°; *Anciennes relations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs mahométans, dans le 9e siècle*, traduit de l'arabe, 1718, in-8°; *Jugement du public, particulièrement de l'abbé Renaudot, sur le Dictionnaire de Bayle*, Rotterdam, 1697, in-4°; plusieurs *mémoires* dans le *recueil* de l'Académie des inscrip-

tions, et quelques autres manuscrits conservés à la Bibliothèque du roi à Paris.

RENAUDOT (Claude), historien, né à Vesoul vers 1730, mort à Paris vers 1780, consacra toute sa vie à la culture des lettres et de l'histoire, et a publié : *l'Arbre chronologique de l'histoire universelle*, Paris, 1765, in-fol.; *Révolutions des empires, royaumes, républiques et autres États considérables du monde*, depuis la création, 1769, 2 vol. petit in-8°; *Annales historiques et périodiques*, depuis le 1er septembre 1768 jusqu'à la fin d'août 1769, 1771; *Abrégé généalogique de l'histoire de France*, 1779.

RENAULT (Aimée-Cécile), fille d'un marchand papetier de Paris, fut condamnée à mort en 1794 par le tribunal révolutionnaire, comme prévenue d'avoir voulu attenter à la vie de Robespierre. Exaltée par les assassinats juridiques qui se commettaient chaque jour sous ses yeux, cette infortunée, à peine âgée de 20 ans, s'était en effet présentée chez celui qui passait pour en être le principal auteur, non pour le tuer, mais « pour voir un tyran », disait-elle, et lui reprocher ses crimes. Ne l'ayant pas trouvé, elle n'en témoigna pas moins énergiquement sa haine, fut arrêtée et conduite à l'échafaud avec l'Admiral, qui avait voulu tuer Collot-d'Herbois le même jour qu'elle avait paru chez Robespierre. Les parents, les amis de cette fille imprudente, et un très-grand nombre de personnes qui ne l'avaient jamais vue, furent accusés d'être ses complices, et subirent le même sort.

RENAZZI (Philippe-Marie) naquit à Rome, en 1747, de parents peu fortunés, qui ne cherchèrent qu'à lui donner une profession lucrative et furent les premiers étonnés de l'illustration où ses talents l'élevèrent dans la suite. Il professa pendant 34 ans, avec un succès toujours croissant, la jurisprudence criminelle, développant et commentant avec un art admirable ses *Éléments de droit naturel*, publiés à Rome en 1773, plusieurs fois réimprimés depuis, et traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. Renazzi, sans cesse occupé de la perfection de son ouvrage, se préparait à en donner une nouvelle édition, qu'il eût enrichie d'additions importantes sur les sourds-muets de naissance, sur la peine de mort, sur les nouveaux codes criminels publiés en France et dans quelques autres États, lorsque la mort vint le surprendre. L'empereur d'Allemagne lui avait fait offrir la première chaire de jurisprudence à l'université de Pavie; Catherine II l'avait appelé à Saint-Pétersbourg, pour la rédaction de son code criminel; Napoléon l'avait nommé, en 1803, professeur de droit criminel, à l'université de Bologne; Renazzi refusa tout par attachement pour son pays. Il traversa sans être inquiété la révolution qui troubla l'Italie et qui força le pape à quitter momentanément ses États. Pie VII, voulant récompenser son noble dévouement à sa patrie, lui accorda des lettres de noblesse, conçues dans les mêmes termes que celles adressées, dans des siècles plus reculés, à Pétrarque, à Muret, à Mercurialis, etc. Ce savant mourut à Rome, le 29 juin 1808. Ses ouvrages imprimés sont : *Index conclusionum quæ continentur in decisionibus S. Rotæ*, etc., Rome, 1767, in-8°; *Pitonii additiones ad Disceptationes ecclesiasticas*, ibidem, 1767, in-8°; *Elementa juris criminalis*, ibidem, 1773-1781, 3 vol. in-8°; *De ordine seu formâ judiciorum criminalium*, ibid., 1777, in-8°; *De studiis litterarum*, etc., ibid., 1781, in-8°; *Notizie storiche degli antichi vice-domini, e de' moderni prefetti*, ibid., 1793, in-8°; *De optimo scientiarum fine adsequendo*, ibid., 1796, in-8°; *Storia dell' università di Roma, con un saggio storico della letteratura romana dal principio del secolo XIII, sino alla fine del XVIII*, ibid., 1803-1806, 4 vol. in-4°.

RENÉ, comte d'Anjou et de Provence, duc de Lorraine et de Bar, roi de Sicile, arrière-petit-fils du roi Jean, né au château d'Angers le 16 janvier 1409, épousa en 1420 Isabelle de Lorraine, fille de Charles II, et fut chassé des États de son beau-père, dont sa femme avait hérité, par Antoine, comte de Vaudemont, qui le fit prisonnier en 1431. Il était encore dans la captivité, lorsque Louis III, son frère, lui laissa en mourant tous ses États. La reine de Naples Jeanne II, qui mourut peu de temps après, lui transmit également tous ses droits au royaume de Sicile. Il obtint alors sa liberté, et alla prendre possession de ses nouveaux États; mais il ne fut pas plus heureux à Naples qu'il l'avait été en Lorraine. Il eut à soutenir contre le roi Alphonse plusieurs guerres désastreuses, dans lesquelles il échoua. Son fils unique, le duc de Lorraine, entreprit aussi inutilement la conquête de l'Aragon, qui appartenait légitimement à René par sa mère Yolande. Bientôt de nouveaux malheurs, de nouvelles pertes vinrent accabler cet infortuné monarque. Après avoir perdu les États dont il avait hérité, il vit descendre dans la tombe presque tous les objets chers à son cœur, et fut chassé du berceau de ses aïeux par Louis XI. Il se retira en Provence, où il fit fleurir les sciences, les arts et les lettres, qu'il cultivait lui-même avec succès, et mourut à Aix en 1480, emportant les regrets des Provençaux, dont il avait fait le bonheur par sa justice, sa clémence, son inépuisable générosité, et par toutes les autres vertus qui caractérisent les grands princes. Il fut surtout nommé *le Bon*, et sa mémoire est encore si chère au pays qu'il a gouverné, qu'une statue en marbre lui a été érigée, en 1823, sur une place de la ville d'Aix. On a de ce prince plusieurs tableaux, et des *poésies* remarquables pour le temps où elles ont été composées. Son manuscrit *sur les tournois* a été lithographié, Paris, 1827, in-fol., planches coloriées. Boisson de la Salle a donné un *Précis historique sur la Vie de René d'Anjou*, Aix, 1820, in-8°; et en 1825 il a paru une *Histoire de René d'Anjou*, par le vicomte de Villeneuve-Bargemont, 3 vol. in-8°, avec planches.

RENÉ II, duc de Lorraine. *Voyez* **LORRAINE**.

RENEAULME (Paul), médecin botaniste, né à Blois vers 1560, pratiqua son art à Paris, où il eut un procès à soutenir contre ses confrères, pour avoir publié un *recueil* d'observations tendant à établir que les remèdes chimiques sont quelquefois d'un grand secours. Ayant succombé dans cette lutte, il fut obligé de s'engager à ne plus employer les médicaments qui lui avaient réussi jusque-là dans sa pratique. Reneaulme mourut en 1624. On a de lui : *Ex curationibus observationes, qui videre est morbos tutò, citò et jucundè posse debellari*, Paris, 1606, in-8°; *Specimen historiæ plantarum*, 1611, in-4°; *la Vertu de la fontaine de Médicis, près de Saint-Denis-les-Blois*, 1618, in-8°.

RENEAULME DE LA GARANNE (Michel-Louis),

médecin, arrière-petit-fils du précédent, né à Blois vers 1675, fut reçu à l'Académie des sciences, comme botaniste, en 1699, et mourut en 1739. On a de lui un *discours* prononcé lors de l'ouverture de l'école de chirurgie, et plusieurs *mémoires* sur la botanique, dans le *recueil* de l'Académie.

RENEAULME (Paul-Alexandre), frère du précédent, né à Blois vers 1672, entra dans la congrégation des génovéfains, fut prieur de Theuvy, près de Chartres, et mourut en 1749. Il avait une vaste érudition, et se proposait de publier une *Bibliothèque universelle*, dont il avait déjà préparé les 3 premiers vol. On croit que l'état de sa santé ne lui permit pas d'accomplir ce grand dessein, qui n'a été connu que par l'espèce de *prospectus*, inséré dans le *Journal de Verdun*, août 1738.

RENEAUME DE LA TACHE, naturaliste, né à Laon vers 1720, embrassa la profession des armes, obtint la croix de Saint-Louis, et se retira du service pour se livrer tout entier à l'étude des lettres et de l'histoire naturelle. Ce savant, dont on place la mort vers 1781, est principalement connu par une excellente traduction de l'ouvrage allemand de Reimarus : *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux*, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12, qu'il a enrichies de *notes* pleines d'intérêt. Il fut l'un des rédacteurs du *Journal encyclopédique*, désigné quelquefois par le nom de *Journal de Bouillon*, parce qu'il s'imprimait dans cette ville, et le continuateur de la *Gazette des gazettes*.

RENÉE *de France*, duchesse de Ferrare, née à Blois le 25 octobre 1510, de Louis XII et d'Anne de Bretagne, fut mariée en 1528 à Hercule II, duc de Ferrare, et lui apporta en dot les duchés de Chartres et de Montargis. Douée d'une âme forte et d'un esprit aussi vif que pénétrant, cette princesse aimait avec passion les sciences et les lettres, et les cultiva avec un égal succès. Elle se plaisait à rassembler autour d'elle les hommes célèbres par leurs talents, et les comblait de bienfaits. Calvin, qui avait trouvé un asile à sa cour, et qu'elle aimait à consulter sur des matières de théologie, parvint à lui faire adopter ses principes. Marot, dont elle avait fait son secrétaire, ne contribua pas peu à la confirmer dans ses erreurs, et rien dès lors ne put l'y faire renoncer. De retour en France en 1560, après la mort du duc, son époux, qu'elle avait irrité par son obstination, elle manifesta hautement ses opinions, prit la défense du prince de Condé, et fit de son château de Montargis l'asile de tous les protestants qui voulaient s'y réfugier. Sommée par le duc de Guise de les lui livrer, et menacée d'un siége en cas de refus, elle répondit fièrement « qu'elle ne les livrerait pas, et que, si on osait attaquer son château, elle se mettrait la première sur la brèche pour voir si on aurait la hardiesse de tuer la fille d'un roi. » Renée mourut le 12 juin 1575 à Montargis, qu'elle avait orné de plusieurs beaux monuments. Sa *Vie* a été publiée par Catteau, Berlin, 1781, in-8°.

RENGGER (Albert), médecin, né à Beugg, canton de Berne, en 1764, fit ses études à l'université de Lausanne, où il reçut le doctorat et pratiqua son art avec succès. Lors de la révolution suisse il fut nommé successivement président de la haute cour criminelle (1798), puis ministre de l'intérieur de la nouvelle république. En 1815 il fut député du canton d'Argovie au congrès de Vienne. Il mourut vers 1825, président de la Société de physique de Lausanne. On a de lui plusieurs ouvrages en allemand et quelques opuscules en français, entre autres l'*Analyse de l'eau minérale de l'Alliaz*.

RENGGER, fils du précédent, médecin comme lui, né en 1795, s'embarqua le 1er mai 1818 pour l'Amérique avec son ami le docteur Lonchamps. Ils débarquèrent à Buénos-Ayres, et arrivèrent dans le mois de juin 1819 à l'Assomption. Rengger parcourut la plupart des contrées de l'Amérique méridionale, séjourna plusieurs années au Paraguay, revint en Suisse au mois de mars 1826, et continua à se livrer à son goût pour l'histoire naturelle et pour les voyages. Ainsi, au commencement de 1832, il était à Naples, où il tomba malade : c'est avec peine qu'il put revenir dans sa patrie. Il mourut à Arrau. Ce savant a laissé plusieurs ouvrages, notamment : *Essai historique sur la révolution du Paraguay et le gouvernement dictatorial du docteur Francia*, Paris, 1827, in-8°, traduit en espagnol par D. J. G. Pagès; une *Histoire des mammifères du Paraguay*, et une *Description* encore inédite des contrées américaines qu'il avait parcourues.

RENI (Guido). *Voyez* **GUIDE**.

RENIER (Étienne-André), naturaliste italien, naquit, en 1759, à Chioggia, d'une famille de patriciens. Après avoir fait ses études au séminaire de Padoue, il entra dans la carrière de la médecine pour laquelle il avait peu de goût, mais il se conforma en cela à la volonté paternelle. Il suivit particulièrement les cours des professeurs Della Bona et Léopold Caldani; puis, ayant reçu le titre de docteur, il fit sa pratique dans les hôpitaux de Bologne et de Florence. Il rentra ensuite dans sa patrie, et tout en exerçant son art il se livra d'une manière particulière à l'étude de la zoologie, qui avait toujours eu pour lui beaucoup d'attrait. Cuvier n'avait pas encore paru. Renier s'occupa surtout de cette partie de la zoologie qui regarde les mollusques, et fit, pour le golfe de Venise, ce que Poli exécutait à l'autre extrémité de l'Italie pour les mollusques des Deux-Siciles. Il avait déjà employé plusieurs années à de longues et pénibles recherches, lorsqu'il publia, en 1793, dans les *Opuscoli scelti* de Milan, un article sur une espèce de *Botrilles*, à laquelle Lamark donna depuis, dans l'*Histoire des animaux sans vertèbres*, le nom de *Polycyclus Renieri*. Après neuf ans de silence il publia le *Catalogo ragionato delle conchiglie*, qui est devenu fort rare, puis les *Tavole di zoologia*. Ces publications lui acquirent une grande réputation dans le monde savant. A la fin de l'année 1806 il alla prendre possession de la chaire d'histoire naturelle à laquelle Moscati, alors directeur général de l'instruction publique, l'avait fait nommer. Les événements politiques n'influèrent en rien sur la carrière de Renier. Il fut confirmé dans sa chaire en 1814, et il professa sans interruption jusqu'en 1826, époque à laquelle il fut appelé à Vienne par l'empereur François Ier, qui avait acheté sa collection de mollusques et qui le chargea du soin de la placer dans le local destiné à cet objet. Après 16 mois d'absence, Renier alla reprendre son cours à l'université de Padoue, où l'appelait aussi la publication des *Éléments de minéralogie* qu'il avait commencée dès

1825, et qu'une maladie et le voyage de Vienne avaient fait suspendre. Vers la même époque Renier livrait à la presse ses *Nuove Tavole di zoologia*, dans lesquelles il classa tous les animaux d'après la méthode proposée par Virey, qu'il avait tâché de perfectionner. Renier mourut à Padoue le 6 janvier 1830. Il était membre honoraire de l'Institut italien, et il appartenait à plusieurs autres sociétés savantes, nationales et étrangères.

RENIER-MICHIEL (Mme Justine). *V.* **MICHIEL.**

RENKIN (Swalm). *Voyez* **RANNEQUIN.**

RENNEFORT (Urbain SOUCHU de), voyageur français, avait été trésorier des gardes du corps du roi. Cette place ayant été supprimée, il obtint celle de secrétaire du conseil souverain de la France orientale qui devait être établi à Madagascar, et s'embarqua le 7 mars 1665, à Brest, sur un des vaisseaux destinés à cette expédition. On aborda le 10 juillet, et l'on prit possession, au nom du roi, du fort et du comptoir que le maréchal de la Meilleraie possédait déjà dans cette île. Rennefort, s'étant bientôt brouillé avec les membres du conseil pour des affaires d'intérêt, sollicita la permission de quitter la colonie, et se rembarqua, le 26 février 1666, sur un bâtiment en si mauvais état, que l'on ne croyait pas à la possibilité de son retour en France. Il parvint cependant en vue de l'île Guernesey sur les côtes de Normandie; mais il eut le malheur d'être pris par les Anglais. Rennefort obtint sa liberté l'année suivante, revint à Paris, et fit d'inutiles efforts pour être employé de nouveau par la compagnie des Indes, qui ne l'indemnisa même pas des pertes qu'il avait éprouvées à son service. On ignore l'époque de la mort de ce voyageur; mais on a de lui : *Relation du premier voyage de la compagnie des Indes orientales dans l'île de Madagascar ou Dauphine*, Paris, 1668, in-12; *Histoire des Indes orientales*, ibid., 1688, in-12. On trouve dans ces deux ouvrages de bons matériaux pour l'histoire du commerce français dans les Indes, et des *notices* assez exactes sur Madagascar.

RENNELL (James), géographe célèbre, né le 3 novembre 1742 à Chudleigh dans le Devonshire, mort à Londres, le 29 décembre 1830, entra dans la marine comme midshipmann ou officier du tillac. En 1761 il s'était déjà distingué à la prise de Pondichéry : 5 ans après il servait dans l'Inde comme officier du génie. Il acquit de la réputation dans la guerre sanglante qui assura aux Anglais la possession de la presqu'île de l'Inde, mérita l'estime de lord Clève. Une blessure grave le força de quitter le service avec le grade de major : il revint en Angleterre, où il s'adonna surtout à la géographie. Sa *Carte du banc et du courant du lac Lagullas* lui valut la place d'ingénieur-géographe général pour le Bengale. En 1781 il publia l'*Atlas* de ce pays, et une *Notice sur les cours du Gange et du Brahma-Soutra,* qui parut dans les *Transactions philosophiques*. Rennel, s'occupant ensuite plus spécialement de la géographie comparée, se montra exact comme Cellarius, profond comme d'Anville. Nous citerons parmi ses travaux : *Description historique et géographique de l'Indoustan,* traduit par Boucheseiche, 1800, 3 vol. in-8° et atlas; *Système géographique d'Hérodote*, 1800, 1816; *Observations sur la topographie de la Troade; Éclaircissements sur l'expédition de Cyrus le Jeune et la retraite des dix mille.* Rennel s'acquit beaucoup de gloire par sa *Carte de l'Indoustan* et le *Mémoire* qui l'accompagne, ainsi que par ses *Recherches sur l'intérieur de l'Afrique.* C'est lui qui rédigea le *Voyage de Hornemann.* Il donna plusieurs *Notices* pour compléter l'ouvrage du docteur Vincent sur le voyage de Néarque. Il a laissé en manuscrit un *Traité sur les courants de l'Océan dans la mer Atlantique et dans l'océan Indien,* publié par sa fille lady Rood, in-4°, Londres, 1832, avec un atlas in-fol. Les restes de Rennel ont été déposés dans l'abbaye de Westminster.

RENNEVILLE (René-Auguste-Constantin de), littérateur, moins connu par ses ouvrages que par les malheurs qui troublèrent sa vie, naquit à Caen, vers 1650, d'une famille très-ancienne de l'Anjou. Il était le cadet de dix frères, tous militaires, et dont sept trouvèrent sur le champ de bataille une mort glorieuse. Doué de quelques dispositions et d'une grande vivacité d'esprit, il fit ses études avec succès, embrassa la profession des armes, servit dans le corps des mousquetaires, obtint sa retraite, et fut nommé directeur des aides et domaines à Carentan, par la protection du ministre Chamillart qui l'avait employé dans diverses affaires de confiance. Il se maria peu après, et passa plusieurs années fort tranquille, partageant son temps entre les devoirs de sa place et la culture des lettres. L'espoir de procurer un établissement à sa famille dans les pays étrangers, et le désir de professer librement la religion calviniste qu'il avait embrassée lorsqu'elle était proscrite, le conduisirent en Hollande, en 1699. N'ayant pas trouvé toutes les facilités dont il se flattait, il prêta l'oreille aux propositions de Chamillart, qui l'engageait à revenir en France, lui promettant un emploi plus lucratif que celui qu'il avait quitté. Il partit d'Amsterdam, le 13 janvier 1702, après avoir assuré l'existence de sa famille, qu'il laissait en Hollande. A son arrivée à Versailles, il fut reçu par son protecteur avec des témoignages de bienveillance qui surpassèrent son attente. Le ministre lui offrit le choix d'une place dans l'administration de la guerre ou dans les finances : mais Renneville ayant montré le désir de s'attacher à sa personne, il lui fit expédier sur-le-champ le brevet d'une pension de 1,000 livres, et lui donna la promesse du premier emploi qui vaquerait dans ses bureaux, avec un traitement de 1,000 écus. Cette faveur ne manqua pas d'exciter l'envie. On fit tomber dans les mains de Torcy, des bouts rimés que Renneville avait remplis, plusieurs années auparavant, d'une manière injurieuse à la France. L'aveu de sa faute lui mérita son pardon; mais une lettre que le même ministre reçut de la Hollande, quelques jours après, le confirma dans l'idée que le protégé de Chamillart pouvait n'être qu'un espion, et qu'il entretenait des correspondances criminelles avec les puissances étrangères. Torcy expédia l'ordre de s'assurer de la personne de Renneville, ainsi que de tous ses papiers; et il fut conduit à la Bastille, le 16 mai 1702. La première chambre de la tour du *coin*, dans laquelle il fut enfermé d'abord, était celle où le duc de Montmorenci, les maréchaux de Biron et de Bassompierre avaient été détenus, et où le Maistre de Sacy avait traduit la *Bible* en français : et c'est dans cette même chambre que Voltaire commença, depuis, la *Henriade*. Mais pendant 11 ans et 2 mois que Renneville

resta prisonnier, il habita successivement presque tous les cachots de la Bastille. Durant les premières années, il n'eut point à se plaindre de la conduite des officiers de cette forteresse à son égard; mais après l'évasion du comte de Bucquoi, qu'on le soupçonna d'avoir favorisée, il fut jeté dans un cachot, dont on le retira demi-mort; et depuis, il ne cessa pas d'être traité de la manière la plus rigoureuse. Sa résignation soutint cependant son courage. La prière et la lecture de quelques livres dérobés à la surveillance de ses gardiens, abrégeaient l'ennui de ses journées. Enfin, il avait trouvé le moyen de faire de l'encre avec du noir de fumée qu'il détrempait dans du vin; et de petits os taillés lui servaient à écrire des vers, et même des ouvrages de longue haleine, qui lui furent enlevés, et qu'il n'a jamais pu recouvrer. Renneville sortit de la Bastille, le 16 juin 1713, et reçut en même temps l'ordre de quitter la France, où il lui était défendu de rentrer. Il se rendit en Angleterre, où il eut le bonheur d'être accueilli par le roi George Ier, qui lui donna une pension. Assuré de la protection de ce prince, il rédigea ses *Mémoires* sur la Bastille, qu'il publia, en 1715, sous le titre d'*Histoire de l'Inquisition française*. Cet ouvrage, quoique mal écrit, excita vivement la curiosité publique, par la description du régime intérieur d'une prison d'État, fameuse dans toute l'Europe, et par le récit des rigueurs qu'on y exerçait envers les détenus. On ignore ce que devint Renneville depuis cette époque; mais il est probable qu'il n'a pas vécu beaucoup audelà de 1724. On a de lui: *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la compagnie hollandaise des Indes orientales*, Amsterdam, 1702-05, 5 vol. in-12; l'*Inquisition française ou Histoire de la Bastille*, Amsterdam, 1715, in-12; *Cantiques de l'Écriture sainte, paraphrasés en sonnets*, Amsterdam, 1715, in-8°; *OEuvres spirituelles contenant diverses poésies chrétiennes*, ibid., 1723, in-8°.

RENNEVILLE (Sophie de), née vers 1771, morte à Paris le 15 octobre 1822, a publié plusieurs ouvrages d'éducation qui ont eu du succès. Elle a en outre concouru, avec Mmes Beaufort d'Hautpoult, Dufresnoy, etc., à l'*Athénée des dames*, et à l'ouvrage intitulé: *Amusements de l'adolescence*. Parmi les productions très-nombreuses de cette dame on distingue: *Lettres d'Octavie, jeune pensionnaire de la maison Saint-Clair*, 4e édition, 1818, in-12; *Stanislas, roi de Pologne, roman historique, suivi d'un abrégé de l'histoire de Pologne et de Lorraine*, 3e édition, 1812, 3 vol. in-12; *Galerie des femmes vertueuses, ou Leçons de morale à l'usage des jeunes demoiselles*, 3e édition, 1817, in-12; *Vie de sainte Clotilde, reine de France*, 1809, in-12; *Contes à ma petite fille*, etc., 4e édition, 1817; *la Mère gouvernante*, 2e édition, 1817; *le Retour des vendanges, contes moraux*, etc., 2e édition, 1820, 4 vol. in-18; *Zélie, ou la Bonne fille*, 4e édition, 1817; *la Fée gracieuse*, etc., 1813; *la Fée bienfaisante*, etc., 2e édition, 1817; *Conversation d'une petite fille avec sa poupée*, 4e édition, 1817; *le Précepteur des enfants, ou le Livre du second âge*, 7e édition, 1818, in-12; *Coutumes gauloises, ou Origine de la plupart de nos usages*, 1819, in-12; *Galerie des jeunes vierges, ou Modèles des vertus qui assurent le bonheur des femmes*, 2e édition, 1822, in-12; *les Jeunes personnes*, 2e édition, 1822, 2 vol. in-12; *Nouvelle mythologie des demoiselles*, 1821, 2 vol. in-18.

RENNIE (Jean), mécanicien et ingénieur, né le 7 juin 1761, à Phantassie, paroisse de Prestonkirk en Écosse, d'un père qui jouissait dans son état de fermier d'une considération méritée, et qui mourut en 1766, laissant une veuve avec 9 enfants, dont Jean était le plus jeune. Une circonstance peu remarquable, si on la sépare de l'influence qu'elle a eue sur sa destinée, détermina sa passion pour les arts. Obligé, dans la saison des orages et des crues, pour se rendre à l'école où il apprenait à lire, d'aller par un détour jusqu'à la manufacture d'un célèbre machiniste, où il trouvait un bateau pour passer le torrent, il eut de fréquentes occasions de parcourir et d'examiner les divers ateliers, et le bonheur d'inspirer quelque intérêt aux chefs principaux, qui lui donnèrent des instructions et lui prêtèrent des outils. Dès l'âge de 10 ans, il avait construit des modèles de moulins à vent, de machines à battre les pieux, et de machines à vapeur, que l'on conserve dans sa famille pour leur perfection déjà remarquable. A l'âge de 14 ans, il alla étudier à Dunbar, sous le professeur Gibson, les sciences mathématiques et physiques; ses progrès après deux ou trois ans de travail furent tels, que son maître, nommé à une autre chaire, demanda instamment son jeune élève pour son successeur; mais celui-ci, qui se sentait né pour une autre carrière, alla suivre à Édimbourg les cours de Robison et de Black, professeurs de physique. Le hasard le lia alors avec Watt et Bolton, établis à Soho, où, en moins de 12 mois, il fit exécuter plusieurs machines qui, après plus de 40 ans d'usage, passent encore pour des modèles dans leur genre. Le sentiment de ses propres forces le portant à se montrer sur un plus grand théâtre, il se sépara de Watt et de Bolton, malgré leurs instances pour le retenir, et partit pour Londres, visitant tous les monuments de mécanique et d'architecturo que lui offrait la route qu'il avait à parcourir. A peine arrivé dans la capitale, il fut employé par les mêmes Watt et Bolton à la construction des machines de l'établissement connu sous le nom d'*Albion mills*, qui venaient de subir un changement notable, en exécutant en fer fondu les pièces de mécanisme jusqu'alors exécutées en bois. Celles de Rennie se faisaient remarquer par une précision de mouvement, une proportion, une harmonie entre leurs diverses parties, qui les faisaient regarder comme des modèles. Il joignait à toutes ces qualités celle plus essentielle encore d'employer au suprême degré la force motrice. Il s'occupa ensuite des grandes constructions hydrauliques, et fut le seul capable, en ce genre, de remplacer Smeaton, qui avait été son maître. C'est à cet agrandissement de connaissances que l'Angleterre doit trois monuments dont chacun suffirait pour faire la réputation d'un ingénieur. Nous en parlerons au rang qu'ils doivent occuper dans la vie de Rennie. Après l'achèvement des travaux d'*Albion mills*, leur succès lui attira une foule de demandes, il construisit des moulins de toute espèce pour toutes les parties du monde. L'association de ses talents avec ceux de Watt et Bolton a produit des pièces qu'on peut regarder comme des chefs-d'œuvre: ses amis se chargeaient de fournir la force motrice, et

Rennie y adoptait les mécanismes propres à opérer les effets utiles. Parmi une foule de constructions hydrauliques qu'on doit au génie de cet habile ingénieur, on peut citer le canal de Lancastre, un des plus beaux monuments de ce genre qui aient été entrepris : on y distingue particulièrement l'aqueduc navigable qui traverse le fleuve Loyne. Nous citerons encore le canal de Crinian en Écosse, dont le creusement offrait les plus grandes difficultés. Son habileté pour la construction des canaux fit naître, suivant l'expression d'un biographe anglais, *the rage for canals;* toutes les provinces voulurent avoir des canaux, et Rennie dirigea tous ceux qui s'établirent à cette époque. C'est surtout dans la construction des *docks,* bassins d'entrepôt pour les vaisseaux marchands, qu'il montra toutes les ressources de son génie. Quelque imposants que soient ces travaux, ils le cèdent cependant en beauté et en mérite aux arsenaux royaux de Portsmouth, Chatham et Sheerness; l'art n'a jamais peut-être rien imaginé de plus solide et de plus hardi. L'aspect imposant du dernier de ces arsenaux, dont Charles Dupin a donné la description, frappe d'admiration les personnes les plus étrangères à l'architecture hydraulique. Voici le moment de dire un mot des trois grands monuments dont nous avons parlé plus haut. Après avoir fixé l'attention sur les importants usages que Rennie a fait de la cloche du plongeur pour les travaux sous-marins, l'ingénieur français Coulomb avait fait d'ingénieuses recherches sur cette cloche; Smeaton l'avait adaptée à la pratique des travaux, et Rennie, en l'améliorant encore, a fait une application de cet instrument ainsi perfectionné au port de Howth, et une autre très-remarquable au musoir de la jetée du port de Ramsgate. D'après les perfectionnements apportés par Rennie à la cloche du plongeur, on prétend que les ouvriers irlandais préfèrent le travail sous la cloche, au travail en plein air, s'y trouvant plus au frais en été et moins froidement en hiver. La jetée, ou breakwater de Plymouth, est une des plus belles conceptions de Rennie : elle est remarquable non-seulement par son étendue et les travaux immenses qu'elle a nécessités, mais encore par le choix des matériaux et les moyens employés pour les mettre en place. La comparaison de la jetée de Plymouth avec la digue de Cherbourg a donné lieu à des discussions dont tout l'avantage est resté au monument français. D'abord il est prouvé que la digue de Cherbourg a donné l'idée de celle de Plymouth; ensuite qu'elle est construite sur des dimensions plus considérables, et enfin qu'elle n'a été conduite ni avec moins de talents, ni avec moins d'économie, que celle à laquelle elle a servi de modèle. Il n'entre pas dans notre cadre de donner de plus grands détails sur ces gigantesques travaux, nous ne pouvons que renvoyer les lecteurs à l'ouvrage de M. le baron de Prony, ainsi que pour le pont de Southwark, projeté et construit par Rennie sur la Tamise, et dont on parle comme du monument le plus remarquable de ce genre qui ait jamais existé; commencé en 1814 et terminé en 1818, il est composé de trois travées en fer de fonte, contrebuchées et supportées par deux culées et deux piles en maçonnerie. Les effets pyrométriques de contractions et de dilatations successives, produits par l'alternative du froid et de la chaleur, n'ont jusqu'ici causé aucune altération dans la forme primitive du pont, ni la moindre fracture dans aucune des pièces qui le composent. Quant au pont de Waterloo, également projeté et construit par Rennie, et qui passe à Londres pour un des plus beaux ponts existants en Europe, on en donnera une idée assez exacte en le comparant au beau pont de Neuilly. Rennie est mort à Londres, le 6 octobre 1821.

RENOU (Antoine), secrétaire perpétuel de l'ancienne Académie de peinture, né en 1731 à Paris, se fit d'abord connaître par un tableau représentant *Jésus parmi les docteurs,* qui lui valut son agrégation à l'Académie en 1766. Celui de l'*Aurore,* qu'il composa pour la galerie d'Apollon, le fit recevoir en 1781. Après la suppression de l'Académie, Renou fit partie des écoles spéciales de peinture comme secrétaire et comme surveillant des études. Il mourut à Paris en décembre 1806. Outre les tableaux déjà cités, il en a exécuté plusieurs : *Agrippine débarquant à Brindes avec l'urne contenant les cendres de Germanicus;* une *Annonciation* qui se voyait à Saint-Germain en Laye; un plafond pour l'hôtel des monnaies de Paris; et un autre qui n'existe plus au théâtre Favart. Comme littérateur, on lui doit *Térée et Philomèle,* tragédie jouée en 1773, mais qui n'eut aucun succès; la traduction en vers du poëme de Dufresnoy *sur la Peinture;* celle de la *Jérusalem délivrée,* et enfin la *Lettre du marin,* et celle de *M. Bonnard, marchand bonnetier,* au sujet d'une exposition au Louvre.

RENOU DE CHAUVIGNÉ. *Voyez* **JAILLOT.**

RENOULT (Jean-Baptiste), moine apostat, entra d'abord dans l'ordre des cordeliers et se livra à la prédication, puis, abandonnant la vie monastique, se fit protestant et devint ministre à Londres. Il mourut dans la première moitié du 18e siècle, après avoir publié quelques écrits contre l'Église romaine : *Histoire de dona Olympia Maldachini,* traduite de l'italien en français, Leyde, 1666, in-12 : c'est une satire violente contre la cour de Rome; *le Vrai tableau du papisme,* ou *Exhortation faite à un prosélyte,* Amsterdam, 1700, in-12; *Taxe de la chancellerie romaine,* Londres, 1701, in-8°; *les Aventures de la Madona et de François d'Assise, écrites d'un style récréatif,* Amsterdam, 1701, in-8°, figures, etc.

RENOUT (Jean-Julien-Constantin), auteur dramatique, né à Honfleur en 1725, obtint la place de secrétaire du gouvernement de Paris, et mourut vers 1785. Outre *le Petit-Poucet, la Soubrette rusée,* comédie en un acte, *la Mort d'Hercule,* tragédie (1755), qui probablement n'ont pas été imprimées, on a de lui : *les Couronnes,* ou *le Berger timide,* pastorale en un acte, parodie de la Fête de l'Hymen, deuxième entrée des Amours de Tempé, Paris, 1753, in-8°; *Zélide,* ou *l'Art d'aimer et de plaire,* comédie en un acte et en vers, Paris, 1755, in-8°; *le Caprice,* comédie en trois actes et en prose, Paris, 1762; *la Cacophonie,* comédie en un acte, etc.

RENUSSON (Philippe), jurisconsulte français, né au Mans, en 1632, fit de bonnes études dans cette ville, fut reçu avocat au parlement de Paris en 1653, et acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages qui ont été réimprimés jusqu'à la fin du 18e siècle, et peuvent encore être consultés avec fruit. Il mourut à Paris, en 1699. On a de lui : *Traité des propres réels, réputés réels*

et conventionnels, Paris, 1681, in-fol., ibid., 1700, 1714, 1743, in-4°; *Traité de la subrogation de ceux qui succèdent au lieu et place des créanciers,* Paris, 1685, in-4°; ibid., 1725, avec des *Notes* de Ch. de Fourcroy; 1732, 1742, in-4°; *Traité de la communauté de l'homme et de la femme conjoints par mariage,* Paris, 1692, in-fol.; ibid., 1722, in-4°; *Traité du douaire, et de la garde noble et bourgeoise,* Paris, 1699.

RENTI (Gaston-Jean-Baptiste), né en 1611 dans le diocèse de Bayeux, d'une ancienne famille originaire d'Artois, se fit remarquer de bonne heure par une piété fervente, qui lui inspira le goût de la vie religieuse. Retenu dans le monde par le vœu de ses parents, il embrassa la carrière des armes, et mérita les éloges de Louis XIII pendant les guerres de Lorraine; mais, dédaignant les faveurs, il se démit de tous ses emplois, se retira dans ses terres, et consacra dès lors la meilleure partie de son revenu au soulagement de tous les malheureux que sa bienfaisance put atteindre. Non content de les chercher autour de lui, il étendit ses libéralités jusque sur les côtes d'Afrique, où il fit racheter un grand nombre de chrétiens, se dévoua souvent, dans les hôpitaux, au service des malades, et contribua à l'établissement des frères cordonniers, dont il fit les premiers fonds. Cet homme de bien mourut à Paris le 24 avril 1649. Sa *Vie,* publiée par le P. de Saint-Jure, 1651, in-4°, a été réimprimée plusieurs fois in-12.

RENZI (Antoine), littérateur, né dans la Toscane, mort à Florence en 1825, à 45 ans, fut un des collaborateurs de l'*Anthologie* florentine, et publia de belles éditions de l'Arioste et du Dante, avec de savantes *notes.* Il a de plus fait paraître une réfutation de la *Corinne* de Mme de Staël, en ce qui touche les reproches adressés à l'Italie.

REPELAER VAN DRIEL (Okker, chevalier), ministre d'État du royaume des Pays-Bas, et depuis du nouveau royaume de Belgique, né à Dordrecht en 1759, fut nommé en 1794 commissaire général de l'administration des vivres de l'armée hollandaise. Malgré son opposition à l'ordre de choses qui succéda au stathouder, sa probité était tellement reconnue qu'une indemnité lui fut accordée pour les sommes que l'État lui devait, d'après le compte qu'il rendit. En 1795 il fut mis en jugement comme prévenu de correspondance avec les princes de la maison d'Orange. Van Maanen, alors ami de la révolution, depuis procureur impérial de Napoléon, et ensuite ministre du roi des Pays-Bas, requit, en sa qualité de fiscal du gouvernement, la peine de mort contre Repelaer, que le tribunal condamna seulement à 5 années de détention. Rendu à la liberté, ce ne fut qu'après la paix d'Amiens (1802) que ses concitoyens le nommèrent député au corps législatif. Pendant le règne de Louis Bonaparte, il devint membre du conseil d'État, et présenta en cette qualité au corps législatif les projets des nouveaux codes; mais, lorsque la Hollande fut réunie à l'empire français, Repelaer se retira des affaires. En 1815 il travailla de tous ses efforts à la révolution qui devait rétablir la maison d'Orange; aussi fut-il nommé directeur général du Waterloote (administrateur des digues, des ponts et chaussées); il devint ensuite commissaire général pour l'instruction publique, les arts et les sciences, se démit de ses fonctions en 1817, et eut le titre de ministre d'État, avec une pension de 10,000 florins. Nommé membre de la commission secrète d'État, il occupait encore cette place en 1824. Il paraît que, malgré son attachement à la maison d'Orange, Repelaer accepta, après la révolution de 1830, la place de caissier général du royaume de Belgique, et mourut en 1832.

REPNIN (Nicolas-Vasiliévitsch, prince), ambassadeur et feld-maréchal russe, naquit en 1734. Son père avait commandé un corps d'armée contre Charles XII. Le jeune Repnin, ayant embrassé la carrière militaire, servit dans la guerre de sept ans, qu'il fit en grande partie avec les Français, et passa ses quartiers d'hiver à Paris. Envoyé ensuite par le czar Pierre III à la cour de Berlin, à une époque où le roi Frédéric II cherchait à disposer de toutes les forces de la Russie, il fut l'objet des attentions séduisantes du roi de Prusse. Après la mort tragique de Pierre III, Repnin fut rappelé de Berlin, et envoyé à Varsovie pour seconder le comte Keyserling, ambassadeur russe, dans l'élection de Stanislas Poniatowski, que la politique de la nouvelle czarine voulait mettre sur le trône des Jagellons. Le comte Panin, oncle de Repnin, principal ministre de Catherine II, rédigea une instruction des plus astucieuses, en date du 6 novembre 1763, que Repnin ne suivit que trop bien pour le malheur de la Pologne. La déplorable élection du nouveau roi eut lieu le 7 septembre 1764. Ce règne, commencé sous des auspices aussi sinistres, effaça de la liste des nations cette république jadis si célèbre. L'ambassadeur Keyserling étant mort le 30 septembre 1764, Repnin lui succéda malgré l'opposition des Czartoryski, dont les plaintes, directement portées à la czarine, ne furent point accueillies. Dès lors la tyrannie et le despotisme le plus abominable furent mis en action. Catherine, assurée d'un grand nombre de soi-disant magnats polonais, vendus à cette souveraine, entretenait avec soin les funestes querelles des protestants désignés sous le nom de *dissidents.* D'abord à la diète d'élection, en 1764, et ensuite à celle du couronnement, en 1765, la Russie insista pour que les dissidents fussent libres dans l'exercice de leur religion, et fussent admissibles aux charges et dignités comme les catholiques. La diète s'y refusa parce que ces concessions blessaient les intérêts politiques et religieux de ses principaux membres. Repnin s'opposa alors aux divers règlements que les Czartoryski voulaient introduire dans la constitution, et notamment à la funeste disposition qui exigeait l'unanimité des votes pour la formation de la loi, source de tous les abus qui avaient perdu la république. Les intrigues de Repnin brouillèrent Stanislas-Auguste avec ses deux oncles les Czartoryski, et firent naître quelques démêlés particuliers que le ministre Panin feignit de chercher à apaiser. Une nouvelle diète allait s'ouvrir. Repnin, voulant intimider le prince-évêque de Cracovie Gaëtan Soltyk, qu'il savait fortement opposé aux intrigues russes, et dont il redoutait l'influence dans cette assemblée, le menaça de faire ravager ses terres, de séquestrer les revenus de son évêché, et d'étendre jusque sur sa personne et sur sa famille la vengeance de la czarine. L'illustre et courageux prélat brava ces menaces, et se plaignit au roi Stanislas-Auguste de l'audace du mi-

nistre russe. La plupart des autres évêques, tous sénateurs de la république, également menacés, montrèrent le même courage. Repnin, quoique naturellement altier et bouillant, parut hésiter sur le parti qu'il devait prendre; mais rassuré par la présence de 40,000 hommes prêts à envahir la Pologne, et d'environ 20,000 dispersés sur différentes parties du territoire polonais, il rendit publique une déclaration en faveur des dissidents grecs, luthériens, calvinistes, etc., ajoutant que la czarine emploierait la force contre les opposants. L'ambassadeur de Pologne et un agent des dissidents réclamèrent à Pétersbourg même; mais Catherine, sans examiner les raisons sur lesquelles les représentations étaient fondées, répondit par une note, que si on ne lui accordait pas ce qu'elle demandait, ses nouvelles demandes n'auraient plus de bornes. La résistance des évêques et des députés donna au roi de Pologne un moment d'énergie, et il promit de seconder à la diète les réclamations des opposants. Repnin excita alors le zèle de ses partisans et des ennemis de la cour, fit avancer 6,000 Russes jusqu'auprès de Varsovie, et ravager les terres des députés patriotes : bon nombre de ces troupes allèrent même vivre à discrétion dans les châteaux et domaines de la couronne. De son côté, la czarine accusa Stanislas-Auguste « de faire une affaire de religion de ce qui, suivant elle, n'était qu'une affaire de politique. » Elle promit d'appuyer par une armée les efforts des dissidents, s'ils se confédéraient pour obtenir par la force ce que la république leur refusait, et donna ordre à Repnin de ne plus apporter de modifications à ses demandes; en effet, la note que Repnin présenta à la diète renfermait les demandes les plus absurdes. Le pusillanime Stanislas-Auguste prétexta une indisposition, pour éviter de paraître à l'assemblée. Repnin de sa tribune, placé au-dessus du trône, observait tout ce qui se passait aux séances. Informé du prétexte que le roi employait pour s'absenter, il se rendit près de ce prince, et le détermina à la fois par des promesses banales et par des menaces, à assister à la séance. Intimidé par l'audace du Russe, Stanislas-Auguste conclut à ce que l'augmentation de l'armée nationale ni aucune imposition ne pussent avoir lieu à la pluralité des voix. Il fit ensuite décréter que l'opposition d'un seul nonce suffisait pour rendre nulle toute délibération relative aux affaires de l'État. Le lendemain, l'évêque Gaëtan Soltyk fit passer, par forme de concession, quelques dispositions favorables aux dissidents sur la base des modifications proposées antérieurement par Repnin; mais les temps étaient changés. La czarine résolut d'arriver par la violence à ses fins : elle fit pénétrer 40,000 hommes en Pologne, afin de soutenir la confédération dissidente, qui se forma le 20 mars 1767 à Thorn, pour la couronne, et à Sluck pour la Lithuanie. Dans de pareilles conjonctures, Repnin, jugeant que les dissidents confédérés n'atteindraient point leur but si les Polonais catholiques refusaient de se rassembler pour examiner leurs plaintes, averti du mécontentement d'une partie de la nation contre le roi, toujours vacillant, et contre les Czartoryski, conçut le projet de réunir les deux ligues, et de les placer sous la médiation russe. La czarine adopta ce moyen, et chargea Repnin de promettre protection aux mécontents, en feignant de les engager à la paix; néanmoins, elle invitait à former une confédération extraordinaire. Le roi de Prusse, Frédéric II, guidé par les mêmes vues, fit remettre par un ministre plénipotentiaire une note semblable à celle de Catherine II. Dès lors les promesses et la corruption des soi-disant magnats de Pologne, dont plusieurs s'étaient vilement vendus, achevèrent ce que l'influence étrangère avait commencé. Le 24 mai 1767, toutes les confédérations particulières se fondirent dans celle de Radom, pour y signer la ligue générale. Le session devait commencer le 5 octobre de la même année. Dans l'espace de 8 jours, 60,000 gentilshommes accédèrent à la confédération. Muni des listes qui renfermaient ces adhésions, l'insolent Repnin osa dire à Stanislas-Auguste : « Vous voyez que je suis votre maître, et que votre couronne ne tient plus qu'à votre soumission. » L'enthousiasme des imprudents confédérés cessa à la simple lecture du manifeste par lequel la confédération était censée demander à la czarine « de garantir les lois à faire, » et il fut presque unanimement rejeté. En vain Repnin employa la ruse ou la menace pour conserver ses vils partisans ou intimider les esprits faibles : l'illustre et vertueux Jean-Clément Branecki, grand général et castellan de Cracovie, évita tous les piéges que l'ambassadeur lui tendit, et il s'arrêta prudemment à quelques lieues de Varsovie. Le commandant des troupes russes, avec lesquelles se trouvait François Branecki, s'approcha de Radom, et fit signer par force un acte où toutes les dispositions du manifeste généralement rejeté étaient adoptées. Le faible roi s'y soumit aussi. Dès le premier jour de l'ouverture de la diète, le courageux Gaëtan Soltyk, évêque de Cracovie, que Repnin avait précédemment menacé, et le palatin de Cracovie Venceslas Rzewuski, se prononcèrent en vrais patriotes contre le despotisme russe, et leurs terres furent ravagées par l'ordre de Repnin. L'évêque de Kiow, André Zaluski, et le nonce de Podolie, Sévérin Rzewuski, fils du palatin de Cracovie, imitèrent, dans la seconde séance, la conduite de Soltyk et de Venceslas Rzewuski. Adam Krasinski, évêque de Kaminiec, ne s'était point rendu à la diète; il avait cherché à déterminer la Porte Ottomane à déclarer la guerre à la Russie si cette puissance ne retirait pas ses troupes de la Pologne. Des copies des lettres et des mémoires de Krasinski au divan avaient été remises à la czarine; mais Repnin n'osait le faire arrêter sur les frontières de la Turquie, que la prudence de ce patriote le portait à ne pas quitter avant de connaître le résultat de ses démarches. La tyrannie de Repnin fut inutilement signalée à Catherine par les envoyés de la confédération : elle fit répondre que son ministre avait sa confiance et de pleins pouvoirs. Enhardi par cette nouvelle approbation, Repnin déclara que pour se soustraire à ses demandes, « il fallait l'enterrer lui et les 40,000 Russes qui étaient en Pologne. » Krasinski avait quitté les frontières de la Turquie, et s'était rendu secrètement à Varsovie, où il se tenait caché dans un des faubourgs de cette capitale. Il fit proposer secrètement à Soltyk de former une conjuration de la Pologne tout entière contre ses oppres-

seurs, mais de n'agir que du moment où les Turs auraient commencé les hostilités, qu'il regardait comme sûres et prochaines. Soltyk confia imprudemment ces projets à des amis qui le trahirent. Les citoyens polonais devinrent l'objet de la barbarie la plus révoltante, et dans la nuit du 13 au 14 octobre 1767, Soltyk, Zaluski et les deux Rzewuski, furent arrêtés et transférés au fond de la Russie. La diète, privée de ces organes courageux, fut bientôt subjuguée par le farouche Repnin. Par l'ordre de l'ambassadeur, tous les emplois publics furent donnés à ses créatures ou vendus à vil prix. L'indignité avec laquelle Repnin traitait le roi de Pologne inspira de la pitié à tous les Polonais pour ce prince, dont la pusillanimité les avait perdus; mais ils ne firent aucun effort pour le venger, convaincus qu'il les désapprouverait. Il suffit de citer un seul trait d'insolence de la part de l'ambassadeur russe à l'égard de Stanislas-Auguste. Le monarque était un jour au spectacle, et avait donné l'ordre de ne commencer qu'après l'arrivée de Repnin. L'ambassadeur se faisant trop attendre, on leva la toile; il arriva lorsque le second acte était commencé. Non-seulement il interrompt le spectacle, mais encore il fait recommencer la pièce! Les séances de la diète, terminées le 5 mars 1768, n'apportèrent aucun changement notable à la situation des affaires de la Pologne. La confédération de Radom fut dissoute immédiatement; mais l'odieuse souveraineté exercée par Repnin au nom de la czarine avait porté le mécontentement général à son comble, et la glorieuse confédération de Bar prit ainsi sa naissance. Son premier manifeste, qui attaquait Repnin avec violence, parut le 29 février 1768. Celui-ci menaça de faire exterminer par ses troupes les confédérés, ou de les livrer à une mort infamante. Il contraignit les sénateurs qui n'avaient pu s'échapper de Varsovie à implorer, au nom de la république, l'appui des Russes. En attendant les ordres de sa cour, il fit marcher l'armée contre les confédérés. La czarine, pour marque de satisfaction, envoya à son ambassadeur l'ordre de Saint-Alexandre, le brevet de lieutenant général, et une gratification de 50,000 roubles : elle lui adressa aussi une déclaration par laquelle elle traitait les confédérés de Bar, de traîtres à leur patrie, et d'ennemis de son empire : par le même acte, elle enjoignait au roi de réunir ses propres troupes à celles de Russie; le roi obéit. Les confédérés, qui doutaient d'une pareille défection de la part de leur souverain, se tenaient peu sur leurs gardes, et furent battus sur plusieurs points. La Pologne se souleva de toutes parts. Le célèbre Casimir Paluwski fit des prodiges de valeur. Dzierzanowski ayant offert à Stanislas-Auguste d'enlever l'ambassadeur russe, ou de périr, le faible roi ne répondit que par un cri d'effroi, et la courageuse entreprise de Dzierzanowski échoua. Repnin devint, par suite de cette découverte, de plus en plus implacable. La Pologne en armes, mais toujours divisée, se battit avec son courage ordinaire. La confédération de Cracovie, entre autres, se signala par le plus grand héroïsme. Pendant six semaines, elle soutint un siége qui est devenu célèbre, et la ville ne se rendit qu'après avoir été en partie détruite par le bombardement. La longueur de ce siége, et les menaces de guerre de la part de la Porte avait donné à Catherine des inquiétudes; Repnin, chargé par elle de tenter toutes les voies d'accommodement, avait mandé les chefs des dissidents pour sauver la honte d'un pas rétrograde en les faisant renoncer eux-mêmes aux prérogatives qu'il leur avait fait accorder. On regarda comme certaine la disgrâce de Panin, qui peu auparavant avait promis le maintien de la paix avec la Porte, et l'on s'attendait que la chute de l'oncle entraînerait celle du neveu; mais la czarine, satisfaite de s'être justifiée aux yeux de ses courtisans par un mécontentement ostensible, conserva Panin au ministère. Quant à Repnin, elle fit annoncer partout que son ambassade allait finir, et elle affecta de se plaindre d'avoir toujours été mal informée des dispositions des Polonais. Repnin conçut alors le projet le plus extravagant, celui d'armer la Pologne contre les Turcs. Il le fit agréer à Catherine, et autorisé par cette princesse il proposa au roi de se mettre à la tête des armées. Stanislas-Auguste ne se laissa point abuser par l'artificieux langage de l'ambassadeur: sûr de l'opinion de la nation qu'il gouvernait, il refusa de se prêter à continuer un rôle dont il était fatigué, et préféra pour un instant être délaissé de son ancienne amante. Cet acte de courage lui fit reconquerir en partie l'estime des Polonais. Repnin abandonna à son successeur les affaires qu'il avait ameneés à la plus horrible confusion, et se rendit à l'armée. Il fut chargé du commandement de l'un des corps du comte Roumanzoff, et sa coopération fut des plus efficaces pendant toute la guerre. Choisi ensuite comme négociateur pour la paix, il signa le traité du 21 juillet 1774, et fut nommé ambassadeur à Constantinople : il parvint, dans ce nouvel exercice diplomatique, à empêcher une seconde rupture. Catherine, s'étant interposé dans les différends occasionnés par la succession de Bavière, entre Frédéric II et l'impératrice Marie-Thérèse, appuya son intervention en faveur de Frédéric, par une armée de 30,000 hommes, dont Repnin eut le commandement. Le 10 décembre 1778, il était à Breslau, avec la double qualité de général et d'ambassadeur. La France s'étant également rendue médiatrice, Marie-Thérèse accepta cette dernière médiation, et le prince Repnin signa, avec le baron de Breteuil, le 13 mai 1779, le traité de Teschen. Dans la guerre de la Russie contre la Porte, en 1789, Repnin prit, après la démission de Roumanzoff, le commandement de l'armée de l'Ukraine; le 20 septembre de cette année, il défit l'armée turque, qui avait passé le Danube près d'Ismaïl, dont il fit le blocus en 1790. Suwaroff s'empara de cette place après un assaut des plus meurtriers, et eut seul l'honneur d'une conquête dont Repnin pouvait à bon droit revendiquer sa part. Le 10 juillet 1791, Repnin, à la tête de 40,000 hommes seulement, mit en déroute l'armée de 100,000 hommes commandée par le grand vizir Youssouf. La paix de Yassy fut le résultat de ces brillants succès, et il en signa, avec le grand vizir, les préliminaires à Galacz, le 11 août 1791. Le fameux favori de Catherine, le prince Potemkin, dont Repnin n'était que le lieutenant dans cette guerre, oubliait à Saint-Pétersbourg, auprès de la czarine, la gloire qu'il était appelé à recueillir. Sa jalousie ne put pardonner à Repnin le

triomphe qu'il avait obtenu, et il lui reprocha durement, à leur entrevue, d'avoir enfreint ses ordres, qui étaient de maintenir les troupes dans les positions qu'elles occupaient. Repnin, justement indigné de la brutalité de Potemkin, lui répondit avec une fermeté qu'autorisait sa victoire. Potemkin mourut peu de semaines après cette altercation, emportant dans la tombe la satisfaction d'avoir obtenu la disgrâce de ce rival. Repnin se retira à Moscou, où il forma un club de *Martinistes illuminés,* dont il partageait fortement les opinions religieuses, mais qui de fait n'était, dans cette occasion, qu'une association de mécontents. La czarine, informée qu'on y méditait de la déposer et de mettre le grand-duc Paul à sa place, fit arrêter les membres de cette association, les priva de leurs dignités et emplois, et les exila, les uns dans leurs terres, et les autres en Sibérie. Elle manda Repnin à Pétersbourg. Il s'attendait à une disgrâce éclatante; mais Catherine, soit qu'elle conservât le souvenir des services qu'il lui avait rendus, soit qu'elle eût des vues sur lui pour l'avenir, soit enfin qu'elle fût convaincue que la conspiration était peu dangereuse, dissimula son mécontentement, et au lieu de le punir le nomma gouverneur général de la Livonie. Après le dernier partage de la Pologne, que la valeur de l'immortel Kosciuzko ne put empêcher, Repnin fut nommé gouverneur de la Lithuanie, et s'établit à Grodno, qu'habitait Stanislas-Auguste déchu de son trône. Stanislas-Auguste, que le peuple polonais n'avait jamais vu à la tête de ses armées pour défendre sa patrie et sa couronne, signa, sans murmurer, son abdication, le 25 novembre 1795. Catherine survécut peu à ce dernier acte de sa tyrannie contre les Polonais. Le czar Paul Ier lui succéda, et dès les premiers jours du nouveau règne Repnin reçut, le 20 novembre 1796, le brevet de feld-maréchal. En 1798, il eut une mission secrète à Berlin, dont l'objet était de faire entrer la Prusse dans la deuxième coalition, que méditaient contre la république française la Russie, l'Angleterre et l'Autriche : le cabinet prussien voulut garder une neutralité qui lui était nécessaire. Ayant échoué dans sa mission, Repnin repartit le 15 août 1798 pour Saint-Pétersbourg, où, dès son arrivée, il lui fut signifié de se retirer à Moscou. C'est dans cette ville qu'il mourut au mois de mai 1801.

REPTON (Humphrey), architecte et jardinier-paysagiste anglais, eut une grande célébrité en cette partie de l'horticulture qui, au siècle précédent, fut portée dans la Grande-Bretagne à un si haut degré de perfection. Né en 1752 à Saint Edmunds'Bury, dans le comté de Suffolk, il eut l'avantage de recevoir une éducation soignée, et manifesta de bonne heure un vif enthousiasme pour les beautés de la nature, et un goût égal pour les arts du dessin. Il mania le crayon dès sa tendre enfance et ne le quitta guère qu'avec la vie. La possession d'une petite propriété qu'il acquit vers 1786, à Hare-Street, en Essex, fut pour lui une occasion d'appliquer le génie dont il était doué pour tirer parti des lieux et des sites même les plus ingrats. Ce fut plus tard que, laissant l'essor à son propre génie, il rectifia et perfectionna le système de son premier modèle. Il touchait à sa 40e année lorsque son mérite en ce genre réussit à se faire jour, et bientôt il se vit appelé de tous côtés à diriger de grandes améliorations dans les vastes résidences de l'aristocratie. Ce qu'il fit à Cobham-Hall, dans le comté de Kent, chez lord Darnley; à Woburn-Abbey; à White-Lodge, chez lord Sidmouth; à Beau-Désert, chez le marquis d'Anglesea, etc., se trouve exposé avec intérêt dans le plus important de ses écrits, les *fragments sur la théorie et la pratique de l'art des jardins pittoresques,* qui parut en 1816. C'est lui qui a donné les plans de la plupart des beaux jardins que possède aujourd'hui l'Angleterre. Repton mourut en 1818. Voici la liste de ses principaux écrits : *Esquisses et idées sur l'art des jardins,* 1794, in-8°; *Lettre à Uvedale Price,* sur le même sujet, 1794, in-8°; *Observations sur l'art des changements survenus dans l'art des jardins,* 1806, in-8°; *Fantaisies bizarres* (*Odd whims*), 1804, 2 vol. in-8°; *Sur l'Introduction de l'architecture et de l'art des jardins des Indiens,* 1808.

REQUENO Y VIVÈS (Vincent), savant littérateur et numismate, naquit, en 1743, à Calatraho, dans l'Aragon, et, à l'âge de 14 ans, embrassa la règle de Saint-Ignace. Lors de la suppression des jésuites, il s'embarqua pour l'Italie, avec un grand nombre de ses confrères, et s'établit à Rome, où il ne tarda pas à se faire connaître par son érudition et son goût pour les antiquités. Il profita de la permission accordée aux jésuites espagnols de rentrer dans leur patrie, et fut nommé membre de l'Académie royale des sciences d'Aragon, et conservateur du cabinet de médailles de cette société. Informé du rétablissement des jésuites dans le royaume des Deux-Siciles, il se hâta de retourner en Italie, dans le dessein de se réunir à ses anciens confrères; mais il mourut à Tivoli, le 17 février 1811. On a du P. Requeno : *Saggio sul ristabilimento dell' antica arte de' greeie de' romani pittori,* Venise, 1784, in-4°; *Principi, progressi, perfezione, perdita et ristabilimento dell' antica arte di parlare da lungi in guerra,* etc., Turin, 1790, in-8°; *Scoperta della chironomia, ossia dell' arte di gestire colle mani,* Parme, 1797, in-8°, etc.

REQUESENS (Louis de ZUNIGA y), grand commandeur de Castille, a été l'un des plus braves et des meilleurs capitaines du 16e siècle. Pendant son ambassade à Rome, en 1564, il disputa le pas à l'ambassadeur de France, dans les cérémonies publiques : mais le pape (Pie IV) ayant maintenu la préséance à l'ambassadeur français, Requesens protesta contre cette décision, et quitta Rome, sans prendre congé du pontife, laissant au cardinal Pacheco la conduite des affaires. En 1570, lorsque le conseil de Castille eut résolu d'achever l'expulsion des Mores du royaume de Grenade, Requesens fut chargé de ramener d'Italie les galères espagnoles. A l'entrée du golfe de Lyon, il fut assailli par une violente tempête, qui dispersa sa flottille et détruisit une partie de ses bâtiments. Il arriva cependant, avec 24 galères, devant Malaga : il établit une croisière pour empêcher les Mores de recevoir des secours d'Afrique; et, ayant effectué un débarquement pour seconder les opérations de l'armée de terre, commandée par don Juan d'Autriche, assiégea les Grenadins dans Frexiliano, qu'il leur enleva. Requesens, nommé lieutenant général de don Juan, le suivit dans son expédition contre les Turcs, et signala sa valeur à la fameuse journée de Lépante. Il était d'avis de

continuer la guerre et de profiter de la consternation des musulmans pour les chasser de l'Europe : mais la jalousie des chefs empêcha cet avis de prévaloir, et laissa le temps aux Turcs de réparer leur désastre. Requesens, nommé gouverneur du Milanais, s'attacha surtout à soutenir la dignité de son gouvernement, et n'épargna aucun soin pour s'opposer à tous les actes dans lesquels il croyait voir quelque empiétement de l'autorité ecclésiastique. Il eut, à ce sujet, de vives discussions avec le pieux cardinal saint Charles Borromée. Il succéda au duc d'Albe dans le gouvernement des Pays-Bas, où il arriva le 17 novembre 1573. Forcé de continuer la guerre contre les rebelles, qu'avaient de plus en plus exaspérés les rigueurs de son prédécesseur, il s'occupa d'abord de secourir Middelbourg, assiégé par les confédérés : mais il ne put sauver cette place, et il eut le chagrin de voir détruire entièrement sa flotte par l'amiral hollandais Louis Boisot. La victoire que don Louis d'Avila, l'un de ses lieutenants, remporta, près de Nimègue, sur Ludovic de Nassau, aurait peut-être réparé cet échec; mais la mutinerie des soldats espagnols fit perdre tout le fruit de cette brillante journée. L'armée, qui réclamait le payement de 15 mois de solde, décampa, malgré les prières et les menaces de ses généraux, et marcha sur Anvers, où elle fut reçue, dans la citadelle, par la garnison, qui se joignit aux séditieux. Requesens, accouru dans cette ville pour apaiser le désordre, emprunta 400,000 florins, qu'il fit distribuer aux soldats pour 10 mois de solde, et leur paya les 5 autres avec des étoffes et des soieries que les négociants s'empressèrent d'offrir, pour sauver leurs magasins du pillage. Après avoir calmé cette révolte, Requesens fit publier l'amnistie que le roi d'Espagne accordait à ceux de ses sujets qui consentiraient à rentrer dans le sein de l'Église : mais elle ne produisit aucun effet; et la guerre continua, de part et d'autre, avec la même ardeur. Ne pouvant contenir ses soldats, qui traitaient en ennemis les habitants les plus paisibles, Requesens autorisa les paysans à repousser la force par la force. Cette mesure, qu'on lui a reprochée, et qui coûta sans doute la vie à beaucoup d'Espagnols, montra cependant aux Flamands que le roi n'approuvait point le brigandage de ses troupes, et elle dut contribuer à les retenir dans la fidélité. L'inondation de la Hollande retarda la prise de Leyde, dont les habitants se défendirent jusqu'à la dernière extrémité. Encouragés par quelques succès, les Espagnols triomphent de tous les obstacles que leur opposaient la mer et le désespoir des confédérés, envahissent la Zélande, et mettent le siége devant Ziriczée. Requesens, incertain du succès de ce siége, et tourmenté par les inquiétudes que lui donnait l'indiscipline de ses troupes, court à Bruxelles pour apaiser une nouvelle révolte qui s'était manifestée dans la cavalerie espagnole, et meurt, 5 jours après, d'une fièvre violente, qui l'enleva le 5 mars 1576. Le 2 juillet suivant, Ziriczée ouvrit ses portes; mais les Espagnols, qui ne connaissaient plus de chefs, abandonnent la Zélande, pillent les villages et les villes qui se trouvent sur leur passage, et se livrent aux plus odieux excès. Les Flamands prennent les armes, et se réunissent aux confédérés, pour se délivrer des troupes espagnoles. L'anarchie la plus affreuse désolait les Pays-Bas, à l'arrivée de don Juan d'Autriche, nommé successeur de Requesens, dans le gouvernement de ces malheureuses provinces. Requesens joignait à une valeur éprouvée beaucoup de prudence, de modération et de douceur; mais il n'eut ni les moyens ni le loisir de réparer le mal qu'avait fait la cruauté du duc d'Albe. Les Flamands ne sentirent que les charges de la guerre, qui continuait; à peine purent-ils s'apercevoir qu'ils avaient changé de gouverneur.

REQUIER (Jean-Baptiste), littérateur, né en Provence en 1715, mort en 1799, débuta par une *ode* sur la convalescence de Louis XV, qui lui mérita un accessit à l'académie de Marseille. Il fut ensuite chargé de la traduction des *Mémoires secrets* de Vittorio Siri, dont il a laissé 24 vol. in-12, après avoir donné la traduction du *Mercure* du même auteur, en 18 vol. in-12. On a encore de lui : une *Vie de Peiresc*, 1770, in-12; l'*Esprit des lois romaines*, traduit du latin de Gravina, 1776, 3 vol. in-12; les *Hiéroglyphes*, dits *de Horapolle*, traduits du grec, Paris, 1779, in-12, et beaucoup d'autres ouvrages dont on trouve la liste dans la *France littéraire* de Ersch.

RESENDE (Lucius-André), le restaurateur des lettres dans le Portugal, né à Évora en 1498, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua avec tant de succès à l'étude des langues, de la littérature ancienne et de la théologie, qu'il se fit de bonne heure une grande réputation, non-seulement dans sa patrie, mais dans les diverses contrées qu'il parcourut pour étendre ses connaissances. De retour en Portugal, il y devint gouverneur des infants, travailla avec ardeur à la réforme des études dans le royaume, et ouvrit lui-même une école d'où sont sortis des savants et des littérateurs distingués. Il mourut le 9 décembre 1573, laissant plusieurs ouvrages historiques fort estimés, et des poésies qui eurent dans le temps beaucoup de succès. Les *OEuvres de Resende* ont été réunies à Cologne en 1600, 2 vol. in-8°, excepté les deux écrits suivants : *De verborum conjugatione comment.*, 1540, in-4°; *Vida do infante D. Duarte*, 1789, in-8°, publié par l'académie de Lisbonne.

RESENDE (Garcie de), historiographe du Portugal, est auteur d'une *Vie* du roi Jean II, suivie de celle de l'infante Béatrix de Savoie, et de quelques autres pièces, Evora, 1554; réimprimées plusieurs fois à Lisbonne, entre autres en 1662, in-fol.

RESENIUS (Pierre), professeur de morale et de jurisprudence à Copenhague, où il mourut en 1688, à l'âge de 65 ans, a publié : deux *edda* (recueil de poésies des Islandais, 1665-1673, 4 parties in-4°, dont Mallet a donné une traduction française; *Inscript. hafnienses lat., danicæ et germanicæ*, 1668, in-4°, rare et recherché; *Jus aulicum Norwagorum et Danarum island. danicè et lat., cum annotat.*, ibid., 1673, in-4°; la *Chronique de Frédéric II, roi de Danemark*, ibid., 1680, in-fol. en danois; *Jura antiqua civitatum Daniæ hafniensis et ripensis*, latin, danois et allemand., 1683, in-12; le *Recueil des lois civiles et ecclésiastiques de Christian II, roi de Danemark*, ibidem, 1684, in-4°, en danois.

RESNEL DU BELLAY (Jean-François du), abbé de Sept-Fontaines, membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions, né à Rouen en 1692,

mort à Paris en 1761, s'est fait connaître par des traductions en vers des *Essais sur la critique et sur l'homme,* de Pope, publiées en 1730 et 1737. On a encore de lui un *panégyrique de saint Louis,* et divers *mémoires* dans le Recueil de l'Académie des inscriptions.

RESNIER, né vers 1757, mort en 1807, fut successivement sous-bibliothécaire de la Mazarine, envoyé de la république française, à Genève, puis archiviste des relations extérieures, et enfin membre du sénat conservateur en 1800. Il avait été pendant longtemps l'un des rédacteurs du *Moniteur,* et a donné au théâtre de la rue Favart, avec Desprez et Piis, *la Bonne femme,* ou *le Phénix,* parodie d'Alceste, en 2 actes et en vers, mêlée de vaudevilles, 1776; *l'Opéra de province,* nouvelle parodie d'Armide, 1777; et avec Piis: *le Compliment de Clôture,* donné à la suite des *Trois Sultanes,* 1778.

RESSEGUIER (Jean de), président de la chambre des enquêtes au parlement de Toulouse, naquit dans cette ville, le 22 juillet 1683, d'une famille originaire du Rouergue, qui depuis trois siècles a donné au même corps des magistrats distingués. Il fut reçu conseiller en 1703, et dans le même temps membre de l'Académie des Jeux floraux. Plus tard il fut un des fondateurs de l'Académie des sciences de Toulouse, et sut concilier les devoirs de ces deux sociétés avec ses fonctions au parlement, qui le choisit bientôt pour son député auprès du grand conseil, où il avait à traiter quelques affaires délicates. Resseguier réussit complétement dans cette mission, et par son caractère de douceur et de politesse il sut se faire de nombreux amis dans la capitale. C'est à son retour qu'il fut nommé président. Il mourut à Toulouse le 25 septembre 1733, laissant plusieurs ouvrages inédits, entre autres une *Histoire du parlement de Toulouse,* dont le manuscrit existe encore dans cette ville.

RESSEGUIER (Clément-Ignace de), parent du précédent, bailli de Malte, mort dans cette île en 1797, à l'âge de 73 ans, se fit remarquer à cour de Louis XV par un esprit malin et satirique qui lui attira plusieurs disgrâces. Un quatrain sanglant contre Mme de Pompadour le fit mettre à la Bastille, d'où il ne sortit qu'à la sollicitation de son frère, conseiller au parlement de Toulouse; il fut ensuite renfermé au château d'If, pour avoir publié *le Voyage d'Amathonte,* Londres, 1750, in-8° de 75 p. : cet ouvrage fut supprimé; l'exemplaire de M. Berryer, lieutenant de police, renfermait une 2e partie qui n'a jamais été imprimée. Resseguier est auteur d'un poëme épique inédit sur *la Prise de l'île de Rhodes,* et d'une *Lettre à Linguet* (du 20 mai 1766), dans laquelle il répond aux allégations de cet écrivain contre l'ordre de Malte.

RESTAURAND (Raymond), médecin, né au Pont-Saint-Esprit, exerça son art avec succès à Nimes, et publia plusieurs écrits où perce un respect profond pour les décisions d'Hippocrate. Outre des traductions françaises et latines de quelques-uns des traités de ce père de la médecine, il a publié : *Monarchia microcosmi,* Orange, 1657, in-4°; *Figulus exercitat. med. de principiis fœtûs,* ibid, 1657, in-8°; *Magnus Hippocrates Cous redivivus,* Lyon, 1681, in-12, dont Haller parle avec éloge.

RESTAUT (Pierre), grammairien, né à Beauvais en 1696, vint de bonne heure à Paris, et fut chargé de quelques éducations particulières au collége de Louis le Grand. Il se livra ensuite à l'étude de la jurisprudence, se fit recevoir avocat au parlement, puis aux conseils du roi en 1740, et mourut 1764. Comme jurisconsulte, Restaut a composé plusieurs *mémoires* écrits avec clarté et précision. Mais l'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation est sa *Grammaire française,* publiée en 1730, et à laquelle il ajouta, en 1732, un traité de versification. Cet ouvrage, dont il donna un abrégé en 1732, eut 9 éditions du vivant de l'auteur, et fut longtemps le seul livre élémentaire sur la langue française; mais ceux qui ont paru depuis l'ont éclipsé. Restaut a revu la 4e édition du *Traité de l'orthographe française en forme de dictionnaire,* Poitiers, 1764, in-8°; et on lui doit une traduction de la *Monarchie des Solipses,* 1721, in-12. C'est une satire allégorique du gouvernement des jésuites, plusieurs fois réimprimée, notamment en 1824 par M. le baron d'Hénin de Cuvillers. On trouve dans quelques exemplaires une gravure qui a été supprimée. La *Monarchie des Solipses* a été attribuée à Scoti et à Inchofer; mais on ne peut rien affirmer à ce sujet. (*Voyez* la dissertation de J. G. Knesebke *de Aut. libelli de Monarchiâ Solipsorum,* 1812, in-8°.)

RESTIER (Antoine-Jérôme), l'un des comédiens les plus parfaits du 18e siècle, naquit à Lyon, en 1726, de parents pauvres, qui n'avaient pas les moyens de lui donner un état. Aussi, dès son enfance, il entra dans une troupe de saltimbanques où il fut sauteur et paillasse. Sa souplesse et sa gentillesse lui valurent, quelques années après, la permission de débuter comme danseur sur un théâtre de province; mais il avait trop d'esprit et de gaieté pour s'en tenir longtemps à la pantomime : il chaussa le brodequin et prit l'emploi de premier comique. Il faisait partie de la troupe de Lyon, avant 1756, où se fit l'ouverture du grand théâtre construit par Soufflot. Malgré son talent supérieur dans les *valets* et dans certains rôles spéciaux, tels que *Tartuffe,* il adopta de bonne heure les *manteaux* et les *financiers* qui convenaient mieux à son physique. Sur le bruit de sa réputation, on le désignait, à Paris, comme le double et successeur futur de Bonneval, qui a rempli cet emploi au Théâtre-Français jusqu'en 1773. Mais Restier rejeta les offres brillantes qu'on lui fit pour l'attacher dans la capitale, et ne voulut pas quitter Lyon où il était chéri du public et admis dans les meilleures sociétés. Déjà plus que sexagénaire, Restier quitta le théâtre, peu de temps avant la révolution; mais le parterre, n'ayant pu goûter les médiocres acteurs qui l'avaient remplacé, finit par le redemander à grands cris. Alors Restier remonta sur la scène en 1790, et continua d'y être applaudi jusqu'à l'époque du siége, en 1793. Arrêté pendant le régime de la Terreur et traduit devant ses juges, il se tira d'affaire par sa présence d'esprit. « J'espère, citoyens, dit-il en terminant son petit plaidoyer, que vous n'aurez pas l'ingratitude de faire pleurer celui qui vous a tant fait rire. » Toutefois, emmené prudemment à Strasbourg par un de ses camarades, il ne revint à Lyon qu'après que l'orage fut passé. Il reparut sur la scène malgré son grand âge, mais il retourna bientôt dans sa maison de campagne à la Croix-Rousse, où il termina sa carrière le 16 mars 1803.

RESTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), né à Sacy, près d'Auxerre, le 22 novembre 1734, d'honnêtes cultivateurs, fut l'un des plus singuliers et des plus féconds auteurs du 18e siècle. Il en eût aussi été l'un des plus estimables si le bon goût, le respect pour les mœurs, le choix des sujets, eussent toujours répondu à son génie, au but moral qu'il se proposait et à l'intérêt qu'il savait inspirer. La faiblesse de sa santé décida de sa vocation; ses parents résolurent, vu son incapacité pour les travaux champêtres, de lui faire faire ses études afin de le mettre en état de remplir quelque emploi. Il fut placé à cet effet chez son frère aîné, respectable ecclésiastique, qui lui donna des leçons de grammaire française et latine. Ses progrès furent rapides; il montrait le plus grand désir d'apprendre, dévorant tous les livres qui lui tombaient sous la main, et dès l'âge de 10 ans il composa de petits romans qui n'étaient point sans intérêt. Son tempérament se développa de bonne heure, et s'étant fait chasser d'une imprimerie où il était placé comme apprenti, ses parents furent obligés de l'éloigner, et dès lors il ne mena plus qu'une vie vagabonde, fut réduit à la plus affreuse misère, et obligé de former des liaisons crapuleuses et de contracter des habitudes avilissantes, dont il conserva l'empreinte toute sa vie; elles eurent la plus grande influence sur toutes ses productions. Il s'ennuya enfin d'un état aussi misérable, et finit par demander et obtenir d'être employé comme imprimeur, état dont il avait les premières notions. Se croyant déjà le talent d'écrire parce qu'il en avait le goût, il profita de sa position pour publier quelques romans : ils étaient mal écrits et mal digérés; mais de la sensibilité, de l'imagination, un style quelquefois naturel et énergique, leur donnèrent une sorte de vogue. Dès lors il se crut un homme supérieur, et il quitta l'imprimerie pour faire des livres qui lui coûtaient d'autant moins qu'il imaginait peu, n'imprimant que ce qu'il avait vu, pensé ou appris. Admirateur outré de J. J. Rousseau, il était loin cependant de l'applaudir en tout, et il ne composa les *Lettres d'une fille à son père* que pour l'opposer à Émile, qu'il accusait d'avoir perdu l'éducation en France par le relâchement de l'autorité paternelle. Il crut avoir fait par cet ouvrage un présent inestimable à son siècle, à la patrie et à la postérité, ce qui n'a pas empêché de l'appeler quelque part le *Rousseau du ruisseau*. Ses productions ont eu quelque succès, surtout dans les pays étrangers, où on les regardait comme des peintures fidèles des mœurs de Paris, tandis qu'elles ne représentent le plus souvent que les scènes dégoûtantes de la plus basse classe, et ne sont en général que des répertoires d'anecdotes scandaleuses. Il s'est rendu peut-être plus coupable encore, en mêlant à des noms obscurs et méprisables ceux de plusieurs femmes que des erreurs de jeunesse n'empêchaient pas d'être estimables, et dont quelques-unes moururent du chagrin d'avoir vu révéler des fautes qu'elles avaient expiées par un long repentir. Restif, dans sa manière immorale d'écrire, avait un but utile : il prétendait corriger les mauvaises mœurs en peignant les désordres qui en sont la suite, et il dut le croire n'ayant rien publié sans l'autorisation de la police. Il se vanta d'avoir préparé la révolution par ses écrits; mais deux banqueroutes qui le privèrent du fruit de toutes ses économies, et les contrefaçons sans nombre qu'on fit alors de ses derniers ouvrages, le dégoûtèrent bientôt d'un ordre de choses dont il devenait la victime, ce qui l'obligea de reprendre son état d'imprimeur et de travailler comme un simple ouvrier. Il fut ensuite dénoncé par son gendre et poursuivi plusieurs fois à coups de pierres par la populace. Il se flatta un instant d'être nommé par le département de l'Indre député à la Convention, et il accusa ses ennemis d'avoir empêché son élection. Sa femme ayant été assassinée par son gendre le 30 juin 1793, il se remaria, l'année suivante, avec une femme de 65 ans, qu'il n'avait pas cessé d'aimer, disait-il, depuis sa première jeunesse. Il obtint, en 1795, par un décret de la Convention, un secours de 200 livres comme auteur de plusieurs écrits de morale; mais s'étant mis sur les rangs, à la création de l'Institut, pour faire partie de la seconde classe, il fut unanimement repoussé avec indignation. Quand ses infirmités ne lui permirent plus d'écrire, il obtint un emploi subalterne dans une administration, et mourut presque inconnu dans Paris, l'un des premiers jours de février 1806. Ses ouvrages forment plus de 200 volumes : nous nous contenterons de rappeler ici les principaux : *le Pied de Fanchette*, ou *le Soulier couleur de rose*, 3 vol. in-12; *le Pornographe*, ou *Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées*, Londres, 1769, in-8°; *Lettre d'une fille à son père*, 1772, 5 vol. in-12; *la Femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère*, 1773, 3 vol. in-12; *le Ménage parisien*, 1773, 2 vol. in-12; *les Nouveaux mémoires d'un homme de qualité*, 1774; *l'École des pères*, 1776; *le Paysan et la Paysanne pervertis*, 1776, 8 vol. in-12 : ce roman, rempli de morceaux effrayants et pathétiques, a fait la réputation de l'auteur; *Théâtre*, 1784-1793, 7 vol. in-12, etc.

RESTOUT (Jean), peintre ordinaire du roi et directeur de l'Académie, né à Rouen en 1692, où il mourut en 1768, était fils d'un peintre distingué, nommé Jean comme lui et neveu de Jouvenet, dont il suivit les leçons. On a de Restout plusieurs vastes compositions, où il a quelquefois outré les défauts de son maître, mais où il a aussi déployé une imagination féconde et un talent remarquable. Ce sont le tableau de *St. Paul imposant les mains à Ananie*; le plafond de la bibliothèque de Sainte-Geneviève; *la Présentation de la Vierge*, qu'il fit pour sa ville natale; les tableaux de *Flore* et de *Bacchus*, au château de Fontainebleau, et celui qui a pour sujet *la Confiance d'Alexandre dans son médecin Philippe*, au Grand-Trianon.

RESTOUT (Jean-Bernard), fils du précédent, cultiva aussi la peinture, et fut reçu de l'Académie; mais ayant embrassé les principes de la révolution, il quitta sa palette pour siéger parmi les membres de la municipalité qui s'installa le 10 août 1792, fut chargé le soir même de l'arrestation de M. de la Porte, intendant de la liste civile, et de Thierry, valet de chambre de Louis XVI. Accusé d'avoir pris part aux dilapidations qui eurent lieu au garde-meuble de la couronne, il fut renfermé à St.-Lazare, où il subit une captivité de 15 mois, et mourut en 1796. On a de cet artiste quelques tableaux bien inférieurs à ceux de son père.

RESTY (Junius-Antoine, comte de), né, en 1755, dans la république de Raguse, y fit ses études, chez les jésuites, avec succès; et, après les avoir terminées, se voua à la carrière politique. Il avait fréquenté le barreau, lorsque, à 37 ans, il entra, en 1792, au sénat de sa patrie. Il fut, en 1797, mis à la tête de la république. Lorsque les armées françaises se furent emparées de Raguse, Resty se retira à la campagne, et s'y occupa de littérature. Il ne revint à Raguse qu'en 1814, et y mourut le 31 mars de la même année. On a publié, après sa mort, un Recueil de ses poésies latines, sous ce titre : *Junii Antonii comitis de Restiis, patricii Ragusini, carmina,* in-8°.

RESTY (Giugno), mort en 1725, fut poëte et historien. Il était dépositaire des écrits de Gondola. On connaît de lui 7 pièces de vers, imprimées en tête de la version des Psaumes en slavon, par Barth. Betterra; et une *Histoire de Raguse*, écrite en italien, et la plus récente que l'on possède : elle est divisée en 13 livres, mais se termine à l'an 1451.

RÉTIF DE LA BRETONNE. *Voyez* **RESTIF.**

RETZ (Gille de LAVAL, seigneur de). *V.* **LAVAL.**

RETZ (Albert de GONDI, plus connu sous le nom de maréchal de), naquit à Florence, le 4 novembre 1522, d'une famille ancienne, et qui, d'après les généalogistes, remplissait, depuis plusieurs siècles, les premiers emplois dans le gouvernement. Mais ses ennemis (et sa fortune lui en fit un grand nombre) lui donnent une origine beaucoup moins relevée. Amené fort jeune à Lyon, où son père tint quelque temps une maison de banque, il fut d'abord commis d'un financier, et ensuite employé dans les vivres. Sa mère ayant obtenu la charge de gouvernante des enfants de France, que lui fit donner la reine Catherine de Médicis, dont elle avait gagné la confiance, introduisit Albert à la cour, où elle l'avança rapidement. Il fut placé près du jeune roi Charles IX, qui le créa gentilhomme de sa chambre et grand chambellan, et le chargea de différentes missions honorables. Gondi commandait 100 hommes d'armes à la journée de Saint-Denis; et il se signala, dit-on, à la bataille de Moncontour. On ne cite pas de lui d'autres services militaires; et il ne jouit pas de la réputation d'un grand capitaine. Il se rendit, en 1570, à Spire, pour épouser, au nom du roi, l'archiduchesse Élisabeth d'Autriche, qu'il eut l'honneur de ramener à Paris. Il passe, avec Tavannes, pour avoir conseillé le massacre de la Saint-Barthélemy; et on l'accuse même d'avoir fait étrangler Loménie dans sa prison, pour s'emparer de ses dépouilles. Il reçut, en 1573, le bâton de maréchal, suivit, au siége de la Rochelle, le duc d'Anjou, et accompagna ce prince en Pologne, d'où il parvint à le faire évader, après la mort de Charles IX. Il représenta le connétable au sacre de Henri III, qui le fit successivement général des galères, chevalier du Saint-Esprit lors de l'institution de cet ordre, duc de Belle-Isle, gouverneur de Provence, de Nantes et de Metz, sous-lieutenant au marquisat de Saluces, et enfin généralissime. Quelquefois Retz savait faire entendre au roi le langage de la vérité. On rapporte qu'ayant vu Henri III, dans un moment de colère, frapper un de ses gentilshommes, il sortit de la cour, et ne voulut pas y reparaître que le roi n'eût fait des excuses à l'offensé. Il contribua beaucoup à réunir ce prince avec le roi de Navarre pour tâcher d'étouffer la Ligue; et il embrassa, l'un des premiers, le parti de Henri IV qu'il servit fidèlement, et dont il reçut de grandes marques de confiance. Retz mourut le 12 avril 1602, laissant une réputation fort équivoque. — En 1565 il avait épousé Claude-Catherine de CLERMONT, veuve de Jean d'Annebaut, baron de Retz. Cette dame joignait à une rare beauté beaucoup d'esprit et de savoir; mais elle passait pour aimer le plaisir et l'intrigue. Lorsque les ambassadeurs polonais vinrent en France annoncer au duc d'Anjou son élection au trône de Pologne, la maréchale de Retz leur servit d'interprète, et s'entretint avec eux en langue latine. Elle savait aussi le grec; et, dit Lacroix du Maine, elle composait en vers et en prose. Dorat et les autres poëtes du temps ont célébré ses grâces et son esprit. Elle mourut le 25 février 1603, suivant l'Estoile, qui dit que cette dame fit une belle fin, et mourut bonne chrétienne et repentante. Elle fut enterrée dans l'église de l'Ave-Maria, où l'on voyait son épitaphe. Philippe Cospean y prononça son oraison funèbre.

RETZ (Pierre de GONDI, cardinal de), frère du précédent, né à Lyon en 1533, embrassa l'état ecclésiastique au sortir de ses études, et fut également protégé par Catherine de Médicis. Nommé évêque de Langres en 1565 et transféré sur le siége de Paris en 1570, il fut successivement chancelier et grand aumônier de la reine Élisabeth d'Autriche, chef du conseil de Charles IX, et, après la mort de ce prince, administrateur des domaines d'Élisabeth, emploi dont il s'acquitta avec une exacte probité. La faveur dont il jouissait n'ayant pas diminué sous Henri III et sous Henri IV, Gondi fut chargé, sous ces deux princes, de plusieurs missions importantes auprès du saint-siége, et les remplit, sinon avec talent, du moins avec beaucoup de prudence et de zèle. Il mourut en 1616, et eut pour successeur Henri de Gondi, son neveu.

RETZ (Jean-François-Paul de GONDI, cardinal de), petit-neveu des précédents, né à Montmirail, au mois d'octobre 1614, de Philippe-Emmanuel de Gondi, général des galères de France, fut destiné, dès sa naissance, à l'épiscopat, et eut saint Vincent de Paule pour précepteur. Peu disposé d'abord à profiter des leçons de son illustre maître et encore moins à seconder les projets de sa famille, il essaya de s'y soustraire en se livrant sans réserve et avec le plus grand éclat à tous les égarements de la jeunesse. Mais n'ayant pu, même à force de scandale, échapper à l'Église, il résolut d'y obtenir des succès. Se livrant avec ardeur à l'étude de la théologie, il se fit bientôt une réputation si brillante, que Louis XIII en mourant le désigna pour la coadjutorerie de Paris. Ce choix ayant été confirmé par la régente, Gondi entra dans ses fonctions archiépiscopales avec une ferme résolution de remplir scrupuleusement tous ses devoirs extérieurs, « et d'être aussi homme de bien pour le salut des autres qu'il pourrait être méchant pour lui-même. » Déjà ses talents, sa popularité et les aumônes considérables qu'il faisait adroitement répandre, lui avaient gagné l'esprit public; il s'empara de celui du clergé, et bientôt son influence devint telle, que Mazarin en prit de l'om-

brage et le traversa dès lors dans tous ses projets. Loin cependant de craindre un ennemi si redoutable, Gondi s'attacha au contraire à exciter sa haine, et mit constamment sa gloire à lui être opposé. « Esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque, dit le président Hénault, il aimait l'intrigue pour intriguer, » et lui-même nous apprend que *le nom de chef de parti, qu'il avait toujours honoré dans les vies de Plutarque,* était depuis longtemps l'objet de son ambition. Les circonstances fâcheuses dans lesquelles se trouvait alors la cour n'étaient que trop favorables à ses projets; il sut habilement en profiter, se mit à la tête des mécontents, répandit l'or à pleines mains, précipita le parlement dans les cabales et le peuple dans les séditions, brava Mazarin, lutta contre Condé, joua tour à tour auprès de la reine le rôle d'ennemi et de conciliateur; et, lorsqu'il eut allumé tous les feux de la discorde, il fit la paix par ambition, comme il avait fait la guerre, obtint le chapeau de cardinal, et alla expier au château de Vincennes tous les maux qu'il avait causés. Moins abattu de sa disgrâce qu'animé du désir de la vengeance, Gondi supporta sa prison avec une rare fermeté. Il obtint d'être transféré au château de Nantes, et c'est de là qu'il s'échappa, à la vue même de ses gardes, pour revenir à Paris tenter de nouveaux événements; mais une chute de cheval l'ayant forcé de renoncer à ce premier projet, il se réfugia en Espagne, passa de là à Rome, assista au conclave, y soutint sa dignité, décida l'élection d'Alexandre VII, parcourut ensuite la Hollande et les Pays-Bas, et quoiqu'il y fût poursuivi par la haine du favori victorieux, « il semblait encore, dit Bossuet, le menacer de ses tristes et intrépides regards. » Rentré en France en 1661, le cardinal de Retz fit sa paix avec la cour en renonçant à son archevêché, dont il était depuis longtemps titulaire par la mort de son oncle, et obtint en dédommagement l'abbaye de St.-Denis. Il retourna deux fois à Rome pour l'élection de Clément IX et celle de Clément X; mais ce furent les derniers actes de sa vie politique. Renonçant tout à coup à l'intrigue « comme si, dit encore Hénault, toute sa vanité d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit et des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge, » il vécut dans la retraite, y pratiqua toutes les vertus qui caractérisent l'homme de bien, acquitta toutes ses dettes, qui s'élevaient à plus de quatre millions, voulut deux fois renoncer à la pourpre, qu'il *reconnaissait avoir trop chèrement achetée*, et mourut le 24 août 1679, emportant les regrets de ses nombreux amis, et les bénédictions de tous les infortunés dont il avait tant de fois soulagé la misère. Parmi les ouvrages qui nous restent du cardinal, ses *Mémoires* tiennent, sans contredit, le premier rang. Ils parurent, pour la première fois, en 1717, et furent souvent réimprimés depuis avec les *Mémoires* de Joly et de la duchesse de Nemours (6 vol. in-12). On cite encore de lui la *Conjuration de Fiesque*, qu'il composa à 18 ans, et qu'il traduisit en grande partie de l'italien de Mascardi. Richelieu, en lisant cet ouvrage, prévit que l'auteur serait un esprit turbulent et dangereux. Musset Pathay a publié, en 1807, des *Recherches historiques sur le cardinal de Retz.*

RETZ DE ROCHEFORT, médecin de la marine royale à Rochefort, n'était pas né dans cette ville, quoiqu'il eût ajouté son nom au sien, comme ont fait beaucoup d'autres, tout en repoussant des prétentions de féodalité. Il fit ses études médicales à Paris, et fut employé comme médecin militaire dans la guerre d'Amérique, puis à Rochefort, lorsque la paix se fit en 1783, avec le titre de médecin du roi. Ayant alors adressé au duc de Castries, ministre de la marine, plusieurs demandes et projets sur divers sujets, notamment sur les travaux de Cherbourg, non-seulement il eut le chagrin de ne pas les voir accueillis, mais il perdit son emploi, par suite d'un duel avec un M. Germonière. Le docteur Retz fut destitué sous prétexte qu'il traitait avec une *extrême légèreté les malades confiés à ses soins.* Alors il alla s'établir à Arras, où il exerça sa profession avec quelque succès. En 1778, il avait remporté un prix sur ce sujet mis au concours par l'Académie de Bruxelles : *Décrire la température la plus ordinaire des saisons aux Pays-Bas, et en indiquer les influences,* etc. Cet ouvrage, qui fut imprimé en 1780, lui fit le plus grand honneur. Pendant son séjour à Arras le docteur Retz se lia avec Robespierre, et, dès le commencement de la révolution, il partagea ses opinions politiques. S'étant rendu à Paris en août 1790, il écrivit au président de l'assemblée nationale, pour être réintégré dans son emploi. Nous ignorons s'il l'obtint, mais il est sûr que depuis ce temps il ne fut plus question de lui, et il y a lieu de croire qu'il mourut dans les dernières années du 18e siècle. Indépendamment des ouvrages que nous avons cités, on a de ce docteur : *Météorologie appliquée à la médecine et à l'agriculture*, Paris, 1779, in-8°; *Lettre sur le secret de Mesmer*, 1782; *Recherches pathologiques, anatomiques et judiciaires sur les signes de l'empoisonnement*, 1784; *Mémoire pour servir à l'histoire de la jonglerie, dans lequel on démontre les phénomènes du Mesmérisme*, 1784; *Observations sur les maladies épidémiques qui règnent tous les ans à Rochefort*, 1784; *Fragment sur l'électricité humaine*, Paris, 1785, in-8°, etc.

RETZIUS (André-Jahan), célèbre naturaliste suédois, élève et continuateur de Linné, naquit le 3 octobre 1742 à Christianstadt, fils d'un chirurgien de l'armée suédoise, qui lui donna les premières leçons de son art et fut assez heureux pour lui inspirer le goût des études qui l'ont illustré. Mais ce bon maître lui fut enlevé lorsqu'il avait à peine atteint sa 13e année, et sa mère, ne pouvant le soutenir au collége, fut obligée de le garder chez elle. Cette digne femme fit néanmoins tous ses efforts pour qu'il étudiât à l'école de sa ville natale, mais ses ressources furent bientôt épuisées et le jeune Retzius se vit obligé d'abandonner les livres et de choisir un genre de vie où il pût du moins gagner le nécessaire. Conduit par son goût pour la botanique et la chimie, il chercha une place chez un pharmacien de Lund en Scanie, où se trouve une université, ce qui lui donna occasion d'y fréquenter les cours d'histoire naturelle. En 1758 il s'y fit inscrire comme étudiant. L'année suivante on lui offrit une place dans une pharmacie à Carlshamn, mais il ne l'occupa qu'un an, et se rendit à Stockholm où il subit les examens exigés pour être pharmacien. Son cours étant terminé, il essaya d'établir une pharmacie dans une petite ville appelée Cimbritshamn; mais ayant été détourné de ce projet, il alla à Lund pour y

continuer ses études, et publia en 1764 une dissertation intitulée : *De natura et indole chemiæ puræ.* A peine âgé de 22 ans, il découvrit le moyen le plus simple de préparer le salep avec les bulbes de l'*orchis morio*. Il reçut, peu de temps après, la permission de professer la chimie, et trois ans plus tard de faire des cours publics d'histoire naturelle. En 1766 il fut reçu docteur. Revenu deux ans après à Stockholm, il entra au collége des mines. Ce fut pendant ce séjour dans la capitale que le collége de santé le chargea d'une partie de la rédaction d'une pharmacopée suédoise, et d'ouvrir un cours de pharmacie. Il professa en même temps l'histoire naturelle dans l'établissement fondé par le célèbre Jenstedt, et appelé *schola illustris*. En 1771 il fut nommé démonstrateur de botanique à l'université de Lund, et en 1777 le roi lui donna le titre de professeur d'histoire naturelle; mais ce ne fut qu'en 1795 qu'il en exerça les fonctions. L'année suivante il occupa la chaire de chimie. En 1812 il reçut du roi un congé perpétuel, mais il exerça toutefois la place d'intendant du jardin botanique, dont le soin fut sa plus chère occupation. Le roi le nomma, en 1814, chevalier de l'Étoile-Polaire. Retzius continua ses recherches scientifiques jusqu'en 1816, où une maladie grave vint troubler le calme dont il jouissait et le mit dans l'impossibilité de suivre aucun travail. Enfin il succomba à Stockholm, le 6 octobre 1821. Il était membre de 31 sociétés savantes. Les principaux ouvrages qu'il a laissés sont : *Abrégé des principes de la pharmacie*, Stockholm, 1769, in-8°; *Nomenclator botanicus enumerans plantas omnes in systemate naturæ*, Leipzig, 1772, in-8°; *Floræ scandinaviæ prodromus, enumerans plantas Sueciæ, Laponiæ, Finlandiæ, Pomeraniæ ac Daniæ, Norvegiæ, Islandiæ, Groenlandiaque*, Stockholm, 1779, in-8°, et Leipzig, 1795, in-8° : ce livre est resté comme le meilleur répertoire botanique pour les contrées du Nord; *Introduction au règne animal d'après le système de Linné, avec des gravures*, Stockholm, 1772, in-8°, etc.

REUCHLIN (Jean), philologue, né à Pforzheim en 1455, avait une connaissance approfondie des langues latine, grecque et hébraïque, et obtint la réputation d'un des plus savants hommes de son temps. Il brilla successivement en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie, fut employé par le duc Ebherard Ier, dans plusieurs négociations importantes, obtint le titre de comte palatin, et devint ensuite triumvir de la ligue de Souabe. Mais un démêlé qu'il eut avec les théologiens de Cologne lui ayant suscité de cuisants chagrins, il se retira à Tubingen, y enseigna le grec et l'hébreu, et mourut à Stuttgard en 1522, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans la *Biographie* des savants de Tubingen par C. F. Schnurrer, Ulm, 1792, in-8°. Les principaux sont : *Liber de verbo mirifico*, Lyon, 1522, 1552, in-16; *Scenica progymnasmata*, 9e édition, Leipzig, 1515, in-4°; *Oratio ad Alexandrum VI, pont. max., pro Philippo, Bavariæ duce*, Venise, 1498, in-8° et in-12; *Liber congestorum de arte prædicandi*, 1504, in-4°; *Rudimenta hebraica*, 1506, in-fol.; *Lexicon hebraicum*, 1512, in-8° : c'est le premier livre hébreu imprimé en Allemagne; *Defensio contra calumniatores suos colonienses*, Tubingen, 1513 et 1514, in-4°; *De arte cabalisticâ libri III*, Haguenau, 1530, in-fol. Reuchlin passe pour avoir introduit le premier en Allemagne les représentations dramatiques dans les colléges. J. H. Mai a composé une *Vie* de Reuchlin, en latin, Dourlach, 1787, in-8°.

REUILLY (Jean de), voyageur français, naquit, en 1780, d'une famille noble, qui habitait la Picardie. Dépouillé de sa fortune par suite des bouleversements politiques, Reuilly eut assez de force d'âme pour travailler dans une imprimerie, comme correcteur d'épreuves. Quand la tranquillité reparut, il obtint une place, parvint, par ses efforts soutenus, à fixer l'attention du chef du gouvernement, et, en 1802, fut chargé d'une mission en Russie. Après un séjour de deux mois, il quitta Saint-Pétersbourg, dans les premiers jours de février 1803, et partit pour la Crimée, avec le duc de Richelieu, qui venait d'être nommé gouverneur d'Odessa. Durant son séjour dans la capitale de l'empire russe, il avait reçu de grands témoignages d'amitié, et avait été traité avec beaucoup de bonté. Son séjour en Crimée, dont nous ignorons la durée, ne laissa pas dans son esprit des souvenirs moins précieux que celui qu'il avait fait à Saint-Pétersbourg. Le naturaliste Pallas fut aussi un des hommes qui comblèrent Reuilly de marques d'intérêts, et auxquels il témoigna hautement sa gratitude. Aidé des conseils de cet homme célèbre, qui lui traça l'itinéraire de son voyage, il parcourut la péninsule Taurique; et passa même le détroit de Cafa. De retour en France, Reuilly reçut, du gouvernement, la décoration de la Légion d'honneur, et fut nommé, en 1803, auditeur au conseil d'État, section de marine. Il obtint, en 1807, la sous-préfecture de Soissons, et devint, en 1808, correspondant de l'Institut (classe de littérature ancienne). Plus tard, la Toscane ayant été réunie à la France, il fut élevé à la préfecture du département de l'Arno, fait maître de requêtes, et baron. Une maladie de poitrine, suite d'une blessure qu'il avait reçue dans un duel, le força d'aller prendre les eaux de Pise. Il mourut dans cette ville, le 22 février 1810. On a de Reuilly : *Voyage en Crimée et sur les bords de la mer Noire, pendant l'année* 1803, Paris, 1806, in-8°, avec cartes, planches et vignettes; *Description du Tibet, d'après la relation des lamas Tongouses établis parmi les Mogols, traduite de l'allemand avec des notes*, Paris, 1808, un vol. in-8°; *Notice sur les travaux agricoles de MM. J. Brayer et Danzé* (dans le *Magasin encyclopédique*, 1807, v. 175).

REUSNER (Nicolas), jurisconsulte, poëte et compilateur, né en 1545, à Lemberg en Silésie, fut revêtu de la dignité d'assesseur de la chambre impériale de Spire, et nommé professeur à l'académie de Strasbourg, où il remplit pendant plusieurs années la chaire des institutes, passa ensuite à celle d'Iéna, dont il fut deux fois recteur, obtint la couronne poétique de l'empereur Rodolphe II, qui le créa comte palatin, et fut député de l'électorat de Saxe en 1595, à la diète de Pologne. Il mourut à Iéna en 1602, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs sont oubliés, même en Allemagne. Nous ne citerons ici que ceux qui peuvent encore fixer l'attention des curieux. Ce sont : *Descriptio oppidi Lavingæ ad Danubium*, 1567, in-4°; *Principum et ducum Venetorum liber*, 1579, in-8°; *Polyanthea, sive Paradisus poeticus*, Bâle, 1579, in-8° : cette compilation, divisée en VII li-

vres, contient le verger, le parterre, la métairie, le jardin, la volière, le vivier et la grotte; *Hodœporicorum, sive Itinerum totius ferè orbis libri VII*, 1580, très-rare; *Ænigmatologia, seu Sylloge ænygmatum et gryphorum convivalium*, Strasbourg, 1589, in-8°; *Anagrammatographia*, Iéna, 1602, in-8°; *Narrationes rerum mirabilium in Pannoniâ sub Turcarum imperatoribus, usque ad annum 1500 gestarum*, Francfort, 1603, in-4°.

REUSNER (Élie), antiquaire et historien, frère du précédent, professa la philosophie à Iéna, et mourut dans cette ville en 1612, à l'âge de 57 ans. On a de lui : *Genealogicon romanum de familiis præcipuis regum, principum, cæsarum, imperatorum, consulum*, etc., Francfort, 1590, in-fol.; *Opus genealogicum cathol. de præcipuis familiis imperatorum, regum, principum, aliorumque orbis christiani procerum*, ibid., 1592, in-fol.; *Ephemerides, sive Diarium in quo et epitome omnium fastorum et annalium tàm sacrorum quàm profanorum*, etc., ibid., 1592, in-4°; *Genealogia regum, electorum, ducum..., qui origines suas à Witteckindo deducunt*, Iéna, 1577, in-fol.

REUSNER (Jérémie), frère des deux précédents, et éditeur des *Emblemata ethica, physica, historica et hieroglyphica*, et des *Stemmata seu arma gentilitia* d'Élie, fut conseiller du prince de Liegnitz, publia un Traité *De usurpationibus*, et ne doit pas être confondu avec deux autres Jérémie REUSNER, jurisconsultes, et natifs de Lemberg comme lui, connus aussi par quelques écrits, l'un né en 1557, mort en 1594; l'autre né en 1590, mort en 1652.

REUSS (Jérémie-David), savant philologue, né en 1750 dans le duché de Schleswig, fut admis comme employé, en 1782, à la bibliothèque de Gœttingen, dont il devint en 1814 conservateur en chef. De 1785 à 1827 il occupa dans la même ville la chaire d'histoire générale et spéciale de la littérature. Son grand âge l'obligea de se démettre de ses fonctions, et il mourut en 1837. On a de lui : *Repertorium commentation. à societatib. litterar. editarum*, 1801-20, 20 vol. in-4° : cet ouvrage d'une haute importance valut à l'auteur une réputation européenne; *l'Angleterre savante*, de 1770 à 1790, Berlin, 1791, 10 vol. in-8°, *continuée* jusqu'en 1803, 6 vol. in-8°; *Description des manuscrits et des livres remarquables de la bibliothèque de l'université de Tubingen*; plusieurs autres écrits bibliographiques.

REUSS-PLAUEN (Henri XV, prince de), général d'artillerie au service de l'Autriche, né le 22 février 1751, d'une branche collatérale de cette famille princière, l'une des plus anciennes du corps germanique, reçut une éducation très-soignée comme destiné à la carrière des armes, et entra fort jeune dans l'armée autrichienne, avec laquelle il fit la guerre contre les Turcs, sous le prince de Cobourg, ce qui lui valut le grade de colonel. Revenu avec ce prince en Allemagne lorsque la paix fut conclue, il le suivit encore dans les Pays-Bas en 1793, pour y combattre les Français. Après avoir concouru à la victoire de Neerwinden, il commanda, dans les mois d'avril et de mai, un corps détaché près de Bavaï, et obtint quelques succès. Il fut fait général-major après la bataille de Wattignies, près de Maubeuge, et fit, en cette qualité, la mémorable campagne de 1794. En 1796, il passa à l'armée d'Italie, où il se distingua dans plusieurs occasions, notamment à l'affaire du château de Pietra et à celle de Baselga. En février 1797, il devint feld-maréchal lieutenant, continua d'être employé en Italie, et commanda, en 1799 et 1800 un corps formant l'aile gauche de l'armée du général Kray, qui assiégea Mantoue et força cette place à capituler. Le prince de Reuss fut ensuite chargé d'entretenir les communications, par le Tyrol et les Grisons, entre l'Allemagne et l'Italie; puis nommé, en 1802, directeur général du recrutement des armées impériales. En 1812, il commanda un corps d'observation, et l'année suivante, s'étant trouvé à la tête de ce corps en présence de l'armée de Bavière, sous les ordres du prince de Wrède, il fut chargé de négocier la paix avec cette puissance, et parvint à la faire entrer dans la coalition contre la France, par le traité de Ried, qu'il signa pour l'Autriche le 8 avril 1813. Le prince de Reuss-Plauen commanda ensuite un corps dans la grande armée des alliés sous le prince de Schwarzenberg, puis il fut nommé commandant de la Galicie. En 1814, il fut chargé du gouvernement civil et militaire de la ville de Venise, et mourut vers 1830. Il était colonel-propriétaire d'un régiment d'infanterie autrichien, grand-croix de l'ordre impérial de Léopold, chevalier de Marie-Thérèse et de Saint-Hubert de Bavière.

REUTH (Bernard), historien russe, né à Mayence vers le milieu du 18e siècle, reçut dans cette ville sa première éducation, et acheva ses études à Iéna, Leipzig et Gœttingen. Revenu dans son pays, il entra au service civil dans le département du Mont-Tonnerre, sans abandonner ses occupations littéraires. Il alla ensuite à Dorpat, où il remplit les fonctions de vice-directeur de l'*Institut pédagogique*. Sur l'invitation du comte Potocki, alors orateur de l'arrondissement universitaire de Kharkof, Reuth se rendit en 1804 dans cette ville, pour enseigner à l'université l'histoire des États de l'Europe et leur statistique. Ce fut là qu'il mourut le 5 janvier 1825. Voici la liste de ses principaux ouvrages, publiés soit en Russie, soit en Allemagne : *Lettres politiques, accompagnées d'un Essai sur l'histoire de l'ancienne ville de Mayence*, Manheim, 1789; *Histoire de la guerre civile en France*, par Davila; traduit de l'italien en allemand, Leipzig, 1792-1795, 5 vol. grand in-8°; *Histoire de la puissance des rois et de la révolution en France, depuis la dissolution de la Ligue jusqu'à la république*, Leipzig, 1796-1797, 2 vol. in-8°; *Révolution de la république de Venise*, Leipzig, 1798, etc.

REUVENS (Jean-Éverard), jurisconsulte, né à Harlem en 1765, fit de bonnes études à l'université de Leyde, et soutint, pour être gradué en droit, une thèse sur cette question : *De cautione muciana*. S'étant fait recevoir à la Haye, il y forma en peu de temps une belle clientèle. Après l'invasion des Français, en 1795, il fut nommé conseiller à la cour de justice de la province de Hollande. Le gouvernement batave ayant encore subi une révolution en 1799, Reuvens fut mis à la tête de la magistrature sous le titre d'*agent général de la justice*, emploi qui, en 1801, fut supprimé. Alors Reuvens devint président de la haute cour de justice. Lors de la création du royaume de Hollande en faveur de Louis Bonaparte (1806), il fut nommé conseiller d'État, puis

président de section et vice-président. Quand la Hollande fut réunie à l'empire français, en 1810, il fut d'abord nommé président de la cour d'appel à la Haye, et, bientôt appelé à Paris où sa réputation de savoir l'avait dès longtemps précédé. Il y fut nommé conseiller à la cour de cassation. Lorsque la puissance de Napoléon tomba et que le royaume des Pays-Bas fut établi, en 1814, Reuvens retourna dans sa patrie; il fut nommé président de la cour d'appel à la Haye, et en même temps membre d'une commission chargée de rédiger un code pour le nouveau royaume. S'étant rendu à Bruxelles, en 1816, pour ce travail, il y périt victime d'un complot dont on ignore encore la cause et les auteurs. Le professeur Tewater a fait pour la Société de littérature de Leyde un éloge de son confrère Reuvens.

REUVENS (Gaspard-Jacques-Chrétien), archéologue hollandais, fils du précédent, s'est particulièrement distingué par ses connaissances dans l'archéologie égyptienne. Il naquit à la Haye en 1793, et fit de très-bonnes études à Amsterdam, sous la direction de Van-Lennep; puis à Leyde, sous Wittenbach, et à Paris sous M. Boissonade. En 1811 il accompagna son père dans cette ville, et y reçut le grade de licencié en droit. Étant retourné dans sa patrie, par suite des événements de 1814, il fut nommé professeur à l'athénée de Harderwich, et, après la suppression de ce collége, à l'université de Leyde. Il mourut à Londres le 22 juin 1835, le jour même où il se préparait à rentrer dans sa patrie. C'est à lui qu'est due la fondation du muséum d'antiquités égyptiennes, attaché à l'université de Leyde. Entre autres ouvrages, on a de Reuvens : *Lettres à M. Letronne sur les papyrus bilingues et grecs, et sur quelques autres monuments gréco-égyptiens du musée d'antiquités de Leyde*, vol. in-4° avec un atlas in-fol. de 6 planches, Leyde, 1830; *Notice et plan des constructions romaines trouvées dans les fouilles faites en 1827-1829 sur l'emplacement présumé du forum Hadriani, à la campagne nommée Arentzburg, près de la Haye*, Leyde, 1830, in-fol.; *Histoire des momies égyptiennes*, ouvrage important; *Nouveau Journal de la littérature, des sciences et des arts*, dont il n'a paru que 5 cahiers in-8°; *Collectanea litteraria*, où se trouvent des recherches et remarques très-érudites sur Attius, Diomède, Lucilius, Nidus, Nonius, Varron et quelques autres écrivains latins peu connus.

RÉVAI (Nicolas), savant hongrois, né en 1751, religieux des écoles pies, professeur de littérature à l'université de Pesth, est mort dans la même ville, le 1er avril 1807. Le *Recueil* de ses ouvrages a paru à Raab, en 1787. Il était poëte, philologue et grammairien; ses poésies sont inégales, et l'on n'y observe pas toujours ce génie qui caractérise le vrai poëte. Parmi ses ouvrages en prose, on peut remarquer ses *Antiquités hongroises*, et sa *Grammaire hongroise*, ou *Elaboriator grammatica hungarica, ad genuinam patrii sermonis indolem fideliter exacta, affiniumque linguarum adminiculis locupletiùs illustrata*, Pesth, 1805, 2 vol. in-4°. C'est Révai qui a principalement répandu en Hongrie l'esprit de recherches et de critique, qui distingue les savants de ce pays.

REVEILLIÈRE-LÉPAUX. *Voyez* **LAREVEILLIÈRE-LÉPAUX.**

REVEL (Jean), fils de Gabriel Revel, peintre qu'employait Lebrun, naquit à Paris, le 6 août 1684. Il alla à Lyon, en 1710, et ne tira que de faibles ressources de ses portraits et de ses tableaux d'histoire; mais il appliqua bientôt ses talents à la fabrique des étoffes de soie. Il ne dédaigna pas de se faire dessinateur; et ses travaux ont fait époque dans l'histoire des manufactures. Joubert de l'Hiberderie en parle sur un ton qui paraît trop élevé, dans la préface de son *Dessinateur pour les fabriques d'étoffes*; mais cela tenait au mépris déplacé que l'on affectait assez souvent pour tout ce qui se rattachait aux arts mécaniques. C'est, dit Pernetti, à Revel qu'on est redevable des points rentrés pour faire les couleurs : cet art consiste à mêler les soies dont les nuances coupent trop. C'est encore lui qui a trouvé le secret de placer les ombres du même côté, et de produire de vrais tableaux sur les étoffes. Revel mourut le 5 décembre 1751.

REVER (Marie-François-Gille), correspondant de l'Institut, membre des Sociétés d'agriculture et de médecine, des académies de Rouen, de Caen, de Nantes, de la Société des antiquaires de Normandie, né à Dol (Ille-et-Vilaine) en 1753, entra au séminaire Saint-Sulpice, professa ensuite les mathématiques à Angers et la philosophie à Dol, et devint enfin curé de Couteville. Emprisonné un moment à l'époque de la révolution, il fut nommé en 1790 administrateur du département de l'Eure, puis député à l'assemblée législative, et en 1796 membre du jury d'instruction qui devait former l'école centrale de l'Eure, dont il fut bibliothécaire. Attaché enfin en qualité de commissaire du gouvernement à l'administration du département, il donna bientôt sa démission pour se retirer à Couteville, où il mourut en 1828. Rever est auteur de divers *Mémoires* sur l'instruction publique, l'agriculture, l'histoire naturelle, etc. Il avait plus de 40 ans lorsqu'il commença l'étude des antiquités de la Normandie. Son *Mémoire sur les ruines du vieil Évreux*, 1827, remporta la grande médaille d'or de l'Institut. M. Amand Fresnel a publié une *Notice bibliographique et littéraire sur F. Rever*, 1830.

REVIUS (Jacques), principal du collége théologique de Leyde en 1642, assista au synode de Dordrecht, fut nommé réviseur de la *Bible* qui porte le nom de cette ville, et mourut à Leyde en 1658, à l'âge de 72 ans. On a de lui : *Belgicarum ecclesiarum doctrina et ordo*, grec et latin, Leyde, 1623, in-12; *Épitres françaises des personnages illustres et doctes à Scaliger*, Harderwick, 1624, in-12; *Historia pontificum romanorum*, Amsterdam, 1632 in-12; *Suarez repurgatus*, Leyde, 1644, in-4°; une *Histoire de Deventer*, en latin, 1661, in-4°, et quelques autres écrits de peu d'importance.

REWBELL (Jean), député aux états généraux et à la Convention nationale, membre du conseil des Cinq-Cents, du Directoire et du conseil des Anciens, naquit à Colmar, en 1746. Il embrassa la carrière du barreau, et se trouvait bâtonnier de l'ordre des avocats au conseil souverain d'Alsace, lorsque la révolution éclata. Partisan zélé des doctrines philosophiques du 18e siècle et fortement prononcé pour un nouvel ordre de choses, il fut choisi par le tiers état de sa ville et par celui de Schelestadt pour les représenter dans les états généraux. Dès les premières séances, il se fit remarquer parmi les

adversaires les plus véhéments de l'ancien régime, dénonça les machinations de la cour et proposa d'investir le comité des recherches du droit de décacheter les lettres. Les princes étrangers possessionnés en Alsace trouvèrent aussi en lui un ennemi ardent que la perte de leurs priviléges et souveraineté pouvait seule apaiser. Il contribua beaucoup ensuite à la suppression des parlements, à la vente des biens ecclésiastiques et à toutes les mesures destructives qui atteignirent les vieilles institutions qui pesaient sur la France. Il soutint vivement l'opinion qui refusait au roi le droit de paix et de guerre, demanda l'exclusion des prêtres insermentés des fonctions pastorales, se prononça fortement pour des lois répressives contre l'émigration. Deux mois après il fut honoré de la présidence, qu'il remplit avec beaucoup de dignité. Sur la question de la réélection, il se sépara des républicains de l'extrême gauche, alors conduits par Robespierre, et vota avec les constitutionnels, dont Thouret, Chapelier, Barnave et les Lameth s'étaient constitués les principaux organes. Après la fuite du roi, il s'opposa à ce que l'on se servît du mot *enlèvement* pour caractériser cet événement. Lorsqu'on mit ensuite en discussion si le roi pouvait être jugé pour le fait de son évasion, Rewbell, tout en adoptant le principe de l'inviolabilité du monarque, réclama pour la nation et ses représentants le droit de prendre toutes les précautions nécessaires pour conjurer la contre-révolution. Malgré tous ses efforts, la délibération ne suivit point la direction qu'il avait indiquée, et l'assemblée ne craignit pas de préjuger que Louis XVI devait être de plein droit le roi constitutionnel de la France. Au mois de septembre suivant, Rewbell prit part aux débats violents qui s'élevèrent au sujet des sociétés populaires, et fit décréter qu'elles ne pourraient exercer aucune action sur les actes des pouvoirs constitués et des autorités légales, ce qui était moins rigoureux que le projet des comités qui leur interdisait toute influence. Après la session, il devint procureur général-syndic du département du Haut-Rhin, et fut nommé, en 1792, député à la Convention nationale. Il y porta la haine qu'il avait manifestée, à la première assemblée, contre le monarque et la monarchie, dont il donna une nouvelle preuve à la séance du 4 décembre, à l'occasion de la motion de Buzot, tendante à rendre passible de la peine de mort quiconque proposerait le rétablissement de la royauté. Rewbell, dont le vote fut combattu en cette circonstance par Lejeune, qui considérait la motion de Buzot comme une source de troubles et de désordres, Rewbell se pressa de répliquer, en faisant observer que le tumulte et le chaos de cette discussion venait de ce qu'on ne s'entendait pas; qu'il ne s'agissait pas de délibérer une seconde fois sur l'abolition de la royauté, mais de faire une loi pénale qui n'existait pas encore contre quiconque tenterait de la rétablir avant que la république eût été, si cette hypothèse était possible, formellement rejetée par la nation. Rewbell partageait alors les craintes que le parti d'Orléans inspirait aux républicains, et c'était contre les hommes de ce parti qu'étaient dirigés et son discours et le projet de décret qu'il venait de proposer. Envoyé peu de temps après à l'armée qui assiégeait Mayence, il se trouva absent de la Convention lors de la condamnation du roi, à laquelle il adhéra néanmoins par une lettre qui fut rendue publique. Mais bientôt des soupçons infamants s'élevèrent contre lui; on l'accusa d'avoir profité des pouvoirs illimités qui lui étaient confiés, pour exercer toutes sortes d'exactions et de rapines, et l'on cita, entre autres méfaits, le vol de l'argenterie de l'électeur. Rappelé à Paris, il s'y défendit avec l'assurance d'un patriote calomnié, et parvint à se faire donner de nouvelles missions, qui le tinrent éloigné des querelles sanglantes de la commune avec le comité de salut public, et de Danton avec Robespierre. Au 9 thermidor, il se renferma d'abord dans la plus stricte neutralité; mais lorsqu'il crut la réaction définitivement triomphante, il se déclara hautement pour elle, attaqua véhémentement les jacobins, contribua beaucoup à faire fermer leur société, et leur fit enlever cette fois non-seulement toute action, mais encore toute influence sur le gouvernement et les affaires publiques. Cette conduite inattendue le recommanda aux thermidoriens, qui l'appelèrent successivement au comité de sûreté générale, au comité de salut public et à la présidence de la Convention. Pour justifier cette confiance de la faction qui jetait déjà les fondements du système de bascule, Rewbell se mit à déclamer tour à tour contre les terroristes et les aristocrates, contre les apôtres de la raison et les prêtres réfractaires. Le 17 avril 1795, il proposa d'activer la vente des biens des émigrés, en prenant la voie de la loterie, et sa motion fut adoptée. Au mois de septembre suivant, il entra au conseil des Cinq-Cents, et y fut élu secrétaire dès la première formation du bureau. Nommé membre et président du Directoire, il apporta dans l'exercice de la suprême magistrature la grossièreté, la violence et la cupidité qui le caractérisaient. De tous ses collègues, le seul Barras, aussi emporté et aussi avide que lui, ne subissait point l'ascendant qu'il s'était arrogé sur tout ce qui l'entourait. Au 18 fructidor, il se vengea des mépris que son immoralité avait inspirés à Carnot, en proscrivant ce grand citoyen, qui le punit à son tour bien cruellement du triomphe criminel de cette journée, en se contentant de publier un portrait fidèle de ses persécuteurs. Rewbell, débarrassé de Barthélemy et de Carnot, devint jaloux de la Révellière-Lépeaux, et voulut aussi s'en défaire : mais Barras et Merlin, qui redoutaient également l'extension de son crédit, prirent parti pour le pontife des théophilanthropes, et Rewbell fut lui-même expulsé du Directoire, en 1799. Il passa au conseil des Anciens, où il eut à répondre encore au reproche d'avoir dilapidé les deniers publics. Le 18 brumaire le rendit ensuite à la vie privée. Il est mort en 1810.

REWICZKI (CHARLES-ÉMERANCE DE REVISSINYE, comte DE), homme d'État et célèbre bibliophile, né en Hongrie, le 4 novembre 1737, était très-versé dans le grec et le latin, et possédait la plupart des langues vivantes de l'Europe. Envoyé successivement en Pologne, en Prusse et en Angleterre, par la cour d'Autriche, il se distingua dans ses diverses missions, autant par la franchise et la noblesse de son caractère que par ses talents diplomatiques; mais la faiblesse de sa santé l'ayant forcé de renoncer aux affaires, il se livra exclusivement à la culture des lettres, et mourut à Vienne en 1793. Le comte de Rewiczky avait formé une des bibliothèques les

plus précieuses de l'Allemagne, qu'il vendit à lord Spencer, après en avoir publié le catalogue sous ce titre : *Bibliotheca græca et latina, complectens auctores ferè omnes Græciæ et Latii veteris, cum delectu editionum*, etc., Berlin, 1784, 1794, in-8°. On a du comte Rewiczky, une traduction en vers latins d'un poëme persan; et il a traduit en français le *Traité de tactique* d'Ibrahim-Effendi, Vienne, 1769, in-12.

REY (Jean), l'un des précurseurs de la théorie actuelle de la chimie pneumatique, naquit vers la fin du 16e siècle, à Bugue, dans le Périgord. Après avoir reçu le brevet de docteur en médecine, il vint habiter la forge de Rochebeaurant, que possédait son frère, et consacra ses loisirs à l'étude de la chimie et de la physique. Il entretenait une correspondance scientifique avec Bruet et Deschamps, l'un apothicaire et l'autre médecin à Bergerac, avec Raphaël Trichet Dufresne, avocat à Bordeaux, d'une famille qui a produit plusieurs hommes de mérite, et avec le célèbre P. Mersenne. La poursuite d'un procès criminel, et ses affaires domestiques, le détournèrent malheureusement de ses utiles occupations; et depuis longtemps il avait cessé de cultiver la chimie, science dans laquelle il avait fait des progrès étonnants, quand il mourut vers 1645. Quinze ans auparavant, Rey avait publié le résultat de ses expériences sous ce titre : *Essais sur la recherche de la cause pour laquelle l'étain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine*, Bazas, 1630, in-8°.

REY (Jean-Baptiste), musicien, né le 18 décembre 1734, à Lanzerte dans le Quercy, fut maître de musique de la cathédrale d'Auch, à 17 ans : attaché au grand théâtre de Toulouse, 3 ans après, puis aux spectacles de Montpellier, Marseille, Bordeaux, Nantes, etc., jusqu'à l'âge de 40 ans. Ayant fait exécuter plusieurs de ses *Motets* à la chapelle de Louis XV, il fut appelé de Nantes à Paris, en 1776, par lettre de cachet, et attaché, comme violoncelle, à l'Académie royale de musique à Paris. En 1778, il fut adjoint à Francœur, qui en était chef d'orchestre, et auquel il succéda en 1781. Il fut maintenu dans cette place, en 1792, et continua de diriger la musique de l'Opéra jusqu'à sa mort. En 1779, il était devenu maître de musique de la chambre du roi, jusqu'en 1792 : maître de musique du concert spirituel de 1781 à 1785; professeur au conservatoire de musique, membre du jury de lecture de l'Opéra, de 1804 à 1807, et du jury lyrique établi, en 1808, pour examiner la musique des ouvrages présentés à l'Opéra : et chef d'orchestre de la chapelle de Napoléon, en 1804. Il avait obtenu une pension de l'Opéra, en 1793, et une gratification de 2,000 francs, en 1796, pour les compositions qu'il avait ajoutées aux opéras d'*Arvire et Evelina*, d'*OEdipe* et de *Tarare*. Sacchini, en mourant, ayant laissé le premier de ces trois opéras imparfait, avait chargé Rey d'en faire le 3e acte. Rey mourut à Paris, le 15 juillet 1810, après avoir dirigé l'orchestre de l'Opéra pendant plus de 30 ans, et soutenu la gloire de ce spectacle par les soins qu'il donna à la mise en scène des nombreux chefs-d'œuvre lyriques qui ont particulièrement illustré cette longue période. Ses autres ouvrages sont : *Apollon et Coronis*, 1781; l'ouverture d'*Apollon et Daphné*, 1788; *Diane et Endymion*, 1791. — **REY** (Joseph), son frère, musicien de la chapelle du roi à Paris, et violoncelle de l'Opéra depuis 1767, se coupa la gorge dans un accès de délire, et mourut, à Paris, le 12 mai 1811.

REYBAZ (Étienne-Salomon), ministre protestant, né à Vevai en 1739, obtint à Genève de brillants succès dans la prédication; mais les troubles politiques de 1782, l'ayant forcé à s'éloigner, il vint à Paris, et y résida presque toujours jusqu'à sa mort, en 1804. Reybaz fut, dit-on, l'un des nombreux collaborateurs de Mirabeau, et remplit le poste difficile de représentant de Genève près de la république française. Plus tard il concourut de ses conseils et de ses lumières à la rédaction des articles organiques du culte protestant, qui firent partie de la loi du 12 germinal an X (2 août 1802). Reybaz a publié : une *Épître à J. Balmat* pour revendiquer en faveur de ce villageois de Chamouni l'honneur d'avoir atteint le premier sommet du Mont-Blanc, le 8 août 1786 : Saussure n'y monta que l'année suivante; une *Ode à M. Necker*, 1788, in-8°; des *Sermons*, avec des *Hymnes analogues à chaque sermon*, et une *Lettre sur l'art de la prédication*, Paris, 1801, 2 vol. in-8°; et dans l'*Année littéraire* de 1777, une *Lettre sur la déclamation théâtrale*.

REYDELET (Jean-Jules-Maxime-Benoît), capitaine de frégate, né en 1750 à Dombier, département de l'Ain, entra dans la marine en 1768, et ne tarda pas à s'y faire remarquer par une valeur brillante qui lui valut le grade de lieutenant de vaisseau. Il passa en cette qualité sous les ordres de l'amiral Truguet en 1792; mais ayant été envoyé en parlementaire pour sommer le commandant sarde d'évacuer la presqu'île de Sant-Antiogo, cette mission faillit causer sa perte par la trahison du commandant qui, après avoir feint de consentir à une capitulation, s'empara de lui malgré les vives réclamations de l'amiral, le fit amarrer à la bouche d'un canon, et menaça d'envoyer ses débris vers la flotte française à la première hostilité. Abandonné forcément à son ennemi, le malheureux Reydelet fut traîné pendant 5 jours de ville en ville, exposé à tous les outrages de la populace, et jeté ensuite dans un cachot profond, d'où il ne sortit que pour être conduit à Cagliari, où de nouvelles persécutions l'attendaient : il essaya en vain de s'y soustraire en s'échappant au milieu de ses gardes. Accablé par le nombre, il dut céder à la force, et fut reporté mourant dans sa prison; mais ayant été transféré dans l'île de Corse, il recouvra enfin sa liberté, rentra en France, fut élevé au grade de capitaine de frégate, devint l'un des commandants de la flotte de Boulogne, et mourut en 1807.

REYHER (Jean-George), professeur de médecine à l'université de Kiel, né dans cette ville en 1757, mort en 1807, est auteur de plusieurs ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Biographie médicale*. Tous sont en allemand, à l'exception de deux dissertations : *De venenis*, Kiel, 1782, in-4°; et *Programma de diætâ neonatorum ac lactescentium*, ibid., 1797, in-8°.

REYHER (Samuel), probablement de la même famille que le précédent, mort à Kiel en 1714, conseiller du duc de Saxe-Gotha, et membre de la Société royale de Berlin, a publié une traduction d'Euclyde, en allemand; un ouvrage intitulé *Mathesis biblica*; et une *Dis-*

sertation, en allemand, sur les inscriptions de la croix de Jésus-Christ, et sur l'heure de son crucifiement.

REYMOND (Henri), évêque de Dijon, né, le 21 novembre 1737, à Vienne, en Dauphiné, était curé dans sa ville natale lorsqu'il publia, de 1776 à 1781, divers écrits qui le mirent en opposition avec le haut clergé. Nommé évêque de l'Isère en 1793, il fut emprisonné pendant la Terreur, recouvra sa liberté après le 9 thermidor, et fut quelque temps sans vouloir reprendre ses fonctions. Il assista néanmoins au concile de 1797, et fut chargé de publier les actes de cette assemblée. Promu au siége de Dijon en 1802, il refusa, en 1814, de faire chanter un *Te Deum* pour le retour du roi, publia, en 1815, une lettre pastorale en faveur de Napoléon, fut mandé à Paris en 1816, et inséra, pour sa justification, un *mémoire* dans la *Chronique religieuse*. De retour dans son diocèse en 1817, ce prélat y mourut subitement, le 20 février 1820. Ses écrits sont : *Droit des curés et des paroisses*, 1776, in-8° : ce livre fut supprimé par arrêt du parlement de Grenoble; mais il a été réimprimé en 1791, 3 vol. in-12; *Mémoire à consulter pour les curés à portion congrue du Dauphiné*, 1780; *Droit des pauvres*, 1781; *Analyse des principes constitutifs des deux puissances; Adresses aux curés; Mandements et lettres pastorales*.

REYNARD (Justinien), physicien, né le 4 février 1740, fut quelque temps maître des conférences à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, où il venait d'achever ses études, commencées chez les jésuites, à Amiens. Lorsque ces pères eurent cessé d'occuper les chaires, il professa lui-même au collége de cette ville, où il eut l'abbé Delille pour confrère, et où il se distingua en agrandissant la sphère dont très-peu de professeurs étaient sortis jusqu'alors. Docteur de Sorbonne depuis 1767, il enseigna la philosophie scolastique, qu'on faisait consister, par un ancien abus de mots, dans la logique et la physique; mais bientôt, se bornant aux diverses parties de cette dernière science, il eut le mérite de contribuer à l'impulsion nouvelle qui devenait indispensable. Il n'était pas doué d'une constitution vigoureuse, mais un zèle soutenu y suppléait. Il passait une partie des nuits à préparer ses leçons, et quelquefois, après avoir rassemblé les différentes parties d'un squelette pour des démonstrations d'ostéologie, comme il était réduit à le placer sur son lit à cause de la petitesse de sa chambre, il dormait sur une chaise. Ses élèves l'écoutaient avec attention, parce qu'il faisait tout ce qui était en lui pour que l'enseignement ne fût pas trop aride à leurs yeux, et pour leur inspirer à tous le goût de la science. La facilité de son élocution ajoutait à ses succès, et c'était déjà un grand avantage d'avoir un des premiers abandonné l'intolérable coutume de disserter dans une langue morte sur la chimie, l'anatomie ou la physique expérimentale, dont les progrès d'ailleurs exigeaient une nomenclature nouvelle. Déterminé par la faiblesse de sa santé et par d'autres circonstances, Reynard cessa de professer en 1787, et vint à Paris ouvrir un cours pour quelques élèves. Il suivit avec eux les expériences de Lavoisier, dont il avait adopté précédemment la théorie chimique. Le *Journal d'agriculture d'Amiens* a remarqué que quand Vauquelin entreprit, malgré sa jeunesse, un cours de chimie appliquée aux arts, et jeta ainsi les fondements de sa grande réputation, ce fut à l'instigation de Reynard. Spécialement occupé de l'utilité pratique de la science, il prit un intérêt particulier aux recherches de Parmentier sur un des arts usuels les plus importants, le perfectionnement du pain. Prévenu par Reynard, le comte d'Agay, intendant de Picardie, invita Parmentier à s'y rendre pour mettre un terme à la négligence avec laquelle avait été confectionné jusqu'alors, dans cette province abondante en blé, l'aliment dont la salubrité importe le plus à toutes les classes. Les troubles publics qui d'abord interrompirent les travaux de beaucoup de savants, bien qu'ensuite l'impulsion de l'esprit n'en ait été que plus forte, paraissent avoir décidé Reynard à faire en Italie un voyage avec des Anglais. Il se chargea ensuite à Paris d'une éducation particulière, et conduisit en Espagne son élève, Lecouteux-Dumolay, qui a été préfet à Dijon. L'abbé Reynard ramena en France quelques jeunes Espagnols dénués de fortune, et voulut instituer une école pour les enfants que la pauvreté de leurs parents priverait d'instruction. L'essai de sa méthode se fit à Bayonne : c'était une combinaison des divers procédés de Freville, de l'abbé Gaultier, du chevalier Paulet. Tous les enfants, de concert, prononçaient ou chantaient successivement des syllabes, des mots, et même quelques sentences morales ou pieuses. Mais privé lui-même de fortune, et dénué d'appui dans sa simplicité, Reynard abandonna son entreprise au bout d'une année. Il n'avait rien obtenu du ministère que vainement même il était allé solliciter à Paris. Ses ressources étant épuisées, cet ecclésiastique laborieux et désintéressé chercha une retraite à Amiens, dont heureusement l'évêque avait été un de ses auditeurs à Saint-Sulpice, et qui le nomma chanoine honoraire de la cathédrale. C'est dans ce poste obscur que mourut l'abbé Reynard, le 9 mai 1818.

REYNAUD (Marc-Antoine), curé de Vaux, au diocèse d'Auxerre, né vers 1717 à Limoux, en Languedoc, mort à Auxerre en 1796, a publié un assez grand nombre d'écrits qui peuvent se diviser en quatre classes : ceux en faveur de l'appel et des objets qui s'y rattachent; ceux contre la philosophie naissante; ceux contre les *convulsions* et les *secours*; et ceux contre la constitution civile du clergé. On trouve, sur cet écrivain, une *Notice* très-détaillée dans l'*Ami de la religion*, tome XXXV, avec la liste de ses ouvrages, qui n'offrent aujourd'hui que bien peu d'intérêt.

REYNAUD (C. A. B.), maire du Puy, fut député de la Haute-Loire à l'assemblée législative et à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Envoyé en mission dans son département, il fit exécuter tous les décrets rendus pendant le régime de la Terreur; cependant il se prononça pour le 9 thermidor, et fut l'un des commissaires chargés d'examiner la conduite de Carrier. Après la session, Reynaud devint membre du conseil des Anciens, et mourut en 1796.

REYNAULT (le baron), ancien examinateur de l'école polytechnique et des écoles de marine, est mort à Paris, le 23 février 1844. Il a laissé un *Traité d'arithmétique* et divers ouvrages traitant des mathématiques.

Il était chevalier des ordres français et de plusieurs ordres étrangers.

REYNEAU (Charles-René), oratorien, habile géomètre, associé libre de l'Académie des sciences, né à Brissac, dans l'Anjou, en 1656, professa d'abord la philosophie à Toulon et à Pézénas, fut ensuite chargé de remplir la chaire de mathématiques à Angers, où il obtint, pendant 22 ans, les plus grands succès, et mourut à Paris en 1728. On a de ce savant : *l'Analyse démontrée,* 1708, 1736, 2 vol. in-4°; *Sciences du calcul des grandeurs en général, ou Éléments de mathématiques,* 1714-35, 2 vol. in-4°, le second volume fut publié par le P. Mazières. Quelques biographes lui attribuent à tort *la Logique ou l'Art de raisonner :* ce traité est du P. Noël Regnault.

REYNIE (Nicolas de la). *Voyez* NICOLAS.

REYNIER (Jean-Louis-Ebenezer), général français, né à Lausanne, le 14 janvier 1771, fut élevé dans la religion protestante. Porté par goût à l'étude des sciences exactes, il allait entrer dans le génie civil, lorsque la révolution française le jeta dans une autre carrière. Il fit en 1792, comme adjoint à l'état-major, la campagne de la Belgique, se distingua comme adjudant général, en 1793, sous les ordres de Pichegru, à Lille, Menin, Courtrai, etc., et fut nommé, en 1794, général de brigade, pendant la conquête de la Hollande, où il s'était fait remarquer au passage du Wahal. Malgré sa jeunesse, il fut choisi pour fixer la démarcation des cantonnements à l'époque des préliminaires de la paix avec la Prusse; il montra dans cette opération une sagesse et des connaissances qui étonnèrent les vieux généraux prussiens, et il développa bientôt de nouveaux talents, comme chef d'état-major, à l'armée du Rhin, sous Moreau. C'est dans ce poste qu'il pouvait rendre les plus grands services, parce que s'il manquait quelquefois de sang-froid et du coup d'œil qui font les grands capitaines sur le champ de bataille, il savait mieux qu'aucun autre donner les ordres et distribuer le service d'un état-major général. Il eut surtout de nombreuses occasions de déployer ce genre d'habileté aux divers passages du Rhin, aux batailles de Rastadt, de Neresheim, de Friedberg, de Biberach, au siége de Kehl, et à la retraite mémorable de la même année, 1796. Pendant cette première invasion de l'Allemagne, il fit connaître par différents traits, la noblesse de son caractère. L'envoyé du margrave de Baden, lui ayant proposé de diminuer d'un million la contribution exigée de ce pays, et de recevoir 100,000 florins, eut ordre de quitter sur-le-champ le territoire occupé par l'armée française; celui de la ville de Bruchsall, lui ayant fait une offre semblable : « Puisque vous pouvez, lui dit Reynier, m'offrir 500 louis, vous n'avez qu'à les ajouter à votre contribution, » et cette augmentation fut en effet payée par la ville. Privé de tout service militaire par une intrigue, l'expédition d'Égypte le remit en activité. Il contribua à la prise de Malte, à la victoire des Pyramides, occupa la province de Charkié, située sur la lisière du désert de Syrie, et parvint, par un mélange de sévérité et de clémence, et surtout par son attention à être toujours juste, à se faire aimer de ce peuple demi-barbare. Dans la campagne de Syrie, il passa le premier désert, culbuta l'avant-garde des ennemis, et fit le siége d'el-Arisch; 20,000 Turcs accoururent pour le faire lever. Reynier, privé de vivres, les attaque avec 4 bataillons, dans le silence de la nuit, les disperse, et tue le général : les Français vécurent des approvisionnements qui étaient dans le camp. Reynier se trouva au siége d'Acre, dont il eut le commandement pendant que le général Bonaparte se porta sur le Mont-Thabor; enfin, il fixa la victoire à la bataille d'Héliopolis, en enfonçant l'élite des janissaires. Lorsque les Turcs évacuèrent l'Égypte, ils supplièrent Reynier de se charger de leur escorte : « Nous voulons, disaient-ils, la sauvegarde d'un homme qui n'a qu'une parole. » Après l'assassinat de Kléber, qui l'avait envoyé commander dans le Kelioubeth, il revint au Caire : c'est de cette époque que datent ses premières plaintes contre le général Menou. La rivalité du commandement, la différence des plans et du caractère, tout concourut à les aigrir l'un contre l'autre. L'approche des Anglo-Turcs ne put même les réunir, et la fameuse bataille du 30 ventôse an VIII (20 mars 1800), dans laquelle le général Reynier donna encore des preuves d'une valeur peu commune, fut perdue par les Français, par suite de ces funestes divisions. Enfin, dans la nuit du 23 au 24 floréal (avril 1800), 300 hommes d'infanterie, 50 de cavalerie et une pièce de canon, investirent la maison de ce dernier par ordre de Menou, et le conduisirent à bord d'un bâtiment prêt à partir pour la France, où il arriva après une traversée courte et heureuse, et où il essuya une espèce de disgrâce du gouvernement consulaire; mais ce qu'il y a d'inexplicable dans cette affaire, c'est que tandis que le premier consul repoussait le général Reynier, il lui permettait de publier une relation de quelques opérations de l'armée d'Égypte, dans laquelle la conduite de Menou n'était pas épargnée. Le général d'Estain, qui se crut insulté dans la même relation, voulut en tirer vengeance, et périt dans un combat singulier. Quoi qu'il en soit, le général Menou fut comblé d'honneurs et de richesses, et Reynier reçut l'ordre d'aller habiter une petite propriété qu'il possédait dans le département de la Nièvre. Ce ne fut qu'en 1805 que l'empereur remit Reynier en activité, et qu'il le chargea du commandement d'une partie de l'armée d'Italie, qui s'empara de Naples, sous les ordres et au profit du prince Joseph, en février 1806. Rentré dès lors complétement en faveur, il fut nommé grand officier de la Légion d'honneur, puis grand dignitaire de l'ordre des Deux-Siciles. Une attaque imprudente, tentée contre les insurgés calabrois, sous le feu des vaisseaux anglais, le 4 juillet 1806, à Mayda, le força d'évacuer la Calabre ultérieure, mais il la reprit bientôt après. Il succéda ensuite au maréchal Jourdan, dans le commandement de l'armée de Naples, et le conserva jusqu'en 1809. A cette époque, il eut une mission auprès de Napoléon, le rejoignit à Vienne, et combattit auprès de lui à Wagram, ayant sous ses ordres le corps auxiliaire des Saxons; les opérations qu'il dirigea à la tête de cette troupe lui valurent le titre de commandeur de l'ordre de Saint-Henri. Envoyé ensuite en Espagne, il y donna de nouvelles preuves de ses talents militaires. Il fit, en 1812, la campagne de Russie, et fut chargé de couvrir la droite de la grande armée, en Pologne; ce qui l'em-

pêcha de se trouver à la désastreuse retraite de Moscou. En 1813, il fut fait prisonnier à la bataille de Leipzig. Après son échange, il se rendit à Paris, et mourut dans cette ville, le 17 février 1814, d'un accès de goutte. C'était, sans aucun doute, un des militaires les plus instruits qu'eussent les armées françaises, et il fut un des moins bien récompensés; l'empereur, dans les derniers temps, lui avait fait deux dotations; l'une, située en Calabre, n'est venue à sa jouissance que vers l'époque de sa mort; l'autre, dans la Gallicie, n'a jamais été en sa possession. Ce général s'était beaucoup occupé, dans la guerre d'Égypte, de recherches scientifiques. On a de lui : *De l'Égypte, après la bataille d'Héliopolis, et considérations générales sur l'organisation physique et politique de ce pays,* Paris, 1802, in-8°, carte; *Conjectures sur les anciens habitants de l'Égypte,* Paris, 1814, in-8°; *Sur les Sphynx qui accompagnent les pyramides d'Égypte,* 1805, in-8°.

REYNIER (Jean-Louis-Antoine), naturaliste et agronome, frère du précédent, né, en 1762, à Lausanne, après quelques voyages en Hollande et dans diverses provinces de la France, s'établit dans le Nivernais, où il avait acquis un domaine. Il rejoignit son frère en Égypte, et peu de temps après obtint, du général en chef, le titre de directeur des revenus de l'armée expéditionnaire et du mobilier national. Après le départ de Bonaparte pour la France, Reynier fut appelé par Kléber au comité administratif, et sous le gouvernement de Menou, il fut chargé de la direction des finances qui remplaça ce comité. Revenu dans son domaine après la malheureuse issue de l'expédition d'Égypte, il fut appelé au bout de quelques années par Joseph Bonaparte à la charge dangereuse et difficile de commissaire royal dans la Calabre. Il devint, sous Joachim Murat, surintendant général des postes du royaume de Naples, et ne quitta quelques mois ce haut emploi que pour réorganiser l'administration des forêts avec le titre de directeur général. Les événements de 1814 l'ayant écarté de toutes fonctions, il alla se fixer dans le canton de Vaud, y accepta l'intendance des postes cantonnales, et partagea dès lors ses instants entre les devoirs de cette charge et les travaux scientifiques. Il mourut, en 1824, à Lausanne. Le général la Harpe lut à la Société cantonnale des sciences naturelles, sa *notice biographique,* 1825, in-8° de 15 pages. Outre un certain nombre d'*articles* dans l'*Encyclopédie méthodique* (Dictionnaire d'agriculture); la *Décade égyptienne;* la *Décade philosophique* (an X-XIII); la *Revue philosophique* et la *Feuille du canton de Vaud,* Reynier a publié plusieurs ouvrages, entre autres : *Du feu et de quelques-uns de ses principaux effets,* in-8°, 1787, 2e édition, 1790; *Mémoire pour servir à l'histoire naturelle et physique de la Suisse* (avec le professeur Struv.), 1788, in-8°, tome Ier; *le Guide du voyageur en Suisse,* etc., 1791, in-12; *Considérations sur l'agriculture de l'Égypte et sur les améliorations dont elle est susceptible,* réimprimées dans le tome IV des *Mémoires sur l'Égypte; de l'Égypte sous la domination des Romains,* 1807, in-8°; *Précis d'une collection de médailles antiques* (qu'il avait formée), etc., 1818, in-8°; enfin des *Traités de l'économie publique et rurale* de plusieurs peuples anciens, collection très-savante.

REYNIÈRE (Grimod de la). *Voyez* **GRIMOD**.

REYNOLDS (Guillaume), théologien anglais, né près d'Exeter, dans le Devonshire, après avoir montré beaucoup de zèle pour le protestantisme, embrassa la religion catholique, reçut les ordres sacrés, et mourut en 1594 en odeur de sainteté, à Anvers, où il avait obtenu une cure. On a de lui : *Réfutation de Guillaume Whitaker,* Paris, 1583, in-8°; *De justâ republ. christ., in reges impios et hæreticos auctoritate,* ouvrage que d'autres attribuent à Guillaume Rose; *Traité du sacrement de l'Eucharistie,* ibid., 1593, in-8°; *Calvino-Turcismus,* ouvrage terminé par Gifford, ibid., 1597, Cologne, 1603, et plusieurs autres écrits moins importants.

REYNOLDS (sir Josué), célèbre peintre anglais, naquit en 1723, à Plymton, près Plymouth. A peine sorti de l'enfance, en copiant les gravures qu'il trouvait dans les livres de son père, il manifesta son goût pour l'art dans lequel il devait s'illustrer. A l'âge de 8 ans, il apprit de lui-même les leçons de perspective du cours du collége des jésuites, et exécuta, d'après les règles, une vue de l'école de grammaire de Plymton, que son père dirigeait. Mais ce qui éveilla tout à fait en lui l'amour de l'art, ce fut la lecture du Traité de Richardson sur la peinture. Il en fut tellement transporté, qu'il ne pensait plus qu'à Raphaël, qu'il regardait comme le plus grand peintre des temps anciens et modernes. Après avoir tenté, en divers lieux du Devonshire, quelques essais que l'on y voit encore, mais dans lesquels l'œil le plus prévenu trouverait difficilement le germe de ce talent qu'il développa dans la suite, son père qui voulait le pousser dans cette nouvelle carrière, le plaça, vers 1740, sous la direction de Hudson, l'artiste le plus distingué de cette époque. Il ne tarda pas, auprès de ce maître, à se rendre habile; mais au bout de 3 ans, s'étant brouillé avec Hudson, il revint, en 1743, dans le Devonshire, où il avoue lui-même qu'il passa 3 années, travaillant très-peu, et ne faisant nul progrès; et par la suite il s'est toujours vivement reproché cette perte de temps. Cet aveu, cependant, se concilie difficilement avec les progrès remarquables qu'on ne peut s'empêcher d'apercevoir dans quelques-uns des tableaux qu'il a peints en 1746, entre autres celui d'un *Jeune garçon lisant à la lueur d'un flambeau.* Cette production, qui ne laisse à désirer qu'un peu d'adresse dans le pinceau, ne le cède en rien, aux ouvrages les plus parfaits qu'il ait exécutés; et lui-même l'ayant revue 30 ans après, en fut frappé de surprise, et témoigna le regret d'avoir fait si peu de progrès durant un si long espace de temps. En 1749, le capitaine, depuis amiral Keppel, l'emmena en Italie : la direction que donna Reynolds à ses études pendant 3 ans de séjour dans cette contrée, est peu connue; et l'attention qu'il apporta aux chefs-d'œuvre des anciens et des modernes, les études profondes qu'il en fit, à l'exception toutefois des ouvrages de l'école vénitienne, s'aperçoivent bien plus dans ses écrits que dans sa peinture. Peut-être trouverait-on, dans quelques-uns de ses ouvrages de cette époque, une certaine imitation de Michel-Ange et du Corrége; mais tout l'emploi de sa vie fut de tâcher d'atteindre au coloris des Vénitiens. Dans les notes qu'il a jointes au poëme de Dufresnoy sur la peinture, il rapporte l'artifice ingénieux dont il se servit pendant son séjour à Venise, pour découvrir les

procédés du clair-obscur employés par les peintres de cette école. Dans un autre endroit, il avoue qu'il fut tout étonné, et tout honteux, la première fois qu'il vit les ouvrages de Raphaël au Vatican, de s'apercevoir qu'il n'avait eu jusque-là que de fausses idées du talent de ce grand peintre, et de se reconnaître incapable même de goûter l'excellence de ses plus célèbres productions. A son retour d'Italie, Reynolds loua une vaste maison en New-Port-Street; et le premier essai qu'il donna de son habileté, fut une *Tête de garçon coiffé d'un turban*. Ce tableau d'une grande richesse de couleur, et peint dans le style de Rembrandt, attira tellement l'attention d'Hudson, qu'il ne passait pas un jour sans venir voir où il en était. Cependant n'y apercevant aucune trace de sa manière franche, il s'écria : « Par Dieu, Reynolds, vous ne peignez plus aussi bien que lorsque vous avez quitté l'Angleterre. » Un *Portrait en pied de l'amiral Keppel*, qu'il exécuta bientôt après, fixa sur lui l'admiration générale; et il fut considéré, dès ce moment, comme le premier peintre de portraits de son temps. Il fut un de ces artistes privilégiés, dont les progrès ne s'arrêtent qu'avec leur vie : on lui a souvent entendu dire qu'il n'avait jamais commencé un tableau sans avoir l'intention que ce fût son meilleur ouvrage; et il n'a jamais cessé de justifier cette maxime qu'il se plaisait à répéter: « Que rien n'est impossible à un travail bien dirigé. » Hors cette assiduité infatigable qui frappait tous les yeux, il serait difficile de préciser par quelle méthode il parvint à ce degré de perfection auquel il a su atteindre. Lors de l'établissement de l'Académie royale des arts, à la fondation de laquelle il avait puissamment contribué, il en fut unanimement nommé président. Pendant tout le temps que dura sa présidence, il ne cessa d'embellir, chaque année, les expositions de l'Académie, d'un grand nombre de ses productions : plusieurs morceaux d'histoire, qui en faisaient partie, n'étaient pas dépourvus de mérite; mais ses portraits y tenaient toujours le premier rang. Depuis 1769 jusqu'en 1790, on fait monter le nombre des ouvrages qu'il a exposés, à 244 au moins. Quelque temps après la fondation de l'Académie, le roi, pour donner plus d'importance à cette nouvelle institution, honora Reynolds du titre de chevalier baronet. La tâche qu'il s'était imposée de prononcer des discours sur les diverses parties de la peinture, dans les séances publiques de l'Académie, ne faisaient point partie des devoirs de sa charge; mais il s'y était soumis par zèle pour son art. Son assiduité au travail lui permettait à peine quelques absences momentanées, pendant lesquelles il allait passer 2 ou 3 jours à sa campagne de Richmond-Hill, ou visiter les terres de quelques lords de sa connaissance : mais il n'était jamais plus heureux que quand il pouvait venir reprendre ses travaux accoutumés, et rejoindre cette société dont son esprit avait besoin, et qu'il ne pouvait trouver qu'à Londres. Toutefois, dans l'été de 1783, il résolut de faire un examen approfondi des productions des plus célèbres maîtres de l'école flamande et hollandaise. En conséquence il fit, en Hollande et en Flandre, un voyage, dont il rédigea la relation, dans laquelle il consigna les observations, pleines d'une excellente critique, qu'il avait faites sur les ouvrages de Rubens, de Vandyck et de Rembrandt, qu'il avait vus dans les églises et les riches cabinets des Pays-Bas, ainsi que dans la galerie de Dusseldorf. C'est dans cette même année 1783, que Masson publia sa traduction du poëme de Dufresnoy sur la peinture. Reynolds y avait ajouté des *Notes*, dans lesquelles il avait déposé le résultat de ses observations, et expliqué les règles données par le poëte. L'année suivante, il fut nommé peintre ordinaire du roi, en remplacement de Ramsay, qui venait de mourir. Il avait joui d'une excellente santé jusqu'en 1782, où il ressentit une attaque de paralysie, qui heureusement n'eut point de suite; mais en 1789, comme il s'occupait du portrait de lady Beauchamp, sa vue s'affaiblit tellement, qu'il eut peine à terminer son ouvrage, et qu'il perdit entièrement l'œil gauche. Bientôt après, son autre œil s'affaiblit également : il se vit forcé d'abandonner ses travaux, et il n'eut plus d'autre distraction que de se faire faire la lecture à haute voix. Vers la fin de 1791, son esprit commença à baisser; et il cessa de vivre, le 23 février 1792, dans sa maison de Leicester-Fields. Ses funérailles eurent lieu avec la plus grande pompe. Son mérite, comme auteur, a beaucoup d'analogie avec celui qu'il eut comme peintre. Les discours académiques qu'il eut de fréquentes occasions de prononcer, sont écrits d'une manière aisée et agréable : ils renferment des vues philosophiques et d'excellents principes. En résumé, si Reynolds n'est pas un des plus grands peintres de l'Europe, il est incontestablement le premier de l'école anglaise; et, comme écrivain théoricien, on peut le mettre au premier rang des artistes observateurs et philosophes.

REYRAC (François-Philippe DULAURENS de), né en 1734, au château de Longeville, dans le Limousin, d'une famille qui s'était illustrée par les armes, entra, dès l'âge de 16 ans, dans la congrégation des chanoines réguliers de Chancelade, et s'annonça bientôt dans la chaire par une éloquence douce et persuasive, une pureté de style et une sévérité de goût qui lui valurent des succès. Le panégyrique de St. Louis qu'il prononça à Toulouse et à Bordeaux, lui ouvrit les portes des Académies de ces deux villes. Mais le jeune orateur avait su vaincre un grand défaut de mémoire et une extrême timidité qui lui parurent des obstacles insurmontables; il renonça à la prédication, et vint, en 1763, se fixer à Orléans, où il fut nommé prieur-curé de la paroisse de St.-Maclou. C'est là que, livré tout entier aux devoirs du ministère et à la culture des lettres, il fit admirer ses vertus modestes, et qu'il créa ses riantes compositions qui lui ont acquis une réputation que le temps a peu diminuée. Il mourut à Orléans en 1782. Son *Éloge*, par Bérenger, a été publié dans cette ville en 1783. On a de l'abbé Reyrac : *Épître au comte de Varcilles* (son oncle) *sur le vrai bonheur de l'homme*, 1758; *la Vertu*, ode à M. le duc de Mortemart, 1759; *Lettres sur l'éloquence de la chaire*, 1760; *Discours sur la poésie des Hébreux*, 1760; *les Charmes de la vie privée*, 1761, in-12; *Poésies tirées des saintes Écritures*, 1770, in-8°; *Hymne au soleil*, Orléans, 1777, in-12, ouvrage en prose poétique, traduit en plusieurs langues, souvent réimprimé, et augmenté de différents morceaux du même genre et de quelques poésies fugitives. Les *Œuvres de Reyrac*, con-

tenant seulement ses écrits en prose poétique et quelques vers choisis, ont été publiées à Paris en 1796 et 1800, in-8°.

REYRE (Joseph), né à Eyguières, en Provence, le 25 avril 1735, fit ses études au collége des jésuites d'Avignon, et, aussitôt après les avoir achevées, entra dans leur société. Dès que son noviciat fut terminé, on l'envoya professer au petit collége de Lyon. Il passa de là au pensionnat d'Aix, dont il fut nommé préfet. Résolu de se consacrer au sacerdoce, il retourna sur les bancs, étudier la théologie, au collége d'Avignon, et fut ordonné prêtre, le 28 juin 1762. Les circonstances avaient fait hâter son ordination et celle de plusieurs autres de ses confrères. La société des jésuites touchait à la fin de son existence en France, où elle fut supprimée par arrêt du parlement de Paris, le 6 août 1762; mais elle continua d'exister dans le Comtat. Lors de l'occupation du Comtat par les armées françaises, Reyre se retira au sein de sa famille, mais n'y resta pas oisif. Il s'occupa de quelques ouvrages, et surtout de sermons; il eut bientôt composé un *Avent* et un *Carême;* et ce fut avec succès qu'il prêcha successivement à Arles, Alais, Nîmes, Montpellier, etc. : on l'appelait le *Petit Massillon*. Étant allé à Paris, en 1785, il y publia son *École des jeunes demoiselles ;* ce qui lui fit accorder une pension par l'assemblée du clergé. Pendant son séjour dans la capitale, Reyre s'établit dans la communauté des Eudistes, et se livra au ministère de la chaire. Distingué par l'archevêque, il fut chargé de prêcher, dans la cathédrale, le carême de 1788. Il allait même être prédicateur du roi, lorsque la révolution arriva. Dès les commencements, Reyre retourna à Eyguières : il s'y tenait tranquille; mais il n'en fut pas moins incarcéré sous le règne de la Convention. Il recouvra sa liberté au 9 thermidor an II (1794), jour de la chute de Robespierre : il alla alors à Lyon, auprès d'un neveu, et donna des soins à l'éducation et à l'instruction de sa famille. Mais le climat de Lyon ne convenant plus à son âge, il alla définitivement habiter Avignon. Là, malgré quelques infirmités, effets de la vieillesse, il continua de travailler. Outre les volumes qu'il a publiés à cette époque, il composa, pour l'usage d'un ecclésiastique dont les talents n'égalaient pas le zèle, un carême tout entier, et un cours de prônes, tout différents de ceux qui ont vu le jour. Il mourut le 4 février 1812. Sa carrière n'a pas été brillante ; mais, ce qui vaut bien mieux, elle a été utile : c'était toute son ambition. Ses nombreux ouvrages sont depuis longtemps dans les mains de la jeunesse : la plupart ont eu plusieurs éditions; en voici la liste : *l'Ami des enfants,* 1765, in-12; *l'École des jeunes demoiselles,* 1786, 2 vol. in-12; *Anecdotes chrétiennes,* 1801, in-12; *le Fabuliste des enfants et des adolescents,* 1803, in-12; *Bibliothèque poétique de la jeunesse,* 1805, 2 vol. in-12; *Prônes nouveaux en forme d'homélies,* 1809, 2 vol. in-12; *Petit carême en forme d'homélies,* 1809, 2 vol. in-12; *Méditations évangéliques pour tous les jours de l'année,* 1813, 3 vol. in-12, etc.

REYS (Antonio dos), littérateur portugais, né en 1690, près de Santarem, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Lisbonne, y remplit des charges importantes, et mourut dans cette ville en 1738, laissant un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite des *poésies latines;* la *Vie de Ferdinand de Menezes*, en latin; une *Introduction au recueil des meilleurs poëtes portugais ;* et une édition du *Corpus illustrium poetarum lusitanorum qui latinè scripserunt.*

REZZANO (François), ecclésiastique, né à Côme en 1731, mort en 1780, a publié : *Il libro di Giobbe, esposto in poesia italiana con annotazioni,* Rome, 1760, et Nice, 1781 : cette traduction passe pour son chef-d'œuvre ; *l'Anima meditante;* et *il Trionfo della Chiesa,* Venise, 1778.

REZZONICO (Antoine-Joseph), comte de la Torre, savant littérateur, naquit à Côme en 1709, d'une famille féconde en hommes de mérite, et qui s'honore d'avoir donné un pape à l'Église (Clément XIII). Après s'être distingué dans les armes en Espagne et en Italie, Rezzonico fut nommé gouverneur de la citadelle de Parme, et se livra sans réserve à la culture des lettres, qu'il n'avait jamais négligée, même au milieu des camps. Il mourut le 6 janvier 1785. On cite de lui : *De suppositiliis militaribus stipendiis Benedicti Odescalchi, qui pontifex maximus, anno* 1676, *Innocentii XI prænomine fuit annuntiatus,* Côme, 1742, in-fol., où l'auteur s'attache principalement à démontrer la fausseté des anecdotes que plusieurs historiens ont rapportées sur la jeunesse de ce pontife; *Ludovico Adamato, Galliar. et Navarr. regi christianissimo ob minorem fortissimamque Balearium à Gallis expugnat. musarum Epinicia,* etc., Parme, 1757, in-4°; *Disquisitiones plinianæ, in quibus de utriusque Plinii patriâ, scriptis, codicibus, editionibus atque interpretibus agitur,* ibid., 1763-67, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est regardé par tous les savants comme un trésor d'érudition et un modèle de bonne critique. On a encore de Rezzonico des *discours* prononcés dans les diverses sociétés littéraires dont il était membre; et *Versi sciotti,* ibid., 1774, in-4°, contenant 15 sonnets, 7 odes anacréontiques et 4 petits poëmes.

REZZONICO (Aurelio), de la famille du précédent, né à Côme en 1723, entra dans l'institut des jésuites, et se distingua dans la prédication. Après la dissolution de sa société, il fut pourvu d'un canonicat et de la dignité de pénitencier dans sa ville natale, et y mourut en 1777. On a de lui : *Orazione panegir. in lode di santa Cattarina, vergine e martire,* 1762; *Orazione detta in Cremona per i felici successi dell' armi austriache,* 1764; *Orazione sacra detta nella sala del senato di Lucca,* 1769.

REZZONICO (Charles-Gaston, comte della TORRE di), naquit à Côme, en 1742, de la famille des précédents, fit ses études dans un collége de Parme, où son père, qui était employé à la cour du prince de ce pays, l'avait appelé d'assez bonne heure pour veiller de près à son éducation. Une mémoire prodigieuse et une grande facilité à apprendre annoncèrent bientôt en lui un de ces hommes du 18e siècle, qui, à la profondeur près, paraissaient initiés dans toutes les branches des connaissances humaines. Les langues et la littérature classique lui étaient devenues si familières, qu'à l'âge de 18 ans, il put entreprendre de traduire en italien *les Amours de Héro et de Léandre,* et la *Batracomyomachie*. Quoiqu'il fût appelé à servir, en qualité de page, à la cour de Charles III, il eut assez de force d'âme pour préférer la carrière des lettres à celle d'un courtisan oisif, et parcourut l'Europe dans le dessein d'étendre ses lumières

et son instruction. Ses voyages en Italie, en France et en Angleterre lui furent très-utiles sous ce rapport; il en écrivit les relations pleines d'intérêt, qui restent encore comme un témoignage de la variété de ses connaissances et de la vivacité de son esprit. Son érudition classique le rendait très-propre à juger sainement des objets d'archéologie et de beaux-arts, et ses observations, aussi justes que délicates, sur les monuments de Vérone, sur les musées de Florence et sur les antiquités de Naples et de Sicile, en fournissent une preuve incontestable. Dans ses souvenirs sur son voyage d'Angleterre, il donna des détails très-piquants sur les institutions, les mœurs et l'industrie de ce peuple entreprenant et actif, et il rendit compte en même temps du procès du gouverneur des Indes, Hastings, sur la tête duquel il avait vu peser une accusation qui est devenue célèbre dans les fastes parlementaires de ce pays. Il se trouvait à Rome au temps où l'on jugeait Cagliostro, avec lequel il voulut faire connaissance, dans le seul but de pénétrer, s'il était possible, dans la prétendue science cabalistique de ce charlatan, et de savoir à quoi menaient tant de rêves étranges dont les gouvernements et l'Église se montraient si alarmés. Mais il oublia que cette curiosité, tout innocente en elle-même, était bien indiscrète sous un pouvoir faible et ombrageux. Tandis qu'il ne visait peut-être qu'à démasquer l'imposteur, on le prit pour un de ses partisans, et il fut enveloppé dans la persécution. Le duc de Parme, qui n'avait alors d'autres conseillers que le bigotisme et la superstition, lui retira toutes ses places, et cette disgrâce, dont Rezzonico fut vivement affecté, parut si outrée à tout le monde, que la cour de Rome elle-même qui avait eu le temps de mieux éclaircir les faits, interposa ses sollicitations auprès du duc pour qu'il réhabilitât dans sa faveur un homme de lettres aussi distingué, dont la conduite n'avait rien qui pût faire calomnier ses intentions. Le P. Paulin de Saint-Barthélemy était alors revenu de ses missions du Malabare, et avait publié un ouvrage sur le système liturgo-mytho-civil des brahmins, d'après les monuments indiens qui étaient dans le musée Borgia. Rezzonico trouva que tout l'édifice du savant missionnaire manquait de base, et l'attaqua vigoureusement dans ses principes et ses conséquences. Il soutint avec un grand appareil d'érudition que toutes ces doctrines de théogonie et de cosmogonie, qu'on attribuait aux Indiens, nous venaient directement des Scythes, qu'en suivant les systèmes de Bailly et d'Hancarville, il regardait comme le peuple le plus ancien après le grand cataclysme, et comme la tige de tout le genre humain. Frugoni venait de mourir. Rezzonico fut appelé à Parme pour le remplacer à l'Académie des beaux-arts. Le comte Rezzonico mourut à Naples en 1796, et, en 1815, ses ouvrages furent recueillis et publiés à Côme, en 8 vol. in-8°, avec une *Esquisse* sur sa vie et ses écrits.

RHADAMÈADIS régnait dans le Bosphore Cimmérien au commencement du 4e siècle de notre ère. L'existence de ce prince ne nous a été révélée que par quelques médailles, d'un travail fort barbare, observées pour la première fois par M. le colonel Stempkowsky, qui a publié sur ce sujet une *Notice* insérée dans les *Antiquités grecques du Bosphore Cimmérien* de M. Raoul-Rochette.

RHADAMISTE, fils de Pharasmane, roi d'Ibérie, avait épousé Zénobie, fille de Mithridate, son oncle, roi d'Arménie. Cette alliance ne l'empêcha point d'attaquer son beau-père, et de le faire périr par trahison pour s'emparer de ses États. Attaqué lui-même ensuite par Artaban, roi des Parthes; il se vit forcé de se retirer auprès de son père Pharasmane. Celui-ci le fit assassiner, sous le prétexte qu'il avait conspiré contre lui, vers l'an 54 de J. C., sous le règne de Néron.

RHAY (Théodore), jésuite, né en 1603, dans le duché de Clèves, fut précepteur des jeunes ducs de Juliers et de Neubourg, ensuite recteur du collége de Duren, et mourut dans cette ville en 1671. On a de lui : *Descriptio regni Tibeti*, Paderborn, 1658, in-4°; *Relatio rerum mirabilium regni Mogol*, Neubourg, 1663, in-4°; *Animæ illustres Juliæ Cliviæ, etc., è monumentis redivivæ*, ibid., 1663, in-4°, et deux ouvrages de controverse en allemand.

RHEEDE (Henri-Adrien DRAAKENSTEIN van), Hollandais, d'une naissance illustre, s'est rendu célèbre moins par le zèle et l'habileté avec lesquels il remplit les premiers emplois civils et militaires dans les établissements de sa patrie aux Indes, que par le soin qu'il a pris de faire connaître les plantes les plus remarquables de cette contrée, dans un des plus magnifiques ouvrages qui eût encore paru, l'*Hortus Malabaricus*, 12 volumes in-folio, publiés de 1678 à 1703, avec 794 planches. Malgré tant de titres à l'illustration, l'on ne connaît de sa vie privée que le peu qui se trouve disséminé dans son ouvrage : ainsi l'on ignore les dates de sa naissance et de sa mort, et le lieu précis de sa naissance; on peut conjecturer seulement qu'il était de la province d'Utrecht. Dès l'âge de 14 ans, il quitta la maison paternelle pour s'embarquer, et commencer sa carrière politique, en sorte qu'il fut à portée de parcourir tous les établissements hollandais dans les deux mondes. S'il n'eut pas le temps de recevoir l'éducation que demandait sa naissance, il y suppléa par son esprit naturel, qui le portait à observer, avec soin, tous les objets qui le frappaient. S'élevant de grade en grade, il devint gouverneur général de la côte du Malabar. Ce fut avec beaucoup d'activité qu'il remplit cette place éminente, en sorte qu'il parcourut, à différentes reprises, tous les districts qui dépendaient de son commandement. Il ne put traverser sans admiration ces campagnes si variées par leurs productions naturelles. Il entreprit de communiquer à sa patrie quelques-unes des sensations que la vue de la riche végétation de l'Inde lui avait fait éprouver; à cet effet, il employa tout le crédit que lui donnait sa place pour associer à son entreprise tous ceux qu'il crut propres à y concourir : il devint donc un point de réunion pour tous les éléments hétérogènes en apparence; tous les préjugés se turent devant lui. Dès qu'il eut mis en ordre les matériaux qui pouvaient compléter un volume, il les fit passer en Europe pour les publier. Arnold Syen et Jean Commelin, les plus habiles botanistes qu'il y eût alors en Hollande, se chargèrent de surveiller l'impression, et d'y ajouter des notes; le premier volume parut en 1678, sous ce titre : *Hortus indicus Malabaricus*, etc. (*Jardin du Malabar, contenant les plantes les plus célèbres du royaume de*

Malabar, avec les noms malabares, arabes et brahmes). Il est dédié, au nom de Rheede et de Cascarius, à Jean Matsuyker, gouverneur général de l'Inde. Ce qui distingue Van Rheede, c'est qu'ayant de grands moyens en puissance et en richesses, il n'en abusait pas pour tourner à son seul avantage les travaux qu'il faisait exécuter : il ne cherchait que des collaborateurs, avec lesquels il s'empressait de partager toute la gloire qui pouvait provenir du plus beau travail qu'on eût encore publié : car il fit connaître à l'Europe plus de plantes que les anciens n'en avaient décrit; il révéla les sources d'où le commerce tirait, de temps immémorial, les aromates et les drogues les plus précieuses : non-seulement il nommait honorablement tous ceux qu'il avait engagés à venir le seconder, et qu'il avait, pour ainsi dire, créés botanistes; il s'empressait de payer, de plus, à leur mémoire le tribut de ses éloges. Jusqu'au 10e volume, il parle en son nom dans des préfaces ou des épîtres dédicatoires adressées à ses collaborateurs : dans le 11e, il ne paraît plus que sur le titre; mais dans le 12e la formule *Piæ memoriæ*, qui précède son nom, indique qu'il n'existait plus. On ignore l'année et le lieu de sa mort. Aux douze volumes de l'*Hortus Indicus Malabaricus,* on ajoute la *Flora Malabarica,* dont l'avertissement fait voir que Rheede vivait encore en 1696; mais il ne vivait plus en 1703, année où l'on a mis de nouveaux titres aux derniers volumes de l'*Hortus Indicus*. Ce grand ouvrage, dont le dessin et le texte avaient été achevés en moins de deux années, se publia en 15 ans, et passa dans les mains de plusieurs libraires.

RHEITHA (Antoine-Marie SCHYRLE de), religieux capucin, né en Bohême vers la fin du 16e siècle, mort à Ravenne en 1660, s'est distingué par ses connaissances en mathématiques et en astronomie. On lui est redevable de la lunette astronomique actuelle à quatre verres convexes, et du télescope binocle que Montucla croit trop négligé. Ses ouvrages sont : *Oculus Enoch et Eliæ, sive Radius sidereo-mysticus,* Anvers, 1645, 2 parties in-fol., figures, rare; *Fasciculus sacrarum deliciarum, sive indulgentiæ stationum urbis à Paulo V concessæ,* ibid., 1646. Il a laissé manuscrit un *commentaire* sur la *Genèse* et une *explication de l'Apocalypse*. Le P. Rheita crut avoir découvert cinq nouveaux satellites autour de Jupiter, et s'empressa de faire hommage de cette découverte au pape Urbain VIII; mais on reconnut bientôt que c'étaient des étoiles du Verseau.

RHÉMÉTALCÈS Ier, roi de Thrace, frère de Cotys IV, succéda l'an 7 avant notre ère, à son neveu Rhescuporis II, dont il avait eu la tutelle et qui périt dans la guerre contre les Besses. Quelques années après il se joignit avec ses frères aux armées d'A. Cœcina-Sévérus et de Silvanus-Plautius, pour repousser les Dalmates et les nations pannoniennes qui s'étaient révoltées, vainquit leur chef, et parvint à les chasser de la Macédoine. Ce prince mourut vers l'an 10. Plusieurs monuments nous apprennent qu'il portait les prénoms romains de *Caïus-Julius,* qu'on suppose lui avoir été donnés par Auguste, et qu'il avait été nommé archonte *éponyme* par les Athéniens. Ses États furent partagés entre Rhescuporis III, son frère, et son fils Cotys V. On a quelques médailles de ce prince.

RHÉMÉTALCÈS II obtint, l'an 19 de J. C., la couronne dont son père Rhescuporis III avait été privé par Tibère, en punition du meurtre de Cotys V. Il ne régna d'abord que sur la partie de la Thrace qui avait appartenu à Rhescuporis; mais les services qu'il rendit à Tibère et à Caligula lui valurent les États du fils de Cotys V, qui reçut en échange la Petite-Arménie. Ce prince mourut victime de la jalousie de sa femme, l'an 46, la 6e année du règne de Claude, et la Thrace fut alors réunie à l'empire. Il existe une médaille de Rhémétalcès, portant au revers l'image de Caligula. Les *légendes* sont en grec.

RHÉMÉTALCÈS, roi du Bosphore-Cimmérien, vivait vers le milieu du 2e siècle, et eut, à ce qu'il paraît, un compétiteur nommé Eupator, qui régna après lui. Les dernières médailles de ce Rhémétalcès portent la date de l'an 450 de l'ère pontique (150 de J. C.).

RHÉNANUS (Béatus), l'un des philologues qui ont le plus contribué à répandre le goût des lettres en Allemagne, né à Schlettstadt en 1485, voyagea pour perfectionner ses connaissances, fut lié avec les savants les plus distingués de son temps, et mourut à Strasbourg en 1547. On a de lui un grand nombre d'éditions avec des *notes,* des *commentaires* et des *dissertations,* entre autres, la première de *Paterculus;* celles de *Tertullien*, d'*Eusèbe* et des auteurs de l'*Histoire ecclésiastique ;* de *Maxime de Tyr,* de *Tacite, de Tite-Live, de Quinte-Curce, de Pline le Naturaliste,* etc. On lui doit en outre *Illyrici provinciarum utrique imperio, cùm romano tùm constantinopolitano servientis descriptio,* Paris, 1602, in-8°, dans la *Notitia dignitatum imperii ; Rerum Germanicarum libri III,* ouvrage savant et plein de recherches curieuses, publié à Bâle en 1531 et 1551, in-fol., précédé de la *Vie* de l'auteur, par Sturm, suivi de différentes pièces inédites, et réimprimé plusieurs fois depuis. On peut consulter sur Rhénanus le tome XXXVIII des *Mémoires* de Niceron.

RHENFERD (Jacques), savant très-versé dans la connaissance des langues orientales, et particulièrement dans la littérature hébraïque et rabbinique, naquit à Mulheim, dans le duché de Berg, le 15 août 1654. Il étudia à Meurs, à Ham et à Groningue, d'où il alla, en 1678, à Amsterdam : il fut nommé recteur à Franeker, en 1680; et en 1683, professeur des langues orientales et de philologie sacrée dans la même ville : il occupa cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 7 octobre 1712. Il avait été 30 ans professeur, et trois fois sous-recteur de l'université de Franeker. Rhenferd obtint, parmi ses contemporains, une grande réputation de savoir; et il publia beaucoup de petites *Dissertations,* toutes sur des objets de médiocre importance.

RHESCUPORIS Ier, prince thrace, qui possédait toute la région maritime située à l'orient du Strymon jusqu'à la Chersonèse de la Thrace, prit une part active dans les guerres civiles entre César et Pompée, et dans celle des triumvirs contre Brutus et Cassius. Il secourut Pompée en lui amenant 200 cavaliers d'une valeur éprouvée, et il en offrit ensuite 3,000 à Brutus; mais lorsque les triumvirs furent victorieux, son frère Rhascus, qui était à dessein resté sous leurs drapeaux, lui obtint sa grâce, et, à dater de cette époque, il n'est plus question de lui dans l'histoire.

RHESCUPORIS II, fils de Cotys IV, et peut-être petit-fils du précédent, était mineur lorsque, en l'an 16 avant notre ère, il monta sur le trône, sous la tutelle de son oncle Rhémétalcès, avec un de ses frères dont le nom est inconnu. Le règne de ces deux jeunes princes ne fut pas heureux : attaqués plusieurs fois par les Besses, peuple de la Thrace qui avait conservé son indépendance, ils périrent l'un et l'autre dans les combats et eurent Rhémétalcès Ier pour successeur.

RHESCUPORIS III, frère de Rhémétalcès Ier, s'étant joint avec ce prince aux armées de Tibère, contre les Dalmates et les nations pannoniennes, contribua par sa valeur à les repousser de la Macédoine, et obtint, en récompense de ses services, la moitié du royaume de son frère lorsque celui-ci mourut vers l'an 10 de notre ère. Cotys V, fils de ce prince, eut en partage l'autre moitié; mais l'ambitieux Rhescuporis la lui envia bientôt, et le fit assassiner pour s'emparer de l'entière souveraineté. Tibère informé de ce crime poursuivit le coupable, le dépouilla de ses États en l'an 19, et ordonna de le mettre à mort dans la prison d'Alexandrie, d'où il avait tenté de s'échapper.

RHESCUPORIS est encore le nom de plusieurs rois du Bosphore Cimmérien, dont les médailles seules nous ont conservé le souvenir. — **RHESCUPORIS Ier**, roi du Bosphore Cimmérien, vivait au commencement du premier siècle de notre ère. On ignore comment ce prince, dont il n'est question dans aucun des écrivains anciens que nous possédons, devint souverain de ce royaume. Une inscription, trouvée en Crimée, par Waxell, et publiée par lui en 1803, reproduite et commentée depuis par MM. Köhler et Visconti, est jusqu'à présent le seul monument qui atteste son existence. Cette inscription est faite en l'honneur de son fils Tiberius Julius Sauromates. Visconti et Köhler ne comptent pas ce prince au nombre des rois du Bosphore; ils le mettent hors de la série des personnages de ce nom, parce que, selon eux, il fut seulement roi d'une des peuplades Sarmates du Bosphore, Mais, quand même il en aurait été ainsi, ce ne serait pas une raison suffisante pour le retrancher de la liste de cette dynastie, puisqu'il en est évidemment le chef. Il est même permis de penser qu'il fut le conquérant du Bosphore Cimmérien, soit d'abord après la mort de Polémon Ier, soit quelques années plus tard.

RHESCUPORIS II (Tiberius-Julius), successeur et sans doute fils de Sauromates Ier et de la reine Gépépyris, régna sur le Bosphore, au moins pendant 22 ans, depuis l'an 313 de l'ère du Bosphore, qui répond à l'an 17 de J. C., jusqu'en l'an 334 (38 de J. C.), sous les règnes de Tibère et de Caligula, dont les noms se trouvent sur plusieurs médailles de ce prince.

RHESCUPORIS III régnait en l'an 380 du Bosphore, ou 84 de notre ère, comme nous l'apprend une médaille unique en or de cette année. Il est le premier roi du Bosphore dont le nom ait été inscrit en entier sur les monnaies d'or de ce pays. Rhescuporis III succéda, à ce qu'il paraît, à Cotys II, dont la dernière médaille connue est de l'an 365 (69 de J. C.). Il eut pour successeur Sauromates II, dont la médaille la plus ancienne porte l'an 395 du Bosphore, 99 de notre ère.

RHESCUPORIS IV régnait sur le Bosphore du temps de Caracalla, d'Héliogabale et d'Alexandre-Sévère. Il paraît qu'il succéda à Sauromates III, dont la dernière médaille connue est de l'an 505 du Bosphore (209 de J. C.). La plus ancienne de Rhescuporis IV est de l'an 508 (212 de J. C.). On croit qu'il cessa de régner en l'an 525 de cette même ère (229 de J. C.); car il existe des médailles de cette année qui portent son nom, et d'autres de l'année suivante, qui présentent la tête de Cotys V, qui fut sans doute son successeur.

RHESCUPORIS V régna peu de temps après Cotys V dont il existe des monnaies de l'an 529 du Bosphore (233 de J. C.). La plus ancienne médaille de Rhescuporis V est de l'an 531 (235 de J. C.). Ce prince ne fut pas le seul roi de tout le Bosphore. Il paraît qu'il partagea l'empire avec un certain Ininthiméyus, resté inconnu à l'histoire, mais dont nous possédons des médailles qui portent la même date. Longtemps, on crut que son règne avait été fort court, et que Rhescuporis V avait été son successeur. Des découvertes nouvellement faites montrent qu'Ininthiméyus a porté plus longtemps le titre de roi, dans le temps même que régnait Rhescuporis V.

RHESCUPORIS VI était petit-fils du précédent, et successeur de Sauromates VI; ses médailles nous font voir qu'il régna dans le Bosphore, au moins depuis l'an 613 du Bosphore (317 de J. C.), jusqu'en l'an 624 (328 de J. C.); il était donc contemporain de Constantin. Nous n'en savons rien de plus; seulement les médailles nous apprennent que de son temps il régnait dans le Bosphore un autre roi nommé Rhadaméadis, dont on a reconnu depuis peu l'existence.

RHESE ou **RICE** (Jean), qu'on appelle quelquefois Davies, était né dans l'île d'Anglesey, en 1534. Après avoir fait de bonnes études dans l'université d'Oxford, il se rendit à Sienne, prit le bonnet de docteur en médecine, et devint ensuite principal du collége de Pistoie. Il acquit une connaissance si parfaite de la langue italienne, qu'on le mettait au-dessus des meilleurs grammairiens du pays. De retour en Angleterre, il pratiqua la médecine dans le Brecknockshire. Son savoir dans les langues anciennes et modernes, et son goût pour la recherche des antiquités de la Grande-Bretagne, le mirent en relation avec les hommes les plus érudits. surtout avec Usher, qui en fait un grand éloge dans ses ouvrages. Rhese mourut en 1609. On a de lui : *Règles pour acquérir la connaissance de la langue latine,* imprimé à Venise, en latin ; *De Italicæ linguæ pronunciatione,* Padoue, ouvrage très-estimé ; *Cambro-Britannicæ, Cambricæve linguæ institutiones et rudimenta,* etc., *ad intelligenda Biblia sacra nunc in cambro-britannicum sermonem eleganter versa,* in-fol., Londres, 1592 ; *Abrégé de la Physique d'Aristote,* en anglais : cet ouvrage est resté manuscrit.

RHIGAS, l'un des plus ardents promoteurs de l'insurrection grecque, naquit vers 1753 à Velestina, en Thessalie, et se distingua de bonne heure par son ardeur pour l'étude, l'activité de son esprit et la variété de ses moyens. Il se rendit, jeune encore, à Bucharest, ville qui offrait alors de nombreuses ressources aux littérateurs et aux savants, et, quoiqu'il dût s'y livrer à des opérations commerciales pour assurer son indépen-

dance, il n'en mit pas moins de zèle à se perfectionner dans l'étude des langues anciennes et modernes, des sciences et de la géographie comparée, et devint en même temps poëte et musicien. Rhigas joignait à ces diverses connaissances un dévouement sans bornes pour sa belle et malheureuse patrie. Révolté du joug sous lequel il la voyait gémir, il résolut de l'en affranchir en formant une grande société secrète qui l'aiderait à soulever la Grèce entière contre la Porte. Ce projet hardi devint dès lors le but de toutes ses actions, et il parvint en effet, par son activité, son énergie et son éloquence persuasive, à entraîner dans cette ligue, non-seulement l'élite de sa nation et plusieurs étrangers de distinction, mais des Turcs mêmes, et notamment le fameux Passwan-Oglou. Ce premier succès lui suggéra l'idée d'aller s'établir à Vienne, où se trouvaient beaucoup de riches Grecs, qui pouvaient étendre ses ressources et donner à sa correspondance secrète un nouveau degré d'activité. Il exécuta ce projet, et, tout en s'occupant de grossir le nombre de ses affiliés, il publia un journal pour l'instruction de ses compatriotes, fit paraître un *Traité de la tactique militaire*, un *Traité élémentaire de physique à l'usage des gens du monde*, et traduisit en grec moderne le *Voyage du jeune Anacharsis*, et *la Bergère des Alpes*, de Marmontel. Ces divers ouvrages furent accueillis en Grèce avec empressement; mais ce qui valut à l'auteur une réputation vraiment populaire, ce furent ses poésies patriotiques, si propres à enflammer le courage de ses compatriotes, et à leur inspirer la plus forte haine contre leurs oppresseurs. Parmi ces pièces, on cite surtout son imitation de *la Marseillaise*, que les Grecs chantent encore en marchant au combat, et sa chanson montagnarde, regardée comme un modèle en ce genre. Rhigas fit aussi une grande *Carte de la Grèce*, en 12 feuilles, gravée à Vienne, dans laquelle il a désigné par les noms actuels et les noms anciens tous les lieux célèbres dans l'histoire. Cette carte, contenant un grand nombre de médailles antiques, fit beaucoup de réputation à l'auteur, qui pouvait se promettre de nouveaux succès, si la plus noire trahison n'eût provoqué sa perte. Dénoncé au gouvernement autrichien comme auteur d'écrits séditieux, il fut arrêté et livré à la Porte avec 8 autres Grecs. En vain lui et ses compagnons demandèrent-ils pour toute grâce d'aller mourir au sein de leur patrie, on leur fit prendre le chemin de Constantinople, et les gardes qui les escortaient ayant craint que ces victimes ne leur fussent enlevées par Passwan-Oglou, les précipitèrent dans le Danube, et leur épargnèrent ainsi le supplice qui les attendait. Tous les journaux de l'Europe ont retenti de cet événement, arrivé en 1798.

RHO (Jean), jésuite, né à Milan en 1590, se fit une grande réputation comme prédicateur dans les principales villes d'Italie, et mourut à Rome en 1662, laissant plusieurs recueils de *sermons*, deux *carêmes*, des *panégyriques*, des ouvrages ascétiques, et quelques *opuscules*, dont on trouve la liste dans la *Bibl. soc. Jesu*, et dans l'ouvrage d'Argelati.

RHO (Jacques), frère du précédent, né à Milan en 1593, embrassa aussi la règle de Saint-Ignace, et partit en 1620 avec le P. Trigaut pour se rendre à la Chine, où cependant il ne put pénétrer à cause des persécutions qui venaient d'y éclater contre les chrétiens. Forcé de s'arrêter à Macao, il eut occasion de se rendre utile aux habitants, en leur apprenant à se servir de l'artillerie contre les Hollandais, et ce service lui ouvrit l'entrée du pays où il devait signaler son zèle et ses talents. Parvenu en 1624 dans la province de Chan-si, il y prêcha l'Évangile avec un tel succès que sa réputation s'étendit jusqu'à la cour, où il fut appelé quelques années plus tard pour y donner des soins au *Calendrier impérial*. Très-versé dans la langue chinoise, le P. Rho s'occupa de ce travail avec le P. Adam Schall, et tous deux obtinrent la faveur du souverain, qui voulait les combler d'honneurs et de biens. Ils n'en acceptèrent qu'une somme qui leur servit à faire bâtir une église, et continuèrent à s'occuper avec un nouveau zèle de leurs travaux apostoliques. Le P. Rho mourut à Pékin, le 27 avril 1638, laissant la réputation d'un grand prédicateur et d'un écrivain laborieux et distingué. La plupart de ses ouvrages, les uns sur l'astronomie et les autres sur des matières de piété, sont en langue chinoise. On en trouve la liste dans la *Bibl. soc. Jesu*, et dans Argelati.

RHODE (Jean), en latin *Rhodius*, médecin laborieux et savant antiquaire, né à Copenhague vers 1587, mort à Padoue le 24 février 1659, a donné: *Notæ et Lexicon in Scribonium Largum, de compositione medicamentorum*, Padoue, 1655, in-4°; 3 *Centuries d'observations médicinales*, ibid., 1657, in-8°, et plusieurs autres ouvrages en latin, pleins d'érudition. On trouve aussi une *notice* sur cet auteur dans les *Mémoires* de Niceron, tome XXXVIII.

RHODES (Alexandre de), jésuite, né à Avignon en 1591, partit pour les Indes en 1618, séjourna d'abord à Goa et à Macao, y apprit les langues en usage dans ces contrées, et passa ensuite à la Cochinchine et au Tonquin, où il travailla avec ardeur à répandre la foi chrétienne. Diverses persécutions vinrent cependant troubler ses travaux, et le forcèrent à s'éloigner pour préserver sa vie. Il revint en Europe; mais, toujours animé du même zèle, il sollicita la permission d'aller établir une nouvelle mission en Perse, et y mourut en 1660. On a de lui : *Dictionarium annamiticum, lusitanum et latinum*, Rome, 1651, in-4°; un *Catéchisme tonquinois et latin*, ibid., 1652, in-4°; en italien : *Histoire du royaume de Tonquin, et des grands progrès que la prédication de l'Évangile y a faits*, ib., 1650, in-4°; traduit en français, Lyon, 1651; *Relation de la mort glorieuse de saint André de Cochinchine*, ibid., 1652, in-8°, traduit en français; *Relation de la mort du P. Antoine de Rabini et de ses compagnons martyrisés au Japon*, ibid., 1652, in-8°, traduite en français; en français : *Relation des progrès de la foi au royaume de Cochinchine*, Paris, 1652, in-12; *Sommaire de divers Voyages et Missions apostoliques de 1618 à 1653*, ibid, 1653, in-12; *Divers Voyages et Missions en la Chine et autres royaumes de l'Océan, avec le retour en Europe par la Perse et l'Arménie*, ibid., 1653, in-4°; *Relation de ce que les Pères de la compagnie de Jésus ont fait au Japon en 1649*, ibid, 1655, in-12; *Relation de la nouvelle mission en Perse*, 1659, in-12.

RHODES (Bernard), de la même compagnie que le précédent, fut un chirurgien habile. Ayant été envoyé dans les Indes, il fut fait prisonnier par les Hollandais,

lorsqu'ils s'emparèrent de Pondichery, et conduit à Amsterdam, où il resta détenu, jusqu'à ce qu'on l'eût échangé. Arrivé à Paris, il se consacra encore aux missions, et ne balança pas d'entreprendre le voyage de la Chine. Ayant été dépouillé par des flibustiers dans l'ile d'Anjouan, il ne put arriver qu'en 1699 dans la province de Fo-kien, d'où il fut conduit à la cour par les mandarins que l'empereur avait chargés de cette commission. Ses talents lui gagnèrent la confiance de tous ceux qui le connurent; il suivait l'empereur dans ses voyages. Un excès de fatigue causa sa mort à Jé-hol, le 10 novembre 1714; il était âgé de 70 ans.

RHODIGINUS (Coelius). *Voyez* **COELIUS**.

RHODOMANN (Laurent), recteur de l'académie de Wittenberg, mort en 1606, âgé de 60 ans, s'est fait une grande réputation dans l'enseignement, et est considéré comme l'un des restaurateurs de la langue grecque en Allemagne. Outre des traductions latines fort estimées de Quintus-Calaber, et des *fragments* de l'*Histoire* de Memnon, tirés de la *Bibliothèque* de Photius et de Diodore de Sicile, on a de lui un grand nombre de poëmes grecs et latins, dont les plus recherchés sont : *Vita Lutheri græco carmine descripta et latinè reddita*, Ursel, 1579, in-8°, rare; *It felda Hercynia descripta carmine græco et latino*, Francfort, 1581, in-8°, rare; *Anonymi Poetæ græci : Argonautica ; Thebaica, sive Bellum ad Thebas Beoticas de regno OEdipi, Thebani; Troica, sive Bellum trojanum, et Ilias parva, carmine heroico-græco : necnon Arion dictione doricâ. Troicis subjicitur narratio de bello trojano, excerpta ex Constantini Manassis Annalibus scriptis carmine græco-politico, et tunc græcè adhùc ineditis*, Leipzig, 1588, in-8°. Rhodomann, ne voulant pas s'avouer l'auteur de ces poëmes supposés, les fit publier par Mich. Neander. On cite encore de lui : *Poesis christiana, palestinæ seu Historiæ sacræ, libri XI, gr. et lat.*, Francfort, 1589, in-4°, rare. La *Vie* de Rhodomann a été publiée par Ch. H. Lang, ibid., 1741, in-8°.

RHOUPEN Ier, surnommé *le Grand*, fondateur de la dynastie arménienne qui régna dans la Petite-Arménie et dans la Cilicie, du temps des croisades, était un parent de Kakig II, dernier roi d'Arménie de la race des Pagratides, qui périt assassiné par les Grecs, en l'an 1079. C'est de lui que cette dynastie reçut le nom de *Rhoupeniane* ou *Rupenienne*. Quand Kakig fut fait prisonnier, Rhoupen, qui l'accompagnait, parvint à s'échapper, ainsi que son fils Constantin; et, suivis de deux hommes seulement, ils cherchèrent un refuge dans les parties les plus difficiles du mont Taurus, où se trouvaient beaucoup d'Arméniens, émigrés de leur patrie, alors en proie aux dévastations des Turcs. Rhoupen et Constantin parvinrent à les faire soulever contre les Grecs; et bientôt à la tête d'une troupe d'hommes déterminés, les deux princes se rendirent maitres, en 1080, de la forteresse de Gobidarh, et peu après de celle de Pardserpert. C'est de cette époque que date l'indépendance de Rhoupen. De nouveaux essaims de réfugiés Arméniens vinrent grossir ses forces, et l'aider à étendre ses possessions. Il fit aussi alliance avec Basile, autre prince de sa nation, qui s'était rendu également indépendant à Khesoun ou Kischoum, auprès de Marasch, et qui était très-redouté dans la Syrie septentrionale. Rhoupen fut, toute sa vie, occupé de combattre les Grecs : il mourut en 1095, âgé de plus de 60 ans, et fut enterré au monastère de Gasdaghon. Son fils Constantin Ier lui succéda.

RHOUPEN II, huitième prince arménien de la Cilicie, était fils aîné d'Étienne, frère de Thoros II, fils de Léon Ier. C'est par erreur que les historiens des croisades le font fils de son prédécesseur Mélier, qui était son oncle. Son père, Étienne, pris dans une embuscade, par Andronic Euphorbène, chef des armées grecques dans la Cilicie, en l'an 1157, sous le règne de Thoros II, avait été lâchement mis à mort par ce général. Ce meurtre devint le sujet d'une guerre cruelle. Plusieurs villes de l'Asie Mineure furent prises par Thoros, qui équipa des vaisseaux et porta ses ravages jusque dans l'île de Chypre. Pendant ce temps, Rhoupen et son frère Léon, trop jeunes pour venger la mort de leur père, étaient élevés chez Pagouran, prince arménien, qui s'était attaché à Étienne. Thoros, mort en 1167, n'avait laissé qu'un enfant d'un an, sous la tutelle d'un seigneur Franc, nommé Thomas, qui était venu d'Antioche, et qui fut reconnu pour régent par les grands du royaume. Mleh, que les écrivains occidentaux appellent *Mélier*, et qui était frère de Thoros, fut mécontent de cette conduite. Il habitait alors Alep, sous la protection du sultan atabek, Nour-eddin, fils de Zenghy, auprès duquel il avait trouvé un asile, depuis qu'il s'était révolté contre son frère. Mleh reçut du sultan un corps de troupes auxiliaires, avec lequel il entra dans la Cilicie, contraignit les Arméniens de le reconnaître pour leur souverain, et chassa Thomas. Son gouvernement fut de courte durée : sa conduite dure et tyrannique et son alliance avec les infidèles le rendirent odieux à ses sujets. Le meurtre du fils de Thoros acheva de les soulever. Les princes prirent les armes, s'emparèrent de sa personne, et le mirent à mort; puis ils placèrent sur le trône son neveu Rhoupen, en l'an 1174. Bien différent de Mleh, ce prince se distingua par sa douceur, sa bonté et sa justice. Le premier acte de son gouvernement fut de punir les meurtriers de son oncle. Il s'occupa ensuite de réparer les maux que ses États avaient éprouvés par les longues guerres des Arméniens contre les Grecs. Il releva les forteresses, et les monastères en ruines; et se fit respecter de tous ses voisins. En l'an 1176, il contracta une alliance avec Saladin, et déclara, bientôt après, la guerre au sultan d'Iconium, Kilidj-Arslan, auquel il enleva quelques places, en l'an 1180. Un grand nombre de tribus errantes de Turcomans franchirent, vers la même époque, le mont Taurus, et tentèrent de s'établir dans la Cilicie : ils y furent vaincus par Rhoupen; leurs femmes, leurs enfants, un grand nombre de prisonniers et un butin considérable, restèrent entre les mains des Arméniens. Cette victoire suscita à ce prince un adversaire plus terrible : Saladin, qui venait de contraindre le sultan d'Iconium à signer un traité honteux, sur les bords du Sindjah, non loin de la Cilicie, voulut venger la défaite d'un peuple musulman; et ses armées entrèrent dans les États de Rhoupen. Les troupes de celui-ci furent battues; mais de grands présents, et la liberté de 500 captifs, suffirent pour apaiser la colère du sultan,

qui fit la paix avec le prince arménien, et rentra en Syrie, où l'appelaient des affaires plus importantes. Rhoupen jouissait d'une grande considération parmi les princes francs établis en Asie. Il avait épousé Isabelle, fille de Humphroi II, seigneur de Thoron, et d'Étiennette, princesse de Mont-Royal. Bohémond III, prince d'Antioche, avait acheté de Mleh la possession de Tarse, ville qui appartenait légitimement à l'empire grec, et dans laquelle ce prince entretenait une garnison au service de l'empereur. Il rétrocéda ses droits à Rhoupen, en l'an 1182, pour une somme considérable. Le souverain de la Petite-Arménie était alors en guerre avec les Grecs; et, pour agrandir ses États, il cherchait à profiter des troubles survenus après la mort de Manuel Comnène, arrivée en l'an 1180. Il se rendit maître de Tarse et de la forteresse de Mamesdia ou Mopsueste. Ces usurpations allumèrent la guerre entre lui et Hethoum, chef arménien, qui était seigneur de Lampron. Décoré du titre de sebaste, ce dernier était resté constamment fidèle aux empereurs grecs, qui lui avaient confié le soin de défendre le territoire de Tarse. Rhoupen leva beaucoup de troupes, et vint mettre le siége devant Lampron, place très-forte. Après un blocus d'un an, Hethoum écrivit à Bohémond, prince d'Antioche, pour l'engager à prendre sa défense. Celui-ci, qui n'osait ouvertement se déclarer contre Rhoupen, s'offrit pour médiateur : il invita le prince arménien à un repas, et le retint prisonnier. A cette nouvelle, Léon, frère de Rhoupen, prit les armes pour le venger; mais, afin de ne pas compromettre sa sûreté, il n'attaqua point la principauté d'Antioche : il remit le siége devant Lampron, pour contraindre Hethoum à interposer ses bons offices en faveur de Rhoupen. Son entreprise réussit : Hethoum fut contraint de se rendre; et, par sa médiation, Léon obtint la délivrance de son frère, qui alors donna sa fille Alix en mariage à Raimond, comte de Tripoli, fils aîné de Bohémond, à la condition que les enfants qui en naîtraient posséderaient la principauté d'Antioche. Ils eurent, bientôt après, un fils, qui reçut de son aïeul maternel, le nom de Rhoupen ou Rupin. Le prince arménien, de retour dans ses États, y régna en paix, jusqu'à l'an 1185 : il remit alors le gouvernement à son frère Léon; puis il entra dans le monastère de Trazarg, où il prit l'habit religieux : il avait occupé le trône pendant 11 ans. Il mourut peu de jours après, et fut enterré dans le même monastère. Il n'avait eu, de sa femme Isabelle, que deux filles : Alix, dont nous avons parlé, et Philippine, qui épousa l'empereur grec Théodore Lascaris.

RHOUPEN, nommé **RUPIN** par les historiens européens, était fils de Raymond, comte de Tripoli, fils aîné de Bohémond III, prince d'Antioche, et d'Alix, fille de Rhoupen II, prince de la Petite-Arménie. Par le droit de sa naissance, il était appelé à gouverner Antioche; mais la mort prématurée de son père, son nom étranger, et les intrigues de son oncle, l'empêchèrent de jouir paisiblement de l'héritage paternel. Il était encore mineur quand son père mourut, en l'an 1200 : celui-ci, en quittant la vie, confia la tutelle, et le gouvernement du comté de Tripoli, à son frère Bohémond, qui en usurpa la possession; et, en l'an 1201, après la mort de son père Bohémond III, il y joignit la principauté d'Antioche, au mépris des droits de son pupille, que Bohémond III avait fait reconnaître en l'an 1200, comme son héritier présomptif, et qui, en cette qualité, avait reçu l'hommage des habitants d'Antioche. Le jeune Rhoupen fut ainsi dépouillé de tous ses biens. Léon, depuis peu déclaré roi d'Arménie, par l'empereur Henri VI, prit la défense de son petit-neveu; et le 11 novembre de l'an 1203, il s'empara d'Antioche, qu'il ne garda que trois jours. Il fut plus heureux deux ans après; et Rhoupen fut reconnu prince d'Antioche, par le clergé et par les bourgeois de la ville : la citadelle seule resta au pouvoir de Bohémond, qui fut obligé de se contenter du comté de Tripoli. Cependant, l'an 1208, il parvint à exciter une sédition contre Rhoupen, qui fut contraint de se réfugier auprès de Léon, et de laisser sa principauté à son oncle. Le deuxième exil de Rhoupen fut de huit années. En 1216, des intelligences pratiquées dans Antioche, lui rendirent cette ville; et Léon le couronna solennellement. Tant de bienfaits ne furent payés que d'ingratitude : Rhoupen fut à peine en possession d'Antioche, qu'il chercha les moyens de s'emparer de la personne de Léon, pour envahir ensuite la Cilicie, et la joindre à ses États. Le roi d'Arménie, averti de cette trahison par les Templiers, rentra dans son royaume, indigné de la perfidie de son neveu, qu'il regardait et qu'il traitait comme son héritier présomptif; car il n'avait qu'une fille unique. Depuis lors, il cessa de le soutenir : aussi, en l'an 1219, Bohémond étant parvenu à reprendre Antioche, Rhoupen chercha encore un asile en Arménie; mais Léon, alors au lit de mort, ordonna qu'on le chassât de sa présence. Rhoupen partit pour Damiette, assiégée par les croisés; et, après la prise de la ville, il obtint de Pelage, légat du pape, un secours de troupes, avec lesquelles il se dirigea vers l'Arménie, pour se mettre en possession de la couronne. Ce pays était au pouvoir d'Isabelle, fille de Léon, que les grands de l'État s'étaient empressés de faire déclarer souveraine, quoiqu'elle n'eût que 16 ans. Adan, seigneur des côtes de la Cilicie, fut déclaré régent du royaume. En l'an 1220, il fut assassiné par des Ismaéliens : Rhoupen profita de cet événement pour rentrer en Arménie. Il se fit accompagner par sa mère, fille du prince Rhoupen II, comptant que, par elle, il se concilierait plus facilement l'affection des Arméniens. Arrivé à Gorigos, il y fut joint par le baron Bahram, qui épousa la mère de Rhoupen, et par plusieurs autres seigneurs arméniens. Avec leur secours, il prit les villes de Tarse, et d'Adana, et marcha contre Mamesdia (Mopsueste), où il fut vaincu par le baron Constantin, prince du sang des Rhoupéniens, qui avait remplacé Adan dans la régence. Bientôt assiégé dans Tarse, il y fut pris et mis à mort avec tous ses partisans. Rhoupen ne laissa que deux filles, d'Helvis, fille d'Amauri, roi de Chypre, qu'il avait enlevée, en l'an 1210, à son mari Eudes de Dampierre.

RHYNE (Guillaume ten), médecin et naturaliste distingué, né à Deventer vers 1640, s'était acquis déjà de la réputation lorsqu'il fut nommé, en 1673, médecin de la compagnie hollandaise des Indes orientales. Après s'être arrêté quelque temps au cap de Bonne-Espérance, pour y observer les productions du pays et les mœurs des Hottentots, il se rendit dans l'île de Java, où bien-

tôt ses talents et son zèle pour la propagation des sciences lui valurent une grande célébrité. Outre le cours d'anatomie et de médecine qu'il ouvrit à Batavia, il fit dans l'île de Java et dans les autres îles de la Sonde des herborisations qui produisirent d'abondantes récoltes de plantes inconnues en Europe, où il s'empressa de les envoyer. Rhyne fit aussi le voyage du Japon, et s'y attira la bienveillance de l'empereur en le guérissant d'une maladie grave. De retour à Batavia, il y fut l'un des collaborateurs de Rheede pour *l'Hortus malabaricus*. Rhyne joignit à son titre de médecin de la compagnie des Indes celui de membre du conseil de justice de cette compagnie. On ignore l'époque de sa mort. Ses ouvrages sont : *Meditationes in magni Hyppocratis textum XXIV de veteri medicinâ*, Leyde, 1672, in-12; *Excerpta ex observationibus japponicis de fruetice thee, cum fasciculo rariorum plantarum*, Dantzig, 1678, in-fol., à la suite du *Plantarum exoticarum centuria prima*, de Jac. Breyn; *Dissertatio de Arthritide, mantissa schematica de acupunctura; Orationes tres : de chimiæ et botanicæ antiquitate et dignitate; de physiognomiâ, et de monstris, singula ipsius auctoris notis illustrata*, Londres, 1683, in-8°; *Schediasma de promontorio Bonæ Spei et de Hottentotis*, Schaffhouse, 1686, in-12; Bâle, 1710.

RHYZÉLIUS (André), évêque de Lindkœping, en Suède, aumônier de Charles XII, et membre de la Société royale des sciences d'Upsal, mort vers l'an 1755, à l'âge de 78 ans, s'est distingué par une connaissance approfondie des langues anciennes et par celle des antiquités de son pays, sur lesquelles il a laissé plusieurs savants ouvrages, écrits pour la plupart en suédois.

RIAMBOURG (Jean-Baptiste-Claude), écrivain philosophe, né à Dijon en 1776, fils du greffier en chef du présidial, fut orphelin de bonne heure; et, chef de famille avant sa 15e année, en remplit les devoirs avec une précocité de sagesse toute virile. Admis à l'école polytechnique lors de sa création, il se lassa bientôt d'un enseignement tout matériel, et donna sa démission. Il résolut alors d'étudier l'architecture; mais il s'en dégoûta comme des mathématiques, et suivit les leçons de l'académie de législature. Reçu avocat en 1806, il se fit distinguer bientôt par ses plaidoiries; mais le danger où se trouve l'avocat d'accepter de mauvaises causes sans le savoir, ne tarda pas à l'éloigner du barreau. Juge-auditeur en 1808 au tribunal d'appel de Dijon, sa réputation grandit dans ces fonctions en apparence peu brillantes; et lorsque, en 1812, il fut nommé conseiller à la cour impériale, le suffrage public confirma ce choix. Sous la restauration, procureur général à la cour de Dijon, puis en 1818 président de chambre, ce fut alors que, sans rien relâcher de ses devoirs, il consacra ses loisirs à l'étude de la philosophie. Son premier écrit fut une brochure imprimée en 1820 sous le titre de *Principes de la révolution française dessinés et discutés*. C'est l'œuvre d'un homme profondément religieux. En 1827, il remporta le prix proposé par la Société catholique des bons livres, et son ouvrage intitulé : *l'École d'Athènes*, fut imprimé en 1830. Après la révolution de juillet il donna sa démission, vécut dès lors dans la retraite, et mourut d'apoplexie à Dijon en 1836. Il était membre de l'Académie de cette ville depuis 1816, et les *Mémoires* de cette société contiennent de lui plusieurs morceaux. Ses *Œuvres philosophiques* ont été recueillies par Th. et S. Foisset, Paris, 1837, 3 vol. in-8°, précédés d'une *Notice* intéressante sur l'auteur, par Th. Foisset.

RIARIO (Pierre), neveu du pape Sixte IV, seigneur de Forli et d'Imola, de 1473 à 1488, était natif de Savone. A peine Sixte IV fut-il monté sur le trône pontifical, qu'il s'occupa de la grandeur de ses deux neveux. Il destina l'aîné, à la carrière religieuse, et le cadet, Jérôme, à l'état militaire. Le premier fut nommé successivement cardinal de Saint-Sixte, patriarche de Constantinople, archevêque de Florence, et légat du saint-siége dans toute l'Italie. Il étalait, dans ses voyages, une magnificence fastueuse, et donna, et 1473, deux festins dont le luxe surpassait tout ce que l'on avait jamais vu en ce genre. La même année, il acheta la ville et la principauté d'Imola, de Taddéo Manfredi, pour le prix de 40,000 ducats; et il en investit Jérôme Riario, son frère. Peu de temps après son retour de ses voyages, il mourut à Rome, le 5 janvier 1474.

RIARIO (Jérôme), frère du précédent, devenu seigneur d'Imola, s'était proposé d'envahir les petits États voisins, en profitant tour à tour du crédit du pape son oncle, de son habileté dans les intrigues, et de l'obéissance des soldats de l'Église, qu'il commandait. Mais il trouva un obstacle à ses desseins ambitieux, dans l'habileté de Laurent de Médicis, chef de la république florentine, qui ne voulut point lui permettre d'opprimer ou de dépouiller les feudataires de l'Église. Riario, pour s'en venger, entra dans la conjuration des Pazzi, en 1478; et, comme Laurent de Médicis ne tomba point sous le poignard des conjurés, Riario fut chargé, par son oncle, de lui faire la guerre. Il profita des troupes qu'il avait rassemblées pour surprendre, en 1480, la ville de Forli, souveraineté de la maison Ordelaffi, qui l'avait conservée pendant 150 ans. Quoiqu'il n'eût aucun droit à cette principauté, il n'eut pas de peine à en obtenir l'investiture du pape, son oncle. Cette conquête ne satisfaisait point encore l'ambition de Jérôme Riario. Dans l'espoir de se rendre maître du duché de Ferrare, il engagea Sixte IV, en 1482, dans une ligue avec les Vénitiens, contre le duc Hercule Ier d'Este. A la tête de l'armée pontificale, il livra bataille, le 21 août 1482, au duc de Calabre, qui s'avançait au secours du duc de Ferrare; et il le défit complétement à Campo-Morto, près de Velletri. Bientôt après, il changea de système, croyant avoir de plus grands avantages à espérer de la ligue opposée à celle qu'il avait formée. Le 12 décembre 1482, il fit faire la paix entre le pape et le duc de Ferrare; et, le 25 mai suivant, le pape excommunia les Vénitiens, pour les forcer à poser les armes. Jérôme Riario, n'ayant pas eu en Romagne les succès auxquels il s'attendait, tourna ses forces contre les barons de Rome. Tandis que L. Colonne, protonotaire apostolique, arrêté par ordre du pape, en 1484, eut la tête tranchée, Jérôme Riario, de concert avec les Orsini, s'empara de Marino, de la Cava et d'autres forteresses possédées par les Colonnes. Mais, pendant qu'il poursuivait ses conquêtes, Sixte IV mourut. Tous les fiefs enlevés aux Colonnes se révoltèrent, à cette nouvelle, contre Jérôme Riario; et celui-ci se vit en butte aux attaques, comme à l'exécration des Romains.

Après la mort de son oncle, Jérôme Riario vint s'établir à Forli; et il s'occupa d'orner cette ville, ainsi qu'Imola, de magnifiques édifices. Cependant il y comptait de nombreux ennemis; et, une conjuration s'étant formée, il fut assassiné le 15 avril 1488. Il laissait un fils, nommé Octavien, à qui la valeur de sa mère, Catherine Sforce, fille de Galeas-Marie, duc de Milan, sauva sa principauté. Son neveu, Raphael Galeotto, connu sous le nom de cardinal RIARIO, succéda au chapeau du cardinal Pierre, en décembre 1477, chercha (pendant le pontificat d'Alexandre VI) un asile en France (où il avait l'évêché de Treguier), retourna en Italie, fut impliqué dans la conjuration du cardinal Petrucci sous Léon X, qui lui pardonna, et mourut à Naples, le 7 juillet 1521. On prétend qu'il rétablit le premier à Rome le luxe des représentations théâtrales.

RIBADENEIRA (Pierre), célèbre jésuite, né à Tolède, le 1er novembre 1527, fut envoyé fort jeune à Rome, pour y continuer ses études. Admis par saint Ignace au nombre de ses disciples avant même que leur institut eût reçu l'approbation du saint-siége, il vint, en 1542, à Paris, suivre les leçons des plus célèbres professeurs de philosophie et de théologie. Il se rendit, 3 ans après, à Padoue, où il acheva ses cours, et fut ensuite chargé de professer la rhétorique au collége de Palerme. Son zèle pour l'institut naissant, ses talents et sa piété, le firent chérir de saint Ignace, et des PP. Lainez et Borgia, qui succédèrent au vénérable fondateur, dans le gouvernement de la compagnie : il contribua beaucoup à son établissement dans les Pays-Bas, en Flandre et en Espagne; et il remplit différents emplois tant en Sicile que dans la Toscane et la haute Italie. L'affaiblissement de sa santé lui fit demander la permission de retourner à Tolède; et, s'étant rétabli, il se rendit à Madrid, pour recueillir les matériaux d'un ouvrage qui devait faire connaître les services des jésuites en Espagne et dans les Indes. Il était occupé de ce travail, quand il mourut le 1er octobre 1611. On a de lui : les *Vies de St. Ignace*, du *P. Lainez*, d'*Alphonse Salmeron* et de *St. François de Borgia*, Madrid, 1594, in-fol.; une *Histoire du schisme d'Angleterre*, Valence, 1588, in-8°, traduite en latin; la *Fleur des vies des saints*, Madrid, 1599-1610, 2 vol. in-fol., plusieurs fois réimprimée, et traduite en français; la *Bibliothèque des écrivains jésuites*, Lyon, 1609, in-8°, et plusieurs autres ouvrages.

RIBALLIER (Ambroise), docteur de Sorbonne, né à Paris en 1722, fut successivement procureur et grand maître du collége Mazarin, eut, en sa qualité de syndic de la faculté de théologie, plusieurs discussions à soutenir contre les jansénistes et les philosophes, et fut très-maltraité des uns et des autres. Il mourut à Paris au mois d'août 1785. On a de lui : *Lettre d'un docteur à un de ses amis au sujet de Bélisaire*, 1768, in-12; *Lettre à l'auteur du Cas de conscience sur la réforme des réguliers*, 1768, in-12; *Essai historique et critique sur les priviléges et exemptions des réguliers*, 1769. — RIBALLIER, son frère, employé des fermes à Soissons, a composé quelques ouvrages cités dans le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier.

RIBALTA (Francisco), peintre, né à Castellon de la Plana en 1551, mort à Madrid le 12 janvier 1628, a enrichi Valence, Tolède, Ségorbe, Saint-Ildephonse, Madrid et plusieurs autres villes d'Espagne, d'un grand nombre de tableaux remarquables, non-seulement par le talent de la composition et le bon goût du dessin, mais aussi par un air de noblesse et de grandiose peu ordinaire aux artistes de sa nation. On cite de lui une *Cène* et un *saint Pierre*.

RIBALTA (Juan), fils et élève du précédent, atteignait à peine sa 18e année lorsqu'il exécuta, avec une perfection bien rare à cet âge, le magnifique *Calvaire de San-Miguel de los Reyes*. Il fit ensuite, pour don Jacques de Vich, 31 *portraits* des hommes célèbres nés à Valence; mais, enlevé aux arts avant l'âge de 30 ans, il ne put achever cette belle collection, que Jacques de Vich légua au monastère de Saint-Jérôme, avec les figures de *saint Pierre*, de *saint Jacques*, du *bon larron*, de *saint Augustin*, de *saint Sébastien*, de *saint Isidore*, et deux autres tableaux représentant, le premier un *Plat de poissons*, le second des *Mendiants jouant aux cartes*, tous ouvrages du même artiste. Il y joignit une *sainte Cécile*, peinte par les deux Ribalta, père et fils, dont on a souvent confondu les productions. On remarque cependant dans celles du dernier une touche plus légère et une couleur plus suave.

RIBAS (Joseph de), officier général au service de Russie, né vers 1735 à Naples, d'une famille originaire d'Espagne, fut banni d'Italie pour quelques intrigues, et se réfugia à Livourne, où était alors Alexis Orloff, commandant la flotte russe destinée à s'emparer de la jeune Tarakanoff, fille de l'impératrice Élisabeth, que le prince Radziwill avait soustraite aux malheurs de sa famille, mais qu'il avait ensuite abandonnée à Rome dans le plus cruel dénûment. Accueilli par Orloff, dont il pouvait se faire un puissant protecteur, Ribas n'hésita pas à le seconder dans l'enlèvement de la jeune princesse, et alla chercher auprès de Catherine II le prix de ce honteux exploit. Placé à son arrivée à Saint-Pétersbourg au corps des cadets, en qualité d'officier instructeur, il fut chargé ensuite d'accompagner dans ses voyages le fils que l'impératrice avait eu de Grégoire Orloff, obtint à son retour un régiment de carabiniers, bientôt après le grade d'amiral de la flottille destinée, en 1790, à favoriser l'attaque de Kilia et d'Ismaël, eut la plus grande part au succès de cette entreprise, se signala de nouveau en 1791, fut nommé l'un des trois commissaires chargés de traiter de la paix avec les Turcs au congrès de Jassy, et tomba ensuite dans l'obscurité. On ignore l'époque de sa mort.

RIBAS Y CARASQUILLAS (Jean de), dominicain, né à Cordoue en 1612, mort le 4 novembre 1687, acquit de la réputation comme prédicateur et comme directeur des études dans l'Andalousie. Outre des sermons et des opuscules ascétiques, l'abbé Goujet lui attribue : *Teatro jesuitico, apologetico discurso, con saludables y seguras doctrinas necesarias à los principes y senores de la tierra*, Coimbre, 1654, in-4°; traduit en hollandais, Amsterdam, 1685, in-8°, et *Barragan Botero*. Ces deux ouvrages sont dirigés contre les jésuites; le premier surtout, publié sous le nom du *doctor Francescon*, est la satire la plus virulente que l'on connaisse sur cette société. Elle fut supprimée par l'inquisition, et Ribas la

désavoua ; mais l'abbé Goujet persiste à la lui attribuer (*Voyez* le *Morcri*, édition de 1759).

RIBAULT (Jean de), navigateur, né à Dieppe, servit dès son jeune âge, dans la marine, et y acquit beaucoup d'expérience. L'amiral Coligni ayant fait goûter à Charles IX le projet de fonder une colonie dans la Floride, où aucune puissance européenne n'en avait à cette époque, chargea de l'exécution de ce plan Ribaut, zélé calviniste; car il désirait que l'établissement pût servir d'asile aux protestants. Ribault partit de Dieppe, le 18 février 1562, avec deux roberges (bâtiments qui différaient peu des caravelles espagnoles). Il avait des équipages choisis, et plusieurs volontaires, parmi lesquels se trouvaient des gens de bonne maison et de vieux soldats. Ayant navigué pendant deux mois sans tenir la route accoutumée des Espagnols, il atterrit à 30° de latitude, près d'un cap qu'il appela le cap Français. La côte était plate et boisée. Il se dirigea vers le nord, et entra dans un fleuve, sur les bords duquel il fit élever, avec le consentement des habitants, une colonne aux armes de France. Le 1er mai, on vit un autre fleuve, qui reçut le nom de ce mois. Tous ceux que l'on rencontra ensuite furent nommés d'après les noms des rivières de France. Ribault cherchait celui auquel les Espagnols avaient appliqué la dénomination de Jourdain. Il avait aussi besoin d'en trouver un dont l'embouchure lui offrît un havre pour ses vaisseaux. L'ayant découvert par 32° de latitude, il l'appela Port-Royal. Le fleuve se partageait en deux bras : le moins considérable eut le nom de Chenonceau. On construisit, sur une île, une redoute, qu'il appela *Charles-Fort*, la première forteresse que les Français aient eue dans l'Amérique septentrionale. Ribault y laissa une garnison, puis leva l'ancre, et continua de faire route au nord-ouest. A 15 lieues de Port-Royal, il reconnut une rivière qui n'avait qu'une demi-brasse d'eau à son embouchure. Ribault, ayant consulté ses officiers, revint en France; il rentra, le 20 juillet, dans le port de Dieppe. En 1565, Coligni, prévenu contre Laudonnière, qui commandait en Amérique, donna ordre à Ribault d'y retourner. Celui-ci partit avec sept vaisseaux, et, après une traversée longue et pénible, arriva, le 28 août, au fort Caroline, construit sur les bords de la rivière de Mai. Les Indiens, qui le reconnurent, lui firent un accueil amical. Il se préparait à augmenter les ouvrages du fort, lorsque, le 4 septembre, parut une escadre espagnole, commandée par Pédro Menezez. Quoique l'on fût en paix, ce dernier attaqua quatre bâtiments français, mouillés à l'entrée du fleuve. Ceux-ci, voyant leur infériorité, filèrent leurs câbles et gagnèrent le large. Menezez, les ayant poursuivis inutilement, revint vers le fort. La bonne contenance des gens qui garnissaient le rivage, et qui tirèrent sur ses vaisseaux, lui fit craindre d'être pris entre deux feux. Il s'éloigna donc, et entra dans un fleuve plus au sud. Les navires français, qui s'étaient écartés, l'y suivent, observent sa position, et, le 8, vont en instruire Ribault. Chacun était d'avis de se fortifier sans relâche à Caroline, et d'envoyer, par terre, un gros détachement pour tomber sur les Espagnols, avant qu'ils eussent pu se retrancher. Ribault, n'écoutant qu'une bravoure téméraire, voulut aller combattre les Espagnols, avec ses quatre plus grands vaisseaux : malgré les remontrances de Laudonnière et des principaux officiers, il emmena la plus grande partie de la garnison. Au moment où il s'approchait de l'ennemi, un coup de vent de nord le força de s'éloigner de la côte. La tempête dura jusqu'au 23 septembre, et jeta les navires de Ribault sur des rochers, à plus de cinquante lieues dans le sud : tous furent brisés; la plus grande partie des équipages se sauva. On parvint, après des fatigues inouïes, à gagner les environs du fort Caroline. Trompés par les assurances d'amitié et les serments des Espagnols, les Français se fièrent à eux : ils furent tous égorgés. Quelques historiens rapportent que Ribault fut écorché, et que sa peau fut envoyée en Europe. Les récits des Français et ceux des Espagnols diffèrent sur les détails de cette catastrophe; mais il résulte de tous leurs rapports qu'il fut, ainsi que ses compagnons d'infortune, traîtreusement assassiné. Les événements de la vie de Ribault sont racontés par Basanier, dans l'*Histoire de la Floride*.

RIBBING (le comte), né en 1763, avait 19 ou 20 ans à la mort de Gustave III. Il n'avait pas été seulement compromis dans le procès qui suivit la mort de Gustave III, comme le dirent quelques journaux, mais avait été reconnu pour un des complices de l'assassinat commis par Anckastroëm sur la personne du prince, ainsi que le comte de Horn. Les trois conspirateurs, dont le crime eut pour principe de venger les droits violés de la noblesse suédoise, vivaient dans la familiarité du roi; ils avaient concerté avec lui la soirée du bal de l'Opéra, où il fut assassiné. Tous quatre s'y rendirent sous un déguisement convenu. Les conjurés s'étaient distribué ainsi leurs rôles : le comte de Horn devait ouvrir la foule au milieu de laquelle était confondu le roi, le comte Ribbing lui mettre la main sur l'épaule, et Anckastroëm, armé d'un pistolet à vent chargé jusqu'à la gueule, devait lui porter le coup. On raconta à ce sujet l'anecdote vraie ou fausse d'une devineresse ayant prédit à Gustave III encore jeune, que sa fin viendrait au moment où un grand homme noir lui mettrait la main sur l'épaule. Le comte Ribbing, en effet, était vêtu de noir des pieds à la tête, au moment où il aborda le roi. Gustave tomba, frappé d'un coup mortel, mais auquel il survécut 13 ou 16 jours. Des troupes environnèrent la salle de l'Opéra, et la justice informa à la porte de sortie avant de laisser la foule s'écouler. Les indices n'atteignirent d'abord personne en particulier, mais un armurier reconnut le pistolet qui avait servi à commettre le crime pour l'avoir vendu à Anckastroëm. Les comtes Ribbing et de Horn avouèrent leur complicité avec l'auteur principal de l'assassinat. Tous trois furent condamnés à mort. Gustave sollicita leur grâce et obtint que la peine des deux complices serait commuée en un bannissement perpétuel. La mère du comte Ribbing, femme d'un haut mérite et d'une grande vertu, allant visiter son fils en prison pendant son procès, trouva celui-ci occupé à crayonner de sang-froid, sur la muraille de sa prison, les apprêts de son supplice, sa personne très-ressemblante à côté, et près de le recevoir; elle était tombée évanouie. Un mois après la mort de Gustave, la peine du bannissement fut mise à exécution. Le comte Ribbing voyagea sous le nom de Van Leuven. On l'ap-

pelait, dans sa jeunesse, *le Beau Régicide*. En 1819, il était un des rédacteurs du *Vrai Libéral*, à Bruxelles. Ribbing, après son bannissement, s'était retiré en Suisse, où il se maria. A l'époque de l'amnistie qui ramenait à Paris Regnault de Saint-Jean d'Angely, réfugié à Bruxelles, Ribbing, qui y vivait dans sa société, vint lui-même en France et se fixa à Paris. Il continua obscurément de traduire les journaux anglais pour le *Courrier français*. Tout Paris a rencontré pendant 20 ans, sans le connaître, le comte Ribbing, faisant sa promenade quotidienne, de deux à trois heures, sur le boulevard des Italiens et dans le passage de l'Opéra, uniformément vêtu d'une redingote et broyant opiniâtrement dans sa bouche la plume d'un cure-dents. Il avait beaucoup maigri, mais on reconnaissait en lui l'homme du Nord dans toute sa beauté. A la première représentation du ballet de *Gustave*, le comte Ribbing voulut voir, dit-il, si la couleur locale avait été bien observée ; il monta en cabriolet pour s'y rendre et fit un faux pas; on le releva grièvement blessé. Le comte Ribbing est mort à la fin d'avril de l'année 1843. Plusieurs biographes ont annoncé sa mort il y a 30 ou 40 ans.

RIBERA (Anastase-Pantaléon de), poëte castillan, né à Sarragosse en 1580, mort en 1629, fut pendant quelque temps admis au nombre des beaux esprits qui composaient en grande partie la cour de Philippe IV. L'enjouement de son caractère, ses saillies ingénieuses et la nature de son talent pourraient le faire appeler le *Scarron* de l'Espagne. Ses poésies furent imprimées à Sarragosse en 1634, et à Madrid en 1646, 2 vol. in-8°.

RIBERA. *Voyez* **ESPAGNOLET.**

RIBES (Anne-Arnaud de), colonel du génie, né à Saint-Félix en 1731, se distingua de bonne heure par ses connaissances dans l'art de la fortification; il était parvenu au rang de lieutenant-colonel, lorsque la révolution éclata. Envoyé en 1793 à l'armée des Pyrénées-Orientales, on dut à ses savantes dispositions la prise de Collioure, Figuères et Roses en 1794 et 1795. Il alla ensuite diriger les fortifications de l'île d'Elbe, et acquit une nouvelle gloire en 1808, au siége de Roses, où il triompha pour la seconde fois de la difficulté des lieux et de la résistance des assiégés. Le colonel Ribes mourut en 1811.

RIBIER (Guillaume), conseiller d'État, président du bailliage de Blois, né vers 1575, fut député aux états généraux en 1614, et mourut en 1663. On a imprimé sous son nom : *Lettres et mémoires d'État sur les règnes de François Ier, Henri II et François II*, Blois, 1666, 2 vol. in-fol.

RIBIER (Jacques), frère du précédent, conseiller au parlement de Paris en 1591, a publié : *Mémoire des chanceliers et gardes des sceaux de Paris*, 1629, in-4°; et un *Discours sur le gouvernement des monarchies*, 1630, in-4°.

RIBIER (César), curé de Larajasse, mort à Lyon, sa patrie, en 1826, est auteur d'un opuscule qui a paru après sa mort sous le titre de *Paradis sur la terre, ou le Chrétien dans le ciel par ses actions; méditations*, etc., Lyon, 1827, in-18. On a une *Notice* sur cet ecclésiastique, 1826, in-8° de 24 pages.

RIBIT (Jean), en latin *Ribitius*, philologue, que Fabricius dit Savoisien, et auquel Conrad Gesner donne le titre de Français, remplaça ce dernier dans la chaire de grec au collége de Lausanne vers 1541, et s'y acquit de la réputation. On lui doit des traductions latines de quelques opuscules de Xénophon; une édition grecque de Lucien, avec une préface latine, Bâle, 1545, 2 vol. in-8°; la traduction latine d'un recueil de sentences tirées des Pères grecs, par Antoine, surnommé *Mélissa :* Gesner publia cette version avec celle qu'il avait faite lui-même d'un recueil du même genre, sous ce titre : *Sententiarum sive capitum theologicorum præcipuè ex sacris et profanis lib. tom. III*, Zurich, 1546, in-fol. On a encore de Ribit : *Explanatio loci ad Hebræos VII : Lex nihil perfecit*, Bâle, 1554, in-8°; *Disputatio an Judas cœnæ Domini interfuerit*, ibid., 1555, in-8°; et un *Recueil* de lettres, la plupart en latin, et le reste en grec et en français.

RIBOUTTÉ (François-Louis), auteur dramatique, né à Lyon en 1770, mort à Paris en mars 1834, y exerça les fonctions d'agent de change, puis se voua à l'étude des lettres, en se réservant néanmoins quelques opérations de finances. Il a donné au Théâtre-Français : l'*Assemblée de Famille*, comédie en 5 actes et en vers, 1808, in-8° : cette pièce concourut en 1810 pour le grand prix de 1re classe de l'Institut; *le Ministre anglais*, comédie en 5 actes et en vers, 1812, in-8° : cette pièce fut moins favorablement accueillie ; *la Réconciliation par ruse*, 1818.

RICARD (Dominique), littérateur distingué, né à Toulouse le 25 mars 1741, embrassa l'état ecclésiastique, fut professeur d'éloquence au collége d'Auxerre, et, après la suppression de cet établissement, se rendit à Paris, où il se chargea de l'éducation du fils du président de Meslay. Ce fut alors qu'il entreprit une nouvelle traduction des *OEuvres complètes* de Plutarque, travail immense qui l'occupa le reste de sa vie. Ricard mourut en 1803. Sa traduction des *OEuvres* de Plutarque forme 30 vol. in-12, publiés successivement : les *OEuvres morales* (17 vol.) en 1795; les *Vies des hommes illustres* (13 vol.) de 1798 à 1803 : cette traduction très-estimée a été réimprimée; l'édition des *Vies*, publiée par Dubois, 1827 et années suivantes, 15 vol. in-4°, avec des cartes, des bas-reliefs et des portraits, est un chef-d'œuvre typographique. On doit en outre à Ricard un poëme de la *Sphère*, Paris, 1796, in-8° : ce fut lui qui créa en 1795 le *Journal de la religion et du culte catholique*, continué sous le titre d'*Annales philosophiques, morales et littéraires*. On lui doit aussi la publication des *Traités sur la superstition et sur l'enthousiasme*, ouvrage posthume de l'abbé Pluquet. Il a laissé en manuscrit plusieurs traductions du grec et du latin et quelques opuscules en vers et en prose.

RICARD (François-Louis-Charles de), né à Toulouse en 1761, mort le 20 avril 1832, fut destiné à l'état ecclésiastique, et remplit beaucoup de fonctions gratuites et de bienfaisance avec zèle et modestie. Deux fois député de la Haute-Garonne, il était à la chambre un ardent défenseur des intérêts de l'agriculture, et y votait avec le côté droit.

RICARD (le comte Étienne-Pierre-Sylvestre), né le 31 décembre 1771, embrassa fort jeune la carrière

des armes. Du grade de sous-lieutenant, il passa rapidement à celui de colonel, fut longtemps premier aide de camp du maréchal Soult et obtint le grade de général de brigade, en 1806. En 1807, il fut nommé commandant de la Légion d'honneur, et, en 1808, grand-cordon de l'ordre de Saint-Henri de Saxe. Le général Ricard se distingua en plusieurs rencontres pendant la guerre contre l'Autriche, passa en Espagne en 1810, fit la campagne de Russie en 1812, et donna des preuves de sa valeur accoutumée. A la tête d'un détachement de hussards, il sauva les magasins de Ponuwitz, renfermant 30,000 quintaux de farine, et fit beaucoup de prisonniers. Le 10 août de la même année, il chassa l'ennemi de Dunabourg, prit cette ville, et se couvrit de gloire à la bataille de la Moskowa, après laquelle il fut créé général de division. A la bataille de Lutzen, il enleva le poste de Kaya et mérita le cordon de grand officier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille. En 1814, il se signala à Montmirail et à l'attaque de Marchais, que l'on prit et reprit plusieurs fois le même jour. A la restauration, Louis XVIII lui donna la croix de Saint-Louis et le commandement de la 1re division militaire. Il accompagna ce prince à Gand, revint avec lui, fut élevé à la pairie, le 17 août 1815, et chargé du commandement successif des divisions militaires de Toulon et de Dijon. Le général Ricard est mort à Milhau (Aveyron) le 6 novembre 1843. Il a publié : *Lettre d'un militaire sur les changements qui s'annoncent dans le système politique de l'Europe*, Paris, 1788, in-8° ; *Fragments sur la situation politique de la France au 1er floréal an* v, Paris, 1797, in-8°.

RICARDO (David), célèbre par ses écrits en économie politique, naquit à Londres, le 12 avril 1772. Son père, qui professait la religion israélite, exerça longtemps, et avec succès, l'état lucratif de courtier de change : David Ricardo, destiné à la même profession, reçut en Hollande une éducation appropriée à la carrière qu'il devait embrasser. Il se livra au commerce avec un succès qui ne s'est jamais démenti, et, en même temps, à une étude approfondie des finances et de l'économie politique. Bien différent de la plupart de ses compatriotes pour qui le goût des spéculations gigantesques et hasardeuses est une vraie manie, Ricardo, au contraire, préféra toute sa vie des opérations sûres à d'autres plus brillantes, et des profits modérés qui se renouvellent souvent, à des gains énormes que suivent de près des pertes ruineuses. C'est ainsi que par un système d'économie suivi avec persévérance, il est parvenu à laisser à ses enfants une fortune d'un demi-million sterling (12,500,000 francs). Nommé, en 1819, à la chambre des communes, par le bourg de Portarlington, en Irlande, il s'y montra constamment l'homme de la nation, et vota toujours d'après sa seule conviction. Sa supériorité en matière de finances lui donnait un grand poids, et il est peut-être le premier orateur qui soit parvenu à se faire écouter avec intérêt sur des questions que peu de membres comprennent, et qui d'ailleurs sont peu susceptibles d'être traitées avec agrément. Ricardo s'exprimait avec beaucoup de facilité et non moins de clarté, et était souvent brillant dans la repartie. Il a plus d'une fois égayé la chambre des communes en répondant à sir Thomas Lethbridge, le grand défenseur des vieux préjugés et des vieilles doctrines. Estimé par ses talents, par sa probité et ses vertus, comblé des dons de la fortune, Ricardo mourut à Catcomb-Park, le 11 septembre 1823. Il avait renoncé à la religion de ses pères pour se faire chrétien anglican, et avait ensuite épousé une chrétienne. Il a publié : *Essai sur le haut prix du lingot* (bullion), *preuve de la dépréciation des billets de banque*, 4e édition, 1811, in-8°; *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1817, in-8°, 5e édition, 1821 ; traduits en français, 1819, 2 vol. in-8°; *Essai sur l'influence du bas prix du blé sur les profits ou le cours des fonds publics*, 1815, in-8°; *Projet d'un papier-monnaie économique et sûr*, 1816 et 1818 ; *Sur les prohibitions en agriculture*, 1822, in-8°; et, dans le *Supplément* de l'*Encyclopedia britannica*, un article sur le système d'amortissement.

RICARDOS CARRILLO DE ALBORNOS (don Antonio), général espagnol, né le 10 septembre 1727, servit dès son enfance dans le régiment de Malte, cavalerie, dont son père était colonel, et n'avait que 14 ans lorsqu'il y fut nommé capitaine. Il se trouva, en 1746, à la bataille de Plaisance, et la valeur brillante qu'il y déploya, lui valut, à 20 ans, le brevet de colonel. Il fit, dans ce grade, la campagne de Portugal, en 1762, y soutint sa réputation, et fut ensuite envoyé au Mexique pour y organiser le système militaire, tant pour le personnel que pour le matériel. A son retour, il fut un des commissaires pour la démarcation des limites entre l'Espagne et la France. Fondateur de l'école de cavalerie d'Ocana, Ricardos fut nommé inspecteur général de la cavalerie. En 1775, il fit partie de la malheureuse entreprise contre Alger, et partagea depuis la disgrâce de son ami, O'Reilly, qui avait commandé cette expédition. L'école d'Ocana, jusqu'alors si florissante, se ressentit de cette disgrâce, et tomba en décadence. Ce fut dans ces circonstances que Ricardos, qui passait pour un *esprit fort*, parce que l'on connaissait ses principes philosophiques, fut dénoncé à l'inquisition qui le poursuivit comme incrédule. Il en fut quitte néanmoins pour la pénitence d'assister au petit *auto-da-fé* subi par Olavidé en 1778. Ricardos, qui était parvenu au grade de lieutenant général, fut oublié jusqu'à la fin du règne de Charles III, et ne reparut sur la scène que dans les premières années de Charles IV. Nommé par ce prince, capitaine général de la province de Guipuzcoa, il passa avec le même titre, en janvier 1793, au gouvernement de la Catalogne, après la mort du comte de Lacy, et au mois de mars suivant il fut chargé du commandement de l'une des trois armées que l'Espagne leva contre la France. Les troupes de Ricardos envahirent le Roussillon, le 16 avril, et enlevèrent, le 20, la ville et le pont de Ceret, après avoir forcé un camp français, et parvinrent, en peu de jours, à couper toutes communications avec Perpignan aux places de Bellegarde, Fort-les-Bains et Prats-de-Mollo. Il porta son quartier général à Ceret, d'où il publia, le 5 mai, un manifeste par lequel il déclarait qu'il n'entrait en France que pour détruire la tyrannie de la Convention, traiter en rebelles les partisans de cette assemblée usurpatrice, et protéger tous ceux qui embrasseraient la cause de leur

légitime souverain. Il prit Fort-les-Bains, le 3 juin, par capitulation, après 45 jours de blocus, et la garnison de Bellegarde, réduite à 900 hommes par les maladies et la disette, et ne pouvant plus se défendre dans une place démantelée à la suite d'un bombardement de 32 jours, se rendit le 25 juin. Ricardos lui refusa les honneurs de la guerre, mais il publia une proclamation où il invitait ses soldats à respecter le malheur et l'humanité, sous peine, pour ceux qui insulteraient les Français, d'être passés par les verges. Les vainqueurs marchent alors sur Perpignan et menacent Collioure. Ricardos traverse le Tech, établit son quartier général à Thuir, le 1er juillet, reçoit les soumissions de plusieurs places, rétablit partout les anciens magistrats, et fait disparaître les emblèmes de la révolution. Le 3 il fait parvenir au général de Flers, une lettre dont l'adresse, ainsi conçue, fit beaucoup de bruit : *A qui que ce soit qui commande l'armée française.* Il l'invite à défendre les levées en masse contre les Espagnols, menaçant de dévaster le pays et de faire pendre les habitants qui seraient pris les armes à la main. Après divers faits d'armes peu importants, Ricardos s'établit à Truillas, et maître de la navigation du Tech, il attaque sans succès trois camps retranchés qui défendaient Perpignan. Dans le mois d'août, il s'empare de Prades, de Ville-Franche, et envoie des boulets sur Mont-Louis. L'arrivée de Dagobert sauve cette place ainsi que la Cerdagne française. Ce général pénètre à Puycerda, et soumet la Cerdagne espagnole. Plus heureux dans le Roussillon, Ricardos enleva la forte position de Corneillas, et cerna Perpignan. Mais le 17 septembre, ses troupes sont forcées dans leur camp de Salces, par le général Daoust, et s'enfuient en désordre laissant 400 morts et 500 prisonniers, avec leurs tentes, canons, chariots, etc. Cette victoire, qui coûta cher aux Français, délivra Perpignan de la crainte d'un bombardement, et rétablit ses communications avec l'intérieur de la France. Ricardos prit bientôt sa revanche. Attaqué le 22, dans sa position de Truillas, il chargea vigoureusement à la tête de ses carabiniers, et repoussa l'ennemi. Malgré cet avantage qu'il dut principalement à la mésintelligence des généraux français, à leurs fausses manœuvres, et à leur jalousie contre Dagobert, qui les commandait, Ricardos fut obligé d'abandonner la plupart de ses positions et de repasser le Tech. Il se maintint cependant dans celle du Boulou, d'où il ne put être débusqué par le général Turreau. La destitution de Dagobert, la démission de Turreau, la maladie de Doppet son successeur, et surtout la désorganisation de l'armée des Pyrénées-Orientales, affaiblie par les renforts qu'elle avait envoyés devant Toulon, et par une imprudente diversion que le représentant Fabre de l'Hérault avait voulu opérer sur Rosas, permit bientôt au général espagnol de reprendre l'offensive. Secondé par un corps de 6,000 Portugais, qui lui arriva au mois de novembre, il établit son quartier général à Ceret, prit ses cantonnements d'hiver dans le Roussillon et ajouta aux places de Bellegarde et du Fort-les-Bains qu'il avait conservées, celle du Port-Vendres, du fort Saint-Elme et de Collioure, que sa division de droite, commandée par le général la Cuesta, enleva aux Français, le 20 décembre, à la suite d'une déroute dans laquelle périt le conventionnel Fabre de l'Hérault. Appelé à Madrid, au mois de janvier 1794, pour y concerter, avec les autres généraux, un plan de campagne, Ricardos, qui était déjà commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, et administrateur de celui de Calatrava, fut nommé grand-croix de l'ordre de Charles III, et capitaine général des armées, titre équivalent à celui de maréchal de France. Accueilli par les applaudissements du peuple, et comblé des faveurs de la cour, il se disposait à retourner dans le Roussillon, pour y commencer une seconde campagne, lorsqu'il mourut à Madrid, le 13 mars 1794. On attribua sa mort à une tasse de chocolat qu'il avait prise chez le duc de la Alcudia (Godoy), et qui, dit-on, contenait du poison destiné à ce dernier. Ricardos n'était ni comte, ni marquis, comme on le dit dans plusieurs biographies. Mais en mémoire de la victoire qui l'avait le plus illustré, sa veuve fut faite comtesse de Truillas, et chevalière de l'ordre de Marie-Louise. Outre la *Notice* nécrologique de ce général, insérée dans *le Mercure espagnol,* en mars 1794, son *Éloge,* lu à la Société économique de Madrid, dont il était membre, fut imprimé en 1795, avec son portrait.

RICAUT (Paul), diplomate anglais, fut d'abord secrétaire du comte Winchelsea, qu'il suivit dans son ambassade extraordinaire à Constantinople, et devint ensuite consul à Smyrne, où il rendit de grands services au commerce anglais. A son retour en Angleterre il fut nommé secrétaire des provinces de Leinster et de Conaught, en Irlande, et reçut en même temps le titre de conseiller privé et de juge de l'amirauté. La révolution qui précipita du trône les Stuarts lui fit perdre ces divers emplois; mais il fut pourvu dès 1690 de la charge de résident près des villes hanséatiques. Il retourna dans sa patrie en 1700, et y mourut la même année. Outre une traduction anglaise de l'*Histoire du Pérou,* par Garcilaso de la Vega, 1688, in-fol., du *Criticon* de Balth. Gracian, et une continuation des *Vies des papes,* par Platina, on a de Ricaut : *Histoire de l'état présent de l'empire ottoman,* Londres, 1669, souvent réimprimée, et traduite dans presque toutes les langues de l'Europe, en français par Briot, Paris, 1670, in-4°, et par Bespier, Rouen, 1677, 2 vol. in-12; *Histoire des trois derniers empereurs turcs,* depuis 1623 jusqu'en 1679, Londres, 1680, in-fol.; traduite en français par Briot, Paris, 1683, 4 vol. in-12; *Histoire des Turcs, depuis* 1679 *jusqu'en* 1699, et continuée par le traducteur anonyme jusqu'en 1704, Amsterdam, 1709, 3 vol. in-12 : ces trois ouvrages ont été publiés en français sous le titre d'*Histoire de l'empire ottoman,* la Haye, 1700, 6 vol. in-12. On a encore de Ricaut : *Histoire de l'état présent de l'Église grecque et de l'Église arménienne,* Londres, 1678, in-12; traduite en français par Rosemond, 1692, 1696, 1710, in-12.

RICCATI (Vincent de), jésuite, né à Castel-Franco en 1707, était fils du comte Jacques Riccati, l'un des mathématiciens les plus distingués d'Italie, et fut son disciple dans la science où il s'acquit lui-même tant de réputation. Envoyé par ses supérieurs à Bologne, il y professa pendant 35 ans les hautes mathématiques avec un grand succès, et fut en même temps chargé de sur-

veiller les cours des fleuves dans le Bolonais et dans les États vénitiens. Les travaux qu'il fit exécuter sur le Reno, le Pô, l'Adige et la Brenta, prévinrent le retour des débordements. En reconnaissance de cet important service, les Bolonais firent frapper une médaille d'argent en son honneur, et les Vénitiens une d'or, du prix de 1000 livres, qui lui fut offerte en 1774. Il mourut dans sa ville natale le 17 janvier 1775, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *De usu motûs tractatorii in constructione æquationum differentialium commentarius*, Bologne, 1752, in-4° ; *Opuscula ad res physicas et mathematicas pertinentia*, Lucques, 1757-72, 2 vol. in-4°; *Institutiones analyticæ collectæ*, Bologne, 1765-1767, 3 vol. in-4°; Milan, 1775.

RICCATI (le comte JOURDAIN DE), frère du précédent, mort à Trévise en 1790, âgé de 81 ans, fut mathématicien, architecte et musicien distingué. On a de lui un *Traité sur les cordes vibrantes*, et quelques autres ouvrages.

RICCÉ (le vicomte DE), né vers 1757, émigra au commencement de la révolution. En 1814 il reçut la croix de St.-Louis, fut nommé préfet de l'Orne, et reprit au second retour du roi, ses fonctions administratives, qu'il avait abandonnées pendant les cent jours. En 1817, il passa à la préfecture de la Meuse, et fut transféré en 1819 à celle du Loiret, qu'il conserva jusqu'à l'époque où il obtint sa retraite. Élu député du Loiret dans le mois de juillet 1830, il fit partie de la chambre qui, s'attribuant le pouvoir constituant, offrit le trône au duc d'Orléans. Pendant la session de 1830-1831, il siégea au centre gauche ; ne fut pas réélu aux élections générales de 1831, et mourut en novembre 1832.

RICCI (UGUCCIONE), chef du parti populaire à Florence au milieu du 14e siècle, se fit remarquer par son opposition aux Albizzi, et par la loi d'admonition, qu'il imagina le premier, dans la vue d'écarter du gouvernement les Gibelins et leurs descendants, mais qui fut tournée, par ses rivaux, contre lui-même et ses partisans. Uguccione de Ricci, exclu de tous les emplois en 1371, perdit son crédit auprès du peuple, par les efforts qu'il fit pour élever sa famille à la cour de Rome. Il mourut dans l'oubli, avant l'année 1378. Cependant le parti qu'il avait formé, réuni de nouveau par les Alberti, se rangea enfin, au 15e siècle, autour des Médicis, et, pour combattre l'aristocratie, il anéantit la liberté.

RICCI (MATHIEU), célèbre jésuite, né à Macerata, dans la Marche d'Ancône, suivit dans les Indes le P. Valignan, missionnaire déjà renommé, et fut choisi par les jésuites de Goa avec les pères Roger et Passio, pour fonder une mission à la Chine. Il se fit d'abord connaître dans la province de Canton, par plusieurs bons ouvrages écrits en chinois, et par une mappemonde, où, pour se conformer aux idées d'un peuple ignorant et vain, qui croyait que la Chine était au milieu du monde, il la plaça au centre de la carte. Ses divers travaux, sa tolérance et son zèle avaient donné de lui une haute opinion; mais quelle que fût la disposition des esprits à son égard, toutes ses tentatives pour être présenté à la cour jusqu'alors infructueuses, l'avaient même exposé à plusieurs dangers. Enfin en 1600, il s'y introduisit sous le titre d'ambassadeur chargé de présents, tels qu'une horloge, une montre à sonnerie, etc., qu'il offrit à l'empereur au nom des Portugais. Ces divers objets, qui avaient pour le monarque chinois tout l'attrait de la nouveauté, valurent au P. Ricci un accueil des plus favorables. Bientôt ses talents achevèrent de lui gagner la faveur impériale, et dès lors il ne lui fut pas difficile de remplir les instructions qu'il avait reçues. Plusieurs conversions éclatantes devinrent comme le signal de nouveaux triomphes, et l'établissement des missionnaires obtint tout l'accroissement dont il était susceptible. Le P. Ricci mourut à Pékin le 11 mai 1610, à l'âge de 58 ans. On lui doit, outre quinze ouvrages de géométrie et de morale religieuse, composés en chinois, des *mémoires* d'après lesquels le P. Trigault a publié, sous ce titre : *De christianâ expeditione apud Sinas*, l'histoire de l'établissement et les premières années de la mission de la Chine (Augsbourg, 1615, in-4°). Le P. Dorléans a, d'après cet ouvrage, rédigé la *Vie du P. Mathieu Ricci*, Paris, 1693, in-12.

RICCI (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Novare en 1545, mort à Rome en 1620, exécuta sous le pontificat de Sixte-Quint et sous celui de Clément VIII, plusieurs travaux qui firent honneur à son talent, remarquable surtout dans la peinture à fresque. Il existe encore diverses compositions de cet artiste à Rome et dans d'autres villes des États de l'Église.

RICCI (CAMILLE), peintre, né à Ferrare en 1580, fut élève d'Hippolyte Scarsella, et saisit si bien sa manière qu'il devint difficile de distinguer les ouvrages du maître de ceux de l'élève. Ricci cultiva aussi avec succès la sculpture, l'architecture et la musique, et serait devenu un des premiers artistes de son temps, si la mort ne l'eût enlevé avant l'âge de 40 ans. On voit encore de lui à Ferrare, plusieurs compositions qui annoncent la fécondité de son talent.

RICCI (ANTOINE), surnommé *Barbalunga*, peintre, élève du Dominiquin, né à Messine en 1600, mort en 1649, imita avec bonheur la manière de son maître, et forma lui-même un grand nombre d'habiles élèves, parmi lesquels on cite Maroli, Gabriello et Scilla. Cet artiste, l'un des plus distingués de la Sicile, a laissé à Monte-Cavallo et dans sa ville natale, plusieurs tableaux qui semblent de la main de Zampieri lui-même.

RICCI (SÉBASTIEN), peintre, né à Cividale-di-Belluno en 1660, mort à Venise en 1734, voyagea en France, en Allemagne, en Angleterre et en Flandre, et se rendit ainsi familier le style des plus habiles maîtres. Il a laissé un grand nombre de compositions qui lui valurent une réputation presque universelle. Parmi les plus remarquables on cite le tableau qu'il fit à Londres pour l'hôpital de Chelsea ; la demi-coupole où il a peint l'*Ascension de J. C.*; le *Massacre des Innocents*, à l'école de la Charité à Venise; l'*Enlèvement des Sabines*, à Rome, à Bergame, *saint Grégoire priant la Vierge en faveur des âmes du purgatoire*; à Vienne, plusieurs plafonds dans le palais de l'empereur, et une *Assomption de la Vierge*, dans l'église de Saint-Charles. Le musée de Paris possède de cet artiste une allégorie, représentant les *Amours servant la France, et un génie portant le diadème*. C'est son tableau de réception à l'Académie de peinture, où il fut admis en 1718.

RICCI (Marc), neveu du précédent, mort à Venise en 1726, à l'âge de 50 ans, fut un des plus habiles paysagistes de l'école vénitienne. Il aida son oncle dans l'exécution de plusieurs grands ouvrages, et a laissé diverses productions qui font honneur à son talent. Parmi les élèves qu'il a formés, on cite Dominique et Joseph Valeriani, François Zucchcrelli et Joseph Zaïs.

RICCI (Laurent), général des jésuites à leur suppression par le pape Clément XIV, naquit à Florence en 1703, d'une famille noble et ancienne. Novice à 15 ans, il sortit de la maison professe de Rome pour aller enseigner la rhétorique, puis la philosophie à Sienne; rappelé dans la capitale d'Italie, il devint successivement directeur spirituel au séminaire, puis au collége Romain, et secrétaire de son ordre après la nomination du P. L. Centurioni au généralat. A la mort de celui-ci (1758), Laurent Ricci fut désigné son successeur. C'était un nom difficile: l'orage qui bientôt devait disperser les jésuites les avait déjà frappés aux lieux de leur plus absolue domination; Pombal envoyait contre eux au Paraguay un armement considérable. On a vu à l'article de ce ministre quelles accusations motivaient les premiers coups qui furent portés à la redoutable société. Les griefs ne manquèrent nulle part pour justifier son bannissement des divers États où elle avait étendu ses ramifications; mais une semblable mesure allait nécessiter de longs efforts de la part de l'autorité politique, qui comprenait enfin le péril dont la menaçait incessamment une corporation indépendante d'elle par ses statuts et dominatrice sur tous par ses attributions. A-t-on, pour perdre les jésuites, exagéré malignement l'influence qu'ils avaient exercée jusqu'alors? La direction de l'enseignement, celle des consciences et un pouvoir absolu en matière de législation spirituelle, faisaient-ils bien réellement de cette société une puissance à part dans l'État (car, pour son entière et exclusive dévotion aux ordres d'un chef unique, elle n'est pas contestable? S'il fut longtemps permis de mettre en doute cette question, on peut croire qu'elle est aujourd'hui résolue. En décelant la vitalité inhérente à leur institut par les efforts au prix desquels ils sont parvenus à se remontrer à la face de l'Europe, les jésuites n'ont plus également laissé de doute sur la force incommensurable qu'ils tiennent de la condition essentielle de leur société. « Que l'ordre demeure ce qu'il est, disait Laurent Ricci, où bien qu'il cesse d'être! » Sans doute alors ce prévoyant général pensait qu'entre la nécessité de subir une modification funeste aux destinées de son ordre et celle de le voir dispersé, mieux valait se courber sous le plus violent de ces coups et attendre des temps meilleurs. Ce fut sous l'influence de la même idée que Laurent Ricci dicta sa déclaration écrite au château de Saint-Ange, où il avait été relégué avec six assistants et plusieurs membres de la société dissoute après le bref de Clément XIV, et où il mourut en 1775. Dans cette déclaration il protesta, 1° que la compagnie de Jésus n'avait donné aucun lieu à sa suppression; 2° qu'en son particulier il ne croyait pas avoir mérité l'emprisonnement et les rigueurs dont il avait été l'objet; 3° enfin qu'il pardonnait sincèrement aux auteurs de ces persécutions. La *Vie* du P. Ricci a été écrite par Caraccioli, la Haye, 1776, in-12.

RICCI (Scipion), né à Florence, en 1741, fit ses études au séminaire romain, et embrassa l'état ecclésiastique. L'estime qu'il inspira à tous ceux qui eurent l'occasion de le connaître, le fit immédiatement appeler à la charge d'auditeur du nonce à Florence, et de là à celle de vicaire général de l'archevêque Incontri, qui occupait alors le siége épiscopal de cette capitale de la Toscane. La conduite pleine de sagesse qu'il déploya dans l'exercice de fonctions si délicates, contribua à le faire élever lui-même, un peu plus tard, à l'évêché de Pistoia et de Prato. Ricci ayant remarqué les désordres qui s'étaient insensiblement introduits dans l'Église, la dégradation dans laquelle toutes les classes du clergé étaient tombées, les maux toujours croissants que l'ignorance y produisait de jour en jour, enfin le danger imminent dont la religion était menacée, aurait cru trahir sa mission sacrée, et fouler aux pieds tous les devoirs de sa conscience, en se montrant spectateur indifférent d'une corruption si générale. Avec une conviction intime de la vérité de la religion dont il était ministre, et une intelligence propre à démêler tout ce que les passions pouvaient avoir fait pour la pervertir, il résolut de consacrer sa vie entière à rappeler l'Église à sa simplicité apostolique. Les circonstances étaient favorables aux vœux de ce prélat. Léopold, qui régnait alors en Toscane, rivalisait avec l'empereur Joseph II, son frère, pour extirper tous les abus. Ricci jouissait de toute la confiance de ce prince : il lui suggéra des mesures utiles pour atteindre ce but, et s'occupa lui-même de donner une nouvelle direction à l'enseignement, de diminuer le nombre des fêtes, si fatales aux bonnes mœurs, d'abolir les confréries livrées à des pratiques superstitieuses et de régler les cérémonies de la discipline ecclésiastique, selon le véritable esprit du christianisme. Dans une *Instruction* qu'il fit paraître en 1781, il s'éleva contre la dévotion du sacré cœur, dont l'Église primitive n'avait pas la moindre notion, et qui menait à des pratiques contraires à ce que l'Évangile exigeait de tous les fidèles : il en fit autant contre la doctrine des indulgences et contre la morale relâchée de l'école de saint Ignace; il adopta le catéchisme de Gourlin, et encouragea les publications, en italien, des ouvrages les plus remarquables de Bossuet, de Nicolle, d'Arnaud, et d'autres écrivains de Port-Royal. Ayant ainsi jeté les fondements de toutes les améliorations qu'il voulait opérer, il convoqua auprès de lui, en 1786, un synode, composé des ecclésiastiques les plus distingués de son diocèse, dans lequel on établit plusieurs règlements de la plus grande importance, et où l'on reconnut surtout la légalité des quatre fameux articles sanctionnés par l'assemblée du clergé de France, en 1682. Le grand-duc non-seulement approuva toutes ces mesures, les fit imprimer et rendre publiques à ses frais, et combla d'éloges le pieux évêque qui les avait provoquées, mais encore il convoqua pour l'année suivante un synode général de tous les évêques de la Toscane, afin de tracer, sur le plan de celui qu'on venait de tenir à Pistoia, un nouveau règlement de réforme complète pour toutes les églises sujettes à sa domination. On conçoit que des clameurs et des cris d'indignation s'élevèrent de la cour de Rome et de ses partisans. Ricci n'était à leurs yeux

qu'un hérétique, un impie qui voulait renverser l'édifice de la religion; et comme des déclamations vagues n'étaient point capables de détruire l'œuvre de la sagesse, on eut recours à la calomnie : on l'accusa d'avoir voulu abolir la messe et la confession auriculaire; changer le symbole, et se soustraire, comme Luther et Calvin, à l'autorité du pape; on alla jusqu'à exciter des émeutes parmi la populace de Pistoia pour le faire massacrer; et sa vie courut, dans cette occasion, de véritables dangers. Pie VI lui adressa des bulles, dans lesquelles il désapprouvait tous ses actes, et, plus tard, le synode même de Pistoia fut couvert d'anathèmes. Ricci se défendit avec vigueur, tel que le pouvait faire un homme dont la conscience était aussi pure que la conduite irréprochable. La mort de Joseph II, en appelant Léopold au trône de l'Empire, lui ôta un protecteur aussi zélé que puissant; il se trouva en butte à toutes les persécutions, dont la plus affligeante pour son cœur était celle qu'il essuyait du clergé de son diocèse, qu'on était enfin parvenu à révolter contre lui. A Rome, on faisait déjà son procès dans les formes, et on le somma de se rendre dans cette capitale pour répondre aux imputations sacriléges dont il était chargé. Ricci, qui connaissait trop l'histoire du saint-office, se garda bien de tomber dans ce piége. Manquant non pas du courage du martyre, mais de la douce espérance de continuer à faire le bien de ses ouailles, au milieu de tant de troubles, il prit le parti de s'éloigner de son siége épiscopal, et de donner même sa démission. Il vivait dans sa retraite, entièrement dévoué au soulagement des malheureux et à l'exercice de toutes les vertus évangéliques, lorsqu'il en fut arraché avec violence dans les sanglantes réactions de 1799. A l'instigation de l'archevêque de Florence (Martini), qui était son ennemi personnel, et un des partisans les plus turbulents de la cour de Rome, il fut arrêté par une troupe de brigands conduite par le ministre anglais Windham, qui acquit, à cette époque, une si funeste célébrité. Après l'avoir gardé pendant plusieurs mois dans un horrible cachot, à côté des plus vils malfaiteurs, on le fit passer dans un couvent de dominicains, qui lui devait tenir lieu de prison, et il ne fut mis en liberté qu'au second retour des Français en Italie. La cour d'Étrurie, dont le bigotisme a laissé de si amers souvenirs dans cette province de la Péninsule, le livra à toutes les vexations dont ses ennemis se plurent à l'accabler. Parvenu à un âge où une longue suite d'amertumes rend l'homme incapable de lutter davantage contre le malheur, on lui ordonna, comme le seul prix de son repos, de signer un acte d'adhésion à la bulle *Auctorem fidei*, qu'il avait toujours repoussée. Le 9 mai 1806, il satisfit à cette demande avec la douceur de Fénélon, et put ainsi traîner paisiblement le reste de sa vie, qui s'éteignit le 27 janvier 1810. Des *Mémoires* très-détaillés sur la vie et le pontificat épiscopal de Scipion Ricci ont été publiés, en 1824, à Bruxelles, par de Potter.

RICCIARDI (François, comte des CAMALDULES), naquit à Foggia, dans le royaume de Naples, en 1759. Sa famille, une des plus notables de sa province, le destinait à la carrière du barreau. Ricciardi fit son cours de droit sous d'habiles professeurs, devint en peu de temps avocat célèbre, et se fit également remarquer par ses lumières et son éloquence. Il ne prit aucune part à la révolution de 1799, et se tint étranger à tous les partis. Mais, lorsque, en 1816, les Français rentrèrent en conquérants dans le royaume de Naples, le gouvernement, qui voulait s'entourer de tous les hommes influents par leur crédit et leur mérite personnel, le nomma conseiller d'État et président de la section de législation. Sous le règne de Murat il fut décoré du grand cordon de l'ordre des Deux-Siciles, et appelé aux hautes fonctions de grand juge ministre de la justice, qu'il exerça avec intégrité et intelligence. Ce fut lui qui introduisit les codes français, et qui organisa à Naples les nouveaux tribunaux judiciaires : il mit un soin particulier à les remplir de jurisconsultes d'une réputation méritée. Il fit surtout disparaître dans les procès criminels cette lenteur accablante qui, par le seul fait d'un jugement interminable, punissait un homme avant d'être condamné : la justice était administrée avec promptitude, sans faire aucun tort à la liberté des débats et à cette latitude qu'un accusé a droit de réclamer pour sa défense. A la chute du gouvernement français en 1815, destitué, comme tous les autres ministres, de tous ses emplois, et rentré dans la vie privée, il se consacra à la culture des sciences et des lettres, que ses fonctions publiques l'avaient obligé d'abandonner. L'Académie royale de Naples venait de le choisir pour son président, lorsque, en 1820, la révolution éclata. Appelé par le vœu national à reprendre le portefeuille du ministère de la justice, il quitta les bains d'Ischia, où il se trouvait, et prit part à tous les événements qui eurent lieu depuis le 6 juillet jusqu'au 7 décembre de la même année. Il se montra sincèrement attaché au nouvel ordre de choses, et se dévoua avec ardeur à le soutenir. Il aurait voulu peut-être qu'on eût préféré la constitution d'Angleterre ou celle de France, et en cela il partageait l'opinion de plusieurs hommes éclairés de ce royaume : mais il n'était plus temps de discuter ce point, puisque la constitution d'Espagne avait été adoptée. Il s'occupa d'abord de la réorganisation du pouvoir judiciaire, et des réformes qu'il était nécessaire d'y introduire pour le mettre d'accord avec le nouveau système du gouvernement. Ricciardi acquit une grande popularité par sa circulaire aux évêques du royaume, qui fut traduite en français. Il tomba avec le ministère, après le célèbre message du 7 décembre, qui fut l'avant-coureur de la ruine de ce pays. Tout ce qu'on a dit dans d'autres biographies sur ce sujet est erroné. Ricciardi ne fut ni l'auteur ni le soutien de cet acte de contre-révolution, son tort fut, tout au plus, de ne s'y être pas vivement opposé dans le conseil. Rendu encore une fois à la vie privée, Ricciardi mourut à Naples, le 19 décembre 1842, entouré de l'estime et de la considération de ses concitoyens.

RICCIO (Barthélemy NÉRONI, plus connu sous le nom de MASTRO), peintre siennois du 16e siècle, fut élève d'Antoine Razzi ou *le Sodoma*, dont il épousa la fille, et soutint, après lui, la réputation de son école. Il fut de plus architecte de la république de Lucques.

RICCIO (Dominique), surnommé *Brusasorci*, peintre, né à Vérone, où il mourut en 1567, à l'âge de 75 ans, étudia les chefs-d'œuvre du Giorgion et du Titien, et parvint, dans plusieurs de ses compositions, à s'appro-

cher beaucoup de leur manière. Il excella surtout dans la peinture à fresque, et l'on regarde comme son chef-d'œuvre celle dont il orna une des salles du palais Ridolfi à Vérone. Elle représente la *Cavalcade du pape Clément VII et de l'empereur Charles-Quint dans Bologne.*

RICCIO ou **BRUSASORCI** *le Jeune* (Félix), né à Vérone, en 1540, mort en 1605, fils du précédent, apprit les éléments de son art de Jacques Ligozzi, et se fit une grande réputation dans la peinture. On a de lui plusieurs *madones* avec des enfants Jésus et de petits anges de la plus rare beauté, et divers sujets peints sur marbre qui annoncent le talent d'un grand maître. Ses portraits sont aussi fort estimés. Le musée de Paris possède de cet artiste *une sainte Famille.*

RICCIO ou **BRUSASORCI** (Cécilia), sœur du précédent, possédait aussi un grand talent pour le portrait.

RICCIO ou **BRUSASORCI** (Jean-Baptiste), frère des précédents, élève de Paul Véronèse, fut employé par Charles-Quint, et vécut à sa cour, jouissant de l'estime due à son talent.

RICCIO. *Voyez* **BRIOSCO.**

RICCIOLI (Jean-Baptiste), l'un des plus savants astronomes du 17e siècle, naquit à Ferrare, en 1598, et embrassa la règle de Saint-Ignace, à 16 ans. Après avoir professé longtemps les belles-lettres, la philosophie et la théologie, tant à Parme qu'à Bologne, il s'appliqua tout entier à l'étude de l'astronomie, par ordre de ses supérieurs, qui crurent trouver en lui un antagoniste à opposer aux astronomes du Nord, qui se plaignaient que le système de Copernic n'avait été jusqu'alors jugé, en Italie, que par des théologiens, et non par des astronomes. Il y avait de la prévention de part et d'autre : les États protestants s'opiniâtraient à rejeter la correction du calendrier, parce qu'elle venait de Rome, et les Italiens, se défiant de ce qui sortait de l'Allemagne, foyer de l'hérésie, dédaignaient les découvertes de Keppler, refusaient de voir, dans le système de Copernic, autre chose qu'une simple hypothèse, et déféraient Galilée à l'inquisition pour son obstination à vouloir démontrer que ce système était conforme à l'Écriture sainte. Riccioli attaqua donc ce système par tous les arguments qu'il put imaginer. Le jésuite convient qu'envisagé comme une hypothèse, le système de Copernic est le plus beau, le plus simple, et le mieux imaginé. Sentant combien était défectueuse l'astronomie que nous avaient laissée les anciens, il conçut le hardi projet d'établir, sur de nouvelles bases, cette science et celles qui en dépendent, et il jeta, dans son *Almagestum novum,* les fondements de cet immense travail. Il comprit qu'une pareille réforme devait commencer par la mesure de la terre, dont le premier élément était une métrologie comparée, afin d'analyser, sur une échelle commune, les diverses tentatives faites jusqu'alors. Profitant de la facilité que lui donnaient les colléges de son ordre, répandus dans tous les États catholiques et dans les missions, il se fit envoyer en nature la longueur du pied, ou de la mesure élémentaire de chaque pays, et il en composa la première métrologie réelle qu'on eût encore vue. Le plus grand tort du P. Riccioli fut d'avoir méconnu l'importance des découvertes de Keppler : il était prévenu contre lui, à cause que cet astronome allemand doutait de l'éclipse miraculeuse arrivée à la mort de Jésus-Christ. Malgré ses erreurs, on ne peut nier que Riccioli n'ait rendu d'immenses services, tant à l'astronomie qu'à la géographie et à la chronologie. Quoiqu'il fût d'une santé délicate, et souvent malade, il travaillait avec une ardeur infatigable. Enfin, accablé d'années et d'infirmités, il mourut à Bologne, le 25 juin 1671. On trouve le catalogue de ses ouvrages dans la *Bibliotheca soc. Jesu,* p. 416.

RICCOBONI (Louis), né à Modène en 1674 ou 1677, embrassa fort jeune la carrière du théâtre et s'y distingua dans l'emploi des amoureux ou *Lelio,* nom sous lequel il fut longtemps connu. Chef d'une troupe à 22 ans, il entreprit de substituer aux farces qui déshonoraient alors la scène italienne la comédie régulière, et fit jouer quelques pièces traduites ou imitées de Molière; mais cette réforme n'ayant point été goûtée, Riccoboni se lassa des obstacles, alla en France avec sa troupe, s'associa le fameux Dominique, et obtint de nombreux succès. Rappelé en Italie en 1729, par le duc de Parme, il fut nommé intendant des menus plaisirs et inspecteur des théâtres établis dans les États de ce prince; mais la mort lui ayant enlevé, en 1731, son illustre protecteur, il retourna à Paris, renonça au théâtre par des motifs de religion, se consacra alors uniquement à la culture des lettres, et mourut le 5 décembre 1753. Outre des traductions en prose de *Manlius* et de *Britannicus,* et en vers d'*Andromaque,* on a de lui un recueil de comédies italiennes qu'il composa dans sa jeunesse et dont quelques-unes eurent du succès : ce recueil fut publié sous le titre de *Nouveau Théâtre italien,* Paris, 1718, 2 vol. in-12; un poëme intitulé : *Dell' arte representativa, capitoli, sei,* Londres (Paris), 1728, in-8°; *Histoire du théâtre italien,* depuis la décadence de la comédie latine, Paris, 1728-31, 2 vol. in-8°; *Observations sur la comédie et sur le génie de Molière,* 1736, in-12; *Pensées sur la déclamation,* 1737, in-8°; *Réflexions et critiques sur les différents théâtres de l'Europe,* avec des *Pensées sur la déclamation,* 1738, in-8°; *De la réformation du théâtre,* 1743; réimprimée en 1767, avec l'*Essai* de Bussonnier *sur les moyens de rendre la comédie utile aux mœurs.*

RICCOBONI (Hélène-Virginie BALETTI), connue aussi sous le nom de *Flaminia,* née à Ferrare en 1686, femme du précédent, se distingua non-seulement au théâtre par la variété de ses talents, mais se fit aussi un nom dans les lettres, et mérita par diverses compositions poétiques d'être admise dans les académies de Rome, de Ferrare, de Bologne et de Venise. Ayant suivi son mari en France, elle y partagea ses succès, et se retira du théâtre, à son exemple, pour vivre dans la pratique des vertus chrétiennes. Elle mourut à Paris en 1771. Mme Riccoboni a donné deux pièces de théâtre qui n'eurent aucun succès; mais on cite d'elle une *Lettre* pleine d'observations judicieuses au sujet de la nouvelle traduction de la *Jérusalem délivrée,* par Mirabeau, et dont celui-ci profita pour améliorer son travail.

RICCOBONI (Antoine-François), fils des précédents, né à Mantoue en 1707, suivit aussi la carrière du théâtre; mais il y eut beaucoup moins de succès que dans ses compositions dramatiques, dont plusieurs attirèrent longtemps la foule au Théâtre-Italien. Malheu-

reusement quelques connaissances en chimie lui persuadèrent qu'il réussirait à trouver le grand œuvre, et lui firent souvent négliger les lettres pour se livrer à de vaines expériences qui n'aboutirent qu'à le ruiner. Marié avec la femme la plus spirituelle de son siècle, il jouit des succès qu'il lui vit obtenir, en fut tendrement aimé, et ne fit rien cependant pour la rendre heureuse. Il mourut à Paris en 1772. Outre quelques pièces de vers, une *Satire sur le goût*, et le *Conte sans R*, insérés dans les recueils du temps, Riccoboni a donné un assez grand nombre de *comédies*, parmi lesquelles nous ne citerons que celles qui sont restées au Théâtre-Italien jusqu'à sa suppression. Ce sont : (avec Romagnesi) *les Comédiens esclaves*, en 3 actes, 1727; *les Amusements à la mode*, en 3 actes et en vers, 1732; le *Conte de Fée*, en un acte, 1735; seul : *le Prétendu*, comédie en 3 actes et en vers, 1760; *les Caquets*, comédie en 3 actes et en prose, traduite ou imitée de Goldoni : cette pièce a été reprise avec succès au théâtre Louvois en 1802; *les Amants de village*, comédie en 2 actes et en vers, 1764. On a du même auteur l'*Art du théâtre*, Paris, 1750, in-8°; réimprimé en 1752, avec les *Pensées sur la déclamation*, de Riccoboni père.

RICCOBONI (Marie-Jeanne LABORAS de MÉZIÈRES), femme du précédent, née à Paris en 1714, annonça dès sa jeunesse ce goût exquis et cette supériorité de talents qui l'ont rendue si justement célèbre. Actrice à 20 ans, par nécessité, elle eut peu de succès à la scène, et ne trouva pas non plus de bonheur dans son union avec Riccoboni, dont elle eut souvent à déplorer les infidélités. Abreuvée de dégoûts et d'amertumes, ce fut alors que pour se distraire elle se livra à la culture des lettres, et produisit ces charmants ouvrages qui la placèrent, dès son début, au premier rang parmi les meilleurs romanciers français. L'*Histoire du marquis de Cressy*, et les *Lettres de Julie Catesby*, publiées en 1758 et 1759, obtinrent un tel succès que l'on douta d'abord qu'une femme pût en être l'auteur : Palissot ne contribua pas peu, dans sa *Dunciade*, à répandre ce soupçon; mais il se rétracta, et Mme Riccoboni put jouir pleinement de son triomphe. S'étant retirée du théâtre en 1761, elle vécut du produit de ses ouvrages et d'une petite pension que lui faisait la cour; mais cette dernière ressource lui ayant été enlevée à la révolution, elle passa ses derniers jours dans un état voisin de l'indigence, et mourut à Paris le 6 décembre 1792. Les autres ouvrages de Mme Riccoboni sont : les *Lettres de miss Fanny Butler*, où l'on a prétendu voir l'histoire de ses propres chagrins; *Ernestine*, regardée par Laharpe comme le *diamant* de l'auteur, et qui a fourni le sujet d'un drame lyrique, joué aux Italiens en 1777; *Amélie*, traduite librement et abrégée du roman de Fielding : Mme Riccoboni donna cette traduction comme le résultat de l'étude qu'elle venait de faire de l'anglais, avec le seul secours d'une grammaire et d'un dictionnaire; la *Suite de Marianne*, ouvrage de Marivaux; l'*Histoire de miss Jenny Level*, 1764; *Lettres de la comtesse de Sancerre*, 1766; traduites en anglais; *Lettres d'Élisabeth-Sophie de Vallière*, 1772; *Lettres de milord Rivers*. Ce fut par ce dernier ouvrage, qui obtint un succès mérité, que Mme Riccoboni fit en quelque sorte ses adieux aux lettres. Ses autres productions sont de peu d'importance. Ses *Œuvres complètes* parurent en 1786, 8 vol. in-8° : la plus belle édition est celle de 1818, 6 vol. in-8°, figures; celle de 1826, 9 vol. in-18, est précédée d'observations par Laharpe, Grimm et Diderot.

RICH (Claudius-James), né à Bristol ou aux environs, en 1786, reçut son éducation dans cette ville et fit de rapides progrès dans toutes les branches des connaissances humaines auxquelles il s'appliqua, particulièrement dans l'étude des langues. Il s'adonna avec tant d'ardeur aux langues orientales que ses amis le firent nommer surnuméraire (cadet ship) au service de la compagnie des Indes orientales. Dès qu'il parut dans les bureaux des directeurs, ses connaissances furent jugées si extraordinaires qu'il occupa bientôt un emploi, quoiqu'il n'eût encore que 16 ans. Pendant un séjour de 4 années à Constantinople, à Smyrne, à Alexandrie, au Caire et en Syrie, où il visita Alep et Damas, il se perfectionna dans les langues de l'Orient. Il se rendit ensuite à Bombay, fut nommé, en 1807, résident à Bagdad, et y remplit, pendant 15 ans, cette charge avec distinction. Durant son séjour dans cette ville, il y fit un grand nombre de recherches et d'observations importantes, et recueillit une quantité considérable de monuments orientaux, de médailles, de cylindres et de pierres gravées et de dépôts antiques de tout genre, particulièrement de monuments babyloniens qu'il se procura dans les nombreuses visites qu'il fit sur l'emplacement de Babylone. De retour en Orient, en 1816, après un voyage qu'il avait fait en Angleterre, et à la suite duquel il avait visité la France, l'Allemagne et Constantinople, il reprit ses travaux scientifiques dans l'ancienne Babylone, et fut secondé dans ses recherches par un jeune Wurtembergeois (Ch. Bellinot), qui mourut prématurément à Mossoul, le 12 novembre 1820. Cette même année, Rich, à peine guéri d'une maladie causée par la température trop chaude du pays qu'il habitait, parcourut pendant l'été toute la partie montagneuse du Kurdistan, campa 15 jours sur les ruines de Ctésiphon et de Séleucie, dont il leva le plan, et se dirigea sur la frontière de Perse où il reconnut la position de plusieurs villes et de plusieurs monuments élevés autrefois par les rois de la dynastie des Sassanides. De retour à Bagdad, il repartit le 16 avril pour le haut Kurdistan, et fixa sa résidence à Suléimanieh où il resta jusqu'au 17 juillet. Chassé par l'ardeur du soleil, il se porta plus à l'Orient et plus avant dans les montagnes, traversa la chaîne nommée *Zagrus* par les anciens; visita Sena ou Sinendadj, capitale du Kurdistan persan, et explora avec soin cette contrée sauvage, restée jusqu'à présent inconnue aux Européens. Arrivé à Mossoul, le 31 octobre, il s'occupa de rechercher les restes de Ninive. Il quitta Mossoul, le 3 mars 1821, et descendit le Tigre pour retourner à Bagdad où il arriva le 12 du même mois. Pendant ce trajet, il fit encore des découvertes intéressantes, telles que celles des ruines de l'antique Larissa, mentionnée par Xénophon; forcé de nouveau de quitter le séjour insalubre de Bagdad, il fit un voyage dans ce pays à l'orient de l'Yrak. Rich retourna à Schiraz, où il mourut du *choléra-morbus*, le 5 octobre 1821. Il avait épousé, à Bombay, peu de temps avant sa mort, la fille de sir James Mackintosh. Elle le suivit

dans ses courses au travers du Kurdistan et le quitta au port de Bouscher, au milieu de l'été de 1821, pour retourner à Bombay. La plupart des observations scientifiques et littéraires de Rich ont été publiées par lui dans les *Mines de l'Orient*.

RICHARD Ier, roi d'Angleterre, surnommé *Cœur de Lion*, né à Oxford, en 1157, était le second fils de Henri II et d'Éléonore de Guienne, répudiée par Louis VII, roi de France. Dès sa plus tendre jeunesse, il se fit remarquer par un esprit irascible, fier, impétueux, surtout par sa bravoure et par son adresse dans les exercices militaires. Nommé duc de Poitiers, il se réunit à son frère aîné Henri, pour faire la guerre à son père; et, après la mort de son frère, qui devait hériter de la couronne d'Angleterre, l'impatience de régner lui fit de nouveau prendre les armes contre l'autorité paternelle. Ces divisions dans la famille de Henri II étaient favorisées par Philippe Auguste, qui en profita avec habileté. Lorsque l'archevêque de Tyr vint en Occident annoncer la prise de Jérusalem par Saladin, Richard fut un des premiers à faire le serment de combattre les infidèles; mais ne renonçant pas pour cela à faire la guerre à ses voisins, il ne cessa point de soulever les provinces contre Henri II. Comme toutes ces guerres et tous ces complots suspendaient l'entreprise de la croisade, Richard fut excommunié par le légat du pape. Sur ces entrefaites, Henri II mourut de chagrin, en maudissant ses fils ingrats. Tout à coup Richard reconnut ses torts, et se repentit de sa conduite : après son couronnement, qui eut lieu le 3 septembre 1189, il ne s'occupa plus, d'accord avec Philippe Auguste, que de son départ pour l'Orient. Ainsi, après avoir, dans l'impatience de régner, pris les armes plusieurs fois contre l'auteur de ses jours, il abandonna son royaume, dès qu'il fut roi; ce qui montre moins en lui un caractère ambitieux, qu'un esprit remuant et incapable de supporter le repos. Il eut plusieurs conférences avec Philippe, fit divers règlements pour le maintien de la discipline dans l'armée des croisés, ruina ses sujets, vendit jusqu'aux charges de la couronne d'Angleterre, et partit de Vézelai en Bourgogne, pour aller s'embarquer à Marseille, tandis que le roi de France et l'armée française s'embarquaient à Gênes. Le rendez-vous des deux armées était Messine. Guillaume II, roi de Sicile, venait de mourir, et sa veuve était sœur de Richard; plusieurs contestations s'élevèrent sur la dot de Jeanne : Richard exigea du roi Tancrède, successeur de Guillaume, des sommes considérables. Pendant que les deux rois discutaient avec animosité leurs intérêts, il s'éleva, entre les croisés et le peuple de Messine, de violentes querelles, à la suite desquelles le monarque anglais s'empara de la ville, et fit arborer son drapeau sur les remparts. Philippe intervint dans ces démêlés; la paix se rétablit : mais ce fut à cette époque qu'on vit cesser l'union qu'avait fait naître la guerre sainte entre les rois de France et d'Angleterre; union qui semblait un prodige, mais qui ne devait durer qu'un moment. Philippe partit le premier pour Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre, assiégé alors par 100,000 croisés, arrivés en Syrie de toutes les parties de l'Occident. Pendant le séjour de Richard en Sicile, Éléonore lui amena Bérengère, fille du roi de Navarre, qu'il devait épouser. Ce prince ne connaissant de mesure ni dans ses actions ni dans ses sentiments, poursuivi, à l'approche des saints lieux, par le souvenir de ses fautes, montra tout à coup un repentir immodéré, et mit de l'excès jusque dans sa pénitence : il parut en chemise, au milieu d'une assemblée d'évêques, confessa ses péchés à genoux; et, tenant à la main un paquet de verges, il exigea que les prélats lui infligeassent la punition qu'il avait méritée. Il entendit ensuite l'abbé Joachim, qui prétendait connaître l'avenir par l'Apocalypse : cet abbé lui annonça qu'il ne prendrait pas Jérusalem, mais qu'il acquerrait une grande renommée dans la croisade. Au milieu de cette dévotion outrée, Richard se livrait à toutes les dissipations d'une jeunesse guerrière; et les chroniques racontent ici des scènes qui font un contraste singulier avec celles dont nous venons de parler. S'étant embarqué pour les côtes de Syrie, il aborda à l'île de Chypre; et, comme Isaac, qui régnait dans cette île, avait refusé de recevoir ses vaisseaux, il l'attaqua, le battit, le fit charger de chaînes d'argent, et s'empara de ses États. Richard, après cette conquête, célébra son mariage avec Bérengère, dans la ville de Limisso, et partit pour la Palestine, emmenant avec lui son prisonnier Isaac et sa fille, qui devint bientôt une dangereuse rivale pour la nouvelle reine d'Angleterre. Il fut reçu au camp de Ptolémaïs avec de grandes démonstrations de joie; et quoiqu'il fût tombé malade quelques jours après son arrivée, il ne laissa pas de poursuivre avec activité les travaux du siége. Mais les discordes qui avaient éclaté en Sicile entre le roi de France et le roi d'Angleterre ne tardèrent pas à se renouveler : Richard répandit ses trésors parmi les croisés, et se fit de nombreux partisans; ce qui excita la jalousie de Philippe. Conrad, marquis de Tyr, et Gui de Lusignan, époux de Sibille, se disputaient alors le royaume de Jérusalem : comme le monarque français s'était déclaré pour Conrad, Richard se déclara pour Gui de Lusignan : au milieu de ces contestations, le roi d'Angleterre envoyait des ambassadeurs à Saladin, et en recevait des présents; ce qui le faisait accuser, par les partisans de Philippe, d'entretenir des intelligences avec les infidèles. Cependant Ptolémaïs, après un siége de deux ans, se rendit aux armes chrétiennes. Ce fut alors que Richard voulut commander en maître, et qu'il indisposa contre lui la plupart des chefs de l'armée. Ayant aperçu le drapeau du duc d'Autriche sur une des tours de la ville conquise, il ordonna que ce drapeau fût jeté dans les fossés et foulé aux pieds : ce caractère violent et impétueux nuisit beaucoup au succès de la croisade, et détermina le roi de France à quitter la Palestine. Richard resta seul à la tête des croisés; et comme Saladin refusa de rendre le bois de la vraie croix, de renvoyer les prisonniers chrétiens, et de remplir toutes les conditions du traité fait avec la garnison de Ptolémaïs, le monarque anglais fit massacrer 2,500 captifs qu'il avait entre ses mains. Après cette action barbare, qu'il faut d'ailleurs juger d'après l'esprit et les mœurs du temps, Richard marcha vers Ascalon, avec une armée de 100,000 croisés. Une grande bataille fut livrée près de la ville d'Assurs, et les musulmans y furent mis en déroute. Richard montra, dans cette circonstance, autant d'habileté que de bravoure;

et ce qu'on doit le plus admirer, c'est la manière simple et modeste avec laquelle il parle de cette glorieuse journée, dans une lettre qu'il écrivit alors en Occident. Ses exploits ne purent néanmoins lui attirer la confiance de l'armée chrétienne. Les croisés étant arrivés à Jaffa, la plupart des chefs voulaient marcher contre Jérusalem : Richard proposa d'aller rebâtir Ascalon, que Saladin venait de démolir. Il fit prévaloir son opinion; mais on obéit en murmurant : plusieurs fois, afin d'apaiser les murmures, il fut obligé de conduire les croisés vers la ville sainte; mais n'osant point hasarder le siége de Jérusalem en présence de l'armée musulmane, il ramena toujours l'armée chrétienne vers Ascalon ou vers Jaffa, ce qui augmenta le mécontentement général. C'est ici qu'il faut voir, dans les chroniques du temps, la joie des soldats de la Croix, lorsqu'ils marchaient vers la capitale de la Judée ; leur désespoir, lorsqu'ils s'en éloignaient. Le roi de France, en quittant la Palestine, y avait laissé le duc de Bourgogne avec 10,000 Français. Dans les vifs débats qui s'élevèrent alors, les Français se séparèrent des Anglais; une foule de pèlerins abandonna les drapeaux de la croisade. Richard avait un ennemi déclaré dans le marquis de Tyr, qui négociait avec Saladin, et soufflait la discorde dans l'armée chrétienne. Comme Conrad fut assassiné par les émissaires du Vieux de la Montagne, on ne manqua pas cette occasion d'accuser le roi d'Angleterre. La situation de Richard devenait chaque jour plus difficile : d'un côté, craignant pour son royaume, troublé par son frère le prince Jean, et redoutant les entreprises de Philippe sur la Normandie ; de l'autre, cherchant à illustrer son nom dans la croisade, et ne voyant autour de lui que des croisés qui le maudissaient et refusaient de lui obéir, il montra, dans ses desseins et dans ses pensées, un esprit d'irrésolution et d'incertitude que l'histoire a quelque peine à caractériser. Cependant les difficultés ne faisaient qu'accroître son courage; et lorsque, de toutes parts, des plaintes s'élevaient contre lui, il y répondait par des exploits dignes d'Amadis et de Roland. Chaque jour, disent les chroniques, il livrait un nouveau combat, et revenait, tantôt avec dix têtes, quelquefois avec trente têtes de Sarrasins, qu'il avait tués. Accompagné d'un petit nombre de soldats, il s'empara d'une caravane, allant d'Égypte à Jérusalem, chargée des marchandises les plus précieuses de l'Afrique, et protégée par une force redoutable. Pour que rien ne manquât à la ressemblance de Richard avec les personnages des temps héroïques, il rencontra un énorme sanglier dans les montagnes de la Judée, se battit longtemps avec l'animal féroce, et l'étendit mort, après avoir couru le plus grand péril. Ce fut surtout à Jaffa, que l'Achille moderne montra sa valeur extraordinaire : il débarqua dans cette ville, avec 400 arbalétriers et quelques chevaliers, au moment même où la citadelle venait de capituler, et où la place était remplie de soldats musulmans. Richard les chasse devant lui comme un troupeau ; arrivé dans la plaine où campait l'armée de Saladin, il range ses compagnons en bataille : dix chevaux formaient toute sa cavalerie, et il avait devant lui 15,000 cavaliers musulmans qui fondirent à l'instant sur sa troupe. Il résiste à leur premier choc; bientôt il les attaque lui-même et les met en fuite. L'histoire n'offre point d'exemple d'un pareil combat. Richard, emporté par son ardeur, se jeta seul au milieu de l'armée ennemie, et revint bientôt après, parmi les siens, tout couvert des flèches lancées contre lui, semblable, dit un historien, témoin oculaire, *à une pelote remplie d'aiguilles*. On ne pourrait croire à des exploits si merveilleux s'ils n'étaient attestés par tous les monuments historiques. Les auteurs arabes célèbrent eux-mêmes la bravoure de Richard, qui avait passé en proverbe dans l'Orient. Lorsque les enfants pleuraient, les mères musulmanes les faisaient taire en leur disant : *Paix là, voici le roi Richard!* et lorsqu'un cheval ombrageux venait à broncher, le cavalier lui disait : *As-tu peur que le roi Richard soit caché dans ce buisson?* Malgré son étonnante valeur, Richard ne put conquérir la terre sainte; et il se vit obligé de conclure avec Saladin une trêve de trois ans, trois mois, trois semaines, trois jours et trois heures. La guerre sainte était finie; mais celui qui en avait été le héros, devait courir d'autres périls. Richard, à son retour, aborda sur les côtes presque inhabitées de la Dalmatie; et comme il avait partout des ennemis, il poursuivit sa route à travers l'Allemagne, sous le nom et l'habit d'un simple pèlerin. Arrivé en Autriche, il fut reconnu et conduit au duc Léopold, qui, se ressouvenant de l'outrage qu'il en avait reçu, le retint prisonnier. L'histoire donne peu de détails sur la captivité de ce malheureux prince : on connaît seulement, par une chronique contemporaine, le dévouement de Blondel, qu'on a célébré sur les théâtres. Le pape, pressé par les prières de la reine Éléonore, menaça des foudres de l'Église le duc Léopold et l'empereur Henri IV, à qui le prisonnier avait été livré, s'ils ne le mettaient en liberté. Au reste la cour de Rome parut s'intéresser faiblement à cette affaire; et l'opinion, en Allemagne, s'était tellement déclarée contre Richard, que l'Empereur voulut le faire juger et condamner par une diète assemblée à Worms. Le monarque anglais répondit à ses accusateurs avec une éloquence si touchante, qu'il intéressa en sa faveur les princes allemands, et l'Empereur lui-même, qui reconnut son innocence, mais qui ne consentit néanmoins à briser ses fers, qu'après avoir reçu une rançon considérable. Richard, devenu libre après un an de captivité, revint dans son royaume, qu'il avait ruiné pour les préparatifs de son départ, et qu'il ruina de nouveau pour acquitter le prix de son retour et de sa délivrance. Il fit son entrée à Londres, le 20 mars 1194, et fut reçu au milieu des acclamations générales. Il dissipa tous les complots formés contre lui, et pardonna à son frère Jean; il passa ensuite en Normandie, où il eut à combattre les armées de Philippe Auguste, qui avait profité de sa longue absence pour affaiblir sa puissance sur le continent. Après plusieurs combats, les deux monarques firent la paix, et Richard vivait en repos au milieu de ses sujets, lorsqu'une circonstance singulière lui fit reprendre les armes, et causa sa mort. Ayant réclamé en vain un trésor trouvé par le comte de Limoges, il vint mettre le siége devant le château de Chalus. Un archer, nommé Bertrand de Gourdon, lui perça l'épaule avec une flèche; le roi, cependant, commanda l'assaut, prit la place et fit pendre toute la garnison. Il ne fit grâce qu'à Gour-

don, qu'il interrogea lui-même; et celui-ci lui ayant répondu avec fermeté, il ordonna qu'on le mît en liberté, et qu'on lui donnât de l'argent, ce qui ne fut point exécuté; car Gourdon, à l'insu du roi, fut écorché vif et pendu. Rien ne peint mieux le caractère de Richard, que la manière dont les chroniques anglaises racontent sa fin. Lorsque sa mort parut prochaine, Gauthier, archevêque de Rouen, se présenta au prince, et lui dit: *Mettez ordre à vos affaires.* Aussitôt il se confessa; et s'étant fait lier les pieds, il ordonna qu'on flagellât jusqu'au sang son corps nu et suspendu en l'air: on recommença par ses ordres cette flagellation jusqu'à trois fois; il se fit traîner ensuite avec une corde au-devant du viatique, qu'il reçut en invoquant la miséricorde du Seigneur. Telle fut la fin de Richard, que la chronique appelle glorieuse. On l'ensevelit près de son père, au monastère de Fontevrauld, au mois d'avril de l'an 1199.

RICHARD II, roi d'Angleterre, naquit à Bordeaux, en 1366. Il était fils du célèbre *Prince Noir*, alors gouverneur de la Guienne. Ce prince, forcé par la maladie mortelle dont il était attaqué d'abandonner son gouvernement pour retourner en Angleterre, y conduisit le jeune Richard, encore enfant. A sa mort, Édouard III, pour éviter les troubles qu'il prévoyait après lui, se hâta de déclarer son petit-fils prince de Galles et héritier présomptif de la couronne. Il voulut même que la noblesse lui prêtât serment, en cette qualité. Craignant enfin que ses trois oncles ne conçussent l'espoir de monter sur le trône à son préjudice, il ordonna que, dans toutes les solennités, le jeune Richard prît le pas sur eux. Édouard III ayant cessé de vivre (21 juin 1377), Richard II est reconnu; et ses oncles sont les premiers à lui rendre hommage. Bientôt néanmoins ils s'emparèrent adroitement du pouvoir suprême, en se faisant nommer, par le parlement, régents du royaume. Le parlement, de son côté, profita de cette minorité, pour faire confirmer, par l'enfant-roi, les deux chartes de Jean sans Terre. Une guerre malheureuse contre la France et l'Espagne, força de recourir à des impositions excessives: elles furent levées avec une telle rigueur, que le peuple se révolta. Le chef de cette insurrection était un couvreur de Deptford, nommé Wat-Tyler, dont la fille avait été insultée par un collecteur. Cet homme se vit bientôt à la tête de plus de 100,000 mécontents. Un prêtre, nommé Jean Ball, devint l'orateur de cette multitude furieuse. Il avait pour maxime que, tous les hommes ayant Adam pour père commun, il devait régner parmi eux la plus parfaite égalité de droits et de biens. Déjà les séditieux étaient aux portes de Londres, dans la bruyère de Black-Heath. Le jeune roi leur envoya demander ce qu'ils voulaient. Ils répondirent insolemment que Richard n'avait qu'à venir leur parler. Richard les menaça de toute sa colère. Mais, redoublant d'audace, Wat-Tyler marche sur Londres: le peuple lui livre le passage du pont; et la capitale est abandonnée au pillage, aux massacres, à l'incendie. La Tour pouvait se défendre: elle fut rendue lâchement. Le gouverneur et l'archevêque de Cantorbery sont égorgés. Le conseil opinait à satisfaire les révoltés par toutes les concessions. Leur chef insistait pour que le roi négociât directement avec lui. Richard s'avança jusque sur la place de Smithfield, et fit inviter Wat-Tyler à se rendre près de lui. Le couvreur répondit qu'il s'y rendrait selon son bon plaisir. Il parut enfin, à cheval comme le roi. Il exposa les conditions auxquelles il mettrait bas les armes; mais, tout en parlant, il agitait son épée, en signe de menace. Tant d'insolence transporta de fureur le maire de Londres, qui était à côté du roi: il porta un coup si terrible au sujet rebelle, qu'il le fit tomber mort à ses pieds. Sa troupe s'apprêtait à le venger: Richard semblait perdu. Mais, au lieu de prendre la fuite, tout à coup ce prince de quinze ans s'élance au-devant des insurgés: « Anglais, leur crie-t-il, voulez-vous répandre le sang de votre roi? Vous avez perdu votre chef: c'est moi qui le suis présentement. Suivez-moi! » La foule le suit, et, peu d'instants après, sur son ordre, elle se disperse. Mais ce n'était pas dans la capitale seule qu'avait éclaté le feu de la rebellion: les provinces étaient en proie à des furieux, qui massacraient sans pitié les prêtres et les nobles. Le jeune monarque ne parut point épouvanté: il réunit des troupes, se mit à leur tête, et fit un terrible carnage des insurgés. Tous ceux qui échappèrent au fer des soldats, tombèrent sous la hache des bourreaux. La plupart avouèrent, en mourant, qu'ils avaient juré d'exterminer le roi, la famille royale, le clergé et la noblesse entière. Pendant que la couronne et l'existence même de Richard II étaient menacées, ses ministres lui avaient cherché une femme sur le continent. Il épousa Anne de Luxembourg, sœur de l'empereur Wenceslas (1381). Du jour de son mariage, le caractère du jeune monarque parut changer: il éloigna ses gouverneurs, ses conseillers, et se montra décidé à régner seul. Mais les flatteurs ne tardèrent pas à s'emparer de sa confiance; ils l'eurent asservi, dès l'instant où ils découvrirent son penchant irrésistible pour le plaisir. Le duc de Lancastre, oncle du roi, leur faisait d'autant plus d'ombrage, que ce prince avait donné lieu de lui supposer les vues les plus ambitieuses. Les courtisans ne négligèrent donc aucun moyen de le perdre dans l'esprit du jeune monarque; mais ils abusèrent tellement de sa faveur, qu'un cri général s'éleva contre eux. Des préparatifs formidables, de la part de la France, semblant menacer l'Angleterre, Richard demanda des subsides au parlement. Il n'en obtint qu'une réponse conçue en termes peu respectueux; on lui disait qu'il n'avait qu'à faire rendre gorge à ses favoris, et que l'argent ne lui manquerait pas pour lever des troupes. Richard, indigné, répliqua que le parlement n'avait pas le droit de s'immiscer dans l'intérieur de son palais, et que pour lui complaire il ne chasserait même pas *un marmiton de sa cuisine.* Le parlement menace de cesser l'expédition de toute affaire, si les ministres et les favoris ne sont pas expulsés; et si le roi ne se rend pas lui-même dans son sein. Richard s'éloigne de Londres au contraire, et exige que 40 députés lui soient envoyés pour lui donner satisfaction. Nouveau refus des deux chambres: Richard, transporté de fureur, déclare qu'il va implorer le secours du roi de France, pour châtier des sujets rebelles. Mais bientôt, comme effrayé lui-même de ses propres menaces, il retourne dans la capitale, se rend au parlement, et accorde de bonne grâce tout ce qu'il venait de refuser. Fier de ce triomphe inattendu, le parlement condamne

tous les ministres à l'exil, confisque leurs biens, et nomme une commission de 13 membres, pour partager le gouvernement de l'État avec le roi. Richard sentit son humiliation; et le désir de la vengeance occupa toutes ses pensées. Dès que la session fut terminée, il se hâta de rappeler tous ses favoris : ceux-ci ne montrèrent pas moins d'ardeur à se venger eux-mêmes. Le duc de Glocester, un des oncles du roi, s'était déclaré leur ennemi capital : ils firent le complot de l'empoisonner. Un avis secret du maire de Londres sauva ce prince. Mais les favoris ourdirent de nouvelles trames contre lui, et contre tous les seigneurs dont ils redoutaient le crédit. Toute la haute noblesse court aux armes contre les ministres. Richard, ne voyant plus qu'au-dehors les moyens de soutenir les compagnons de ses plaisirs, prend la résolution de passer en France, et d'engager Calais et Cherbourg entre les mains de Charles VI, pour en obtenir un corps de troupes auxiliaires. Déjà le monarque français l'attendait à Boulogne; mais la révolte éclata dans Londres, avec tant de violence, que Richard n'eut que le temps de s'enfermer dans la Tour. Les seigneurs ligués allèrent l'y trouver : il leur fit toutes les promesses qu'ils exigèrent. La première était qu'il se rendrait à Westminster, pour y conférer avec eux : le jour venu, il leur fit savoir qu'il avait changé de résolution. Les confédérés lui déclarent alors qu'ils vont procéder à l'élection d'un nouveau roi. Richard épouvanté, court à Westminster, et bannit de nouveau tous ses favoris. Ses oncles ne négligèrent rien pour reprendre leur ascendant : le duc de Lancastre était d'autant plus puissant, qu'il revenait d'Espagne, où, après avoir disputé la couronne à Jean I[er], il l'avait forcé de lui payer, comme indemnité, des sommes considérables. Ne pouvant échapper à sa destinée, qui était de vivre toujours en tutelle, Richard parut n'avoir plus d'autre ambition que de surpasser tous les souverains de l'Europe par sa magnificence. Ses dépenses étaient excessives, et ses moyens fort bornés. Il employait 300 hommes dans ses cuisines; et la reine ne comptait pas moins de femmes pour la servir. Pour subvenir à ce faste asiatique, il fallait se créer des ressources de toutes parts. On voit encore, par exemple, dans les archives du temps, que Richard voulut emprunter 1,000 livres sterling à la ville de Londres, et qu'il en essuya un refus très-net. Le parlement était obligé d'accorder des sommes considérables pour pouvoir faire face aux Français et aux Écossais, qui attaquèrent presque continuellement le royaume pendant ce règne; mais l'emploi de ces fonds était surveillé par une commission très-rigide. D'autres ennemis se déclarèrent : c'étaient les rebelles Irlandais. Richard passa dans leur île pour les combattre. Il fut bientôt rappelé en Angleterre, par la fermentation des *Lollards :* c'est ainsi que l'on appelait les partisans de l'hérésiarque Wicleff. Veuf, à l'âge de 27 ans, Richard fit demander au roi de France Charles VI, la main de sa fille Isabelle. Cette princesse n'avait alors que 7 ans; et, de plus, elle était promise au duc de Bretagne. Ces difficultés furent aplanies dans une négociation qui eut pour résultat une trêve de 28 ans entre les deux rois. Pour célébrer ces heureux événements, les monarques de France et d'Angleterre se donnèrent rendez-vous entre Ardres et Calais. L'entrevue eut lieu (1396) sous des tentes somptueuses : les deux cours y déployèrent une magnificence à laquelle on ne peut comparer que celle qu'étalèrent, 124 ans après, aux mêmes lieux, François I[er] et Henri VIII, dans leur fameuse réunion du *Champ d'Or*. Richard fit, à cette occasion, des dépenses exorbitantes, et qui s'augmentèrent encore, par les présents considérables qu'il répandit parmi les électeurs d'Allemagne, pour les engager à lui décerner la couronne impériale. La voie des emprunts lui étant fermée, il avait recours aux dons gratuits ou plutôt forcés. « Il n'y eut seigneur, prélat, gentilhomme ou gros bourgeois, dit une chronique du temps, qui ne fût obligé de prêter au roi quelque somme, qu'on savait bien qu'il n'avait volonté ni pouvoir de rendre. » La restitution de Calais et de Cherbourg excita un mécontentement bien plus vif. Le duc de Glocester la reprocha au roi avec tant de violence, que Richard résolut de se débarrasser de cet oncle incommode. Il alla le trouver dans une de ses terres, et le pressa de le suivre à Londres pour une affaire qui ne souffrait point de retard. Au milieu du chemin, un parti embusqué enlève le duc de Glocester, qui est jeté dans un vaisseau, et conduit à Calais, où il est étranglé secrètement. Pour compléter ce coup d'autorité, le roi fait saisir les principaux seigneurs qu'il savait être dans les intérêts de son oncle. Enfin il convoqua un nouveau parlement, dont tous les députés étaient élus par son influence. Cette assemblée s'empresse d'aller au-devant de tous ses vœux. Jamais il n'avait paru plus puissant. Il s'était endormi dans une fatale sécurité, lorsqu'une nouvelle insurrection des Irlandais vint l'arracher au repos. Il passa la mer, pour aller châtier les rebelles, emmenant à sa suite, comme otages, tous les enfants de ses oncles, et emportant avec lui tous les joyaux de la couronne. Il semblait prévoir que jamais il ne rentrerait dans son palais. Il livra plusieurs combats; et il y montra une grande bravoure personnelle. Mais ce n'était pas en Irlande que se trouvaient ses ennemis les plus dangereux. Les nombreux mécontents de l'Angleterre appellent le duc d'Hereford, fils du duc de Lancastre, que Richard avait exilé. Ce prince était alors en France. Il accueille les offres des conjurés; et bientôt, à la tête d'une faible troupe, il débarque dans la province d'York. En peu de jours, il voit 60,000 hommes sous ses drapeaux, marche rapidement sur Londres, et y entre aux acclamations générales (1399). Cependant il ne prit encore que le titre de duc de Lancastre, se contentant de soumettre toutes les places fortes, et d'exaspérer la nation contre Richard II, par un manifeste où il retraçait toutes les injustices de son gouvernement. Dès que Richard fut informé d'un événement aussi terrible qu'inattendu, il se hâta de repasser la mer; mais déjà le duc d'York, son oncle, qu'il avait laissé régent du royaume, et, à son exemple, toute la haute noblesse, s'étaient déclarés pour son heureux rival. Dans son désespoir, il alla s'enfermer presque seul dans le château de Conway, qui passait pour imprenable; et, de cette retraite, il fit proposer au duc de Lancastre, d'entrer en arrangement. Le duc lui envoya l'archevêque de Cantorbery. Richard ne demandait que la vie sauve et des moyens d'existence pour lui et dix de ses serviteurs. Il désira enfin traiter en personne avec

le prince son cousin; et, à cet effet, il se rendit à Flint, endroit qui n'est qu'à 3 lieues de Chester, où se trouvait le duc de Lancastre. Dès que le roi l'aperçut, il eut assez de force ou de dissimulation pour lui dire : « Beau cousin, soyez le bien-venu. » Ils partirent ensemble pour Londres. Richard fut immédiatement conduit à la Tour. Là il se déclara indigne de porter la couronne. « Il l'était en effet, a dit Voltaire, puisqu'il s'abaissait à le dire. » Le parlement, pour complaire à l'usurpateur, dressa, contre son souverain légitime, un acte d'accusation en 35 articles. Après la lecture de cet acte, le duc de Lancastre se leva, et demanda formellement la couronne : elle était déjà sur sa tête. Les législateurs de l'Angleterre l'en déclarèrent légitime possesseur, à l'exclusion du comte de la Marche, seul et véritable héritier. Ainsi finit (30 septembre 1399) le règne de Richard II. Mais il vivait encore; et son existence était un crime aux yeux de l'usurpateur. Henri IV le fit transférer, de la Tour de Londres au château de Leeds, dans le comté de Kent; mais le trouvant encore trop près de la capitale, il lui assigna, pour prison, le château de Pont-Fract, dans l'Yorkshire. L'infortune de Richard II toucha de compassion quelques-uns des seigneurs qui l'avaient abandonné. Pour animer le peuple en sa faveur, ils produisirent un de ses chapelains, nommé Magdalen, dont la ressemblance avec ce prince était extrême; et ils le firent passer pour Richard lui-même, échappé à la surveillance de ses geôliers. A ce nom, et sans autre examen, le peuple court aux armes. Les amis du roi légitime se portèrent rapidement sur Windsor, dans l'espérance d'y surprendre l'usurpateur. Celui-ci venait de s'évader pour rassembler son parti. La résolution qu'il témoigna, jeta les royalistes dans la perplexité. Ils perdirent du temps à délibérer : Lancastre le mit à profit pour se défaire d'un concurrent, si redoutable encore dans les fers. Il le fit assassiner par huit hommes, que commandait un indigne chevalier, nommé Thomas Pierce, qui, dit-on, lui porta de sa main le coup mortel. Richard, jeune et vigoureux, se défendit si vaillamment, qu'ayant arraché la hache d'un de ses assassins, il en étendit quatre à ses pieds avant de succomber (1400). La mort de ce prince infortuné est rapportée de vingt façons différentes par les historiens et les compilateurs. Quelques-uns le font périr de faim. La version que nous avons suivie, est plus généralement adoptée. Richard II mourut sans enfants. L'usurpation de Henri IV fit monter la branche de Lancastre sur le trône.

RICHARD III, roi d'Angleterre, naquit en 1452. Il était le 4e fils du duc d'York, tué à la bataille de Wakefield, en 1460, et, par conséquent, frère d'Édouard IV. Richard porta d'abord le titre de duc de Glocester. Dès qu'Édouard IV eut cessé de vivre, le duc de Glocester se servit d'un parti puissant pour enlever la régence à la reine mère, Élisabeth Woodville. Il était plus difficile de se faire donner la garde du roi enfant : Richard écrivit à la reine une lettre artificieuse; et ce fut cette princesse qui lui fournit elle-même les moyens de s'emparer de la personne d'Édouard V. Elle ne tarda point à se repentir de son excessive confiance, et elle se retira dans l'abbaye de Westminster, avec le duc d'York, son second fils. Cependant le duc de Glocester affectait les plus grands respects et la plus sincère tendresse pour le jeune monarque son neveu : ce ne fut même que sous le spécieux prétexte de mieux veiller à la sûreté de sa personne, qu'il se fit décerner, par un conseil qui lui était tout dévoué, le titre de *Protecteur du roi et du royaume*. Le premier acte de son autorité fut de sommer la reine mère de remettre sous sa garde le jeune duc d'York, son second fils. La reine se refusa d'abord à un aussi douloureux sacrifice; mais l'archevêque de Cantorbery l'y détermina. Dès que le protecteur se vit maître de ses deux neveux, il les fit conduire à la Tour de Londres. Cette mesure n'avait, en elle-même, rien d'odieux : il était d'usage, à cette époque, que les rois se retirassent à la Tour, quelque temps avant leur couronnement. Le protecteur donna des ordres pour les apprêts de cette cérémonie; mais ce fut au même instant que se répandirent, dans la capitale et dans les provinces, les bruits les plus injurieux contre l'illégitimité du mariage d'Édouard IV, et celle de la naissance de ses fils. On vit tout à coup traîner à la mort les partisans les plus connus de la reine mère, et les plus dévoués au jeune roi. Au premier rang était lord Hastings, que le protecteur fit exécuter en sa présence et sans forme de procès, après lui avoir reproché d'attenter à ses jours par la sorcellerie, de complicité avec la reine mère. Des émissaires secrets, et même des prédicateurs, ne négligeaient aucune occasion de représenter le duc de Glocester comme le seul héritier légitime des droits de la branche d'York. Le protecteur avait un confident, qui alla plus loin : c'était le duc de Buckingham, qui fit, à l'hôtel de ville, la proposition formelle de décerner la couronne au prince qui était déjà revêtu du pouvoir suprême. Non content de cette première tentative, le duc conduisit lui-même, le jour suivant, le maire et les aldermen de Londres, au palais du protecteur, pour le supplier d'assurer le bonheur du peuple anglais, en montant sur le trône. Richard reçut cette députation avec une froideur affectée, et protesta de sa fidélité envers le jeune roi son neveu. Le duc de Buckingham s'écrie que le salut de l'État ne peut être ajournée, et que, puisque le protecteur refuse la couronne, elle va être placée sur une autre tête. Alors Richard se laisse vaincre, et dit : « J'accepte donc : aux droits de ma naissance j'ajoute ceux d'une élection libre faite par les grands et les communes du royaume. » Des cris de *vive Richard III!* terminèrent une scène si visiblement concertée que les historiens n'hésitent pas à la qualifier de *comédie*. La proclamation du nouveau roi eut bientôt lieu dans les formes accoutumées (22 juin 1483). Il fit servir à son couronnement les apprêts qui avaient été faits pour ceux du jeune captif de la Tour de Londres. A peine couronné, Richard partit pour Glocester. Pendant son absence, Édouard V et son frère le duc d'York, selon le bruit public, périrent dans leur prison. La voix des contemporains, et, bien plus encore, celle des générations suivantes, ont accusé Richard de ce double crime. Nous nous bornerons ici à rapporter les faits tels qu'on les trouve dans la plupart des relations écrites alors et depuis. Richard, dit-on, envoya l'ordre à Brakenbury, gouverneur de la Tour, de faire mourir ses deux neveux. Brakenbury se montrant épouvanté d'un tel attentat, l'usurpateur lui envoya un de ses officiers,

nommé Tyrel, qui se chargea d'exécuter les volontés de son maître. Celui-ci entra dans la chambre des deux jeunes princes, qui dormaient dans le même lit, et les étouffa sous un lit de plume. Il les fit enterrer ensuite au pied d'un escalier. Pendant ce temps, Richard se faisait couronner une seconde fois dans la cathédrale d'York, et proclamait Édouard, son fils, prince de Galles. Mais, tandis qu'il prenait ces mesures pour perpétuer la couronne dans sa famille, il se formait une vaste conspiration pour la lui ravir. Eût-il pu croire que le chef de ce complot était ce même duc de Buckingham qui avait tout bravé pour lui aplanir le chemin du trône? Rien cependant n'était plus vrai. N'étant pas aussi largement récompensé qu'il l'avait espéré, le duc de Buckingham médita de donner un nouveau souverain à l'Angleterre. Il jeta les yeux sur Henri Tudor, comte de Richmont, qui était alors réfugié en France. Quelque soin que prit le duc de dérober ses trames aux regards vigilants de Richard, celui-ci soupçonna une partie de la vérité. Il donna ordre à Buckingham de se rendre auprès de lui. Le duc voit le coup qui le menace, et il répond hardiment qu'il ne se livrera pas entre les mains de son plus cruel ennemi. Après une telle déclaration, il fallait prendre les armes : le duc les prend, et marche vers la côte où devait descendre le comte de Richmont. Mais ses troupes l'abandonnent : il se cache, est vendu par ses affidés, traîné aux pieds de Richard, et décapité sur l'heure même. Le comte de Richmont, ne trouvant plus personne sur la côte, regagne la France. Tous ses partisans vont l'y rejoindre, ou tombent au pouvoir de Richard, qui ne fait grâce à aucun. Mais leur supplice ne le satisfaisait qu'à demi : il voyait le prétendant bien accueilli à la cour de Charles VIII, et il devait redouter quelque nouvelle entreprise de sa part. En effet, après des traverses sans nombre, le comte de Richmont débarque en Angleterre (6 août 1485). Richard III rassemble précipitamment des troupes, et marche au-devant de son rival. Les deux armées se rencontrent enfin à Bosworth. Le combat s'engage : Richard aperçoit Richmont dans le mêlée : il fond sur lui avec une ardeur qui n'était pas aussi vive de la part du comte. Mais que pouvaient ses efforts personnels, quand un de ses généraux passait ouvertement à l'ennemi avec une aile entière? Il vit l'instant où il allait tomber vivant entre les mains de son antagoniste : il prévint cette honte en courant chercher la mort au milieu des rangs ennemis. Son corps fut trouvé sous un monceau de cadavres, et percé de coups. La couronne qui surmontait son casque en fut détachée, et posée sur la tête du vainqueur, aux cris de *Vive le roi Henri VII!* (22 août 1485). Dans la personne de Richard III, finit la race française des Plantagenets, qui occupaient le trône britannique depuis plus de 300 ans.

RICHARD, comte de Cornouailles et de Poitou, n'est point placé, par les historiens, au nombre des empereurs d'Allemagne, quoiqu'il en ait exercé tous les droits. Fils puîné de Jean sans Terre, et d'Isabelle d'Angoulême, il naquit à Winchester, le 5 janvier 1209. Il n'avait que 16 ans lorsqu'il fut chargé, par Henri III, son frère, d'une expédition dans la Guienne : il remporta quelques avantages devant la Réole, et il aurait achevé la conquête de cette province, si les seigneurs français qui s'étaient engagés à le seconder, n'eussent fait leur paix avec le roi saint Louis. Malgré la défection de ses alliés, il se maintint dans les portions de cette belle province, qui restaient aux Anglais; et Henri en augmenta son apanage. Richard partagea l'ardeur chevaleresque de son siècle pour la délivrance de la Palestine : il prit la croix en 1236; mais ce ne fut qu'après la mort de sa femme, sœur du comte de Pembroke, qu'il s'occupa d'accomplir son vœu. Le pape Grégoire voulut s'opposer à son départ. Mais, malgré la défense du pontife, il s'embarqua dans le port de Marseille, et fit voile pour Ptolemaïs. Son arrivée releva le courage des chrétiens, et jeta l'effroi parmi leurs ennemis, alarmés d'avoir à combattre le neveu de Richard Cœur de Lion, héritier de sa valeur comme de son nom. Il remporta quelques avantages sur les Sarrasins; mais, se voyant peu secondé par les chrétiens de la Palestine, il fut obligé de renouveler la trêve faite avec le soudan d'Égypte. Après avoir fait réparer les fortifications d'Ascalon, qu'il remit à Gautier de Brienne, il partit pour la Sicile, où il eut une entrevue avec Frédéric II. Il chercha vainement à réconcilier ce prince avec le saint-siége, et revint, en 1242, à Londres, où son retour fut célébré par des fêtes magnifiques. Bientôt Richard trouva de nouvelles occasions de signaler son courage dans la guerre que Henri III eut à soutenir contre les Français. Oubliant les services que son frère venait de lui rendre, Henri voulut le dépouiller de la Guienne, et le priver de sa liberté. Richard s'enfuit, et, surpris au milieu de la mer par une tempête, il fit vœu, s'il échappait au danger, de fonder une abbaye de l'ordre de Cîteaux, pour lequel il avait beaucoup de vénération. C'est à ce vœu que dut son érection l'abbaye de Hayles, fameuse par ses richesses et par l'étendue et la beauté de ses bâtiments. En 1243, Richard épousa Sanche de Provence; et il se réconcilia peu de temps après avec son frère, qui lui accorda, pour le dédommager de la perte de la Guienne, une pension de 1000 marcs d'argent et plusieurs domaines considérables. La mort de Conrad IV laissait l'Empire vacant; et les factions qui divisaient l'Allemagne, se disputaient l'avantage de dépouiller le malheureux Conradin. Tandis qu'une partie des électeurs choisit Alphonse X, roi de Castille, l'autre se déclare pour Richard; mais les deux compétiteurs ne peuvent obtenir du saint-siége la confirmation de leur élection. Richard arrive en Allemagne, et se fait couronner avec Sanche, sa femme, à Aix-la-Chapelle, le 17 mai 1257. Il récompense magnifiquement les électeurs qui lui ont donné leurs suffrages; et ses libéralités lui gagnent de nouveaux partisans. Il apprend tout à coup que les barons anglais tiennent son frère prisonnier dans Londres, et il vole à son secours. Il revient en Allemagne, en 1260, avec de nouveaux trésors, convoque une diète qui établit de sages règlements pour la sûreté des voyageurs, et apaise les querelles des villes impériales et des princes, en accordant quelques milliers de marcs d'argent aux parties qui se trouvaient lésées par ses décisions. Richard fit un troisième voyage en Allemagne, l'an 1262; il donna l'investiture de l'Autriche et de la Styrie à Ottocare, confirma les priviléges de plusieurs villes, entre autres de

Strasbourg et d'Haguenau, et enrichit le trésor d'Aix-la-Chapelle d'une couronne, d'un sceptre, d'un globe d'or et de deux habits impériaux. Les troubles d'Angleterre le forcèrent d'y retourner, en 1264. Il fut fait prisonnier à la bataille de Lewes, gagnée sur les troupes royales par Simon de Montfort, et ne recouvra sa liberté qu'après 14 mois d'une détention très-rigoureuse. Il revint encore en Allemagne, en 1268, supprima les péages onéreux qui gênaient la navigation du Rhin, abolit un nouvel impôt établi par les magistrats de Worms, et, l'année suivante, tint, dans cette ville, une diète, à laquelle assistèrent les électeurs de Trèves et de Mayence, avec plusieurs autres évêques et princes de l'Empire. Richard, veuf pour la seconde fois, quoique sexagénaire, fut sensible aux charmes de Béatrix de Falkenstein, l'épousa le 16 juin 1269, et la conduisit en Angleterre. Bientôt après, Henri, le fils aîné de Richard, prince de grande espérance, fut assassiné par les deux fils de Simon de Montfort, pour venger le sang de leur père. Ce triste événement abrégea les jours de Richard. Il mourut d'apoplexie, le 2 avril 1272, et fut inhumé dans l'abbaye de Hayles.

RICHARD Ier, comte d'Averse, et prince de Capoue, de 1059 à 1078, était fils d'Ascilitin, frère de Rainolfe et de Drengot. Il succéda au premier, dans l'année 1059, au plus tard, puisque, à cette époque, il intervint, comme comte d'Averse, au concile de Melphi, convoqué par le pape Nicolas II. Ce pontife, qui cherchait à s'assurer un appui contre l'antipape Cadaloüs, eut recours aux princes normands. Robert Guiscard avait fort étendu ses conquêtes dans la Pouille. Richard, qui avait épousé Fridésine, sœur de Robert, qui était l'égal de son beau-frère en bravoure et en talent militaire, et qu'on disait lui être supérieur par son amour pour la justice et par sa douceur, paraissait destiné à conquérir la Campanie. Nicolas, pour l'attacher à son parti, lui donna l'investiture de la ville et de la principauté de Capoue, que possédait alors Pandolfe V, prince lombard. Richard mit immédiatement le siége devant Capoue; mais il ne se rendit maître de cette ville qu'en 1062. L'année suivante, il conquit aussi Gaëte, qui, jusque-là, s'était maintenue libre, sous la protection des Grecs. Pour affermir sa couronne, il s'associa dans le gouvernement son fils Jordan, qui le seconda dans toutes ses entreprises. Richard, mécontent, en 1066, du pape Alexandre II, fit, dans le duché de Rome, quelques incursions, dont il fut puni par Godefroid, duc de Toscane, qui l'assiégea dans Aquin. Ramené à l'obéissance du saint-siége, il ne s'en écarta plus; fit hommage, en 1073, à Grégoire VII, et assista, en 1077, Robert Guiscard dans la conquête de Salerne : il entreprit ensuite le siége de Naples; et déjà cette ville se trouvait réduite à de dures extrémités, lorsque Richard Ier mourut, le 15 avril 1078. Son fils Jordan Ier fut son successeur.

RICHARD II succéda, en 1091, à Jordan Ier. Dès que la nouvelle de la mort de Jordan se fut répandue dans Capoue, les habitants, que 30 ans d'obéissance n'avaient point encore façonnés au joug des Normands, se révoltèrent, et chassèrent de leurs murs Richard II, avec tous ses compatriotes. Ce prince vint se réfugier à Averse, avec Gaitelgrime sa mère, sœur du dernier prince de Salerne. Il fit demander en même temps des secours à Roger, duc de Pouille; mais comme ces secours n'étaient point suffisants, il offrit à Roger, s'il recouvrait Capoue, de lui faire l'hommage-lige de cette principauté. Cette condition fut acceptée : le duc de Pouille et le grand-comte de Sicile réunirent leurs soldats devant Capoue, au mois d'avril 1098. Urbain II y vint aussi, pour négocier; mais ce fut sans succès : la ville, après une défense obstinée, se rendit, et Richard II la reçut en fief de Roger, renonçant ainsi au pouvoir souverain, pour se réduire au rang de vassal du duc de Pouille. Richard II mourut en 1105, sans postérité. Robert Ier, son frère, lui succéda.

RICHARD Ier, surnommé *Sans Peur*, duc de Normandie, était fils de Guillaume *Longue-Épée* et d'une princesse danoise. Il succéda, l'an 943, à son père, assassiné par Arnoul, comte de Flandre, et fut mis sous la tutelle de quatre seigneurs, choisis dans une assemblée de la noblesse. Louis IV, dit d'*Outre-mer*, ayant appris la mort de Guillaume, vint aussitôt à Rouen, et déclara qu'il avait l'intention d'emmener Richard à sa cour, pour l'y faire élever. Les Normands s'opposèrent d'abord au dessein du roi; mais, rassurés par ses promesses et par l'affection qu'il témoignait au jeune duc, ils consentirent au départ de celui-ci. En arrivant à Laon, où résidait sa cour, Louis reçut un message d'Arnoul, qui l'engageait à profiter de la minorité de Richard pour recouvrer le pays dont les Normands s'étaient emparés. Dès ce moment Richard fut traité comme prisonnier. Par le conseil d'Osmond, son gouverneur, il feignit d'être malade; et ce fidèle serviteur, profitant de la négligence des gardes, l'emporta, dans une botte de foin, à Senlis, d'où il regagna ses États. Louis se ligue avec Hugues le Grand, comte de Paris, pour dépouiller Richard, et pénètre, presque sans obstacle, jusqu'au sein de la Normandie; mais, abandonné par son allié, qu'il avait mécontenté, bientôt il se trouve dans un grand embarras, par l'arrivée d'Aigrold, roi de Danemark, avec une flotte nombreuse. Il lui fait demander une entrevue : mais, pendant la conférence des deux princes, les Danois dispersent les Français; et Louis, forcé de prendre la fuite, est retenu prisonnier par les habitants de Rouen, qui ne consentent à le rendre qu'après qu'il eut juré la paix avec Richard. Cette paix ne pouvait être de longue durée. Hugues le Grand avait fiancé sa fille Agnès au jeune duc de Normandie. Pour empêcher cette alliance, Louis s'unit avec Arnoul, qui craignait toujours que Richard ne lui redemandât compte du sang de son père; et, aidé par l'empereur Othon Ier, son beau-frère, et par Conrad, roi de Bourgogne, il fait le siége de Paris. Les alliés, battus devant cette ville, vont assiéger Rouen, et éprouvent de nouveaux revers. La rigueur de la saison les oblige de s'éloigner; Richard, à qui ses premiers exploits méritèrent le surnom de *Sans-Peur*, les poursuit dans leur retraite, et taille en pièces une partie de leur arrière-garde. Lothaire, en montant sur le trône de France, après la mort de son père, hérite de sa haine contre les Normands. La crainte que la valeur de Richard imprimait à ses ennemis, force le roi de recourir à la ruse. Brunon, archevêque de Cologne et oncle de Lothaire, fait proposer à Richard une conférence dans

Amiens. Le duc de Normandie s'y rendait sans méfiance, quand il fut averti, par deux chevaliers, du piége qu'on lui tendait. Lothaire osa lui demander une nouvelle entrevue, sur les bords de l'Eaune. Cette fois, Richard se fit accompagner d'une escorte; mais se sentant trop faible pour lutter contre les troupes qu'avaient amenées ses adversaires, il regagna Rouen par des chemins détournés. Cessant de dissimuler, Lothaire, aidé de Thibaud, comte de Chartres, rentre, peu de temps après, dans la Normandie, et s'empare d'Evreux, par la trahison du commandant. Richard se venge de Thibaud, en ravageant ses États; et le comte de Chartres vient camper devant Rouen. Irrité de cette bravade, le duc lui livre bataille, le met en fuite, et, ayant reçu des secours des Danois, porte le fer et la flamme dans l'intérieur de la France. Lothaire alla lui-même demander la paix à Richard, qui congédia les Danois, abandonnant des terres à ceux qui voulurent embrasser le christianisme, et fournissant aux autres des moyens de passer en Espagne, où ils commirent de grands ravages. Le duc de Normandie put alors s'occuper d'améliorer le sort de ses sujets. Il encouragea l'agriculture et le commerce, et favorisa l'étude des sciences, par différentes fondations pieuses. Après l'extinction de la race de Charlemagne, il contribua beaucoup à faire placer Hugues Capet sur le trône de France. Richard mourut, le 28 novembre 996, dans sa 63e année, à Fécamp, dont il avait fait reconstruire l'abbaye, ruinée, un siècle auparavant, par les Normands.

RICHARD II, dit *le Bon*, duc de Normandie, fils du précédent et de Gonnor, sa seconde femme, lui succéda. Les commencements de son règne furent troublés par un soulèvement général, occasionné par l'abus que la noblesse faisait de l'autorité royale. En 997, il fut obligé de faire la guerre à Guillaume, son frère cadet, qui refusait de lui rendre hommage pour les terres dont il l'avait apanagé. Guillaume, abandonné de ses soldats, fut arrêté; mais il s'échappa de sa prison, et vint se jeter aux pieds de Richard, qui lui pardonna sa faute et le rétablit dans tous ses domaines. Ethelrède II, roi d'Angleterre, beau-frère de Richard, ayant conçu le projet d'exterminer tous les Danois qui se trouvaient dans ses États, fit la guerre au duc de Normandie, pour l'empêcher de les secourir; mais les Anglais battus dans le Cotantin, furent forcés de se rembarquer précipitamment. L'indigne conduite d'Ethelrède l'ayant rendu l'objet de la haine de ses sujets, il osa demander un asile à Richard, qui, ne voyant plus en lui qu'un prince malheureux, l'accueillit avec les plus grands égards. Richard eut ensuite de longs démêlés avec Eudes, comte de Chartres, qui voulait garder la ville de Dreux, que Mathilde, sœur du duc de Normandie, lui avait portée en dot. Pour terminer cette guerre, il demanda des secours aux rois de Suède et de Norwége; mais le roi Robert craignant que ces barbares, après avoir ravagé les domaines d'Eudes, ne pénétrassent en France, obligea le comte de Chartres à faire la paix avec Richard. Un château que le duc de Normandie fit construire à Tillières, près de Verneuil, ralluma bientôt une querelle assoupie plutôt qu'éteinte. Eudes, aidé par Hugues, comte du Maine, vint assiéger ce château; mais repoussé dans toutes les attaques, il finit par se soumettre aux conditions que Richard voulut lui imposer, et qui sans doute étaient très-modérées, puisqu'il les remplit sans se plaindre. Richard fut l'allié le plus fidèle du roi Robert, et l'accompagna dans diverses expéditions, où il signala son courage: du moins quelques historiens lui donnent-ils le surnom d'*Intrépide*. Ce prince mourut, pleuré de ses sujets, le 2 août 1026 ou 1027, et fut inhumé près de son père.

RICHARD III fut reconnu duc de Normandie du vivant de son père, Richard II, auquel il succéda en 1026. Il était alors fort jeune, et prit néanmoins le gouvernement de ses États. Son règne fut de courte durée. Robert, son frère, réduit à son comté d'Hiesmes, et humilié de n'être que le vassal de son aîné, se révolta contre lui, succomba dans son entreprise, et obtint son pardon. Il fut plus qu'ingrat: ne pouvant par la force parvenir au trône qu'il ambitionnait, il ne recula pas devant le plus lâche fratricide. Richard mourut empoisonné, le 5 février 1028. Il fut inhumé dans l'église abbatiale de Saint-Ouen.

RICHARD (Martin), peintre, né à Anvers à la fin du 16e siècle, était venu au monde avec un bras gauche seulement. Malgré cette mutilation, il acquit un talent remarquable comme paysagiste. On estimait ses tableaux, qu'il ornait de belles fabriques. Le célèbre Vandyck faisait grand cas de cet artiste, et voulut avoir son portrait. Richard mourut en 1636, âgé de 45 ans. — Son frère, David RICHARD, s'appliqua aussi à la peinture, mais avec beaucoup moins de succès.

RICHARD (Claude), jésuite, né à Ornans, dans le comté de Bourgogne, en 1589, mort le 20 octobre 1664, fut nommé par le roi d'Espagne, Philippe IV, professeur de mathématiques au collége qui venait d'être fondé à Madrid, et occupa cette chaire pendant 40 ans, avec autant de zèle que de succès. On lui doit : une édition des *OEuvres d'Archimède*, avec des *notes*, Paris, 1626, in-fol., ou 1646; *Commentarius in omnes libros Euclidis*, Anvers, 1645, in-4°; *Commentarius in Apollonii Pergæi conicorum libros IV*, ibid., 1655, in-fol., figures; *Ordo novus et reliquis facilior, tabularum sinuum et tangentium*, dont on ne connaît ni la date ni le format. Il fut aussi l'inventeur d'une montre magnétique au moyen de laquelle on connaissait l'heure dans toutes les parties de la terre.

RICHARD (Jean), né à Verdun en 1639, mort à Paris en 1719, avait étudié la théologie avec succès, et il consacra toute sa vie, quoiqu'il fût laïque et marié, à la composition de sermons et de prônes, ou à des compilations utiles à ceux qui se livrent à la carrière de la prédication. On a de lui : *Discours moraux* en forme de *sermons*, 1685, 5 vol. in-12, qui furent suivis d'autres *Discours moraux* en forme de *prônes; Éloges historiques des saints*, 1665, 4 vol.; *Dictionnaire moral, ou la Science universelle de la chaire*, Paris, 1700, 6 vol. in-8°; réimprimé en 8 vol. in-12. Il est éditeur des *Sermons* de Fromentières, des *Prônes* de Joly, des *Discours* de l'abbé Boileau, et a donné un vol. de *Panégyriques choisis*.

RICHARD (René), historien, né à Saumur en 1654, entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, devint doyen du chapitre de Ste.-Opportune, à Paris, et mourut le 21 août 1727. On a de lui plusieurs ouvrages

qui annoncent, pour la plupart, un esprit faux et singulier. Les principaux sont : *Parallèle du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin*, Paris, 1704 et 1716, in-12; *Maximes chrétiennes*, et le *Choix d'un bon directeur*, ouvrages composés pour les D[lles] de St.-Cyr; *Vie de Jean-Antoine Le Vachet*, 1792, in-12; *Histoire de la vie du P. Jos. du Tremblay, capucin employé par Louis XIII*, etc., 1702, 2 parties in-12 : dans cet ouvrage l'auteur a peint le P. Joseph comme un saint; il en a fait un portrait fort différent dans le livre intitulé : *le Véritable P. Joseph, capucin, contenant l'histoire-anecdote du cardinal de Richelieu*, Rouen, 1704, in-12, réimprimé en 1750. Pour mieux se déguiser, l'abbé Richard fit une critique de ce dernier ouvrage qu'il donna sous le titre de : *Réponse au livre intitulé* le P. Joseph, etc., 1704, in-12.

RICHARD (Charles-Louis), dominicain, né en 1711, à Blainville-sur-l'Eau, en Lorraine, s'était fait connaître par un grand nombre d'écrits, où il s'attachait à la défense des principes religieux, lorsque la révolution éclata. S'étant prononcé avec force contre le serment exigé des prêtres, il fut obligé de se réfugier en Belgique où il continua de publier divers opuscules analogues à ses opinions. Il fut découvert à Mons, en 1794, et traduit devant une commission militaire qui le condamna à mort comme auteur d'un écrit intitulé : *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ, avec les Français qui ont tué leur roi*. Le P. Richard subit son jugement avec tout le calme de la vertu. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques*, Paris, 1760 et années suivantes, 6 vol. in-fol.; *Analyse des conciles généraux et particuliers*, 1772-77, 5 vol. in-4°; *Observations modestes sur les pensées de d'Alembert*, etc., 1774; *Annales de la charité*, 1785, 3 vol. in-12, etc., etc.

RICHARD (N.), né dans le pays de Valence, servit comme volontaire contre les Français, après l'expulsion des Bourbons d'Espagne. Il eut surtout occasion de montrer sa valeur dans une journée qui fut suivie de l'évacuation de Valence par le général Moncey. Employé depuis dans l'administration, il obtint, pour prix de son exactitude et de sa loyauté, le poste de commissaire des guerres dans la province de la Manche; mais quoique sa conduite y eût été irréprochable, il apprit ensuite, comme tant d'autres, au retour de Ferdinand, que leurs succès mêmes leur étaient contraires, et que dans cette lutte où leur intention avait pu être louable, ils n'avaient servi efficacement que les intérêts des moines et du pouvoir arbitraire. Devenu suspect dans son mécontentement, il fut arrêté au mois de septembre 1815, et bien que, faute de preuves contre lui, on l'eût élargi assez promptement, il devint l'ennemi irréconciliable d'un gouvernement qui dès le moment de la restauration, avait adopté pour principe de ne pas tenir ses promesses. On signala Richard comme le principal agent d'une conspiration très-étendue, dont le secret était gardé en partie, mais à laquelle n'étaient pas étrangers plusieurs personnages jouissant de quelque influence, et entre autres, dit-on, le général Renovalès, ou même le ci-devant ministre de la guerre, don Juan O'Donnojhu. On fit subir à Richard la question ordinaire, et il eut la force de résister aux tortures; mais la question extraordinaire lui arracha des déclarations en vertu desquelles d'autres malheureux souffrirent les mêmes tourments; ils n'avouèrent rien : on prétend toutefois que les conjurés s'étaient proposé d'immoler Ferdinand. Quelques officiers furent condamnés, ainsi que le malheureux Richard qui souffrit la mort avec fermeté, au mois d'avril 1816.

RICHARD (Jean-Pierre), prédicateur, né en 1743, à Béfort, mort à Paris en 1820, chanoine de la métropole, était entré à 17 ans au collége des jésuites de Colmar, où il fit sa profession. Après la suppression de la société, il habita successivement plusieurs villes de la Lorraine; et, revenu à Paris vers 1786, se fit bientôt connaître assez pour être chargé, 3 ans après, de prêcher à la cour le sermon de la Pentecôte. Il parvint à se soustraire aux persécutions sans prêter aucun serment ni sans émigrer; dès 1800 il recommença ses prédications et les continua jusque dans sa vieillesse avec un égal succès. On a recueilli les *Sermons* de l'abbé Richard, Paris, 1822, 4 vol. in-12, portraits.

RICHARD (Louis-Claude-Marie), botaniste, né à Versailles en 1754, était fils du jardinier du roi à Auteuil, homme fort instruit, et neveu du directeur des jardins de Trianon, où se trouvaient alors réunies les productions les plus belles et les plus rares des deux hémisphères. Ce fut là que le jeune Richard, dont les dispositions avaient été cultivées de très-bonne heure, prit le goût de la botanique, et résolut de se consacrer à l'étude de cette science. Pressé par sa famille de choisir l'état ecclésiastique, où l'archevêque de Paris lui promettait sa protection, il résista à toutes les instances, et s'échappa même, dit-on, de la maison de son père pour venir à Paris se livrer sans contrainte à sa science favorite. Les dures privations auxquelles il fut soumis dans les premiers temps, loin d'ébranler sa vocation, ne firent, pour ainsi dire, qu'augmenter en lui l'ardeur du travail : possédant déjà à un haut degré le talent du dessin, il se mit à donner des leçons qui, non-seulement lui procurèrent de l'aisance, mais le mirent bientôt à même de faire des économies; et il poursuivit alors l'étude des sciences naturelles avec un tel succès, qu'en 1781 l'Académie des sciences le proposa au roi pour un voyage dans la Guiane française et aux Antilles. Louis XVI, qui connaissait Richard dès son enfance, approuva le choix de l'Académie, et promit de récompenser le jeune naturaliste à son retour, en lui donnant une place analogue à ses goûts. Heureux d'une mission qui était depuis longtemps l'objet de tous ses vœux, Richard s'embarqua pour Cayenne, y fit un séjour de quelques mois, parcourut ensuite une grande partie de la Guiane, la Martinique, la Guadeloupe, la Jamaïque, St.-Thomas et la plupart des îles situées à l'entrée du golfe du Mexique, et amassa ainsi les plus riches collections en tous genres. Mais 8 ans passés dans ces courses à la fois instructives et périlleuses épuisèrent sa santé et ses ressources pécuniaires : en vain il écrivit en France pour obtenir le remboursement de ses frais, toutes ses demandes restèrent sans réponse : on était alors en 1789; et lorsqu'il revint dans sa patrie pour y réclamer la récompense due à ses services, il n'y trouva que des maux à déplorer, et fut longtemps réduit à un état de gêne que le délabrement de sa santé rendait encore plus cruel. Enfin un autre ordre de choses

vint améliorer la position de cet estimable savant : nommé à la chaire de botanique et quelques années plus tard membre de la première classe de l'Institut, section de zoologie et d'anatomie comparée, il s'acquit bientôt une grande réputation dans l'enseignement, et publia plusieurs *Mémoires* qui ont puissamment contribué aux progrès de la botanique. L'influence qu'il a exercée dans cette science se fera sentir surtout par les travaux de ceux qui se sont pénétrés de ses principes et qui marchent sur ses traces. Richard mourut le 21 juin 1821, honoré de l'estime des savants les plus distingués de l'Europe. Il était membre correspondant de la Société royale de Londres et chevalier de la Légion d'honneur. Outre les écrits qu'il a publiés dans les *Mémoires* de l'Institut, dans les *Annales du muséum*, et dans divers autres recueils scientifiques, on a de lui *Dictionnaire élémentaire de botanique*, 1800, in-8°, édition presque entièrement refondue du travail de Bulliard; *Démonstration botanique, ou Analyse du fruit considéré en général*, 1808, in-8°. Cet ouvrage, très-remarquable par son extrême concision et les idées exactes qu'il renferme, a été traduit dans plusieurs langues. Richard a laissé un fils qui parcourt aujourd'hui la même carrière avec beaucoup de succès.

RICHARD (Gabriel), missionnaire, né à Saintes en 1764, descendait de la famille de Bossuet par sa mère. Du séminaire d'Angers, il vint à la solitude à Issy, pour entrer dans la congrégation de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1791, il fut envoyé l'année suivante aux États-Unis par l'abbé Émery. On le destinait à professer les mathématiques au collége naissant de Baltimore; mais, au bout de 3 mois, M. Carrol, évêque, qui avait sous sa juridiction tous les catholiques des États-Unis, l'envoya à Kaskaskias, territoire des Illinois, où il y avait une colonie d'anciens Canadiens français. Richard y resta depuis le 14 décembre 1792 jusqu'au 22 mars 1798, qu'il partit avec MM. Levadoux et Dilhet pour le Détroit, la ville la plus importante du Machigan. Cette ville ayant essuyé, le 1er juin 1805, un incendie qui consuma l'église, il parvint à en construire une nouvelle en pierres, qui a 116 pieds de long sur 60 de large. En 1819 il se procura une presse et des caractères, et commença un recueil périodique, en français, sous le titre d'*Essais du Machigan*; mais l'éloignement des catholiques et l'irrégularité du service des postes empêchèrent le succès de cette publication. Sa presse fut longtemps la seule dans le Machigan, et elle servit sous sa direction pour divers objets. Dans la guerre des États-Unis avec l'Angleterre, en 1812, les Anglais firent Richard prisonnier, et l'envoyèrent à Sandwich dans le haut Canada, où il parvint à sauver quelques prisonniers qui étaient tombés entre les mains des Indiens, et qui allaient périr dans les tourments. A son retour au Détroit, on manquait de blé; il trouva moyen de s'en procurer, qu'il distribua gratuitement aux plus nécessiteux. En 1817 il entreprit de bâtir une chapelle en pierres au Détroit; c'est la chapelle Sainte-Anne, que le défaut de fonds empêcha de continuer sur le plan primitif. En 1823, il fut élu député au congrès; c'est le premier ecclésiastique qui ait eu cet honneur. Son traitement lui fournissait les moyens d'aider les catholiques et d'achever les églises dont il avait entrepris la construction. Le choléra ayant éclaté en 1832 à la ville du Détroit, Richard fut victime de son zèle. On a des *Lettres* de lui dans le tome III des *Annales de la propagation de la foi*.

RICHARD D'ARMAGH ou **RADULPHE**, Irlandais, nommé dans sa patrie *Fitz-Ralph*, fut successivement professeur de théologie, doyen de Litchfield, chancelier de l'université d'Oxford en 1333, et devint archevêque d'Armagh en 1347. Il soutint la juridiction des évêques et des curés contre les religieux mendiants qui l'accusèrent d'hérésie, et fut cité à Avignon, où il mourut en 1360, sans avoir terminé ce différend. On a de lui quelques écrits dont les principaux sont : *Defensio curatorum adversùs mendicantes*, Paris, 1496; *De audientià confessionum*; un *Traité contre les erreurs des Arméniens*, Paris, 1512, in-8°; des *Sermons*.

RICHARD DE BARBESIEU, troubadour, était né dans le château de ce nom, en Saintonge. Suivant Jean de Nostredame (*Vies des plus célèbres poëtes provençaux*, chap. 73), le seigneur de Barbesieu savait bien parler, était prudemment exercé ès saintes lettres, ainsi qu'à la poésie, et fut excellent mathématicien. Amoureux dans sa jeunesse d'une noble demoiselle, qui, par jalousie, se fit religieuse au monastère de la Celle près de Brignoles, l'inconstant troubadour porta son hommage à une nouvelle maîtresse, etc. L'ancien biographe qu'a suivi l'abbé Millot, dit que Richard était un pauvre vavasseur, mais bon chevalier d'armes. Avec une figure agréable et des talents distingués, il portait un air de gêne et d'embarras dans les nobles compagnies où il paraissait morne et silencieux. Cependant il s'éprit de la femme de Geoffroi de Tonai, riche baron du pays; et il osa, malgré sa timidité, faire l'aveu de sa passion. La dame de Tonai reçut sa déclaration en femme que flattait l'amour d'un poëte; et dès lors Richard la célébra dans ses vers, sous le nom de *Mielhs de Dompna* (la meilleure des femmes). On voit par les chansons qui nous restent de ce troubadour, que sa dame le traitait avec bonté, sans néanmoins lui accorder aucune faveur. Les refus de sa maîtresse finirent par le lasser. Une dame que Millot ne nomme pas, lui proposa de le consoler des rigueurs de sa belle; mais elle exigea qu'auparavant il prît congé de la dame de Tonai. Richard obéit; et malgré les instances de cette dernière pour le retenir : « Mon parti est pris, lui dit-il durement, je vous quitte. » Aussitôt il courut rendre compte à sa nouvelle maîtresse de l'exécution de ses ordres; mais elle lui dit : « Puisque vous avez quitté une dame si belle, si gaie, si honnête à votre égard, vous quitteriez toute autre; retirez-vous. » Le malheureux Richard, consterné, retourna crier merci à la dame de Tonai, qui refusa de l'entendre. Alors le dépit lui dicta contre les femmes une satire très-vive; mais l'amour le ramena bientôt à d'autres sentiments. Retiré dans une solitude où il se bâtit une cabane, il jura de ne plus paraître dans le monde, avant que la dame de Tonai lui eût accordé son pardon. Les chevaliers et leurs dames, touchés de sa peine, se réunirent pour demander sa grâce, et l'obtinrent enfin : mais la dame de Tonai mourut peu de temps après; et Richard, ne pouvant plus habiter les lieux qui lui rappelaient

sans cesse la perte d'un objet adoré, suivit quelques-uns de ses amis en Espagne, où il mourut bientôt, consumé de regrets. Nostredame place la mort de Richard, vers l'an 1383; mais Raynouard le regarde comme beaucoup plus ancien, puisqu'il a inséré quelques-unes de ses chansons dans le Recueil des poésies amoureuses de soixante troubadours qui ont fleuri depuis 1090 jusque vers 1260. Nostredame dit que Pétrarque s'est aidé des OEuvres de Richard, et lui attribue un Traité intitulé : *Lous guyzardons* (guerdon) *d'amour*. Les anciens bibliothécaires Lacroix-du-Maine et Duverdier ont copié Nostredame. Selon Millot, il nous reste de Richard quatorze *Chansons* toutes relatives à l'objet de sa tendresse.

RICHARD DE CIRENCESTER, historien anglais, bénédictin dans le monastère de Saint-Pierre à Westminster, où il mourut en 1401, est auteur d'un ouvrage sur l'état ancien de la Grande-Bretagne, longtemps oublié, mais que Ch.-Jul. Bertram, professeur de langue anglaise à l'académie de marine de Copenhague, publia dans cette ville en 1757, en y joignant ce qui nous reste de Gildas et de Nennius, sous ce titre : *Britannicarum gentium historiæ antiquæ scriptores III, Ricardus Corinensis, Gildas Badonicus, Nennius Banchorensis*, etc. On en a donné une seconde édition en 1809, où le texte est accompagné d'une traduction anglaise. On cite de Richard de Cirencester : *Historia ab Hengistâ ad annum* 1348.

RICHARD DE NOYES, troubadour provençal du 13e siècle, était selon quelques historiens, de la noble famille de Noves, qui fut celle de la belle Laure, et, selon d'autres, de la famille de Barbantane. On a de lui quelques pièces, parmi lesquelles se trouve une imitation d'un sirvente de Sordel, son contemporain, dans lequel il distribue le corps de Blacas à divers princes, ce qui amène des allusions satiriques.

RICHARD DE SAINT-VICTOR, théologien écossais du 12e siècle, vint étudier à Paris, où il se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Victor, et fut prieur de ce monastère. Il mourut en 1173 avec une grande réputation de savoir et de vertu. Ses *OEuvres* ont été publiées pour la première fois à Venise, 1506 (on en connait six autres éditions) : elles renferment 32 opuscules, écrits sans méthode, sans critique, sans logique et sans goût.

RICHARDOT (François), évêque d'Arras, né à Morei, bailliage de Vesoul, en 1507, embrassa la vie religieuse chez les augustins de Champlitte, où il se fit bientôt remarquer par son éloquence, son érudition et ses vertus. Après avoir professé la théologie à Tournai et à Paris, il visita l'Italie, se lia avec les savants les plus distingués de l'époque, et vint à Ferrare, où la duchesse Renée de France l'accueillit avec toute la bienveillance qu'elle montrait aux hommes de talent qui visitaient sa cour. Mais, devenu par là même suspect au duc de Ferrare, Richardot éprouva diverses persécutions de la part de ce prince, et fut même renfermé au château de Rubiera, d'où il ne sortit qu'après s'être pleinement justifié par deux lettres adressées au duc et qui ont été conservées. S'étant immédiatement après rendu à Rome, Richardot y fut relevé des vœux monastiques, rentra en France, et vint à Besançon, où il combattit avec succès les progrès de l'hérésie, et obtint plusieurs dignités ecclésiastiques. Appelé dans le diocèse d'Arras par le cardinal Granvelle, il fut choisi par la gouvernante des Pays-Bas (Marie, reine douairière de Hongrie) pour prononcer, en présence de Philippe II et de sa cour, l'*Éloge funèbre* de Charles-Quint, et ne démentit point dans cette occasion la haute réputation qu'il s'était acquise. Richardot succéda bientôt après sur le siége épiscopal d'Arras à Granvelle, qui passait à l'archevêché de Malines, et ce fut alors qu'il put se livrer à toute l'ardeur de son zèle pour les progrès de la religion, des sciences et des lettres. L'établissement d'une université dans la ville de Douai, où il se plaisait souvent à expliquer lui-même aux élèves les passages les plus difficiles de l'Écriture, le discours remarquable, sur les études ecclésiastiques, qu'il prononça au concile de Trente, où il avait été député par le roi d'Espagne, enfin ses instructions pastorales prouvent évidemment que ce prélat était un des hommes les plus éclairés et les plus vertueux de son temps. Tout annonce aussi que son âme était supérieure à la crainte : on raconte qu'un jour pendant qu'il prêchait à Armentières, un furieux osa lui tirer un coup de fusil, et que, sans être ému de cet attentat, il rassura son auditoire, et continua son discours avec autant de force et de chaleur qu'il l'avait commencé. Richardot mourut en 1574. Ses principaux ouvrages sont : *Oraisons funèbres* de l'empereur Charles-Quint, de Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, et de Marie, reine d'Angleterre, Anvers, 1558, in-fol., très-rare; *Oraisons funèbres* de la reine d'Espagne, Madame Élisabeth de France, et l'infant don Carlos, Anvers, 1569, in-8°; des *Sermons* et des *Discours* prononcés au concile de Trente, au synode de Cambrai et à l'Académie de Douai, et qui ont été recueillis et publiés avec l'*Oraison funèbre* de ce prélat, sous ce titre : *Rev. et eloquentissimi viri D. F. Richardoti orationes latinæ,* Douai, 1608, in-4°.

RICHARDOT (Jean Grusset, plus connu sous le nom de), président du conseil privé des Pays-Bas et neveu du précédent, fut employé dans diverses négociations importantes : il signa le traité de Vervins en 1598, prépara le traité d'alliance entre le roi Jacques et l'Espagne, eut beaucoup de part à la trêve de 12 ans qui rendit le calme aux Pays-Bas, et mourut à Bruxelles en 1609, âgé de 69 ans. On a de lui plusieurs *Lettres,* dans les *Négociations* de Jeannin.

RICHARDOT (Jean), fils aîné du précédent, évêque d'Arras, puis de Cambrai, membre du conseil privé des Pays-Bas, mérita la confiance de son souverain, et mourut en 1614, dans un âge peu avancé.

RICHARDSON (Jonathan), peintre, né à Londres en 1665, mort en 1745, ne commença, dit-on, l'étude de son art qu'à l'âge de 30 ans, et y fit néanmoins de si rapides progrès, qu'il obtint bientôt la réputation d'un des meilleurs peintres de portraits des trois royaumes. Ayant fait un voyage en Italie, pour y recueillir des tableaux et des dessins des grands maîtres, ainsi que des objets d'arts, il en forma une riche collection, dont il rédigea la description, qu'il publia en 1722, sous son nom et celui de son fils qu'il avait associé à tous ses

travaux, mais qui obtint beaucoup moins de succès. Richardson joignait au talent de la peinture et à une connaissance approfondie des beaux-arts, quelque mérite comme écrivain; il a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on cite un *Traité de peinture et de sculpture,* publié à Londres en 1719 sous le nom des deux Richardson, père et fils, et traduit en français par A. Rutger le Jeune, Amsterdam, 1728, 4 vol. in-8° en 3 tomes; des *notes* sur le *Paradis perdu* de Milton, 1734, in-8°.

RICHARDSON (Samuel), célèbre romancier, né en 1689 dans le comté de Derby, était fils d'un pauvre menuisier, qui ne put lui faire donner qu'une instruction très-ordinaire, et l'envoya en apprentissage chez un imprimeur, où le jeune Samuel resta pendant 7 ans dans les fonctions les plus obscures. Son application à ses devoirs, son amour pour l'étude, la régularité de ses mœurs, enfin l'intelligence dont il était doué, le firent triompher de tous les obstacles. Il devint le gendre de son maître, obtint des lettres de citoyen de Londres, et se vit bientôt à la tête d'une imprimerie considérable. Jusque-là cependant rien n'annonçait encore qu'il dût faire gémir la presse pour son propre compte. Des préfaces, des épîtres dédicatoires composées pour les libraires dans le temps de sa mauvaise fortune, avaient été les seuls essais de sa plume, et il était âgé de 53 ans lorsqu'il fit paraître sa *Paméla,* qui, après avoir eu une vogue extraordinaire, devint l'objet des plus amères critiques. Richardson essaya de répondre à ses censeurs par sa *Pamela in high life,* appelée par les Français la *Paméla mariée.* Malheureusement cette production, bien inférieure à la première, fut loin d'atteindre au but qu'il s'était proposé. Il resta 8 années sans donner au public aucun signe de vie; mais *Clarisse Harlowe* et *sir Charles Grandison,* qu'il publia successivement, obtinrent, malgré tous les défauts qu'on peut leur reprocher, un succès si éclatant, qu'il surpassa ses espérances, et Richardson fut placé dès lors au rang des meilleurs romanciers. Il mourut le 4 juillet 1761, honoré de l'estime publique, qu'il avait su mériter par ses talents, sa bienfaisance et l'extrême simplicité de ses mœurs. Outre les ouvrages qu'on vient de citer, et qui ont été traduits en français par l'abbé Prevost et Letourneur, il a publié : les *Négociations de sir Thomas Roe;* une édition des *Fables* d'Ésope, avec un *Commentaire;* des *Lettres familières,* etc. Il a paru en 1804 une *Correspondance de Samuel Richardson,* précédée d'une *Notice biographique et critique,* par mistress Barbauld. Celle que lui a consacrée sir Walter Scott (t. Ier de sa *Biographie littéraire des romanciers célèbres*) est pleine de curieux détails.

RICHARDSON (Guillaume), agronome irlandais, recteur de Clonfekle, dans le comté d'Antrim, où il mourut en 1820, à l'âge de 80 ans, consacra une partie de sa vie à la culture d'une espèce de fourrage, le *floringrass,* qui croît en abondance dans les marécages de l'Irlande, dans les fondrières et dans les prairies arrosables, et qui peut être d'un grand rapport. Richardson a donné plusieurs *traités* sur la propagation de cette plante; un *mémoire* sur un monument connu sous le nom de *la Chaussée des géants,* dans les *Transactions philosophiques,* et différents *opuscules* envoyés à la Société royale de Londres.

RICHAUD (Hyacinthe), ancien maire de Versailles, où il mourut en 1827 à 70 ans, doyen du conseil de préfecture, et membre de la Société d'agriculture, avait rempli diverses fonctions administratives. Maire de Versailles au 9 septembre 1792, journée si tristement célèbre dans les annales de la révolution par le massacre des prisonniers d'Orléans, il se mêla à ces infortunés pour les couvrir de son écharpe, et il ne dépendit pas de lui qu'il n'y eût d'autre sang de répandu que le sien. Pendant l'horrible boucherie de la geôle de Versailles, il ne put, en affrontant vingt fois la mort, dissiper le rassemblement des furieux que lorsqu'il ne leur restait plus à immoler que 12 victimes, les seules qu'il leur put arracher. (*Voyez,* pour un plus ample récit de cette belle action, le *Moniteur* du 10 juin 1827, p. 951.)

RICHAUD-MARTELLI (Honoré-Antoine), auteur dramatique, né en 1751 à Aix en Provence, fut destiné par ses parents à la carrière du barreau, et pendant quelque temps exerça la profession d'avocat. Mais il abandonna bientôt la jurisprudence pour s'engager dans une troupe de province, où il obtint des succès dans la comédie, et joua d'abord les amoureux, puis les premiers rôles et les pères. On le vit briller successivement sur les théâtres de Lyon, de Bordeaux et de Marseille, où on le considérait comme le premier sujet de la scène comique, après Molé et Fleury, ses contemporains. Richaud mourut à Marseille le 10 juillet 1817. On a de lui : *Fables nouvelles,* Bordeaux, 1788, in-12; *les deux Figaros,* comédie en 5 actes, Paris, 1799, in-8°, restée au répertoire; *l'Intrigant dupé par lui-même,* comédie en 4 actes, 1802, in-8°.

RICHE (Claude-Antoine-Gaspard), né à Chamelet en Beaujolais, le 20 août 1762, fit ses premières études à Toissei, en Dombes, dans un collége de bénédictins, établi à l'instar de celui de Sorèze. Il manifesta de bonne heure le goût le plus vif pour l'histoire naturelle. Son père, ancien magistrat, membre du parlement de Dombes, était loin d'encourager ce goût naissant. Ce ne fut qu'à sa mort que, secondé par son frère aîné, il put cultiver ses hautes dispositions pour les sciences naturelles. Embrasé de l'ardeur de savoir, il partit de Lyon, où il était alors, et sans prévenir personne, se rendit à Montpellier pour y suivre les cours de l'université, et ne prit pas même la précaution de s'assurer des moyens d'existence. Son frère aîné parcourait l'Angleterre à cette époque. Son épouse se trouvait heureusement dans cette ville, et quoiqu'elle connût à peine son beau-frère, elle n'eut pas plus tôt appris son arrivée, qu'elle s'empressa de fournir à tous ses besoins. Libre de se livrer sans réserve à sa passion pour l'étude, il eut de tels succès qu'au bout de 3 ans (juin 1787), il fut reçu docteur en médecine avec la plus grande distinction et forma les liaisons les plus honorables. Il parcourait de temps à autre les montagnes du Languedoc, où il se livrait à des observations de botanique et de géologie. Dans une de ces courses, une inflammation de peau se manifesta sur son bras et son épaule gauches; ne voulant pas interrompre ses recherches, il fit, par une application fatale de ses connaissances en médecine, disparaître subitement l'éruption. On attribue à cette imprudence les maux de poitrine qui ont abrégé sa vie. L'altération de sa santé

l'ayant forcé de retourner à Lyon, il se déroba bientôt aux soins empressés de ses deux sœurs pour se rendre à Paris, où il arriva sur la fin de 1768. Une maladie affreuse, suite vraisemblable de l'imprudence dont nous avons parlé, le mit dans un état tel que les médecins désespéraient de sa vie. Riche fut, contre tout espoir, rendu à la vie par les soins de sa belle-sœur, qui devint pour lui un être céleste qu'il honora toute sa vie d'un culte constant; il profita de son séjour à Paris non-seulement pour acquérir des connaissances, mais encore pour rendre aux sciences d'importants services. Lorsque Cuvier, Prony, Vicq-d'Azir, etc., fondèrent la Société philomatique, Prony en fut le premier secrétaire. Il fut bientôt question d'une expédition maritime pour aller à la recherche de l'infortuné la Peyrouse : on fit un appel aux naturalistes; Riche se présenta, et fut accueilli avec enthousiasme. L'expédition, commandée par d'Entrecasteaux, se composait des frégates *la Recherche* et *l'Espérance*; Riche monta ce dernier bâtiment. On appareilla le 28 septembre 1791, et le 13 octobre suivant on mouilla à Sainte-Croix de Ténériffe; le 17 janvier 1792, l'escadre arriva dans la rade du Cap; le 28 mars, elle était au milieu de la mer des Indes; et le 31 avril, dans la baie des Tempêtes, terre de Van Diemen, regardée alors comme formant la pointe méridionale de la Nouvelle-Hollande. Ce fut sur cette terre que Riche aperçut des débris de repas, composés d'ossements humains fraîchement décharnés, et reconnut avec surprise et douleur que l'homme n'en est pas meilleur pour être plus près de la nature. L'escadre partit le 28 mai 1792, relâcha le 17 juillet au port Carteret, dans la Nouvelle-Irlande, et se trouva le 6 septembre à Amboise. Après 28 jours de relâche dans cette île, ce fut en la quittant, et après avoir longé la côte pendant quatre jours, qu'on pénétra dans un mouillage commode et sûr qu'on nomma l'*Espérance*. Cet endroit, où l'on resta pendant quelques jours, faillit être funeste à Riche qui s'égara pendant 3 jours et fut sur le point d'y perdre la vie. Malgré l'état de souffrance où il s'était trouvé, il avait reconnu entre autres objets d'observation une vallée entièrement couverte de troncs d'arbres pétrifiés. On appareilla le 17 décembre 1793, et l'on écrivit le nom de *Cap Riche* sur la carte du voyage. Lorsque l'escadre eut longé, pendant quelque temps, la côte de la Nouvelle-Hollande, elle erra près d'un mois sans prendre terre, revint à la baie des Tempêtes, et y mouilla le 21 janvier 1793. On partit, le 21 février, de la baie de l'Aventure, et en se dirigeant au nord-est on eut connaissance, le 11 mars, du cap nord de la Nouvelle-Zélande, sans pouvoir y aborder. Le temps pressait, on crut trouver aux îles des *Amis*, quelques renseignements sur la Peyrouse, et l'on s'y rendit. Cet espoir fut trompé. Mais la relâche ne fut pas sans utilité pour les naturalistes et surtout pour les botanistes, qui y trouvèrent des pieds d'arbres *à pain* qui depuis sont arrivés saint et saufs en France. On quitta le Tougatabou, le 23 mars 1793. On relâcha à la Nouvelle-Calédonie : on parcourut ensuite plusieurs îles de la Nouvelle-Guinée à l'une desquelles on donna le nom de Riche. On était alors presque sous l'équateur, le scorbut gagnait l'équipage, le général d'Entrecasteaux y succomba, le 20 juillet 1793. Trois mois auparavant, le capitaine de la frégate *l'Espérance* (Huon), avait subi le même sort. Alors plusieurs circonstances, et surtout les nouvelles venues de France, mirent la division dans l'escadre : on perdit en partie tous les avantages de l'expédition, et les Hollandais dans le pays desquels on se trouvait alors et avec qui l'on était en guerre en Europe, s'emparèrent des collections, journaux, cartes, etc., et laissèrent Riche dans la situation la plus déplorable. Après quatre mois de sollicitations et d'attente inutile, il quitta Java et atterrit à l'île de France, au mois d'août 1794. Il y trouva des amis de son frère dont les soins empressés lui auraient rendu la santé s'ils avaient pu guérir la blessure que lui avait faite la perte de ses collections. Poursuivi par ce souvenir déchirant, il prit la résolution de retourner à Java; mais son dévouement n'eut d'autre résultat que celui d'aggraver ses maux. Forcé de prolonger son séjour à l'île de France jusqu'en 1797, il s'embarqua dans les premiers jours de cette année pour revoir sa patrie, et arriva à Bordeaux dans le mois d'août de la même année, dans un état de fatigue et de langueur qui l'obligèrent à se retirer au Mont-d'Or, où il expira, le 5 septembre 1797. Le gouvernement réclama les papiers relatifs à son voyage et à ses observations, qui furent remis par son frère au ministère de la marine, et dont on a fait un usage utile dans la relation du voyage d'Entrecasteaux. Tous les *Mémoires* de Riche, et il en a fait beaucoup, portent l'empreinte d'un génie élevé qui embrasse dans toutes leurs généralités les questions qui l'occupent, et en fait apercevoir toutes les faces.

RICHE (LE), jurisconsulte, né vers 1730 (probablement à Paris), se fit d'abord connaître dans le procès qu'eut à soutenir Mme de Wateville, abbesse de Château-Châlons, pour le maintien de sa juridiction. Il s'établit l'avocat de cette dame, et publia : *Mémoires et Consultations pour servir à l'histoire de l'abbaye de Château-Châlons,* Lons-le-Saunier, 1765, in-fol., et Besançon, 1766, in-8°. Le Riche prit aussi la défense de Fantet, libraire à Besançon, accusé d'avoir vendu des livres philosophiques, et envoya le *mémoire* qu'il avait fait pour son client à Voltaire, qui l'en remercia par une lettre très-flatteuse (3 septembre 1766), imprimée dans la *Correspondance* de ce grand écrivain.

RICHEBOURG (GILLES PORCHER DE LISSONAY, comte DE), pair de France, né en 1753 à la Châtre (Berry), se destinait à la médecine lorsque, la révolution survenant, il fut élu maire de sa ville natale, commissaire du roi près le tribunal de ce district, député suppléant de l'Indre à l'assemblée législative (septembre 1791), et ne prit séance, comme titulaire, qu'à la Convention, où, dans le procès du roi, il vota pour l'appel au peuple et le sursis. Muet par prudence et par raison jusqu'au 9 thermidor, il fut depuis employé avec beaucoup d'activité, tant en missions qu'au comité de législation, dont il fut souvent le rapporteur. Nommé au conseil des Anciens par les deux départements de l'ancien Berry, il continua d'y concourir à la réparation des bouleversements causés à la France par de si longs orages. La vigueur de son opposition à quelques mesures du Directoire détermina sa réélection au même conseil par le département du Gard, et l'abrogation de cette élection par le pouvoir

exécutif au 18 fructidor. Porcher, qui fit ensuite partie pendant quelque temps de la commission administrative des hospices de Paris, fut réélu au conseil des Anciens en 1799. Il devint membre du sénat conservateur à son organisation, signa l'acte de déchéance de Napoléon (1814), entra à la chambre des pairs, et, n'ayant point été compris dans celle des cent jours, y avait repris place lors du procès du maréchal Ney, où il fut un des 14 juges qui votèrent pour la simple déportation. Le comte de Richebourg siégea depuis parmi les défenseurs des libertés légales, et mourut le 10 avril 1824. Son *éloge* a été prononcé par Boissy d'Anglas à la chambre des pairs, où il a eu son fils pour successeur. Il a été réimprimé en 1816, chez Ch. Baudouin, un *Rapport fait*, par Porcher (le 26 mai 1795), *à la Convention nationale, au nom de son comité de législation, sur les différents mandats qui ont été décernés par le comité de surveillance des étrangers de la section de l'Unité*, etc.

RICHEBOURG. *Voyez* **BOURDOT.**

RICHELET (César-Pierre), célèbre grammairien, naquit, en 1631, à Cheminon, dans le diocèse de Châteaux-sur-Marne. Il était le petit-neveu de Nicolas Richelet, avocat au parlement de Paris, dont on a des Commentaires sur les odes, les hymnes et les sonnets de Ronsard. Après avoir régenté quelque temps les basses classes au collége de Vitry-le-Français, il se chargea de l'éducation du fils du président de Courtivron, et profita de ses loisirs pour cultiver l'amitié des savants et des littérateurs qui alors faisaient l'ornement de Dijon. Il se rendit ensuite à Paris, se fit recevoir avocat, et fréquenta le barreau, comme on en a la preuve par un sonnet de Pierre de Pelletier, qui l'invite à renoncer à la jurisprudence, pour se livrer tout entier au culte des muses. Richelet ne tarda pas à suivre ce conseil. Il avait su mériter la bienveillance de Perrot d'Ablancourt et de Patru; et en 1665, il fut admis dans l'Académie des beaux esprits qui se réunissaient le premier jour de chaque mois, chez l'abbé d'Aubignac, pour se communiquer leurs productions. Richelet y lut plusieurs discours, qui donnèrent une opinion avantageuse de ses talents, et lui firent des protecteurs. L'un d'eux, Tallemant-Dereaulx, proposa Richelet à Perigny, précepteur du Dauphin, pour le seconder dans les soins qu'il donnait à son royal élève; mais Perigny, quoique disposé favorablement, lui préféra Doujat. Richelet, se trouvant sans état et sans fortune, se vit donc obligé de chercher des ressources dans l'enseignement de la langue française, dont il avait fait une étude particulière, et dans la rédaction de quelques ouvrages qui, presque tous, obtinrent du succès. Il avait plus de 60 ans quand il se maria; mais craignant le ridicule qui s'attache aux vieillards amoureux, il tint cette union si secrète, qu'elle ne fut connue que de ses amis les plus intimes. Il ne survécut guère à ce mariage, et mourut à Paris le 23 novembre 1698. Outre les langues anciennes, il savait l'italien et l'espagnol, et joignait à une grande mémoire beaucoup de littérature. Richelet a publié : *Dictionnaire des rimes, dans un nouvel ordre*, Paris, 1667, in-12; ibid., 1692 (ce ne sont que de nouvelles éditions corrigées et augmentées du *Dictionnaire* de Frémont-d'Ablancourt); il a été depuis réimprimé un grand nombre de fois; l'édition la plus récente est celle de 1799, in-8°, revue par Wailly; Philippon de la Madeleine en a donné un *Abrégé*, qui forme le tome XV de la *Petite Encyclopédie poétique; la Versification française, ou l'Art de bien faire et tourner les vers*, 1671, in-12; *Dictionnaire français, contenant l'explication des mots, plusieurs nouvelles remarques sur la langue française, ses expressions propres, figurées et burlesques*, Genève, 1680, in-8°. Cet ouvrage, plein d'obscénités et de traits satiriques, exposa l'auteur à de vives censures. On en a fait depuis de nombreuses éditions. L'abbé Goujet, qui en donna une à Lyon (1759 ou 1760), en a élagué les articles les plus répréhensibles, et en a fait paraître en même temps un *Abrégé*, refondu depuis par Wailly; *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs français*, avec des *notes*, Lyon, 1787, souvent réimprimé; *les Commencements de la langue française, ou Grammaire tirée de l'usage et des bons auteurs*, Paris, 1694, in-12; *la Connaissance des genres français, tirée de l'usage*, 1794; une traduction française de l'*Histoire de la Floride*, de Garcias Laso, et quelques ouvrages restés manuscrits.

RICHELIEU (Armand-Jean du PLESSIS, cardinal, duc de), était fils de François du Plessis, seigneur de Richelieu et de Suzanne de la Porte, et naquit à Paris, le 5 septembre 1585. A 5 ans, il perdit son père, qui laissa trois garçons, dont il était le dernier, et deux filles. L'aîné des fils fut tué en duel, au milieu de sa carrière : le second devint ecclésiastique. Une des filles épousa René de Wignerod, seigneur de Pont-Courlay, et l'autre Urbain de Maillé, marquis de Brezé, qui fut maréchal de France. Le prieur de Saint-Florent en Poitou, dirigea les premières études d'Armand, qui entra au collége de Navarre, et enfin à celui de Lizieux. Destiné à la profession des armes, il passa à l'académie, sous le nom de marquis du Chillou : mais la destinée de son frère Alphonse changea subitement. Déjà évêque de Luçon, il préféra la solitude aux dignités de l'Église, et se fit chartreux. On représenta au jeune Armand qu'un siège qui avait appartenu aussi à son grand-oncle, devait rester dans la famille. Le marquis du Chillou répondit à une vocation manifeste aux yeux de ses parents, et quitta l'épée pour étudier la théologie avec une ardeur extraordinaire. A 20 ans, il était docteur, après avoir soutenu ses thèses, en rochet et en camail, comme évêque nommé. Sa jeunesse pouvant retarder les bulles, il courut à Rome, et prononça, devant le saint-père, une harangue latine, qui ne permit plus de le trouver trop jeune. Il fut sacré à Rome, en 1607, dans sa 22e année. Quoiqu'on ne pût encore beaucoup attendre des travaux d'un pasteur peu exercé, on le vit occupé de la conversion des hérétiques, de l'instruction du clergé, de la réforme des abus. Ses prédications édifièrent son diocèse et la cour. Il parut entièrement livré aux fonctions ecclésiastiques, jusqu'à l'assemblée des états généraux de 1614, où il siégea comme député du clergé du Poitou. Son éloquence était reconnue, puisqu'à la clôture des états, il fut chargé de haranguer le roi. Interprète des doléances du clergé, l'évêque de Luçon leur donna une extension à laquelle il se sentait sans doute personnellement intéressé. Il se plaignit de ce que les ecclé-

siastiques étaient trop rarement appelés aux conseils du souverain, comme si, disait-il, l'honneur de servir Dieu les rendait incapables de servir leur roi, sa plus vive image. L'orateur invoqua l'exemple des druides, dont les Gaulois, nos ancêtres, suivaient toujours les avis. Il finit par l'éloge de la prudence du roi, déposant, après sa majorité, la conduite de l'État entre les mains de la reine, sa mère. Il supplia le jeune monarque de persévérer dans une conduite sage, et d'ajouter au titre auguste de *mère du roi* le nom de *mère du royaume*. C'était s'ouvrir hardiment le chemin de la fortune, que de célébrer, avec tant d'appareil, la nullité du roi et l'ambition de sa mère. L'emploi d'aumônier de la reine régnante fut sa récompense. On parvenait, dans ce temps-là, en s'attachant au maréchal d'Ancre et à sa femme, qui gouvernaient la reine et l'État, avec plus d'insolence que d'adresse. La hauteur du prélat était si bien déguisée sous les formes du courtisan, que le favori s'y trompa. Il lui confia (1616) la charge de secrétaire d'État de la guerre et des affaires étrangères. Un diocèse n'était pas compatible avec les deux ministères; et Concini s'était cru libre d'accorder le siége de Luçon à l'une de ses créatures : mais Richelieu, précautionné contre l'instabilité des emplois, refusait de donner sa démission de l'évêché. Il irrita son protecteur, dont, il est vrai, la faveur chancelait. Menacé de sa vengeance, il essaya, pour la première fois, un moyen dont, par la suite, il usa souvent : il offrit d'abandonner les affaires; ce que la reine refusa. Après la catastrophe du maréchal d'Ancre, le royaume, délivré des favoris de la reine, échut aux favoris du roi. Luynes pressait Richelieu de ne pas quitter le conseil, où il n'avait siégé que 5 mois. Suivre la reine, exilée à Blois, convenait davantage à l'ambition prévoyante du prélat. Il sut persuader qu'il serait plus utile à Blois qu'à la cour, et se fit même ordonner de partir. Ses intérêts n'étaient nullement compromis en s'associant honorablement aux disgrâces de la reine : le roi lui savait gré de modérer les emportements de sa mère, et de prévenir ses écarts. Le rôle était difficile, par l'exigeance réciproque des deux partis, dont il fallait ménager les intérêts. Aussi des doutes s'élevèrent bientôt sur la réalité des bons offices que l'évêque de Luçon prétendait rendre au roi, qui le renvoya dans son diocèse. Il y composa de savantes controverses, destinées à l'instruction des réformés. Mais on doutait toujours que la théologie fût l'unique objet de ses méditations; et l'on imagina qu'il était trop près de Blois. On le relégua dans les États du pape, à Avignon, où il reprit la plume, et écrivit le livre de la *Perfection du chrétien*. Pour mettre sa nouvelle retraite à l'abri des soupçons, il permit à peine que son frère et son beau-frère y pénétrassent. Deux années se passèrent en protestations de ne jamais quitter Avignon sans le consentement de Luynes et l'espérance de le servir. La reine, séparée de Richelieu, avait rompu toute mesure, et s'était fait enlever du château de Blois, par le duc d'Épernon, armé contre le roi. Luynes s'inquiétait d'une guerre dont sa faveur était le motif. Le père Joseph le fit souvenir que l'homme qui saurait apaiser la reine mère, était à Avignon. L'évêque de Luçon était repoussé du conseil de la reine, par le duc d'Épernon et par les intrigants qui entouraient la princesse. Leur surprise fut extrême, quand Richelieu leur déclara renoncer à entrer au conseil, parce que la reine devait se confier absolument aux fidèles serviteurs qui l'avaient tirée de captivité. Elle voulut le nommer chancelier : il la supplia de n'y pas songer. Sa politique fut d'attendre patiemment que la division eût éclaté parmi ses adversaires; et, se joignant adroitement au duc d'Épernon, il ménagea un accommodement entre le roi et la reine mère. Cette paix fut peu solide, à cause de la force des intérêts déclarés contre Luynes, récemment gratifié d'un duché, et qu'on prévoyait aspirer à de plus grands honneurs. Fidèle au système de ménager à la fois le roi, le favori, et d'appartenir à la reine, l'évêque de Luçon ne cessait d'agir pour la paix : il s'expliqua si hautement, que l'armée de Marie de Médicis ayant été défaite au Pont-de-Cé, on l'accusa d'avoir, à dessein, laissé manquer les troupes de munitions. La reine, satisfaite d'un nouveau traité, revint à la cour; et Richelieu put prétendre ouvertement aux bonnes grâces du duc de Luynes, en mariant sa nièce de Pont-Courlay, au marquis de Combalet, neveu du favori. Cette alliance, enrichie des libéralités du roi et de la reine, n'empêcha pas le duc de traverser secrètement les démarches de la reine, qui avait résolu de faire l'évêque de Luçon cardinal. Il le devint, en 1622, après que la mort eut arrêté le connétable de Luynes au milieu des plus rapides succès qu'un favori pût obtenir. Le nouveau cardinal, ayant reçu, en grand appareil, la barette de la main du roi, et s'étant acquitté des remercîments d'usage, alla déposer ce nouvel honneur aux pieds de Marie de Médicis. Nous verrons bientôt combien il s'en fallut que ce vœu fût accompli fidèlement. La mort du connétable de Luynes releva le crédit de la reine. Elle était admise au conseil; avantage qui la touchait peu, tant qu'il serait refusé au cardinal de Richelieu. Le roi s'expliqua nettement sur ce point. Enfin la persévérance surmonta les obstacles, sans vaincre les répugnances : Richelieu entra au conseil, à la condition expresse qu'il se bornerait à opiner, sans donner des audiences. Au comble de ses vœux, il s'excusait sur sa faible santé, et n'accepta que sur l'ordre positif du roi. Bientôt il sentit ses forces, et ne trouva plus d'inconvénient à résigner l'évêché de Luçon. On s'attendait à le voir prendre modestement place au conseil : il y entra comme un maître qui ne reconnaît point de collègues ni d'égaux. Tout céda au poids de cette volonté forte, sous laquelle le roi et la France ployèrent durant 18 années. Le surintendant la Vieuville lui portait ombrage : il le força de se démettre; et, pour prix du sacrifice, l'enferma au château d'Amboise, oubliant d'anciennes obligations, et ne gardant mémoire que de l'opposition récente apportée par le surintendant à son élévation. Il débuta dans le ministère en conduisant, avec autant de sagesse que de fermeté, une affaire restée indécise depuis le règne de Henri IV. Le pays de la Valteline, presque nul par son étendue, avait occasionné une guerre entre la France et l'Espagne. Les prétentions du pape compliquaient le différend; et ses troupes s'étaient saisies des places fortes. Le cardinal signifia au nonce que sous peu la difficulté serait résolue, et que la France allait marcher d'un pas ferme, puisqu'il n'y avait plus de têtes légères au conseil. Aussitôt le marquis de Cœuvres fut

envoyé en Suisse, non pour négocier, mais afin de lever 6,000 Suisses, et de les conduire en Italie. Le nonce en appelait à la conscience du cardinal, qui, selon lui, compromettait les intérêts de la religion, en replaçant la Valteline, pays catholique, sous la domination protestante des Grisons. Si le cardinal était inaccessible aux scrupules de cette nature, le roi et la reine ne partageaient pas sa tranquillité. Bien qu'il se crût assez bon théologien pour décider le cas, une assemblée d'évêques et de notables fut convoquée, et sanctionna les motifs de la guerre. Après plusieurs événements militaires, la paix se conclut (1636) par les soins du P. Joseph ; non sans plainte des négociateurs contre la duplicité du cardinal. La guerre d'Italie avait obligé de traiter avec les huguenots, afin d'éviter trop d'embarras à la fois. Des ménagements, que le cardinal s'imposait à regret, attirèrent le blâme des catholiques zélés. Dans plusieurs libelles, remplis d'injures, on l'appelait le *pontife des Calvinistes*, le *cardinal de la Rochelle*, le *patriarche des Athées*. L'attention fut bientôt détournée par les orages violents qui troublèrent la cour : Gaston, frère du roi, excité par son gouverneur le maréchal d'Ornano, faisait valoir, avec hauteur, d'ambitieuses prétentions, et ralliait les ennemis du ministre. Aussitôt que cette cabale se montra, sa ruine fut résolue. Le grand prieur de Vendôme, son frère le duc, et le maréchal d'Ornano, furent emprisonnés. Une maladie, et non le poison, abrégea les jours du dernier, qui était vraisemblablement destiné à périr sur l'échafaud, le parlement ayant ordre d'instruire son procès, toute affaire cessante. Le comte de Chalais, maître de la garde-robe du roi, encouragé par Gaston, qui devait bientôt le désavouer, méditait l'assassinat du cardinal. Une chambre de justice, non moins irrégulière par ses formes de procédure que par son institution subite, prononça la mort de Chalais. Visité dans la prison par le cardinal, on supposa que sa grâce lui avait été promise, à condition de porter contre Monsieur, d'atroces accusations. Ce prince publia qu'on le rendait victime d'une trame odieuse; et le roi alarmé craignit d'être chassé du trône par son frère. Il crut aussi qu'Anne d'Autriche promettait sa main à Gaston, par inclination, et pour conserver les honneurs de reine. Ces cruels soupçons n'eurent-ils d'autre fondement que les noirs artifices du cardinal ? la voix de ses ennemis l'accuse. L'histoire n'ose le déclarer coupable, retenue comme elle l'est par l'évidence des complots qui entouraient le souverain de dangers trop réels, et qui appelaient une juste défiance. Louis XIII, blessé dans ses plus chères affections, prit l'habitude de voir en son ministre, une sauvegarde contre les périls domestiques dont il était assiégé. Dès que Richelieu fut certain d'être nécessaire, il s'étudia à paraître moins jaloux du pouvoir. Lors du complot de Chalais, il avait écrit à la reine mère qu'il se retirait, sa vie étant trop souvent menacée. Une garde fut attachée à sa personne : formée d'abord de 50 arquebusiers à cheval; bientôt composée de deux compagnies de cavalerie, et de 200 mousquetaires à pied, cette troupe servit par quartier comme la maison du roi. Soixante gardes à cheval étaient chaque jour de service. Quelques mois après, nouvelles instances du cardinal pour obtenir sa retraite. C'est alors que le roi lui écrivit de sa main la lettre la plus encourageante que jamais ministre ait reçue : Richelieu se voyait d'autant plus fort, que Monsieur s'était réconcilié avec lui, en signant un humble aveu de ses fautes, et la promesse d'être soumis aux volontés du roi. La première preuve d'obéissance fut son mariage avec Mlle de Montpensier. Il aurait préféré une princesse étrangère, qui lui eût donné des appuis. Le cardinal augmenta peu son apanage, et lui attribua des sommes à toucher annuellement sur le trésor. Une assemblée délibérant sur les affaires publiques ne pouvait être fort goûtée du ministre. Mais une réunion de notables, faciles à diriger, pouvait accorder des suffrages qui imposent toujours à la multitude. Après avoir mis en discussion plusieurs objets de finance, il fit une proposition qui excita la surprise générale : il demanda l'adoucissement des peines portées contre les criminels d'État, qui ne seraient punis qu'après la récidive dans la désobéissance, et uniquement, par la privation des charges et dignités. L'assemblée devina, sans doute, la pensée secrète du ministre, qui voulait calmer les plaintes que causait le supplice de Chalais; elle pria le roi de maintenir toute la sévérité des anciennes ordonnances. En se parant d'une feinte douceur, le cardinal montra que les grands esprits croient trop aisément que les hommes sont faciles à tromper : sa sévérité naturelle était connue; et l'on savait déjà qu'il avait pour maxime de ne laisser aucune faute impunie. Les notables ayant pourvu aux nécessités des finances, Richelieu se crut en mesure d'accomplir ses desseins contre les protestants. Il assure, dans un de ses écrits théologiques, que l'abaissement de la Rochelle avait été un des rêves de sa jeunesse, quand il résidait à Luçon. Appelé à tenter ce qui lui avait longtemps semblé une vaine chimère, il s'y porta avec plus d'ardeur. Avant tout, il se ménagea le secours de vaisseaux espagnols et hollandais. Les Anglais, qui se prétendaient garants des traités conclus avec les réformés, avaient attaqué l'île de Rhé, et ils firent briller la capacité du cardinal sous une forme nouvelle. Son esprit vif et pénétrant lui tint lieu de l'expérience militaire. Entre les opinions diverses des généraux, la meilleure le frappait toujours. Ainsi, d'après l'avis de Thoiras, il ordonna un débarquement, sans se borner à faire passer successivement des secours dans la place. Il s'était réservé la direction des opérations; et, du fond de son cabinet, il fit mouvoir, avec une célérité merveilleuse, les troupes et les vaisseaux qui sauvèrent l'île de Rhé. Son zèle ne se ralentit pas un instant; il sacrifia ses deniers et ses pierreries, moins peut-être, disait-on alors, par nécessité que par ostentation. La délivrance de l'île de Rhé porta l'alarme dans la Rochelle. Le cardinal avait résolu de la prendre par famine, quoiqu'il ne fût pas possible de bloquer la ville du côté de la mer. Les Rochelois s'étaient créé une marine, commandée par le duc de Soubise, nommé l'amiral des Églises protestantes. Les Anglais leur promettaient une flotte considérable. Le plan de fermer le port, par une digue, dans une largeur de 747 toises, fut arrêté : que le duc d'Épernon, ou le roi, aient eu la première idée de ce grand ouvrage, le mérite de l'exécution n'en appartient pas moins à Richelieu, qui avait pris sur lui la conduite du siége. Le roi s'ennuya, et revint à Pa-

ris, après avoir recommandé au cardinal de ne pas s'exposer aux endroits périlleux, comme il le faisait journellement, et après l'avoir déclaré son lieutenant dans les armées de Poitou. L'obéissance au cardinal, comme à la personne du roi, fut expressément recommandée au duc d'Angoulême et aux maréchaux de France. Le premier soin du nouveau général fut de maintenir la discipline avec une exactitude jusqu'alors sans exemple. Après six mois de pénibles travaux, les premières ouvertures de capitulation furent reçues avec une froideur étudiée. On remit les députés à huitaine, à cause de l'absence du roi. Maître de leur secret, le cardinal suivait, à leur insu, une autre négociation avec les Rochellois embarqués sur la flotte anglaise. Il tira habilement parti de cette dernière circonstance pour insinuer que les Anglais voulaient abandonner la ville à son malheureux sort. Le jour de l'entrée du roi dans la place, Richelieu, tout à la fois pontife et général, célébra une messe d'actions de grâces. Les vaincus, traités avec clémence, obtinrent une amnistie complète : ils n'eurent à regretter que les priviléges de la cité et les fortifications de la ville. Ainsi disparut (1628) le centre de la confédération protestante, seconde capitale en France, qui s'arrogeait le droit de représenter la religion réformée, et de traiter avec les puissances étrangères. Les mécontents, les factieux, étaient assurés d'y trouver des secours, souvent de l'emploi. L'admiration publique célébra avec transport l'auteur d'un si brillant exploit. Les dignités et les titres qu'il s'était fait attribuer l'année précédente, semblèrent mérités. On l'avait vu avec étonnement, surintendant général du commerce et de la navigation, quoiqu'il eût fait supprimer la charge de grand amiral, en accordant un million au titulaire. Des lettres patentes l'avaient créé principal ministre, ayant voix au parlement. Il ne laissa pas refroidir la bienveillance que ses succès contre les hérétiques avaient inspirée au pape ; et son frère, archevêque de Lyon, devint cardinal. A peine la Rochelle était prise, que Richelieu dit au roi : « Je ne suis point prophète ; mais j'assure Votre Majesté qu'en ne perdant pas de temps, vous aurez pacifié l'Italie au mois de mai, soumis les huguenots du Languedoc au mois de juillet, et que vous reviendrez à Paris dans le mois d'août. » Chacun de ces oracles s'accomplit au temps fixé. Louis XIII alla en Italie, soutenir le duc de Nevers, auquel trois souverains disputaient le duché de Mantoue. Le pas de Suze fut forcé avec autant de hardiesse que de bonheur ; et Casal fut secouru. Au retour de cette brillante expédition, les troupes marchèrent contre le Languedoc. Nîmes, Castres, Usez, capitulèrent, et se soumirent à voir raser leurs fortifications. Montauban, qui prétendait tenir lieu de la Rochelle à la confédération protestante, résista plus longtemps. Richelieu y entra pompeusement, aux cris de *Vive le roi, vive le grand cardinal!* On lui rendit d'insignes honneurs, qu'il ne partagea pas avec le monarque, retourné dans la capitale. Son intention était de gagner les cœurs par la douceur et l'affabilité. Quand le consistoire de Montauban vint lui présenter ses hommages, il l'accueillit avec bonté, le prévenant cependant qu'il ne le recevait pas comme un corps ecclésiastique, mais comme une réunion de gens de lettres. Il ajouta qu'en cette qualité, les membres du consistoire seraient toujours bien venus. Un édit d'abolition tempéra l'inquiétude des protestants, consternés de perdre à la fois toutes les places de sûreté qui ne leur avaient été concédées que pour un temps limité, et dont le terme, déjà renouvelé avant le ministère de Richelieu, était encore une fois expiré. L'édit maintint la liberté de leur culte et quelques autres priviléges ; mais il leur ôta le droit des assemblées politiques qui ne leur étaient point accordées par l'édit de Nantes. Dès ce moment (1629), la réforme cessa d'être, dans l'État, un parti ; et Richelieu put se dire vainqueur des huguenots. Le cardinal rejoignit le roi, 20 mois seulement après avoir commencé ses exploits par la défense de l'île de Rhé. Son retour fut celui d'un triomphateur, dont les louanges retentissaient de toutes parts. La cour était à ses pieds, quoiqu'il n'eût pas reçu de la reine mère un accueil favorable. Des liens de famille et d'affection avaient rendu désagréable à la princesse la guerre entreprise pour assurer Mantoue au duc de Nevers. Elle était aussi offensée de n'être pas appuyée dans le projet de marier une fille du grand-duc de Toscane à Monsieur, dont la femme venait de mourir. Les éclats du mécontentement de la reine n'inquiétèrent pas assez le cardinal pour le retenir à la cour. Il partit pour l'Italie, au mois de décembre (1629), malgré la rigueur de la saison. Il avait été déclaré lieutenant du roi, représentant sa personne au delà des monts, avec des pouvoirs si étendus, qu'au dire des courtisans, le roi n'avait retenu que la faculté de guérir les écrouelles. S'il faut en croire les *Mémoires* de Pontis, le cardinal marchait à la tête des troupes, vêtu en général d'armée, avec la cuirasse et l'épée. Il se rendit maître de Pignerol et des États du duc de Savoie. Louis XIII vint, l'année suivante, encourager les soldats par sa présence. La peste faisait des ravages en Savoie ; et le cardinal encourait, aux yeux de la cour, la responsabilité des dangers auxquels il exposait la vie du prince. Le monarque sembla n'avoir évité la peste que pour manquer de succomber à Lyon, où il fut attaqué d'une maladie grave. Anne d'Autriche se joignit à la reine mère, pour conjurer le roi mourant d'éloigner son ministre. Dans ces tristes moments, à l'aspect d'une séparation, la tendresse pour les proches se ranime parfois. Louis, vaincu par les larmes d'une mère et d'une épouse, promit de leur donner satisfaction, dès que la guerre d'Italie serait terminée. Pendant que les deux reines agissaient, les courtisans délibéraient sur le parti qu'on prendrait à l'égard du cardinal. Le maréchal de Marillac offrait son bras pour l'assassiner ; le duc de Guise voulait l'exiler ; et le maréchal de Bassompierre proposait de l'enfermer dans une prison perpétuelle. Nous verrons ces propositions retomber sur leurs auteurs ; en sorte que chacun subit le sort qu'il avait réservé à l'objet de sa haine. De son côté, le cardinal songeait à sa sûreté. Le duc de Montmorenci, auquel le roi avait recommandé de le protéger, avait disposé des relais pour le conduire à Avignon. Ces précautions devinrent inutiles par le rétablissement subit de la santé du monarque, qui fut bientôt en état de se rendre à Paris. Durant le voyage, Louis, sans avouer au cardinal quelle promesse il avait faite à sa mère, le pressa fortement de se réconcilier avec elle. Richelieu

ne négligea rien pour y parvenir : embarqué dans un même bateau avec Marie de Médicis, il déploya toute son adresse, afin de regagner un esprit dont il connaissait assez les défiances pour ne pas se flatter d'un succès facile. La reine, jalouse à l'excès d'un pouvoir qui balançait le sien, liée aux intérêts d'une faction, blessée peut-être de quelques railleries, demeura inflexible. Dès qu'on fut informé de la paix d'Italie, elle somma le roi de tenir sa promesse. Trop engagé pour refuser ouvertement, il tenta de justifier le cardinal; on dit qu'à genoux devant sa mère, il demandait le pardon de son ministre. Outrée de rencontrer tant d'obstacles, la princesse voulut se faire justice, en ce qui dépendait d'elle : le jour même, la surintendance de la maison de la reine est ôtée à Richelieu. Sa nièce chérie, la marquise de Combalet, est chassée. Le capitaine des gardes, et tous les domestiques qui avaient été placés par le surintendant, reçoivent leur congé. Le cardinal opposait à la violence, d'humbles supplications, versait des larmes, et se jetait aux pieds de la princesse. Marie de Médicis, enfermée seule avec son fils, livra un dernier assaut à l'irrésolution. Richelieu sentit le danger d'abandonner le roi à lui-même. Il voulut pénétrer dans le cabinet; toutes les portes étaient fermées. Enfin, il passa par une petite chapelle dont on avait négligé l'issue. La reine l'accabla des invectives que la fureur peut inspirer à une femme. Baignée de larmes, elle demandait à son fils s'il serait assez dénaturé pour préférer *un valet à sa mère.* Le cardinal se crut perdu, et il songeait à se retirer au Havre; l'altération de son visage décourageait ses amis; on emballait déjà ses meubles. Marie triomphait au Luxembourg, où les courtisans accouraient. Louis XIII alla cacher sa perplexité dans la maison de chasse de Versailles. Un favori entreprit de sauver Richelieu; Saint-Simon suggéra au roi l'idée de s'expliquer encore avant de se séparer. Le cardinal averti, vole à Versailles, parle, et reprend sur son maître l'ascendant du génie. La reine désolée prétendit qu'elle l'aurait emporté, si elle n'eût pas négligé de pousser un verrou, et de suivre son fils. Ce jour (11 novembre 1630) fut nommé la journée des *dupes,* et le nombre en fut considérable. Le pouvoir ébranlé signala son rétablissement par des coups d'autorité : le garde des sceaux Marillac, magistrat irréprochable, est conduit dans l'exil, où il mourut : son frère, maréchal de France, est arrêté, au milieu de l'armée d'Italie, dont il était un des généraux. Le maréchal de Bassompierre, chéri du roi, capitaine renommé, commence son séjour de 12 années à la Bastille. Les courtisans les plus affectionnés de la reine mère, ne sont pas épargnés, et plusieurs se sauvent hors du royaume. Marie de Médicis, toujours violente et emportée, savait garder des secrets, mais ne pouvait cacher des sentiments. Cependant ses moindres démarches étaient observées. Le cardinal, se défiant seul d'une mémoire trop fidèle, mettait par écrit, journellement, les avis, les mots, les bruits qu'il recueillait par lui-même, par ses amis ou par ses espions : ces notes, confiées aux plus épaisses ténèbres, et presque toutes de sa main, ont passé à la postérité, sous le nom de *Journal fait durant le grand orage de la cour;* odieux modèle des archives de police, ouvertes depuis, par les gouvernements, au mensonge et à la perfidie. Des apparences trompeuses de réconciliation entre le cardinal et la princesse étaient chères au cœur du roi; il la vit avec joie reprendre séance au conseil. Italienne et Florentine, elle méditait sa vengeance. Par ses conseils, Gaston rompit toute mesure, se retira dans ses gouvernements, et bientôt sur les terres d'Espagne. On put dès lors convaincre Louis, que la présence de sa mère à la cour, était incompatible avec la tranquillité de l'État et le repos du monarque. Son éloignement fut résolu. On essaya de masquer le procédé d'un fils qui attente à la liberté de sa mère. Ce ne fut pas la reine que l'on arracha de la cour : mais le roi, quittant inopinément Compiègne, la laissa sous la garde du maréchal d'Estrées. Consternée d'un abandon subit, sans que sa fierté diminuât, elle refusa toutes les résidences qu'on lui offrit. Enfin, après 4 mois d'un triste séjour à Compiègne, elle prit le parti de quitter la France, et passa le reste de sa vie à la regretter. On ne saurait douter que le cardinal ne suggérât ou ne facilitât l'évasion. Satisfait d'un expédient qui terminait la lutte dans laquelle il avait failli succomber, il disait énergiquement, que la sortie de la reine, et celle de Monsieur, avaient été, pour le royaume, comme une purgation salutaire. Richelieu devint l'arbitre de la cour. Personne, sans son aveu, ne conserva d'accès auprès du prince. La reine régnante était sans crédit; il ne négligea pas, néanmoins, l'occasion de la rabaisser : on intercepta des lettres que lui écrivait sa dame d'atours, la comtesse du Fargis; aussitôt une chambre de justice est instituée, et un arrêt condamne la comtesse à être décapitée. La reine dut se consoler : le cardinal ne put faire paraître la dame d'atours sur la place de Grève, qu'en effigie. Le parlement se montrait blessé des atteintes portées au cours ordinaire de la justice; et la déclaration de lèse-majesté contre les compagnons de la fuite de Monsieur, n'avait pu être enregistrée. Gaston et Marie de Médicis avaient présenté, contre le cardinal, des suppliques accueillies avec intérêt. Le roi y avait répondu par une autre déclaration qui prodiguait les éloges au ministre. Pour mieux faire éclater ses sentiments, le prince disait naïvement aux députés du parlement, en désignant le cardinal, « Quiconque m'aimera, l'aimera. » Malgré l'opposition de la magistrature, on établit une chambre du domaine, pour suivre la confiscation des biens, sur les complices de Monsieur et de la reine mère. Le jugement de leur personne fut réservée à une autre chambre, instituée originairement pour punir les faux monnayeurs. Un troisième tribunal extraordinaire procéda contre le maréchal de Marillac, quoique le parlement eût revendiqué le procès. La haine de Richelieu contre l'accusé, était fortifiée par celle qu'il portait au garde des sceaux. Il osa abjurer toute pudeur dans ses ressentiments, en disposant à Ruel, dans sa propre maison, une prison pour son ennemi, et une salle où le tribunal s'installa. L'ardeur avec laquelle le cardinal poussait ses ennemis, ne le détournait pas des soins du gouvernement. Rien ne pouvait lui faire oublier les plans qu'il avait conçus pour la gloire de l'État; et quand l'instant favorable à leur exécution approchait, il savait s'affranchir de toute autre préoccupation. Dans le temps que son existence entière était compromise, qu'il ignorait ce que

lui réservaient les fureurs de la reine mère, il attaquait au cœur la puissance de la maison d'Autriche, détachant la Bavière de son alliance, suspendant un traité avec le Danemark, semant la division dans la ligue catholique d'Allemagne. Le même ministre qui avait si opiniâtrément combattu les protestants de France, traitait avec Gustave, chef de leur confédération en Allemagne, et lui envoyait, pour auxiliaires, des troupes du roi très-chrétien; politique cruelle, qui livrait l'Allemagne à d'effroyables calamités; scandale qui mettait en doute la catholicité du cardinal de Richelieu, sur qui l'on appelait de toutes parts les foudres de l'Église. Qu'il eût négligé ses intérêts personnels au milieu de tant d'affaires, c'était peut-être trop exiger d'un homme sensible aux honneurs et à l'éclat des richesses. Déjà grand-maître de la navigation, le gouvernement de Bretagne lui sembla nécessaire. Il fallut changer l'ancienne et modeste demeure de la famille du Plessis en un château, où le roi et la reine avaient leur appartement, qui n'eût déparé aucune des maisons royales : la pairie d'un cardinal, duc et premier ministre, n'exigeait pas moins. Le village de Richelieu prit l'étendue d'une ville favorisée de priviléges utiles, d'un collége royal, et d'une académie destinée à l'éducation de la noblesse. Les ennemis du cardinal se ranimèrent à la vue de Gaston, qui entrait en France à main armée. Le duc de Montmorency, ayant prêté son bras à la révolte, fut le second maréchal de France qui, dans l'espace de six mois, périt sur l'échafaud. Il implora vainement l'ancienne amitié du ministre, et la récompense du secours qu'il avait généreusement offert à Lyon. Richelieu voulut frapper tous les grands, dans la personne d'un seul, et montrer que le temps n'était plus où la rébellion se pardonnait. Le sort du coupable fut digne de pitié : la sévérité put être nécessaire. Mais les châtiments s'étendirent au loin : on cherchait de tous côtés les complices; et des gentilhommes étaient condamnés au supplice de la roue, à être tirés à quatre chevaux; leurs biens étaient confisqués et leurs maisons rasées. L'intendant de Champagne, Laffemas, s'acquérait le surnom de *bourreau du cardinal*. Le garde des sceaux, Châteauneuf, fut comme son prédécesseur Marillac, confiné dans un château, où il resta dix ans. Le chevalier de Jars reçut sa grâce sur l'échafaud. Des évêques du Languedoc étaient coupables; mais le caractère épiscopal réclamait des ménagements d'un prince de l'Église; et deux seulement furent punis par la déposition canonique. Il n'était plus question, comme on l'avait hypocritement proposé à l'assemblée de 1626, d'adoucir les peines contre les criminels d'État; on les rendit au contraire plus rigoureuses par lettres patentes enregistrées dans un lit de justice. Un seul trait peindra la terreur dont la sévérité du ministre avait frappé les esprits : le maréchal d'Estrées commandait l'armée du roi à Trèves; il apprend que ses lieutenants ont reçu un paquet de la cour, et il suppose qu'il contient l'ordre de l'arrêter. Aussitôt le général abandonne ses troupes, et s'enfuit en Allemagne. Le roi écrivit pour le rassurer, et le faire revenir. Rien n'annonce que le cardinal ne lui ait pas su bon gré d'avoir eu si peur. Ses plus grandes inquiétudes venaient de Gaston, frère du roi, qui rompait les traités avec la même facilité qu'il les signait. Ce prince avait épousé, sans l'agrément du roi, la sœur du duc de Lorraine. Ce mariage contrariait la politique du cardinal, qui employa les ressources de son esprit pour le faire casser. La guerre avec la Lorraine s'en étant suivie, et le duc ayant été promptement réduit aux extrémités, imagina d'abdiquer en faveur du cardinal de Lorraine son frère. Celui-ci, ne sachant, non plus, comment apaiser l'orage, offrit de quitter l'état ecclésiastique, et d'accepter la main de Mme de Combalet. Ce bizarre projet, resté sans effet, fit supposer que Richelieu avait conçu des prétentions encore plus exagérées, et que ses persécutions contre Monsieur avaient pour but de le contraindre à épouser sa nièce. Puylaurens jouissait alors de toute la faveur de ce prince. Le ministre, fatigué de négocier sans garantie, fit un traité particulier avec lui. Le favori devint duc, et même parent du cardinal, en épousant une de ses cousines. Une alliance si désirée n'empêcha pas que Puylaurens n'allât bientôt mourir dans les prisons de Vincennes. Conseil de Gaston, il pouvait peut-être répondre de sa conduite factieuse. On accusa le cardinal de se l'être attaché par les liens du sang pour le perdre plus sûrement. La persévérance avec laquelle se suivait le plan d'abaisser la maison d'Autriche, ralluma la guerre contre l'Espagne. Richelieu convoitait les Pays-Bas, jusqu'à Anvers et Malines. Sa vue pénétrante avait démêlé que ces provinces étaient dès lors trop semblables à la France pour en être séparées. Il fixa, par un traité avec les États-Généraux, les limites au delà desquelles d'autres mœurs et d'autres habitudes appelaient la domination hollandaise. Il calculait aussi les chances qui pouvaient soustraire la Franche-Comté à la couronne d'Espagne. Le succès de la guerre ne répondit point à son attente : les frontières de la Picardie, mal défendues, ouvrirent un large passage aux troupes ennemies; on fut inquiet, dans la capitale, mais on n'y perdit pas courage. Les bourgeois de Paris, les communautés religieuses, tous les corps de l'État, se montrèrent Français. Un cri général s'élevait contre le premier ministre; et le roi semblait accessible au mécontentement populaire. On crut que cette fois le cardinal se disposait à la retraite. Bien des gens se seraient consolés des malheurs publics; mais un capucin, le P. Joseph, qui consacra sa vie à l'ambition, peut-être à l'amitié, lui inspira la résolution de braver l'orage. Richelieu adopta le parti, toujours utile, rarement équitable en France, d'attribuer les revers à la lâcheté des commandants. Les gouverneurs de Corbie et de la Capelle, qui n'étaient que malheureux, furent jugés criminels de lèse-majesté au premier chef. En lisant leur arrêt, on retrouve l'horrible détail du supplice de Ravaillac, auquel on paraissait les avoir assimilés. Ils avaient disparu; on promit 20,000 écus à qui rapporterait leur tête. On vit bientôt ce que peuvent, pour le salut d'un État, les ressorts de la politique extérieure, quand ils sont confiés à une main habile. Le cardinal sut obtenir du prince d'Orange et des États de Hollande des démonstrations militaires, qui éloignèrent les Espagnols, menacés de se trouver entre deux armées. En de si graves circonstances, le ministre n'avait pu se dispenser de laisser paraître à la tête des troupes

le frère du roi et le comte de Soissons, ses mortels ennemis. Les princes saisirent l'occasion, en formant un complot pour l'assassiner à Amiens. C'en était fait du cardinal, si Gaston, auquel le meurtre répugnait, eût osé donner le signal convenu. Il restait peu de loisir au ministre, dans les périls et dans les affaires, pour se croire poëte; mais on résiste difficilement au charme des vers, quand on ambitionne les palmes de l'éloquence. La prédilection du cardinal pour la poésie dramatique ne fut point stérile. Il inventait des sujets de pièces, dont il faisait versifier chaque acte par un auteur différent. Depuis peu de temps, quelques beaux esprits avaient coutume de se réunir, afin de discuter entre eux des questions littéraires. Le cardinal conçut le projet d'en former un corps. Ce fut l'origine de l'Académie française, dont il voulut être le chef et le protecteur (1635). L'Académie ne se montra pas ingrate : elle établit que chaque membre promettrait, avant d'être reçu, de révérer la vertu et la mémoire de monseigneur le protecteur. Il n'accepta pas ce tribut perpétuel d'admiration obligée; et les statuts furent corrigés. La critique du *Cid* fut ordonnée, moins peut-être par jalousie contre Corneille que pour établir la juridiction de la nouvelle académie dans l'empire du goût. L'imprimerie royale, que François Ier avait créée, devint, à grands frais, digne de son nom. Le prélat dont la plume avait combattu l'hérésie, ne pouvait négliger d'étendre sa protection sur les études théologiques. La Sorbonne, qui avait traversé plusieurs siècles sous l'humble apparence d'une école ouverte à la jeunesse pauvre, reçut une destination plus étendue; et ses vieux murs furent remplacés par des édifices superbes. D'autres bâtiments, le fameux palais Cardinal (aujourd'hui Palais-Royal), et un hôtel de Richelieu, exercèrent le talent des artistes dans tous les genres. Mais ce n'était pas dans les arts et les lettres que l'on pouvait trouver des secours contre les factions et les intrigues. Le roi, que sa piété mettait fort en garde contre les séductions de la beauté, se sentait néanmoins attiré par les grâces et la vertu de Mlle de la Fayette. Elle détestait le premier ministre, qui trembla de se voir exposé au seul danger qu'il n'eût peut-être pas prévu. Il comptait sur le confesseur du roi pour hâter la profession religieuse de la belle favorite, touchée de cette vocation, dès ses plus jeunes ans, et s'y maintenant depuis sa faveur : mais le P. Caussin, dont le cardinal s'était cru assuré en l'approchant du roi, jugeait que la guerre, l'exil de la reine mère, les alliances avec les hérétiques, compromettaient la conscience de son pénitent. Il lui semblait utile de retenir à la cour une pieuse fille, attentive à ses conseils, et qui pouvait éclairer la religion du monarque. Le combat entre le ministre et le confesseur ne fut pas long. Le cloître déroba Mlle de la Fayette aux confidences de Louis; et une lettre de cachet envoya le jésuite à Rennes. Ses supérieurs furent invités à employer son zèle dans les missions du Canada; et ils obtinrent, comme une grâce, la faculté de le reléguer à Quimper-Corentin. Un autre jésuite, le P. Monod, confesseur de Christine de Savoie, sœur du roi, résista plus longtemps. Les présents, les louanges, les menaces, n'avaient pu le gagner; et la duchesse refusait obstinément de s'en séparer. Le cardinal renversa tous les obstacles; et son ennemi finit ses jours dans une forteresse. On se débarrassa de même d'un des ministres de la duchesse, le comte d'Aglié, qui fut amené à Vincennes. Richelieu savait faire ployer les souverains devant sa volonté. Peu délicat sur le choix des moyens, il faisait arrêter et dévaliser les courriers, lorsque ses espions étaient en défaut. Il excitait alternativement Wallenstein à se révolter, et l'Empereur à l'irriter. Il signait un traité d'alliance et de subsides avec les Catalans, soulevés contre l'Espagne, et traitait avec eux pour l'établissement d'une république à Barcelone. Il ne demeura pas étranger à la révolution soudaine qui, rappelant des droits légitimes, plaça la maison de Bragance sur le trône de Portugal. A son aumônier fut réservée l'odieuse mission de hâter la catastrophe de Charles Ier, en excitant la haine des Écossais et la fureur des puritains. On frémit en lisant ces mots prophétiques, dans une dépêche au comte d'Estrade, ambassadeur à Londres : « L'année ne se passera pas que le roi et la reine d'Angleterre ne se repentent d'avoir refusé les offres que vous leur avez faites. » Ces offres étaient de garder la neutralité. Les choses allèrent plus loin, disent les *Mémoires* de Brienne, que le cardinal ne l'avait prévu et souhaité. C'est à regret que Richelieu n'avait pu obtenir d'Anne d'Autriche un pardon, ou du moins l'apparence d'une réconciliation. Son amour-propre souffrait d'être haï d'une princesse parée des grâces de la jeunesse et de la beauté. La malignité, qui s'empare de tout, exagéra des dispositions secrètes, dont la reine put entendre, une fois seulement, l'expression trop vive. Le cardinal, tant qu'il vécut, ne cessa de l'accabler de chagrins. Mme de Motteville, confidente de la reine, s'étonnait de voir sa maîtresse victime, dit-elle, de cette nouvelle manière d'aimer. Le ministre, ayant surpris des lettres qu'elle écrivait au roi d'Espagne, son frère, désira lire aussi les réponses, restées entre les mains d'Anne d'Autriche. Pour contenter une curiosité plus qu'indiscrète, il envoya le chancelier, assisté de l'archevêque, faire une perquisition au Val-de-Grâce, où la reine avait un appartement. Ni son oratoire, ni ses cassettes, ne furent respectés; les religieuses furent interrogées, et l'abbesse exilée. On n'épargna rien à l'épouse du roi : publicité, formes judiciaires, explications verbales avec le cardinal. On imagina sauver les apparences, en faisant croire qu'elle avait été l'objet de certains ménagements. Dans la frayeur d'être renvoyée en Espagne, elle s'écriait : « Quelle bonté faut-il que vous ayez, monsieur le cardinal ! » L'autre reine, Marie de Médicis, accablée des ennuis de l'exil, s'appliquait à fléchir un fils longtemps soumis et respectueux. Le roi, sensible aux larmes de sa mère, tint conseil, pour accorder la piété filiale avec les devoirs du souverain. Le cardinal se récusa, certain qu'il pouvait, sans être présent, imposer sa volonté. La veuve de Henri le Grand, la mère d'un roi et de deux reines, mourant pauvre et délaissée, à Cologne, accuse la mémoire de Richelieu. Si la politique exigeait le bannissement de cette princesse, il n'était pas du moins forcé de faire sentir l'indigence à sa bienfaitrice. Jusqu'alors les finances de l'État s'étaient conservées dans une situation assez prospère. Mais, vers les dernières années de la vie du cardinal, le trésor était

obéré. On ne sut opposer aux nécessités du temps, que la création subite de 400 charges de procureurs au parlement de Paris (1639). Tous les habitants des paroisses devinrent solidaires du paiement des tailles; mesure dont l'exécution rigoureuse occasionna des émeutes en divers lieux. Les révoltés prirent le nom de *nus-pieds,* qui exprimait énergiquement leur misère, vraie ou simulée. La haine contre le cardinal, en descendant des grands jusqu'au peuple, sembla devenir générale. On doutait que le roi lui-même se fût jamais conduit par affection pour son ministre, dont les manières et l'humeur lui déplaisaient. Il ne l'avait opiniâtrement maintenu, qu'en cédant à l'intérêt de l'État. Malgré 15 années d'habitude, Louis se révoltait encore contre un joug que la postérité le loue d'avoir porté. Richelieu, inquiet comme aux premiers jours de la faveur, redoutait l'avenir. Vainement il cherchait la sécurité dans le nombre des espions et le rang élevé des délateurs; on se croyait, en tout lieu, sous l'œil du cardinal, et lui seul craignait d'être mal averti. Le goût du monarque pour les favoris causait de vives alarmes à Richelieu; et il essaya d'en former lui-même un qui serait modeste dans la prospérité, fidèle surtout à la reconnaissance. Cinq-Mars, second fils du maréchal d'Effiat, fut approché du roi, et s'avança rapidement dans sa confiance. Au comble de la faveur, l'ennui le dévorait; il regrettait l'indépendance, et s'irritait des dures réprimandes du cardinal. Il espéra, en obtenant, par un traité secret, l'appui de l'Espagne, secouer une tutelle dont le roi gémissait avec lui. Les courtisans, attentifs à la lutte qui s'engageait, se divisèrent en deux factions, les royalistes, dont Cinq-Mars était chef, et les cardinalistes. Richelieu, malade à Narbonne, déplorait la fatalité d'être éloigné de la cour, dans un temps où il lui était si nécessaire d'en être près. Il écrivait de tous côtés pour raffermir la fidélité de ses amis; il décidait le prince d'Orange à insinuer que son alliance avec la France dépendait de la conservation du premier ministre. Enfin, le traité avec l'Espagne fut révélé, sans qu'on ait jamais su par quel moyen. Le roi, dès qu'il entrevit l'apparence de son autorité menacée, revint au cardinal. Le duc de Bouillon, l'espoir des factieux, fut arrêté, comme l'avait été Marillac, au milieu de l'armée qu'il commandait. On emprisonna Cinq-Mars et son ami de Thou, et tous deux périrent sur l'échafaud. Le roi apprit en même temps cette sanglante catastrophe, et la nouvelle d'un succès militaire qu'il désirait depuis longtemps : Sire, vos ennemis sont morts, et vos armes sont dans Perpignan, écrivait le ministre, dont la maladie n'avait pas abattu l'esprit. Il revint de Lyon à Paris, dans une espèce de chambre, portée par 18 de ses gardes, qui marchaient tête nue. Une brèche pratiquée aux murs des villes, laissait passer cette machine, quand la dimension des portes s'y refusait. Louis n'éprouva pas, à la vue de son ministre, ces retours de confiance, auxquels il s'abandonnait volontiers quand il se croyait des torts à réparer envers lui. Inquiet de sa propre santé, il paraissait moins attentif aux maux du cardinal. Peut-être aussi le moment était-il arrivé, où lassés l'un de l'autre, ils avaient épuisé, dans une longue contrainte, la patience de se supporter : mais cette nouvelle épreuve n'était pas réservée à leur union; la fin de Richelieu approchait. Lorsqu'il sentit le danger de sa situation, il prononça d'une voix ferme des adieux au roi, se consolant, disait-il, par la satisfaction de laisser le royaume au plus haut degré de gloire. Il recommanda Mazarin, et les autres ministres, dont il loua les services et la fidélité. Il envisagea la mort avec l'attention calme qu'il avait coutume de donner à ses occupations ordinaires. Le cardinal de Richelieu termina sa carrière, le 4 décembre 1642. Les libelles lui attribuent des intrigues galantes avec sa nièce de Combalet et la duchesse de Chevreuse. Voltaire le déclare amant public de Marion de Lorme : mais si le cardinal a payé de honteux tributs à la faiblesse humaine, il s'environna des plus épaisses ténèbres. On a de lui plusieurs écrits, parmi lesquels on cite : *les principaux Points de la foi catholique défendus,* Poitiers, 1617, in-8°; *Instruction du chrétien,* ibid., 1621, in-8°, souvent réimprimée, et traduite en basque et en arabe; *la Méthode la plus facile et assurée pour convertir ceux qui sont séparés de l'Église,* Paris, 1651, in-fol.; *la Perfection du chrétien*, Paris, 1646, in-4°. Cet ouvrage, qui a eu plusieurs éditions, donna lieu à des rapprochements très-piquants entre les maximes qu'il contient et la conduite de l'auteur; *Mémoires sur les événements du règne de Louis XIII,* publiés sous le titre d'*Histoire de la mère et du fils,* dans les *Mémoires relatifs à l'Histoire de la France*, 2ᵉ série, 1823; *Testament politique du cardinal de Richelieu*, dont la meilleure édition est de 1764; *Journal de M. le cardinal de Richelieu... durant le grand orage de la cour en 1630 et 1631, tiré des Mémoires écrits de sa main,* 1649, in-8°. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1664, 2 vol. in-12. On a plusieurs *Vies* du cardinal de Richelieu.

RICHELIEU (Alphonse-Louis du PLESSIS de), frère aîné du précédent, connu sous le nom de cardinal de Lyon, fut nommé évêque de Luçon à la mort de Jacques du Plessis, son oncle; mais, préférant les austérités du cloître aux dignités de l'Église, il résigna ce bénéfice à son frère, et alla s'enfermer aux Chartreux, où il demeura 21 ans. Arraché malgré lui à cette solitude, où il comptait finir ses jours, il fut nommé archevêque d'Aix, passa en 1628 sur le siége de Lyon, reçut un an après le chapeau de cardinal, devint grand aumônier de France, et bientôt après commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il fut envoyé à Rome, en 1635, pour y terminer les différends qui s'étaient élevés entre la France et le saint-siége, et s'acquitta de cette mission avec autant de zèle que d'habileté. Étant retourné dans son diocèse au moment où une maladie pestilentielle y faisait les plus grands ravages, ce saint prélat, loin de fuir le danger, donna dans cette circonstance les preuves de la plus ardente charité, en se dévouant lui-même au service des malades. Il mourut en 1653 à l'âge de 71 ans. Sa *Vie*, en latin, par l'abbé de Pure, a été publiée, 1653, in-12.

RICHELIEU (Louis François-Armand du PLESSIS), maréchal de France, né, en 1696, d'Armand-Jean Vignerod, duc de Richelieu, général des galères, et d'Anne-Marguerite d'Acigné, était petit-neveu des précédents, et semblait destiné, par ses succès à la cour, à la guerre, dans les négociations, et surtout en amour, à donner un nouveau genre de célébrité à un nom que son grand-

oncle avait rendu historique. Passionné pour tous les plaisirs dans l'âge où d'autres ne connaissent encore que ceux de l'enfance, le duc de Fronsac (c'est le nom qu'il porta d'abord), fut marié à 14 ans avec Mlle de Noailles, qu'il ne pouvait souffrir, et parut aussitôt à la cour, où ses qualités brillantes produisirent la plus vive sensation. Filleul de Louis XIV et de la duchesse de Bourgogne, il fut surtout comblé des bontés de cette princesse, qui l'appelait sa *jolie poupée*. Mais bientôt la jolie poupée parut aux yeux des courtisans un adroit séducteur, capable de tout entreprendre. Ils interprétèrent avec malice les innocentes préférences dont il était l'objet, et le vieux duc de Richelieu, pour mettre fin à des interprétations qu'il ne croyait pas sans danger, sollicita pour son fils une lettre de cachet, et le conduisit à la Bastille, où il espérait qu'un séjour d'une année pourrait être favorable au développement de sa raison. Protégé par Mme de Maintenon contre la sévérité paternelle, le duc de Fronsac alla faire ses premières armes sous Villars, dont il fut l'aide de camp pendant la fameuse campagne de 1712, et se distingua par une valeur si brillante, que Louis XIV lui prédit que, s'il continuait, il était destiné à de grandes choses. La mort de ce prince vint détruire les espérances de Richelieu, et il ne se fit guère remarquer sous la régence que par l'éclat et la multiplicité de ses aventures galantes, le nombre de duels dont il fut le héros, et l'intimité de ses relations avec les ennemis du duc d'Orléans, qui le fit mettre deux fois à la Bastille. Rendu à la liberté par le dévouement de Mlle de Valois, et délivré, par la mort du cardinal Dubois et du régent, de tous les obstacles à son ambition, il fut nommé ambassadeur à Vienne en 1725, et, quoiqu'il ne connût, dit-on, aucune des règles de la diplomatie, il remplit cette mission avec tant de succès, qu'il obtint dès lors un assez grand crédit dans les affaires. L'envie cependant essaya d'accréditer sur lui des bruits aussi absurdes qu'injurieux. On prétendit qu'au lieu de s'occuper à Vienne des intérêts de la France, il s'adonnait aux sciences occultes, et qu'il avait offert un sacrifice humain au diable et à la lune; mais ces stupides calomnies tombèrent d'elles-mêmes; et Richelieu, de retour à Paris en 1729, y fut accueilli avec distinction par Louis XV, qui bientôt lui donna toute sa confiance. Les mémoires du temps reprochent à Richelieu d'avoir abusé de l'ascendant qu'il avait obtenu sur le jeune monarque pour corrompre ses mœurs; mais, s'il fut en effet le complaisant de son maître, il se montra du moins jaloux de sa gloire, et parvint à en acquérir beaucoup lui-même dans les différentes guerres qui eurent lieu sous le règne de ce prince, il se distingua particulièrement au siége de Kehl, à celui de Philisbourg, passa ensuite en Languedoc avec le titre de lieutenant général, y calma la fermentation des esprits par un heureux mélange de douceur et de fermeté, détermina, en 1741, les états de cette province à offrir au roi un régiment de dragons, se signala de nouveau, en 1743, à la malheureuse journée de Dettingen, où son régiment fut taillé en pièces en protégeant la retraite de l'armée, et contribua puissamment, en 1745, au succès de la bataille de Fontenoy, où il avait suivi Louis XV en qualité d'aide de camp. Nommé l'année suivante à l'ambassade de Dresde, il réussit dans cette mission difficile, alla cueillir de nouveaux lauriers à Gênes, où sa statue pédestre fut placée à côté des hommes illustres de cette république, et obtint à son retour le gouvernement de Guienne et Gascogne. Plus que jamais en possession de la faveur de son maître, il sut lui donner quelquefois les conseils d'une politique vigoureuse, et fit adopter le projet d'une expédition sur l'île de Minorque, où il se couvrit de gloire par la prise du Port-Mahon. Moins heureux dans le Hanovre, il fut rappelé après la convention de Closter-Seven en 1757, et revint chargé des dépouilles de l'ennemi, se consolant, dit-on, de sa disgrâce par l'accroissement de sa fortune. Là se termine la carrière militaire et politique de Richelieu. Alors âgé de 61 ans, mais ayant conservé tous les vices brillants de sa jeunesse, il ne se montra plus occupé que de plaisirs et d'intrigues. Partageant son temps entre son service de premier gentilhomme de la chambre à Versailles et son gouvernement de Guienne, il jouit jusque dans l'âge le plus avancé de tous les avantages de la jeunesse, se maria pour la 3e fois à 84 ans, et mourut en 1788 sans avoir éprouvé aucune souffrance, et sans que rien l'eût averti de sa fin prochaine. Ses cendres reposent dans l'église de la Sorbonne à côté de celles de son grand-oncle. « Richelieu fut véritablement l'homme de son siècle, » dit un écrivain; « il en eut toute la corruption et toutes les qualités brillantes. Bon militaire, habile diplomate, adroit courtisan, avare fastueux, il donna dans tous les excès, fut toute sa vie aimé des femmes, et chercha bien plus auprès d'elles le scandale que le plaisir. » Ses aventures galantes ont fourni le sujet de plusieurs pièces de théâtre, entre autres du drame en 5 actes et en prose de M. Alex. Duval, intitulé: le *Lovelace français*. Il est aussi le héros de deux ouvrages, où le vrai se mêle à bien des fables, mais qui n'en eurent pas moins une grande vogue. Ce sont : *Mémoires du maréchal de Richelieu, pour servir à l'histoire de la cour de Louis XIV, de la minorité et du règne de Louis XV*, Paris, 1798, 4 vol. in-8°; 1793, 9 vol. in-8° (le fils du maréchal a désavoué ces *mémoires*); *Vie privée du maréchal de Richelieu, contenant ses amours et ses intrigues*, etc., 1790, 1792, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage est suivi de plusieurs *lettres* originales et de *mémoires* particuliers, écrits par Richelieu lui-même. « C'est, dit un critique, Alcibiade racontant ses exploits galants, et tenant une école de plaisir et de volupté. » Richelieu avait été reçu de l'Académie française à l'âge de 24 ans; il fut nommé membre honoraire de celle des inscriptions en 1732. Toute sa vie il fut lié avec Voltaire, et, dit-on, eut recours à sa plume, lorsque, directeur de l'Académie en 1748, il fut obligé de complimenter le roi au sujet de la paix.

RICHELIEU (Armand-Emmanuel-Sophie-Septimanie du PLESSIS, duc de), fils du duc de Fronsac et petit-fils du précédent, né le 25 septembre 1766, était le dernier rejeton de la famille Vignerot du Plessis-Richelieu. Il porta d'abord le nom de comte de Chinon, et fit avec distinction ses études au collége du Plessis, fondé par le cardinal de Richelieu, son grand-oncle. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des langues, et parvint à parler, avec une grande facilité, l'allemand,

l'anglais, l'italien et le russe. Marié presque au sortir de l'enfance, suivant l'usage du temps, à l'une des héritières de la maison de Rochechouart, il fit, immédiatement après, un voyage en Italie, dont il ne revint qu'en 1789. Effrayé par les journées des 5 et 6 octobre de la même année, il obtint du roi l'autorisation de prendre du service à l'étranger. Il alla d'abord à Vienne, où Joseph II l'accueillit avec distinction, et se rendit ensuite avec le prince de Ligne auprès du général Suwarow, dans l'armée duquel servaient les comtes de Langeron et Roger de Damas. Le général russe lui donna le commandement de l'un des bataillons destinés à entrer les premiers dans la place d'Ismaïl, qu'il assiégeait. Il se distingua à la prise de cette place, en 1790, où il reçut une légère blessure, et fut témoin de l'horrible massacre des habitants de cette forteresse par Suwarow. Le duc de Richelieu, en récompense de sa conduite, reçut de Catherine II une épée d'or et la décoration de Saint-George. Peu de temps après il fut successivement promu au grade de colonel et de général-major au service de Russie. En 1792, il vint se joindre à l'armée des émigrés, commandée par le prince de Condé, et à l'issue de cette campagne qui détruisit leurs espérances, il passa en Angleterre, où il fut nommé, en 1794, un des 6 commandants des corps d'émigrés entretenus par le gouvernement britannique. Son zèle devenant superflu, il retourna en Russie, où l'empereur Paul Ier lui donna le commandement d'un régiment de cuirassiers. Tombé dans la disgrâce de ce prince, il s'éloigna de la Russie, mais y fut rappelé à l'avénement de l'empereur Alexandre, qui le combla des marques de sa bienveillance. En 1800, le premier consul qui voulait rattacher à sa cause les anciennes familles françaises, rappela le duc de Richelieu et fit rayer son nom de la liste des émigrés. Le duc de Richelieu, se conduisit en France en grand seigneur de l'ancien régime. On donnait au Théâtre-Français une tragédie, intitulée : *le Prétendant, ou Édouard en Écosse.* Le duc de Richelieu qui y assistait dans la baignoire faisant face à la loge du premier consul, saisit toutes les allusions politiques dont la pièce fourmille, applaudit avec fureur, et, pour être mieux vu, s'avança à moitié corps hors de la loge. Le lendemain il reçut l'ordre de quitter Paris dans les 24 heures, et la France sous 8 jours. En sortant de France, il eut au moins la satisfaction de recouvrer une partie de ses biens, mais il eut la générosité de les abandonner en entier aux créanciers de son père et de son aïeul. De retour en Russie, il fut accueilli par Alexandre avec une bienveillance toute particulière, et au commencement de 1803 il fut nommé gouverneur d'Odessa, et 18 mois après gouverneur général de toute la nouvelle Russie. Investi d'un pouvoir sans bornes, le duc de Richelieu sut faire bénir son nom et son administration. La colonie d'Odessa, fondée par Catherine, n'était encore qu'ébauchée quand il vint en prendre le commandement. La ville existait à peine, il n'y avait aucun établissement, et on y comptait tout au plus 5,000 habitants. En 1814, lorsque la restauration le rappela en France, Odessa comptait 35,000 habitants, et possédait tous les établissements nécessaires au culte, à l'instruction et même aux plaisirs des habitants. Enfin, il introduisit un commencement de civilisation dans les vastes contrées qui s'étendent du Dniester au Kouban et au mont Caucase, en y répandant les moyens d'instruction et en y faisant connaître de bonnes pratiques d'agriculture. En 1812, la peste s'étant manifestée à Odessa, il fit déclarer cette ville en quarantaine, et donna les preuves les plus touchantes et les plus héroïques de sa sollicitude pour les malheureux habitants. Il visitait les pestiférés, se transportait dans tous les lieux où sa présence pouvait porter des consolations ou ranimer le courage abattu. A son arrivée en France, en 1814, le duc de Richelieu fut appelé à la chambre des pairs, et prit, auprès du roi, la charge de gentilhomme de la chambre que son père avait remplie. En 1815, il suivit le roi à Gand, et, au retour de ce prince, il fut nommé ministre de sa maison; mais il refusa, ne voulant pas sans doute s'asseoir à côté de Fouché, que la politique de Louis XVIII avait appelé dans ses conseils. Ce ne fut que lorsque ce personnage disparut entièrement que le duc de Richelieu fut nommé, le 26 septembre 1815, ministre des affaires étrangères et président du conseil. Il signa, en cette qualité, avec les ministres des souverains alliés, le traité du 29 novembre 1815, qui enleva à la France les places de Philippeville, Marienbourg, Sarrelouis, Landau, etc., et ordonna la démolition des fortifications d'Huningue, le paiement d'une indemnité de 700 millions, et l'occupation, pendant 7 ans d'une ligne le long des frontières par une armée de 150,000 hommes, entretenus aux frais de la France. Au reste, il est certain que les alliés avaient eu d'abord l'intention d'enlever une partie du Bugey et de la Franche-Comté, l'Alsace, la basse Lorraine, une partie de la Champagne, le Hainaut et la Flandre. Dans une circonstance aussi difficile, et pour repousser des prétentions qu'appuyait une armée de 7 à 800,000 hommes, le duc de Richelieu s'adressa à l'empereur Alexandre, et se servant de l'ascendant qu'il avait sur ce prince, il lui représenta que sa gloire, comme son intérêt véritable, voulaient que la France conservât son territoire. Ses efforts ne furent pas infructueux, et l'on doit regarder comme un triomphe le traité qui fit une impression si fâcheuse sur les Français, parce qu'ils ignoraient à quel désastre ils venaient d'échapper. Cinq jours après la signature du traité du 20 novembre, le duc de Richelieu prononça, en le présentant aux chambres, un discours plein d'une noble résignation et d'une patriotique douleur. Le 11 novembre, il avait porté à la chambre des pairs l'ordonnance royale qui la constituait en cour de justice, et qui réglait les formes du procès intenté au maréchal Ney. Entraîné par l'esprit de réaction de cette époque de proscription et de sang, il fut un des plus violents promoteurs de l'accusation du maréchal, et ne rougit pas de venir demander sa tête au nom du roi, et au mépris de la capitulation qui garantissait la vie et les propriétés des partisans de Napoléon. Le 8 décembre de la même année, il présenta le projet de loi dite *d'amnistie*. On sait que la chambre des députés adopta non-seulement le projet de loi, mais encore qu'allant au delà de ce qu'on lui demandait, elle bannit les conventionnels *votants* qui avaient rempli des fonctions pendant les cent jours. Le duc de Richelieu fit à la tribune d'hippocrites protestations contre les amendements de la chambre, et les repoussait, disait-il, par ordre ex-

près du roi; mais le gouvernement accueillit avec empressement une loi qui proscrivait 200 vieillards dont la charte défendait expressément de rechercher les opinions et les votes. Cependant le duc de Richelieu s'opposa avec plus de bonne foi et de succès à la confiscation des biens des bannis et des condamnés : mesure qui fut proposée par cette même chambre, pour laquelle rien n'était sacré. « Ce sont, dit Richelieu, les confiscations qui rendent irréparables les maux des révolutions. En punissant les enfants, elles lèguent aux générations les haines et les vengeances, elles désolent la terre, comme les conquérants à la suite desquels elles marchent. » Au mois de septembre 1817, le duc de Richelieu se rendit au congrès d'Aix-la-Chapelle, réuni pour décider la question de l'évacuation totale du territoire français par les armées confédérées, et le 9 octobre suivant il eut le bonheur de signer la convention qui fixait cette évacuation au 30 du même mois, et arrêtait la somme à payer par la France à 260 millions. Les notes secrètes envoyées par les royalistes *purs* aux souverains alliés, dans le but de les engager à maintenir indéfiniment l'occupation du territoire français, entravèrent plus d'une fois la marche des négociations, en inspirant aux alliés des craintes sur l'esprit des prétendus révolutionnaires français; toutefois la force des circonstances détermina la sainte-alliance à faire cesser une occupation dont la France était lasse, après avoir fait promettre au duc de Richelieu d'apporter des modifications à la politique du cabinet des Tuileries. Il revint en France dans l'intention de remplir des engagements qui ne contrariaient en rien ses sentiments secrets; mais se trouvant dans l'impossibilité de les exécuter, et effrayé du résultat des opérations de plusieurs colléges électoraux, il se détermina (décembre 1818) à abandonner le gouvernail des affaires. Le 11 janvier de l'année suivante, une loi décerna au duc de Richelieu un majorat de 50,000 francs de revenu, comme récompense nationale de ses services dans les négociations qui avaient amené la cessation de l'occupation étrangère. Il avait été nommé, pendant le congrès d'Aix-la-Chapelle, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, ministre d'État, et quelques mois plus tard, grand-veneur. Le duc de Richelieu accepta le majorat de 50,000 francs par déférence pour la volonté du roi et le vote des chambres, mais il en consacra le produit tout entier à la fondation d'un hospice dans la ville de Bordeaux. Il entreprit ensuite plusieurs voyages dans le midi de la France, le nord de l'Italie, la Suisse et la Hollande, et revint à Paris bien déterminé à ne plus rentrer dans les affaires. Cependant l'esprit public qui se développait de plus en plus en France, et le patriotisme dont plusieurs colléges électoraux avaient donné des preuves en appelant à la députation de véritables défenseurs des libertés publiques, effrayèrent le parti antinational, et le ministère résolut de détruire la loi du 5 février 1817. Un conseil extraordinaire fut convoqué où le duc fut appelé. Il venait d'être choisi par Louis XVIII pour aller, en son nom, féliciter le roi George IV sur son avénement, quand l'assassinat du duc de Berri eut lieu, le 13 février 1820. On sait avec quel empressement les ennemis des libertés publiques profitèrent de cet événement fatal, et combien de prétextes il leur fournit à des mesures extra-légales, et à la suspension des droits garantis par la charte. Le duc de Richelieu, cédant aux instances de la famille royale éplorée, reparut pour la seconde fois (20 février 1820) à la tête du conseil des ministres. Sa nouvelle administration fut signalée par l'abolition de la loi électorale du 5 février, la suppression de la liberté de la presse et de la liberté individuelle : les procès politiques reparurent en foule, toute adhésion aux idées libérales fut interdite par le gouvernement et ses agents, les emplois furent prodigués aux hommes de 1815 : enfin l'arbitraire, la violence, la corruption vinrent de nouveau affliger la France, et exciter des troubles sérieux qui firent plusieurs fois couler le sang des citoyens. A l'ouverture de la session suivante, les deux partis de la chambre des députés s'étant réunis pour renverser le ministère, le duc de Richelieu donna sa démission, qui fut acceptée (décembre 1821). Cette fois, il éprouva un sentiment douloureux en renonçant au pouvoir, et il ne déguisa pas le chagrin qu'il en ressentit, et qui probablement contribua beaucoup à le conduire au tombeau. Il mourut sans postérité, à Paris, le 17 mai 1822, d'une apoplexie nerveuse. Le duc de Richelieu avait de la générosité, de la franchise et de la loyauté, mais il manquait de caractère, de génie et même de talent politique. Il avait été nommé membre de l'Académie française, le 24 avril 1816, lorsque Louis XVIII, à la nouvelle organisation de l'Institut, rendit à chaque académie son ancien nom. Son neveu par les femmes, M. Odet de Jumilhac, fils du lieutenant général Jumilhac, lui a succédé, par ordonnance royale, dans les titres de duc de Richelieu et de pair de France.

RICHEMONT (Artus de BRETAGNE, duc de). *Voyez* ARTUS III.

RICHEMONT (Philippe PANON-DESBASSAYNS, comte de), né en 1774, à St.-Paul (île de Bourbon), d'une famille ancienne et riche, fut envoyé de bonne heure en France pour y faire ses études. Il se destinait à l'artillerie; mais la révolution l'ayant arrêté dans son projet, il retourna dans les colonies, et s'y livra bientôt à des spéculations commerciales qui vinrent accroître sa grande et honorable fortune. Revenu en France en 1798, il fut chargé par le gouvernement consulaire de différentes missions en Angleterre, et parvint à sauver des pertes considérables au trésor, en démontrant l'injustice des réclamations de plusieurs maisons de Hambourg. En 1811, il eut le bonheur de réussir dans une négociation d'un autre genre; les soldats francais retenus sur les pontons anglais lui durent leur liberté. Après la restauration, nommé administrateur du conseil général des établissements français dans l'Inde, il obtint la restitution des comptoirs à Madagascar et au Bengale, et, sans le retour de Napoléon, il aurait peut-être fait rendre la magnifique colonie de l'île de France. Après 1815, il fut nommé intendant à l'île Bourbon, qu'il a dotée d'utiles institutions, puis remplit dans l'Inde, deux missions qui ont contribué puissamment à la prospérité des colonies françaises orientales. A son retour, il fut récompensé de ses services par le titre de conseiller d'État et de membre du conseil de l'amirauté. Dès lors président de presque toutes les commissions nommées pour s'occuper des colonies, c'est sur ses propositions que, de 1825 à 1830, furent

rédigées toutes les ordonnances relatives à ce service. Élu par le département de la Meuse membre de la chambre des députés, il cessa d'en faire partie après la révolution de juillet, et se retira dans sa terre de Cangé, où il se livra tout entier à l'amélioration des pratiques agricoles, et au soulagement des malheureux. Il mourut à Paris en septembre 1840, laissant par testament 140,000 francs aux pauvres de sa paroisse, et faisant d'autres legs qui serviront à perpétuer le souvenir de cet homme de bien. M. David, son ancien collègue au conseil d'État, prononça sur sa tombe un discours touchant, dont on s'est servi pour la rédaction de cet article.

RICHEPANSE (Antoine), général de division des armées françaises, né en 1770, à Metz (Moselle), était fils d'un officier au régiment de Conti. Il entra au service au sortir de l'enfance, et se distingua dès les premières campagnes de la révolution. Après avoir passé par les grades subalternes, il devint, en 1791, sous-lieutenant dans le 1er régiment de chasseurs. L'émigration de la plupart des officiers nobles favorisa son avancement, il fut nommé chef d'escadron, le 20 messidor an II, et deux jours après avoir été promu au grade de chef de brigade, il fut élevé, le 16 prairial an IV, à celui de général de brigade. Le 3 juin 1796, il contribua à la victoire de Siegberg, en ordonnant au 1er régiment de chasseurs de charger l'ennemi. Richepanse fit dans cette affaire preuve du plus grand sang-froid : ayant rencontré, en poursuivant la cavalerie ennemie, un poste de fantassins, il fit faire halte à ses chasseurs, ordonna le feu de peloton, et sans ralentir la rapidité de sa course enfonça l'ennemi qui voulait l'arrêter. Le lendemain de ce combat, il se montra à Altenkirken digne de partager avec Lefebvre et d'Hautpoul la gloire de cette journée. Un coup de feu à l'épaule ayant mis le second de ces généraux hors de combat, Richepanse le remplaça dans son commandement, et fit des prodiges de valeur qui lui valurent le grade de général de division, auquel il fut nommé sur le champ de bataille. A la bataille d'Altendorff, s'étant aperçu que les Autrichiens avaient tourné les Français, il se précipita, avec quelques pelotons, à la rencontre de l'ennemi, et fut blessé d'un coup de sabre sur le bras. Assailli, et hors d'état de se défendre, il dut la vie au jeune Montbrun, son aide de camp, qui para les coups qu'on lui portait en le couvrant de son corps. Richepanse fit, en 1797, partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres du général Hoche, que le gouvernement avait chargé d'y rétablir l'ordre et la discipline, et fut chargé du commandement des chasseurs à cheval. C'est à leur tête qu'il se signala à la bataille de Neuwied, où les Impériaux perdirent 8,000 prisonniers, 27 pièces de canon et 7 drapeaux. Le 3 mai 1800, Richepanse, qui faisait partie de l'armée du Rhin, combattit à Engen avec sa valeur accoutumée, et se couvrit de gloire sur les bords de l'Iller où il soutint avec sa seule division, sans être entamé, l'effort de 40,000 Impériaux. Peu de jours après, à la bataille de Moëskirck, il contribua à la déroute de l'ennemi. Le 12 décembre, avant quatre heures du matin, ayant reçu l'ordre de se porter d'Ebersberg, sur la route de Naag à Hohenlinden et d'y attaquer l'ennemi sur ses derrières, en débouchant par où cela lui paraîtrait le plus convenable, il marche à la tête de ses troupes, à travers les bois, par des chemins affreux, au milieu de la neige et des difficultés de tout genre. La moitié de sa division avait dépassé le village de Saint-Christophe, lorsqu'une colonne autrichienne l'attaqua par le flanc gauche et la coupa à peu près par le centre. Le général Drouet, commandant la seconde colonne, se trouva séparé de la première, arrêté et forcé de se mettre en bataille. Richepanse, persuadé qu'il n'y avait pas un instant à perdre, puisqu'il était déjà neuf heures, et que l'essentiel n'était pas de sauver la division mais de faire une puissante diversion sur les derrières de l'ennemi, abandonna le combat en arrière ainsi que les troupes qui s'y trouvaient engagées. Trois bataillons de grenadiers hongrois, réunis en colonne serrée, barrant la chaussée de Mallenpot, s'avancèrent au pas de charge. Dans ce moment décisif, le général français en se retournant vers les braves qui le suivaient, leur dit: « *Grenadiers de la quarante-huitième, que dites-vous de ces hommes-là? — Général, ils sont morts!* » s'écrient-ils, et croisant la baïonnette, ils se précipitèrent sur l'ennemi. Le choc fut terrible : les Hongrois furent culbutés, et l'impulsion une fois donnée la colonne française renversa successivement toutes les masses qui lui furent opposées. Moreau avoua qu'il devait à ce mouvement le succès de la bataille de Hohenlinden. Hendorff, Franken-Marekt, Vorklabruck, Schwausladt, Lambach, Cromsmunster et Sleyer étaient encore des trophées d'Hohenlinden réservés au général Richepanse, et non au général Decaen, ainsi que le prétendent les *Mémoires de Sainte-Hélène*. En 1807, l'empereur confia à Richepanse le commandement en chef de l'île de la Guadeloupe. Après avoir débarqué sous le feu meurtrier de toutes les batteries de la côte, il s'empara de la basse terre de la ville, battit complétement un corps nombreux de noirs insurgés qu'il poursuivit jusqu'au fort Bembriche, où une partie d'entre eux parvint à se réfugier. Attaqués et défaits de nouveau, près de Danglemont, les noirs s'enfermèrent dans le fort, où, cernés de tous côtés et vivement pressés par Richepanse, ils mirent le feu aux poudres et se firent sauter au nombre de trois cents. Tel fut le dernier acte de l'insurrection. La colonie avait recouvré sa tranquillité et elle allait devoir sa prospérité à l'administration paternelle de Richepanse, lorsque atteint de la fièvre jaune ce général termina, à l'âge de 37 ans, sa vie glorieuse. Napoléon honora sa mémoire en donnant le nom de ce guerrier à l'une des rues de Paris.

RICHER (Edmond), syndic de la faculté de théologie de Paris, né en 1560, mort en 1631, s'est rendu célèbre par un écrit intitulé : *De ecclesiasticâ et politicâ potestate,* qui fut l'objet de nombreuses disputes, et lui suscita des tribulations qui durèrent autant que sa vie. Cet écrit, publié en 1611, in-4°, et plusieurs fois réimprimé, a été inséré dans la *Monarchia* de Goldast. On a encore de Richer une *Apologie de Gerson,* et une édition des *OEuvres* de ce célèbre chancelier de l'université de Paris; une édition et une traduction française du livre du *Manteau* de Tertullien, 1660; *Obstetrix animorum,* Leipzig, 1693, in-4°, et quelques autres livres de grammaire; *Vindiciæ doctrinæ majorum de auctoritate Ecclesiæ in rebus fidei*

et morum, Cologne, 1683, in-4°; *De potestate Ecclesiæ in rebus temporalibus*, 1692, in-4°; l'*Histoire de son syndicat*, Avignon (Paris), 1753, in-8°; *De septimo academiæ statu*, 1603, in-8°, et quelques ouvrages restés inédits. La *Vie* de Richer a été publiée, Amsterdam, 1715, in-12.

RICHER (Henri), littérateur, né en 1685 à Longueil, dans le pays de Caux, fut d'abord destiné au barreau, et se fit recevoir avocat au parlement de Rouen. Mais un goût irrésistible pour les lettres l'ayant détourné de cette carrière, il vint s'établir à Paris, y obtint quelques succès par ses talents, et y mourut en 1748. On a de lui la traduction en vers des *Églogues* de Virgile, 1717, in-12 (cette version est fidèle, mais faible et sans coloris; elle a été réimprimée en 1736, précédée d'une *Vie* de Virgile); *les Huit premières Héroïdes d'Ovide, mises en vers français*, 1723, in-12; un recueil de *Fables*, dont la dernière édition est de 1748, in-12. « L'invention de ces *Fables*, dit Sabatier, n'est pas heureuse; la narration en est froide, mais le style simple, clair et facile. » Selon quelques critiques, Richer a plus approché de la Fontaine que tous ses prédécesseurs. On a encore de lui la *Vie de Mécénas*, avec des notes historiques et critiques, Paris, 1746 ou 1747, in-12; deux tragédies, dont l'une, *Sabinus et Éponine*, fut jouée 7 fois, et l'autre, *Coriolan*, ne fut pas représentée. Il a laissé manuscrites la tragédie complète des *Héroïdes* et la *Vie de Scipion l'Africain*, pour laquelle il avait fait de nombreuses recherches.

RICHER (François), jurisconsulte, né à Avranches vers 1718, mort à Paris en 1790, s'est distingué par l'étendue et la variété de ses connaissances. Outre des éditions des *Arrêts notables des différents tribunaux du royaume*, par Augeard, Paris, 1756, 2 vol. in-fol.; des *Lois ecclésiastiques* d'Héricourt, 1756, in fol.; du *Dictionnaire portatif de mythologie*, par de Claustre, 1765, 2 vol. in-8°; de l'*Esprit des lois*, 1767, 4 vol. in-12, avec une préface où il réfute les remarques d'un anonyme; des *OEuvres* de Montesquieu, 1767, 3 vol. in-4°, et du *Recueil des arrêts* du premier président Lamoignon, 1783, 2 vol. in-4°, on a de lui : *Traité de la mort civile*, 1755, in-4°; *Examen des principes d'après lesquels on peut apprécier la réclamation attribuée à l'assemblée du clergé*, 1760, in-12 (cette brochure est relative à l'excommunication des comédiens); *De l'autorité du clergé et du pouvoir du magistrat sur l'exercice des fonctions du ministère ecclésiastique*, 1767, 2 vol. in-12; *Causes célèbres et intéressantes*, Amsterdam (Paris), 1772-88, 22 vol. in-12.

RICHER (Adrien), historien, frère du précédent, né à Avranches en 1720, mort à Paris en 1798, a publié la continuation de l'*Histoire moderne*, depuis le 13° vol; *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire des empereurs*, 1754 ou 1769, 2 vol. in-8°; *Vies des hommes illustres, comparés les uns avec les autres, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours*, 1756, 2 vol. in-12; *Essai sur les grands événements par les petites causes, tiré de l'histoire*, 1758, in-12; *Nouvel essai sur les grands événements*, etc., Amsterdam (Paris), 1759, in-12; *Théâtre du monde*, 1775-88, 4 vol. in-8°; *Vies des plus célèbres marins*, 1784-89, 13 vol. in-12, auxquels l'auteur a joint depuis deux nouveaux volumes intitulés : *les Fastes de la marine française*, *Vies* de J. d'Estrées, maréchal de France, et de Victor d'Estrées, son fils, Paris, 1786, in-12; *Caprices de la fortune, ou Vies de ceux que la fortune a comblés de ses faveurs, et de ceux qui ont essuyé ses plus terribles revers dans les temps modernes*, 1786-89, 4 vol. in-12; *Abrégé chronologique de la révolution française*, continué par Brument, ibid., 1798, 2 vol. in-16.

RICHER DE BELLEVAL (Pierre). *Voyez* BELLEVAL.

RICHER D'AUBE (François), jurisconsulte dont parle Rulhières, dans son poëme sur les *Disputes*, né à Rouen en 1686, était neveu de Fontenelle à la mode de Bretagne. On a de lui un ouvrage médiocre, intitulé : *Essai sur les principes du droit et de la morale*, Paris, 1743, in-4°, dont il prétendait que Montesquieu s'était beaucoup servi pour composer l'*Esprit des lois*. Il mourut à Paris en 1752.

RICHER-SÉRISY, journaliste, né à Caen vers 1764, alla fort jeune à Paris, et s'y fit d'abord remarquer par quelques opuscules en prose et en vers qui annonçaient de la facilité et du talent. S'étant lié à l'époque de la révolution avec Camille Desmoulins, dont pourtant il ne partageait pas les principes, il devint suspect à Robespierre, fut arrêté pendant le règne de la Terreur, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor (1794). Ce fut alors qu'il fit paraître son journal intitulé *l'Accusateur public*, dans lequel il attaquait avec véhémence le gouvernement républicain, et qui prit assez d'influence sur l'opinion publique pour que l'auteur fut en butte à de nombreuses dénonciations. Poursuivi plusieurs fois devant les tribunaux, et condamné à la déportation, il eut le bonheur, à Rochefort, d'échapper à ses gardiens, se réfugia en Espagne, de là en Angleterre, où il fut honoré, dit-on, de la protection des princes français, et mourut à Londres en 1803. *L'Accusateur public* se compose de 35 n°s; le 13°, qui devait contenir les événements de la journée du 13 vendémiaire, n'a point paru, et Richer-Sérisy n'en avait même rien écrit.

RICHERAND (Anthelme, le chevalier), né à Belley, le 4 février 1779, se rendit à Paris en 1796, pour y étudier la médecine, et fit partie de cette école de santé d'où sont sortis tant de praticiens habiles et de professeurs distingués. En 1799, il soutint l'acte public alors exigé pour être admis à l'exercice de l'art de guérir. Il se livra, à cette époque, à l'enseignement de la physiologie, et, malgré le désavantage d'une prononciation laborieuse et embarrassée, il sut attirer et fixer à ses cours un grand nombre d'élèves par la clarté et la précision avec lesquelles il décrivait les fonctions. En 1800, Richerand fut nommé chirurgien en chef adjoint à l'hôpital Saint-Louis. Il devint aussi chirurgien-major de la garde de Paris et de la garde départementale. Le choix de l'école de médecine l'appela, en 1807, à la chaire de professeur de pathologie externe, devenue vacante par la mort de Lassus. Nommé en 1814, membre de l'ordre royal de la Légion d'honneur, il obtint en 1815, des lettres de noblesse, et prit le titre de chevalier. Richerand devint ensuite professeur de chirurgie, à la faculté de médecine de Paris, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis, membre de l'Académie royale de médecine et de plusieurs autres sociétés savantes, et membre de plusieurs ordres étrangers. Doué d'une imagination vive, d'un talent facile, écrivant avec élé-

gance, il occupa un rang distingué parmi les hommes qui, de nos jours, se sont occupés de la composition d'ouvrages sur la médecine. Mais il s'est montré plus propre à faire connaître les travaux des autres, qu'à reculer lui-même les limites de l'art, ou à perfectionner les opérations qui lui appartiennent. Ses écrits ne sont remarquables que par la clarté des classifications, l'enchaînement des détails et un style plus brillant que correct. Richerand est mort à Paris en 1840. Il a rendu des services réels à l'instruction élémentaire, physiologique et chirurgicale, en la répandant et en la rendant plus étendue et plus complète. Les jugements de Richerand sur les hommes et sur les choses ont été souvent empreints de passion, d'inconséquence et de légèreté. Les hommes les plus habiles et les plus recommandables, tels que Haller, Bordeu, Grimaud, Bichat, Roux, Desault, Magendie, etc., n'ont pas été à l'abri de ses attaques aussi injustes que peu mesurées. Indépendamment d'un grand nombre de *Mémoires, d'observations* et *d'articles* insérés dans le *Magasin encyclopédique*, la *Décade philosophique*, les *Mémoires de la Société médicale*, le *Dictionnaire des sciences médicales* et le *Journal complémentaire*, on a de Richerand: *Dissertation anatomico-chirurgicale sur les fractures du fémur*, Paris, 1799, in-8°; *Nouveaux éléments de physiologie*, Paris, 1801, in-8°; 1802, 2 vol. in-8°; *Nosographie chirurgicale*, Paris, 1805, 2 vol. in-8°; 1805, 4 vol. in-8°; *OEuvres complètes de Bordeu, précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages*, Paris, 1818, 2 vol. in-8°; *Histoire d'une résection des côtes et de la plèvre*, Paris, 1818; *Histoire des progrès récents de la chirurgie*, Paris, 1825, in-8°, etc.

RICHERI (Charles-Alexandre de), archevêque d'Aix, né en 1759 à Allons (haute Provence), fit sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice, et fut pourvu de bonne heure d'un canonicat de la métropole d'Aix. Sa piété l'entraîna bientôt à la Trappe : mais les austérités de cette maison étaient au-dessus de ses forces. Obligé de revenir au séminaire, puis à Aix, il devint l'un des grands vicaires de l'évêque de Senez. Pendant la révolution il se retira à Rome, où il logeait au couvent des Olivétains. Il eut des relations avec Mesdames, tantes du roi. En 1816 il fut choisi, avec M. de Latour, pour accompagner leurs corps à Paris. Dès 1801, il était revenu en France; mais il n'avait voulu accepter aucune fonction sous l'empire. Nommé en 1817 à l'évêché de Fréjus, il ne fut sacré qu'en 1823. Appelé à succéder à M. de Bausset sur le siége d'Aix en 1829, il mourut dans cette ville le 25 novembre 1830.

RICHERY (Joseph de), contre-amiral, né le 13 septembre 1757 à Alons (Basses-Alpes), s'embarqua comme mousse à l'âge de 7 ans. Élève en 1774, il parvint au grade d'enseigne en 1778, fit sur le vaisseau *l'Hector* la campagne d'Amérique, et se distingua surtout à la prise de Newport, en détournant les brûlots anglais dirigés sur l'escadre française; il fit la glorieuse campagne de l'Inde sous les ordres du bailli de Suffren, fut chargé de diverses missions dans les mers d'Asie et de Chine, et remit à son retour au ministre de la marine des cartes, des plans et des mémoires intéressants, sur les contrées qu'il avait parcourues. En récompense, il obtint le grade de lieutenant, et fit encore trois campagnes dans l'Inde en cette qualité. Nommé capitaine de vaisseau en 1793, et deux ans après contre-amiral, il prit le commandement d'une escadre destinée à aller détruire les établissements anglais de Terre-Neuve; mais, ayant rencontré près du cap Saint-Vincent un riche convoi qui faisait route pour l'Angleterre, il l'attaqua, lui enleva un vaisseau de guerre et 30 bâtiments, conduisit ces prises à Cadix, où il les vendit au profit de ses équipages, et remit ensuite à la voile. Arrivé le 28 août 1796 devant le grand banc de Terre-Neuve, il ruina tous les établissements de pêche que les Anglais avaient dans la baie de Bull, aux îles de Saint-Pierre, de Miquelon et au Labrador, s'empara en outre d'environ 80 bâtiments, qu'il détruisit après en avoir retiré les objets les plus précieux, et ramena son escadre à Rochefort, où il rentra le 5 novembre de la même année. Ce port ayant été bloqué peu de temps après par les Anglais, Richery parvint à en sortir glorieusement, et arriva à Brest assez à temps pour faire partie de l'expédition d'Irlande, dans laquelle il eut le commandement d'une division. On sait que le mauvais succès de cette expédition fut attribué par les Anglais eux-mêmes aux éléments. De retour en France, le contre-amiral, dont la santé était déjà fort altérée par les fatigues, obtint un congé pour aller se reposer dans sa ville natale, et y mourut en 1799, honoré de toute l'estime que lui avaient méritée ses talents et sa valeur.

RICHEY (Michel), né en 1678 à Hambourg, où il mourut en 1761, y professa pendant 50 ans l'histoire et le grec avec tant de réputation, que la Société patriotique de cette ville fit frapper une médaille d'argent à son effigie. Il cultiva aussi la poésie allemande avec succès. L'une de ses pièces, qui a pour sujet le retour de Charles XII, regardée comme un chef-d'œuvre, lui valut de la part de la comtesse de Lœwenhaupt, Suédoise, une couronne de laurier, une plume d'argent, une coupe ciselée et du vin de palmier. Richey, de concert avec Weichmann et d'autres littérateurs, entreprit le premier en Allemagne un ouvrage dans le genre du *Spectateur anglais*. Cette feuille, vivement critiquée, mais imitée depuis, est intitulée *le Patriote*. On a encore de lui : *Gallorum quorumdam de Germanorum ingeniis judicia iniquitatis convicta*, Stade, 1705, in-4°; *Polymnemonis, seu memoriæ divinioris exempla plus centum ex variâ historiâ præsertim eruditorum deprompta*, 1706-11, 4 parties; *De optimis subsidiis ad comparandam latinè scribendi facultatem*, Iéna, 1710; *Flavii Junii Andriensis centum veneres seu lepores*, Hambourg, 1714, in-8°. Toutes les poésies de Richey ont été recueillies par Weichmann dans sa collection des poëtes de la basse Saxe.

RICHEY (Jean), fils du précédent, né en 1706, licencié en droit, syndic de Hambourg auprès de la cour d'Autriche, mort à Vienne en 1738, a fait insérer dans la *Bibliothèque raisonnée*, tome IX, une *Apologie* de la ville de Hambourg contre l'*Histoire de Charles XII*, de Voltaire.

RICHMANN (George-Guillaume), physicien, né à Pernau en Livonie, en 1711, occupa l'emploi de précepteur des enfants du comte Ostermann en Russie, et dut à la protection de cet homme d'État d'être nommé, dès l'âge de 24 ans, adjoint à l'académie des sciences de Pétersbourg. Il obtint en 1745 la chaire d'histoire naturelle

dans cette capitale, et ce fut en exerçant les fonctions de cette place qu'il répéta les essais de Franklin, d'attirer la foudre le long d'une barre de fer, et de construire des paratonnerres. On raconte qu'il avait dressé une longue barre dans un lieu élevé, et, à chaque orage, il ne manquait pas de se placer tout à côté, ayant soin seulement de s'éloigner lorsqu'il jugeait que ce conducteur commençait à se trop charger de matière électrique; mais, le 26 juillet 1753, la foudre étant tombée sur la barre, il fut frappé au front par une boule de feu échappée de cette barre, et tomba roide mort à côté du graveur Sokolow, témoin de ce funeste accident. La mort singulière de Richmann, a donné matière à un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on cite la *Notice* (de Hanow) *sur la mort célèbre et mémorable du professeur Richmann*, et la dissertation de B. Hoffmann *De mortalitate circa electricitatis experimenta, præsertim fulmina.*

RICHMOND (CHARLES LENNOX, duc DE), homme d'État, né le 22 février 1735, était petit-fils de Charles Lennox, fils naturel de Charles II et de Louise de Keroualle, duchesse de Portsmouth, dame française, créée par Louis XIV duchesse d'Aubigny. Il hérita en 1750 des biens et des titres de son père, fut admis en 1756 dans la chambre haute du parlement britannique, et s'attacha au parti des whigs, sans néanmoins prendre part aux contestations politiques qui signalèrent la fin du règne de George II. Uniquement occupé alors de la gloire militaire, le duc de Richmond obtint le commandement d'un régiment d'infanterie sur le continent, et se distingua en 1759 à la bataille de Minden. Mais, de retour dans sa patrie, il débuta en 1763 dans la carrière politique, en combattant avec autant de talent que de hardiesse les mesures adoptées par lord Bute et son successeur, George Grenville; il devint secrétaire d'État dans l'administration qui avait pour chef le duc de Rockingham, et lorsque cette administration fut renversée, il lutta de nouveau contre celles qui lui succédèrent. Nommé en 1781 président des délégués de toutes les sociétés constitutionnelles de la Grande-Bretagne, qui insistaient pour une réforme parlementaire, il montra, quoique sans succès, le zèle le plus ardent pour atteindre ce but. Créé en 1782 grand maître d'artillerie, le duc de Richmond remplit ce poste jusqu'en 1795, eut ensuite le commandement d'un régiment de la garde à cheval, et mourut le 29 décembre 1806, sans postérité. Cet homme d'État aimait les arts avec passion, et fit pour les encourager un noble usage de sa fortune. Il ne se borna pas à mettre à la disposition des artistes un vaste appartement à Whitehall; mais il l'orna d'une collection de plâtres, d'après les meilleures statues antiques et les bustes qui se trouvaient à Rome et à Florence, y entretint de bons maîtres, et faisait chaque année distribuer des prix aux élèves qui s'étaient le plus distingués.

RICHMOND (CHARLES LENNOX, duc DE), neveu et héritier du précédent, né en 1764, joignait à des talents militaires et à un esprit cultivé des avantages extérieurs si remarquables, qu'on ne le désignait ordinairement à la cour d'Angleterre que sous le nom du *beau Lennox*. Par suite d'une intrigue galante, il se battit en duel avec le duc d'York, et lui effleura la tête d'une balle; mais cette aventure ne nuisit point à son avancement, car il était déjà lieutenant général et chevalier de l'ordre de la Jarretière, lorsqu'il succéda à la pairie de son oncle, et il devint alors successivement gouverneur de Plymouth, lord-lieutenant du comté de Sussex et grand sénéchal de Chichester. Intimement lié avec le prince de Galles (depuis George IV), il lui offrit souvent les ressources financières dont ce prince eut si fréquemment besoin avant de monter sur le trône. Le duc de Richmond étant venu en France après la restauration, Louis XVIII lui fit restituer le duché d'Aubigny, situé dans le Cher, qui avait appartenu à sa famille et qu'il avait perdu pendant la révolution. De retour en Angleterre, il fut nommé en 1818 gouverneur général du Canada, et s'y rendit aussitôt; un accident funeste l'enleva l'année suivante à sa nombreuse famille, dont il faisait le bonheur par ses qualités aimables. Jouant un jour avec un renard privé, atteint d'hydrophobie sans qu'on s'en doutât, il en reçut une légère morsure, et mourut quelques jours après dans des tourments affreux.

RICHTER (CHARLES-FRÉDÉRIC), pasteur de Schneeberg en Saxe, où il mourut le 4 septembre 1806, à l'âge de 53 ans, est auteur d'un *Essai historique et critique sur la dynastie des Arsacides ou Sassanides*, d'après les renseignements fournis par les Persans, les Grecs et les Romains, Leipzig, 1804; et d'une *Explication de tous les passages du Vieux et du Nouveau Testament qui ont été attaqués comme inintelligibles et erronés*, 1805-08, 2 vol. in-8°.

RICHTER (CHARLES-FRÉDÉRIC), que l'on confond quelquefois avec le précédent, était prédicateur à l'église Neuve de Berlin, et mourut dans cette ville en 1805, à l'âge de 51 ans. On a de lui : *Recueil de sermons pour les fêtes religieuses*, Dantzig, 1787, in-4°; et *Recueil de sermons sur les évangiles des dimanches et des fêtes*, 1794, 3 vol. in-8°.

RICHTER (AUGUSTE-GOTTLOB), chirurgien distingué, né à Zœrbig dans la Saxe en 1742, reçut à 22 ans le doctorat à l'université de Gœttingen, où il vint occuper, après deux années consacrées à des voyages, une chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort, en 1812. Ses ouvrages, qui lui assignent une place honorable parmi les bons observateurs du 18e siècle, et qui, en Allemagne, servent de guide aux jeunes médecins, mériteraient d'être plus répandus en France. Les plus considérables sont : *Observ. chirurg. fasciculi*, Gœttingen, 1770-80, 3 parties in-8°; *Bibliothèque chirurgicale*, 1771-97, 15 vol. in-8°; *Traité des hernies* (*dem brüchen*), Gœttingen, 1777-79, 2 tomes in-8°; ibid., 1785; traduit en français par J. C. Rougemont, Bonn, 1788, in-4°; *Éléments de chirurgie*, Gœttingen, 7 tomes, de 1782 à 1804, réimprimé plusieurs fois; *Remarques de chirurgie et de médecine*, ibid., 1790; Linz, 1794, in-8°. Le fils de l'auteur en publia un 2e vol. en 1813, et c'est par ses soins aussi que parut l'ouvrage posthume, *Spezielle Terapie*, Berlin, 1813-20, 7 tomes in-8°.

RICHTER (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC), d'abord médecin, puis ecclésiastique, né en 1676 à Sorau (basse Lusace), mort en 1711, s'était particulièrement adonné à la chimie. Le plus répandu de ses ouvrages a pour titre : *Connaissance de l'homme* (*Erkenntniss des menschen*), etc., in-8°, Leipzig, 1708, 1712, 1715, 1719, 1722, 1725.

RICHTER (Jérémie-Benjamin), né à Hirschberg (Silésie), le 10 mars 1762, mort le 4 avril 1807, à Berlin, où il était attaché à la manufacture de porcelaine, a posé les bases du calcul stoechiométrique, entrevu par Bergman, et si amplement développé depuis par Proust, Higgins, Dalton, Gay-Lussac, Berzelius, Davy, Trommsdorff, Gilbert, Wollaston, Dœbereiner, Schweigger, Meinecke et Thomson. Il a établi en outre, que, lorsque les corps se combinent dans plus d'une proportion, les secondes combinaisons se font toujours dans des rapports simples des premières; d'où il suit que les unions qui n'obéissent pas à cette loi, ne sont pas des combinaisons chimiques, et ne sont que des mélanges, car les proportionnements intermédiaires se font encore dans des rapports qui sont des multiples ou des sous-divisions de la première ou de la dernière proportion. Richter a calculé, d'après un seul, le contenu en oxygène dans les oxydes de la plupart des autres sels, et l'expérience a confirmé ses estimations. La table qu'il a dressée d'après ces lois de rapports, embrasse l'ensemble des sels connus jusqu'à son temps. Il a publié : *Principes élémentaires de la stœchyométrie*, ou *l'Art de mesurer les éléments de chimie*, Breslau, 1792; *Nouveau journal universel de chimie*, Berlin, 1803-1805, in-8° (avec Gehlen); *Journal de chimie et de physique*, Berlin, 1806-1807, in-8°. Il a continué le *Dictionnaire de chimie* de Bourguet depuis la lettre I.

RICHTER (George-Théophile), né en 1694 à Schneeberg dans la Misnie, mort en 1773, avait pris en 1720 le grade de docteur à Kiel, où il donna ensuite des leçons publiques. S'étant attaché en 1728, comme médecin, à l'évêque de Lubeck, depuis roi de Suède sous le nom d'Adolphe-Frédéric II, il le suivit dans quelques voyages, et, de retour en Allemagne, fut présenté au roi George II, qui l'honora du titre de son médecin, après l'avoir appelé d'abord à remplir une chaire à l'université de Gœttingen, récemment fondée. Richter n'a guère publié que des opuscules académiques, recueillis par J. C. T. Ackermann, sous le titre d'*Opuscula medica*, 1780-81, 3 tomes in-4°.

RICHTER (Auguste-Théophile), célèbre chirurgien et médecin allemand, naquit le 13 avril 1742, à Zoerbig, en Saxe. Il étudia la médecine à Gœttingen, où il fut reçu docteur en 1764. Après avoir voyagé pendant deux ans, en France, en Angleterre et en Hollande, il retourna à Gœttingen, où il obtint, en 1776, la chaire de chirurgie qu'il occupa 46 ans, pendant lesquels il fut le maître de la plupart des médecins et chirurgiens modernes les plus célèbres de l'Allemagne. Richter cultiva la médecine avec autant de succès que la chirurgie, et ses ouvrages lui ont assuré une place des plus honorables parmi les meilleurs observateurs du siècle dernier. Il mourut à Gœttingen, le 23 juillet 1812. Voici ses principaux écrits : *Dissertatio de priscâ Româ in medicos suos haud iniquâ*, Gœttingen, 1764, in-8°; *Dissertatio de intumescente et calloso pyloro cum triplici hydrope*, ibid., 1764, in-4°; *Chirurgische bibliothek*, Gœttingen, 1771-1797, 15 vol. in-8°; *Mémoire sur l'opération de la cataracte*, Gœttingen, 1763, in-8°; *Mémoire sur les fractures*, Gœttingen, 1777-1785, 3 vol. in-8° : cet ouvrage a été traduit en français, par J. C. Rougemont, Bonn, 1788, in-4°; *Éléments de chirurgie*, Gœttingen, 1782-1804, 7 vol. in-8°; *Thérapeutique spéciale*, Berlin, 1813-1821, 9 vol. in-8°. Cet ouvrage a été publié par son fils, George-Auguste Richter.

RICHTER (Otto ou Charles-Frédéric), voyageur russe, né à Dorpat en 1792, s'adonna de bonne heure à l'étude des antiquités et des langues orientales, et, après divers voyages en Allemagne, en Suisse et en Italie, il se rendit à Constantinople. De là il passa en Égypte avec Lidmann, secrétaire de l'ambassade suédoise, et tous deux poussèrent leur voyage jusqu'en Nubie, d'où ils rapportèrent une riche moisson de dessins, de notes et d'observations. S'étant embarqués pour Jaffa, ils se rendirent à Jérusalem; mais Lidmann, rappelé à Constantinople, fut obligé de quitter Richter dans cette ville, et celui-ci parcourut seul la Palestine, la Syrie, l'Asie Mineure, et revint à Constantinople, chargé de nouvelles collections. L'empereur de Russie l'ayant attaché à son ambassade de Perse, il se rembarqua pour l'Asie; mais sa santé ne put résister aux fatigues de ce nouveau voyage; il mourut le 13 août 1816. M. Ewers, son ancien maître, à qui ses collections et manuscrits furent envoyés, a publié : *Otto Griedrich von Richter's Wallfharten im Morgenlande*, Berlin, 1822, in-8°, avec atlas in-fol.

RICHTER, médecin russe, né en 1767, à Moscou, d'un père ministre de l'église luthérienne, fit ses études à Revel, puis à l'université de Moscou. Après y avoir terminé son cours de médecine, à l'âge de 19 ans, son père le fit voyager en France, en Angleterre et en Hollande, afin de perfectionner ses connaissances. En 1788, il fut reçu docteur à l'université d'Erlangen, et 2 ans après le gouvernement russe le nomma professeur à celle de Moscou. Il était bien jeune pour la tâche difficile qu'on lui proposait; cependant il s'en acquitta à la satisfaction générale pendant près de 30 années. Richter obtint la pension de retraite en 1819, et mourut à Moscou, après une longue maladie, dans les premiers jours d'août 1822. A sa mort, il avait le titre de professeur émérite de l'université de Moscou, de président de la Société des sciences physico-médicales de l'université, et il était médecin de l'empereur, membre du conseil d'État, et chevalier de plusieurs ordres nationaux et étrangers. Richter parlait plusieurs langues, et écrivait en latin avec une pureté et un choix d'expression très-remarquable. Il a laissé plusieurs ouvrages qui ne sont guère connus des étrangers, parce que l'étude et la pratique de la médecine chez les Russes nous semblent peu dignes d'attention. Cependant il serait à désirer qu'on entreprît une bonne traduction anglaise ou française de son *Histoire de la médecine en Russie*, livre rempli de recherches curieuses, de vues utiles, et qui conservera le nom du docteur Richter.

RICHTER (Jean-Paul-Frédéric), littérateur allemand, également connu sous ses prénoms *Jean-Paul*, né en 1763 à Wunsiedel dans la Franconie, étudia à l'université de Leipzig la théologie, qu'il abandonna pour se vouer aux sciences et aux lettres; et, après s'être fait connaître par quelques productions qui décelaient le germe d'un talent distingué, il revint auprès de son père, pasteur à Schwartzenbach. Ses talents le firent

admettre dans la société des personnes influentes, et le duc de Hilbourghausen, entre autres, dont il fréquentait la maison, lui fit accepter le titre de conseiller aulique. Richter épousa à Berlin la fille d'un des principaux employés du gouvernement (Caroline Meyer), puis vint s'établir avec elle (1798) à Weimar, où sa réputation s'accrut par les nouvelles productions qu'il mit au jour. Le prince primat Dalberg lui assura en 1802 une pension considérable, qui lui fut continuée par le roi de Bavière. Libre ainsi des inquiétudes qui trop souvent poursuivent l'homme de lettres, il vint couler doucement sa vie à Baireuth, où ses instants furent partagés entre les travaux, les plaisirs de la famille et le commerce de l'amitié. Cet homme aimable, autant que spirituel et bon, eut une fin bien digne de toute sa vie; il s'éteignit paisiblement le 14 novembre 1825, entouré de l'estime publique, et emportant la réputation d'un des écrivains les plus honorables de l'Allemagne. Quoiqu'il eût perdu la vue dans les derniers mois de sa vie, il n'avait point abandonné ses occupations littéraires. Outre les matériaux de différents ouvrages ébauchés qu'il a laissés manuscrits, on a de lui un nombre d'écrits assez considérable, dont il préparait une édition complète. Plusieurs de ses ouvrages, sous la forme de romans, roulent sur des sujets de philosophie et de psychologie. Nous citerons les principaux : *les Procès groenlandais,* Berlin, 1783; *Choix fait parmi les papiers du diable,* 1788; *l'Hespérus,* 1795; *Quintus Fixlein,* 1796 et 1800; *Entretiens biographiques amusants sur le crâne d'une géante; la Vallée de Campan,* 1797; *Palingénésie,* 1798; *Titan,* de 1800 à 1803; *les Années d'un écolier* (*Flegeljahre*), 1803 à 1805; *Introduction à l'esthétique,* 1814, 2e édition; *Levana, ou Leçons d'éducation,* 1807, 1814, etc. Ses *OEuvres* ont été traduites en français par Philar. Chasle, 1834-1835, 4 vol. in-8°. M. de Luccnay lui a consacré une *Notice* dans la *Revue encyclopédique,* tome XXIX.

RICIMER, général romain, d'origine suève et du sang royal, était, par sa mère, le petit-fils de Vallia, roi des Goths. Dès sa jeunesse, il signala sa valeur, et parvint rapidement aux premiers emplois militaires. Chargé, par l'empereur Avitus, en 456, de poursuivre la flotte des Vandales, il l'atteignit sur les côtes de l'île de Corse, et la détruisit entièrement. A son retour en Italie, il fut accueilli comme un libérateur, profita de la faveur publique pour dépouiller de la pourpre Avitus, et le contraignit d'abdiquer. Après un interrègne de 10 mois, il consentit enfin à l'élection de Majorien, l'un de ses compagnons d'armes. Ricimer, que le sénat avait décoré du titre de patrice, fut comblé de faveurs par un prince qui lui devait l'empire. En 458, il tailla en pièces l'armée des Vandales dans la Campanie, et, l'année suivante il fut créé consul. Peu de temps après, Majorien conclut avec Genseric une paix avantageuse; et ce prince, qui joignait les vues d'un politique aux talents d'un capitaine, allait peut-être relever le trône des Césars, quand Ricimer, craignant de voir sa gloire éclipsée par celle de Majorien, le fit déposer et mettre à mort. Alors il donna le trône à Libius Sévère, dont la nullité ne pouvait lui causer aucun ombrage. Sous ce fantôme de souverain, Ricimer fut réellement le chef de l'empire : il accumula des trésors, eut une armée à lui, fit des traités particuliers, et exerça en Italie l'autorité indépendante qu'eurent depuis successivement Odoacre et Théodoric. En 465, il remporta la victoire la plus complète sur les Alains, qui s'étaient avancés jusqu'au pied des Alpes Juliennes, tua Beorgor, leur chef, et fit égorger tous ses soldats. L'Italie gémissait depuis 6 ans sous la tyrannie de Ricimer, quand l'empereur Léon Ier éleva sur le trône d'Occident, en 467, Anthemius, sous la condition secrète qu'il prendrait Ricimer pour gendre. Malgré les honneurs dont était comblé l'ambitieux Suève, il ne pouvait voir l'Italie en paix; et, par une politique méprisable, il tenta de susciter des ennemis à son beau-père parmi les barbares. Anthemius lui témoigna son mécontentement; et Ricimer, quittant Rome aussitôt, fixa sa résidence à Milan. Ainsi, selon la remarque de Gibbon, l'Italie fut alors divisée en deux royaumes indépendants et jaloux. Les Liguriens, craignant de voir éclater la guerre civile, supplièrent Ricimer de se réconcilier avec son beau-père. Il y consentit; et le pieux évêque de Pavie, Épiphane, se chargea de cette négociation. Cet accord ne fut pas de longue durée. L'empereur Léon, pour rendre la paix à l'Orient, avait fait assassiner Aspar et Ardubenius, deux de ses sujets les plus puissants. Ricimer, craignant qu'Anthemius ne lui préparât le même sort, résolut de le prévenir. Ayant augmenté son armée d'un corps nombreux de Bourguignons et de Suèves, il vint assiéger son beau-père dans Rome. Lorsqu'il apprit que Léon envoyait, au secours d'Anthemius, plusieurs légions, il fit proclamer empereur Olybrius leur chef, battit ensuite les troupes d'Anthemius, qui fut égorgé, et il livra Rome au pillage, à part les deux quartiers en deçà du Tibre, qu'occupaient ses partisans. Ricimer ne put jouir de ce nouveau crime : il mourut le 18 septembre 472, 40 jours après Anthemius. Fier et ambitieux, Ricimer, que sa naissance excluait du trône, ne voulut avoir de maîtres que de son choix; et, pour y parvenir, tous les moyens lui parurent justifiés par le succès. C'était d'ailleurs un prince doué des qualités les plus brillantes. L'historien des Goths, Jornandès, le met au-dessus de tous les capitaines de l'Italie. Sidoine Apollinaire, qui lui donne le titre d'*Invincible,* le regardait comme l'égal de la plupart des héros de Rome. On peut consulter l'*Histoire des empereurs* par Tillemont, tome VI, et l'*Histoire de la décadence* par Gibbon, chap. 36.

RICIUS (Paul), médecin et théologien allemand du 16e siècle, juif d'origine, s'appliqua à l'étude de la médecine, après avoir embrassé le christianisme, et fut nommé médecin de l'empereur Maximilien. Ce ne fut cependant pas dans l'art de guérir que Ricius acquit le plus de réputation, mais bien comme théologien. Aucun de ses ouvrages, dont la collection a paru à Augsbourg en 1541, in-fol., ne roule que sur la médecine. On lui doit cependant une édition d'*Albucasis,* 1519, in-fol.

RICOLD DE MONTECROIX, nommé par quelques auteurs *Richard* ou *Riculd*, et, par une lecture fautive de ce dernier nom, *Bicul* et même *Bieulx,* naquit à Florence dans le 16e siècle, et embrassa la vie religieuse dans l'ordre des dominicains. Animé d'un grand zèle pour la propagation du christianisme, il passa en Asie pour y prêcher l'Évangile, alla jusque chez les Tartares,

et laissa une relation de son voyage, écrite en latin, dont on possède une traduction française à la Bibliothèque du roi à Paris. Cet ouvrage a été fort utile pour l'histoire des relations politiques des chrétiens avec les Tartares dans le 13e siècle (voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome VI, 1820). On a encore de Ricold une *Réfutation de l'Alcoran*, dont il existe aussi des copies à la Bibliothèque du roi à Paris, et quelques autres opuscules; mais son *Voyage* est le seul de ses ouvrages qui mériterait d'être imprimé.

RIDLEY (Nicolas), né en 1500 dans le comté de Northumberland, fut élevé sous le règne d'Édouard VI à l'évêché de Rochester, puis à celui de Londres; mais ayant apostasié sous Henri VIII, il fut mis en jugement à l'avénement de Marie, et brûlé à Oxford en 1555. On a de lui quelques ouvrages de controverse.

RIDLEY (Gloster), théologien et littérateur, de la famille du précédent, né en 1702 à bord du vaisseau *le Gloster*, d'où il prit son nom de baptême, eut de bonne heure le goût des lettres et du théâtre. Son premier ouvrage fut une tragédie intitulée *Jugurtha*, qu'il joua lui-même en société; mais les succès qu'il obtint en ce genre ne purent le détourner de l'état ecclésiastique qu'il s'était promis d'embrasser. Il obtint successivement les cures de Weston, en Norfolk; de Poplar, en Middlesex; de Rumford, en Essex; une prébende dans la cathédrale de Salisbury, et il mourut en 1782, après avoir obtenu la réputation d'un prédicateur distingué. On a de lui la *Vie de l'évêque Ridley*, 1763, in-8°; *Examen de la vie du cardinal Pole, par Philips*, 1765; deux petits poëmes, l'un, *Jovi Eleutherio, ou Offrande à la liberté*; l'autre, *Psyché*, inséré dans le 5e vol. du recueil de Dodsley. On a publié une suite de ce dernier poëme, sous le titre de *Melampus*, que l'auteur avait laissée manuscrite. — L'un de ses fils, Jacques RIDLEY, mort en 1765, a composé les *Contes des Génies*, et quelques autres ouvrages, et sa fille miss Évans, a publié un roman en 2 vol.

RIDOLFI (Laurent), homme d'État florentin, jouissait d'un grand crédit dans la république, lorsqu'elle fut attaquée en 1425 par Philippe Visconti, duc de Milan. Déjà plusieurs défaites des Florentins annonçaient leur prochain asservissement, et les Vénitiens, témoins de leur ruine, ne songeaient point encore que la balance de l'Italie allait être détruite pour jamais. Mais Ridolfi, introduit dans leur sénat, leur fit sentir si énergiquement le danger d'une telle inertie, qu'ils résolurent à l'instant de se joindre aux Florentins. Le duc de Milan fut arrêté dans le cours de ses usurpations, et Ridolfi eut ainsi la gloire d'avoir sauvé sa patrie.

RIDOLFI (Claude), dit *Claudio Véronèse*, peintre, né à Vérone, en 1670, fut élève de Dario Pozzo, auteur d'un petit nombre d'ouvrages estimés, sous lequel il fit des progrès rapides. Mais détourné de la peinture par d'autres idées, il resta longtemps sans faire usage de son talent. Il n'était pas riche, et bientôt le besoin se fit sentir : il résolut de tirer parti de ses premières études; et, pour réparer le temps perdu, il se remit sous la direction de Paul Véronèse, et devint l'émule des Bassans. Comme Vérone possédait alors un grand nombre de peintres, Ridolfi se rendit à Rome, puis à Urbin. Il apprit du Baroche à mettre dans ses ouvrages une certaine aménité de style, et, dans les airs de tête, des finesses de beauté qui appartiennent à peu d'artistes. S'étant marié à Urbin, il fixa sa demeure au bourg de Corinaldo, et orna tous les lieux circonvoisins d'un grand nombre de peintures. C'est dans la célèbre église de Sainte-Justine, qu'il exécuta un de ses chefs-d'œuvre, représentant la *Gloire de l'ordre de Saint-Benoît*. Il ouvrit à Vérone une école, d'où sortirent deux habiles peintres, Baptiste Amigazzi et Benoît Marini. Après un assez long séjour dans sa ville natale, pressé par les sollicitations de sa femme, il revint à Corinaldo, où il mourut en 1644.

RIDOLFI (le chevalier Charles), peintre et historien, naquit à Lonigo, dans le territoire de Vicence, en 1602. Après avoir étudié les belles-lettres dans cette ville, il alla cultiver les arts à Venise. L'Aliense fut son maître. Ridolfi, par une certaine rectitude d'esprit, qu'il tenait de la nature, sut également se préserver, dans ses écrits et dans ses peintures, du style maniéré en vogue à l'époque où il vivait. Le caractère qu'il montre dans ses *Vies des peintres Vénitiens*, rédigées avec autant d'exactitude que de solidité, se manifeste également dans ses peintures. Il existe encore, dans différents établissements publics de Venise et de l'État, plusieurs belles compositions dues à son pinceau. Mais le plus grand nombre de ses tableaux fut exécuté pour des collections particulières de nobles vénitiens. Ses préceptes en peinture sont remplis de justesse : les reproches qu'il adresse à Vasari sont modérés; ses descriptions de tableaux, claires et exactes, et d'un homme également versé dans l'histoire, la poésie et la mythologie. Son ouvrage est terminé par la vie de l'auteur. Il s'y plaint avec amertume de la jalousie des rivaux, et de l'ignorance des grands. Cet artiste mourut en 1660. Toutefois son épitaphe, rapportée par Sansovino, écrivain de cette époque, et ensuite par Zannotti, le fait mourir en 1658, tandis que Boschini le met dans la liste des artistes qui vivaient encore en 1660. En 1642, Ridolfi publia, à Venise, in-4°, une *Vie de Jacques Robusti, surnommé Tintoret*; et en 1646, une *Vie de Charles Cagliari* (fils de Paul Véronèse), ibid., in-4°.

RIEDEL (Jean-Christophe), médecin, né à Erfurt en 1709, y professa la philosophie, les mathématiques et l'anatomie, et obtint ensuite à l'université de cette ville une chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort, en 1757. On a de lui quelques *Dissertations* médicales, dont les plus importantes ont été insérées dans les *Actes* de l'Académie des curieux de la nature, et de l'académie de Mayence.

RIEDEL (Frédéric-Juste), écrivain allemand, né en 1742 près d'Erfurt, fut d'abord professeur de philosophie à l'université de cette ville, et se rendit ensuite à Vienne, où il enseigna l'histoire des beaux-arts à l'académie impériale; s'étant fait destituer par son inconduite, il devint lecteur du chancelier Kaunitz, et mourut fou à l'hôpital de St.-Marc en 1785. On a de lui quelques ouvrages parmi lesquels on cite une *Théorie des beaux-arts et des lettres*, qui eut deux éditions : *le Solitaire*, ouvrage périodique, et un *Mémoire* sur la musique de Gluck.

RIEDESEL (Joseph-Herman), baron de Eisenbach-

sur-Altenbourg, né en 1740, mort le 20 septembre 1785, fut ministre de Frédéric II à la cour de Vienne, et assista en cette qualité au congrès de Teschen. Ayant le goût des beaux-arts, il parcourut l'Italie, la Sicile et le Levant, publia à son retour en Europe : *Voyage dans la Sicile et la Grande-Grèce,* Zurich, 1771, in-8°; traduit en français avec des notes par Frey des Landres, 1773, in-12. Cet ouvrage intéressant fut suivi des *Remarques d'un voyageur moderne au Levant,* Amsterdam (Stuttgard), 1773, in-8°. Elles offrent des détails curieux sur le climat du Levant, sur la peste, etc. On a publié à Paris, en 1802, une nouvelle édition des *Voyages en Sicile, dans la Grande-Grèce et au Levant,* par Riedesel, suivis de *l'Histoire de la Sicile,* par le Nowaïri, traduite par Caussin.

RIEDESEL (Frédérique-Charlotte-Louise, baronne de), née à Brandebourg en 1746, fille du ministre prussien Massow, mérite d'être mise au nombre des femmes qui se sont distinguées par leur courage et la supériorité de leur esprit. Mariée, à 17 ans, avec le lieutenant-colonel de Riedesel, qui fut chargé, en 1777, de conduire en Amérique les troupes brunswickoises, au service de l'Angleterre, elle le suivit avec trois enfants en bas âge, et supporta non-seulement avec courage les périls et les fatigues de la guerre, mais encore partagea volontairement la captivité de son mari. Pendant le cours de cette guerre, elle écrivit un grand nombre de lettres, où elle trace avec autant de précision que d'énergie la marche des événements, l'esprit qui anime les deux partis et les résultats qu'elle attend de cette grande lutte. Attachée à la cause britannique, Mme de Riedesel ne se montre pas toujours juste envers les Américains, mais on trouve dans ses lettres des détails curieux. Elles ont été publiées, en 1799, par son gendre, le maréchal de la cour de Prusse, Henri comte de Reuss, et réimprimées en 1801, sous le titre de *Voyage de mission en Amérique; Lettres de Mme de Riedesel.* L'auteur, de retour en Europe en 1783, perdit son mari qui était devenu général, et fixa son séjour à Berlin, où elle mourut, le 29 mars 1808. Elle avait établi à Brunswick une distribution d'aliments pour les pauvres. A Berlin elle fut l'un des soutiens de l'institution des orphelins militaires.

RIEDINGER (Jean-Élie), peintre d'animaux, né à Ulm en 1695, alla s'établir à Augsbourg, et s'y fit une grande réputation dans le genre qu'il s'était choisi. Il s'est aussi distingué comme graveur. On a de lui une collection considérable d'estampes, où toutes les espèces d'animaux sont représentées avec une rare perfection. Cet artiste mourut en 1767. On peut voir, dans le *Manuel de l'amateur,* la liste de ses compositions les plus remarquables. — Ses deux fils, Martin-Élie et Jean-Jacques RIEDINGER, furent aussi d'habiles graveurs. Le premier surtout a déployé beaucoup de talent dans la manière de représenter les insectes.

RIEGGER (Joseph-Antoine-Étienne, chevalier de), jurisconsulte, obtint, en 1764, la chaire de droit ecclésiastique au collége Thérésien, à Vienne, passa en 1775 à celle de droit civil à Fribourg, et devint conseiller et professeur de droit public à Prague. Nommé, par Joseph II, inspecteur des études et rapporteur de la censure, il seconda les vues de son souverain avec autant de zèle que de talent, et contribua puissamment au changement qui s'opéra dans le système des études. Il quitta cet emploi en 1782 pour s'attacher au prince de Schwartzenberg, entra dans l'administration de Bohême, et mourut le 5 août 1795, laissant plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on cite : *Des fondations pour les étudiants en Bohême,* 1787; *Archives de l'histoire et de la statistique de Bohême; Esquisses d'une géographie statistique de la Bohême :* ces ouvrages sont en allemand; *Bibliotheca juris canonici,* Vienne, 1761, 2 vol. in-8°; *Historia juris romani,* Fribourg, 1766, 1771, in-8°; *Opuscula ad historiam et jurisprudentiam præcipuè ecclesiasticam illustrandam,* Ulm, 1774, in-8°; plusieurs *dissertations* dans les *Amœnitates litter. friburgenses.* Une *notice biographique* sur l'auteur et sur son père, qui s'est aussi distingué dans la jurisprudence, a été publiée, en 1797, par Wond de Grunwald.

RIEGO-Y-NUNEZ (Raphael del) naquit en 1785, à Tuna, village des Asturies. Son père, don Eugenio del Riego, était gentilhomme, et poëte assez agréable. Le jeune Riego, placé dans un collége de sa province pour y faire son éducation, interrompit ses études, en 1808, à l'époque de l'invasion de l'Espagne par l'armée française. Il s'enrôla en qualité de volontaire, devint bientôt officier dans le régiment des Asturies, et dès les premières affaires il fut fait prisonnier et envoyé en France. Pendant sa longue captivité, il étudia la langue du pays, et lut quelques bons ouvrages qui l'éclairèrent sur la révolution française, et lui firent mieux connaître l'importance des institutions libres pour la prospérité, la puissance et le bonheur des nations. Il lut aussi avec profit quelques ouvrages sur l'art militaire, mais il n'acquit, sur tous ces objets, que des idées superficielles ou fort incomplètes. Les événements de 1814 lui rendirent enfin la liberté, et après avoir visité l'Allemagne et l'Angleterre, il rentra dans sa patrie, où il obtint le grade de lieutenant-colonel dans le régiment des Asturies. L'état d'oppression où il trouva l'Espagne replongée depuis l'abolition violente de la constitution de Cadix, excita son indignation, et il résolut dès lors de saisir la première occasion favorable pour reconquérir la liberté. Le sort malheureux des braves et infortunés Lacy et Porlier ne fit que le confirmer dans son projet, et il n'attendait que le moment de l'exécuter, lorsque son régiment fut désigné pour faire partie de l'armée qu'on rassemblait autour de Cadix, et qui était destinée à aller reconquérir Buenos-Ayres et Monte Video. Riego et plusieurs autres officiers avec lesquels il s'était lié, s'apercevant du mécontentement des troupes et de leur répugnance à s'embarquer, crurent la conjoncture propice pour proclamer la liberté, d'autant plus qu'ils se trouvaient dans le voisinage de Cadix, dont la population était, en majeure partie, constitutionnelle. Le comte de l'Abisbal, qui commandait l'armée expéditionnaire, faisait même partie du complot : mais ayant soupçonné que le gouvernement en avait reçu quelque avis, il fit arrêter les colonels Arco-Aguero, O'Daly et Quiroga, qui lui avaient communiqué leurs desseins. Cependant Riego, le plus décidé de tous les conjurés, mais qui n'avait point eu d'entretiens confidentiels avec le général, resta en liberté, et en profita pour lever l'étendard de l'insurrection, le 1er janvier 1820, au petit village de las Cabezas de San-

Juan, où son bataillon se trouvait stationné. Il commence par y proclamer la constitution, court ensuite à Arcos, où il entraîne un autre bataillon, arrête le comte de Calderon, qui venait de remplacer Abisbal, dont la cour se méfiait, et tout l'état-major de l'armée expéditionnaire, et va se réunir à Quiroga, que le régiment d'Espagne venait de mettre en liberté, à Alcala de las Gazules. Les régiments de Séville et des Canaries suivent le mouvement. Quiroga, à la tête de deux bataillons, surprend la garnison de San-Fernando à l'entrée de l'île de Léon. Riego, n'étant que lieutenant-colonel, et ayant à peine fait la guerre, eut le bon esprit de persuader aux troupes de nommer Quiroga pour leur chef; elles suivirent son avis, et les deux amis tentèrent aussitôt de s'emparer de la Cortadura, langue de terre fortifiée qui unit la ville de Cadix au continent; mais le général Campana, qui commandait dans la ville, rendit infructueuses toutes leurs attaques. Néanmoins Riego parvint à s'emparer de l'arsenal de la Carraca. Tout espoir de prendre Cadix s'étant évanoui, et le reste des troupes stationnées dans l'Andalousie hésitant sur le parti qu'elles prendraient, la situation des insurgés devenait de jour en jour plus critique. Le général Freyre avait réuni à Séville plusieurs régiments disposés à combattre les constitutionnels, et parmi ces corps on comptait les carabiniers royaux, premier régiment de cavalerie d'élite de l'armée espagnole. Un mois se passa dans l'incertitude : enfin Riego, voyant que son parti ne grossissait pas, prit la courageuse résolution de tenter un coup désespéré pour exciter l'enthousiasme parmi les troupes et les citoyens. A la tête de 1,500 hommes seulement, il osa traverser toute l'Andalousie jusqu'à Malaga, toujours suivi par le général O'Donnel, absolutiste des plus outrés, et qui commandait des forces triples, obligé, pour l'éviter, à faire des marches et des contre-marches continuelles. Les deux adversaires arrivèrent presque en même temps à Malaga, et se battirent dans les rues de cette ville; Riego, entièrement défait, fut assez heureux pour s'échapper, mais sa petite colonne, réduite à une poignée de soldats, était sur le point de se dissoudre, lorsqu'on apprit que, par suite de la révolution de la Corogne et de toute la Galice, les habitants et la garnison de Madrid venaient de proclamer la constitution, et avaient forcé le roi à la jurer de nouveau. Cet événement subit et inattendu changea la face des affaires, et la position de Riego et de ses compagnons devint brillante, mais ils ne surent pas profiter de leurs avantages, et perdirent la seule occasion de consolider le régime constitutionnel, par l'effet d'une condescendance inexcusable. Riego parut à Séville, et y fut reçu en triomphe : il se rendit ensuite à Madrid, où le peuple l'accueillit avec les démonstrations du plus vif enthousiasme; le roi lui-même lui fit l'accueil le plus flatteur, dont le jeune patriote fut sans doute la dupe. Il eut bientôt après la faiblesse de consentir à la dissolution de l'armée dite d'*observation*, et perdit par conséquent toute autorité. On le nomma maréchal de camp et capitaine général de l'Aragon, mais il ne réussit pas à se faire élire aux premières cortès. Dès lors tous les hommes clairvoyants jugèrent que Riego n'avait pas les qualités requises pour un chef, et prédirent que les intrigues ne tarderaient pas à diviser les constitutionnels, en même temps que le parti opposé, qui avait l'immense avantage d'avoir le roi pour chef, et toute sa famille, aidé des moines pour coopérateurs, ne pouvait manquer de triompher à la longue. Riego ne comprit point sa position; n'ayant que de la probité, et l'amour le plus ardent pour la liberté, il se trouva bientôt en opposition avec le ministère, et quelques démêlés qu'il eut avec le chef politique de l'Aragon, Moreda, fournirent au ministre de la guerre, Salvador, un prétexte pour destituer Riego, qui fut envoyé en exil à Lérida. Le parti prédominant alors accusa Riego d'avoir encouragé les mouvements démocratiques à Sarragosse, dont les *communeros* étaient les auteurs, et, en effet, ce parti proclama Riego pour chef, et prit son nom pour cri de ralliement. Cela augmenta sa popularité à un degré incroyable : il fut élu aux cortès de 1822, et son voyage pour se rendre à Madrid fut véritablement une marche triomphale. Il entra la nuit dans la capitale, afin de se dérober aux honneurs qu'on lui préparait; les autorités constituées s'empressèrent de le féliciter; le peuple poussa des cris de joie, et le roi, avec sa dissimulation ordinaire, lui donna des marques publiques de bienveillance, s'entretint familièrement avec lui, lui présenta un cigare à fumer, et le reçut quelquefois dans sa société intime. Dès leur première séance, les nouvelles cortès élurent Riego président, et le public s'attendait à voir jouer un grand rôle à ce libérateur de la patrie, qui jouissait en ce moment de la plus grande popularité : mais on ne tarda pas à se convaincre combien cet espoir était illusoire. En effet, Riego remplit les fonctions de président et de député en vrai patriote, et en homme probe, désintéressé et plein de modération, et déploya même des talents à la tribune. Il fit l'abandon d'une pension de 20,000 francs, qui lui avait été donnée à titre de récompense nationale, proposa d'accorder une amnistie générale aux insurgés, demanda lui-même que le cri de *vive Riego!* fût interdit, ne fit pas une seule proposition qu'on puisse taxer de démagogique, et n'usa jamais de l'ascendant extraordinaire qu'il avait acquis sur le peuple, que pour le maintenir dans le devoir. Lors du soulèvement de la garde royale, le 7 juillet 1822, Riego combattit dans les rangs des miliciens, et fit triompher le parti constitutionnel. Mais il fallait quelque chose de plus que des qualités civiques et du courage militaire pour devenir le chef d'une assemblée divisée d'opinions, qui comptait dans son sein des hommes de mérite et de vrais patriotes, mais pas un homme d'État. Pour sauver la patrie menacée au dehors et agitée dans l'intérieur, il fallait prendre des mesures extraordinaires, et ne pas se tenir cloué à la lettre d'une constitution dont la chute était inévitable si l'on s'obstinait à l'observer rigoureusement au profit exclusif du parti qui voulait la renverser. Riego se montra, dans cette conjoncture difficile, imprévoyant et irrésolu, ses vertus et sa modération ne tournèrent qu'au profit de ses ennemis, étrangers à toute justice et à toute pitié. A l'approche de l'armée française, Riego vota, conformément à un article exprès de la constitution, la suspension provisoire de l'autorité royale, en même temps que celle des cortès, qui furent l'une et l'autre remplacées par une régence durant la translation du roi et du gouvernement de Séville à Cadix. Lorsque le général Ballesteros, se fiant aux promesses des géné-

raux français, signa, dans les premiers jours du mois d'août 1823, la convention par laquelle son corps restait paralysé dans un moment aussi critique, les cortès chargèrent Riego de se rendre à Malaga par mer, afin d'y prendre le commandement du corps de Zayas, qui avait perdu la confiance du gouvernement, et de tenter ensuite de faire sa jonction avec Ballesteros, pour l'empêcher de suivre l'exemple des traîtres l'Abisbal et Morillo, et de tomber à l'improviste sur les derrières de l'armée française, pour la forcer à lever le siége de Cadix. C'était une opération des plus hasardeuses et des plus difficiles, et Riego en s'en chargeant, a fait preuve du plus entier dévouement : peut-être ne fut-ce qu'un piége qu'on lui tendit afin d'éloigner de Cadix le seul homme qui aurait pu sauver cette ville en faisant trembler les traîtres et les lâches qui l'ont livrée. Riego sortit de Cadix avec quelques officiers, monté sur un bâtiment léger, passa au milieu de l'escadre française, et débarqua à Malaga, le 17 août. Il enleva le commandement à Zayas, qu'il fit embarquer pour Cadix, arrêta plusieurs des plus dangereux ennemis de la constitution, et entre autres un assez grand nombre de moines turbulents, qu'il envoya à la Havane. Il assembla ensuite 3,000 hommes, avec lesquels il se dirigea vers les cantonnements de Ballesteros. Poursuivi par les Français aux ordres du général Loverdo, Riego parvint à l'éviter par des marches rapides, et parut enfin à Priego devant le front de Ballesteros. Après une entrevue avec ce général, Riego ne doutant plus de sa trahison, le fit arrêter, mais il fut délivré par son état-major, et ce corps d'armée, qui, réuni à la colonne amenée par Riego, eût pu changer la face des affaires, se disposait même à attaquer les troupes de Riego, lorsque l'arrivée d'une division française obligea celui-ci à renoncer définitivement à son projet. Il se dirigea alors sur Malaga, d'où il était parti la veille, ramenant environ 2,500 hommes abattus et découragés. De là il se porta sur la Sierra-Morena, où la division du général français Bonnemaison, le suivit. Il était à Jaën lorsque les Français l'atteignirent, tandis qu'un autre de leurs corps, parti d'Andujar, plaça sa troupe entre deux feux. Les Espagnols avaient d'abord fait bonne contenance, mais voyant leur retraite, sur les montagnes, coupée, ils se désespérèrent, et Riego, blessé à la jambe, se sauva sur le cheval d'un soldat, ayant eu le sien tué sous lui. Il erra pendant deux jours, suivi de deux officiers, l'un Espagnol et l'autre Anglais, fidèles compagnons de sa mauvaise fortune. Après avoir suivi les sentiers les moins fréquentés, s'étant rapprochés d'un petit village, ils prirent pour guide un paysan de Vilches et un ermite de la Torre de Pedro Gil, qui les livrèrent à l'alcade d'Arquillos, lequel les fit conduire garrotés à la Caroline. A son arrivée dans la ville, Riego fut jeté dans un cachot. Au bout de quelques jours, un officier français vint le réclamer, et le conduisit à Andujar, vers le quartier général : mais au lieu de le traiter comme prisonnier de guerre, on le livra aux autorités royalistes du pays, sous prétexte qu'il avait été arrêté par des paysans espagnols : c'était le vouer à une mort certaine, car la régence qui avait usurpé le pouvoir dictatorial, avait, de son chef, et après coup, déclaré criminels de lèse-majesté, tous les députés aux cortès qui avaient voté la suspension de l'autorité royale à Séville. Après avoir passé quatre jours dans la prison d'Andujar, Riego fut dirigé sur Madrid, ayant éprouvé sur toute la route tous les mauvais traitements imaginables de la part d'une populace féroce, ameutée par des moines furibonds. Il entra à Madrid, le matin du 2 octobre, escorté par des volontaires royalistes d'Arquillos et par un détachement de troupes françaises. On le conduisit à la prison dite *Séminaire des nobles*, où il fut mis au secret et traité avec une rigueur atroce. Il fut bientôt jugé par le tribunal de la *chambre des alcades*, dont il déclina la compétence, et condamné à être pendu et à avoir ses biens confisqués au profit de la couronne. Aucun avocat de Madrid n'ayant osé le défendre, le tribunal en nomma un d'office qui, après avoir décliné la compétence, démontra jusqu'à l'évidence que Riego, en votant en qualité de député d'après la teneur de la constitution acceptée par le roi, avait été fidèle à son mandat et n'était coupable d'aucun crime. Il soutint que le gouvernement constitutionnel sanctionné par le roi et reconnu par toutes les puissances de l'Europe, était un gouvernement qui avait tous les caractères de la légitimité, et était pour le moins un gouvernement de fait reconnu. On ne fit aucune attention à ce discours, et les agents du parti monacal, qui remplissaient la salle, interrompirent l'orateur par de fréquents murmures, et le plaidoyer terminé ils se déchaînèrent en vociférant, demandant la mort de *l'infâme*, du *traître Riego*. Le 4 novembre 1823, au milieu de la nuit, Riégo fut transféré à la prison de la Tour. Il fut exécuté le 7 à midi et demi.

RIEM (Jean), agronome, né en 1739, à Frankenthal sur le Rhin, où son père était recteur, fut couronné, en 1768, par l'Académie de Manheim pour une *Dissertation sur l'éducation des abeilles dans le Palatinat*, 3e édition, 1795, in-8°. Il fonda ensuite, à Kaiserslautern une société d'apiologie, qui prit un accroissement rapide, et fut transférée à Heidelberg, sous le nom de Société physico-économique ; mais diverses tracasseries le firent renoncer à sa direction. Étant passé en Prusse, il fut envoyé en Silésie en qualité d'inspecteur des ruches, publia divers *mémoires* qui lui méritèrent de nouvelles couronnes, devint conseiller de mission en 1788, et mourut à Dresde en 1807. On a de lui : *l'Art d'épargner le bois*, Manheim, 1773 ; *Encyclopédie mensuelle pratico-économique*, Leipzip, 1785 et années suivantes ; *Mélanges de traités d'économie*, Dresde, 1786, in-8° ; *Recueil choisi d'écrits économiques*, 1790 et années suivantes ; *Système agricole d'Arndt et de Riem*, Leipzig, 1792 ; *Traité général des tourbières*, Dresde, 1794, in-8° ; *L'ensemble de la culture des grains*, Hof, 1800, in-8° ; *Cahiers économiques et vétérinaires*, Leipzig, 1797, 8 liv. ; des *traductions* et un assez grand nombre de *dissertations* dans plusieurs ouvrages périodiques.

RIENZO ou **RIENZI** (Colas ou Nicolas GABRINO de), tribun de Rome, au 14e siècle, était fils d'un cabaretier, nommé Lorenzo : de ce nom contracté on a fait Rienzo, qui n'est point un nom de famille ; les gens du peuple n'en avaient pas alors. Colas se fit remarquer, dans les premières écoles, par des progrès surprenants, et il obtint de ses parents, qu'ils lui fissent suivre ses études, malgré le long travail et les avances considérables que demandait alors la culture des lettres. Il

s'était adonné à la lecture des historiens et des orateurs romains : il y puisa une haute vénération pour l'antiquité, et une vive émulation pour en faire revivre les vertus. Il avait acquis une connaissance approfondie des mœurs et des lois de la république : enfin son éloquence était persuasive, et personne ne savait mieux communiquer au peuple l'enthousiasme dont lui-même il s'était enflammé. Dans le 14e siècle, l'érudition était un mérite rare; et la gloire littéraire équivalait presque à la puissance. Lorsque Pétrarque fut couronné à Rome, en 1340, Colas de Rienzo était déjà considéré comme un orateur distingué, et qui faisait honneur à cette ville. Il se lia d'amitié avec le poëte; et dans l'étude commune de l'antiquité ils échauffèrent mutuellement leurs sentiments républicains. Cependant Rome, abandonnée par les papes et par les empereurs, était livrée à l'anarchie la plus ruineuse. Le gouvernement municipal de la ville, qui, un siècle auparavant, avait été absolument républicain, s'était affaibli, sans qu'aucune autre autorité légitime eût pris sa place. Quelques barons romains, fortifiés dans leurs palais, ou dans les monuments antiques qu'ils transformaient en citadelles, n'en sortaient que pour exercer le brigandage dans les quartiers environnants. Ils se considéraient comme indépendants de toutes lois et de tous tribunaux; ils vidaient par les armes leurs querelles avec leurs rivaux, dans les rues et les places publiques : regardant le bien des marchands et des artisans comme de bonne prise, ils croyaient pratiquer l'art de la guerre, lorsqu'ils dépouillaient et insultaient les bourgeois. Colas de Rienzo ne put voir, sans indignation, cette oligarchie turbulente abuser ainsi de son pouvoir : il se croyait un digne héritier des Gracques, en accusant tous les praticiens des malheurs des Romains : ses haines; comme ses affections, étaient modifiées par les souvenirs de l'antiquité; et on le vit apporter de l'érudition dans la politique, et de la pédanterie dans la guerre civile. Ce fut par des tableaux allégoriques que Colas de Rienzo essaya d'émouvoir le peuple. Après avoir attiré les yeux par des figures symboliques, qui devaient faire connaître les malheurs de l'anarchie, il s'avançait lui-même pour en donner l'explication; il en prenait occasion d'exhorter ses concitoyens à porter remède aux maux dont ils souffraient, et à rétablir ce qu'il appelait le *bon état,* un état de paix et de justice. D'autres fois, il interprétait les inscriptions qu'on découvrait à Rome, les monuments qui, à chaque pas, à chaque rue, frappaient les yeux du peuple. Il n'y avait pas de pierre dont il ne fît sortir des leçons de liberté. Le gouvernement, qui se sentait sans force et sans garantie, l'approuvait au lieu de le craindre : les nobles, qui ne formaient point un corps, et qui ne prétendaient point à des droits, ne songèrent pas même à lui imposer silence. Enfin Colas de Rienzo, par l'empire seul de la parole, sans tumulte, sans combat, rassembla, le 20 mai 1347, une foule innombrable devant l'église de Saint-Jean de la Piscine; il la conduisit au Capitole, accompagné, dans sa marche, par l'évêque d'Orvieto, vicaire du pape à Rome, et se fit décerner, par la foule assemblée, les titres de tribun et libérateur de Rome, qu'il voulut partager avec le prélat. Revêtu de cette autorité nouvelle, Colas de Rienzo forma une milice régulière, au moyen de laquelle il remit l'ordre dans la ville; il força les barons à la soumission, publia divers règlements qui firent goûter à sa patrie les avantages longtemps inconnus de la paix et de l'abondance; enfin il établit une justice sévère et prompte, peu conforme sans doute à l'esprit des anciens Romains, qu'il prétendait imiter, mais moins sujette à l'erreur qu'elle ne l'aurait été dans un autre siècle, parce que tous les forfaits s'étaient commis à découvert et que les criminels, qui marchaient tête levée, étaient tous dénoncés par la clameur publique. Colas de Rienzo avait envoyé des ambassadeurs à toutes les villes de l'Italie, et à tous les princes de la chrétienté, pour leur annoncer le rétablissement du *bon état* à Rome. Son enthousiasme se communiqua en même temps à toutes les têtes : ses députés furent reçus avec des transports de joie. L'empereur Louis IV supplia le tribun de le réconcilier avec le pape; Jeanne de Naples demanda son amitié; et Louis de Hongrie le prit pour juge dans la poursuite de l'assassinat de son frère André. Colas parut tout à coup élevé, par son éloquence et ses talents, au rang de roi des rois : mais sa tête n'était pas assez forte pour supporter tant de grandeur. Il s'enivra de vanité, il s'entoura de pompe et de magnificence : il dissipa la fortune du peuple, offensa les nobles; et en même temps il montra une incapacité absolue pour la guerre, et une lâcheté à la vue du danger, qui contrastait étrangement avec la hardiesse de ses entreprises. Il augmenta ainsi, sans mesure, le nombre de ses ennemis, et leur donna l'audace de l'attaquer. Les chefs de la famille Colonna avaient été réduits par Colas de Rienzo à s'enfuir de Rome; et lorsqu'ils voulurent y rentrer de force, il leur livra un combat, où, par le peu de courage que montrèrent les nobles, et contre l'attente universelle, plusieurs Colonna furent tués. Le tribun en prit occasion pour armer son fils chevalier de la victoire. Cependant les nobles réussirent à intéresser en leur faveur le pape Clément VI, qui siégeait alors dans Avignon. Un légat venu de cette ville, fit cause commune avec les ennemis de Rienzo; un gentilhomme émigré du royaume de Naples, le comte de Minerbino, entra dans Rome avec une compagnie de gens d'armes. Le tribun fit sonner l'alarme pour rassembler des milices et aller le combattre; mais le peuple était fatigué du *bon état,* des représentations théâtrales et des déclamations de son chef. Il refusa d'obéir à ses ordres : il se rassembla, mais sans armes; il l'écouta, il pleura, mais ne voulut point combattre; et Colas, se voyant abandonné, fut obligé de sortir du Capitole, le 15 décembre 1347, et de se retirer au château Saint-Ange. Un mois plus tard, le tribun n'eut plus que la ressource de s'échapper furtivement de cette forteresse : il se réfugia auprès du roi de Hongrie. Après que ce prince eut quitté inopinément l'Italie, Colas de Rienzo se tint caché, vint secrètement à Rome, en 1350, et y réchauffa le zèle de quelques-uns de ses partisans, malgré les efforts du cardinal Annibal Ceccano, que le pape avait envoyé à Rome pour y maintenir l'ordre pendant les solennités du jubilé. Ce légat, ayant failli périr dans une émeute, crut devoir s'en prendre à Rienzo, l'excommunia, cassa tous les actes de son gouvernement, et enfin lui interdit le feu et

l'eau. Le tribun, obligé de fuir, se retira en Bohême pour y implorer la protection de Charles IV; mais ce monarque n'avait hérité d'aucune des généreuses qualités de ses ancêtres. La cour de Rome, depuis que le tribun avait perdu sa puissance, avait condamné ses principes et son entreprise; elle l'avait déclaré hérétique et séditieux : elle demanda son extradition à l'Empereur, qui, en 1352, le fit conduire par deux archers à Avignon. La mort de Clément VI, les égards qu'inspirèrent une éloquence et des talents distingués, et sans doute aussi les recommandations de Pétrarque, sauvèrent Rienzo du supplice. Un an plus tard, Innocent VI donna le tribun au cardinal Albornoz, qu'il chargeait de soumettre les États de l'Église, pour que ce prélat tirât parti des talents et du crédit du favori du peuple. Le rétablissement de Colas au Capitole, fut promis quelque temps aux Romains, comme récompense des services qu'ils rendraient au légat. A cette condition leurs milices s'empressèrent de le seconder dans le siége de Viterbe et d'Orviète: mais Albornoz ne renvoya point le tribun à Rome. Celui-ci, voulant enfin profiter des bonnes dispositions de ses compatriotes, emprunta des frères du chevalier de Montréal, une somme d'argent, avec laquelle il leva une compagnie de gens d'armes. Il arriva, en 1354, à Rome, sous leur escorte, et y fut accueilli par le peuple avec le plus vif enthousiasme. Au titre de tribun, il joignit celui de sénateur, que le pape lui avait accordé, et il semblait réunir les droits et l'approbation de tous les partis : mais son autorité n'était plus indépendante; les commissions qu'il avait reçues d'Avignon, le gênaient dans tout ce qu'il aurait voulu entreprendre. Les demandes d'argent du pape et du légat, le tenaient dans la détresse. De plus, il semblait avoir perdu son ancien enthousiasme; et son ambition avait pris quelque chose de personnel et d'égoïste. Pour ramener l'ordre dans la ville, il fit périr, par des sentences prévotales, des citoyens considérés et peut-être innocents. Il envoya le chevalier de Montréal à l'échafaud, punissant ainsi les brigandages exercés par cet aventurier dans toute l'Italie, au lieu de récompenser l'assistance qu'il avait reçue de ses frères : enfin il souleva le peuple entier par une imposition nouvelle qu'il essaya d'établir; et le 8 octobre 1354, il fut assiégé au Capitole par une troupe forcenée, qui demandait sa mort. Le peuple mit le feu aux portes, qui étaient fermées; Colas de Rienzo, qui avait tenté de s'échapper sous un déguisement, fut reconnu, et conduit au pied du grand escalier près du lion de porphyre; le peuple ne voulut pas lui permettre de parler : un artisan lui enfonça son estoc dans le ventre, et l'étendit mort à ses pieds. Colas de Rienzo, auparavant l'idole des Romains, fut alors traîné dans la boue, et son cadavre fut exposé aux dernières ignominies. Ce tyran, doué d'un génie vif et entreprenant, était fier dans la prospérité, faible dans l'adversité, hypocrite adroit, faisant servir à ses desseins la religion, les visions, les révélations; subjuguant le peuple, sous le voile du patriotisme, et constamment dominé par une ambition sans bornes. Sa *Vie* a été écrite en italien par Fortifiocca, Bracciano, 1624, in-4°; en français, par le P. Ducerceau, Paris, 1733, in-12, et par Dujardin qui a pris le nom de Boispréaux, ibid., 1743, in-12; en allemand, par un anonyme, Quedlinbourg, 1795, in-8°, et par Schiller, au commencement de son Histoire des rébellions : on peut voir aussi Muratori, *Rerum italicarum,* tome XVIII.

RIES (Ferdinand), musicien, né en 1784 à Bonn en Prusse, étudia l'harmonie sous Beethoven, Saliéri et l'abbé Stadler. Pianiste et compositeur, il obtint les plus brillants succès en Russie, en Angleterre, en Suisse, en Italie, et enfin à Francfort-sur-le-Mein, où il termina ses jours en 1838. On a de lui des *symphonies* à grand orchestre savamment travaillées; deux opéras : *Die Rauber-Braut* (la fiancée du brigand) et *Lieka, ou la sorcière de Gyllensteen,* dont les airs sont devenus populaires en Angleterre; un oratorio : *le Triomphe de la foi,* et des œuvres en tout genre qui dépassent le nombre de 600. Parmi les papiers de Ries on a trouvé un manuscrit contenant sur la vie de Beethoven et la composition de ses principaux ouvrages des détails curieux et tout à fait inconnus.

RIETER (Henri), peintre, né à Winterthour, en 1751, mort professeur de dessin à l'école de Berne le 10 juin 1818, possédait un talent distingué pour le paysage. Lié avec Aberli, il l'accompagna dans ses excursions, dont l'objet était de reproduire les sites les plus pittoresques de la Suisse, et continua ensuite la collection de cet artiste. L'œuvre de Rieter se compose de 10 paysages dans le format adopté par Aberli, et de 8 autres plus grands gravés à l'eau-forte et coloriés, au nombre desquels se trouve la fameuse cascade de Giessbach, auprès du lac de Brienz, que l'on regarde comme un ouvrage parfait. Un des fils de Rieter a continué la collection des paysages d'Aberli et de son père, sur lequel on trouve une *Notice* dans la *Feuille annuelle* de la Société des artistes, Zurich, 1819.

RIEUX (Jean de). La maison de Rieux, issue d'une des plus anciennes de la Bretagne, et qui a pris son nom d'une seigneurie de cette province, date de la fin du 12e siècle. Parmi ses plus illustres membres, figure Jean, deuxième du nom, sire de Rieux, Rochefort et autres lieux, et l'un des plus vaillants capitaines de son temps. Il souscrivit le traité de Guérande le 12 avril 1364. Ses premiers exploits dataient du prince de Galles; il avait accompagné ce prince lorsqu'il marcha au secours de don Pèdre, roi de Castille, en guerre ouverte avec Henri de Transtamare, et se distingua à la bataille de Madres. Changeant de bannière, il devint le compagnon d'armes de Duguesclin, rejoignit à Saint-Malo le roi Charles VI, et fit la campagne de ce prince contre le duc de Bretagne. L'un des négociateurs de la paix qui fut une seconde fois conclue à Guérande, il commanda une partie de l'armée envoyée par le roi au secours du comte de Flandre, et se fit remarquer par son courage et son habileté à la bataille de Rosebecq. Nommé commandant de 300 hommes d'armes après cette victoire, il s'associa aux seigneurs bretons pour la délivrance du connétable de Clisson, que le duc avait fait arrêter au château de l'Herminé, à Vannes. Son dévouement et son zèle pour le service de Charles VI ne restèrent pas sans récompense; et lorsque Louis de Sancerre fut élevé au rang de connétable, Jean de Rieux fut nommé maréchal (19 décembre 1397) aux gages de

2,000 livres. Il battit, peu d'années après, les Anglais qui ravageaient la Bretagne. La démence du roi livra le gouvernement à Isabeau de Bavière et aux rivalités des grands vassaux. Le vieux maréchal breton, plus guerrier que courtisan, fut suspendu de ses fonctions de maréchal en 1411, et rétabli l'année suivante. Excédé de contrariétés, révolté des intrigues d'une cour sans mœurs, sans religion et sans pudeur, il se démit de sa charge en faveur de son fils, et se retira dans son château de Rochefort, où il mourut, le 7 septembre 1417, à l'âge de 75 ans.

RIEUX (Pierre de), fils du précédent, ne conserva pas longtemps le bâton de maréchal, prix des longs et loyaux services de son père. Révoqué par suite des intrigues de la faction de Bourgogne, il embrassa le parti du Dauphin (depuis Charles VII), alors malheureux, et obligé de défendre les derniers débris du royaume, envahi par les Anglais. Pierre de Rieux eut foi dans l'avenir de Charles : quelques faits d'armes honorables encouragèrent ses efforts et son dévouement. Il défendit avec succès Saint-Denis en 1435, chassa ensuite les Anglais de Dieppe, et les força, en 1437, de lever le siége de Harfleur. Il revenait heureux et fier de sa dernière victoire, et se dirigeait sur Paris, lorsque Guillaume Flavi, commandant de Compiègne, et vendu, comme tant d'autres seigneurs, aux Anglais, le fit arrêter et jeter dans les prisons du château, où il mourut de douleur et de misère en 1439.

RIEUX (Jean de), petit-neveu de Jean II, n'avait que 17 ans, quand il suivit le duc François dans la guerre du *bien public*. Il fut nommé maréchal de Bretagne en 1470, et lieutenant général en 1472. Obligé de se réunir aux mécontents en 1484, il saisit la première occasion d'abandonner ce parti; et le duc lui confia la tutelle de sa fille, Anne de Bretagne. Aussi habile négociateur que brave guerrier, il conclut le mariage de cette princesse avec Charles VIII, et suivit ce roi à la guerre de Naples. Louis XI le nomma commandant du Roussillon. Une maladie qu'il avait contractée au siége de Saluces minait sa vie; il mourut en 1518. La famille des Rieux de Bretagne occupe une grande place dans l'histoire de cette province. Elle s'est divisée en trois branches : 1° celle des marquis d'Asserac du chef de François de Rieux; 2° celle des seigneurs comtes de Châteauneuf, commencée à Jean de Rieux; 3° celle des comtes de Sourdéac qui avait pour chef René de Rieux. A cette dernière appartenait le chevalier de Rieux, qui, sous le ministère du cardinal Mazarin, était monté sur le cheval de bronze du Pont-Neuf pour voir les exploits des jeunes seigneurs de sa bande, qui détroussaient les passants. Surpris par le guet lorsqu'il était assis sur le cou du quadrupède avec le comte de Rochefort, la bride sur laquelle il s'appuyait cassa, et le guet le releva tout sanglant.

RIEUX (de), fameux ligueur, l'un des plus intrépides et des plus habiles de cette faction, sembla longtemps destiné à vivre et à mourir dans l'obscurité la plus profonde. Il végéta d'abord employé subalterne dans l'administration des vivres, mais, s'étant enrôlé dans les troupes de la Ligue, il parvint, par son intelligence et son courage, au commandement de Pierrefonds, entre Senlis et Compiègne, et obtint dans ce poste plusieurs succès contre le duc d'Épernon et le maréchal de Biron. Informé que Henri IV marchait sur Noyon, il parvint à se glisser dans la place avant l'arrivée de l'armée royale, suivi de cinquante cavaliers, dont chacun portait un fantassin en croupe : de Thou le cite au nombre des otages exigés par le roi après la capitulation de la ville. Il tenta, deux ans après (janvier 1593), un coup de main hardi et décisif, et n'échoua dans son entreprise que par une circonstance tout à fait extraordinaire et imprévue : assuré que le roi se disposait à aller visiter la marquise de Beaufort, sa maîtresse, alors à Compiègne, il en informa le duc d'Aumale, qui, par son conseil, fit cacher 500 hommes dans la forêt, à peu de distance de Compiègne; de Rieux devait se mettre à leur tête, et enlever le roi. Tout avait été disposé avec le plus profond mystère; le succès paraissait infaillible. Un paysan, que la nécessité de se défendre contre les brigandages de la garnison de Pierrefonds faisait rôder dans ces chemins écartés, aperçut de nombreux groupes de cavalerie, et se hâta d'aller donner avis de cette rencontre au roi. Henri, craignant que les ligueurs ne vinssent l'assiéger dans la place, qui n'avait qu'une faible garnison, en sortit la nuit même, à petit bruit, et parvint à Senlis avant que la troupe de de Rieux fût avertie de son départ. Celui-ci ne fut point découragé par ce contre-temps, et continua à piller, à massacrer les royalistes. Surpris dans ses courses par un nombreux détachement de l'armée royale, il fut pris dans les environs de Compiègne, en 1594, et pendu comme *voleur insigne*. Ce sont les expressions de l'historien de Thou.

RIFFAUT DES HÊTRES (Jean-René-Denis), ancien administrateur général (et depuis régisseur) des poudres et salpêtres, né vers 1754, à Saumur, mort à Paris en 1827, avait commencé par être commissaire des poudres à Ripault, établissement qu'il porta à un haut degré de prospérité par l'amélioration ou la découverte de divers procédés de fabrication. Après avoir passé plus de 50 années de sa vie dans les emplois administratifs, il en consacra le reste aux occupations scientifiques et littéraires. Outre plusieurs *Manuels* faisant partie de la collection Roret (ceux du peintre en bâtiment, du brasseur, du teinturier, et deux de chimie, dont l'un traite de *la chimie amusante*), il a publié diverses traductions de l'anglais, etc. Nous citerons de lui : *Système de chimie*, traduit de l'anglais de Thomson, avec des observations de Berthollet, 1809, 9 vol. in-8°; 2e édition, d'après la 5e de l'ouvrage anglais, 1818, 4 vol. in-8°; *Supplément* à l'ouvrage précédent, 1822, in-8°, contenant les additions faites par l'auteur dans une 6e édition publiée à Londres en 1821; *Traité de l'art de fabriquer la poudre à canon* (avec Bottée de Toulmont), Paris, 1812, in-4°, et atlas de 40 planches, traduit en diverses langues; *l'Art du salpêtrier* (avec le même), ibid., 1813, in-4°; *Dictionnaire de chimie sur le plan de celui de Nicholson*, traduit d'André Ure, sur la 9e édition anglaise, ibid., 1822-1824, 4 vol. in-8°, avec 14 planches. M. C. F. Vergnaud-Romagnesi a publié, dans le tome VII des *Annales de la Société royale d'Orléans*, une *Notice* très-détaillée sur Riffaut-des-Hêtres, et l'on trouve la

liste complète de ses ouvrages dans les *Annales biographiques*, 1827, in-8°.

RIGA (Pierre de), poëte que l'on confond quelquefois avec Pierre Comestor et Pierre le Chantre, était, selon Dupin, natif de Vendôme. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut d'abord chanoine et chantre de Sainte-Marie de Reims, et finit par prendre l'habit de chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Denis de la même ville. On croit généralement qu'il mourut vers 1209; cependant quelques biographes reculent sa mort jusqu'en 1263. Pierre de Riga est regardé comme le plus savant docteur de son temps. Il a paraphrasé, en vers de différents mètres, la plus grande partie des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce poëme, qui annonce un talent très-remarquable pour l'époque où il fut composé, est intitulé : *Aurora, ou Bibliotheca.* On en trouve quelques fragments dans les *Commentarii* d'Oudin, et dans la *Bibliothèque* de Fabricius. Gaspard Barth a inséré dans ses *Adversaria,* 31, cap. 15, le *livre d'Esther;* mais c'est le seul que l'on connaisse imprimé tout entier. Il existe un très-grand nombre de manuscrits de l'*Aurora:* la Bibliothèque du roi à Paris en possède 15.

RIGAUD (Hyacinthe), peintre de portraits, surnommé *le Vandyck* de la France, directeur de l'académie, etc., né à Perpignan en 1659, était fils et petit-fils de peintres, et eut de bonne heure du goût pour la même profession. Envoyé à Montpellier, il suivit les leçons de Ranc, peintre de portraits dans la manière de Vandyck, surpassa bientôt son maître, et alla, en 1681, exercer son art à Paris, où il obtint bientôt les plus éclatants succès. Il peignit successivement *Monseigneur devant Philisbourg, Philippe V, Louis XIV* et *Louis XV,* avec un tel talent, que sa réputation devint européenne. Sa ville natale, voulant lui donner une marque d'estime, le mit au rang de ses nobles, et Louis XV, en confirmant cette nomination, y ajouta le cordon de Saint-Michel et des pensions. Rigaud mourut en 1743. Ses tableaux sont répandus dans les principales contrées de l'Europe, dont il a peint les souverains et les plus illustres personnages. Le Musée royal de Paris possède de cet artiste les portraits de Bossuet, de Lebrun, de Mignard, de Mansard, de Desjardins, etc., ses protecteurs et ses amis, et 3 tableaux : *la Présentation au temple, saint André appuyé sur la croix,* et *un intérieur de famille.* Son œuvre, gravé par les plus habiles artistes, se compose de plus de 200 portraits historiés.

RIGAUD (Antoine, baron), né le 14 mai 1758, fit toutes les campagnes de la révolution, devint colonel du 25e régiment de dragons, commandant de la Légion d'honneur et général de brigade. A la restauration, il reçut du roi la croix de Saint-Louis, et eut le commandement militaire du département de la Marne. En 1815, il paraît qu'il accueillit les propositions des agents de Napoléon, car l'acte d'accusation dressé depuis contre ce général porte que, quelques jours avant le 20 mars, il reçut de l'argent du trésor, l'employa à répandre des proclamations tendantes à ramener les troupes sous les drapeaux de l'empereur, pendant qu'il travaillait personnellement au même but : on ajoute aussi qu'il cacha Lefèvre Desnouettes qui n'avait pu réussir à corrompre les troupes en garnison à la Fère. Le 20 mars, le maréchal Victor arriva à Châlons, et ordonna un mouvement en avant. Le général Rigaud fit mettre de suite ses troupes sous les armes, leur annonça les progrès de Napoléon, foula aux pieds publiquement ses décorations du lis et de Saint-Louis, et engagea ses soldats à crier *vive l'empereur.* Le maréchal, averti de ce qui se passait, envoyait à leurs régiments les colonels qu'il avait réunis auprès de lui, en arrivant. Ils trouvèrent sur la place publique leurs soldats en pleine insurrection et le général Rigaud à leur tête. Plusieurs d'entre eux ne voulurent pas l'écouter, et le général, craignant les suites de leurs refus, prit la route d'Épernay, accompagné du 5e de hussards et du 12e d'infanterie. Le même jour il retourna à Châlons pour faire arrêter le maréchal qui avait lui-même donné ordre au capitaine de la gendarmerie de s'assurer de la personne du général. Le 21 mars, ce dernier publia à Châlons le rétablissement du trône impérial, et reprit, au nom de Napoléon, le commandement du département de la Marne qu'il garda jusqu'au mois de juillet, que le général russe Czernitcheff le força de mettre bas les armes. Il fut emmené prisonnier à Francfort, ne recouvra sa liberté qu'après la capitulation de Paris, et n'osa reparaître en France. Mis en jugement, au mois de mai 1816, le deuxième conseil de guerre de la première division militaire le condamna à mort par contumace, comme coupable de trahison. Il s'était retiré à Saarbruck pendant son procès; mais menacé d'être conduit à Wesel, sous prétexte de quelques lettres communiquées à d'autres exilés français, il se sauva à Deux-Ponts et de là dans les Pays-Bas. Ne s'y croyant pas encore en sûreté, il s'embarqua avec sa famille pour les États-Unis d'Amérique et y forma un établissement qui le faisait subsister. En 1818, les journaux anglais annoncèrent sa mort, mais des nouvelles postérieures apprirent qu'il habitait la Nouvelle-Orléans; il y est mort au commencement de 1821.

RIGAUD (Jean-Cyrille), né à Montpellier, le 28 janvier 1750, et mort dans la même ville, le 29 janvier 1824, y avait été reçu docteur en médecine, après avoir fait ses études à Genève. Il fut intimement lié à Paris avec le célèbre Broussonnet, son compatriote. De retour dans sa patrie, à l'époque de la révolution, il y fut nommé bibliothécaire, et professeur au lycée, puis professeur de belles-lettres; il fut aussi membre de l'Académie de Montpellier, et secrétaire de la Société d'agriculture. Doué d'une imagination vive et d'un esprit enjoué, il cultiva les muses, sans négliger sa profession. Outre les *Poésies languedociennes,* qu'il publia conjointement avec son frère, on a de lui des *Poésies diverses,* Montpellier, 1821, in-12, où l'on trouve quelques bonnes fables; plusieurs discours, entre autres l'*Éloge* de l'infortuné Roucher, lu à l'Académie de Montpellier, en 1813, et inséré dans le recueil de cette société. Il a laissé un fils qui suit la carrière militaire.

RIGAUD (Benoît-Joseph), général mulâtre, né à Saint-Domingue, entra fort jeune au service comme simple soldat, et s'éleva au grade de général malgré les préjugés qui existaient contre les hommes de couleur, et dont il eut, ainsi qu'Alexandre Dumas, à déplorer plus d'une fois l'injustice. Sa bravoure, et les services qu'il

avait rendus en plusieurs circonstances, décidèrent le gouvernement à le comprendre dans le cadre des officiers généraux destinés pour l'expédition de Saint-Domingue, à l'époque des premiers troubles de cette colonie. Rigaud fit tous ses efforts pour justifier la confiance du gouvernement; mais il ne put parvenir à rétablir l'ordre, et excita même la défiance de ses compatriotes, quand les Anglais se furent rendus maîtres de Leogane, poste le plus avantageux de l'île de Saint-Domingue, les hommes de couleur, ayant résolu de s'affranchir du joug de la Grande-Bretagne, se rangèrent sous les ordres du général Rigaud, qui prit d'assaut, dans la nuit du 6 au 7 octobre 1794, la ville de Leogane, ainsi que le fort, défendu par 60 pièces de canon, et pourvu de toutes sortes d'approvisionnements. Quoique mal secondé, il parvint, après un combat sanglant, où la valeur l'emporta sur le nombre, à chasser les Anglais de la ville de Tiburon, où ils s'étaient fortifiés, et d'où ils ne cessaient de faire des excursions. Enhardi par ces succès, Rigaud voulut marcher au secours des républicains du Port-au-Prince, et vint mettre le siége devant le fort Bizollon; mais la défiance de ses concitoyens mit un terme à ses exploits. Sans perdre courage, il alla rassembler de nouvelles forces aux Cayes, et trouva, en 1796, l'occasion de se distinguer au siége d'Irois, petite place forte située à quelque distance des Cayes, où il arriva assez tôt pour mettre fin à un horrible massacre, dont le général Desfourneaux faillit être la victime. Rigaud continua à combattre jusqu'à ce que les Français, perdant tout espoir de conserver leurs possessions à Saint-Domingue, eussent entièrement évacué cette île. Après avoir échoué devant l'île de Curaçao, il se rendit à Paris, fit un séjour de quelques années en France, et retourna à Saint-Domingue, où il mourut vers la fin de l'année 1811.

RIGAUD DE L'ISLE (Louis-Michel), né à Crest (Drôme), vers 1769, accueillit avec modération les principes de la révolution, et partit à la tête d'un des premiers bataillons de la Drôme, à l'époque de la première coalition contre la France; mais effrayé par les excès de 1793, il se départit d'un commandement dont il ne voulait pas garder la responsabilité, et préféra servir comme simple officier du génie. Déjà il avait refusé le commandement du régiment de Barrois, auquel avait voulu l'appeler le général en chef. Rentré dans ses foyers, en 1796, il s'occupa de l'exploitation de sa belle propriété de l'Isle, et de l'application des sciences physiques à l'art agricole. Il fournit à la Société royale d'agriculture de la Drôme divers mémoires intéressants sur la *Théorie des engrais, et leur application pratique*, sur *la construction des charrues*, sur *l'effet des labours*, etc. On trouve dans les *Mémoires* de cette société, année 1814, un *Mémoire sur les effets du plâtre comme engrais*. Il a relevé les nombreuses erreurs consignées à ce sujet dans l'ouvrage d'un fameux chimiste anglais. Nommé membre du conseil général du département de la Drôme, dès sa création, en 1800, c'est à ses sollicitations que le gouvernement fit reprendre le projet d'encaissement de la Drôme; la construction de près de 30,000 mètres de digues sur les deux rives de cette rivière; la conservation des territoires les plus précieux d'Eure, d'Allax et de Grano, ainsi que l'ouverture ou les projets de plusieurs canaux d'irrigation dans ce département. En 1809, il fut rappelé au corps législatif. En 1810, le gouvernement l'envoya à Rome avec MM. Prony, Yvart, et quelques autres savants, pour rechercher et proposer les moyens de dessécher les marais Pontins, d'assainir la campagne de Rome, et d'y ranimer l'agriculture. Il existe encore, au ministère de l'intérieur, un rapport de lui, fort étendu, qui fut discuté en conseil privé. En 1813 et 1814, il fit sur les causes de l'insalubrité de l'air, plusieurs lectures à la première classe de l'Institut, qui se l'associa en qualité de correspondant. Ces mémoires ont été publiés dans la *Bibliothèque universelle*, années 1816 et 1817. Appelé, en 1814, à la chambre des députés, il siégea parmi les membres de la minorité constitutionnelle, à côté des Dupont de l'Eure, des Labbey de Pompières, des Beslay, etc., et lutta avec force et persévérance contre les fausses mesures du ministère. Livré depuis longtemps à l'étude de l'économie politique, il fit à la chambre plusieurs rapports sur les grains, sur la liberté du commerce, l'exportation des laines fines, le cadastre et les contributions. Nommé à la chambre des représentants en 1815, il y montra les mêmes principes constitutionnels, et cette haine du despotisme et de l'arbitraire qu'il avait manifestée au corps législatif et à la chambre des députés. Sorti de la chambre au mois de décembre 1815, Rigaud de l'Isle n'a plus été réélu. Il est mort à Grenoble, au mois de juin 1826.

RIGAULT (Nicolas), en latin *Rigaltius*, philologue, né à Paris en 1577, se fit remarquer dès sa première jeunesse par son application et ses progrès rapides dans l'étude des lettres. Une satire ingénieuse, intitulée : *Funus parasidicum*, qu'il composa à l'âge de 19 ans, lui ayant gagné l'amitié du président de Thou, il obtint par sa protection la place de garde de la Bibliothèque du roi à Paris, vacante par la mort de Casaubon, et devint successivement conseiller au parlement de Metz, procureur général de la chambre souveraine de Nancy, et enfin intendant de la province de Toul, où il mourut en 1654, avec la réputation d'un bon magistrat et d'un savant distingué. Outre des *traductions* latines d'Onosander, d'Artemidore et de quelques anciens auteurs onéirocritiques, on lui doit des éditions, enrichies de notes, de Phèdre, de Martial, de Juvénal avec la satire de Sulpicia, de Tertullien, de Minutius Félix, de saint Cyprien et de Commodien. Dans une de ses observations sur Tertullien, il prétendit prouver que les laïques ont droit de consacrer l'eucharistie, en cas de nécessité, lorsqu'ils ne peuvent recourir aux ministres ordinaires de l'Église. Le savant évêque d'Orléans, l'Aubespine, lui prouva la fausseté de cette assertion, et Rigault se rétracta. Dans un endroit de son commentaire sur Tertullien, il prétendit prouver, contre l'opinion générale, que J. C. était d'une figure commune, parce que, n'ayant voulu ni des honneurs, ni des richesses, il avait dû aussi renoncer aux avantages de la figure. Ce fut pour réfuter ce paradoxe que le P. Vavasseur composa sa dissertation *de Pulchritudine Christi*. Parmi les autres ouvrages de Rigault on cite : *Asini aurei Asinus, sive de scaturigine Onocrenes*, 1596, in-12, très-rare; *Satyra Menippea, somnium; Biberii curculionis parasiti mortualia apta ad ritum prisci fune-*

ris; *accessit Asinus*, etc., Poitiers, 1596, in-8°, etc. On trouve, dans les *Hommes illustres qui ont paru en France pendant le* 18ᵉ *siècle*, une *Notice* sur Rigault par Perrault, et son portrait gravé par Édelinck.

RIGBY (Édouard), médecin, né vers 1747, mort le 27 octobre 1821, maire de Norwich, habitait depuis 1762 cette cité, où il avait rempli successivement les fonctions d'alderman et de shérif (1802-1805), et où il fonda une société médicale de bienfaisance. Au mois d'août 1815, sa 2ᵉ femme, qui déjà l'avait rendu père de 8 enfants, dont les deux aînés étaient jumeaux, mit au monde 3 garçons et 1 fille, dont aucun ne vécut plus de 3 mois. Voulant consacrer le souvenir de cette fécondité extraordinaire, la municipalité de Norwich la fit mentionner sur les registres de la cité; et elle vota au docteur Rigby et à sa femme un bassin d'argent de la valeur de 25 guinées, sur lequel furent gravés les noms des quatre jumeaux. Cet honorable magistrat a publié en anglais, entre autres ouvrages : *Sur une hémorrhagie utérine*, 1775, in-8°, plusieurs fois réimprimé; *Observations chimiques sur le sucre*, 1788, in-8°; *Rapport du comité de Norwich sur les maisons de travail*, 1788, in-8°; *Nouveaux faits*, etc., relatifs à la même administration, 1812, in-12; enfin une traduction des *Lettres écrites d'Italie, par Lullin de Châteauvieux à Pictet, sur l'agriculture de cette contrée*, 1817, 2 vol. in-12.

RIGHETTI (François), acteur comique du premier ordre et littérateur distingué, naquit à Turin, en 1779. Son *Teatro italiano*, Turin, 1826-1827, 3 vol. in-8°, et quelques pièces, qui furent applaudies par la Savoie entière, le rangent avec raison parmi les meilleurs auteurs dramatiques de son pays. Il joua sur les premiers théâtres de l'Italie, et excella dans les genres tragique et comique. Homme de bon ton, plein d'esprit et de connaissances, il fut aimé des gens de bien, désiré et reçu avec honneur dans les cercles, qu'il sut charmer par l'aménité de son langage et ses saillies. Il mourut d'une longue maladie de poitrine, le 17 octobre 1828.

RIGHINI (Vincent), compositeur distingué, naquit à Bologne, en 1760. Sa belle voix engagea ses parents à le faire admettre au Conservatoire de sa ville natale. Ayant été exercé trop longtemps à chanter sur le soprano, la beauté de sa voix s'altéra, et s'étant changée en *ténor*, elle devint couverte et comme étouffée, en sorte que, lorsqu'il parut à Vienne, il n'obtint, malgré ses talents, qu'un succès médiocre. Sa méthode de chant réussit mieux, et il devint un des maîtres les plus célèbres de la capitale de l'Autriche. Il se fit connaître comme compositeur par 2 opéras-comiques, *il Convito di Pietro* et *la Vedova Scaltra*, et fut choisi, en 1788, par le dernier électeur de Mayence pour maître de sa chapelle. Ces deux opéras furent néanmoins assez mal accueillis, parce que le comique n'était pas son genre. On s'aperçut dans l'opéra semi-seria *il Demorgone*, du talent qu'il avait pour le genre sérieux auquel la nature semblait l'avoir destiné. Il prit pour modèle Mozart, qui jouissait alors de la plus grande réputation à Vienne, et qu'il imita avec beaucoup de talent. Il composa *l'Armida* en 1788; *l'Alcide al bivio*, de Metastase, en 1789, qui ont été joués avec grand succès à Vienne, Leipzig, Coblentz, etc. Il n'a composé pour l'église que la messe pour le couronnement de l'empereur, en qualité de maître de chapelle de Mayence, et qui a été exécutée à Francfort, en 1790. Il fit, pour le jour de la naissance de la reine Louise de Prusse, un *Te Deum*, qui a été exécuté par plus de 500 musiciens, au château de Berlin. On prétend néanmoins qu'il n'aurait que difficilement réussi à acquérir une grande célébrité dans ce genre. Il était surtout excellent directeur d'orchestre. Righini fut nommé, en 1793, maître de chapelle du roi de Prusse, à Berlin, où il s'occupa de la composition de ses meilleurs ouvrages. Il fit, en 1812, un voyage pour voir encore une fois sa patrie, et mourut le 19 août de la même année, à la suite d'une opération douloureuse. Son épouse était une cantatrice fort distinguée.

RIGNOUX (Antoine, baron), maréchal de camp, né le 17 février 1771, embrassa la carrière des armes en 1791, devint chef de bataillon en 1806, et se signala tellement à Eylau qu'il fut nommé sur le champ de bataille colonel du 103ᵉ régiment. Après avoir fait les campagnes de Prusse et de Pologne, il passa à l'armée d'Espagne, et se distingua à la bataille d'Occana (18 novembre 1809), et au combat de Pozo-Alcon. Dans les montagnes de Ronda, il surprit les Espagnols et fit mettre bas les armes à un corps nombreux dont il ramena 900 prisonniers. En juin 1815 il remplit les fonctions de chef d'état-major du 8ᵉ corps de l'armée des Pyrénées. Mis à la demi-solde, puis à la retraite, il se retira dans ses propriétés à Villenave-d'Ormon, à une lieue de Bordeaux, et il y mourut en 1832. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 juin 1804, lors de la première promotion, officier en 1810, et commandeur en 1813. Louis XVIII lui avait donné la croix de Saint-Louis en 1814.

RIGNY (Henri, comte de), vice-amiral, naquit à Toul, département de la Meurthe, le 2 février 1782, et non 1783, comme on l'a plusieurs fois imprimé. Dès sa dixième année, l'émigration de ses père et mère le priva des appuis naturels de son enfance, ainsi que trois frères plus jeunes que lui, et une sœur de 15 à 16 ans. Mais Mˡˡᵉ de Rigny, douée d'un courage au-dessus de son âge, comprit et accepta la mission que lui imposaient les malheurs du temps. Ayant à peine de quoi subvenir à l'entretien de cette famille abandonnée, elle vit que toute éducation allait lui manquer, et prit la résolution de suppléer à tout. Elle aborda sur-le-champ des études qui n'étaient pas celles de son sexe; elle apprit le latin et les mathématiques pour les enseigner à ses quatre frères; et, après avoir gagné un ou deux mois sur eux, elle leur transmettait en professeur les connaissances qu'elle venait d'acquérir comme élève, sans reculer un moment devant les innombrables difficultés de cette double position. Henri la récompensa le premier de ses soins. Il entra dans la marine en 1798, et non pas en 1797, comme on l'a dit, sous le nom de Gauthier-Rigny, ce qui le distingua par la suite des trois autres Gauthier qui figuraient avant lui sur l'état des officiers de vaisseau. Mais, quoique porté comme novice timonier sur les matricules de la frégate *l'Embuscade*, il obtint par le crédit de quelques amis de sa famille la permission de rester à terre pour compléter ses études spéciales; et, en moins d'une année, se trouvant en état de passer son

examen, il fut reçu aspirant de deuxième classe. Embarqué dès lors, en 1799, sur la frégate *la Bravoure,* il prit part au combat qu'elle eut à soutenir contre la frégate anglaise *la Concorde.* Après une courte campagne sur le vaisseau *le Formidable,* il passa sur *le Muiron,* qui suivit l'amiral Linois au combat d'Algésiras, et croisa deux ans dans les Antilles et sur les côtes d'Espagne. C'est en 1803, au retour de cette croisière, que Henri de Rigny reçut le grade d'enseigne, et l'ordre d'aller prendre à Boulogne le commandement d'une péniche. Employé sur cette rade depuis le 4 décembre 1803 jusqu'au 5 juillet 1806, il commanda successivement deux canonnières, trois paquebots et trois corvettes, dans cette flotte qui fut l'entretien de l'Europe et l'épouvantail de l'Angleterre. Mais cet armement si extraordinaire n'ayant servi qu'à montrer les immenses ressources qu'en moins de quatre années un grand génie pouvait tirer de la France, de Rigny, qui, depuis 1804, était entré dans les marins de la garde, suivit par terre la fortune du conquérant de l'Autriche et de la Prusse. Il ne quitta la mer cependant que le 12 mars 1806 pour assister à la bataille d'Iéna, au siége de Stralsund, aux combats de Pultusk et de Grandentz, où il fut blessé. Passé en Espagne, à la suite du maréchal Bessières, il combattit à Riosecco, Somosierra, Sepulveda, entra dans Madrid avec l'armée, et, chargé de porter des dépêches à Bayonne, interrogé par l'empereur sur la situation de la Péninsule, il lui dit avec la franchise d'un marin des vérités que d'autres avaient intérêt à dissimuler. Ramené en Allemagne, il fit, en 1809, la seconde campagne d'Autriche, et, le 21 juillet, après la bataille de Wagram, il fut promu au grade de lieutenant de vaisseau. Mais ce n'était point sur terre qu'il pouvait accomplir la prédiction du ministre Decrès, qui, depuis Boulogne, lui donnait en riant le titre d'*amiral en herbe.* Il reprit la mer en 1810 sur le brick *le Railleur,* à bord duquel il gagna, après 18 mois de navigation, les épaulettes de capitaine de frégate. Investi en cette qualité du commandement de la frégate *l'Érigone,* il eut l'honneur de recevoir à son bord l'empereur et l'impératrice Marie-Louise, qui visitaient, en 1812, le port d'Anvers et la flotte de l'Escaut. La frégate était sous voiles; et Napoléon, s'étant emparé d'un porte-voix, s'avisait de vouloir commander la manœuvre. Le temps n'était pas sûr, la mer était houleuse, et les passes difficiles. « Sire, dit de Rigny, permettez que je commande; je suis chargé d'un dépôt trop précieux pour m'en fier à d'autres qu'à moi. » L'empereur lui tira l'oreille en riant, et lui rendit le porte-voix. Un an plus tard, à l'embouchure de ce même fleuve, il enleva avec son équipage le village retranché de Borselen, d'où l'artillerie des Anglais inquiétait la garnison de Flessingue. Ce fut sur cette frégate que la restauration le surprit. Il naviguait alors dans la mer des Antilles; mais ses services ne furent point perdus. Le baron Louis, son oncle, veillait à ce qu'on lui rendît justice, et le grade de capitaine de vaisseau lui fut conféré le 10 juillet 1816, entre un voyage aux îles du vent et une croisière dans l'Archipel. Il comptait alors 18 ans de service, 11 commandements, 13 années de navigation, et 5 campagnes avec la grande armée. Son avancement n'était pas une faveur. Son début dans les mers de la Grèce sur la corvette *l'Aigrette* venait de lui fournir l'occasion de donner encore une preuve de sa présence d'esprit et de son énergie. Un matelot fut attaqué de la peste à son bord; il le vit et sut cacher ce fatal accident à son équipage. Il le fatigua de manœuvres forcées, le fit camper à terre pendant 5 jours, se plongea plusieurs fois dans la mer tout habillé avec tous ses marins, et parvint à force de soins et de sang-froid à écarter jusqu'à l'idée du terrible fléau qui les avait menacés. Un travail important sur le commerce du Levant dont il venait d'explorer les différentes échelles, lui fit une spécialité de cette navigation. Il fut renvoyé en février 1822 sur la frégate *la Médée,* pour commander les forces navales qui croisaient dans l'Archipel. Cette mer était devenue le théâtre de grands événements. L'insurrection des Grecs avait éclaté. Toutes les puissances maritimes y tenaient des escadres; la France ne pouvait se dispenser d'y montrer son pavillon. A l'exception des derniers six mois de 1824, de Rigny y commanda pendant huit années, d'abord sur *la Médée,* ensuite sur *la Syrène,* enfin sur le vaisseau *le Conquérant;* et y gagna les grades de contre-amiral et de vice-amiral. Sa mission fut d'abord de protéger le commerce français, et de servir les intérêts de l'humanité envers et contre les deux partis. Plus tard, il eut à soutenir en secret, et bientôt plus ouvertement, la cause des Grecs. L'opinion publique y avait amené le gouvernement de la restauration. Pour dire ce qu'a fait l'amiral de Rigny dans ces parages, il faudrait raconter l'histoire entière de cette grande insurrection, les sacrifices des trois républiques d'Hydra, de Psara et de Speccia, les miracles de leurs flottilles, leurs divisions funestes, et plus tard leurs indignes pirateries. Il faudrait retracer la lutte du Péloponèse et de l'Attique contre les Turcs, les exploits de tant de héros improvisés, leurs siéges, leurs assauts, leurs épouvantables désastres, leur dévouement sublime, l'énergie de leur désespoir, l'irruption d'Ibrahim et de ses barbares, le triomphe des Grecs enfin, résultat de leur opiniâtre et longue persévérance et de la journée de Navarin. L'amiral de Rigny était partout, recueillant les victimes échappées aux massacres qui ensanglantaient ces rivages, forçant les pirates à restituer les vaisseaux, les richesses qu'ils dérobaient aux navigateurs de tous les pays, à ceux-là mêmes dont les gouvernements leur prodiguaient des secours, offrant sa médiation aux factions acharnées que ne réconciliait, ni l'imminence du danger, ni l'intérêt de la patrie, se jetant vingt fois avec deux ou trois officiers et une simple cravache à la main, au milieu des révoltes et des égorgements, démasquant et déjouant les brigues des puissances européennes qui cherchaient à détruire l'influence des Français par la calomnie. « Je suis le juge de paix de ce canton, écrivait-il à sa sœur, en parlant de la Grèce entière. » Il faut lire cette volumineuse correspondance de huit années pour connaître tout à la fois la révolution des Hellènes et la portée d'esprit de l'amiral. Il a traité avec tous leurs chefs et tous leurs ennemis, Reschid-Pacha, Ibrahim, Capo d'Istria; il les a tous vus et tous appréciés. On a dit qu'il était peu favorable à cette grande cause : on s'est trompé. Il est arrivé dans l'Archipel avec tout l'enthousiasme dont son caractère froid

et observateur pouvait être susceptible. Si le spectacle des atrocités, des ingratitudes, dont les Grecs se rendaient coupables, avait refroidi son cœur, il n'en désirait pas moins leur triomphe. Ce fut sur ses données qu'on rédigea à Londres le traité du 6 juillet 1827. Il écrivait alors à son gouvernement : « Si vous vous décidez pour l'intervention, elle doit être menaçante pour les Turcs, ou vous n'obtiendrez rien. Il faut sauver d'une guerre d'extermination un peuple incapable de se sauver lui-même. » La bataille de Navarin fut enfin le résultat de sa détermination. Ce fut lui qui décida les amiraux anglais et russe à se lancer dans la rade; et Codrington lui dit le lendemain : « Vous avez dirigé votre escadre d'une manière qui ne pourrait être surpassée par personne. » Le capitaine de vaisseau Leray, ancien député, affirme comme témoin oculaire que le traité d'évacuation imposé à Ibrahim fut rédigé par l'amiral de Rigny. Tous ces actes ne sont pas d'un ennemi des Grecs. Mais il faisait fort peu de cas des comités philhellènes qui envoyaient aux Grecs des armes ou des vêtements dont ils ne voulaient pas se servir, qui créaient des généraux, des officiers civils et militaires, que les Grecs ne voulaient pas reconnaître. Les Grecs éventraient les ballots, cherchaient de l'argent, et jetaient ce qui n'en était pas. Ces comités remplissaient les gazettes de récits de batailles imaginaires; leurs émissaires ne songeaient qu'à se faire valoir. On parlait d'enseignement mutuel, de constitution à des hommes qui se battaient tous les jours, et qui ne pouvaient songer qu'à se battre. L'amiral de Rigny voyait de plus près les hommes et les choses. Il se moquait des charlatans qui couvraient les Français de ridicule, les charlatans de philanthropie publiaient que l'amiral de Rigny n'aimait pas les Grecs. Arrivons à une ère nouvelle. La réputation de de Rigny avait fixé sur lui les yeux de Charles X; et une grande épreuve lui était réservée. A son retour de l'Archipel, il reçut, en passant à Moulins, le numéro du *Moniteur* qui lui donnait le portefeuille de la marine dans le ministère de Polignac; et en relayant à Fontainebleau, le maître de poste lui remit un avis secret, portant que, sur l'expression d'un doute qui ferait pressentir son refus, le duc d'Angoulême avait menacé de le rayer des contrôles de la marine. Mais sa résolution était prise; et ces menaces ne la changèrent point. Il écrivit à Charles X que ses convictions ne lui permettaient point d'accepter. « Ce ne serait pas servir Votre Majesté, ajoutait-il, ce serait la trahir. » Le duc d'Angoulême n'exécuta point sa menace; l'amiral reprit la route de la mer et du Levant; et, au mois d'avril 1830, sur le bruit d'un nouveau changement de cabinet, il écrivait au baron Louis : « Si mon nom revient sur l'eau, j'irai de Martignac à Sébastiani : voilà les limites de ma politique. » Son nom revint en effet, mais après la révolution de 1830. Il prit le portefeuille de la marine, le 13 mars 1831, dans le ministère de Périer. Il y resta après la mort de celui-ci, et jusqu'au jour où les embarras d'un remaniement lui imposèrent le sacrifice de sa spécialité pour entrer aux affaires étrangères. « La marine est mon Gibraltar, dit-il, et l'on veut me lancer sur un terrain mouvant. » Il s'immola aux nécessités de cette crise ministérielle. Mais le métier qu'il avait fait pendant huit ans sur les rivages de la Grèce, l'avait initié aux mystères de la diplomatie; et son esprit fécond en ressources ne fut pas étonné de sa situation nouvelle. Plusieurs de ses collègues ont avoué que, dans les embarras du gouvernement, l'expédient le plus sûr et le plus facile était toujours trouvé par l'amiral. « Il conservait, a dit M. de Broglie sur sa tombe, il conservait dans les crises politiques le sang-froid du capitaine, et l'art de commander s'était élevé en lui à l'esprit du gouvernement. » Les mêmes ministres ont ajouté qu'il était dans le cabinet le médiateur de toutes les querelles d'amour-propre. Là comme en Grèce, il continuait ses fonctions de juge de paix. Mais son nouveau portefeuille faisait envie; et quelques jours après avoir signé le traité de la quadruple alliance, il céda les affaires étrangères, sans retrouver son Gibraltar. Ce repos lui était depuis longtemps devenu nécessaire. Sa santé, délabrée par les fatigues d'une aussi longue croisière, n'avait pas été rétablie par un ministère de cinq années. Il voulut et crut en vain profiter de sa liberté pour aller prendre les eaux de Savoie; la politique vint lui enlever ce soulagement. Une impertinence du roi de Naples exigeait une explication, de Rigny fut chargé d'aller la demander, et il oublia le pénible état de sa santé pour donner encore cette preuve de dévouement. Il s'acquitta de sa mission avec l'énergie d'un soldat à qui le moindre ménagement eût semblé de la faiblesse. Son langage fut noble, sévère, dur même; et au sortir d'un palais dont il avait humilié le maître, il monta sur une frégate qui l'attendait dans le port de Naples, pour le ramener en France. L'excuse officielle l'y avait déjà devancé par la voie de terre. Ce fut là son dernier service. Un ou deux mois après, en novembre 1835, une maladie aiguë, que les bains et les eaux auraient prévenue peut-être, conduisit l'amiral de Rigny au tombeau. Il était peu riche par lui-même; son désintéressement et sa générosité, attestés par tous ses compagnons d'armes, avaient constamment diminué le fruit de ses épargnes; mais un mariage honorable venait de lui donner une grande fortune et une femme digne de lui. En rentrant dans la vie privée, il avait pu conserver la haute position que lui avaient faite ses services. Il se livrait enfin à l'espoir d'être père. La mort vint le frapper au moment où il avait tant de motifs de tenir à une vie qu'il avait si souvent exposée pour son pays.

RIGOLEY DE JUVIGNY (Jean-Antoine), littérateur, membre de l'académie de Dijon, conseiller honoraire du parlement de Metz, mort à Paris en 1788, dans un âge avancé, était originaire de Bourgogne, d'une famille de robe, et non, comme l'a prétendu Grimm, de la plus basse extraction. Ayant suivi le barreau, il prit la défense de Travenol, violon de l'Opéra, que Voltaire poursuivait pour avoir colporté des libelles contre lui, et chercha depuis à rabaisser ce grand poëte, en le mettant fort au-dessous de Crébillon. Telle fut la cause de l'inimitié que lui montrèrent les philosophes, et des louanges exagérées que lui donnèrent leurs antagonistes : les uns le représentèrent comme un ignorant plein de vanité et de ridicules, les autres comme un littérateur très-instruit, plein de goût, et comme un habile critique. On a reconnu depuis que ces jugements si contradictoires sont également faux. Les ouvrages de Ri-

goley prouvent en effet qu'il n'était dépourvu ni d'instruction, ni de talent; mais son style est dénué de chaleur et de vie; et, comme critique, il a souvent manqué de goût et d'équité. Outre quelques *factums*, on a de lui : *Cause célèbre, ou Mémoire pour l'âne de Jacques Féron, blanchisseur à Vanvres :* ce mémoire, contre les philosophes, fait partie du tome second des *Causes amusantes*, recueillies par Robert Estienne, *Mémoire historique sur la vie et les ouvrages de la Monnoye*, en tête des *OEuvres choisies* de cet auteur, édition de 1769; une nouvelle édition des *Bibliothèques françaises* de Lacroix du Maine et Duverdier, 1772, 6 vol. in-4°, précédée d'un *Discours sur le progrès des lettres en France*, réimprimé à part sous ce titre : *De la décadence des lettres et des mœurs depuis les Grecs et les Romains jusqu'à nos jours*, Paris, 1787, in-4° et in-8°. Rigoley a publié, en 1776, une édition des *œuvres* de son compatriote Piron, qu'il appelait le plus grand poëte du siècle.

RIGORD (RIGORDUS, RIGOLTUS ou RIGOTUS), historien du moyen âge, mort vers 1207 à l'abbaye de Saint-Denis, où il avait embrassé la vie religieuse, a écrit en latin l'histoire du roi de France Philippe II, auquel il donna le premier le surnom d'*Auguste*. Cette histoire, fort estimée pour son exactitude, contient une suite chronologique des rois de France. Elle a été continuée par Guillaume le Breton, et publiée par Pithou : *Historiæ Francorum scriptores*, 1596, in-fol.; par André Duchesne dans le t. V des *Scriptorum francorum coætanei*, et par Brial dans le tome XVII du *Recueil des historiens de France :* on trouve la traduction de cet ouvrage dans le tome XI de la *Collection des Mémoires sur l'histoire de France*, par M. Guizot. Le *Recueil* de l'Académie des inscriptions, tome VIII, contient un *Mémoire sur la vie de Rigord*, par Sainte-Palaye.

RIGORD (Jean-Pierre), antiquaire, membre de l'Académie de Marseille, où il était né en 1656, occupa divers emplois dans la marine, et profita des fréquents voyages auxquels l'obligeaient ses fonctions pour rassembler un grand nombre de médailles et d'antiques. Cette collection, ainsi que sa bibliothèque, furent acquises après sa mort, en 1726, par le président Lebret, archéologue distingué. On a de Rigord : *Lettre à Graverol sur une médaille du dieu Pan*, 1689; *Dissertation historique sur une médaille d'Hérode Antipas*, 1689, in-4°; *Lettre sur une ceinture de toile trouvée en Égypte autour d'une momie*, 1704; *Dissertation sur l'origine des langues et de l'écriture*, 1704, et quelques *opuscules* dans les *Mémoires de Trévoux* et le *Mercure*.

RIGORD, neveu du précédent, jésuite, est auteur de l'*Illustre Pèlerin*, 1673. — Un autre de ses neveux, également jésuite, mort en 1739, a laissé : *Connaissances de la mythologie par demandes et par réponses*. Cet ouvrage, publié après la mort de l'auteur, et réimprimé en 1743 et 1748, a eu depuis plusieurs autres éditions. — Un 3e jésuite du même nom, Louis RIGORD, qu'on croit de la famille des précédents, mort à Malte, sa patrie, en 1807, était de l'Académie des Arcadiens, de Rome, où il avait publié en 1774 une traduction de Catulle en vers italiens.

RIKEL, RYCKEL, ou **RICHELIUS**. *Voyez* **DENYS** *le Chartreux*.

RIMINI (Françoise de). *Voyez* **MALATESTI**.

RINALDI (Odoric), historien, né à Trévise en 1595, embrassa en 1618 l'institut de l'Oratoire d'Italie dans la maison que cette compagnie avait à Turin, et où le cardinal Baronius avait composé ses *Annales ecclésiastiques*. Choisi par ses supérieurs pour continuer ce grand ouvrage, Rinaldi en composa 10 vol., dont 7 parurent de son vivant, et les 3 autres après sa mort. Les *Annales ecclésiastiques* se trouvèrent ainsi portées à 22 vol., qui allaient jusqu'en 1665; mais, tout en rendant justice au mérite du continuateur, les savants jugèrent son travail fort au-dessous de celui de Baronius. Rinaldi a publié à Rome, 1669, in-fol., et 1670, 3 vol. in-4°, un *abrégé* de cet ouvrage. Ses talents, sa vaste érudition et ses vertus lui méritèrent le titre de supérieur général de sa compagnie, et des témoignages d'estime de tous les papes qui vécurent de son temps. Il mourut en 1671, après avoir passé 53 ans dans l'exercice du ministère, et laissant une somme considérable à l'archiconfrérie de Rome, en faveur des pèlerins. — On connaît deux architectes italiens du même nom : le premier, Jérôme, né à Rome en 1570, mort en 1650, enrichit sa patrie et quelques autres villes de beaux édifices. On cite entre autres le palais Ducal à Parme, le palais Pamphile à Rome, et le collége de Sainte-Lucie à Bologne. — Charles RINALDI, fils de Jérôme, né en 1611, mort en 1641, a construit le palais de l'académie de France à Rome.

RINCON (Antonio de), peintre de portraits et d'histoire, né à Guadalaxara vers 1446, mort en 1500, étudia son art à Rome, et y obtint tant de succès qu'il est regardé par quelques auteurs comme le fondateur de l'école espagnole. C'est surtout dans le portrait qu'il acquit le plus de réputation. Il fit ceux du roi Ferdinand le Catholique et de la reine Isabelle que l'on voit encore à Tolède, dans l'église de San Juan de los Reyes, et obtint, en récompense de son talent, le titre de gentilhomme de la chambre et celui de chevalier de St.-Jacques. Plusieurs des compositions de cet artiste ont été consumées dans l'incendie qui détruisit le palais de Pardo en 1608.

RINGE (Christophe-Godefroi), peintre allemand, plus connu par les bizarreries de son caractère que par les productions de son pinceau, né en 1713 à Bernbourg, fut envoyé à Coethen, auprès d'un de ses parents qui était peintre de la cour, et lui succéda dans cet emploi. Possédé par la manie des découvertes, il conçut l'idée d'une voiture qu'il prétendait mettre en mouvement par un mécanisme, et obtint que le prince d'Anhalt-Coethen assistât à l'expérience publique qu'il allait en faire. Le prince y consentit; mais en voyant les efforts inutiles de l'inventeur pour faire marcher sa voiture, il ne put s'empêcher de dire qu'il était *un fou*; et ce mot désespéra le pauvre Ringe à tel point, qu'il abandonna sa place, et vécut depuis dans une misère profonde, ne se montrant plus que pour signaler ses bizarreries. On le trouva mort, en 1797, dans une malheureuse cabane dont il avait fait son habitation. On a publié à Halle une *notice* sur la vie de ce singulier personnage.

RINGMANN (Mathias), grammairien et littérateur, plus connu sous le nom de *Philesius Vogesigena*, né à

Schletstadt vers 1482, fut attaché d'abord, en qualité de professeur de grammaire latine, au gymnase de Saint-Dié, et retourna ensuite dans sa ville natale, où il ouvrit une école qui avait déjà acquis une grande réputation, lorsqu'il fut enlevé aux lettres en 1511, à peine âgé de 29 ans. On a de lui : *Passio Domini nostri Jesu-Christi ex evangelistarum textu quàm accuratissimè deprompta,* Strasbourg, Knobloch, 1508, in-fol., ornée de 26 estampes, très-rare; *Grammatica figurata, octo partes orationis secundùm Donati editionem et regulam Remigii, ità imaginibus expressæ, ut pueri jucundo chartarum ludo faciliora grammaticæ præludia discere et exercere queant,* Saint-Dié, 1509, in-4°; cet ouvrage, excessivement rare, n'est guère connu que par la *Description* qu'en a donnée Oberlin dans le *Magasin encyclopédique,* 5e année, tome V; *Instructio in cartam itinerariam Martini Hilacomili, cum luculentiori Europæ ipsius enarratione,* Strasbourg, Gruninger, 1511; et plusieurs pièces de vers, in-4°.

RINK (Frédéric-Théodore), orientaliste et professeur de théologie à Kœnigsberg, mort en 1811, a laissé un assez grand nombre d'*opuscules* sur la philosophie; mais il est surtout connu par un discours, *de linguarum orientalium cum gr. mirâ convenientiâ,* 1788, in-4°, et par l'édition d'un traité de Makrizi, avec une traduction latine, Leyde, 1790, in-4°, sous le titre de *Macrisi Historia regum islamiticor. in Abyssiniâ, unà cum Abulfedæ descriptione regionum nigritarum.* Rink publia l'année suivante un second fragment plus considérable de la géographie d'Aboul'feda, sous ce titre : *Albulfedæ tabulæ quædam geographicæ et alia ejusdem argumenti specimina,* Leipzig, 1791, in-8°; mais il n'y joignit pas la traduction, attendu qu'il en existait déjà une de toute la géographie d'Aboul'feda, par Reiske, dans le *Magasin de geographie* de Büsching.

RINMANN (Scenon), minéralogiste suédois, né à Upsal en 1720, visita, après avoir reçu un emploi au collége des mines de Suède, les principaux établissements de mines en Europe. En 1749, il fut nommé inspecteur des exploitations métalliques, de la province de Roslagen. Dans les années suivantes, il obtint la direction des mines d'argent d'Hellefors, puis celle des hauts-fourneaux et des forges. Il fut appelé aussi au collége des mines, et décoré de l'ordre de Gustave Vasa. Dans ces diverses fonctions, il se rendit utile par la découverte et le perfectionnement de quelques procédés. Il a inséré un grand nombre de *Dissertations* dans le recueil des mémoires académiques de Suède. Les trois principaux ouvrages qu'il a publiés séparément, sont : *Anledning til staal och jarn foradlings forbattring* (Instruction dans l'art de perfectionner l'acier et le fer), Stockholm, 1772; *Forsok til jernets-historia* (Essai de l'histoire du fer), Stockholm, 1781, 2 vol. in-8°; *Bergverks-Lexicon* (Dictionnaire des mines), Stockholm, 1788, 2 vol. in-4°, avec un volume de gravures. Les deux premiers ouvrages ont été traduits en allemand. Rinmann mourut, le 20 décembre 1792, à Eskilstuna.

RINUCCINI (Ottavio), poëte florentin, est considéré comme un de ceux qui ont le plus contribué à renouveler le drame lyrique, connu des anciens. Après avoir obtenu d'éclatants succès dans sa patrie, il alla en France à la suite de Marie de Médicis, et fut comblé des faveurs de Henri IV, qui le nomma gentilhomme de sa chambre. Mais s'étant bientôt lassé de l'étiquette d'une cour étrangère, le poëte retourna dans sa patrie, et y mourut en 1621. Outre ses drames lyriques, parmi lesquels on cite : *Daphné, Eurydice* et *Ariane à Naxos,* dont le monologue a été regardé plus d'un siècle après comme un chef-d'œuvre, on a de Rinuccini un grand nombre de poésies fugitives, pleines de grâces et de sentiment. Le recueil en parut à Florence en 1622, in-8°. Ses deux premiers drames, imprimés déjà séparément, font partie de ce volume; mais on n'y trouve pas l'*Ariane,* publiée en 1608, in-4°. La *Daphné* a été réimprimée plusieurs fois; entre autres à Florence en 1810, in-4°. Cette édition, que l'on doit à L. Clasio, contient une *lettre* curieuse et des variantes. On peut consulter sur Rinuccini l'*Histoire littéraire d'Italie,* par Ginguené, tome VI, pages 450 et suivantes.

RIO (Martin-Antoine del). Voyez **DEL RIO.**

RIOJA (Pierre SOTO de), poëte espagnol, né à Grenade vers 1590, mort à Madrid en 1658, exerça d'abord la profession d'avocat à Valladolid ainsi qu'à Madrid, puis quitta le barreau, prit les ordres et obtint un canonicat. On a de lui *Desenganos de Amor,* Madrid, 1623, in-8°; *El Carro de Phaeton,* ibid., 1639, in-8°, plusieurs fois réimprimé; et des *Poésies légères,* publiées séparément. Lope de Vega a fait l'*Éloge* de Rioja dans son *Laurel de Apolo.*

RIOJA (Dominique de la), sculpteur, mort à Madrid vers 1656, exécuta pour une église de cette ville un saint Pierre fort estimé, et pour le palais du roi plusieurs belles statues en bronze.

RIOLAN (Jean), doyen de la faculté de Paris, né à Amiens en 1539, mort le 18 octobre 1605, défendit avec chaleur la doctrine hippocratique contre les innovations des chimistes de cette époque. On a de ce savant médecin une foule d'ouvrages aujourd'hui complétement oubliés; mais les curieux recherchent encore son *Discours sur les hermaphrodites,* 1614.

RIOLAN (Jean), fils du précédent, né à Paris en 1580, fut nommé en 1613 professeur royal d'anatomie et de botanique, et dut à ses travaux une grande célébrité qui lui fit obtenir la place de premier médecin de Marie de Médicis, mère de Louis XIII. Profitant de l'influence que lui donnait ce titre, il sollicita et obtint la formation d'un jardin botanique (aujourd'hui le Jardin du Roi), dont Gui de la Brosse donna le terrain. La reine mère ayant été exilée, Riolan la suivit dans sa disgrâce, lui prodigua ses soins jusqu'à son dernier soupir, retourna à Paris, où il mourut le 19 février 1657, après avoir subi deux fois l'opération de la taille. Riolan fut ainsi que son père un homme d'un grand savoir : on peut toutefois lui reprocher une admiration trop exclusive pour les anciens, et partant la manie de déprécier tout ce qui était nouveau. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *Comparatio veteris med. cum novâ,* etc., 1605, in-12; *Disputatio de monstro Lutetiæ nato,* 1605, in-12; *Gigantomachie,* id., une réponse à cet ouvrage ayant paru sous le titre de *Monomachie,* etc., Riolan publia : *l'Imposture découverte des os humains supposés et faussement attri-*

bués au roi Teuto-Bochus, 1614, in-8°, et enfin sa *Gigantologie : Discours sur la grandeur des géants; Osteologia veterum et recentiorum præceptis descripta,* 1614, in-8°; *Discours contre les hermaphrodites,* 1614, in-8°; *Anthropographia,* 1618, in-8°, 1626, in-4°, 1649, in-fol.: la dernière édition, qui renferme tous les travaux anatomiques de Riolan, est terminée par une table due à Guy Patin : c'est à cet ouvrage que Riolan doit la réputation dont il jouit encore aujourd'hui comme anatomiste; *Curieuses recherches sur les escholes en médecine de Paris et de Montpellier,* in-8°.

RIOUFFE (Honoré), membre du tribunat, préfet, légionnaire, etc., naquit à Rouen, le 1er avril 1764, d'une famille que l'on croit originaire du Languedoc. Sa mère perdit la vie en le mettant au monde, et son père, très-habile chirurgien, mourut peu d'années après. Son éducation fut confiée par son tuteur à un curé de village, et il alla ensuite à Paris achever ses humanités et commencer l'étude des lois, car on le destinait au barreau; mais il préféra se livrer aux lettres. L'Académie française ayant proposé pour prix de poésie la mort héroïque du duc Léopold de Brunswick, Riouffe concourut, et son poëme fut reçu avec des applaudissements unanimes. Dans un autre concours, il célébra le centenaire de Corneille, et cette seconde composition fut aussi bien accueillie que la première. Lorsque les événements de 1789 vinrent le forcer de prendre part aux querelles politiques, il se montra partisan modéré de la révolution, s'attacha successivement aux constitutionnels et aux girondins, et quitta Paris après le 31 mai pour se rendre à Bordeaux, où Tallien le fit arrêter. Conduit alors dans les cachots de la capitale, il y gémit jusqu'au 9 thermidor. Dès qu'il fut rendu à la liberté, il publia divers écrits sur le régime de la Terreur, et spécialement un *Tableau des prisons de Paris.* Devenu, en 1799, membre du tribunat, il prodigua les formules de la plus basse adulation envers le consul et l'empereur. Napoléon ne manqua pas de récompenser cette affectation adulatrice. Après sa sortie du tribunat, Riouffe fut nommé successivement préfet de la Côte-d'Or et de la Meurthe. Il est mort à Nancy, le 30 novembre 1813. Riouffe a publié : *la Mort du duc Léopold de Brunswick; Mémoires d'un détenu, pour servir à l'histoire de la tyrannie de Robespierre,* 1794, in-8° ; *Fragment des Mémoires d'un détenu sur le règne de la Terreur en Hollande,* Amsterdam, 1797, in-8°. Riouffe était fort instruit : il possédait à fond plusieurs langues, le latin, le grec, l'italien, l'anglais. Il a laissé quelques traductions.

RIPAULT (Louis-Magdeleine), né à Orléans, le 29 octobre 1775, était neveu de Ripault-Désormeaux, membre de l'Académie des inscriptions. La révolution l'ayant obligé de renoncer à l'état ecclésiastique, il s'associa avec M. Berthevin, pour faire, à Orléans, le commerce de la librairie. Son goût pour les lettres l'amena ensuite à Paris, où il commença par coopérer à la rédaction de la *Gazette de France.* Cette feuille ayant été supprimée au 18 fructidor, et Fiévée, qui en était le directeur, condamné à la déportation, Ripault fut accueilli par Pougens, et présenté par lui pour faire partie de la commission des sciences destinée à accompagner l'expédition d'Égypte. Pendant la traversée, il fit la connaissance du général Kléber auquel il plut si fort que celui-ci voulut se l'attacher par les liens de l'adoption ; mais Ripault s'y refusa. Membre et bibliothécaire de l'Institut d'Égypte, il prit une part très active aux travaux de cette société, et y lut un *Mémoire* intéressant sur les oasis voisins de l'Égypte. Il avait recueilli à Alexandrie, de la bouche des naturels du pays, des renseignements relatifs à l'oasis de Siouah. Pendant le voyage de la haute Égypte, il se livra avec une vive curiosité à l'examen des antiquités de la Thébaïde, et fit la description d'un grand nombre de bas-reliefs. De retour en France, il publia dans le *Moniteur,* sur les observations qu'il avait faites, des détails qui attirèrent sur lui l'attention du premier consul. Ce dernier, qui connaissait les qualités personnelles et appréciait les talents de Ripault, le nomma son bibliothécaire particulier et le chargea de la tâche pénible, dont il s'acquittait avec beaucoup d'habileté, de parcourir, en une nuit, les ouvrages de la veille, et de lui en rendre compte successivement. Mais ses opinions démocratiques, son amour de l'indépendance, et le chagrin qu'il ressentit de se voir adjoindre l'abbé Denina, le dégoûtèrent de son emploi. Sa démission, qu'il donna par trois fois, ayant été refusée, il abandonna ses fonctions et laissa sans réponse les lettres qui lui furent écrites au nom de l'empereur pour le rappeler à son poste. Retiré depuis cette époque à la Chapelle-Saint-Mesnin, près d'Orléans, il s'est livré à des études approfondies sur les langues sémitiques, l'arabe, l'éthiopien, le cophte, le syrien, l'hébreu et ses dialectes, à l'aide desquels il se flattait d'arriver à la solution de tous les hiéroglyphes égyptiens. Il exposa, à plusieurs reprises, son système sur la langue ionique à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et devant plusieurs autres sociétés, mais ses idées singulières n'ont pas été adoptées. Les travaux excessifs de Ripault, et plus encore son genre de vie, furent les causes de sa mort prématurée. Il s'était persuadé que pour jouir de toute la puissance de ses facultés intellectuelles, il ne fallait fournir à l'estomac que le moins d'aliments possible. Fidèle jusqu'à la fin à ce système, devenu chez lui une manie funeste, il mourut d'épuisement, malgré les instances de sa famille et de ses amis, le 12 juillet 1812. Il a laissé : *Description abrégée des principaux monuments de la haute Égypte,* 1800, in-8°; traduite en allemand, 1801; *Marc-Aurèle, ou Histoire philosophique de l'empereur Marc-Antonin,* etc., Paris, 1820, 4 vol. in-8°, avec cartes; *Tite-Antonin le Pieux,* résumé historique, *Marc-Aurèle-Antonin,* sommaire historique, etc., 1823, in-8°, abrégé du précédent.

RIPERT-MONTCLAR (Jean-Pierre-François, marquis de), procureur général au parlement de Provence, né à Aix en 1711, fut appelé, dès l'âge de 22 ans, à remplir ce poste important qu'avait occupé son père, et où lui-même s'est illustré. Profondément versé dans l'étude du droit public, il déposa la preuve de ses connaissances dans une foule de mémoires et de réquisitoires sur des objets d'une haute importance. Les secours à dispenser aux véritables indigents, l'administration des maisons de dépôt, la police des collèges, la marine, la maréchaussée, la liberté du commerce des grains occupèrent successivement sa plume.

Mais ce fut principalement dans ses mémoires sur les finances qu'il déploya toute l'étendue de son génie et la profondeur de ses vues. Sur ces divers sujets les économistes modernes n'ont souvent fait que reproduire ses idées. Consulté par de Machaut, contrôleur général des finances, sur tous ses plans, il combattit de toute sa force l'impôt du vingtième, dont l'enregistrement amena bientôt la disgrâce du ministre. Sa place fut offerte à Ripert-Montclar qui la refusa; mais, sujet fidèle, il n'en continua pas moins de travailler au moyen de restaurer les finances. Les religionnaires étaient l'objet d'une odieuse persécution : il osa se déclarer en leur faveur, et fit paraître ce fameux mémoire sur le mariage des protestants, où, en faveur de la justice et de l'humanité, il s'éleva contre les lois iniques qui vouaient à l'ignominie les fruits de leurs unions. Genève rendit un public hommage à l'intégrité de ce magistrat en le choisissant pour arbitre entre les deux partis qui la divisaient. Louis XV ayant, par suite d'une mésintelligence avec la cour de Rome, fait occuper Avignon et le Comtat en 1768, Montclart, de concert avec le comte Rochechouart, commandant de l'expédition, prit possession de ce territoire autrefois démembré de la Provence. L'année suivante il publia un *mémoire* pour établir la souveraineté du roi sur cette enclave. Cet exposé fut d'un grand secours aux orateurs qui reproduisirent depuis la même question à la tribune de l'assemblée constituante. Montclar eut à soutenir de longues luttes contre le clergé. Il multiplia ses réquisitoires contre les brefs du pape et les mandements des évêques; mais ce fut surtout contre les jésuites qu'il déploya toute l'énergie de son caractère et toute l'activité de son zèle. Son *Compte-rendu* des constitutions de cette société, chef-d'œuvre d'éloquence qui retentit dans l'Europe entière, les réquisitoires où il l'attaquait, plus substantiels que ceux de la Chalotais, ne leur sont point inférieurs en force. Montclar montra la même chaleur au sujet du refus des sacrements et des autres actes de l'assemblée du clergé de 1765. Cet inflexible exercice de son ministère, les éloges que lui donna entre autres Voltaire, qui l'appelle *l'oracle et la gloire du parlement de Provence,* le firent adopter comme un adepte de la secte philosophique, et par suite indisposèrent contre lui un certain nombre de parlementaires. On lui reprocha la sévérité de ses procédés envers le président d'Éguilles. Mais le temps a fait justice de ces clameurs. A la suppression des parlements, Montclar se retira dans sa terre de Saint-Saturnin; il y mourut en 1773, et peu de temps après (16 mars), on fit insérer dans la *Gazette de Cologne* une prétendue rétractation de sa conduite au lit de mort. La famille du défunt l'a démentie solennellement, entre autres dans un écrit fort curieux, publié par un de ses membres (le général comte Élie de Ripert), ayant pour titre : *Lettre d'un gentilhomme du diocèse d'Apt à M....,* in-8°, 40 pages : les jésuites s'efforcèrent d'en détruire tous les exemplaires, mais il en reste encore quelques-uns. La fausseté de la prétendue rétractation est encore constatée dans un recueil intitulé : *Pièces justificatives concernant la déclaration des sentiments faussement attribués à M. de Ripert-Montclar, procureur général au parlement de Provence,* Londres, 1773.

« Tous les écrits de Ripert-Montclar, dit un de ses panégyristes, portent l'empreinte du génie : c'était le Poussin pour la composition et Rubens pour le coloris.» *Son Compte-rendu des contestations des jésuites,* a été réimprimé plusieurs fois : on le trouve en 2 parties in-12, 1762, ou in-8°. On a encore de lui : *Mémoire pour le procureur général du parlement de Provence, servant à établir la souveraineté du roi sur Avignon et le comtat Vénaissin,* 1769, in-4°, et 2 parties in-8°, même date : ouvrage devenu extrêmement rare, le fond de l'édition a été mis au dépôt des affaires étrangères; *Mémoire théologique et politique au sujet des mariages clandestins des protestants en France,* 1755, in-8° ; et divers ouvrages, des plaidoyers, des réquisitoires très-recherchés, mais si rares qu'il est presque impossible de les trouver. On fait espérer une réimpression des *OEuvres complètes* de ce grand magistrat.

RIPPERDA (Jean-Guillaume, baron de), célèbre aventurier, qui, tour à tour, protestant et catholique, prit ensuite le turban comme Bonneval, et finit par vouloir devenir le fondateur d'une nouvelle secte, était né vers la fin du 17e siècle, dans la province de Groningue, d'une famille noble. Il embrassa, dans sa jeunesse, la profession des armes, et parvint assez rapidement au grade de colonel d'un régiment d'infanterie. En 1715, il fut chargé d'une mission à la cour d'Espagne, et s'en acquitta d'une manière distinguée. Ce premier succès éveilla son ambition. Doué de beaucoup d'esprit et d'une imagination vive, il retourna à Madrid, en 1718, avec le dessein de s'y fixer, et s'empressa de faire part au roi Philippe V, de divers projets qu'il avait conçus dans l'intérêt de son royaume, et qui devaient y amener la prospérité. La différence de religion pouvant être un obstacle aux vues ambitieuses de Ripperda, il abjura le protestantisme, et obtint sur-le-champ l'autorisation d'exécuter ses plans, qui consistaient, à ce qu'on croit, dans l'établissement de manufactures dont l'Espagne était privée. Il gagna promptement la confiance du monarque, qui l'admit dans son intimité, le consulta sur les affaires les plus importantes, et, en 1725, le chargea de conclure avec l'Empereur un traité d'alliance et de commerce. « Tout était étrange, dit Voltaire, dans cet accord; c'étaient deux maisons ennemies qui s'unissaient sans se fier l'une à l'autre; c'étaient les Anglais, qui, ayant tout fait pour détrôner Philippe V, et lui ayant arraché Minorque et Gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité. Le service que Ripperda venait de rendre à l'Espagne, fut récompensé par la grandesse : il reçut en même temps le titre de duc, et fut envoyé près de l'Empereur, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire du roi catholique. Obligé de céder à l'ascendant de l'ambassadeur de France, il retourna à Madrid (décembre 1725), et fut aussitôt créé ministre secrétaire d'État des affaires étrangères. Bientôt il joignit à ce département l'administration de la guerre et celle des finances. Mais les grands furent indignés de voir le royaume gouverné par un étranger; et Philippe, cédant aux réclamations qui lui venaient de toutes parts, éloigna Ripperda. Il n'avait sacrifié son favori qu'au désir de rétablir la paix dans sa cour: il lui conserva donc tous ses titres, et lui fit remettre la promesse

d'une pension considérable. Mais Ripperda commit l'imprudence, en quittant le palais, de se retirer chez l'ambassadeur anglais Stanhope : ses ennemis présentèrent cette démarche comme une preuve de trahison. Il fut arrêté par ordre du nouveau ministre, et renfermé dans le château de Ségovie, où il resta 2 ans : s'étant évadé le 2 septembre 1728, il s'enfuit en Portugal, d'où il trouva les moyens de revenir en Hollande. Il reprit, dans ce pays, l'exercice de la religion réformée, et parut vouloir se faire oublier. La disgrâce éclatante qu'il venait d'éprouver n'avait cependant point diminué son ambition : peut-être même s'était-elle accrue par le désir de se venger des affronts qu'il avait reçus en Espagne. S'étant lié, par hasard, avec l'envoyé de Muley Abdallah, dey de Maroc, il lui fit part de ses projets ; et celui-ci lui donna le conseil de passer en Afrique, où ses talents ne pouvaient manquer de lui procurer promptement des honneurs et des richesses. Ripperda se rendit, peu de temps après, à Maroc, et il y fut accueilli comme il l'espérait, par Muley Abdallah, que son envoyé avait prévenu des desseins de notre aventurier. La cour d'Espagne, instruite qu'il excitait les Mores à prendre les armes, le priva de la grandesse et du titre de duc, en 1733. Pour gagner la confiance du dey et jouir de tous les avantages de ses sujets, Ripperda embrassa l'islamisme, et prit le nom d'Osman. Revêtu de la dignité de lieutenant de Muley, il obtint le commandement d'une partie de l'armée des Mores, et remporta d'abord quelques avantages sur les Espagnols : mais battu devant Ceuta, malgré la prudence et la valeur qu'il avait déployées dans cette journée, il encourut, par ce revers, la disgrâce du dey, qui le dépouilla de ses emplois, et le fit enfermer. On conjecture que ce fut dans sa prison, qu'il conçut le plan d'un nouveau système religieux, qu'il se flattait de faire goûter au peuple. Pour y parvenir, il exposa ses idées comme de simples doutes. Affectant de parler de Mahomet avec plus de respect que les musulmans eux-mêmes, il louait aussi Moïse ainsi que les prophètes, pour se concilier les juifs, très-nombreux sur la côte d'Afrique, et Jésus-Christ qu'il présentait comme un personnage éminent par ses vertus, mais qui n'était que le précurseur du Messie. Il appuyait ce système de différents passages tirés de l'Évangile et du Coran : mais tandis qu'il s'occupait de se former des partisans, il reçut, en 1734, l'ordre de quitter Maroc, et chercha un asile à Tétuan, où il mourut, au commencement de novembre 1737, d'une maladie de langueur, causée par le chagrin. On peut consulter, pour plus de détails, *le Mercure* de décembre 1737, et le tome Ier du journal de l'abbé Prevôt, intitulé : *le Pour et le Contre*, où il a publié les aventures de Ripperda, d'après la relation d'un capitaine anglais, qui venait de visiter la côte d'Afrique. (Voyez la *Vie du duc de Ripperda*, etc., par M. P. M. B., Amsterdam, 1739, 2 vol. in-8°.)

RIQUET (Pierre-Paul de), seigneur de Bonrepos, du Bois-la-Ville, et auteur du canal de Languedoc, naquit à Béziers, en 1604. Il était issu de Gérard Arrighetti, lequel, proscrit de Florence, sa patrie, en 1268, pour avoir servi la faction des Gibelins, vint s'établir en Provence avec sa famille. Son petit-fils Pierre, qui fut premier consul de la ville de Seyne, dans cette province, est nommé, dans ses titres, *Riquetti*, d'où l'on a fait *Riquet* par abréviation française. Antoine Riquetti, 6e du nom, mort en 1508, eut 7 enfants : l'aîné, Honoré Riquetti, est l'auteur de la branche des marquis de Mirabeau. Le 4e, Régnier, est l'auteur de la branche des comtes de Caraman. Cette branche, établie en Languedoc, ne porte plus, dans les actes postérieurs, que le nom de Riquet; et c'est d'elle que descend l'auteur du canal du Languedoc. L'idée de faire communiquer la Méditerranée à l'Océan n'était pas nouvelle; on l'attribue aux Romains : on en fait honneur à Charlemagne; elle n'échappa point à François Ier, et il en fut question sous Henri IV, en 1598. Louis XIV eut la gloire de comprendre tous les avantages de ce projet, d'en ordonner et d'en seconder l'accomplissement. Déjà, dans le canal de Briare terminé en 1642, on avait le premier exemple d'un canal *à point de partage*. Riquet suppléait aux connaissances par la pénétration : la nature l'avait fait géomètre. La position d'une partie de ses biens au pied de la montagne Noire, le mit à portée d'étudier la marche des eaux, d'en examiner les sources, les penchants, la direction générale ou particulière. Il médite en silence : puissamment aidé de la science et de l'expérience du mathématicien et ingénieur Andréossi, après avoir visité le canal de Briare, il arrête son plan, prévoit les obstacles, prépare d'avance la réponse aux objections, et confie son secret à Colbert. Ce grand ministre d'un grand roi fait passer dans l'âme de Louis XIV sa persuasion et son enthousiasme. Des expériences sont prescrites; Riquet en fait toutes les avances : ses essais justifient les premiers encouragements du monarque ; une vérification des moyens d'exécution est ordonnée et opérée, en 1664, par deux experts, l'un desquels était Boutheroue de Bourgneuf, fils de l'inventeur et auteur du canal de Briare; et, au mois d'octobre 1666, paraît l'édit pour la construction du canal. Le roi ordonne que l'entrepreneur pourra prendre toutes les terres et tous les fonds nécessaires, et les érige en un fief, comprenant le canal, que Riquet et ses successeurs posséderont à perpétuité. Quatorze années suffirent pour achever presque entièrement toutes les opérations. Le nombre des ouvriers était ordinairement de 8,000, et il s'éleva quelquefois de 11 à 12,000 individus. L'auteur de l'entreprise avait joui de l'admiration excitée par le succès de ses premiers travaux. Déjà, en 1667, il avait obtenu que les deux premières pierres de l'écluse du canal, à l'embouchure de la Garonne, fussent posées, l'une par le parlement de Toulouse, l'autre par les capitouls, en présence de l'archevêque de cette ville. Une relation de cette cérémonie avait été imprimée. Dans son premier enthousiasme, Riquet avait conçu l'idée de faire, au point de partage, à Naurouse, un port magnifique, de construire à l'entour de vastes magasins, et d'en former le centre d'une ville régulière, bâtie sur un modèle uniforme. Il voulait aussi placer, au milieu du bassin, la statue de Louis XIV. Ces projets ne furent point suivis; et le bassin lui-même, atterri et planté de peupliers, offre aujourd'hui une île charmante, environnée par les deux branches de la rigole qui conduit les eaux de la montagne Noire dans le canal. Enfin Riquet touchait au mo-

ment de terminer ses travaux, lorsqu'il mourut, le 1er octobre 1680. Il avait eu soin d'associer à ses plans un de ses fils, Jean Mathias de Riquet de Bonrepos, maître des requêtes et président à mortier au parlement de Toulouse.

RIQUET (Jean-Mathias), fils du précédent, maître des requêtes et président à mortier au parlement de cette ville, mit la dernière main aux travaux de ce canal, dont la navigation fut établie en 1681. On évalue la première dépense de construction à 17 millions, qui en représenteraient aujourd'hui 34, et ce ne fut guère qu'en 1724 que ce magnifique ouvrage produisit un revenu aux héritiers de Riquet. Les détails du canal de Languedoc ont été gravés en 1771 par Garipuy, 15 feuilles in-fol. M. Dondé-Crépian, a publié à Toulouse en 1825 un *Éloge* de P. P. Riquet, in-8°.

RIQUET DE BONREPOS (Pierre-Paul), comte de Caraman, fils cadet de l'auteur du canal de Languedoc, à l'achèvement duquel il concourut, se signala par sa valeur à la bataille de Fleurus sous le maréchal de Luxembourg, ainsi qu'au siége de Namur. Nommé lieutenant général en 1702, il servit pendant toutes les autres campagnes jusqu'en 1704, et devint lieutenant-colonel des gardes en 1705. Cette même année il assura la retraite de l'armée sur Louvain, se fit remarquer à la bataille de Ramillies, entra dans Menin, où, investi pendant 39 jours, il obtint une capitulation honorable après 18 jours de tranchée ouverte. Le comte de Caraman assista encore aux batailles d'Audenarde en 1708 et de Malplaquet en 1709. L'année suivante il se retira du service, et mourut en 1730, à l'âge de 84 ans, sans laisser de postérité.

RISBECK ou **RIESBECK** (Gaspard), littérateur, naquit en 1750 à Hoechst, près de Francfort. Son père, riche négociant, le destinait à la magistrature ; mais sentant un dégoût invincible pour l'étude des lois, il se livra exclusivement à la culture des lettres, et s'enrôla dans la secte des *génies par excellence*. Bientôt la passion des voyages entraîna Risbeck dans des dépenses excessives ; il dissipa en peu de temps sa fortune, et fut réduit pour subsister à se mettre aux gages des libraires. S'étant établi à Saltzbourg, il continua les *Lettres sur les moines*, attribuées à M. de la Roche, et publia 2 volumes qui eurent encore plus de succès que le premier. Toujours dominé par le goût des voyages, Risbeck visita la Suisse, et se fixa quelque temps à Zurich, où il coopéra à la rédaction du *Journal politique*, et donna une édition des *Lettres de Coxe sur la Suisse*, et son *Voyage en Allemagne*, 1783, 2 vol. in-8°, qui fut traduit en français et en anglais. Malgré les instances de Gessner et de Lavater, il quitta Zurich pour se retirer dans la petite ville d'Arau, où il mourut en 1676, au moment où il mettait la dernière main à une *Histoire d'Allemagne*, où l'on remarque la même énergie et la même indépendance que dans ses deux premiers ouvrages. Cette *Histoire*, publiée à Zurich en 1787, a été continuée par le professeur Milbiller, 1788-1789, 2 vol. in-8°. Le prince Boris de Galitzin a publié dans le *Mercure* d'août 1788 une *notice* fort intéressante sur cet écrivain.

RITCHIE (Joseph), voyageur anglais, né à Otley dans le Yorkshire, était secrétaire du consulat anglais à Paris, lorsque, informé des efforts faits par l'Angleterre pour obtenir des renseignements exacts sur l'intérieur de l'Afrique, il s'offrit à l'association africaine à Londres, et fut mis en mesure, par cette société, d'entreprendre un voyage par le nord de l'Afrique, d'où il devait chercher à pénétrer jusqu'à Tombouctou. A Malte, il prit avec lui un officier de marine nommé Lyon, et un matelot. Les trois voyageurs se rendirent à Tripoli, où ils se revêtirent d'habits musulmans, d'après les conseils du pacha de cette régence, et se firent enseigner les rites et les prières de l'islamisme. S'étant pourvu d'une pacotille de marchandises, et d'un grand nombre de chameaux, Ritchie partit, le 25 mars 1819, avec ses compagnons de voyage, sous la protection de Mohammed-el-Moukin, bey du Fezzan, qui retournait à Mourzouk sa capitale, et qui leur garantissait tous les secours pour leur expédition dans l'intérieur. Jusqu'à cette ville, leur voyage n'éprouva point d'obstacles, et semblait annoncer d'heureux résultats ; mais pendant leur séjour à Mourzouk, leurs malheurs commencèrent. Le bey, homme froidement cruel et perfide, empêcha Ritchie de vendre ses marchandises : n'ayant plus de fonds, celui-ci éprouva de grandes privations ; et, par surcroît de malheur, les trois Européens se ressentirent de l'influence maligne du climat. Ritchie fut celui qui en souffrit le plus ; bientôt son mal fut incurable, et il mourut le 20 novembre 1819. Ses deux compagnons de voyage l'ensevelirent en récitant publiquement des passages du Coran, après avoir fait en secret le service funèbre, suivant le rite anglican. A peine Ritchie était-il enterré, qu'un courrier apporta des lettres de change pour 20,000 livres sterling, accordées par le gouvernement anglais au jeune voyageur auquel il avait donné le titre de vice-consul à Mourzouk. Le capitaine Lyon, présumant que la perfidie du bey ne lui laisserait pas continuer son voyage, revint en Europe, et publia à Londres, en 1821, le récit de cette expédition, qui a servi du moins à mieux faire connaître le Fezzan : il en a paru un abrégé en français, par Ed. Gauttier, Paris, 1821, 2 vol. in-18.

FIN DU SEIZIÈME VOLUME.

